



La dynamique affective envers les lieux urbains : la place des temporalités individuelles et urbaines

Nathalie Audas

► To cite this version:

Nathalie Audas. La dynamique affective envers les lieux urbains : la place des temporalités individuelles et urbaines. Architecture, aménagement de l'espace. Université François Rabelais - Tours, 2011. Français. NNT : . tel-00760921

HAL Id: tel-00760921

<https://theses.hal.science/tel-00760921>

Submitted on 4 Dec 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ÉCOLE DOCTORALE Sciences de l'Homme et de la Société
UMR 6173 CITERES CNRS – Equipe IPAPE

THÈSE présentée par :

Nathalie AUDAS

soutenue le : 10 décembre 2011

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université François - Rabelais**
Discipline/ Spécialité : Aménagement de l'espace – Urbanisme

La dynamique affective envers les lieux urbains: La place des temporalités individuelles et urbaines

THÈSE dirigée par :
M. MARTOUZET Denis

Professeur, Université François Rabelais - Tours

RAPPORTEURS :
M. FAVORY Michel
Mme MATHIEU Nicole

Professeur, Institut d'Etudes Politiques - Bordeaux
Directrice de recherche émérite CNRS - Paris 1

JURY :

M. FAVORY Michel
M. LAJARGE Romain
M. MARTOUZET Denis
Mme MATHIEU Nicole
Mme. SEMMOUD Nora
Mme. YOUNES Chris

Professeur, Institut d'Etudes Politiques - Bordeaux
Maître de conférences, Université Joseph Fourier - Grenoble
Professeur, Université François Rabelais - Tours
Directrice de recherche émérite CNRS - Paris I
Professeur, Université François Rabelais - Tours
Professeur, ENSA - Clermont-Ferrand

A mon grand-père

Remerciements

Tous mes remerciements vont aux membres du jury (M. Favory, R. Lajarge, N. Mathieu, N. Semmoud et Ch. Younès) qui m'ont fait l'honneur d'accepter de lire ce travail et qui contribueront, j'en suis convaincue, à l'enrichir tout en permettant d'orienter la poursuite de mes recherches.

Je tiens également à remercier, Monsieur Martouzet, directeur de cette recherche pour m'avoir incitée à m'inscrire en thèse, pour m'y avoir ensuite guidée tout au long de ces quatre années en répondant toujours présent à mes (très) nombreuses sollicitations. Qu'il reçoive toute ma gratitude quant à son implication dans cet encadrement, pour ses nombreux conseils et critiques par lesquels j'ai nourri ma réflexion. Je le remercie également d'avoir contribué au maintien de mon timing jusqu'à proposer une date de soutenance le 10 !

Mes remerciements s'adressent ensuite à tous ceux qui ont rendu possible ce travail en me consacrant de leurs temps, en me dévoilant leurs émotions, leurs sentiments, leurs impressions, leurs humeurs, leurs sensations, leurs souvenirs, leurs attentes, leurs désirs...en me laissant tout simplement pénétrer l'intimité de leur relation aux lieux. Sans eux, cette recherche n'aurait tout simplement pas de sens.

Merci également au service urbanisme de la ville de Nantes et à l'ENSAN pour leur contribution par la mise à disposition de locaux afin que je puisse mener en tout quiétude mes entretiens. Merci aussi à Laurent Devisme pour nos échanges fructueux lors de mes déplacements nantais.

Je tiens aussi à remercier le personnel administratif de Tours (DA et MSH), pour sa disponibilité, son écoute, son aide... tous ses « trucs » pour nous aider en toutes circonstances : Merci à Karine, Lydia, Monique, Pascaline, Pascale Anne, Marie-Madeleine et aux informaticiens de m'avoir plusieurs fois « sauvée » : Merci à Vincent, Alain et Jean-Louis.

Merci à tous mes amis doctorants et jeunes docteurs (Ale, Laure, Hélène, Noémie, Benoît, Emilie, Elsa, Samira, Cyril, Cyro, Bruno, Edith, Adèle, Matthieu, Delphine, Fabien, Vincent, Marie-Astrid...) pour leur soutien et leurs encouragements et, parmi eux, (Benoît, Hélène, Noémie, Laure et Aurélien) qui ont accepté de lire un ou plusieurs chapitres...me poussant alors dans mes retranchements. Merci à tous, nos discussions et nos échanges ont toujours été très stimulants, sans oublier nos moments de détente au jardin, sur les bords de Loire ou ailleurs....qui m'ont permis de décompresser. Merci aussi à Jeanine de sa présence auprès des doctorants et pour ces instants de convivialité partagés avec « le club des 5 ».

Un grand merci à Aurélien, Lulu, Yoann et Servane, amis de toujours, toujours compréhensifs, avec une reconnaissance particulière envers Servane pour son accueil à plusieurs reprises lors des « périodes de terrain » à Nantes.

Je tiens à témoigner ma reconnaissance envers ma famille pour ses multiples marques d'affection à mon égard : Merci à mes parents et beaux-parents qui m'ont toujours encouragée à me dépasser et à qui je dois, en grande partie, ma ténacité (et parfois mon entêtement !), à mes grands-parents pour leur confiance infaillible, à ma sœur qui m'a donné l'énergie de finir en 2011, à mon frère pour son intérêt manifeste pour l'urbanisme, à mes demies-sœurs pour leurs encouragements sans cesse renouvelés. Merci d'avoir été là tout simplement et d'avoir fait preuve de patience. C'est aussi et surtout grâce à vous que je suis parvenue à mener à terme ce travail. Merci aussi à ma belle-famille, très présente également pendant ces années. Merci à mes beaux-parents, mon beau-frère et ma belle-sœur pour leurs nombreuses marques de soutien.

Merci à toi, papy, de m'avoir accompagnée par tes lectures et relectures attentives, de m'avoir ainsi aidée à tenir le cap pour mener ma barque à bon port. Contre vents et marées, quelque peu chamboulée par cette longue traversée, me voilà enfin à quai.

Enfin, Fabien, je ne te remercierai jamais assez de m'avoir épaulée tout au long de ces années, de m'avoir poussée à croire en ma recherche, de m'avoir secouée dans mes moments de doute...d'avoir cru en moi certainement plus que moi-même. Ta patience et tes nombreux encouragements m'ont aidée à tenir et ton implication sans compter dans cette dernière ligne droite m'a permise de mettre le mot fin. Sois en certain, je serai là aussi pour toi...

Résumé

Les réflexions urbanistiques actuelles portent un intérêt de plus en plus marquée au rapport sensible que développent les habitants et/ou usagers envers la ville. Sont ainsi questionnés les liens des individus envers les différents lieux urbains qu'ils habitent dans leurs dimensions sensorielle, poétique, émotionnelle et affective. Nous nous inscrivons dans la lignée de récents travaux de recherche ayant pointé l'importance de la dimension temporelle dans les mécanismes de construction qui président à l'établissement de relations affectives de l'individu envers son environnement. Nous avons alors axé notre problématique sur la place des caractéristiques temporelles inhérentes aux individus et aux lieux dans l'intention de comprendre leurs rôles, leurs influences dans l'évolution d'un rapport affectif au lieu. L'objectif de la présente recherche est de mettre en évidence les dynamiques du rapport affectif à partir des paramètres temporels propres aux individus (avancée dans l'âge et ancienneté de la connaissance des lieux) et aux lieux (évolution historique et urbaine, fonction urbaine). En partant de l'hypothèse générale qu'il existe des liens entre les configurations temporelles des lieux et les caractéristiques temporelles des individus dans la formation et l'évolution du lien affectif qui les unit, nous avons émis deux hypothèses. La première consiste à poser le fait que des tendances d'évolution du rapport affectif se dégagent de la confrontation des temporalités urbaines et des temporalités individuelles. La seconde hypothèse précise que ces tendances permettent de mettre en évidence les points d'accroche des lieux à partir desquels les individus établissent leur relation affective et selon lesquels cette dernière évolue.

Nous commençons par ancrer notre problématique dans les fondements théoriques des sciences de l'habiter en montrant que le rapport affectif, défini comme un être-là qui fait affectivement avec l'espace, en constitue une dimension particulière. Puis nous explicitons nos positionnements méthodologiques, en présentant l'intérêt d'une appréhension temporelle du rapport affectif au lieu, laquelle permettrait d'envisager de mettre en adéquation les temporalités urbaines (conception) aux temporalités individuelles (usage), dans une conception chronotopique de l'urbanisme. Notre choix de travailler à l'échelle de l'individu est également justifié par le fait que le rapport affectif est une donnée d'ordre individuel, mais aussi par les changements de société induits par les processus d'individuation et de subjectivation grâce auxquels les individus s'inventent eux-mêmes en mobilisant particulièrement leurs expériences spatiales. Nos quatre terrains d'étude situés à Nantes sont des espaces publics ou recevant du public, choisis parce qu'ils représentent des temporalités de conception différentes et qu'ils abritent des fonctions urbaines diverses. L'investigation empirique menée sur ces lieux urbains, en ayant recours aux trois techniques d'enquête mobilisées (questionnaires, entretiens, observations) par notre méthode, aura permis de mettre au jour des figures idéales-typiques de l'évolution de la relation affective entre l'individu et le lieu. La constitution de ces figures idéales-typiques, établie à partir de la confrontation de typologies temporelles de lieux et d'individus, nous a offert la possibilité d'exprimer ces évolutions en termes de tendances. Ces dernières, par leur nature et leur orientation ont mis en évidence que ce sont principalement

les individus, selon leur avancée dans la vie et leur ancienneté de connaissance des lieux, qui déterminent l'évolution du rapport affectif au lieu. Néanmoins, force a été de constater que les lieux ne sont pas neutres, et même si leur influence semble moindre en comparaison de celle des individus, ils détiennent un potentiel à susciter une relation affective. Nous avons ainsi pu soulever des points d'accroche ou prises sur lesquelles les individus « s'appuient » ou dont ils se saisissent pour construire leur relation affective envers le lieu. Nous avons donc proposé un modèle dynamique de l'évolution du rapport affectif, lequel fait ressortir les tendances d'évolution du rapport affectif en fonction des caractéristiques temporelles des individus et des points d'accroche des lieux.

Partant, nous avons soulevé les prémices d'une réflexion quant aux possibilités et aux limites de l'intégration de cette connaissance sur le rapport affectif au lieu dans la pratique urbanistique.

Sommaire

Remerciements	V
Résumé	VII
Introduction générale	1
PREMIERE PARTIE : D'UNE DIMENSION PARTICULIERE DE L'HABITER A LA CONSTRUCTION D'UN OBJET DE RECHERCHE	15
Chapitre 1. D'une différenciation conceptuelle entre habiter et l'habiter	19
Section 1. L'individu est avec/dans l'espace	21
Section 2. L'individu fait avec l'espace	60
Chapitre 2. Habiter les lieux : la constitution d'un lien	77
Section 1. De l'espace au lieu : la constitution d'un lien	79
Section 2. L'appropriation de l'espace : la construction d'une territorialité individuelle	99
Chapitre 3. Habiter affectivement les lieux	131
Section 1. Le rapport affectif au lieu ou une manière d'habiter affectivement les lieux	133
Section 2. Vers la formalisation d'un objet de recherche	153
DEUXIEME PARTIE : POSITIONNEMENT METHODOLOGIQUE	183
Chapitre 4. Le rapport affectif aux lieux vu par le prisme du temps	187
Section 1. De l'existence du temps à la conscience du temps et à sa perception par les individus	189
Section 2. Conception des lieux et pratiques des individus : vers une synchronie entre la fabrique et l'usage	205
Chapitre 5. L'individu au cœur du positionnement théorique et méthodologique	223
Section 1. Un positionnement central de l'individu comme être compréhensible	225
Section 2. De l'affirmation de l'individu dans la société contemporaine à sa reconnaissance en tant qu'expression d'une subjectivité	243
Chapitre 6. Méthode de captation du rapport affectif aux lieux	257
Section 1. Quatre terrains d'étude à Nantes	259
Section 2. Le rapport affectif : une donnée insaisissable ?	289
Section 3. Le choix de la méthode de la captation du rapport affectif aux lieux	299

TROISIEME PARTIE : L'INFLUENCE DES TEMPORALITES URBAINES ET INDIVIDUELLES DANS L'EVOLUTION DU RAPPORT AFFECTIF	325
Chapitre 7. Démarche méthodologique ou de l'intrication de la démarche et des résultats	329
Section 1. La phase exploratoire d'enquête vers la formulation de sous-hypothèses	333
Section 2. La phase de déconstruction : vers une première mise en évidence de l'influence des temporalités urbaines et individuelles dans l'évolution du rapport affectif	345
Section 3. La phase de reconstruction : vers la formalisation des résultats	369
Chapitre 8. Habiter affectivement un lieu entre épaisseur temporelle des lieux et temporalités individuelles	383
Section 1. D'une description sensible des lieux à la mise en évidence des prises affectives	385
Section 2. Les tendances d'évolution du rapport affectif : l'importance des temporalités individuelles	411
Conclusion générale	449
Bibliographie	473
Tables des illustrations	495
Tables des matières	499
Annexes	505

INTRODUCTION GENERALE

Les affects ont subi, jusqu'à une période très récente un détournement d'intérêt principalement dû à la non reconnaissance de leur valeur en tant qu'objet scientifique, entraînant alors un réel manque de connaissances des liens affectifs qui lient l'individu à l'espace qui l'environne. Pourtant dès 1951, lorsque Martin Heidegger prononce sa conférence intitulée « Bâtir, habiter, penser » il évoque le fait que les hommes ne peuvent bâtir sans habiter, l'habiter est ce qui les relie poétiquement à la terre, en tant que fondement de leur *être-là*. Les répercussions de ses recherches ne se mesureront que plus tardivement, à l'instar de celle menée par le géographe Eric Dardel, lequel en 1952 définit la géographicité de l'homme (Dardel, 1952) comme étant le lien ontologique qui le lie à la terre. Ces premières réflexions d'ordre philosophique, géographique puis phénoménologique avec l'œuvre de Yi-Fu Tuan (Tuan, 1974) « Topophilia, a study of environmental perception » tracent les premiers sillons d'un champ de recherche aujourd'hui en pleine expansion. Les pratiques dans, sur et avec l'espace se voient considérées, non plus seulement sous l'angle de leurs fonctions ou de leurs fréquences, si tant est que ce fut strictement le cas, mais bien comprises comme l'établissement d'une relation particulière avec l'espace qui engage le corps et l'esprit de celui qui l'habite. Le rapport que les individus entretiennent avec les espaces géographiques parcourus, traversés, imaginés, fantasmés etc. s'analyse dorénavant aussi par la prise en compte des subjectivités individuelles, celles qui laissent transparaître la sensibilité de chacun en dévoilant les sensations, l'imagination, les perceptions, les impressions etc. qui s'entrechoquent et s'interpénètrent pour former une relation affective à l'espace. Les apports de la géographie des représentations par Bailly (1977), par l'analyse des représentations individuelles ont permis de mettre en évidence tant l'intérêt d'une compréhension de ce qui fait qu'un espace devient lieu que la difficulté d'une telle prise en considération. Ecarter les affects, les émotions dans l'intention factice d'accorder plus de scientificité aux analyses s'avère aujourd'hui dépassé tant ce nouveau champ de connaissance ouvre de nouvelles portes vers une meilleure compréhension des relations entre l'homme et l'espace pratiqué, représenté et fabriqué.

De l'intérêt notoire de la compréhension des rapports sensibles, subjectifs et affectifs entre les individus et les lieux

La tonalité affective que recouvrent les façons qu'ont les individus d'être-là et de faire avec l'espace s'établit tel un domaine de recherche qui commence à être exploré. Ce dernier constitue un axe de réflexion récemment repris, puisque les premiers travaux dirigés au sein de l'UMR 6173 Citères (Cités Territoires Environnement et Sociétés)   Tours et portant sur cette thématique remontent à 1999 avec le travail exploratoire de Denis Martouzet portant sur l'analyse de l'espace urbain de Fort-de-France dans l'œuvre du romancier R. Confiant où il souligne que la ville ne constitue pas un échelon spatial aimé de ses habitants (Martouzet, 1999) alors même que ceux-ci se montrent attachés à l' le de la Martinique et à leur domicile. S'ensuivent les travaux de B. Bochet dont l'objectif est d'identifier les types de déterminants du rapport affectif. Elle considère ainsi que les caractéristiques de l'objet (la ville) sur lequel porte le rapport affectif relèvent de trois dimensions spatiale sociale et sociopolitique qui sont nommées : les aménités, l'urbanité, la civilité (Bochet, 2000, 2008). D'autres recherches y

furent et sont toujours menées (Feildel, 2004, 2007, 2010; Martouzet, 2007b, 2007c, 2007d; Martouzet 2010) de mieux appréhender toutes les dimensions de cette question du rapport affectif qui cherche à savoir ce qui fait qu'un individu aime ou non un lieu ou une ville. Très récemment, les travaux de thèse de Benoît Feildel (2010) ont ainsi montré que la connaissance des relations affectives qui lient l'homme à son environnement est utile à la science de l'aménagement des espaces puisqu'il est parvenu à valider l'hypothèse selon laquelle les comportements qu'adoptent les individus sont en partie liés aux affects, à la manière dont les personnes entrent en relation sur le mode des affects avec leur environnement. Il met ainsi en évidence, l'influence du rapport affectif à l'espace quant à la transformation des espaces habités et par conséquent affirme l'importance de sa prise en considération au sein des pratiques d'aménagement et d'urbanisme. Nous nous situons dans la continuité de ses travaux, puisque nous proposons une évaluation des lieux en tant qu'ils sont le résultat de la fabrique et de la pratique urbanistique. Nous avons cependant opté pour la posture inverse de cet auteur, faisant donc le choix de ne pas ouvrir la « boîte noire » dans laquelle se forme le rapport affectif pour analyser non pas les processus psychique, neurologique, physique etc. qui permettent de connecter affectivement l'individu et le lieu mais des moments d'un processus en cours et se renouvelant sans cesse.

Ce champ de recherche, *a priori* novateur lorsqu'il s'agit d'urbanisme, n'a pas pour autant été inexploré jusqu'à maintenant puisque d'autres travaux référant à d'autres disciplines s'en sont déjà emparés sans nécessairement le nommer rapport affectif mais semblant pourtant s'en approcher. Depuis de nombreuses années, la thématique du rapport affectif demeure sous-jacente dans les recherches menées par Goffman sur les diverses interactions à l'œuvre et rites de comportements qui s'instaurent lorsqu'un individu vit des expériences aussi banales que celles qui forment son quotidien et au cours desquelles il exprime ses préférences, ses désirs, ses rejets ou aversions pour certains lieux (Goffman, 1973). De Certeau aborde dans la même lignée les espaces de vie quotidiens, que ceux-ci réfèrent à l'espace domestique ou aux espaces de l'extérieur, indiquant comment l'individu par ses « arts de faire », et ses « usages » met en place des ruses avec les dispositifs urbains, lesquelles traduisent d'une certaine façon la signification qu'il accorde à ces espaces qu'il pratique dans une logique ordinaire (de Certeau, [1980] 1990). Autrement dit, ces deux auteurs, parmi d'autres (Joseph, 1998b; Lefebvre, 1977, 1980; Pérec, 1989) sont parvenus à montrer que les espaces vécus dans la platitude supposée des fréquentations journalières recouvrent des dimensions particulières issues des interactions sociales, sociétales et physiques (en lien avec l'espace) sous la forme de stratégies et de tactiques développées par les individus. Les lieux pratiqués possèdent ainsi une signification propre à chacun, relative à la symbolique et aux représentations que leurs accordent les personnes. Ces recherches montrent que le lieu, au-delà d'être un support de l'action, participe de celle-ci et conditionne la nature du rapport qui s'instaure avec l'individu et par conséquent structure les représentations qu'il s'en fait. La nature des représentations renseigne sur la manière dont l'individu s'est approprié l'espace, dont il l'a fait sien par ses pratiques et les significations qu'il lui a conférées. La géographie des représentations notamment explorée par le géographe G. Di Méo a largement investi cette question des représentations mentales des individus en ce qu'elles renseignent sur le degré d'appropriation *via* la manière dont ces derniers accordent certaines images, valeurs, symboles à l'espace (Di Méo, 1996, 2003b). Par le

recours à la sémiotique ou à l'herméneutique géographique (Hoyaux, 2003), il est possible d'appréhender le sens subjectif que les individus attribuent au(x) lieu(x) en mettant en évidence les valeurs et la symbolique qui leur sont accordées. Néanmoins demeure une zone d'ombre relative à la dimension d'ordre affectif que revêtent les processus d'appropriation et d'identification à l'espace et qui concourent à créer un rapport affectif envers ce dernier.

Des recherches sur les liens affectifs qui lient un individu à un espace sont pourtant menées dès les années 1970. Un grand nombre de chercheurs appartenant à des disciplines diverses, telles que la psychologie de l'environnement (Giuliani, 1991; Hernandez et Hidalgo, 2001), la sociologie (Gerson et al., 1977) ou la phénoménologie (Buttimer, 1980; Tuan, 1974) témoignent d'un intérêt majeur pour l'étude de l'attachement des individus envers un lieu. Cette diversité d'approche a conduit à une profusion, voire une confusion terminologique alors même que les définitions, sans pour autant faire consensus, sont très similaires. Par l'analyse du « sense of place » (Buttimer, 1980), du « place attachment » (Altman et Low, 1992) ou encore du « Place-identity » (Proshansky et al., 1983) ces recherches réfèrent principalement à l'aspect affectif de la relation entre l'individu et un lieu, notamment en décrivant des liens émotionnels et identitaires avec l'environnement physique et/ou social. Nos travaux se placent dans leur continuité, même s'il n'est plus simplement question d'attachement au lieu mais bien de rapport affectif au lieu. Les deux termes ne sont pas synonymes, le rapport affectif « englobe » l'attachement, qui devient ainsi une dimension particulièrement différenciable et reconnaissable par sa temporalité relativement longue en comparaison du rapport affectif qui se manifeste aussi bien par « moments » que sur la « durée ».

Le rapport affectif d'un individu est ainsi basé sur les représentations mentales inhérentes à la pratique d'un espace, mobilisant ainsi l'image de lui-même et de lui-même dans cet espace, présentant ce processus comme un rapport à soi. Qu'il s'agisse d'un lien ontologique à l'espace mobilisant des concepts propres à diverses disciplines tels que la géographicité, l'appropriation, l'identification, le chez soi, l'appartenance etc., ou de représentations mentales déterminant des modes d'habiter, l'individu est en perpétuelle interaction avec son environnement socio-spatial. Celle-là est tantôt réelle, imaginée ou fantasmée et est ainsi considérée telle une manière *d'être affectivement* dans l'espace et de *faire affectivement* avec l'espace selon les déclinaisons que recouvrent les mécanismes d'appropriation et d'identification qui leur sont sous-jacents. Le rapport affectif est un « concept-synthèse » qui inclut les diverses modalités qu'expriment les liens aux lieux mettant en jeu des émotions, des sentiments ou des humeurs. Il désigne la complexité des relations qui se créent entre les souvenirs, les moments vécus, imaginés, manqués, les phénomènes de projection envers un espace, etc. Ces diverses manières de créer des liens aux lieux se cristallisent par des émotions diverses (désir, crainte, attraction, répulsion etc.) et par la formation de sentiments tels que « l'attachement, l'ancrage, l'appartenance, l'enracinement » (Feildel, 2010: 404). C'est donc principalement par le temps que le rapport affectif existe en tant que les affects se distinguent dans une perspective temporelle puisque les émotions surviennent dans l'imm diat t  tandis que les sentiments s'élaborent dans la durée. Ressort alors nettement la dynamique relationnelle et temporelle soulignée par B. Fieldel comme l'une des caractéristiques propres

du rapport affectif, contribuant à le différencier de l'attachement au lieu. Ainsi le rapport affectif doit-il être analysé en tant que relation évolutive au cours du temps en ce qu'il se construit à l'interaction des paramètres individuels et des caractéristiques des lieux, eux-mêmes soumis à une variation temporelle.

Partant de là, il apparaît que ce questionnement s'ancre en aménagement de l'espace et urbanisme, discipline qui intervient dans l'agir puisqu'elle vise à proposer une réflexion sur les possibilités d'intervenir sur l'espace afin que les aménagements proposés répondent aux attentes des usagers identifiés. Il se positionne de fait dans une approche interdisciplinaire propre à cette science de l'action dans laquelle les éléments que constitue cette recherche nécessitent la mobilisation et le croisement de plusieurs champs scientifiques. En effet, l'objet de recherche revêt un caractère qui, de prime abord, semble correspondre aux traits d'une question géographique puisqu'il s'agit d'analyser un rapport entre l'homme et son milieu de vie. L'analyse de cette relation a pour finalité une orientation vers l'action inscrivant ainsi plus particulièrement ce travail de recherche en aménagement de l'espace et urbanisme.

La psychologie s'avère également une discipline à mobiliser puisqu'elle permet de mieux comprendre la façon dont l'individu perçoit, raisonne, s'émeut, apprend, expérimente etc. l'espace qui l'entoure. L'intérêt se porte alors principalement sur la psychologie de l'environnement car elle analyse aussi bien les effets des conditions environnementales sur les comportements et conduites de l'individu que la manière dont celui-ci perçoit et agit en retour sur cet environnement. L'espace des pratiques et représentations fait ainsi partie intégrante d'un système d'interdépendances complexes où le rôle et la valeur sont notamment déterminés par la perception et l'évaluation subjective dont l'espace fait l'objet (Ittelson, 1978). En outre, les théories de l'individualisation développées en sociologie (Elias, [1939] 1991; Lahire, 1998) suscitent un intérêt non négligeable en portant une attention particulière à l'individu et notamment aux phénomènes d'individuation et de subjectivation (Martuccelli et de Singly, 2009; Simondon, 2005) qui ensemble contribuent à construire non pas seulement un être mais un être en relation avec son environnement. Ces croisements disciplinaires seront établis aussi bien sur le plan de l'analyse théorique que sur le mode empirique puisque c'est de leurs enrichissements mutuels et perpétuels que peut être atteinte une meilleure compréhension des mécanismes à l'origine du fondement d'un rapport affectif et de ses tendances d'évolution.

Un objet de recherche au cœur d'un manifeste pour une ville sensible

Les premières recherches qui témoignent d'un intérêt à questionner de front le rapport à la ville sur un plan affectif mettent en évidence les phénomènes de rejet que suscite la ville. D. Martouzet propose alors de mettre au jour les raisons qui y président alléguant qu'elles constituent un élément non négligeable à prendre en considération pour l'urbaniste comme pour le politique puisque tous deux recherchent une population qui apprécie la ville pour qu'elle s'y investisse suffisamment (Martouzet, 2002). La ville est fréquemment opposée à la campagne comme le constate D. Martouzet pour la ville de Fort-de-France (Martouzet, 1999), la préférence allant en faveur de la seconde ainsi que le montre J. Salomon Cavin lorsqu'elle

évoque les représentations anti-urbaines en tant que stratégies d'aménagement en Suisse (Salomon Cavin, 2005) et en Angleterre (Salomon Cavin, 2006). Ainsi, si comme le souligne B. Bochet, la permanence du discours anti-urbain a marqué les esprits, c'est bien que si la ville peut être mal aimée, il est indéniable qu'à l'inverse elle peut être bien aimée (Bochet, 2007). Elle milite ainsi, suite au manifeste pour une géographie sensible co-écrit avec J-B Racine (Bochet et Racine, 2002), pour la prise en compte des affects dans la pratique de l'urbanisme opérationnel (Bochet, 2008). L'invitation que lancent ces deux géographes à considérer le référentiel émotionnel et affectif, longtemps écarté de la conception des villes alors même qu'il renseigne sur les rapports des individus à la forme spatiale, est présentée telle une opportunité incontestable de compréhension des territorialités habitantes dans le but de les exploiter au cours du processus de conception de projet.

C'est dans cette mouvance de réintroduction du sensible, de la sensibilité, de la subjectivité, que se situent actuellement les approches du Cresson¹ qui abordent la ville selon les différentes facultés sensibles développées par les individus en milieu urbain, que celles-ci soient olfactives, sonores, tactiles, thermiques, kinesthésiques, somesthésiques, etc. Ce laboratoire de recherche est pionnier en la matière et, aujourd'hui en association avec le Cerma², fait état d'avancées intéressantes du point de vue de la connaissance sur la manière dont ces approches qualitatives de l'espace contribuent à la création des ambiances architecturales et urbaines. Sont ainsi étudiées les perceptions sensibles, les représentations, les mobilités dans l'espace comme autant de focales à même de questionner le rapport subjectif qu'entretient l'individu avec l'espace parcouru, vécu, imaginé. Autant de thématiques de recherche qui abordent plus ou moins directement l'objet de recherche rapport affectif, aujourd'hui en voie d'éclosion (Martouzet, 2012 [à paraître]-b), peuvent contribuer à appréhender ce lien particulier qui lie les individus à leur environnement puisqu'il se tisse en mobilisant l'une ou l'autre voire plusieurs de ces approches.

Le Cresson entreprend ainsi une démarche pour tenter d'infléchir les stratégies et processus de conception des espaces. Nous nous inscrivons également en faveur de la prise en considération du référentiel affectif et émotionnel non encore investi par les producteurs d'espaces. En revanche, le travail que nous proposons d'effectuer ne se situe pas à l'échelle spatiale de la ville, jusqu'ici généralement utilisée comme référence, mais de manière plus restreinte mais non moins dépourvue d'intérêt, à celle du lieu (traité par les psychologues de l'environnement par l'échelle du quartier, du lieu de travail). L'analyse du rapport affectif des individus envers les lieux urbains propose d'évaluer les projets qui sous-tendaient leur conception.

Les manières de concevoir la ville se présentent effectivement aujourd'hui en rupture avec l'urbanisme d'après-guerre jusqu'aux années 1970 où dominaient le fonctionnalisme et la technocratie, imposant aux habitants des zones spécifiquement délimitées pour telles ou telles activités et ne leur offrant pas la possibilité d'exprimer leurs désirs et leurs souhaits. Face à ce constat d'échec qui peut se lire dans la stigmatisation des formes architecturales héritées de

¹ Centre de Recherche sur l'environnement sonore et l'environnement urbain à Grenoble

² Centre de Recherche Méthodologique d'Architecture à Nantes

cette époque et à l'imposition d'un modèle centralisé et par conséquent obéissant à une logique descendante, l'aménagement de l'espace et l'urbanisme ont évolué vers de nouvelles pratiques. Est ainsi proposée la logique de projet qui intervient en contrepoint de la planification jusqu'alors en vigueur. Il ne s'agit alors plus de répondre à un besoin en termes d'équipements (infrastructures, habitat, structures sportives, etc.) pour équilibrer le territoire considéré à l'échelle nationale mais de mettre en place des réponses qui s'insèrent dans des contextes locaux. L'homogénéisation par souci d'équité et d'égalité ne semble plus être la norme, c'est une diversité en adéquation avec des situations qui priment désormais afin d'adapter chaque projet à une situation locale donnée. Il semblerait que l'urbanisme soit entré dans une ère de (re)quête de la qualité de vie et du bien-être, perdus avec l'avènement du fonctionnalisme. Les préoccupations liées au développement durable contribuent à enrichir cette approche qui se concentre alors sur les espaces du quotidien, qui plébiscitent la ville de la marche (Offner, 2008), soulignant le rôle majeur des espaces publics et contribuant à faire (re)découvrir aux citoyens ces espaces qu'avait délaissé l'urbanisme de la vitesse et des grandes infrastructures. S. Lavadinho et Y. Winkin attestent que « Marcher dans la ville, c'est à la fois se rassurer grâce à des indices de prévisibilité, des rites et des rythmes qui confortent la prévisibilité du parcours, mais tout autant être surpris et se faire plaisir grâce à des découvertes, des inattendus » (Lavadinho et Winkin, 2008). La marche selon Th. Paquot révèle le sens des espaces parcourus « énonce les lieux, chaque pas épelle un morceau de territoire, chaque itinéraire épouse le phrasé de la ville » (Paquot, 2008). Les modalités sensorielles suscitées pendant la marche confèrent ainsi un sens aux lieux (Thomas, 2004, 2007a) en reléguant alors la ville des « non-lieux » (Augé, 1992) née avec l'avènement de la surmodernité. L'urbanisme tel qu'il se pratique actuellement est fortement marqué par ce retour aux modes doux qui prône logiquement l'usage du vélo et de la marche tant pour répondre à des exigences de « sobriété énergétique » (Offner, 2008) que pour remédier à un problème de santé publique (Kayser, 2008). Nous pourrions reprendre l'idée, à l'instar d'une proposition récente de recherche³ pour répondre au programme Villes durables lancé par l'Agence Nationale de la Recherche, qu'une ville durable passe par une ville aimable. L'application de la durabilité ne relevant alors pas seulement de l'application de certaines normes (participation, éco-construction, agenda 21 etc.) mais étant avant tout du ressort de l'individu qui par sa pratique, fabrique lui-même l'ensemble des lieux dans lesquels il se sent bien. La démarche des urbanistes doit alors se concentrer sur ce qui fait que l'espace affecte l'individu tout autant que comprendre comment l'individu affecte l'espace. La possibilité de pouvoir créer les conditions nécessaires pour affecter l'espace afin qu'il affecte positivement l'individu faisant de la ville une ville durable dépend de cette connaissance préalable. Cette démarche impose aux urbanistes de bien connaître le territoire (données qualitatives, sensibles, sensorielles, etc.) urbain afin d'être en mesure de créer ces conditions d'affectivité. Les données normatives : quantitatives, techniques, statistiques, normatives etc. demeurent alors incomplètes pour qui veut aménager l'espace sans omettre aucune de ses dimensions et en particulier celles qui fondent « l'amour des lieux » (Bochet et Racine, 2002). La prise en considération de ces « petits riens urbains » (Paquot, 2010) tend à orienter la science de l'urbain, interdisciplinaire par nature, à faire collaborer davantage entre eux les sociologues, les géographes, les

³ VIDu-VIA : ville durable ville aimable, 2008

anthropologues, les urbanistes et les ingénieurs afin d'affiner la compréhension du lien affectif afin que celui-ci n'échappe plus aux professionnels qui aménagent et ménagent nos espaces urbains. Dans la lignée des réflexions de T. Paquot, nous avons expérimenté, pour ce travail de recherche, notre regard pour saisir la réalité urbaine tels que le font les anthropologues qui, à la différence des géographes et sociologues dont ils sont complémentaires, « devinent l'essentiel dans le banal, détectent l'original dans l'habituel, dégotent l'étonnant dans l'insignifiant » (Paquot, 2010: 40). Nous sommes convaincue tout comme l'est cet auteur que c'est en axant notre recherche sur l'ordinaire, l'habituel, le quotidien que nous pourrions pénétrer l'infra-ordinaire si cher à Georges Pérec (Pérec, 1989) et espérer accéder aux représentations que se font les individus des lieux qu'ils habitent, principalement dans leurs connotations affectives. Ce sont ces « petits riens de l'existence » qui façonnent les événements spatiaux et sociaux qu'il convient d'examiner à l'aune des temporalités individuelles et des temporalités de lieux en tant qu'elles organisent les rythmes des pratiques et qu'elles contribuent à en affecter la tonalité. Cette réflexion se positionne dans la continuité des recherches pionnières en la matière menées par H. Lefebvre et M. de Certeau, qui avaient su éclairer une dimension du phénomène urbain jusqu'alors délaissée : celle des usages ordinaires (Söderström, 2010). Néanmoins, ainsi que le mentionne l'auteur, il est temps de repenser ces articulations entre l'espace perçu, conçu et vécu qu'évoquait H. Lefebvre tout comme il conviendrait de qualifier les ruses habitantes face au dispositif urbain. O. Söderström reproche aux travaux de Lefebvre et de Certeau de placer dans une logique dichotomique les usages ordinaires considérés comme vertueux et les pratiques aménagistes données comme « diaboliques ». Nous partageons les révisions qu'il suggère à ces démarches et qui consistent à se débarrasser du pathos de l'authenticité qui oriente vers une nostalgie du passé, à développer une plus grande sensibilité à la diversité des urbanités, à considérer que le flâneur n'est pas toujours un homme mais peut aussi être une femme ou un homosexuel et enfin qu'il est nécessaire de mobiliser des méthodes contemporaines et systématiques d'analyse pour interpréter le plus finement les pratiques urbaines ordinaires. Nous sommes cependant persuadée que pour que l'ordinaire soit un véritable objet de connaissance et que pour « rendre l'intéressant important » (Söderström, 2010: 46) dans la réflexion urbaine, il est indéniable que la connaissance des « raisons » affectives qui génèrent ces usages et ces représentations soient prises en compte en développant des méthodes *ad hoc* et en considérant les potentialités de cette ressource pour tendre vers une ville aimable.

Ce référentiel d'ordre individuel à dimension évaluative mérite véritablement que l'on s'y attarde afin de proposer des modes d'action à la faveur d'une reconnaissance des affects.

Définition de l'objet de recherche : La prise en considération de la dimension temporelle du rapport affectif au cours de ses processus d'évolution

L'objet de recherche sur lequel repose cette thèse vise alors à appréhender la relation affective des individus envers des lieux urbains en axant plus particulièrement le questionnement sur les variables temporelles propres à l'individu et les variables temporelles du lieu. L'objectif se situe dans la compréhension de l'influence de la dimension temporelle inhérente aux individus et aux lieux dans l'évolution du rapport affectif. Il s'agit de mettre en évidence si ce sont davantage les paramètres temporels des lieux ou les caractéristiques temporelles des individus qui influencent la formation et l'évolution du rapport affectif. Les lieux sont de ce fait considérés selon leurs évolutions historiques et urbanistiques et selon leur fonction urbaine tandis que les paramètres temporels propres aux individus relèvent de leur avancée dans la vie et de leur ancienneté de connaissance des lieux. La finalité de cette recherche est de proposer un modèle dynamique de l'évolution du rapport affectif en fonction des dimensions temporelles de l'individu et des dimensions temporelles des lieux. Nous posons effectivement l'hypothèse générale de l'existence de lien(s) entre les configurations temporelles des lieux et les caractéristiques temporelles des individus dans l'établissement des relations affectives qui les unissent. Deux hypothèses permettent de décliner cette supposition et serviront de guide au présent travail de recherche :

- La confrontation des temporalités individuelles et des temporalités urbaines permet de faire ressortir des tendances d'évolution du rapport affectif des individus au lieu
- Ces tendances d'évolution du rapport affectif permettent de mettre en évidence des points d'accroche du lieu à partir desquels les individus fondent leur relation affective

Cette réflexion sur le rapport affectif principalement axée sur la compréhension des dynamiques temporelles à l'œuvre dans les processus de construction et d'évolution⁴ vient compléter les travaux de B. Feildel (Feildel, 2010). Suite à sa volonté de mise en évidence de l'ensemble des dimensions propres à la détermination du rapport affectif, cet auteur insiste sur le fait que ces caractéristiques qui permettent de faire qu'un espace soit aimé ou rejeté répondent avant tout à des logiques temporelles « à la fois synchroniques et diachroniques, événementielles et historiques » (Feildel, 2010: 493). B. Feildel conclut sur le fait que le rapport affectif s'inscrit dans diverses temporalités et exprime ainsi que la logique affective est avant tout un phénomène dynamique et relationnel. Partant de sa démonstration qui positionne le temps comme déterminant dans la formation du rapport affectif, nous avons souhaité, à notre tour, apporter une pierre à l'édifice de la connaissance des relations affectives entre un individu et l'espace en nous focalisant sur les lieux, en cherchant à définir l'influence du paramètre temporel, considéré pour les lieux et les individus, sur la formation et l'évolution du rapport affectif. Pour cela, nous envisageons le temps du lieu et le temps de l'individu sous la

⁴ La construction du rapport affectif réfère aux processus neurologiques, physiologiques et psychologiques à l'œuvre au sein de la « boîte noire ». L'évolution du rapport affectif porte sur ses dynamiques de renouvellement incessantes.

forme de dynamiques, dans lesquelles les temporalités du lieu sont évoquées en rapport des évolutions d'ordres historique et urbanistique ayant présidé à sa conception et à ses divers changements tandis que les aspects temporels de l'individu se partagent entre l'âge de l'individu et l'ancienneté de sa connaissance des lieux. Présageant que c'est de leurs interrelations que se déterminent la construction, la nature et l'évolution des rapports affectifs, nous cherchons à mettre en lumière l'existence, si elle est justifiée, de liens entre ces deux types de dynamiques. Des figures idéales-typiques de la relation affective entre un individu et un lieu sont ainsi créées pour faire ressortir le poids du temps dans la qualification de ce rapport au lieu. Nous proposons ainsi d'analyser la manière dont le temps intervient sur l'évolution du lien affectif en contribuant à orienter sa valence et son intensité. Des tendances sont ensuite identifiées montrant que les paramètres temporels des individus sont plus influents que ceux relatifs aux lieux dans l'élaboration et le changement que connaît l'établissement d'une relation affective à un lieu. Nous cherchons, à partir des considérations empiriques obtenues, à construire un modèle dynamique proposant de lier certaines dimensions temporelles du lieu avec certaines dimensions temporelles de l'individu parce qu'elles aboutissent à telle nature de rapport affectif susceptible d'évoluer de telle ou telle manière. Cette ambition d'élever au rang de modèle l'évolution du rapport affectif s'accorde à notre volonté de porter le rapport affectif comme un élément de connaissance supplémentaire pour les urbanistes en tant qu'il pourrait contribuer à produire des espaces potentiellement aimables. Nous questionnerons effectivement la possibilité pour celui-ci d'accroître le potentiel d'un lieu par les divers aménagements qu'il est en mesure d'effectuer, de créer. Nous partirons pour cela des potentialités affectives des lieux que nous aurons pu dégager en montrant qu'elles réfèrent à diverses postures urbanistiques, avec lesquelles l'urbaniste peut agir.

Présentation de la structure de la thèse

Faisant suite à ces éléments de cadrage contextuel et d'inscription théorique de l'objet de recherche dans le champ de l'aménagement de l'espace et urbanisme, il convient de présenter la structure de cette recherche. La première partie consiste à retracer les fondements conceptuels relatifs aux théories de l'habiter afin d'insister particulièrement sur ce qui fait que le rapport affectif en constitue une dimension particulière. La deuxième partie propose une réflexion d'ordre méthodologique sur la manière d'aborder la question de recherche par la variable temporelle en précisant les raisons d'un positionnement sur l'individu. Ces éléments participent à la construction d'une méthode établie à la croisée de trois techniques d'enquêtes. L'analyse des résultats auxquels elles aboutissent nécessite, dans une troisième partie, de présenter la grille d'analyse adoptée pour mesurer l'influence des temporalités individuelles et des temporalités des lieux sur la nature et l'évolution du rapport affectif. Nous en faisons ressortir des figures idéales-typiques du rapport affectif obtenues par les croisements entre les variables temporelles des individus et celle afférentes aux lieux en les présentant sous la forme de tendances d'évolution. La conclusion, au-delà de synthétiser les résultats obtenus nous

conduit à entamer une réflexion sur la prise en compte du rapport affectif au sein de la logique de projet.

Le rapport affectif au lieu ou les manières d'habiter affectivement le lieu

La première partie de cette thèse retrace l'ancrage de notre objet de recherche au cœur des réflexions sur la thématique de l'habiter. Elle prend ainsi appui sur trois chapitres qui structurent progressivement la manière dont le rapport affectif au lieu s'exprime telle une manière d'habiter affectivement les lieux. Le premier chapitre précise les soubassements des théories de l'habiter en insistant sur la dimension pluridisciplinaire de cet objet de recherche dont les premières réflexions sont d'ordre philosophiques, puis reprises par une géographie humaniste d'inspiration phénoménologique sans oublier la géographie des représentations ni la psychologie de l'espace et de l'environnement. A travers les logiques d'identification, d'appropriation, d'intériorisation et d'extériorisation de l'individu envers les espaces qu'il pratique, nous présenterons la manière dont l'espace devient lieu par la construction de territorialités affectives (chapitre 2). Pour terminer cette partie, nous nous attacherons, après un retour sur la genèse de l'objet rapport affectif, à montrer que ce dernier s'apparente à l'expression de modes d'habiter affectif en ce qu'il s'exprime comme un être-là affecté qui fait affectivement avec l'espace (chapitre 3). Cette première partie a ainsi pour intention principale de présenter le triptyque de notre question de recherche formé par l'individu, le lieu et le lien, en focalisant notre intérêt sur la manière dont le rapport affectif contribue à construire des manières d'habiter affectivement les lieux.

Positionnement méthodologique centré sur l'individu et la prise en considération de la variable temporelle

La deuxième partie vise l'explicitation de notre positionnement méthodologique qui considère le rapport affectif au lieu par le prisme du temps. Nous présentons l'intérêt d'une telle approche en commençant par retracer ses diverses conceptions (par la philosophie et les sciences physiques) pour aboutir à la mise en évidence de l'impossibilité de qualifier la nature du temps. Les paradoxes qui se présentent nous mèneront effectivement à nous intéresser plus particulièrement à la perception du temps et au rôle de la culture dans cette appréhension. Nous serons ainsi à même de considérer les temporalités individuelles et urbaines et d'envisager leurs interactions dans la formation et l'évolution du rapport affectif. Nous montrerons qu'une recherche sur l'influence du temps dans les relations entre l'individu et le lieu peut permettre de questionner l'action sur l'espace afin que celle-ci tende vers un urbanisme de la chronotopie où seraient mises en adéquation les temporalités de conception aux temporalités de l'usage (chapitre 4). Nous justifierons ensuite, par un recours aux théories sociologiques, notre choix de travailler à l'échelle de l'individu, niveau auquel se forme nécessairement le rapport affectif et, qui plus est, puisque nous sommes entrés dans une « société d'individus ». Par un ancrage dans les théories sociologiques de l'individuation et de la subjectivation, nous mettrons en évidence que les individus développent des logiques d'action en faisant l'expérience de(s) lieu(x), lesquelles les conduisent à se construire une identité fondant la particularité de leur rapport aux espaces publics urbains (chapitre 5). Enfin, étant convenu de la manière d'appréhender le rapport affectif aux lieux des habitants, nous

justifierons le choix de nos terrains d'étude en tant qu'ils se profilent de façon à constituer un échantillon varié de lieux selon leur évolutions historiques et urbaines et dont les configurations spatiales diverses génèrent des types de fonctions différentes. Figure également dans ce sixième chapitre, la construction de notre méthode d'enquête, constituée à partir de la mobilisation de trois techniques d'enquête.

Les résultats de l'analyse temporelle du rapport affectif

La troisième partie se compose de deux chapitres. Le premier énonce la méthodologie d'analyse du corpus. Nous présentons ainsi le phasage opéré pour répondre progressivement à notre questionnement en affinant toujours plus la qualité des résultats obtenus. Il s'agira de faire coïncider la chronologie du déroulé de l'analyse tout en la couplant aux conclusions partielles auxquelles elle nous a permise d'aboutir (Chapitre 7). Le second quant à lui, poursuit une logique de formalisation des résultats pour exprimer par des tendances les manières dont les individus « font avec » l'épaisseur temporelle des lieux selon leurs propres caractéristiques temporelles. Nous aboutissons au fait que même si le rapport affectif à l'espace est une construction principalement liée aux temporalités individuelles, il est co-construit par les temporalités des lieux sur lesquels il porte (Chapitre 8). Il est alors possible, ainsi que nous le montrerons, de mettre en évidence le potentiel affectif des lieux en lien avec leurs dimensions temporelles. En proposant de dégager de l'analyse empirique le potentiel affectif des lieux, l'intention est de susciter la réflexion sur la ou les manières dont il peut entrer en considération dans la conception du projet de l'espace habité. La finalité d'une telle connaissance pour les urbanistes est d'orienter leurs actions de sorte qu'elles puissent contribuer à la production de lieux aimables, c'est-à-dire ayant la capacité de contribuer à la formation d'un rapport affectif positif.

PREMIERE PARTIE :
D'UNE DIMENSION PARTICULIERE DE
L'HABITER A LA CONSTRUCTION D'UN
OBJET DE RECHERCHE

Introduction de la première partie

Traiter la question du rapport à l'espace n'est pas tâche aisée. Elle l'est encore moins lorsque n'est choisie qu'une modalité particulière puisque celle-ci pour être comprise en tant que telle doit pouvoir s'insérer dans l'ensemble auquel elle appartient. Ainsi, le rapport affectif en tant que dimension de l'habiter nous a conduite à opérer un retour vers les fondamentaux théoriques.

Le premier chapitre se veut une présentation du concept original d'habiter défini comme la condition fondamentale des êtres sur terre, évoquée comme un être-là-au-monde (Heidegger, 1958a). Cette relation est aussi nommée par les termes de « géographicité » (Dardel, 1952) ou de relation écouménale (Berque, 2000) pour désigner le lien ontologique qui relie les individus à leur milieu de vie. Les acceptions plus récentes de ce concept montrent qu'il s'étend bien au-delà d'un être dans l'espace et exprime également les pratiques de l'espace nommées modes d'habiter (Mathieu, 2006). Ce « faire avec » l'espace en tant qu'expression spatiale de la manière dont l'individu mobilise l'espace nous renseigne sur les relations qui se tissent entre l'individu et son environnement spatial. Cet habiter qui se construit dans un rapport de réciprocité entre les individus et l'espace met en œuvre divers processus que nous analyserons dans l'intention de mettre en lumière les dynamiques à l'œuvre dans la construction d'un lien à l'espace. Ainsi, au cours du deuxième chapitre, ce seront notamment les logiques d'appropriation, d'identification, d'intériorisation de l'espace et d'extériorisation de l'être qui nous conduiront à établir la manière dont s'édifie l'habiter transformant l'espace en un lieu, ou un réseau de lieux synonyme de la transposition d'un chez-soi dans le dehors. Ces mécanismes de l'expérience spatiale dévoilés, il s'agira pour nous, sans remettre en question ce qui a été démontré dans les recherches antérieures mais davantage en s'en inspirant, de parvenir à montrer que les lieux sont par essence des révélateurs d'affectivité et que les individus de façon différenciée, selon leurs modes d'habiter et leurs manières de ressentir leur géographicité, en sont des capteurs. Autrement dit, le troisième chapitre sera consacré à la mise en évidence d'une manière spécifique d'habiter les lieux par l'introduction du concept central de notre recherche, le rapport affectif. Présenté comme l'une des dimensions de l'habiter, le rapport affectif se définit comme un moment de synthèse en ce qu'il rassemble en son sein, diverses figures du lien qu'éprouve l'individu envers un espace et pour lequel il ressent des émotions et des sentiments. Cette interaction, qu'elle exprime un lien ontologique ou qu'elle s'exprime par la construction de représentations tout en déterminant des modes d'habiter dans l'espace, se traduit aussi par l'image que l'individu se fait de lui-même dans cet espace. La notion de rapport affectif se révèle ainsi être une notion englobante parce qu'elle regroupe les liens et divers processus ayant trait à l'habiter qui engage la sphère des affects. Partant, nous démontrerons ce que veut dire habiter affectivement les lieux.

Pour conclure cette première partie, nous présenterons le triptyque de notre recherche, lequel constitue notre modèle d'analyse de l'objet rapport affectif. Par l'individu, le lieu et le lien, les trois éléments du triptyque de l'habiter, nous souhaitons avant tout mettre en lumière

dans cette première partie, les liens qui unissent l'individu à un lieu tout en insistant sur la place particulière que tient le processus de formation du rapport affectif dans la constitution de l'habiter des lieux.

Chapitre 1. D'UNE DIFFERENCIATION CONCEPTUELLE ENTRE HABITER ET L'HABITER

Ce premier chapitre a pour objectif de présenter la constitution de l'objet de notre recherche par des resserrements thématiques progressifs. Ainsi, partant d'une interrogation sur ce que le concept d'habiter exprime ou au contraire n'exprime pas, nous exposerons le courant précurseur de l'habiter mené par le philosophe Heidegger. Puis nous insisterons sur les différentes notions qui gravitent autour de ce concept dans l'intention de positionner précisément nos travaux dans ses considérations plus récentes. Les sciences de l'habiter ne considèrent plus seulement la relation ontologique de l'homme à l'espace mais aussi ses pratiques de l'espace considérées dans l'expression modes d'habiter. Manière de procéder certainement très classique dans les recherches en sciences sociales mais pour autant non moins valide, tant elle permet d'éclaircir la masse sombre et parfois informe qui compose ce concept pourtant désormais très usité. Peut-être est-ce cet usage très régulier qui conduit inmanquablement à retracer les prémices de sa construction et de son évolution pour enfin atteindre le ou les sens qu'ils recouvrent à l'heure actuelle et ce en croisant les diverses disciplines qui s'en sont emparé dans l'intention de cerner sa définition ou, du moins, de proposer celle que nous retiendrons pour cette recherche. La clarification conceptuelle à laquelle nous espérons apporter une contribution sera exposée ainsi que nous l'évoquions précédemment en suivant la généalogie du concept. Ce décryptage de l'habiter s'emploie tout d'abord à le considérer comme le fait d'être au monde, d'avoir la conscience de n'exister que par le monde par effet de projection de soi, se traduisant notamment par des phénomènes d'appropriation, pour ensuite appréhender ce concept en tant que manière de faire avec l'espace, déterminé par les compétences habitantes des individus dont les pratiques significantes avec, dans et sur l'espace sont le principal point d'intérêt.

Il s'agira dans la première section de retracer l'évolution du concept d'habiter au gré du temps et des disciplines. Des fondements poétiques d'Heidegger pour exprimer l'être-là des hommes sur Terre à l'expression d'une géographicité considérée comme la condition fondamentale du lien à l'espace pour Dardel, l'individu est présenté comme cet être qui habite l'espace, et ce faisant lui confère du sens. Cette définition du concept d'habiter n'est pas sans rappeler le concept d'espace vécu développé par Frémont ([1976] 1999) et invite à comprendre ce qu'il désigne en retraçant les fondements de son origine par une mise en perspective des représentations mentales en tant qu'elles contribuent à signifier le rapport homme-monde. Enfin, pour terminer ce premier point, les relations entre l'homme et le monde sont appréhendées par l'intermédiaire de la psychologie environnementale. Cette discipline nous permet ainsi d'aborder le rôle primordial des distances relatives entre l'homme et le monde, notamment, par la présentation du modèle des « coquilles de l'homme » proposé par Moles. L'analyse de ces interactions amène à présenter les notions d'appropriation, d'identification ou de chez-soi comme autant de manières pour l'individu d'exercer une forme de contrôle sur son environnement et de qualifier les relations à son encounter.

Ces modes de présence à l'espace et au monde bâtissent les fondements d'une spatialité individuelle faite de pratiques. Ces dernières, elles-mêmes permises par l'acquisition de compétences, constituent la seconde section de ce chapitre, laquelle aborde le concept d'habiter par l'angle des modes de faire avec l'espace. L'habiter est alors présenté au-delà d'un être-là-au-monde comme une notion qui réactualise le concept d'espace vécu par l'intérêt particulier qu'elle porte à la spatialité des individus. Est ainsi mise en exergue l'évolution du concept par la reconnaissance non plus seulement de l'être dans l'espace mais des manières déployées par l'être pour faire avec l'espace. L'habiter devient poly-topique (Stock, 2006) dans une société à individus mobiles et complète la théorie des coquilles de l'homme dans un monde dominé par la mobilité. La multidimensionnalité de l'être-là issue des logiques mobilitaires implique que l'individu construise son identité en référence à divers lieux. La spatialité avec son corollaire la mobilité et l'identité sont ainsi présentées comme les deux dimensions de l'habiter. L'Habiter est finalement toujours considéré comme un être-là, l'être s'analysant par l'identité et le là étant vu au travers de la spatialité, laquelle se définit surtout en lien avec des dynamique de mobilité. Nous clarifions les influences réciproques entre « habiter » et « l'habiter » en spécifiant que l'habiter n'est autre que la traduction spatiale du fait d'habiter, lui-même irrémédiablement lié à la position que tient, qu'occupe, l'individu dans l'espace.

Section 1. L'individu est avec/dans l'espace

La réflexion débute par une rétrospective d'ordre philosophique sur la relation de l'homme à son environnement⁵, alors présenté comme cet être inéluctablement lié à l'espace, ce que Dardel nomme la « géographicité » de l'être pour exprimer ce lien ontologique qui affecte l'individu, le conduisant à « habiter en poète », pour reprendre l'expression qu'Heidegger prononça lors de sa première conférence⁶, faisant désormais figure de proue dans quasiment toutes les recherches sur l'habiter. La relation poétique à l'espace si chère aux célèbres géographes-philosophes que sont Bachelard ([1957] 1984) et Sansot (1996) propose, en quittant la philosophie, une lecture des rapports homme-espace par des descriptions où se mêlent l'imaginaire et l'esthétique en tant que ceux-ci peuvent aussi se constituer en objet de recherche. C'est là certainement la force de ces textes dévoilant mieux que par des démonstrations rigoureuses les significations qu'accorde l'homme à son espace parce qu'il y est, qu'il se le représente et qu'il le pratique.

Ces explications sur les diverses définitions accordées à l'habiter nous conduisent ensuite vers la géographie humaniste d'inspiration phénoménologique. D'un des précurseurs, Dardel (1952), dont l'ouvrage ne fut pas considéré comme référent comme il peut l'être aujourd'hui, à Berque (2000) en passant par Tuan (1977), seront mis en avant les termes de « géographicité », de « relation écouménale » et de « perspectives expérimentales » comme les ressorts d'une relation ontologique basée notamment sur l'expérience sensorielle de l'homme à son espace de vie.

S'ensuit la présentation du concept d'habiter vu par la géographie des représentations puisque cette branche de la géographie étudie la manière dont les individus traduisent leurs perceptions, sensations - résultats des manifestations corporelles de l'habiter - en représentations. Ainsi, dans la lignée des géographes tels que Frémont ([1976] 1999) ou de sociologue philosophe comme Lefebvre (Lefebvre, [1974] 2000) seront abordées les notions d'espace vécu, d'espace perçu et d'espace conçu en tant que reflets des rapports aux lieux par les attaches ou répulsions qu'ils engendrent, et du sens des lieux par les valeurs et significations qui leur sont données. Également dans la lignée des travaux de Bailly et Hoyaux (Bailly, 1977; Hoyaux, 2002, 2003), nous nous attarderons sur les individus via leur imaginaire⁷, leur perception des éléments tout comme leurs expériences personnelles et notamment sur la façon dont ils accordent des significations à certains éléments spatiaux conférant alors à l'espace le statut d'objet signifié.

⁵ L'environnement est entendu ici au sens que lui confère la psychologie environnementale, c'est-à-dire en tant que milieu de vie et d'évolution de l'être humain constitué par le cadre bâti et le milieu naturel.

⁶ Conférence qu'il prononça en 1951 en reprenant les vers d'Hölderlin « L'homme habite en poète », reprise ensuite dans *Essais et conférences* paru en 1958.

⁷ Nous nommons imaginaire ce qui relève du domaine de l'imagination par opposition au monde réel. L'imaginaire permet d'évoquer des phénomènes et des sentiments relatifs au monde réel. Les termes « imaginaire » et « imagination » dérivent du mot « image », en latin « imago », qui signifie « représentation », « imitation ». L'imagination est ainsi la faculté à produire des images, à s'adonner à la rêverie, à sortir du réel pour le transcender. L'imaginaire résulte de l'imagination en prenant la forme de représentations de lieux connus, inconnus, rêvés, sentis, ressentis, à partir de souvenirs, sensations, sentiments, situations agréables ou non, de rencontres, d'absence etc. Baudry et Paquot (2003) et Brunet et al. (2009a)

Enfin au-delà de la compréhension des relations entre l'homme et son environnement, se situe la psychologie environnementale, discipline qui attise notre intérêt puisqu'elle place au cœur de son champ d'investigation l'interaction individus-environnement considérant que l'un influence l'autre et réciproquement puisqu'elle met au jour l'intérêt d'intégrer au préalable les liens qui se créent entre ces deux entités considérées comme interdépendantes. De la sorte l'habiter s'appréhende par le prisme des notions d'appropriation, d'identité ou de chez-soi avec pour conséquence directe la formation de sentiment d'appartenance, d'appropriation, d'ancrage et d'enracinement comme autant d'indicateurs du contrôle de l'individu sur son environnement. L'autre intérêt majeur que revêt cette discipline se situe dans son orientation vers l'action à l'image de l'aménagement-urbanisme (Morval, 1981; Moser et Weiss, 2003; Moser, 2009). Par conséquent les analyses effectuées sur l'habiter le sont généralement dans un objectif d'amélioration d'une situation existante.

1.1. Une réflexion philosophique sur la relation de l'homme à son environnement

L'habiter est présenté comme l'une des conditions fondamentales de l'existence humaine sur Terre. L'habiter interroge la relation de l'homme à son milieu en ce qu'elle exprime l'identité de l'individu comme cet être-au-monde qui n'existe que par le monde, le monde n'existant lui même que par l'individu. L'être de l'homme ne peut être considéré en dehors du monde, il lui est consubstantiel.

1.1.1. Les fondements de l'habiter : Une manière d'être-là

Heidegger introduit la notion d'habiter à l'aide de l'étymologie des verbes habiter et bâtir afin d'attester de leur étroite ressemblance en termes de sens et d'interroger ainsi l'habitation avant de se demander comment le bâtir est partie intégrante de l'habitation. « Habiter serait ainsi, dans tous les cas, la fin qui préside à toute construction. Habiter et bâtir sont l'un à l'autre dans la relation de la fin et du moyen. » (Heidegger, 1958a: 171). On a ici l'impression que bâtir se présente comme la prémisses d'habiter or ainsi qu'il nous le fait remarquer l'acte de bâtir c'est déjà habiter : « Bâtir, voulons-nous dire n'est pas seulement un moyen de l'habitation, une voie qui y conduit, bâtir est déjà, de lui-même, habiter (Heidegger, 1958a: 171). En effet, le verbe bâtir, *buan* en vieux-haut-allemand, signifie demeurer, séjourner. A l'origine le verbe bâtir exprime l'idée d'habiter puisque dans la langue allemande les racines du verbe être et du verbe habiter sont identiques « *Bauen, buan, bhu, beo* sont en effet le même mot que notre *bin* (suis) dans les tournures *ich bin* (je suis) » (Heidegger, 1958a: 173). C'est de ces rapprochements menés autour d'une réflexion basée sur le langage que l'homme est défini pour autant et par le fait qu'il habite « Etre homme veut dire : être sur terre comme mortel, c'est-à-dire : habiter » (Heidegger, 1958a: 173). En effet, la logique de la démonstration d'Heidegger est implacable, puisque *bauen* soit le bâtir en français recouvre la même origine étymologique que *bin* soit, si l'on traduit, l'équivalent de je suis, ce qui nous mène à assimiler le fait de bâtir à celui d'être. Il ajoute que bâtir revêt le sens d'habiter dans un allemand plus vieux, ce qui le porte à dire que l'homme « est » parce qu'il « habite ». C'est de cette manière

qu'il exprime la condition fondamentale de l'être par l'habiter, lequel réfère au bâtir. Heidegger introduit ainsi au cours de cette conférence qu'il prononce en 1951, ce qu'il entend par habiter « Nous n'habitons pas parce que nous avons « bâti », mais nous bâtissons et avons bâti pour autant que nous habitons, c'est-à-dire que nous sommes les habitants et sommes comme tels » (Heidegger, 1958a: 175). Se pose ici le postulat selon lequel le bâtir fait habiter et l'homme habite parce qu'il bâtit.

L'auteur nous montre que les lieux n'existent pas tant que les hommes n'édifient pas de constructions. Le lieu est ce quelque chose qui aménage l'espace et ce faisant le fait exister. C'est par les choses que l'on construit que les lieux adviennent. Ces choses Heidegger les nomme les bâtiments, du fait qu'ils sont le *pro-duit du bauen*. Effectivement ce ne sont pas les choses qui prennent place en un lieu mais les lieux qui se font par les choses « Les espaces reçoivent leur être des lieux et non de l'espace. » (Heidegger, 1958a: 183). Le rapport de l'homme à ces lieux renseigne donc sur le rapport de l'homme à ces espaces : « La relation de l'homme et de l'espace n'est rien d'autre que l'habitation pensée dans son être » (Heidegger, 1958a: 188). Il est ainsi nécessaire d'aborder l'être des choses que sont les lieux (bâtiments) en replongeant dans le bâtir de ces lieux puisque cet acte reflète par définition, l'être dans sa relation ontologique avec l'espace. « Bâtir est, dans son être, faire habiter ». (Heidegger, 1958a: 191). « Mais habiter est le trait fondamental de l'être en conformité duquel les mortels sont » (Heidegger, 1958a: 192).

Par cette réflexion sur le bâtir et l'habiter que mène Heidegger, l'idée est de mettre en lumière que « le bâtir fait partie de l'habiter et comment il reçoit de lui son être » (Heidegger, 1958a: 192) ce qui sous-entend que c'est parce qu'il habite que l'homme bâtit, Heidegger l'exprime en ces termes : « C'est seulement quand nous pouvons habiter que nous pouvons construire » (Heidegger, 1958a: 192).

Habiter, pour ce philosophe c'est bien être-sur-terre mais cet être se traduit par des actes de construction qu'il nomme le bâtir. L'homme habite puisque c'est sa condition fondamentale de mortel sur terre et cela se traduit notamment par le fait qu'il bâtit et ce bâti contribue en retour à le « faire habiter » puisqu'il s'agit d'une manière pour les hommes d'exprimer leur être. Autrement dit les hommes sont parce qu'ils habitent mais en habitant ils bâtissent ce qui revient à exprimer leur être dans l'édification de ces édifices. Habiter entraîne le bâtir tout comme le bâtir a pour conséquence de faire habiter.

Dans une autre conférence intitulée « L'homme habite en poète », Heidegger reprend les vers d'un poème de Hölderlin pour exprimer la manière dont les hommes habitent (et bâtissent) sur la terre, mentionnant alors que la poésie est un « véritable faire habiter » à l'instar du bâtir puisque c'est par la poésie que l'habitation devient habitation (Heidegger, 1958b: 227). La poésie est ce par quoi Heidegger pense le rapport à l'habitation soulignant bien que l'habitation va au-delà d'un simple rapport au logement et que la poétique n'est pas entendue seulement par l'irréel ou l'imagination. La poésie contribue effectivement à l'habitation en ce sens qu'elle n'est pas, telle que le précise Hölderlin, une simple fantaisie qui survolerait le réel. Bien au contraire, Hölderlin complète son vers « l'homme habite en poète » en précisant « sur

cette terre » et ce n'est en rien une redondance puisqu'en insistant de la sorte il porte l'accent sur le fait que c'est la poésie qui conduit l'homme sur terre.

Ainsi la poésie et le bâtir sont des « faire habiter » mais qu'en est-il de l'être de l'habitation, c'est-à-dire de l'existence de l'homme ? Comment l'homme habite-t-il en poète ?

L'être du bâtir c'est édifier des lieux pour faire habiter et l'être de la poésie c'est de faire habiter. Ce faire habiter quand il s'agit de la poésie, Hölderlin le traduit par une prise de mesure qu'est la divinité par rapport à laquelle l'homme se mesure. « Mais la poésie, en tant qu'elle mesure, et ainsi atteint véritablement la Dimension de l'habitation, est l'habiter (Bauen) initial. C'est la poésie qui, en tout premier lieu, amène l'habitation de l'homme à son être. La poésie est le faire habiter originel. » (Heidegger, 1958b: 242).

On ne peut comprendre le sens profond et véritable d'habiter que nous livre Heidegger qu'après avoir reçu ses explications sur les vers d'Holderlin lesquels montrent qu'habiter c'est prendre la mesure des choses, avoir conscience d'être mortel sur terre. C'est pourquoi l'homme ne peut bâtir que s'il habite poétiquement en cherchant à percer l'être des choses et non pas simplement dans l'idée de bâtir au sens de construire et cultiver.

1.1.2. Habiter : une relation poétique

« L'œuvre - immense - de Bachelard, les descriptions des phénoménologues nous ont appris que nous ne vivons pas dans un espace homogène et vide, mais, au contraire, dans un espace qui est tout chargé de qualités, un espace qui est peut-être aussi hanté de fantasme; l'espace de notre perception première, celui de nos rêveries, celui de nos passions détiennent en eux-mêmes des qualités qui sont comme intrinsèques; c'est un espace léger, éthéré, transparent, ou bien c'est un espace obscur, rocaillieux, encombré : c'est un espace d'en haut, c'est un espace des cimes, ou c'est au contraire un espace d'en bas, un espace de la boue, c'est un espace qui peut être courant comme l'eau vive, c'est un espace qui peut être fixé, figé comme la pierre ou comme le cristal. » (Foucault, 1984)

Foucault témoigne ici de son respect quant à la qualité de l'œuvre de Bachelard qu'il qualifie d'immense par sa propension à traduire par la force de descriptions, les multiples manières qui lient l'homme à l'espace, ce qu'Heidegger n'avait finalement fait qu'introduire en présentant sa thèse des origines de l'habiter. Il reconnaît la force et la puissance des écrits du phénoménologue qui ont permis de penser l'espace autrement que comme un espace homogène mais bien comme un espace qui n'est pas un mais multiple tant les considérations que lui portent l'homme, que ce soit par ses sens, ses désirs ou son imagination, ne sont que le reflet de sa subjectivité. L'espace est composé d'un assemblage subjectif de qualités ce qui lui vaut aux yeux de Foucault lisant Bachelard d'être désigné par autant d'adjectifs contradictoires les uns avec les autres (léger, éthéré, transparent, obscur, rocaillieux, encombré, etc.) attestant par là de l'incroyable variabilité de cet objet qu'habitent les individus.

Bachelard (Bachelard, [1957] 1984) a effectivement su rendre compte de cette source profonde d'émotions qu'est l'espace en nous montrant que chaque personne dans ses

interactions spatiales mêmes les plus banales, et surtout celles-ci en définitive, entre en résonance poétique et symbolique avec son environnement.

Il ouvre la voie du champ poétique et d'autres philosophes de la vie quotidienne tels que Sansot le suivront pour nous décrire ces « petits riens » qui font la vie de tous les jours, que ce soit à la maison, de la cave au grenier, si l'on s'en tient aux pérégrinations Bachelardiennes (Bachelard, [1957] 1984) ou dans la rue tel que l'expose Pierre Sansot (1996) qui nous conduit au delà de la demeure. Leurs ouvrages respectifs soulignent poétiquement l'existence de cette relation affective qu'ils abordent via « la familiarité, qui naturellement s'associe à l'espace que l'on habite, où l'on se sent chez soi » (Lussault, 2007b). Finalement, ils décrivent l'un des fondements de la nature humaine, ce qu'Heidegger (Heidegger, 1958a) nomme « la manière dont les mortels sont sur la Terre » quand il évoque le fameux poème de Hölderlin. Tous deux apportent un éclairage sur cette dimension affective que les individus donnent à l'espace. Si l'un nous fait vivre la ville au travers des figures de promeneurs, de noctambule ou de concierge, l'autre nous « promène » entre le dedans et le dehors pour en comprendre les relations mais tous deux partagent ce goût des mots et des mots enjolivés par l'usage d'une poétique. La poésie leur est sans doute apparue comme un moyen pour exprimer, tout en marquant les esprits, la puissance de l'expérience des relations entre l'homme et son milieu comme autant de façons d'intérioriser l'extérieur et de s'extérioriser soi-même. Agrémentant les termes de la vie quotidienne ou du langage courant d'une note symbolique et/ou mystérieuse, le recours à la poésie permet de révéler en les sublimant des gestes journaliers a priori banals dévoilant ainsi l'ampleur des significations qui y sont liées auxquelles l'attention ne se prête pas nécessairement. Ils usent chacun à leur manière de tous les mots qu'offrent la langue française pour dire les choses telles qu'elles sont dans leur beauté naturelle mais surtout cette sensibilité poétique est là dans le but de nous montrer comment l'homme est affecté par les objets et les choses qui l'entourent. Ce sens poétique se hisse certainement comme un symbole pour devenir force de pensée. Pensée poétique comme expression d'une âme, domaine du ressenti et non du concret, expression de la « permanence de l'être » (Bachelard, [1957] 1984: 214). L'être pour Sansot a besoin des mots pour qu'advienne l'existence des choses, c'est par eux qu'il peut imaginer puisqu'il n'a pas la capacité de se situer ailleurs qu'entre le néant et la réalité.

Cette façon singulière d'aborder l'être de l'homme dans l'espace se retrouve également dans un champ qui est apparu à la croisée de la géographie et de la littérature. Ce courant de pensée porte ainsi un nom formé par la contraction de ces deux disciplines : la géopoétique.

La géopoétique a pour fondement l'interaction entre l'humain et la terre et, pour en faire l'étude, elle prend appui sur des outils de la science, en particulier la géographie, et les perceptions des individus. Il est cependant parfois difficile de faire ressortir de ce qui relève de la science de ce qui relève de la perception sensible, humaine, puisque les deux s'amalgament dans cette relation à la fois physique, émotive, affective, sensorielle avec un lieu (Turcotte, 2005). Débutant dès la fin des années 1970, la géopoétique se concrétisera par la création d'un Institut International de Géopoétique en 1989, fondé par Kenneth White. Cette fondation apparaît à un moment où commence à être formalisé le fait que les hommes sont des êtres

sensibles qui ressentent l'espace et ne sont plus seulement étudiés dans leurs logiques de répartition, de déplacement ou d'organisation dans l'espace. Kenneth White réintroduit ce qu'Aristote⁸ par le *noûs poiêtikos* « l'intelligence poétique » avait déjà mis en lumière, soit cette sensibilité au monde que K. White considère comme « la manière essentielle dont l'être humain compose le monde⁹ »

White cherche ainsi à dépasser la scission homme-monde que l'on retrouve chez Descartes entre la « chose pensante » et la « chose étendue », et il cherche également à franchir une scission arbitraire entre pensée et sensation, entre raison et intuition et entre poésie et science. La véritable question qui anime White est celle qui compta beaucoup pour l'un de ses auteurs phares, David Thoreau, et qui consiste à savoir ce qu'est la connaissance d'un homme habitant dans son corps et dans son esprit la Terre, après que tous les grands récits (chrétien et humaniste) se sont écroulés. La réponse qu'apporte White s'oriente bien évidemment dans la lignée de cet auteur pour qui le véritable homme de science connaît la nature grâce à sa capacité de goûter, voir, entendre plus que par les techniques ou les méthodes, véritables obsessions de l'homme. Il cherche à atteindre une « pensée-sensation » pour parvenir à l'intuition des choses parce que l'homme se trouve uni en un tout avec elles. A l'inverse, l'homme développe une conscience abstraite qui est l'image qu'il se fait du monde lorsque sa conscience en est séparée. Cette conscience distincte du monde donne lieu à un langage utile pour la communication générale tandis que la conscience substantielle est consubstantielle à l'être et donne lieu à un langage qui est poésie. Cette poésie avec la philosophie et la science constitue pour White la géopoétique en tant qu'elle se présente comme un champ de convergence entre ces trois domaines. La géopoétique ne se contente pas seulement de décrire et observer les choses du monde, elle permet d'ouvrir les hommes au monde duquel ils se trouvent souvent éloignés par la force des idéologies, des croyances ou des politiques culturelles.

En retraçant l'histoire depuis Platon et Aristote jusqu'à l'époque moderne, White démontre que la quête de l'homme n'est pas dans la recherche constante de l'utilité, laquelle ne lui permet pas de s'accomplir mais davantage à la recherche d'un bien-être par réalisation de soi, par la prise de conscience de l'être-là-sur-Terre. L'homme qu'il présente comme un idéaliste a besoin pour édifier un savoir de créer des catégories, de ranger et d'ordonner pour tendre vers la connaissance. Néanmoins, la réalité n'est pas entièrement classifiable et se pose comme une limite majeure à la captation et à la compréhension du réel d'autant qu'elle correspond surtout à une construction historiquement déterminée. Sans pour autant nier qu'il faille en passer par là, l'accent est porté dans cette démonstration sur la nécessité pour l'homme de reconsidérer la nature comme la continuité de son être car « Avec son sens borné de l'utilité, non seulement il passe à côté de bien des richesses que prodigue la nature, mais encore finit par scier la branche sur laquelle il est assis » (White). Cette géopoétique ainsi présentée tire la sonnette d'alarme d'un monde moderne qui ne sait plus se ressourcer, s'aventurer ou simplement sentir le monde si ce n'est pour l'adapter à des exigences de

⁸ Aristote, 1994, (traduction Jannone A ; Barbotin E.) *De l'âme*, Gallimard, Paris

⁹ Voir présentation de la géopoétique par Kenneth White sur son site http://www.geopoetique.net/archipel_fr/institut/introgeopoetique/textes_fond_geopoetiques2.html consulté le 18-09-10

rentabilité. L'individu se trouve dans ces conditions fortement contraint dans son être-là puisque privé de la connexion essentielle à la réalisation de sa personne que lui fournit son indéfectible lien avec la Terre, au sens de Dardel. C'est ce que Bonnemaïson (Bonnemaïson, 1981), en tant que géographe, dit ressentir quand il parvient à la fin de l'une de ses études : « rien de tout cela [tout ce qu'il a entrepris] n'était faux ou inutile, mais en partant, j'avais pourtant l'impression de n'avoir effleuré que la superficie des choses ». Le géographe comme l'homme de lettres voient dans la géopoétique ce qui manque à leur discipline, c'est-à-dire une réponse à ce qui échappait à leur regard au départ, ce qui restait de l'ordre du mystérieux (Turcotte, 2005).

C'est dans cette préoccupation de saisir ce qui ressort de la perception sensible que l'on peut retrouver les premières recherches de compréhension de la relation à caractère émotif et affectif envers un lieu. La géopoétique est intéressante car elle étudie tant l'objet terre, l'espace, que les filtres subjectifs qui composent son appréhension. Rachel Bouvet, chercheuse en littérature, apporte le point de vue extérieur à la géographie lors d'un café géographique tenu à Québec en 2005 sur le thème « géographie et géopoétique » et souligne le lien de complémentarité qui s'établit entre la géographie et la littérature montrant en quoi il constitue une entrée prometteuse dans l'étude des relations de l'individu envers l'espace. Ce courant de pensée est en effet souvent associé à la poésie parce que ses membres sont véritablement perçus comme des poètes se plaisant à suggérer par cet art du langage, qui se veut rythmé et harmonieux, l'image et les sensations dissimulées au cœur de la relation. Cette géopoétique, qui pourtant n'est pas le fait que de poètes, s'inscrit dans la continuité des travaux de Dardel (Cf. 1.2.1) et présente la surface de la Terre, d'un point de vue poétique, celui qui émeut par son charme, sa beauté, ou son harmonie ou à l'inverse horripile. La réflexion n'a pas été poussée jusqu'à s'intéresser au rapport entre géographie, littérature et aménagement, soit entre géopoétique et aménagement en se posant la question de savoir comment cette connaissance poétique pouvait contribuer à renouveler l'action sur l'espace. En d'autres termes, la géopoétique pourrait renseigner les aménageurs ou urbanistes sur ce qui fonde le caractère poétique d'un espace, afin de savoir si cette dimension déclenche la construction d'un rapport affectif positif ou négatif. Les descriptions, semblables à celle de Julien Gracq lorsqu'il évoque Nantes, sa ville, à travers le prisme de son vécu et des sentiments qu'il y relie servent à évoquer autrement le rapport aux lieux que ne le fait la géographie traditionnelle (Gracq, 1985). Les romans sont comme « la transcription de l'expérience des lieux » ainsi que le fait remarquer Marc Brosseau professeur de géographie et intervenant également au cours de ce café-géo. Ils deviendront très vite l'apanage d'une géographie contemporaine en quête d'un regard différent sur l'espace, tel celui impulsé par le courant des théories liées à l'attachement, au sentiment, au sens d'un lieu, ou encore par l'influence phénoménologique. Cette « nouvelle géographie » en passe de naître n'est autre que celle qui portera les représentations de l'espace au rang de géographicité. La géographicité n'est pas uniquement ce lien ontologique et phénoménologique de l'individu envers l'espace, c'est également l'expression d'une affectivité envers ce dernier, laquelle s'exprime, entre autres façons, par la géopoétique.

1.2. Une réflexion de la géographie humaniste d'inspiration phénoménologique

La pensée d'Heidegger lorsqu'il prononce sa conférence en 1951 est rejointe par la thèse soutenue par Dardel en 1952, et présente l'homme comme un être ontologiquement spatialisé en tant que celui-ci ne peut s'extraire de sa spatialité tant elle l'affecte comme il l'affecte en retour par les valeurs et significations accordées à l'espace. Ce que Heidegger, auteur de *l'être-là*, appelle mondanité, réfère non pas à une relation transcendantale entre l'homme et la terre, mais signifie que l'existence de tout être ne se saisit que relativement à l'action de l'homme et n'a de sens que par elle. Le géographe Dardel précise qu'une relation concrète se noue entre l'homme et la Terre, la géographicité de l'homme est son mode d'existence et son destin. Quant    A. Berque, il utilise le terme de médiance pour traduire le sens de la relation d'une société à son environnement (Berque, 2000). Néanmoins ces trois auteurs se rejoignent, quel que soit le vocable utilisé et évoquent un processus par lequel l'homme intériorise le monde et s'extériorise dans le monde et inversement le monde s'intériorise dans l'individu et s'extériorise par l'individu.

1.2.1. La géographicité de l'être ou l'expression d'un lien ontologique à l'espace

Avant même que n'apparaisse la question du « rapport affectif à l'espace » en tant qu'objet de recherche et qu'il soit identifié par diverses disciplines que sont la géographie, l'aménagement-urbanisme et la psychologie environnementale - pour ne citer que les principales - la géographie de Dardel, positionnant l'homme dans une relation ontologique et phénoménologique avec/à l'espace ouvre la voie vers une autre manière de penser la géographie. L'auteur renouvelle la science géographique grâce au concept de géographicité qui introduit de considérer l'homme comme cet être qui perçoit et se représente l'espace qui l'entoure. Son existence sur Terre est consubstantielle de l'espace entre « *Amour du sol natal ou recherche de dépaysement* » (Dardel, 1952: 2) pour peu qu'il puisse le porter à sa conscience et s'y sentir lié. La relation à l'espace que considère la géographie de Dardel exprimé par le terme géographicité est à la fois intersection, interaction, consubstantialité, intériorisation et extériorisation de l'homme et de la terre au point que l'un ne peut être pensé sans l'autre. Ce discours de Dardel est formulé dans l'intention de renverser le regard que les géographes portent habituellement sur leur objet de recherche qu'est la Terre. L'auteur cherche à démontrer que même s'ils effectuent des mesures précises pour faire connaître la Terre dans des données quantifiables, l'homme qui habite ces espaces les qualifie avant toute tentative de mesures. « [...] la distance est éprouvée d'abord, non comme une quantité, mais comme une qualité exprimée par les termes de *près* ou de *loin* » (Dardel, 1952: 12-13). Dardel apparaît comme un précurseur, il ne sera néanmoins pas immédiatement considéré comme tel alors même qu'il introduit bien avant Frémont la notion d'espace vécu puisqu'il voit se dessiner des « régions de l'espace terrestre » (Dardel, 1952: 15) avec les manières qu'ont les hommes de les qualifier et de leur accorder des significations. Il propose une lecture de la science géographique en empruntant à la phénoménologie afin d'insister tout particulièrement sur cette nature humaine inévitablement lié à son environnement de vie. Dardel veut faire entendre à tous ses lecteurs que la réalité géographique n'est pas un « objet » qui préexiste à l'homme ni même une connaissance empirique que l'on pourrait aisément définir sans le

considérer. Il est, à l'instar d'Heidegger, convaincu que l'homme ne peut être et exister qu'à partir du moment où il se réalise en tant qu'être-sur-Terre. Par conséquent, la science géographique selon Dardel suppose que l'homme prenne conscience de sa condition géographique en tant qu'il « se sente et se sache lié à la Terre comme être appelé à se réaliser en sa condition terrestre. » (Dardel, 1952: 46). Cette relation s'instaure très souvent avant même que l'individu ne la perçoive, elle est ce « quelque chose d'inexprimable et d'obscur » (Dardel, 1952: 57) qui lie consubstantiellement l'homme à la Terre qu'il habite. Cette « 'inscription' primitive, présociale et affective 'du terrestre dans l'humain et de l'homme sur la terre' » (Di Méo, 2003c: 712) s'exprime par divers aménagements qui représentant autant de manières d'investir et de façonner la terre pour qu'elle soit à l'image des représentations que se forment ces habitants. Ainsi les édifices, sentiers, maisons ou toute autre forme de constructions, d'installations et d'agencements expriment l'extériorisation de cette relation fondamentale à l'espace. Autrement dit, l'acte d'aménager par les différentes formes de bâtir qu'il génère est une façon de transcrire dans l'espace la condition essentielle d'être-là des hommes sur terre.

A l'interrogation que porte son ouvrage sur ce qu'est la géographie, il apportera la réponse d'une réalité géographique avant tout humaine puisque étant le résultat de la relation individu-terre. Cette relation fortement connotée d'affectivité contribue à former le monde de l'individu en tant qu'il est une construction individuelle et subjective de la réalité (influencée par l'inscription sociétale et culturelle de l'individu). Dardel évoque le rapport affectif des individus à l'espace sans pour autant le nommer ainsi et l'érige au rang de condition existentielle de l'homme nous rappelant au fil de chaque page que la relation des hommes à la nature est nécessairement empreinte d'affectivité. Il nous dit d'ailleurs que « L'expérience géographique est d'abord une mise en présence affective avec la singularité d'un lieu et d'une « physionomie », immédiatement porteuse d'une signification » (Dardel, 1952: 161). Il ajoute ainsi que la dimension affective de la relation de l'individu à l'espace est toujours aux prises avec un lieu donnant à l'affectivité sa dimension spatiale. C'est par cette inscription dans l'espace, et les différentes acceptions que cela sous-entend tels que l'ancrage, l'appartenance, l'attachement, l'enracinement pour les nommer dans leurs valences positives (sans oublier pour autant les valences négatives) que l'individu se montre inextricablement lié à la terre, ce qu'il convient d'appeler toujours en suivant Dardel, la destinée de l'individu. Selon Sartre ce n'est qu'après s'être rencontré lui-même que l'homme advient (Sartre, 1946), « l'existence précède l'essence de l'homme », il se définit par ses actes qui ne peuvent être que ceux qu'il a choisis de commettre. Autrement dit, la démarche de l'existentialisme est de placer l'homme comme responsable de lui-même, de son individualité puisqu'il se forge ses valeurs, ses croyances etc. à partir de l'instant où il prend conscience de lui-même et de la manière dont il souhaite se projeter. La nature humaine n'existe pas *a priori* en tant qu'elle définirait un genre humain et fixerait ainsi une destination au développement de chaque être. A l'inverse des choses de la nature, l'essence ne prédétermine pas qui il est, il devient ce qu'il souhaite être au contact de la nature tant par sa spatialité que par des relations de nature ontologiques telles que les nomme Dardel en utilisant le vocable géographicité. L'existentialisme déclare ainsi qu'il y a un être mais que cet être ne peut être défini avant son existence. Existence qu'évoquait déjà Heidegger lorsqu'il utilisait le terme *dasein*, la première syllabe, *da* signifiant *là* et la seconde,

sein voulant dire *être*. L'existence définit alors l'homme comme cet être qui apparaît dans le monde et qui devient ensuite par les expériences qu'il a choisies de vivre. Pour autant peut-on dire que *l'être-là* d'Heidegger rejoint l'existentialisme tel que Sartre l'avait développé ? Effectivement, il est aisé de voir que Sartre s'est fortement inspiré de la phénoménologie d'Heidegger insistant sur la subjectivité humaine qu'implique toute action dès lors qu'elle s'inscrit dans cette pensée réaliste qui veut que tout homme ait conscience de ce qu'il engage.

Le philosophe phénoménologue a posé les bases d'une science de l'habiter définie comme une expression du rapport au monde qu'entretiennent les individus. Cette relation, prise du point de vue des actions qui sont entreprises pour être en rapport avec le monde, est le témoin de la liberté que possèdent les individus de choisir qui ils sont et qui ils veulent être aux yeux d'autrui par l'image qu'ils souhaitent donner d'eux-mêmes. L'habiter en tant qu'expression de l'existence n'est pas prédéterminé par quelques éléments de la nature présents ou absents de tel ou tel espace puisqu'il est ce que l'homme projette de son être dans le monde. Par conséquent, l'être est tel qu'il est par son être-même et le fait qu'il est là, dans le monde. Sartre, pour sa part s'intéresse également à l'homme en particulier, à son existence et à sa raison d'être dans le monde. Il se saisit notamment du mode de pensée phénoménologique du philosophe allemand se présentant comme une philosophie du sens de l'être et de sa temporalité, laquelle lui permet de positionner l'homme comme maître de son essence, qui est et qui résulte de son existence, elle-même très étroitement liée au monde tel que l'affirmait Heidegger. Selon Sartre, l'homme choisit d'habiter de telle ou telle manière et fait ainsi précéder l'expérience de l'existence à l'essence. Il est alors possible de voir en la phénoménologie d'Heidegger une phénoménologie existentialiste qui cherche à percer le sens de l'être par la compréhension du Dasein, tout autant que l'existentialisme dans lequel s'inscrit Sartre est influencé par une inspiration phénoménologique. Alors que l'œuvre de Martin Heidegger *Etre et temps* (Heidegger, 1986) traite du sens de l'être du Dasein et soutient que l'essence du Dasein tient dans son existence, Sartre dans son œuvre d'ontologie phénoménologique *L'être et le néant* (Sartre, 1946), interprète différemment ce qu'Heidegger avait voulu signifier en affirmant que l'existence précède l'essence. Ce dernier a la volonté de comprendre ce que signifie le là de l'être c'est-à-dire la manière dont le là ou l'être-au permet à l'être d'exister et non plus seulement être. Sartre, quant à lui distingue plusieurs êtres : l'être pour soi (conscience de l'existence), l'être en soi (les animaux, les objets la nature non conscients d'eux-même) et l'être pour autrui (l'homme conscient qui se définit par rapport aux autres), il ne s'inscrit donc pas réellement dans la lignée du philosophe phénoménologue qui visait la compréhension du dasein. Il cherche à définir l'être et non l'étant de l'être et montre ainsi que l'homme est parce qu'il a une conscience qui lui permet de se penser et de penser le monde et ne cherche pas à percer le sens de l'être si cher à Heidegger.

Philippe Pinchemel insiste à son tour sur cette notion d'existence qui fait advenir l'être lorsqu'il résume l'ouvrage « L'homme et la Terre » en exprimant cette géographicité comme le prolongement de l'être. L'homme réalise « son existence en tant que la Terre est une possibilité essentielle de son destin ». Présentant la Terre comme porteuse de sens et de

valeurs, Dardel propose alors une autre vision de la géographie, plus proche d'une géographie contemporaine à laquelle se mêlent des approches phénoménologiques voire anthropologiques, que d'une géographie plus classique dans laquelle l'espace vécu n'est pas encore considéré. La géographie devient humaniste puisqu'elle intègre l'homme à la compréhension des lieux qu'elle explore par les valeurs qu'il confère à ces espaces. La démarche humaniste en géographie souhaite « montrer comment dans un environnement historique, culturel et social, l'homme construit sa propre réalité en articulant le fonctionnel et le symbolique et comment dans chaque lieu se côtoient le réel et l'imaginaire » (Bailly Antoine et Scariati Renato, 2004). Di Méo (1991 : 57) souligne en reprenant les travaux de D. Pocock que cette géographie qui n'apparaîtra réellement que dans les années 1970 se présentait comme une réaction au positivisme qui avait une forte tendance à quantifier (Pocock, 1984). La géographie évolue et se présente désormais comme une « alternative aux explications mécanistes, déterministes, réductionnistes d'une géographie sans homme » (Di Méo, 1991: 57). Ainsi la géographie humaniste ne se contente pas d'étudier l'homme qui raisonne mais celui qui éprouve des sentiments, lesquels influencent alors sa façon de raisonner, d'agir et d'être dans l'espace (Bailly Antoine et Scariati Renato, 2004). Le simple point ou la localisation de la géographie positiviste deviennent avec la géographie humaniste une signification, ils recouvrent un sens.

L'approche phénoménologique de Dardel a permis à la géographie de prendre conscience de l'individu en tant que cet être n'existe que dans son rapport nécessairement subjectif à l'espace. Dit autrement, si l'individu pense qu'il existe et que cette existence fonde son être, il suffit à l'être d'avoir la conscience de se projeter et d'être projeté dans son monde pour que celui-ci existe également. La célèbre expression « cogito ergo sum » du philosophe René Descartes¹⁰ distingue l'être comme cet individu ayant pris conscience de lui-même. Ce que rajoute la phénoménologie d'Husserl c'est que cette conscience qu'a l'individu de lui-même est nécessairement spatialisée dans la mesure où le *cogito* est conscience de quelque chose, et que l'être dans ses pensées comme dans ses actes se trouve en étroite relation avec l'espace qui l'entoure (Husserl, 1950). Se dégagent alors deux significations, l'individu est un être pensant et l'individu est un être capable par sa pensée de se représenter le monde réel en fonction d'une intentionnalité subjective. L'intentionnalité de la conscience s'exprime par la corrélation entre les actes de la conscience (sentir, percevoir, se souvenir etc.) qui se rapporte à un objet (un paysage, un lieu, un sentiment etc.) et l'objet tel qu'il apparaît dans ces actes. Cet objet n'est alors pas l'objet réel, en soi, mais l'objet tel que l'intentionnalité de la conscience le fait percevoir à l'individu. Cette théorie fondée par Brentano¹¹ considère que l'individu donne un sens aux choses par la fonction donatrice de sens de ces actes, déterminés dans leur nature par des conditions socio-culturelles d'existence (Di Méo, 2003a). L'intentionnalité de la conscience est riche d'informations en ce qui concerne les représentations de l'espace et peut renseigner notamment sur leur dimension affective. Elle peut être approchée par la réduction eidétique qui donne accès à l'être-au-monde (Dardel, 1952; Heidegger, 1958a). La distinction

¹⁰ Descartes, R, (1988), *Le discours de la méthode* in Descartes, R, Œuvres Philosophiques, Paris, Garnier

¹¹ Brentano Franz (2008), *Psychologie du point de vue empirique*, Bibliothèque des textes philosophiques, Paris, J. Vrin, 495 p.

entre le monde réel et la conscience des objets n'est jamais complètement atteinte et demeure toujours approximative notamment par cette réciprocité qui fait que l'individu existe par son lien intangible à l'espace (sa géographicité) mais aussi du fait que celui-ci se définit par les représentations de l'individu. L'essence du vécu de l'individu dans le monde ne peut être dévoilée, tout au plus approchée par les représentations, lesquelles dissimulent pourtant les choses vraies, les essences (Di Méo, 1991). Chez Husserl, il existe cependant un moyen d'y parvenir par ce qu'il nomme l'époché. L'époché caractérise le recul que prend le sujet pour découvrir la nature du rapport d'intentionnalité qui lie la conscience au monde. De fait, par l'époché la phénoménologie place le sujet et l'objet dans un rapport dialectique où le monde est déterminé par le sujet et le sujet par le monde. En effet la conscience fonde le monde mais le monde est aussi le fait de nombreuses consciences ce qui pose la question de l'objectivation du monde sensible et de la manière dont s'accordent ces consciences individuelles pour former un sens collectif. C'est là que la phénoménologie d'Husserl apporte des éléments de réponse en rappelant que le monde est inclus dans la conscience par le fait de l'intentionnalité. Le monde n'y est donc pas dans son être réel mais tel qu'il est perçu par notre conscience. L'individu prend conscience de son existence dans sa relation au monde (sa géographicité) et le monde se pare d'une perception sensible dans la conscience que l'individu a de celui-ci. Le *cogito* participe alors de la transformation de l'espace en lieu.

Cette interdépendance ainsi mise en avant, ne renseigne pas pour autant sur la nature du lien qui unit l'individu et le lieu. Si l'individu se construit par, avec et dans l'espace, ce dernier devient quasiment partie intégrante de son être. L'individu entretient alors nécessairement une relation étroite, particulière voire affective avec cet espace qui lui permet de se découvrir et de s'affirmer. Les premières recherches sur cette question ont porté sur le lien d'attachement pour le lieu de résidence, le quartier ou la ville et ce sont notamment les anglo-saxons (Altman et Low, 1992) qui ont développé cette approche en s'interrogeant sur le concept de « place attachment ». (Cf. Chapitre.3)

Positionner l'homme, ainsi que le font ces philosophes, ces géographes, ces phénoménologues, ces psychologues comme cet être-là qui ressent l'environnement et tisse des liens affectifs à son environnement n'est-il pas une manière de montrer que l'habiter, constitue ce moyen, fut-il inconscient pour certains individus, de conférer un sens à leur existence ? Pour Augustin Berque, fortement influencé par la philosophie de Watsuji Testurô¹², habiter pourrait se manifester par une pause dans l'espace tel un homme qui s'arrête de marcher (Berque, 2007). Habiter selon la conception japonaise du terme traduirait effectivement l'idée que « quelque chose qui était en mouvement s'arrête en un endroit et s'y fixe » (Berque, 2007: 56). Cela n'est pas sans rappeler la conception de Tuan (Tuan, 1977) pour qui le lieu est cette pause dans l'espace. Cette pause est nécessaire dans un monde contemporain dominé par des logiques de vitesse (Virilio, 2003) qui ne donnent plus accès à l'expérience corporelle des lieux que livrent les émotions, sensations ou impressions et qui conduisent presque inévitablement à la réalisation de non-lieux (Augé, 1992). Tuan définit le lieu par une alternance entre enracinement et détachement, l'attachement qui se crée ne pouvant être lié seulement à la

¹² Testurô Watsuji, 1935, Fûdo, Iwanami, Tokyo

durée du temps passé mais « à la qualité et l'intensité de l'expérience qui s'y produit » (Dumont, 2007)

1.2.2. La relation écouménale à l'espace

En nous appuyant notamment sur Berque dans la droite lignée de Heidegger, l'espace n'est pas présenté comme un contenant pur qui préexiste aux lieux et aux choses qui ne font que l'occuper. Le fait d'être avec/dans l'espace est abordé en ne séparant pas les choses des lieux mais selon une pensée où les choses participent de l'être-des-lieux interrogeant ainsi les relations homme-milieu dans leur participation à l'identité de l'individu comme cet être-au-monde.

Berque inscrit ainsi dans ce registre son ouvrage *Écoumène, introduction à l'étude des milieux humains*, en faisant notamment référence aux termes de corporéité et d'être-au-lieu (Berque, 2000). Il souhaite provoquer un basculement dans les modes de penser l'être humain dans le monde. Dès son introduction, la première phrase accroche le lecteur, non pas qu'elle le surprenne puisqu'il s'agit là d'une affirmation à laquelle en tant qu'être humain sur terre il ne peut qu'adhérer « Il manque à l'ontologie une géographie, et à la géographie une ontologie » (Berque, 2000: 9) mais elle le positionne face à une évidence qui pourtant ne l'a pas été, celle de considérer l'homme comme un être géographique sans nécessairement séparer d'un côté, l'homme et de l'autre l'espace. Berque propose au fil des pages à la philosophie de devenir géographique en affirmant qu'il n'y a pas d'être sans lieu. Il argumente son propos en s'appuyant notamment sur les concepts de *chôra* et de *topos* empruntés à Platon et Aristote. La chôra de Platon définit « le milieu existentiel » tandis que le topos d'Aristote est « le lieu de la substance et de l'identité du sujet » (Berque, 2005). Tous deux fondent et déterminent l'écoumène et montrent ainsi le lien indissoluble entre les lieux et les choses (Berque, 2003). Ces deux termes peuvent se traduire de la même façon par le mot « lieu » mais ce qu'ils impliquent est complètement différent (Berque, 2003). Le topos aristotélicien signifie que le lieu et la chose sont dissociables : « si la chose bouge son lieu devient un autre lieu ; d'autre part, que l'être ou l'identité de la chose ne dépasse pas son lieu : si elle dépassait cette limite elle serait une autre chose ; car elle aurait une autre forme et pour l'aristotélisme, la forme donne l'être à la chose » (Berque, 2003: 555). À l'inverse la chôra de Platon est défini de sorte à montrer « qu'il y a dans le monde sensible un lien ontologique indissoluble entre les lieux et les choses » (Berque, 2003: 555). Deux définitions du lieu se sont ainsi formées à partir de ces fondements. L'une spécifie le lieu comme une entité indépendamment des choses, identifiable par des coordonnées spatiales et géométriques. La seconde, que Berque pose comme plus problématique puisqu'elle se fonde sur une forte dimension relationnelle présente le lieu en tant qu'entité qui dépend des choses et dont les choses dépendent. Si la première se montre liée au principe d'identité, la seconde y est étrangère nous indique Berque, or, selon lui, les lieux de l'écoumène combinent une logique identitaire et une logique de prédicat : les choses présentes sur un lieu possèdent aussi bien une identité physique, délimitable dans un topos qu'une valeur et un sens dont les charge l'existence humaine au fil de l'histoire (Berque, 2003).

La médiance, c'est-à-dire la relation de l'être humain à son milieu est le principe même de ce que Berque appelle la relation écouménale, elle distingue cette capacité de l'homme de se

projeter dans le monde tout en l'intériorisant en son être ce qui ne signifie nullement autre chose que ce transvasement incessant entre l'être et l'étendue terrestre. La relation écouménale pourrait se traduire par la condition heideggerienne des mortels sur terre, soit leur être-dans-l'espace ou leur espace-dans-l'être. L'individu étant considéré comme acteur de la *chôra* et le monde une traduction du *topos*.

Tout au long de l'ouvrage « *Écoumène, introduction à l'étude des milieux humains* », le propos tenu par l'auteur consiste à intégrer la chôra dans le topos, comme force de démonstration pour affirmer cette réalité duale du lieu et ne pas dissocier comme le faisait Aristote le topos et la chôra. Il ne peut y avoir de chôra sans topos et le topos contribue à déterminer la chôra. C'est cette imbrication de l'un et l'autre qui confère tout son sens au mot écoumène « Dans l'écoumène, le lieu et la chose participent l'un de l'autre » (Berque, 2000: 25). Le premier réfère à cette substance matérialisable parce que visible et identifiable et le second a davantage une portée signifiante puisqu'il mobilise les sens et les affects. C'est ce que B. Bochet (Bochet, 2008) a mis de nouveau en évidence lorsqu'elle évoque les lieux par leurs « prises affectives » en référence au concept d'affordances développé par Gibson (Gibson, [1979] 1986). Le terme d'affordance a été créé par James J. Gibson en écologie de la perception pour exprimer la relation qui s'instaure entre un animal et son environnement en désignant les possibilités que ce dernier offre à l'animal. En conséquence, ces affordances se trouvent dans la nature même et leur existence dépend autant de l'animal que de l'environnement. Ce néologisme formé à partir du verbe *to afford* (fournir, offrir la possibilité) indique effectivement que ce qui est intéressant pour tel animal ne l'est pas pour tel autre et montre bien que l'affordance traduit les possibilités et la diversité d'interaction qui peuvent se former. Les affordances peuvent ainsi exister et être perçues par certains et non par d'autres comme des possibilités, intéressantes ou non, à saisir.

En français, ce terme a été traduit par celui de « prises » que Berque, toujours à partir des travaux de Gibson, voit comme « la concrétude de notre relation écouménale, l'incarnation visible de notre corps médial », c'est-à-dire que par leurs existences réelles en tant que relation de l'homme à son environnement elles forment la transcription visible de ce ressenti invisible qu'éprouve l'être dans son milieu. C'est ce qu'il nomme médiance pour exprimer le résultat de cette relation d'extériorisation du corps au monde et d'intériorisation du monde dans le corps. Le processus à l'œuvre est appelé trajectivité et indique les va-et-vient entre le lieu substantiel (le topos) et le milieu existentiel (la chôra) que constitue l'espace écouménal, celui de l'être humain sur Terre (Berque, 2005).

Pour Bochet, cette co-habitation s'exprime par cette sorte de potentialité des lieux qui s'incarne dans ce qui les fonde, soit leur topos exprimant leur nature, leur place dans l'espace, leur matérialité, leurs limites etc. couplée à ce qu'en font les individus, à leurs manières de s'y accrocher ou au contraire de s'en éloigner, soit la *chôra* comme expression de l'ensemble des relations (de sens et d'existence) qui se créent entre l'individu et le lieu. Berque voit dans ce rapport entre l'individu et l'environnement la destinée de l'être humain sur cette Terre, son unique manière de se réaliser, son être-là. Les prises mettent ainsi en scène ce que les hommes voient, en parallèle de leur façon d'agir. Les prises sont ce qui définit un lieu pour un

observateur, elles n'ont d'existence qu'au travers de la relation, c'est pourquoi Bochet propose d'en retirer une typologie exploratoire des rapports affectifs à l'espace (Bochet, 2008). L'auteure suggère en effet de croiser les aménités, l'urbanité et la civilité qui constituent selon elle des prises avec lesquelles des acteurs sont en prise selon des facteurs d'ordre individuels, sociaux et culturels afin de parvenir à caractériser des rapports affectifs selon des critères d'analyse concernant le(s) type(s) et variété(s) des rapports, l'intensité (rapport faible/fort), la conscience du rapport (subi/désiré), la variation temporelle, et aussi par rapport à des façons de qualifier le monde. Nous nous sentons quelques affinités avec l'approche de la géographe dans cette tentative de compréhension de ce qui dans, sur, avec le lieu conditionne, organise, détermine un être-là-affectif. Le géographe-philosophe et la géographe en prenant chacun un point de départ différent, poursuivent le même objectif, celui d'adjoindre deux disciplines afin de mieux accéder aux liens qui unissent l'homme à son milieu. Le premier tente de ramener l'être ontologique dans une dimension géographique rappelant qu'il n'y pas d'être si celui-ci ne s'incarne pas, ne se projette pas dans le monde, la seconde part de ce monde et tente de montrer en quoi celui-ci résonne dans l'être en ce qu'il suscite émotions, sentiments, en bref une relation affective.

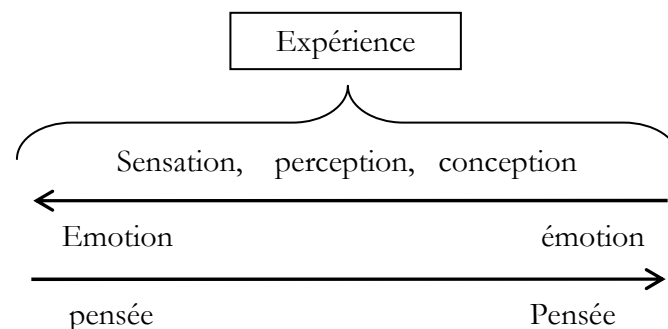
1.2.3. Habiter ou la manière dont les hommes confèrent du sens à l'espace

L'œuvre de Tuan (Tuan, 1974) au tournant des années 1970 évoque par son titre « *Topophilia, A study of environmental perception, Attitudes and values* » que l'expérience humaine sur les espaces ne doit pas être négligée puisque c'est par, dans et au travers d'elle que se façonne l'identité de l'individu. Dès lors que s'instaure une forme de relation, qu'elle soit fonctionnelle, matérielle, symbolique ou idéelle, entre un homme et un espace, ce dernier devient un lieu. L'accent est ici porté sur la relation conçue à partir des valeurs, des significations, des symboles, conférés par l'individu mais aussi à partir des expériences vécues, imaginées, fantasmées, idéalisées, etc. Cela fait référence aux principaux concepts auxquels Tuan renvoie dans son célèbre ouvrage *Space and place. The perspective of experience* (1977) dans lequel il rend compte de l'expérience que chaque homme vit dans son rapport à l'espace en s'intéressant notamment par la mobilisation de ses sens en ce qu'ils contribuent à faire que l'espace se caractérise par certaines qualités olfactives, tactiles, sonores ou visuelles. Y-F Tuan s'inscrit notamment avec son ouvrage axé sur l'expérience corporelle des lieux (1977) dans la continuité des recherches menées en France portant sur l'espace vécu auquel il donne une approche originale fondée sur le corps, sur la façon dont il « vit » l'expérience du monde.

Il démontre ainsi que les individus abordent la réalité de l'espace en le percevant notamment par l'émotion ou la sensation et cela constitue très certainement l'originalité d'une méthode dans laquelle il cherche à montrer que l'espace peut être qualifié par tous les sens de l'individu. Ce filtre sensible et émotionnel par lequel les individus se confrontent au monde conditionne les significations accordées aux lieux. Il nous dit ainsi « Ce qui au départ est un espace quelconque devient un lieu dès que nous le connaissons mieux et que nous lui accordons une valeur » (Tuan, 1977: 10). Il pointe alors la notion d'appropriation, le fait de faire sien un espace par l'expérience que les individus en font, ne serait-ce qu'en s'y localisant ou en le parcourant. Ils acquièrent une connaissance générale de l'espace en se forgeant une

image mentale élaborée sur la base de déplacements et de positionnements dans l'espace. La construction de cette image mentale est le résultat d'une connaissance spatiale (connaître des éléments d'un lieu) alliée à une capacité spatiale (être en mesure d'utiliser ce lieu). Ces deux paramètres concourent à former une compétence spatiale reconnue comme la disposition de l'individu à mobiliser ses connaissances spatiales par des capacités spatiales particulières. Ainsi par des attitudes, des comportements, des déplacements etc., l'individu « fait corps » avec l'espace et lui donne sens à partir de la qualité et de l'intensité de l'expérience qui s'y produit (Tuan, 1977). Ce qui explique qu'en réalité Tuan considère le lieu comme de l'espace stabilisé par l'étendue de la connaissance ou de l'expérience, qui allie à la fois les notions de maîtrise et de pratique de l'espace (Dumont, 2007). Tuan considère que l'expérience est un terme qui désigne les différentes manières par lesquelles les individus appréhendent la réalité. Cette connaissance se fait selon deux voies qui se situent aux extrémités d'un continuum que sont la pensée et l'émotion en tant qu'elles constituent les filtres de l'expérience de l'espace (Cf. Figure 1 ci-dessous).

Figure 1 : La perspective expérimentale (Tuan, 1977 : 12)



La familiarité qui s'instaure avec un espace n'est-elle pas une traduction d'un souhait de maîtrise de l'espace ? Yi-Fu Tuan démontre de quelle manière l'expérience de l'espace peut revêtir un caractère intimiste, lorsque l'individu lui accorde après coup, une valeur et/ou un caractère émouvant. Il évoque le terme de « potentiel d'intimité » pour traduire les échanges qui se produisent entre un individu et un espace. Ces échanges ne peuvent être prédits ni même planifiés tant leur sens véritable, celui qui leur confère cette dimension familière échappe à la conscience au moment où ils se produisent. Ce n'est que plus tard quand une réflexion s'engage sur ce que signifient ces expériences que l'espace peut être défini pour ce qu'il est et ce qu'il représente, c'est-à-dire en tant que lieu. « L'espace se transforme en lieu lorsqu'il acquiert une définition et un sens » (Tuan, 1977: 138). Autrement dit, c'est l'expérience intime de l'espace qui fait le lieu. Tuan aborde ainsi l'habiter par la confusion récurrente entre l'espace et le lieu dont les sens respectifs semblent très similaires. Or selon lui, les deux termes ne peuvent se définir que l'un en fonction de l'autre. C'est ainsi qu'il les distingue en définissant le lieu comme une transformation de l'espace qu'opèrent les individus par les expériences qu'ils en font. Sa définition du lieu est par conséquent étroitement liée à

l'espace puisqu'elle marque ce dernier par une position de l'espace à l'image d'une pause dans un mouvement que permet l'espace. « Comparé à l'espace, le lieu est un centre calme de valeurs établies » (Tuan, 1977: 58). Le sens du lieu tient donc à l'expérience intime qu'en font les individus qui selon sa qualité et son intensité peut s'exprimer par un attachement de l'individu à celui-ci, pouvant se traduire par une forme d'enracinement dans le lieu. Ainsi, si l'on se réfère à cet auteur, les hommes ont besoin d'espace pour habiter des lieux, ceux-ci n'étant pas toujours en lien avec la demeure mais pouvant au contraire référer à tous types d'espace à partir du moment où les occasions de créer ou provoquer l'intimité sont réunies. L'homme en tant que vivant s'oriente dans un espace auquel il est lié par une relation d'interdépendance. Cette dynamique qui articule l'être humain à son milieu de vie lui permet de « se doter d'un territoire à partir de données sensorielles, affectives et actives qui engagent son propre rapport au milieu » (Younès, 2009: 277). Ch. Younès fait ainsi ressortir la pensée de Maldiney pour qui le monde du vivant est caractérisé par « une tonalité affective existentielle spécifique » (Younès, 2009: 277).

Affirmer ainsi la géographicité de l'être à l'instar de ces auteurs précedemment évoqués (Dardel, Berque, Tuan) est une manière de soutenir que l'homme habite avant tout par la façon dont il s'ancré à la terre et la manière dont celle-ci le définit en retour. Par conséquent, l'être de l'humain, soit son existence, est aussi à explorer dans les relations qu'il construit avec l'espace et non plus seulement dans son attache ontologique originelle qui veut que la terre soit la seule condition de sa réalisation en tant qu'être humain.

1.3. Habiter : le renouveau de l'espace vécu ?

1.3.1. L'espace vécu : une histoire de représentations

Le concept d'habiter fait preuve d'un intérêt croissant depuis la décennie 2000 et pourrait faire croire à l'émergence d'une nouvelle façon de penser la relation de l'homme à son environnement. Or, la manière dont les individus appréhendent l'espace géographique a déjà fait l'objet de recherches par une géographie d'inspiration phénoménologique menée entre autre par Armand Frémont qui fut l'instigateur de l'expression d'espace vécu. Le concept d'espace vécu retrace avant tout les pratiques et les formes de perception que génère l'espace considéré dans sa composante physique et objective. L'élaboration de ce nouveau concept géographique contribua fortement à la notoriété de ce géographe dès la parution en 1976 de son ouvrage *La région, espace vécu*. Il bouscula alors les manières de penser la géographie en instaurant l'individu au cœur des préoccupations par la reconnaissance de ses pratiques spatiales comme élément fondamental d'une approche géographique. Cette nouvelle géographie qui renverse les prédicats d'une géographie classique s'inspire de courants anglo-saxons   portée phénoménologique (Buttimer, 1980; Pocock, 1971; Relph, 1976) afin de définir l'espace non plus selon des considérations géométriques selon des distances et des métriques mais davantage selon une perception subjective, celle que l'individu se fait de son espace en tant qu'il le vit, le parcourt et se le représente. L'espace vécu par l'individu peut néanmoins également impliquer des distances et une métrique mais elles lui seront propres

puisqu'elles seront liées aux diverses expériences qui ont et qui jalonnent toujours son existence. Il s'agit non plus seulement d'un espace objectivement neutre mais d'un espace vécu par les hommes dans des rapports qui s'avèrent nécessairement plus complexes parce que mêlant habitudes, perception, émotion, etc.

L'espace vécu est ainsi défini selon son auteur comme l'espace de vie c'est-à-dire l'espace des pratiques quotidiennes auquel s'ajoute l'espace social soit les interrelations sociales qui s'y déroulent. Néanmoins il ne faut pas négliger que le vécu d'un espace s'appréhende à l'aune d'une inscription individuelle et sociale, culturelle et temporelle et, comme l'affirme Frémont, « il est plus juste d'affirmer que ce sont les hommes qui font les lieux, et par conséquent l'espace, et non l'inverse, même si chaque lieu a sa matérialité propre » (Frémont, 2005: 102). Et de cette perception de l'espace découle une représentation en tant que reflet de l'appréhension par l'individu de l'environnement qui l'entoure permettant ainsi d'approcher les formes de lien ou de sentiment qui se créent avec l'espace sous forme d'attaches, de répulsions, etc. comme autant de révélateurs des valeurs. En effet, l'existence d'un espace objectif peut se concevoir mais il se voit doublé de ce que Frémont appelle une enveloppe, laquelle est formée notamment par des représentations. Si l'on suit la définition de Denise Jodelet, les représentations sont « le produit et processus d'une élaboration psychologique et sociale du réel » (Jodelet, 1989) ce qui met en relation, ainsi que le relève Di Méo, trois éléments : le réel (objet de la perception), le sujet psychologique avec ses déterminations propres, le sujet dans sa dimension sociale avec ses apprentissages et ses codes sociaux (Di Méo, 1991). Il ajoute également la prise en compte de l'imaginaire comme dépassement de l'espace de vie aux moyens notamment des représentations, de constructions d'images façonnées par l'esprit directement liées à l'expérience sensible des lieux. L'espace vécu apparaît alors au croisement des valeurs et significations accordées à l'espace via des mises en tension incessantes entre la construction de représentations et les relations quotidiennes ou plus occasionnelles avec un espace et conduit à forger ou non une relation particulière à l'espace pouvant se traduire par des processus d'appartenance, d'attachement d'ancrage et d'enracinement. Nous développerons ce processus au chapitre 3.

Pour nous dévoiler son concept d'espace vécu, Frémont interroge les lieux car la définition de ce terme qui en fait la manière dont les individus et les choses se *localisent* le porte au rang de trame élémentaire de l'espace. Néanmoins, de ce fait, il reconnaît que les lieux admettent des combinaisons et des organisations très disparates dont il ne pourrait prétendre étudier tous les types. Son intérêt se porte alors à une échelle relativement large qu'est la Région tout en étant conscient de la difficulté d'y rechercher ce qui fait lieu. Il décide de prendre le parti de réduire la complexité de son matériau et de classer les lieux par fonctions (habitat, travail, loisirs etc.). En cherchant ce qui fait lieu, il tend à montrer les espaces que les hommes habitent et le sens qu'ils donnent à cet habiter. Que ce soit au sens de résider dans un logement, de travailler, se divertir, circuler etc., « tous les actes de la vie, particulièrement ceux qui se répètent, engagent certaines localisations de formes, de signes, de valeurs, de représentations, par conséquent créent des lieux. » (Frémont, [1976] 1999: 159). En partant d'un petit lieu telle que la maison de Bachelard ([1957] 1984) le pavillonnaire de Lefebvre ([1965] 2001) ou encore la cité radieuse de Le Corbusier, il parvient à démontrer que « la

maison fait région ». Il argumente sa démonstration en s'appuyant sur le fait qu'on ne puisse pas réellement dissocier les lieux par leurs fonctions mais davantage selon une multiplicité de fonctions qu'ils renferment du fait de leurs variétés d'usages et c'est en cela qu'ils acquièrent une valeur psychologique. Les lieux existent parce qu'ils sont des combinaisons de significations de divers ordres et ainsi la région n'est pas seulement constituée de limites administratives ou politiques. Dans la maison, il y a aussi la région car l'espace vécu se compose telle une hiérarchie de niveaux emboîtés (du village à la capitale régionale) donnant à l'espace vécu la particularité de se fondre en un émiettement spatial. La réalité de l'espace que décrypte la géographie n'est alors plus seulement un espace physique et objectif, il se double d'un espace chargé de sens et d'actions subjectives élaborées individuellement tout en étant elles-mêmes contextualisées par un espace social. Cette nouvelle façon de considérer la géographie adopte une tournure plus humaine en se préoccupant des façons dont les hommes vivent et font vivre les espaces qu'elle étudie. L'on attribue volontiers à Frémont les prémices d'une géographie des représentations par l'intégration d'une manière de penser l'espace à l'échelle des lieux vécus. En effet, les régions sont décrites en fonction de l'âge, du domaine d'activité, du sexe ou de la culture de ses habitants, lesquels représentent pour ce géographe les quatre facteurs principaux des variations de l'espace vécu. Ce dernier « s'élargit ou se rétrécit à la mesure des âges, des sexes, des classes sociales, des possibilités de déplacement, de la nature même de l'espace » (Frémont, [1976] 1999). La région devient un espace fréquenté selon des rythmes, des lieux plus ou moins appréciés avec leurs lots d'images significatives. La région est ainsi faite des lieux de chacun qui se rapportent tant à la quotidienneté qu'à des pratiques plus exceptionnelles telles que les vacances ou autres occasions ponctuelles de déplacement et de pratiques. On l'aura compris, l'espace vécu est une représentation de la réalité à partir de perceptions qui réfèrent à des pratiques (espace de vie) où se mêlent des interrelations (espace social). L'espace vécu est bien cet espace où se créent différents types de marquage institués en partie par les pratiques et étant propre à un individu influencé par les interactions sociales et sociétales, en fonction d'un système de référence qui lui est propre et référant à son mode de vie, ses expériences passées ou à venir, son imagination. L'espace vécu peut-être considéré comme le prolongement de la personnalité de l'individu laquelle peut s'en trouver alors modifiée par ce mode d'être dans l'espace qui prend forme. En tant qu'expérience et ressenti individuels, l'espace vécu suppose alors que se produit dans la durée un sentiment de familiarité (Lussault, 2007b) voire de chez-soi (Serfaty-Garzon, 2003). Nous reviendrons ultérieurement (Cf. chapitre 3) et de façon plus approfondie sur ce que cette façon de qualifier affectivement l'habiter signifie. Frémont ouvre la voie vers la compréhension de ces espaces vécus comme autant de pistes à déchiffrer pour comprendre les relations étroites que nouent les hommes avec leur milieu.

Henri Lefebvre généra lui aussi, avec son ouvrage *La production de l'espace* (Lefebvre, [1974] 2000) de nombreuses réticences quand il évoqua l'espace non comme une donnée a priori mais davantage en tant que résultat d'un produit. La triplicité de l'espace constitue une des idées clés de la pensée spatiale de cet auteur incontournable lorsqu'il s'agit d'évoquer l'espace notamment en ce qu'il opère la distinction entre l'espace perçu, l'espace conçu et l'espace vécu. Néanmoins cette distinction à laquelle il procède doit être faite en gardant à l'esprit qu'il s'agit d'un tout et que c'est justement ce « tout » qui constitue l'unité productive.

Martin propose une lecture de géographie critique de cet auteur tout autant présenté comme philosophe, urbaniste ou sociologue en lui adjoignant une qualité supplémentaire celle de « spatiologue » afin de faire réagir les géographes en leur démontrant à quel point les travaux de Lefebvre se prolongent à l'heure actuelle (Martin, 2006). Lefebvre avait-il l'intention en instaurant cette triplicité comme logique productive de l'espace de basculer d'un espace « objectivement » perçu, comme une donnée a priori à un espace « subjectivement » conçu, perçu et vécu ?

L'espace conçu tel qu'il le nomme considère l'espace du côté de ceux qui par leurs professions en sont à l'origine, de ceux qui ont le pouvoir de décider de son orientation, de sa forme, de sa ou ses fonctions, etc. C'est un espace pensé dans ce que Lefebvre appelle un rapport de production qu'il identifie comme dominant dans une société étant donné que ces « agenceurs » d'espace, pour reprendre encore une fois ses mots, imposent à ceux qui le pratiquent un ordre et par là des connaissances, des signes, des codes. À l'inverse l'espace dominé est celui des représentations qu'en ont les habitants et/ou usagers qui essaient par le biais de leurs adaptations de se l'approprier, de le mettre en cohérence avec leurs désirs faisant travailler leurs imaginations. L'espace vécu ainsi envisagé recouvre la réalité physique de l'espace en lui adjoignant la symbolique liée aux pratiques de la vie quotidienne. Ces expériences d'espace menées au jour le jour par les individus sont la transcription fidèle de l'adaptation de leur emploi du temps à la réalité spatiale qui s'offre à eux. Enfin, l'espace perçu relève de la pratique spatiale et s'avère être de cette manière la combinaison qui s'instaure entre la réalité quotidienne (l'emploi du temps) et la réalité urbaine (les compétences spatiales des individus) au point que la première produise la seconde. Apparaît effectivement dans chacun des concepts d'espace conçu, perçu et vécu, une logique productive qu'elle soit équivalente à l'idée de produire un espace dans la manière de le penser ou de le produire dans le sens d'une pratique journalière ou encore de le produire dans le sens de le faire sien en se l'appropriant. La production de l'espace de Lefebvre reviendrait pour l'individu à produire son espace (adapter son espace par la symbolique, l'imaginaire, la mémoire, les représentations, son système de valeurs.) par ses pratiques (modéliser son espace) à partir d'une pensée de production de l'espace (conception de l'espace) pour laquelle il n'est pas toujours considéré comme un acteur principal.

Les évolutions de la géographie aboutirent à considérer l'espace sous l'angle des pratiques et représentations des individus, marquant une évolution importante dans cette discipline qui commence dès lors à ne plus seulement étudier les milieux spatiaux et à prendre en considération les hommes qui y habitent. L'espace ne se définit et pas uniquement par les propriétés objectives, le caractérisant (espace euclidien, de distance et de métrique) mais aussi par des critères qualitatifs (habitudes, ressentis, représentations des individus). L'espace géographique peut ainsi prendre forme en tant qu'ensemble de lieux et de relations entre ces lieux, définit par des usages, des pratiques et des représentations, observés dans leurs localisations à différentes échelles (de l'individu au monde).

Selon Di Méo, l'espace géographique est l'appellation qui englobe les espaces produits, les espaces perçus, les espaces représentés¹³, les espaces vécus, les espaces sociaux¹⁴ en tant que ceux-ci sont des modalités différentes de sa prise en compte (Di Méo, 1998: 27). Il distingue ainsi la modalité de l'action pour l'espace produit, la modalité de la cognition indiquant les capacités de l'individu de capter des informations pour l'espace perçu et représenté et enfin la modalité de l'existence humaine pour l'espace vécu et l'espace social.

L'espace de vie et l'espace vécu sont deux notions particulièrement liées puisque la première se rapportant à la pratique quotidienne se traduit dans la seconde par la transformation d'une réalité quotidienne au moyen de représentations. Autrement dit l'espace quotidien aussi appelé espace de vie rend compte d'une expérience concrète des lieux, matérialisable sous la forme d'un réseau de pratiques spatiales correspondant aux espaces fréquentés pour divers motifs (logement, travail, loisirs etc.). Ces espaces de vie subissent également les déformations inhérentes aux représentations que s'en font les individus. Ces espaces sont ainsi vécus par cet acte de création de représentations qui mobilise, pour ce faire, l'imaginaire aussi bien que la pratique, ces derniers étant ensuite à leur tour influencés par les représentations qu'ils participent à engendrer.

La définition que propose Di Méo (1998 : 31) pour le concept d'espace vécu comporte trois composantes qui sont les suivantes :

- « L'ensemble des lieux fréquentés par l'individu, c'est-à-dire l'espace de vie ;
- les interrelations sociales qui s'y nouent (l'espace social) ;
- les valeurs psychologiques qui y sont projetées et perçues » (Frémont, [1976] 1999)

De ces trois dimensions ressort nettement l'approche par l'individu qui lui fait craindre d'être trop centré sur le psychologisme et l'individualisme méthodologique estimant que ce dernier ne présente guère un enrichissement dans l'approfondissement des connaissances sur l'espace vécu. C'est pour cette raison qu'il introduit le concept de « métastructure socio-spatiale »¹⁵ (Di Méo, 1991) comme cet ensemble de structures englobant les déterminants d'origine socio-spatio-psychologiques et participant de la mise en œuvre de la relation de l'individu envers son milieu. Ainsi entre l'espace vécu faisant appel aux registres des représentations et leurs lots de déformations comme marqueurs d'une certaine forme d'ancrage dans l'espace, et la métastructure socio-spatiale (formée à partir de l'espace perçu mais aussi imaginé) posée comme un « système régulateur » permettant à chacun de fonder son espace vécu, se dessine en toile de fond la territorialité. La territorialité désigne d'après Bourdieu (1979, 1980) les pratiques et représentations qui résultent en permanence du double

¹³ L'espace représenté se charge de valeurs propres à un individu et à des codes culturels (Di Méo, 1998)

¹⁴ L'espace social correspond à l'imbrication des lieux et des rapports sociaux, il revêt une dimension sociale et collective (Di Méo, 1998)

¹⁵ Métastructure socio-spatiale : ensemble des structures multiples constituées d'éléments et de rapports, tant sociaux que spatiaux, propres à chaque individu qui le rattachent au monde. Au-delà de chacune de ces structures, la métastructure forge l'unité de l'espace vécu que construit chaque acteur social. Di Méo, G. (1991). *L'homme, la société, l'espace*. Paris, Anthropos.

mouvement « d'intériorisation de l'extériorité (mental) et d'extériorisation de l'intériorité (social) ». Ce qui signifie que pour saisir la territorialité d'un individu il faut pouvoir considérer à la fois les facteurs qui émanent du sujet et ceux qui sont le fait d'un contexte social sans négliger l'espace. Nous nous focalisons ainsi plus particulièrement sur les variables temporelles propres à l'individu et les variables temporelles propres aux lieux pour comprendre comment dans leurs interactions se forme la territorialité. Nous développerons ce passage de l'espace au territoire dans le chapitre 2 dans lequel l'habiter est considéré comme la constitution d'un lien entre l'individu et l'espace se concrétisant par la formation de territorialités. La territorialité étant comprise comme cet ensemble de lieux auxquels un individu ou un groupe d'individus se lie et donne sens. Nous proposerons pour mieux la comprendre de distinguer les facteurs qui émanent de la sphère culturelle de ceux qui renvoient à un « effet de lieu » soit les caractéristiques propres à tel ou tel lieu, désigné comme les valeurs, qualités particulières que certains (Brunet et al., 2009) regroupent sous le terme de « lieuité ».

Nous avons précédemment mis en évidence que l'espace vécu de l'individu génère des représentations mentales, lesquelles participent de la construction de son rapport au monde tout autant que ce rapport au monde influe sur l'élaboration ou la modification de ses représentations. Nous montrerons à présent que les processus de représentations structurent les rapports des individus à l'espace et permettent de comprendre l'habiter.

1.3.2. Les représentations mentales : miroir du monde de l'habitant et traduction du rapport individus-monde

Le concept de perception de l'espace a été abordé tant par la géographie des représentations que la psychologie environnementale qui le définissent comme « fonction par laquelle l'individu prend l'information des événements du milieu extérieur ou du milieu interne par la voie des mécanismes sensoriels » (Feildel, 2010: 162). Les sensations constituent effectivement le primat de la perception en ce qu'elles expriment une réaction de l'organisme provoquée par des stimuli reçus par un ou plusieurs sens. La sensation recouvre alors un caractère universel puisque tout être humain ressent son environnement à l'aide d'un ou plusieurs sens mais se teinte également d'un caractère plus relatif du fait que tous les individus ne ressentent pas ces stimuli de manière identique. Chaque individu a une perception de la sensation en fonction de ses connaissances personnelles, de sa personnalité, de son milieu culturel et social, de son histoire personnelle. La perception est alors la traduction des différentes sensations de l'individu. Le phénomène de perception de l'espace intervient comme un acte premier qui informe sur l'objet sans lui correspondre absolument en tout point puisque les processus de représentation agissent comme un filtre déformant. Dans le rapport au monde de l'individu, l'appréhension de l'espace se fait par le biais des filtres perceptifs grâce auxquels les représentations prennent forme. La représentation est l'image d'une relation construite avec l'espace qui prend un sens en tant que résultat de l'activité perceptive. La représentation met en avant l'investissement psychique de l'individu dans la

valeur et la symbolique qu'il instaure dans cette relation. Pour Fischer « l'espace ne prend véritablement sens que dans cette liaison imaginaire : il n'existe pas d'effet en soi de l'espace sur l'individu ; l'effet est dans la représentation, car c'est elle qui produit le sens de l'effet » (Fischer, 1981: 83). L'auteur insiste bien sur le fait que ce n'est pas directement l'espace qui influence l'individu mais il le fait indirectement via les phénomènes de perception ou les processus de représentations qui structurent tout rapport à l'espace et par là même toute action sur l'espace.

Les représentations de l'espace sont ainsi, en même temps qu'elles sont forgées par l'individu, déjà connotées par les jugements (décisions), les actions, les croyances, les attitudes et les comportements qu'il développe (Boudon, 2003). Ainsi il importe de tenir compte de ces paramètres qui se déroulent en amont lorsque l'on souhaite décrypter une représentation. L'expérience perceptive permet la construction d'images mentales lesquelles sont le produit tout à la fois de la sensation immédiate et de l'expérience passée recueillie par la mémoire et remobilisée. Cette image prend un véritable sens pour l'individu qu'il convient de percer si l'on veut comprendre ce qui compte pour lui dans l'environnement.

La psychologie, discipline pour laquelle la notion de perception est pour le moins essentielle, a mis en évidence le fait que les sens ne restituent pas l'intégralité du réel et ne permettent pas par conséquent de l'atteindre mais seulement d'obtenir un calque de la réalité. La perception en tant que médiateur entre l'homme et l'environnement intervient à deux niveaux : un niveau cognitif et un niveau perceptif. Par le premier niveau l'individu identifie l'environnement qui l'entoure et par le second niveau, il interprète cet environnement en lui attribuant une signification. A l'inverse, pour le phénoménologue Merleau-Ponty la perception est un acte de l'esprit permettant d'organiser les sensations provenant de l'extérieur et de les interpréter. Elle est comme « une re-crédation ou une re-constitution du monde à chaque moment ». La perception, s'affiche comme la première étape d'un processus d'appréhension de l'espace dans le sens où elle forme le support des représentations. La représentation prolonge la perception en introduisant un élément irréductible à cette dernière : un système de significations comprenant une différenciation entre le signifiant et le signifié. Par conséquent, entre une appréhension par la psychologie et une autre par la phénoménologie l'acte perceptif ne semble pas abordé de la même manière. Si les deux champs scientifiques considèrent qu'il s'agit, à l'image de la définition de Jean Piaget de « la fonction par laquelle l'esprit se représente les objets en leur présence. », ils ne sont pas au diapason pour ce qui est de savoir si la perception constitue en elle-même une interprétation de la réalité ou si au contraire une distinction peut être opérée entre l'objet de la perception et la signification qui lui est attribuée.

Notre positionnement se situe dans la lignée de Fisher et Bailly pour lesquels il n'y a pas de perception qui ne soit pas déjà subjectivée car elle prend forme chez un sujet socialisé, qui contribue/subit/adhère aux représentations sociales et est doué d'imagination. Par conséquent, le processus de représentation qui lui est fortement corrélé se teinte de subjectivité car né d'une perception individuelle de la réalité.

La représentation, par les sensations et impressions qu'elle a suscitées pour se former, conduit à la constitution d'une image mentale du monde liée au propre système de significations de l'individu, relatif à son histoire personnelle, elle-même insérée dans des relations sociales et influencée par une culture propre à une société. Éphémères et changeantes, les représentations révèlent les valeurs que les individus attribuent à l'espace qu'ils habitent et leur analyse s'avère intéressante pour comprendre les significations qui y sont liées. Interroger les représentations des individus constitue alors un moyen pour appréhender l'habiter au sens heideggerien du terme puisqu'elles donnent accès tant à l'imaginaire que se construit l'individu qu'à la manière dont il s'est approprié l'espace, par le(s) sens qu'il lui confère. Elles sont tout aussi riches à exploiter si l'on veut comprendre l'habiter au sens des pratiques des lieux par les individus dont elles concourent à expliquer les fondements puisqu'elles reflètent les liens ou sentiments qui se créent avec l'espace (Cf. Section 2 ; 2.2).

Les représentations mentales des individus nous intéressent en ce qu'elles expriment le sens que l'individu donne à l'environnement socio-spatial qu'il pratique. Ce sens que nous cherchons à identifier est d'ordre phénoménologique et consiste à comprendre comment l'individu se sent être dans le monde et de ce fait comment cet être-là caractérise pour partie sa relation affective à l'espace. C'est précisément sur cette subjectivité individuelle que nous portons notre intérêt en ce sens qu'elle renferme les déformations et la charge symbolique que l'individu attribue à l'espace qui sont autant de révélateurs de la relation qu'il entretient consciemment ou non l'individu avec les espaces qu'il fréquente. Rappelons la définition que donne Bailly d'une représentation « la représentation sert à évoquer des objets en leur absence, soit à compléter la connaissance perceptive en se référant à d'autres objets non actuellement perçus » (Bailly et al., 1995: 8). Les représentations présentent le trait particulier d'être intériorisés, elles se forment en mêlant l'imaginaire au vécu en combinant les expériences réelles et idéelles des lieux. De ce fait, leurs spécificités sont directement liées à des aspects affectifs ou émotionnels. En effet, ainsi que l'avait souligné Kevin Lynch dans « l'image de la ville » (Lynch, [1960] 1998), les citadins tracent les contours de leurs limites en fonction d'une certaine symbolique, de même que les quartiers ou les repères qu'ils délimitent n'ont de sens qu'en rapport aux pratiques et aux préférences dont ils sont l'image. Il souligne le fait que les individus se repèrent et s'orientent dans une ville en fonction des éléments physiques qui la composent. Il les a regroupés en cinq catégories : les voies, les limites, les quartiers, les nœuds, les points de repères et montre que c'est par la combinaison de ceux-ci que l'individu se crée une image mentale de l'espace urbain avec son propre système de références. Ils sont ce qui permet une interaction entre l'individu et l'espace exprimant la symbolique, voire l'affectivité déployée envers ce dernier. Ces qualités ainsi attribuées définissent la qualité visuelle de la ville et d'une certaine façon un sentiment de sécurité émotive des habitants (l'individu sait où il se trouve) leur permettant de s'orienter en structurant un schéma cohérent. Il est ainsi parvenu à montrer que l'agencement et la configuration de l'espace sur lesquels interviennent les urbanistes ne sont pas sans conséquences car ils influent fortement sur ce qu'il nomme la lisibilité d'une ville. Cette expression est le résultat des relations et interactions incessantes entre les usagers et/ou habitants et la ville et donne une indication sur les souvenirs, sensations et significations qui sont accordés à l'espace. La lisibilité d'une ville pour Lynch est bien évidemment liée à la capacité qu'ont ses habitants ou usagers de s'identifier à elle, de s'y

projeter, d'en garder des souvenirs etc. La ville apparaît alors comme un espace vécu dont la bonne qualité dépend de sa lisibilité que laisse transparaître les représentations mentales de ceux qui la pratiquent. Néanmoins ainsi que le regrette Bailly, ces travaux ne permettent pas de percer le sens donné et s'arrête à la présentation d'un visuel collectif en fonction d'une structure urbaine (Bailly, 1977). Or, quand bien même les formes et organisations de cette structure importent tel que Lynch parvient à le démontrer, les individus selon leur âge, leur sexe ou leur appartenance à une catégorie socio-professionnelle ainsi que leurs caractéristiques personnelles développent des interprétations différentes. Ce qui revient à dire que tout espace urbain est à la fois caractérisé par ce qu'il est physiquement et ce que les individus en font selon leurs pratiques qui, si elles sont influencées par une culture de référence, le sont certainement aussi par des paramètres à la fois liés aux lieux fréquentés et aux caractéristiques telles que l'avancée dans la vie de la personne et l'ancienneté de sa connaissance des lieux. Ces interprétations que le citoyen confère à l'espace constituent effectivement ce que Bailly nomme des « biais spatiaux », c'est-à-dire que l'espace est déformé mentalement selon qu'il est plus ou moins connu ou ignoré, modifiant le réel notamment par les capacités de l'individu de projeter sa mémoire et son imagination dans l'espace.

Les représentations sont une construction mentale concernant la réalité et contribuent à former l'espace vécu puisque ce dernier est défini par Frémont comme l'espace de vie fréquenté au quotidien chargé de valeurs auquel s'ajoute les relations sociales que les individus y entretiennent. Aussi comprendre les représentations c'est approcher plus finement l'explication du lien affectif positif (entre coup de foudre et attachement), négatif (entre rejet et aversion) ou neutre (l'indifférence) qui unit l'individu à son environnement (Cf. chapitre 3). Bien entendu ces représentations évoluent au fur et à mesure des interactions de l'individu avec l'espace considéré. Ces constructions, déconstructions, reconstructions de représentations au cours du temps font l'objet d'un vif intérêt pour cette recherche dont l'un des objectifs est de saisir ce qui occasionne ces évolutions et ces changements et sur la manière dont ils influent sur le sentiment vis-à-vis de l'espace. Dans les pas d'André-Frédéric Hoyaux (2006), notre objectif est ici d'atteindre « les mondes de l'habitant » qui sont à la fois, la manière dont l'habitant se projette dans le monde ainsi que la façon dont il explique cette insertion via les explications qu'il donne et qu'il se donne. En effet, le discours des habitants permet d'appréhender leurs représentations sur les liens qu'ils entretiennent avec le monde via les significations qu'ils y accordent. Il est même possible, d'après Hoyaux en usant de la technique du double-entretien de parvenir jusqu'à l'interprétation de ses significations (constitution ontologique) en amenant l'habitant à réfléchir sur son propre discours (construction territoriale), soit sur les significations qu'il a dévoilées. Ainsi, par l'entremise de discours sur le monde et sur soi dans le monde, se laissent appréhender les lieux du Monde que les individus identifient et comment ensuite ils se les approprient par projection de leur être, laissant alors entrevoir les valeurs et le sens qu'ils attribuent à certaines portions de l'espace. Cela se traduit notamment par les repères, les limites ou tout autre délimitation qu'ils opèrent ainsi que l'avait mis en évidence Lynch sans aller jusqu'à percer le sens de ces constructions mentales habitantes. Le discours fonctionne effectivement selon Mondada « comme un excellent *mapping* de l'espace » (Mondada, 2000: 61), il dévoile les configurations spatiales notamment par les phénomènes d'appropriation et d'identification (Cf. Chapitre 2)

abordés dans leurs dimensions temporelles (souvenir, projection) et sociales (la personne elle-même dans ses relations à la famille, aux amis, aux autres). Hoyaux détermine la portée de ce discours : « il remplace la configuration euclidienne de l'espace par une configuration phénoménologique (voire topologique) de *son* monde. » (Hoyaux, 2006: 277).

Les représentations mentales indiquent le sens que les individus donnent à leur monde, à l'espace socio-spatial qu'ils pratiquent, pensent, évitent, contournent, traversent, etc. Elles ne sont pas figées et évoluent au gré des interactions entre l'homme et son environnement. L'analyse des divers courants de la psychologie (psychologie environnementale, psychologie de l'espace, psychosociologie de l'espace) permet de cerner les processus (appropriation, identification...) par lesquels l'individu habite l'espace

1.4. L'analyse des relations homme-environnement par la psychologie

1.4.1. De la psychologie de l'espace à la psychosociologie de l'espace : le rôle des distances

Si l'on revient sur les fondements de l'espace vécu on y trouve la psychologie de l'espace qui envisage l'espace de vie dans ses rapports à la psychologie des hommes et réciproquement (valeurs, attaches, répulsion, etc.). Les recherches sur les sensibilités de l'homme à son environnement ont débuté avec la psychologie et notamment avec Abraham Moles qui a montré que les relations entre l'homme et son environnement sont déterminées par leurs distances relatives. Il a proposé le modèle des « coquilles de l'homme » qui sont autant de sphères emboîtées les unes dans les autres représentant chacune une strate spatiale de plus en plus vaste : la première partant de la peau de l'homme et la dernière s'arrêtant à l'univers. Cette discipline qui se développe dans les années 1960 tente de comprendre la relation de l'individu à son espace par l'appréhension du rôle des distances. La psychosociologie de l'espace constitue un domaine qui excède le modèle de Moles et a pour objet d'étude les relations complexes qui s'établissent entre les hommes et les espaces comme relevant aussi bien de la manière dont l'individu se crée son espace, le modèle selon ses désirs, et inversement de la façon dont l'espace influe sur ses comportements. L'espace est ainsi pensé comme naturellement consubstantiel à l'homme avec lequel il est en interaction perpétuelle. Cette analyse des interactions homme-milieu montre comment les hommes s'adaptent ou refusent ce milieu par des conduites actives ou passives et comment la structure du comportement de chacun s'investit dans l'espace par l'expression de sentiments, de perceptions. L'espace est une entité sur laquelle l'individu peut exprimer ses désirs, craintes, joies, amours, haines, etc. L'approche de Fischer s'écarte des théories déterministes qui prévalent dans les courants behavioristes en tentant de voir comment la spatialité de l'individu s'inscrit dans sa vie psychique en même temps qu'elle contribue à l'organisation de la vie sociale (Lussault, 2003e). Il est effectivement à noter que « Le behaviorisme et le néo-behaviorisme se sont efforcés de fonder la psychologie comme branche purement objective, expérimentale, des sciences naturelles en retenant surtout l'étude des comportements des êtres humains réduits au jeu des stimulations et des réponses que compliquent plus ou moins des variables intermédiaires. »

(Fischer, 1981: 64). Comment la géographie pouvait-elle être informée sur ce qu'est l'espace vécu par des déterminations de type mécanistes qui n'apportent nul élément à la compréhension d'un vécu que l'on suppose davantage ancré dans la psychologie des individus ? Sur ce point Piaget montre par ses études sur l'enfant que l'espace se construit peu à peu au fur et à mesure des expériences. Les relations de l'homme à son environnement ne sont pas innées, elles sont vécues au cours des pratiques et usages de l'individu, lesquelles varient encore selon les caractéristiques qui les définissent en tant que personne unique. La compréhension de la relation à l'espace passe effectivement par l'appréhension des manières dont procède l'individu dans cet espace que ce soit par son utilisation, son traitement affectif ou cognitif, ses ressentis d'ordre sensoriel (visuel, tactile, olfactif). Les individus établissent à travers cet ensemble de relations des significations chargées de valeurs lesquelles informent sur le sens accordé aux lieux directement relié aux représentations qu'ils s'en font. L'espace façonne les individus par les caractéristiques physiques et les données culturelles qui lui sont propres tout comme les individus vivent l'espace à travers leurs usages et le sens qu'ils y mettent, démontrant leur capacité d'adaptation.

1.4.2. La psychologie environnementale : la compréhension des interactions individus-milieu de vie

Généralement définie comme l'étude des interactions entre l'individu et son environnement physique et social, elle est née dans les années soixante et correspond à la prise de conscience de la nécessité de prendre en considération les aspects psychologiques dans l'aménagement de l'espace et la protection de l'environnement. Son fondement se situe dans le bénéfice attendu d'une rencontre entre spécialistes de l'aménagement et psychologues sociaux (Morval, 1981) dont l'idée était de pouvoir atteindre un idéal qui puisse permettre une adéquation presque parfaite entre des espaces pensés et conçus et des espaces vécus. En effet, la psychologie environnementale se positionne comme une discipline qui vise la compréhension des comportements qu'adoptent les individus vis-à-vis de leur environnement, en analysant aussi bien les effets des conditions environnementales sur les comportements et conduites de l'individu que la manière dont celui-ci perçoit et agit en retour sur cet environnement. L'environnement n'est donc pas considéré comme un simple décor mais comme faisant parti intégrante d'un système d'interdépendances complexes dans lequel le rôle et la valeur de celui-ci sont notamment déterminés par la perception et l'évaluation subjective dont un lieu fait l'objet (Ittelson, 1978). Il est ainsi reconnu à l'environnement le rôle d'actant en qu'il participe au même titre que les individus aux interactions qui s'instaurent avec les individus et les objets spatiaux (Lussault, 2003a).

Ce positionnement de la discipline permet d'éclairer notre réflexion sur l'habiter, d'autant qu'elle cherche à différencier ce qui dans les manières d'être et de faire avec l'espace relève d'une dimension sociale marquée par les interactions à l'œuvre, ou à l'inverse est déterminée par l'environnement physique considéré comme une composante matérielle éventuellement fonctionnelle. Ces préoccupations sont nôtres puisque notre objectif est de montrer en quoi les lieux exercent ou non une influence sur le rapport affectif que les individus développent envers ces lieux et inversement comment ce rapport affectif contribue à

signifier les lieux comme plus ou moins aimables¹⁶. Gabriel Moser (Moser et Weiss, 2003) précise en effet que la relation à l'environnement qu'entretiennent les individus conditionne les perceptions, les évaluations et les comportements. L'environnement dont il est question ici ne peut effectivement être compris sans intégrer sa dimension sociale puisqu'il est tout autant composé d'éléments naturels que d'éléments artificiels créés par l'action de l'homme et les autres en tant qu'ils sont localisés. La psychologie environnementale a la particularité de placer les dimensions physiques et sociales sur un pied d'égalité considérant que l'homme perçoit, ressent, se représente et se projette dans son environnement façonnant de cette manière son cadre de vie tout comme l'environnement avec ses particularités conditionne la manière d'être dans l'espace se plaçant alors tel un vecteur de significations contribuant à former l'identité de l'individu. La particularité de cette discipline est de considérer que le comportement humain est spécifique au lieu dans lequel il s'actualise puisque c'est à partir de ce dernier que se développent les significations que lui accordent les hommes. Effectivement, ainsi que nous l'évoquions précédemment, le lieu est déterminé par un cadre naturel ou bâti mais aussi et surtout par des interrelations et des échanges entre les personnes qui utilisent et/ou habitent ces espaces. Les aspects physiques et sociaux de l'environnement sont établis en tant que contexte d'analyse des perceptions, attitudes ou comportements des individus. Néanmoins, il ne faut pas négliger deux autres dimensions que sont les dimensions temporelle et culturelle. Ainsi que l'affirme Gabriel Moser, « L'environnement n'est pas un espace neutre et exempt de valeurs, il est culturellement marqué » (Moser et Weiss, 2003: 13). D'autres chercheurs se réclamant de la même discipline et avec des objets de recherche aussi variés que l'usage de l'espace domestique ou les préférences en matière de logement ne manquent pas d'acquiescer aux propos d'un des chercheurs référent de la discipline. En d'autres termes, la relation de l'individu à son environnement ne peut se comprendre sans prendre en considération le contexte culturel dans lequel ces expériences d'espace se réalisent. Cette interférence omniprésente de la culture n'est pas sans conditionner la vision que l'individu se fait de l'espace orientant de fait sa manière de l'appréhender.

Cette dimension culturelle se retrouve également dans des recherches en anthropologie notamment celles menées par Edward Twitchell Hall (1971), qui a montré dans son ouvrage, *La dimension cachée*, que l'expérience que l'homme fait de l'espace est le résultat d'un produit culturel spécifique. Il en parle en tant que dimension cachée parce que l'homme a rarement conscience que ce qu'il vit dans l'espace est conditionné par sa culture d'origine ou sa position dans le cycle de vie (Altman, 1975). La dimension cachée s'exprime selon ses propos à la manière d'« un langage silencieux » qui instaure des distances différentes selon les cultures entre les individus lors de leurs échanges. Ces distances identifient des espaces que l'individu maintient entre lui et les autres et répondent aux règles d'une proxémie de l'espace qui ne sont autres que l'usage que l'homme fait de l'espace en tant que résultat d'une culture spécifique.

Si l'on considère maintenant la dimension temporelle, elle apparaît également de manière omniprésente puisque les interactions entre l'individu et son environnement intègrent aussi bien ses expériences passées que ses projets à venir. Les références au temps sont

¹⁶ Nous utiliserons pour ce travail, l'adjectif aimable pour désigner la potentialité du lieu à être aimé

récurrentes et elles conditionnent notamment les formes d'ancrage dans l'espace. La dimension temporelle ne sera pas la même s'il s'agit de l'appropriation ou de l'attachement à l'espace, le premier processus pouvant être soit court à l'image du coup de foudre ou plus long tandis que l'attachement nécessite un écoulement du temps plus conséquent, il ne se produit instantanément ni même sur une courte durée. La constitution de liens envers l'espace est aussi fortement corrélée aux temporalités individuelles (avancée dans la vie, connaissance des espaces, rythmes de fréquentation). Les signes du temps qui s'écoulent peuvent également laisser des marques sur certains espaces et influencer la façon dont ils seront perçus par les hommes qui les pratiquent, tout comme la mise en projet et donc la modification voire éventuellement le changement peuvent contraindre l'individu dans sa pratique par la construction de représentations d'espaces encore non existants. (Bailleul, 2009)

Considérons à présent, l'approche théorique et les paradigmes sur lesquels se base la psychologie environnementale afin de clarifier le positionnement de notre approche. Tout d'abord, notons ainsi que Moser le relève en s'appuyant sur les recherches de Seagert & Winkel (1990) que la psychologie environnementale repose sur trois paradigmes : le paradigme d'adaptation, l'environnement comme structure d'opportunité, et le paradigme socio-culturel. Ces trois paradigmes se traduisent par une approche en termes de déterminisme, d'interactionnisme ou de transactionnisme (systémique) (Weiss et Marchand, 2006). Le premier ne correspond pas à la manière dont nous envisageons les interactions homme-environnement puisqu'il considère l'environnement comme un pourvoyeur de stimuli auxquels l'individu réagit en fonction de son degré d'exposition et de son niveau d'adaptation. Autrement dit, cette théorie conçoit la relation homme-milieu par l'intermédiaire d'une perspective où seul l'environnement physique est considéré comme un paramètre capable d'impacter directement dans ce rapport entre l'homme et l'environnement. La vision interactionniste considère pour sa part que l'environnement conditionne les comportements que vont adopter les individus. Ainsi pour chaque situation environnementale qu'elle soit contraignante ou à l'inverse arrangeante, l'individu déploie le processus comportemental adapté. Autrement dit, dans ce second cas, l'individu réagit selon ses propres modèles aux diverses conditions environnementales qu'il apprécie et évalue en rapport de ses expériences. Enfin, l'approche transactionniste, à laquelle nous adhérons, considère que l'environnement et les individus forment un tout au sein d'un système ce qui suppose que les éléments qui composent l'environnement ne peuvent être considérés sans les déterminants relatifs aux individus et à leurs interrelations sociales.

Parmi les modèles théoriques que proposent cette perspective transactionnelle, il y en a deux qui retiennent particulièrement notre attention et sur lesquels nous nous appuierons fortement pour traiter nos données empiriques. Le premier d'entre eux réfère au modèle théorique des affordances de Gibson, autrement dit de la théorie des opportunités environnementales (Gibson, [1979] 1986). Cette théorie envisage l'environnement comme autant de prises - c'est d'ailleurs le mot français utilisé par Berque (Berque, 2000) pour traduire ce concept d'affordance – avec lesquelles les individus sont en lien puisqu'elles se présentent comme autant d'opportunités d'usages et de manipulation selon les besoins, intérêts, valeurs et aspirations de chacun (Moser et Weiss, 2003). Ces prises symbolisent une relation qui s'établit

entre un individu et son environnement plus qu'un objet précis de l'environnement dont les individus se saisissent. Ainsi pour un même environnement, les prises ou *affordances* varieront d'un individu à un autre, de même qu'elles évolueront dans le temps, ce qui nous permettra de tracer les contours d'une typologie de lieux en fonction de leurs potentiels affectifs dégagés notamment à l'aide de l'identification des prises comme autant de révélateurs du degré d'affection engagée.

La seconde théorie de cette perspective transactionnelle concerne les liens d'attachement au lieu ou d'identité de lieu. Ces théories apparues à la fin des années 1970 tendent à montrer comment l'individu exerce une certaine forme de contrôle sur son environnement (il le fait sien par le phénomène d'appropriation) en lui accordant des significations propres à une pratique et des représentations. Nous développerons ultérieurement ces diverses expressions d'être-là-dans l'espace et de faire avec comme autant de types de rapport affectif à l'espace traduisant des émotions et/ou sentiments de nature différente au fur et à mesure du temps. Ces différentes théories élaborées comme autant de manière de concevoir le rapport à l'espace guideront notre dessein de concevoir le rapport affectif aux lieux à l'aide d'une échelle temporelle. La théorie des affordances nous permettra d'envisager le lieu comme autant d'éventuels prises par lesquels les individus sont en lien et grâce aux théories sur l'attachement au lieu ou l'identité au lieu, nous espérons mieux comprendre comment se créent les liens entre l'individu et le lieu et leur évolution

Par cette présentation, qui n'a pas la prétention d'être exhaustive, nous souhaitons montrer que cette discipline présente un intérêt notoire pour notre thématique de recherche puisqu'elle permet de saisir les rapports à l'environnement dans leur dimension évaluative et affective. Les cadres d'analyse proposés donnent la possibilité d'axer ainsi prioritairement sur le pôle affectif avec les valeurs et significations accordées à l'environnement en ne négligeant pas non plus l'approche par le pôle cognitif via l'analyse des représentations tout en s'intéressant, certes dans une moindre mesure, à la dimension conative avec les observations des comportements en certains lieux. Approchées de la sorte les relations de l'homme à l'environnement mettent l'accent sur certains paramètres tels que l'identité, l'appropriation, l'attachement comme autant de facteurs pouvant induire une relation d'ordre affective positive, négative ou neutre. La psychologie environnementale nous permet d'enrichir nos fondements théoriques pour aborder les relations qui se créent entre les individus et l'environnement et notre approche empirique afin d'être en mesure de prendre appui sur des techniques et/ou analyses développées par cette discipline (carte comportementale).

Au-delà d'une simple compréhension du degré d'implication des facteurs environnementaux d'ordre physique ou social dans les manières dont l'individu perçoit et agit sur l'environnement, la psychologie environnementale se positionne en tant que recherche-action dans une approche souvent inductive. C'est notamment sur ce point que l'on observe la principale différence avec les théories de psychologie de l'espace ou de psychosociologie de l'espace qui conservent une orientation très hypothético-déductive. Ainsi, si la psychologie nous aide à aborder les individus dans la diversité des mécanismes par lesquels ils entrent en relation avec l'espace, il convient également de s'attarder sur l'environnement en ce qu'il est

considéré par la psychologie environnementale comme un véritable actant (Lussault, 2003a), dont la réalité et la capacité d'agir doit être tout autant analysé, qui plus est lorsqu'il s'agit de comprendre un processus qui met en relation les individus et leur environnement. La psychologie environnementale peut contribuer à gérer et aménager les espaces, objectif vers lequel nous tendons également par notre ancrage dans l'urbanisme.

1.4.3. Les notions d'appropriation, d'identification et de chez-soi ou des manières de qualifier les relations à l'espace

L'appropriation constitue le mécanisme par lequel s'établit toute relation d'un individu à un objet dans laquelle l'individu s'engage personnellement. Il s'agit d'un double processus d'adaptation d'une chose à soi et de transformation de cette chose en un support de l'expression de soi. L'expression de soi au travers d'une chose consiste à la faire sienne, c'est alors une action dont la visée recherche un équilibre entre des attentes et une forme d'usage (Serfaty-Garzon, 2002a). Ces volontés conscientes ou inconscientes participent en même temps à illustrer l'identité d'un individu tout comme à la forger. L'appropriation s'apparente à une dynamique qui s'installe dans la recherche d'équilibre et de stabilité intérieure. C'est une sorte de confrontation entre le « moi » intérieur et les autres, la société qui impose ses normes, ses codes et ses valeurs autorisant ou empêchant l'accomplissement de cet acte au final synonyme d'épanouissement, comme son inverse serait synonyme de mal-être. C'est par cet angle de vue que la psychologie aborde l'appropriation y voyant l'occasion d'un engendrement du sujet, au sens où ce processus contribue à faire advenir l'individu comme un être maîtrisant un espace en conférant à celui-ci les qualités d'un lieu personnel (Serfaty-Garzon, 2002a). Néanmoins l'appropriation ne réfère pas qu'à une construction dans le temps passé et révolu, elle se conjugue à plusieurs temps et fait entrer en tension dans le présent cette rémanence du vécu avec la projection de l'avenir.

Lefebvre avec son ouvrage « *Le droit à la ville* » fait de l'appropriation une sorte de condition *sine qua non* de la vie quotidienne. P. Serfaty-Garzon reprend la pensée de Paul-Henri Chombard de Lauwe pour établir sa définition de l'appropriation, qui met en avant le fait que les individus se trouvent souvent face à un sentiment de désappropriation tant leur impuissance vis-à-vis d'un acteur économique, juridique et institutionnel est grande, instaurant, du fait qu'ils n'ont pas la possibilité d'exprimer leurs attentes, la dialectique espace conçu/espace vécu. Néanmoins tout deux (Lefebvre et Chombard de Lauwe) font apparaître la dimension collective de cette notion d'appropriation, l'un en fait le socle d'un « droit à la ville » tandis que l'autre souligne les « rapports de dominance, liés à la conquête et à la défense de la propriété de l'espace urbain » (Serfaty-Garzon, 2002a: 28)

Il apparaît évident, à ce stade de la réflexion, que la relation individu-espace est loin d'être passive ou subie par l'individu : il s'y implique personnellement pour se construire. En effet, la manière dont les individus apprivoisent l'espace par leurs pratiques spatiales constitue un véritable révélateur de l'appropriation qui les sous-tend.

L'individu développe une réponse affective à l'environnement, laquelle se traduit par une attirance ou un rejet envers le lieu. Morval qualifie à cet effet certains lieux de centripètes

ou de centrifuges en tant qu'ils génèrent des comportements d'évitement/contournement ou de rapprochement/ancrage, sans pour autant présenter ces couples comme des antonymes. Les travaux menés en psychologie environnementale sur les liens entre l'appropriation de l'espace et l'attachement au lieu de travail en insistant notamment sur les conséquences induites en termes de rendement, de motivation, de participation etc., ont montré que d'une certaine manière l'espace « sera toujours considéré comme un lieu physique porteur de valeurs matérielles auxquelles sont rattachées des valeurs affectives et psychosociales. » (Morval, 2007: 81). En effet « la psychologie environnementale d'inspiration anglo-saxonne considère pour sa part, sous l'influence des travaux de Fried (1982) puis de H. Proshansky (1983) que la dynamique de cette expression spatiale se fonde sur le sentiment d'une identité spatiale (*a sense of spatial identity ou place identity*) [...] Dans cette perspective, certains lieux deviennent ainsi en quelque sorte partie de soi. A ce titre, ils fournissent la base des processus d'appropriation de l'espace » (Serfaty-Garzon, 2002b: 67)

Si l'on se réfère à l'approche de psychologie de l'environnement développée par De Waele, l'appropriation doit être pensée comme mode de transaction avec l'environnement qui s'exécute à partir de la perception de l'espace entendue comme processus d'entrée (De Waele et al., 1986). Elle intervient à un niveau individuel et se constitue comme l'affirmation d'une identité puisqu'elle engage la construction de soi. S'ensuit la formation d'une carte cognitive qui permet la délimitation d'un territoire avec des marqueurs bien identifiés lesquels conduisent ou non vers une forme d'attachement au lieu. S'approprier un lieu ce n'est pas tant le posséder que l'investir, l'utiliser et le façonner de telle sorte qu'il incarne un prolongement de soi en tant qu'il occasionne la réalisation de soi. Inversement Morval souligne la déclaration de Proshansky lors de la Conférence Internationale de l'espace en 1976 pour qui le concept d'appropriation de l'espace n'admet pas un début et une fin mais se construit sans cesse au fil du temps et dans des endroits symboliques (Morval, 2007), il permet une évaluation continue de l'environnement qui peut réussir ou échouer. Perla Korosec-Serfaty s'étant vu confier la responsabilité scientifique de ce colloque nous livre dans un compte-rendu l'appropriation scientifique qu'elle s'est faite des débats à des hypothèses et des expériences à propos de la vaste question de l'appropriation de l'espace (Korosec-Serfaty, 1977). Nous en retiendrons principalement l'idée qui a émergé pendant les séances plénières et selon laquelle l'appropriation se conçoit en deux temps : le premier réfère à une appropriation-perception à partir duquel les individus décryptent la réalité qui les entoure et une appropriation-identification indiquant une affinité de l'individu envers l'espace dans lequel il se trouve et s'exprime (Cf. Chapitre 2, Figure 2, 1.2). Ces deux temps ne doivent cependant pas être envisagés comme se déroulant l'un après l'autre, la perception influence certainement l'identification tout comme l'identification fait évoluer la perception. L'appréhension de l'espace est alors fortement liée à la constitution d'une identité de lieu, comme l'une des dimensions de l'identité personnelle qui se forme en lien avec un lieu et représente une forme d'ancrage psychologique souvent traduite par le phénomène d'appropriation. L'identité de lieu participe de l'appropriation de l'espace qui en fait un espace intime, de familiarité, affectif. Les comportements d'appropriation de l'espace s'expriment selon des degrés divers et réfèrent ainsi notamment à l'enracinement, l'attachement, la formation d'un chez-soi qui représentent pour l'individu la reconnaissance de sa propre maîtrise à travers l'activité sensorielle, motrice

et perceptive. Ces divers stades seront précisément évoqués lorsque nous développerons l'échelle temporelle du rapport affectif à l'espace (Cf. chapitre 3).

L'espace se déforme au gré des variations individuelles des phénomènes de perceptions et d'identification, dues à des changements personnels (âge, évolution des pratiques, ancienneté de la connaissance de l'espace) faisant advenir de nouvelles significations contribuant à reconstruire les territorialités. L'appropriation est un processus ininterrompu conduisant à des stades successifs d'apprentissage et de prise de conscience de l'espace en lui conférant un caractère de familiarité du fait de l'assimilation en une sorte de mainmise sur les caractéristiques particulières qui forment cet espace. Ce système d'emprise sur les lieux se traduit par des formes de possession et d'attachement dues aux modifications physiques d'occupation, de transformation, ou tout simplement d'utilisation de l'espace dans une variante personnelle. Cette emprise sur l'espace s'assimile alors à une forme d'appartenance qui amène l'individu à se constituer un chez-soi par projection de son univers mental sur la matérialité de l'espace physique environnant. Autrement dit cet ajustement de l'espace en fonction des besoins de l'individu indique que ce rapport à l'espace ne peut être prédéterminé puisque l'individu par adaptation, que ce soit par effet de personnalisation (reflet de l'identité personnelle) ou de marquage (signer un espace pour y inscrire son moi), agit sur ce dernier lui attribuant une symbolique personnelle.

Si, comme développé précédemment, ce sont effectivement les modes de relation que l'individu s'approprie plus que les objets ou les choses présentes dans son environnement, il est plus pertinent de se pencher sur ces marqueurs qui permettent de créer le lien ainsi que le propose De Waele (1986). Ces marqueurs ont d'ailleurs fait l'objet de nombreuses recherches dont notamment celles de Gibson (Gibson, [1979] 1986) qui fut le premier à identifier les *affordances* pour désigner les possibilités d'interactions entre ce qu'offre l'environnement et ce qui semble intéressant ou non pour l'individu à saisir. Un modèle du processus d'attachement au lieu a ainsi été établi, ces auteurs le nomment : Place-Process-Attachment (Scannell et Gifford, 2010). Nous reviendrons sur ce modèle dans le chapitre 3 au cours duquel le rapport affectif et l'attachement seront distingués afin d'éviter toute confusion terminologique inhérente à ces deux notions du fait de la difficulté de parvenir à un consensus définitionnel dans les divers champs disciplinaires qui les mobilisent.

1.4.4. Les formes de contrôle de l'individu sur son environnement : le rôle des processus d'identification

Si l'on poursuit plus avant l'examen des manières dont les individus investissent certains espaces plus que d'autres, si l'on cherche à comprendre les mécanismes à l'œuvre, se pose inévitablement la question du lien que l'on affirme souvent comme systématique entre territoires et identités. Or F. Guérin-Pace et E. Filippova affirment que la dimension spatiale n'est pas forcément constitutive de l'identité individuelle ou du moins pas nécessairement en tant que dimension principale (Guérin-Pace et Filippova, 2008). Le sentiment d'appartenance constitue un trait de l'identité individuelle, développé par les multiples attaches : aux lieux de la vie familiale, du lieu de naissance, aux lieux de l'enfance en passant par les lieux fréquentés dans un réseau amical, chacun se construit un réseau d'appartenance qui évolue au fur et à

mesure qu'évolue la personne et qui sera mobilisé de manière différenciée tout au long des étapes de la vie (Guérin-Pace, 2006). S'interroger sur le sentiment d'appartenance revient à se poser la question du sens donné aux lieux, fréquentés ou imaginés pour faire que l'individu se sente être de ce lieu, se définissant par ce lieu. Le sentiment d'appartenance est une façon d'exprimer un attachement affectif pour un ou plusieurs lieu(x) par la manière dont l'individu se les est appropriés, les a expérimentés. Ripoll et Veschambre parlent alors « d'appropriation existentielle » pour évoquer le sentiment de se sentir à sa place voire chez soi quelque part (Ripoll et Veschambre, 2005). Se sentir appartenir à un espace ou avoir le sentiment que cet espace nous appartient contribue au processus d'identification (Belhedi, 2006). L'auteur précise que l'espace est un outil d'ancrage matériel qui facilite les processus d'identification et d'appropriation. L'identité est en effet très souvent envisagée et par conséquent questionnée dans un rapport à l'espace, ce dernier se révélant fréquemment multi-scalaire ainsi que le souligne France Guérin-Pace à la suite d'une grande enquête portant sur la construction des identités (enquête *Histoire de vie*, Insee¹⁷, réalisée en 2003).

Les référents spatiaux identitaires fréquemment mobilisés par les individus varient de l'échelle locale à l'échelle nationale avec une forte proportion de personnes (55% des sondés) se déclarant « être » d'une commune (Guérin-Pace, 2006). Finalement ce n'est pas tant de connaître le niveau spatial qui nous importe que la manière dont l'espace fonde et consolide cette identification. Il s'agit de saisir les mécanismes à la base de l'appartenance envers et pour un espace, que celle-ci soit conscientisée ou non, désirée ou subie, exhibée et/ou revendiquée (Belhedi, 2006) afin de mettre en lumière comment cette intériorisation de l'espace génère le phénomène d'identification. D'une certaine manière, en clarifiant la formation du sentiment d'appartenance à l'espace sur la base des mécanismes d'appropriation, il devient possible d'appréhender ce qui fait qu'un individu s'identifie à l'espace jusqu'à s'y sentir attaché. Le sentiment d'appartenance se présente effectivement tel un processus interactif par lequel les individus sont interreliés à l'espace se définissant dans un rapport étroit avec lui, fondé notamment sur l'appropriation et dont le lien s'exprime par des mécanismes divers, de l'attachement à l'enracinement en passant par l'ancrage. Ces manifestations concrètes des liens qui se créent entre l'individu et l'espace ont été très largement discutées en psychologie environnementale. C'est en nous référant principalement à cette discipline que nous montrerons comment l'individu s'empare de son environnement pour *être*, tout comme il *est* par son environnement. Ces fortes interactions entre l'identité de l'homme et son milieu conduisent au développement chez l'individu de sentiments afférant à l'espace. Par conséquent, réfléchir à ce que sont les mécanismes d'appartenance, d'attachement, d'enracinement ou d'ancrage à l'espace revient à questionner les interactions entre l'espace et l'individu. L'espace considéré dans ses caractéristiques matérielles et fonctionnelles devient lieu dès lors que l'individu lui attache une charge symbolique contribuant à fonder son identité personnelle par l'identification de cet espace. Ainsi l'espace assoit la construction identitaire

¹⁷ Des enquêteurs de l'INSEE ont interrogé, à leur domicile, 8 403 personnes réparties sur le territoire national. Le groupe de conception de l'enquête *Histoire de vie* a réuni pendant près de trois ans des personnes d'appartenance disciplinaire différente : sociologue, psychologue, géographe, économiste, statisticien. L'INED, l'INSERM, le ministère des Affaires sociales, du Travail et de la Solidarité, le ministère de la Culture, et la Délégation interministérielle à la ville ont été partenaires de l'INSEE dans ce projet.

par les aménités qu'il propose et l'identification de l'individu à cet espace contribue à le déformer via les contours de l'appartenance. Ce rapport intériorisé de double appartenance mis en évidence par Belhedi rappelle que le territoire envisagé comme support d'identité ou comme producteur d'identité est un *a priori* de beaucoup d'analyses géographiques (Guérin-Pace et Guermont, 2006). Or, tel que nous le rappelle Guérin-Pace et Guermont il ne faut pas confondre l'identité d'une entité géographique laquelle se définit par ses caractéristiques concrètes telles que son site, sa situation, son patrimoine etc. avec le caractère géographique que peuvent recouvrir les identités individuelles. Le risque est d'assigner telle ou telle identité à un individu parce qu'il réside, habite, fréquente tel ou tel territoire, ce qui ne doit pas être considéré comme une relation évidente et systématique puisque chacun a sa propre identité sans entretenir les mêmes rapports au territoire que les autres habitants en terme d'appropriation ou d'appartenance (Barth, 1969).

L'individu choisit ou non de mobiliser tels ou tels objets géographiques pour se forger son identité qui se révèle être selon Debarbieux « le produit d'un exercice de conscientisation de soi » (Debarbieux, 2006: 342). Ce qui sous-entend que l'identité individuelle ne rejoint pas nécessairement l'identité collective même si elle permet de l'appréhender (Belhedi, 2006; Guérin-Pace, 2006) en ce que celle-ci désigne « le sentiment et la volonté partagé par plusieurs individus d'appartenir à un même groupe » (Debarbieux, 2006: 342). Présenter de la sorte, l'identité se présente comme une médiation essentielle du rapport à l'espace et à la société des individus (Di Méo, 2002). Une médiation qui évoque le phénomène d'appropriation puisque dès lors que l'espace de vie (les pratiques) et l'espace vécu (les représentations) sont considérés par la dimension identitaire, ils se muent en un territoire, ce dernier étant défini de manière courante voire dominante en référence à l'appropriation (Veschambre, 2005). L'identité lorsqu'elle se réfère à l'espace repose sur le principe d'incorporation d'objets représentés par un sujet socialisé (Di Méo, 2002: 179). Ainsi la référence au territoire très présente dans la définition de l'identité donne à Di Méo l'occasion de s'interroger sur les rapports entre territorialité et identité, deux notions qui renvoient à des considérations en lien avec l'appartenance qu'elle soit individuelle ou collective. La territorialité est simplement considérée par cet auteur comme le rapport interactif entre sujet et objet sans que soit fait référence au principe d'intériorisation de l'extériorité, présente en revanche lorsqu'il s'agit de construction identitaire.

Nous pouvons à présent nous focaliser plus précisément sur les différentes configurations que peut recouvrir l'identité lorsqu'elle se réfère à l'espace. Si l'identité est perçue comme un intermédiaire entre l'espace et l'individu, elle peut autoriser la compréhension de la relation qui s'instaure entre les deux. De l'attachement à l'enracinement en passant par les processus d'ancrage à l'espace, il convient de mieux cerner ces différents phénomènes affectifs et de déterminer si éventuellement leur construction temporelle fait que l'une en génère une autre, tout en cherchant à déterminer si les mécanismes à l'œuvre sont identiques ou non. Outre le sentiment d'attachement à un espace que nous définissons succinctement avant de lui consacrer un développement plus conséquent en chapitre 3, nous proposons de revenir sur les termes d'enracinement, d'ancrage ou d'appartenance en tant qu'expressions d'un rapport à l'espace engageant l'identité individuelle. En reprenant les écrits

de Hidalgo et Hernandez (Hernandez et al., 2007), nous pouvons dégager une définition fréquemment donnée pour l'attachement au lieu qui consiste à le voir comme un lien affectif entre un individu et un lieu spécifique, dont le trait caractéristique consiste en une tendance pour l'individu à vouloir maintenir une relation étroite avec le lieu en question. Ce concept d'attachement se voit relié à d'autres concepts en ce qu'il mobilise des recherches sur les liens qu'entretiennent les individus à leur environnement et notamment au concept de « place identity » développé par Proshansky pour lequel le lieu est un composant fondamental de l'identité personnelle (Proshansky et al., 1983). Le « place identity » peut être défini comme la façon qu'ont les individus de déclarer leurs identités en s'annonçant appartenir à un lieu spécifique. La difficulté face à tous ces concepts qui traduisent une relation personnelle sous forme de lien affectif, symbolique ou identitaire demeure de clarifier leurs interactions. Bien souvent, selon les auteurs ce sont les termes d'attachement, d'identité au lieu ou d'enracinement qui seront employés l'un pour l'autre car ils sont considérés comme synonymes. Pour d'autres comme Lalli, certains concepts contribuent à en définir d'autres, il nous précise ainsi que l'attachement au lieu est une dimension de l'identité de lieu (Lalli, 1992). L'attachement au lieu est également perçu comme un construit multidimensionnel qui comprend des facteurs tels que l'identité, la dépendance au lieu, les liens sociaux (Kyle et al., 2005).

Certains résultats de recherche ont tendance à entraîner une confusion entre les concepts de place identity et de place attachment du fait que fréquemment les échantillons choisis réfèrent à des personnes originaires du lieu et y ayant vécu pendant une longue période. Ce biais fréquemment introduit à en croire la recension qu'en ont fait Hidalgo et Hernandez conduit à de fortes corrélations entre le fait d'être attaché à un lieu et le fait de s'y identifier alors même que ces deux types de rapport au lieu peuvent être dissociés étant donné qu'un individu peut tout à fait manifester un attachement fort pour un lieu sans s'y identifier et inversement (Hernandez et al., 2007). L'identité du lieu tel qu'énoncé précédemment prend essentiellement appui sur les caractéristiques physiques de ce dernier. Les dimensions sociales ne semblent pas être considérées alors même que France Guérin-Pace (2007) explique que le sentiment d'appartenance au quartier est constitutif de l'être social à travers notamment l'investissement local et la sociabilité. L'attachement au quartier est abordé, dans la recherche menée par Guérin-Pace, sous l'angle de l'appartenance ce qui explique certainement que soit fait référence aux interactions sociales plus qu'aux déterminants physiques de l'environnement. Les résultats de son enquête sur le sentiment d'attachement démontrent que l'appartenance n'est pas un mécanisme qui fonctionne selon le même processus que l'attachement, même si en revanche ils peuvent se renforcer mutuellement. « Ainsi se situer à l'échelle du quartier renforce le développement d'un attachement marqué au quartier et, réciproquement, manifester un attachement au quartier accroît la probabilité d'inscrire son lieu de résidence à l'échelle du quartier. » (Guérin-Pace, 2007: 162). Se sentir de quelque part, éprouver un sentiment positif envers un espace constitue un facteur de la construction identitaire au même titre que les personnes attachées à un espace utilisent fréquemment le référent spatial pour dire qui elles sont.

L'enracinement constitue à cet égard un ancrage spatial de l'individu en un lieu comme le mode dominant par lequel l'être connaît le reste du monde à partir de ce point où il s'est installé, où il a construit son lieu de vie. L'enracinement, avec l'identité du lieu et l'appropriation du lieu, constitue l'un des trois types de relations fondamentales entre l'homme et les espaces dans lesquels il se trouve, que distingue la psychologie environnementale (Moles, 1992). L'enracinement désigne une forme de rapport à l'espace, il intervient dans l'expression de l'identité personnelle puisqu'il désigne le lieu d'identification, le point de référence pour tout action. À l'inverse, l'on parle d'errance lorsque l'individu attribue une valeur identique à tout lieu, sans pour autant vouloir dire qu'il ne se les approprie pas, c'est un autre comportement d'appropriation au même titre que l'enracinement, mais il demeure moins courant.

L'ancrage que l'on pourrait facilement considérer comme synonyme d'enracinement s'apparente davantage à un construit de l'individu tandis que l'enracinement, pour sa part se révèle plus être le résultat d'un être-là donné notamment par le fait que le lieu de naissance ne laisse pas indifférent (Feildel, 2010: 413). En effet l'étymologie du terme indique le fait d'être enraciné, d'être fixé profondément et solidement en un lieu précis. L'enracinement apparaît alors comme un point duquel on ne peut pas partir, un point d'accroche à partir duquel l'individu va composer ses pratiques de mobilité. L'enracinement est un mode d'être dans l'espace tandis que l'ancrage s'apparente à une maîtrise de l'espace à un faire avec l'espace, puisqu'il s'agit d'une portion de celui-ci à partir de laquelle se construit l'individu et les relations qu'il développe envers d'autres espaces. Ces rapports aux lieux, que l'on détaillera dans le chapitre 2 comme un art de faire avec l'espace prennent toutes leurs significations par comparaison avec le lieu d'enracinement. Ce(s) lieu(x) ainsi pratiqués et vécus en dehors du lieu d'enracinement prennent la dénomination de point d'ancrage en tant qu'ils constituent les points de départs d'explorations extérieures (Rémy, 1996). L'enracinement se présente comme un ancrage particulier à partir duquel se formeraient les divers ancrages. Ces derniers ne donnant pas lieu tel que l'exprime l'enracinement à une fixation ou à un point d'implantation mais pouvant prendre forme par les mobilités. Ainsi, la définition du point d'ancrage adoptée par J. Rémy (1996) et sur laquelle Nathalie Brevet (2008) se repose, a pour objectif de montrer que les relations entre ancrage et mobilité ne sont pas nécessairement antinomiques. À l'inverse, elles se nourrissent l'une de l'autre en s'influençant mutuellement. N. Brevet analyse ainsi en prenant notamment appui sur J. Remy la manière dont les mobilités se font et prennent sens à partir de l'ancrage et comment l'ancrage suscite et génère des pratiques de mobilités qui ne pourraient être considérées comme telles si les points d'ancrage n'existaient pas (Brevet, 2008). L'hypothèse de sa recherche se base à ce titre sur le mouvement en tant que révélateur des ancrages. Point de vue que l'on retrouve chez Elsa Ramos pour qui « L'ancrage n'apparaît donc pas comme nécessairement attaché à un territoire géographique, il peut être territorialisé dans des espaces définis de façon plus large : des objets, des sensations, des goûts... » (Ramos, 2005: 3). Les ancrages quelles que soient leurs formes méritent d'être considérés en tant qu'ils établissent des liens, une relation d'attachement pour certains espaces. Elsa Ramos distingue ainsi « l'ancrage en dur » de « l'ancrage à disposition ». Le premier réfère à un espace en dur souvent symbolisé par la maison tandis que le second exprime un ancrage sous forme d'objets ou tous autres aspects plus sensoriels tels que des goûts ou des odeurs que

l'individu garde toujours avec lui ou qu'il peut voire raviver par une senteur particulière ou une sonorité typique. La sociologue présente donc l'ancrage comme un mécanisme de gestion de la séparation d'avec ces points, objets, bruit d'ancrage qui place l'individu en perpétuelle tension entre un ici et un ailleurs, entre des lieux d'enfance et/ou de vacances et des lieux de la quotidienneté.

Ces définitions de l'ancrage montrent qu'il s'agit d'un lien d'appropriation spatiale à la fois statique et dynamique par lequel l'individu ressent un espace comme le sien et s'y sent ancré. L'ancrage met ainsi en lumière la valorisation symbolique et affective que l'individu accorde à un espace. Il peut se définir par l'intrication de liens et lieux dans laquelle les liens affectifs font lieu ou les liens sont le lieu de l'affectivité permettant de considérer l'ancrage comme cet ensemble de liens et de lieux auquel l'individu s'attache, se rattache. Partant, nous considérons que l'ancrage est une dimension de l'attachement au lieu. L'ancrage se différencie de l'enracinement qui apparaît davantage lié à un être-là qu'à un faire avec l'espace développé par l'individu. Le sentiment d'appartenance et l'attachement ne se basent pas sur les mêmes mécanismes même s'ils peuvent s'auto-alimenter, ce qui signifie qu'un individu qui se dit être de quelque part, aura tendance à développer une forme d'attachement envers cet espace. L'appartenance à un lieu renforce le sentiment d'attachement envers celui-ci tout autant que l'attachement envers un lieu accroît la possibilité que l'individu veuille s'y inscrire (en y installant son lieu de résidence par exemple.)

Cette exploration des concepts d'appartenance, d'ancrage et d'enracinement aura permis, non pas tant l'obtention d'une connaissance fine et précise des concepts mais davantage la mise en lumière des liens qui les relient en insistant sur le fait que chacun, d'une manière différente, donne à voir une forme d'attachement à l'espace. Concept qui semble alors recouvrir de multiples dimensions, ce qui fera l'objet d'une analyse plus approfondi dans le chapitre 3 pour démontrer ce qui nous permet de le considérer comme une des modalités du rapport affectif et non comme il est parfois fait mention de le considérer comme un synonyme.

Cette première section n'avait pas la prétention de retracer l'histoire de l'évolution du concept d'habiter mais tout au plus de réussir à montrer que les évolutions qu'il a connues ont influencé plus ou moins fortement la façon dont il est aujourd'hui considéré. La seconde section présentant les manières de faire avec l'espace ne pouvait être entièrement comprise sans ce préalable, selon nous, nécessaire.

Nous sommes ainsi remontée aux prémices philosophiques et poétiques du concept d'habiter, formulé pour la première fois par Heidegger, car il nous est apparu important de comprendre la genèse de ce dernier et les multiples réinvestissements dont il a fait l'objet. Nous avons montré comment les disciplines comme la géographie d'inspiration phénoménologique ou la psychologie dans diverses branches telles que la psychologie de l'espace, la psychosociologie de l'espace et la psychologie environnementale ont intégré ce concept pour étudier les relations que l'homme entretient avec le milieu qui l'environne. Ainsi si la philosophie d'Heidegger conçoit que l'homme est pour autant qu'il habite et par le fait

qu'il habite, l'habiter est positionné comme la condition fondamentale de l'être, ce que Berque nomme la relation écouménale à l'espace. D'autres philosophes tel Bachelard ou Sansot considèrent également, à l'instar d'Heidegger, la relation de l'homme à l'espace dans sa dimension poétique en insistant sur la manière dont l'homme est nécessairement affecté par le monde qui l'entoure. Nous avons également montré que la géographie ne s'éloigne pas non plus de ces définitions et aborde avec Dardel la géographicité de l'être en tant qu'expression du lien ontologique qui lie l'homme à la terre. L'homme est ainsi défini comme un être affecté par l'espace qui l'entoure tout autant qu'il l'affecte en retour par les valeurs et significations qu'il lui accorde. La notion d'espace vécu proposé par Frémont poursuit cette lecture phénoménologique des rapports individus-espace et commence à orienter les considérations du concept d'habiter au-delà des liens ontologiques en introduisant au cœur de ces réflexions les représentations comme manières de qualifier l'espace. La psychologie environnementale participe de l'évolution de la pensée puisque par l'analyse des interactions homme-environnement, elle conduit à mettre en évidence les mécanismes d'appropriation et d'identification comme autant de manières instaurées par les individus pour habiter l'espace et être habité par l'espace

Ainsi, après avoir souligné que le concept d'habiter est issu de courants d'origine philosophique et phénoménologique pour exprimer une relation ontologique qui lie l'homme à son milieu de vie, nous proposons d'axer la section suivante sur un courant géographique lequel considère le rapport des individus aux lieux par leurs pratiques spatiales et les significations afférentes.

Section 2. L'individu fait avec l'espace

La seconde partie de ce chapitre est consacrée à l'analyse de l'habiter en tant que manière de faire avec l'espace. Nous mettrons principalement l'accent sur la reconnaissance de la pratique des lieux en ce qu'elle permet d'envisager l'habiter au-delà de la conception ontologique précédemment présentée. Nous questionnerons ainsi en suivant Herouard (2007) les fondements de l'habiter en cherchant à identifier si ce concept peut être reconnu comme une réactualisation de la notion d'espace vécu. Les pratiques et significations de l'espace seront alors abordées comme les manières de désigner l'habiter et contribueront à alimenter notre réflexion quant à savoir s'il s'agit d'un glissement théorique relatif à ce concept qui poserait que l'habiter se définit comme le « faire avec l'espace » se substituant ainsi à la théorie initiale de l'habiter en tant qu'« être-là dans l'espace » ou si nous sommes face à une nouvelle théorisation conciliant ces deux approches pour le moins complémentaires.

L'habiter est alors considéré comme le sens que la personne donne à sa spatialité laquelle se définit comme l'ensemble des pratiques de l'individu dans l'espace, en tant que celui-ci représente une ressource. Ces rapports entre l'individu et l'espace se conçoivent désormais tel un jeu de distances qui s'instaure dans une nouvelle configuration de l'habiter, aujourd'hui fortement influencée par les pratiques de mobilité aux échelles variées de la spatialité. Nous insisterons alors sur la spatialité qui se forme en prenant appui sur la construction identitaire de l'individu pour affirmer que ces deux dimensions sont co-constitutives de l'habiter. Enfin, nous terminerons cette rétrospective théorique en continuant la réflexion qu'a initiée Thierry Paquot au sujet d'une clarification conceptuelle entre Habiter et l'Habiter, sur ce qu'indique la différence entre le verbe et le substantif (Paquot, 2007).

2.1. L'Habiter comme l'ensemble des pratiques des lieux

2.1.1. Habiter : au delà d'un être-là-au-monde

Trouvant sa légitimité dans le fait qu'à présent la géographie accepte d'importer des approches phénoménologiques, et notamment dans le contexte de changement sociétal où la mobilité des individus ne cesse de s'accroître, Mathis Stock évoque l'avènement « d'une société à individus mobiles » (Stock, 2005), il cherche à déterminer si cette transformation majeure de la société influe sur le sens donné aux lieux par les pratiques nouvelles qu'elle engendre. Le géographe interroge ainsi les dimensions spatiales des pratiques des lieux par les individus en ayant recours aux valeurs et significations que révèlent les formes d'investissement des lieux, les choix opérés et les manières de pratiquer les lieux.

Effectivement, Mathis Stock estime que l'habiter ne peut se concevoir uniquement comme « géographicité », au sens où les représentations, l'imaginaire et les significations ne suffisent pas à expliquer la nature des rapports complexes qu'entretient l'individu avec les lieux dans la société poly-topique actuelle. L'auteur ne remet pas en question le fait que l'homme soit ontologiquement affecté par l'espace, il reconnaît que la géographie a appréhendé les relations individus-espace par les représentations ou encore l'imaginaire, cependant il estime

que cela ne suffit pas pour connaître ce que recèlent les pratiques habitantes. Il affirme que cette géographicité évoquée par Dardel, n'a pas d'existence en elle-même : elle est toujours-déjà-là en fonction d'un but, d'un objectif. Il nous précise ainsi que « le rapport aux lieux n'existe pas en lui-même, indépendamment d'un projet de vie, des pratiques d'un grand nombre ou d'un petit nombre de lieux » (Stock, 2004). Stock considère ainsi que l'individu a toujours une forme d'intention dans ses relations à l'espace. Il considère que le rapport à la Terre en tant que dimension ontologique de l'être humain ne peut être envisagé si on lui en extrait les pratiques. En d'autres termes, l'*  tre-là* que nous mentionnions précédemment comme fondement d'une science de l'habiter est actualisé en suivant l'une des évolutions majeures qu'a connue la société depuis les écrits d'Heidegger et qui lui paraît, à juste titre nous semble-t-il, opportun de prendre en considération. Stock émet la thèse d'un habiter aux confins de l'articulation entre pratiques et significations des lieux et non plus uniquement d'un habiter en tant que relation qui s'instaure entre les individus et la Terre mais entre les individus et les lieux. La distinction ainsi opérée entre la Terre et les lieux traduit ce passage d'un individu considéré comme un être-là à un individu qui fait avec le là. La Terre n'est plus seulement le milieu qui accueille et lui offre sa condition d'être sur la terre, elle devient ce que l'homme en fait soit un ensemble de lieux qui sont autant d'espaces investis et signifiés par l'individu. L'habiter est ainsi « dépouillé de sa connotation écologique et cosmologique pour ne retenir que la dimension 'topique' et symbolique » (Stock, 2004). Il rejoint de cette façon la pensée émise par Pezeu-Massabauu sur le fait que « nous n'existons que par les lieux », en ce qu'il les considère comme les dépositaires d'une pratique de l'habiter (Pezeu-Massabauu, 2007: 11). La Terre en tant que milieu renseignant sur la localisation n'intéresse guère ce géographe qui souhaite mettre au jour le « *contexte* des pratiques, la *topicit  * des pratiques et les *référents* des symbolisations humaines » (Stock, 2004). Le rapport à l'espace questionné dépasse le seul rapport aux lieux et considère la façon de *faire avec* l'espace. Il n'est donc plus question d'un individu dans l'espace mais d'un individu qui au-delà du fait d'*  tre-là*, fabrique, participe à la constitution de son *  tre* en mobilisant le là. Ce là, nous rappelle-t-il, n'est plus uniquement un seul lieu géographique correspondant généralement au lieu de résidence ou encore si l'on suit Dardel référant à la Terre, il est l'ensemble des lieux pratiqués par l'individu, ce qui définit sa spatialité. Ce rapport aux lieux ainsi mis en exergue, ne l'est plus selon la manière des géographes d'inspiration phénoménologique qui voyaient en cette relation l'explication de la nature de l'être comme celui qui reçoit le Monde, dont l'être est déterminé par le Monde se laissant affecté par lui pour ensuite exprimer ses affects envers lui. Pour Stock, les individus ne reçoivent plus leur *  tre* du monde, il y a une intentionnalité    *  tre* dans les desseins qu'anime chacune des actions entreprises sur, avec et dans l'espace. Les significations accordées aux lieux sont alors supposées être directement en lien avec la finalité des actes engagés. L'habiter désigné de la sorte comme l'ensemble des pratiques des lieux est envisagé en tant que les rapports aux lieux qu'il désigne induisent une relation signifiante (Stock, 2006). L'intelligibilité de cette approche réside dans le fait que l'utilisation des lieux n'est pas perçue uniquement à l'aune de fréquentations mais bien comme une expérience du lieu informant sur la spatialité des individus, entendue comme cette capacité qu'ils détiennent à organiser et maîtriser leurs actions sur l'espace. Ces moyens mis en œuvre pour « dominer » l'espace tel qu'il se présente et le faire advenir tel que le souhaite les individus constituent un point d'intérêt essentiel pour

appréhender la relation de co-construction qui s'établit entre les individus et les lieux géographiques. La compréhension de se *faire avec l'espace*, tel que l'a nommé Stock, interroge les manières de faire comme révélatrices des significations accordées aux lieux. Significations qui s'avèrent changeantes au même rythme que l'intentionnalité en actes des individus varie puisque, ainsi que nous l'évoquions en nous référant une fois de plus à Stock, le sens donné aux lieux dépend du but avec lequel il est investi. Derrière cette volonté, ce choix, cette conscience déterminée/orientée vers un objectif se situe la justification des modes d'habiter en tant qu'ils caractérisent les diverses manières qu'ont les individus d'accoler une interprétation envers chaque lieu subissant le joug de leur emprise. « Les lieux deviendraient ainsi des « lieux de projet », c'est-à-dire qui sont investis temporairement par les individus pour un projet » (Stock, 2005).

Cette conception de l'habiter par la pratique des lieux géographiques en tant que ceux-ci détiennent une signification par l'intentionnalité qui anime ces modes de faire avec l'espace, nous la mobilisons pour questionner la relation individus-lieux dans sa considération affective afin de savoir si cette modalité particulière de l'habiter peut-être mise en lien avec le ou les motifs qui guident la pratique. Elle ne s'assimile pas à une nouvelle façon de penser l'habiter qui rendrait caduque l'argumentaire développé par Heidegger, au contraire elle la complète par une réactualisation en accord avec les changements sociétaux qui amènent à ne plus nécessairement se focaliser sur l'espace domestique lorsqu'on invoque l'habiter. Ce n'est pas un hasard si les nombreux auteurs (Lussault, Stock, Herouard, etc.) qui aujourd'hui font l'analyse de ce concept utilisent toujours comme référence ce philosophe de renom (Heidegger) pour construire leurs propos. L'habiter en tant que « condition fondamentale des êtres sur terre » continue de questionner les géographes et philosophes contemporains soixante ans après les premiers écrits d'Heidegger. A cela s'ajoute le fait que penser l'habiter par les lieux géographiques rejoint notre questionnement de départ qui pose que les lieux participent, au même titre que les individus, de la formation d'un lien affectif, à l'image de ce que Stock nomme la co-construction de l'habiter, en présentant les pratiques comme le résultat d'une composition co-établie par l'individu et le lieu. Ceci nous permet d'aborder les lieux par leurs potentiels d'affectivité de la même façon que les individus sont considérés dans leurs capacités à rendre effective cette charge affective. Ce mode d'habiter poly-topique dont fait l'hypothèse Mathis Stock (2006) est directement lié à la mobilité accrue des individus sous-entendant que les lieux pratiqués s'ouvrent de plus en plus et ne sont plus principalement concentrés sur l'habitat. Il s'agit en quelque sorte de la mise en évidence d'une distanciation d'avec le chez-soi, voire d'une extériorisation du chez-soi, ce qui revient à s'interroger sur ces modes d'habiter poly-topique afin de savoir s'ils s'apparentent de quelque manière que ce soit à une extériorisation de l'intimité par appropriation de l'espace sous forme de transposition d'un chez-soi à l'extérieur. Par conséquent, un même lieu peut potentiellement avoir de multiples significations, soit autant que d'individus qui l'investissent tout comme ces significations peuvent varier en fonction de ou des raison(s) pour lesquelles l'individu le fréquente ou encore selon le fait que ce lieu soit familier ou étranger (Stock, 2006). Stock propose d'analyser ces pratiques des lieux en tenant compte de tous ces paramètres grâce à l'utilisation d'une grille de lecture (Stock, 2005) dans laquelle il oppose les lieux quotidiens aux lieux hors quotidien et les

pratiques récurrentes, aux pratiques « déroutinantes ». Cette lecture met en lien des pratiques et des types de lieux dans l'intention de souligner les logiques induites.

Une fois encore, il nous semble que nous nous approchons des hypothèses formulées par ce géographe dans notre intention de révéler les liens d'ordre affectif qui s'instaurent entre les individus et les lieux qu'ils habitent. La mise en évidence de la dimension poly-topique des lieux souligne les évolutions de la société dans la manière qu'ont les individus de pratiquer l'espace et qui plus est indique que l'individu cherche selon son intentionnalité le lieu adéquat à sa pratique. Cette recherche d'adéquation entre la pratique et la qualité des lieux peut également être le reflet du rapport affectif entretenu par tel individu pour tel et/ou tel lieu en ce qu'elle renseigne sur les attentes des individus en comparaison de la qualité des lieux (ce qui est propre au lieu, ce par quoi il est ce qu'il est). Stock montre ainsi comment les individus créent les conditions de cette adéquation à partir de choix mentionnant des intentionnalités d'ordre économique, temporelle, sociale et individuelle tandis que nous ambitionnons de comprendre l'instauration du lien individuel et de nature affective avec le lieu. Par l'analyse des pratiques habitantes, nous souhaitons identifier l'existence ou non d'un potentiel affectif des lieux mettant au jour les manières développées par les individus pour habiter affectivement les lieux. Nous cherchons, en nous focalisant sur les modes d'habiter des individus à savoir si les processus de construction et d'évolution qui sous-tendent la formation d'un lien d'ordre affectif aux lieux sont davantage déterminés par l'individu ou le lieu.

Le modèle d'analyse, pour lequel nous avons opté, propose une mise en perspectives des lieux et des individus qui les pratiquent, tous deux appréhendés par les temporalités qui les animent, référant respectivement aux évolutions historiques, urbanistiques des lieux et à leur fonction,¹⁸ et à l'âge ou l'ancienneté de connaissance des lieux par les individus.

2.1.2. L'habiter une notion réactualisée de l'espace vécu ?

L'approche de l'habiter par une démarche géographique n'est pas sans rappeler quelques fondements de l'espace vécu tant elle s'intéresse aux relations privilégiées qu'entretiennent les habitants avec les espaces fréquentés régulièrement ou non. Ne parvenant à trouver aucune définition unanime de l'habiter dans les disciplines qui la mobilise (philosophie, géographie, sociologie, anthropologie, psychosociologie, psychologie environnementale, architecture, aménagement de l'espace et urbanisme) et partant de ce constat, émergea la question de recherche de Florent Herouard quant à savoir si l'habiter fait ou non figure de nouveau paradigme de la géographie (Herouard, 2007). Son questionnement s'articule autour de la compréhension d'un regain d'intérêt que semble manifester la géographie pour le concept d'habiter comme le signe d'un renouveau du concept phare des années 1960, l'espace vécu. Ces deux concepts ne semblent pas si éloignés puisque l'habiter se voit aussi bien révélé par l'ensemble des pratiques des lieux que par l'expression d'une relation ontologique à l'espace. L'espace de vie considéré par les pratiques propres à chaque individu référant à ses cheminements, ses expériences ou ses interactions sociales (Di Méo, 1996) devient espace

¹⁸ La fonction urbaine détermine une dimension temporelle spécifique de l'objet lieu dans lequel s'inscrivent les pratiques des individus.

vécu dès qu'on lui ajoute les dimensions perceptive et imaginaire de l'espace. Ces définitions amènent à se méprendre aisément sur ce que signifie l'habiter au regard de l'espace vécu. Effectivement, si la géographie manifeste un intérêt à s'emparer du concept d'habiter, il nous paraît opportun de suivre F. Herouard dans sa réflexion sur ce qui le positionne en tant que nouveau paradigme ou en tant qu'actualisation de celui d'espace vécu. Le paradigme de l'habiter n'apporte pas une grande nouveauté par rapport à ce que renferme déjà l'espace vécu si ce n'est de mobiliser une inscription phénoménologique pour exprimer cet être-là-au-monde. Les fondateurs du concept (Frémont et Gallais¹⁹) n'ont su se saisir alors de la phénoménologie bien qu'ils revendiquaient proposer une nouvelle approche de la relation individu-espace centrée sur leurs perceptions. Le monde des représentations, édifié et lié à l'être-là d'Heidegger n'a pas été exploré alors même que ces signes, symboles et autres significations témoignent véritablement de l'ancrage de l'homme sur terre en tant qu'il réalise sa condition d'êtres humains mortels (Heidegger, 1958a). C'est principalement ce reproche que formule Herouard à l'encontre de ces géographes qui n'ont reconnu que tardivement le lien de leur approche avec celle de cette discipline alors même que la *humanistic geography* se développait avec des auteurs comme Tuan²⁰ ou Relph²¹ pour apporter de nouvelles connaissances sur l'homme en tant qu'habitant de la Terre. La double dimension de l'habiter heideggerien considère que l'individu perçoit l'espace par son propre système de valeurs ordonnant ainsi la mise en pratiques de ce dernier et en retour les pratiques influencent les perceptions de départ. Pour le dire autrement, l'individu se projette dans l'espace et celui-ci l'informe à l'image d'une boucle rétroactive sur son identité et conditionne les représentations qu'il se fait de lui-même et de lui-même dans l'espace. On retrouve dans cette démonstration du champ des préoccupations des géographes de l'habiter sensiblement les mêmes centres d'intérêts que ceux manifestés par les tenants d'une géographie de l'espace vécu. Finalement l'une ou l'autre de ces approches fait référence à la construction des mondes de l'habitant (Hoyaux, 2003) entendu comme un processus d'appropriation via notamment les pratiques dont la dimension affective se traduit par la capacité pour l'individu de « mettre à proximité les lieux qui lui sont chers et à distance les autres » (Herouard, 2007: 165). Le lieu est cet espace habité, il implique à la fois une centration ponctuelle et une tension entre proche et lointain, ainsi qu'entre différentes formes de temporalités, correspondant non à une fixation territoriale figée mais à une spatiotemporalité dynamique et ouverte (Younès, 2009: 276).

Ces interactions entre l'espace et l'individu qui le perçoit et fréquente, contribuent à transformer l'espace physique en un espace sensoriel et d'action subjectif, soit un espace habité. Di Méo (1998) évoque cette mutation de l'espace de vie à l'espace vécu comme le passage de la pratique concrète et quotidienne à la manière dont les individus se le représentent ou se l'imaginent. Herouard se montre convaincu que la double dimension de l'habiter, par les pratiques ou par les rapports fusionnels, intimes à l'espace se retrouve dans cette transition suggérée par Di Méo. Malgré cette argumentation qui amène à considérer que

¹⁹ Armand Frémont, L'élevage en Normandie : étude géographique, thèse, Université de Caen, 1967

Jean Gallais, Le Delta intérieur du Niger : étude géographique régionale, thèse Université de Paris, 1968

²⁰ Yi-Fu Tuan, (1974), *Topophilia, A study of environmental perception, Attitudes and values* (Prentice Hall edn. ; Englewoog Cliffs).

²¹ Edward Relph, 1976, *place and placelessness*, London, Pion, 156p.

L'habiter ou l'espace vécu sont deux concepts qui tendent vers un même objectif de compréhension des pratiques habitantes en lien avec les représentations qu'ils s'en font, Herouard confronte l'espace vécu à ses propres limites expliquant par là le désintérêt dont il a été l'objet. L'approche par l'espace vécu trop centrée sur l'espace par l'individu et non l'individu dans l'espace s'est vue reprochée d'être trop individualisante avec une tendance à la dérive psychologiste, ce qui aujourd'hui n'est pas le cas d'une géographie de l'habiter dans laquelle l'individu est considéré dans ses interactions sociales et sociétales. L'habiter se fonde sur l'approche par l'espace vécu en ce qu'elle considère les pratiques des individus dans leur espace de vie et comment celles-ci les mènent à s'approprier le lieu, lui donnant un caractère propre. C'est ainsi qu'Herouard propose une approche de l'habiter en mobilisant l'espace vécu dont les bases constituent le socle du rapport que l'homme entretient avec son espace habité. Ainsi les perceptions du monde de l'individu concourent à fonder son être-au-monde dans ses dimensions phénoménologiques quand l'espace de vie objet de ses pratiques modèle les lieux de son habiter.

2.2. Une nouvelle théorie de l'habiter : La question du faire avec l'espace se substitue t-elle à celle d'être avec l'espace ?

2.2.1. L'habiter ou la spatialité typique des acteurs individuels

Michel Lussault considère le concept d'habiter comme un instrument efficace d'appréhension à la fois de l'organisation de l'espace des sociétés et de la spatialité, c'est-à-dire du rapport des individus à la ressource espace (Lévy et Lussault, 2003b). L'espace étant considéré selon son acception comme un jeu de distances orchestré par l'individu entre distanciation, séparation, rapprochement ou évitement permettant aux hommes d'organiser les réalités matérielles et idéelles en fonction de leurs intentionnalités. Il présente ainsi le couple habitat-habiter (espace-spatialité) comme une manière pertinente d'aborder la compréhension de la dimension spatiale de la société en insistant sur la dimension trop souvent restrictive de l'habitat dans sa conception résidentielle qui, bien qu'elle s'y inscrive, ne permet pas de le désigner dans sa totalité. Ce fut pourtant le cas comme l'a montré Thierry Paquot notamment dans des disciplines comme l'architecture où fréquemment l'habiter se présentait dans son sens restreint comme le fait d'être logé, n'incluant pas la portée de la révélation d'Heidegger sur l'origine étymologique du verbe habiter en tant que dériver du mot allemand *bauen* « construire » (Paquot, 2005). Les hommes n'étaient alors pas seulement des êtres qui aménagent leur cadre de vie mais qui sont conscients de leurs présence au monde comme partie prenante de leur être, c'est-à-dire qu'ils bâtissent pour autant qu'ils habitent « au point où l'on ne puisse penser l'un sans l'autre » (Paquot, 2007: 11). Cette conscience habitante sera l'objet de recherches menées sur la vie quotidienne que ce soit par Michel de Certeau ou Henri Lefebvre. De Certeau cherche l'origine de ces « manières de faire » déployées par les hommes (de Certeau, [1980] 1990). Il distinguera notamment les ruses, des tactiques ou des stratégies arguant que chacune d'entre elles constitue un « art de faire » justement apte à détourner les choses telles qu'elles sont présentées par la société. De Certeau présente les pratiques habitantes comme des actes sans cesse renouvelés offrant de multiples manières de

s'approprier l'espace lesquelles ne sont autres qu'une traduction du sens qui leur est donné par les individus. Les pratiques habitantes, définies au titre de compétences, offrent la possibilité de ne plus seulement considérer l'habiter comme un état de l'être qui ressent sa présence sur Terre mais aussi comme une façon d'exprimer sa spatialité. Lefebvre fait également parti de ces auteurs qui ont nettement contribué à ce courant de recherche qui considère que la vie quotidienne est autant que la vie extraordinaire, chargée de sens et de significations, en investissant sur des recherches concernant les pratiques spatiales des résidents de pavillons en collaboration étroite avec Henri Raymond (Lefebvre, [1965] 2001). Il tente d'explicitier l'habiter en l'évoquant par des termes marxistes de « production » ou de « rapports sociaux » qu'il manipule plus aisément que le langage heideggerien ou alors avec des termes propres à la sociologie tels que « l'appropriation », la « forme », la « structure », selon l'analyse faite par Thierry Paquot (2007). En revanche, dans sa préface de l'ouvrage *L'habitat pavillonnaire* dirigée par Henri Raymond, il s'approche davantage du sens qu'Heidegger donne à l'habiter en mentionnant « qu'il fait partie de toutes les dimensions qui permettent de définir l'être humain » en tant qu'espèce, reconnaissant de cette façon l'habiter en tant que condition des êtres sur terre (Lefebvre, [1965] 2001: 9). Lefebvre va plus loin en nous faisant voir l'habiter comme une constitution d'objets et comme un mode d'être et de faire s'exprimant par le langage. Selon lui, les objets mobilisés pour habiter sont généralement investis de prime abord d'une fonction pratique et ensuite ils sont utilisés pour leur signification, laquelle informe alors sur le type de relation engagée. Quant au langage il est la manifestation des façons de vivre et par conséquent devient une expression de la vie quotidienne, en mettant en mots les systèmes de signes que sont les objets qui servent à habiter. Néanmoins, il voit dans l'habiter, la possibilité d'une objectivation dans un ensemble de produits ou de choses comme la maison ou la ville. Par conséquent l'habiter est un double système : « sensible et verbal, objectal et sémantique ». Le problème étant que ces deux systèmes sont en décalage et qu'il est impossible de déchiffrer le système sémantique de l'habiter par les objets de l'habiter et inversement. A cela s'ajoute que l'habiter est un tout qui se présente tel un système complexe et ne peut donc être divisible pour en faciliter son étude, ce qui explique le recours à une méthodologie particulière qui fait appel aux entretiens non directifs, utiles pour atteindre les profondeurs de l'individu mais non suffisants. Il faut les confronter au système des objets liés à l'habiter afin d'atteindre les véritables significations verbales, car il s'agit bien là d'un double message.

Suivant l'acception désormais largement reconnue que l'habitat ne se réduit pas au logement mais contribue à définir le cadre de vie des hommes, l'habiter comme verbe substantivé énonce la manière dont les individus se saisissent de cet habitat pour le façonner et ainsi le rendre habitable. L'habiter ressortit alors d'une analyse de la spatialité des individus. Cette théorie de l'habiter présentée par Mathis Stock comme un faire avec l'espace est énoncée par Lussault comme une dimension inhérente de la spatialité. D'une théorie à la base philosophique, l'habiter prend désormais en compte l'incessante mobilité en tant que composante essentielle du contexte de mondialisation et tend ainsi à renouveler la manière dont est reconnu ce concept en lui accordant une dimension plus géographique que phénoménologique. « L'habiter devient alors la spatialité typique des acteurs individuels » (Lévy et Lussault, 2003b: 441) que l'auteur considère comme la forte interactivité entre ceux-ci et l'espace. Ces deux éléments sont à considérer comme faisant partie intégrante d'une société

et d'une historicité. Il ajoute également que les éléments naturels qui fondent l'habitat tels que l'eau, l'air, la terre et les artefacts matériels doivent entrer en ligne de compte pour qui veut comprendre comment se forment et se déploient les pratiques spatiales et notamment ce qui les fait advenir comme spatialité. Toute interaction avec l'espace ne se traduit pas nécessairement en terme de spatialité si le constat d'un ensemble de liens et de lieux ne peut être mis en évidence, constitués, imaginés, fréquentés par les individus (Thibault et al., 2008).

Afin de pouvoir observer et analyser ces « arts de faire » qui engagent la spatialité des individus, Lussault se positionne théoriquement dans la reconnaissance de l'individu-acteur, à cette micro-échelle qu'il considère comme la plus pertinente pour « débusquer la spatialité dans ses formes les moins habituellement travaillées par les géographes » (Lussault, 2000: 18). Il nous propose une théorie de la pratique en se situant dans une approche axiologique basée sur la reconnaissance de l'intentionnalité des acteurs tel que définie par J. Lévy : « Le fait que les actions humaines préexistent dans les représentations des agents sous forme de finalités de la volonté ou du désir et les transforment ainsi en acteurs » (Lévy, 1994: 36) et de l'acceptation de la fragmentation en tant qu'identification de la multirationalité des acteurs dans leur agir. Autrement dit, en reconnaissant qu'il y a dans toute action humaine, une intention qui préexiste et que celle-ci n'est pas le seul fait de l'individu puisqu'elle est également régie par le social, les formes d'actions sur l'espace sont déterminées par une mise en adéquation entre l'intention d'un individu « fragmenté » au sein de lui-même qui ajuste sans cesse l'hétérogénéité de son être en relation avec le monde, notamment par le fait qu'il s'inscrit dans un fonctionnement sociétal. A partir de ces fondements, son esquisse d'une théorie de la pratique (spatiale) pose l'hypothèse selon laquelle la relation entre l'individu et l'espace s'établit selon trois plans-intégrés dans l'action que sont l'espace en tant que support, l'espace instrument de la praxis et l'espace entendu comme un objet chargé de valeurs. L'espace par les configurations matérielles qu'il offre n'est pas reçu de la même façon par tout un chacun, il se présente tel un support que mobilise l'individu dans son agir, lequel en retour influe sur cet espace modifiant alors le support. Par conséquent, l'espace dans cette configuration ne s'expose pas comme un support neutre, celui-ci est toujours déjà le fait d'actions passées, présentes ou en cours et cet espace déjà-là s'impose à l'acteur. L'espace support permet alors d'organiser la spatialité en tant qu'il en est une ressource. L'espace est également une ressource instrumentalisable pour permettre aux acteurs de mettre en œuvre leurs objectifs qui passent par l'espace. Son caractère de neutralité disparaît au profit d'un appui à la légitimité d'une politique territoriale pour reprendre l'exemple sur lequel s'appuie M. Lussault. Enfin, la troisième dimension de l'espace amène à considérer que les valeurs individuelles ou sociétales se spatialisent. Les significations portées par l'agir détiennent une inscription spatiale. Pour reprendre ses mots c'est « dans ce couplage interactif, spatialisation-sémantisation, [que] s'origine le statut d'objet de valeur de l'espace ». (Lussault, 2000: 32).

La relation de l'individu à l'espace ainsi énoncée par M. Lussault considère l'individu comme le protagoniste qui met en mouvement ces trois plans, conférant de ce fait à chaque situation qu'il crée une spatialité tridimensionnelle et donnant à l'analyse des relations individus-espace un caractère systémique. L'habiter définit ici par la spatialité des acteurs individuels pour reprendre la définition que nous évoquions précédemment, montre que les

individus face à l'épreuve de l'espace, déploient des ruses pour utiliser la ressource spatiale, pour constituer leur habitat. L'habitat résulte donc de l'habiter, lequel est aujourd'hui fortement influencé par les pratiques de mobilité aux échelles variées de la spatialité de « la sphère intime, sensorielle, corporelle (premier niveau de la spatialité) au monde, considéré comme l'espace social de dimensions terrestre » (Lussault, 2007b: 46). L'habiter contemporain que nous décrit Lussault rejoint « la société à individus mobiles » de Stock en donnant à l'habitat la forme de divers espaces vécus, pratiqués, représentés considérés distants dans la réalité géographique mais pour eux assemblés en un même agencement qu'il « fabrique ». Il fait ainsi de la spatialité un descripteur de la dimension spatiale de l'interaction des opérateurs d'une société. Les individus utilisent ainsi des ressources spatiales variées (matérielles et idéelles) qu'ils ajustent pour atteindre leurs objectifs, manifestant de la sorte leur habiter. Cet habiter dans sa dimension spatiale intériorisée, représentée, vécue constitue l'habitat de l'individu lequel informe sur son capital spatial en tant qu'il est le substrat de sa spatialité (Lussault, 2003f). Lussault aboutit au fait que l'espace et l'action sociale ne doivent pas être pensés l'un sans l'autre en affirmant leur consubstantialité permise par la spatialité qui fait le lien entre les deux domaines.

Cette « nouvelle » théorie de l'habiter qui prend appui sur la spatialité des acteurs pourrait sembler se substituer à la théorie première de l'habiter comme être-au-monde. En vérité il est plus juste de dire qu'elles sont complémentaires puisque, ainsi que nous l'avons montré, l'individu est dans l'espace parce qu'il fait avec l'espace et qu'en faisant avec l'espace il se construit en tant qu'être.

2.2.2. Habiter le monde mobile : Au-delà des coquilles de l'homme

L'ouvrage de Moles et Rohmer *Psychologie de l'espace* (Moles et Rohmer, 1972) positionne l'homme au centre de l'espace définissant autour de lui diverses coquilles s'emboîtant comme des poupées russes en partant du corps jusqu'au monde. Les auteurs distinguent huit enveloppes ou « coquilles » autour du Moi, centre de l'univers et de l'espace environnant équivalent pour la première à la sphère du geste jusqu'à celle du vaste monde faisant ainsi diminuer l'intensité du centre vers l'extérieur. Ces coquilles concentriques se définissent respectivement par la relation de différenciation entre le moi et les autres et entre le moi et le monde, et ce que Hall a de son côté nommé les bulles proxémiques (Hall, 1971), permet d'appréhender la relation à l'espace environnant par quatre grands types de distance : la distance intime, la distance personnelle, la distance sociale et la distance publique. Ce concept de proxémie désigne l'usage culturel que l'homme fait de l'espace. Par conséquent il existe autant de genres d'auréoles concentriques que d'individus sur Terre car elles se diversifient avec les représentations attribuées à chacun des lieux pratiqués, lesquels lieux divergent d'un individu à l'autre et contribuent notamment à former un réseau de lieux identifiables par les mobilités qu'il engendre. Cette loi proxémique ici définie semble démontrer que l'importance des choses et des événements pour l'homme décroît avec la distance. Ce que remet aujourd'hui fortement en cause Mathis Stock (Stock, 2006) avec sa définition de l'habiter polytopique qui ne positionne plus l'individu dans un lieu central emboîté dans ceux de niveaux supérieurs de moindre importance du fait de la distance mais dans un réseau de lieux qui d'une

certaine manière abolit les distances puisque ceux-ci sont inter-reliés malgré les changements d'échelles géographiques qu'ils occasionnent. La familiarité avec les lieux ne se fonde plus sur une relation de proximité. Cette façon d'aborder le rapport aux lieux accordant une large place à l'espace proche se cantonne aux actions du quotidien et de ce fait aux résidents de ces lieux. Cette vision distillée par Moles et Rohmer empêche de considérer ces lieux autrement que par des logiques d'enracinement survalorisées par le poids des actions routinières. Ces auteurs analysent en réalité la relation à l'espace dans l'instant et ne considèrent pas l'habiter dans son acception géographique. Or, la mobilité spatiale qui ne cesse de croître bouscule cette organisation en particulier par le développement d'une nouvelle forme d'habiter l'espace qui positionne les individus dans des relations de familiarité avec des lieux qui peuvent s'avérer loin du domicile tout comme ils peuvent entretenir des rapports non-familiers avec des espaces situés à proximité de leur résidence. Les rapports aux lieux ne sont plus systématiquement qualifiés de permanents dès lors qu'il y a une relation de proximité ou à l'inverse d'éphémères si les individus sont éloignés des lieux où ils s'enracinent. Ce sont les significations conférées à l'ensemble des lieux pratiqués qui constituent désormais la manière dont il faut penser l'habiter, tel que l'a mis en évidence Hoyaux en identifiant « la mise en sens du là de l'être qui est au-monde » (Hoyaux, 2003: 9).

Ce géographe d'inspiration phénoménologique (Hoyaux, 2003) a effectivement exprimé le besoin de dépasser la théorie des coquilles de l'homme fondée par Moles et Rohmer à partir de l'analyse d'entretiens menés en deux temps. L'interviewé se confie sur sa relation au monde dans un premier entretien et est ensuite guidé par le chercheur dans un second entretien pour auto-analyser cet être-au-monde en exprimant le sens dont il l'investit. Par ce procédé, l'intervieweur parvient à atteindre les significations que donne l'individu à son monde. Son objectif est d'aboutir à percer le système de significations qui organise l'être-là afin d'éclairer « la construction des mondes de l'habitant » pour reprendre ses termes. Cette perspective le mène au constat de « la multidimensionnalité du monde de l'être-là » (Hoyaux, 2003: 5). L'emboîtement des mondes de l'habitant telles des poupées russes est alors remis en cause par fait que cette multidimensionnalité reconnaît que chaque habitant possède un monde à sa dimension et que cette dimension peut résulter de multiples configurations différentes (Hoyaux, 2003). C'est pourquoi dans le souci de rétablir pour chaque individu un monde qui est le sien caractérisant ses propres rapports spatiaux, sociaux et temporels, il propose de mettre en application deux grilles d'analyse, l'une cognitive, l'autre phénoménologique. Chacune d'entre elle détenant sa traduction en termes de figures, démontre que la traduction du monde d'un habitant selon la théorie de Moles et Rohmer demeure trop « statique » (selon Hoyaux) ou trop présente (si l'on considère que l'individu est toujours entouré de ses coquilles) alors que la figure établie selon une configuration phénoménologique présente un caractère plus « dynamique » toujours selon son auteur. Ce dynamisme provient en réalité de l'ajout, par rapport au schéma des coquilles, des raisons ou motivations qui animent l'être dans son là. Cette représentation figurative ôte tout effet visuel d'enchâssement d'un lieu dans un autre et pourtant le déchiffrement de la légende permet d'attester de l'existence des différentes sphères à partir desquelles s'organisent les mondes de l'habitant en attestant de leurs validités puisque l'individu s'identifie toujours selon divers éléments qu'ils soient proches ou lointains c'est leur échelonnement qui est rendu caduc par une relation non plus objective du proche au

lointain mais subjective, ce qu'Hoyaux nomme « la relation corporéique, en chair et en pensées avec ce lieu » (Hoyaux, 2003: 5).

Lussault en faisant référence à Sloterdijk soutient pour sa part que la théorie des sphères ou des bulles concentriques demeure valide dans le sens où chaque être humain vit dans « une microsphère, à la fois contenue dans d'autres bulles et les contenant en puissance, dont la caractéristique serait d'être toujours-déjà liée à d'autres (Lussault, 2007b). Se composerait ainsi une écume, c'est-à-dire un réseau de liens entre toutes les sphères, un 'tissu formé d'espaces creux et de parois très subtiles » (Sloterdijk, 2005: 23). Le concept d'écume que reprend Lussault se présente comme un moyen d'éviter le terme de réseau dont la définition n'intègre pas les diverses dimensions de l'habiter contemporain organisées certes selon des logiques mobilitaires, lesquelles ne laissent pas entrevoir la complexité de ces habitats qui s'enchevêtrent dont la diversité des échelles imbriquées en est une parfaite illustration au même titre que la diversité des espèces d'espaces sociaux ou individuels aux valeurs nécessairement fortement hétérogènes. Il soutient effectivement que l'individu appréhende d'abord le monde par la sphère du corps, puis par le logement et ensuite à partir des logiques de déplacement pendulaire, ponctué de déplacements extra-ordinaires et télécommunicationnels. Devant cette absence d'homogénéité, le réseau ne permet pas de laisser transparaître cette idée d'un habiter changeant que ce soit au fil des évolutions de l'individu ou des espaces qui l'environnent.

Florent Herouard (2007) dans son analyse de l'habiter en tant que réinvention du concept d'espace vécu, abonde dans le sens des propos de Michel Lussault en se référant à ceux qu'il considère comme les tenants d'une géographie de l'habiter, André-Frédéric Hoyaux et Mathis Stock, pour affirmer qu'à l'heure actuelle l'habiter se disperse en une multitude de lieux qui mettent à bas les distances métriques au profit d'un modèle basé sur des distances affectives. Il affirme que le modèle des coquilles de l'homme mis en évidence par Frémont sur la base de sociétés sédentaires normandes (s'éloignant peu de la sphère du domicile) n'a plus de raison d'être du fait que les individus peuvent aujourd'hui s'approprier des lieux fort éloignés de leur espace domestique. Ainsi, si Lussault et Herouard semblent partager leur point de vue sur la nouvelle configuration mobilière que prend l'habiter, le premier croit toujours en la validité d'un modèle concentrique quand bien même il se distendrait plus souvent alors que le second y voit la désuétude d'un modèle fondé sur les distances métriques en faveur de l'émergence de logiques de rapprochement/évitement dictées par des ressentis d'ordre affectif. Nous partageons avec Lussault et Herouard la nécessité de considérer la mobilité accrue des individus. Si elle nous paraît distendre les coquilles ou bulles concentriques établies par Moles et Rohmer ou Hall, elle informe néanmoins sur les manières qu'ont les individus d'habiter affectivement les lieux. Les pratiques de mobilité individuelles déforment les coquilles de la théorie proxémique initiale et ces modifications renseignent sur les valeurs et significations accordées aux divers espaces habités.

Théo Fort-Jacques constate une crise de l'habiter par les recompositions contemporaines des spatialités, une crise notionnelle engagée par la notion même d'habiter que l'on peut comprendre selon trois perspectives (Fort-Jacques, 2007). L'auteur nous indique

ici qu'il faut entendre le mot crise comme un choix, un moment décisif si l'on se conforme à l'étymologie grecque du mot « *Krisis* » qui signifie décision en tant que cette dernière indique une rupture dans l'ordre des choses. Il met ainsi en lumière les trois perspectives en commençant par le fait que l'habiter d'Heidegger en tant qu'il exprime l'être-là, soit la manière dont l'individu entretient sa relation à la Terre, a évolué pour devenir l'habiter considéré comme un faire avec l'espace dans « une société à individus mobiles » (Stock, 2005) mettant l'accent sur la pratique des lieux, enfin l'habiter est, dans une troisième perspective, une notion qui révèle une perspective relationnelle se penchant sur les rapports de coprésence des individus (Lussault, 2000). Face à cet effet de surdétermination, Fort-Jacques amène à réfléchir sur ce qu'est ou n'est pas l'habiter devant ce « risque de surdétermination » conduisant à vouloir faire signifier par l'habiter tout type de relation à l'espace. Néanmoins, ainsi que le souligne Lussault le caractère très général de cette notion d'habiter correspond bien à la variabilité de ce que peut recouvrir une relation à l'espace (Lévy et Lussault, 2003b). Fort-Jacques s'intéresse pour sa part à une pratique de l'espace directement liée au contexte de forte mobilité en faisant l'hypothèse que les individus habitent les lieux en mouvement. Selon lui, la mobilité accrue de notre société n'a pas seulement multiplié les possibilités d'espaces à pratiquer en offrant par l'accessibilité induite de cette évolution la possibilité d'être dans un rapport de familiarité avec un espace distant ou à l'inverse une mise à distance avec des espaces de proximité géographique, elle reconfigure la notion d'habiter par la considération du déplacement comme mode d'habiter en soi. La mobilité est questionnée, non plus dans son résultat dont l'expression est avant tout spatiale mais dans sa capacité à faire interagir les individus dans des logiques de distance qui sont celles qui les séparent mais aussi qui occasionnent leurs interactions. L'habiter, généralement défini en tant que rapport à l'espace prend une tournure autre et se présente comme un « espace commun »²² donnant de l'importance aux relations que la coprésence d'individus engendre.

C'est précisément sur l'analyse de cette coprésence en tant qu'elle organise les pratiques spatiales qu'il questionne la manière dont s'édifie cet espace commun afin d'identifier quels sont les registres à l'œuvre (distance/mise à proximité, art de faire, appropriation, etc.) et en quoi ils éclairent sur ce que c'est qu'habiter l'espace. En effet, les dispositifs requis par les individus consistent très souvent à agir selon une intentionnalité qui leur est propre tout en considérant la matérialité de l'espace aussi bien que la relation aux autres. L'individu a ainsi tendance à se replier sur lui-même, à rester dans sa « bulle » avec la conscience de la présence des autres autour. Cette forme de cohabitation où la recherche de l'anonymat est prégnante constitue un mode d'habiter qui permet la cohabitation dans un même espace. Les lieux en mouvement sur lesquels Théo Fort-Jacques a enquêté en prenant pour terrain d'étude la gare d'échanges de la Défense et la technique du parcours commenté, apparaissent bien comme des lieux dans le sens où ils sont co-produits par les subjectivations de chacun se traduisant dans leurs manières d'exprimer leurs spatialités et qui se rejoignent pour donner forme à l'espace en commun. Les usagers d'un lieu en mouvement sont donc sans cesse en situation d'arbitrage

²² La mise en commun de l'espace désigne à la fois l'actualisation d'opportunités offertes dans le dispositif spatial – habiter ici c'est pratiquer les lieux – et les manières de faire avec la distance – c'est-à-dire l'espace plus ou important qui sépare les individus et qui participe de leurs interactions (Fort-Jacques, p.253).

entre leurs intentionnalités et celles des autres, entre ce qu'ils aimeraient faire et ce qu'ils peuvent faire au regard des règles de savoir-être en communauté que cela implique. La cohabitation comme mode d'habiter, conduit ainsi Fort-Jacques à explorer la dimension éthique de l'habiter car ainsi que l'évoque Lussault « habiter le monde sans le rendre pour d'autres, pour tous les autres, et pour soi-même parmi eux, inhabitable, tel est l'enjeu de l'action spatiale contemporaine » (Lévy et Lussault, 2003b: 442). L'habiter de chacun contribue à former l'habiter des autres tout comme l'habiter des autres influence l'habiter de chacun. Ainsi, tel que rapporté dans une recherche menée sur la qualification des espaces, le choix des lieux à habiter se situe dans un jeu entre « être à la bonne place » et « être à la bonne distance » (Lussault, 2007b). L'habiter est ainsi le résultat heureux ou malheureux d'une actualisation du rapport de forces entre ce que l'individu peut ou veut « être » et « où » il peut ou veut habiter » (Thibault et al., 2008: 18). L'épreuve spatiale de l'habiter est pour ainsi dire une forme de conciliation entre le respect de règles normatives et la mobilisation des composantes spatialisées et spatialisantes de tout un chacun. L'espace commun recouvre alors moins une dimension de partage du fait de sa production qui se veut le rassemblement des intentionnalités de chacun que d'une négociation des individus en coprésence qui doivent faire ensemble dans et avec l'espace (Fort-Jacques, 2007). La dimension politique de l'habiter prend alors sa source dans cette mise en relation des individus dans l'espace et avec l'espace pour laquelle l'enjeu spatial d'aménagement des espaces est posé par la question de l'habitabilité des lieux. Autrement dit, la dimension politique a pour raison d'être la recherche de mise en adéquation des manières d'être ensemble des individus pour composer des espaces habitables pour tous.

2.2.3. L'habiter, un mode de construction identitaire

Les divers lieux fréquentés par l'individu se traduisent par le développement de diverses formes d'affinités envers ceux-ci qui représentent autant de révélateurs de ce qui construit l'individu, en tant qu'être mais aussi en tant qu'être dans l'espace. Les dynamiques constitutives de l'habiter qui entrent en jeu, ainsi que nous venons de le préciser, sont donc les relations de coprésence et/ou de cohabitation avec les autres, les logiques mobilitaires, la multidimensionnalité de l'être-là qui s'exprime par l'habiter poly-topique. Toutes ces logiques qui rassemblent à la fois le fait d'être-là dans l'espace et les manières d'être avec l'espace concourent à former la spatialité de l'individu en tant qu'elle exprime le lien entre l'individu et les lieux, dont le fait d'habiter. Si l'on mobilise à nouveau les écrits d'Heidegger, il nous faut souligner que l'habiter y est présenté comme la construction signifiante d'un rapport au monde engageant la projection de l'individu dans celui-ci, et en retour cette représentation qu'il se fait de lui dans le monde l'informe sur ce qu'il est en tant qu'être-là. Ainsi, nous pouvons d'ores et déjà dire que si habiter c'est construire sa relation au monde en tant qu'être alors l'individu se construit (l'être) en même temps qu'il construit son espace (le là). Les processus récemment mis en évidence par ces géographes de l'habiter comme autant de « technologies » (Lussault, 2007a: 45), ruses, manières etc. que déploie l'individu pour faire avec l'espace sont autant de pratiques dont le lien et le sens contribuent à la définition de son identité. L'identité des individus se conçoit donc dans des conditions de mobilité socio-spatiale accrue, passant par l'actualisation de plusieurs lieux d'ancrage identitaire (Stock, 2006)

impliquant des jeux de mise à distance et des stratégies de place. L'habiter s'apparente dans sa construction à un système dans lequel plusieurs dimensions concourent à organiser les liens et les lieux pour former sa spatialité, laquelle pour exister prend appui sur la construction identitaire elle-même issue des pratiques de mobilité. « Habiter c'est ontologiquement inscrire dans l'espace une trajectoire personnelle, une construction de 'soi', une invention identitaire » (Thibault et al., 2008: 19). L'identité, au même titre que la spatialité sont présentées, dans cette recherche sur la qualification des espaces habités²³, comme les deux dimensions co-extensives de l'habiter. C'est finalement toujours la dimension de l'Habiter comme être-là qui est considérée, l'être s'analysant par l'identité et le là par la spatialité. Ce qui a fait évoluer le concept se retrouve être principalement ce passage à une société d'individus mobiles tel que la mentionne Stock. Ce constat aurait pu ne jamais être établi tant il semble une évidence. Or, il remanie tout une réflexion sur les rapports de l'homme à l'espace en remettant notamment en cause l'emboîtement des sphères de connaissance du monde de Moles, qui même si elles continuent d'exister, ne peuvent plus être reconnues pour considérer les affinités que les individus entretiennent avec les lieux suivant un modèle où la proximité est synonyme de familiarité et inversement. Les logiques identitaires ont évolué de l'enracinement en un lieu à un ancrage en de multiples lieux. La mobilité vue par les pratiques des lieux est de ce fait indissociable de l'identité, elle-même principe constitutif de l'habiter.

²³ Ehea : Espaces habités, espaces anticipés, rapport de recherche coordonné par Serge Thibault (UMR Citères, Tours)

Conclusion de chapitre

« L'habiter » est le contexte d'inscription théorique de notre recherche nous permettant d'analyser le lien entre l'espace et l'individu en ce que l'individu par ses ressentis et expériences de l'espace développe, eu égard à ce dernier, des impressions, émotions, affects, sentiments, etc.

Se profilent plusieurs courants de pensée sur le concept d'habiter. Le premier (section 1) d'origine philosophique ou phénoménologique pense la relation de l'individu à son milieu comme l'attribution de sens notamment par un investissement émotionnel. Le second courant (section 2) qui s'est emparé de cette question est davantage tourné vers la géographie et concerne les pratiques avec leurs représentations spatiales et les valeurs assignées aux lieux. Ce rapport aux lieux s'avère être soit celui qui médiate la condition des individus sur Terre, soit celui qui retrace la relation par les significations accordées aux pratiques. Habiter un lieu suppose une relation à caractère ontologique, liée à l'ek-sistence²⁴ de l'homme comme cet « être » qui intériorise le monde et s'y extériorise par sa pratique, dont l'inscription dans l'espace donne à son habiter le sens de spatialité. Et du couplage entre cet habiter existentiel et cet habiter spatial naît l'habiter comme concrétisation du lien avec les lieux dans lequel s'entremêlent des qualifications d'ordre symbolique, affective, sociale. Nombre de chercheurs s'emparent de cette notion, sans pour autant détenir les rudiments d'une philosophie phénoménologique telle qu'Heidegger la manie et leurs remaniements même s'ils reconnaissent à Heidegger le primat de cette réflexion, ne respectent pas nécessairement les fondements de sa pensée. Devant une telle profusion de recherches que ce soit en architecture, géographie, sociologie, urbanisme etc., on ne peut que constater l'engouement pour ce concept, lequel devient polysémique devant la multiplication de ses acceptions, liées principalement aux faits qu'elles sont issues de disciplines différentes. Il est donc nécessaire d'aboutir à une clarification conceptuelle car la polysémie du terme habiter, telle que présentée au fil des contributions de l'ouvrage *Habiter le propre de l'humain* amène à réfléchir, c'est d'ailleurs là leur point de convergence, pour savoir si ce terme habiter n'est pas devenu un concept permettant de définir toute relation de l'individu à l'espace. Pourtant, si l'on suit Thierry Paquot dans ses pérégrinations sémantiques et étymologiques autour de la notion d'habiter, l'on peut aisément s'en remettre à l'évident constat : Habiter, a toujours été une manière d'être dans l'espace qui se manifestait par les habits (la tenue comme reflet de l'identité) et les habitudes (comme expression de la relation individu-terre), soit sa dimension existentielle tout comme sa dimension spatialisante.

Ainsi après avoir approché au plus près le concept d'habiter, nous nous trouvons dans la situation évoquée par Radkowski dans son *Anthropologie de l'habiter* : « Dès qu'on essaye de saisir la réalité désignée par ce concept, elle fuit de toute part comme une 'poignée d'eau' à

²⁴ Terme forgé par Heidegger pour définir l'être-là de l'étant humain

travers nos doigts » (Radkowski, 2002: 23). Néanmoins ce que nous pensons être parvenue à saisir, que nous espérons pouvoir ériger au rang de certitude, ou du moins en tant que point à retenir au terme de ce premier chapitre, et en tant que fondement de notre recherche, se trouve dans ce caractère dichotomique qui scinde la notion d'habiter en deux acceptions, l'une à caractère philosophique et l'autre à tendance géographique, même si cette dernière se retrouve aussi chez les psychologues environnementaux. Cette coupure nette que nous avons voulu établir consistait à bien différencier le fait d'« habiter » et « l'habiter » pour accentuer leur influence réciproque en montrant comment l'habiter n'est autre que la traduction spatiale d'un habiter et le fait d'habiter est irrémédiablement lié à la position que tient, qu'occupe l'individu dans l'espace.

En effet, comment bien saisir l'innovation qu'apporte Mathis Stock avec son expression « faire avec » l'espace si nous ne sommes pas au préalable informés des réflexions philosophiques et poétiques à l'origine de ce concept. De même, est-il possible de réfléchir à l'habiter en tant que nouveau paradigme géographique ainsi que le propose Herouard, si nous ne développons pas au préalable ce qu'est l'espace vécu pourtant considéré comme pionnier en matière de reconnaissance des liens d'ordre symboliques et/ou affectifs qu'entretiennent les individus avec l'espace. Nous avons ainsi montré que dans les principales approches, qu'elles soient poétiques, philosophiques, géographiques, ou qu'elles relèvent de la psychologie environnementale, est contenue l'idée qu'il existe un lien entre l'homme et son milieu que celui-ci soit ontologique ou construit. Habiter serait en quelque sorte ces actions que l'homme entreprend pour « reproduire » le bien-être d'un chez-soi à l'extérieur de la maison. Et pour ce faire entre en jeu le mécanisme de l'appropriation de l'espace et aussi selon Frémont ([1976] 1999) du sentiment d'appartenance et par conséquent, selon Guérin-Pace, de la construction identitaire qui lui est liée (Guérin-Pace, 2006). Par conséquent Habiter implique d'être dans l'espace, de s'y tenir, d'y développer actes et représentations pour pouvoir le faire sien et ainsi y évoluer dans un état de bien-être.

Partant, de ce qu'a établi Heidegger considérant la relation de l'homme à l'espace comme un être-là-au-monde, nous avons particulièrement insisté sur l'évolution des recherches sur le concept d'habiter en attirant l'attention sur le fait qu'à l'heure actuelle, elles se concentrent essentiellement sur ce qui détermine les compétences habitantes, entendues comme cette capacité de « faire avec » l'espace (Stock, 2004). Dans la lignée des travaux menés par cet auteur, nous avons mis en évidence la nécessité de comprendre l'articulation qui se crée entre les pratiques des individus et les significations qu'ils attribuent aux lieux, contribuant ainsi à considérer que l'habiter n'est plus seulement l'expression d'un être-là individuel. Le lien ontologique n'est pas pour autant renié, mais les spatialités individuelles, les manières dont les individus investissent des lieux en adoptant des stratégies d'évitement, de contournement, de rapprochement etc., à des échelles spatiales variées, participent d'une nouvelle configuration des théories de l'habiter. L'accroissement des possibilités de mobilité autorise les personnes à créer des liens envers plusieurs lieux, et plus essentiellement envers les lieux de la proximité et génère ainsi des formes d'habiter poly-topiques (Stock, 2006). Ces multiples lieux sont alors choisis pour des raisons affectives et plus seulement imposés par des distances métriques. Les lieux habités par l'individu le sont puisque se sont développées

certaines formes d'affinités envers ceux-ci, lesquelles représentent autant de révélateurs de ce qui construit l'individu, en tant qu'être mais aussi en tant qu'être dans l'espace. La multidimensionnalité de l'être-là rendu possible par l'habiter poly-topique forme la spatialité de l'individu. Ce lien signifiant ainsi formé n'est autre que la projection de l'être de l'individu dans le *là*. Par conséquent, la dimension spatiale et la dimension identificatoire qui lui est liée se présentent comme constitutives d'une « nouvelle » théorie de l'habiter qui prend appui sur la spatialité des acteurs tout autant qu'elle s'affirme en tant que mode de construction identitaire par le fait que l'individu dans sa relation au monde se construit en même temps qu'il façonne son espace. Nous avons effectivement montré que l'individu est dans l'espace parce qu'il fait avec l'espace et qu'en faisant avec l'espace il se construit en tant qu'être.

Ainsi entre ce qui relève d'une relation à caractère ontologique et ce qui aboutit à une qualification symbolique des lieux, n'y a-t-il pas une interrogation à formuler sur ce qui produit/occasionne ce passage de l'un à l'autre, de la Terre aux lieux ?

Notre poursuivrons l'analyse de ce concept clé de notre recherche dans le prochain chapitre au cours duquel nous insisterons plus particulièrement sur les processus d'appropriation et d'identification déjà soulignés ici pour mettre en évidence la manière dont ils participent à édifier une relation particulière contribuant à transformer l'espace en lieu. A partir de l'explication des processus d'intériorisation et d'extériorisation du lieu dans l'individu et inversement d'intériorisation et d'extériorisation de l'individu dans le lieu, nous démontrerons comment s'élabore un habiter des lieux. Pour cela, nous ferons ressortir les modalités de constructions des territorialités affectives développées par les individus en tant qu'expression signifiante de leur spatialité.

Chapitre 2. HABITER LES LIEUX : LA CONSTITUTION D'UN LIEN

"Être un homme veut dire d'abord habiter."

"Le monde est un nid."

(Bachelard, [1957] 1984)

La première partie de ce deuxième chapitre abordera l'espace en tant que substance métaphysique pour aboutir à celle qui nous intéresse plus directement car elle le positionne en tant que produit signifié par les représentations de l'individu qui le charge de multiples significations relatives à son existence et à son expérience dans l'espace. Ce retour sur la genèse de la définition de l'espace en partant d'une conception cartésienne jusqu'à des considérations d'ordre phénoménologiques, nous conduira à affirmer que l'espace n'est pas seulement une réalité physique et géométrique mais qu'il est aussi relatif à la conscience humaine. En reconnaissant ainsi à l'espace sa charge symbolique, sensitive et imaginaire, nous insisterons sur cette reconnaissance d'une dimension subjective de l'espace en ce qu'elle peut constituer un facteur majeur de la transformation de l'espace en lieu. Pour cela, nous développerons essentiellement trois aspects qui nous paraissent constituer les modalités principales du processus d'appropriation de l'espace : la perception, l'identification et la construction d'une territorialité en tant qu'expression signifiante de la spatialité des individus. Pour cela, nous retracerons les prémices de la relation qu'est le phénomène de perception comme nécessaire préalable à l'apprentissage de l'espace et aux représentations qui en découlent. Nous soulignerons ensuite l'importance du processus d'identification par le lieu et au lieu dans l'établissement d'une relation affective à l'espace en présentant l'influence de ce dernier sur la construction identitaire de l'individu. Le concept d'identité de lieu, introduit par Proshansky, sera utilisé pour exprimer le fait que l'individu identifie l'espace au sens où il reconnaît son existence, tout comme l'individu s'y identifie. Par référence à l'identité de lieu seront mises en exergue les manières par lesquelles l'individu engage son identité personnelle et sociale dans une dimension spatiale.

La seconde partie de ce chapitre sera ainsi consacrée à la façon dont les individus expérimentent l'espace et se l'approprient par la construction de territorialités affectives. Les relations individus-espace que nous étudierons s'ancrent dans une réflexion sur les rapports avec l'altérité spatiale et sociale au quotidien. Par l'évocation des figures du flâneur jusqu'à celle plus contemporaine du marcheur, en tant que ces expériences de l'urbain mobilisent la corporéité dans les interactions qu'elles mettent en œuvre, nous souhaitons aborder l'ordinaire des pratiques quotidiennes.

Nous soulignerons ainsi que ces manières de faire avec l'espace participent de la mise en œuvre de tactiques spatiales. Tactiques, ruses, art de faire représentent autant d'inventions de

la part des individus, ainsi que l'a montré l'analyse de M. de Certeau, pour transformer leurs manières d'être dans l'espace en de véritables savoir-faire habitant. L'objectif est de parvenir à montrer que le réel, notamment les lieux investis et habités, sont une ressource d'engagement pour l'individu en ce qu'ils génèrent attirance ou rejet et organisent ainsi leurs interactions avec l'espace. Nous nous appuierons notamment sur la microsociologie de Goffman pour appréhender la manière dont ces « modes d'habiter » déployés par les individus renseignent sur leur investissement vis-à-vis des lieux qu'ils fréquentent. En insistant particulièrement de la sorte sur ces formes affectives que recouvrent les significations accordées aux pratiques spatiales par le biais notamment des constructions identitaires, nous introduirons le concept de territorialité signifiant qu'un processus d'appropriation est engagé au point que l'individu se sent être de cet espace, peut se définir à travers celui-ci parce qu'il peut s'y identifier. La définition de la territorialité que nous proposerons exprime le résultat des affinités électives d'un individu envers certains lieux et peut s'assimiler à la construction d'un chez soi le conduisant à éprouver des relations d'ordre affective. Partant, nous serons en mesure d'explicitier plus avant ce qu'habiter un lieu signifie et quelles en sont les traductions spatiales considérant qu'elles sont l'interprétation d'une expérience particulièrement signifiante entre l'individu et l'espace. Un certain type de lieu attire en particulier notre attention en ce qu'il est fréquemment utilisé par diverses disciplines (géographie, sociologie, anthropologie) parce qu'il suscite débat sur sa forme, sur son existence ou son évolution et sur sa façon de questionner les modes de faire la ville aujourd'hui, il s'agit de l'espace public. En tant qu'il est un lieu où s'entrecroisent des significations individuelles comme des significations sociales, il permet de questionner les expériences spatiales et leurs évolutions par les interprétations qu'en font les individus au gré des valeurs et de la symbolique²⁵ qu'ils y attachent. Ces rapports étroits qui se construisent entre l'individu et les lieux laissent entrevoir les divers liens affectifs qui sont à l'œuvre que nous considérons être une sorte d'évaluation affective de l'espace et par conséquent du projet d'aménagement qui le sous-tend. La clôture de ce chapitre en interrogeant la manière dont la conception de l'espace public peut être évaluée par la relation affective que les individus développent à son égard nous permet de continuer le cheminement de notre réflexion sur le rôle du rapport affectif dans la conception/évaluation de projet tout en introduisant le chapitre suivant sur les manières dont les individus habitent affectivement les lieux.

²⁵ Le terme symbolique réfère à un système de symboles. Les symboles sont compris comme des réalités matérielles (un bâtiment, une rue ou tout autre objet concret) qui communiquent quelque chose d'immatériel (une idée, une valeur, un sentiment). Ainsi un lieu peut-être considéré comme symbolique dans la mesure où il signifie quelque chose pour un individu ou un ensemble d'individus, ce faisant il contribue à donner son identité à ce groupe. Monnet, J. (1998). "La symbolique des lieux : pour une géographie des relations entre espace, pouvoir et identité." *Cybergéo : European journal of geography [en ligne]*(56).

Section 1. De l'espace au lieu : la constitution d'un lien

Cette section se scinde en deux parties bien distinctes. La première opère un retour théorique sur le concept d'espace afin de lever toute ambiguïté avec celui de lieu. Nous explorerons ainsi les définitions originelles qui font de l'espace une réalité physique permettant de localiser les objets par des coordonnées. Cet espace support souvent nommé espace euclidien se définit généralement comme un ensemble doté d'une structure et de distances. Néanmoins cette dimension matérielle n'est pas la seule constituante de ce concept et nous nous attacherons à mettre en exergue que l'espace est également une réalité relative à l'intuition humaine en ce qu'il est une forme subjective de la sensibilité humaine qui conditionne l'empiricité des objets. Nous préciserons alors que l'acception de l'espace retenue pour cette recherche le considère surtout par rapport à la charge symbolique et aux valeurs individuelles qui lui sont rattachées.

La seconde partie présentera les processus d'identification et d'appropriation en tant que dimensions principales de la construction d'une territorialité individuelle. Nous déclinons de la sorte les différents processus de perception, d'identification et d'appropriation de l'espace en tant que chacun respectivement contribue à définir l'espace vécu de l'individu. L'objectif consiste ainsi à comprendre comment l'individu marque l'espace et développe une spatialité en mobilisant des dimensions multiples : matérielle et idéelle. Notre intérêt se portant essentiellement sur la composante idéelle en ce qu'elle peut être appréhendée par les représentations pour comprendre comment ses agissements spatiaux sont des révélateurs du lien affectif qui se crée.

1.1. Le concept d'espace : d'une réalité physique à l'espace géographique construit par l'homme

« Dans son acception la plus banale, la plus réaliste et la plus concrète, l'espace de la géographie s'identifie à la surface de la Terre, plan ou courbe selon les représentations. Les trois dimensions de la longueur, de la largeur et de la hauteur le gouvernent. (...) Cependant, après avoir défini de la sorte l'espace le plus trivial de la géographie, il convient de s'attarder quelque peu sur le mot, sur les sens que nous lui conférons. » (Di Méo, 1998: 15).

En ces quelques phrases, Guy Di Méo montre parfaitement l'ambiguïté que recouvre le concept d'espace tant il semble évident à tout un chacun de pouvoir le définir et tant la tâche présente certaines difficultés. Effectivement, l'espace est une notion apprise de tous dès le plus jeune âge car elle nous permet de situer les choses entre elles et de nous positionner également comme être-au-monde. Néanmoins, si l'espace en tant que portion de la surface terrestre est, pendant une longue période, demeuré une réalité abstraite bien que mesurable en longueur, largeur et hauteur, il s'est peu à peu affirmé dans des dimensions plus subjectives. D'un espace non qualifié et homogène, les considérations ont évolué vers un espace interprété et donc subjectif puisque admis en tant qu'intuition sensible par laquelle l'homme accède à son monde (Kant, 1997b). Ainsi des sciences physiques aux sciences humaines, l'espace apparaît comme

une donnée relative à l'existence humaine. Il recouvre alors une forte dimension sensitive, imaginative et symbolique. Tout ce cheminement de pensée depuis les conceptions géométriques évoquant un espace euclidien et abstrait jusqu'à la reconnaissance d'un espace vécu, schème mental résultant d'une prédisposition de l'esprit à recevoir ce qui est extérieur à l'être humain, nous permettra ainsi que le suggère Di Méo, d'affirmer notre positionnement pour le cadre de cette recherche, quant à ce concept aux acceptions multiples.

1.1.1. L'espace géographique : une réalité physique géométrique et le résultat d'une interaction

Pour les raisons que nous venons d'évoquer, nous ne pouvions commencer cette recherche sans nous attarder quelque peu sur ce concept d'espace, si souvent défini comme objet de la géographie tant notre approche emprunte à cette discipline. De manière générale, l'on peut affirmer que l'espace est toujours considéré en premier lieu dans sa dimension topologique, c'est-à-dire comme un espace physique de dimensions 2 ou 3 (plan ou volume) dans lequel ont été définis les courbes, les droites, les distances et les angles (Di Méo, 1998). L'espace euclidien par notre perception ordinaire du monde est défini par le fait que les choses occupent une place en certains points et qui par conséquent nous permet de les localiser et de les mesurer. Lévy et Lussault proposent de le considérer comme un objet de société qui résulte de la combinaison de trois éléments : l'échelle, la métrique et la substance posés comme non invariants et amenant à discriminer divers types d'espaces tel, le lieu, l'aire, le territoire et le réseau. Le premier d'entre eux se positionnera comme le type d'espace dans lequel sera décortiquée, dans notre travail, l'évolution des relations affectives qu'y établissent les individus. Ainsi, de quelques manières qu'on l'entende, la notion d'espace implique toujours une relation de distance entre différentes réalités. Distance comme espacement entre deux objets qui conduit à aborder l'espace « comme l'ensemble des relations spatiales sous leurs formes matérielles, immatérielles et idéelles, établies par une société en un temps donné entre tous les objets sociétaux distincts – les individus constituant bien sûr des objets de société » (Lévy et Lussault, 2003a: 330). Est ainsi posée la variabilité/mutabilité comme une dimension importante de l'espace qui a la particularité, et non la moindre, de conférer à l'espace son historicité. Or, penser l'espace par cette entrée qu'est l'historicité conduira la réflexion jusqu'à un certain type d'espace, le lieu car celui-ci se constitue, tel un palimpseste, des traces plus ou moins visibles d'époques passées et surtout puisqu'il n'existe que dans une relation de réciprocité avec l'individu. « Le sujet et le lieu fonctionnent comme deux primitives de l'expérience humaine » (Berdoulay et Entrikin, 1998: 118). Ils apparaissent ainsi que le mentionnent ces auteurs comme constitutifs l'un de l'autre et offrent au concept de lieu « une géométrie variable » en ce qu'ils ne posent pas a priori une échelle particulière.

Quasiment toujours nommé comme point central des travaux que mène la géographie, l'espace soulève néanmoins un problème devant l'incertitude de sa définition. Comme le font remarquer très justement Jacques Lévy et Michel Lussault, ce concept arbore le plus souvent des définitions qui s'avèrent tautologiques tant elles font référence à des généralités, ou même des ambiguïtés ou pire se montrent vides de sens. En nous interpellant sur ces truismes fréquemment relevés, tels que « portion de l'espace terrestre » ou « ensemble des étendues » (Lévy et Lussault, 2003a: 326), ainsi que sur l'absence de définition également observée dans

les autres disciplines qui mobilisent ce concept, ces deux auteurs cherchent à le fonder théoriquement à partir des écueils soulevés. Pour ce faire, ils présentent une partition de la catégorie espace en quatre approches qui consiste à croiser deux couples d'opposition qui se trouvent être Positionnel/Relationnel et Absolu/Relatif. D'une certaine manière, le premier couple proposé suppose de penser l'espace au travers de différents courants philosophiques qui soit le considèrent comme absolu c'est-à-dire complètement indépendant de toutes réalités, « ce qui suppose l'existence d'un substrat intangible dans lequel toute répartition s'inscrit, et qui, dans une large mesure la détermine » (Lévy et Lussault, 2003a: 327). S'il est à l'inverse relatif, l'espace est posé comme dépendant des relations qui s'y développent entre les choses et les hommes qui s'y trouvent. L'autre couple de notions en opposition distingue l'approche positionnelle qui détermine la position des objets en fonction des lois de la nature (Newton, Descartes) de l'approche relationnelle qui s'intéresse aux interactions qui animent les opérateurs spatiaux (Lévy et Lussault, 2003a). Se distingue l'espace support souvent nommé espace euclidien de l'espace qui révèle « le volume des choses » soit le produit des formations sociales qui l'occupent (Di Méo, 1991: 120). Autrement dit, il existe deux manières de voir l'espace, la première renvoie à la forme de l'espace en tant que substance spatiale qui sert de support à des objets spatialisés que Di Méo nomme dispositifs spatiaux. L'espace géographique est ainsi perçu par les relations sociales et socio-spatiales qu'il abrite parce qu'il les conditionne. Or, comme le rappelle à juste titre Di Méo (1991) l'espace est en tant que substance et existe par les interactions qu'il occasionne entre des formes sociales qui le façonnent, l'occupent, s'y attachent etc. par un subtil rapport entre les tactiques déployées par les individus et la forme qu'il présente. Il est au départ cette forme euclidienne, cette substance spatiale au sens métaphysique du terme et il devient support des activités humaines, actes à partir desquels se forment les représentations des hommes.

L'homme contraint de « faire avec » cette réalité physique de l'espace à laquelle il ne peut échapper s'adapte via des stratégies socialement construites puisque dépendantes d'une certaine culture. Et « consubstantiellement à sa dimension matérielle, l'espace est doté d'une dimension idéale, qui ne se révèle nullement plus 'légère' ou 'superstructurelle' que celle de la matérialité. » (Lévy et Lussault, 2003a: 331). Peut-être même peut-on à l'inverse, la considérer, ainsi que l'exprime J. Lévy et M. Lussault comme la dimension primordiale du rapport à l'espace du fait qu'elle constitue à n'en point douter l'assise de tout mode d'habiter. C'est précisément par ce second pan définitionnel de l'espace que nous entrons dans le cœur de notre recherche en cherchant à appréhender les représentations que fabriquent les individus de leurs espaces pour comprendre leurs « arts de faire » (de Certeau, [1980] 1990) avec l'espace, dans l'intention d'y déceler le rôle ou du moins l'influence que peut avoir la relation affective entretenue avec ce dernier. Nous aborderons dans le chapitre suivant (Cf. Chapitre 3) la notion de rapport affectif à l'espace en tant que dimension particulière « du faire avec » l'espace, qui nous conduira à définir le rapport affectif au lieu. Le lien entre rapport affectif à l'espace et rapport affectif au lieu sera de ce fait explicité.

La base de ce travail de recherche amène à réfléchir au rapport que nouent les individus avec l'espace. Il est de ce fait apparu primordial de clarifier la façon dont l'homme reçoit les choses présentes sur Terre et le type de relations qu'il entretient avec elles. Et notamment à

savoir si ce rapport à l'espace est inné ou s'il est le résultat d'une construction individuelle liée aux phénomènes perceptifs et/ou de l'expérience. Partant, nous souhaitons apporter quelques éléments supplémentaires à la compréhension du lien d'ordre affectif qui s'instaure dans les relations entre l'individu et l'espace.

1.1.2. L'espace une réalité relative à la conscience entre intuition et production

Nous proposons de restituer du mieux possible, la démarche du philosophe Emmanuel Kant pour faire apparaître progressivement sa théorie selon laquelle, l'espace, tout comme le temps (nous ne nous attarderons pas sur ce dernier dans ce chapitre), constitue un mode d'appréhension du monde issus de notre intuition, elle-même liée à notre sensibilité.

Kant dans son ouvrage *Critique de la raison pure* et plus particulièrement dans la partie qu'il consacre à l'esthétique transcendantale, étudie la sensibilité comme cette capacité de recevoir des représentations des objets qui nous affectent. Il qualifie de pure la réceptivité des objets par la médiation de la sensibilité, laquelle se situe donc en dehors de toute pensée relative à l'entendement. Kant cherche ainsi à montrer que la forme pure des intuitions l'est en ce sens qu'elle ne réfère en rien à une sensation puisqu'elle se trouve dans l'esprit *a priori* « comme une simple forme de la sensibilité » (Kant, 1997b: 118). Cette science de la sensibilité *a priori*, Kant la nomme l'esthétique transcendantale en opposition à la science de la pensée pure qui pour sa part se nomme logique transcendantale.

L'esthétique transcendantale se présente donc comme l'étude des principes *a priori* de la sensibilité puisqu'il développe la thèse selon laquelle il existe un cadre *a priori* qu'il nomme l'intuition pure et qui permet aux individus de se représenter les objets en dehors de toutes relations et/ou expériences. Selon lui, indépendamment de toute sensation, il existe un cadre *a priori* de l'intuition qui est l'espace. L'espace est ainsi une forme subjective de la sensibilité humaine qui conditionne l'empiricité des objets. Kant démontre que l'espace conditionne, en tant que représentation *a priori*, le fondement de toute intuition, l'espace ne peut donc être le fait d'expériences, il les précède nécessairement et les rend possibles, compréhensibles. Il présente l'espace comme un toujours-déjà-là par lequel l'être humain peut se représenter les choses en dehors de lui-même ou différencier des objets entre eux.

L'espace est effectivement considéré, non pas comme le fait d'expériences mais davantage comme une représentation nécessaire pour qu'interviennent des expériences, c'est en cela qu'il est estimé comme « [...] la condition de faisabilité des phénomènes et non pas comme une détermination dépendant de ceux-ci [...] » (Kant, 1997b: 120). L'espace est donc une représentation *a priori* indispensable à la compréhension des phénomènes extérieurs, elle est présente en nous avant toute perception d'un objet, elle est une intuition pure et non empirique (l'intuition se rapportant à une sensation). Pour éclairer sa démarche, les exemples utilisés que sont les couleurs, les goûts etc. sont assez parlants car ils démontrent qu'ils sont souvent pris pour les propriétés des choses et des objets, or il s'avère que ces manifestations relèvent simplement des modifications de notre subjectivité. En d'autres termes, tous les phénomènes ou objets extérieurs à nous-mêmes ne « correspondent à rien d'autre qu'à de simples représentations de notre sensibilité, dont l'espace est la forme, mais dont le vrai

corrélat c'est-à-dire la chose en soi, n'est aucunement connu par là ni ne peut l'être - corrélat sur lequel au reste on ne s'interroge jamais dans l'expérience » (Kant, 1997 : 125). Il indique ainsi que les objets saisis par l'intuition sensible ne nous sont pas connus en tant que chose en soi mais dans l'espace, et que c'est seulement par ce dernier que les objets sont déterminés ou déterminables. Assurément Kant nous explique que les objets en eux-mêmes ne nous parviennent pas autrement que par notre sensibilité à l'origine de nos représentations de l'espace, elles-mêmes considérées comme leurs conditions de possibilité. Ce sont les « phénomènes » c'est-à-dire la façon dont se présentent les choses à l'homme et non la façon dont elles sont.

Di Méo analysant l'espace kantien attire l'attention sur cette double idée que contient l'espace en tant que « forme pure de l'intuition sensible » (Di Méo, 1998: 22). L'intuition sensible dérive des sens par lesquels les individus accèdent a priori au monde qu'ils expérimentent et la « forme pure » n'est pas liée au sens mais à une structure mentale de l'esprit humain. L'espace est ainsi donné à la conscience, non par une construction de l'esprit mais en tant que mode selon lequel les objets apparaissent aux individus, soit comme une intuition présente chez l'individu *a priori*. Cela se manifesterait pour Kant par une représentation de l'espace tel qu'il s'éprouve le plus simplement soit par sa longueur, sa largeur et sa hauteur. Il évoque l'espace, non pas comme une donnée mais comme une forme a priori de la sensibilité. En d'autres termes, l'espace n'est pas une réalité issue d'une expérience mais une condition a priori de la possibilité des phénomènes.

En somme, ce que Kant a voulu montrer, c'est que l'espace est une création de l'esprit humain, tout comme le temps, afin de pouvoir structurer et ancrer sa présence au monde. « Il y a deux formes de l'intuition sensible comme principes de la connaissance a priori, à savoir l'espace et le temps » (Kant, 1997 : 119). N'apparaît donc pas dans cette définition l'espace substance, ce qui annonce le dualisme espace-matière intervenant dans la logique kantienne pour distinguer l'espace des phénomènes extérieurs à l'individu et sa manière de les interpréter par la raison. Dans la logique kantienne, l'espace n'existe donc pas en dehors de la conscience, laquelle détermine la conception que se fait l'individu du monde. L'idée développée est celle d'un espace comme « disposition mentale, forme et cadre de toute perception des objets et du monde par les sens » (Di Méo, 1991: 23). L'espace kantien se veut étranger à toute construction empirique du fait d'expériences, c'est ce qu'il nomme la « forme pure ». Plus récemment Piaget avait montré que l'espace n'est pas une disposition innée chez l'enfant et que ce dernier se construit peu à peu un système de références et de relations entre les choses, montrant par là sa non-adhésion à la logique kantienne d'un espace a priori (Piaget, [1926] 2003). Or Di Méo (1998) tient à souligner que les recherches de Piaget ne se placent pas en opposition avec celles de Kant puisqu'il ne négligeait pas la pratique comme mode d'accès à l'espace et la voyait bien comme mode opératoire de ce principe inné de lecture spatiale.

Di Méo nous rappelle qu'Heidegger partage cette théorie kantienne puisque selon lui « L'espace substance est antérieur à toute expérience humaine » (Di Méo, 1991: 35) ce n'est qu'à partir de l'intuition sensible de la perception que les représentations du monde prennent forme. Dans cette logique l'espace ne pourrait être reconnu et analysé qu'au travers des

relations spatiales puisque ce sont ces dernières qui le font exister. La crainte alors émise par Di Méo (1991) est de sombrer dans des traitements spatialistes, à l'image des grandes théories de Christaller ou Von Thunen etc. évacuant alors la substance même de l'espace. Son essence, sa nature demeurerait dans ce cas à jamais mystérieuse. Or, comme le mettent si bien en évidence Kant et par la suite Heidegger, l'intuition sensible est consubstantielle de l'espace et c'est par ce rapport sensible à l'espace que la perception du monde réel s'organise. C'est par ce biais qu'il devient possible d'accéder aux représentations de l'espace, en tant qu'interprétations subjectives et signifiantes. Alors que l'espace des relations n'est pensé que dans sa dynamique euclidienne, déterminé par ses propriétés de longueur, largeur et profondeur, telles que les énonce Descartes en 1644 (Di Méo, 1991), apparaît ici la dialectique de l'espace qui considère qu'il est aussi bien cette substance métaphysique que cet espace produit de l'action de l'homme. En d'autres termes, la pensée de Kant suivie de celle d'Heidegger nous guide dans la différenciation entre l'espace pur et a priori de l'intuition sensible et l'espace qu'organisent les hommes en créant ainsi des lieux. Heidegger a mis en évidence l'expression de ce qu'est l'homme sur terre, soit une vie liée à l'espace, à sa transformation, à sa qualification pour en faire « son » espace, un lieu (Heidegger, 1958a) (Cf. Chapitre 1). Cette production d'espaces qui « reçoivent leur être des lieux (produits par l'activité humaine) et non l'espace kantien » (Di Méo, 1991: 37) se fait en accordant des significations symboliques, affectives, etc. dans leurs représentations, lesquelles se détachent alors véritablement de l'espace substance, de la forme pure puisque celle-ci n'est accessible que par la perception laquelle nous est donnée par notre intuition sensible. Intuition, sensation ou impressions ressenties se mêlent, s'entrecroisent, se chevauchent dans ou pour un espace composant la sensibilité de chaque individu dans ses expériences d'espaces. Comme le souligne Paquot dans l'un de ses nombreux écrits philosophiques sur la ville et l'urbain il y a « des places ou des parcours urbains agréables à emprunter et d'autres qui sont effrayants et repoussants » (Paquot, 2000: 74).

1.1.3. L'espace sensible : une réalité relative à l'existence humaine

Heidegger avait une conception de l'espace dans laquelle se retrouve l'idée kantienne d'une sorte de prédisposition mentale à « recevoir » l'espace. Heidegger le définissait en ces mots : « l'espace est l'unique, immédiatement représenté d'avance dans notre accueil de ce qui est rencontré, [...] l'ensemble des dimensions de l'à-côté, de l'arrière et du dessus, c'est-à-dire une manière dont nous accueillons ce qui est rencontré, donc une détermination de notre sensibilité » (Heidegger, 1971: 207). Cette citation met de nouveau en exergue l'espace comme une intuition *a priori* et rejoint les formulations kantiennes considérant l'espace comme antérieur à toute perception. L'intuition nous dit Heidegger est effectivement la façon dont est re-présentée la chose, le type d'accès à cette chose mais non pas cette chose en elle-même. L'accent est ici porté sur l'importance de l'intuition faisant de l'espace un « intuitionné pur » qui va déterminer au préalable ce qui nous est empiriquement donné (Heidegger, 1958a). L'espace ainsi envisagé est une forme, non donnée par les sensations, mais la condition par laquelle les phénomènes adviennent, c'est-à-dire la manière avec laquelle nous accueillons ce qui est rencontré. Kant précise bien dans son ouvrage *L'esthétique transcendantale* que l'espace en tant que forme c'est-à-dire intuition pure se distingue de l'espace en tant que matière, laquelle est déterminable. L'acception de l'espace que l'on rencontre aujourd'hui reste marquée par la

pensée kantienne car elle est généralement scindée de la sorte : l'espace contenu se présente comme une réalité vécue, hétérogène et qualifiée et l'espace contenant est considéré comme une abstraction, homogène et quantitative. Ainsi que Hall l'a mis en évidence dans *La dimension cachée*, les conceptions de l'espace-contenu et du temps perçu sont largement dépendantes de la culture et du vécu de l'individu à la différence des conceptions galileo-newtonienne où l'espace-contenant s'appréhende par son caractère de neutralité, comme un cadre réel, absolu qui existe indépendamment des objets qui s'y trouvent ou des événements qui s'y passent (Hall, 1971). L'espace absolu de Newton demeure donc toujours le même puisqu'il n'est pas en relation avec l'extérieur, il est considéré comme rigide et immuable et sert de cadre de référence pour définir le mouvement ou le repos. Ces deux acceptions antagonistes s'opposent en ce qu'elles considèrent ou non l'expérience humaine. Les sciences dites « exactes » considèrent l'espace dans une approche métrique, évacuant les multiples dimensions de l'existence humaine. A l'inverse les sciences sociales ont révélé « que l'espace, dans la réalité humaine, est toujours relatif à l'existence, à l'histoire et au milieu de vie ; ce à toute échelle, de l'individu à l'humanité entière » (Berque, 2005: 53).

Ce rappel nous amène à considérer que les sciences physiques ou mathématiques expriment l'espace par son caractère d'objectivité dicté par les lois de la physique tandis que les sciences humaines, celles qui nous intéressent au premier chef, reconnaissent aussi à l'espace sa charge symbolique, sensitive et imaginaire. Nous essaierons de montrer comment cette différenciation de l'espace selon qu'il recouvre ou non une réalité humaine, peut constituer un facteur majeur de la transformation de l'espace en lieu. La symbolisation peut aussi être considérée comme l'un des facteurs majeurs de cette reconnaissance d'une dimension subjective de l'espace « car le processus affecte à des portions d'espace un nom, une identité, une permanence, une raison d'être, une relation particulière avec certaines valeurs et significations, et tout cela contribue à l'avènement existentiel des lieux aux yeux de ceux qui les fréquentent ou les imaginent. » (Monnet, 1998: 3). L'auteur insiste d'ailleurs fortement sur cette dimension symbolique qu'il est primordial de ne pas négliger tant elle participe à donner une cohérence à l'espace vécu de l'individu.

Cette distinction de l'espace entre celui décrit par la géométrie euclidienne et l'espace substrat de l'existence humaine se retrouvait déjà dans des théories très anciennes entre un espace immuable, parce qu'indépendant de la chose, le *topos* aristotélicien, et un espace où la chose lui est liée, la *chôra* de Platon. Conjuguées ensemble les notions de *topos* et *chôra* forment ce qu'Augustin Berque nomme l'écoumène pour dire la relation humaine à l'étendue terrestre (Berque, 2000). L'écoumène est ainsi constitué d'un milieu existentiel, la *chôra* et d'un lieu substantiel, le *topos*. Partant de là, il démontre en quoi la relation écouménale est une dynamique qui s'enclenche entre « l'identité statique de la substance » qu'il nomme topicité et la dynamique prédicative de l'existence, la chorésie (Berque, 2005: 49). Il rejoint donc la théorie de Kant selon laquelle l'espace n'est ni une chose existante en soi, ni une diversité des rapports des choses entre elles, il est ce qui permet à l'homme de rendre possible les choses dans leur rapport de distance et de grandeur. Dans le cas de la présente recherche, nous rejoignons les conceptions de l'espace qui n'écartent pas l'homme mais au contraire chacune à leur manière l'intègrent. Cette conception de l'espace que nous propose Berque n'exclut ni la

conception de celui-ci en tant qu'ensemble définissable entre autres par ses positions cartésiennes, ni la pensée plus récente qui en fait une question indissociable de l'être. L'espace écouménal combine les deux via un va-et-vient constant entre l'être et l'espace, considéré sous ses deux aspects : *topos* et *chôra*.

De cet ensemble de définitions, l'acception de l'espace que nous retiendrons pour cette recherche le présente comme non défini par des caractéristiques euclidiennes ou galileo-newtonienne, mais pouvant s'appréhender par les représentations considérées comme la concrétude de ce lien entre l'espace pur et la manière dont les hommes voient, pensent, imaginent les choses. L'espace est en effet chargé de valeurs individuelles où chaque être a sa propre représentation de l'espace, considérant néanmoins que certaines des valeurs qui y sont rattachées sont communes (Jodelet, 1989). L'individu se construit une spatialité bien spécifique et plurielle puisque mobilisant les dimensions multiples de l'espace : matérielle, immatérielle et idéelle. Notre intérêt se porte essentiellement sur la composante idéelle en ce qu'elle peut être appréhendée par les représentations pour comprendre non plus les formes de l'espace mais les agissements des individus sur l'espace comme marqueurs entre autre des sentiments éprouvés.

Jacques Lévy et Michel Lussault reconnaissent ainsi à l'espace une dimension multidimensionnelle pour signifier que l'espace est un sous-système d'un Tout, Tout qui réside aussi dans la partie. En d'autres termes, l'espace fait partie de la société qui elle-même fait partie de l'espace. De la sorte tout objet est nécessairement à la fois sociétal et spatial et l'usage du terme socio-spatial devient pléonastique, ainsi qu'ils nous le font remarquer dans leur démonstration (Lévy et Lussault, 2003a). L'idée fondamentale derrière ce raisonnement est bien d'affirmer que l'espace exprime notamment dans sa réalité matérielle, un « principe de réalité sociale ». L'espace est un formidable catalyseur de spatialités en ce qu'il les rend visibles et permet à ces deux géographes d'évoquer l'espace comme « un régime de visibilité des substances sociétales » (Lévy et Lussault, 2003a: 330).

1.2. De l'espace perçu à l'espace vécu : les processus d'identification et d'appropriation en tant que condition sine qua none de la territorialité

1.2.1. La perception de l'espace : la première phase du processus d'appropriation

Le processus de relation à l'espace peut avant tout être interprété comme un système d'apprentissage : dès sa venue au monde l'enfant est inséré dans un environnement composé d'individus et d'objets auquel il doit s'adapter. Fischer fait ainsi remarquer qu'il y a essentiellement deux attitudes qui structurent la relation à l'espace : « l'exploration d'une part, et sa valorisation symbolique d'autre part » (Fischer, 1981: 68). L'exploration est la première forme d'action sur l'espace pendant laquelle les individus cherchent à identifier des repères, et ce n'est qu'une fois que cette étape ne revêt plus un caractère impérieux que l'individu commence à qualifier l'espace qu'il expérience. L'apprentissage de l'espace peut être perçu à un double niveau: le cognitif et l'affectif. La dimension cognitive réfère à tout ce qui est entrepris dans l'espace et qui permet une identification de ce dernier et son usage selon les

besoins de l'individu. En revanche le niveau affectif est celui qui évoque la tonalité émotionnelle attachée à ces moments vécus dont les affects s'éprouvent sur une échelle allant d'un ressenti négatif à un ressenti positif. Il s'agit d'une interprétation de la réalité qui s'appuie sur les éléments matériels et leur confère une signification. Ce niveau d'appréhension affective permet également l'intégration des charges culturelles dont le milieu dans lequel vit l'individu est porteur (Fischer, 1981). Moles distingue ces deux types d'appropriation de l'espace en nommant le premier de la même manière, l'*exploration*, quand le second prend une appellation plus marquée dans sa signification que le terme de valorisation symbolique par l'utilisation du terme *enracinement* sous-entendant un mouvement affectif plus prononcé (Moles et Rohmer, 1998). La perception ne peut alors pas être assimilée à une captation de la réalité, elle est déjà, par l'attitude dans laquelle l'individu éprouve le monde, une forme de sélection et doit être considérée comme une herméneutique du réel, c'est-à-dire un ensemble de valeurs et de signes qui sont autant de paramètres de médiation entre l'individu et son environnement.

L'apprentissage, par définition, n'est pas l'assimilation instantanée de l'espace mais se déroule tel un processus qui débute par une initiation assimilable à la perception, laquelle se traduit dans la construction de représentations qui par leurs significations constituent un premier moment d'appropriation. Force est de constater que chaque individu découvrira, s'adaptera ou non à son environnement au cours de sa propre histoire de vie, ce qui amène par conséquent à considérer avec une attention particulière la temporalité suggérée par un tel procédé. Nous porterons effectivement un intérêt majeur à cette dimension temporelle individuelle en essayant de voir s'il existe un lien entre l'âge de l'individu et/ou l'ancienneté de sa connaissance des lieux et la formation voire l'évolution de sa relation envers ce dernier, notamment sur le plan affectif. Cette théorie de l'apprentissage de l'espace montre que c'est dans sa relation à l'espace qui s'exprime par le vécu (lequel est composé de la perception, des représentations et des pratiques spatiales afférentes) que l'individu crée son ancrage. Depuis l'apprentissage jusqu'à l'ancrage, nous aborderons ainsi successivement les divers stades ou modalités de la relation individu-espace.

Le premier élément d'interaction individu-espace se situe dans l'acte perceptif, reconnu à la fois comme une activité sensorielle et cognitive par laquelle l'individu intercepte le réel. Il est de fait assimilable pour de nombreux géographes dont R. Brunet à un filtre s'interposant entre le réel vécu et l'individu (Brunet, 1974). Néanmoins l'acception phénoménologique impliquant dans une même tension intentionnelle, le monde vécu, les sens et la conscience apparaît plus acceptable (Di Méo, 2003b). L'individu qui perçoit est bien évidemment influencé par toute une série de déterminations liées à ses affects, ses valeurs, ses préférences, sa culture qui le caractérisent et conditionnent son espace géographique par la formation de représentations qui lui sont propres. Sa perception fait effectivement appel à des mécanismes sensoriels, tandis que la représentation met en jeu l'histoire de l'individu, son imagination, ses références et donc une composante socioculturelle.

Abraham Moles avec son ouvrage *Psychologie de l'espace* prolonge l'approche d'Heidegger en proposant la notion d'espace au sens d'une psychologie de l'espace, c'est-à-dire une approche qui rejoint la phénoménologie pour aborder la perception de l'espace par l'homme

qui l'habite (Moles et Rohmer, 1972). En adoptant ce point de vue particulier que constitue la phénoménologie, il présente l'espace sous de multiples aspects en considérant toujours la perspective de l'individu comme cet être ancré dans un fonctionnement social qui perçoit les diverses composantes (personnes, objets) de l'environnement qui l'entoure. Et réciproquement l'espace structure et modifie la perception en ce qu'il est appréhendé par sa configuration physique. Le concept de perception de l'espace a effectivement été abordé de deux manières distinctes. Les behavioristes affirment ainsi qu'il existe des relations quasi automatiques entre les types de stimuli extérieurs, la perception et la réponse comportementale alors que, tant la géographie des représentations que la psychologie environnementale la définissent comme « la fonction par laquelle l'individu prend l'information des événements du milieu extérieur ou du milieu interne par la voie des mécanismes sensoriels » (Feildel, 2010: 162). Les sensations constituent effectivement le primat de la perception en ce qu'elles expriment une réaction de l'organisme provoquée par des stimuli reçus par un ou plusieurs sens. La sensation recouvre alors un caractère universel puisque tout être humain ressent son environnement à l'aide d'un ou plusieurs sens mais se teinte également d'un caractère plus relatif du fait que tous les individus ne ressentent pas ces stimuli de manière identique. Chaque individu a une perception de la sensation en fonction de ses connaissances personnelles, de sa personnalité, de son milieu culturel et social. La perception est alors la traduction des différentes sensations corporelles de l'individu.

L'expérience du miroir (Fischer, 1981) qui consiste à présenter cet objet à un enfant montre en effet que l'apprentissage de l'espace est inséparable d'une expérience du corps vécu dans l'espace car c'est à partir du moment où il considère son corps et qu'il est en mesure d'identifier son moi que l'enfant prend conscience qu'il existe indépendamment des choses qui l'entourent. Cette distinction s'opère en obéissant à un critère de centralité équivalant à une conception du monde selon un modèle centripète où toute chose est appréhendée à partir du point de vue de l'individu (Moles et Rohmer, 1998). Cela rejoint l'identification d'un Point Ici (Moles et Rohmer, 1998) comme la façon dont l'être éprouve son rapport à l'environnement et l'investit affectivement. Se faisant, il marque, il repère, il identifie un lieu marquant par là son insertion dans une portion de l'espace bien définie. Ce qu'il voit lui semble ainsi être la réalité, or il s'agit de sa réalité, de sa conception qui ne désigne finalement que la façon dont il habite le monde. Ce mode de perception de l'espace, Moles le nomme *la philosophie de la centralité* qui correspond au point de vue *Ici et Maintenant* de l'individu en situation qui éprouve son propre rapport à l'environnement. Avec cette conception l'être se pense comme le centre du monde. Cette appropriation de l'espace en un lieu défini « montre l'emprise sur un Point Ici qu'exerce l'individu » (Moles et Rohmer, 1998: 68) qui n'est pas sans rappeler le concept de place identity déjà identifié par Proshansky témoignant du besoin de l'individu de s'identifier dans et par rapport à un espace (Proshansky, 1978). Nous reviendrons sur ce point plus tard.

Mais là n'est pas le seul mode d'appréhension de l'espace nous indique Moles car l'individu est capable de concevoir l'espace selon une *philosophie cartésienne de l'espace comme étendue* dans laquelle il raisonne de façon géométrique. Face à l'apparente dualité de l'espace (objectif/subjectif), Moles laisse entendre son intérêt particulier pour l'espace investi par la subjectivité de l'individu, notamment la dimension affective qu'elle revêt et qui témoigne de

son appropriation si cette dernière est positive ou de son rejet si elle est négative. S'approprier un espace est une manière selon ce psychologue de l'espace de dominer l'espace en le faisant sien, en s'y fixant et en l'habitant. Par cette appropriation, l'espace devient vécu et valorisé mentalement par les significations qui lui sont conférées. V. Berdoulay (Berdoulay, 1974) en rapportant les propos de Harvey (1968)²⁶ explique comment ce dernier a découpé le processus de perception en trois composantes interdépendantes dont il montre qu'elles correspondent à trois dimensions de la signification qu'un individu peut attribuer à tel ou tel élément de l'environnement. La première composante est ainsi qualifiée d'attributive en ce qu'elle autorise la catégorisation de ce qui est perçu, la deuxième est affective du fait de l'appréciation qui est faite de l'objet perçu, enfin la troisième est expectative et fait qu'à tel ou tel élément de l'environnement est attribuée une signification prescriptive. Ainsi, comme l'avait noté Harvey, les psychologues ou les géographes de la perception marquent un intérêt tout particulier pour la composante affective en cherchant à découvrir ce qui attache l'homme à la terre en s'intéressant au cadre de vie de l'individu car c'est dans et par celui-ci que s'enracine la genèse de la perception. Sont ainsi prises en considération les expériences, les valeurs intériorisées comme déterminants des déformations de l'espace inhérentes aux perceptions individuelles (Claval, 1974). La géographie de la perception vise à comprendre ce qui relie l'homme à la terre et c'est ainsi que naît le courant anglo-saxon du « sense of place » dont l'interrogation principale porte sur la mise en évidence des significations que chacun éprouve envers tel ou tel lieu le maintenant proche ou éloigné. En effet, l'individu dans son acte de perception est affecté par des expériences passées, son apprentissage et son insertion dans la vie sociale. Ce sont toutes ces données dans leurs caractères subjectifs que Brunet englobe sous le vocable de filtre perceptif voyant dans ce dernier une manière de comprendre les comportements des individus étant donné que le réel n'est pas appréhendé pour ce qu'il est mais en fonction de l'image qu'ils s'en font qui est assimilable à une déformation (Brunet 1974). L'intérêt des saisir la manière dont l'homme ressent son environnement est de tenter d'expliquer au mieux les usages et de comprendre ainsi comment systèmes perceptifs et systèmes vécus se complètent. Cet intérêt trouve son origine à partir du moment où les géographes et urbanistes s'attachent aux raisons profondes des actions, habituellement du domaine des psychologues, et non plus seulement aux actions de l'homme (Bailly, 1974). Pour cela, il est nécessaire de percer le processus de simplification du réel orchestré par les individus au cours des diverses perceptions qu'ils opèrent. Bailly nous rappelle ainsi que l'individu ne perçoit que partiellement et partialement le monde. A cela s'ajoute la démonstration de l'anthropologue Hall sur le fait que certaines informations du réel ne parviennent pas à l'être humain en raison de ses capacités limitées (Hall, 1971). Sans oublier que tous ces paramètres doivent être considérés à l'aune des caractéristiques propres à l'homme qui en font un être pensant et mémorisant, intégré dans un milieu culturel et social. Finalement les perceptions individuelles obéissent à des logiques complexes qui pour autant ne sont pas en mesure de saisir le réel dans toute sa diversité. C'est pour cela que Bailly réfère au modèle de Leroy²⁷ selon lequel l'individu

²⁶ David Harvey, (1968), Conceptual and measurement problems in the cognitive behavioral approach to location theory, in K.Cox et R. Golledge (éd.), *Behavioral problems in geography: a symposium*. Northwestern University, Studies in Geography, n°17, 276p, (p.35-67)

²⁷ Leroy M. (1971), *Recherche sur le paysage-milieu de vie humain*. Paris, Institut de l'environnement.

s'attache à trois critères perceptifs : l'échelle (la forme), les schémas logiques et les repères (les structures). Le premier critère permet l'ordonnement et la formation d'un paysage dans lequel la notion de perspective est fondamentale étant donné que la perception se fait en fonction de distances et de volumes. La position de l'individu par rapport à ces formes s'avère discriminante puisqu'elle agit sur l'angle d'observation et incidemment sur l'impression qu'il ressentira. Par conséquent, les schémas logiques en tant que deuxième critère de la perception indiquent que l'homme, dans sa façon d'appréhender les formes et les structures, crée son propre schéma de perception qui lui semblera logique au vu de ce qu'il a déjà vécu et de son ancrage culturel et sociétal. Selon les cas, Bailly évoque des phénomènes d'adaptation avec compréhension de l'objet de la perception ou alors rejet et non-adaptation engendrant alors dans l'un et l'autre cas des sentiments de satisfaction et de malaise face à ces paysages (Bailly, 1974). Il précise alors l'intérêt d'une recherche à mener pour connaître les termes qui reviennent souvent et qui symbolisent cette satisfaction ou ce rejet. Enfin, le troisième critère de perception ainsi que son nom l'indique permet aux individus de se situer via des éléments physiques, culturels ou psychiques. Ces éléments seront choisis parmi d'autres en fonction de l'échelle de l'objet, du rapport à celui-ci selon que l'observateur est mobile ou non, selon que sont privilégiés des éléments de détails ou non etc. pour lesquels Bailly manifeste de nouveau la nécessité d'en connaître davantage en investiguant sur les termes utilisés pour mieux identifier les repères, lesquels d'une certaine façon contribuent à dégager ce qu'il nomme la personnalité du milieu urbain. De là, il renvoie aux travaux de psychologues tels que Proshansky (1970) et Moles (1972)²⁸, comme précurseurs d'une nouvelle psychologie dans l'intention de déterminer ce qui rassure ou ce qui réfrène l'individu dans ces éléments qui composent l'espace urbain et qui conduisent ou non à des formes d'appropriation.

1.2.2. Le processus de construction identitaire : une condition nécessaire mais non suffisante du lien affectif envers l'espace

La question de l'influence de l'espace sur la construction identitaire de l'individu ne se pose plus tant il a été démontré l'importance du rôle de celui-ci dans ce processus notamment en psychologie avec l'élaboration du concept de « place identity » (Proshansky, 1978). Les individus à qui l'on demande de décliner leur(s) identité(s) le font fréquemment en rapport à leur lieu de vie, de naissance, d'activité, quand bien même l'appartenance à un groupe familial ne peut être négligée même si elle ne fait référence à aucun lieu (Raulin et al., 2008). En d'autres termes, ils forgent leur(s) identité(s) à partir de leur ancrage familial aussi bien que par leur ancrage spatial. De la sorte, ils expriment qui ils sont selon les différentes appartenances mobilisées (sociale, religieuse, familiale, professionnelle) et la hiérarchie qu'ils leur confèrent (Guérin-Pace, 2006). France Guérin-Pace ajoute que ces changements s'opèrent « tout au long de la vie : selon les contextes et les moments du cycle de vie, certaines appartenances sont mises en avant, d'autres écartées momentanément ou durablement, parfois même occultées » (Guérin-Pace, 2006: 299). Ainsi c'est par cet agencement spécifique et unique que se construit l'identité. Ces différentes composantes de l'identité aboutissent à créer un ensemble de lieux

²⁸ Proshansky, H.M, Ittelson, W.H et Rovlin, L.G (ed.), 1970, *Environmental psychology : Man and his physical setting*, New-York, Holt, Rinehart and Winston
Moles, A., Rhomer, E. (1972), *Psychologie de l'espace*, Paris, Casterman

attachés à l'individu que ce soit des lieux qu'il a fréquentés, qu'il fréquente ou même des lieux imaginaires, ils constituent dans leur ensemble « le patrimoine identitaire géographique » de chacun qui pourra être mobilisé ou non dans divers moments de la vie (Guérin-Pace, 2006: 299). En faisant parler les individus sur les lieux de leur vie, il apparaît fréquemment qu'ils parlent d'eux-mêmes, et la manière dont ils en parlent permet d'accéder au sens qu'ils confèrent à l'espace (Thibault et al., 2008). Et c'est bien l'intérêt majeur d'une telle connaissance, car au-delà de la détermination des lieux qui concourent à faire que l'individu se sente être de quelque part, il importe de comprendre le sens qu'il met au cœur de ces multi-appartenances (Lahire, 1998; Stock, 2006). Il est notamment intéressant pour nous d'éclaircir le lien qui s'instaure entre la relation à ces multiples lieux de l'appartenance géographique et le sentiment d'attachement qui peut en découler. Les lieux se montrent de ce fait d'une grande importance pour les individus dans la définition qu'ils donnent d'eux-mêmes et apparaissent donc comme les pivots de la construction identitaire individuelle. La géographie a rempli son rôle en discernant les différents éléments spatiaux qui composent l'identité en laissant aux psychologues et notamment à Proshansky le soin d'expliquer comment se forme à partir de la construction identitaire, un lien d'attachement envers les lieux de l'appartenance. Dans sa théorie, Proshansky évoque tout autant l'identification à un lieu ou le lieu comme source d'identification pour énoncer ce que renferme le concept de « place identity » (Proshansky, 1978). Le concept d'identité de lieu développé par cet auteur résulte d'un double processus d'identification de l'espace par l'individu et d'identification de l'individu à ce dernier. Le concept de « place identity » démontre que la perception individuelle de l'espace positionne le lieu comme un appui à la réalisation de soi à partir du moment où l'espace est reconnu, délimité et nommé. Ce processus d'identification par le lieu et au lieu apparaît véritablement incontournable dans l'établissement d'une relation affective à l'espace. Ainsi que le souligne B. Feildel en s'appuyant sur les écrits de psychologues de l'espace que sont Moles et Rohmer (1998) « le processus d'identification est ce qui fixe profondément et solidement le lieu ainsi approprié à la fois dans l'esprit et dans le cœur de l'individu. L'identification à l'espace serait une condition, nécessaire mais non suffisante, du sentiment d'attachement affectif ressenti par l'individu envers certains espaces. » (Feildel, 2010: 206).

Le phénomène d'appropriation et son corollaire le processus d'identification se présentent comme fortement liés et concourent tous deux à créer ce sentiment d'attachement émotionnel à un espace. Pour autant, ces attaches envers l'espace ne peuvent être considérées comme définitives. En effet, selon Proshansky, l'identité du lieu s'établit, se renouvelle au fur et à mesure des changements que connaît l'espace ou des changements liés à des sous-identités de l'individu, regroupant « l'organisation de ses idées, ses sentiments, ses préférences, ses valeurs, ses attitudes qui représentent autant d'éléments d'une structure psychologique qui s'éprouvent dans le temps » (Proshansky, 1978: 156 traduction personnelle). Les psychologues de l'environnement voient dans le phénomène d'identification à un espace le signe d'un ancrage. Ces ancrages constituent autant de liens qui alimentent la boucle rétroactive mise en évidence par Elena Filippova « l'individu crée des liens, ces liens parfois créent des territoires

et en retour ce même territoire donne de l'identité à l'individu » (Raulin et al. 2008)²⁹. Filippova montre ainsi que cohabitent des identités individuelles et collectives en faisant notamment référence aux territoires qui représentent des espaces appropriés collectivement et qui pourtant contribuent à « la (re)connaissance de soi et de celle d'une personne (autrui, l'autre) au sein d'un ensemble d'individus » (Di Méo, 2004: 340).

L'identité individuelle apparaît ainsi façonnée par l'interaction incessante précédemment mise en évidence entre l'individu - en tant que personne dont les pratiques et l'histoire personnelle sont influencées par des relations sociales et un fonctionnement sociétal - et les lieux qu'il parcourt, utilise, habite. Elle contribue à dessiner les contours d'un rapport affectif aux lieux. Il en est ainsi si l'on se base sur la définition de l'identité donnée par Guérin-Pace et Filippova dans laquelle l'identité est présentée comme le fruit des émotions et de la subjectivité personnelle (données personnelles et relationnelles) (Raulin et al., 2008). L'identité se présente alors comme cette façon qu'a l'individu d'interpréter les affects qui surgissent au cours de sa relation à l'espace. L'identité ainsi définie permet d'envisager des liens par la confrontation continue entre l'espace et l'individu, aboutissant à considérer l'espace par le biais de connotations affectives. Par conséquent l'individu définissant sa territorialité par les significations qu'il confère à sa spatialité (pratiques spatiales), le fait notamment en fonction d'un rapport d'ordre affectif par confrontation entre son identité et celle du lieu. La confrontation doit être pensée comme un phénomène d'appropriation orchestrée continuellement par les pratiques, les sensations, les perceptions, les représentations dans leur dimension essentiellement affective puisqu'il s'agit de faire sien, d'amener en correspondance un lieu et une identité. Cette construction est au demeurant complexe comme l'atteste le compte rendu de débats (Raulin et al. 2008) à propos de la parution de l'ouvrage de F. Guérin-Pace et E. Filippova *Ces lieux qui nous habitent : identités des territoires et territoires des identités* (2008), sur les questions d'habiter et d'identité indiquant que « L'Homme est d'abord un être individuel inséré dans un cercle familial avant de l'être dans un groupe, une communauté, une ville... une nation,... Ces cercles de relations concentriques, lui donnent une stabilité émotionnelle » (Raulin et al., 2008). La plupart des identités affichent une composante géographique qui les renforce par les appartenances qu'elle sous-entend à divers lieux et les rend plus prégnantes. Di Méo considère ainsi que les identités « s'expriment par des médiations du social et du spatial que forment les lieux, les territoires, les paysages... En retour, elles contribuent activement à toutes ces constructions sociales d'espaces et de dispositifs géographiques; réels ou sensibles » (Di Méo, 2004: 339). L'identité, phénomène social s'exprime individuellement par l'expression d'une subjectivité. « L'identité est le fruit des émotions et des données personnelles et relationnelles. On définira alors l'identité comme étant un ensemble de traits de caractères, autrement dit une facette identitaire qui permet d'envisager des liens » (Raulin et al., 2008). Cette définition selon laquelle l'identité est le résultat d'émotions et est ce qui autorise la création de liens affectifs, conforte notre affirmation précédente d'un rapport affectif issu d'une confrontation entre l'identité du lieu,

²⁹Compte-rendu d'un café géographique tenu le 19 novembre 2008 rédigé par F. Raulin, S. Bourdin et D. Vigneron sur la thématiques « Quels territoires pour quelles identités ? » avec la participation de F. Guérin-Pace, E. Filippova et Yves Guermont, en ligne sur http://www.cafe-geo.net/article_imp.php?id_article=1447

comprise ici au sens géographique du terme et non psychologique, et l'identité de l'individu (dans sa dimension émotionnelle); laquelle confrontation ne peut s'établir qu'à condition que le lieu soit comme un miroir et mette en jeu l'individu. Cette mise en parallèle comme une recherche d'adéquation est par essence mouvante puisque autant l'individu que le lieu, ces entités ne sont pas figées dans le temps. C'est ce que nous proposons d'analyser en confrontant les temporalités historiques et urbaines avec les temporalités individuelles en ce qu'elles permettront de mettre en évidence la manière dont les individus selon leur âge ou leur connaissance des lieux témoignent d'une appropriation affective plus ou moins intense et de valence positive, négative ou neutre envers divers types de lieux, selon qu'ils réfèrent à des temporalités plus ou moins récente et à des fonctions urbaines fonctionnelles, récréatives ou atypiques. Partant, nous souhaitons vérifier qu'il existe différents types de rapport affectif et que ceux-ci évoluent au cours du temps (coup de foudre, rejet, attachement, aversion etc.).

La relation de l'homme à l'espace doit être envisagée en précisant les mécanismes d'un rapport signifiant entre l'homme et le monde (Fischer, 1981). Il s'agit effectivement de considérer l'espace tant dans la façon dont il est transformé par l'individu que par la manière dont l'individu est par sa relation à l'espace. Ainsi, l'individu s'identifie en tant qu'être-au-monde par la perception qu'il opère de l'espace, cette dernière lui permet de construire une représentation de lui-même par des appartenances tant sociales que spatiales. Il est alors en mesure de décliner une identité socio-spatiale. Cette identité selon les lieux mobilisés et les émotions suscitées qu'elle engage se positionne comme l'expression subjective affective d'un lien aux lieux. A cela s'ajoute que ces lieux avec lesquels l'individu entre en contact ne permettent pas seulement de fonder son être-au-monde, ils donnent à l'individu la possibilité de faire des choix, de façonner des préférences, en bref de construire son habiter entendu comme ce faire avec l'espace. Dans ce rapport qui se construit, l'individu se met en jeu en tant que soi, qu'« être-dans-le-monde » qui « fait avec le monde ». Ce n'est que lorsqu'il cristallise cette relation à l'espace sous forme de différentes figures, exprimant notamment la dimension affective rattachée à son être dans l'espace, qu'il se conçoit une image de lui-même. Cette dernière est constitutive du rapport à la fois cognitif et affectif que l'individu noue avec son environnement et contribue à le construire en tant qu'individu. En somme, il se forge en tant qu'être dans l'espace par la constitution de son moi et aussi en tant qu'être qui a conscience de lui par l'image de soi. L'identité spatiale est ce qui permet à l'individu d'être par le réseau de lieux auxquels il est rattaché. Ainsi le lieu fait sens dans la définition de soi et amène à reconnaître le facteur spatial comme toujours primordial dans la formation de l'identité individuelle. Néanmoins « les parcours résidentiels de plus en plus complexes aujourd'hui, en raison d'une mobilité accrue, favorisent l'identification à un lieu autre que le lieu de naissance et à une échelle de référence moins locale. » (Guérin-Pace, 2006: 308). De fait, l'identité peut-être considérée à l'instar de ce qu'en dit France Guérin-Pace, comme la facette subjective de l'être par l'image qu'il se crée de lui-même ou encore « la représentation de soi-même » ainsi que le montre J-F Staszak faisant de l'identité le fait d'un individu et de sa subjectivité (Staszak, 2004). Néanmoins, cela ne revient pas à nier l'existence d'identités collectives mais de garder à l'esprit que toute identité individuelle est avant tout un construit social ainsi que le rappelle Gervais-Lambony (Gervais-Lambony, 2004). L'individu ne peut être considéré comme un être non socialisé et non influencé par sa culture de référence et d'autres dont il a eu connaissance,

il intègre nécessairement des normes et des valeurs liées à ses expériences intime, sociale et spatiale. L'identité ne posséderait finalement une dimension individuelle qu'en ce qu'elle se décline comme une expression de la subjectivité d'un individu, soit la façon dont il se voit dans ce lien qu'il crée avec les lieux qui ne peut qu'être unique car dépendant de son histoire personnelle et de sa manière d'appréhender et de mobiliser plus que d'autres, voire pas du tout, les lieux qui jalonnent son existence.

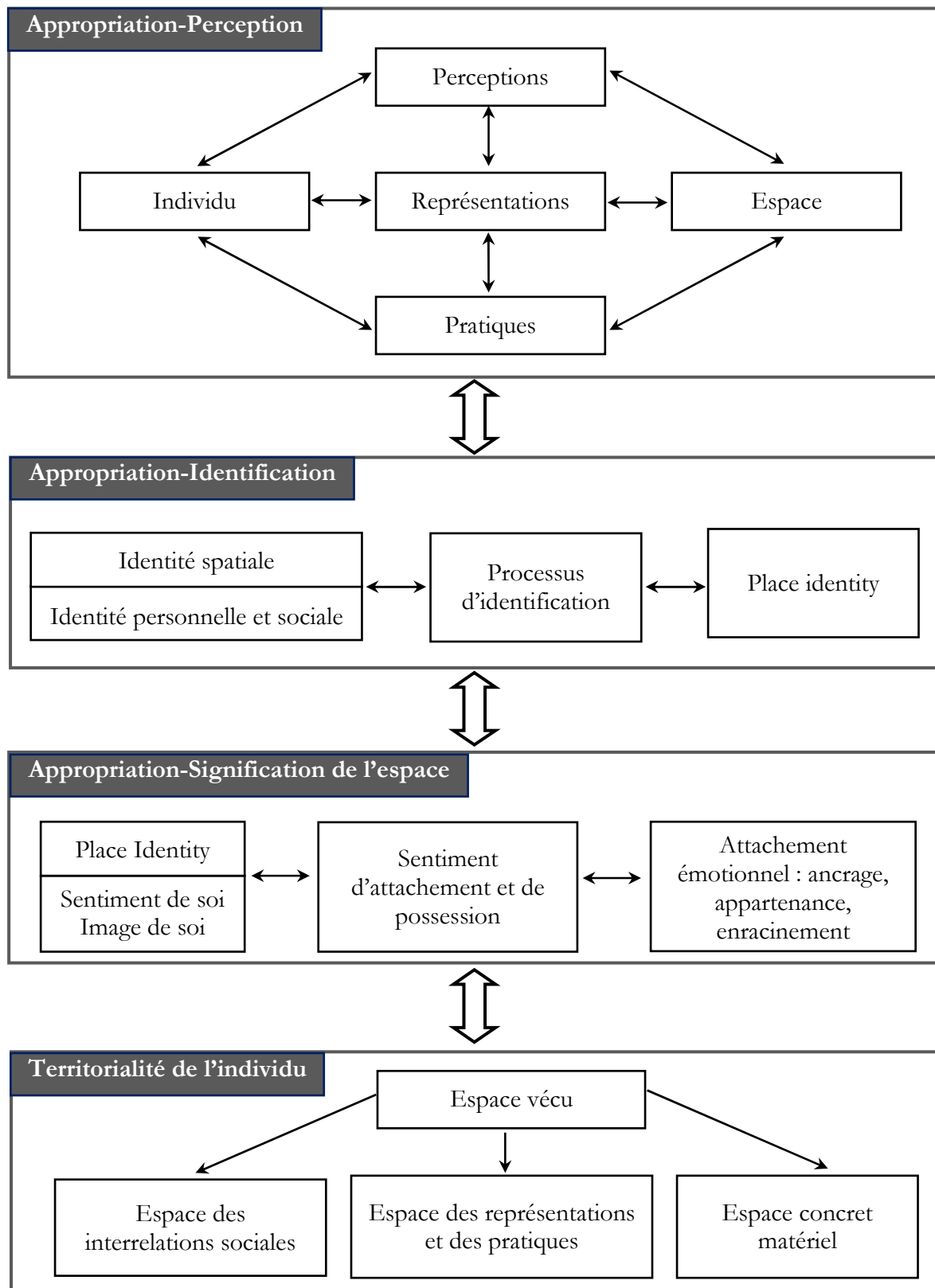
La question identitaire permet en effet d'aborder la manière dont les individus se lient à un espace car elle fonde l'existence d'un sentiment d'appartenance, par le fait de reconnaître en le conscientisant son « rapport à soi » ou en l'exprimant par le fait de se sentir lié à un espace (Lévy, 2003b: 479). Néanmoins, ces auteurs insistent sur le fait que l'identité ne se définit pas seulement par la logique qui voudrait que l'identité soit l'absence de similarité avec autre chose, mais davantage par « l'existence d'un redoublement de cette singularité par un discours une conscience, un sentiment d'appartenance » (Lévy, 2003b: 479). L'identité est alors définie comme une identification du soi, la reconnaissance du soi. Ricoeur, quant à lui distingue une certaine équivocité de l'identité admise par « la synonymie partielle, en français du moins, entre 'même' et 'identique' » (Ricoeur, 1990: 13). Ce philosophe soutient ainsi la thèse que le terme « même » est employé pour la comparaison puisque ses antonymes sont « autre, contraire, distinct, divers, inégal, inverse » et implique par conséquent la formation de l'identité dans la comparaison à l'autre, c'est là l'explication du titre de son ouvrage *Soi-même comme un autre* (Ricoeur, 1990: 13). Néanmoins, « l'identité-ipse » qui s'oppose à « l'identité-idem » (la mêmeté) implique l'altérité « soi-même en tant que...autre ». Il met ainsi en évidence « la dialectique de l'identité-ipse et l'identité-idem, celle du soi et de son autre » (Ricoeur, 1990: 14). L'identité d'un être s'édifie en ce qu'il est lui-même par comparaison envers ce qui est différent en même temps qu'il est en rapport des autres, témoignant par là de la composante interactive de l'identité. L'identité n'est ainsi pas seulement le fait de choix individuels mais relève également de désignations collectives lorsque par exemple plusieurs individus expriment une même appartenance par la sauvegarde et la valorisation d'un patrimoine commun. Ainsi l'identité spatiale est multidimensionnelle en plus d'une dimension individuelle et collective, elle se fonde dans une relation à l'espace. Cette composante spatiale s'avère non négligeable en ce qu'il est fréquemment fait allusion à une identité spatiale, comprise comme l'identité d'un espace ou l'identification d'un opérateur à un espace. L'identification s'opère dorénavant dans divers territoires en raison de la mobilité croissante et de la diversification de nos espaces de vie (Di Méo, 2004). De fait, l'identité spatiale apparaît comme l'une des conditions d'émergence de lieux forts, symboliques voire sacrés tout comme l'espace dans ses dimensions historiques (mémoire du passé) et projectives (le futur) concourt à mettre en jeu la construction identitaire d'un individu (Lévy et Lussault, 2003c). La construction identitaire en tant qu'elle engendre un sentiment d'appartenance à un territoire fait donc référence aux lieux avec lesquels l'individu établit des liens de diverses natures (attirance, rejet) orchestrant ses représentations (phénomènes d'identification) et informant par conséquent sur sa territorialité.

1.2.3. Entre appropriation et identification : l'expression d'une territorialité affective

L'espace est considéré comme le support et le vecteur des processus complexes d'appropriation et d'identification, deux mécanismes aux fondements différents et qui pourtant s'alimentent mutuellement l'un et l'autre et participent de la construction d'une relation particulière à l'espace se traduisant notamment en termes affectifs. L'appropriation ne doit pas être réduite à ce mouvement pour faire qu'une chose se transforme afin d'entrer dans la sphère de l'intime en tant qu'objet de ce fait représentatif de l'identité individuelle. C'est un mouvement bien plus complexe que cela tel que le souligne Moles et Rohmer « L'appropriation de l'espace, c'est l'ancrage que réalise l'individu dans un univers que le psychologue, dans sa rationalité métalinguistique, imagine au départ comme uniforme et illimité » (Moles et Rohmer, 1998: 65). Or, le monde n'est pas uniforme et illimité pour l'être, il l'appréhende dans « un conflit constant entre *l'intuition* qu'il a d'être le centre de l'univers, et la *perception* qu'il subit de l'existence d'autres êtres qui se partagent l'espace » (Moles et Rohmer, 1972: 72). La réalité objective n'est jamais seulement quelque chose de donné mais ce sur quoi il faut agir puisque c'est en agissant sur le monde que l'individu se réalise lui-même (Fischer, 1981). Ainsi définie « l'appropriation serait un phénomène essentiellement cognitif puisqu'il engage la capacité de l'individu de se représenter lui-même, avec d'autres, dans un espace, comme constituants de cet espace, et lui donnant ainsi un certain sens » (Feildel, 2010: 206). Ainsi l'étape de l'apprentissage qui consiste pour l'individu à se familiariser avec un lieu est conçu comme « une intériorisation cognitive : s'approprier un espace veut dire ici acquérir des connaissances théoriques et pratiques, des savoirs et des savoir-faire qui permettent de s'y mouvoir sans s'y perdre, mais aussi d'en user de façon pertinente ou stratégique » (Ripoll et Veschambre, 2005: 10). Au-delà de reconnaître un espace en l'identifiant comme faisant « partie de soi » (Serfaty-Garzon, 2002b: 67) tout comme on fait partie de lui, l'appropriation va plus loin. Elle fait de l'espace une forme de propriété de l'individu par les significations symboliques, identitaires en donnant lieu à une forme de sentiment d'appartenance. Le rapport au lieu est alors vécu comme réciproque via l'identité de lieu qui se crée et qui conscientise le fait d'être par un lieu et que le lieu soit également par le type de rapport entretenu. L'appropriation s'apparente véritablement à un processus d'élaboration d'un sens personnel envers l'objet « convoité » et par cette signification qui lui est propre se manifeste la dimension affective de ce processus. Les propos de B. Feildel (2010) vont également dans ce sens en soulignant que l'appropriation ne saurait se limiter à cette seule composante cognitive de l'identification puisqu'elle se montre effectivement inséparable de sensations, d'émotions, de perceptions, de représentations, voire de constructions imaginaires et idéologiques mobilisant ainsi la dimension affective de l'identité, le « sentiment de soi » (Lipiansky, 1992). L'appropriation de l'espace est ainsi fortement corrélée au processus d'identification et se voit considérée comme une notion incontournable pour tout chercheur qui interroge les rapports homme-environnement. Dans le présent cas, l'appropriation et son corollaire le phénomène d'identification nous offre la possibilité de questionner la construction des territorialités de l'individu tout autant comme des marqueurs du vécu de l'individu sur l'espace qu'il identifie comme étant sa spatialité, que comme des marqueurs idéels référant aux significations symboliques. En effet, ces deux processus nous intéressent particulièrement en ce que leurs

dimensions affectives se présentent comme les conditions nécessaires pour que l'individu s'attache, s'ancre et se sente appartenir à un espace.

Figure 2 : De l'espace perçu à l'espace vécu : entre appropriation et identification, la construction d'un rapport à l'espace



Ainsi que nous l'avons présenté dans cette première section de chapitre, il apparaît nettement que l'établissement de relations entre l'individu et l'espace qu'il habite fait intervenir des processus complexes de perception, de représentation, d'identification, d'appropriation. Le schéma ci-dessus présenté (Cf. Figure 2, p.96) a pour objectif de clarifier ces différents phénomènes dans leurs relations et dans leurs significations et de souligner ainsi les diverses phases qui mènent à la construction d'une territorialité individuelle.

La complexité du processus d'appropriation mise en évidence notamment par Moles et Rohmer (Moles et Rohmer, 1972, 1998) et Serfaty-Garzon (Korosec-Serfaty, 1977; Serfaty-Garzon, 2003) nous a conduite à le représenter en trois stades successifs : l'appropriation-perception, l'appropriation-identification, l'appropriation-signification de l'espace. Ces trois dimensions ne sont pas celles que propose N. Semmoud lorsqu'elle définit le concept autour de trois registres : le réel, l'imaginaire et le symbolique même si elles n'en sont pas complètement éloignées. Le réel est présent dans notre définition par la perception de l'espace qu'en font les individus, l'imaginaire et le symbolique également lorsque sont abordées les significations que les individus confèrent à l'espace et nous y ajoutons une dimension identitaire, à notre sens essentielle pour indiquer que ce processus permet à l'individu de faire sien un espace en l'identifiant et en s'y identifiant (Semmoud, 2007).

Les doubles flèches entre chaque phase indiquent cependant l'existence d'influence(s) réciproque(s) entre la perception de l'espace et les constructions identitaires et la création de liens symboliques menant à la formation de divers sentiments envers l'espace. Autrement dit la perception de l'espace participe de l'édification de l'identité sociale et spatiale et conditionne les significations accordées à l'espace. Les relations inverses sont tout autant valides en ce que les significations données à l'espace influencent l'identité puisque celle-ci n'est pas figée dans le temps tout autant qu'elle change les manières de percevoir l'espace. Ces trois composantes de l'appropriation de l'espace permettent à l'individu de construire sa relation envers ce dernier et de l'exprimer par la formation d'une territorialité en accordant à ses représentations et pratiques des valeurs symboliques.

Revenons à présent sur chacun des trois processus qui aboutissent à la formation d'une territorialité individuelle.

L'appropriation-perception se présente comme une relation entre l'individu et l'espace dans laquelle il appréhende l'espace par ses perceptions, ses pratiques et ses représentations (formées par l'image que l'individu se fait de lui dans la vision qu'il se crée de l'espace). L'espace conditionne également par sa réalité physique les perceptions de l'individu et en tant que condition de possibilité des pratiques et des représentations, il les influence aussi nécessairement.

L'appropriation-identification implique que l'individu s'identifie à l'espace par un processus d'identification qui met jeu en les dimensions sociale et spatiale de son identité. Le concept de « place identity » introduit par Proshansky (1983) exprime ce double processus d'identification du lieu permettant de le distinguer parce qu'il est repéré et reconnu par certains signes le singularisant d'emblée (Lévy, 2003b), et d'identification de l'individu en

prenant appui sur l'espace reconnu, délimité et nommé pour la réalisation du soi. Ce processus d'identification par le lieu et au lieu est le signe d'un ancrage en ce que celui-ci est symbolisé par des liens qui se créent alors entre les individus et les lieux ainsi déterminés.

L'appropriation-signification de l'espace est le processus par lequel l'individu entend donner du sens à sa relation avec l'espace. Par la confrontation entre l'identité du lieu et l'identité individuelle, l'espace est signifié par l'individu tout autant que l'individu est par sa relation à l'espace. Les individus se lient ainsi à un espace et expriment dans ce rapport d'identification un sentiment d'attachement à l'espace qu'il s'agisse d'un sentiment d'appartenance, d'une forme d'ancrage ou d'enracinement.

Au terme de la présentation de ce mécanisme d'appropriation de l'espace déterminé par les phénomènes de perception, d'identification et de signification de celui-ci, nous pouvons affirmer que ce processus dans toute sa complexité permet à l'individu de s'identifier, de se représenter lui-même dans l'espace en lui conférant des significations symboliques et affectives. L'espace ainsi identifié et pratiqué par l'individu se nomme espace vécu dès lors qu'il se voit doublé des représentations que s'en fait l'individu et comporte de ce fait une dimension imaginaire propre à ses souvenirs, ses attentes, ses craintes etc. La dimension concrète et matérielle est ainsi complétée par les pratiques et représentations des individus constituées de l'ensemble des interrelations sociales dans les divers lieux fréquentés qu'ils le soient de manière positive, négative ou neutre. L'espace vécu traduit les modalités par lesquelles s'expriment le *là* de l'être dans le monde et nous l'avons nommé territorialité. La territorialité de l'individu « reflète la multidimensionnalité du vécu territorial de chaque individu » (Raffestin, 1980). Ce rapport à l'espace ainsi exprimé peut recouvrir plusieurs facettes qui sont autant de manières pour l'individu d'exprimer et de ressentir son être-là : expérience corporelle, constitution d'un chez-soi, transformation d'un espace en lieu etc.

La seconde section de ce chapitre détaillera ses différentes manières de faire avec l'espace en ce qu'elles interviennent dans la constitution d'une territorialité habitante, entendue comme le résultat de modes d'habiter les lieux.

Section 2. L'appropriation de l'espace : la construction d'une territorialité individuelle

Après avoir présenté les diverses acceptions de l'espace pour justifier du choix de notre définition en tant qu'il est une réalité relative à la perception humaine, nous mettrons en évidence dans cette seconde partie du chapitre, l'importance de l'expérience spatiale en tant qu'elle participe de la construction identitaire et, par là de celle de l'élaboration d'une relation affective avec l'espace par effet de projection de l'image de soi. Nous manifesterons tout d'abord notre intérêt pour les manières de faire avec l'espace déployées par les individus au quotidien afin de souligner l'importance, à notre sens, de considérer les pratiques ordinaires en ce qu'elles renseignent sur la façon dont les individus se projettent et s'investissent dans l'espace. Cela nous conduira à appréhender la construction des territorialités individuelles en ce qu'elles sont le résultat de la transformation de l'espace en lieu, indiquant que l'individu s'est approprié affectivement l'espace, qu'il peut se définir à travers à lui, s'y identifier et le considérer comme la transposition des dimensions intimes et sécurisantes du chez-soi à l'extérieur du domicile. Nous terminerons par la justification de notre choix de travailler sur l'espace public en ce qu'il représente un type de lieu dans lequel sont aisément appréhendables les expériences spatiales individuelles et sociales ainsi que leurs significations affectives. Nous aborderons ainsi la réflexion sur le rôle du rapport affectif dans l'évaluation du projet d'urbanisme qui sous-tend la conception de ce type d'espace dont la vocation est de recevoir du public.

2.1. Faire avec l'espace : les expériences de lieux

2.1.1. Les figures du quotidien urbain : du flâneur au marcheur

La figure du flâneur apparaît avec la modernité et interroge de la même manière les deux grands sociologues que sont Marx et Durkheim. Malgré tout ce qui les oppose, ils se rejoignent dans les questionnements que suscite la grande ville. Cette dernière est vue comme celle qui crée cette nouveauté que représente la modernité car c'est par elle qu'il revient désormais, en ce XIX^e siècle, de vivre sa vie (Nesci, 2007). George Simmel, dans son essai en 1903, sur *Les grandes villes et la vie de l'esprit* a vu juste lorsqu'il décrit le pathos du citadin assailli par la ville. Ce sont notamment les analyses de Walter Benjamin qui présentent le flâneur comme cette figure de la modernité. Cette figure du citadin urbain moderne que représente le flâneur va beaucoup évoluer, en commençant par être considéré comme « un naïf badaud au cours des années 1840, il deviendra le flâneur passionné, compulsif, obsessionnel, proche de 'l'homme des foules' du conte éponyme d'Edgar Allan Poe » (Schulte Nordholt, 2008: 67) s'écartant tout à fait du type constitué par le promeneur philosophique, « [il] prend les traits d'un loup-garou qui erre sans fin dans une jungle sociale » (Benjamin, 1989: 436). Le flâneur réussit le tour de force que Georg Simmel signale comme la tâche principale du flâneur, l'affirmation de soi.

Nesci (2007) montre avec son ouvrage consacré non plus seulement au flâneur mais aussi aux flâneuses, puisque la femme a, elle aussi, su faire progresser les représentations de la féminité à travers leurs expériences du milieu urbain, et notamment de la flânerie, que si la figure de la flâneuse existe, elle s'est construite en opposition avec le modèle du flâneur balzacien, qui considère la femme au rang d'objet et de décor citadin (Lenoble, 2008). La femme Cette éviction de la femme dans son rôle de productrice de l'espace public, quand bien même au XIX^e siècle la fréquentation de la ville peut être qualifiée de sexuée, est analysée par C. Nesci à partir des travaux d'Honoré de Balzac, de Charles Baudelaire et de Walter Benjamin, tous trois ayant concourus à faire de la figure du flâneur, un personnage masculin. Dans son anthropologie urbaine du XIX^e siècle, Benjamin explore la figure archétypique de cette architecture mi-close de passages par les déambulations du flâneur. Et dans cette nouvelle considération de l'expérience de l'espace public qu'apporte la modernité, notamment par l'apparition de l'omnibus, Benjamin partitionne l'urbain selon des considérations de genre notamment dans le mode de perception du flâneur où interviennent largement dans le décor qu'il perçoit des figures féminines et dans la mise en évidence de l'omnibus comme nouveau moyen de transport permettant de découvrir la ville dans une vision globale et continue, plaisir non autorisé aux femmes.

A bien des égards, la flânerie ainsi introduite par Benjamin retourne les rapports que le flâneur entretient habituellement avec la ville. La ville se voit considérée tantôt comme cet intérieur qui l'enferme, assimilable à une chambre « étrangère et froide », tantôt comme cet extérieur euphorisant dont l'attraction exerce un effet « irrésistible ». Le flâneur voit ainsi la ville se scinder en deux pôles dialectiques (Benjamin, 1989: 435) . Ce décor qu'offre la ville à ce flâneur oisif, errant dans les rues, animé par des pulsions telle une « ivresse » pour reprendre les termes de Walter Benjamin, devient un paysage en ce que l'expérience du flâneur fait de Paris un espace vécu. La flânerie que nous présente Benjamin va bien au-delà de la description des pérégrinations citadines que l'ère moderne aurait transformées ou du moins fait évoluer, elle se présente tel un nouvel art poétique d'habiter la ville comme on habite un appartement ou une maison. « Car de même que la 'flânerie' peut faire de Paris un intérieur, un appartement dont les pièces sont les quartiers, tout aussi nettement séparés qu'elles par des seuils, la ville, à l'inverse, peut aussi s'offrir de tous côtés au promeneur comme un paysage dépourvu de seuils. » (Benjamin, 1989: 440).

Ainsi que le propose Pécerc, le flâneur permet une analyse sociologique de la vie quotidienne urbaine. Il est à bien des égards, considéré comme « un chercheur ès société » (Nesci, 2007: 8) par ses connaissances des réalités urbaines quotidiennes qu'il parcourt chaque jour. Il est un véritable « généraliste qui s'intéresse à tout, qui recherche un savoir et c'est par là qu'il se distingue du badaud qui se laisse porter, absorber, par ce qu'il voit, qui flâne par simple souci de distraction » (Schulte Nordholt, 2008: 69). Benjamin distingue ses deux observateurs de la ville par leur appartenance à une classe. Le badaud est sans instruction, il flâne à ses heures libres tandis que le flâneur peut se permettre le luxe de l'oisiveté et c'est en cette qualité qu'il n'est pas spécialiste, mais, davantage, connaisseur de la vie urbaine. Il est certes « consommateur en puissance », puisque sa flânerie le mène dans les fameux passages, mais il n'est pas producteur (Schulte Nordholt, 2008: 70) car son oisiveté « est une protestation

contre la division du travail » (Benjamin, 1989: 445). Benjamin souligne alors le paradoxe inhérent à ce personnage dont l'oisiveté est en réalité un travail intense d'observations acharnées de la vie urbaine. Loin d'être naïf, le flâneur « fait des études » et « son œil ouvert, son oreille tendue, cherchent tout autre chose que ce que la foule vient voir » (Benjamin, 1989: 470). Isaac Joseph rejoint cette façon de concevoir le flâneur et va jusqu'à s'identifier à lui et tous les autres sociologues à ces passants qui ont toujours l'œil ouvert et attentif aux moindres détails. Il rejette ainsi la figure fréquemment utilisée de l'insomniaque, trop introspectif, au profit de celle du somnambule et du flâneur dont l'intelligence du regard est à même de porter à la connaissance « la richesse formelle de l'exister » (Joseph, 1984: 13).

C'est sur ce même regard que Georges Pérec base sa quête de l'infra-ordinaire, qu'il assimile à un interrogatoire de l'habituel. Son objectif est de questionner ce que l'on ne questionne pas parce que cela fait partie d'un quotidien, de la banalité, voire d'une évidence. Or, selon lui ces « choses communes » ont un sens, notamment parce qu'« elles parlent enfin de ce qui est, de ce que nous sommes » (Pérec, 1989: 11). A l'image de ses écrits dans les ouvrages *Espèces d'espaces* et *Tentatives d'épuisement d'un lieu parisien*, il nous conduit vers les profondeurs de la flânerie justement par cette prouesse d'inventorier le quotidien, art dont il est reconnu maître. De l'appartement à la rue en passant par l'immeuble, G. Pérec invite son lecteur à partager ses descriptions parfois très exhaustives des réalités qui s'offrent à la vue de chacun, sans qu'on en soit véritablement conscient. Cet écrivain, qui avoue aimer Paris tout autant qu'il aime jouer, a aussi proposé à ses lecteurs, un ouvrage *Pérec/inations* proposant tel une visite guidée de déambuler dans Paris sous la forme de jeux (Pérec, 1997). Le titre est effectivement en lui-même évocateur par le jeu de mot utilisé pour indiquer au lecteur le ton particulier des pérégrinations proposées. Il semble ainsi vouloir suggérer à tout individu visitant Paris de le faire sans être nécessairement muni d'un guide lorsque l'on est touriste, ou sans toujours emprunter le même chemin lorsque l'on est habitant. Pérec tend ainsi à revaloriser la figure du flâneur en tant que ce dernier cherche à sortir des sentiers battus. Quand bien même les itinéraires s'avèrent plus complexes ou plus longs, il veut convaincre qu'en s'adonnant à un parcours plus atypiques qui « emprunterait exclusivement des rues dont les noms commenceraient par la même lettre, ou suivraient l'ordre alphabétique, ou évoqueraient une chronologie particulière » (Pérec, 1997: 8), l'enrichissement que peut procurer ce changement incite à vouloir créer d'autres itinéraires et ainsi à (re)découvrir les lieux de la (sa) ville. Comme le souligne Schulte, « le flâneur perezquien », comme celui de Benjamin, est bien quelqu'un dont le domaine de travail est la rue » dont l'intention est d'interroger par relevés systématiques et parfois laborieux, l'espace et ceux qui le pratiquent en différents moments du jour ou de la nuit et en y intercalant les rythmes saisonniers afin de parvenir à « capter » ce savoir général tant convoité que recèle la réalité urbaine (Schulte Nordholt, 2008: 72).

La figure du flâneur en tant qu'interrogation des manières d'être dans l'espace public, sera la figure de proue de ses recherches portant sur la nouvelle architecture qu'offre la ville avec ses nombreux passages. La ville moderne se présente comme une extension de l'appartement ou la maison et prolonge ainsi l'intérieur vers l'extérieur, transformant par là-même les façons d'habiter. La position du flâneur est enviable à plusieurs égards pour tout

chercheur qui souhaite avoir une approche de l'espace et de ces pratiques qui soit la plus objective possible (Nesci, 2007). Ce sont notamment ces descriptions exhaustives de ce qui se passe sur un lieu que recherchent des auteurs tels que Le Clézio et Pérec dans leurs quêtes de l'ordinaire. C'est pour cela que le flâneur les intéresse même s'il recouvre alors une posture peu commune, l'immobilisme. Ils s'inspirent effectivement de la compétence détenue par cet errant des villes qu'est la description des lieux dans leurs interactions, en la canalisant en quelques endroit précis, considérés alors comme les points d'observation.

Le flâneur, première figure de l'individu qui habite la ville est récupéré un siècle plus tard comme outil au service d'une connaissance, même si elle en est quelque peu modifiée en devenant le « flâneur immobile » (Schulte Nordholt, 2008: 71). Ainsi de Le Clézio, avec son calepin rempli de nombreuses notes, prises au vol, de tout ce qu'il voit, à Pérec dans sa *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* qui cherche à rendre compte de l'incommensurabilité de la vie d'un lieu, tous deux investissent les caractéristiques propres du flâneur dont l'observation ne saurait être naïve ni même orientée en fonction d'un but mais bien un instrument objectif de mesure de la réalité par cette volonté incessante de tout inscrire, tout noter, sans jamais préjuger de la plus ou moins grande importance à accorder à tel ou tel fait. C'est notamment ce que l'on observe dans l'ouvrage de Georges Pérec, l'infra-ordinaire dans lequel il dévoile les faits banals ou communs de la vie qu'ils considèrent sur un pied d'égalité avec les grands événements. Il propose ainsi par ses écrits peu banals sur la vie dans ce qu'elle a de plus banale de redonner force et poids à ce qui nous est le plus proche et pourtant le moins connu. Tel qu'il le fait effectivement remarquer au lecteur dès le commencement de son ouvrage : « ce qui nous parle me semble-t-il, c'est toujours l'événement, l'insolite, l'extra-ordinaire » (Pérec, 1989: 9) nous mettant face à nos propres contradictions à propos de ce qui fonde notre existence. L'auteur pense effectivement que cette dernière ne doit pas être nécessairement recherchée dans l'événement ou l'anormal, donnant à ces bouleversements, spectacles ou autres scandales un statut significatif qui ne leur revient pas puisqu'ils ne sont pas « l'essentiel ».

Seulement cet essentiel ne nous apparaît pas ou plus de manière aussi évidente que ce qui sort de l'ordinaire. Pérec propose pour contrecarrer cette tendance qui nous éloigne de nous-mêmes de s'étonner à nouveau sur ce qui ne nous étonne plus dans l'intention de forcer les questionnements sur nos façons d'être, de percevoir, de nous mouvoir, etc., sur ce qu'elles disent de nous en même temps qu'elles parlent de nos rapports aux autres et à l'espace. Ce champ d'investigation au demeurant très vague et désordonné dans lequel s'est élancé G. Pérec, à plusieurs reprises, nous le faisons nôtre, persuadée de la portée significative que revêt l'ordinaire.

Nous sommes effectivement convaincue que c'est par l'entrée des pratiques habituelles au point qu'elles en deviennent banales que nous pouvons espérer appréhender l'appropriation de l'espace dans ce qu'elle revêt de plus significatif. Observer l'art de flâner en tant qu'art poétique d'habiter la ville ou endosser ce rôle de flâneur permet une analyse sociologique de la vie quotidienne et livre la possibilité d'interroger l'infra-ordinaire. Nous examinons ainsi ensuite le plus petit niveau possible de cette réalité urbaine en tant qu'elle renferme des expériences de rencontre entre les corps humains et urbains. Il s'agit d'analyser

ce que Chris Younès nomme poétiquement un « corps à corps » dans lequel « l'architecture oriente ou désoriente, nous relie au monde ou nous rejette » (Younès, 2000: 33) . Selon l'auteure, l'architecture contribue à façonner l'existence des humains sur terre puisque l'art architectural rend le monde habitable en s'appuyant sur l'esthétique pour fonder son éthique soit donner un sens aux manières d'être de l'homme sur terre. Nous souhaitons comprendre les façons dont les individus s'imprègnent de ce que leur offrent divers types de lieux urbains dans leurs pratiques comme dans leurs représentations et comment celles-ci participent de la formation de territorialités, lesquelles attestent de la création d'un lien. Nous ambitionnons de mettre en jour les facteurs et mécanismes de formation de ces territorialités individuelles et éventuellement appréhender leurs évolutions dans le temps.

2.1.2. De l'expérience corporelle du lieu à la définition de ruses urbaines

Les lieux de flânerie sont ainsi examinés dans l'idée d'appréhender au plus près les impacts d'ordre sensoriels, émotionnels voire affectifs qu'ils occasionnent sur les individus. Ainsi que l'écrit C. Younès lorsqu'elle traduit la pensée du philosophe Maldiney, penseur de l'espace et du lien qui l'unit à l'homme, toute architecture et toute ville implique intrinsèquement le champ existentiel : « Edifices, milieux urbains ou paysages sont des événements rythmiques éprouvés à chaque fois par ceux qui les habitent et les parcourent. Ces rythmiques architecturales et urbaines engagent les corporéités » (Younès, 2009: 282). L'art de flâner permet d'appréhender ce rapport entre « le corps physique de l'individu et le corps urbain qui passe à travers l'expérience physique-corporelle et sensorielle- de l'espace urbain » (Berenstein-Jacques, 2006: 116). Dans son ouvrage *Eloge de la marche*, D. Le Breton fait l'apologie de la marche urbaine comme une expérience qui sollicite le corps dans son entier (Le Breton, 2000). D'autres auteurs comme Y. Winkin, S. Lavadhino (Lavadinho et Winkin, 2008) ou R. Thomas (Thomas, 2007a, 2010) suivent cette mouvance et tentent d'exprimer que le rapport qui s'instaure entre l'individu et l'espace engage avant tout le corps dans la multiplicité des sens à l'œuvre. Ces diverses sollicitations des sens dessinent la trame d'une relation affective, au fil des pas et des sensations agréables, désagréables, heureuses, malheureuses etc. Arpenter la ville, tel un flâneur qui se laisse déambuler est une manière de se découvrir soi en ce que nos attirances et nos rejets en disent beaucoup sur notre histoire personnelle, nécessairement influente dans les façons d'appréhender les lieux, sur notre humeur, nos goûts, nos désirs en même temps que sur le « magnétisme des lieux » ou le « génie des lieux » (Le Breton, 2000: 122).

C'est ce qui pousse Paola Berenstein-Jacques à positionner les errances urbaines comme de véritables outils de connaissance de la ville cherchant ainsi à éviter les préoccupations fonctionnelles et formelles qui ont fait oublier aux urbanistes le véritable potentiel poétique de la ville. Elle souhaite mettre en évidence l'existence d'un vécu corporel de la ville (Berenstein-Jacques, 2006) et, dans son plaidoyer elle est rejointe par Isaac Joseph (2000) pour que la géographie prête attention aux pratiques quotidiennes puisqu'elles présentent l'individu dans des situations très différentes de la vie courante, hormis le fait, qu'elles ont comme seul point commun, de mettre les corps en mouvement dans un espace physique et sensible. Et, ces déambulations, considérées comme des manières de faire avec l'espace, amènent à adopter

« une approche pragmatique des usages de l'espace qui présuppose que la déambulation est un acte de connaissance de l'espace et que tout acte de connaissance est lui-même une déambulation dans l'univers des choses » (Joseph, 2000: 50). P. Berenstein-Jacques insiste ensuite sur la valeur que revêt la ville par les sensations qu'elle provoque chez ceux qui la parcourent démontrant qu'elle ne peut être réduite à un simple décor, notamment dans le contexte actuel qui a tendance à la théâtraliser voir la spectaculariser. L'expérience de la ville nous dit-elle est aujourd'hui promue par une image publicitaire mettant en exergue un 'exhibitionnisme culturel' en tant qu'il est censé représenter l'image de marque de la ville (Berenstein-Jacques, 2006). Son inquiétude se porte, dans ces conditions de diffusion mondialisée des images d'une ville, sur l'expérience faite par le citoyen entre pratiques et imaginaires, sur sa possibilité, au gré de ses différentes manières de percevoir et de se comporter, d'agir sur la production de cet espace urbain. Paola Berenstein-Jacques affirme en effet que l'expérience individuelle ou collective de la ville ne saurait être réduite à une image tant elle est parcourue, ressentie, représentée par divers acteurs qui chacun et ensemble contribuent à la faire passer du statut de décor à celui de scène. La scène évoque la vie par les multiples formes d'interactions qu'elle sous-entend entre le milieu urbain et ses usagers et conduit P. Berenstein-Jacques à corporéifier la ville. Partant, se pose la question du rapport entre ces corps humains et urbains pour déterminer s'ils conduisent ou non à repenser la façon de faire la ville. L'art de faire l'expérience de la ville notamment permis par les flâneries ou les errances, telles que mises en évidence par Berenstein-Jacques est présenté comme une manière de faire ressurgir un « urbanisme poétique » dans lequel seraient reconnues les qualités de l'errant et du flâneur pour aider l'urbaniste professionnel dans sa pratique. Laetitia Devel (2006) milite également dans ce sens pour que les frottements entre espace du citoyen et espace urbain, qui se rencontrent le plus souvent dans les espaces publics ainsi que l'affirme Berenstein-Jacques, soient considérés à l'aune de leurs dimensions constructrices. Les individus par leurs pratiques font la ville tout autant que la ville par ses formes délimite, suggère, contraint ou libère certaines pratiques. L'auteure, dans la lignée des travaux de Simmel sur la microsociologie, pointe l'importance du détail, qui doit être dévoilé dans toute sa portée significative car ce sont ces petits éléments a priori banals et anodins qui permettent de *prendre le pouls* d'un espace habité (Berenstein-Jacques, 2006). Il s'agit d'un véritable défi à relever car ces données relatives aux sensations éprouvées sont complexes à appréhender d'autant plus qu'elles changent et évoluent sans cesse au rythme de ceux qui la vivent au quotidien. L. Devel regroupe ces petits éléments qui ne sautent pas aux yeux sous l'expression d'esthétique urbaine qu'elle présente comme échappant à toute volonté politique et urbanistique et, de ce fait, gardant toujours une part énigmatique (Devel, 2006).

Certains auteurs vont un peu plus loin et sont plus osés dans l'usage des termes choisis. H. Parret évoque dans une phénoménologie de la vie quotidienne le sublime comme l'une des qualités de la vie ordinaire (Parret, 2007). Le sublime est présenté comme une expérience esthétique de la vie quotidienne, c'est-à-dire en tant que vécu, ce qui signifie que l'on s'intéresse aux conditions de possibilité de ces pratiques et non à leur seule description. Parret considère que le quotidien et le sublime sont des inventions en s'appuyant notamment sur l'ouvrage de Michel de Certeau *L'invention du quotidien*, lequel, exprime le doute dont témoignerait son auteur quant à la nature du quotidien. Tout comme de Certeau affirme que

L'homme ordinaire n'est qu'une invention, le sublime du quotidien s'invente selon des conditions de possibilité. Le sublime du quotidien ne peut exister que parce qu'il est sujet à passion, qu'il est pensé comme tel, allant au-delà du simple constat de l'itérativité et de la répétition, qui ne suffit pas à qualifier l'ordinaire. La vie quotidienne de l'homme est faite de « tout ce qui parle, bruit, passe, effleure, rencontre » pour reprendre les écrits de Michel de Certeau mobilisés par Parret (2007). Elle échappe de cette façon à toute tentative scientifique de vouloir la cadrer dans des normes ou selon les principes de la rationalité et c'est en cela que le sublime trouve sa place, dans cette impossibilité de reconstruire le quotidien que cela soit sous la forme d'une typologie ou d'une théorie. Le leitmotiv de l'ouvrage de Parret est le suivant : « *Le sublime du quotidien*, c'est le quotidien accentué dans sa quotidienneté par l'expérience esthétique » (Parret, 2007: 19). Il présente en effet le sublime comme cette façon de rompre avec l'idée dominante et certainement intuitive que le quotidien recouvre des dimensions d'isotropie et de répétition s'alliant à une description banale, commune à diverses situations. Or, si l'on sait le regarder, le penser et le réfléchir ainsi que l'auteur nous le suggère, il nous apparaît sous un autre jour et se déploie dans toute sa quintessence. Effectivement, A. de Biase nous enjoint-elle aussi, à sa façon qui se rapproche davantage de celle de Michel de Certeau, à nous attarder sur ce qu'elle nomme la ruse urbaine pour exprimer les détournements poétiques dont usent les habitants afin de surmonter les obstacles qui se présentent à eux (de Biase, 2006). Ce savoir, qu'ils ont les capacités de mettre en œuvre, transforme leur manière d'être dans l'espace en un véritable savoir-faire qui leur confère le statut d'habitant actif (ils construisent leur habiter) et non plus d'utilisateurs passifs (à qui on impose d'habiter de telle ou telle façon). En tant que composition personnelle, cette manière d'être dans l'espace est fabriquée et pensée pour déjouer « habilement et astucieusement » ainsi sont les termes d'Alessia de Biase, les réalités de l'espace telles qu'elles leurs sont proposées. « Les gens habitent l'espace public, même si celui-ci est de plus en plus conçu pour ne pas s'arrêter, ils vont au-delà de tout obstacle spatial qui empêche toute appropriation pour construire une poétique là où même un figuier ne naîtrait pas. » (de Biase, 2006: 99-100). La signification, volontairement très marquée de cette phrase, tient lieu de critique relativement forte à l'encontre de Le Corbusier et de ses « machines à habiter » dans lesquels la place de l'homme est réduite à quelques fonctions primaires faisant fi de toutes les compétences dont disposent les individus à s'accommoder de l'existant pour le rendre non seulement habitable mais surtout pour faire de l'habiter une expérience sensorielle, émotionnelle et affective particulière. La possibilité pour l'homme de choisir son espace et la manière dont il souhaite en disposer est l'une des libertés fondamentales qui fait partie de l'ontologie de l'habiter heideggerien.

L'être-au-lieu d'Heidegger s'apparente également à la corporéité dans le lieu sur laquelle Chris Younès interroge Henri Gaudin pour qui cela fait partie intégrante de la définition du lieu : « Aucun lieu je crois ne peut échapper à cette idée d'une présence et d'une présence du corps, puisque je définis moi un lieu comme un champ, au sens où les physiciens et les mathématiciens l'entendraient, c'est-à-dire un champ de relations » (Gaudin, 2000: 99). Cette manière de décrire le lieu, positionnant en son centre la relation qui s'établit avec l'individu considéré avant tout par son corps, se veut insistante sur le nécessaire principe d'incorporation du lieu. Henri Gaudin n'hésite pas à avoir recours à un langage simple, imagé, typique d'un

quotidien ordinaire, pour apporter une force de conviction supplémentaire tant le lecteur peut s'y projeter. Il en parle en ces mots : « j'ai l'impression que ma présence, les effets du lieu sur moi, ça passe bien sûr par les yeux, par l'aller et retour du regard, mais aussi par mes chaussettes qui se mettront à me gratter, le trou sous la chaussure qui va se rappeler à moi, le picotement de l'air, la femme séduisante qui va passer à côté et vers laquelle je vais porter mon regard » (Gaudin, 2000: 99). Sont présentés de la sorte les effets qu'éprouve son corps dans le lieu mais c'est dans l'attente d'un retour de ces choses sur son corps que se vit le lieu, il utilise d'ailleurs une métaphore originale qui permet d'introduire la notion de boucle rétroactive entre les choses de l'extérieur et son corps qui, ensemble forment un lieu : « c'est bien parce que je suis doté de pertuis que quelque chose de l'extérieur peut m'être donné » (Gaudin, 2000: 99). Les propos que tient Henri Gaudin à Chris Younès sont fortement marqués par l'importance de la prise en considération de ce phénomène de réciprocité, assimilable au processus instaurant une relation. Cette relation entre l'individu et l'espace peut s'appréhender par la voie phénoménologique, voire poétique (Cf. chapitre 1) et aussi par le rôle de la corporéité en tant que processus d'inscription dans le temps. Ce type de recherche s'apparente fortement aux réflexions sur la quotidienneté, aussi bien en tant qu'expérience de l'espace par la praxis, qu'en tant qu'incorporation de l'espace « dans » l'individu. A ce titre, la thèse d'Anne Jarrigeon nous propose d'explorer l'anonymat urbain par une analyse anthropo-ethnographique du corps en ville au cours d'expériences quotidiennes. Elle met au jour « l'intelligibilité des corps et les codes qui la construisent » dans le champ de la pratique quotidienne afin d'y déceler des manières d'être en rapport avec l'urbain en tant que déterminant actif et non simple décor de ces « corps à corps urbains » (Jarrigeon, 2007).

Le milieu urbain ainsi considéré n'est pas sans rappeler la définition de l'actant, comme cette « réalité sociale, humaine ou non humaine, dotée d'une capacité d'action » (Lussault, 2003a: 38). Ainsi que le souligne I. Joseph, l'espace corporel revient au centre des descriptions « au profit des émotions réelles et des qualités sensibles que *La phénoménologie de la perception* de Merleau-Ponty inscrivait au cœur de l'être-au-monde » (Joseph, 2000: 55). Paquot, philosophe, à son tour sur ces manières qu'ont de nombreux écrivains, poètes ou romanciers, de conférer un corps à la ville et souvent un corps féminin qui « séduit », « conquiert » en « jetant son dévolu » sur le citadin (Paquot, 2006a: 6). Et la ville devient corps aussi par le vocabulaire utilisé pour la décrire. L'inventaire de quelques noms que d'aucun utilise fréquemment tels le « tissu », « l'artère », « le cœur » ou encore « les poumons » ne sont que quelques exemples que choisit l'auteur pour illustrer son propos sur cette symbiose qui se crée entre l'homme et la ville qu'il nomme « corps à corps » entre « le corps du citadin » et « le corps de la ville » (Paquot, 2006a: 10). Ce faisant, Paquot assume pleinement, tout en s'appuyant sur des poètes tel Aragon, la dimension sensuelle et charnelle de ce rapport, n'hésitant pas à s'emparer de ses propres expériences pour témoigner de la véracité de ce qu'il avance. Sansot faisait lui aussi déjà remarquer, avec son ouvrage *Poétique de la ville*, que les termes « d'artère » ou de « voie de circulation » sont préférés à celui de « rue » en insistant sur le fait que « ces expressions ne sont pas aussi neutres qu'on le suppose ; elles relèvent de métaphores organicistes ; de toute évidence, elles assimilent la cité à un être vivant » (Sansot, 1996: 11).

La sociologie s'est également emparée de l'analyse à caractère anthropologique du corps dans son rapport à la quotidienneté. David Le Breton, évoque ainsi la fréquente dualité qui intervient entre le sujet et son corps dans une pratique routinière au cours de laquelle « les individus éprouvent le sentiment d'habiter naturellement un corps dont il leur est impossible de se dissocier » (Le Breton, 1990: 95). Il emploie la métaphore d'un corps invisible pour exprimer l'idée que celui-ci s'est peu à peu effacé par le recommencement perpétuel des conditions d'être et de pratiquer l'espace, atténuant par là même toute forme de sensibilité pour le moins toujours présente mais étouffée par le poids d'une familiarité bien installée. Il s'intéresse particulièrement à l'esthésie de la vie quotidienne car il souhaite dépasser la banalité suggérée par les actions réitérées au jour le jour, en insistant sur le fait que c'est à partir de cette relation souvent qualifiée de quelconque, puisque empreinte de sécurité née des habitudes, des routines et de tout un ensemble de choses que s'appréhende pourtant le sens de chaque instant.

Néanmoins, malgré le constat implacable que la répétition des actions mène à une érosion du sentiment de l'épaisseur et de la singularité des choses et malgré le caractère fade et ordinaire que laisse transparaître le quotidien, son étude pour le chercheur reste foisonnante. Car c'est bien dans cet écoulement des jours les uns après les autres, dont les changements se laissent à peine percevoir, que résident les échos du rapport que les individus entretiennent avec leurs corps et ceux de leurs corps dans ce monde. Toutes les significations du quotidien se dévoilent dans ces mises en jeu et en tension qui font que l'homme aime, ressent de la satisfaction ou non, exprime un intérêt ou de l'indifférence vis-à-vis de l'espace dans lequel il évolue. L'appréhension sensorielle du monde tel que l'avait mise en évidence Georg Simmel dans son *Essai sur la sociologie des sens* doit être reliée à ce que David Le Breton nomme la qualité affective (Le Breton, 1990). D'une certaine façon, il nous précise que chaque action a non seulement un ou plusieurs sens qui lui sont associés renseignant sur l'intimité du sujet qui les éprouve. La vie quotidienne se voit ainsi dépeinte par toutes ses significations affectives qui sont autant de qualités attribuées aux échanges, aux manières d'être, aux mises en scène, etc. Ces émotions se partagent notamment, ainsi que le met en évidence Le Breton, par le regard en ce qu'il représente la figure hégémonique de la sociabilité urbaine davantage que par l'odorat, qui malgré l'intimité à laquelle il donne accès, est difficilement qualifiable. D'après les observations menées par Georg Simmel, il s'avère que le regard est valorisée par rapport aux autres sens, par le fait que les structures urbaines le sollicitent davantage (vitrines, enchevêtrement de la circulation routière et piétonnière, kaléidoscope des trottoirs) alors que l'ouïe, le toucher et l'odorat sont plus souvent gênés qu'épanouis (Le Breton, 1990). Il ajoute qu'il est dans l'essence de la ville de mettre les passants en position de regard les uns aux autres (avec des proxémies différentes selon les lieux) (Le Breton, 1990). Son argumentaire ne s'arrête pas à ce constat puisqu'il énumère toutes les structures, architectures ou aménagements pour lesquels le sens de la vue est fortement mobilisé. Qu'il s'agisse d'équipements (écrans de télévision, d'ordinateurs, jumelles), de construction (urbanisme de tours, long couloirs, halls nus), d'inscriptions (prolifération d'indications écrites), l'expérience sensorielle urbaine de l'homme se résume essentiellement à la vue, qui devient alors son vecteur principal d'appropriation.

Lucile Grésillon s'intéresse quant à elle à ce rapport entre les individus et la matérialité des lieux du point de vue du bien-être, et questionne les ressentis inégales des individus vis-à-vis des odeurs que dégage la ville de Paris (Grésillon, L., 2010). Elle souligne qu'il existe une « indissociabilité entre sensorialité et matérialité » (Grésillon, L., 2010 : 124). Cependant ses résultats sous forme de déterminants ne permettent pas de comprendre pourquoi un même cadre phsysicochimique donne lieu à différents bien-être. Sa recherche mobilise alors les dernières avancées des neurosciences pour « saisir dans leur complexité le processus de perception et le sens de l'olfaction » (Grésillon, L., 2010 : 123)

Néanmoins, il est une autre manière d'appréhender l'espace qui ne constitue pas un sens et qui pourtant en sollicite plusieurs lors de son accomplissement, c'est la marche. En effet, il s'avère que le regard est également stimulé et mis à l'épreuve au cours de déambulations urbaines piétonnes, ouvrant la voie vers des représentations particulières liées à ce mouvement et ce ou ces déplacements dont la nature et le type renseignent sur le sens voire la symbolique associés. La redécouverte actuelle de l'intérêt de pratiquer les villes à pied participe d'une critique du mouvement moderne fonctionnaliste pour lequel la marche ne constituait plus le principal mode d'appréhension de la ville, celui-ci ayant été remplacé par le règne de l'automobile. L'impératif de circulation et l'injonction à une mobilité débridée ont en quelque sorte annihilé toute possibilité pour l'homme de s'attarder sur son expérience corporelle, réduisant celle-ci à l'utilisation massive et presque exclusive d'un seul et unique sens, la vue, lui faisant ainsi oublier qu'il possède un corps et que ce dernier peut lui fournir de précieuses informations. L'on voit ainsi vanter le retour de la marche dans l'espace urbain comme façon de redécouvrir les lieux, d'éprouver réellement la ville par le corps. Ainsi que l'atteste Thierry Paquot, marcher dans un lieu c'est le faire advenir en en révélant les sens (Paquot, 2008). Il nous semble tout à fait juste et pertinent ainsi que le fait Paquot de qualifier cette expérience sensorielle d'intime, car elle doit être comprise comme une manière pour l'individu, alors considéré comme un piéton, d'exprimer la façon dont il tisse sa relation à l'espace par cet acte a priori anodin qu'est le déplacement de son corps dans et par divers espaces. Les marcheurs sont, ainsi que le fait remarquer Michel de Certeau, des acteurs de la ville car ce sont eux qui par leurs pas et par la symbolique que ces déambulations contiennent, font que ces infrastructures et dispositifs mis à leurs dispositions prennent une autre dimension que celle pour laquelle ils ont été pensés et surtout par là, ils participent à maintenir, modifier ou créer la ville (de Certeau, [1980] 1990).

Cette pratique est aujourd'hui en proie à un fort engouement du fait du contexte actuel où les mobilités douces sont prônées dans le but de réduire les réductions d'émissions de gaz à effet de serre. En portant un regard microsociologique sur ces pratiques de cheminement du piéton, R. Thomas rend compte des dimensions pratiques et sensibles qui accompagnent le marcheur dans sa mobilité (Thomas, 2004). La marche est alors considérée tant par les perceptions sensorielles du piéton que par les mouvements de son corps qui en découlent et est analysée tel un type de rapport à l'espace urbain. Rachel Thomas pointe de cette manière le rôle du milieu urbain ambiant et notamment la façon dont l'individu l'intègre au cours de ses pérégrinations démontrant qu'il existe diverses figures sensibles de l'accessibilité urbaine, fonction des logiques individuelles et de l'importance accordée aux modalités sensorielles

(Thomas, 2004) . La typologie exploratoire qu'elle propose conduit à considérer la marche comme une conduite qui s'établit, au delà de l'influence du contexte environnemental et des capacités psychomotrices du passant, en s'actualisant selon des émotions et un plus ou moins fort degré de fonctionnalité. La marche devient ainsi que le constate Jean-Paul Thibaud un élément d'analyse de l'expérience ordinaire des citoyens et peut de ce fait devenir un enjeu d'aménagement des espaces publics, à l'image de la médiation artistique à laquelle ont de plus en plus recours les concepteurs d'espace (Thibaud, 2008a)

Le marcheur tel qu'il est exposé dans ces récentes recherches s'apparente à une réactualisation du flâneur de Walter Benjamin dans les passages parisiens, à cette exception près que dans la société actuelle le marcheur s'apparente à diverses figures. Il est aussi bien consommateur, touriste, passant, que simple piéton habitué des lieux ou, simplement, curieux. Néanmoins quel que soit son rôle ou sa position dans l'espace, le marcheur a recours à tout un arsenal d'outils en commençant par les prises (Cf. Chapitre 1) que lui offre son environnement (Lavadinho, 2008). S. Lavadinho identifie ainsi différents types de prises que sont les « repères d'orientation actifs » généralement reconnus comme afférant aux panneaux de la signalétique, « les lieux communs » que chaque marcheur partage tels les éléments naturels, les infrastructures ou monuments et enfin « les repères ordinaires » qui sont si difficiles à nommer tant ils réfèrent à des lieux de familiarité puisque très fréquemment arpentés. C'est à partir de ces points, fonctionnant comme des marqueurs spatio-temporels, que les marcheurs sont guidés surtout pour les lieux connus ou régulièrement fréquentés, ainsi que nous le précise S. Lavadinho. En nous démontrant que le piéton est tout autant contraint par certains dispositifs « les lignes de force » imposées par les concepteurs, que libre de ses actes lorsqu'il crée lui-même ses « lignes de plaisir » qui constituent les tracés optimaux qu'il décide d'accomplir, l'auteur de cet article souhaite avant tout faire ressortir les incroyables oscillations auxquelles sont soumis les individus qui marchent et que, malgré cela, ils détiennent les potentialités de faire advenir leur propre parcours dans la ville, un parcours tellement parlant qu'il en devient presque une carte d'identité du marcheur rappelant alors la typologie figurative émise par R. Thomas (2004) dans laquelle l'individu adopte telle ou telle façon de marcher selon ses caractéristiques psychomotrices et sa sensibilité perceptive du monde ambiant. Ce n'est pas sans rappeler, l'ouvrage issu de la thèse de J-F Augoyard, *Pas à pas, essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*, dans lequel l'auteur aborde l'espace vécu en suivant les trajets des habitants d'un quartier de Grenoble (Augoyard, 1979). Il révèle alors les sens de ces pratiques déambulatoires quotidiennes orchestrées par le simple fait de marcher en cherchant à faire ressurgir l'inconscient. C'est bien de cela qu'il s'agit, car si l'on se réfère à D. Le Breton dans son *Eloge de la marche*, force est de constater que l'homme qui marche n'est pas simplement et seulement dans une posture de déplacement d'un lieu vers un autre, il est dans une phase d'appropriation de l'espace s'incarnant dans chacun de ses pas comme un type de rapport personnel, aussi bien « technique » et « physique » que « sensible » (Thomas, 2007a). Cette sensorialité de l'individu ainsi mise à l'épreuve par les modalités sensibles de la ville conduit D. Le Breton à évoquer la marche comme une « relation affective » à la ville puisqu'il conçoit cette dernière à l'image d'une expérience charnelle au cours de laquelle les lieux recouvrent un rôle discriminant et deviennent les guides des rythmes de pas, des postures ou encore des trajectoires adoptées par le piéton (Le Breton, 2000).

L'objectif édicté il y a plus de trente ans avec la parution de l'ouvrage d'Augoyard ne semble pas être dépassé, et c'est justement ce qui inquiète. En lisant cet ouvrage de référence (Augoyard, 1979) parce que pionnier en la matière, on s'aperçoit que les préoccupations actuelles sont demeurées les mêmes. Ainsi, les questionnements sur la manière dont doit être intégrée la vie quotidienne dans les projets d'aménagement ne sont pas nouveaux et pourtant continuent encore aujourd'hui de susciter une thématique de recherche non totalement explorée³⁰. Certes, la recherche continue d'avancer car il est désormais admis que la vie quotidienne malgré son caractère banal est une source incroyable d'informations pour qui veut comprendre le sens vécu propre à chaque habitant.

La marche est ainsi devenue un des modes reconnu d'exploration de la ville et de ses espaces publics par la « dérive », le « parcours commenté », « l'itinéraire », « le diagnostic en marchant » (Jolé, 2003) car elle est assimilée à « un acte social et perceptif ordinaire » (Thomas, 2007a) et est analysée comme tel par de nombreux sociologues et anthropologues ainsi que nous venons de l'évoquer. La marche suscite donc de façon relativement importante l'acte de perception, elle n'est donc pas juste un déplacement, elle est une situation de co-présence entre l'activité perceptive que mobilise le marcheur et les lieux dans lesquels cela se déroule. S'instaure, selon Bordreuil un lien entre la façon de se déplacer et le « type urbain » dans lequel l'individu évolue (Bordreuil, 2000), il se met ainsi en place une sorte de combinaison entre « les compétences usagères du passant (perceptive, pratique, comportementale et langagière), les ressources sensibles de l'environnement et ses affects » (Thomas, 2005: 166). Isaac Joseph considère la marche comme une forme de déplacement à part, en ce qu'elle réorganise les perspectives de perception par le fait de dépasser le seul objectif de déplacement (Joseph, 1998b). La qualifiant d'*activité concertée* du fait des nombreuses interactions qu'elle suscite tant avec le paysage, les équipements et les obstacles qu'avec les autres individus présents, le sociologue la décrit surtout comme une manière d'agir sur l'espace - par les changements d'allure, de direction, par les contacts choisis ou évités - et de le signaler à autrui (Joseph, 1998b: 18). La marche s'apparente à une activité langagière du corps, Joseph se réfère d'ailleurs à l'expression de Mauss en la désignant comme « technique du corps » tout à fait singulière que tout un chacun sait déchiffrer et interpréter. Qu'elle reflète une situation de co-présence et/ou de co-production entre l'individu et le milieu urbain, la marche génère un déplacement mais aussi une forme d'appropriation de l'espace puisqu'elle mobilise tout un panel d'émotions par les sensations qui se voient éveillées lors des diverses atmosphères traversées, conduisant le piéton à ressentir tantôt une forme de bien-être et tantôt une forme de mal-être. Ainsi, elle engage la manière dont le piéton éprouve l'espace et au-delà des préoccupations liées à cette forme de mobilité, ce sont bien les sensations que produit l'environnement sur l'individu qui nous touchent au plus près.

Ce sont d'ailleurs sur ces liens complexes qui se tissent entre l'individu, être-là qui ressent, qui perçoit et qui construit des images mentales de son environnement plus ou moins immédiat et le monde, que s'actualisent les débats à propos de la question des mobilités, notamment parce qu'elle est abordée de plus en plus par la philosophie, la sociologie et

³⁰ Voir le dossier « Marcher » in *Urbanisme*, n°359, mars-avril 2008

l'anthropologie. La réflexion engagée par ces divers mouvements disciplinaires vise la connaissance et la compréhension de(s) support(s) et des paramètres sur lesquels se structurent et évoluent ces rapports corporels établis entre autres par la marche, afin de pouvoir mieux cerner cette interaction particulière au fondement de l'habiter, quelles que soient les composantes dans lesquelles elle s'exprime. La marche mérite une analyse en ce qu'elle est une expérience de cadrage, c'est-à-dire comme une expérience à la fois cognitive et pratique (Joseph, 1998b: 19). La visée finale se situant dans la possibilité de prendre en considération ces conditions d'emprises de l'environnement sur le piéton dans les futurs projets d'aménagement et d'urbanisme en amenant une réflexion non plus tant sur les aménités à offrir pour un déplacement rapide que sur la manière dont le cadre environnant impulse des rythmes ou, par sa configuration, conditionne l'orientation d'un trajet. Thomas conclut d'ailleurs son article en précisant que si la marche en ville doit devenir une thématique première dans les réflexions sur le cadre de vie urbain, c'est moins pour répondre aux injonctions du développement durable que parce qu'elle constitue une façon pour l'individu de construire sa relation dans la ville en tant qu'être-là urbain qui participe de la construction de la ville. Autrement dit, le dessein de ces propos est de parvenir à hisser les réflexions sur la marche au-delà des dimensions perceptives du milieu mais bien comme une manière de faire avec l'espace dans la diversité des affects qui la composent.

Nous voyons dans ces diverses formes d'analyse de l'urbain, poindrent les prémices d'une microsociologie de l'ordinaire où l'individu en tant que passant, flâneur, badaud, marcheur etc. semble être de nouveau pris en considération après avoir été occulté au profit d'une ville conçue pour la voiture. « Et si le flâneur survit, se maintient en dépit de tout, quelle forme a-t-il pris, quel nouveau visage offre-t-il ? Vers quel type de déambulations nous entraîne-t-il ? » (Robin, 2009: 86). Il s'agit d'une forme de reconnaissance pour l'individu de sa capacité et de ses compétences à construire une relation particulière à l'espace, fruit notamment des rapports entre son corps et le milieu environnant. Paquot nous dit ainsi qu'il ne faut pas choisir de « figure type » et qu'il faut tantôt suivre les pas du flâneur, tantôt ceux du piéton sans chercher à trop les différencier car « la ville est aussi faite de ces mélanges impossibles... » (Paquot, 2006a: 87). Si aujourd'hui la figure du flâneur n'est pas reléguée à des temps anciens, il n'est pas moins vrai qu'elle faisait référence à une forme ancienne de la ville (XIX^e siècle) notamment les passages, lieu de déambulations. L'urbain diffus, l'urbain généralisé dont on parle volontiers actuellement en lieu et place de la ville, a cédé le pas au marcheur qui devient cet homme dont les trajets sont routiniers, répétitifs, habituels mais qui ne sont pas pour autant ennuyeux ou rébarbatifs. Ces parcours sont empreints d'imaginaire et de symbolisme qui interviennent comme autant de manière de qualifier et de s'approprier un espace, de le rendre habitable. Toutes ces expériences urbaines sont vécues par le corps, par ses nombreux capteurs qui permettent aux individus de percevoir et de ressentir l'espace, d'en prendre la mesure pour décider ou non de faire corps avec lui. En somme, les interactions qui se nouent entre l'individu et l'espace urbain, qu'elles prennent la forme d'une marche ou d'une flânerie qu'adoptent les passants, sont finalement toujours l'expression d'un corps à corps qui met en jeu les prises d'un environnement avec la sensibilité et l'émotivité d'un individu.

En exposant ainsi la manière dont l'individu construit son expérience quotidienne urbaine qui, loin d'être banale, fait montre d'une réelle capacité des habitants à développer des savoir-faire, nous avons souligné le potentiel poétique de la ville. Les individus dans leurs pratiques de la marche incorporent des lieux tout autant que ceux-ci les affectent en retour sur eux. Cette activité langagière du corps recouvre nécessairement par les multiples sens qu'elle mobilise une signification affective. La mise au jour et la compréhension des diverses ruses ou tactiques des individus pour s'approprier des lieux renseignent sur l'établissement de territorialités affectives individuelles qu'il convient d'interroger pour en saisir les facteurs et mécanismes de formation et éventuellement appréhender leurs évolutions dans le temps.

2.1.3. Le rôle de la microsociologie dans la compréhension des interactions

Georg Simmel est reconnu pour avoir mis en œuvre une microsociologie, selon laquelle la vie ne se saisit vraiment que par le quotidien, le futile, le discret, l'indifférent, le banal (Damon, 2005). Son travail a surtout reconnu que les relations fondamentales de la vie sociale sont le fait des interactions individuelles et le sont surtout dans des dynamiques urbaines où la rencontre avec autrui se voit favorisée par le nombre colossal d'individus. C'est à partir de la qualité et de l'intensité des relations que se façonne le cadre de vie urbain (Damon, 2005).

Pour Goffman, les interactions sociales constituent la trame d'un certain niveau de l'ordre social parce qu'elles sont fondées sur des règles et des normes tout autant que les grandes institutions, telles la famille, l'Etat, l'Eglise, etc. Mais ces interactions apparaissent si banales, si « naturelles », tant aux acteurs sociaux qui les jouent qu'à l'observateur qui les étudie, que seuls quelques cas extraordinaires, très ritualisés, tels les mariages ou les enterrements, retiennent habituellement l'attention. Or ce sont dans les rencontres quotidiennes que se livrent les enjeux sociaux les plus riches d'enseignement³¹.

Après s'être appuyé sur la conception de Georges-Herbert Mead de la théorie de l'interactionnisme symbolique, ce qui donnera lieu à l'ouvrage *La mise en scène de la vie quotidienne : La présentation de soi*, Goffman complète ce premier tome par une étude portant sur la vie de tous les jours comme dans « *Behavior in Public Places et Relations in Public* » (*La mise en scène de la vie quotidienne, Les relations en public, Tome 2*). Dans *La présentation de soi*, l'individu se voit considéré en tant qu'être social à l'image d'un acteur en scène et sur scène tel que l'évoque Yves Winkin suite à un entretien accordé par l'auteur de ces ouvrages. Puis dans *Les relations en public*, Goffman cherche à analyser l'expérience subjective de chacun et comment se construit de manière intime la « réalité » du monde à travers ces interactions « jouées » avec les autres.

Lorsque la vision spontanée des choses tend à considérer que les individus vivent leurs interactions en fonction de leur nature, de leur tempérament, de leur humeur du moment, en fonction de facteurs essentiellement personnels, Goffman considère que ces interactions ont leurs propres règles extérieures aux individus qui ne peuvent que les suivre s'ils veulent être considérés comme des gens normaux.

³¹ Réflexions issues d'un entretien d'Erving Goffman concédé à Yves Winkin, consultable sur http://commonweb.unifr.ch/artsdean/pub/gestens/f/as/files/4646/16967_191839.doc, consulté le 02-11-10

L'analyse microsociologique telle que la mène Goffman en s'appuyant sur les rites de l'interaction, prend pour terrain d'observation la rue, territoire où la coprésence s'avère très forte. Goffman, en tant que sociologue des interactions observe la circulation des piétons dans la rue dans l'intention d'y déceler les conditions structurales qui président aux usages qui se déroulent, la plupart du temps, sans heurts. Il ne s'en tient pas à la seule règle de l'évitement mais pense au contraire que ces situations en tant que système d'activité ne peuvent être comprises sans une considération des phénomènes de co-présence qui s'orchestrent nécessairement (Joseph, 1998a). Ainsi que l'analyse Isaac Joseph, Goffman énonce des règles de respect de l'autre dans ces situations de coprésence que celles-ci soient focalisées ou non (Joseph, 1998a). Dans son ouvrage sur les interrelations en public, il souhaite effectivement distinguer les *interactions non focalisées* et les *interactions focalisées* ce qui lui permet de ne pas réduire leurs portées à ce qui relève de l'exceptionnel ou du quotidien. Il nous explique ainsi que les interactions non focalisées sont celles qui suggèrent des formes de simple coprésence, comme lorsque deux personnes se trouvent au même endroit sans pour autant que s'opèrent entre elles des échanges verbaux ou physiques. L'interaction focalisée suppose que deux ou plusieurs personnes s'entendent à partager un moment ensemble à l'image d'une conversation. Cette dernière situation n'exclut pas la précédente puisqu'elle peut prendre place dans d'autres contextes d'interactions en cours. Autrement dit, l'interaction focalisée induit très souvent une situation d'interaction non focalisée. Cette forme d'interaction relève effectivement de l'expérience routinière par les informations qu'elle mobilise afférant à une observabilité mutuelle dans laquelle sont mobilisés tout autant les sens que le langage corporel fait de gestes, mouvements, attitudes. C'est en cela que s'établit la relation au public par ce rapport d'observabilité lequel recouvre alors une dimension publicisante (Joseph, 1998a). Goffman démontre ainsi que ces formes d'interactions en public sont constitutives, tout autant que les règles de l'ordre public, de l'expérience que vivent quotidiennement les passants et usagers d'une rue (Goffman, 1973). Il ira même jusqu'à dire que les interactions sont les plus stratégiques en tant qu'elles permettent l'anticipation des actions et mouvements des autres. Elles sont ce qu'il appelle des « détecteurs de pertinence », permettant à l'individu de s'orienter dans son agir à partir des indications ainsi offertes.

L'intérêt qu'il manifeste pour les interactions n'est pas sans rappeler l'écologie urbaine initiée par l'Ecole de Chicago qui s'intéressait aux relations entre ajustements et conflits des populations diversement présentes sur cette même ville de Chicago. La microécologie qu'il nous présente au travers de son ouvrage à propos des relations en public ne s'effectue pas à la même échelle, elle est moins centrée sur les communautés que sur les interactions interindividuelles comme autant de conduites à analyser pour comprendre l'organisation des échanges ordinaires dans la variété des espaces publics que renferme une ville, d'un parc à un théâtre en passant par une rue bordée de magasins et de restaurants. Par sa proposition d'établir une théorie des moments quelconques, Goffman renverse l'intérêt convenu : « Ainsi donc, non pas les hommes et leurs moments, mais plutôt les moments et leurs hommes » et peut ainsi étudier l'expérience individuelle en s'affranchissant de toute psychologie (Joseph, 1998a). Néanmoins, ainsi que le laisse supposer la citation précédente, le moment importe en ce qu'il situe dans un cadre socio-temporel les diverses formes d'engagement routinières ou hors du commun auxquelles s'adonnent les individus. La notion de moment ainsi que l'analyse

Isaac Joseph à partir des travaux de Goffman est largement présente pour rappeler que tout rituel, toute interaction, toute compétence mobilisés par l'individu ne préjugent pas d'une spontanéité puisqu'ils prennent place dans une sociabilité et une matérialité présentes à chaque instant quelconque. Les individus se retrouvent donc engagés dans plusieurs moments du fait de la pluralité de leurs actions. Ces moments en tant que traduction du réel amènent à considérer la réalité comme autant de prises ou de ressources disponibles pour construire des représentations et significations, considérées comme les contours des expériences vécues.

Finalement ce n'est pas tant la subjectivité interindividuelle qui intéresse Goffman pour comprendre ces interactions en public que le réel manifesté comme une ressource d'engagement pour l'individu (Goffman, 1973). L'attention est principalement portée sur la présence au cours d'une situation donnée et sur la façon dont l'individu s'y implique dans la pluralité des moments quelconques que forme l'ordinaire. Javeau souligne pour sa part que ces rites d'interaction sont devenus sacralisés par la vie quotidienne, par ces microrituels qui ne permettent pas seulement de la baliser mais qui la fondent de par toute leur simplicité et leur banalité (Javeau, 1998). A l'inverse de Goffman, Javeau postule que ces microrituels ne sont pas sacrés mais ils le deviennent par l'attribution d'un sens, partant du principe que certains d'entre eux sont seulement codifiés et non nécessairement sacralisés. Le microrituel se distingue ainsi par la valeur et la signification qui lui sont accordées que l'on perçoit dans l'attachement que lui confèrent les individus alors que le geste simplement codifié n'en possède pas, il est comme vide de contenu (Javeau, 1998).

Joseph s'est fortement inspiré de ces interactions, ces sociabilités, ces identifications, etc. dans leurs complexités pour développer et instaurer une microsociologie de l'ordinaire. Dans la lignée des travaux des interactionnistes symboliques de Simmel à Goffman, il a alimenté sa réflexion de ces formes superficielles et éphémères du lien social, de ces familiarités, de ces échanges ou évitements qui s'instaurent au quotidien, lesquels se situent au fondement de ses convictions et donc de son engagement. Sa conviction pour cette attention à prêter aux micro-événements de la civilité lui aura valu d'être reconnu comme l'un des fondateurs de la microsociologie urbaine aux côtés de ces grands sociologues par lesquels il a légitimé son approche.

La compréhension des relations entre l'individu et l'espace n'est pas seulement à considérer d'un point de vue uniquement individuel. Il est essentiel de repositionner l'individu dans ses interactions avec l'altérité sociale. Goffman signifie ainsi que l'individu n'est jamais complètement autonome car toujours en situation de co-présence avec laquelle il doit composer. Les manières d'engager son action sont dépendantes du moment, le cadre temporel est ainsi un facteur important à prendre en considération dans tout type d'interactions.

Ces interactions par lesquelles les individus font ensemble et avec l'espace sont ainsi que nous l'avons développé le reflet d'expérimentations quotidiennes dans lesquelles, ils déploient des ruses et tactiques. De la figure du flâneur à celle plus contemporaine du marcheur, nous avons particulièrement insisté sur l'importance de la relation sensorielle qui se développe en mettant notamment en exergue le potentiel des lieux dont se saisissent les individus dans leurs

interactions sociales pour construire une relation signifiante sur les plans symbolique et affectif. Nous entamons ensuite une réflexion sur ces liens qui se tissent entre l'individu et le lieu et qui dessinent les contours d'une territorialité affective en tant que lien d'appropriation qui résulte d'une appropriation intime des lieux dans laquelle l'individu s'engage personnellement.

2.2. Habiter l'espace géographique : de l'espace aux lieux vers la construction d'une territorialité

2.2.1. La constitution d'une territorialité : habiter les lieux comme un chez-soi

Avant d'aborder la territorialité comme une condition d'existence de l'individu dans et avec son environnement, par laquelle il s'approprie l'espace lui accordant des significations symboliques et affectives en lien avec sa connaissance subjective des lieux, il convient d'apporter quelques éléments de définition de ce concept fréquemment utilisé en géographie.

Le territoire est un concept polysémique puisqu'il est utilisé par de multiples auteurs ayant chacun leur définition (Chalas, 2009; Debarbieux, 2009; Di Méo, 2000; Le Berre, 1992; Melé, 2009). Di Méo pose le territoire comme un concept qui combine les notions d'espace de vie, d'espace vécu et d'espace social. Il peut être considéré par conséquent comme la résultante des combinaisons de l'espace concret et matériel, l'espace des représentations et des pratiques et l'espace des interrelations sociales. Il s'agit, s'il l'on schématise, de l'espace euclidien (métrique) auquel se superpose l'espace géographique (pratiques spatiales et rapports sociaux), ce dernier étant rehaussé de l'espace vécu identifiable par ses déformations imaginaires ou idéelles (valeurs). Dans la définition que donne M. Le Berre du territoire, ce dernier est considéré par la composition de trois niveaux : existentiel, physique et organisationnel. Le premier traduit le territoire en tant qu'entité identifiable notamment par son nom qui marque la première relation de dépendance vis-à-vis du lieu en signifiant en même temps aux autres la marque de son appropriation. Le deuxième réfère à un ensemble de lieux qui possèdent des propriétés physiques spécifiques, naturelles ou matérielles que les individus s'approprient ou non en fonction de leurs besoins et de leurs usages. Enfin la dimension organisationnelle correspond à la logique territoriale qui se dessine en fonction des flux d'information, de produits, d'argent, d'hommes, etc. (Le Berre, 1992).

Yves Chalas lorsqu'il évoque la trace épistémologique récente de ce concept expose ainsi que les deux arguments essentiels qui permettent aux différents auteurs de défendre leurs définitions s'expliquent par deux raisons essentielles (Chalas, 2009). La première s'énonce par le paradoxe d'un emploi de plus en plus fréquent de cette notion en même temps qu'est annoncée la disparition des territoires (mobilité généralisée, multiplication des réseaux d'appartenance, modes de vie etc.) . La seconde raison serait une logique d'émergence ou d'auto-organisation des territoires (déclin d'une logique top-down au profit d'une autonomie sociétale), ce que Patrice Melé nomme la « territorialité réflexive » (Chalas, 2009). Melé indique que c'est la contextualisation du lien social dans ses différents modes d'existence et d'évolution (mobilisation liée à des conflits, actions en faveur du patrimoine, de l'environnement) qui fait

que le territoire n'est pas un objet donné mais bien construit et réfléchi (Melé, 2009). Ce géographe fait également le constat de « l'usure du concept de territoire » et le relie principalement à une scission entre deux types de travaux, ceux qui portent sur les modalités d'appropriation de l'espace et ceux qui axent leurs recherches sur les modalités de découpe et de contrôle de l'espace par des pouvoirs (Melé, 2009: 45). R. Lajarge rejoint Y. Chalas et P. Melé en affirmant que ce concept de territoire change de nature en lien avec les mutations que connaît la société (montée de l'individualisation, mondialisation, etc.) dans ses manières d'appréhender l'espace (Lajarge, 2009). Il soumet ainsi au débat l'enjeu de la pertinence de ce concept qui doit faire face « à la puissance du fait social individuel nettement plus impressionnante que la puissance du fait territorial » (Lajarge, 2009: 197).

Les références au territoire sont effectivement souvent en lien avec une dimension collective de l'appropriation d'un espace. Or, il s'avère tel que le montre Di Méo que le territoire est aux prises avec une véritable dialectique qui conduit à le considérer tant sur le plan d'un rapport individuel d'ordre psychologique que sur le plan d'un rapport social comme la traduction d'une appropriation collectivement reconnue (Di Méo, 1991). Di Méo fait référence à P. Bourdieu (1979, 1980) pour montrer cette imbrication omniprésente entre l'individualité et la collectivité dans la constitution d'un territoire en insistant sur le fait que les représentations ne sont pas uniquement le fait d'une personnalité et de facteurs intimes puisqu'elles sont issues d'un processus à la fois mental et social. Ce qui veut dire que le territoire émane tout autant des sujets qui l'intériorisent que du contexte social dans lequel ces derniers évoluent. Le territoire transcende l'expérience de l'espace individuel. Ainsi que le souligne Lussault cette tension entre l'individuel et le collectif doit davantage être pensée comme une complémentarité plus que comme une opposition entre intime/privé/individuel et extime³²/public/social (Lussault, 2003b). Ainsi pour parvenir à la reconnaissance commune d'un territoire désigné par un nom contribuant à lui fixer des limites, force est de souligner que cette dimension sociale et collective est bien issue de pratiques et de représentations au départ individuellement construites. L'espace se territorialise à partir d'expériences vécues et de pratiques que constituent chaque acteur social³³. « Dans cet espace ce qui fait territoire est ce qui se choisit, ce qui est voulu, ce qui se sélectionne et fait l'objet de représentations particulières » (Gumuchian et al., 2003: 99). C'est face à cette confusion entre la composante individuelle et/ou collective de l'espace que Di Méo considère que « le territoire peut se ramener à deux rapports étroitement mêlés, l'un se définissant plutôt par le 'je', l'autre relevant plutôt de la logique du 'nous' et de l'intersubjectivité » (Di Méo, 1991: 145). Le premier type de relation réfère à la géographicité d'Eric Dardel, sous-entendant un rapport étroit et intime entre l'individu et l'espace (Dardel, 1952) tandis que le second identifie le territoire à un « nous » spatial tel que le définit l'auteur en ce qu'il montre que « les individus concernés partagent, tant dans leur vécu que dans leur imaginaire, la communauté de quelques structures spatiales élémentaires » (Di Méo, 1991: 146) qui peuvent avoir une fonction territorialisante,

³² Néologisme proposé par M. Lussault : « Forme particulière de relation au monde que constitue l'intersubjectivité, entendue comme le domaine de la relation subjective du moi (ego) à autrui (alter) » (Lussault, 2003b)

³³ L'agir individuel est indissociable à tout moment des relations sociales, elles-mêmes inscrites dans un ensemble de contraintes structurelles traduites dans une culture ambiante intériorisée (Rhéaume, 2010)

comme le centre-ville ou un édifice public. Le territoire n'apparaît donc pas le même pour tout un chacun quand bien même chacun peut s'y référer selon les représentations qu'il se fait des différents éléments de la structure spatiale dans laquelle il vit. En somme, « le territoire peut tout aussi bien s'articuler dans la représentation d'un individu ou dans celle d'un groupe » (Di Méo, 2000 : 46). Le territoire dans les représentations de ses diverses composantes est hétéroclite et par conséquent sa forme et ses limites restent floues puisque variables d'un individu à un autre, d'un groupe d'individus à un autre. La façon dont l'homme prend en considération de manière sélective le réel et dont il se le représente révèle les logiques d'action de l'individu, sa volonté. Ce passage du réel à la représentation renseigne sur l'intention de l'individu, la territorialité en est l'expression (Gumuchian et al., 2003).

En somme, il n'est pas fait mention par M. Le Berre ou P. Melé des dimensions liées aux représentations, à l'imaginaire et au ressenti que recouvre le territoire pour ceux qui se sentent lui appartenir. Ce point de vue ôte à notre sens la portée signifiante du territoire, quand bien même dans cette perspective est reconnu le processus d'appropriation, il n'est pas fait état de la symbolique qu'il renferme, ni de ses conséquences en termes d'affectivité dues notamment au développement d'un sentiment d'appartenance (je suis de là). C'est pourquoi, nous nous rallions davantage aux propos de G. Di Méo, lequel insiste volontiers et ce dans plusieurs ouvrages ou articles (Di Méo, 1991, 1998, 2000) sur les composantes idéelles du territoire en leur accordant autant, si ce n'est plus d'intérêt, qu'aux composantes matérielles. A la différence de M. Le Berre, il ne considère pas le territoire comme un concept utile pour décrire le fonctionnement spatial des sociétés mais bien comme une entrée pour comprendre le lien qui unit les hommes à leur milieu. Le territoire est ainsi pour nous la combinaison de différents types d'espaces : l'espace de vie, l'espace social et l'espace vécu, il recouvre alors un caractère multidimensionnel. Il se définit par trois ordres distincts identifiés par Di Méo. Il s'inscrit en premier lieu en tant que réalité concrète matérielle de laquelle le terme tire son origine (la dimensions spatiale), il est en deuxième lieu relatif à la psyché individuelle à partir de laquelle se forme la territorialité comme rapport *a priori* émotionnel et présocial de l'homme à la terre (la dimension psychologique). Enfin en dernier lieu, le territoire est l'objet de représentations sociales et culturelles desquelles il tire son sens et sa dimension symbolique, lesquelles font en retour évoluer le territoire (la dimension sociale) (Di Méo, 2000). Le territoire est ainsi constitué au sein d'une vision socio-spatiale et d'une vision subjective de l'espace considérant l'individu dans ses relations concrètes parce qu'identifiables et ses relations immatérielles fortement influencées par la culture et l'effet de socialisation (Di Méo, 1998).

Ces trois dimensions, matérielle, psychologique et sociale contribuent à dessiner les contours de la territorialité définie par Di Méo comme ce rapport à la fois personnel et social au monde en tant que représentation mentale s'originant dans le social tout en puisant dans l'expérience pratique et personnelle des individus (Di Méo, 2000). M. Favory aborde également la notion de territorialité par le vécu des individus en précisant notamment qu'elle est assimilée au concept de sens du lieu et encourage ainsi la géographie à se fonder sur une anthropologie de l'espace (Favory, 1992). Le géographe annonce la perte sociale du territoire et conclut à l'élaboration d'une territorialité sociale comme une logique d'organisation d'une

société dans son espace géographique (Favory, 1992: 113). En dégagant la part des représentations sociales combinées à la territorialité, il met en évidence l'importance des lieux au point que le concept de sens des lieux et de territorialité forment un couple fonctionnel majeur (Favory, 1992). La territorialité recouvre t-elle alors les mêmes limites que le concept de territoire ? En d'autres termes le concept de territorialité exprime t-il les relations des individus à l'espace ou des groupes sociaux à l'espace ? L. Cailly s'est penché sur cette épineuse question qui n'est pas sans soulever quelques débats³⁴, à l'occasion d'un colloque tenu à Grenoble dans lequel il discute l'injonction à remplacer le concept de territorialité par celui de spatialité (Cailly, 2009). La spatialité recouvre selon cet auteur une dimension plus large et plus ouverte à même d'accueillir les nouvelles pratiques de l'espace dont il n'est pas toujours fait état lorsque l'on a recours au concept de territorialité. Celui-ci génère par sa définition des phénomènes d'ancrage ou d'attachement de quelque forme qu'ils soient.

Néanmoins ainsi qu'en fait part L.Cailly en suivant les résultats de ses enquêtes auprès de populations d'une ville moyenne, en l'occurrence Tours, les pratiques des individus, malgré l'évolution de notre société marquée par des déplacements de plus en plus nombreux et des phénomènes d'appartenances multiples qui leur sont directement liés, conservent toujours une part de lieux fortement investis et appropriés autour desquels se construisent les identités et les attaches territoriales. Et c'est précisément, en se basant sur ses conclusions de recherches, qu'il prône l'usage du concept de spatialité comme le renouveau de celui de territorialité sans pour autant remettre en cause la validité du concept de territoire : « Le territoire reste et demeure une modalité de la relation des individus à l'espace, et la territorialité, une dimension de leur spatialité » (Cailly, 2009: 152). Si les territoires du quotidien existent toujours, Laurent Cailly fait remarquer qu'ils sont « plus 'mollement' délimités, moins chargés d'identification collective que de significations individuelles et démultipliées » (Cailly, 2009: 153) rendant quelque peu caduc le paradigme du territoire en tant qu'il renferme les notions de limites précises et d'appropriation collective. L'individu habite, vit, travaille, se divertit dans des lieux multiples et ce sont ces lieux pris ensemble à l'image d'un réseau qui forment désormais leur territoire. En somme, la logique territoriale est toujours présente, seule sa configuration a évolué plaçant l'individu au cœur d'un « archipel quotidien » ainsi que le désigne ce géographe. Via cette logique de réseau formé par les liens de diverses natures qu'entretiennent les individus avec les lieux de leurs « spatialités composites » apparaissent des significations et une identité collective. Ainsi si l'organisation réticulaire semble être de mise au vue des multiples changements précédemment évoqués (mobilité accrue, multi-appartenance etc.), il n'en demeure pas moins que sont occultées avec le concept de spatialité toute une diversité d'approches relatives à la notion d'appropriation quasiment sous-jacente à l'évocation du concept de territoire que sont notamment les différents régimes d'engagement de l'individu (émotionnel, sensible, psychologique). L. Cailly conclut son essai en faveur d'un maintien de l'usage du concept de territoire à condition qu'il soit considéré dans une dimension restrictive désignant « les espaces exhaustivement et continûment appropriés, dotés de quelques limites, construits dans la durée, chargés de significations et source d'identité » (Cailly, 2009: 156). Il

³⁴ Voir actes du Colloque de l'UMR Pacte qui s'est tenu à Grenoble les 7 et 8 juin 2007 dans l'ouvrage coordonné par Vanier, M. (2009), Territoires, territorialité, territorialisation. Controverses et perspectives, PUR

réserve ainsi l'usage du terme de spatialité aux diverses formes de rapports aux lieux que peuvent générer ces nouvelles configurations spatiales. D'une certaine manière il rejoint les propos de Lussault considérant que la spatialité est le descripteur de la dimension spatiale des interactions des acteurs (Lussault, 2007a).

Pour notre part, la spatialité s'exprime en tant qu'elle représente le lien entre les lieux et les individus. La territorialité est une dimension particulière de la spatialité dans laquelle est engagé un processus d'appropriation au point que l'individu se sent être de cet espace, peut se définir à travers celui-ci parce qu'il peut s'y identifier, le conduisant à éprouver des relations d'ordre affective. La territorialité engage un « rapport à la fois personnel et social de l'individu au monde » qui se fonde essentiellement sur l'univers des imaginaires et des représentations (Di Méo, 2000 : 43). Elle peut s'exprimer comme la résultante de l'intégration et de l'articulation de tous les lieux d'appartenance auxquels s'identifie l'individu dans ses pratiques spatiales aux échelles variées. Les lieux sont ainsi des portions d'espace qui prennent du sens par la territorialité. « Ces derniers apparaissent comme des construits psycho-sociologiques nécessaires aux territorialités » (Favory, 1992: 118). En tant que représentation complexe et multiscalaire, la formation de la territorialité correspond « à la production d'un schème, qui se nourrit d'informations tant sensorielles que conceptuelles puisées dans l'idéologie sociale ambiante (territoriale donc), mais aussi dans l'expérience pratique et personnelle du monde qui caractérise chacun de nous » (Di Méo, 2000 : 44). A partir du territoire, reconnu et désigné collectivement par un nom, la territorialité doit ainsi être comprise comme cette transformation et réinterprétation de l'espace par l'individu qui le déforme constamment au rythme de son vécu et de ses représentations. Nous retiendrons, ainsi que ce développement l'atteste, les arguments de G. Di Méo et de M. Favory lorsqu'ils fondent la territorialité en partant de l'expérience géographique de nature ontologique que Dardel nomme la géographicité qui se poursuit par la création de « réseau-territoire des lieux vécus » pour enfin se consolider en schèmes mentaux³⁵ dans lesquels s'entremêlent les représentations et l'imaginaire.

Il nous paraît opportun d'utiliser le terme de territorialité entendue comme la transcription phénoménologique de l'espace vécu. En ce qu'il est le résultat d'une construction individuelle ou collective au cours du temps, selon des logiques culturelles et sociales de schémas mentaux relatifs aux rapports entretenus avec les divers lieux fréquentés au quotidien par les individus, ce concept s'avère primordial puisqu'il nous permettra d'identifier les lieux qui font liens pour les individus. Ces schémas mentaux en tant que représentations complexes de leurs rapports à l'espace sont ainsi faits d'un mélange de ce que ressent l'individu lorsqu'il parcourt ces lieux en termes de sensations, d'émotions ou d'affects et de ce que propose le lieu et sur lequel nombre de chercheurs se sont penchés en lui attribuant diverses terminologies allant de « l'esprit du lieu » (Mathieu et al., 2004), à « l'effet de lieu » (Lévy, 2003c: 561) jusqu'au « génie du lieu » (Milon, 2005). Ce sont autant des souvenirs de moments passés que des attentes émises envers les lieux qui participent de la construction d'une territorialité propre

³⁵ Les schémas mentaux correspondent à une structure mentale au sens de Piaget qui permet à l'individu de coordonner ses pratiques avec la réalité du monde qui l'entoure. Ces schémas sont évolutifs, ils se réorganisent et/ou se complexifient au fur et à mesure des changements dans l'appréhension du monde par l'individu.

à l'individu. La territorialité emprunte donc aux registres matériels, mémoriels, symboliques, culturels et idéels. Elle reflète « la multidimensionnalité du vécu territorial » (Raffestin, 1980). La territorialité s'entend comme la relation au territoire dans laquelle entrent en ligne de compte les rapports collectifs aux lieux qu'ils soient sociaux, culturels ou patrimoniaux (effet de mémoire) et les rapports individuels aux lieux notamment par les souvenirs, l'imaginaire et les affects. Les dimensions identitaires de ce rapport sont de diverses natures, plusieurs facettes se dégagent : existentielle (géographicité), psychologique et socio-culturelle, poétique d'où le recours à la notion d'identité spatiale (Di Méo, 2003b). Il ne peut être fait mention de territorialité sans lieux, ce sont ces entités spatiales qui se trouvent être à la base de toute une réflexion sur les liens, le types d'attaches qui relient l'individu à l'espace, comme s'il existait « une prise de possession intime des lieux », selon l'expression évocatrice de Renée Rochefort reprise par Di Méo pour illustrer « la sécurité réelle et affective » (Di Méo, 1996: 32) que voyait Fr mon et Gallais³⁶ dans l'usage du terme de territorialité. Cette sécurité ontologique qu'évoque A. Giddens³⁷ amène à penser que la territorialité en tant que construction de liens psychologiques entre l'individu et les lieux recouvre les formes d'un chez-soi transposé à l'extérieur. En ce qu'elle engage la construction identitaire de l'individu tout comme elle donne lieu à des significations car elle se fonde sur le sentiment d'appartenance lié à des expériences spatiales, la territorialité évoque les relations du corps dans l'espace, au point que certains lieux peuvent être considérés comme partie intégrante du soi car ils sont pleinement appropriés. Ils font alors partie d'une intimité généralement associée à un habitat tel que l'avait énoncé Bachelard dans son ouvrage *La poétique de l'espace*. Or, le concept de territorialité dans son acception individuelle, ainsi que nous l'avons soulevé auparavant, reflète un vécu à la fois existentiel (géographicité), psychologique et même poétique, nous conduisant à opérer ce rapprochement avec les théories de l'habiter, et   le considérer comme « la nature territoriale de la condition humaine » (Debarbieux, 2009).

La territorialité peut se concevoir en tant que « rapport à » puisqu'elle exprime le résultat des affinités électives d'un individu envers certains lieux et peut aussi s'assimiler à la construction d'un chez soi. Le chez-soi qui normalement réfère à la maison comme lieu de la conscience d'habiter en intimité avec soi-même peut se voir transposé ainsi que le remarque notamment P. Serfaty-Garzon, à d'autres lieux que l'espace domestique à condition qu'ils prennent également le sens d'une habitation (Serfaty-Garzon, 2002a). Il en est ainsi lorsque dans la lignée heideggerienne du terme habiter considéré comme présence au monde, l'individu aspire à être soi, comme être-au-monde en référence à la conscience de son intériorité (Heidegger, 1958a). La création d'un chez-soi est un rapport d'appropriation dynamique de l'espace qui renvoie à l'expression individuelle d'une affirmation identitaire, et engage donc la construction de soi. La territorialité révèle les gestes du quotidien, les pratiques et usages de l'espace qui ont une portée signifiante parce qu'elles sont la transcription spatiale de l'intériorité de l'être, ce que Dardel nomme la géographicité (Dardel, 1952). Or, cette relation ontologique avec l'espace n'est-elle pas la prolongation d'un chez-soi en tant qu'elle

³⁶ Frémont, A. ; Gallais, J., (1982), *Espaces vécus et civilisations*, Edit. du CNRS, Paris

³⁷ Giddens, A., (1987), *La constitution de la société*, PUF, Paris

exprime le *là* de l'*être* au même titre que l'intimité du chez-soi révèle « la conscience d'habiter en intimité avec soi-même » (Serfaty-Garzon, 2002b: 68) ?

La territorialité définie comme un rapport à un territoire approprié, est le résultat d'une action qui vise à rendre propre un espace en y reconnaissant le soi. Le processus d'appropriation est de l'ordre du faire et du retentissement de ce faire sur soi (Serfaty-Garzon, 2003) car il est défini par l'ensemble des pratiques et en particulier des marquages qui lui confèrent les qualités d'un lieu personnel. Partant, la territorialité fruit des processus d'appropriation et de marquages de lieux est une manière d'engager la construction de soi en ce qu'elle révèle une relation d'intimité par les significations réciproques entre l'individu et l'espace approprié. « La territorialité mérite d'être pensée comme la dimension terrienne de la condition humaine, celle qui rend nécessaire de composer avec les formes matérielles et symboliques de notre environnement » (Debarbieux, 2009: 21). La territorialité nous intéresse à condition de la définir comme un concept qui permet d'appréhender les spatialités individuelles en tant qu'inscriptions spatiales de l'être dans son environnement matériel. C'est en se référant aux représentations et à l'imaginaire que développent les individus pour édifier leur territorialité que nous pourrions faire état de leur intentionnalité (au sens phénoménologique), soit de la finalité de toute leur action, c'est-à-dire tendre vers la compréhension des spatialités habitantes.

2.2.2. Habiter ou la transformation de l'espace en lieu

La caractérisation du territoire que nous avons précédemment établie n'est pas sans rappeler un autre concept qui lui est proche, le lieu. Les principes édictés par Di Méo peuvent lui être appliqués de la même manière à la distinction près que la réalité concrète matérielle constituant le premier principe doit être pensée à grande échelle géographique car « le lieu en tant que plus petite unité spatiale complexe » (Lévy, 2003c: 561) rend le concept de distance peu pertinent et en retire ainsi une part de sa substance puisqu'il est facilement délimitable, ce qui en fait un point potentiel de rendez-vous et par conséquent le rend nommable et identifiable. En caractérisant de la sorte un espace et en lui donnant un nom, l'on aboutit à la conclusion que le lieu est une espèce d'espace dans lequel les relations entre les hommes, les objets et les choses sont, pour Jacques Lévy, le résultat de la co-présence d'individus et d'objets spatiaux « il y a lieu quand au moins deux réalités sont présentes sur le même point d'une étendue » (Lévy, 2003c: 560). Le lieu peut ainsi être qualifié par les termes de contiguïté et de proximité des éléments qui le composent. Lussault considère effectivement que cet effet de coprésence possible des individus et des choses maîtrisé par la vue, la marche brève ou le déplacement rapide confère aux lieux une dimension singulière forte : « les lieux les plus forts ne sont-ils pas ceux, d'ailleurs, que le regard peut intégralement embrasser et où les repérages visuels des limites sont les plus aisés ? » (Lussault, 2003d: 562). Ainsi il se distingue du territoire qui ne se prête pas facilement au bornage du fait notamment de la non validité du concept de distance offrant alors la possibilité par la contiguïté des éléments d'identifier le lieu dans des limites circonscrites de l'ordre du champ de visibilité de celui qui l'observe. « Le lieu se distingue par ailleurs du territoire du fait que ce qui y importe est ce qui s'y passe, s'y est passé, ou pourrait s'y passer, et non un mode d'organisation » (Dumont, 2007: 87).

A l'inverse le lieu rejoint la définition du territoire par le fait qu'il est également porteur de sens par les qualifications qui lui sont attribuées. Si l'on se réfère notamment à la définition que livre Y-F Tuan « ce qui au départ est un espace quelconque devient un lieu dès que nous le connaissons mieux et que nous lui accordons une valeur. [...] L'espace se transforme en lieu lorsqu'il acquiert une définition et un sens » (Tuan, 1977: 10;138), le lieu apparaît alors comme un espace chargé de valeurs communes dans lesquelles se reconnaissent les individus qui y ont défini des habitudes et des rythmes par leurs pratiques sur des lieux ayant une histoire et un devenir. Par conséquent, « Le lieu possède, en effet, à la fois une architectonique fixe et des registres changeants selon l'intensité de la présence de ces ingrédients à différents moments » (Lévy, 2003c: 561). Ces mêmes ingrédients lui confèrent une portée « identificatoire » (Lussault, 2003d: 562). Cette dernière dimension fait référence à certains auteurs (Proshansky, 1978) que nous évoquions précédemment qui affirmaient que le lieu est empreint d'une identité nommée « place identity ». Proshansky fait effectivement référence à la construction identitaire en postulant que celle-ci possède une dimension spatiale c'est-à-dire que le lieu est générateur d'identité pour les individus tout comme les individus dans leurs pratiques et représentations concourent à signifier les lieux. Le lieu est une notion au caractère dual. Il est aussi bien le réceptacle des activités humaines qu'un actant dans la mesure où il agit tout autant que les individus sur les événements qui s'y passent. « Un lieu devient alors autre chose qu'un réceptacle, c'est un objet mais un opérateur actif que l'on peut utilement étudier comme une réalité singulière structurée par des habitudes et des rythmes, ayant une histoire, des pratiques et un devenir » (Lévy, 2003c: 561)

Finalement, il ne s'agit pas tellement de remarquer une différence entre lieu et territoire si ce n'est pour évoquer celle qui est liée à une question d'échelle et de lisibilité géographique mais davantage de constater que le lieu contribue dans son association avec d'autres à former le territoire tant concrètement que symboliquement. Di Méo l'exprime en ces mots « Le territoire souvent abstrait, idéal, vécu, et ressenti plus que visuellement repéré et circonscrit (lorsqu'il n'est pas d'essence politique), englobe les lieux qui se singularisent, à sa différence, par leur valeur d'usage, par leur saisissante réalité » (Di Méo, 2000 : 43).

J. Pezeu-Massabuau rejoint la pensée de Di Méo en sous-titrant une partie de son ouvrage portant sur l'espace habité « Nous n'existons que par les lieux » (Pezeu-Massabuau, 2007: 11) pour accentuer le fait que le lieu qu'il qualifie par ses « neuf instruments » constitue à plusieurs égards une réalité tantôt concrète tantôt abstraite dans l'établissement de la relation continue que l'individu entretient avec lui par la diversité de ses pratiques. Pezeu-Massabuau l'évoque en premier instrument comme étant « un mythe, une croyance, un principe », expliquant par là que chaque civilisation s'est donnée une vision spécifique de l'espace à construire. Ce premier instrument introduisant le deuxième comme « figure à construire-espace à vivre » or selon le troisième instrument un lieu ne peut se concevoir hors du temps, il est en cela « une gestion de la durée » car il crée des temporalités au gré des changements dont il est le théâtre. D'après le quatrième instrument il serait un « matériau fondamental » qui permet à celui qui l'occupe de se sentir enclos dans une portion solidifiée de l'espace.

Finalement, peu importe de quoi ils sont constitués, les lieux sont les dépositaires « d'une pratique de l'habiter » qui en fait le cinquième instrument. Le sixième instrument défini par Pezeu-Massabuau s'intitule « l'exigence esthétique » et reflète le souhait du beau émis par chaque société comme l'une des conditions du bonheur d'habiter. Habiter un lieu c'est aussi être parmi les autres dans des modes de relations divers et ce « rapport à autrui » constitue le septième instrument. Le huitième instrument nommé « emprise fonctionnelle » éclaire le fait que les individus ne sont pas simplement des occupants des lieux mais qu'ils lui affectent diverses fonctions d'une grande diversité. Le neuvième instrument constitue « un état à préserver » que doit impérativement conserver le lieu pour durer dans le temps en maintenant son efficacité.

Par la définition de ces neuf instruments, l'auteur insiste bien sur le fait que les lieux sont la condition première de l'habiter. Sans lieu, l'homme ne peut trouver la plénitude, le bonheur dont il est en perpétuelle quête pour atteindre ce bien-être, si cher à Bachelard pour qui « l'être commence avec le bien-être » (Pezeu-Massabuau, 2007). Pezeu-Massabuau reprend alors la pensée de Merleau-Ponty pour qui « avoir un lieu signifie être situé en sa totalité, c'est-à-dire simplement être » (Pezeu-Massabuau, 2007: 8). Ces auteurs nous ramènent vers certains écrivains ou poètes français tels Proust ou Verlaine, lesquels ont su exprimer cette expérience continue de l'être humain envers l'espace montrant à quel point ce dernier ne peut être pensé comme un simple décor ou une ornementation, tant l'espace imprègne voire pénètre l'individu au plus profond de son être, y laissant des marques parfois indélébiles. L'individu vit avec ses expériences passées qu'elles l'aient enchanté ou désenchanté, les « neuf instruments » du lieu méritent bien leurs appellations puisqu'ils constituent des leviers d'actions sur l'individu et l'orientent nécessairement dans son être-au-lieu.

2.2.3. Habiter l'espace public ou le réenchantement des relations individus-lieux

Nous avons fait le choix dans le cadre de ce travail de recherche de sélectionner l'espace public comme type de lieu particulier sur lequel porteraient les questionnements que nous venons d'évoquer précédemment. Mais avant de savoir ce qu'est l'habiter des espaces publics ou de s'attarder aux manières dont les individus habitent l'espace public, il est nécessaire de faire un retour sur la définition du concept d'espace public, la polysémie dont il fait l'objet aujourd'hui prêtant à confusion.

Il nous faut préciser à ce titre que l'espace public en tant que sphère d'expression et de débat public, à l'image de la notion de sphère publique développée par Habermas, ne sera pas abordé dans ce travail. Il est effectivement important de noter que notre objectif n'est pas de considérer l'espace public dans sa dimension politique en tant qu'il fut cet espace qui permit l'expression du peuple face au pouvoir de l'Etat. D'autant que la traduction de l'ouvrage de Jürgen Habermas dont le titre français est *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise* a en réalité opéré un glissement de sens de la « sphère publique » vers « l'espace public », concept stabilisé en France au moment de sa traduction (Tomas, 2001). L'espace public, alors objet de toutes les attentions concernant le devenir des villes, a ainsi été préféré à la traduction littérale donnant de nos jours encore la paternité de ce concept

à Habermas auquel on reproche encore de ne pas s'être appesanti sur la dimension matérielle et spatiale pourtant non négligeable lorsque l'on évoque l'espace public en français.

Nous nous inscrivons plus directement dans la lignée des travaux de sociologie urbaine initiés par Erving Goffman (1973) et repris par ensuite par Isaac Joseph considérant l'espace public comme un lieu d'interactions sociales (Joseph, 1984) impliquant la mise en œuvre de stratégies, d'art de faire, de ruses (de Certeau, [1980] 1990), etc. Espace de passage et de coprésence, espace des régimes d'expositions (Goffman, 1973), c'est-à-dire de mise en visibilité réciproque, d'où la métaphore de la mise en scène. Par sa concentration et la condensation qu'il réalise d'une multitude de réalités sociales, le lieu est par excellence un objet d'étude pour les interactions au contact entre les différentes composantes d'une société. Les espaces publics se prêtent tout particulièrement à cette investigation puisque, par définition, toutes les composantes de la société locale s'y rencontrent. On peut alors analyser « l'habitabilité d'un lieu », c'est-à-dire sa capacité plus ou moins grande à constituer l'un des habitats des différents individus et collectifs qui le fréquentent » (Lévy, 2003c: 561). Cette considération principalement centrée sur la pratique de l'espace n'exclut en rien la dimension physique et matérielle de ce dernier puisqu'elle offre à l'usager ou l'habitant des prises (Gibson, [1979] 1986) à partir desquelles se forge tel ou tel type de relation à l'espace.

De fait, l'acception du terme espace public que nous retenons tient davantage à l'expérience et aux pratiques des individus qu'à son statut juridique qui en fait un lieu ouvert à tous et qui serait susceptible d'accéder au rang de public en fonction de ce qui s'y joue, à savoir si les rapports sociaux qui le constituent ne se font pas en fonction de la position sociale occupée par chacun des individus (Ghorra-Gobin, 2001). Force est de reconnaître à l'heure actuelle, et ce, en suivant la proposition de M. Lussault, que le terme « d'espace commun » dépasse, dans les configurations actuelles, le terme d'espace public. Cette notion renvoie selon son auteur à « un agencement qui permet la coprésence des acteurs sociaux, sortis de leur cadre domestique – pour disjoindre ainsi espace commun et logement. Cet espace commun peut-être pensé comme un espace de convergences et d'actes, au sens où des individus y convergent (le plus souvent intentionnellement, ce qui ne veut pas dire que les finalités qu'ils poursuivent soient claires) et y agissent, et interagissent, mais aussi avec des objets, des formes spatiales » (Lussault, 2003b: 334). Il s'opère effectivement un glissement progressif vers des espaces privés ouverts au public qui sont peu à peu considérés comme relevant de la sphère publique et qui justifient certainement de devoir repenser son appellation pour entrer en conformité avec les évolutions qu'il connaît à présent. Il en est ainsi des passages, des parcs à thèmes ou des galeries commerciales considérés comme privés mais fonctionnant pourtant sur le mode des sociabilités propres aux espaces publics. C'est d'ailleurs sur ces modifications et transformations des relations entre le privé et le public, les relations entre l'intime et l'extime et enfin sur les articulations individuel versus social (Lussault, 2003b) qui sont à l'œuvre désormais dans les interactions qui prennent place dans ces lieux que se basent les travaux de C. Ghorra-Gobin portant sur la dégradation, le déclin voire la mort de ces espaces qui perdent peu à peu dans ces changements de leurs dimensions symboliques (Ghorra-Gobin, 2001). En effet, les changements de la vie moderne, liés aux déplacements plus nombreux que crée la mobilité accrue par l'avènement de l'automobile, ont transformés la configuration

traditionnelle des villes. Les espaces publics de rues et de places se voient mués en boulevards voués à la circulation et aires de stationnements. Cependant ainsi que le fait remarquer Tomas, de nouveaux espaces se font jour tels les espaces publics sur dalle, qu'on affuble de noms mythique comme l'agora ou le forum, pour tenter d'y attirer les citoyens sans que cela soit un franc succès. En revanche, les centres commerciaux commencent eux d'attirer les foules alors que personne n'ose les nommer espaces publics (Tomas, 2001).

Les espaces publics traditionnels ne seraient plus assimilés qu'à des fonctions de circulation ou encore de préservation historique par la patrimonialisation et c'est ce changement de sens que Cynthia Ghorra-Gobin établit comme la perte de la valeur symbolique qui leur était associée. Pourtant, certains n'y voient pas une disparition ou une perte mais une évolution liée notamment à ce contexte de mobilité. Pour A. de Biase et M. Coralli, les trois idées ou les trois arts d'être dans l'espace public qu'étaient la lenteur, l'incertitude et la gratuité sont désormais révolues (de Biase et Coralli, 2009). Ces principes se calquaient sur l'habiter en tant qu'être dans l'espace dans le sens d'y « rester » (rue comme place) et qui produisaient des espaces vivables et appropriables (de Biase et Coralli, 2009). Dorénavant et comme l'analyse l'anthropologue M. Augé l'espace public contemporain ne laisse plus libre cours, ni aux rêveries, puisque l'espace est normé, théâtralisé, ni aux envies, étant donné que l'imprévu non plus ne trouve plus sa place dans la ville qui se veut comme un spectacle continu (Augé, 1994). Cet auteur semble ainsi déplorer la difficulté de se comporter comme l'aurait fait le flâneur précédemment évoqué (Cf. 2.1) suggérant ainsi que la surmodernité³⁸ a tendance à créer davantage de non-lieux³⁹ (Augé, 1992), ôtant toute perspective lorsqu'il est question de flânerie. La lenteur et la gratuité sont effectivement les plus mal loties car les individus payent pour occuper l'espace public et avoir l'usage d'une terrasse de café plutôt que de s'installer sur des bancs publics qui sont pensés et conçus pour que les personnes n'y demeurent pas trop longtemps (Ghorra-Gobin, 2001). La conception architecturale et urbaine s'oriente davantage vers des lieux de passage où l'on ne prend pas le temps, tout doit aller vite, la lenteur est en somme une donnée proscrite de la société urbaine actuelle.

Cela remet-il alors en question « l'espace public en tant qu'espace de compétences, c'est-à-dire des savoirs pratiques détenus non seulement par des opérationnels et des concepteurs (architectes ou urbanistes), mais aussi par des usagers ordinaires ? En somme, il faudrait comprendre l'espace public comme espace de savoirs et le définir, comme l'aurait voulu Michel Foucault, comme espace de visibilité et d'énoncés » (Joseph, 1998b: 31). Visibilité des corps qui évoluent et des sens qui sont ainsi mis en éveil si bien que les lieux sont reconnus non pas seulement parce qu'ils sont le reflet d'une fonction mais parce qu'ils détiennent des qualités et une valeur d'usage. Les espaces publics sont au cœur de débats et controverses sur les diverses façons de le définir. Reste à savoir si l'on est en phase avec un renouveau des espaces publics ou s'il s'agit davantage de considérer le phénomène de développement

³⁸ La surmodernité est défini par Marc Augé comme la coexistence d'individualités distinctes, semblables, indifférentes les unes aux autres

³⁹ Les non-lieux de Marc Augé se définissent en opposition aux lieux anthropologiques, lesquels recouvrent des dimensions historiques, relationnels et identitaires.

d'espaces privés ouverts au public. Néanmoins ainsi que le note A. Fleury, la notion garde toujours une portée heuristique au point qu'il est intéressant de confronter les lieux et leurs évolutions à cet idéal-type de l'espace public (Fleury, 2010).

B Debarbieux décèle quatre dimensions heuristiques à cette notion dont il fait remarquer la banalité sémantique et qui pourtant ne cesse d'interpeller les sociologues, les géographes ou les anthropologues par les nouvelles pratiques qu'elle suscite (Debarbieux, 2001). Cet intérêt pluridisciplinaire constitue la première dimension heuristique dégagée par Debarbieux. La seconde porte sur l'interrogation à propos des relations qui se nouent entre les individus et la matérialité de l'espace public où se jouent selon Lussault des combinaisons complexes d'investissement individuel et collectif (Lussault, 2003b). La capacité des espaces publics à mobiliser de nouveau les chercheurs autour des relations entre le contenant et le contenu par le biais de l'analyse des usages et des pratiques dans toutes leurs diversités - du symbolisme à l'attachement - constitue la troisième dimension heuristique (Debarbieux, 2001). L'espace public est donc à nouveau au centre des débats professionnels et c'est là que se situe la quatrième dimension heuristique pour mieux comprendre ce qui s'y déroule et l'adapter aux nouvelles pratiques d'aménagement urbain. Finalement l'espace public apparaît comme un véritable enjeu par les interrogations qu'il suscite sur les relations étroites qui existent entre la matérialité de l'espace public, donnée par son histoire qui se laisse observer par les transformations de la morphologie urbaine, par les divers projets urbains qui ont sous-tendus sa construction, et l'interprétation qu'en font ses usagers tant par leurs expériences que leurs représentations, lesquelles, traduisent entre autres, et c'est ce qui fera l'objet de notre analyse, l'investissement affectif qu'il y mettent. Nous cherchons, à l'image de ce que dit Lussault, à percer la façon dont l'intime s'immisce et se forme dans et par l'espace public en tant que l'affirmation de soi et la conscience d'une intériorité ne s'arrêtent pas aux portes du chez-soi, lieu privilégié de l'expression de soi (Lussault, 2001a). Néanmoins l'individu mobilise tout autant la sphère de l'intime que de l'extime dans ses interactions avec les espaces publics. En montrant comment l'intime entre en interaction étroite avec l'extime sont mises en avant les formes d'interactions et d'expériences qui structurent individuellement et collectivement les territorialités.

2.2.4. Le rôle du rapport affectif dans la conception de l'espace public :

Les sociologues de la vie quotidienne (de Certeau, [1980] 1990; Goffman, 1973; Lefebvre, 1977, 1980) et certains géographes (Tuan, 1977) ont ouvert la voie du champ de connaissance de ces « petits riens » qui font la vie de tous les jours que ce soit à la maison, de la cave au grenier, si l'on s'en tient aux pérégrinations bachelardiennes (Bachelard, [1957] 1984) ou dans la rue tel que le suggère Pierre Sansot qui nous conduit à travers les différents quartiers de la ville (Sansot, 1996). Leurs ouvrages respectifs soulignent, à leur tour poétiquement l'existence de cette relation affective qu'ils abordent via « la familiarité, qui naturellement s'associe à l'espace que l'on habite, où l'on se sent chez soi » (Lussault, 2007b). Finalement, ils décrivent l'un des fondements de la nature humaine, ce qu'Heidegger nomme « la manière dont les mortels sont sur la Terre » (Heidegger, 1958a). Les approches géographiques précédemment évoquées traitent du rapport de l'homme à la Terre, à ce milieu

bio-physique puis aux lieux, ces espaces de pratiques, de représentations et de significations (Bachelard, [1957] 1984; Dardel, 1952; Di Méo, 1991; Sansot, 1996; Tuan, 1977). Néanmoins la dimension intime de l'expérience du lieu n'a été que peu interrogée que ce soit par la géographie (Berque, 1996; Frémont, [1976] 1999; Tuan, 1974) notamment en ce qui concerne la tonalité affective. Ce sont essentiellement des philosophes et/ou psychologues (Bachelard, [1957] 1984; Bollnow, 1963; Heidegger, 1958a, 1958b) qui se sont attachés à définir l'espace en relation avec l'homme.

Si l'espace par les pratiques et représentations dont il est l'objet peut devenir un espace habité, il nous revient de nous pencher plus précisément sur ce qui crée cet habiter, dans l'intention d'explorer le rôle du rapport affectif à l'espace dans sa détermination. Il s'agit de questionner les lieux (en l'occurrence des espaces publics) en tant que ceux-ci reflètent les désirs, craintes, préférences, attentes des individus au cours du temps et pour cela il est nécessaire d'aborder les individus par leurs impressions, leurs sensations, leurs représentations mais aussi par leurs pratiques qui sont influencées tout comme à leur tour elles influencent formant ainsi une boucle rétroactive. Le processus de formation d'un rapport affectif obéit d'une certaine manière à cette logique puisqu'il peut suffire d'un événement pour modifier son ossature et éventuellement avoir des conséquences en termes de valence. Ce sont donc les espaces publics dans leur(s) potentiel(s) affectif(s) et les individus dans leurs capacités à l'extraire et à le faire leur, que nous interrogerons, en mettant plus particulièrement l'accent sur ce qui entraîne des modifications au cours du temps. Les changements ou évolution du rapport affectif sont-ils dus à l'individu du fait de son avancement en âge ou à la connaissance qu'il a des lieux ? Ou sont-ils en lien avec les évolutions urbaines (histoire) et/ou urbanistiques (projets récents ou à venir) des lieux, ou leurs dynamiques quotidiennes ? Dans quelle mesure y'a-t-il un lien entre ces deux variables ? Pour résumer brièvement, étant donné que nous y reviendrons plus longuement à la fin de cette première partie, il s'agit de comprendre comment les lieux considérés comme des espaces publics interviennent ou s'intègrent au processus de construction du rapport affectif au lieu et comment les individus mobilisent/utilisent les lieux pour que le lieu soit vécu, représenté, imaginé affectivement ? Par ce questionnement, la problématique de notre recherche apparaît par l'interrogation qu'elle formule quant à la manière dont est mise à l'épreuve la conception de l'espace par la relation affective que les usagers développent à son égard.

Cette interrogation portant directement sur les sciences du projet se place au cœur des préoccupations liées à l'aménagement des espaces car nous pourrions envisager, à l'image de la contraction des termes de géographie et de poésie à l'origine de la géopoétique, de proposer un nouvel art de ménager, d'aménager l'espace qui s'appellerait « l'urbain affectif », néologisme certes étrange à première vue, mais dont l'objectif serait d'orienter la pratique de l'urbanisme vers la prise en considération de la nature affective des relations que l'individu entretient avec l'espace. La visée de la recherche consiste alors à intégrer à la conception des espaces cette capacité qu'ont les individus de s'approprier un espace, de le faire leur en lui accordant notamment des valeurs et une charge symbolique liée à leurs représentations de l'espace, par le fait qu'il s'y sentent plus ou moins attachés affectivement (Cf. Chapitre 3). Nous émettons le souhait, sans toutefois avoir la prétention d'y parvenir ici, de montrer en quoi la relation

affective qu'entretient l'individu avec un espace est en mesure d'influencer plus ou moins en profondeur le projet. Nous souhaitons effectivement entamer une réflexion quant à la manière dont la conception de projet peut intégrer l'habiter en tant que capacité des individus à faire leur un espace, en se l'appropriant par leur façon d'être dans l'espace avec les autres, par leurs manières de se déplacer et d'organiser leur spatialité, afin de rendre possible leur territorialité. La première phase de la conception d'un projet, consiste à définir des objectifs à atteindre afin d'être en mesure de créer, de concevoir un espace. Elle émane soit en réponse à une demande explicite, soit en lien avec une demande implicite d'amélioration ou de changements. C'est ensuite l'individu, dans la phase de réalisation qui fait avec l'espace et ainsi le transforme tout autant que celui-ci contribue à le définir comme être-là. Par conséquent, il est indéniable que les modes d'habiter structurent l'espace accordant ainsi aux individus un rôle de concepteur d'espace. C'est précisément sur cette compétence habitante et usagère que repose le projet de l'espace habité qui reviendrait à considérer l'habiter dans le processus de projet. La vie de l'espace se traduit par la façon dont les individus s'emparent de l'espace conçu pour le muer en espace vécu par le biais de leurs modes d'habiter. L'habiter constitue ainsi une forme d'évaluation des réalisations urbanistiques et, par conséquent, détermine la manière dont est reçu le projet d'urbanisme qui les a guidées. C'est en cela que les spatialités de l'individu et ses stratégies de transformation/modification des lieux pourraient être considérées comme une source d'aide à la conception de projet. Elles se présentent alors comme des éléments informant sur la vie des lieux qu'il conviendrait de réintégrer dans la première phase en tant que connaissance à appliquer « concrètement » pour rendre les lieux habitables et surtout aimables. Cela revient à reconnaître que ce sont les individus qui créent les conditions d'habitabilités des espaces et qu'il s'avère nécessaire d'intégrer dans la conception de nouveaux objectifs cette connaissance intime, quotidienne des réalités existantes. Reste à déterminer quelles seraient les actions envisageables et imputables au processus de projet dans sa forme actuelle pour pouvoir lui indexer ce savoir et tendre ainsi vers la production d'un urbanisme sensible.

A partir de la confrontation d'espaces publics dans leurs conceptions originelles avec la façon dont ils sont réalisés par la construction d'une relation affective que développent les individus envers eux, nous soumettrons au débat d'une discipline les perspectives que la prise en considération des modes d'habiter affectif entraîne en terme de conception de projet.

Conclusion de chapitre

En remontant jusqu'aux conceptions anciennes de l'espace, nous avons esquissé dans ce deuxième chapitre les linéaments de la prise en considération progressive des relations de l'homme à son environnement. Cette rétrospective des manières dont a été considéré l'espace nous a semblé nécessaire dans la mesure où l'échelle spatiale sur laquelle nous ancrons ce travail, à savoir le lieu, ne pouvait être mieux introduite qu'en référence et en comparaison avec l'espace et le territoire, concepts avec lesquels elle entre souvent en résonance. La démonstration a ainsi été faite que l'espace n'est plus seulement déterminé selon des principes physiques cartésiens, mais qu'il est reconnu comme une construction mentale humaine qui permet à l'homme de se penser, d'avoir conscience de lui-même dans un rapport signifiant aux choses, s'établissant par une relation particulière qui contribue à l'existence de liens ayant une portée symbolique et imaginaire. L'espace est effectivement reconnu comme chargé de valeurs individuelles par les représentations qui le sous-tendent lesquelles nous permettent d'aborder la manière dont les individus se reconnaissent par les rapports qu'ils entretiennent avec ce dernier.

Nous avons ainsi mis en évidence que ce sont par des phénomènes d'intériorisation et d'extériorisation réciproque, via notamment le phénomène d'identification de l'espace et de l'individu, que se forment les pratiques spatiales, tout autant que celles-ci contribuent aux processus identificatoires. En tant que les individus leur accordent du sens allant jusqu'à développer des sentiments vis-à-vis de ce dernier, nous avons choisi de nommer ces rapports à l'espace, territorialités en tant qu'ils traduisent le résultat des processus de perception, d'identification et de signification qui prévalent comme autant de marqueurs des différentes étapes de l'appropriation d'un espace. Là encore, en revenant sur les évolutions liées aux modes de vie urbains depuis la modernité introduite au XIX^e siècle, nous avons montré, en introduisant les diverses figures du citadin en ville, depuis le célèbre flâneur de Walter Benjamin jusqu'au marcheur contemporain, que s'établit nécessairement un rapport spécifique entre l'être et le monde et surtout que cette relation naît généralement des sensations corporelles qu'éprouve celui qui déambule ou qui marche. Ces expériences se révèlent être de véritables réserves sociologiques qui mettent en exergue l'intérêt d'une analyse du quotidien. Bien qu'il soit banal, routinier et habituel, ce quotidien ainsi dévoilé ouvre les voies d'une sociologie urbaine en quête de l'infra-ordinaire pour reprendre l'expression de Georges Pérec. Quelles que soient les expériences que mène l'individu en tant que flâneur, badaud, marcheur il les éprouve avec son corps au fil des sensations que ce dernier lui dicte et qui le conduisent à forger ses préférences, par les choix qu'il opère, et ainsi à dessiner la trame de sa relation affective par sa façon d'appréhender les lieux. Et c'est bien l'affectivité ainsi mise en jeu dans ce corps à corps humain/urbain qui nous intéresse au premier plan puisque nous avons montré comment elle contribue à construire des territorialités à l'image d'un chez-soi transposé dans le domaine public. En effet, la définition du concept de territorialité en opposition à celui de spatialité nous a conduit à le considérer comme la traduction affective de ce lien individu-lieu que rend possible la spatialité. La territorialité est une dimension

particulière car elle exprime une forme d'attachement affectif par le processus d'appropriation qui s'est engagé. Et c'est parce qu'elle engage le marquage et l'identification envers certains lieux que la territorialité constitue une manière d'engager la construction de soi en ce qu'elle révèle une relation d'intimité par les significations réciproques entre l'individu et l'espace approprié. Cette territorialité qui se dessine pour chaque individu est faite de lieux et non de territoires au sens où, par son échelle spatiale et ses conditions de visibilité, ce concept traduit mieux la relation étroite qui se crée par l'usage qui en est fait, tandis que le territoire demeure de l'ordre de l'abstrait et du ressenti plus que d'une réalité éprouvée. C'est pourquoi dans l'objectif de nous situer toujours au plus près de cette réalité, nous avons opté pour l'analyse d'un type spécifique de lieu, l'espace public, en ce qu'il questionne les individus dans leurs relations à la matérialité physique de cet espace en voie de mutation du fait des changements sociétaux. En tant que nous le considérons comme un espace où agissent et interagissent possiblement tous les individus avec les choses et les objets dans une forme spatiale particulière, il illustre parfaitement la mise en œuvre des compétences habitantes, lesquelles nous permettent d'illustrer ce en quoi les lieux sont reconnus bien au-delà de leurs fonctions, en raison des qualités qui leurs sont attribuées. Nous cherchons effectivement à comprendre dans quelle mesure cette donnée d'ordre affective contribue à repenser la logique de conception de projet en ce qu'elle constitue une forme d'évaluation de ce dernier.

Pour cela, nous examinerons dans le prochain chapitre ce concept de rapport affectif afin d'indiquer qu'il constitue une dimension de l'habiter des espaces. Nous expliquerons ainsi sa genèse, le présentant comme sous-jacent à de nombreuses approches de la relation homme-espace, et qui plus est, dans des disciplines aussi diverses que la géographie, la sociologie ou la psychologie. Par la volonté de formaliser un tel objet de recherche en identifiant ses caractéristiques propres, nous mettrons en avant l'intérêt particulier de le considérer dans le champ de l'urbanisme. Puisque nous définissons le rapport affectif comme l'expression d'un être-là affecté qui fait affectivement avec l'espace, cet objet amène des questionnements sur les réflexions à mettre en œuvre pour intégrer cette connaissance subjective au processus de conception/évaluation de projet dans sa forme actuelle.

Chapitre 3. HABITER AFFECTIVEMENT LES LIEUX

Habiter affectivement l'espace revient à penser la dualité de l'habiter qui s'est instaurée entre sa conception « originelle » qui renseigne sur la manière dont les individus se saisissent de l'espace pour *être-là* (Cf. Chapitre 1) et la conception qui tend à s'imposer désormais où l'on pense l'habiter comme un *faire avec* à partir des processus d'identification et d'appropriation en tant qu'ils constituent les bases d'une territorialité individuelle (Cf. Chapitre 2). Par le présent chapitre nous proposons une approche de l'habiter se situant au croisement des considérations liées à la sphère affective et de celles liées à la pratique habitante des lieux pour formaliser théoriquement ces manières d'habiter affectivement les lieux.

La première section propose de revenir sur la dialectique « intérêt-refus » qui accompagne la genèse de l'objet de recherche qu'est le rapport affectif afin de souligner notamment les difficultés d'appréhension de ce concept. La clarification de certaines de ses caractéristiques commencera par la présentation des tous premiers acquis pour tendre vers ceux encore en voie d'acquisition et mettre ainsi en exergue la complexité du concept (Feildel, 2010). Le rapport affectif sera ensuite abordé par la dimension temporelle en tant qu'elle permet de le distinguer à la fois par sa construction relative à des moments spécifiques que par la nécessité de le considérer également dans la durée. Nous insisterons alors particulièrement sur cette dimension temporelle qui fabrique, consolide ou fait évoluer le lien affectif entre l'individu et le lieu en spécifiant qu'il s'agit de mettre à jour les paramètres liés à l'évolution de la relation pour savoir si elle dépend davantage des caractéristiques temporelles de l'individu ou de celles du lieu. Enfin, sans entrer pleinement dans le cœur du débat qui oppose émotion et raison, nous montrerons en nous appuyant sur les travaux de Martouzet l'intérêt d'élargir la notion de raison au-delà de la rationalité pure pour inclure « les bonnes raisons » qui poussent les individus à s'appropriier affectivement ou non un espace (Martouzet, 2010). Cet auteur en proposant un Modèle Affectif Général eu égard au Modèle Rationnel Général de Boudon (2003), manifeste qu'il est intéressant de considérer les valeurs et les croyances des individus pour comprendre leurs perceptions et représentations de l'espace. Nous mettrons ainsi en lumière le fait que les modes d'habiter de l'individu sont tout autant édictés par des considérations rationnelles qu'affectives.

Sans nécessairement retracer toute l'histoire des multiples recherches qui portent sur les relations individu-espace d'autant qu'elles mobilisent des champs disciplinaires très variés, la seconde section retrace le cheminement de notre réflexion en suivant une logique de questionnements pour déterminer ce qui fonde le rapport affectif, ce qu'il est, et quelles sont ses différentes déclinaisons.

En ce sens, nous proposerons, partant des tous premiers apports de géographes (Bailly, 1977; Dardel, 1952; Tuan, 1977), d'urbanistes (Lynch, [1960] 1998), de psychologues et psychosociologues (Altman et Low, 1992; Moles et Rohmer, 1998) de philosophes-phénoménologues (Heidegger, 1958a; Merleau-Ponty, 1944b) jusqu'à ceux plus contemporains de la géographie des représentations (Di Méo, 1991, 1998; Hoyaux, 2003), de la philosophie-phénoménologie de l'habiter (Lussault, 2007a), d'anthropologues (Segaud et al., 2003), de psychosociologues (Serfaty-Garzon, 2003) et d'aménageurs-urbanistes (Feildel, 2010; Martouzet, 2007d, 2010) d'analyser les liens intimes, affectifs et subjectifs que les hommes entretiennent avec leurs espaces de vie et de mettre en lumière la façon dont ils sont une manifestation d'un rapport affectif dans ses diverses modalités. Nous montrons ainsi que la notion de rapport affectif a déjà été sous-jacente dans diverses approches de la relation de l'homme à son environnement sans pour autant avoir fait l'objet d'une formalisation, si ce n'est très récemment dans les travaux de B. Feildel (Feildel, 2010). Les disciplines précédemment évoquées sont mobilisées pour croiser les systèmes d'interprétation et ainsi tendre vers l'explication de ce lien spécifique qui lie l'individu à son environnement. La difficulté d'une telle prise en compte sera abordée en pointant notamment l'attention sur les obstacles méthodologiques rencontrés et sur la façon dont ils sont surmontés. Considérant la définition proposée par B. Feildel pour qui le rapport affectif est « la facette subjective des éprouvés affectifs » (Feildel, 2010: 22), nous discutons des modalités du rapport affectif afin de pouvoir notamment le différencier du concept de « place attachment » avec lequel il apparaît fréquemment, pour certains auteurs, en tant que synonyme. Cette démonstration nous permettra de constituer une justification supplémentaire pour le définir comme un moment de synthèse entre les différents types de relation qu'entretient l'individu avec l'espace.

Section 1. Le rapport affectif au lieu ou une manière d'habiter affectivement les lieux

Les premières recherches sur les liens qui unissent les individus à l'espace n'évoquent pas le concept de rapport affectif. Ainsi la genèse de ce terme trouve ses origines dans des travaux de géographes, philosophes ou psychologues qui travaillent sur les perceptions ou les représentations spatiales dont l'objectif est d'atteindre la compréhension des significations personnelles qui y sont attribuées. Nous montrerons qu'à partir du moment où le sens du lieu, celui que lui accordent les individus, commence à être reconnu, la subjectivité des relations entre les individus et les lieux tient une place notoire dans la manière d'appréhender l'expérience spatiale en tant qu'être-là ou faire avec. L'ampleur des dimensions que recouvre le rapport affectif sera ainsi suggérée avant d'évoquer les caractéristiques qui permettent de le singulariser. Nous porterons ainsi l'accent sur la dimension temporelle relative à sa construction et à son évolution en le présentant comme une évaluation s'opérant tant sur l'instant en fonction de moments que sur la durée, évoquant une certaine continuité. Enfin, nous reviendrons sur l'opposition émotion-raison pour dépasser ce dualisme et insister sur le fait que l'individu est doué de raison et de passion et que par conséquent il est important de considérer les liens entre les deux en invoquant, à l'instar de Laflamme (1995), que l'être est émotionnel.

1.1. Genèse d'un objet de recherche

1.1.1. De la dialectique « intérêt-refus » vers une éthique de la reconnaissance

La thématique du rapport affectif dans une discipline tel que l'urbanisme peut surprendre à plusieurs égards. Tout d'abord parce que ce questionnement de recherche relativement récent (Bochet, 2000; Martouzet, 1999) impose de porter une attention particulière à des considérations d'ordre sociologique, psychologique voire philosophique. Ensuite, les difficultés d'ordre méthodologiques que suppose un tel objet de recherche peuvent constituer un frein à l'engagement et participer de ce que Martouzet nomme le couple « intérêt-refus » (Martouzet, 2007c). L'auteur insiste par là sur la volonté de nombreux chercheurs de tendre vers la définition et la compréhension de ce nouveau questionnement alors même qu'ils manifestent le signe de réticences généralement posées par un objet qui réfère à la subjectivité des individus. Ce n'est pas tant que l'urbanisme n'est pas en mesure d'analyser le pan subjectif et individuel amené par cette question de recherche, il s'agit davantage d'une sorte de réserve « précautionneuse » manifestée à son encontre. D'autres disciplines ont quant à elles d'ores et déjà franchi le cap (géographie et psychologie environnementale) et l'urbanisme aurait tout intérêt à s'inspirer de ces démarches afin de les intégrer à la conception de projet.

C'est ainsi qu'avant de pouvoir évoquer l'expression de relation affective à l'espace, les recherches se sont principalement concentrées sur l'ensemble des significations afférentes à

celui-ci portant leur dévolu sur l'exploration des perceptions et des représentations mentales. Des travaux de Lynch menés en 1960 et considérés alors comme l'un des pionniers à s'intéresser à la perception qu'ont les individus de leur ville (Lynch, [1960] 1998), aux images de la cité que nous livre Ledrut (1973), l'analyse établit le lien entre l'utilité et la sensibilité. D'un caractère essentiellement utilitaire dont la visée est de proposer une démarche pour (ré)organiser les villes afin que les individus s'y repèrent, la réflexion s'oriente ensuite vers la manière dont la sensibilité varie selon les perceptions de la ville, elles-mêmes évocatrices des valeurs qu'elles renferment pour l'individu. Ces images de la ville qu'évoque Ledrut retracent l'expérience personnelle et individuelle et en cela affichent en partie le contenu subjectif et affectif que lui accorde la personne (Ledrut, 1973). Lynch, quant à lui, n'avait pas poussé l'analyse jusqu'à la compréhension des significations allouées aux cinq catégories que forment sa typologie, lesquelles définissent le caractère lisible d'une ville. Le géographe Yi-Fu Tuan s'intéresse, également à cette période (Tuan, 1974) à ce qu'il nomme la topophilie soit cette inclinaison pour un individu à aimer un lieu. La topophilie concerne la description des lieux que les personnes affectionnent et auxquels elles se sentent attachées. Que ce soit la géographie des perceptions ou celle des représentations, l'on voit poindre un nouveau tournant pour la discipline qui se veut plus humaniste en introduisant la prise en compte de ces processus subjectifs qui convoquent également l'affectivité des individus et permet d'atteindre les valeurs, l'imaginaire et les significations qu'il projette sur l'espace.

Plus tardivement d'autres travaux suivent ce tournant majeur engagé par la géographie, lequel conduit à considérer différemment les relations de l'homme à son environnement. Il est question alors d'attachement au lieu, d'appartenance au lieu, d'identité du lieu qui tous s'établissent par des processus à la fois cognitif et affectif pouvant être générés par des attitudes, des croyances, des perceptions etc. Elles sont considérées comme autant de déclencheurs d'émotions amenant à la caractérisation de soi dans l'espace environnant. Ce processus de spécification de soi place de fait les processus identitaires au cœur de la formation de cette relation singulière entre l'individu et l'espace. Le lien aux lieux apparaît pour la géographie humaniste comme l'une des dimensions fondamentales des relations de l'homme à son milieu de vie. Le lieu n'est plus seulement décrit par sa localisation, sa situation ou les activités qu'il abrite mais aussi par l'entrelacement de tous les sentiments, les symboles et la mémoire qu'il contient notamment via les valeurs, significations et ressentis éprouvés par l'homme.

L'intégration des représentations dans ce champ disciplinaire impose de revoir certains concepts comme celui de distance. Ainsi A. Frémont ([1976] 1999) propose d'ajouter au delà des distances euclidiennes et structurales déjà considérées pertinentes pour l'analyse géographique, une distance supplémentaire qu'il qualifie d'affective parce qu'elle intègre le rapport sensible de l'individu lié à son espace, laquelle se mesure alors à l'aune de son vécu. Dès lors, le sens du lieu conféré par les liens que tissent les individus avec leur milieu tient une véritable place en géographie et ouvre la voie vers la reconnaissance d'une certaine forme de subjectivité dans les relations entre l'homme et l'espace. L'accent est alors porté sur l'expérience spatiale ordinaire que fait chaque jour l'individu tant dans ses acceptions fonctionnelles que symboliques, ces dernières le conduisant à être-au-monde, à fonder son

expérience existentielle. Et c'est dans la conjonction de ces deux phases d'expérience que l'individu construit sa relation affective. C'est à partir de faits et d'actes produits dans un objectif assigné que s'élaborent et se dévoilent les significations et les valeurs tendant à apprécier ou déprécier tel ou tel lieu. Ces dernières tendent à en inférer un système de préférence en lien avec un sentiment d'appartenance lui-même corrélé au fait que l'individu se soit reconnu dans cet espace.

Exposé ainsi, apparaît de manière sous-jacente l'ampleur des dimensions à prendre en considération quand il s'agit d'appréhender les liens affectifs qui s'établissent entre l'individu et les lieux et notamment la complexité des imbrications qui les caractérisent. Nous nous attacherons, à la suite des travaux menés notamment par D. Martouzet (Martouzet, 2007b, 2007c, 2007d) et B. Feildel (Feildel, 2004, 2007, 2010) ayant permis d'explorer respectivement l'objet rapport affectif à la ville et rapport affectif à l'espace, à montrer comment certaines de ses composantes, que celles-ci émanent de l'individu ou du lieu, conduisent à des manifestations différenciées en termes de relation affective. En d'autres termes, l'objectif que nous nous fixons est de révéler, s'ils existent, les éventuels liens ou corrélations entre les paramètres émanant de l'individu et ou du lieu et leur traduction en termes de rapport affectif en insistant particulièrement sur la dimension temporelle puisqu'elle constitue une dimension essentielle de la construction du rapport affectif ainsi que l'a soulignée dans ses résultats B. Feildel (2010). Ses recherches récemment menées se sont éminemment penchées sur l'épineux défi qu'est la reconnaissance et la prise en compte d'une donnée a priori non rationnelle, en montrant que malgré ces obstacles méthodologiques l'investigation sur le rapport affectif à l'espace recouvre une véritable portée pour la pratique de l'urbanisme. En plaidant pour une éthique de la reconnaissance du rapport affectif des individus à l'espace dans la pratique urbanistique, il a su montrer la nécessité d'appréhender l'action sur l'espace dans une perspective nouvelle qu'il place au cœur du concept d'émotionnalité emprunté à S. Laflamme (1995). Il rejoint en ce sens le plaidoyer de B. Bochet, qui lorsqu'elle propose son modèle exploratoire du rapport affectif a pour intention de l'importer dans la pratique urbanistique (Bochet, 2008). L'objectif que tous ces chercheurs veulent atteindre et auquel nous nous joignons est bien la reconnaissance de la composante affective des relations entre l'individu et les espaces urbains qu'il habite afin de l'intégrer au processus de projet amenant à repenser celui-ci par l'ajout de cette dimension.

En effet, nous ne nous plaçons pas seulement dans une logique de compréhension des dynamiques explicatives tant des processus que des manifestations du rapport affectif mais bien dans une réflexion sur la manière dont cette réalité jusqu'alors ignorée pourrait modifier/amender/transformer les pratiques actuelles de l'urbanisme pour tendre vers une urbanité⁴⁰ désirée de ces habitants. Le projet dans ses différentes phases peut ainsi être interrogé, de la réflexion initiale déclinant les objectifs, en passant par la conception jusqu'à la réalisation, laquelle s'achève pleinement dès lors que l'espace est pratiqué par les habitants et usagers. Ce sont chacune de ces étapes, indépendamment et dans leur interrelations, qui

⁴⁰ Caractère de ce qui fait ville qui « ne se réduit pas à ses dimensions matérielles et fonctionnelles et intègre les réalités de sociétés immatérielles » (idéologies, normes, valeurs collectives et individuelles, etc.) (Lussault, 2003h)

peuvent potentiellement être amenées à évoluer si l'urbanisme souhaite prendre en considération les modes d'habiter les lieux dans leur dimension affective.

1.1.2. A la recherche des caractéristiques du rapport affectif

L'objectif n'est pas ici de resituer l'intérêt de cette problématique au cœur de notre discipline, cela ayant déjà été montré dans l'introduction générale de la thèse, mais bien de faire le point sur l'état d'avancement des recherches à l'heure actuelle en soulignant les acquis et surtout en accentuant les manques et les éventuelles lacunes sur lesquels nous nous positionnons en partie afin d'apporter une pierre à cet édifice qui se forme peu à peu. Si l'on souhaite en retracer la genèse, il faut partir des travaux pionniers de Béatrice Bochet réalisés lors de son Diplôme d'Etudes Approfondies, encadré par le professeur Denis Martouzet, dont l'approche portait sur la recherche d'une définition de ce qu'est le rapport affectif à la ville avec l'intention notamment de mettre à jour ses déterminants, que ceux-ci réfèrent aux individus ou soit afférents à la ville en elle-même (Bochet, 2000). Ce premier défrichage s'est avéré essentiel en ce qu'il a permis en particulier de souligner la relative absence de recherches sur cette thématique⁴¹ mettant ainsi l'accent sur la nécessité de poursuivre plus avant ce travail. Néanmoins, cette ambition n'a pu s'établir sans faire référence à d'autres notions et concepts qui gravitent autour, tel que le vaste domaine des représentations ou encore la mobilisation des éléments, qui entrent dans la sphère des affects. La complexité de cette thématique tient ainsi au fait qu'elle réfère à plusieurs domaines de recherche scientifique, déjà en eux-mêmes très importants, qu'il s'agit, lorsqu'il faut définir la relation affective, de synthétiser tout en s'efforçant d'examiner cette synthèse. Le rapport affectif se présente alors, avant toute investigation minutieuse des mécanismes qui y président jusqu'à ces manifestations d'ordre spatial et individuel, comme une notion qui englobe les représentations, les pratiques ou encore les ressentis. Ainsi, pour comprendre comment ces différents champs de recherche agissent et interagissent dans le processus du rapport affectif, il est indéniable qu'il faille analyser ces cadres d'analyse avec pour objectif la mise en évidence pour chacune des dimensions sus-mentionnées, des aspects participants alors conjointement à l'élaboration d'un être-là (Heidegger, 1958a) et d'un « faire-avec » (Stock, 2004) teinté d'affectivité.

Pour résumer, il s'agit d'explorer tant les pratiques spatiales, les représentations mentales que ce qui a trait au ressenti d'un espace de la perception/sensation à la création d'un sentiment. En réalité, cette simplification nécessaire à la compréhension ne doit être comprise qu'en faveur de la facilité d'assimilation qu'elle octroie rendant intelligibles ces processus complexes. Le rapport affectif se pose ainsi en objet complexe à reconstituer après avoir opéré cette séparation intellectuelle utile pour obtenir davantage de clarté dans les relations et interrelations qui s'effectuent entre chacune de ces dimensions. En effet ce sont ces diverses possibilités de combinaisons qui concourent à singulariser le rapport affectif en fonction de caractéristiques individuels et de paramètres liés à l'espace sur lequel il porte.

⁴¹ L'auteure montre qu'il y a eu des recherches sur les rapports entre les individus et la ville mais peu voire pas dans leur dimension affective

Bochet a déjà identifié, pour sa part, les différents composants de ce lien affectif à l'espace en mettant en relation deux séries de variables ; d'une part celles liées à l'individu et d'autre part celles liées à la ville (type et échelle d'espace sélectionné pour sa recherche) (Bochet, 2000). Trois catégories de déterminants se rapportant à la ville sont identifiées. Les aménités constituent la première catégorie et renferment l'ensemble des possibilités offertes par la ville à travers les aspects concrets et matériels (physique et spatial/local) de celle-ci, sur les plans fonctionnel, communicationnel et esthétique. En deuxième catégorie se situe l'urbanité, non pas utilisée par cette auteure dans le sens courant dont fait usage la géographie et illustrant l'identité et la qualité d'un espace mis en jeu par une architecture et des comportements d'acteurs, mais en référence à une dimension sociale et socio-psychologique plaçant au premier plan les relations interpersonnelles propres à un milieu urbain telles que l'amabilité, la politesse, l'anonymat en sont quelques illustrations dévoilées par Bochet. Enfin la dernière catégorie se nomme, la civilité et renvoie à la place et aux relations que l'individu entretient avec le groupe soit sa place au sein d'une collectivité participant de la constitution de son sentiment d'appartenance. Par l'intermédiaire de ces trois catégories aux dimensions spatiale (aménités), sociale (urbanité) et sociopolitique (civilité), l'individu se crée un système de prises sur et avec la ville (Bochet, 2008). L'auteure nous précise ainsi que lorsque l'individu se saisit de dispositifs mis à sa portée par la ville (parkings, bancs, infrastructures sportives et culturelles etc.), le sujet entre de cette façon dans une relation utilitaire et fonctionnelle propre à la présence de ces aménités. A travers l'urbanité, Bochet expose la relation de l'individu à la ville comme un vécu propre à un contexte urbain amenant divers ressentis de la sensation d'anonymat à la mise en place de réseau ou de repli dans la solitude. Enfin, l'auteure pense que la prise sur la ville par le biais de la civilité ne s'inscrit plus dans des dimensions fonctionnelles ou relationnelles puisqu'elle l'a qualifiée de relation perceptive au milieu urbain. « Ces dimensions deviennent des prises avec lesquels les individus sont en prise, c'est-à-dire que celles-ci vont varier en fonction des qualités des acteurs » (Bochet, 2008: 7). Partant, Bochet propose en croisant les caractéristiques des individus (facteurs individuels, sociaux et culturels) avec celles de la ville (aménités, urbanité, civilité) de définir une typologie exploratoire du rapport affectif à l'espace. Par ce croisement qu'elle met en forme dans un tableau, chaque intersection entre une caractéristique du lieu et une caractéristique individuelle s'exprime dans des dimensions qualifiées de fonctionnel, relationnel et perceptive qu'elle a mises en évidence. Cependant, et l'auteure en convient elle-même, il s'agit ensuite de caractériser cette typologie en fonction du ou des type(s) et variété des rapport(s), de l'intensité ou même de la conscience qu'a l'individu de ce dernier sans omettre d'inclure la dimension temporelle.

Les variations temporelles qu'affiche le rapport affectif constituent le point central de notre questionnement (Cf. Chapitre 4) et il s'agira, dans cette recherche, de souligner tout en les qualifiant ses tendances d'évolution à partir de caractéristiques temporelles propres aux lieux et aux individus. La finalité se situe dans la mise en évidence d'une influence plus ou moins prononcée du facteur individu ou du facteur lieu dans la construction et l'évolution du rapport affectif. Autrement dit, les catégories préalablement identifiées par Bochet que sont les aménités, l'urbanité et la civilité sont examinées en tant qu'elles réfèrent à l'individu et/ou au lieu et notamment considérées dans une dimension temporelle.

1.2. Vers ses premières qualifications

1.2.1. Le rapport affectif : une évaluation qualitative dans le temps

L'individu, qu'il soit habitant ou usager, développe à l'égard des espaces qu'il pratique et/ou se représente une relation d'ordre affectif, qui est à considérer comme une construction dans le temps, le temps perçu à la fois en tant que moment et en tant que durée (Martouzet, 2007b). Il peut se définir comme le résultat de l'interaction entre souvenirs, attentes, espérances, expériences, sensibles ou non, en lien avec un lieu, pour peu qu'entre en jeu l'image de soi. Le rapport affectif à l'espace est de l'ordre de l'intime, il est unique dans le sens où, étant donné ses caractéristiques (expériences, connaissances, préférences, sensibilité et capacité d'émotion), chaque individu a un rapport spécifique à l'espace, à tel espace, à tel lieu, à telle ville ou à la ville en général et, ce de façon évolutive. L'individu exprime cette relation affective à l'espace de différentes façons. Ces types de données sont dévoilés en faisant appel à divers registres, lesquels peuvent être classés en quatre catégories : les affects, les repères spatio-temporels, les données représentationnelles et les données comportementales (Audas, 2007).

Les affects caractérisent cette dimension de la relation de l'homme à son environnement qui ne réfère pas à la rationalité ou la fonctionnalité mais qui inclut des phénomènes aussi divers que la sensation, l'émotion, le sentiment etc. L'affect est dérivé du latin *affectio* qui signifie « attitude psychologique résultant d'une action externe ou interne ». Il se présente ainsi comme une dimension subjective des états psychiques élémentaires depuis l'extrême douleur jusqu'au plaisir » (Akoun et Ansart, 1999: 12). Parmi ces états affectifs figurent « les émotions, les humeurs, les sentiments, les passions, les tempéraments, les traits de caractère (et par ce biais les vertus et les vices) et parfois mêmes les sensations et les désirs » (Deonna et Teroni, 2008).

Les repères spatio-temporels informent le chercheur sur les éléments de connaissance spatiale dont disposent les individus. Ils expriment par la manière dont ils sont constitués et agencés sous forme de repères et/ou de marqueurs les valeurs symboliques et significatives que leur attribuent les personnes. Ce sont ces déformations a priori cognitives qui peuvent renseigner sur ce qu'est le rapport affectif entre un individu et l'espace tant physique que social parce qu'elles expriment une signification d'ordre éminemment intime et personnel. Bien évidemment, ces repères spatio-temporels ne sont pas figés, ils varient selon des temporalités propres à l'individu (âge, rythmes de fréquentation), aux lieux (histoire, évolutions urbaines, changement périodique etc.) ou encore à la relation entre l'individu et le lieu (ancienneté de la connaissance des lieux). Ils sont amenés à évoluer, au rythme de l'évolution du rapport affectif lui-même.

Les représentations sont identifiées en tant que troisième catégorie, dans le sens où elles dévoilent les différents systèmes de signification propres à la subjectivité individuelle dans laquelle entrent en ligne de compte de nombreux paramètres dont ceux contribuant à

construire une relation affective avec l'espace. Elles s'énoncent le plus souvent comme une image mentale, matérielle ou immatérielle que se crée l'individu à propos d'une chose, en l'occurrence de son environnement. Elles sont donc significatives d'un mode de vie, de valeurs, et de langage qui, ensemble, ne sont autres que le système de référence de l'individu lié à son histoire et à sa confrontation avec le réel. Les représentations individuelles sont souvent abordées au travers de la notion d'espace vécu, qui est l'espace investi et pratiqué par les individus. Se crée alors une forme de correspondance entre l'individu et l'espace en question, comme une sorte d'affinité élective se rapportant au phénomène d'appropriation. L'appropriation est entendue comme le résultat de « *l'ensemble des actions des hommes dans l'espace consistant simultanément à lui donner des configurations spatiales matérielles et des significations* » (Lefebvre, 1970: 203). Ces significations peuvent prendre une forme pratique ou émotive (Lynch, [1960] 1998). Les représentations s'élaborent chez un individu en fonction de paramètres extérieurs à l'individu tel que l'appartenance à une culture et/ou la connaissance d'autres cultures, l'insertion et les interactions avec le groupe social de référence. Les représentations en tant que phénomène mental sont constituées en rapport avec un objet, ce sont des valeurs, des images mentales, des connotations, des associations d'idées qui contribuent à déterminer les opinions, les jugements de valeurs et par conséquent à infléchir la formation d'un rapport affectif. Elles le font également évoluer car elles se construisent, se déconstruisent, se reconstruisent dans l'interaction avec l'objet appréhendé.

Enfin, la dernière catégorie que nous avons identifiée est celle relative aux données comportementales. Il ne peut néanmoins être fait état avec certitude d'un type de rapport affectif en se basant uniquement sur les comportements adoptés par les individus dans tel ou tel lieu. Ils peuvent cependant nous renseigner sur l'adaptation ou non d'un individu au milieu qu'il fréquente par le type d'actions engagées.

Cette présentation qui se veut partitionnée, l'est surtout pour aider à la compréhension car en réalité, le rapport affectif n'est jamais compartimenté de la sorte, il se présente tel un objet complexe au sens où l'entend E. Morin, c'est-à-dire que toutes ces catégories interagissent les unes sur les autres (Morin, 1990).

Effectivement, ces catégories expriment les diverses manières par lesquelles les individus entrent en relation avec les lieux pour construire leur rapport affectif. Les affects, les repères spatio-temporels, les données représentationnelles et les données comportementales n'apparaissent pas, dans leur définition, comme des catégories figées indiquant ainsi que le rapport affectif au lieu varie constamment. Les évolutions, sans cesse changeantes, sont fonction des émotions, sentiments et humeurs des individus envers ces lieux qu'ils se représentent. La diversité de leurs comportements renseignent sur la manière dont ils se représentent les lieux (repères spatio-temporels), et leur accordent des significations (représentations mentales). Les lieux aussi se modifient et évoluent au gré du temps et/ou des changements de l'ordre de la pratique des lieux ou des projets urbanistiques. Le caractère évolutif du rapport affectif ne doit pas pour autant conduire à l'assimiler à la notion d'attachement. L'attachement suppose un processus d'accumulation (de souvenirs et d'expériences vécues, de constructions imaginaires, de représentations, de sentiments etc.)

ayant pour effets principaux d'entraîner des phénomènes d'identification et de dépendance vis-à-vis du lieu. Les concepts d'attachement au lieu et de rapport affectif au lieu ne peuvent être considérés comme synonymes, le rapport affectif « englobe » l'attachement, qui devient ainsi une dimension particulièrement différenciable et reconnaissable par le fait qu'il requiert une temporalité longue, ce qui n'est pas nécessairement le cas pour la formation du rapport affectif. Nous reviendrons sur cette assimilation des deux notions qui nous semblent relever de la confusion (Cf. section 2.2.1).

Pour cela, il nous faut au préalable insister sur l'importance de la dimension temporelle dans la construction du rapport affectif déjà mise en évidence par Martouzet lorsqu'il évoque « les quatre chances de la ville de se faire aimer ou détester » (Martouzet, 2007b) insistant sur la différenciation de ce qui tient du « moment » et/ou ce qui relève de la « durée ». Le rapport affectif en tant que construit est néanmoins toujours en construction. Cependant sa construction à proprement parler se fait à l'intérieur d'une « boîte noire » qu'il ne nous est pas utile d'ouvrir puisque les mécanismes complexes qu'elle renferme (processus psychique, neurologique et physique) permettant de connecter l'individu et le lieu n'ont pas lieu d'être analysés dans notre recherche qui porte sur l'évolution du rapport affectif et non sur les dispositifs qui président à sa formation. Feildel n'a pas eu d'autres choix que d'y recourir pour définir au plus juste la notion de rapport affectif. Notre hypothèse de recherche, fondée sur la détermination de l'influence de la dimension temporelle du rapport affectif ne nous contraint pas à cet exercice, nous partirons donc des avancées fournies par cet auteur. Ce qui importe pour nous ainsi que nous le mentionnons dans l'introduction, c'est de mettre en rapport les éléments extérieurs d'ordre temporel entrant dans la construction du rapport affectif avec les différentes modalités de ce dernier, différenciables notamment par leurs temporalités. Pour commencer il conviendrait de faire état des éléments et/ou phénomènes temporels qui entrent dans la formation du rapport affectif. Avant d'aborder leurs manières d'intervenir sur ce processus incessamment évolutif qu'est le rapport affectif, il est important de faire état de l'avancement des recherches sur ce point, notamment en nous référant à Martouzet et ses travaux sur le rapport affectif à la ville dans lesquels il propose l'existence de la construction d'un « capital urbain » qu'il décrit comme cette capacité de l'individu à lire, comprendre, utiliser etc. la ville par le biais de phénomènes d'apprentissage qui l'ont conduit à pouvoir l'utiliser et à pouvoir l'évaluer (Martouzet, 2010). Son hypothèse de recherche était alors la suivante : on aime ce que l'on connaît par le fait que l'apprentissage passe par la connaissance. Ce que cherche à mettre en évidence Martouzet, c'est cette faculté que développent les individus à mobiliser leur apprentissage général, en l'occurrence sur des villes en particulier pour être en mesure de savoir agir justement dans une ville, dans ce qu'elle a de semblable à d'autres, aux autres. Autrement dit, sans avoir pratiqué, vécu, habité en ville, l'individu n'est pas en mesure d'aimer la ville car il n'a pas fait l'expérience de la connaissance rendue possible par le processus d'apprentissage. Si l'on revient succinctement sur ce qu'est l'apprentissage, il est à signaler qu'il correspond à l'expérience et à l'habitation progressive envers une chose qui permet à l'individu d'adapter ses comportements pour les rendre plus efficace. Ce qui atteste donc de la validité du positionnement exposé par Martouzet lorsqu'il affirme que plus on est, vit, habite, expérience la ville, et plus on l'aime puisque l'on finit par la connaître et qui plus est la faire nôtre par un autre phénomène qui lui est consubstantiel, l'appropriation. En

effet si l'on aime ce que l'on connaît c'est certainement aussi parce que l'on s'y reconnaît. L'appropriation ainsi que nous l'avons évoquée précédemment (Cf. Chapitre 2) fait intervenir de manière essentielle les processus d'identification. Par conséquent cela corrobore les propos de Martouzet lorsqu'il définit le rapport affectif à la ville par le fait d'aimer être en ville sous-entendant que si l'individu aime être en ville, c'est avant tout parce qu'il aime la représentation qu'il se fait de la ville, de lui-même, et de sa relation avec la ville (Martouzet, 2010).

Il apparaît nécessaire de considérer tant la représentation de soi, laquelle comme le précise l'auteur, n'est pas dénuée de référence spatiale ou urbaine. Elle ne peut être uniquement abstraite puisqu'elle implique une représentation de la ville dans laquelle elle s'éprouve par l'attente, l'expérience, ou encore le souvenir. Pour l'individu, la représentation de sa relation à la ville implique également de faire référence à des éléments d'ordre temporels du fait que la ville est un espace vivant évoquant souvenirs et appelant des souhaits, désirs et envies tout autant que des craintes ou incertitudes. Néanmoins, au-delà de cette construction dans la durée, le rapport affectif se manifeste également par le fait qu'il est le résultat d'une évaluation à un moment donné de la représentation que se fait l'individu de sa relation entre lui-même et la ville. Pour l'évaluer positivement, négativement ou de façon neutre, l'individu émet un jugement de valeur portant sur la représentation qu'il a de la ville et sur la représentation de lui-même dans des proportions variables, l'une est alors davantage évoquée que l'autre selon les individus interviewés. Les représentations font parties au même titre que les processus d'apprentissage et d'appropriation des éléments et/ou mécanismes changeants qui entrent dans la formation du rapport affectif et dont il nous faudra tenir compte. S'ajoutent à cela les données relatives à la durée de fréquentation des espaces à positionner en relation étroite avec l'ancienneté de connaissance de ces lieux pour vérifier notamment si l'hypothèse avancée par Martouzet (2010) qui pose que l'individu aime davantage un lieu lorsqu'il le pratique souvent est toujours valide lorsque l'on y ajoute la durée de connaissance de ces lieux. Autrement dit, est-il possible d'affirmer que plus l'on connaît un lieu, plus on le fréquente et plus on l'aime. Ces trois états sont-ils nécessairement tous en relation, ne le sont-ils que plus partiellement (seulement deux notions pouvant être liées), ou sont-ils indépendants les uns des autres ?

Ces questionnements nécessitent de poursuivre les recherches de Martouzet lorsqu'il présente le rapport affectif comme une relation se construisant dans la durée tout comme elle fait aussi bien intervenir certains moments plus que d'autres (Martouzet, 2007b). Partant, nous nous consacrerons principalement à la dimension temporelle par laquelle le sujet se construit une relation d'ordre affectif avec l'espace en insistant particulièrement sur la manière dont cette dernière évolue selon des paramètres relevant de l'individu ou du lieu. Et c'est précisément dans cette recherche de facteurs explicatifs propres à l'un ou l'autre que se situe la difficulté de cette investigation tant ils semblent en étroite intrication. Pour preuve, les résultats énoncés par Martouzet font état de quatre éléments d'ordre temporel qui interviennent dans la construction du rapport affectif à la ville. Néanmoins pour chacun d'entre eux, il ne peut être dégagé de manière bien distincte si c'est l'individu ou la ville qui considéré(e) séparément, constitue un voire le facteur principal caractérisant l'élément en question.

Ainsi, « la première image qu'offre la ville » repérée comme le premier élément contribuant à fonder les bases du rapport affectif se positionne tant en rapport du parcours personnel de l'individu que de ce que la ville dégage. Il apparaît clairement que l'explication de ce qui fonde cette image repose sur une séparation nette entre ce qui relève du sujet percevant et ce qui a trait aux caractéristiques propres de la ville. Pour autant, l'auteur souligne bien que la première impression émanant de la ville, l'est nécessairement en fonction « de l'état perceptif et émotif de l'individu à ce moment-là » nous amenant à considérer que le facteur individuel primerait sur le facteur lieu, du moins pour ce qui concerne ce premier élément.

Il en retourne quelque peu différemment lorsqu'il s'agit du deuxième élément abordé comme constitutif du rapport affectif. Il se définit par les événements marquants pour l'individu qui surviennent dans une ville ou du moins qui lui sont associés en tant que lieu de déroulement de cet événement. Par conséquent, la ville semble être le décor et même l'actant indissociable de cet événement, elle en est le symbole. Et c'est cet événement qui va produire une évaluation affective positive, négative ou neutre de la ville en tant qu'elle en est le support. De fait, l'on peut estimer que pour cet élément précisément c'est le facteur lieu qui contribue plus fortement à infléchir sur le rapport affectif, même si nous ne pouvons exclure l'individu du fait que c'est lui le seul juge de ce qui se trouve être marquant ou non dans telle ou telle ville.

Le troisième élément est déterminé par la première découverte de la ville dans le sens de découvertes des aménités et des divers moyens qu'elle propose aux individus pour éprouver un sentiment de liberté. En ce sens, il s'agit de la découverte des villes en général même si cela se passe dans le cadre d'une ville en particulier. Et là, tout autant que pour les fois précédentes nous nous trouvons face à une situation délicate quand il convient tel que nous le dicte l'objectif de cette recherche de départager les mises en cause respectives de chacun des deux paramètres constitutifs du rapport affectif. Malgré cela, nous pensons que ce troisième élément parce qu'il amène à explorer une ville et de fait l'idée de ville en général, est avant tout établi par la prédominance du facteur lieu, ce dernier étant considéré par le contenu qu'il dégage, et notamment ses possibilités d'engendrer une certaine autonomie de l'individu.

Enfin, le dernier élément ne relève pas à l'instar des trois précédents de moments particuliers puisqu'il en est une forme d'accumulation, propre à chaque personne puisque ce sont de multiples moments qui sont de l'ordre du processus d'apprentissage, se faisant par le biais d'utilisations diverses et variées, capables de porter à la connaissance de l'individu les avantages et inconvénients⁴² que recèle pour lui la ville. Ce dernier point opère un revirement par rapport à ce que nous soutenions pour les trois éléments précédents en ce qu'il semble faire interférer de manière plus accentuée le poids de l'individu en comparaison de celui de la ville dans la construction du rapport affectif. Néanmoins, ce quatrième élément a priori décrit comme relevant des phénomènes d'apprentissage propres à l'individu peut se voir possiblement accéléré par la facilité d'identifier les éléments de la ville et de les structurer en une image cohérente, ce que K. Lynch nomme la lisibilité de la ville qu'il considère comme

⁴² Ainsi que le précise D. Martouzet (2007c), cette comparaison entre avantages et inconvénients ne revient pas à faire un calcul du type coût/avantage

l'une des qualités primordiales d'une ville pour que l'individu puisse la connaître et par conséquent se la représenter.

Cet exposé succinct de la façon dont Martouzet présente les temporalités de la construction du rapport affectif à la ville de l'individu, se donne pour intention, au-delà de contribuer à définir le rapport affectif comme un processus pouvant constamment être révisé, d'aller plus avant dans la compréhension du rôle de ce facteur temporel. Le rapport affectif se présente comme une évaluation se formant dans la durée considérant également l'intervention de certains moments particuliers plus que d'autres. En somme, le rapport affectif est ponctué de moments s'enracinant dans une certaine durée. Nous sommes alors en mesure, à partir de ce que nous venons d'évoquer concernant la prégnance des facteurs humains ou des facteurs propres à la ville, de supposer que les moments qui ponctuent le rapport affectif se réfèrent davantage à des considérations relatives à l'individu tandis que la durée semble s'ancrer principalement en référence au lieu, à savoir la ville en tant qu'ensemble de lieux, ou la ville comme un lieu en général selon la définition que l'interviewé se fait du terme ville. Par nos investigations menées sur quatre terrains différents (Cf. Chapitre 6), nous analyserons plus amplement, tant pour l'individu que pour le lieu, les deux principales dimensions de la temporalité que sont le moment et la durée, lesquelles comme l'indique Martouzet, ne sont pas à opposer de manière antagonique mais peuvent au contraire contribuer à l'élaboration d'un modèle dynamique du rapport affectif (Cf. Chapitre 8).

Du reste, ainsi que nous venons de le voir, les permanences et les évolutions produites par les quatre éléments exposés comme les temporalités de cette construction questionnent la dynamique du rapport affectif en supposant de ce fait l'existence de déclinaisons temporelles de cette relation que ce soit en lien avec l'individu, par son histoire, sa mobilité, ses ancrages etc. ou en lien avec l'espace soumis également à cette même problématique du changement et de la permanence. L'habiter, en tant que construction personnelle du soi dans et avec l'espace ne doit pas faire oublier l'importance primordiale de la dimension temporelle. Ainsi, tel que l'ont mis en évidence les chercheurs du programme de recherche Ehea⁴³, « les dimensions sociales et spatiales engagées dans ce rapport de forces qu'est l'habiter sont mues par des dynamiques d'héritage et de rupture, de production et/ou de reproduction, de continuité et/ou de discontinuité » (Thibault et al., 2008). L'une de ces dynamiques dialectiques a été analysée par Feidel lorsqu'il propose d'étudier le rapport affectif comme une dynamique spatiale comprise entre des logiques de confrontation ou d'évitement. Feidel a abordé une voie possible pour la compréhension de cette dynamique temporelle dans l'attitude que chacun mobilise face à ce changement de soi et des espaces. En recourant à la psychologie des émotions et notamment aux stratégies cognitives et comportementales qu'adoptent les individus que sont la confrontation et l'évitement, il peut ainsi analyser la façon dont l'individu répond à l'émotion que suscite le changement en adoptant l'une ou l'autre de ces réponses mentales et/ou comportementales possibles. Ces deux attitudes sont perçues comme produites en réaction à une émotion, permettant selon Luminet de « faire face à » (Luminet, 2002) comme un mode de réponse impliquant une forme d'approche ou d'évitement de l'objet

⁴³ Espaces habités, espaces anticipés, rapport de recherche ANR

sur lequel porte l'émotion soit, pour cette recherche, l'espace. Feildel a ainsi mis en évidence que ces réactions générées par des émotions, elles-mêmes provoquées par les manières de faire avec l'espace sont labiles, confirmant alors la forte variabilité dans le temps des ancrages notamment selon l'âge et/ou le cycle de la vie dans lequel se trouve l'individu. Il a ainsi mis en exergue l'existence de deux niveaux dans le rapport affectif et cela en relation étroite avec les deux niveaux précédemment mis en évidence par la psychologie des émotions. C'est-à-dire qu'il y a d'une part, le rapport affectif en tant qu'éprouvé par la sensation en elle-même qui se positionne comme un « faire face à » l'émotion produite et d'autre part la manière de « faire avec » ce rapport affectif comme interprétation et représentation subjective (Feildel, 2010: 432).

Dans ces manières de faire avec l'émotion ce qui est intéressant à soulever est le fait qu'elles ne sont pas figées, qu'elles évoluent dans le temps en fonction des situations rencontrées et des dispositions avec lesquelles l'individu est en phase (importance de certains lieux, période de la vie). Quand il s'agit d'une réponse cognitive, le « faire avec » implique une réaction à une stimulation émotionnelle par des formes d'adaptation qui se traduisent par une réévaluation de l'individu, de ses croyances, ses valeurs, ses représentations, soit de tout ce qui fonde potentiellement l'éprouvé affectif, de telle sorte qu'il modifie l'interprétation de la situation en changeant par là même son rapport affectif. La réponse peut aussi être de l'ordre de l'adaptation comportementale par un ajustement des pratiques sous la forme d'accentuations ou au contraire d'atténuations selon que l'émotion est jugée positive ou négative pour adhérer à l'éprouvé affectif. Là, le rapport affectif et les pratiques spatiales apparaissent comme véritablement corrélés. Feildel en nous détaillant aussi finement ces stratégies d'adaptation, entre confrontation et évitement, lie indéniablement le rapport affectif aux pratiques spatiales (réponses de types comportementales) et le présente comme soumis à une régulation exercée par les affects s'appliquant à la construction, au maintien et à la révision de l'identité spatiale de l'individu (Feildel, 2010).

1.2.2. De l'opposition émotion/raison aux liens entre l'affectivité et la rationalité

Nous ne pourrions définir le rapport affectif sans faire référence aux relations entre émotions et raison, souvent sujettes à débat en ce qu'on les a longtemps opposées. Néanmoins, il se s'agit pas ici de développer l'intégralité de cette question mais tout au plus d'en évoquer les soubassements utiles à fournir notre définition du rapport affectif. Nous aborderons ici la manière dont Boudon (2003) envisage d'élargir la notion de rationalité à partir d'un Modèle Rationnel Général (MRG) afin de montrer que les émotions, sentiments, passions etc. participent de la rationalité de l'acteur.

Par les diverses manières de « faire avec » l'espace, force est de constater que le moment s'éprouve dans une certaine durée et qu'en même temps cette durée ne peut n'être considérée que par une succession de moments. Martouzet propose alors d'utiliser ces concepts de moments et de durée comme des idéaux-types au sens wébérien du terme (Martouzet, 2010), c'est-à-dire qu'ils représentent l'idéalisation d'une idée. Il s'agit donc d'un modèle d'intelligibilité pour isoler les traits significatifs d'une réalité et surtout sur un plan méthodologique, l'opposition de ce couple entre rationalité et affectivité doit permettre de

s'éloigner des approches trop rationalisantes nous dit-il. Cette proposition a aussi pour objectif de mieux retranscrire l'omniprésence de la dimension temporelle dans la manière dont elle conditionne la perception de l'environnement et les pratiques qui y sont déployées. Les disciplines mobilisées pour atteindre ces deux dimensions temporelles sont l'économie au sens formel, soit comme science qui étudie l'action rationnelle, et la psychologie pour aider à comprendre les éléments qui ressortissent de la psyché individuelle et qui participent à la construction du rapport affectif. Si l'on considère ainsi qu'évoqué précédemment que l'apprentissage se fait par l'accumulation de connaissances, l'utilisation optimale ne peut être estimée que dans la durée, lorsqu'il devient envisageable par cette connaissance acquise d'émettre des raisons d'aimer ou non la ville. Néanmoins, conscient qu'il est possible de penser qu'il y a des raisons objectives d'aimer ou de ne pas aimer une ville, la recherche initiée par Martouzet se penche sur une notion élargie de la rationalité dans la mesure où avoir des raisons d'aimer la ville ne suppose pas nécessairement un objectif et « il apparaît plus adéquat de parler, avec R. Boudon (2003), de 'bonnes raisons' » (Martouzet, 2010: 316), c'est-à-dire celles qui interviennent au-delà des raisons objectives qui devraient nous faire aimer ou ne pas aimer la ville. Elargissant ainsi la notion de raisons objectives qui relèverait en économie classique de l'analyse coût-avantage et en s'appuyant sur la psychologie permettant d'introduire des « raisons affectuelles » (Weber, 1971), Martouzet cherche à compléter l'approche rationaliste idéal-typique par une approche affectiviste idéale-typique. Il traduit cela par le croisement d'affirmations exprimant une évaluation affective du type « j'aime ou je n'aime pas » avec des affirmations propres aux sciences économiques et sociales du type « j'ai de bonnes raisons d'apprécier ou de ne pas apprécier ». L'auteur met ainsi en opposition un discours et un constat, soit l'analyse d'une situation et de son ressenti. Sa grille d'analyse se compose alors de la façon suivante :

- « j'ai de bonnes raisons d'apprécier la ville » ET « je l'aime »
- « j'ai de bonnes raisons d'apprécier la ville » MAIS « je ne l'aime pas »
- « j'ai de bonnes raisons d'apprécier la ville » ET/MAIS « je suis indifférent »
- « je n'ai pas de bonnes raisons d'apprécier la ville » ET « je ne l'aime pas »
- « je n'ai pas de bonnes raisons d'apprécier la ville » MAIS « je l'aime »
- « je n'ai pas de bonnes raisons d'apprécier la ville » ET/MAIS « je suis indifférent »
- « j'ai de bonnes raisons de ne pas apprécier la ville » ET « je ne l'aime pas »
- « j'ai de bonnes raisons de ne pas apprécier la ville » MAIS « je l'aime »
- « j'ai de bonnes raisons de ne pas apprécier la ville » ET/MAIS « je suis indifférent »
- « je n'ai pas de bonnes raisons de ne pas apprécier la ville » ET « je ne l'aime pas »
- « je n'ai pas de bonnes raisons de ne pas apprécier la ville » MAIS « je l'aime »
- « je n'ai pas de bonnes raisons de ne pas apprécier la ville » ET/MAIS « je suis indifférent »

L'auteur précise bien que le ET ne doit pas être considéré comme une locution conjonctive tel un « parce que » ou du moins pas uniquement car « ce n'est pas forcément

parce que j'ai de bonnes raisons d'aimer la ville que je l'aime ». Le MAIS par l'opposition qu'il apporte entre les deux types d'affirmations, l'une relevant d'une rationalité élargie et l'autre faisant montre d'un état affectif met en exergue le fait qu'un rapport affectif, positif, négatif ou neutre se construit alors même que cela semble dénué de rationalité. De fait, les liens à construire entre économie et psychologie sont ainsi mis en évidence.

Les différentes manières d'agir de l'individu, selon des contextes variés, référents à diverses traditions sociologiques ont ainsi été théorisées par le sociologue Boudon, avec ce qu'il a nommé le Modèle Rationnel Général (MRG), qu'il présente comme un modèle à même d'expliquer la rationalité des phénomènes sociaux. L'examen des six postulats et de leur combinaison permet de définir une typologie des principaux courants sociologiques (individualisme méthodologique, sociologie compréhensive, fonctionnalisme) et fonde la théorie du choix rationnel (TCR). La critique de cette théorie et notamment le fait que certains phénomènes sociaux lui échappent fait que l'auteur limite la TCR aux trois premiers postulats, lesquels constituent son modèle rationnel général par l'acceptation des postulats P1 : l'individualisme, P2 : la compréhension et P3 : la rationalité. Il indique alors que tout phénomène social résulte de la combinaison d'actions, de décisions, d'attitudes, de croyances, de comportements individuels (ci après dénommés ADACC). Le deuxième postulat qui s'ensuit indique que tout ADACC individuel peut être compris de l'autre par l'image que l'on se fait de l'autre, de la situation dans laquelle il se trouve. La compréhension immédiate ou non des ADACC, responsables de tels phénomènes, est un moment de reconstruction du sens dudit phénomène. Avec le troisième postulat, Boudon conclut son MRG en admettant que les ADACC sont le produit de raisons, plus ou moins clairement perçues par l'individu. L'acteur agit parce qu'il pense que son action a un sens pour lui. Ces postulats sont posés en référant à la logique suivante : si P_{n+1} est admis alors P_n l'est nécessairement et ainsi de suite. En revanche ce n'est que sur un plan psychologique que l'on passe de P_n à P_{n+1} , poser P_n incite à poser P_{n+1} mais n'y oblige pas (Martouzet, 2007c). Or, sur ses six postulats, lorsque Martouzet propose d'y inscrire ce qu'est le rapport affectif, il n'admet que les deux premiers que sont l'individualisme méthodologique et la sociologie compréhensive, refusant le troisième qu'est la rationalité. Il n'accepte pas non plus le postulat inverse qu'est la non-rationalité de l'individu puisque selon lui le terme de rationalité doit être redéfini pour « engendrer un ensemble plus riche de types de rationalités » (Martouzet, 2007c). A partir de la nature des considérations introduites après le « car » de la définition sémantique de la rationalité : « est rationnel tout comportement Y dont on peut dire 'X avait de bonnes raisons de faire Y' car... », permet d'engendrer un ensemble plus riches de rationalités (préférences, atteindre un objectif, remise en question) (Martouzet, 2007c). Cette extension de la définition de la rationalité par ce qui relève de la non-rationalité mais d'une cause externe ou interne montre que « l'analyse du rapport affectif se situe hors du champ de la rationalité et hors de l'irrationnel puisqu'il ne résulte pas de la non-acceptation d'un processus rationnel » (Martouzet, 2007c).

L'affectif et le rationnel ne sont donc pas à opposer si radicalement. Le croisement que propose J. Lévy entre d'un côté Objectif/Subjectif et de l'autre Affectif/Cognitif construit ces

couples autour d'opposition dans lesquelles l'affectif réfère aux intersections proposées suivantes (Lévy, 2003a):

- Affectif/Objectif (qu'il nomme éthique)
- Affectif/Subjectif (ce sont la passion et le sensoriel)
- Cognitif/Subjectif (l'esthétique, art)

La raison se trouve alors au croisement entre Cognitif/Objectif, ce qui ne signifie nullement qu'affectif et raison soient radicalement séparés (Audas et Martouzet, 2009). L'affectif et le rationnel seraient, sur un plan conceptuel, deux modes de traitement de l'information (cognitif) sur un continuum dont ils seraient les deux pôles (Martouzet, 2007c). Ce sont donc bien les analyses qu'il faut dissocier alors que les champs ne sont pas strictement dissociables.

Ainsi, pour explorer au-delà de ces « bonnes raisons » d'aimer la ville, il est indispensable de chercher à comprendre comment l'individu construit ses ADACC, puisque nous venons de montrer qu'il est bien sûr rationnel mais il est également doué d'affectivité. En étudiant tant du côté de l'économie qui considère les relations à l'espace dans une logique de coût-avantage et de la psychologie et notamment de la psychologie environnementale laquelle intègre les dimensions socio-spatiales des relations envers l'espace, il pourrait être possible d'appréhender la manière dont les individus s'adaptent à l'espace en usant aussi bien de raisonnement(s) liés au sens de l'action, que de stratégies propres à leurs systèmes de valeurs, croyances et représentations. Ces deux disciplines sont donc les deux représentantes de ces idéaux-types et introduisent un débat très ancien sur la dualité passion/raison, débat qui tend aujourd'hui à être dépassé, mais dont on peut rapidement faire état sans nécessairement chercher à s'y positionner.

Afin de concrétiser cette autre manière de penser les croisements et les liens entre la raison et l'affectivité, Martouzet propose, à l'instar de ce Modèle Rationnel Général de théoriser sa pensée par la possibilité d'un Modèle Affectif Général (MAG) (Martouzet, 2007c). Cette appellation ne remplace pas seulement le terme de rationnel par celui d'affectif démontrant par là, la non acceptation de l'auteur de ce troisième postulat. elle permet de ne pas admettre le postulat contraire qui serait de considérer que l'homme n'est pas rationnel, en acceptant P-3 et fondant ainsi son Modèle Affectif Général sur l'acceptation de P1 et P2 et P-3. L'originalité de cette proposition résidant particulièrement dans le fait qu'il ne peut être fait état d'une parfaite symétrie entre P3 et P-3 considérant ainsi que ce modèle accepte davantage de comportements de la part des individus du fait que la non-rationalité ouvre un éventail de choix plus large que la rationalité dans des situations identiques imposant que tout un chacun face à telle ou telle situation adopte tel ou tel comportement. L'apport de ce Modèle Affectif Général (MAG) eu égard au Modèle Rationnel Général (MRG) présenté par Boudon (2003) relativise fortement la formation des ADACC à partir du principe de rationalité étant donné qu'il est admis que les individus sont avant tout rationnels c'est qu'ils ne le sont pas uniquement et qu'il est alors intéressant de prendre en compte le MAG donnant ainsi la

possibilité d'explorer d'autres éléments intervenant dans la formation de ces ADACC, comme notamment les valeurs et croyances auxquelles adhèrent les individus ou les perceptions, représentations, et désirs qu'ils ressentent.

Martouzet (2010) aborde cette opposition comme conceptualisable et non vraisemblable en ce qu'elle autorise du point de vue de l'intelligibilité à penser qu'un individu mène ses actions par choix tout autant rationnels qu'affectifs dans des proportions dont il est le seul juge et maître. De la même manière que Martouzet mobilise l'économie et la psychologie, l'exemple des travaux de thèse de Viera da Silva (2001) tendent à montrer que les théories pseudo comportementalistes qui ont pour hypothèse la rationalité de l'acteur sont aujourd'hui en opposition avec les théories des comportementalistes qui analysent l'agir de l'acteur en intégrant les préférences et le poids des habitudes amenant la science économique standard à « empiéter » sur la psychologie. Pour les tenants des théories pseudo comportementalistes, le seuil entre une discipline et l'autre ne peut pas être franchi puisque les habitudes sont considérées comme des actions répétitives en réaction à des stimuli extérieurs se manifestant avec régularité. En d'autres termes, elles ne mobilisent pas de conscience critique grâce à laquelle l'homme analyse une situation et adapte son comportement et se présentent donc telles des rigidités comportementales issues d'une forme de conditionnement. Les habitudes sont assimilées à des rigidités comportementales visant à sélectionner de façon récurrente une seule et même réponse. Cette théorie pseudo comportementaliste ne demeure donc valide qu'aussi longtemps que l'environnement et les préférences restent inchangés.

A l'opposé, les comportementalistes vont à l'encontre de ces exercices de rationalisation des habitudes et les placent sous le sceau d'arbitrages de l'ordre du raisonnable (rationalité limitée) plus que du rationnel (rationalité optimale). Les théories des comportementalistes tendent à intégrer pleinement le concept d'habitude, montrant qu'au-delà de la rigidité cognitive inhérente aux habitudes se trouve la flexibilité cognitive inhérente à la décision qui permet à l'acteur d'adapter ses réponses comportementales au gré des évolutions de son environnement. Il s'agit d'une façon générale, telle que l'avance Vieira da Silva, « d'une opposition entre *satisficing* et *optimizing*, ou entre flexibilité et rigidité sur le plan motivationnel laquelle relève essentiellement du domaine de la décision » (Vieira da Silva, 2001: 270). L'opposition entre habitudes et décisions peut bien apparaître comme une expression particulière de l'opposition entre *satisficing* et *optimizing* en tant que les réponses décisionnelles s'opposent aux réponses habituelles.

Que l'on s'en tienne aux théories comportementalistes ou aux théories pseudo-comportementalistes la différence règne principalement dans le fait que l'acteur est soit engagé dans un processus de satisfaction de sa réponse soit dans un processus d'optimisation. Pour les comportementalistes, les habitudes sont une sélection de comportements en apparence satisfaisants (*satisficing*), tandis que pour les pseudo-comportementalistes, les habitudes sont considérées comme calculées une fois pour toutes selon un modèle rationnel et optimal (*optimizing*). Cependant, qu'il s'agisse de l'une ou l'autre de ces théories, il n'est pas fait mention des aspirations, des ajustements ni même des arbitrages par lesquels l'acteur exprime

tant ses aptitudes que ses limites, et qui se placent alors non plus comme des habitudes mais comme des pratiques.

Jon Elster, philosophe et sociologue norvégien fait également parti de ceux qui proposent de remettre en question le modèle de l'homme rationnel au sens strict qu'en donne la théorie du choix rationnel en économie. Au terme de son ouvrage *Proverbes, maximes, émotions*, il conclut en formulant l'hypothèse selon laquelle le XXI^e siècle verra une « révolution émotionnelle dans l'étude du comportement » (Elster, 2003: 173). Il mentionne les diverses théories auxquelles il est possible de faire appel pour expliquer les comportements, partant de la théorie du choix rationnel, en passant par des théories cognitives ainsi que par les mécanismes à base motivationnels non émotionnels tels que le désir d'agir pour de bonnes raisons pour finir par cette annonce révolutionnaire de l'ampleur que prendront les émotions. En s'appuyant sur des travaux de psychologie expérimentale chez Darwin ou sur ceux des philosophes tels Aristote, faisant remarquer que les émotions ont des antécédents cognitifs tout comme des conséquences cognitives, il insiste sur le fait que l'homme n'est pas uniquement un être rationnel ou du moins qu'il ne l'est pas toujours puisque les émotions tiennent une place de premier ordre dans la génération des comportements. Il a ainsi introduit la notion de mécanisme pour expliquer autrement que par des lois, qui selon lui ne sauraient être prédictives, le mode de déclenchement et l'influence des émotions sur les comportements.

Démontrant ainsi que nous l'avons évoqué préalablement que le rapport affectif est étroitement lié aux pratiques spatiales, Feildel via l'analyse approfondie d'entretiens menés auprès d'habitants nous convainc que malgré leurs apparences utilitaires ou fonctionnelles, l'ensemble de ces pratiques engagent une dimension affective, plaçant cette dernière comme élément fondamental de leurs structurations (Feildel, 2010). Il évoque également, à son tour, les anciennes oppositions entre les tenants d'une théorie purement rationnelle et ceux qui proposent une subordination de la raison par la passion. L'histoire de la scission émotion/raison qu'il retrace atteste de multiples démonstrations empiriques qui mettent au jour l'existence de connexions entre la cognition et l'émotion. Effectivement, les affects en tant qu'ils participent à la formation, la révision et donc l'évolution de nos croyances, représentations, valeurs etc. occupent une place de choix dans nos modes d'agir dans et sur l'espace.

La connaissance des affects permet donc à plusieurs égards de mieux comprendre les actions de l'homme et ne doit plus comme cela fut le cas pendant une longue période être reléguée, par crainte de dérives, symbolisées par les pulsions émotionnelles. La rationalité de l'acteur et notamment le rôle de l'affectivité dans la rationalité de l'acteur doit être clarifiée pour mieux comprendre les mécanismes qui président à l'action. Il s'agit effectivement d'envisager que l'affectif et les émotions sont à prendre au sérieux dans la recherche de la compréhension des comportements humains. Ce sont donc sur les rapports entre rationalité et incertitude que Benoît Feildel (2010) a posé les jalons de ses travaux de thèse. En ramenant ces concepts a priori extérieurs au champ et à la pratique de l'aménagement et en s'interrogeant notamment sur la façon d'agir de manière rationnelle tout en prenant en

considération l'incertitude du monde dans lequel nous vivons, il tend à montrer comment l'affectivité prend place dans les mécanismes décisionnels, pris justement entre des considérations rationnelles et l'incertitude ambiante. Les choix opérés en situation d'incertitude ne peuvent être considérés que comme le résultat d'une rationalité limitée. Ils varient par conséquent selon d'autres paramètres propres aux individus ou aux groupes qui en sont à l'origine telles les valeurs ou les représentations. B. Feildel nous indique que les décisions prises en matière d'aménagement de l'espace le sont généralement dans une visée qui tend à réduire l'incertitude et par conséquent elles se placent d'une part dans « la rationalité scientifique qui porte sur les probabilités et d'autre part sur la rationalité pratique qui inclut la prise en compte, la relativisation, la valorisation, du désir, de l'affectivité, dans la formation d'une intention » (Feildel, 2010: 61). Ces considérations amènent à penser que la pratique de l'aménagement des espaces n'écarte pas nécessairement les émotions, ni les sentiments et ne peut donc pas uniquement être examinée à l'aune de pensées rationalisantes. D'autant plus que les manières d'être et de faire avec les espaces développées par les individus intègrent toujours une dimension affective, alors même qu'elles se déroulent en apparence selon des logiques fonctionnelles et utilitaires. La compréhension des actions, décisions, attitudes, croyances et comportements passe par des registres mobilisant tant l'affectif que le rationnel.

Ainsi par l'introduction de concepts tels la « rationalité affectuelle » (Weber, 1971) les « Raisons de l'amour » (Frankfurt, 2006) ou encore l'émorationalité (Laflamme, 1995), ces auteurs et pas seulement eux (Davidson, 1991; Frankfurt, 2006) montrent les liens indissociables qui lient émotion et raison. Ils font partis de ceux qui refusent d'adhérer à des explications strictement rationnelles, lesquelles se fondent sur le paradigme utilitariste, « c'est-à-dire sur l'hypothèse d'un acteur rationnel, guidé par l'intention, par la stratégie, par la conscience, par l'intérêt » (Bouchard, 2006: 68). Néanmoins, ainsi que le souligne Bouchard, cette rationalité utilitaire laisse échapper trop de dimensions de l'action humaine telle que l'émotion, la socialité, les structures. Les émotions se conçoivent selon Livet comme des indicateurs de l'action puisqu'elles signalent, avertissent le sujet qu'il serait rationnel de changer d'attitudes en révisant ses valeurs (Livet, 2002). L'émotion est donc présentée comme un mouvement, un changement par rapport à un état initial qui pousse l'individu à l'action, ce qui se retrouve d'ailleurs dans l'étymologie du terme venant du latin « emovere » et qui signifie « ébranler, « mettre en mouvement » indiquant par là que nos émotions existent pour nous guider dans nos actions. Simon Laflamme est également convaincu que « l'humain doit être à la fois émotion et raison » en ce que l'émotion et la raison ne sont pas les deux pôles antinomiques de l'existence mais bien les « deux dénominations d'une même réalité. La vie humaine est émoraison » (Laflamme, 1995: 44-45). Ce néologisme proposé ici par S. Laflamme n'admet d'existence qu'à partir du moment où l'on considère que tout être est avant tout un être historique, dans le sens où ce dernier n'éprouve jamais en dehors d'une histoire, qui procède de la pluralité du vécu, et d'une socialité. Il est également soumis à des règles, des codes, ordonnés entre eux et communicables, d'où procède la raison. Autrement, dit, il indique ainsi que l'émotion et la rationalité sont indissociables dans l'action. « Toute action est émorationnelle ; toute action contient une part d'émotion et une part de rationalité » (Bouchard, 2006: 72). « Enfin l'acteur est un être relationnel. L'acteur est toujours en relation. Il n'existe que dans la relation » (Bouchard, 2006: 74). Par conséquent, l'aspect relationnel se

distingue comme un paramètre important à prendre en considération dans la compréhension de l'action. Et c'est dans l'analyse de ces relations qu'il est possible de comprendre « la complexité des liens entre l'émotion et la raison [...] et ainsi de dépasser le dualisme de la passion et de la raison » (Laflamme, 1995: 29-30). Selon cet auteur, c'est la relation qui doit être considérée, dans la situation de communication et d'interaction qu'elle génère, laquelle est à l'origine des émotions. L'auteur souhaite bousculer nos pensées traditionnelles qui nous font croire que nous ressentons une émotion alors que c'est la relation qui est émotive et émeut l'individu : « En réalité, il n'y a ni pensée ni émotion dans le simple champ du sujet puisque le sujet est toujours un être déjà relationnel, puisque sa pensée et ses émotions ne peuvent se manifester en dehors du champ des communications » (Laflamme, 1995: 31). Laflamme soutient qu'il n'est pas dans la nature humaine d'être affecté, il n'existe pas d'émotions en elle-même à l'état pur, elles ont toujours un contenu et une histoire et doivent par conséquent être considérée dans le cadre d'une relation. Il n'existe pas non plus de raison pure étant donné qu'on a toujours de bonnes raisons à invoquer. La réflexion proposée par Laflamme appelle à un renouveau des sciences humaines pour dépasser la dialectique conceptuelle qui veut que « les acteurs socialisés agissent sur les structures qui les déterminent » (Laflamme et Bagaoui 2000). La réalité du vécu humain doit être comprise comme émotionnelle car est ainsi admis que l'individu est historiquement et socialement marqué par « des informations qui mêlent différents ordres, qui constituent une intrication d'émotions et de raisons » (Laflamme, 1995: 182).

Même si elle n'a pas été nécessairement formalisé par le terme rapport affectif, il s'avère que de nombreux travaux relatifs à des disciplines telles que la géographie, l'urbanisme, la philosophie, la psychologie, ont mis en évidence l'existence d'une relation particulière formée par un lien subjectif entre l'individu et l'espace. Ont ainsi été en mis en lumière les perceptions et représentations mentales de l'espace, ressenties et construites par les individus. Nous avons également montré qu'une partie des réticences de l'urbanisme à reconnaître ces liens personnels avec l'espace, tient à la difficulté d'ordre méthodologique de le saisir tant les caractéristiques qui le déterminent sont variées. Les recherches menées par Bochet (2000) ont permis de singulariser le rapport affectif à l'espace à partir de caractéristiques individuelles et de paramètres liés à l'espace sur lequel il porte. Les aménités, urbanités et la civilité constituent les trois catégories par l'intermédiaire desquelles l'individu construit sa relation à l'espace. Martouzet et Feildel considèrent respectivement le rapport affectif à la ville et à l'espace, et soulignent la diversité des mécanismes à l'œuvre dans l'établissement de ce lien intime subjectif. Les processus d'identification et d'appartenance sont ainsi évoqués comme les mécanismes contribuant à créer des manifestations différenciées de relations envers l'espace. Martouzet identifie l'importance de la dimension temporelle lorsqu'il invoque, la conjonction de moments et de durée pour traduire la formation du rapport affectif. Feildel conclut également sur l'importance de cette dernière et sur le rôle de la dimension relationnelle dans cette construction. Ainsi sans revenir intégralement sur le débat qui oppose émotion et raison, nous avons évoqué celui-ci et il nous a permis de faire ressortir les dimensions temporelles de la construction du rapport affectif entre des moments ayant une certaine durée et une durée ponctuée de moments. Les disciplines économiques et psychologiques ont ainsi été mobilisées pour évoquer la rationalité de l'acteur et sa psyché individuelle afin de tendre vers un

élargissement du concept de rationalité à même d'inclure « les bonnes raisons » d'aimer tel ou tel espace. Il a ainsi été proposé, en suivant Martouzet et sa proposition du Modèle Affectif Général, une analyse différente qui n'opposerait pas systématiquement émotion et raison, les considérant comme les deux pôles de traitement d'une information. La proposition du concept d'émorationalité par le philosophe sociologue Laflamme permet de considérer que toute action humaine est à la fois émotion et raison. Il ajoute que l'action s'inscrit dans une perspective essentiellement relationnelle, il importe d'accorder une importance particulière aux modalités par lesquelles l'individu entre en relation avec l'espace. La section 2 de ce chapitre tend ainsi à montrer que le rapport affectif est l'expression de modes d'habiter en ce qu'ils traduisent les diverses manières adoptées par l'individu pour entrer en relation avec l'espace.

Section 2. Vers la formalisation d'un objet de recherche

Nous justifierons la définition du rapport affectif en nous référant à divers corpus des sciences humaines (géographie, psychologie environnementale ou anthropologie) qui même s'ils n'utilisent pas explicitement cette expression évoquent implicitement ou en usant d'autres terminologies la relation affective de l'individu à l'espace. Effectivement c'est aux confins de plusieurs disciplines que s'examine le rapport affectif et vouloir préciser des termes tels qu'habiter, espace vécu, appropriation, appartenance, ancrage, attachement, et la liste n'est pas exhaustive, peut sembler hors propos, or il convient de montrer comment le rapport affectif se veut une synthèse de certains de leurs aspects soulignant la complexité inhérente au rapport affectif. Les modalités de construction de ce lien spécifique et individuel seront alors explicitées en pointant plus particulièrement l'accent sur les mécanismes d'appropriation et d'identification en tant qu'ils se trouvent être à la base de ce processus. Le rapport affectif sera ainsi défini comme l'expression de manières d'habiter affectivement l'espace en ce qu'il est la projection d'un être-là affecté qui en retour fait affectivement avec l'espace. Ces liens ontologiques ou construits renferment de multiples dimensions tels le sentiment d'appartenance, l'attachement, l'ancrage et l'enracinement contribuant à attribuer à ce concept une dimension globalisante.

2.1. Le rapport affectif : un objet de recherche au croisement de diverses approches sensibles des relations individu-espace

2.1.1. Le rapport affectif : l'expression de modes d'habiter affectif

Si, de prime abord l'on partitionne l'expression rapport affectif aux lieux dans l'intention de lui définir des contours nets et de pouvoir le décrypter dans ses détails, et éventuellement en dégager des types, plusieurs champs disciplinaires se démarquent et contribuent à former ce que l'on appellera le triptyque : lien-lieu-individu. Sans le définir précisément dès à présent, il est d'ores et déjà possible d'y remarquer la rencontre de la psychologie, de la psychologie environnementale, de l'anthropologie, et de la géographie.

Il s'agit pour la première discipline d'analyser la psyché des individus pour comprendre la formation de sentiments, d'émotions ou d'humeur, ressentis par les phénomènes de perception de l'espace. L'anthropologie nous intéresse également pour aborder les réactions mentales et/ou comportementales de l'individu dans l'espace ainsi perçu et ressenti afin d'appréhender les interactions qui les relient notamment par les processus d'identification et d'appropriation. Dans la mesure où nous traitons d'une relation spatialisée, aborder ce triptyque fait appel à la géographie en ce qu'elle étudie les relations entre un être humain et son milieu. Le recours à la psychologie environnementale s'avère alors indispensable en ce qu'elle « s'intéresse aussi bien aux effets des conditions environnementales sur les comportements et conduites de l'individu qu'à la manière dont l'individu perçoit ou agit sur l'environnement [...] en effet, les facteurs physiques et sociaux sont inextricablement liés dans leur incidence sur la perception et le comportement de l'individu » (Moser, 2009: 19).

Chaque branche des sciences humaines et sociales susmentionnées fait avancer la connaissance de cet objet récemment nommé (Martouzet, 2007d) et porteur d'un vif intérêt de la part d'un nombre croissant de chercheurs. Néanmoins le manque de dénomination commune ou ne serait-ce que propre à l'une ou l'autre des disciplines engage toute recherche de ce type à se positionner théoriquement avant d'entamer la phase empirique afin de garantir l'univocité de la compréhension des résultats annoncés.

Nous avancerons notre positionnement théorique en faisant référence aux auteurs ayant contribué, sans nécessairement le mentionner de la sorte à interroger et expliciter le rapport affectif au lieu. Ainsi, avant même que n'apparaisse la question du « rapport affectif à l'espace » en tant qu'objet de recherche, Dardel positionne l'homme dans une relation ontologique et phénoménologique avec l'espace et ouvre la voie vers une autre manière de penser la géographie (Dardel, 1952). Les géographes inscrits dans cette perspective humaniste cherchent à révéler les valeurs et les significations accordées à l'espace et par là même aborde la géographie, telle que l'entrevoit déjà Tuan en évoquant l'expérience spatiale, interrogeant de la sorte ce qui crée chez les individus des sentiments et montrant comment les affects influencent leurs manières d'être vis-à-vis de l'espace. Comprendre pourquoi certains lieux évoquent en l'homme des soubresauts, des réactions parfois brutales comme le sont les émotions ou encore des sentiments plus profonds parce qu'établis dans une certaine durée amène à considérer des processus complexes. En effet savoir comment se forment les différents états affectés à partir d'éléments externes et/ou internes à l'individu revient à s'interroger sur les mécanismes afférents à la formation de l'ensemble des affects.

Les premières recherches menées sur le rapport affectif portaient sur l'objet ville et sur l'amour ou le désamour que les individus acceptent de dévoiler. D'une question a priori simple et pouvant de ce fait être considérée comme réductrice : « Aimez-vous la ville ? » (Martouzet, 2007c) se dégage en réalité une complexité inhérente à tous les éléments qu'elle peut faire intervenir d'emblée puis après réflexion. Montrant ainsi qu'aimer une ville est aussi bien quelque chose qui s'exprime instinctivement, ce qui voudrait dire que la relation est toujours sous-jacente aux diverses activités, qu'une véritable construction dans laquelle entrent en considération des thématiques connexes y afférant de près ou de loin, tels que l'habiter ou l'attachement respectivement issues des approches phénoménologico-géographiques et psychologiques. Ce qui revient à dire comme nous venons de le mettre en évidence, que lorsque l'on questionne de cette manière une personne sur l'amour ou le désamour de la (sa) ville, elle est en possibilité de répondre immédiatement. Néanmoins pour aborder l'explication de ce sentiment par les raisons qu'elle se donne, la tâche se complique puisque cela implique de considérer des éléments aussi bien relatifs à des caractéristiques propres à l'individu qu'à des paramètres spatiaux. Partant, l'individu qui s'épanche sur son être-là dévoilant les intonations affectives qui lui sont liées, tout autant qu'il révèle sa construction identitaire par le biais de ses représentations, en ce qu'elles expriment le lien qui le lie à l'espace, indique que le rapport affectif évoque bien plus qu'une relation d'amour envers l'espace. Il semble faire écho à de nombreuses notions qui contribuent à le façonner, nous montrerons ainsi par la suite, qu'il s'agit d'un concept synthèse.

La locution « rapport affectif » a ainsi d'abord été étudiée en lien avec la ville mais de façon générale elle s'applique à tout espace délimitable, du moins identifiable/qualifiable et dénommable tel que le lieu. Pour reprendre l'expression utilisée par B. Feildel le rapport affectif à la ville ou au lieu serait tous deux des « dérivés idéals-typiques d'un même concept, celui de rapport affectif à l'espace » (Feildel, 2010: 402). Le premier se démarque du second par le fait qu'il fait référence à un espace particulier qu'est la ville que l'on peut supposer a priori supérieure au lieu si l'on raisonne en terme de rapport d'échelles. Cependant l'idée de ville dans les entretiens menés par D. Martouzet est volontairement restée vague et non définie précisément, ce qui amène à penser qu'elle peut tout autant être considérée par l'individu enquêté comme l'ensemble des lieux qu'il pratique et habite ou au contraire de façon plus générale la ville est un lieu en elle-même (Martouzet, 2007d). Laisser à l'interviewé la liberté d'entendre ce qu'il souhaite quant il s'agit de ville permettait de ne pas trop orienter son discours. C'est sans doute ce qui a mené à prendre en considération la notion de rapport affectif au lieu qui se présente comme plus précise car il a été mis en évidence que l'individu qui dévoile son rapport affectif à la ville le fait en fonction de certains lieux de la ville, en fonction de certaines relations sociales et d'états affectifs particuliers, le tout se combinant dans une logique complexe propre à l'individu. En effet, D. Martouzet définit le rapport affectif à la ville comme un rapport avant tout de l'ordre de l'intime, où chaque individu a un rapport spécifique à l'espace en général, à tel espace, tel lieu, telle ville ou la ville en général (Martouzet, 2008) met ainsi en exergue l'unicité de ce rapport notamment en ce qu'il engage l'expérience personnelle fondée sur l'interaction, sans cesse évolutive, entre les individus et les espaces qu'il habite par ses pratiques mais aussi en mobilisant son imaginaire. Ce faisant, c'est l'image de lui-même, de lui-même en ville qui est mise en jeu par la fabrication des représentations inhérentes à sa pratique d'habiter.

Le rapport affectif se présente avant tout comme un rapport à soi-même en ce qu'il engage la personne tout entière via les émotions, les affects et les sentiments qu'il cristallise. En effet, en tant qu'il englobe et dépasse les notions de représentations puisqu'il est en une des formes d'évaluation, le rapport affectif se présente comme un regard subjectif sur soi, sur la façon dont on se donne à voir le monde, en distinguant nettement le ressenti de sa représentation (Feildel, 2010). En somme, l'auteur distingue l'éprouvé affectif qui renferme les phénomènes affectifs de leurs représentations lesquelles attribuent une signification à l'ensemble des affects, sentiments, émotions etc. ressentis. C'est par l'intervention des processus identitaires, des croyances, des intentions, des caractéristiques socio-spatiales de l'environnement dans la formation de ces représentations qu'il invoque la part de subjectivité mise en jeu dans la constitution de ce rapport. Ainsi, il distingue nettement le rapport affectif comme construction subjective - qui peut s'assimiler à une sorte de re-mobilisation des affects en lien avec tous les éléments constituant sa personne et son environnement - du phénomène affectif justifiant par là également la dimension strictement individuelle du rapport affectif. Ce dernier est effectivement défini comme une co-construction émanant de diverses possibilités de croisements entre les composants de la sphère affective de l'individu et les caractéristiques de l'espace alors mobilisées par l'individu. En ce qu'il réfère à un rapport au monde dans le sens d'être-là, et à une façon d'être avec le monde dans le sens de faire avec, le rapport affectif apparaît comme une facette révélatrice de l'habiter, tout autant que l'habiter peut révéler la

dimension affective des pratiques. Le rapport affectif n'est qu'une facette de l'habiter puisqu'il ne permet pas d'en dévoiler toutes ses dimensions, tout au plus de considérer l'habiter dans ses soubassements affectifs lesquels sont révélés, entre autres, par l'inscription spatiale de l'être en un espace, ce que Dardel nomme la géographicité, qu'il qualifie de relation ontologique de l'existence. Cette existence géographique, condition des hommes sur Terre, est dépeinte avant tout comme un vécu affectif par les relations subjectives de l'individu avec l'espace qu'il parcourt, découvre, redécouvre, dont il se souvient, dans lequel il s' imagine. Néanmoins, cette relation fondamentale de l'être avec l'espace ne lui parvient à la conscience qu'à partir du moment où il en fait l'expérience, où l'espace devient sien allant jusqu'à lui conférer du sens et des valeurs (Tuan, 1977) et qu'en retour celles-ci influent sur sa pratique et représentations. Ces expériences d'être-là affecté et de faire affectivement avec l'espace mobilise l'histoire personnelle individuelle nécessairement incluse dans des normes sociétales et culturelles et considérée par rapport à des interactions sociales dans un environnement aux caractéristiques physiques données. Le sens ainsi donné à l'espace aboutit à la construction des mondes de l'habitant (Hoyaux, 2003) dans lesquels l'individu, par le biais de processus identitaire (place identity), engageant l'image de soi, se sent lié à un espace par un sentiment d'appartenance, lui conférant un sentiment de bien-être (pouvant évoluer vers diverses formes d'attachement) et de sécurité par cette familiarité sécurisante et apaisante. C'est l'image qu'il se fait de lui-même et ainsi l'identité dont il souhaite se parer qui sont ainsi mis en jeu dans ce rapport qui s'orchestre avec les lieux, et qui se traduit entre autres par des « modes d'habiter » en ce qu'ils rendent compte du lien entre sensibilité des individus et valeur des lieux (Mathieu, 2006).

Le rapport affectif a en effet été abordé empiriquement par des recherches sur les espaces de vie analysés par le biais des déplacements des individus considérés selon leur nature et leur qualité. Les lieux, et les liens entre ces lieux fondés par les individus ont ainsi été établis avec la mise en exergue des valeurs qu'ils leur attribuent. Les perceptions et représentations de l'espace urbain supposent alors une expérience individuelle en fonction d'un système de référence propre à l'individu et qui réfère à son mode de vie, ses expériences passées ou à venir, son imagination etc. et qui conduisent à former dans la durée un sentiment de familiarité, voire de chez-soi (Serfaty-Garzon, 2003). Autrement dit, ces sentiments appartenant au registre de l'habiter ainsi que développé précédemment nous amènent à considérer le rapport affectif comme une dimension non négligeable de l'habiter. De l'homme qui *est* dans l'espace tel que l'exprime Dardel (1952) par les phénomènes couplés d'intériorisation et d'extériorisation de soi et du monde à celui qui pratique l'espace constituant par cette spatialité, une véritable territorialité, l'habiter se comprend telle la concrétisation des liens avec les lieux dans lesquels s'entremêlent des qualifications d'ordre symbolique, affective, sociale. C'est précisément cette conception de l'habiter dans sa dimension affective qui intéresse nos recherches puisqu'elle interroge la place du processus de formation du rapport affectif dans la constitution de l'habiter des lieux. Il nous revient de nous saisir des approches phénoménologiques et géographiques pour tenter de définir cet être-là-affecté, qui ne fait plus seulement « avec » l'espace, mais affecte l'espace.

L'être perçoit l'espace par la mobilisation de tous ses sens et se le représente en lui attribuant alors une certaine symbolique de laquelle se dégage entre autre une forme d'affectivité liée aux phénomènes d'appropriation et d'identification, mécanismes à la base des sentiments d'appartenance, d'attachement, d'ancrage et d'enracinement. Cette affectivité, en plus d'être ressentie en tant qu'une des conditions d'être-là sur Terre est aussi construite par l'expérience de l'espace. C'est ce qu'a notamment démontré Tuan, géographe qui se situe dans la lignée de travaux de Dardel en ce qu'il les complète. Il s'intéresse effectivement aux pratiques de l'espace en tant qu'elles peuvent générer des sensations, des affects et des émotions. Y-F Tuan démontre que les individus abordent également la réalité dans une perspective expérimentale, ce qui donne aux lieux des significations pouvant être qualifiées en faisant appel au registre de l'affectif et de l'émotionnel (Tuan, 1977). Registre que reprend Frémont lorsqu'il écrit : « Il est plus juste d'affirmer que ce sont les hommes qui font les lieux, et par conséquent l'espace, et non l'inverse, même si chaque lieu a sa matérialité propre » (Frémont, 2005: 102). En effet, l'espace objectif en tant que contenant existe bel et bien mais il est doublé de ce que Frémont appelle une enveloppe laquelle est formée notamment par les représentations. Pour en rendre compte, il propose le concept d'espace vécu au croisement des valeurs et significations accordées à l'espace via des mises en tension incessantes entre la construction de représentations et les relations quotidiennes ou non avec un espace. L'espace vécu est alors cet espace où se crée une territorialité affective (sentiment d'appartenance, d'attachement, d'ancrage et d'enracinement) par les différents types de marquage institués en partie par les pratiques et étant propres à un individu, considérés comme le prolongement de sa personnalité laquelle peut s'en trouver alors modifiée par ce mode d'être dans l'espace qui prend forme. De la sorte, par cette territorialité générée, l'individu développe ce que Buttimer a nommé le « *sense of place* » comme ce sentiment affectif rassurant puisque produit par des liens entre sa propre histoire de vie et celle des lieux (Buttimer, 1980). C'est en partant de la considération de la manière dont se fonde l'espace vécu que nous soutenons l'hypothèse générale selon laquelle l'individu est affecté par l'espace tout autant qu'il l'affecte.

La démarche géographique de l'approche de l'habiter depuis l'être-là de Dardel (1952) en passant par les expériences spatiales de Tuan (1977) jusqu'à la notion d'espace vécu de Frémont (1976), s'intéresse à la construction des mondes de l'habitant (Hoyaux, 2003) entendu comme un processus d'appropriation et d'investissement affectif via notamment les pratiques. Herouard (2007), quant à lui, s'engage véritablement vers l'affirmation de modes d'habiter⁴⁴ affectifs en soulignant les limites du concept d'espace vécu dans le sens où ses fondateurs n'ont pas su se saisir de l'approche phénoménologique que renferment les rapports intimes à l'espace (Herouard, 2007). Le monde des représentations, édifié et lié à l'être-là d'Heidegger n'a pas été exploré alors même que ces signes, symboles et autres significations témoignent véritablement de l'ancrage affectif de l'homme sur terre en tant qu'il réalise sa condition d'être humain mortel (Heidegger, 1958a). Cette manière affective d'être avec et dans

⁴⁴ Défini par Nicole Mathieu (2006) comme un concept entre « deux concepts » celui géographique de « genre de vie » et celui sociologique de « modes de vie » pour réarticuler l'indivisibilité de la relation entre les deux versants matériels et idéels de toute action humaine et de tout fait social afin de rendre compte du rapport entre sensibilité des habitants et valeurs des lieux. Les modes d'habiter sont « comme les représentations et pratiques des rapports aux natures et matérialités urbaines » (Mathieu et al., 2004).

les lieux s'avère être celle qui médiatise la condition des individus sur Terre - l'être-là -, et celle qui engage un système de représentations accordées à ce que font les individus avec les lieux, ce qui est souvent désigné sous le terme « modes d'habiter » auquel nous adjoignons le qualificatif affectif afin de rendre compte de cette dimension particulière de l'être et du faire avec l'espace. « Le concept partagé de 'modes d'habiter', qui appréhende la relation entre la matérialité physique des lieux et la conscience idéale qu'ont les habitants des interactions qu'ils ont avec ces lieux, reliant, celui géographique du genre de vie (associé à celui de 'milieu' et non d'espace) et celui, sociologique, du mode de vie (enrichi par la notion anthropologique de 'cultures de la nature'), leur sert de guide pour démêler et construire ce faisceau de relations qui révèlent le rapport ontologique – et écologique- des humains à leurs habitats : tous les lieux sont habités par les gens, tous les gens habitent et sont habités par les lieux » (Mathieu et al., 2010: 109).

2.1.2. Le rapport affectif : de la nécessité de clarifier ses modalités de construction

Si l'on en croit les premières recherches précédemment mentionnées, il est aisé d'associer le rapport affectif à l'acte d'aimer, or même si d'une certaine façon, le rapport affectif inclut le verbe « aimer » il le dépasse en englobant des éléments qui ne sont pas nécessairement de l'ordre de l'amour mais plutôt référant à des phénomènes ou des processus comme l'appropriation ou l'identification.

Projection, identification et appropriation apparaissent comme les mécanismes centraux de la construction du rapport affectif à l'espace (ville, lieu) qui interviennent en tant que mode de valorisation ou de dévalorisation de l'espace. Ils sont donc nécessairement en lien avec des valeurs et des croyances en tant que ces derniers sont les déclencheurs de l'émotion (Elster, 2003). S'ensuivent des stratégies inconscientes d'adaptation qui structurent et orientent les pratiques *dans* et *avec* l'espace, entre confrontation et évitement, tel un jeu proxémique de mise à distance et mise à proximité ainsi que l'explique Feildel (2010). Ces compétences des individus à ressentir, arranger et délimiter l'espace sont mises en évidence dans l'ouvrage de Lussault, *De la lutte des classes à la lutte des places*, dont le titre évocateur souligne bien que la spatialité de l'homme moderne mérite d'être analysée puisqu'elle renseigne sur la maîtrise des distances et leurs significations et sur les compétences des individus à se placer pour exister. La question de départ est alors complétée par une interrogation supplémentaire à propos du rapport à soi dans la ville dans le sens ou aimer la ville, reviendrait à dire, selon Martouzet, que la personne s'aime en ville notamment parce qu'elle aime la ville autant qu'elle s'y projette, s'y identifie et se l'approprie (Martouzet, 2010). Ce rapport ainsi entretenu entre l'individu et le lieu est alors nécessairement fluctuant puisqu'il varie inévitablement avec la capacité que détient l'individu à réviser ses valeurs, attitudes et croyances en fonction des situations émotionnelles et affectives auxquelles il se voit confronté. En faisant ainsi avec leurs émotions, ils érigent de véritables stratégies spatiales concrètes d'évitement et de confrontation avec les émotions elles-mêmes. C'est par exemple dans le différentiel entre une représentation du monde, de l'objet en question, et la réalité que naît l'émotion et que s'engagent ces processus de révision des valeurs et des croyances entre adaptation ou résistance. C'est là le signe de degrés d'appropriation d'un espace et de la possibilité ou non d'en voir inférer de nouvelles

pratiques spatiales en tant que celles-ci font évoluer les projections et investissements affectifs (Feildel, 2007). La projection dans l'espace fait ici référence à ce qu'ont notamment décrit Heidegger (1958a) et Dardel (1952) lorsqu'ils insistaient tout deux respectivement sur la manière poétique dont les hommes sont sur Terre et sur la construction d'une relation affective entre les espaces géographiques et l'homme. Par leurs descriptions, ils ont ainsi insisté, pour Heidegger sur le *Dasein* en tant qu'il exprime cette relation fondamentale de l'homme à la Terre, et pour Dardel sur l'intérêt d'engager une réflexion sur l'être géographique de l'être humain montrant alors tous deux la caractérisation affective de cet être-au-monde et/ou de la géographicité de l'être humain pour reprendre ici les terminologies propres à chacun. C'est cette intonation émotionnelle consubstantielle à l'être qui permet d'envisager le rapport affectif dans une approche phénoménologique. Les affects conditionnent de fait l'habiter en ce qu'ils confèrent une intonation particulière au monde que ce soit par la façon dont ils façonnent les représentations et/ou orientent les pratiques spatiales. Aborder ainsi l'habiter par l'entrée du rapport affectif nous autorise à parler de manières d'habiter affectivement l'espace.

Ces mécanismes et processus qui relèvent d'interactions entre des phénomènes cognitifs, affectifs et rationnels ont été abordés par B. Feildel pour pouvoir mieux identifier le rapport affectif et le définir. En s'efforçant d'appréhender le plus précisément possible ce que renferme le terme affectif, Feildel s'est trouvé face à une véritable gageure tant les termes utilisés ayant trait à l'affectivité sont divers et tant la difficulté est grande de vouloir chacun les spécifier, notamment dans leurs interrelations. Il a alors pris le parti après avoir largement investigué dans des disciplines telles que la philosophie, la psychologie ou encore les neurosciences de parler de « sphère de l'affectivité » (Feildel, 2010: 61) ou de « sphère affective » en référence à « l'espace affectif » développé par Livet (2002). Cette expression nous, dit-il, permet, de reconnaître « une résonance affective de base » (Livet, 2002) à ces diverses catégories telles que les émotions, affects, sentiments ou humeurs et de conserver leur aspect polymorphe tout en établissant une typologie dimensionnelle unifiée (Feildel, 2010). Parler de sphère de l'affectivité pourrait sembler réducteur tant l'ampleur de ses recherches s'avère impressionnante au vu du peu de formalisation dont fait l'objet cette thématique de recherche. Or à l'inverse, en choisissant dans la lignée de son travail d'utiliser cette expression, nous reconnaissons là l'avancée importante qu'il a fournie quant à la compréhension des mécanismes à l'œuvre. Nous en ferons rapidement état, étant donné que ce n'est pas tant le dévoilement de ces dispositifs qui intéressent nos recherches, quand bien même il s'avère qu'il faille en avoir connaissance, mais bien les éléments qui participent à la formation du rapport affectif et qui le déclinent sous diverses modalités. La dimension temporelle est ainsi créditée d'un intérêt singulier en ce qu'elle renferme les clés de la compréhension de l'évolution du rapport affectif. Cependant avant de considérer qu'il évolue, il est nécessaire, sans immanquablement retracer les détails des dimensions psychologiques, émotionnelles mais aussi cognitives, d'exprimer ici les grandes lignes du processus d'ores et déjà mis en exergue par Martouzet et Feildel que sont l'apprentissage, l'appropriation et les phénomènes d'identification sociale, personnelle, spatiale.

L'apprentissage, ainsi que nous l'avons déjà évoqué, permet à l'individu de connaître le milieu dans lequel il évolue par le fait d'expériences, lesquelles le conduiront très certainement vers le processus d'appropriation de l'espace considéré comme un investissement de l'espace opéré suite à des relations réitérées. La relation affective qui s'instaure ainsi tant progressivement dans la durée que par moments tel un événement ou une découverte, fait entrer en résonance les processus identitaires à la fois sur les plans personnels, impliquant que l'individu se reconnaisse lui-même, sociaux dans sa manière de s'identifier grâce et en rapport des autres et enfin, spatiaux par la projection de soi dans un espace permettant de s'y reconnaître et donc à terme d'en faire un lieu et de s'y attacher voire s'y ancrer. L'appropriation et son corollaire l'identification sont déterminants dans l'instauration d'un rapport affectif entre l'homme et son environnement. L'appropriation serait la composante cognitive de l'identification qui amène la formation de représentations et l'attribution d'un sens pour l'espace tandis que le versant affectif de l'appropriation mobilise le sentiment de soi, soit cette capacité à se représenter soi-même, avec d'autres dans un espace. Par « ces processus affectifs inhérents à la construction identitaire, les plaçant même au fondement des processus d'identification et d'appropriation spatiale, Moles (1998) se rallie au point de vue de Proshansky (1978, 1983). Pour ce dernier, le ressort affectif de l'identification à l'espace est fondateur de la capacité de l'individu à s'ancrer durablement en un espace par la force de ces liens d'appropriation qui le fixent » (Feildel, 2010: 206). Enfin, tant d'un point de vue cognitif qu'affectif, l'identification principalement dans sa composante spatiale permet, et seulement à cette condition, l'appropriation de l'espace dans un mouvement affectif que Moles nomme enracinement ou ancrage par opposition à l'errance considéré comme « les deux pôles idéaux-typiques d'une théorie de l'appropriation » (Feildel, 2010: 207).

Feildel a en outre souligné que les phénomènes tels que « l'attachement, l'ancrage, l'enracinement, l'errance, l'appartenance etc., ne sont que quelques exemples des manifestations concrètes, ayant une dimension spatiale notamment » (Feildel, 2010: 204). Ces formes d'expressions du rapport affectif qui prennent des allures discursives aussi bien que comportementales en référence à une matérialité sont assimilés par l'auteur à une projection dans l'espace du rapport affectif. L'auteur nous précise que ces manifestations du rapport affectif sont « différentes de ce qui est éprouvé dans le cadre de l'interaction entre l'homme et son environnement » (Feildel, 2010: 205). Néanmoins puisque « certains comportements spatiaux nous dévoilent le rapport affectif par la recherche ou le maintien de proximité pour l'attachement, une localisation durable pour l'enracinement, l'ancrage etc. » (Feildel, 2010: 205), il nous semble pertinent d'interroger les manières développées par les individus pour « faire avec l'espace » afin de comprendre comment leurs diverses expressions participent à la constitution de ce lien intime et personnel nommé rapport affectif au lieu. Nous proposons d'apporter un éclairage sur l'une de ses modalités, l'attachement au lieu, fréquemment considéré et utilisé comme un synonyme du rapport affectif afin de présenter ce dernier comme un concept-synthèse qui englobe l'attachement.

2.2. Le rapport affectif : un être-là affecté, qui fait affectivement avec l'espace

2.2.1. L'attachement non pas un synonyme mais une dimension du rapport affectif

Le développement précédent insiste particulièrement sur cette expression « rapport affectif », pour montrer qu'elle n'existe que très peu dans la littérature scientifique, du moins dans la définition que nous lui accordons. Elle a souvent été abordée par l'attachement, une notion qui lui est proche, les assimilant parfois allant même jusqu'à les considérer comme de véritables synonymes. En effet, de manière générale et tel que le souligne Hidalgo et Hernandez «place attachment is defined as an affective bond or link between people and specific places⁴⁵». Ils se réfèrent aux définitions précédentes pour clarifier ce qu'est ce concept (Hernandez et Hidalgo, 2001: 274). Ils citent notamment Shumaker et Taylor « it is a positive affective bond or association between people and their residential environment⁴⁶ » (Shumaker et Taylor, 1983: 233), mais aussi Hummon qui considère que c'est «an emotional involvement with places⁴⁷» (Hummon, 1992: 256), et enfin Altman et Low qui le définissent comme « an individual's cognitive or emotional connection to a particular setting or milieu⁴⁸ » (Altman et Low, 1992)

Ces définitions demeurent ambiguës dans le sens où l'attachement au lieu peut être défini tant de manière très générale comme des liens de natures diverses qui unissent un individu, voire un groupe à un environnement (et le type de l'espace de référence peut varier), que de manière précise instituant alors que ce type de relation est d'ordre affective et identitaire. L'attachement au lieu apparaît comme une notion qui malgré toutes les approches dont elle bénéficie ne parvient pas à faire consensus. C'est sûrement les difficultés de parvenir à un accord unanimement adopté et proposant une définition appelant l'usage d'un terme identique pour toutes les disciplines, ou à se ranger auprès d'une même méthodologie pour le mesurer, qui a suscité l'interrogation afin de savoir s'il s'agit du même concept utilisé avec des appellations différentes ou s'il s'agit de concepts différents (Hernandez et Hidalgo, 2001). Dès les années 1960, un certain nombre de chercheurs appartenant à des disciplines diverses, telles que la psychologie de l'environnement (Giuliani, 1991; Hernandez et Hidalgo, 2001), la sociologie (Gerson et al., 1977), ou la géographie d'inspiration phénoménologique (Buttimer, 1980; Tuan, 1974) témoignent d'un intérêt majeur pour l'étude de l'attachement des individus envers un lieu. Cette diversité d'approche a conduit à une profusion, voire une confusion terminologique alors même que les définitions, sans pour autant faire consensus, sont très similaires. Par l'analyse du « sense of place » (Buttimer, 1980), du « place attachment » (Altman et Low, 1992) ou encore du « Place-identity » (Lalli, 1992; Proshansky, 1978; Proshansky et al., 1983), ces recherches réfèrent principalement à l'aspect affectif de la relation entre l'individu et un lieu, notamment en décrivant des liens émotionnels et identitaires avec l'environnement physique et/ou social. Debenedetti dans sa synthèse des travaux portant sur l'attachement au

⁴⁵ Traduction personnelle : L'attachement est défini comme un rapport ou un lien affectif entre des personnes et des espaces spécifiques

⁴⁶ Traduction personnelle : c'est un lien affectif ou une association entre des individus et leur environnement résidentiel

⁴⁷ Traduction personnelle : c'est un engagement émotionnel envers le lieu

⁴⁸ Traduction personnelle : une relation cognitive ou émotionnelle envers un cadre ou des conditions environnementales particulières

lieu expose effectivement que ce concept est tantôt désigné de manière très large pour indiquer un système d'affects liés à l'environnement, tantôt un concept très spécifique pour lequel existent plusieurs définitions (Debenedetti, 2005). Le concept d'attachement fait ainsi référence à de nombreuses variables, ce qui laisse supposer qu'il n'est pas encore totalement stabilisé. Selon les auteurs, les critères invoqués pour déterminer l'attachement diffèrent, même si certains facteurs reviennent fréquemment tels que l'âge ou la durée de résidence. On peut également d'après une étude sur l'attachement au quartier des Parisiens (Humain-Lamoure et al., 2008) insister sur le fait que la population du quartier, le bâti et le quartier apparaissent bien comme lieu de sociabilité plus que par les formes matérielles et patrimoniales. L'attachement au lieu est alors aussi bien caractérisé par des liens sociaux que par l'attachement à des éléments physiques de l'environnement qui peuvent se traduire par des relations émotionnelles et symboliques, des relations de dépendance et d'identification entre l'individu et son environnement. Le consensus n'a pas encore éclos même s'il ne semble plus très loin car une majorité d'auteurs s'accordent sur le fait que l'attachement au lieu est une relation affective (majoritairement mentionnée comme positive) qu'un individu entretient avec son lieu d'habitation, son quartier ou sa ville. De même que « son » inverse n'existe pas puisque le détachement indique un processus alors que l'attachement révèle le résultat d'un processus.

Lorsque l'on examine les diverses définitions qu'en donnent les auteurs sus mentionnés, il demeure possible, malgré les différences que posent leurs appellations, de trouver des dénominateurs communs. Seront ainsi mis en évidence les points sur lesquels un consensus semble vouloir se construire pour former une définition générique. « In summary, place attachment is an integrating concept that involves patterns of (Altman et Low, 1992):

- Attachments (affect, cognition and practice)
- Places that vary in scale, specificity, and tangibility
- Different actors (individuals, groups, and cultures)
- Different social relationships (individuals, groups and culture)
- Temporal aspects (linear, cyclical)⁴⁹

Altman et Low (1992) semblent ainsi avec leur ouvrage intitulé *Place attachment* avoir formalisé le concept d'attachement en le replaçant dans son contexte et en suivant son évolution pour tendre vers une proposition de définition. De manière générale il faut alors souligner que malgré les approches diverses dues au traitement pluridisciplinaire de cet objet de recherche, la littérature sur l'attachement au lieu s'accorde sur les principales caractéristiques du concept quand bien même une définition générique de ce dernier n'a pas

⁴⁹ Traduction personnelle : En résumé, l'attachement est un concept qui intègre différents modes :

- D'attachement (affect, cognition, pratiques)
- Des lieux qui varient selon l'échelle, la spécificité et la matérialité
- Différents acteurs (individus, groupe, communauté)
- Différentes relations sociales (individus, groupe, culture)
- Des aspects temporels (linéaire, cyclique)

encore été proposée (Debenedetti, 2005). Ce manque de définition provient à n'en pas douter des différents lieux d'expérimentation de la communauté à la ville en passant par le quartier qui impliquent des méthodes d'investigation diverses et par conséquent des termes utilisés qui varient tout autant du « place dépendance⁵⁰ » (Shumaker et Taylor, 1983) à l'enracinement (Chawla, 1992), du « sense of place⁵¹ » (Hummon, 1992), du « meaning of place » (Gustafson, 2001) du « rootedness⁵² » (Chawla, 1992) jusqu'au « place attachment⁵³ » l'attachement au lieu (Altman et Low, 1992).

L'on trouve peu de références quant aux caractéristiques physiques du lieu, l'attachement au lieu est surtout perçu comme l'attachement à un environnement social, l'environnement devenant alors unidimensionnel. Ce qui ne signifie pas pour autant que les caractéristiques physiques n'entrent pas dans ce processus, seulement que leur importance et donc leur rôle est considéré comme plus faible. Entrent principalement en considération les diverses étapes de la vie de l'individu, l'attachement évolue avec le temps au rythme des changements identitaires de l'individu. Or, pour le rapport affectif l'importance du référentiel temps n'est pas à ignorer mais à considérer différemment puisqu'il se décline de deux manières, soit en moments, qui se présentent chez l'individu sous forme d'émotions et réfèrent au temps court, soit en durée, ce qui se traduit par une approche cognitive. L'attachement est ainsi souvent lié à la durée de résidence alors le rapport affectif se construit aussi en fonction de moment(s), et par conséquent n'implique pas nécessairement une construction dans le temps, à l'image d'un coup de foudre survenant instantanément. L'un comme l'autre ne peuvent être considérés comme des rapports figés entre l'individu et le lieu, ils se forment et évoluent avec le temps. Pour l'attachement il semblerait qu'il évolue au même rythme que la durée de résidence selon une relation du type : plus la durée de résidence est importante et plus l'attachement à ce lieu de résidence est fort. En ce qui concerne le rapport affectif, une hypothèse de travail de même ordre a été posée par Martouzet (Cf. 1.2.1) considérant que plus l'individu passe de temps en ville et plus il aime la ville (Martouzet, 2007b). L'auteur suppose ainsi que ce sont par les habitudes et la durée que la personne va être amenée à aimer peu à peu la ville, à travers un processus qui est de l'ordre de l'apprentissage. Propos qu'il nuancera cependant par la suite, en proposant la construction de figures d'individus « en fonction des modalités affectives de leur rapport à la ville et des figures de villes telles qu'elles sont dites, décrites, suggérées voire tuées dans les discours donnés » (Martouzet, 2012 [à paraître]-a). Ces deux types de figures ont pour finalité, d'une part, de tendre vers la compréhension de ce concept, et d'autre part, d'appréhender les mécanismes de sa construction.

En effet, force est de constater que la majorité des recherches porte sur la définition et les caractéristiques du construit, il en résulte que les connaissances relatives aux mécanismes qui en sont à l'origine sont moins étayées. En psychologie, c'est une forme spécifique de la relation au lieu : la dépendance vis-à-vis du lieu (Buttimer, 1980; Shumaker et Taylor, 1983)

⁵⁰ Traduction personnelle : la dépendance au lieu

⁵¹ Traduction personnelle : le sens du lieu

⁵² Traduction personnelle : l'enracinement au lieu

⁵³ Traduction personnelle : l'attachement au lieu

qui est considérée comme dimension de l'attachement notamment en ce qu'elle fait référence à la figure du nourrisson qui a besoin de sa mère tel que l'avait développé le psychanalyste John Bowlby. L'enfant manifeste le besoin de la présence, de la proximité et de la disponibilité maternelle pour se sentir en sécurité (Bowlby, 1979). Il en va de même pour les individus qui sont dépendants d'un lieu, ils ressentent de grandes souffrances lorsqu'il y a perte de ce lieu. C'est en effet en faisant imaginer aux personnes l'éventualité de perdre leur lieu d'habitation ou d'autres lieux auxquels elles sont attachées qu'elles se sentent dans une détresse déboussolante, significative de la dépendance (Buttimer, 1980). Il est ainsi possible d'envisager la dépendance par rapport au lieu comme l'une des dimensions qui compose l'attachement indiquant qu'il s'agit d'un processus complexe impliquant des intensités variables. Les phénomènes d'enracinement et d'implication sociale sont évoqués par Riger et Lavraskas lorsqu'ils utilisent les termes suivants : « rootedness » et « bondedness » (Riger et Lavraskas, 1981). Il est important de noter que derrière toutes ces dimensions qui sont en général englobées dans le concept de place attachment il y a la notion de satisfaction du lieu dans laquelle les qualités sociales et esthétiques de l'environnement jouent un rôle important.

Certains auteurs, notamment Proshansky (1978, 1983), ou Lalli (1992) pour qui les travaux sur l'identification au lieu sont très importants, avancent le fait que l'attachement au lieu est une composante de l'identité du lieu. L'identité du lieu se présente de fait davantage comme un mécanisme qui permet à l'individu de se reconnaître en un lieu et d'y développer éventuellement une forme d'attachement (engagement vis-à-vis du lieu, satisfaction envers le lieu, signification du lieu, sens du lieu, dépendance envers le lieu). L'attachement en tant qu'il reflète une relation entre une personne et un lieu spécifique fait intervenir des processus identitaires nécessaires à sa construction. Les lieux et objets de l'attachement contribuent à définir et à renforcer l'identité de l'individu. Ils constituent alors une extension du soi de l'individu car ils lui sont reliés par divers événements marquants, lui inférant ainsi des significations sur sa personne. L'attachement à un lieu n'apparaît alors pas directement lié à sa dimension fonctionnelle ou utilitaire mais davantage à la valeur qui lui est attribuée symboliquement. Cette dernière est bien évidemment dépendante des relations individus-lieux dans les interactions continues entre l'histoire de l'individu et les évolutions du lieu. Par conséquent, l'attachement évolue avec les transformations de l'identité de l'individu et les significations de soi de l'individu corrélatives aux lieux fréquentés, pratiqués, représentés.

Ces quelques éclairages nous révèlent que l'attachement se présente comme l'une des composantes affectives du lien entre un individu et un lieu, celle qui se fait sur la base de processus identitaires et dont les intensités varient de la satisfaction envers le lieu en passant par l'appartenance jusqu'au degré de satisfaction le plus intense qu'est l'attachement. De fait, lorsqu'ils sont exposés en tant que résultats, soit donnés sous la forme d'une définition les concepts d'attachement et de rapport affectif semblent relativement proches, voire quasiment synonymes, mais qu'en est-il du processus, des mécanismes et des déterminants de leur construction ? Toute la difficulté réside dans le fait que ces deux concepts ne sont pas encore stabilisés. Le rapport affectif à la ville, et plus récemment, au lieu a fait l'objet de recherches, sur ce qui le détermine (Bochet, 2000), sur ce qu'il est (Feildel, 2004, 2007, 2010), sur les méthodes à même de le saisir (Audas, 2007, 2010) et sur ce qu'il engendre en termes de

pratiques spatiales (Martouzet et al., 2010). L'attachement au lieu, quant à lui est un concept plus ancien, qui a suscité et suscite encore débat sur sa définition comme sur ses méthodes de captation. Ainsi l'attachement et le rapport affectif en ce qu'ils semblent tous deux désigner un lien émotionnel et affectif entre l'individu et son environnement, génèrent une ambiguïté sur ce qu'ils sont réellement. La question se pose de savoir si ces deux concepts désignent la même chose quand bien même ils auraient des dénominations différentes ou s'ils sont intrinsèquement différents. S'il l'on s'en tient aux définitions, ils ne peuvent être considérés comme des synonymes puisque la relation affective d'un individu envers un lieu est un terme qui englobe l'attachement. De plus, ces deux concepts divergent dans leurs processus de construction dans le temps, et c'est précisément par un éclairage sur cette question que nous serons en mesure de définir et de proposer une première classification des dimensions temporelles du rapport affectif, considérant que l'attachement constitue l'une de celles-ci.

Sans nécessairement que ces questionnements qui sont nôtres se retrouvent dans la communauté scientifique étant donné le caractère relativement récent de l'expression rapport affectif, il n'en demeure pas moins qu'il était intéressant de stabiliser le concept d'attachement. Dans l'intention de contribuer à former une théorie sur l'attachement au lieu, Scannell et Gifford proposent d'établir une synthèse de ce vaste domaine de recherche pour lequel de nombreuses définitions ont été apportées (Scannell et Gifford, 2010). Cette première formalisation (Cf. Figure 3, p. 166) nous permettant également de réfléchir à ce qu'il en serait d'une pareille initiative à propos du rapport affectif, quand bien même celui-ci n'a pas encore été soumis à des interprétations multiples. Les variations terminologiques du concept d'attachement sont quant à elles ainsi retranscrites grâce à la structure proposée en trois dimensions regroupant l'individu, le lieu et le processus. Respectivement ces trois parties sont conçues pour identifier le sujet, celui qui est attaché et savoir si ses significations sont d'ordre individuelles et/ou collectives, mais aussi pour prendre en considération les caractéristiques du lieu de l'attachement et notamment les éléments physiques et sociaux dans leurs influences respectives et enfin, il s'attarde sur le processus psychologique pour déterminer comment les affects, la cognition et les pratiques de l'espace interviennent pour former l'attachement. Grâce à l'établissement de ce modèle tridimensionnel, il est plus aisé de se retrouver dans toutes les définitions existantes sur l'attachement et surtout de voir comment elles mobilisent, chacune à leurs manières, telle ou telle dimension donnant de fait la possibilité d'atteindre une meilleure connaissance et compréhension globale du lien affectif unissant les individus et les lieux dont ils se sentent proches. B. Feildel, s'est approprié ce modèle et l'a réutilisé en l'amendant pour tenter de modéliser le rapport affectif (Cf. Figure 4, p. 166). D'une certaine manière, se faisant, il est parvenu à mettre clairement en évidence les processus et les éléments entrant dans la dynamique de l'attachement au lieu en comparaison de ceux mobilisés pour appréhender le rapport affectif. En reproduisant dans ses grandes lignes le schéma de Scannell et Gifford quasiment à l'identique, B. Feildel a mis l'accent par l'ajout de flèches entre les trois composants du modèle et s'orientant toutes vers le concept de rapport affectif, « sur la dynamique relationnelle et temporelle propre au rapport affectif » (Feildel, 2010: 492). Il nous démontre ainsi que c'est précisément parce que le rapport affectif s'inscrit dans une dynamique temporelle que l'on observe alternativement ou plus durablement des phénomènes d'ancrage, de rejet, d'appartenance etc. De la sorte, il atteste que c'est essentiellement par le

temps qu'existe le rapport affectif, principalement parce que les affects se distinguent dans une perspective temporelle, à l'instar de l'émotion qui survient dans l'immédiateté, ou du sentiment qui se conçoit dans la durée sans oublier les aspects individuels, sociaux et spatiaux, eux-mêmes soumis à des variations temporelles émises par l'effet de mémoire ou tout simplement par les changements et évolutions sociétales.

Figure 3 : le modèle tridimensionnel de l'attachement à l'espace de Scannell et Gifford (2010)

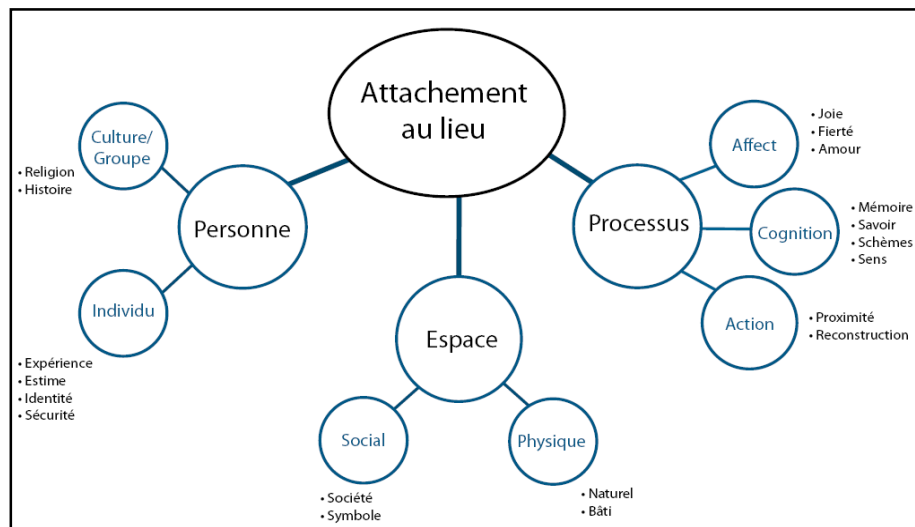
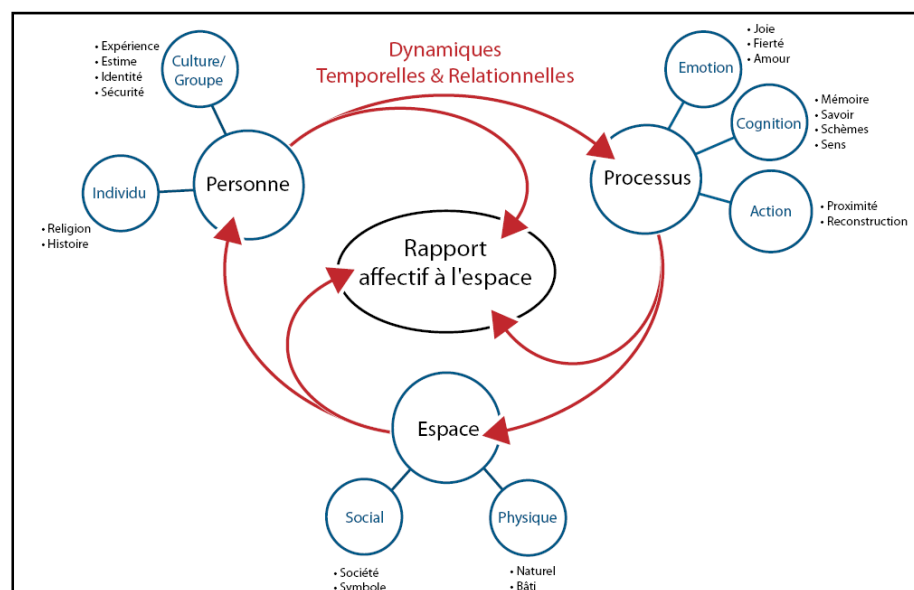


Figure 4 : Modélisation du rapport affectif à l'espace, l'importance des « dynamiques temporelles et relationnelles » de Benoît Feildel (2010)

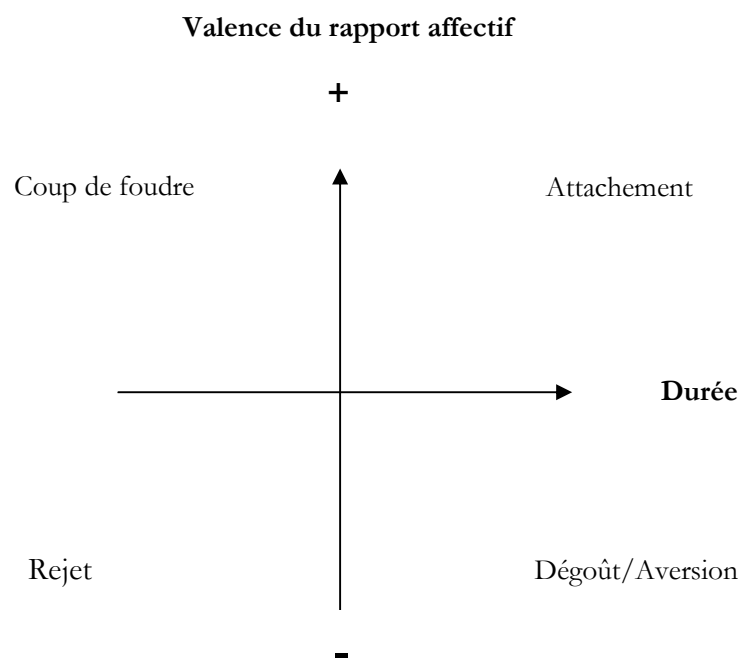


Ils ne sont pas figés et évoluent tous deux avec le temps. En revanche, leur dissemblance s'inscrit essentiellement dans une considération temporelle qui positionne le rapport affectif comme une construction tant en moments qu'en durée (Martouzet, 2007c). Le rapport affectif est effectivement le résultat d'un processus permettant à l'individu d'éprouver des sentiments (s'établissant dans la durée) à partir de la réactivation de ses émotions précédemment ressenties dans l'instantanéité. Il pourrait se définir aussi bien comme une construction qui se forme à partir des états affectifs (sensation, impression, émotion) éprouvés à un instant *t*, qui se traduit progressivement dans des représentations, des sentiments pouvant aussi se muer en souvenirs, en attentes etc. envers un lieu. Il ne faut cependant pas le considérer comme un synonyme de la notion de « place attachment » (l'attachement au lieu), laquelle se conçoit nécessairement comme une construction dans la durée, souvent en lien avec l'avancée dans la vie de l'individu ou la durée de résidence et/ou de fréquentation du lieu. L'attachement résulte de l'établissement d'un lien affectif entre un individu et un espace en particulier, celui-ci se construit par des représentations, des souvenirs, des attentes et se cristallise notamment par des sentiments de dépendance, d'identification ou d'enracinement envers le lieu. Être attaché à un espace ne peut résulter d'une réaction instantanée, sa durée de construction est relative à la pratique qu'en fait l'individu et à la conformité de celle-ci avec les représentations qu'il se fait de son lien à l'espace. L'attachement serait finalement la mise en adéquation progressive des représentations d'espaces expérimentés aux représentations d'espaces idéaux et constituerait ainsi l'aboutissement du processus affectif qui lie un individu à un lieu. A cela s'ajoute que le rapport affectif se définit en fonction de caractéristiques propres au lieu (aménité, civilité, urbanité, historicité) et propres aux individus (âge, sexe, CSP, mobilité résidentielle, modèle culturel...) tandis que l'attachement est généralement défini selon l'intensité des relations sociales et rarement en fonction des caractéristiques physiques ou morphologiques du lieu.

Ainsi l'attachement au lieu suppose la durée et par conséquent des souvenirs, une certaine accumulation de pratiques, de connaissances et de représentations du lieu. Ce qui revient à dire que l'attachement, se présenterait davantage comme l'une des dimensions du rapport affectif en tant que résultat d'une accumulation dans le temps faisant intervenir les processus cognitifs liés à l'apprentissage de l'espace. A l'inverse, le coup de foudre pour lequel la connaissance du lieu ne constitue pas un préalable nécessaire survient dans l'instant, l'attachement peut éventuellement être constaté ultérieurement. La question posée en amont quant à la différenciation de ces deux concepts peut alors être éludée en affirmant qu'aimer un lieu ne signifie pas nécessairement y être attaché et inversement être attaché à un lieu ne signifie pas nécessairement aimer ce lieu. Si l'on établit une échelle des relations affectives entre l'individu et son environnement dans le temps, le commencement se caractérise par le coup de foudre pour la dimension positive, et le rejet pour la dimension négative tandis que l'attachement pour la valeur positive et l'aversion/dégoût pour la valeur négative en constituent l'aboutissement (Cf. figure.5, p 168). Le coup de foudre et le rejet qui sont le résultat d'une réaction instantanée renvoient aux représentations idéelles que s'est forgées l'individu avant même d'être confronté au lieu tandis que l'attachement et l'aversion/dégoût font référence à des représentations davantage liées à une pratique des lieux. Le rapport affectif s'il nous faut le comparer à l'attachement pour l'en distinguer est celui qui autorise à

penser que la sphère affective mise en exergue par B. Feildel (2010) peut être mobilisée à tout instant en fonction de l'occurrence de tel ou tel événement en lien avec l'état psychologique et physiologique dans lequel se trouve la personne faisant écho à son histoire personnelle tout comme à sa personnalité. Il est également pensé comme un processus pouvant conduire à la formation d'attaches, de sentiment d'appartenance, d'ancrage voire d'enracinement lesquels nécessitent un processus de co-construction. De cette première piste d'éclaircissement par le facteur temps entre le rapport affectif et l'attachement, découle l'hypothèse selon laquelle le coup de foudre ne survient pas de façon inopinée mais constitue véritablement le reflet de valeurs auxquelles adhère l'individu, lesquelles se présentent sous forme d'attentes ou de craintes (Audas et Martouzet, 2009). Le coup de foudre se manifeste lorsque s'opère un recoupement quasiment exact entre ce qui est attendu par l'individu et ce qui est offert par le lieu. Une dimension affective qui survient brutalement peut alors être perçue comme l'indice d'un attachement à des valeurs que laisse voir ou entrevoir l'objet du rapport affectif. Ainsi la construction du rapport affectif est faite de sensations, perceptions, impressions, etc. ressenties dans l'immédiateté à l'image du coup de foudre lequel s'avère quelque part être le signe d'un attachement à des valeurs ou des représentations, mais il est aussi le résultat de processus de formation de sentiments s'établissant dans une certaine durée, s'exprimant selon diverses modalités dont l'attachement en est une des manifestations.

Figure 5 : Les modalités du rapport affectif dans le temps



L'attachement au lieu renvoie à la notion d'attaches, laquelle elle-même est de l'ordre de l'affectivité, ce par quoi plusieurs éléments sont affectivement liés, à l'instar de la relation affective qui se déploie entre l'individu et des lieux qu'ils apprécient. Les attaches affectives qui se construisent peuvent se manifester tant par des tendances physiques ou mentales de dépendance que de besoin de se rapprochement géographique d'un espace. Ces liens d'attaches qui se créent forment ce que B. Feildel a appelé une aire d'appartenance définit pour l'individu comme le sentiment d'appartenir à un ensemble de lieux et de liens socio-spatiaux, soit le fait d'être ancré ponctuellement ou durablement en divers lieux et dès lors d'y être attaché de multiples façons.

Le fait de se sentir appartenir à différents lieux implique de pouvoir ressentir selon des modalités différenciées ces liens d'ancrage ou d'attachement. Le sentiment d'appartenance est lié aux liens que fondent les individus avec les divers lieux dans lesquels ils s'ancrent (lieu de naissance, lieu de domiciliation etc.). Leurs ancrages définissent ainsi un système d'attaches. L'appartenance forme ainsi un système avec l'ancrage et l'attachement, lesquels en tant qu'éléments de ce système se définissent davantage en ce qu'ils appartiennent à un tout que par eux-mêmes séparément. Le sentiment d'appartenance en tant qu'il implique une multiplicité d'ancrages et d'attachements est privilégié par Benoît Feildel pour exprimer la dynamique affective du rapport à l'espace. Ancrage, attachement, appartenance ne s'opposent pas, ils constituent tout au plus des mouvements affectifs de natures et d'intensités variables en tant qu'ils sont des concrétisations spatiales particulières d'une relation affective à l'espace. Néanmoins et comme l'atteste justement l'auteur, l'appartenance permet par le fait qu'elle exprime des combinaisons diverses de toutes les manifestations possibles du rapport affectif de synthétiser « l'ensemble des déclinaisons et arrangements possibles du rapport affectif à l'espace » (Feildel, 2010: 431). Différentes modalités du rapport affectif ont ainsi été soulignées lorsqu'à partir d'enquêtes sur la réception de l'espace en projet, se discernent les différentes sensibilités à l'environnement selon que « les uns se disent enracinés, privilégiant les facteurs à dimension sociale de l'environnement spatial, ou que les autres se montrent attachés privilégiant alors les facteurs attachés à la dimension matérielle » (Feildel, 2010: 602). Par ses enquêtes de terrain B. Feildel a mis en évidence que le sentiment d'appartenance peut se muer en ancrage, et inversement que l'ancrage peut susciter un sentiment d'appartenance. Le sentiment d'appartenance peut tout autant mener vers le détachement et l'éloignement que susciter le besoin de rapprochement en devenant même un véritable enracinement. Ce sentiment peut être jugé par l'individu positivement ou négativement. De fait, le sentiment d'appartenance offre une synthèse de la manière dont l'individu fait avec l'espace et comment il actualise son système de lieux et de liens en se définissant ou non lui-même comme membre de l'ensemble formé par ces lieux, ces multiples ancrages et ces liens, ces multiples attaches (Feildel, 2010: 400). Par conséquent la dimension identificatoire et identitaire constitue un aspect fondamental de l'appartenance en tant que celle-ci est une manifestation affective des liens entre l'individu et l'espace. Apparaît alors nettement, ce que l'auteur a voulu démontrer à savoir que l'attachement, l'ancrage, l'appartenance constituent « des dérivés idéals-typiques d'un même concept qu'est le rapport affectif à l'espace » (Feildel, 2010: 402) et nous conforte ainsi dans notre vision de ce dernier en tant que concept globalisant. Il nous reste maintenant

à expliquer les fondements de ce que nous avançons ici, à partir des soubassements proposés par la thèse de Benoît Feidel lesquels en assoient déjà une part non négligeable.

2.2.2. Le rapport affectif : un concept globalisant

Qu'il s'agisse de lien ontologique à l'espace, de la construction de représentations mentales - influencé par des normes et valeurs communes - qui déterminent des modes d'habiter tout en modelant une image de soi dans l'espace, l'individu est toujours considéré en interaction avec son environnement socio-spatial, interaction qui prend la forme de ce que l'on nomme l'habiter en tant qu'il définit un *être dans* l'espace et un *faire avec* l'espace. La présente recherche s'attache à mettre au jour les différentes manifestations de cet habiter pour y déceler ce qui lui confère une dimension affective. Les recherches menées par Denis Martouzet ont d'ores et déjà mis au jour deux typologies, l'une relative aux individus, établie à l'aide de figures selon la manière dont s'expriment leurs rapports affectifs à la ville, et l'autre, relative aux conceptions de la ville telles qu'elles sont données à lire et à entendre dans des discours qu'en font les habitants/usagers (Martouzet, 2007c). Pour établir l'une et l'autre de ces typologies, l'auteur s'est appuyé sur l'analyse d'entretiens menés auprès de personnes qui parlent de la ville, de leurs villes, et de leur ville, c'est-à-dire de la définition ou de l'idée qu'ils s'en font. Contrairement à une supposition de départ qui prévoyait de construire une typologie allant d'une idée très concrète de la ville à une autre conception plus abstraite, il s'est avéré que les enquêtes scindent la notion de ville autrement. Ainsi, leurs discours se structurent autour de la partition de la ville en tant que contenant d'objets et de la ville en tant que contenant de personnes. Le premier s'assimilant aux catégories de déterminants matériels proposés par Béatrice Bochet que sont les aménités, considérées comme les équipements et fonctionnalités propres à la ville. Le second renvoie davantage à l'urbanité, second déterminant identifié par Béatrice Bochet, grâce auquel elle dégage des modes d'être et de relations/interactions spécifiques à la ville. Bien évidemment et comme le rappelle D. Martouzet, ces caractéristiques sont entendues tant à l'état de réalités que de potentialités. Les discours ne se présentent pas de manière aussi tranchée qu'il y paraît en opérant cette scission nous indique-t-il, ils tendent plus vers l'une ou l'autre des intensités que définissent Lévy et Lussault quand ils invoquent l'urbanité d'un espace, c'est-à-dire soit vers la densité, soit vers la diversité des objets de société dans l'espace (Lussault, 2003h). Les capacités d'abstraction de la ville diffèrent entre les individus puisque certains la considèrent comme un tout matériel et social et d'autres n'y voient qu'une somme d'objets plus ou moins proches : « ceux qui perçoivent prioritairement le social qui n'oublient pas le matériel et savent l'utiliser, et d'autre part, ceux qui perçoivent d'abord le matériel mais peuvent se désintéresser et omettre, voir nier l'aspect social » (Martouzet, 2007d: 183).

D. Martouzet dégage ainsi la figure de la ville « préindustrielle occidentale » comme le point de rencontre des deux pôles précédents sous-tendant le discours d'une ville-idéale. La description de la ville est souvent réalisée en référence à un passé situé avant la révolution industrielle dans lequel la ville est un mélange de Renaissance et d'époque médiévale toutes deux magnifiées et mythifiées, une ville « pas trop grande » (Martouzet, 2007d: 184). C'est la figure la plus couramment décrite, proche du mythe très certainement parce qu'elle symbolise

une époque révolue et de ce fait cette ville n'existe que dans une mémoire collective n'en gardant que les bons aspects et évacuant avec le temps les pans les plus négatifs. La deuxième figure de ville qu'il développe est celle qui au-delà des deux types, se construit par les souvenirs (la ville-souvenirs), les événements marquants du passé ayant une signification affective positive ou négative. Dans ce cas, l'événement et le lieu sont indissociables puisque le lieu est tout autant décor qu'actant, il est la scène de la situation mémorable, en même temps qu'il est au cœur de l'action. « C'est « la ville où je suis né », « la ville où j'ai rencontré pour la première fois... », « la ville où j'ai appris que... ». La partition entre objets et personnes n'a alors pas de sens. » (Martouzet, 2007d: 184). Enfin, se trouve la ville idéale qui suppose un niveau d'abstraction supérieur en ce qu'elle est théorique et donc applicable à toute ville *a priori* même si les cas particuliers conduisent à formuler quelques nuances. Cette ville-idéale n'est pas, ainsi que le précise l'auteur de ces figures, et contrairement à ce que l'on pourrait penser, créée à partir d'expériences concrètes de villes, c'est elle qui définit la manière dont on va appréhender la notion même de ville, « elle est le lieu du possible par ce qu'elle représente et propose, à l'opposé de la ville-souvenir » (Martouzet, 2007d: 185).

Cette première typologie proposée par Martouzet n'a pas vocation à classer la ville ou l'idée de ville dans des catégories étanches qui représenteraient l'ensemble de l'urbain. Elle s'avère utile pour le chercheur mais de l'aveu même de l'auteur, il n'est pas sûr qu'elle ait un sens pour l'un ou l'autre des interviewés, aussi, cette typologie se présente davantage comme un modèle d'intelligibilité propre au chercheur-enquêteur.

Pour construire une typologie figurative d'individus qui serait capable de faire état de tout le champ des possibles en matière de relation affective à la ville, il faudrait être en mesure de distinguer tous ces possibles et d'établir des seuils ou des critères distinctifs. Or, nous ne pouvons envisager, en usant d'une typologie, de traduire finement ce lien affectif entre l'individu et son environnement. En revanche, la création de figures, activité à laquelle nous nous sommes également appliquée, semble constituer, pour le moment, le meilleur compromis permettant d'inclure la diversité et la complexité de la réalité. Le principe étant de pouvoir faire entrer s'il le faut une même personne dans plusieurs figures ou à l'inverse dans aucune figure, signifiant alors qu'il faut envisager une autre figure, voire qu'il est nécessaire de repenser cette conception pour inclure la totalité des cas possibles. Les huit figures conçues par Martouzet ne sont pas toutes équivalentes dans le sens où certaines expriment plutôt un état (l'amoureux, le rétif, l'indifférent, le nostalgique) tandis que d'autres réfèrent plutôt à un résultat (le libéré, l'utilisateur, l'opportuniste) ou à une évolution (le convaincu) (Martouzet, 2007d).

La difficulté de faire état, de recenser objectivement les liens affectifs et emplis de significations symboliques entre l'individu et les lieux s'en ressent dans la construction de ces figures qui ne peuvent être considérées comme équivalentes. Il ne peut s'avérer envisageable de les mettre en regard les unes avec les autres avec pour idée d'essayer d'atteindre une compréhension plus fine de ce qu'elles sous-tendent puisque l'état amoureux peut très bien être le résultat d'évolutions qui ont conduit peu à peu la personne à éprouver ce sentiment amoureux envers un espace. Nous ne pouvons néanmoins nier l'intérêt de ces figures en ce

qu'elles permettent de ne pas faire entrer une personne donnée dans une seule figure, offrant ainsi la possibilité d'envisager des types de rapport affectif à la ville qui serait déterminé par la « compilation » de plusieurs figures. Nous ne voudrions pas laisser entendre qu'elles ne recouvrent qu'une faible validité scientifique étant donné que leurs constructions demeurent un point de départ important et indispensable à la réflexion sur cet objet. L'avancement de ses recherches, a également conduit l'auteur, à ne plus vouloir considérer l'objet ville par la construction typologique, précédemment évoquée (ville préindustrielle occidentale, ville-souvenirs et villes idéelle) mais à s'engager également dans la construction d'une typologie figurative de villes. Il propose ainsi six figures de villes : « la ville matérielle », « la ville relationnelle », « la ville de l'inclusion-exclusion », « la ville-forme », « la ville-souvenir », « la ville potentielle » (Martouzet, 2008). L'on remarque d'ores et déjà, par les noms attribuées à ces dernières qu'il ne s'agit pas à proprement parler d'une typologie de villes, ainsi que l'annonce pourtant l'auteur en précisant qu'il s'agit de l'objet ville puisque elles réfèrent davantage à la nature des relations de l'individu à la ville. Ces figures représenteraient selon nous les diverses potentialités offertes par la ville pour que l'individu y établisse une relation, sa relation, laquelle « mixerait » alors certainement plusieurs de ces figures (matérielle, souvenir, potentielle etc.). Il apparaît ainsi qu'elles correspondent principalement à des idées de ville et non à des objets-ville car elles sont essentiellement présentées comme des potentialités, ce qui selon nous réfère alors au concept d'affordance développé par Gibson, pour indiquer les potentialités et les contraintes que l'individu perçoit dans un environnement en fonction de ses attentes. Affirmant cela, nous nous appuyons sur le fait que deux de ces figures de villes, la ville-souvenir et la ville idéelle, sont reprises de la précédente typologie (Martouzet, 2007d), conçue pour présenter des abstractions de l'idée de ville. Par conséquent, il semblerait qu'il y ait ici confusion de l'auteur entre la ville présentée en tant qu'objet et dont les perceptions sont nécessairement différentes d'un individu à un autre et la ville en tant qu'idée abstraite.

Il nous a ici semblé utile d'exposer brièvement, les difficultés inhérentes à la construction de figures à même de rendre compte de la complexité de cet objet de recherche qu'est le rapport affectif. La principale préoccupation étant de bien identifier s'il s'agit de figures d'individus, de figures de villes ou de figures de la relation entre l'individu et la ville. En effet, les figures de ville proposées par Martouzet sont, selon nous, davantage identifiables à des figures évoquant les prises (affordances) sur lesquelles les individus prennent appui pour tisser leurs liens à la ville. En pointant également, à la suite de leur auteur, le fait que les figures d'individus renvoient à des registres différents, l'objectif qui nous incombe est évidemment de parvenir à dépasser ces premiers résultats en proposant d'élaborer des typologies figuratives dont l'objectif est d'identifier les liens affectifs entre l'individu et les lieux en suivant leurs évolutions temporelles, à partir des temporalités individuelles et de celles afférentes aux lieux. Nous les exposerons dans la dernière partie de cette thèse (Cf. chapitre 8). En insistant de la sorte sans trop nous appesantir sur ces difficultés d'ordre méthodologiques sur lesquelles nous reviendrons ultérieurement (Cf. chapitre 6), la nécessité de souligner l'impalpabilité de ce rapport affectif au vu de sa complexité intrinsèquement contenue dans les dimensions qu'il mobilise, est apparue nécessaire pour aboutir à la proposition de notre définition.

Pour cela, ainsi que l'atteste le plan de cette thèse, nous avons été amenée à emprunter des concepts à la géographie (géographicité, espace vécu, géopoétique, habiter), à la psychologie environnementale (appartenance, attachement, ancrage, proxémie, affordance), ou à la sociologie (apprentissage, appropriation, identité, chez-soi) ou encore à la philosophie ( tre-là, relation poétique à l'espace) dans leurs diverses manières de traiter des rapports individu-lieu pour chercher à percer la manière dont ils contribuent à construire un rapport affectif au lieu. Le fait d'avoir éprouvé la nécessité de nous consacrer à cette forme de « quête pluridisciplinaire » pour aborder le vaste champ auquel fait appel le rapport affectif constitue en soi un premier élément digne d'intérêt quand il s'agit de montrer que cet objet de recherche embrasse d'autres concepts. Ainsi dans l'état actuel d'avancement des recherches portant sur ce nouveau concept, notamment celles déjà menées ou en cours au sein de l'UMR Citères, nous proposons de définir le rapport affectif comme suit.

Il désigne par le premier de ces termes une relation pouvant recouvrir diverses formes que ce lien soit une émotion ou un sentiment ainsi que divers degrés d'intensités. Le second terme de cette expression qualifie le type de relation en faisant référence à ce que Benoît Feildel, a identifié comme la sphère de l'affectivité (Feildel, 2010: 61). Il s'agit donc d'identifier un lien marqué par le sceau de l'émotion, du sentiment ou de l'humeur d'un individu envers un lieu. Or, la littérature sur ce thème précis de recherche n'existe pas encore même si elle est actuellement en voie d'éclosion (Martouzet, 2012 [  paraître]-b). Les travaux de Benoît Feildel, apporte un premier éclairage en engageant une véritable réflexion sur le phénomène affectif. Dans la lignée de sa recherche sur les affects, nous nous efforcerons de mieux définir le second terme de cette notion, à savoir ce que le mot « rapport » implique et signifie dans l'expression rapport affectif. Notre intention est de compléter le résultat apporté par Benoît Feildel qui évoque le rapport affectif comme « la facette subjective de la sphère de l'affectivité », distinguant dès lors l'éprouvé affectif de son interprétation subjective. Son apport nous renseigne essentiellement sur l'expérience phénoménologique du rapport affectif par l'éclairage qu'il apporte en nous livrant certains mécanismes englobés dans cette sphère de l'affectivité. S'il a ainsi accordé une large part de ces recherches à cette dimension ontologique du rapport affectif, c'était pour mieux en inférer la dimension téléologique en ce que le rapport affectif *fait, fait faire* et *fait dire*. La visée première de sa recherche était de définir ce qu'est le rapport affectif par la compréhension des interactions spatiales entre l'individu et l'environnement. B. Feildel parvint ainsi à identifier quatre modalités principales du rapport affectif à l'espace que sont l'appartenance, l'attachement, l'ancrage et l'enracinement. Ces manifestations du rapport affectif représentent ainsi la conscience subjective de la sphère affective de l'individu. Nous souhaitons, à notre tour, mettre au jour ce qui, « dans » les divers concepts mentionnés précédemment et évoquant des liens avec les lieux, questionne et informe sur la construction affective d'une relation au lieu. Autrement dit, la finalité de notre recherche ne se situe pas dans la clarification d'un concept, ni même dans la qualification de ses modalités d'expression, à l'instar de ce qu'a fait B. Feildel mais dans la compréhension de ce rapport lui-même, de ce et ceux qui le fondent et de ses possibilités d'évolution. Partant d'une analyse d'un rapport affectif à l'espace essentiellement pensé et analysé comme un rapport affectif *avec* l'espace, nous nous proposons dans les pas de Benoît Feildel et en suivant sa logique, de focaliser cette recherche sur ce qu'il nomme le rapport affectif *dans* l'espace. Le

premier n'existe pas sans le deuxième tout simplement parce que « les deux sont étroitement liés ne serait-ce que par le sens, la signification, que chacun et que collectivement, l'on attribue à l'espace ». (Feildel, 2010: 211) Nous souhaitons ainsi montrer que le rapport affectif perçu et construit par l'individu dépend de la « conjonction » de diverses variables, notamment spatiales.

L'éclairage précédemment apporté par la géographie, la psychologie environnementale, et la philosophie-phénoménologie etc. sur les concepts d'habiter, d'appartenance, d'être-là permet de mettre en évidence l'importante variabilité des terminologies usitées pour traduire un rapport au lieu dans lequel sont mis en jeu des affects, des émotions et des sentiments par l'interaction qui s'établit entre les individus et les espaces considérés (fréquenté, imaginés, fantasmés). Tous ces travaux que nous avons mentionnés concourent à mieux comprendre ce qu'est le rapport affectif à l'espace et aux lieux. Néanmoins, ces concepts mobilisent des notions telles que les représentations, les pratiques spatiales, ou encore l'espace vécu et sont par conséquent abordées par diverses disciplines usant chacune de leurs méthodologies propres. La construction de cet objet de recherche s'apparente alors de prime abord à une « tentative de les relier - voire de les transcender » (Mathieu et al., 2010: 110). Partant, nous présenterons le rapport affectif comme un « concept-synthèse » capable d'inclure diverses modalités exprimées par des liens aux lieux de nature différente selon qu'il s'agisse, « d'ancrage, d'attachement, d'appartenance ou d'enracinement » (Feildel, 2010: 404). En effet, nous retenons particulièrement à l'instar de B. Feildel ces formes distinctes de relation au lieu en ce qu'elles énoncent chacune à leur manière une action de construction tendant vers la constitution d'un lien, dans lequel peuvent s'entremêler selon des logiques individuelles dépendantes de dimensions sociales et sociétales, certes toujours différemment selon l'engagement que génèrent ces formes de relations, les divers éprouvés affectifs appartenant à la sphère de l'affectivité identifiée. L'appartenance, l'ancrage, l'attachement ou l'enracinement n'engagent pas dans les mêmes conditions les processus d'appropriation et d'identification, sous-jacents à leurs constructions. Ces deux mécanismes qui y président nous autorisent, selon la manière dont ils sont sollicités et leurs intensités, à opérer des différenciations au sein de ces relations au(x) lieu(x), lesquelles se rassemblent toutes sous le concept de rapport affectif. Ces diverses formes de réalisation du rapport affectif à l'espace ne se présentent pas de manière distinctes mais sont bel et bien, tel qu'en attestent les travaux de Benoît Feildel, « des expressions qui se complètent, s'enchaînent, se suivent et s'alimentent » (Feildel, 2010: 431). Et la compréhension plus fine de ces manifestations du rapport affectif passe par la façon dont se déclinent les mécanismes d'identification et d'appropriation en tant qu'ils en constituent la base et nous conduit inmanquablement à une réflexion d'ordre temporel puisque inhérente aux processus impliqués.

Les diverses dimensions du rapport affectif ainsi présentées par B. Feildel à l'aide d'un modèle dynamique et relationnel ont été réfléchies à l'aune de l'approche développée par S. Laflamme (1995) et de fait sont considérées comme l'expression de réalités émotionnelles particulières du vécu, en ce que ce dernier se présente telle une accumulation historique faites d'intrications entre émotions et raisons. Cette perspective dont l'objet se focalise sur des relations particulières peut cependant aboutir à observer des récurrences, lesquelles

permettraient alors selon Simon Laflamme de dégager les catégories et la logique de l'émotionnel. Pour ce qui nous concerne, ce n'est pas tant de mettre en évidence la logique qui préside à l'émotionnel que saisir ce que l'on pourrait appeler l'historique de la relation amenant à faire apparaître les liens entre tel type de relation ou tel type de moment relationnel avec tel ou tel éprouvé affectif. Et du lien ainsi établi pourra être dégagée une typologie relationnelle du rapport affectif, laquelle se présentera nécessairement sous une dimension temporelle puisque intrinsèquement fondée sur des perspectives historicisantes. Le rapport affectif au(x) lieu(x) se trouve alors être la façon globale de désigner toutes ces relations particulières dans leurs évolutions au cours du temps à partir de la multiplicité des couplages entre l'historicité individuelle et l'historicité des lieux. Certes, les manifestations du rapport affectif que nous présente Benoît Feildel se positionnent dans une dimension temporelle mais elles sont davantage exprimées dans une considération spatiale. Autrement dit, telle ou telle manifestation du rapport affectif (attachement, ancrage, appartenance, enracinement) est mise en lien avec un comportement spatial (confrontation/évitement) et explicitée par un jeu proxémique entre mise à distance et rapprochement orchestré par les individus. La perspective de la construction de notre typologie relationnelle, fondamentalement temporelle, est de prolonger les résultats apportés par la thèse de Benoît Feildel en montrant comment les dynamiques temporelles (historicité individuelle et historicité du lieu) génèrent tel ou tel type de manifestation du rapport affectif. Ainsi selon les degrés d'influence des paramètres considérés (avancée dans la vie, durée de pratiques des espaces pour les individus et évolutions urbaines historiques/urbanistiques des lieux, dynamiques quotidiennes), nous pourrions dégager la prédominance de l'un ou de l'autre des paramètres pris en considération. L'objectif est de parvenir à montrer comment les dynamiques temporelles issues des caractéristiques propres à l'individu et/ou les paramètres temporels du lieu contribuent à l'évaluation affective et notamment à l'évolution de celle-ci.

Nous souhaitons principalement mettre en exergue que le rapport affectif, au-delà de référer à divers éprouvés affectifs marquant l'être-là affecté de l'individu, est un mode d'être avec les lieux et de faire avec les lieux. Il s'agit d'une relation au cours de laquelle l'individu se projette, s'identifie à un espace, entre en interactions avec lui et dont les résultats peuvent s'exprimer par des souvenirs, des attentes, des expériences, des espérances en lien avec cet espace devenu son lieu et dans lesquels entre en jeu l'image de soi. Le rapport affectif se présente avant tout comme un rapport à soi-même dans lequel l'individu porte un regard subjectif sur lui-même, sur sa façon d'appréhender l'espace, de se le représenter et de se représenter soi-même dans cet espace. Et cette relation peut être caractérisée de globalisante tant elle recouvre différentes formes de liens, chacun étant cependant particulièrement distinctibles puisque se créant en fonction des interactions entre l'individu et son environnement. Ces interactions sont inextricablement liées aux dynamiques temporelles qui animent tant les individus que les lieux. Il apparaît ainsi important de focaliser notre recherche sur cette dimension temporelle en ce qu'elle se présente tel un facteur discriminant dans la nature de la relation affective construite et dans ses possibilités d'évolution.

Conclusion de chapitre

Au terme de ce chapitre, nous avons montré que le rapport affectif est un objet de recherche récent, commençant à susciter intérêt dans la communauté scientifique et qui plus est dans bon nombre de disciplines parmi lesquelles on recense la géographie, la philosophie, la sociologie, la psychologie environnementale etc. Cependant l'intérêt va généralement de pair avec une certaine forme d'appréhension relative aux difficultés d'ordre méthodologique qui se posent très rapidement. Or, au terme de notre réflexion sur cet objet, il nous semble, mais sans doute n'avons-nous pas encore tous les éléments nécessaires pour l'affirmer, que l'origine des réticences provient certainement davantage d'une autre difficulté inhérente à la définition de l'expression rapport affectif qui serait liée aux facteurs qui entrent dans sa composition. Pour établir clairement ce que le terme rapport affectif englobe, l'option pour laquelle nous avons optée à consister à répertorier, en cherchant à être le plus exhaustif possible, les notions ou concepts faisant état d'un rapport à l'espace dans lequel pouvaient être engagées des composantes relatives à la sphère affective. Des travaux de géographes (Lynch, [1960] 1998; Tuan, 1977) en passant par ceux de sociologues (Ledrut, 1973), nous avons mis en évidence que l'affectivité était d'ores et déjà sous-jacente dans les recherches portant sur les perceptions et les représentations que les individus développent. Ce sont, à n'en pas douter les travaux des psychologues environnementaux qui font figures de pionniers et à qui l'on peut certainement attribuer très largement la naissance de cet intérêt nouveau par l'apparition des premières recherches sur l'attachement au lieu (Altman et Low, 1992; Giuliani, 1991; Hummon, 1992; Shumaker et Taylor, 1983). Toutes ces disciplines scientifiques attestent de la complexité de cet objet de recherche qu'il faut alors penser par les notions qu'il mobilise et qui compliquent la tâche quant il s'agit de savoir ce qui contribue ou non à former un rapport affectif. Partant alors du postulat que tout individu qui habite l'espace, le ressent et se le représente selon sa sensibilité et sa capacité à ressentir les sensations, nous posons qu'il révèle ainsi, par les interactions qui ont lieu, les attentes, espérances, expériences de l'individu en ce qu'elles sont le reflet d'un rapport spécifique à l'espace faisant intervenir la sphère affective. Ces interactions sont déterminées entre autres par les aménités, l'urbanité, la civilité nous dit Béatrice Bochet (Bochet, 2000) tandis que nous y ajoutons le résultat d'une précédente recherche indiquant les catégories par lesquelles s'expriment ce rapport affectif que sont les affects, les repères spatio-temporels, les données représentationnelles et les données comportementales (Audas, 2007). En tant qu'interactions perpétuelles entre l'individu et l'environnement, le rapport affectif implique intrinsèquement de s'attarder sur la dimension temporelle de sa construction. Denis Martouzet souligne alors l'originalité du rapport affectif en ce qu'il est aussi bien une formation dans la durée que dans l'instant par le fait que certains moments marquent plus que d'autres (Martouzet, 2007b). Cette particularité contribue entre autres à le différencier de la notion d'attachement, notion généralement considérée comme synonyme. A partir de ces résultats, nous supposons que ces moments qui ponctuent la durée du rapport affectif se réfèrent davantage à des considérations relatives à l'individu tandis qu'à l'inverse la durée dans laquelle s'inscrit l'individu est davantage en lien avec le lieu. En questionnant à notre tour, le rapport affectif dans ses dynamiques entre évolutions et

permanences, nous chercherons à montrer si cette déclinaison temporelle est à mettre en lien principalement avec les caractéristiques temporelles propres à l'individu ou avec les paramètres propres aux modifications du lieu. Mais au-delà d'établir si ce sont les individus ou les lieux qui détiennent l'influence la plus marquée dans la formation et l'évolution du rapport affectif, il est important de chercher *Les raisons de l'amour* pour reprendre ici le titre de l'ouvrage de (Frankfurt, 2006) en admettant que les individus ne sont pas uniquement et seulement rationnels ainsi que le mentionne le MRG de Boudon mais que les ADACC qu'ils construisent et font évoluer sont tout autant faits de raisons que d'émotions. De là, apparaissent de nouvelles perspectives qui n'opposent plus raison et émotion mais qui les associent au sein du MAG développé par (Martouzet, 2007c) qui intègre les logiques économiques (coût-avantage) et les logiques propres à la psychologie environnementale (logiques issues du système de valeurs, des croyances et des représentations) dans l'explication des manières dont les individus se comportent avec l'espace. Simon Laflamme (1995) propose pour sa part le néologisme d'émorationalité pour affirmer que l'être humain est un être doué d'émotion et de raison. L'originalité de son approche est de considérer qu'il n'y a pas d'émotions ou de raisons pures puisqu'elles sont indissociables de la relation qu'établit l'être humain, celle-là même dépendant de l'historicité de l'individu. L'émorationalité se développe donc en relation et le rapport affectif, en tant que relation affective à l'espace (être-là et faire avec), peut alors être pensé dans une perspective relationnelle et qui plus est temporelle du fait de la dimension nécessairement historique de la relation.

Partant d'une analyse d'un rapport affectif à l'espace essentiellement pensé et analysé comme un rapport affectif *avec* l'espace, nous nous proposons dans les pas de Benoît Feildel (2010), et en suivant sa logique de focaliser cette recherche sur ce qu'il nomme le rapport affectif *dans* l'espace. Le dessein de ce chapitre a en effet consisté à cerner le rapport affectif au lieu d'un individu comme un moment de synthèse de ses relations subjectives, intimes, sensibles et de ce fait personnelles *dans* le(s) lieu(x). De cette manière, a été énoncée la focale de notre travail qui consiste à déterminer si la formation du rapport affectif des individus envers divers types d'espaces urbains est à relier à des caractéristiques propres à l'individu ou propres au(x) lieu(x). La particularité des caractéristiques auxquelles nous nous attachons est à relier à la dimension temporelle que revêt nécessairement le rapport affectif en tant qu'entité non figé. L'intention est de parvenir à montrer que ce concept émergent peut s'avérer d'une grande utilité pour l'aménageur-urbaniste. Le professionnel qui aménage les espaces le fait aujourd'hui en prenant davantage en considération la capacité des individus d'évoluer dans un espace et de le faire via leurs sensibilités qu'expriment en partie les pratiques et représentations. En tant que le rapport affectif se situe comme le résultat du croisement d'un certain nombre de processus dont l'intention est la construction d'un lien qui, quelle que soit sa forme, son intensité et sa durée dans le temps, peut être considéré comme source quasiment indispensable à la conception de projets si tant est que celle-ci considère l'individu comme acteur de l'espace.

Conclusion de la première partie : Un ancrage théorique par la définition du triptyque de l'habiter

« Cerner ce que l'habitabilité des lieux veut dire, c'est faire l'hypothèse que la durabilité d'un milieu urbain, ne peut être appréhendée, évaluée et produite que si le point de vue des individus, l'habitant - au sens plein du terme - est connu, que si cette connaissance est rapportée avec précision aux propriétés physiques des lieux habités, ces deux dimensions de l'analyse étant menées conjointement et dans la temporalité. La posture théorique se caractérise par cet investissement de la recherche tant du côté des lieux dans leur variété et leur complexité que du côté des gens dans la singularité et la dynamique de leurs pratiques et de leurs représentations. »

(Mathieu et al., 2010: 109)

Au terme de cette première partie de la thèse, articulée par une focalisation qui va de l'habiter à habiter affectivement les lieux, nous sommes en mesure de présenter le cadre théorique dans lequel nous inscrivons cette recherche.

Ce sont les théories relatives à l'habiter ou l'attachement, respectivement issues des approches phénoménologico-géographiques et psychologiques etc. qui ont permis de resserrer l'étau définitionnel de cet objet rapport affectif. En ce qu'il réfère à un rapport au monde, à une manière d'être-là et à une façon de faire avec le monde, le rapport affectif apparaît comme une facette révélatrice de l'habiter tout autant que l'habiter nous permet d'approcher le rapport affectif. Les trois chapitres qui précèdent renseignent sur les liens qui existent entre l'individu et le lieu et nous autorisent à évoquer la notion de triptyque de l'habiter. Ce triptyque comprend l'individu en tant qu'être-là dans son rapport au monde qui compose avec l'espace pour le modeler en faire un lieu à l'image de ses désirs, ses besoins, ses envies, etc. Et cet espace devient peu à peu son lieu car se tisse un lien unique, intime, spécifique à l'interaction qui se crée entre l'individu et le lieu. Nous avons ainsi voulu montrer que l'individu est lié à la terre, à l'espace, par sa nature « d'être sur terre comme mortel », il lui est consubstantiel. Selon la philosophie d'Heidegger l'homme est défini pour autant qu'il habite et par le fait qu'il habite. La philosophie développée par cet auteur présente l'habiter de l'homme comme un lien ontologique, être c'est habiter si l'on en croit l'origine étymologique des deux termes à partir desquels il fonde sa démonstration. Autrement dit, l'homme « est » parce qu'il « habite ». C'est de cette manière qu'il exprime la condition fondamentale de l'être par l'habiter, lequel réfère au bâtir. Les géographes d'inspiration phénoménologique tel Dardel ou Tuan ont également investi la question et mis respectivement en évidence la géographicité de l'homme et l'importance de l'expérience spatiale dans la définition même de l'être.

Le premier désigne le mode d'existence géographique de l'homme, c'est-à-dire le lien ontologique qui relie l'homme à son milieu de vie et le second accorde une dimension notoire à la qualité et l'intensité de l'expérience. Cette conception des relations entre l'homme et la terre, Berque la nomme « relation écouménale » pour indiquer que l'homme est un être géographique en affirmant qu'il n'y a pas d'être sans lieu tout autant que les lieux ne préexistent pas à l'homme, c'est lui qui les fait advenir par le fait d'être-là et par ses modes de faire avec l'espace. Les philosophes aussi à l'instar de Bachelard ou de Sansot présentent la relation de l'homme au monde qu'il habite dans une dimension poétique. Ainsi l'habiter est au premier abord la présentation du lien ontologique qui lie l'homme à son milieu de vie.

Cette reconnaissance d'ordre phénoménologique d'un être-là dans l'espace est complétée par une dimension plus géographique qui comprend les perceptions, représentations et pratiques des individus en les désignant comme une manière de faire avec l'espace. L'habiter, reconnu comme une manière d'être là et de faire avec l'espace, se positionne alors comme un renouveau du concept d'espace vécu. Les significations que les individus donnent à leur monde par la manière dont ils le délimitent, le pratiquent, se le représentent et se l'approprient renseignent sur la nature du lien affectif qui s'instaure à condition de s'intéresser aux processus d'appropriation et d'identification ainsi engagées. Ce sont ces deux mécanismes, qui conjointement participent à fonder la spatialité de l'individu, soit le lien entre le(s) lieu(x) et l'individu. Ces processus complexes qui s'alimentent l'un et l'autre participent de la construction d'une relation particulière qui se traduit notamment en termes affectifs et que nous avons choisi de nommer la territorialité individuelle pour désigner le fait que la spatialité de l'individu peut le mener à éprouver un sentiment d'appartenance à l'espace puisqu'il le transforme, le modèle au gré de ses pratiques pour en faire un chez-soi transposé à l'extérieur. La territorialité engage la construction identitaire de l'individu tout comme elle se charge de significations symboliques et affectives. En tant que reflet d'un vécu existentiel, géographique et poétique, elle est la transcription spatiale de l'intériorité de l'être. La territorialité est faite des lieux auxquels l'individu s'identifie parce qu'il se les est approprié, qu'il les a fait siens en s'y identifiant et les marquant par sa spatialité. La territorialité est ainsi définie comme le résultat d'une spatialité signifiante du point de vue des affects. Comment alors se construit une relation d'ordre affective avec l'espace ? Nous verrons que le processus de construction d'un rapport affectif est surtout déterminé par les caractéristiques de l'individu, quand bien même celles relatives au lieu ne sont pas exclues (Cf. troisième partie).

Nous avons d'ores et déjà mis en évidence certaines caractéristiques propres à l'établissement d'un rapport de ce type en soulignant grâce aux travaux antérieurs aux nôtres que les types de déterminants influant sont les aménités, l'urbanité, la civilité en tant qu'ils représentent respectivement les dimensions spatiale, sociale et socio-politique de la relation. Ce lien évoluant aux rythmes des interactions entre l'individu et l'espace est également fonction de moments marquants pour l'individu tout autant qu'il s'inscrit dans une certaine durée. Le rapport affectif est ainsi ponctué d'instantanés comme il se situe dans une continuité. C'est un processus sans cesse changeant qui s'exprime de diverses manières, par la manifestation d'affects, par des représentations, des comportements, des repères spatio-temporels. Autrement dit, il est l'expression d'un être-là affecté dont les modes d'habiter sont

liés aux représentations mentales de l'individu et le poussent à agir de telle ou telle façon avec l'espace tout autant que ses comportements rétroagissent sur ses représentations. Le rapport affectif se présente donc comme un concept relativement large qui englobe des notions qui lui sont souvent apparentées en tant que synonymes alors même qu'il en est la synthèse. Il inclut les diverses modalités qu'expriment les divers types de liens aux lieux selon qu'il s'agisse « d'ancrage, d'attachement, d'appartenance ou d'enracinement » (Feildel, 2010). Si l'on souhaite comprendre les manières d'habiter affectivement les lieux, il est essentiel de considérer qu'elles expriment une évaluation et que le résultat de celle-ci n'est pas immuable puisqu'elle implique de prendre en considération les caractéristiques des lieux et des individus dans leurs évolutions temporelles respectives.

Notre objet de recherche qui, bien qu'il fasse référence à des approches philosophiques, géographiques ou psychologiques s'ancre dans l'urbanisme, en ce qu'il tend à comprendre les liens qui se créent entre l'individu et le lieu et leur évolution afin de pouvoir intégrer cette connaissance dans la pratique professionnelle. Notre ambition est ainsi de mettre en évidence le processus de construction du rapport affectif en fonction des individus et des lieux afin de souligner la plus ou moins grande implication de l'un ou de l'autre. L'habiter des individus sera ainsi analysé au regard du type de lieux pratiqués, et considéré en fonction de dynamiques temporelles afin de qualifier le rôle des temporalités dans l'établissement et l'évolution d'une relation affective envers ceux-ci.

Avant de nous consacrer à l'analyse de l'implication des facteurs relatifs au lieu ou à l'individu dans l'élaboration d'une relation affective, il nous semble pertinent d'explicitier notre choix de travailler à l'échelle de l'individu et de cibler cette recherche sur la dimension temporelle en particulier. La deuxième partie propose ainsi d'énoncer notre positionnement méthodologique en abordant la question de la définition du temps comme un préalable nécessaire à la compréhension de sa perception par les individus. La conception dualiste du temps qui le partage entre une vision objective et une vision subjective nous conduira à présenter la façon dont le temps est abordé par l'individu et par l'urbaniste. Nous insisterons sur le décalage qui existe entre la pensée conceptrice et le fonctionnement quotidien des espaces urbains afin de soulever l'enjeu urbain représenté par le temps tout en justifiant de l'intérêt de confronter les temporalités urbaines aux temporalités individuelles. En découlera dans le chapitre suivant (chapitre 5) l'affirmation de la pertinence de situer notre approche théorique et méthodologique sur l'individu tant dans l'idée de faire avancer la réflexion urbanistique sur la nécessité de considérer cette échelle que dans le souhait de marquer notre refus d'une approche dualiste entre holisme et individualisme méthodologique. Nous expliquerons ainsi comment l'individu, considéré en relation avec la société se « fabrique » par les processus d'individuation et de subjectivation en tant qu'ils lui permettent de s'inventer lui-même, notamment dans un rapport affectif à l'espace. Nous justifierons notre choix d'un positionnement compréhensif visant à reconnaître l'intentionnalité des individus dans leur manière d'entrer en relation avec l'espace. L'objectif principal de cette deuxième partie est de légitimer notre approche par le temps et notre focale située à une échelle individuelle.

DEUXIEME PARTIE :
POSITIONNEMENT METHODOLOGIQUE

Introduction de la deuxième partie

Par la première partie, nous avons précisé la spécificité de notre ancrage théorique aux confins disciplinaires de la géographie, de la philosophie, de la psychologie, de l'anthropologie afin de traiter d'une question relative à l'urbanisme. La réflexion que nous abordons à présent dans cette deuxième partie de la thèse a pour objectif de souligner l'originalité de notre positionnement méthodologique en ce qu'il considère l'analyse de la formation et de l'évolution du rapport affectif sous l'angle particulier d'une approche temporelle, qui plus est focalisée sur l'individu. Nous nous proposons donc d'explicitier les choix qui ont prévalu à instaurer ce cadrage pour l'analyse de notre objet de recherche. L'objectif se situe tant dans la présentation que dans la justification de nos positionnements vis-à-vis des courants théoriques que dans l'explication des emprunts méthodologiques que nous mobiliserons ensuite dans la dernière partie de ce travail (Cf. troisième partie). Nous ne saurions aborder le rapport affectif au lieu selon des dynamiques temporelles sans auparavant avoir tenté de définir précisément le temps et d'en exposer les diverses modalités de perception par les individus. De même, puisque nous avons fait le choix de porter un intérêt notoire à l'individu il nous faut à présent positionner notre propos au sein des théories individualistes en expliquant les raisons qui nous ont encouragées à adopter cette posture.

En abordant le rapport affectif de l'individu au lieu par la dimension temporelle, nous cherchons à évaluer l'influence de cette variable dans l'évolution du rapport affectif et notamment à déterminer la place des temporalités individuelles et urbaines dans ce processus. Nous commencerons donc par effectuer une rétrospective des différentes conceptions du temps qu'elles soient de nature philosophiques ou physiques afin de déterminer ce qu'est la nature du temps (Cf. Chapitre 4). Les apories auxquelles nous parviendrons nous enjoindront à nous intéresser à l'action de la culture sur la perception du temps et nous exposerons ainsi les multiples manières dont il est appréhendé, en soulignant notamment les différences entre les concepteurs d'espace et les habitants. Nous afficherons ainsi notre volonté d'établir, s'ils existent les liens entre les temporalités du lieu et celles de l'individu dans l'édification d'une relation affective. Dès lors, face aux diverses alternatives auxquelles sont confrontées les sciences sociales, nous nous situerons dans un courant sociologique qui revendique l'intérêt de porter une attention majeure à l'individu (Cf. Chapitre 5). Ce positionnement sera précisé en montrant que l'opposition classique entre holisme et individualisme est désormais caduque puisqu'il convient de considérer, à l'instar de N. Elias ([1939] 1991), que l'individu et la société apparaissent conjointement et se forment mutuellement. Par conséquent, nous adopterons un positionnement compréhensif étant donné que nous reconnaissons, par les processus d'individuation et de subjectivation, une intériorité propre à l'individu grâce à laquelle il est doué d'intentionnalité et est capable de se « fabriquer » lui-même (Cf. Théorie de l'autonomie en Conclusion Générale) dans « une société d'individus ». Enfin, dans l'intention d'introduire l'analyse empirique, nous expliciterons notre choix de travailler sur divers types d'espace publics de la ville de Nantes en précisant qu'ils réfèrent chacun à une phase de l'urbanisme nantais, à une temporalité urbaine précise, tout autant que leur fonctionnement

génère de multiples temporalités (Cf. Chapitre 6). A partir des quatre terrains sélectionnés nous tenterons de comprendre comment survient, se constitue, évolue un rapport affectif à l'espace. Ainsi en faisant référence à une précédente recherche (Audas, 2010), nous procéderons à la comparaison de diverses techniques d'enquêtes dans leur propension à rendre compte d'une émotion, d'une humeur, d'une impression ou d'un sentiment ressenti ou éprouvé par un individu. L'enjeu primordial relatif à la difficulté de « captation » de cette donnée qualitative et nécessairement subjective sera alors soulevé et justifiera également notre petit échantillon d'individus. S'ensuivra l'explication sur la manière dont nous avons « contourné » cet épineux problème en élaborant une méthode *ad hoc*. Cette dernière outre le fait qu'elle dévoile les diverses formes d'expression de la sphère affective par la mobilisation de trois techniques : le questionnaire, l'entretien et l'observation, a pour finalité de mettre en évidence des tendances d'évolution du rapport affectif des individus au lieu. Par conséquent, ainsi que nous l'exposerons ces techniques ne sont pas simplement mobilisées l'une successivement à l'autre mais selon une logique aboutissant à affiner davantage les résultats au fur et à mesure des étapes.

Chapitre 4. LE RAPPORT AFFECTIF AUX LIEUX VU PAR LE PRISME DU TEMPS

« La manière dont le temps et le lieu s'imbriquent est un problème compliqué qui fait appel à différentes approches. Trois d'entre elles vont retenir notre attention : le temps comme mouvement ou flot et le lieu en tant que pause dans le courant temporel ; l'attachement au lieu comme une fonction du temps, illustré par la phrase « connaître un lieu demande du temps » ; et le lieu comme un temps rendu visible ou le lieu comme un mémorial des temps passés »

(Tuan, 1977: 180)

Au terme du chapitre précédent, nous avons abouti à une définition du rapport affectif au(x) lieu(x) en tant qu'il se construit au cœur d'interactions sans cesse changeantes entre l'individu et le lieu. Ces dynamiques temporelles sont par conséquent autant relatives aux lieux qu'aux individus, et nous nous questionnons sur l'influence première de l'une ou l'autre. Avant de montrer en quoi cette considération temporelle du rapport affectif nous permet d'affiner notre question de recherche, nous souhaitons, afin d'éviter toute erreur d'interprétation, définir ce qu'est le temps.

Aborder la question de la définition de la nature du temps oblige à un détour par les sciences philosophiques, phénoménologiques et les sciences physiques. Néanmoins conclure sur ce qu'est le temps n'admet pas de réponse définitive, ni même ne fait suite à aucun consensus, il apparaît tantôt objectif, tantôt subjectif, tantôt relatif. Ce caractère paradoxal du concept nous conduit à aborder la perception de cette notion par l'homme afin de montrer l'importance du facteur culturel dans la manière dont est représenté et expérimenté le temps. Ainsi malgré la multiplicité des acceptions de ce concept en fonction des cultures mais aussi de chaque individu, nous mettons en évidence la principale opposition qui s'instaure entre des conceptions scientifiques et des conceptions phénoménologiques. Les premières présentent le temps principalement comme une unité de mesure du mouvement, du changement tandis que les secondes montrent que le temps est davantage le résultat d'un ressenti de durée. Est ainsi mise à jour la principale dichotomie fréquemment évoquée à l'encontre de ce concept défini soit en tant que réalité objective absolue soit en tant qu'intuition (sensible) subjective. A partir de cette vision dualiste du temps, nous abordons la seconde section de ce chapitre qui consiste à expliquer l'intérêt d'une approche temporelle pour la compréhension de la construction et de l'évolution du rapport affectif.

Nous commençons notre démonstration en indiquant qu'il existe un décalage entre la pensée conceptrice et le fonctionnement au quotidien par les pratiques des espaces urbains notamment dû à des échelles de temps qui ne coïncident pas. Les élus, techniciens, maîtres d'œuvre etc. se représentent le temps selon des temporalités longues au regard de la permanence des formes urbaines auxquelles ils donnent lieu, tandis que les habitants/usagers, par la diversité de leurs usages, développent des temporalités variées davantage relatives à un temps court. La prise en compte du temps dans ces multiples temporalités entre celles des professionnels et celles des usagers nous conduit ensuite à réfléchir à un urbanisme de la chronotopie. Le temps est alors présenté comme un véritable matériau essentiel à la fabrique de la ville pour faire entrer la recherche de cohérence entre les temps des villes et les temps des individus en tant que véritable enjeu urbain. Pour y parvenir, il est nécessaire de confronter ces temporalités afférentes aux individus et aux lieux en s'intéressant particulièrement à la diversité des temporalités des lieux – édictés par les projets qui les sous-tendent lesquels lui attribuent une fonction et un niveau d'urbanité et d'historicité – et aux temporalités individuelles reconnues dans leurs parcours de vie, leurs pratiques de sociabilité, de travail, etc. en lien avec leurs systèmes de représentations. En d'autres termes, en abordant cette confrontation, nous ambitionnons de comprendre comment ces temporalités édictées par l'urbaniste sont redimensionnées par le vécu de l'expérience temporelle que réalisent les individus. Ce faisant, nous mettons en évidence notre hypothèse selon laquelle la diversité des interactions qui se produisent entre un individu et un lieu conduisent à la formation d'une relation affective. Ces interactions en ce qu'elles relèvent du domaine de l'imprévisible et de l'incertitude sont fortement corrélées aux dimensions temporelles inhérentes aux individus et aux lieux, justifiant ainsi la focale de notre recherche sur la dimension temporelle.

Section 1. De l'existence du temps à la conscience du temps et à sa perception par les individus

La difficulté de définir le temps que nous allons développer dans ce chapitre repose sur la variété des définitions de ce concept. La philosophie, la phénoménologie tout autant que la physique se sont essayés à déterminer la nature du temps. Néanmoins, il apparaît que ce concept ne se laisse pas délimiter aussi aisément et a conduit à de nombreuses apories. Nous retiendrons de ces diverses conceptions une opposition récurrente entre un temps objectif reconnu par les scientifiques comme une unité de mesure du mouvement et un temps subjectif relatif aux perceptions des individus, elles-mêmes dépendantes de phénomènes culturels.

1.1. Définitions du concept de temps

1.1.1. La conception du temps chez les philosophes

Le temps agit comme une obsession pour l'homme car il le confronte à sa propre finitude. Pour cela, il vit toujours ailleurs que dans le présent. Nous ne vivons pas dans le présent mais toujours aussi en souvenir d'un passé ou en se projetant dans un futur, alors que ce sont des « réalités » inexistantes (Saint-Augustin, 2005). « Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais bien ; mais si on me le demande, et que j'entreprenne de l'expliquer, je trouve que je l'ignore. Je puis néanmoins dire hardiment que je sais, que si rien ne se passait, il n'y aurait point de temps passé ; que si rien n'advenait, il n'y aurait point de temps à venir ; et que si rien n'était, il n'y aurait point de temps présent. En quelle manière sont donc ces deux temps, le passé et l'avenir ; puisque le passé n'est plus et que l'avenir n'est pas encore ? Et quant au présent, s'il était toujours présent, et qu'en s'écoulant il ne devînt point un temps passé, ce ne serait plus le temps mais l'éternité. Si donc le présent n'est un temps que parce qu'il s'écoule et devient un temps passé, comment pouvons-nous dire qu'une chose soit, laquelle n'a d'autres causes de son être, sinon qu'elle ne sera plus ? De sorte que nous ne pouvons dire avec vérité que le temps soit, sinon parce qu'il tend à n'être plus » (Saint-Augustin, 2005: 36).

Exprimer la nature du temps nécessite de se poser au préalable la question de son existence. S'ensuit l'interrogation sur la pertinence d'un découpage du temps en trois phases distinctes qui sont communément appelées le passé, le présent et le futur. Saint Augustin fait état d'un temps unique qu'est le présent à l'aide d'une démonstration de l'impossibilité de mesurer ce qui n'est point. Il ne peut concevoir le passé puisqu'il n'est plus, de même pour le futur qui n'est pas encore : « mais peut-être on pourrait dire avec vérité qu'il y a trois temps, le présent des choses passées, le présent des choses présentes, et le présent des choses futures. Car je trouve dans l'esprit ces trois choses que je ne trouve nulle part ailleurs : un souvenir présent des choses passées, une attention présente des choses présentes, et une attention présente des choses futures. » (Saint-Augustin, 2005: 47). Saint Augustin établit une

distinction entre les trois formes classiques du temps que sont le présent, le passé et le futur. Il évoque ces derniers comme des extensions du temps présent, lequel revêt différentes dimensions qu'il nomme ainsi le présent de l'avenir, le présent du passé et le présent du présent. Le présent est ainsi la seule dimension qui existe réellement en l'homme puisque ce sont par ses ressentis qu'il peut différencier les choses passées ou futures.

Si l'on poursuit ce raisonnement pour lequel il n'y a que le temps présent, est-il possible de parler de temps ? Nous rejoignons ainsi la pensée de Adde pour qui le temps n'existe pas et que nous pouvons fort bien vivre sans, hormis la nécessité de créer un temps conventionnel (Adde, 1998), celui-ci étant nécessaire au bon fonctionnement d'une société de ses individus afin de se représenter l'existence des choses simultanément ou successivement. En évoquant le temps de cette manière, nous ne faisons qu'approuver l'assertion selon laquelle le temps est une création de l'esprit humain. Certes, il est création mais une création qui se base, non sur une invention, mais sur une réalité qui est advenue, qui advient ou qui pourrait advenir (Adde, 1998). Le passé se fait présent au moyen des souvenirs, le présent se ressent dans les sensations et l'avenir existe au temps présent au travers des craintes ou espoirs que les hommes fondent sur celui-là. Si ces entités que l'on nomme passé et futur n'existent pas, elles existent néanmoins par leurs incursions dans le temps présent, qui fait qu'on ne peut les ignorer et, à travers elles, on ne peut dire que le temps n'existe pas, seulement qu'il n'a pas de consistance en dehors de l'homme qui le recrée par ses souvenirs, le fait exister par ses émotions, humeurs, sensations du moment et le fait advenir en se projetant par des attentes, des désirs, des craintes. Le présent du passé, c'est la mémoire, le présent de l'avenir, c'est l'attente, le présent du présent c'est la perception. Ainsi, par les émotions, le temps se révèle à l'individu en ce qu'une émotion heureuse donne à celui qui l'éprouve l'impression d'un temps qui s'écoule rapidement, qui avance plus vite qu'il ne le désire tant il souhaite profiter de cet instant. Si à l'inverse, l'individu est affecté par une émotion malheureuse, il développera alors une représentation du temps équivalente à celle d'un phénomène qui a tendance à s'allonger, à s'éterniser, manifestant chez l'individu une impression de temps qui ne passe pas, ou du moins pas assez vite pour ne plus faire face à cette émotion.

Aristote s'interrogeant sur l'existence du temps et sa nature avait pressenti cette conception du temps comme dépendant des affects de l'être (Aristote, 2002). Le temps est présent en tout être puisqu'il dépend d'une appréhension de l'âme. Si les temps passés et futurs n'existent pas parce qu'ils ne sont pas en dehors de l'être, peut-on dire que tout ce qui se déroule dans le temps présent se produit de façon simultanée ? Aristote qui distingue en l'âme deux sortes d'actions « achevée et inachevée » (Kelly, 2009: 9) préfigure les travaux d'Augustin qui voit en l'âme humaine des possibilités de distension, lesquelles permettent l'expérience du temps. Il s'agit de la perception qui permet d'appréhender le présent par les sens, de la mémoire qui appréhende dans le présent non pas les faits mais les images de ces faits par le biais des souvenirs, et enfin l'attente qui peut prévoir ou savoir qu'on ne prévoit pas les événements à venir à partir de ceux déjà présents. Saint-Augustin établit que l'expérience du temps n'est qu'une distension de l'âme humaine (Saint-Augustin, 1982). Le temps n'a pas d'être en lui-même, il n'existe que dans l'esprit et devient ainsi une dimension de l'être.

La phénoménologie husserlienne considère le temps, en écho aux pensées augustinienes, en des phases momentanées de la conscience que sont les trois moments du maintenant : la perception actuelle, la mémoire primaire et l'attente primaire. Le problème de la simultanéité est ici soulevé car « les deux théories figent les modes d'appréhension dans le maintenant » (Kelly, 2009: 4). Ces raisonnements qui tendent tous deux à ancrer le temps dans un présent sont le résultat de la complexité inhérente à la conceptualisation de l'existence du temps passé (qui n'est plus) ou futur (qui n'est pas encore). En tant qu'ils ne sont pas, il est difficile de les être exprimer ou de les expliquer et de pouvoir rendre compte de la conscience de la succession. Husserl reviendra donc sur son modèle des phases momentanées de la conscience en établissant à partir de 1907 une différenciation entre la rétention et la mémoire (Husserl, 1964). La mémoire doit être distinguée de la rétention nous dit Kelly en ce qu'elle est une forme d'attention active dirigée sur un objet passé tandis que la rétention est une conscience passive qui porte sur la phase écoulée de l'expérience consciente. Il explique de fait la conscience du passé et du futur comme les directions intentionnelles de la rétention. « Husserl parle presque exclusivement du *présent-vivant* de la conscience au lieu des phases momentanées de la conscience. Et il définit cette vie de la conscience selon trois moments inséparables qu'il convient pourtant de discerner : l'impression primaire, la rétention et la protention ». (Kelly, 2009: 7). Ces moments se substituent à ceux qu'ils avaient précédemment identifiés en les nommant : la perception actuelle, la mémoire primaire et l'attente primaire. Le fait de pouvoir distinguer un moment de rétention permet d'aboutir à l'élargissement du « maintenant », évitant ainsi le problème posé par la simultanéité et permet à la conscience d'atteindre l'objet de la perception dans une succession temporelle. « Dans le présent-vivant concret, la rétention accompagne l'impression primaire en apportant la conscience des phases de l'objet dans ses modifications continues pendant que celui-ci défile (Kelly, 2009: 7) ».

M. R. Kelly a voulu montrer en confrontant les travaux de Husserl sur la conscience du temps et ceux d'Augustin (relayant en les modifiant les recherches d'Aristote) que la conception du temps chez Aristote constituait avant Saint-Augustin et Husserl une excellente approche puisqu'il distinguait l'achevé et l'inachevé, soit la différence entre l'activité et le mouvement, par exemple comme le disait Aristote en ces mots « en même temps on voit et on a vu, on conçoit et on a conçu, on pense et on a pensé » (Kelly, 2009: 12). La façon dont l'esprit a conscience du temps n'était donc pas pour Aristote issue de la mémoire, mais davantage considérée comme un attribut du mouvement en tant qu'il est nommé, c'est-à-dire que le temps est le nombre du mouvement qui distingue un « maintenant » antérieur d'un « maintenant » postérieur. Peut-on alors en déduire qu'il y a dans cette conceptualisation du temps un traitement de la conscience de la succession ? La réponse pourrait se trouver dans sa manière de distinguer l'acte et le mouvement qui témoigne du besoin d'extension de la perception. La perception est ainsi un acte terminé en même temps qu'elle est un acte en cours de mouvement, ce qui traduit ici que la mémoire n'est pas la conscience d'un temps passé. Ainsi l'élargissement de la perception ne serait pas un fait de mémoire mais un fait de l'expérience du temps, tel que le conçoit ensuite Husserl. Quand Aristote affirme que les « maintenant » sont deux, il le fait en distinguant les actions achevées et inachevées qui lui permettent de saisir le mouvement en tant que celui-ci selon qu'il commence ou qu'il s'achève autorise à obtenir une conscience de la succession du temps. Husserl, en reconnaissant

l'activité de rétention reconnaît que la conscience s'exprime en « un jeu de présence et d'absence » (Kelly, 2009: 11) permettant de se souvenir d'un moment passé. Tous deux, plutôt l'un s'inspirant de l'autre, ont mis en évidence le fait que la conscience du temps ne peut être que si nous sommes en mesure d'avoir une conscience du passé. Autrement dit, sans extension de la conscience au-delà du maintenant, la conscience de succession n'est pas et n'autorise pas à penser les objets dans leur différentes phases temporelles et encore moins à s'en souvenir par le fait de la mémoire. Ces démonstrations philosophiques et phénoménologiques nous montrent que le temps a avant tout été analysé par Aristote comme la perception de succession, d'un moment à un autre séparé par un mouvement. Tandis que pour Husserl, le temps passé ou futur est lié à la direction intentionnelle de la conscience entre rétention et protention. « D'ailleurs le philosophe Husserl avait insisté, dans ses *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, sur le fait que la durée est un élément de la 'représentation' ou 'perception' proprement dite, un élément qui réclame une sorte de retour de l'expérience sur elle-même, afin que la durée, même s'il s'agit d'une durée concrète et particulière, soit identifiée comme un laps de temps compris entre deux bornes. » (Barreau, 1996: 40).

Bachelard s'oppose à cette conception de la durée comme une continuité (Bergson, 1917) telle que la mentionne Bergson car selon lui cette durée est factice, elle ne sert qu'à lisser nos activités quotidiennes mais la réalité, elle, est faite d'instantanés survenant à des rythmes différents, parfois même se superposant, créant une certaine épaisseur au temps (Bachelard, 2001). Par conséquent, le temps est difficile à penser et à saisir parce qu'en le faisant, nous le soustrayons à son essence même qui est la succession des choses et des événements. D'autres philosophes tels Heidegger ou Kant se sont interrogés sur l'origine du temps, notamment pour savoir s'il est dépendant ou indépendant de la conscience humaine.

Heidegger ne conçoit l'existence du temps que parce qu'il est indissolublement lié à l'être. C'est seulement par le biais de l'homme que l'on peut appréhender ce qu'est le temps et inversement c'est par le temps que l'on peut remonter à l'essence de l'homme. Ainsi comme le souligne Adde, le temps de Heidegger ne se divise pas en temps objectif et temps subjectif puisqu'il n'est pas un fait de conscience (Adde, 1998). En revanche, puisqu'il fait partie de la nature de l'homme, il est propre à chaque être. Pour Heidegger, exister n'est pas seulement être là et vivre, mais c'est être conscient d'être là, d'avoir été et d'avoir à être, pour finalement cesser d'être. Kant exprime l'idée que le temps qu'il soit réalité objective ou subjective existe bien avant que les hommes en fassent l'expérience, car les phénomènes ne peuvent être envisagés autrement que dans un rapport de succession ou de simultanéité. Or comme le fait de le définir comme objectif ou subjectif dépend de l'expérience qui en est faite, cela prouve selon lui que le temps est *a priori* et non issu de l'expérience. De la sorte, "le temps est la condition formelle *a priori* de tous les phénomènes en général » (Kant, 1997a: 128). A l'instar de l'espace que nous avons déjà présenté en suivant les écrits de Kant, le temps n'est pas un concept empirique qui dérive d'une expérience, il est toujours déjà-là en amont. Le temps et l'espace représentent les formes *a priori* de l'intuition sensible. Le temps est la condition générale de la possibilité des phénomènes, au même titre que l'espace, il constitue un fondement indispensable pour distinguer la simultanéité de la succession. Le temps est alors

une représentation nécessaire à nos intuitions pour distinguer qu'une chose existe en même temps qu'une autre ou dans des temps différents. Il ne peut donc être une chose qui existe en soi mais bien l'un des fondements qui nous permet de saisir les phénomènes. « C'est en lui seulement que toute l'effectivité des phénomènes est possible. Ces derniers peuvent être soustraits tous ensemble, mais il ne peut lui-même (comme condition générale de leur possibilité) être supprimé » (Kant, 1997a: 126). Ces écrits montrent bien que l'espace et le temps ne peuvent pas ne pas être considérés car aucune expérience ne peut être sans s'inscrire dans un temps et dans un espace. Kant évoque le temps comme une idéalité transcendante pour bien insister sur la non réalité empirique de ce concept de temps, il n'est réel qu'en ce qu'il recouvre la forme réelle de l'intuition intérieure. Il faut donc le considérer non pas comme un objet mais comme un mode de représentation, « il n'est pas attaché aux objets eux-mêmes mais seulement au sujet qui les intuitionne » (Kant, 1997a: 130). Le temps ne peut être une détermination d'un phénomène extérieur, il est l'intuition que nous avons de nous-mêmes. Notre intuition des phénomènes nous livre la représentation de ces phénomènes et non pas ces phénomènes en eux-mêmes car nous ne pouvons pas les connaître dans leur nature même, étant donné qu'ils n'existent que par notre perception. Nous ne les connaissons que par notre mode de les percevoir dont le temps et l'espace en sont les formes pures et la sensation, la matière. Ces formes que sont l'espace et le temps sont nommées intuitions pures car nous ne pouvons les connaître qu'*a priori*, c'est-à-dire avant toute perception en tant que c'est par elles que nous percevons. La sensation, à l'inverse se forme *a posteriori* et entre dans le champ de la connaissance, laquelle ne peut donc être absolue puisqu'elle sera nécessairement donnée par le biais des formes de l'espace et du temps par lesquelles nous intuitionnons les objets.

Heidegger considère, comme le fait Kant, le temps comme un élément que détermine l'être, pouvant « servir de cadre aux événements du monde », ou comme « quelque chose qui se déroulerait quelque part dans la conscience » (Heidegger, 2006: 462). Il distingue le temps comme une forme constitutive de l'être même du Dasein, c'est-à-dire qu'il ne reconnaît pas l'existence du temps mais en revanche il pose le fait que l'être ne peut être dans son entièreté sans le temps. Autrement dit le « Dasein temporalise son être en tant que temps » (Heidegger, 2006: 462). Si pour Kant, le temps est une intuition pure qui nous permet de percevoir les phénomènes dans leurs simultanités ou dans leurs successions, pour Heidegger, cette forme pure apriorique rend possible l'être dans le temps qu'il constitue lui-même. Ces auteurs s'accordent sur la non-existence du temps puisqu'il ne peut être déterminé comme une chose qui existe en soi objectivement. Kant nous dit que « Le temps est donc purement et simplement une condition subjective de notre (humaine) intuition » (Kant, 1997a : 129), quand Heidegger considère les individus « libres de temps » puisque c'est eux qui le déterminent. Ils ne peuvent, d'après ce philosophe être dans le temps que dans la mesure où leur être est dévoilé comme nature pure puisque « ils ne font rencontre que 'dans' le temps que nous sommes nous-mêmes. » (Heidegger, 2006: 462). Ainsi, les phénomènes n'adviennent temporellement qu'en ce qu'ils font parties du temps que nous déterminons nous-mêmes dans notre Dasein. Comme Heidegger le souligne, le Dasein se présente dans la structure d'être du souci. Le souci étant cette faculté d'être hors de soi en quête de quelque chose, dans sa préoccupation. Le Dasein se préoccupe ainsi de son propre être. L'être est ainsi toujours en quête de ce qu'il n'est pas encore. Le sens du souci se retrouve dans ce cheminement soucieux

vers le sens de son être qui reste « toujours inachevé » aussi longtemps qu'il est. L'entièreté de l'être se rapporte alors au fait d'avoir toujours quelque chose devant soi, qui n'est pas encore, qui est en attente. Il semble donc impossible pour l'être de saisir son entièreté car, son étant ne peut lui être donné en entier, il ne peut l'atteindre que lorsque survient la mort et le Dasein est alors achevé. « Lorsqu'il atteint l'entièreté de soi-même et précisément au moment même où il l'atteint, il devient ce qui n'est plus Dasein ; son entièreté le fait s'évanouir » (Heidegger, 2006: 446). Le Dasein se définit comme une quête de soi-même ne pouvant jamais être connue au préalable mais pouvant s'appréhender par une saisie phénoménale à condition que la structure de l'entièreté du Dasein soit élaborée. En d'autres termes, si la mort est interprétée phénoménologiquement comme un phénomène dont la détermination est constitutive du Dasein, alors l'être peut éprouver dans son entièreté cet être-soi du Dasein. L'être du dasein est présenté comme un souci et la mort n'est pas ce quelque chose qui resterait en attente, elle précède donc le dasein aussi longtemps que celui-ci est possible. De fait la mort « *constitue par avance l'entièreté du Dasein*, de sorte que ce n'est qu'à partir de cette entièreté que l'être possède, à chaque fois, des parties, c'est-à-dire des manières d'être possibles » (Heidegger, 2006: 452). La mort est donc un rapport, le rapport de l'être à un être-possible. L'être le plus propre qui est atteint à « l'extrême fin » (Heidegger, 2006: 453) n'est pas la mort puisqu'il n'existe pas de mort en général mais ma mort, mon « je suis » (Heidegger, 2006: 453) le plus propre car je suis ma mort. « Cette certitude que j'ai de mourir un jour est la *certitude fondamentale du Dasein lui-même* ; c'est un énoncé dans lequel se dit véritablement le dasein alors que le *cogito sum* n'en a que l'apparence » (Heidegger, 2006: 457).

De fait, le temps est constitutif de l'être puisqu'il le détermine lui-même et le distingue dans ses différents modes d'être du Dasein. En d'autres termes, le temps est une dimension inhérente à la construction du soi de l'individu puisque l'essence de l'existence de l'être est dans sa temporalité, dans sa capacité d'habiter le temps, de s'ouvrir aux possibles et aux projets à réaliser. Le temps en tant que dimension intrinsèque de l'être mérite que l'on s'y arrête tout particulièrement lorsque l'on souhaite comprendre la place de l'individu dans l'évolution du rapport affectif au lieu.

1.1.2. Le temps instrument de mesure de la physique

Nos interrogations sur ce concept s'orientent ensuite vers les définitions propres à la physique qui le considère comme un outil de mesure du mouvement et de la transformation. En physique classique (Galilée, Newton) le temps est un paramètre t (équivalent à un nombre réel), exprimé sous différentes formes, que ce soit l'accélération, la vitesse etc. Einstein s'interroge ainsi sur l'existence du temps. Selon ce physicien c'est à partir du moment où il y a un phénomène selon la formule « *le phénomène génère son temps et son espace* » que l'on peut concevoir l'existence du temps qui n'existerait alors que s'il y a mouvement d'un corps. Ce temps t est donc utilisé pour décrire et mesurer le mouvement d'un corps ou d'un objet dans l'espace. Ainsi la perception physique du temps considère que « pour atteindre le temps, ne pourrait-on considérer que le mouvement, c'est-à-dire un ordre de succession entre les positions d'un mobile dans l'espace » (Chenet, 2000: 19). Indéniablement, pour ce qui est de la

physique, le temps se trouve être lié à l'espace, ce dernier permettant de positionner les différentes phases du mouvement.

Le temps devient ainsi une grandeur mesurable que l'on figure par un axe fléché permettant de positionner un point, celui-ci se situant toujours avant ou après un autre point. Le temps est considéré comme continu et pour cette discipline s'écoulant toujours dans le même sens, soit du passé vers le futur. « D'où les 3 aspects par lesquels le temps physique s'offre à une considération systématique : 1) la mesure du temps ; 2) la topologie du temps et la métrique de l'espace-temps ; 3) la flèche du temps » (Barreau, 1996: 77). Aristote considérait également que le temps était ce qui permettait de penser le mouvement. Il s'interroge de fait sur la notion d'instant en tant que celui-ci serait ou non une partie du temps puisqu'il distingue le passé de l'avenir. Il en résulte qu'il ne voit pas de limite dans le temps, seul l'esprit peut donner acte à l'instant présent, faisant alors apparaître le temps comme « nombre », pris dans un sens ordinal (comme l'on fait mention de la troisième heure du jour) et éventuellement comme « mesure », si l'on peut faire correspondre à cet instant la fin d'une période d'un mouvement, ou un instant caractéristique de cette période (naturelle ou artificielle) (Barreau, 1996: 11). Le temps est abordé par la succession des mouvements et cette succession de mouvements ne peut être perçue qu'au travers des instants. C'est de là qu'Aristote découle son principe d'antériorité et de postériorité puisque le temps est perçu à partir de ce rapport qui structure notre expérience. Aristote voit le temps comme un nombre capable de mesurer ce mouvement entre l'avant et l'après. « Le concept aristotélicien du temps qui le fait considérer en tant que nombre » a saisi quelque chose d'important, puisque la durée n'est plus liée dans ce concept à un processus particulier, et que les relations d'avant/après s'inscrivent dans une durée universelle » (Barreau, 1996: 45). Néanmoins la durée universelle ne peut se réduire à la somme de toutes les durées, ce que souligne Chenet lorsqu'il s'interroge sur le statut du temps en tant que milieu abstrait de toutes les durées, soit comme un cadre universel de mesure des durées (Chenet, 2000). Il aboutit finalement à un questionnement sur la mesure du temps, sur la possibilité ou non de le faire. Il importe de pouvoir le dissocier du mouvement pour le laisser ainsi apparaître en tant que nombre capable de mesurer la lenteur ou la rapidité de cette succession qu'incarne le mouvement. (Chenet, 2000). Le philosophe Husserl (1964) avait insisté dans ses *Leçons sur la conscience intime du temps* sur le fait qu'il est indispensable de différencier perception proprement dite du mouvement de sa durée qui en est un élément de représentation. Néanmoins, le mouvement est ce qui a permis à Einstein de démontrer que le temps est relatif au mouvement de toute chose, de tout événement ou de tout être. « Pour qu'il y ait mouvement, il faut « quelque chose » qui puisse être en mouvement. Ce « quelque chose » pour Husserl c'est la conscience, pour Heidegger, c'est l'Etre ou le Dasein, pour Einstein ce sont tous les objets ayant une réalité physique : être humain, mais aussi fleur, pierre, univers...même si ces derniers n'ont pas conscience du temps, ils ont un temps qui leur est propre. Il n'y a pas de temps infini, indéfini ou a priori, il y a le temps de chaque chose, il n'y a rien d'autre. » (Adde, 1998: 29).

Ainsi mises en parallèle, ces trois acceptions de ce qui « fait » le temps, il ressort que le temps ne peut exister indépendamment de quelque chose, ce qui serait une sorte d'indice pour indiquer que le temps n'a pas d'existence en dehors de ce à quoi il se raccroche. Ces diverses

théories sur le temps qui ne semblent pas s'accorder, sans pour autant que cela en empêche une quelconque mesure - que celui-ci soit reconnu d'ordre psychologique (phénoménologie) ou d'ordre physique (cosmologie) - font persister l'interrogation sur l'existence du temps. Il apparaît à la fois subjectif, objectif, ou même transcendantal comme l'exposait Kant. Peut-être est-ce parce que sa réalité est autre ou qu'elle mêle toutes ces acceptions, conduisant à penser que le temps est propre à l'homme en ce qu'il le confronte à son existence. « On peut en déduire que le temps n'existe pas véritablement comme absolu, mais qu'il existe des temps, plus ou moins cohérents ou conflictuels entre eux. » (Baudelle et Regnauld, 2004: 161).

Le temps serait donc nécessairement subjectif, ce qui exclut toute réalité du temps, il ne serait qu'une métaphore ou un concept pour la notion de durée (Adde, 1998). Le temps objectif des sciences naturelles ne peut, selon Husserl, définir ce qu'est le temps puisqu'il tient la conscience humaine pour condition suffisante de l'existence de ce dernier.

1.2. De la perception culturelle du temps à sa représentation et son expérimentation par les individus

Le temps ne serait peut être que le ressenti des hommes d'une certaine durée, c'est ce qu'avance Bergson (1917) lorsqu'il affirme dans son *Essai sur les données immédiates de la conscience*, que le temps n'est au mieux qu'« un fait de conscience ». Ce faisant, il se positionne clairement en précisant que le temps est le fruit d'une invention de l'esprit humain. Le temps n'est pas quelque chose qui existe en soi, il possède un statut téléologique en tant qu'il est une intuition de l'homme dont la finalité est la perception des phénomènes. Le temps s'exprime chez l'individu par le ressenti d'une certaine durée, par la conscience de l'écoulement, du mouvement ou de l'évolution des choses ; devrait-on alors parler de temporalité et affirmer que chaque chose possède une dimension temporelle, mais que de tous les êtres, l'homme est le seul à éprouver des regrets ou projeter des espoirs dans les dimensions passées ou futures de ce temps qu'il se construit finalement lui-même.

Le temps se distingue alors aussi bien en tant que durée abstraite qu'en tant que durée vécue. « Bergson emploie le mot de « durée » en trois sens au moins : tantôt, elle est ce qui subsiste en moi à titre de vécu, ce qui, comme intérieur à la conscience individuelle, est effectivement senti [...] tantôt elle est l'expérience effective d'un *mouvement vivant* ; tantôt elle est l'essence absolue de l'univers entier » (Chenet, 2000: 105). La notion de temporalité permet de faire le distinguo entre un temps cosmique et abstrait et un temps ordonné et concret, déployé par la conscience humaine. Heidegger n'évoque-t-il pas l'être « comme processus de temporalisation » insistant sur le fait que le temps n'a pas d'existence en dehors de celle de l'individu. L'un et l'autre sont liés en ce sens que c'est l'être par son Dasein qui fait être le temps tout comme le temps permet à l'être de se penser. La temporalité ainsi que la définissent J. Lévy et M. Lussault recouvre « l'ensemble des usages et des expressions dans une existence des métriques du temps » (Lussault, 2003g: 900), c'est-à-dire que le temps n'est pas autre chose qu'un mode pour penser la succession et la durée de nos pratiques. L'individu se caractérise ainsi par une temporalité qui lui est propre en fonction de son avancée dans la vie

et de sa connaissance des lieux en termes de durée. La temporalité exprime la notion de temps comme réalité vécue. Les lieux se définissent également par des temporalités qui sont le reflet d'évolutions historique, urbanistique qu'ils ont connu et des dynamiques quotidiennes inhérentes à la ou les fonctions qu'il abrite. D'une certaine manière, le futur en tant que temps qui n'est pas encore, revêt quasiment toujours une vision d'idéal car il est associé à l'espoir d'une situation meilleure ou tout au moins d'une situation qui réponde à des attentes précises. Ce qui n'est pas le cas du passé, qui du fait qu'il n'existe plus et de l'impossibilité de modifier ce qui a été, est largement connoté par le regret ou à l'inverse par l'exacerbation des bons souvenirs. La perception du temps semble ainsi indéniablement liée aux affects qui permettent de révéler le temps en tant que ressenti.

Comme le remarque M. Merleau-Ponty : « Ne disons plus que le temps est une « donnée de la conscience », disons plus précisément que la conscience déploie ou constitue le temps » (Merleau-Ponty, 1944a: 474). Paquot a traduit également cette idée en précisant que c'est notre présence au monde qui institue le temps : « Il n'existe pas sans nous, sans nos faits et gestes [...] c'est cette présentification qui ouvre l'être à la temporalité et ainsi dote la temporalité d'une consistance appréciable, saisissable » (Paquot, 2001). L'expérience du temps est en réalité l'expérience de l'âme, de la conscience, il faut donc pour rendre possible une expérience de temps « que la conscience soit capable d'attente et de *mémoire*. » (Chenet, 2000: 89). L'expérience temporelle se présente comme une expérience psychologique puisque les individus « éprouvent » ou « ressentent » le temps en fonction de l'état mental et émotif dans lequel ils sont au moment de tel ou tel événement.

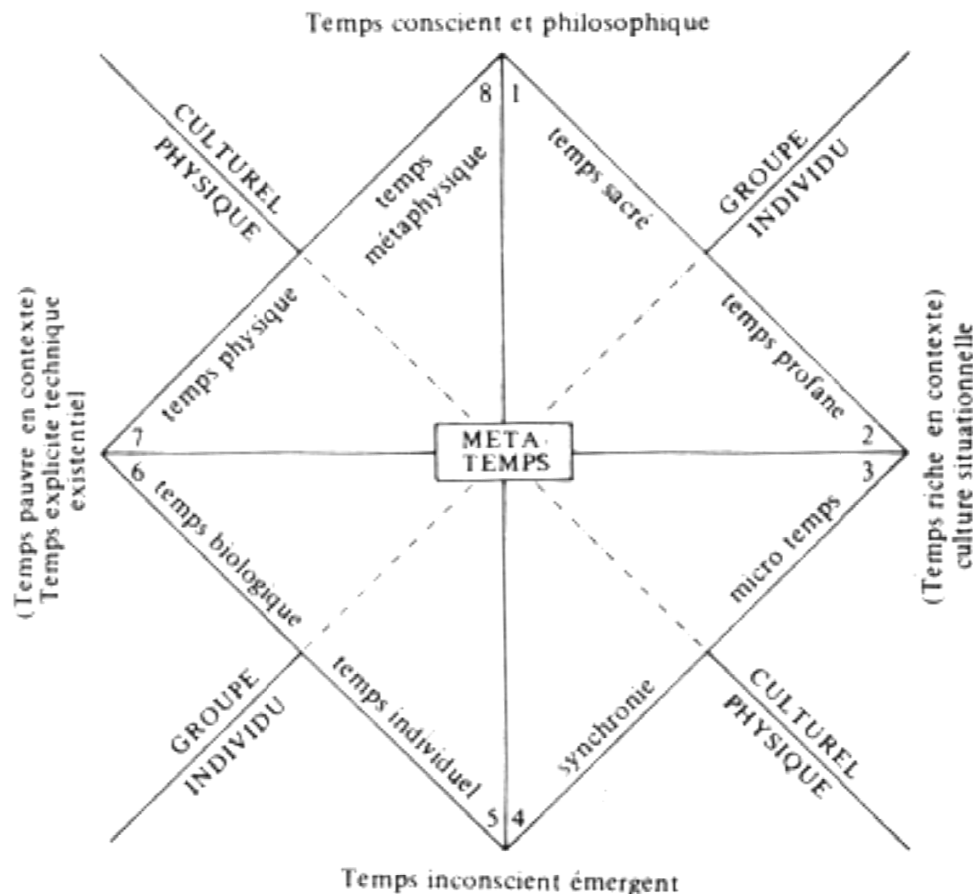
La représentation du temps est intrinsèquement liée à la dimension culturelle des sociétés (Hall, 1984: 12). La culture occidentale a notamment pour spécificité d'établir cette scission temps quotidien, temps scientifique. Dans son ouvrage, intitulé *La danse de la vie, Temps culturels, temps vécu*, Hall aborde l'expérience intime du temps pour déterminer de quelle manière ce concept s'exprime, tant consciemment qu'inconsciemment, puisque effectivement le temps se structure de façon différente selon les cultures (Hall, 1984). Alors même qu'il est bien souvent une des bases du fonctionnement des sociétés, ce concept mérite de vastes explorations sur la façon dont il est appréhendé par les hommes individuellement et par les individus les uns envers les autres. Une des principales manières d'aborder le temps est le langage puisque « le propre du langage est de se situer dans le temps et d'en exprimer toutes les nuances » (Chenet, 2000: 138). Hall a également remarqué que la perception du temps n'est pas la même selon que l'individu l'exprime en mot ou en comportement : « Les mots sont le moyen de communication des hommes d'affaires, des hommes politiques et des dirigeants qui gouvernent notre monde, et tous exercent en fait un pouvoir. Les mots deviennent ainsi l'instrument d'un pouvoir. La part non-verbale du système de communication, celle du comportement, est le patrimoine de tout individu, et constitue un fond culturel qui le guide dans toutes les situations qu'il rencontre dans la vie » (Hall, 1984: 12). Finalement la compréhension du temps pour Hall consiste en une approche de la culture d'une société, c'est un moyen de l'appréhender. Il interprète le temps via les mots et les comportements des individus, affirmant dès lors son positionnement établissant que celui-ci est nécessairement

relatif à une construction humaine, elle-même variant d'une culture à l'autre. Il évoque ainsi la structuration et la signification particulières du temps propres à chaque culture.

Par une approche faite d'observations et d'analyse de discours, il parvient à mettre en évidence un décalage entre le temps tel qu'il est conçu et le temps tel qu'il est vécu. Cette constatation reflète différentes catégories de temps auxquels les individus participent et c'est en s'appuyant sur la construction d'un mandala que Hall fait apparaître les relations entre ces différents types de temps (Cf. figure 6, p. 199). Il souhaite ainsi dénoncer la vision simpliste du temps comme réalité simple et linéaire et mettre de fait en opposition les natures particulières des temps et leurs relations mutuelles. Il recourt à ce type de classification par mandala car selon lui il constitue le meilleur moyen de faire ressortir des relations paradoxales au sens où elles se complètent et se contredisent à la fois ou pour faire ressortir des paires ou ensembles de faits dissemblables dont on saisit intuitivement la relation, même sans les avoir associés, reliés ou combinés en un seul système. Ainsi le mandala proposé par Hall comprend quatre paires complémentaires : le temps individuel/le temps biologique ; le temps métaphysique/le temps physique ; le temps sacré/le temps profane ; le micro temps/la synchronie. Le mandala permet de mettre en évidence leurs natures particulières car il est ainsi suggéré de comprendre chaque type de temps en fonction de ses propres règles et non en essayant de lui appliquer les principes propres à un autre. Constater les différences entre ces quatre paires de temps qui pourtant sont liées s'avère être une visée plus enrichissante quant à la compréhension des types de temps que l'on regroupe sous l'appellation méta-temps comme entité abstraite construite à partir des nombreuses théories et discussions sur la nature des temps.

Le temps biologique constitue la mesure interne du temps par le corps pour que celui-ci se trouve en phase avec son environnement. L'alternance du jour et de la nuit, des saisons, des marées s'établissent comme les premiers rythmes auxquels s'adaptent la vie humaine et non humaine et se crée une harmonie souvent non consciente entre rythmes et cycles extérieurs au corps et ceux qui lui sont internes. Une relation particulière se noue entre ce rythme biologique et le temps individuel au sens où ils sont tous deux propres à chaque individu qui perçoit selon son état émotionnel et psychologique tout en étant est nécessairement sous l'influence des variations d'un environnement. La seconde paire de temps identifiée par Hall est le paradoxe du temps physique que l'homme a cherché à mesurer et à calculer en fonction du déplacement du soleil et le temps métaphysique fondé sur la culture et la vie quotidienne. Le micro temps et la synchronie forment la troisième paire de types de temps qui se démarque par sa découverte plus récente. Le micro temps se situe au niveau de la culture primaire auquel les individus s'adaptent sans nécessairement en avoir conscience tandis que la synchronie est la considération du temps en tant qu'adaptation à un rythme. Enfin le temps sacré ou aussi temps mythique correspond à un temps imaginaire que l'on différencie du temps ordinaire, du temps quotidien que l'on nomme le temps profane soit celui qui désigne l'écoulement des minutes, des jours et des semaines. Néanmoins, cette manière de décompter le temps se trouve également liée au temps sacré de sorte qu'il déteint un peu sur lui, ce qui explique que peu de changements soient tolérés dans le système de temps comme ce fut le cas lorsqu'il fallut prendre en considération les années bissextiles.

Figure 6 : Les différents types de temps ; Carte du temps (Source Hall, 1984, p.27)



Note : Pour considérer des systèmes complémentaires, il est nécessaire de mentionner le méta-temps, niveau auquel se situent les concepts intégrant toutes ces dimensions de temps.

Le temps ne se présente donc pas comme une réalité simple, ces différentes conceptions du temps font référence à différents rythmes et phénomènes et indiquent que notre conception occidentale du temps est propre à notre culture et n'est pas universellement admise. Pour preuve, dans l'une des réserves étudiées par l'auteur, il n'existe pas de terme pour dire « demain » ou « hier » seulement des mots qui désignent un avant et un après, la tribu des Hopi ne conjugue pas ses verbes comme c'est le cas dans la plupart des cultures mais utilise des mots qui désignent un état. Et si les Hopi devaient parler du temps, ils diraient très certainement que c'est une danse en tant que celle-ci est le seul rythme significatif de leur culture. A l'inverse, le temps occidental est un temps linéaire, objectivé, voire morcelé. Cette

conception donne l'impression que le temps peut être quantifié (gagné ou perdu), maîtriser et contrôler (planification-vérification-correction). Ainsi par exemple, le recours à la démarche de projet pour concevoir des espaces indique une volonté d'appropriation de celui-ci en anticipant les réalisations que l'on souhaiterait voir accomplies. La projection spatiale se présente au même titre que la projection temporelle comme les deux phases essentielles de tout projet, la première nous dit Boutinet reste à un certain niveau de généralité parce que situé en phase d'avant-projet tandis que la seconde contribue à rendre plus concret l'objet façonné « par un mixte de projection spatiale affinée et de projection temporelle ». Le projet, tel que le définit Boutinet marque ainsi « le passage de l'abstrait au concret, du flou au précis au travers de la distinction conception-réalisation » et est lié à une intention que l'on envisage de concrétiser et une fois la réalisation effectuée il cesse alors d'être projet (Boutinet, 1990: 179). L'espace, le temps, le projet sont des dimensions construites par l'homme pour se façonner lui-même tout en bâtissant son environnement, ce qui n'est pas sans rappeler la conférence d'Heidegger (Cf. Chapitre 1) pour qui l'homme est parce qu'il bâtit et pour autant qu'il bâtit. Hall insiste en effet sur les différentes conceptions du temps entre les sociétés en soulignant qu'il s'agit d'une dimension construite puisque les individus perçoivent le temps en fonction de ce qu'on leur a appris, soit de ce qu'ils ont reçu par leur éducation et leur culture. « Au niveau d'une micro analyse, on peut dire qu'il existe autant de type de temps différents que d'être humains sur cette terre. Mais nous, Occidentaux, considérons le temps comme une entité unique - une conception fautive, qui ne correspond à aucune réalité. » (Hall, 1984: 23). Dans les cultures occidentales la tendance est à « l'enterrement » du passé, à le considérer comme lointain, comme de l'histoire ancienne provoquant alors une accélération du temps présent. Cette perception du passé est tout autre dans les pays du Proche-Orient où au contraire c'est le passé qui donne sens au temps présent.

Même si avec la globalisation un « temps-monde » se met en place il n'en demeure pas moins que chaque société en fonction de sa culture a une perception du temps qui lui est propre. Chaque société se projette ainsi conjointement dans le temps et dans l'espace pour se façonner, concrétisant alors une certaine façon d'habiter (Boutinet, 1990). Ce qui témoigne de la non-existence du temps en tant que donnée objective si ce n'est celle sur laquelle s'est accordée l'humanité en s'appuyant sur un système d'année, divisée en mois, divisés en semaine puis en jours, lesquels se divisent en heures et enfin en minutes pour atteindre la seconde. Cette création d'un temps objectif en commun n'est selon Nietzsche « qu'une des modalités culturelles d'appréhension de la temporalité, le temps linéaire n'étant que l'artifice mathématique nécessaire à nos manipulations scientifico-techniques » (Chenet, 2000: 93).

Ces différentes perceptions du temps selon les sociétés conduisent à développer des rythmes de vie très variés d'autant que les temps individuels à forte dimension subjective méritent d'être investigués en profondeur si l'on souhaite mettre au jour les liens entre le type de relation au temps et l'état émotionnel éprouvé par l'individu. Et au-delà de ses facteurs physiologiques lesquels donnent des appréhensions variées du temps, il ne faut pas négliger le facteur environnemental qui agit sur les divers modes de perception du temps puisque chaque lieu est l'expression d'une temporalité.

1.3. De la multiplicité des formes d'appréhension du temps à ces différentes perceptions par l'individu

Dans la culture occidentale, nous distinguons le temps de la vie quotidienne et le temps scientifique, ce qui provoque une scission entre le temps subjectif et le temps objectif, entre le temps vécu et le temps physique. De fait, la grande majorité des travaux sur le temps relève une opposition omniprésente entre le temps objectif et le temps subjectif, laquelle se traduit par une opposition entre un temps scientifique et un temps de l'individu (temps vécu) que l'on évoque en parlant de la mesure du temps par les horloges et de l'autre côté de l'écoulement du temps, de la fuite du temps ressentie par les individus. Cette dichotomie de la vision du temps le scinde en un temps de la vie quotidienne et un temps de la connaissance scientifique tel que le mentionne H. Barreau dans son ouvrage synthétique sur le temps « une scission entre le temps objectif (infini) et le temps subjectif (fini), entre le temps physique et le temps vécu » (Barreau, 1996). Certains évoqueront cette distinction en parlant de temps absolu qui se positionne en « confrontation » avec le temps relatif. Le premier se rapporte au temps appelé réel, il est reconnu pour signifier la durée. Le second, celui que l'on nomme temps relatif constitue, quant à lui, une mesure sensible de la durée précédemment définie. Le temps largement reconnu dans sa dimension objective, ne peut être caractérisé de la sorte puisque c'est un temps crée et donc subjectif, qui correspond d'une certaine manière à une dimension supplémentaire de l'espace, la quatrième, qui permet de mieux situer une chose ou un événement. Cette opposition presque omniprésente dans les nombreux écrits sur le temps se traduit bien souvent par un questionnement sur l'existence même du temps, questionnement qui tente de déterminer si le temps existe *a priori* en dehors de toute chose ou s'il est issu de l'expérience.

Ricoeur (1991) s'est confronté à cette difficulté de rendre compte dans un même concept de ces multiples acceptions du temps et c'est ainsi qu'il a mis en évidence « l'inscrutabilité du temps (au sens de sa non-représentabilité ou du manque de maîtrise de la pensée sur le temps, dont on fait partie et qui nous entoure) » (Adde, 1998: 58). Selon Ricoeur, le temps n'existe qu'à partir du moment où il est raconté, sa création se fait dans le récit (Ricoeur, 1991). Cette invention du temps-raconté est un tiers-temps ajouté au temps objectif et au temps subjectif parmi lesquels il ne peut se positionner sur la validité de l'un plus que de l'autre. « Le temps raconté est comme un pont jeté par-dessus la brèche que la spéculation ne cesse de creuser entre le temps phénoménologique et le temps cosmologique » (Ricoeur, 1991: 439). Par son ouvrage intitulé *Sur la nature du temps*, A. Adde propose de résumer ce qu'est la nature du temps en insistant bien sur le fait qu'il apparaît que le temps dit objectif n'est en fait qu'un temps de convention tandis que le temps subjectif est un temps intime et personnel qui varie selon les individus quand bien même ils ont la même façon de le « mesurer » (Adde, 1998). Dans le premier cas, il est relatif à la société dans laquelle la convention collective est mise en œuvre et dans le second cas, il est relatif à l'individu qui le perçoit. Autrement dit, le temps accepté pour l'une, l'autre, ou les deux de ces considérations doit être compris en lien avec celui ou ceux qui le perçoivent.

L'homme a ainsi développé sa conscience du temps qui passe en inscrivant des faits et événements marquants dans une Histoire, créant nécessairement une division du temps par la conception d'une chronologie qui découpe le temps en périodes plus ou moins longues. Il y a derrière cette chronologie l'idée d'un classement qui place les événements sur une frise. La question qui se pose est de savoir quels sont les critères qui permettent de définir les périodes qui « fabriquent » cette chronologie. Ils renvoient certainement à des notions de permanence/rupture pour témoigner de ce qui change ou non, aux idées de causalité, de conséquences et d'effets ou encore à la différenciation temps court/temps long qui indiquent que les événements n'ont pas le même retentissement. Ce retentissement étant nécessairement différent selon que l'on considère un impact immédiat (l'événement vécu par l'individu) ou l'impact à l'échelle d'une génération, d'une société voire d'une civilisation. En confrontant les temporalités individuelles aux temporalités urbaines, seront soulignés les rapports qu'entretiennent les individus aux lieux, soit la manière dont ils expérimentent le temps au regard de leur propre vécu temporel et de la temporalité inhérente du lieu. Le temps de l'histoire est associé à la vie des sociétés, des civilisations et des cultures (Chenet, 2000: 148). Chaque société a un rapport complexe avec le temps puisque toute société a une histoire qu'elle ne peut ignorer, seulement choisir de la mettre ou non en valeur, de la communiquer, de l'expliquer etc., mais la société se projette également dans un devenir comme une sorte d'idéal à atteindre, tout cela pendant qu'elle vit ce temps au travers de la vie sociale. Ainsi, que nous l'avons précédemment souligné, Hall pense que le temps n'est pas en soi si ce n'est en fonction d'un environnement, d'une culture. C'est une manière pour lui de signifier son désaccord avec les théories précédemment élaborées par les physiciens qui le définissent comme une variable sans variation, ce qu'il considère comme « une conception fausse, qui ne correspond à aucune réalité » (Hall, 1984: 23). Il croit en effet en la thèse selon laquelle il existerait autant de temps que d'individus sur Terre, ce qui le différencie des philosophes qui tentent de déterminer la nature du temps entre objectivité et subjectivité.

Nietzsche ou Leibniz considéraient, quant à eux, que le temps comme l'espace ne sont que des ordres de succession entre les phénomènes (Barreau, 1996). La question qui se pose alors est de savoir dans quel type d'ordre se succèdent ces événements ou phénomènes. S'agit-il d'une linéarité dans laquelle, le temps suit un écoulement où le passé détermine le présent qui lui-même détermine le futur ? Ou alors « l'avenir, dans son imminence, ne cesse pas d'advenir pour refouler le présent dans le passé et, partant, placer la source du temps en avant, à l'opposé de la direction où se trouve l'origine du devenir des choses ? » (Chenet, 2000: 36-37). Le seul fait de pouvoir considérer que le temps peut s'écouler dans deux sens diamétralement opposés témoigne de la relativité de l'existence du temps à la représentation qu'en donne l'individu. « C'est dire que la notion de temps n'est pas un simple décalque de la réalité mais qu'elle est construite » (Chenet, 2000: 37). En effet, pourquoi ne parlerions-nous pas d'une flèche inversée qui du futur se tournerait vers le présent, en considérant que les événements dont nous rêvons, que nous projetons finissent par arriver en transitant par le présent pour ensuite finir leur « trajectoire » dans le passé, où ils sont alors mobilisables par la mémoire au travers des souvenirs. Savoir dans quel sens « avance » le temps est une chose qui ne fait pas nécessairement consensus. Un débat demeure aujourd'hui pour savoir si le temps doit être considéré comme une succession (passé, présent, futur) peu importe sa direction ou

s'il doit être pensé en termes d'opposition (le présent dans son opposition au passé et au futur) (Chenet, 2000). Pour Derrida, les différentes temporalités nommées passé, présent, futur ne sont pas étrangères les unes aux autres, elles forment ainsi une continuité posant le principe qu'un élément présent se laisse tout autant marquer par son passé que par son futur (Derrida, 1991). C'est certainement en cela que Bachelard qualifie le temps de lien social majeur car il permet aux individus d'une même société de s'organiser ensemble, de faire coïncider leurs temporalités.

Il ne faut effectivement pas omettre de mentionner le fait qu'il n'y a pas que les événements qui ont une dimension historique, les êtres humains aussi sont historiques ainsi que l'explique Chenet : « Le sujet humain est historique parce qu'il est temporel ou, plus exactement, parce qu'il est temporalité, et même temporalisation » (Chenet, 2000: 140). L'individu possède une historicité dans le sens où c'est un être temporel, qui appartient donc forcément à l'histoire et ne fait qu'un avec sa temporalité. Cette temporalité individuelle s'exprime par l'expérience du temps qui se déploie, ce que Saint-Augustin nommait *la distensio* de l'âme sans laquelle il n'y aurait pas de vécu temporel « car rien ne serait antérieur, postérieur ou simultané à rien, tant et si bien que rien, à vrai dire, n'arriverait » (Chenet, 2000: 17). L'expérience du temps ne serait de cette façon qu'une expérience du temps présent, or ce temps présent existe uniquement pour la conscience humaine, il est une sorte d'intuition qui traduit le rapport des individus aux choses du monde qui l'entourent. Et c'est précisément sur ce rapport individu-lieu marqué par le sceau du temps que nous nous proposons d'aborder la manière dont les individus engagent selon leurs temporalités propres (âge, durée de vie dans un lieu etc.) une relation d'ordre affective avec les lieux qu'ils habitent, ces derniers étant également considérés par leurs temporalités relatives à leurs durées d'existence et à leurs changements/modifications d'ordre historiques ou urbanistiques. Nous souhaitons confronter, les caractéristiques temporelles de l'individu et celles relatives aux lieux dans la construction et l'évolution du rapport affectif qui s'établit entre ces deux entités. De cette façon, nous comptons faire ressortir l'influence plus prononcée des temporalités individuelles ou du lieu dans ce processus. Pour y parvenir, nous dégagerons des tendances relatives à la formation ou à l'évolution de cette relation affective en fonction des diverses temporalités à l'œuvre.

Après avoir abordé le temps des conceptions aristotéliennes, augustinienes et husserlienne jusqu'aux philosophes tels Kant et ensuite Heidegger, nous nous trouvons face à plusieurs conceptions de la nature du temps. Les premières réflexions d'Aristote portant sur la distinction entre l'acte et le mouvement orientent les travaux de Saint-Augustin et de Husserl à propos de la conscience de la succession du temps, laquelle n'est possible qu'à partir du moment où est considéré un mouvement et par conséquent une action achevée et inachevée tel que les présente Aristote. Le temps est alors un présent, il ne peut y avoir de passé et de futur puisqu'ils ne peuvent exister car ils ne sont plus ou pas encore. Seul l'élargissement de la conscience du temps autorise à penser la non simultanéité des événements et leurs successions dans le temps. Le temps et l'espace sont ces formes pures qui nous permettent de concevoir

les choses et les phénomènes (Kant, 1997a, 1997b) tandis que pour Heidegger le temps ne préexiste pas à l'homme, c'est l'homme qui par son Dasein le fait être dans sa quête continuelle de lui-même. Toutes ces considérations qui ne s'opposent ni ne se complètent réellement semblent néanmoins reconnaître à leur manière que le temps est lié à l'homme, que ce soit par le seul fait qu'il existe montrant à l'instar de Heidegger que l'être et le temps sont inextricablement liés ou, à l'inverse à l'image des écrits de Bergson dans lesquels le temps est présenté comme un fait de conscience. Autrement dit, il pourrait être fait l'hypothèse que ces penseurs philosophes, chacun considéré séparément ne croyait pas en l'existence d'un temps objectif puisqu'ils s'attardent à définir ce qu'est le temps pour l'homme ou chez l'homme. La section 2 de ce chapitre sera ainsi consacrée à la manière dont est envisagé et géré le temps par les individus vivant en société.

Section 2. Conception des lieux et pratiques des individus : vers une synchronie entre la fabrique et l'usage

Seront présentées dans cette section, les temporalités relatives aux individus et aux lieux dans la manière dont elles entrent en relation et créent un lien affectif unissant les individus, positivement, négativement, dans l'indifférence, plus ou moins intensément, avec les lieux qu'ils habitent. La réciproque sera considérée également par l'analyse des lieux urbains dans leur propension à créer voire imposer des temporalités aux individus, lesquelles rejaillissent alors directement sur les pratiques des individus en les suggérant, les guidant ou les contraignant. La confrontation entre ces temporalités mettra ainsi clairement en évidence le décalage existant entre les professionnels de la conception urbaine et ses usagers dans leur manière d'appréhender le temps, entre temps long pour les uns et temps court pour les autres. Nous entamerons ainsi une réflexion sur ce que serait un urbanisme des temps par un recours à la chronotopie pour mettre en cohérence les temporalités des lieux et les temporalités habitantes. Sera ainsi explicitée notre problématique qui questionne les relations entre les temporalités relatives aux lieux et les temporalités propres à l'individu. L'hypothèse de cette recherche qui tend à valider ou invalider des tendances d'évolution du rapport affectif au lieu en fonction des temporalités individuelles et urbaines, sera justifiée en montrant que les interactions entre l'individu et le(s) lieu(x) en ce qu'elles se créent en contexte d'imprévisibilité et d'incertitude, sont indubitablement liées à une dimension temporelle qui leur est inhérente. Les notions d'imprévisibilité et d'incertitude en tant qu'elles font parties de la théorie des systèmes complexes nous mèneront à ancrer notre questionnement dans la théorie de la complexité.

2.1. Confrontation des temporalités de conception aux temporalités de l'usage

« [...] il faut alors prendre acte du fait que temporalités « scientifiques » et temporalités « vécues » ne sont pas cohérentes » (Baudelle et Regnauld, 2004). Cette affirmation issue de l'ouvrage *Echelles et temporalités en géographie* met l'accent sur le différentiel de perceptions du temps selon que l'on est habitant ou scientifique. Cela se vérifie notamment dans la fabrique urbaine où les horizons temporels ne sont pas nécessairement calés sur les rythmes de la pratique urbaine des habitants ou usagers. Les concepteurs se projettent dans des temporalités plus longues, à l'échelle du bâti par exemple dont la présence est assurée pour un certain nombre de décennies tandis que l'utilisateur du lieu en question n'est pas dans des logiques de temps long (plusieurs générations) mais davantage dans un temps court. Les usages et plus précisément l'enchaînement des usages dans le temps sont rarement conformes à l'idée initiale, même s'il s'agit d'un processus complexe d'élaboration et comme le souligne Th. Paquot, « le souci de la qualité des espaces publics est aussi un souci de leurs temporalités et rythmes. » (Paquot, 2001: 88). Il existe un décalage entre les rythmes et échelles de fonctionnement des urbanistes et les rythmes quotidiens du vécu de l'espace urbain. Les premiers agissent sous la

pression des élus, qui peuvent souvent raisonner à l'échelle du mandat électoral, tandis que les seconds, ainsi que le mentionne T. Paquot, vivent dans des temporalités variées dictées par leurs usages mais aussi par leurs désirs ou souvenirs. Toutes ces transformations urbaines, qu'elles impliquent du temps long nécessaire pour l'urbaniste dans la fabrique de la ville et/ou du temps court par les comportements individuels dont les évolutions semblent de plus en plus rapides, s'inscrivent dans une permanence urbaine assurée par le projet puisque celui-ci se crée dans des temporalités concurrentes propres aux divers intervenants (élus, maîtres d'ouvrages, maîtres d'œuvres, habitants) (Masbouni, 2001).

Chaque profession et chaque discipline possèdent ses propres perceptions des temporalités à l'œuvre en ville, les archéologues et les historiens ont des considérations sur la longue durée alors qu'à l'inverse les urbanistes et planificateurs se cantonnent davantage au présent dans l'intention de réalisations futures (Lepetit et Pumain, 1999). L'évolution des systèmes urbains est à la fois pensée par les comportements individuels et les structures urbaines qui n'obéissent pas aux mêmes temporalités. Les premiers ont une dynamique relativement rapide en comparaison des secondes dont les évolutions obéissent à un rythme beaucoup plus lent. « Ainsi, le futur des villes est à la fois contenu dans leurs évolutions antérieures et difficile à projeter : l'aménagement urbain ne peut plus passer pour une science exacte » (Lepetit et Pumain, 1999: VII). Les temps des villes en ce qu'ils se définissent à la conjonction des dynamiques lentes et rapides respectives aux systèmes urbains et aux comportements individuels posent un véritable défi qu'il convient de relever par les sciences de la complexité. Les aménageurs sont en effet contraints par les formes historiques de développement en même temps qu'ils doivent prévoir les catégories temporelles susceptibles de rendre cette évolution intelligible (Lepetit et Pumain, 1999). Le système spatial est donc toujours un « compromis entre les intentions des populations et la forme pré-existante de leur espace de vie (Fliedner, 1981). Les individus doivent en permanence s'adapter à ce territoire « reçu » d'un héritage dont il porte les empreintes et se le réapproprier selon leur propre dessein, c'est une sorte de recherche permanente à la limite entre la confrontation et le compromis, entre contraintes et opportunités de « recyclage ». Le paysage selon A. Berque constitue un bon exemple de compromis entre de multiples temporalités variant avec les individus, les sociétés et leur culture (Baudelle et Regnauld, 2004). Marcel Roncayolo souligne ainsi l'importance de considérer les rapports entre les formes matérielles et les formes sociales insistant sur le fait qu'il n'y a pas que les formes qui peuvent évoluer mais bien aussi les usages, les pratiques et les sens (Roncayolo, 2002a). Et par conséquent il est primordial dans la pensée de conception d'intégrer une série d'éléments propres à ce qu'il nomme « le destin social de l'objet ou de l'ensemble pensé (usage personnel, espace public, signification collective) » (Roncayolo, 2002a: 87). « Parce que toutes les démarches d'un groupe social peuvent se traduire en terme spatiaux, chaque lieu a un sens qui n'est intelligible que pour les membres du groupe. Parce que les démarches du groupe sont toutes pétries d'habitudes, elles enregistrent des configurations spatiales passées. Les formes, à leur tour, enregistrent d'anciens rapports sociaux, de vieilles démarches, des habitudes enracinées dans des territoires plus antiques encore. Ainsi, le présent ne prend sens que dans des pratiques qui réactualisent des structures à la fois sociales et spatiales révolues, et c'est moins à l'enseigne des pesanteurs temporelles que de la mémoire qu'il convient d'inscrire l'espace. D'ailleurs, s'en souvient-on, Maurice

Halbwachs n'est ni Henri Lefebvre, ni Raymond Ledrut et ses phrases toujours commentées ne s'inscrivent pas dans un traité de sociologie urbaine, mais dans un ouvrage intitulé *La mémoire collective*. » (Lepetit et Pumain, 1999: 295). Ainsi entre les pratiques citadines et les politiques d'aménagement urbain, le tissu urbain est soumis à des temporalités hétérogènes qui doivent pourtant se synchroniser en un temps présent. La temporalité peut être conçue comme la durée dans laquelle s'élabore les projets urbains et s'autorégulent les structures spatiales tout en tenant compte des effets de mémoire.

Deux types de mémoires sont à prendre en considération. Le premier type réfère à la mémoire comme capacité à toujours mettre au présent des éléments passés et à les rendre actifs dans le champ de la vie urbaine. La mémoire est toujours présente, elle « pèse » d'elle-même nous dit J. Chesneaux par des édifices toujours présents ou des pratiques sociales d'un autre temps qui demeurent actives tels les marchés vivandiers résistant face à la menace des supermarchés (Chesneaux, 2001). Le second est la mémoire qui n'active que des choses ou événements qui n'ont plus cours dans le temps présent. Le passé est dans ce cas détruit, révolu ou dissimulé pour ne plus survivre que dans des images mentales. Ainsi, dans le premier cas, la mémoire est très visible tant ce qu'elle suggère reste d'actualité. Dans le second cas, la mémoire est disponible, et peut être réactivée par anamnèse, elle est le témoin de ce qu'a été la ville, de ce qui n'a pu lieu actuellement et permet ainsi de s'interroger sur certaines évolutions. Qu'elle soit active ou non, la mémoire est constitutive de ce que Chesneaux nomme « l'être-en-ville » et elle ne recouvre véritablement son sens qu'à partir du moment où elle est associée au projet urbain. « Faute de cette relation organique, cette mémoire se réduirait à des résidus tantôt valorisés affectivement et aussi commercialement, tantôt aussi dédaignés, laissés quasiment en sursis » (Chesneaux, 2001: 117). L'auteur précise que cette relation pour le moins nécessaire ne s'établit pas sans voir survenir quelques conflits de priorité puisque pour tout aménagement certains des intérêts des uns ne sont pas les intérêts des autres et la question est d'autant plus épineuse, nous dit-il, lorsqu'il s'agit de lieux chargés de souvenirs que l'on veut sacrifier sur l'autel de logiques circulatoires ou tout autre dessein d'ordre fonctionnaliste. Les temporalités se présentent, au-delà de leurs caractéristiques de mesure du temps, par leurs segmentations en différentes séquences temporelles dont chacune renferme une valeur, ce qui implique une charge sémantique propre à chaque séquence temporelle (Collectif-Trame, 2007). Cette charge sémantique renvoie en effet à des représentations idéologiques, sociétales ou axiologiques qui diffèrent selon les acteurs, et chacun d'entre eux a sa propre vision du temps et surtout son propre temps, celui qui lui est imparti dans la conception ou réalisation du projet. Les « calendriers » des uns et des autres ne sont pas les mêmes d'autant qu'ils interviennent sur des échelles différentes, qu'il s'agisse d'un élu ou d'une agence d'urbanisme, les enjeux et objectifs ne peuvent être similaires. Quand bien même l'échelle d'action reste identique, cela ne signifie nullement que la perception du temps sera semblable. Chaque acteur a effectivement un temps qui correspond à sa stratégie, à sa logique d'action mais aussi aux impératifs à respecter. Les temps des projets qui s'appliquent sur des lieux possèdent des significations qui ne peuvent nécessairement être en congruence.

Le temps est par conséquent un facteur non négligeable à prendre en considération lors de la mise en place d'un projet urbain et tout au long de ce processus puisque la temporalité

des villes est désormais, et entre autres avec l'évolution des techniques de communication, ce qui impose la forme des villes. Les villes arborent des formes de plus en plus étalées car ces avancées ont permis de « défier » le temps et ainsi de transformer le couple espace-temps en rétrécissant les distances-temps. « L'éphémérisation » des villes telle que la nomme J. Chesneaux implique que l'on détruise aussi vite que l'on construit. Comme le souligne Denise Pumain « La dialectique espace-temps des villes est inséparable de l'état des techniques de communication. » (Lepetit et Pumain, 1999: 149). Si le temps des villes est très fréquemment assimilé à une distance-temps du fait de l'importance notoire des politiques de développement durable axées sur les déplacements avec des logiques de rentabilité temporelle et d'accessibilité, la question des temps de la vie et par conséquent du temps quotidien des individus demeure d'actualité avec notamment le développement de plus en plus fréquent d'installation de bureau des temps dans les plus grandes villes. Ces initiatives participent à démontrer qu'il y a une nécessaire adéquation à trouver entre les nouveaux rythmes de vie qui se développent et les offres d'espaces publics et d'équipements culturels et sportifs. Il s'agit d'opter pour une réflexion afin de prévenir quels seront les usages et d'être en mesure de préfigurer le futur (Tsiomis, 2007). L'auteur met l'accent sur une difficulté majeure de l'aménagement de l'espace, lequel « doit » prévoir de manière de plus en plus fine les réactions des individus pour qui il agence et organise l'espace. Il souligne entre autres la difficulté de mettre au diapason des temps différents car l'un, le temps du projet est « conceptualisable » par une méthode, des objectifs, tandis que la prise en compte du temps relatif aux usages impose de trouver de nouveaux modes d'expression et de reconstruction à partir de laquelle doit se concevoir l'action. Tsiomis relève ainsi qu'il n'est pas de petites répercussions tant la durée des incidences du projet une fois réalisé peut s'avérer longue si la transition d'une réflexion d'ordre matériel (spatial) à une réflexion qui intègre l'immatériel (culturel et social) a été mal anticipée (Tsiomis, 2007). Ce qui revient à s'interroger, comme le font Lepetit et Pumain sur ce que signifie le temps dans les villes et le temps des villes, autrement dit de distinguer l'objet ville comme un contenant mais aussi comme un contenu (Lepetit et Pumain, 1999) afin de voir s'il existe des liens entre la proposition de maîtrise du temps et les temporalités telles qu'elles s'expriment. Importante également est la distinction entre des temporalités passées et futures, entre mémoire urbaine et projet urbain, car le dialogue n'existe pas nécessairement entre ces temps de la ville. Chesneaux pousse à l'extrême cette vision des temps de la ville en insistant sur le risque de patrimonialisation de la ville lorsque la mémoire est trop prégnante ou au contraire en ville-artefact sous l'effet de projets urbains nés « clé en main » duquel la ville souffre ensuite par manque de temporalités en amont (Chesneaux, 2001).

« La ville est certes éphémère et changeante, elle donne cependant forme à la durée [...], la continuité physique de la ville et du paysage en devenir et les empreintes d'un temps perpétuellement dépassé participent de la constitution de sentiments mixtes de durée et de fugacité » (Younès, 2001: 44). Le paradoxe de la ville la positionne tant dans une temporalité longue, par son histoire qui subsiste de quelque manière que ce soit, que dans une temporalité courte, par les brefs changements qui s'instaurent où l'événementiel témoigne d'une difficulté à penser la ville de façon homogène, du moins en termes de temporalité. « Le paradoxe des temporalités contemporaines se situe bien dans cette tension entre événementialité,

simultanéité et longue durée, entre répétition et irréversibilité, entre temps de l'intime et du commun, ou encore entre des métropoles et des campagnes» (Younès, 2001: 44). Chris Younès essaie de sensibiliser le chercheur comme le professionnel de l'aménagement de l'espace à la question de la difficile synchronisation des temps, par ailleurs déjà abordée dans de nombreuses villes, notamment par la mise en place précédemment évoquée de bureau des temps. Ces derniers sont censés orchestrer la gestion des différentes temporalités entre les services et commerces qu'offre la ville et les créneaux horaires dont disposent les individus en fonction de leur travail, de leur lieu de résidence (plus ou moins éloigné de la ville), de leurs contraintes familiales etc. L'auteure pointe effectivement du doigt un aspect sensible que caractérise cette multiplicité de temps qui fait que l'objet ville peut être qualifié de complexe puisqu'il est à la fois temps long et temps court, temps individuel et temps collectif ou encore temps passé, présent et futur, et que ces temps ont des répercussions les uns sur les autres. Il apparaît primordial de prendre en considération ce « jeu des temps » de la ville et de tenter de le comparer au temps des individus qui vivent et pratiquent la ville au quotidien. « Les rythmiques des pulsions, des désirs et des passions se conjoignent à celle des flux collectifs ou aux continuités et aux discontinuités articulant temporalités privées et historicité publique. Ce sont ces enchevêtrements complexes de temporalités hétérogènes, pouvant même être anachroniques, qui caractérisent l'urbanité du XXI^e siècle » (Younès, 2001: 44).

Lepetit revient sur ce point, lorsqu'il reconnaît que nombreuses sont les formes héritées du passé et diverses sont également les temporalités dans lesquelles elles s'inscrivent. Il s'agit pour lui de penser comment ces passés peuvent s'articuler au présent en une sorte de réactualisation par des changements de sens provenant d'affectations nouvelles par exemple. L'auteur ne conçoit pas que la ville se fasse sans réinterpréter, réutiliser, redonner du sens à ce qui fut et pourtant, ainsi que le note Lussault, un projet urbain présente toujours un futur magnifié (Lussault, 2001b) et non un passé lissé et poli pour correspondre aux attentes du moment. L'un comme l'autre ils témoignent de l'importance du facteur temps dans la conception de la ville que ce soit par la reconnaissance du passé comme élément de base primordial à tout projet ou par la nécessité de méfiance à l'égard d'une projection d'un futur aux contours frôlant la perfection dans lesquels l'influence du temps ne se laisse pas sentir. Marcel Roncayolo estime qu'il ne faut pas chercher à opposer le temps passé et le temps futur en les considérant comme les deux pôles situés de part et d'autre d'un présent. Cet éclatement des temps n'est pas possible selon cet auteur tant leurs durées demeurent de l'ordre de l'incertain. Ce sont leurs interactions au sein de diverses articulations qui doivent être considérées en tant qu'elles développent des liens entre passé, présent et futur. Elles permettent d'atténuer les distances entre les temps des concepteurs (ingénieurs, urbanistes, architectes) liés au marché et aux logiques d'anticipation et les temps des pratiques socio-spatiales fortement ancrées dans la routine d'un présent voire dans une nostalgie des tendances précédentes mais plus rarement dans des visions futuristes (Roncayolo, 2002a).

2.2. Pour un urbanisme de la chronotopie

Le temps suggère à la pensée urbanistique de se questionner sur la prise en compte de ces multiples temporalités entre celles des professionnels de l'aménagement et celles des utilisateurs des équipements projetés, faute de quoi comme l'explique J-P Charbonneau, urbaniste, consultant en politiques urbaines ou culturelles, « les opérations, une fois réalisées, ne sont plus ni appropriées, ni appropriables. » (Charbonneau, 2001: 49). Le temps est un véritable matériau essentiel à la fabrication de la ville, car s'il n'est pas nouveau, sa place se voit accrue tant les modes de vie se complexifient dans le sens où la ville tend à fonctionner 24h heures sur 24 (Gwiazdzinski, 2003) pour répondre aux nouvelles exigences des citoyens. Les temps de loisirs, la famille ou d'autres activités en dehors des temps de travail tendent à se multiplier tout en se diversifiant, il importe donc de réfléchir en matière d'urbanisme à la façon dont ils peuvent être considérés et ainsi contribuer à l'amélioration de la qualité de vie. A. Masboungi évoque le terme de « chronotopie » pour désigner cette orientation de l'urbanisme qui selon elle doit se tourner vers un effort de conciliation de l'histoire urbaine et des changements inhérents à l'évolution des villes (Masboungi, 2001). Trouver un équilibre entre permanences et mutations pose la question de la gestion des temporalités à la jonction entre sédimentation et modernité nous dit-elle. Ces rythmes qui s'opposent correspondent d'une certaine façon au temps long de la construction des villes dont la lente histoire contraste avec le temps du projet urbain en tant que démarche qui se renouvelle sans cesse. Masboungi pointe alors le risque de la perte de repères entraînée par ces aménagements relativement rapides eu égard à l'histoire des villes, et surtout les perturbations que peuvent générer un changement d'ancrage d'un lieu dans l'histoire tout en étant fortement consciente de la dangerosité de figer un lieu dans son histoire à l'heure où la ville ne cesse de se transformer (Masboungi, 2001). L'équation est par conséquent fortement complexe entre la préservation d'une mémoire, non nécessairement valorisée, mais présente dans les représentations des individus et/ou dans une mémoire collective, et la réalisation de nouveaux espaces pouvant être source de perturbations quant aux repères et à l'ancrage des individus.

Cette prise de conscience que l'auteure pense difficile à faire passer des acquis de la recherche à la pratique professionnelle semble néanmoins être au cœur des préoccupations de certaines villes qui réfléchissent à la conciliation des usages de différentes générations sur un même espace public ou à la façon dont les plans lumières encouragent tout en sécurisant la pratique urbaine nocturne. « La complexité accrue des usages de la ville avec la diversité des temps de chaque citoyen rend encore plus aigu le rapport à la durabilité des produits urbains, leur localisation, leur éventuels fractionnements, et interroge plus que jamais la plasticité de la ville à l'évolution des usages » (Masboungi, 2001: 176-177). Luc Gwiazdzinski (2009) pense également qu'il faut considérer les usages non plus seulement en rapport avec l'espace dans lequel ils prennent forme mais bien aussi en fonction d'une dimension temporelle. H. Lefebvre avait également manifesté ce besoin de penser l'espace et le temps ensemble dans son projet de rythmanalyse (Lefebvre, 1992). L'enjeu de ce projet de rythmanalyse était de comprendre le fonctionnement des lieux en cherchant à analyser la façon dont les individus habitent un lieu et le transforment selon un rythme qui articule le temps, l'espace, l'individu (Gérardot, 2007). Saisir cette complexité spatio-temporelle permet selon le géographe

Gwiazdzinski de penser un « urbanisme des temps » fondé sur une approche chronotopique - le chronotope désignant « les lieux de confluence de la dimension spatiale et de la dimension temporelle » (Gwiazdzinski, 2009)- dans laquelle les rapports entre temps des villes et temps des individus sont pensés comme un enjeu pour le « quotidien urbain⁵⁴ » des villes. Face à la diversification des événements urbains échappant aux classifications établies (fête, manifestation politique, concert etc.), il propose de réfléchir à ces événements, souvent éphémères par lesquels la ville se donne en spectacle ou assure son image, en tant qu'ils modifient les pratiques et les représentations de l'espace urbain. Ces derniers sont ainsi soumis à des transformations éphémères dessinant de nouveaux usages, créant des souvenirs d'un autre genre eu égard aux pratiques ordinaires et tissant des liens d'une nature différente.

Cette ville « éphémère », « festive » (Gravari-Barbas, 2000), « événementielle » impacte différents types d'espace, qu'ils soient récemment construits ou qu'ils fassent partis d'une longue histoire urbaine, ces espaces peuvent se trouver dans des situations aux antipodes selon les tendances de fréquentation auxquelles ils sont confrontés et passer ainsi d'une logique d'engouement à une logique de désuétude et inversement.

Cela explique entre autres que nous nous soyons intéressée tout particulièrement à des lieux dont les projets qui les sous-tendent renferment des logiques différentes amenant de la diversité dans les temporalités qu'ils laissent transparaître. La possibilité était ainsi offerte d'observer les temporalités individuelles et leurs évolutions en fonction de celles afférentes à ces lieux afin de tendre vers la compréhension des manières dont se conjuguent les temps urbains et les temps humains. La finalité est de dégager différents degrés de conjonctions entre ces deux paramètres en fonction de la nature affective des relations qui les unissent. L'imbrication des temporalités individuelles et des temporalités de formes urbaines différentes se conçoit par l'interrogation des relations qui s'établissent entre les pratiques et les formes. « Des sensibilités ou des comportements peuvent se fixer sur des points d'appui - architecture, emplacements - et persévérer au-delà de leur pertinence stricte avec l'actuel » (Roncayolo, 2002b: 167). L'originalité d'une démarche dont l'objectif est de montrer la coexistence et les liens entre des temporalités d'ordre individuelles et celles relatives au(x) lieu(x), se situe dans le relatif impensé du temps dans la pratique urbaine en dehors de sa prise en compte en tant que durée, soit cette succession de phases, de périodes qui mènent nécessairement à la configuration spatiale actuelle (Lussault, 2001b). L'action sur l'urbain y gagnerait, selon l'auteur, si l'on s'émancipait de ces conceptions simples du temps qui le présentent comme une mécanique linéaire permettant de croire au contrôle humain alors que la réalité est plus complexe. Précisément, il conviendrait de reconnaître que le temps n'est autre qu'une construction humaine et que par conséquent il existe plusieurs temps.

Ce ne sont pas les types de temps tels que nous les présente Hall (1984) avec la construction de son mandala mais les représentations et les usages multiples d'un même temps qu'il convient de reconnaître en tant qu'ils contribuent à instaurer des points d'achoppement entre les temporalités des politiques urbaines et celles déployées par les hommes dans leurs

⁵⁴ Expression empruntée à Thierry Paquot dans son ouvrage « Le quotidien urbain : essais sur les temps des villes », 2001, Ed La Découverte/ Institut des villes, 191p.

pratiques spatiales. C'est dans ce décalage ou ce que l'on pourrait voir comme un manque d'articulation entre deux types de temporalités (lieux et individus) que Michel de Certeau ([1980] 1990) avait identifié les « arts de faire » comme ces ruses et tactiques développées pour contrecarrer les temps et les rythmes imposés dans la pratique des lieux. Reconnaître les individus comme des acteurs définissant leurs temporalités en fonction de leur situation dans un parcours de vie, des pratiques de sociabilité, de travail etc. avec un système de représentations doté d'un imaginaire lié à leurs usages, cela signifie repenser l'action urbanistique en considérant que le temps n'est pas seulement un concept pour dérouler le projet urbanistique, il est aussi l'élément essentiel du vécu des espaces.

La coordination des temporalités au sein même des politiques urbaines constituait une difficulté pour l'urbaniste, le technicien comme le politique puisqu'elle visait à les faire converger dans un temps univoque celui de l'action au moyen d'un instrument qu'est le récit de cette action (Lussault, 2001b). L'expérience temporelle de la pratique des individus n'était alors pas envisagée comme temporalité supplémentaire à prendre en considération dans la logique déjà complexe du projet étant donné la multiplicité des acteurs à mettre en cohérence. S'il faut à présent, dans une logique d'urbanisme chronotopique ou d'urbanisme temporel faire le lien entre l'usage de l'espace et l'usage du temps pour concevoir les pratiques quotidiennes des individus, cela signifie-t-il qu'il faille revoir les principes mêmes de l'urbanisme pour lesquels l'organisation des temps de la vie quotidienne était uniquement du ressort de la sphère privée ?

F. Guérin-Pace met l'accent sur le manque de recherches à ce sujet et propose d'imaginer l'intégration de ce décalage entre temporalités dans un modèle d'auto-organisation (Guérin-Pace, 1999). Seulement, la principale difficulté réside dans la manière de modéliser les décisions des acteurs (la capacité à anticiper, prévoir, intégrer le passé), d'introduire les paramètres qui traduisent les comportements des individus et d'inclure une dimension temporelle (processus, changement, permanence). Qui plus est, il est préférable d'éviter toute approche déterministe du système qui le figerait et considérer les effets de perturbations internes ou externes au système qui entraîneraient, soit des bifurcations, soit une réorganisation du système en fonction des avenir possibles. M. Lussault (2001b) voit, quant à lui, la possibilité d'étudier les praxis spatiales en conservant cette logique narrative du récit en tant, que selon P. Ricoeur, elle est le « caractère temporel de l'expérience humaine [...] : le temps devient humain dans la mesure où il est articulé de manière narrative ; en retour le récit est significatif dans la mesure où il dessine les traits de l'expérience temporelle » (Ricoeur, 1991: 17). Le récit se présente pour M. Lussault comme la manière de synthétiser les différents temps, rythmes et temporalités des acteurs et actants telle une fiction d'un temps maîtrisé. Cependant au-delà de l'aspect lissé d'un récit, l'analyse des « arts de faire » demande à être appréhendée pour la confronter aux temporalités des politiques urbaines. En d'autres termes, il importe de comprendre comment ces temporalités édictées par l'urbaniste sont redimensionnées par le vécu de l'expérience temporelle que réalisent les individus.

Les temporalités individuelles se présentent tel un champ d'investigation nouveau auquel les professionnels de l'urbanisme se voient confrontés lorsqu'ils ont pour mission

d'articuler le temps de la ville et le temps des pratiques citadines. Pour cela, ce sont des éléments relatifs à une identité urbaine commune qui sont recherchés au sein de ressources légendaires ou mythologiques par lesquelles il devient possible de former une identité enracinée dans un patrimoine que l'on met en récit (Lussault, 2001b). L'auteur fait ainsi remarquer que le projet s'il ne possède pas une assise historique éprouve des difficultés à être accepté car la mémoire urbaine se doit d'être présente tout au moins si elle ne peut être visible pour assurer un « futur vertueux ». C'est ce que Jean Chesneaux affirme être la force et l'aptitude d'une ville à « habiter le temps » (Chesneaux, 2001) quand bien même il souligne les difficultés, voire les dérives de telles visées qui parviennent finalement à produire des villes-musées comme Venise si la mémoire tend vers un conservationnisme exacerbé du passé ou des villes-artéfact telles que Dubaï.

Ces deux types de ville issus de la confrontation de la mémoire urbaine et du projet urbain ne montrent-ils pas, ainsi que l'annonce Chesneaux, qu'il y a urgence à penser conjointement le passé et le futur des villes ? Ces deux idéaux-types de villes sont effectivement le reflet de réflexion tantôt tourné uniquement vers le passé tantôt uniquement vers le futur. M. Lussault n'hésite pas, pour sa part, à affirmer que le futur est rarement présent si ce n'est comme « un présent infini » qui se dégage de la mise en scène produite par l'imagerie en tant qu'outil d'exposition des projets. Ce visuel présentant les aspects matériels prouve selon M. Lussault qu'un avant a existé et donc que l'après existera dessinant ainsi les traits d'un monde possible où « l'histoire coïncide avec son destin » (Lussault, 2001b: 164). Chesneaux et Lussault se rejoignent sur le fait que l'enjeu fondamental à relever pour que la pratique urbanistique se mette au diapason avec les temporalités ordinaires des habitants réside dans des projets qui définissent un présent en s'appuyant sur le passé pour déboucher sur un avenir. J. Chesneaux évoque le nécessaire regard bidirectionnel de la temporalité que doit adopter la pratique urbanistique en tant que l'expérience humaine est au cœur de la conjonction conflictuelle entre notre être-vers-le-passé et notre être-vers-le-futur. Il démontre que le passé et le futur ne s'opposent pas en s'appuyant sur l'exemple du génocide arménien, objet d'une bataille mémorielle pour définir l'avenir, et sur la volonté à l'inverse de l'Afrique du Sud de « nettoyer » la mémoire de l'apartheid pour fonder une société où blancs et noirs s'acceptent. Passé et futur dialoguent et s'instaurent des relations qui s'actualisent dans un présent. Il s'interroge ainsi sur la ville comme *être-dans-le-temps* en ce que les interactions, échanges et relations qu'elle renferme la font *être*, de même que ces interactions, échanges et relations puisqu'ils se déroulent dans le temps confèrent au temps cette capacité de faire la ville (Chesneaux, 2001). Par là, il invoque à l'instar de M. Lussault l'importance cruciale de réfléchir à ce que ce dernier nomme « l'emploi du (des) temps ».

2.3. Les temporalités des lieux versus les temporalités des individus dans la construction et l'évolution du rapport affectif aux lieux des individus

L'épaisseur du temps dans les lieux correspond à une image métaphorique des diverses temporalités des lieux au travers de leur histoire, des pratiques et représentations qu'ils ont occasionnées, et qui ont évolué au cours des années. Le lieu est alors une sorte de palimpseste

qui garde en lui les traces (Veschambre, 2008) de ce qui a pu se passer et en même temps par sa configuration actuelle, caractérisable par son niveau d'urbanité, il détermine les pratiques du moment et contribue même à produire un imaginaire ou des projections pour les individus qui le fréquentent. En somme, un lieu c'est bien plus qu'un espace matériel assimilable à un contenant, c'est aussi et surtout le ressenti d'un contenu réel et potentiels, sa dimension immatérielle comme le produit de la complexité des relations qui se créent entre un contenant et ceux (objets/personnes) qui les mobilisent. De fait, ces multiples interactions dans leurs « réalités », « actualités » et « virtualités » (Lévy et Thibault, 2004) composent la vie des lieux. La vie des lieux relève ainsi du domaine du prévisible puisque selon la fonction assignée au(x) lieu(x), il est possible de concevoir le type de pratiques qui lui sont associées, en même temps que demeure nécessairement une part d'imprévisibilité au sein des actions réciproques et continues entre les divers objets et personnes présentes sur ces lieux. La temporalité du lieu entre prévisibilité et imprévisibilité s'assimile au système formé par la réalité, la l'actualité et la virtualité du lieu. Le lieu recouvre ainsi une réalité complexe par sa nature systémique par laquelle tous les éléments entrant dans sa composition sont en lien les uns avec les autres, l'évolution de l'un des éléments formant ce système peut ainsi générer des répercussions sur les autres du fait des rapports indéfectibles qui les relient.

La réalité du lieu correspond à ce qui fait le lieu au temps présent. Est compris dans cette réalité ce qu'a été le lieu, qui fait ce qu'il est actuellement, tout en donnant la possibilité de dire ce qu'il pourrait devenir. Tout ce qui se déroule sur ce lieu, les événements et les interactions représentent l'actualité du lieu. L'actualité et la réalité du lieu ainsi définies se combinent pour définir sa virtualité, soit ce qu'il aurait pu être ou pourrait être. Le lieu défini par ce système autorise à penser d'éventuelles interactions ou rétroactions comme celles soulignées par l'équipe du programme de recherche sur les échelles de l'habiter (Lévy et Thibault, 2004) qui consiste à dire que la virtualité du lieu peut rétroagir sur son actualité et ainsi la modifier. Cette temporalité du système lieu mêlant actualité/réalité/virtualité fait appel à l'histoire du lieu généralement étayée par le biais de la mémoire individuelle et collective, tout en étant également tournée vers l'avenir, notamment pour l'aménageur qui y voit des possibilités d'évolution tant du point de vue de la morphologie, de la symbolique que des usages. Il s'avère alors que le temps passé conserve par la présence de l'histoire au présent une certaine rémanence qui agit sur le présent, et c'est de ce présent que s'inspire le futur. Le présent, temps de la vie quotidienne ne semble devoir exister qu'en lien avec un passé et dans une projection vers le futur, attestant dès lors de la validité de l'utilisation de la métaphore du palimpseste quand il s'agit d'évoquer le lieu dans sa dimension temporelle.

Le lieu que nous assimilons au palimpseste indique que sont toujours présentes sur ce dernier des traces du passé, qu'elles relèvent de l'ordre du visible ou du signifié. Ces signes, indices ou, selon le terme de V. Veschambre, ces marquages sont les témoins d'une appropriation symbolique de l'espace par certains individus, groupes, institutions (Veschambre, 2008). Les principales manifestations du processus de marquage sont la trace et la marque en tant que production de signes conférant un sens à des signifiants, des supports matériels. Peut-on alors oser prétendre que les traces en tant qu'elles rendent présents ce qui a été donnent également comme des indices du futur. La marque, quant à elle, fonctionne, selon

V. Veschambre, « comme une signature intentionnelle de l'espace pour rendre visible une personne, un groupe, une institution, pour constituer le support d'une identification (individuelle ou plus généralement collective) » (Veschambre, 2008: 11). Est-elle de cette façon une manière de marquer durablement l'espace et d'inférer ainsi sur sa configuration future ? Ces enchevêtrements de temporalités propres aux lieux mêlent effectivement un temps de conception à des moments de rupture et/ou de changement les ayant fait évoluer et y contribuant encore sans discontinuer. Ainsi, il apparaît que faire ressortir la temporalité des lieux équivaut à pénétrer une partie de la complexité des lieux, notamment par la prise en considération des conditions d'incertitude et d'imprévisibilité inhérentes aux relations qui se créent entre les individus et les lieux (Cf. Conclusion de chapitre).

Il s'agit de savoir dans quelle mesure l'actualité, la réalité et la virtualité du lieu, évoquées dans le programme de recherche « Les échelles de l'habiter » (Lévy et Thibault, 2004) comme constitutifs de la vie du lieu, couplées à l'intentionnalité de la pratique individuelle permettent de préfigurer « des modes d'habiter » (Mathieu, 2006). Les modes d'habiter, même s'ils ne peuvent, à eux seuls, témoigner de la relation affective d'un individu envers un lieu, autorisent, par les traductions spatiales des pratiques à penser qu'un même lieu n'évoque pas la même chose pour tous les individus. L'évolution du lieu (variation des saisons, modification de la forme, changement de fonction etc.) en lien avec les changements individuels (âge, ancienneté de la connaissance, pratiques quotidiennes, exceptionnelles) permet une confrontation entre la vie du lieu et la vie de l'individu. Ces évolutions mises en parallèle avec l'évolution du rapport affectif des individus donnent un aperçu de ce qui fait qu'un espace est apprécié par le dévoilement des raisons cognitives et/ou affectives en même temps qu'une manière d'être habitée, ce que de Certeau a nommé les « arts de faire » (de Certeau, [1980] 1990).

En utilisant le matériau qu'acceptent de livrer les individus en situation d'entretiens quant à leurs manières d'être dans les lieux et leurs représentations, il devient envisageable de considérer le rapport affectif comme un outil d'aide à la décision et/ou conception urbanistique. Le rapport affectif qui se dégage de ces interviews n'est autre qu'une évaluation (qui peut évoluer) d'un lieu faite par un individu en fonction de critères personnels mais aussi de caractéristiques propres au lieu, les uns et les autres étant abordés par le prisme du temps. L'on évoque ainsi la complexité temporelle du lieu en l'abordant par l'épaisseur temporelle de celui-ci, laquelle se définit à l'image d'une strate faite de l'accumulation, de l'imbrication et des interactions entre des impressions et des émotions éprouvées par les individus dans l'instantanéité de moments particuliers, tout comme de constructions mentales telles les représentations établies dans la durée. L'idée de strate empruntée au vocabulaire de la géologie ne réfère pas tant à un empilement de couches qui ne se révéleraient qu'à la fouille, mais plutôt à des affleurements d'âges et d'aspects différents (Roncayolo, 2002d). L'utilisation de cette terminologie n'a pas pour objectif de nous conduire à reconstituer les phases successives d'évolution des lieux mais davantage à comprendre comment des processus historiques ayant une certaine rémanence structurent et conditionnent les pratiques et représentations actuelles tant individuellement que collectivement. La constitution de ces strates, dans lesquelles s'accumulent les expériences des lieux que font les individus, se forme selon ce que les imbrications d'évolution historique et/ou urbanistique des lieux les ébranlent, les émeuvent,

les stimulent plus ou moins au regard de l'action entreprise (événement, rencontre, découverte etc.) L'épaisseur temporelle des lieux est ainsi liée aux éprouvés affectifs des individus à tendance positive, négative ou neutre se formant dans l'interaction avec les lieux. Ces différents types d'interactions ayant eu lieu ou ayant pu avoir lieu, ayant lieu ou pouvant avoir lieu, qui auront lieu ou pourraient avoir lieu confèrent aux lieux une dimension particulière. Ils deviennent l'apanage d'un individu en fonction de la perception et des représentations qu'il s'en fait en lien avec les conditions relatives à la pratique ou à l'imaginaire qu'il se construit, lesquelles sont elles-mêmes dépendantes de paramètres personnels tels que l'âge et sa durée de connaissance et de fréquentation des lieux. Ces interactions mettent également en jeu des individus entre eux et font ressortir, au-delà de représentations à caractère strictement individuels, des images des lieux issues de représentations et ressentis communs à des groupes d'individus.

En somme, ces interactions avec les lieux d'ordre individuelles et collectives forment une couche temporelle évoluant sans cesse avec le temps prenant la configuration du palimpseste par leurs accumulations faisant que le passé est toujours plus ou moins proche et jamais totalement « effacé » puisque toujours-déjà-là telle une strate antérieure à ce qui advient dans le présent et un contexte toujours-déjà-présent à ce qui pourrait être dans le futur. Ces inscriptions du temps dans, sur et à travers les lieux se laissent supposer au présent telles des traces de ces lieux dans leur « versions » antérieures. C'est en cela que les lieux semblent dotés d'une certaine profondeur temporelle dont le caractère complexe semble être indéniable en ce qu'ils suggèrent de relier toutes les phases temporelles tout en les distinguant. Ainsi penser la complexité inhérente aux lieux si on les analyse du point de vue d'une approche temporelle, c'est accepter de faire des allers-retours entre certitudes et incertitudes, entre l'élémentaire et le global, entre le séparable et l'inséparable. Effectivement l'épaisseur temporelle des lieux ne peut être abordée autrement que par la science des systèmes complexes s'érigeant ainsi en complément des démarches analytiques. Le système en tant qu'ensemble cohérent prend en compte une globalité faisant de l'interaction la règle pour comprendre les phénomènes, complétant le paradigme de simplicité « qui met l'ordre » et « chasse le désordre » écartant alors certaines dimensions pourtant importantes telle que l'intervention du hasard, le temps irréversible, ou la complexité (Morin, 1990: 79).

Les lieux urbains que nous interrogeons se présentent tels des systèmes de temporalités variées selon que les multiples relations et interrelations entre les éléments qui les composent réfèrent à un Tout (le lieu) que l'on peut qualifier dans le temps de très ancien à récent. Les individus enquêtés peuvent également être identifiés selon leur avancée dans la vie et l'ancienneté de leur connaissance des lieux. **Partant, nous posons l'hypothèse générale que l'évolution des relations affectives des individus aux lieux se fait en fonction des configurations temporelles des lieux et des caractéristiques temporelles des individus.**

En effet, la perception du temps par les individus s'exprime par un ressenti, lequel varie selon H. Barreau de manière inversement proportionnelle à l'âge de telle sorte que « Plus on est vieux, plus les durées du monde extérieur paraissent courtes. » (Barreau, 1996: 32). Le temps en ce qu'il est subi organiquement selon une perception évoluant en lien étroit avec

l'âge est perçu chez les individus par la durée. Cette représentation du temps qui s'écoule dans des variations d'intensités différentes s'exprime notamment sous forme d'attente ou le regret. Ces derniers évoquent une perception du temps en ce qu'il se ressent par des phénomènes de durée.

La temporalité réfère ainsi aux différentes perceptions et représentations du temps que se font les individus au cours de leur vie, selon l'évolution et les changements intervenant notamment, comme déjà mentionnés, en lien avec l'âge et/ou les facteurs culturels. Les temporalités individuelles en tant qu'expériences vécues sont de fait à relier également à l'ancienneté de la connaissance que les individus possèdent des lieux, de la fréquentation qu'ils font de ceux-ci (fréquence, durée, intervalle, objectif, etc.). Elles se manifestent notamment par les premières impressions des lieux, les souvenirs, les attentes (espérances comme craintes). La durée constitue alors une expérience du temps dont les traductions peuvent être d'ordre affectif selon la manière dont elle est vécue et/ou ressentie. La temporalité se perçoit par le biais des activités qu'organisent les individus, c'est-à-dire qu'ils choisissent de quantifier le temps dont ils disposent pour faire telle ou telle chose, on pourrait dire qu'ils disposent de « leur » temps à leur convenance, à l'instar de l'image d'un budget-temps. D'un autre point de vue, la temporalité peut devenir subie lorsque les individus se trouvent dans une situation de douleur, de besoin, de crainte ou d'attente. L'écoulement du temps n'est plus maîtrisé par l'individu et semble alors s'allonger ou se rétrécir (Chenet, 2000). Les temporalités individuelles traduisant la manière dont les individus « occupent » le temps varient entre un système de contraintes et un système de possibles qui, ensemble se traduisent par des choix (vie professionnelle, vie familiale, flânerie, loisirs). Dans certaines situations, les contraintes peuvent devenir des choix assumés et inversement des choix peuvent être regrettés et se changer en véritables contraintes.

Ceci pour dire que l'individu est perpétuellement engagé dans un système temps où se coordonnent, s'influencent et interagissent diverses temporalités. A ce titre, il ne faut pas négliger la mémoire et l'anticipation des événements qui jouent un rôle primordial dans la manière dont est géré le temps à l'instant présent par l'individu. Ce sont effectivement par les expériences quotidiennes du monde que l'individu prend conscience de la notion de temps en commençant par sa propre expérience de la vie qui le confronte à des temporalités diverses liées aux divers stades de la vie, de la jeunesse au vieillissement. La conscience innée de la mort, l'irrévocabilité du passé, l'imprévisibilité de l'avenir etc., sont autant de paramètres temporels que l'individu intègre peu à peu, le positionnant indubitablement « dans le temps » (Chenet, 2000). Ainsi la temporalité est-elle considérée comme le temps vécu par l'individu (Piettre et al., 2001) en même temps qu'elle est nécessairement aussi un temps perçu imposé par une société (Baudelle et Regnauld, 2004). Ces auteurs convergent vers une définition quasi similaire qui considère que le temps vécu s'exprime par la temporalité en ce qu'elle réfère à une notion de durée permettant à l'homme de percevoir la permanence et le changement et ainsi d'avoir conscience de son existence pour lui donner un sens. Cette temporalité quotidienne dépend selon Th. Paquot (2001) et E.T Hall (1984) d'une culture temporelle.

Paquot renvoie ainsi à la société actuelle, véritable société de mouvement dans laquelle l'individu qu'il nomme « Homo urbanus » vit à plusieurs temps. Il existe plusieurs temps, chaque individu a sa propre vision du temps, tout en étant conscient qu'il existe un temps universel auquel il se plie par « obligation » puisque la société fonctionne ainsi. C'est précisément l'étude de ces différentes temporalités entre celles imposées par la société et celles souhaitées par l'individu qui intéresse le champ urbain dans la mesure où « les arts de faire » témoignent d'attentes, de regrets, de désirs ou de persistance de souvenirs et par là même désignent un écart entre la conception et le vécu. Des recherches récemment menées ont ainsi mis en évidence que dans un contexte de crise ou d'incompréhension mutuelle entre les acteurs-opérateurs de la ville et les habitants, l'appréhension de la réception et des effets du projet, même en admettant leur inévitable incomplétude, apparaît déterminante pour définir un « après-projet ». Nora Semmoud a mené des recherches en ce sens pour appréhender ce qu'elle nomme la « réception sociale de l'urbanisme » soit ce rapport entre la production de l'espace et sa recomposition sociale (Semmoud, 2007). Elle insiste ainsi sur l'importance des phénomènes d'appropriation pour comprendre les pratiques et représentations habitantes en tant que ces dernières participent de la surimposition d'un nouvel espace, un « contre-espace », c'est-à-dire celui modelé socialement et affectivement par ses usagers. Son ambition n'est pas de prétendre apporter des solutions préconstituées, capables de rendre appropriables tout espace mais de montrer l'influence de ces recompositions socio-spatiales en ce qu'elles constituent une connaissance supplémentaire à ne surtout pas négliger. Nous en sommes également convaincue et rejoignons ainsi la démarche de cette auteure en affirmant qu'il est pertinent de tendre vers une co-production de l'espace dans laquelle seraient prises en considération les manières dont les individus entrent en relation avec l'espace conçu, se l'approprient et tissent une relation de nature affective à son encounter par les divers usages et représentations qu'ils développent et construisent. M. Roncayolo, souligne pour sa part qu'il existe « une tension entre les formes héritées ou créées, et leur fonction actuelle et, plus encore, entre formes et pratiques du quotidien » (Roncayolo, 2002d). Cela nous conduit à considérer que cette manière de penser la conception spatiale s'avère indispensable pour toutes réflexions quant aux temporalités du projet (Hellequin et al., 2007). Comme le souligne M. Lussault, il faut garder à l'esprit le fait que la concordance de ces temporalités est fréquemment problématique (Lussault, 2001b) et qu'ainsi que le constate Roncayolo aujourd'hui les usages évoluent vers une demande de strates différentes qui soient néanmoins associées témoignant ainsi de la tendance à la consommation de temporalités multiples (Roncayolo, 2002d).

Conclusion de chapitre : Penser le lien affectif individu-lieu par le temps en tant que dimension de la théorie des systèmes complexes

Le temps a été pensé, interprété, représenté, conçu de diverses manières, qu'il soit objectif, subjectif, vécu, réel, linéaire, la réflexion se heurte à maintes apories tant sur la nature de ce temps que sur sa réalité voire son origine. Que le temps soit défini comme une forme *a priori* de l'intuition sensible (Kant, 1997a) ou comme l'expérience d'un ressenti de durée (Bergson, 1917), il est fortement corrélé à l'individu en tant qu'il lui permet de saisir des phénomènes en distinguant la simultanéité de la succession et surtout parce qu'il participe de la détermination de l'être.

La multiplicité et variabilité des relations qui s'instaurent en un lieu relèvent d'une organisation temporelle complexe formée d'interactions entre divers éléments en tant que leurs interventions et/ou leurs influences demeurent de l'ordre de l'imprévisible. L'incertitude et l'imprévisibilité en tant qu'elles sont inhérentes au « fonctionnement » de ces lieux nous conduisent à axer la focale de notre recherche sur la dimension temporelle. Nous centrons ainsi nos investigations empiriques et théoriques sur le domaine du temps en tant qu'il est à la base des notions d'incertitude et d'imprévisibilité et qu'il est inclus dans la complexité. Edgar Morin (1990) développe la complexité en tant que nouveau paradigme et ainsi complète le paradigme de la simplicité⁵⁵ dominant jusqu'au XIX^e siècle. Penser par la complexité équivaut à ne plus expliquer par disjonction, réduction ou simplification en ramenant un problème à une loi, un principe ou une idée. À l'inverse, la pensée complexe relie, contextualise, en même temps qu'elle reconnaît le singulier et le concret. Avec l'introduction de ce paradigme, l'incertitude prend place faisant s'effondrer le dogme du déterminisme en stipulant que l'ordre n'explique pas tout, qu'il faut avoir recours à la dialogie (Morin, 1990), soit la reconnaissance qu'une chose puisse être à la fois elle-même et son contraire, pour être en mesure d'expliquer les phénomènes. Un phénomène n'est pas considéré comme réductible à un modèle fini aussi sophistiqué soit-il, ce qui lui confère son imprévisibilité. En d'autres termes la complexité renvoie à l'impossibilité de simplifier, ce qui explique le recours à la science des systèmes pour modéliser les phénomènes dans un contexte d'incertitude. Evoquer la complexité c'est reconnaître un processus où différents domaines interfèrent les uns avec les autres dans des logiques complexes et par conséquent imprévisibles et incertaines. La notion d'imprévisibilité des lieux en ce que le système actualité/réalité/virtualité ne peut obéir qu'à un vaste champ des possibles est confrontée à l'intentionnalité des individus donnée par leurs modes d'habiter en ce qu'ils établissent des finalités propres à leurs caractéristiques individuelles. L'objectif est de parvenir à différencier si ces pratiques d'habiter, évaluées principalement dans leur dimension affective, sont à relier aux temporalités propres aux lieux ou aux temporalités propres aux individus.

⁵⁵ Le paradigme de la simplicité correspond au principe cartésien selon lequel, il faut pour étudier un phénomène ou résoudre un problème, le décomposer en éléments simples.

L'articulation entre l'individu et ses pratiques et les lieux par ce qu'ils permettent et empêchent se trouve au cœur de cette recherche puisque nous visons à mieux comprendre les liens affectifs qui se créent entre des individus et des lieux. Ils sont respectivement considérés en fonction de leur dimension temporelle, présentant les individus essentiellement par rapport à leur position dans la trajectoire de vie et leur ancienneté de connaissance des lieux. Les lieux sont considérés dans des contextes d'évolution historiques et urbanistiques divers, tout autant que ces derniers contribuent à déterminer une fonction d'usage propre à une dynamique quotidienne. Nous posons, pour ce faire, l'hypothèse générale que la confrontation, la superposition, l'intrication, l'accumulation etc. de ces différentes modalités du temps en tant qu'elles se traduisent pour les lieux en une épaisseur temporelle et pour les individus en une temporalité - faisant état d'un vécu mêlé de souvenirs, d'impressions et d'espoirs - participent de l'établissement d'une relation affective entre les individus et ces lieux habités contribuant également à son évolution. Les deux hypothèses suivantes nous permettent de traduire et d'expliquer l'évolution de la relation affective :

- **Des tendances d'évolution du rapport affectif se forment entre les individus (selon certaines configurations temporelles individuelles : l'avancée dans la vie et l'ancienneté de sa connaissance des lieux) et les lieux (selon certaines configurations temporelles : les évolutions historiques et urbanistiques, et les dynamiques quotidiennes)**
- **Ces tendances témoignent de la réception que font les individus des projets d'urbanisme que sous-tendent les lieux en faisant ressortir les prises (points d'accroche) à partir desquelles les individus peuvent établir leur relation affective envers les lieux.**

Le rapport affectif des individus à un lieu urbain (place, rue, passage, etc.), est la combinaison, certes changeante, de la relation entre ce lieu composé d'objets et de personnes qui le pratiquent et les individus en tant qu'ils sont des personnes de tel âge avec des fréquentations de divers ordres et sur des périodes de temps d'intervalles variés sur ce lieu en lien avec leur personnalité, leur histoire etc. Nous savons que les individus créent des relations avec ces objets et les autres individus mais nous ne pouvons les envisager en amont, même si, en fonction du lieu, ces interactions réfèrent à des situations déjà connues ou rencontrées auparavant. Ce qui est mis en avant ici, c'est une sorte de code de conduite adopté par les individus de manière tacite, qui les « contraint » dans une certaine norme socialement admise, qui fait que l'on peut grossièrement énumérer les relations qui se dérouleront sur tel ou tel type de lieux. Ainsi, on est en mesure de dire ce qui pourrait se passer entre le lieu, l'individu et les objets qui s'y trouvent sans pouvoir pour autant le qualifier de prévisible. Ce que l'on peut identifier c'est la présence ou l'absence de ces éléments et ce qui est imprévisible ce sont leurs possibles interactions et leurs occurrences avec l'individu et/ou le lieu. Nous souhaitons alors déterminer dans quelle mesure, l'individu, par ses pratiques intentionnelles, attend voire espère être confronté à de l'attendu ou de l'inattendu, en d'autres termes comment cette impression d'être à son aise ou au contraire d'être surpris ainsi provoquée peut-elle contribuer à une

évaluation tendant vers le positif ou au contraire vers le négatif ? Ce qui revient à s'interroger sur ce qu'espèrent les individus de cet attendu ou cet inattendu et également à tenter de comprendre ce que l'un ou l'autre confère au lieu pour que s'amorce une relation d'ordre affective ? Peut-on émettre l'hypothèse que l'inattendu en soi, en tant qu'incertitude tant angoissante que stimulante, est apprécié et recherché par les individus dans des villes qui deviennent de plus en plus prévisibles. A contrario, est-ce l'attendu par son côté prévisible qui plaît aux individus par son aspect rassurant et contribue à l'homogénéisation de certains espaces urbains, comme semble le dire Lynch ([1960] 1998).

Pour comprendre la temporalité d'un lieu, il est au préalable nécessaire d'admettre que d'une certaine façon il n'est jamais tout à fait le même et se trouve donc en perpétuelle évolution. Cette évolution se traduit au travers des différentes temporalités que ce soit de l'ordre de la variation des saisons, des changements d'occupation de l'espace, des modifications de la structure du lieu par de nouveaux aménagements lesquels peuvent éventuellement entraîner l'apparition de nouvelles fonctions. En bref, un lieu n'est pas une entité figée et se caractérise à l'inverse par la multiplicité des formes, des fonctions etc. qu'il peut prendre et par conséquent des pratiques qu'il peut susciter. De même l'individu a la capacité d'agir sur un lieu tout autant que le lieu agit sur lui. La question qui se pose est alors de savoir si ces variations du lieu en tant que contenu ou contenant influencent les manières déployées par les individus pour habiter affectivement les lieux. Il s'agit effectivement de comprendre la façon dont le lieu « impacte » affectivement l'individu et inversement de saisir quelles sont les influences des pratiques individuelles sur les lieux. Ainsi, à l'instar des travaux de Ph. Bonnin mettant en relation un temps patrimonial, matérialisé par un bâti qui demeure tel un héritage, aux vécus de diverses générations qui l'ont habité et celles qui l'habitent aujourd'hui (Bonnin, 2008), nous souhaitons, en gardant la considération d'un temps bâti, hérité d'une histoire plus ou moins longue, et d'un temps urbain ordonné par les projets urbanistiques, mettre à jour les liens avec les temporalités à l'échelle de la vie de l'individu. Il s'agit d'aller plus avant dans l'analyse du rapport homme-lieu au cours du temps, notamment pour déterminer si ce sont davantage l'historicité⁵⁶ de l'espace ou l'urbanité⁵⁷ de l'espace qui conditionnent l'individu dans sa manière de l'habiter et ensuite de relier cette donnée à ce que l'on pourrait nommer ses attributs temporels, soit son avancée dans la vie et l'ancienneté de sa connaissance du lieu. Différents marqueurs temporels sont identifiables et c'est de leur confrontation, de la recherche de leurs oppositions ou rapprochements que peut être appréhendé l'habiter dans le temps et/ou « le temps de l'habiter » pour citer à nouveau Bonnin. Des indicateurs comme les faits spatiaux exprimés par la forme, l'implantation et l'orientation des bâtiments sont considérés dans leur durabilité (résistance au temps), ainsi que d'autres plus labiles comme le mobilier urbain ou le décor (types d'enseignes, mode de circulation) jusqu'à ceux plus immatériels comme la connaissance du lieu, les gestes dans le

⁵⁶ L'historicité ne se définit pas comme une relation simple au passé mais comme la relation entre les trois éléments structurants de la temporalité, le passé, le présent et l'avenir (Wormser, 2007). A l'instar du concept de géographisme de Dardel pour définir le lien insécable de l'individu à l'espace, l'historicité détermine l'intrication des liens entre le potentiel du lieu et le palimpseste des temporalités dont il est composé.

⁵⁷ Terme ici utilisé pour désigner les évolutions de l'espace liées à l'accumulation de projets urbains ayant concouru à conférer à l'espace une certaine forme et un certain degré d'urbanité.

lieu, les valeurs et la symbolique qui lui sont attribuées pouvant générer identité et/ou attaches notamment s'ils coïncident avec les souvenirs, les expériences ou encore les attentes des individus.

C'est précisément les interrelations entre ces marqueurs temporels matériels ou immatériels (idéels ou symboliques), lesquels affichent d'une certaine façon l'historicité et l'urbanité d'un lieu, et les attributs temporels des individus qui sont intéressantes à établir. Avec pour finalité d'entrecroiser toutes ces dimensions, la construction de figures de lieux en lien avec les évolutions urbaines et les pratiques socio-spatiales et la construction de figures d'individus en lien avec l'avancée des individus dans la vie et leur ancienneté de connaissance des lieux a été établie en suivant la méthodologie de Chalas (2000). Toutes ces figures d'individus confrontées sans exception aux figures de lieux se conjuguent pour révéler la part d'affectivité présente dans la relation individu-lieu. Les combinaisons obtenues permettent de formuler des éléments de réponse quant à l'effet de lieu ou les effets des caractéristiques de l'individu dans la formation de ce lien affectif.

Ainsi cette entrée par le temps nous permet, ainsi que nous le développons ultérieurement en troisième partie, de « relier » entre elles des figures de lieux avec des figures d'individus en tant qu'elles sont élaborées à partir de considérations temporelles et qu'elles permettent de fait de révéler des figures de rapport affectif et qui plus est de les « modéliser » dans leurs évolutions au cours du temps. Nous mettrons alors en évidence les liens qui s'instaurent entre les temporalités propres aux lieux et celles relatives à l'individu en dégagant des potentiels affectifs de lieu. Nous orienterons dès lors notre réflexion vers une portée opérationnelle pour tendre vers un urbanisme aimable. Qualifier ainsi l'urbanisme repose sur les interactions observées montrant que l'espace affecte l'individu tout autant que l'individu affecte l'espace (Viduvia, 2008)⁵⁸. Connaître ce qui fait qu'un individu aime ou non un espace, un lieu, voire une ville relève d'une ambition (peut-être utopique) de parvenir à limiter l'écart entre les conceptions aménagistes et les modes d'habiter par la recherche de nouvelles pratiques urbanistiques à même d'affecter l'espace pour que l'espace en retour affecte positivement l'individu. La portée de cette recherche se situe dans la connaissance des critères d'évaluation affective qu'établissent les individus concernant les espaces urbains qu'ils pratiquent dans l'intention de réfléchir à la manière dont cette connaissance intime relative à la sphère du sensible peut œuvrer à la fabrique de la ville. La question de l'interprétation des décalages qui subsistent entre la conception et les usages, entre un sens originel et de nouvelles représentations génère effectivement une réflexion sur les démarches à adopter en urbanisme pour que ces temporalités puissent être prises en considération en ce qu'elles contribuent à l'explication du potentiel affectif des lieux.

⁵⁸ Réponse programme ANR « Villes durables », 2008, projet « Ville DURable, Ville Aimable » (ViDu-ViA)

Chapitre 5. L'INDIVIDU AU CŒUR DU POSITIONNEMENT THEORIQUE ET METHODOLOGIQUE

Le présent chapitre vise à montrer l'intérêt d'une réflexion menée à l'échelle de l'individu en tant que possible fondement théorique dans une discipline qui considère peu la personne, puisqu'elle ne s'intéresse pas au cas particulier mais tend principalement à agir pour l'intérêt général. Néanmoins, il nous apparaît impossible de tenir cet engagement si les logiques individuelles restent incomprises d'autant plus que nous sommes entrés dans une société d'individus ainsi que l'affirmait déjà Elias ([1939] 1991) même si d'après les nombreuses contributions récemment parues (appel à articles⁵⁹, colloques⁶⁰), la question de la prise en compte de l'individu semble encore susciter des divergences. Ce sont essentiellement les courants de pensée de la sociologie qui se scindent ainsi en deux grandes théories opposées, quant à la place à accorder à l'individu (Tricoire et al., 2006). Depuis plusieurs années, et certainement en lien avec les changements que pose la modernité, l'individu est de plus en plus considéré au sein de cette discipline au point de la faire évoluer vers « les sociologies de l'individu ». Il conviendrait de réfléchir dorénavant aux possibilités d'une éventuelle intégration de l'échelle individuelle dans les réflexions urbanistiques en gardant bien évidemment à l'esprit qu'il ne peut être extrait de son environnement et encore moins de son réseau d'interdépendances (Martuccelli et de Singly, 2009: 9). Dubet rappelle ainsi justement que les faits sociaux sont avant tout des réalités produites par les individus dans leurs actions, interactions démontrant qu'il incombe de reconnaître l'individu comme celui qui donne forme aux réalités sociales (Dubet, 2005).

La question de la considération de l'individu se montre de plus en plus présente en aménagement de l'espace et urbanisme puisqu'il commence à susciter un intérêt grandissant par l'intermédiaire des démarches participatives de projet. Ce mode de concertation qui tend à se développer témoigne d'une considération nouvelle tendant à se rapprocher du citoyen pour connaître ses aspirations et non plus lui imposer des décisions émanant de structures savantes. Cette évolution de la discipline est imputable à un mouvement en cours depuis quelques décennies qui consiste à considérer l'individu comme un véritable acteur dans ses relations à la société. Cependant, cette récente montée de l'individualisme tend à rendre caduques les structures d'identification et d'appartenance collective par la modification des rythmes de vie, de travail tout autant que l'évolution de la composition familiale, lesquels constituent des facteurs à l'origine de la modification des attentes, notamment d'un point de vue immobilier. En atteste la forte demande d'habitat pavillonnaire individuel et la tendance à l'étalement urbain qui lui est corrélée. Le périurbain qui se développe ainsi autour des villes centre est fortement décrié par l'urbanisme qui y voit les conditions d'un individualisme croissant notamment par l'inclination de ses habitants à l'entre-soi.

⁵⁹ Appel à articles de la revue *espacetemps.net* : « L'individu comme ressort théorique dans les sciences sociales »

⁶⁰ Colloque organisé à Cerisy-la-salle en 2010 : L'homme, point aveugle des sciences de l'homme ? Faire l'histoire des objets des sciences humaines et sociales

La première section de ce chapitre retracera brièvement l'historique des courants sociologiques dans leur considération à propos de l'individu afin de nous positionner dans un refus d'une approche dualiste holisme/individualisme, en nous inscrivant dans un courant dialogique dans lequel l'individu affirme son existence dans sa relation avec la société. Nous exposerons ainsi les fondements théoriques de l'apparition de cette société d'individus en présentant les théories de l'individualisation. La reconnaissance de l'individu en tant que ressort théorique de la pensée nous amènera à adopter le paradigme compréhensif afin d'être en mesure d'expliquer la constitution et l'évolution des dynamiques affectives. Puis au cours de la seconde section, nous montrons comment les processus de « fabrication de l'individu » créent les conditions pour l'individu de s'inventer lui-même en établissant notamment une relation affective à l'espace. Effectivement ainsi que le rapporte Eva Illouz, l'individu ordonne ses préférences et toute forme d'action grâce à l'expérience émotionnelle qui occupe une place croissante dans son processus d'identification, de définition de lui-même, et dans la gestion réflexive de ses relations à lui-même et aux autres (Illouz, 2010). Nous soulignons également que les processus d'individuation et de subjectivation en tant qu'ils confèrent au sujet ses capacités de réflexion et de maîtrise de soi ont permis à la sociologie de modifier son regard sur l'individu. Nous montrons l'ampleur qu'a pris ce qu'on pourrait nommer « le phénomène individu » qui conduit les individus à cette nécessité de se différencier des autres, d'être soi-même, en s'autonomisant. La reconnaissance de son intentionnalité notamment en terme d'appropriation spatiale fait de l'individu une entité intéressante à analyser en ce qu'il modèle les lieux à sa convenance (Dubet, 2005), en établissant notamment un lien affectif à leur rencontre. Nous concluons ainsi ce chapitre en affirmant l'intérêt pour l'aménagement de l'espace et l'urbanisme d'expliquer et d'interpréter le rapport affectif aux lieux des individus en ce qu'il est une dimension non négligeable de la compréhension de la « vie des lieux ». Nous ouvrons alors la voie aux questions d'ordre méthodologiques relatives aux techniques d'enquête (Cf. Chapitre 6) à mobiliser afin de capter cette dimension sensible et subjective dans l'intention de l'intégrer ensuite à la conception de projet d'urbanisme.

Section 1. Un positionnement central de l'individu comme être compréhensible

Depuis qu'elles se sont constituées, les sciences sociales sont confrontées à des alternatives épistémologiques et méthodologiques, entre d'un côté le paradigme holiste qui implique les explications des phénomènes sociaux par « en haut » en expliquant comportements et évolutions par l'effet de déterminations macrosociologiques, et d'un autre côté l'individualisme méthodologique qui rend compte des phénomènes sociaux par « en bas » et à partir de processus microsociologiques de composition d'interactions individuelles (Laurent, 1994). Nous commencerons cette section en rappelant ce qui oppose ces deux courants afin de nous positionner dans le second courant en ce qu'il reconnaît l'importance de la relation entre les individus dans l'établissement de faits sociaux. Ce positionnement s'avère davantage d'ordre méthodologique qu'épistémologique et n'est pas le signe d'une adhésion pleine et entière à l'individualisme méthodologique. Il s'agit d'un positionnement pour cette recherche portant sur le rapport affectif de l'individu au lieu, qui est aussi marqué par la tendance de la société actuelle à reconnaître l'individu en tant qu'entité. Puis par l'explication de la tendance à l'individualisation croissante d'une société désormais qualifiée d'hypermoderne⁶¹, nous montrerons l'intérêt de porter une attention particulière à l'individu en tant que niveau pertinent de l'analyse sociologique. Cette reconnaissance de l'individu en tant que ressort théorique de la pensée nous enjoindra à adopter un comportement compréhensif dans la lignée des travaux de Weber.

1.1. La reconnaissance de l'individu comme ressort théorique de la pensée

Historiquement nous rappelle A. Laurent, le holisme a prévalu sur l'approche développée par l'individualisme méthodologique comme « mode de perception quasi évident du social » (Laurent, 1994: 9). Ces deux paradigmes se définissent dans « une sorte de réciprocité conflictuelle » pour reprendre la terminologie utilisée par l'auteur à l'aide de laquelle il montre que « l'un contient l'autre 'en creux' et y renvoie originellement comme à un double inversé à partir d'une problématique commune » (Laurent, 1994: 10). Il s'agit effectivement

⁶¹ « La modernité est sous-tendue par trois idées : celle de progrès- la société serait en marche vers un progrès toujours accru-, celle de raison (sous l'influence notamment du rationalisme cartésien), et celle de bonheur, auquel le progrès et la science ne peuvent manquer de conduire [...] La postmodernité correspond à un moment historique au cours duquel les structures institutionnelles d'encadrement social et spirituel s'effritent, voire disparaissent : on assiste à l'abandon des grandes idéologies comportant une dimension explicative du monde, à l'affaiblissement des structures et des repères d'encadrement et de sociabilité traditionnelles (famille, parti, église, école) et, sous l'influence notamment de la consommation de masse, à l'émergence d'un individu libéré de toute entrave, et soucieux avant tout de sa jouissance et de son épanouissement personnels [...] le concept de postmodernité s'est peu à peu délité et ne permet plus vraiment de rendre compte des bouleversements les plus récents de la société contemporaine. En lui substituant celui d'hypermodernité, nous soulignons le fait que la société dans laquelle évoluent les individus contemporains a changé. L'accent est mis non pas sur la rupture avec les fondements de la modernité, mais sur l'exacerbation, sur la radicalisation de la modernité. Les individus contemporains sont les mêmes qu'on les baptise 'postmodernes' ou 'hypermodernes'. Ce qui diffère ce sont les postulats explicatifs concernant la société dans laquelle ils évoluent». (Aubert, 2006 : 14-15)

d'expliquer les rapports individu/société afin de comprendre si c'est l'individu, compris comme agent qui dans ses comportements propres et en interaction avec les autres individus, compose et donne forme à la société ou si ce sont des appartenances à des institutions collectives telles que la classe, la communauté en tant qu'être collectif etc. qui définissent et « coordonnent » les individus à partir de leurs propres lois structurelles.

Dans le premier cas, l'individu possède ses propres finalités et une autonomie d'action qui lui sont ôtées dans le modèle holiste où même si l'individu est considéré comme agent empirique il n'en reste pas moins déterminé par une dynamique supra-individuelle à laquelle il est assujéti. « Avant tout identifié à son être social et produit d'un groupe ou d'une collectivité existant en soi et par soi au-delà de lui, l'individu n'a guère de consistance en dehors des déterminations extérieures qui le modèlent et le guident intimement, ni par suite de réelle capacité d'autonomie et d'initiative. Il est passivement « agi » par la société beaucoup plus qu'il n'agit par lui-même et davantage encore qu'il n'agit sur elle ne serait-ce qu'involontairement » (Laurent, 1994: 18). Se forme alors un lien entre le holisme et le déterminisme puisque l'individu est déterminé jusque dans ses choix par des réalités qui lui sont supérieures. A. Laurent expose que c'est notamment la méthodologie de Durkheim qui axe la pensée holiste sur les déterminants sociaux s'imposant aux individus quand bien même certains de ses écrits concèdent à l'individu une forme de reconnaissance notamment lorsqu'il énonce que la société n'est composée que d'individus » et « ne contient rien au dehors des individus » (Laurent, 1994).

Dans la préface de la nouvelle édition de l'ouvrage de Durkheim « Les règles de la méthode sociologique », François Dubet insiste sur le fait que ce sociologue est convaincu de l'extériorité des consciences individuelles dans les faits sociaux. Par conséquent il ne peut être concevable de les expliquer par des motifs de nature individuelle. Or, ainsi que le met en exergue ensuite F. Dubet, il se pourrait qu'Emile Durkheim ne fut pas toujours fidèle à ses préceptes notamment dans ses explications d'ordre individualiste quand il énonce les résultats de ses recherches sur le suicide. Il est effectivement conduit à énumérer les diverses dispositions propres aux individus à vouloir se donner la mort, selon que l'on est un homme ou un femme, marié ou non, catholique ou protestant etc. (Dubet, 2007). Pourtant il est intimement convaincu que l'homme est naturellement contraint par la société en tant que celle-ci est un élément naturel « une nature *sui generis* » (Durkheim, 2007: 122). Cette réalité de la vie sociale découle d'un être collectif dont la source ne peut être l'individu car elle le dépasse. C'est par ses considérations qu'il affirme la primauté du tout sur les parties. « C'est qu'un tout n'est pas identique à la somme de ses parties, il est quelque chose d'autre et dont les propriétés diffèrent de celles que représentent les parties dont il est composé » (Durkheim, 2007: 102). Il affirme de fait que c'est la forme du tout qui détermine celle des parties et que c'est donc dans la nature de la société elle-même qu'il faut aller chercher l'explication de la vie sociale (Durkheim, 2007: 101). Ainsi que le conclut Alain Laurent, Durkheim se présente comme « le représentant le plus exemplaire du holisme déterministe et de ce qu'on peut dénommer le sociologisme, c'est-à-dire la tendance à expliquer les actions individuelles en les réduisant à n'être que l'expression contingente d'un englobant social diffus – et à ne voir en

l'être humain que l'être social, et socialement déterminé par des structures toutes-puissantes » (Laurent, 1994: 22).

Quand bien même le paradigme holiste a dominé les sciences sociales sous les influences durkheimiennes en France pendant toute la période du début du XX^e siècle, il convient dorénavant de s'attarder à définir le paradigme individualiste en tant qu'il s'oppose à ce dernier sans pour autant se suffire d'une définition construite à partir de son stricte inverse. L'on passe effectivement d'explications sociologiques dans lesquelles l'individu est écarté de l'analyse puisqu'il est considéré comme le produit des structures sociales à une méthodologie individualiste qui explique « l'existence ou l'allure d'un phénomène P [...] comme une conséquence de la logique du comportement des individus impliqués par ce phénomène » (Boudon et Bourricaud, 2004b: 306). Ce principe de l'individualisme méthodologique ne remet pas en cause le fait que l'action individuelle est soumise à des contraintes sociales mais affirme que celles-ci ne déterminent pas (au sens stricte de détermination) l'action individuelle, elles la délimitent (Boudon et Bourricaud, 2004b). Les sociologues R. Boudon et F. Bourricaud ajoutent effectivement que cette notion de contrainte mise en exergue par les tenants du holisme n'a de véritable sens que si elle est comprise en rapport avec les notions corrélatives d'action et d'intention. Ils considèrent que si l'acteur n'est pas pourvu d'intentions, il ne peut être considéré soumis à des contraintes émanant de structures sociales supérieures.

Boudon et Bourricaud insistent particulièrement sur le fait que les phénomènes sociaux s'expliquent dans tous les cas par les actions individuelles qui les composent en introduisant en première page de leur dictionnaire de sociologie critique, un extrait d'une lettre de Max Weber à Robert Liefmann datée du 9 mars 1920 dans laquelle il est écrit : « Si je suis finalement devenu sociologue (comme l'indique mon arrêté de nomination) c'est essentiellement afin de mettre un point final à ces exercices à base de concepts collectifs dont le spectre rôde toujours. En d'autres termes : la sociologie, elle aussi, ne peut procéder que des actions d'un, de quelques, ou de nombreux individus séparés. C'est pourquoi elle se doit d'adopter des méthodes strictement individualistes » (Boudon et Bourricaud, 2004a: 1). Elie Halévy partage ce point de vue sur l'individualisme en tant que méthode pour se saisir des phénomènes sociaux et les interpréter. L'individualisme de Weber est effectivement à comprendre selon une acception méthodologique et non pas comme le fait que les citoyens soient soucieux de leur vie privée et peu concernés par la vie publique (Boudon, 1986). Lors du premier Congrès International de philosophie en 1904, E. Halévy rapporte de la discussion qui le positionne face à l'économiste Vilfredo Pareto que l'individualisme qu'on qualifiera ensuite de méthodologique s'oppose au holisme en ce qu'il permet la reconnaissance de la réductibilité des faits sociaux à une psychologie individuelle et aux interactions des actions faisant de chaque individu une donnée spécifique se distinguant des autres (Treaton, 2004).

En d'autres termes, ces auteurs précédemment cités ont tous en commun de refuser que les structures sociales, les nations, les Etats, les classes sociales etc. soit considérés comme des êtres collectifs dotés d'intentions et d'activités propres (Laurent, 1994). Les relations entre un Tout et des parties dans lesquelles le Tout domine sur les parties sont ici abordées différemment par les individualistes méthodologiques. Ces derniers consentent éventuellement

à l'existence d'un concept unificateur mais demeurent prudents sur l'organisation de ce Tout en précisant qu'il est par nature composé de forces individuelles. Quand bien même l'existence d'un Tout tel que la société, une classe ou l'Etat n'est pas niée ni rejetée, il est considéré comme une organisation de relations interindividuelles, hiérarchisé et élaboré par des hommes pour l'imposer à d'autres dans le cas d'un Etat, ou formé par des traditions et des valeurs communes n'existant que dans les représentations et actes individuels pour le cas d'une nation, tels sont les exemples donnés par A. Laurent pour asseoir la primauté de l'individuel sur le social qu'exprime la pensée individualiste.

Les interactions entre des actes individuels constituent l'un des postulats de base de l'individualisme méthodologique. R. Boudon le définit comme un paradigme construit à partir de trois postulats. « Le premier pose que tout phénomène social résulte de la combinaison d'actions, de croyances ou d'attitudes individuelles (P1 : postulat de l'individualisme). Il s'ensuit qu'un moment essentiel de toute analyse sociologique consiste à « comprendre » le pourquoi des actions, des croyances ou des attitudes individuelles responsables du phénomène qu'on cherche à expliquer. Selon le second postulat, «comprendre » les actions, croyances et attitudes de l'acteur individuel, c'est en reconstruire le sens qu'elles ont pour lui, ce qui — en principe du moins — est toujours possible (P2 : postulat de la compréhension). Quant au troisième postulat, il pose que l'acteur adhère à une croyance, ou entreprend une action parce qu'elle a du sens pour lui, en d'autres termes que la cause principale des actions, croyances, etc. du sujet réside dans le sens qu'il leur donne, plus précisément dans les raisons qu'il a de les adopter (P3 : postulat de la rationalité) » (Boudon, 2002: 9). Raymond Boudon cherche à convaincre son lecteur du simplisme des théories holistes qui « analysent directement les conséquences des données structurelles ou culturelles en esquivant l'analyse de motivations et comportements individuels » (Boudon, 1986: 53). Dans le modèle holiste, l'individu s'il est reconnu ne l'est que comme le point de passage de forces ou d'idées collectives ne laissant pas de place à ses propres attentes ou ses propres croyances. Ces dernières ne peuvent être prises en compte puisque de telles données ne sont pas considérées dans ce courant holiste où elles sont imposées aux individus par le fonctionnement de la société. L'individu est alors décrit comme privé de toute autonomie puisque ce sont des mécanismes invisibles qui le guident, mécanismes qui ne peuvent être pourtant décrits qu'à partir des comportements qu'ils sont censés produire. Raymond Boudon souligne là le cercle vicieux dans lequel s'inscrit le paradigme holiste qui explique des comportements en mobilisant notamment le concept d'habitus dont la seule preuve d'existence réside dans ces mêmes comportements (Boudon, 1986).

Il démontre par là que le paradigme de l'individualisme méthodologique, même s'il n'est pas dominant dans les sciences sociales, demeure plus acceptable pour expliquer les faits sociaux comme le résultat de l'agrégation de stratégies individuelles qui ne sont non pas de l'ordre de l'irrationnel mais bien ainsi que l'a développé M. Weber de l'ordre du compréhensible si on les rapporte à la situation des acteurs (Boudon, 1986: 55). Cette réticence à appliquer ce paradigme s'expliquerait selon R. Boudon par la conception « hypersocialisée » de l'homme en tant qu'acteur social qui tend à « interpréter un comportement qu'on ne comprend pas comme inconditionnellement irrationnel, plutôt que

de chercher à démontrer qu'il est irrationnel par rapport à la situation de l'observateur, mais rationnel par rapport à la situation de l'acteur» (Boudon, 1986: 58). Ces explications que Boudon qualifie de piège réfèrent à ce que Piaget nomme le « sociocentrisme », soit cette impossibilité d'adhérer au postulat wébérien selon lequel tout comportement est en principe compréhensible par l'observateur à partir du moment où celui-ci est suffisamment informé du contexte dans lequel l'acteur se meut. C'est principalement en référence aux écrits de Georges Simmel⁶² que Raymond Boudon avance le paradigme de l'individualisme méthodologique comme l'une des meilleures voies pour appréhender les faits sociaux. Il affirme alors que « tout phénomène social, quel qu'il soit ne peut être conçu que comme un effet d'agrégation, que comme le résultat d'actions, d'attitudes ou de comportements individuels » (Boudon, 1986: 55) et fonde ainsi les bases son Modèle Rationnel Général qui veut que les actions individuelles ne soient pas le résultat de normes intériorisées par l'individu au cours de sa socialisation mais le fait de choix opérés selon le produit d'actions, de décisions, d'attitudes, de comportements, de croyances (ADACC) individuels (Boudon, 2003).

R. Boudon part de la Théorie du Choix Rationnel pour en faire la critique. Elle repose sur un ensemble de postulats (TCR) dont le premier est l'individualisme et se résume à reconnaître que les faits sociaux sont le produit d'ADACC et que ceux-ci détiennent une dimension strictement humaine. Par conséquent l'Etat, l'Eglise ou tout autre groupement, organisme ou structures ne peuvent être reconnus capables de décisions si ce n'est par le biais de ses membres (Boudon, 2003). Le second postulat pose que ces ADACC individuels peuvent être compris de tout autre individu et constitue ainsi un élément essentiel de l'explication du phénomène dont ils sont responsables. Un troisième postulat, qui même s'il ne méconnaît pas l'existence de causes a-rationnelles, suppose que les ADACC sont principalement le produit de raisons, lesquelles peuvent être plus ou moins clairement perçues par l'individu. Un quatrième postulat lié comme le sont les précédents par des relations d'implication ascendante est nommé alternativement le conséquentialisme ou l'instrumentalisme parce qu'il veut que les raisons qui sont considérées par l'individu qui manifeste tel ou tel ADACC concernent les conséquences dudit ADACC. Un cinquième postulat montre ainsi l'intérêt que met personnellement l'individu dans la production d'un ADACC, il est appelé postulat de l'égoïsme. Dans la continuité des intérêts individuels avec lesquels tous les ADACC sont menés est posé le sixième postulat, celui de la maximisation qui « veut que l'individu connaisse et soupèse les avantages et les inconvénients d'un ADACC et qu'il le préfère à tel autre choix possible à partir du moment où l'ADACC en question lui paraît présenter un bilan avantages-inconvénients plus favorable pour lui que tout autre, plus exactement : que les autres possibilités présentes à son esprit. » (Boudon, 2003: 21).

Néanmoins, R. Boudon vise les limites de cette théorie dont le système de postulats a maintes et maintes fois été souligné comme trop rigide indiquant que l'individu n'est pas sans cesse en train de rechercher les conséquences qui sont bonnes pour lui à partir d'un calcul coûts-avantages qui lui offriraient les meilleures solutions. Il est à l'instar de ce qu'a démontré

⁶² Simmel, G. (1981), *Sociologie et épistémologie*, Paris, PUF, coll. « Sociologie »

Simon (1982)⁶³, soumis à la rationalité limitée c'est-à-dire qu'il opère des choix non pas selon le meilleur bilan coût-avantage mais en fonction de l'état de ses connaissances et dans la mesure où elles lui permettent d'aboutir à un résultat satisfaisant. Ainsi, Boudon explique que la rationalité limitée maintient le système de postulats jusqu'au cinquième et substitue au postulat de la maximisation, le postulat de la satisfaction. La théorie du choix rationnel et ses six axiomes apparaît modulable dans le nombre de postulats mobilisés selon que l'on souhaite définir le modèle du fonctionnalisme, du holisme ou de la sociologie compréhensive. Ainsi, le courant marxiste est une sociologie complexe à laquelle il adjoint un septième postulat pour expliquer que les ADACC individuels sont évalués à l'aune des conséquences sur les intérêts personnels mais principalement sur les intérêts de classe. Le marxisme est ainsi un cas particulier de la TCR. Inversement, nous dit Boudon, la TCR peut elle-même être un cas particulier des théories qu'on obtient en supprimant certains des postulats sur lesquels elle repose. La TCR apparaît ainsi un cas particulier de sociologie compréhensive (au sens wébérien du terme) pour laquelle le cadre théorique est défini par les deux premiers postulats de l'individualisme et de la compréhension. Le rejet du premier postulat qu'est l'individualisme et par conséquent des suivants (ils sont liés de manière ascendante) définit le holisme. Il propose notamment d'accorder une importance particulière au système de postulats formé par l'individualisme, la compréhension des ADACC et la rationalité en ce qu'il « gouverne la plupart des théories sociologiques efficaces » (Boudon, 2003: 25). Même si la TCR permet d'expliquer de nombreux faits sociaux, il en demeure certains qui paraissent lui échapper.

R. Boudon en recourant à plusieurs exemples tels que le vote ou le jeu dit de l'ultimatum démontre que la TCR conduit à certaines apories. Le paradoxe du vote est relativement parlant notamment vis-à-vis du postulat conséquentialiste. Il ne paraît pas intéressant de comprendre pourquoi les gens votent alors que leur voix a une chance pratiquement nulle d'influencer le résultat de la consultation (Boudon, 2003). Il en va de même à propos du jeu de l'ultimatum dans lequel un sujet A est invité à partager un gain de 100 euros avec un sujet B. Le sujet A décide de la partition de l'argent et le sujet B n'a que la possibilité d'accepter ou de refuser la proposition de A. L'on s'attendrait en suivant les postulats égoïste ou de la maximisation à ce que A garde la quasi-totalité du gain, or la plupart du temps, l'expérience montre qu'il partage à part égale avec B, refusant le pouvoir de décision qui lui est ainsi conféré (Boudon, 2002). Ce que mettent en évidence tous ces paradoxes ainsi que le souligne R. Boudon c'est une interrogation sur la capacité de la TCR à expliquer que les individus s'appuient sur des croyances non triviales. Le sociologue rappelle alors que le mot « croyance n'est qu'un substantif formé à partir de *croire* ou *rationalité* un substantif reposant sur l'expression *avoir de bonnes raisons de* » (Boudon, 2003: 43). Si l'on postule que les croyances résultent d'une adhésion à une théorie et que l'adhésion à une théorie est un acte de caractère rationnel, l'individu y adhère parce qu'il la croit vraie non du fait des conséquences heureuses qu'elle pourrait comporter, ce qui serait alors de l'ordre d'une rationalité instrumentale propre à la TCR. La rationalité cognitive dont fait preuve l'individu ne se laisse pas appréhender en la réduisant à une rationalité instrumentale, par conséquent il faut sortir de la TCR et de ses

⁶³ Simon, H. (1982), *Models of bounded rationality*: Economic Analysis and Public Policy, Cambridge, The MIT Press

explications sans boîtes noires pour rendre compte des cadres mentaux de l'expérience qui sont, dans le cadre de l'application de la TCR, écartés (Boudon, 2003). A cela s'ajoute d'autres phénomènes devant laquelle la TCR s'avère impuissante qui sont de l'ordre des croyances prescriptives échappant aux modèles de caractère conséquentialiste et ceux qui mettent en jeu des réactions échappant par la force des choses à toute considération de caractère égoïste (Boudon, 2003: 47).

Les précédents exemples de paradoxes face auquel la TCR est confrontée figurent parmi de nombreux autres et contribuent à expliquer que le sociologue en arrive alors à ôter les postulats P4 et suivants et à ne considérer que les trois premiers postulats de la TCR pour fonder le Modèle Rationnel Général (MRG). Ainsi les ADACC à caractère « conséquentialiste » (l'individu fait X parce que les conséquences de X sont bonnes, selon lui), « égoïste » (l'individu fait X parce que les conséquences de X sont bonnes pour lui et selon lui) ou prenant la forme d'un « calcul coût-avantage » (l'individu fait X parce que les conséquences de X pour lui sont meilleures que celles de toutes les autres solutions qu'il est capable de concevoir) obtiennent le statut de cas particuliers. Les ADACC ne sont plus alors que « le fruit de raisons » (Boudon, 2003: 50) et les causes des actions, croyances, attitudes des acteurs sociaux résident dans le sens qu'elles ont pour eux ou, plus précisément, dans les raisons qu'ils ont de les adopter (que ces raisons soient conscientes ou inconscientes). Ces raisons peuvent dans certains cas s'expliquer par les conséquences de ces dites actions ou les intérêts qu'elles présentent tout en étant possiblement soumises à un calcul coût-avantage. Elles sont de natures diverses et « il est impossible ainsi que l'admettent Tocqueville, Weber et de nombreux contemporains de les réduire à un type unique » (Boudon, 2002: 10). « Le paradigme de l'individualisme méthodologique déclare ainsi que l'acteur est rationnel dès lors que ses actions, croyances ou attitudes sont perçues par lui, de façon plus ou moins consciente, comme ayant un sens parce que fondées, pour lui, sur des raisons fortes » (Boudon, 2002: 22). Il ajoute alors « Cela ne signifie pas que l'acteur soit un être purement rationnel, dépourvu d'affectivité. On peut au contraire admettre sans réticence avec Hume que la raison est la servante des passions » (Boudon, 2002: 24). Boudon estime pourtant que la raison est supérieure aux passions ou du moins que mobiliser la raison peut suffire à expliquer les phénomènes sociaux.

Pour résumer cette conception de l'individualisme méthodologique proposée par Boudon, nous pouvons prendre appui sur les écrits de Molénat et reconnaître qu'il s'agit là d'une méthode d'analyse de la micro-économie et de la sociologie qui « postule que tout phénomène social est la résultante des comportements individuels des acteurs. Pour les tenants du rational choice, l'individualisme méthodologique renvoie à des modèles strictement utilitaristes (l'individu agit rationnellement en fonction de ses intérêts et de ses valeurs) » (Molénat, 2006b: 174-175). Le sociologue Raymond Boudon cherche à élargir ce courant et montre que l'on ne peut comprendre le social qu'à partir des intentions des acteurs et de leurs stratégies. C'est notamment grâce à Raymond Boudon que l'individualisme méthodologique s'est fait connaître en France ainsi qu'en atteste Alain Laurent dans son ouvrage consacré à ce paradigme (Laurent, 1994). Jon Elster s'inscrit également dans ce courant puisqu'il partage la posture boudonnienne lorsqu'il affirme à son tour que « tout phénomène social - que ce soit

un processus, une structure, une institution, un habitus – se laisse expliquer par les actions et les propriétés des individus qui en font partie » (Elster, 1986b: 61). Il explique que parmi les raisons faisant que l'explication du macro par le micro est plus favorable que celle du macro par le macro, il invoque qu'« il est toujours plus satisfaisant d'ouvrir la boîte noire et de voir les rouages du mécanisme » (Elster, 1986b: 61). Lorsque Jon Elster nous affirme que l'individualisme méthodologique est une forme de réductionnisme, « il ne faut pas le voir comme un appauvrissement simplificateur mais comme une méthode de réduction « eidique » chère à la phénoménologie husserlienne qui enrichit la perception du social en permettant le retour à l'essentiel des phénomènes et en ouvrant enfin l'accès direct à la complexité d'un réel occulté préalablement par les abstractions réifiées » (Laurent, 1994: 36). Alain Laurent précise effectivement qu'il ne peut s'agir de réduire une organisation très complexe à la somme des parties puisque le niveau auquel donne accès cette réduction n'est autre que le niveau individuel, soit les interactions individuelles dans une situation donnée et non l'individu en soi c'est-à-dire à l'action individuelle.

Les actions sont alors appréhendées en interférence avec celles des autres, dans leurs interrelations et règles et non pas par rapport à des supra-structures qui les détermineraient. Les contraintes de l'environnement demeurent prises en compte mais ne figurent pas comme des données a priori au pouvoir déterminant, ce sont davantage les intentions de l'individu qui marquent les phénomènes par le fait que c'est un être doté d'un esprit, qui adopte des valeurs en fonction de ce qu'il sent et perçoit (Rothbard, 1979). Rothbard souligne que les phénomènes sociaux résultent exclusivement des stratégies d'acteurs et de sujets pensants qui font référence à des « dispositions intentionnelles subjectives » (Elster, 1986b), lesquelles donnent naissance à un système social complexe fait des interactions de tous les individus entre eux et avec la société. Notre positionnement méthodologique part également de l'individu (considéré dans ses influences sociales) qui éprouve, sent et perçoit pour, non pas expliquer les interrelations entre individus, mais rester dans la compréhension au niveau individuel (Cf. 1.3).

Ces rapports entre l'individu et la société notamment étudiés par E. Morin dans son *Introduction à la pensée complexe* sont présentés sous la forme des relations entre un tout et ses parties constituantes. Morin explique que le système complexe formé par les interrelations entre le tout et les parties ne se réduit pas à la somme de celles-ci (Morin, 1990). Le tout représente plus que la somme de ses composantes : son organisation, son unité et des propriétés émergentes rétroagissent sur les parties. Il parvient ainsi à montrer que la société ne se superpose pas aux individus dans leurs interactions étant donné qu'elle est formée par ces dernières. Ces interactions produisent alors un tout non réductible aux individus et rétroagissant sur eux. Néanmoins cette vision dans laquelle le tout est une unité indépendante des individus s'apparente fortement au holisme et sa vision simplificatrice critiquée par Edgar Morin dans laquelle s'opère une forme de réductionnisme ignorant les parties qui constituent le tout. Mais reconnaître au sujet une autonomie en tant que système central non déterminé par des structures sociales n'est pas non plus satisfaisant pour ce sociologue. « On peut voir assurément la société comme un tout et l'individu comme partie, l'espèce comme un tout et la société ainsi que l'individu comme parties. Mais on peut aussi concevoir l'individu comme le

système central et la société comme son éco-système ou son placenta organisateur, et cela d'autant plus que l'émergence de la conscience s'effectue à l'échelle de l'individu, non à l'échelle du tout social » (Morin, 1977: 128).

Il apparaît au final difficile de trancher pour cet auteur privilégiant les approches par la théorie de la complexité, il tente donc de dépasser ce clivage holisme/individualisme. Il importe selon Morin de ne pas être réductionniste dans un sens comme dans l'autre, c'est-à-dire de ne pas réduire l'explication du tout aux propriétés des parties conçues en isolation ni même de réduire les propriétés des parties aux propriétés du tout, conçu également en isolation. En s'appuyant sur les Pensées de Pascal il nous livre sa croyance dans le concept de relation par lequel la vérité est incluse dans l'une et l'autre de ces deux conceptions. Il souligne donc l'importance des relations entre parties et tout, où chaque terme renvoie à l'autre en citant Pascal « Je tiens pour impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties⁶⁴ » (Morin, 1977: 125). Il véhicule l'idée selon laquelle la société est un système global complexe qui ne se réduit pas à la somme des interactions des individus. Edgar Morin l'exprime en ces mots « Quand il y a interactions entre individus, il se crée une société émergeant comme un tout qui s'impose aux individus. Mais cela ne signifie pas que les individus se dissolvent et que le tout existe en dehors d'eux de façon transcendante. La société certes s'autotranscendentalise, mais ne serait rien sans les interactions entre individus. Les individus dépendent de la société qui dépend d'eux. Ceux qui ne voient que la société comme réalité ou ceux qui ne considèrent que les individus comme réels occultent cette circularité où individus et société se coproduisent » (Morin, 1994: 90).

Dupuy reproche à l'individualisme méthodologique de considérer le tout par la somme de ses parties constitutives en interaction, soit de réduire le tout social aux interrelations entre individus. Il estime nécessaire de passer à un individualisme méthodologique complexe non réductionniste qui considère qu'« entre les individus et le tout social ordonné joue une relation circulaire permanente » (Laurent, 1994: 105). Il le définit par le fait que « 1) ce sont les hommes qui font (ou plutôt : « agissent ») leur société ; 2) La société les dépasse en ce qu'elle est infiniment plus complexe qu'eux » (Dupuy, 1992a: 222). Dans cette vision complexe, J-P Dupuy rejoint E. Morin dans l'idée que les relations entre le tout et les parties ne sont pas de l'ordre de la déduction mais de la circularité. Il parvient même à l'idée « d'autotranscendance du social » qui selon lui tient dans la coexistence apparemment paradoxale des deux propositions suivantes : « 1) Ce sont les individus qui font, ou plutôt « agissent », les phénomènes collectifs (individualisme) ; 2) Les phénomènes collectifs sont (infiniment) plus complexes que les individus qui les ont engendrés, ils n'obéissent qu'à leurs lois propres (auto-organisation). Tenir ensemble ces deux propositions permet de défendre la thèse de l'autonomie du social - l'autonomie de la société et l'autonomie d'une science de la société, c'est-à-dire sa non réductibilité à la psychologie - tout en restant fidèle à la règle d'or de l'individualisme méthodologique : ne pas faire des être collectifs des substances ou des sujets » (Dupuy, 1992b: 15).

⁶⁴ Pascal, B. ([1669] 1897), *Pensées*, éd. Brunschvicg, II, 72.

Après avoir exposé les principales oppositions entre le courant holiste et l'individualisme méthodologique, nous nous sentons plus proche de l'individualisme méthodologique en ce qu'il considère que l'individu a des valeurs, peut agir, et faire des choix et n'est pas déterminé par des causes extérieures. Néanmoins, nous ne nous inscrivons pas pleinement dans ce courant étant donné que nous n'analysons pas les interactions entre individus. Nous nous situons davantage au niveau de la compréhension de l'individu, tel qu'il s'affirme actuellement dans la société (Cf. Section 2).

1.2. Théories de l'individualisation

L'œuvre de Norbert Elias demeure une référence importante lorsqu'il s'agit d'évoquer l'histoire de la construction sociale de l'individu dans sa contribution à la reconnaissance de ce dernier en tant qu'entité spécifique, s'affirmant comme un acteur au sein d'une société (Elias, [1939] 1991). Selon cet auteur, l'individu et la société apparaissent conjointement, l'un et l'autre se renforçant mutuellement. C'est en effet l'objet de son ouvrage que de révoquer une pensée donnée comme évidente selon laquelle l'individu et la société serait deux entités séparées. Cette donnée se retrouve dans deux postures théoriques sociologiques distinctes. L'une postule que l'individu est antérieur et extérieur à la société, tenue pour l'agrégation ou la somme de ces individualités autonomes. L'autre conçoit les sociétés comme de grandes machineries dont les fonctionnements sont tout à fait indépendants des intentions individuelles (Foucault, 1966: 11).

Pour montrer que l'opposition entre individus et sociétés est avant tout une opposition de valeurs entre individualisme et collectivisme, il s'intéresse aux conditions d'émergence de cet antagonisme en revenant notamment sur la définition des concepts de société et d'individus. Dans la préface de son ouvrage, il met le lecteur face à une autre évidence, celle de rapports entre individu et société qui souffrent d'un manque de clarification sans doute imputable à leur utilisation courante pour laquelle l'individu est un être humain considéré isolément, tandis que la société est soit une simple somme additive et non structurée de nombreux êtres isolés, soit un objet existant au-delà de l'être humain isolé. Elias propose alors d'aborder les multiples formes que recouvrent les termes d'individus et de sociétés en allant plus loin que la définition antagoniste dont ils sont l'objet. Il s'interroge donc sur ce qu'est la société en tant qu'il reconnaît qu'elle est la réunion d'une multitude de personnes qui pourtant n'a pas été désirée et programmée en amont par aucun de ces individus. Cette interrogation débouche alors sur un débat entre ceux qui affirment que la société ne représente qu'un « moyen » dont la fin serait le bien-être de chaque individu et ceux qui affirment que « l'individu est secondaire car la véritable fin de la vie individuelle serait d'assurer la perpétuation de la collectivité sociale dont l'individu constitue l'une des parties » (Elias, [1939] 1991: 43). Or pour Norbert Elias, il s'agit là d'un jugement de valeurs qui se rapporte au lien de l'individu avec la société où certains considèrent l'individu comme objectif suprême et d'autres pour qui c'est la société.

Si l'on s'en tient à l'observation, force est de reconnaître que les individus et la société constituent un ensemble où les uns n'existent pas sans l'autre. Les actions et interactions entre individus occupent une place chacun isolément qui ensemble forment une structure qui n'est autre que la vie sociale. Les individus sont ainsi liés à d'autres êtres que ce soient des liens professionnels, personnels ou de tout ordre par, ce que N. Elias nomme des chaînes invisibles, comme autant de forces organisatrices plaçant les individus dans un réseau de plus ou moins grande dépendance en fonction du type de relations qu'ils ont tissées. C'est précisément la façon dont ces chaînes dans leurs natures variables et changeantes en tant qu'elles conditionnent les réseaux de dépendance entre individus qui structurent la société. « Et cet ensemble de fonctions que les hommes remplissent les uns par rapport aux autres est très précisément ce que nous appelons la 'société'. C'est une sphère de l'être d'un genre particulier (Elias, [1939] 1991: 52). » Il ajoute que « le comportement qu'adoptent les individus est toujours déterminé par des relations anciennes ou présentes avec les autres [...] ils sont liés à la société par les dispositions les plus élémentaires de leur nature » (Elias, [1939] 1991: 56).

Ainsi du débat entre tenants de l'individualisme et tenants du holisme, N. Elias fait ressortir une même idée qui consiste à affirmer que ce sont les relations des individus aux autres qui constituent la fin de toute action humaine et donc de toute société. Il ne s'agit plus de privilégier l'individu ou la société l'un étant la fin et l'autre le moyen dans un sens comme dans l'autre mais bien de reconnaître en suivant le sociologue que « [...] c'est uniquement parce que l'on sépare conceptuellement, comme deux substances distinctes, ce qui est en réalité deux fonctions inséparables, des hommes dans leur vie collective » (Elias, [1939] 1991: 98). Il démontre ensuite que même si l'individu se ressent « sujet » en rapport d'un milieu extérieur qu'est la société en tant qu'elle est ressentie comme objet, il ne peut définir sa propre individualité en dehors des relations qu'il établit avec les autres, la société humaine, et l'espace (Cf. Chapitre 1 et 2).

L'individu est intimement convaincu qu'il *est* ainsi originellement par rapport aux autres parce qu'il s'est construit lui-même son être propre. Il en retire un certain mérite voire parfois de la fierté à afficher une individualité qu'il est convaincu ne devoir qu'à ses dispositions d'individus en tant qu'être isolé. Or l'individualité que l'individu pense, ressent, souhaite, comme un univers fermé sur lui-même sans relation avec les autres individus, ne peut être appréhendée par les schèmes de pensée classique à structure binaire que sont les oppositions du type intérieur/extérieur, individu/société, nature/environnement. « La dépendance naturelle de l'individu par rapport aux autres, l'orientation naturelle des fonctions psychiques vers la relation avec les autres et leur adaptation à cette relation, leur malléabilité dans le cadre de cette relation » (Elias, [1939] 1991: 102), sont autant de phénomènes qui portent à croire que l'individu n'a d'individualité que dans la façon dont il se distingue de tous les autres individus. « L'individualité est alors l'expression de la manière particulière dont la forme de commande psychique d'un individu se distingue de celle des autres et du degré particulier auquel elle s'en distingue » (Elias, [1939] 1991: 101). Ainsi la considération selon laquelle l'individu et la société sont deux substances distinctes se voit ici contredite par la démonstration du sociologue dans laquelle il apparaît manifestement que la société est celle

qui caractérise l'individu par un modelage social tout autant qu'elle lui permet de se caractériser, de s'individualiser.

En somme, l'individualité et le conditionnement social ne s'excluent pas mais sont l'expression des relations différentes qui s'établissent entre un individu et les autres et la façon dont les autres l'influencent en retour. La conclusion qu'il dégage pose qu'il n'est pas possible de comprendre l'individu autrement que dans les formes de coexistence qui le lie aux autres. Cela traduit l'idée selon laquelle l'individu ne peut dire « je » sans « nous » car ce qui fait que l'individu est ainsi ce sont ses relations avec les autres (actes, projets, objectifs) qui forment un « nous » qui n'a pas été voulu, projeté ni créée par aucun individu pris en particulier puisque l'imbrication de ces actes et projets d'individus n'a rien d'intentionnel, comme elle ne peut être l'objet d'un projet en totalité. Ce sont les imprévus qui ne figurent pas au départ dans les intentions des individus qui aboutissent à des résultats non invoqués. Les individus se retrouvent liés les uns aux autres sans l'avoir désiré ou programmé au préalable et c'est ainsi que N. Elias explique la façon dont se sont institués les comportements et la structure de l'intériorité de chacun. « C'est ainsi que se meut la société humaine dans son ensemble, ainsi que s'est accomplie et que s'accomplit encore l'évolution historique de l'humanité : née de multiples projets, mais sans projet, animée par de multiples finalités, mais sans finalité » (Elias, [1939] 1991: 108). La présente démonstration de ce sociologue invite à réfléchir à la manière de concevoir un projet d'urbanisme en s'attachant à considérer l'individu comme le primat de toutes interactions spatiales et par conséquent de toute formation spatiale.

M. Lussault (2003c) évoque à la suite de ce sociologue la société en lien avec l'individu refusant de fait le dualisme individu/social. S'il reconnaît la pertinence de considérer l'individu en tant qu'entité spécifique, c'est surtout parce qu'il insiste fortement sur les dynamiques qui se créent entre l'un et l'autre. Il mentionne ainsi « le caractère producteur de l'aller et retour permanent entre l'individu et la société ; celui-ci de par ce mouvement perpétuel, incorpore du social qui prendra place, subjectivé, dans les compétences de l'acteur, alors que celle-là ingère ainsi de l'individualité » (Lussault, 2003c: 495). L'auteur de cet article sur l'individu a néanmoins un avis moins tranché que celui de N.Elias à propos de la façon dont la société influence et caractérise l'individu jusque dans son individualité. La position sociale d'un individu en tant qu'elle lui confère un habitus spécifique est considérée comme un cadre de l'action plus qu'un déterminisme auquel l'individu ne pourrait échapper tel que cela transparaît dans les écrits de Norbert Elias.

L'individu est défini dans cette perspective tel un acteur au sens où il est doté d'intentionnalité qu'il met en œuvre via ses capacités stratégiques et ses compétences. Dans cette perspective l'individu apparaît comme un opérateur, soit un être qui planifie, prévoit, projette ses actions dans les possibles interactions qu'il peut avoir avec les autres individus (Lussault, 2003c). Lussault porte alors tout autant d'attention aux structures sociales qu'à l'inventivité des individus-acteurs, aux « arts de faire » refusant ainsi la « stérile saisie purement agonistique du couple individu/social » pour insister sur ce duo singulier-pluriel dans lequel l'individu et le social sont une ressource l'un pour l'autre. Refuser l'approche dualiste pour fonder une approche dialogique tel est le point sur lequel M. Lussault s'accorde à la pensée de

son prédécesseur N. Elias pour lequel la société et l'individu doivent être considérés comme d'apparition conjointe. Ce n'est qu'avec l'individualité que l'individu s'émancipe du carcan que lui impose la société et s'autorise à penser et agir tel un acteur en fonction de stratégies personnelles reléguant le statut de sujet, au sens d'assujetti. La nouvelle configuration de la société « la société des individus » dont nous fait part Norbert Elias n'est possible qu'à l'aune d'une individualité affirmée où la sphère individuelle s'impose aux conceptions holistiques du groupe social.

Foucault se situe dans la mouvance de cette théorie de l'individualisation en reconnaissant l'apparition de l'individu comme « une invention récente » suggérant de la sorte sa labilité et de fait la possibilité qu'elle « s'efface comme à la limite de la mer un visage de sable » (Foucault, 1966: 398). Or, même s'il semble être soudainement apparu, l'individu n'en est pas pour le moins resté une figure marquante de l'analyse des rapports de société notamment par l'importance du processus d'individuation comme « épanouissement de l'individualité en tant qu'il représente les principes originaires de l'humain » (Rilke, 1998: 233). L'épanouissement individuel constitue le sens de la vie humaine qui ne peut être rendu possible qu'à condition d'affirmer le primat de l'individu sur la société pour ne pas que celle-ci détruise la variété de l'individuation que la vie humaine est capable de produire. Chaque homme nous dit-il ressent « le besoin d'avoir la sensation d'être singulier et impossible à confondre avec autrui, et par conséquent de se distinguer des autres. D'une manière générale, les notions d'individus et d'individuel traduisent cette aspiration de l'être humain, cette joie et ce droit à l'individuation, à l'épanouissement de l'individualité propre, de même que la souffrance et la destinée qui lui sont liées » (Rilke, 1998: 252). Par ce positionnement Rilke s'inscrit dans la continuité des écrits de N. Elias en marquant sa croyance en une société des individus dans laquelle les individus sont en quête constante de ce qui les différencie des autres, de ce qui donne à leur moi une originalité indéniable faisant advenir la propre subjectivité de leur être. Finalement l'individuation est vécue comme un désir d'exister différemment des autres, c'est une quête constante ainsi que le précise l'auteur au cours de laquelle l'homme craint de perdre son individualité, ce qui lui vaudrait une existence menacée. Ainsi est-il toujours en quête de la nouveauté, de l'authentique, de l'inconnu, du mystérieux etc. pour s'accomplir en tant qu'être individuel et différent.

Cependant, Rilke conçoit ce désir d'individuation en opposition à une force que sont « les certitudes d'une société et le patrimoine d'une tradition et d'une culture, qui s'opposent au projet individuel, et par conséquent à une nouvelle manière de penser, ressentie la plupart du temps comme chaotique et destructrice de l'ordre établi » (Rilke, 1998: 263). Il précise ensuite que cette force qui s'oppose à l'individuation est d'autant plus forte qu'elle tend vers une harmonie absolue qui élève le tout et le général au rang d'échelle à laquelle se mesure la valeur de toutes choses. En définitive l'on revient ici à la question des rapports du tout et de la partie, à savoir si le tout est plus que la somme des parties ou si la partie est plus que sa fonction ou son rôle au sein du tout. En d'autres termes, l'individuation est-elle une manière d'affirmer que l'individualité de chaque individu concourt à enrichir la société et affirme par là l'existence de la partie par rapport au tout ? Effectivement, ainsi que le précise G. Simondon, l'individuation fait apparaître non seulement l'individu mais aussi le couple qu'il forme avec le

milieu (Simondon, 2005). Ainsi l'individu n'est pas tout l'être, il résulte d'un état de l'être en relation avec son environnement.

C'est par l'individuation que l'être vient à exister en tant qu'il est, comme être, ce processus « correspond à l'apparition de phases dans l'être qui sont les phases de l'être [...] L'individuation est ainsi considérée comme seule ontogénétique, en tant qu'opération de l'être complet » (Simondon, 2005: 25). L'individuation doit alors être comprise comme le devenir de l'être, lequel évolue d'une phase de l'être qui suppose une réalité pré-individuelle vers un être concret et complet. Néanmoins, comme le signale l'auteur, l'être individué n'est pas tout l'être ni l'être premier, en ce sens il propose de considérer l'être en deux sens. L'unité et l'identité s'appliquent à une phase de l'être postérieure à l'individuation phase qui consiste pour l'être à devenir en s'individuant. L'être devient en tant qu'il est, comme être et l'être est en tant qu'il s'est individué selon ses propres logiques d'individuation faisant intervenir des temporalités qui lui sont propres. « Le temps lui-même, dans cette perspective ontogénétique, est considéré comme expression de la dimensionnalité de l'être s'individuant » (Simondon, 2005: 34). Simondon conforte ici notre positionnement précédent (Cf. Chapitre 4) selon lequel, la dimension temporelle est une condition indispensable aux manières d'être et de faire de l'individu dans l'espace.

1.3. Un positionnement compréhensif

« Le point focal de la méthodologie individualiste weberienne se situe également dans les interactions individuelles et les activités dans lesquelles les individus se règlent les uns sur les autres » (Laurent, 1994: 67). L'importance pour Weber d'opérer une réduction des phénomènes collectifs à des individus particuliers réside dans sa considération quasi-atomistique de l'individu, c'est-à-dire que l'individu est méthodologiquement interprétable et explicable. Autrement dit, l'individu s'avère être une unité d'analyse intéressante par le biais des relations qui se créent entre plusieurs individus et pour lesquelles existent nécessairement un contenu significatif empiriquement visé par les participants (Weber, 1995: 58). L'individu est alors perçu comme un acteur qui agit selon des fins et selon des rôles et il importe de le comprendre puisque c'est là, selon lui la visée d'une science telle que la sociologie qu'il définit en ces termes « Nous appelons sociologie une science qui se propose de comprendre par interprétation l'activité sociale et par là d'expliquer causalement son déroulement et ses effets » (Weber, 1995: 28). Il énonce ainsi les différentes étapes de sa démarche : compréhension, interprétation et explication. Il s'attache alors à accorder une place importante au sens visé par les individus, ce qui le conduira devant l'infinie diversité du réel à proposer la construction de ce qu'il appelle des idéaux-types considérés comme favorisant l'interprétation de la réalité (Fleury, 2001).

Son objectif est de saisir les significations sociales, soit le sens visé par telle ou telle action orchestrée par l'acteur dans la relation et pour cela il ne voit pas d'autres alternatives que celle suggérant la compréhension. En effet, la démarche de compréhension revêt une importance notoire pour ce sociologue en ce qu'« elle résulte de la représentation selon

laquelle les phénomènes sociaux proviennent de l'activité significativement orientée des acteurs. Autrement dit, la compréhension décèle le sens visé par les individus développant une action au sein d'une relation » (Fleury, 2001: 23-24).

Néanmoins cette démarche compréhensive nécessite ainsi que le souligne Weber quelques précautions méthodologiques pour garantir la scientificité des résultats apportés. Il prône alors « le rapport aux valeurs » et « la neutralité axiologique ». Le premier principe tient dans la prise de conscience du chercheur de sa propre subjectivité eu égard à ses choix et valeurs dont la traduction se ressent dans l'énoncé de la problématisation (soit dans sa façon d'aborder le réel). Le second principe découle du premier car il suppose par des questionnements sur ces choix, que le chercheur refuse d'émettre toute forme de jugement de valeur ou d'opinion personnelle afin de tendre vers la neutralité axiologique. De cette façon, il tente de prévenir tout risque d'orientation de l'analyse et prétend parvenir au sens immanent des actions sociales. Weber définit « l'action sociale » non pas comme un simple comportement qui équivaudrait à une réaction face à un phénomène comme par exemple lorsque plusieurs individus ouvrent leurs parapluies parce qu'il se met à pleuvoir, mais en tant qu'elle renferme un sens subjectif (Colliot-Thélène, 2006). L'action sociale au sens wébérien suppose que soit nécessairement impliquée une relation à autrui et c'est le cœur des significations qu'elle renferme qu'il s'efforce d'expliquer en cherchant les logiques rationnelles immanentes à l'action. Il invoque alors les motivations intentionnelles des acteurs par une série de causalités que nous nommerions aujourd'hui, d'après C. Colliot-Thélène, des raisons pour justement éviter l'explication par des causes. C'est donc dans la subjectivité de l'acteur par rapport à ses intérêts et/ou ses valeurs que Weber espère atteindre l'intentionnalité de l'action et échapper ainsi aux causes dont le fondement est mécanique (Laurent, 1994). Cela est rendu possible par la construction d'un outil conceptuel abstrait qu'est l'idéal-type. Il s'avère d'une grande efficacité, selon Weber, pour faire face à la multiplicité des logiques rationnelles dans les conduites des individus en rejetant ainsi l'explication unicausale. Dans son ouvrage consacré au père fondateur de la sociologie compréhensive L. Fleury expose la manière dont Max Weber pose la réalité comme vérité impossible à atteindre tant les conditions qui l'ont déterminée sont nombreuses et variées.

L'idéal-type s'inscrit dans cette philosophie qui veut que le scientifique ne saisisse que des vérités partielles et n'exprime ainsi que l'aspect qualitatif de la réalité en accentuant certains traits. « L'idéal-type coïncide avec une « image mentale obtenue par des rationalisations de nature utopique » destinée uniquement à favoriser l'intelligibilité du réel, sans porter un jugement de valeur (Fleury, 2001: 27). Weber insiste bien sur ce principe selon lequel le chercheur doit se départir de tout jugement de valeur en nous précisant que son cadre d'interprétation en la figure de l'idéal-type est exempt de toute appréciation et évaluation subjective. Il précise ainsi que « l'idéal-type est un tableau de pensée, il *n'est pas* la réalité historique, ni surtout la réalité 'authentique', il sert encore moins de schéma dans lequel on pourrait ordonner la réalité à titre d'*exemplaire*. Il n'a d'autre signification que d'un *concept limite* purement idéal, auquel on *mesure* la réalité pour clarifier le contenu empirique de certains de ses éléments importants, et avec lequel on la *compare*. Ces concepts sont des images dans lesquelles nous construisons des relations, en utilisant la catégorie de possibilité objective, que notre

imagination formée et orientée d'après la réalité *juge* comme adéquates. » (Weber, [1965] 1992: 176). Cet outil conceptuel présente donc la faculté de répondre aux deux principes garantissant la validité scientifique de toute volonté interprétative quant aux actions sociales. Ainsi que le souligne L. Fleury, la construction idéal-typique est un bon moyen épistémologique de surmonter l'antagonisme entre la subjectivité inhérente au « rapport aux valeurs » et l'objectivité exigée par les contraintes de la neutralité axiologique (Fleury, 2001: 27). En nous basant sur ce modèle de constructions abstraites que représente l'idéal-type, nous avons construit des figures idéales-typiques de la relation affective individu-lieu sur la base de figures d'individu et de figures de lieux, elles-mêmes élaborées à partir de critères temporels (Cf. Chapitre 6). Ces figures présentent des contours flous et s'opposent en cela aux catégories, elles sont établies sur la base de l'observation de récurrences et elles sont nommées, à l'instar de l'idéal-type wébérien, de telle sorte qu'elles accentuent certains traits qualitatifs que laisse entrevoir la réalité telle que nous avons choisi de l'observer (Cf. chapitre.4). Le mode de construction de ces figures idéales-typiques ainsi que les résultats auxquelles il donne lieu sera expliqué ultérieurement (Cf. Chapitre 7 et 8).

Ainsi ce sont moins les individus eux-mêmes en tant qu'acteurs que les actions sociales considérées dans un contexte d'interactions qui constituent les ressorts des analyses sociologiques proposées par la sociologie compréhensive, ici brièvement présentée. Néanmoins, l'objectif n'est pas d'exposer de la façon la plus exhaustive qui soit les tenants et aboutissants de ces méthodes d'analyse sociologiques mais de justifier d'un cadre de réflexion théorique mobilisable pour l'examen approfondi du matériau d'enquête. En l'occurrence, les manières d'agir, de penser, de sentir, de ressentir, de faire etc. d'un individu seront principalement considérées en ce qu'elles sont le résultat de relations, d'interrelations, d'interactions avec d'autres individus et en fonction d'un lieu. Ces formes relationnelles que les individus développent avec l'espace traduisent des raisons d'agir qu'il conviendra de mettre à jour en soulignant particulièrement les tonalités affectives qu'elles recouvrent. En d'autres termes, nous souhaitons mettre en évidence que l'intentionnalité de l'action - étant donné qu'elle ne peut s'expliquer et se comprendre uniquement en ayant recours à la rationalité - est aussi à chercher dans les raisons que le sujet se donne et notamment celles qui sont d'ordre affectives. Notre ancrage dans les théories sociologiques individualistes et compréhensives tient à notre volonté de saisir les motivations des individus à agir avec les lieux de telle ou telle manière et surtout dans notre souhait de parvenir à la compréhension des logiques affectives qui y président. En s'attachant à pénétrer l'intentionnalité à l'œuvre au cours de ces diverses actions avec et dans l'espace, il nous sera possible d'atteindre les fins faisant sens pour l'individu et d'y déceler ou non des attentes, espoirs, craintes etc. de l'ordre des émotions, des humeurs, des sentiments ou tout autre élément relevant de la sphère affective. Cette intentionnalité que nous visons à mettre en exergue se traduit dans les « arts de faire » que développent les individus qui leur permettent d'orienter voire d'adapter leurs actions au service de leurs préférences subjectives lesquelles ne se réduisent pas à des fins utilitaires.

L'individu est alors considéré ainsi que le préconise R. Boudon comme un être doué de raison auquel nous ajoutons ses capacités à se former lui-même (autonomie) et sa capacité affective. Pour autant, il ne s'agirait pas de dire que ces conduites adoptées se développent

uniquement en regard de l'application « d'une rationalité « académique » (critique, réfléchie, normative) ou utilitairement efficiente » (Laurent, 1994: 111). Pour R. Boudon, la rationalité ne se cantonne pas au sens étroit de la définition qui la confine à n'avoir qu'un but utilitariste (Boudon, 2003). Même si celui-ci ne peut être nié ni même écarté de la vie sociale, le sociologue admet une acception plus large de la rationalité en reconnaissant à l'individu l'existence de *bonnes raisons* pour expliquer ses ADACC (action, décision, attitude, comportement, croyance). Les *bonnes raisons* invoquées par R. Boudon sont la traduction du sens que l'individu met consciemment ou inconsciemment au cœur de ses façons d'agir. Les *bonnes raisons* se différencient alors de la raison, de la réflexion en ce qu'elles sont subjectives tandis que la raison est objective. Et c'est précisément cette subjectivité que nous espérons atteindre afin de mettre en évidence si ce sont des bonnes raisons de type affectif qui poussent l'individu à se comporter de telle ou telle manière avec et dans les lieux qu'il habite. De la sorte, nous nous positionnons en opposition avec les théories holistes pour lesquelles l'individu n'est pas considéré comme un être autonome puisque déterminé par des structures sociales qui lui sont supérieures. Ce qui ne signifie pas que nous fassions abstraction totale des influences sociales et institutionnelles de l'environnement dans lequel évolue l'individu. Son insertion dans des contextes culturels et collectifs par l'intériorisation de normes ne peut être écartée tant elle contraint voire limite les marges de l'action individuelle. Ainsi, l'individualisme méthodologique enjoint à ne pas écarter les contraintes extérieures puisque celles-ci ne conditionnent pas l'individu (ainsi que l'entend le holisme) mais l'influencent néanmoins dans sa liberté d'agir. En suivant cette logique il convient, toujours en s'appuyant sur l'idéologie boudonnienne, d'indiquer que les ADACC ne peuvent être compris et expliqués sans référence au passé, à la famille ou d'autres groupes sociaux auxquels les individus appartiennent ou se réfèrent. Ils sont comme des guides de l'action (...) toujours plus ou moins flous et en tous cas placés sous le contrôle de la conscience (Laurent, 1994: 113).

Cette première section avait pour objectif en revenant sur les points importants de l'opposition entre les deux principaux courants sociologiques que sont l'individualisme méthodologique et le holisme d'indiquer et de justifier clairement notre positionnement dans le premier courant en précisant bien que nous restons au niveau de la compréhension de l'individu et non des interrelations entre individus (Cf. 1.1) Ainsi dans la lignée des travaux précurseurs de Weber puis de Boudon, nous reconnaissons l'individu comme un acteur doué de stratégies d'actions, lesquelles ne sont pas uniquement dictées par un calcul coût-avantage mais aussi par des émotions, des sentiments, des humeurs. Autrement dit, les ADACC ne sont pas nécessairement expliqués par le MRG et il est important de considérer le rôle des affects dans la détermination des raisons d'agir de l'individu. L'élargissement de ces raisons d'agir au-delà de la rationalité proposée par Boudon admet que l'individu n'agit pas toujours en fonction de ce qui est le mieux pour lui mais de ce qui fait sens pour lui. Nous souhaitons ainsi attirer l'attention sur le fait que l'intentionnalité de l'action ne se limite pas à un choix raisonné mais recouvre aussi des dimensions émotionnelles et affectives. Ce qui nous intéresse ce sont précisément les bonnes raisons que se donne l'individu pour pratiquer l'espace et en

quoi elles contribuent à faire émerger une relation affective envers ce dernier. Pour sortir du débat qui oppose individualisme méthodologique et holisme, nous adhérons à la théorie de l'individualisation présentée notamment par Norbert Elias en ce qu'elle admet l'importance de la relation des individus aux autres et à la société comme fin de toute action. L'individu et la société ne sont pas deux entités disjointes et ne peuvent se comprendre autrement que dans les relations qui les unissent et les fondent. L'individu se définit en rapport d'une société qui se retrouve dans ses compétences d'acteur tout autant que l'individualité de ce dernier est ingérée par la société. L'individu s'affirme alors en tant qu'acteur doté de compétences, de capacités stratégiques et d'intentionnalité qui le font entrer en interaction avec d'autres (Lussault, 2003c). Notre recours au paradigme compréhensif de Weber nous permet ainsi de considérer l'individu comme méthodologiquement interprétable et explicable afin de rendre compte des dynamiques à l'œuvre dans l'évolution du rapport affectif. Ce cadre théorique et méthodologique qui affirme la place et le rôle de l'individu dans la définition des faits de société incite à accorder une importance notoire aux processus de formation de cet individu.

Section 2. De l'affirmation de l'individu dans la société contemporaine à sa reconnaissance en tant qu'expression d'une subjectivité

La montée en puissance du paradigme individualiste est selon les sociologues imputable à la société contemporaine dans laquelle les individus, s'ils souffrent moins du carcan sociétal, doivent répondre à l'injonction de s'affirmer en tant qu'individu(s). Face à l'émergence de la nécessité d'être soi-même, les individus sont reconnus par la constitution et l'affirmation de leur intimité. Nous montrerons comment les processus de subjectivation en tant qu'ils leur permettent de se différencier et de se créer une identité sont aujourd'hui inévitablement considérés par la sociologie. La notion de sujet sera ainsi discutée en ce qu'elle permet à l'individu de se constituer par ses capacités d'intériorité en tant que personne indépendante capable de réflexions menant à la constitution du soi moderne. Nous exposerons ensuite les processus d'individuation et de subjectivation en ce qu'ils contribuent à la construction de l'individu en tant qu'être social. Ils énoncent une autonomie croissante et une appropriation individuellement marquée de l'espace tendant à montrer que l'individu se singularise. Nous soulignerons ainsi l'intérêt que manifestent de récents travaux de sociologie à reconnaître la manière dont l'individu par la variété de ses vécus est devenu le niveau d'analyse privilégiée de cette discipline. Ces processus de « fabrique » de l'individu tendent à considérer les individus dans leur dimension « plurielle » par les divers rôles et expériences auxquels les contraint la société actuelle. L'affirmation de cette société à « individus pluriels » nous amène à considérer les nouveaux rapports des individus à l'espace par la variété des lieux et des situations d'interactions qu'ils rencontrent.

2.1. La reconnaissance d'une intériorité et d'une identité individuelles

L'individu est pris dans une injonction à être lui-même, à s'affirmer en tant qu'individu par la constitution de son moi. « Le sujet et donc la subjectivité des acteurs, leurs processus de subjectivation et de désobjectivation sont devenus incontournables dans les sciences sociales » (Wieviorka, 2008: 37). Alors que les individus n'étaient pas considérés auparavant, si ce n'est dans leurs habitus en tant que ceux-ci déterminaient leurs perceptions et leurs comportements définissables par les effets de socialisation, ils accèdent au rang de sujet de soi. Cela implique ainsi que l'énoncé Wieviorka que l'individu est à la fois dans une logique défensive et dans une logique constructive au sens où il doit se prémunir des pressions de l'économie, de la culture de masse, de la consommation etc. tout en ayant la capacité de se construire comme acteur en s'engageant dans un processus d'individuation. Le sujet nous rappelle Wieviorka doit ainsi être bien différencié de l'acteur par le passage de la capacité d'agir, qu'il possède en tant qu'individu, à l'action. De même, le sujet doit être distingué de l'individu, catégorie plus large nous précise l'auteur incluant le sujet en tant qu'il est une personne singulière capable de participer à la vie moderne en travaillant, consommant etc. Néanmoins la définition du sujet réfère à différentes interprétations entre celle proposée par

A. Touraine pour qui le sujet se situe en amont du social, ce qui lui permet de s'affirmer en tant que « je » en limitant l'emprise du social sur lui-même (Touraine, 1997) et celle de Martuccelli (2009) que l'auteur pose en opposition dans laquelle le sujet est le résultat d'un processus de construction au fil des expériences et des actions entreprises par l'individu. En mobilisant ainsi particulièrement ces deux sociologues qui peuvent être mis en discussion, Wieviorka questionne le sujet afin de déterminer s'il est lié à une construction par les diverses actions entreprises par l'individu ou s'il s'agit d'un attribut propre à l'individu qui préexiste à toute pratique sociale ou actions interindividuelles qui ne se déploieraient que si certaines conditions se présentent pour le permettre. C. Beauvais dans son analyse de la psyché en tant qu'elle est le lieu de formation du moi, met en regard deux philosophes que sont C. Castoriadis et L. Lavelle (Lavelle, 1955) et fait ainsi remarquer l'étonnement de Castoriadis portant sur le fait que le sujet humain puisse devenir individu en présence d'autres individus (Castoriadis, 1975) puisqu'il n'est au départ en relation qu'avec lui-même (Beauvais, 2008). Il évoque donc l'individu comme un individu social qui est en prise tant avec lui-même, pour sortir de soi et atteindre un certain équilibre psychique, qu'avec la société pour atteindre un équilibre sien puisqu'il faut rester soi (Beauvais, 2008). La construction de l'individu social paraît alors s'élaborer selon un principe dialectique au cours duquel l'individu pour constituer son moi fait la synthèse entre le soi et le social. L'individu est donc une co-existence toujours en tension entre la société qui impose un mode d'être que ne pourrait faire surgir la psyché à partir d'elle-même, ce qui crée l'individu social (Beauvais, 2008). Cette façon de considérer l'individu comme un être qui ne peut créer librement et de manière autonome son existence suppose que l'individu est toujours en relation à une action collective entre assujettissement et émancipation (Martuccelli, 2005). Il s'agit du processus de subjectivation qui s'exprime comme la quête d'une dimension de sujet face à une emprise permanente de la société sur soi (Touraine, 1997).

Le processus de subjectivation qui tend à constituer l'individu en personne réfère aussi bien à des déterminations d'ordre organique qu'intellectuel tenant autant à la constitution de l'être humain qu'à son environnement social et culturel. Ces contraintes appréhendées aux niveaux matériel et symbolique, physique et culturel qu'identifie C. Calame participent au façonnement identitaire de l'individu (Calame, 2008). Il rejoint de la sorte les thèses évoquées précédemment dans lesquelles l'individu est présenté comme un individu social puisqu'il affirme que l'être humain ne peut advenir, survivre et exister en tant qu'individu que dans le réseau des relations tissées avec un environnement collectif, social et culturel, favorable à son développement. Selon C. Calame, l'individu dans sa considération moderne qui le fait être par ses capacités d'intériorité et de réflexivité est en réalité largement dépendant du développement de la notion de sujet (Calame, 2008). La construction de l'individu est en effet historiquement et culturellement marquée. L'individu moderne fait ainsi référence au sujet en tant qu'il est doué de raison, de conscience et de libre arbitre ainsi que l'avait pensé Descartes en évoquant le sujet cartésien, tout comme il fait écho au sujet kantien en le définissant comme être capable de perception transcendantale des choses en lui-même et d'autonomie de jugement de raison (Calame, 2008).

L'individu moderne s'est donc constitué selon cet auteur en sujet défini par ses libertés et ses droits lesquels se sont inscrits dans une économie de marché où il est devenu un sujet consommateur. En même temps qu'il est pris dans les rouages de l'homogénéisation imposée par cette économie de consommation de masse, l'individu est invité à renforcer ses particularismes individuels qui fondent son identité. Il porte ainsi que le montre A. Ehrenberg dans son ouvrage *L'individu incertain*, le poids psychique de l'obligation d'être autonome en tant que nouvelle norme de notre société compétitive (Molénat, 2006c). De fait, appartenant à une société d'aspiration égocentrée l'individu social tente de donner un sens à son existence par les processus de subjectivation. Pour B. Lahire (1998), la singularisation de l'individu s'opère par les différentes « opérations de plissements et d'incorporation plurielle de l'espace social » (Martuccelli et de Singly, 2009: 57). La fabrication des individus est le résultat de nombreux « plis » comme autant de socialisations qu'ils ont intégrées et acquises et qui confèrent à leurs manières de faire, de voir, de sentir des dispositions particulières. Ce sont ces façons d'être et d'agir en tant qu'acteur pluriel, qu'interroge B. Lahire afin que soient mises au jour les singularités individuelles en ce qu'elles varient au sein même d'un groupe social d'appartenance (Lahire, 1998). Il démontre ainsi que la théorie de l'habitus de Bourdieu s'avère plus complexe que la relation étroite entre les dispositions individuelles et les positions sociales occupées ou héritées de ces individus. L'individu n'est considéré comme tel que par « la complexité de sa socialisation et par la diversité de ses pratiques » (Martuccelli et de Singly, 2009: 61).

De Singly pose, quant à lui, l'importance de la reconnaissance de l'individu par autrui en s'appuyant sur des auteurs tels que G-H. Mead⁶⁵, P. Berger et T. Luckmann⁶⁶ et leurs propositions de « concept d'Autrui Significatif (AS) désignant des individus qui soutiennent le Soi, par la conversation, en validant ou non la représentation de soi et du monde » (Martuccelli et de Singly, 2009: 69). Il précise que l'injonction des sociétés occidentales individualistes à être soi-même impose d'avoir besoin de cet Autrui Significatif nonobstant le fait qu'il se positionne souvent en contradiction avec le Soi. En effet, l'individu est tout à la fois dans la nécessité d'avoir le soutien de ce(s) Autrui(s) Significatif(s) pour affirmer son identité personnelle tout comme il veut pouvoir éprouver le sentiment que cette identité n'est pas dépendante de ce ou ces Autrui(s) Significatif(s) (Martuccelli et de Singly, 2009) .

La construction individuelle d'un rapport affectif au(x) lieu(x) engage d'un certain point de vue ce concept d'Autrui Significatif en ce que la relation qui se crée entre ces deux entités, ne s'établit pas en faisant abstraction des autres individus. Ces derniers par leur présence/absence, leurs diverses manières d'être à proximité ou à distance, de contribuer plus ou moins à l'action engagée par l'individu, de partager une émotion, renvoient à l'individu une image de lui-même dans sa relation aux autres et à l'espace. Ses représentations mentales sont incarnées par la présence d'un Autrui Significatif qui le positionne dans ses relations à l'espace et aux autres et l'autorise alors à accorder des significations d'ordres symboliques et affectives.

⁶⁵ Mead, GH. ([1934] 1963), *L'Esprit, le Soi, la Société*, Paris, PUF,

⁶⁶ Berger P. et Luckmann T., ([1966] 2006), *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin

L'on prend ici conscience que la notion de sujet ne fait pas consensus parmi les sociologues précédemment cités. Il y a ceux qui soutiennent qu'il s'agit d'une prédisposition de l'individu tel que l'avait pensé Descartes, Heidegger ou Kant et que propose à son tour de suivre A. Touraine lorsqu'il invoque que le sujet préexiste à l'individu et lui permet en cela de s'affranchir ou du moins de s'imposer face au social. Et d'autres tels que Martuccelli, Calame, Wieviorka affirment que l'individu, dans la société moderne présentée dans sa tendance individualiste et égocentrée, est fortement encouragé à entamer son processus de subjectivation pour s'identifier en tant que sujet par les expériences et épreuves qu'il met en œuvre. G. Di Méo, retient pour sa part « deux expressions, deux composantes, mêlées, jointes et entrelacées de l'Homme, sa nature de sujet et sa nature d'individu, voire de personne » (Di Méo, 2000 : 44). Il différencie ces deux acceptions en s'appuyant sur la philosophie de Descartes mais également sur les phénoménologues que sont Bachelard et Dardel ou le philosophe Heidegger pour dire que le sujet est une façon pour l'homme de penser son existence par la capacité transcendante, par la relation poétique à l'espace, par la production d'une géographicité, qui lui confèrent le sentiment d'être-là et d'habiter. « *L'individu, a fortiori la personne* » (Di Méo, 2000 : 44) c'est la reconnaissance que l'être humain est doté de raison et de passion qu'il exprime en relation avec d'autres individus selon des logiques socio-spatiales diverses. La notion de personne s'avère alors révélatrice nous dit G. Di Méo du caractère complexe de l'individu vivant en société pris entre ses capacités d'actions autonomes et ses liens de dépendance par rapport à un contexte d'ordre social.

Alain Touraine constate, après s'être plus largement consacré à l'étude des mouvements sociaux dans son œuvre, que nos sociétés ont basculé dans une nouvelle période : la culture du sujet individuel (Dortier, 2006). « Faire reconnaître son intériorité est un souci constant de l'individu moderne » (Journ t, 2006: 49). Intériorité qui s'exprime différemment chez les sociologues selon qu'ils lui attribuent une vision optimiste accordant alors à l'individu sa capacité de réflexivité sur lui-même vécue comme un enrichissement intérieur, ou alors dans une version pessimiste celle du sentiment d'étrangeté au monde, voire de désaffection et d'échec, celle de l'écart entre position sociale et «  tats d' me » (Journ t, 2006).

L'on pourrait aller jusqu'à dire que l'individu qui dit « aimer faire ceci ou cela », le fait pour se démarquer des autres et afin d'affirmer son individualité. Ce faisant, il affirmerait également sa liberté. En effet le rapport affectif témoigne de ce que l'individu « aime faire, aime avoir fait, aime avoir fait pour quelqu'un ou quelque chose, etc. » et se distingue de ce que l'individu « fait parce que » qui indique les bonnes raisons d'une action pour laquelle l'individu n'a pas toute liberté d'agir. Les affects se positionneraient alors comme le dernier lieu de l'expression d'une liberté individuelle et par conséquent de l'affirmation de soi dans une société où cette injonction est omniprésente.

2.2. Le processus d'individuation : la fabrique de l'individu et la production d'espace

Lussault en s'appuyant sur les écrits de Taylor nous enjoint à concevoir l'intime comme ce qui précède l'affirmation du moi « moderne » et l'intimité comme son vecteur c'est-à-dire le sentiment que nous avons de nous-mêmes en tant qu'êtres dotés de « profondeur intérieure » (Lussault, 2001a: 39). Reconnaître l'intériorité de chaque individu participe selon M. Lussault à la constitution du soi. Il a fallu de prime abord que l'individu soit reconnu comme composante sociale de la société par les différentes théories de l'individualisation et qu'ensuite les processus d'individuation et de subjectivation conférant au sujet ses capacités de réflexion et de maîtrise de soi soit reconnus également. Ce sont par ces trois voies : la socialisation, la subjectivation et l'individuation que la sociologie a orienté son étude de l'individu ou du moins a manifesté un regard davantage centré sur l'individu lui-même (Martuccelli, 2005).

L'intériorité de l'individu, si elle lui est propre et unique dans son fondement, ce qui n'en fait pas pour autant une entité figée puisqu'elle évolue avec l'individu, évolue avec la société en tant que l'individu est en relation avec cette dernière. Les expériences spatiales des individus mobilisent les sphères de l'intime et celle de l'extime⁶⁷ donnant ainsi aux lieux une connotation affective propre à chaque individu selon les qualifications et les valeurs personnelles dont ils parent l'espace. L'auteur estime de fait qu'il convient de reconnaître qu'il existe une intimité variable par chaque acteur en fonction des situations et des espaces considérés. Ainsi un espace public peut revêtir une dimension essentiellement intime pour l'individu qui l'appréhende selon son vécu particulier. Un espace quel qu'il soit se voit par conséquent être l'expression des rapports complexes entre intériorité et extériorité. Il est donc potentiellement analysable en fonction des représentations et des usages qu'en ont les individus dans l'expression de leur spatialité individuelle. La spatialité telle qu'évoquée précédemment (chapitre 2) <comme représentant les liens entre les individus et les divers lieux qu'ils habitent, s'avère intéressante à enquêter pour cette recherche qui vise à comprendre la formation des relations affectives d'un individu envers les lieux de son habiter, lesquelles contribuent à former sa territorialité. Pour cela, il convient de s'interroger sur la construction du capital spatial en tant qu'il institue la pratique spatiale (ses registres et ses modalités), en même temps qu'il est institué par elle et qu'il contribue à la définition de l'identité sociale de l'individu (Lussault, 2001a).

La reconnaissance de la spatialité de l'individu en tant qu'être doté d'intentionnalité, de compétences et de stratégies, fait de celui-ci un acteur majeur des constructions spatiales de la société. En suivant F. Ascher « on peut parler d'un processus d'individuation, c'est-à-dire d'une autonomie croissante des individus et d'une appropriation individuelle de plus en plus marquée de l'espace comme du temps. Cette pratique d'individuation a participé à la transformation des lieux et des objets » (Ascher, 2001: 23). Il nous revient en tant qu'urbaniste

⁶⁷ Néologisme proposé par M. Lussault (2001 : 40) pour désigner cette forme particulière de relation au monde que constitue l'intersubjectivité, entendue comme le domaine de la relation subjective du moi (ego) à autrui (alter ego).

d'apprendre à se saisir de ces pratiques spatiales orchestrées à l'échelle individuelle et ne plus demeurer dans des considérations où l'individu est certes là mais parmi un agrégat d'individus.

Depuis plusieurs années, l'individu est effectivement à nouveau considéré en sociologie et l'originalité de ce retour est avant tout marquée par le souhait de dépasser l'opposition classique entre le holisme et l'individualisme méthodologique (Beau, 2006). Le déclenchement de cette évolution de la sociologie pour tendre vers une considération accrue de l'individu comme objet provient des changements imputables à la modernité. La place de l'individu est de plus en plus prégnante ainsi que les théories sociologiques de l'individualisme proposées par Durkheim et Simmel l'affirment (Martuccelli et de Singly, 2009). Quand bien même il s'agit de théories de l'individu, celui-ci n'est pas pour autant considéré dans une vision réductrice où ce dernier ne serait admis qu'en tant qu'être isolé. Bien au contraire ce tournant sociologique en faveur de l'individu montre ses capacités à analyser l'individu dans sa singularité tout en ne l'extrayant pas de son environnement et de ses interdépendances (Martuccelli et de Singly, 2009: 9). C'est la théorie que défend Georges Palante⁶⁸, un auteur dont Stéphane Beau nous rappelle qu'il a contribué, autant que d'autres plus illustres tels que Marx ou Simmel, à orienter la sociologie vers l'individu (Beau, 2006). Pour lui effectivement, même s'il considère que l'individu et la réalité sociale sont antinomiques puisqu'il existe un conflit d'intérêt entre la société qui souhaite des individus dociles et malléables et l'individu qui pense préalablement à ses intérêts propres, il crée un lien entre les deux approches. En choisissant avant tout le parti de l'individu et en ne présentant pas ce qui relève de l'individuel d'un côté et ce qui relève du social de l'autre, G. Palante présente l'individu comme un être social en précisant que cette caractéristique le met précisément dans une situation antinomique par rapport à la société (Beau, 2006). Dubet rejoint ici la pensée de Palante en précisant qu'il ne peut s'agir de distinguer ce qui serait de l'ordre de la culture, de la nature, de l'individuel ou du collectif « parce que ce qu'on appelle les « faits sociaux » sont en réalité produits par des individus » (Dubet, 2005). Les faits sociaux ou les réalités empiriques évoqués comme relevant du social sont en réalité composés des individus dans leurs actions et interactions, démontrant que l'analyse sociologique peut toujours être réduite jusqu'à son grain le plus fin qu'est l'individu. Force est alors de reconnaître que l'individu ne peut être pensé en opposition à ces réalités sociales auxquelles il participe et donne forme.

Partant, il est clair que ces auteurs qui prônent un traitement de la question de l'individualité par un dépassement du clivage entre holisme et individualisme méthodologique, affirment qu'il n'est pas lieu d'évoquer une contradiction mais qu'il est nécessaire de la penser autrement par les relations qui lient l'individu à la société. Autrement dit, la solution proposée par Corcuff via ce qu'il nomme le relationnisme méthodologique consiste en une troisième voie à même de concilier les distensions entre les courants sociologiques cités précédemment (Corcuff, 2005). Le relationnalisme méthodologique constitue « les *relations sociales* en réalités premières, caractérisant alors les individus et les institutions collectives comme des réalités secondes, des cristallisations spécifiques de relations sociales » (Corcuff, 2005). P. Corcuff,

⁶⁸ Palante, G., (1904), *Combats pour l'individu*, Paris, Alcan ; (1909), *La sensibilité individualiste*, Paris, Alcan ; (1912), *Les antinomies entre l'individu et la société*, Paris, Alcan

ayant remarqué que l'individualisme méthodologique qui analyse l'agrégat des actions individuelles et le holisme qui considère le tout pour expliquer les comportements des unités individuelles, rendent compte de deux positionnements a priori opposés alors qu'ils se basent sur le même traitement de l'information que livrent les relations sociales. Son propos est argumenté par un rappel des concepts mobilisés dans l'histoire de la sociologie que sont les « interdépendances » de Norbert Elias, les « interactions » d'Erving Goffman, les « rapports sociaux » de Marx etc., démontrant que même si les auteurs ou la nomination des concepts sont différents, ils placent tous au cœur de leurs démarches sociologiques les relations sociales.

Ainsi même si l'on ne peut nier que l'individualisme méthodologique et le holisme s'opposent en ce que le premier reconstitue les faits sociaux à partir des actions individuelles et le second tente d'expliquer les comportements individuels par les forces sociales, il convient en suivant Dubet de reconnaître que l'on explique nécessairement les faits sociaux par agrégation des comportements individuels dans leurs manières d'entrer en relation (Dubet, 2005). Corcuff reste donc prudent dans sa proposition d'une nouvelle voie qui selon lui ne peut dépasser l'opposition classique entre les deux premières mais tout au plus permettre de porter un regard sociologique autre. Ce nouveau regard porté par le relationnalisme méthodologique de Corcuff se retrouve dans la conceptualisation de l'individu en un objet dialogique proposé par F. Dubet pour qui l'individu est « comme une machine à poser et à résoudre des problèmes sociologiques ». Selon l'auteur il ne peut en être autrement puisque l'individu est tout autant social que la société est la résultante d'actions individuelles. Ce qui revient à dire que l'individu est toujours au cœur de problématiques à caractère individuel ou social puisqu'il est le nœud où s'articule la construction de la société tout comme le lieu de l'imposition de celle-ci aux autres. Autrement dit, il n'y a pas à choisir entre l'une ou l'autre des approches puisque chacune peut se saisir de l'individu et chacune a besoin de l'autre (Dubet, 2005). Les récents travaux de la sociologie manifestant un intérêt non négligeable pour l'individu sont le reflet d'une nouvelle manière de faire société qui impose « d'aller chercher en bas l'unité de l'analyse » (Martuccelli et de Singly, 2009: 33). L'ambition n'est pas d'orienter les recherches vers de la microsociologie mais de considérer l'individu dans un réseau de normes macrosociologiques précisent les auteurs. Ainsi, si comme nous l'avons déjà dit, nous nous situons au niveau individuel, il convient ici de préciser que l'individu est considéré comme un être relationnel.

Haesler (2005) rejoint le positionnement de Corcuff puisqu'il évoque une sociologie, non pas de l'individu, mais de la relation sociale. Les sociologues précédemment mentionnés tels que Dubet, Martuccelli, ou de Singly, pensent l'individualité comme cette construction de l'individu qui s'affirme à travers des processus d'individualisation et de subjectivation en considérant l'importance des dimensions sociales et culturelles. Or, le principe d'un individu social est selon Haesler un retour en arrière de la sociologie. Il plaide davantage pour un concept de société « faible » (Haesler, 2005). Selon cet auteur, l'explication du social ne peut se faire par l'unité de base qu'est l'individu mais il lui préfère des arguments en faveur d'une sociologie de la relation humaine en ce qu'elle permet de contenir les deux paradigmes que sont l'individualisme méthodologique et le holisme. Il semblerait que ce cadre conceptuel corresponde à l'individu en tant que celui-ci est le résultat d'un processus d'individuation

nécessairement relationnel. Ainsi, au lieu de se centrer sur l'individu doté de compétences relationnelles, Haesler propose d'explorer la réalité complexe de la relation humaine en l'opposant à celle des institutions (Haesler, 2006). Le sociologue est en effet convaincu que le principe de toute vie sociale est la relation, ce n'est ni l'individu, ni l'institution donnant ainsi à la relation le rôle de milieu de l'individuation dont les institutions seraient les outils. En effet, les institutions forment les cadres des relations mais ce ne sont pas des ensembles relationnels. L'institution est le tiers qui s'introduit dans la relation pour tisser des réseaux, des groupes, des interrelations ce qui signifie que la théorisation d'une sociologie de la relation humaine implique d'être double car la modernité ainsi que l'avance Haesler a tendance à séparer la sphère relationnelle et la sphère institutionnelle (Haesler, 2006). L'on pourrait ainsi considérer que l'individu dans ses interrelations avec les lieux constitue une spatialisation de la société. Cette mise en interaction de la société et de l'individu correspond au rapport lieu/individu en tant que le lieu se présente comme un concentré spatial de la société puisque le système lieu considère la relation du tout et de la partie en ce que le tout réfère à la société et la partie à l'individu.

Rhéaume insiste quant à lui sur la rupture de l'emprise des institutions et des structures, des classes, du genre, de la famille etc. sur les individus. Ces derniers ne sont plus socialement déterminés mais s'engagent dans des expériences de vie individuelles par un véritable travail d'individuation qui leur permet de se singulariser et de se définir par rapport aux institutions et aux structures et enfin par rapport à eux-mêmes (Rhéaume, 2009). La sociologie moderne remet en cause les théories qui accordent le primat aux structures sociales et propose de s'intéresser à l'individu dans la variété de ses vécus et de ses rapports différenciés aux structures et institutions qui jusque là en faisait un individu « normalisé socialement » (Rhéaume, 2009: 9). D. Martuccelli incite à adopter une sociologie qui rende compte de ses changements sociétaux « à l'horizon de l'individu et des épreuves auxquelles il est soumis. C'est de cette exigence qui fait de l'individuation, comme on le verra, une problématique centrale de la sociologie » (Martuccelli, 2009: 15). Il établit le constat d'une crise de l'idée de société du fait de « la singularisation croissante des trajectoires des individus et ceci même quand ils occupent des positions sociales similaires » (Martuccelli, 2009: 19).

L'idée sous-jacente à ses propos est qu'il convient désormais d'expliquer et d'interpréter les phénomènes sociaux en partant de l'individu. Une prise de conscience qui place, selon D. Martuccelli, le processus d'individuation en tant que processus structurel de fabrication de l'individu au centre de l'analyse sociale (Martuccelli, 2009). L'individuation se différencie de l'individualisation en ce qu'elle est plus large puisqu'elle exprime au-delà de la manière dont les individus s'émancipent d'un ordre social, d'autres processus également identifiés par D. Martuccelli que sont la subjectivation et la socialisation lesquelles accordent respectivement à l'individu le statut de sujet et d'acteur (Martuccelli, 2005). L'individu-sujet-acteur s'individue dans des épreuves qui le confrontent aux diverses réalités de la vie sociale, lesquelles si elles n'ont plus une emprise sur l'individu, restent bien souvent institutionnalisées (école, travail, ville, famille) ou alors réfèrent aux liens sociaux que sont le rapport à l'histoire, aux collectifs, aux autres, à soi-même (Martuccelli, 2009).

Le sociologue reste néanmoins prudent quant à l'analyse de ces processus d'individuation par les épreuves car elle ne remplace pas l'étude du personnage social⁶⁹ et l'idée de société⁷⁰. Elle concède une attention particulière à l'individu dans ses expériences de vie individuelles en tant qu'elle informe sur les phénomènes sociaux. La notion d'épreuve réutilisée par Martuccelli et de Singly, à la suite de Bruno Latour (Latour, 2001) et Luc Boltanski (Boltanski et Thévenot, 1991) qui l'ont mobilisé, l'un dans le cadre d'un rapport de forces, l'autre plutôt comme rapport de justice, est envisagée ici pour « articuler les problèmes personnels avec les structures sociales qui les créent ou les amplifient » (Martuccelli et de Singly, 2009: 73). Martuccelli affirme ainsi qu'il s'agit d'un autre regard sociologique qui assume la prééminence de l'individu dans la société actuelle (Martuccelli, 2009) et par conséquent l'orientation de la sociologie vers la reconnaissance d'une explication à partir de l'unité individuelle.

En d'autres termes, avec la modernité, une sociologie de l'individu s'est constituée parmi les théories classiques de la sociologie en affirmant qu'il est nécessaire d'examiner l'individu pour comprendre le social et non l'inverse, ce que permettent notamment l'analyse des épreuves en ce qu'elles relient les contraintes individuelles et collectives. L'intelligibilité des phénomènes sociaux se pense à l'échelle de l'individu, ce qui suppose des démarches d'analyses différentes pour mettre en relation les dimensions sociétales et personnelles. « Il ne s'agit plus de savoir si l'individu est libre ou s'il est encore défini par les structures sociales » (Molénat, 2006c: 2). En effet, ainsi que nous le rappelle F. Dubet l'individu et la société doivent être appréhendés ensemble malgré le paradoxe qui leur est associé par lequel l'individu se présente comme un être pleinement social et la société comme la résultante des actions individuelles (Dubet, 2005).

2.3. L'affirmation d'une société à « individus pluriels » qui expérimentent les lieux

« Qu'on le veuille ou non, nous vivons dans une société d'individus, c'est-à-dire dans une société dont le niveau d'individualisation s'est considérablement renforcé en quelques décennies, et ce n'est pas se rendre complice de ce processus que de tenter de l'analyser. » (Le Bart, 2008: 12). Partant, ce postulat de la naissance d'une société des individus ouvre la voie vers des recherches sur ces individus contemporains qui se sont affranchis des nombreuses tutelles (Etat, famille, religion, travail) pour oser dire « je » et tendre vers le culte de soi qui s'apparente davantage à une quête de soi dans laquelle l'individu cherche à s'affirmer en tant que sujet. Néanmoins, à cette figure de l'individu à la recherche de lui-même s'adjoint celle de l'éclatement de cet individu (Dortier, 2006). Tel que l'avait noté A. Erhenberg, l'individu se trouve confronté à une inquiétante incertitude face à ses décisions, choix et engagements personnels, qui seraient imputables à un relâchement des dispositifs d'intégration (école,

⁶⁹ Désigne la mise en situation sociale d'un individu et la volonté de rendre intelligible ses actions et ses expériences en fonction de sa position sociale.

⁷⁰ Réfère aux processus de socialisation de l'acteur comme modèle majeur d'explication de la réalité sociale.

famille, travail) et des rôles sociaux bien établis (Dortier, 2006). Ce positionnement dans une situation d'incertitude auquel sont confrontés les individus provient de la multiplication des rôles dans lesquels ils doivent s'immiscer et qu'ils doivent assumer, tendant à mener vers des troubles identitaires. Cet éclatement de l'individu qui conduit B. Lahire à parler d'un « homme pluriel » a également modifié l'approche de F. Dubet qui se positionne dans une analyse fondée sur l'expérience plus que sur des positionnements classiques de rôle et d'habitus (Molénat, 2006b). Les individus sont dans ce cas définis par « leur expérience constituée comme la rencontre de plusieurs logiques d'action » que Dubet définit comme une sorte de patchwork que les sujets s'efforcent de recomposer pour eux-mêmes (Molénat, 2006b: 169).

Ce déclin contemporain des institutions fait apparaître ce que J-C Kaufmann nomme « l'individu réflexif » qui doit construire les conditions de son agir non plus en étant porté par les institutions sociales mais bien en passant par des logiques de subjectivation (Molénat, 2006a). Bernard Lahire fait ainsi « l'hypothèse de l'incorporation par chaque acteur, d'une multiplicité de schèmes d'action ou d'habitudes. Ce stock de modèles, plus ou moins étendus selon les personnes, s'organise en répertoires, que l'individu activera en fonction de la situation » (Lahire, 2006: 60). Ainsi tel que le souligne Ascher, l'individu est confronté à des degrés divers à ses multi-appartenances, qui mêmes si elles ne préfigurent pas d'un phénomène nouveau, ne font pas apparaître dans les modes de sociabilité qui les accompagnent les formes d'une adhésion collective à partir desquelles se structurent les identités personnelles. Cette nouvelle configuration des liens sociaux dans sa flexibilité exprime en partie « l'inquiétude identitaire » manifestée par les individus (Ascher, 2006: 277). Toutes ces réflexions portant sur les changements de société s'inscrivent dans la problématisation actuelle concernant la thématique de « l'hypermodernité » en tant qu'elle indique une modernité très grande voire excessive qui engendre des individus avec des pathologies du manque (bouleversement des modalités de régulation sociale) en réaction à des pathologies de l'excès (hyperactivité, tyrannie de l'urgence).

L'hypermodernité telle que la définit F. Ascher n'est pas circonscrite à une définition de l'accentuation du caractère moderne de la société, elle est l'annonce d'un nouveau rapport au temps des individus dans lequel les routines prennent fin ou du moins reculent face aux choix de plus en plus nombreux qu'offre la vie quotidienne dans tous les domaines (Ascher, 2006). L'auteur pose ainsi l'hypothèse selon laquelle l'individu essaie de maîtriser de plus en plus individuellement le temps comme d'ailleurs il essaie de le faire pour l'espace. Il n'est effectivement plus soumis à un temps collectif homogène rythmé par les sonneries des cloches, des alarmes ou des sirènes mais au contraire l'hypermodernité le conduit à devoir désirer un espace-temps personnalisé et à le gérer (Ascher, 2006). Le futur n'est donc plus un donné mais s'immisce dans le présent par les choix que paramètre et qu'opère l'individu pour ordonnancer son propre espace temps. Nous sommes en effet « de plus en plus privés d'espace et de temps socialement définis » (Touraine, 1997: 74) ce qui a pour conséquence de créer ainsi que l'atteste A. Touraine une pathologie d'un nouvel ordre qui ne provient plus du poids répressif des interdits et des lois mais qui se manifeste dans l'impossibilité de formation d'un « Je ». La formation du soi se fait en « naviguant » entre divers temps et lieux référant à plusieurs champs sociaux, s'efforçant d'atteindre l'ubiquité et la simultanéité qui seules

pourraient réunifier un soi de plus en plus éclaté (Ascher, 2005). Le sujet s'exprime avant tout dans les efforts de résistance qu'il déploie face à une société de l'hypermodernité qui le positionne dans divers rôles. Son désir d'individualité est une forme de réponse à cette difficulté qu'il éprouve à s'affirmer comme individu pluriel.

L'individu pluriel qu'évoque B. Lahire se retrouve chez l'utilisateur de la ville qu'il soit nommé habitant ou citoyen ordinaire, il est cette personne inscrite dans un rapport particulier à la société urbaine, par la variété des lieux et des situations d'interactions auxquelles il est confronté (Pinson, 2000). La pluralité interne de l'individu et de ses logiques d'actions constituent les principaux éléments d'explication du poids des expériences passées dans le présent (Lahire, 1998). Ce « passé incorporé » tel que le nomme le sociologue s'articule au présent et y prend son sens par les diverses expériences socialisatrices antérieures qui se trouvent mobilisées par la mémoire ou les habitudes. Ce lien entre passé et présent n'est à considérer que chez un individu pluriel et non un individu ayant toujours vécu dans un cadre homogène pour qui le passé et le présent se confondent tant le poids de l'habitus ajuste par anticipation les comportements aux situations. B. Lahire indique, en référence aux écrits de P. Bourdieu, que les pratiques ne sont, par conséquent, ni déductibles des conditions présentes ni imputables à des conditions passées qui ont produit l'habitus (Lahire, 1998). Néanmoins, il nous précise ensuite que pour les individus pluriels, les pratiques appartiennent à un modèle qui considère la primauté des expériences passées en ce qu'elles orientent la compréhension des pratiques ultérieures en terme d'acceptation, de rejet, d'évitement, de rapprochement, etc.

Les choix des individus entre tel ou tel lieu et leur mode d'engagement dans tel ou tel cours d'action dépend ainsi de la façon dont l'historicité de leurs pratiques impliquant tout ce qu'ils ont incorporé (en tant qu'individu pluriel) s'accorde plus ou moins facilement avec la situation présente. B. Lahire en précisant qu'il ne s'agit pas d'un rapport de causalité entre expériences du passé et (ré)actions au présent pose la question de ce qui mobilise en l'actualisant une partie du champ des possibles des expériences passées. Nous nous interrogeons également sur ce qui fait que les pratiques et/ou les modes de socialisation du passé ressurgissent au présent pour influencer sur les « manières de faire » des individus par lesquelles ils dessinent les contours de leur relation affective au(x) lieu(x). En d'autres termes, il s'agit d'établir la place du passé dans le présent ou du moins de comprendre leur(s) articulation(s) et comment la compréhension de ces dernières aboutissent à éclairer les usages. De fait, il convient de questionner la pluralité de l'acteur en ce qu'elle permettrait de mettre au jour les éléments d'explication de ce qui fait advenir les souvenirs et les habitudes tout comme elle inhibe ce qui ne peut être actualisé dans le présent. Cette analyse inspirée de la manière dont Bergson (1917) étudie les rapports entre présent et passé semble donner une place de première importance au passé, or il se situe davantage dans une reconnaissance du présent par ses potentialités à faire appel au passé pour se constituer. Nous cherchons ainsi à reconnaître que les lieux en ce qu'ils sont des palimpsestes de leurs formes passées (Cf. Chapitre 2) détiennent des potentialités à faire ressortir les affects. Cependant, il ne faudrait pas le restreindre à cette disposition d'actualisation du passé car ce serait négliger le rôle de la situation présente en tant qu'elle constitue un filtre permettant ou non aux perceptions antérieures d'être mobilisées. Le présent, ainsi perçu au-delà de sa capacité de mise au jour du

passé, se manifeste tel « un activateur des expériences incorporées que sont nos schèmes d'action (au sens large du terme) ou nos habitudes » (Lahire, 1998: 69).

Bernard Lahire et d'autres également tels que Martuccelli, de Singly (2009), Dubet (2005) mettent ainsi en évidence les fondements d'une théorie de l'individu amenant à considérer ce dernier comme un véritable acteur du social notamment par le fait qu'il est capable d'endosser un large spectre d'identités et soulignent également l'évolution des rapports entre l'individu et le social (Ceriani et al., 2008). Il s'agit effectivement d'évoquer non plus l'individu dans ses manières de se voir imposer des comportements et des attitudes émanant d'autorités telles que l'Etat, la famille, l'école, le travail etc. mais de comprendre comment l'individu participe de la construction du social et de l'espace. Ainsi, cette nouvelle voie vers laquelle s'oriente la sociologie justifie notre approche centrée sur l'individu et ses manières d'être et de faire avec l'espace en ce que ses pratiques et ses représentations spatiales informent notamment sur les liens affectifs qui se créent entre ces deux entités. Notre objectif est de parvenir à mettre en évidence les potentialités des lieux à faire ressentir, à provoquer des affects chez les individus qui les pratiquent et à orienter la formation d'une relation affective envers ces lieux. L'individu, confronté à une variété et à une différenciation croissante des espaces est contraint de se former, de se créer, de s'inventer lui-même. Cette tendance à l'individualisation comme reconnaissance de l'individu et à l'individuation en tant que formation du soi participe d'une appropriation individuelle des espaces conduisant à l'affirmation d'une société à « individus pluriels » qui s'approprient l'espace. Ces multiples appartenances spatiales forment la trame de leur rapport affectif à l'espace.

Conclusion de chapitre

Notre inscription dans l'individualisme méthodologique stipule que nous acceptons les postulats de l'individualisme qui conduisent vers la compréhension des actions, décisions, attitudes, comportements et croyances des individus pour saisir le sens qu'ils y associent, soit ce que Boudon nomme « les bonnes raisons ». Nous avons néanmoins relativisé ce positionnement en indiquant que même si nous partons de l'individu, soit de la partie, nous n'analysons pas les interrelations de ces parties. Par conséquent, notre méthodologie est centrée sur la compréhension de l'individu affirmant notre ancrage dans une sociologie relationnelle, rejetant toute lecture holiste des relations entre l'individu et la société. Bien évidemment, ce positionnement tient également à la particularité de notre objet de recherche qui nous impose de travailler à l'échelle individuelle. Nous nous justifions en nous appuyant sur la tendance actuelle de la société qui porte un intérêt particulier à l'individu, au point que ce dernier se retrouve pris dans une injonction à être lui-même.

La théorie de l'individualisation notamment développée par N. Elias a montré que l'individu et la société ne doivent plus être conceptuellement distincts. Il apparaît manifestement que la société est tout autant celle qui caractérise l'individu par un modelage social tout autant qu'elle lui permet de se caractériser, de s'individualiser. Autrement dit, si l'individualité et le conditionnement social ne s'excluent pas mais sont l'expression des relations différentes qui s'établissent entre un individu et les autres, et la façon dont les autres l'influencent en retour, il n'est pas possible de comprendre l'individu autrement que dans les formes de coexistence qui le lient aux autres. Cette reconnaissance de l'« invention récente » (Foucault, 1966) de l'individu dans son intériorité propre et non déterminé par des structures institutionnelles et familiales ou autres a engendré la « fabrique » de l'individu. Ce sont les processus d'individuation et de subjectivation déclenchés par la modernité voire pour certains la surmodernité qui ont poussé l'individu à se positionner comme sujet. Cette figure du sujet reflétant ses capacités de réflexion et ses compétences à gérer son espace et son temps parce qu'il est doté d'intentionnalité ont contribué à reconnaître que l'individu participe de la « vie des lieux ». C'est par les processus de subjectivation qu'il engage dans les épreuves qu'il met en œuvre telle une manière de produire sa relation à l'espace et aux autres que l'individu exprime sa façon de se constituer en tant que sujet.

L'on pourrait oser dire que ce sont dans ses relations avec les lieux que l'individu montre qu'il « aime faire ceci ou cela », et s'il agit ainsi, c'est notamment pour se démarquer des autres et ainsi affirmer la constitution de sa propre individualité. D'une certaine façon, l'expression de ce que l'individu « aime faire, aime avoir fait, aime avoir fait pour quelqu'un ou quelque chose, etc. » qui relève d'un rapport affectif avec l'espace se distingue de ce que l'individu dit « fait parce que » il a de bonnes raisons d'agir ainsi. Autrement dit, dans l'expression de sa relation affective avec l'espace l'individu traduirait sa liberté individuelle d'aimer faire telle ou telle chose alors que ses bonnes raisons sont généralement l'explication de ce qui fait sens pour lui. Finalement, c'est par l'expression d'une relation affective envers

l'espace que l'individu s'invente lui-même et affirme alors la liberté de se constituer en tant que soi dans une société où l'injonction à l'individualisation est très présente.

Ce tournant paradigmatique en faveur d'une société à individus pluriels montre par les nombreux espaces avec lesquels l'individu entre en interactions qu'il serait pertinent de dépasser certaines limites inhérentes à l'individualisme méthodologique, en se référant au système de pensée complexe dont se réclame E. Morin. Il défend l'idée selon laquelle la société est un système global complexe qui ne se réduit pas à la somme des interactions des individus, il s'agit d'une co-production individus-société. Dupuy rejoint ainsi Morin sur l'idée de circularité et de non de déduction des relations entre les parties et le tout. En l'occurrence, les manières de se représenter l'espace, d'être et de faire avec et dans l'espace sont ainsi considérées comme des relations, des interrelations ou des interactions entre les individus et les lieux. Les individus et les lieux forment les parties d'un tout qu'est la relation affective. La construction de ce rapport affectif ne se déduit pas de ces composantes (les individus et les lieux) mais se comprend dans la circularité des formes relationnelles que les individus développent avec les lieux.

Partant nous insistons sur l'impossibilité d'écarter la considération de ce niveau d'analyse qu'est l'individu puisque ce sont ses manières d'entrer en interaction avec les lieux en ce que l'un affecte l'autre et réciproquement qui permettraient d'alimenter la réflexion urbanistique. L'individu s'avère être doublement incontournable car il est à la fois outil méthodologique puisque c'est par l'individu qu'il nous est possible d'atteindre le rapport affectif et objet de recherche en tant qu'il s'agit de son rapport affectif. Malgré les réticences que présente une réflexion sur l'individu dans une discipline dont les objectifs sont de tendre vers le bien-être des populations dans une considération globale (et non individualisée), nous proposons d'appréhender les individus en tant qu'éléments d'un système lieu dans lequel les interrelations entre l'individu et le lieu représentent une spatialisation de la société. Le chapitre suivant (Chapitre 6) sera ainsi consacré à la présentation de nos quatre lieux d'étude et de la méthode proposée pour saisir l'évolution du rapport affectif qu'entretiennent les individus à leur rencontre.

Chapitre 6. METHODE DE CAPTATION DU RAPPORT AFFECTIF AUX LIEUX

Après avoir inscrit notre objet de recherche dans le champ théorique de l'habiter et nous être positionnée dans une approche temporelle du rapport affectif considérant l'individu comme niveau pertinent de l'analyse, nous présenterons dans ce chapitre les lieux d'étude sélectionnés et les techniques d'enquête développées pour saisir la dimension affective de la relation entre l'individu et les lieux qu'il habite.

Le choix des terrains d'étude a avant tout été guidé par les hypothèses formulées selon un axe spécifiquement temporel puisqu'elles ont pour objectif de mettre au jour l'existence ou non de liens entre les temporalités propres aux lieux et les temporalités individuelles (Cf Chapitre 4). Nous orienterons la légitimation de nos terrains grâce à leurs descriptions morphologiques en ce qu'elle est supposée pouvoir entrer dans l'évolution du rapport affectif. Seront également soulignés avec une acuité particulière les projets d'aménagement qui sous-tendent ces espaces afin de pouvoir les confronter aux modes d'habiter déployés par les personnes qui les pratiquent et se les représentent.

La question de la méthode, tout autant que celle du terrain précédemment évoquée, revêt une importance toute particulière en ce qui concerne les travaux sur l'urbain ainsi qu'en conviennent M. Grosjean et J-P Thibaud dans l'introduction de l'ouvrage qu'ils ont co-dirigé, *L'espace urbain en méthodes*. Assurément « l'espace urbain n'est pas un objet de recherche préconstitué et allant de soi, il donne prise à une grande diversité d'approches qui le définissent en retour » (Grosjean et Thibaud, 2008: 5). La constitution de notre méthode de recherche en tant que combinaisons de différentes techniques détient une place de premier ordre dans notre réflexion. L'élaboration de la méthodologie d'enquête déployée dans le cadre de la présente recherche réutilise des techniques déjà existantes en repensant leurs combinaisons pour parvenir à capter le rapport affectif au(x) lieu(x). Cette remobilisation d'outils a déjà fait montre de son efficacité en sciences humaines et sociales.

Notre travail d'investigation met alors en jeu la construction d'une méthode fondée sur des corpus divers (résultats d'entretiens, questionnaires et observations) et qui plus est sur des terrains aux temporalités explicitement variées. La présentation des terrains et des différents contextes propres à chacun d'eux, précédera l'exposé des différentes techniques investiguées dans leurs propensions à dévoiler le rapport affectif aux lieux. Il s'agira alors d'une lecture centrée sur chaque technique dans ses potentialités à appréhender l'objet de recherche qui nous occupe. Partant, nous expliquerons les choix d'articulations présidant à notre démarche méthodologique en tant qu'ils sont l'expression de la façon dont nous avons fait entrer en résonance les techniques mobilisées (Cf. Tableau 2, p.305).

Nous évoquerons ainsi les dispositifs d'enquête pour accéder aux constructions relationnelles affectives dans leurs diverses orientations à capter la multiplicité et la complexité inhérente à l'objet de recherche. Interpeller les personnes à l'aide d'un questionnaire, observer les comportements in situ ou s'entretenir avec les interviewés constituent l'ensemble des choix qui assurent la richesse de la méthode développée.

Section 1. Quatre terrains d'étude à Nantes

La présentation des terrains et des projets qui ont conduit à leur réalisation est un prélude nécessaire pour mettre en perspective les manières d'habiter telles qu'elles nous sont livrées par les individus. Nous commencerons par expliquer notre choix de travailler sur des espaces publics ou ouverts au public qui diffèrent notamment par leur configuration urbaine en ce qu'ils constituent un axe de réflexion quant à savoir s'il existe un lien entre la morphologie urbaine et la construction d'une relation affective des individus envers ces espaces. Puis nous reviendrons sur les éléments qui ont conditionné la répartition de nos terrains sur deux espaces différenciés de la ville que sont le cœur historique et le nouveau cœur de l'agglomération, qu'est l'« île de Nantes ». Nous justifierons ces deux couples de lieux en indiquant que différentes phases de l'urbanisme nantais sont ainsi représentées en nous appuyant sur l'explication des projets sous-jacents à l'édification de ces lieux.

1.1. Quatre espaces publics ou ouverts au public

Sans vouloir revenir sur la difficulté inhérente pour le chercheur de définir ses terrains d'étude face aux nombreuses possibilités qui se présentent et qui potentiellement se positionnent, pour telle ou telle raison comme pouvant faire partie de la sélection, nous souhaitons indiquer que la ville sur laquelle s'est portée notre choix a été sélectionnée pour deux raisons principales. La première réfère à des raisons de praticité, la ville de Nantes se situe à une distance raisonnable du laboratoire Citères à Tours et inclut la possibilité de séjour de longue durée sans trop de contraintes d'ordre matériel. Et la seconde, certainement la plus importante mais qui n'aurait néanmoins pas été envisageable si la précédente condition n'avait pu être remplie, réside dans la non-connaissance de cette ville par le chercheur, ôtant alors toutes préférences préalables envers tels ou tels types de lieux guidées par la nature de son propre rapport affectif. En ôtant ce premier risque de biais, nous tendions à être plus objective dans le choix des terrains. Néanmoins, le fait de ne pas avoir de connaissances préalables de ces différents lieux nantais a certainement engendré une sélection reposant essentiellement sur l'impression qu'avaient laissée les lieux à notre égard à un moment où nous n'avions encore que très peu de connaissances. Les lieux ont été sélectionnés pour représenter différents types d'espaces publics ou ouverts au public, principalement pour les temporalités différentes qu'ils reflètent impliquant par conséquent des formes d'appropriation affective distinctes. Bien évidemment, il s'agit là des conditions premières ayant présidé à notre choix, nous ne pouvons nier que la connaissance de Nantes et de ses divers lieux est très vite intervenue.

L'hypothèse sous-jacente à nos choix de terrains d'étude a donc été édictée de la façon suivante : les individus développent un rapport affectif de nature ou d'ampleur différentes selon que les lieux affichent des durées d'existence plus ou moins longue (évolutions historiques et urbaines) et selon qu'ils représentent des configurations spatiales variées dues aux dynamiques quotidiennes qui les est anime. Ils se présentent sous la forme de « deux

couples » de lieux. La première paire est formée de deux lieux récemment réaménagés tandis que l'autre paire s'avère de facture plus ancienne. Les différences restent néanmoins notables pour chacun des deux lieux qui forment ces deux couples et elles contribuent pour partie à éclairer la justification de nos choix.

Les deux couples de lieux ont été choisis sur des espaces qui diffèrent avant tout par leurs temporalités que nous avons choisies d'examiner à l'aune des derniers changements ou modifications en date. Autrement dit les lieux de notre étude sont appréhendés en prenant appui sur les dernières évolutions ayant abouties à donner aux lieux leur forme actuelle. Nous avons ainsi opté pour une différenciation nette entre d'un côté les lieux insérés dans un tissu existant qu'est le centre historique de Nantes et de l'autre côté les lieux au cœur d'un projet de recomposition sur le territoire de l'île de Nantes. Ces lieux situés sur des espaces correspondant à des phases successives d'aménagement de la ville ont tous la particularité d'être à l'heure actuelle des espaces accueillant du public. Le choix de travailler sur des espaces publics ou ouverts au public se justifie par le fait que l'urbanisme intervient davantage sur des espaces publics que sur des espaces privés. Nous avons alors exclu d'emblée les zones d'habitat de type grands ensembles ou pavillonnaires et de façon plus large les quartiers résidentiels. Les espaces publics représentent des espaces de rassemblement de population et le discours de la personne s'oriente moins sur le chez-soi que lorsque l'on parle d'un lieu de résidence. Cela n'empêche que ce chez-soi puisse être présent dans le récit mais il ne sera pas premier. A cela s'ajoute le fait que l'espace public ou ouvert au public renferme davantage de complexité puisqu'il s'assimile à des rencontres, des confrontations voire à toutes formes d'interactions sociales entre l'individu et les autres individus et avec et/ou selon l'espace, impliquant l'adoption de ruses, de stratégies et d'art de faire pour reprendre la terminologie de M. de Certeau ([1980] 1990).

En tant que figure idéale-typique des relations entre les individus et l'espace entendu au sens de contenant et de contenu (Cf. Chapitre 2), l'espace public ou ouvert au public s'avère être un type de terrain privilégié pour déceler les diverses manifestations des relations affectives que tissent les individus envers les espaces qu'ils habitent. Ce sont les différentes formes d'investissement ou d'interprétation envers ces derniers qui permettent d'attester de la nature du rapport affectif éprouvé et parfois de comprendre son évolution. Ils se parent alors de toutes sortes de qualités et de valeurs aux yeux de ces usagers ou habitants ordinaires en fonction des compétences qu'ils y déploient. L'espace public a une dimension heuristique non négligeable en ce qu'il permet d'interroger les relations qui se nouent entre les individus et les lieux dans la complexité des combinaisons à l'œuvre entre l'investissement individuel et collectif. Finalement ce concept autorise par l'interprétation des diverses expériences et représentations que les usagers et/ou habitants se font des espaces publics à percevoir l'étendue affective et symbolique qui s'y rattachent pour mieux comprendre les relations qui se construisent entre les individus et les lieux et pouvoir en inférer les pratiques d'aménagement.

Une fois le type d'espace déterminé, notre attention s'est ensuite principalement portée sur deux aspects à prendre en considération. La dimension sociale (le fonctionnement) soit la façon dont ils paraissaient être pratiqués par les habitants et/ou usagers et la dimension

physique (la configuration) appréhendée visuellement en examinant leurs aspects en tant que ceux-ci renseignent approximativement sur l'époque de conception. Ce qui nous intéressait particulièrement c'était de construire un panel de lieux relatif à différentes phases de l'urbanisme nantais. Ainsi, les quatre lieux choisis à Nantes sont les suivants: le hangar à bananes sur l'île de Nantes, les nefs des anciens chantiers navals qui abritent l'éléphant de la Compagnie Royal de Luxe, la place du Commerce et le passage Pommeraye.

Dans l'espace constitué par le cœur historique de la ville se trouvent la place du commerce et le passage Pommeraye sélectionnés parce qu'ils évoquent des époques de conception anciennes et différentes. Ils désignent alors respectivement un lieu dont les dimensions temporelles échappent à la durée de vie de l'individu et un lieu dont le temps est celui de la mémoire individuelle et ne se réfère pas à celle rapportée par les autres générations. Pour le second espace situé à l'extrémité ouest de l'île, le hangar à bananes et les nefs des anciens chantiers navals sont les deux terrains considérés comme encore évolutifs, c'est-à-dire que des changements sont connus ou pressentis pour ces lieux puisqu'ils sont au cœur du projet urbain « île de Nantes ». La proximité immédiate de ces derniers a conduit à poser la question de la pertinence de ce choix, du fait de leur contiguïté et du flou afférent à leurs limites. Or, c'est aussi cette proximité spatiale qui a conduit à les sélectionner tout deux car bien souvent lors de notre démarche exploratoire nous avons pu émettre le constat d'une assimilation par les individus de ces espaces voire, parfois, une confusion entre les deux. Ces deux espaces représentent ce que l'on a nommé des « paires de lieux » par leur proximité situationnelle et par leurs fonctionnements respectifs qui les unit. En termes d'aménagement, nous pouvons faire état de deux phases d'urbanisation, la première ayant donné forme au centre historique de la ville et la seconde à l'œuvre sur l'île de Nantes dont l'objectif est de prolonger la centralité du cœur ancien de la ville.

1.1.1. D'une configuration qui fait les lieux.

Les quatre lieux, qui forment ensemble nos terrains d'étude en plus de répondre à une exigence liée à la diversité de leur époque de conception et aux changements qu'ils ont subis, se présentent sous des formes spatiales différentes. Il nous semblait effectivement important d'introduire la question de la morphologie urbaine en s'interrogeant sur son éventuel rôle dans la façon dont les individus organisent leurs pratiques impliquant un impact potentiel sur le type de rapport affectif engendré. Cela revient à se questionner sur les significations des diverses formes urbaines et non pas à se restreindre à une simple description de la morphologie urbaine (Lévy, 2005). D'ailleurs celle-ci ne se limite pas ainsi que le précise M. Roncayolo à une construction matérielle, elle est également sociale « parce que les structures matérielles sont, avant tout, constructions sociales et lieux de pratiques (Roncayolo, 2002c: 9). Ce qui suscite notre intérêt se situe à l'intersection des formes sociales et des formes urbaines dans la lignée des travaux de R. Ledrut et de M. Roncayolo. Il s'agit de décrypter les relations qui se créent entre les trames physiques du lieu et les usages qui en sont faits en mettant principalement l'accent sur les dimensions affectives en ce qu'elles expriment un degré d'adéquation entre formes physiques et formes sociales. L'intérêt se porte donc sur les pratiques et représentations et ainsi sur le temps car celui-ci leur est omniprésent. « [...] il y a

des temps de la fabrication, des temps des usages et des temps des pratiques. Les durées sont multiples, des plus longues aux plus brèves, de la vision patrimoniale à la tentation spéculative. Elles traduisent à la fois les rythmes syncopés de la conjoncture urbaine (stagnation ou exaltation) et les particularismes de durée des éléments qui composent l'ensemble urbain, ce que l'on appelle maintenant des temporalités différentes » (Roncayolo, 2002c: 10). Ce sont ces manifestations de plusieurs temporalités en ce qu'elles lient la morphologie matérielle et sociale qui donnent un sens et une valeur aux espaces. L'auteur présente alors les « pierres » et les formes urbaines comme du temps et des pratiques consolidées. Néanmoins, en faisant référence au poète Charles Baudelaire ou à l'écrivain Julien Gracq, il soutient qu'une ville résiste aussi dans le cœur et l'esprit de l'homme. La ville continue ainsi d'exister dans les souvenirs des individus qui se les remémorent.

Nous présenterons ainsi chacune des morphologies des quatre types d'espace sélectionnés que représentent nos terrains d'étude afin d'en induire une sorte de fonctionnement type. Il s'agira ensuite de confronter ces principes théoriques aux modes d'habiter déployés par les individus, c'est-à-dire à la saisie psychologique qu'ils en font.

D'après l'architecte allemand Johann Friedrich Geist auteur de *Le passage. Un type architectural du XIX^e siècle*, le passage se définit comme suit « une 'ruelle' couverte par une verrière, bordée des deux côtés par des rangées de boutiques, reliant deux rues animées. Les étages peuvent abriter aussi bien des commerces que des bureaux, des ateliers et des logements. Le passage est par conséquent une forme d'organisation du commerce de détail. C'est un espace public sur un terrain privé, qui facilite la circulation, un raccourci, une protection contre les intempéries, un espace réservé au piéton » (Paquot, 2006b: 206). Ressort de cette définition l'idée d'un lieu dans lequel est privilégiée la circulation des personnes qui traversent d'un point à un autre en ayant la possibilité de s'arrêter dans les commerces situés en bordure de ce dernier. Le commerce n'étant pas la seule fonction qu'il puisse abriter puisqu'il est possible d'y trouver d'après la définition précédente tant des logements que des bureaux, il ne peut être considéré au sens juridique comme un espace public. Il conviendrait de le nommer à l'instar de la définition qu'en donne M. Lussault, un « espace commun » soit un concept qui se propose d'aller au-delà du concept d'espace public (Cf. Chapitre 2). En effet, comme le fait justement remarquer Lussault, certains espaces qui ne recouvrent pas le caractère de public peuvent néanmoins être considérés comme tels car ils sont censés accueillir du public. L'espace commun défini par ce géographe se pense comme « un espace de convergences et d'actes, au sens où des individus y convergent (le plus souvent intentionnellement, ce qui ne veut pas dire que les finalités qu'ils poursuivent soient claires) et y agissent, et interagissent avec les autres individus, mais aussi avec des objets, des formes spatiales » (Lussault, 2003b: 334).

A l'inverse, la place publique d'après la définition qu'en donne F. Choay est considérée comme « un véritable lieu public découvert constitué par l'ensemble d'un espace vide et des bâtiments qui l'entourent. » (Choay, 2009: 636). Il existe différents types de places dont l'histoire est scandée par celle de l'urbanisation et par celle du pouvoir, nous précise cette historienne des théories et des formes urbaines et architecturales. Il y a tout d'abord les places

médiévales qui se sont constituées en Italie dont l'intensité de la vie publique était favorisée par la densité de l'urbanisation. Ces places sont fréquemment établies sur l'ancien forum et occupent une place centrale puisque souvent associées à un édifice prestigieux de la ville. Elles attirent les rassemblements populaires auxquels elles prêtent un cadre fonctionnel et symbolique : cathédrale, église, palais. F. Choay distingue les places marchandes qui sont souvent autonomes en ce que leur position est pensée par rapport à un axe routier ou fluvial pour les échanges avec l'extérieur. Puis viendront à l'époque de la Renaissance jusqu'à l'ère industrielle, les places conçues dans une visée d'abord esthétique, cette dernière l'emportant sur les valeurs fonctionnelles. Elles sont l'apanage des architectes et promoteurs urbains et non plus l'œuvre des municipalités. Puis la dernière phase marquée par l'avènement de l'ère industrielle ne porte guère plus d'attention à l'esthétisme des espaces et efface peu à peu la fonction esthétique et publique des places. La vie publique a maintenant lieu dans des bâtiments et les places nouvellement créées se font en fonction de l'évolution des modes de transport et ne sont donc plus nécessairement piétonnes. Cet historique de l'évolution des places que nous livre F. Choay montre la disparition progressive de la place traditionnelle et fait de celle-ci le symbole de la nostalgie d'une autre époque.

Les deux derniers lieux sur lesquels portent notre travail ont fait l'objet et sont encore au centre d'un processus de restructuration urbaine qui met l'accent sur la notion d'espace public. À l'image des précédentes définitions, nous allons à présent porter notre intérêt sur ce concept qui ne fait pas encore l'objet d'une définition rigoureuse. P. Montal et P. Noisette le définissent « comme la partie du domaine public non bâti, affectée à des usages publics. » (Montal et Noisette, 2005: 355). En ce sens ces auteurs opposent les espaces publics aux édifices publics et se présentent sous diverses formes, qu'elles soient minérales (rues, places, boulevards, passages couverts) ou végétales : espaces verts (parcs, jardins publics, squares etc.) et espaces plantés. Certains urbanistes considèrent que des espaces qui ne sont pas publics le sont parce qu'ils accueillent de nombreuses personnes. C'est le cas notamment pour les gares ou les centres commerciaux. Qu'ils soient effectivement considérés comme publics ou non, le point commun de tous ces espaces est la possibilité qu'ils offrent aux individus de mettre en œuvre une spatialité individuelle et/ou collective. Elle « se cristallise dans des situations pratiques productrices de *dispositifs spatiaux* agencés par les acteurs *dans, par et pour* leurs actions » (Lussault, 2003b: 336). Et comme l'envisage ce géographe, il est alors possible d'analyser comment se forment les représentations et les usages de(s) l'individu(s) et de comprendre ainsi les dispositifs spatiaux qui en résultent.

1.1.2. Deux couples de lieux et quatre fonctions distinctes

Figure 7 : Situation des quatre lieux (Source : Géoportail & Googlemaps)

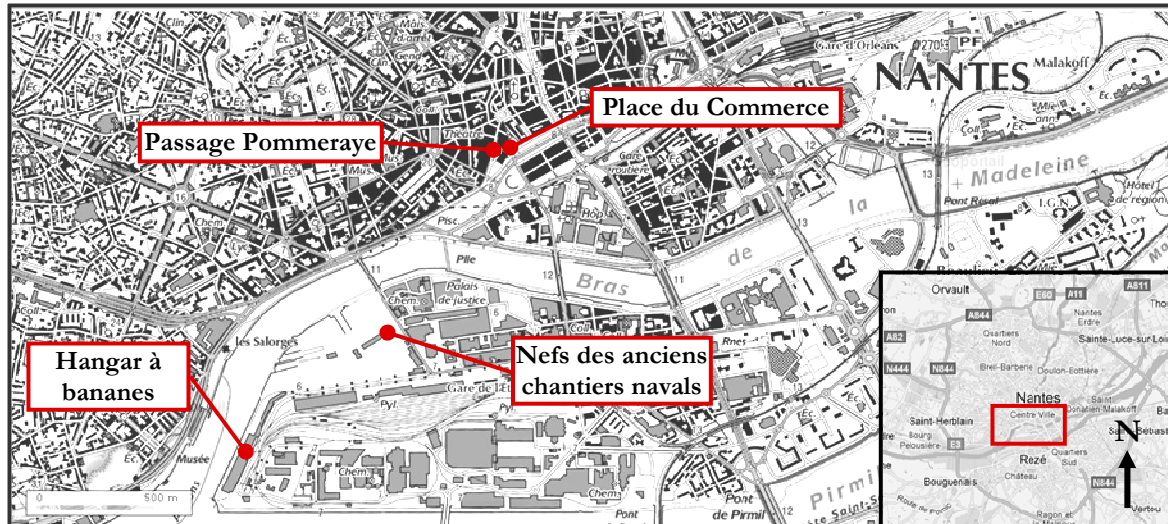
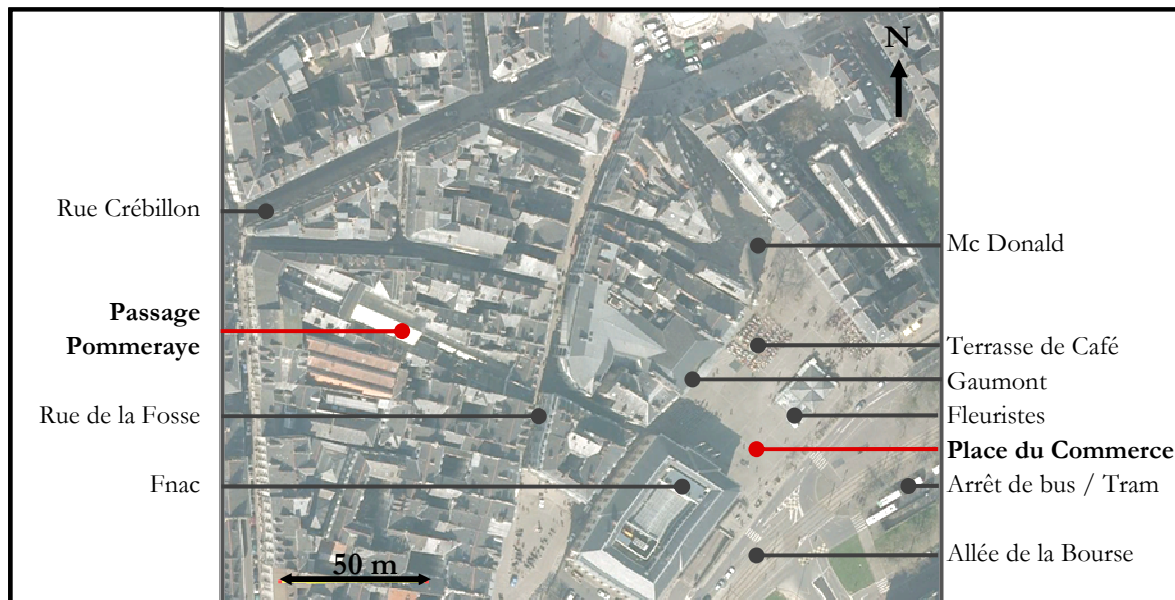


Figure 8 : Situation du passage Pommeraye et de la place du Commerce (Source : Google Earth)



Le premier lieu sélectionné est le passage Pommeraye (Cf. Photos 1 et 2). Inauguré en 1843, il représente un lieu très ancien, c'est un site classé monument historique devenu emblématique de Nantes pour la plupart de ses habitants. Il réunit la ville haute et l'une des plus anciennes rue commerçante de Nantes qu'est la rue Crébillon, à la ville basse par la rue de la Fosse. Il est tout au moins connu pour relier différentes places de l'hyper-centre même s'il n'y aboutit pas directement, la place Graslin, la place Royale et la place du Commerce. Ce passage a été choisi en tant qu'il témoigne d'une existence qui dépasse la durée du siècle, et qu'en dépit du temps écoulé depuis son inauguration, sa configuration n'a pas été altérée ni dans ses fonctions ni dans sa forme. Bien évidemment les enseignes se sont succédé mais la nature du lieu s'est maintenue en tant qu'espace ouvert au public offrant un passage couvert et animé par des commerces pour relier entre elles deux rues. Et c'est également cette idée d'un lieu qui transcende la durée de vie de tout individu qui a contribué aux arguments en faveur de ce choix.

Photo 1 : Prise de vue d'un balcon du deuxième étage
(Source : réalisation personnelle)

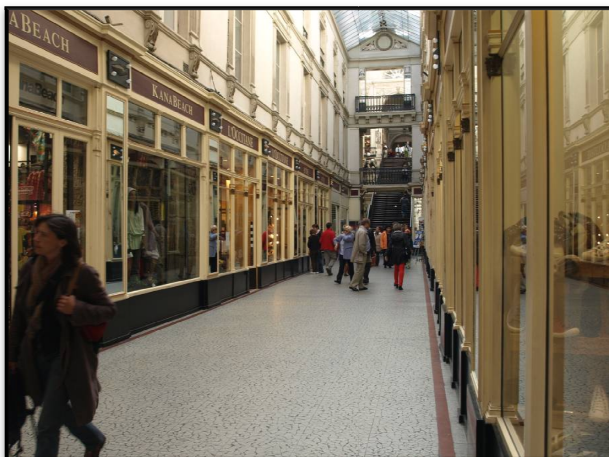


Photo 2 : Vue de la galerie du rez-de-chaussée (Source : réalisation personnelle)

La place du Commerce fait partie de la sélection en tant que « lieu actuel » (Cf. photos 3 et 4) car les dernières évolutions qu'elle a connues remontent à 1988 lors de la piétonisation de la place. Les modifications ont par conséquent été vécues par les usagers et habitants présents aujourd'hui. C'est sa situation géographique au centre névralgique de Nantes et les différentes fonctions qu'elle abrite qui contribuent à la qualifier de lieu actuel. Elle est identifiée comme une zone de forte affluence notamment en tant que zone de passage. Située à proximité immédiate d'un point nodal regroupant les différentes lignes de transports en commun (bus et tramway), la place du commerce est traversée massivement au rythme des arrivées et départ des divers bus et tramways. Cette station porte d'ailleurs le nom de la place montrant déjà par cette toponymie le lien entre ces deux lieux, l'un alimentant l'autre et vice versa. Elle est également un point central pour les automobilistes qui peuvent bénéficier du parking souterrain creusé sous la place à la fin des 1980. Cette place est aussi reconnue comme un lieu de détente par les nombreux cafés qui la bordent ainsi que par l'enseigne commerciale de la Fnac récemment installée dans l'ancien palais de la Bourse. Il y a également le(s) cinéma(s) Gaumont qui contribuent à l'attractivité de ce lieu dans un objectif de divertissement. Il est à noter la présence de quelques commerces de restauration rapide et bon marché à emporter ou sur place, un commerce de chaussures et un négociant en vin. Enfin, siège sur le parvis central à proximité de la voirie, un kiosque dans lequel sont installés trois fleuristes. Pendant l'hiver, sa physionomie change le temps des vacances scolaires où se montent les cabanes du marché de Noël occupant tout l'espace central non bâti et contribuant à drainer un nombre encore plus important de personnes sur ce lieu.

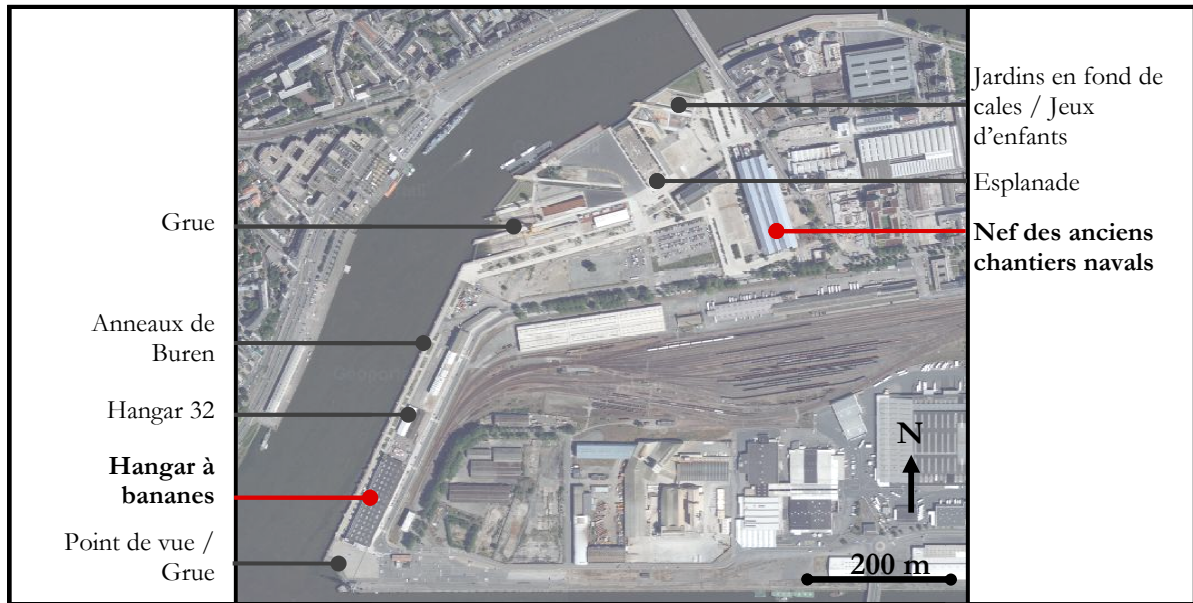


Photo 3 : Place du Commerce, vue sur l'ancien palais de la Bourse
(Source : réalisation personnelle)



Photo 4 : Place du Commerce, vue Ouest
(Source : réalisation personnelle)

Figure 9 : Situation du Hangar à bananes et des Nefs des anciens chantiers navals
(Source : Google Earth)



« L'éléphant » de la Compagnie Royal de Luxe (Cf. photos 5 et 6, p. 268) abrité par les nefs des anciens chantiers navals Dubigeon représente avec le hangar à bananes des lieux dit « en cours d'évolution ». Tous deux situés sur l'île de Nantes, laquelle supporte un projet urbain éponyme d'envergure, ils représentent en effet des espaces dans lesquels des changements récents ont été opérés et continuent d'advenir. Leurs réhabilitations font partie intégrante du projet urbain nommé « projet de l'île de Nantes » mais ce n'est pas tant le projet qui suscite notre intérêt que la manière dont des espaces laissés en friche depuis plusieurs décennies sont réaménagés et réinvestis. Ils font partie de nos choix en ce qu'ils sont la traduction d'une réhabilitation qui se veut rendre compte de la mémoire des lieux tout en proposant une orientation artistique, culturelle, voire touristique pour les amener à devenir de « nouveaux lieux » pratiqués. L'esplanade faisant face aux nefs est aujourd'hui un vaste espace public dans lequel se déroulent les sorties de l'éléphant et permet également de recevoir d'autres types de manifestations organisées par la ville qui nécessitent une importante surface au sol. Identifié également comme un lieu de balade ou de sorties sportives (cyclisme, course à pied, roller etc.), il offre un large espace de déambulations avec possibilité d'être en bordure de Loire. Tout un cheminement piéton a été créé le long du fleuve jusqu'à la pointe de l'île

**Photo 5 : Les anciennes nefs qui abritent
l'éléphant de la Compagnie Royal de Luxe**
(Source : réalisation personnelle)



**Photo 6 : La « déambulation » de
l'Eléphant**
(Source : réalisation personnelle)

Le hangar à bananes (Photos 7 et 8, p. 269) est un bâtiment qui ainsi que son nom l'indique avait pour fonction d'entreposer des bananes tout droit arrivées des Antilles. Aujourd'hui, ce lieu abrite des cafés et restaurants ainsi qu'un lieu d'exposition. Ces nouveaux lieux de détente, culture et divertissement se situent sur le quai des Antilles et font face à la Loire, ce qui leur confère un attrait particulier auprès des Nantais. Cela est accentué par le panorama sur l'ancien village de pêcheurs, Trentemoult, visible depuis la pointe de l'île, désormais accessible au public. Cet espace comprend encore des traces de son passé maritime avec la présence des grues qui servaient lors des déchargements de bananes ainsi que des rails toujours présents sur le revêtement. Les Anneaux de Buren témoignent, quant à eux, de l'opportunité qu'a représentée la Biennale d'art contemporain Estuaire en osant une transformation de ce type sur une ancienne zone d'activité portuaire relativement éloignée du centre ville de Nantes.



Photo 7 : La promenade du quai des Antilles (Source : réalisation personnelle)

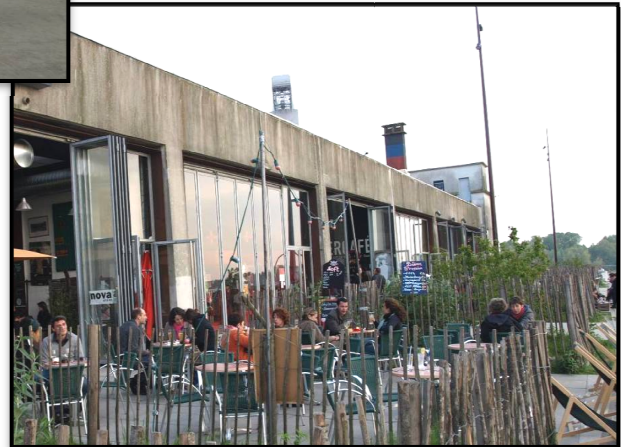


Photo 8 : Les terrasses des cafés le long du quai des Antilles (Source : réalisation personnelle)

Par le choix de ces différents « systèmes lieux » obéissant à des logiques temporelles variées, nous rappelons notre hypothèse générale qui est celle de l'existence de lien(s) entre les configurations temporelles des lieux et les constructions affectives qu'établissent les individus envers ceux-là, selon leurs propres temporalités. De fait, nous supposons et c'est ce que nous chercherons à démontrer, qu'il existe une temporalité particulière, propre à la relation affective entre l'individu et le lieu.

1.1.3. L'histoire fait les lieux et les lieux racontent une histoire aux individus

Le passage Pommeraye

Le passage Pommeraye fut inauguré le 4 juillet 1843 et porte le nom de son promoteur Louis Pommeraye. Il ouvre ses galeries durant les décennies de l'essor de ce type d'architecture né au XVIII^e siècle à Paris. Les passages couverts étaient à la mode depuis quelques décennies car ils étaient pensés pour attirer le chaland par les devantures des vitrines tout en étant reconnus pour être pratiques (Mercier, 1995). Il se présente effectivement en tant que raccourci mais permet également de protéger le piéton des intempéries et de la circulation. Le notaire Louis Pommeraye, à l'origine de ce projet l'argumentait en ces mots dans sa lettre au maire en 1840 « Le passage dont il s'agit devra contribuer à l'embellissement de notre ville d'une manière remarquable et rendre commerçant un quartier ignoré, n'ayant d'issue que par des cours malsaines, mal habitées et qui se trouve transformées en un bazar composé de riches

magasins, galeries, escaliers... » (Galerie, 1994). Son objectif ne sera malheureusement pas atteint et ainsi que l'explique V. Galerie dans son mémoire, le quartier ne sera pas assaini et restera peu rassurant. Il présentait pourtant dès son ouverture soixante-six boutiques et était pensé pour relier, via la rue Santeuil sur laquelle donne directement l'entrée Nord du passage, le haut de la ville au bas de la ville, rue de la Fosse en direction du palais de la Bourse (Cf. Figure 10, p. 270). Il s'agissait de créer un passage reliant le quartier du théâtre et de la rue Crébillon (une des plus marchandes de Nantes) à celui de la Bourse et du port. C'était une façon de créer un lien entre la culture et le commerce, le plaisir et l'argent, et de rattacher la ville haute à la ville basse (Galerie, 1994). Une des entrées du passage se situe à l'angle des rues Santeuil et du Puits d'Argent se greffant ainsi sur la rue Crébillon à proximité des pôles attractifs à un endroit où les rues se croisent en tous sens. L'autre entrée se situe rue de la Fosse.

Ce n'est que plus tard en 1852, après la faillite de son concepteur et le rachat par le baron Lareinty que sera percée la galerie Reignier qui permet de l'ouvrir latéralement et de le relier à la rue du Puits d'Argent, en mobilisant pourtant encore les arguments de Pommeraye. Par son architecture et les matériaux utilisés il est présenté comme du nouveau et du renouveau qui marient la pierre, le métal et le verre (Mercier, 1995). Il présente une originalité sans précédent qui est d'être construit sur un terrain présentant une déclivité de 9,4m qui correspond à la différence de niveau entre la rue de la Fosse et la rue Santeuil sur une longueur de 134m (Péron, 1996). La réalisation d'une seule galerie marchande n'est alors pas évidente sur un seul niveau et il s'avère qu'un passage-raidillon n'aurait guère favorisé la flânerie ni le commerce.

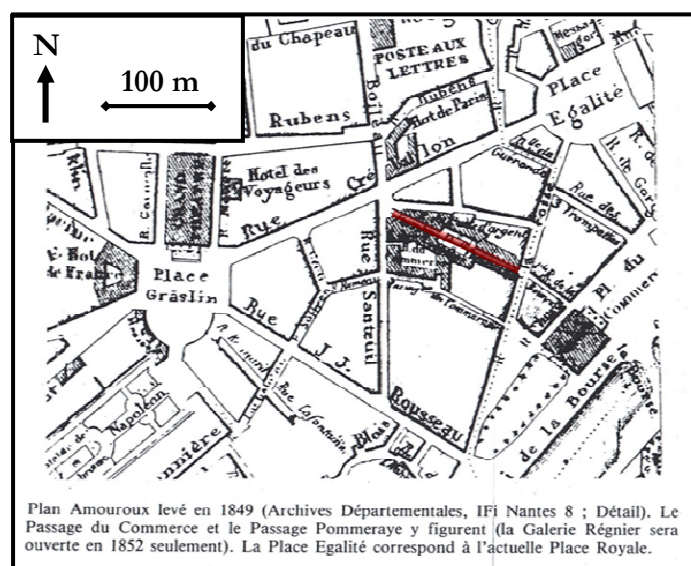


Figure 10 : Plan de situation du Passage Pommeraye
(Source : Péron, A. (1996))

A l'origine le mot passage, *passus* en latin, signifiait mouvement et traversée. On ne s'y attardait pas. Or au fil des années, le piéton *passant* va se transformer en piéton *flâneur* (Cf.

Chapitre 2). Ce dernier appréhende l'espace différemment, « le passage n'est plus une simple voie de communication mais un espace avec une enveloppe, une autonomie et une fonction. » (Galerie, 1994: 7). Olivier Mongin considère d'ailleurs l'architecture du passage comme le lieu de l'expérience de la marche, celle qui débouche sur la rencontre inattendue. Pour cet auteur le passage est un intervalle, un symbole de l'entre-deux qui ne se réduit pas à une médiation entre le public et le privé, entre le boulevard et le domicile, entre le commerce et la foule massée sur les boulevards. Le géographe voit s'exprimer dans ses raccourcis exclusivement piétonniers le rêve de la ville à venir. « Le rêve de la ville portée par la mode, la fantasmagorie et la féerie, le rêve trompeur d'une ville qui couvre la dure réalité de la marchandise » (Mongin, 2005: 62-63).

L'attrait d'un passage provient à n'en pas douter des éléments architectoniques qui le composent afin que ce lieu dépasse le caractère commercial tout en conservant l'anonymat de la rue. Le passage Pommeraye tient ainsi sa particularité dans son espace central manifesté par un escalier dont il retire certainement une grande part de sa valeur et de son caractère exceptionnel. Conçu dans des matériaux que sont le bois et l'acier cet escalier est l'œuvre du menuisier modelleur Lotz (Cf. Photo 9). Il est placé au centre de l'édifice et permet de desservir les différents niveaux. C'est principalement de cette caractéristique que provient l'originalité du passage Pommeraye en comparaison de nombreux autres passages dont la morphologie s'apparente généralement à celle d'un couloir-corridor (Cf. Photos 10, 11 et 12, p. 272). Tous les éléments de cet escalier sont travaillés avec soin. Aux marches en bois auxquelles s'ajoutent des contremarches ajourées en fonte, et des rampes ornées de divers motifs végétaux pour conférer à cet escalier une impression de légèreté que donne ce travail du moindre détail. L'ensemble du passage les statuettes, les fenêtres, les portiques, les devantures des boutiques est traité avec soin en cherchant à créer une unité (Cf. Photos 13 et 14, p. 273). Ainsi toutes les devantures des magasins présents sur ce site affichent une enseigne dorée sur fond rouge comme pour conserver l'esprit du lieu d'antan (Cf. Photos 13, 16 et 17, p.273-274). Les vitrines possèdent toutes le même agencement : ce sont des coffrages en bois et des miroirs sont disposés sur le mur entre chaque vitrine pour démultiplier et renvoyer la lumière (Cf. Photos 14 et 15, p. 273). Lumière qui arrive de la verrière qui fait office de toit au passage.

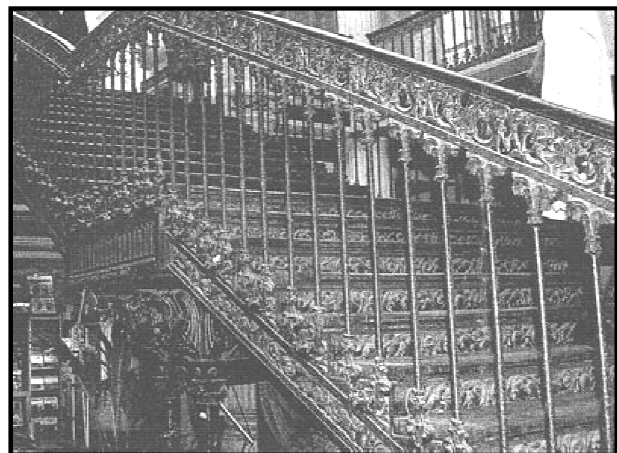


Photo 9 : L'escalier du passage Pommeraye (Source http://www.afla.fr/histoire/Voruz/livre_voruz.htm)



Lithographie de Jules Arnoult. Imprimée par Auguste Bry, Nantes. Prosper Sébire, rue Crébillon. (Musée Dobrée).

Photo 10 : L'escalier du passage Pommeraye – fin XIXè - Lithographie de Jules Arnoult
(source A. Péron, 1984, p.12)



NANTES - Le passage Pommeraye
Le bas du passage communique avec la rue de la Poisse,
et le haut avec la rue Santeuil
Artaud-Nozais, Nantes
L'éclairage électrique modifia sensiblement l'aspect du passage par l'installation de suspensions accrochées à des arcs métalliques prenant appui sur les façades. Les anciennes appliques de l'éclairage au gaz sont visibles sur cette photographie, privées désormais de leurs globes lumineux.

Photo 11 : Le rez-de-chaussée du passage Pommeraye - fin XIXè
(Source Péron, A. (1984), p. 27)

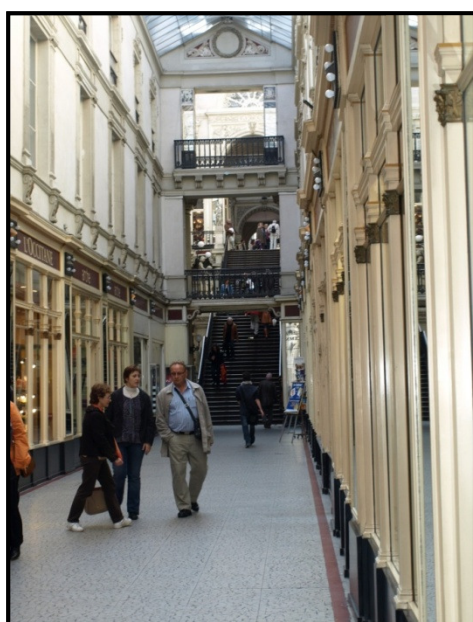


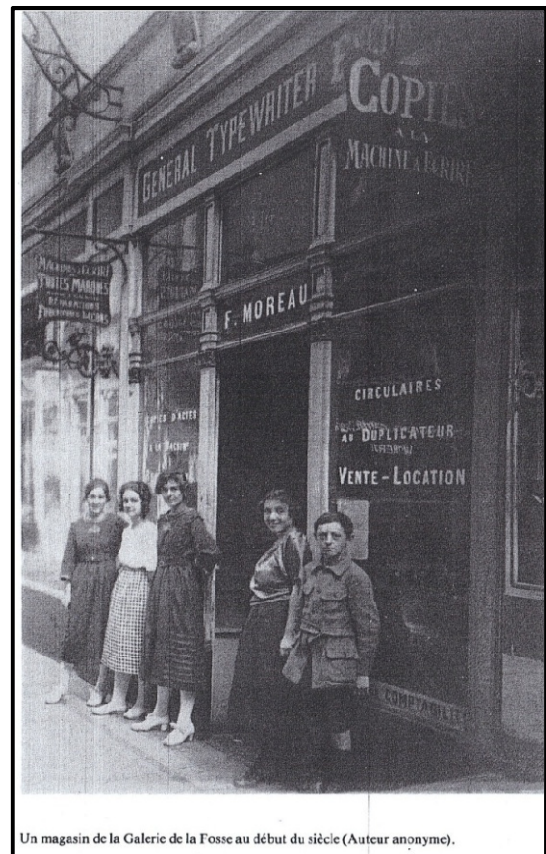
Photo 12 : Le rez-de-chaussée du passage Pommeraye
(source : réalisation personnelle)

Photo 13 : L'unité du passage Pommeraye
(source Réalisation personnelle)



Photo 14 : L'harmonie des devantures des boutiques du passage Pommeraye
(source : réalisation personnelle)

Photo 15 : Une enseigne de boutique du passage Pommeraye - début XXè
(source Péron A., (1984), p. 30)



Un magasin de la Galerie de la Poste au début du siècle (Auteur anonyme).



Photo 16 : Boutiques du rez-de-chaussée
du passage Pommeraye vers 1950
(Source : Péron, A. (1984), p. 31)

Photo 17 : Ancienne vue du Passage Pommeraye à la fin du XIXe siècle
(Source http://zeurg.pagesperso-orange.fr/cartes_postales_anciennes_44.htm)



La place du commerce

La place du commerce fait partie de ces places qui structurent l'histoire de la ville puisque sa fonction originelle était liée à la forte activité commerciale par voie fluviale. Elle fut en effet conçue au bord d'un des bras de la Loire, elle marquait ainsi une entrée dans la ville (Cf. photo 18). « Le port-au-Vin constitue effectivement la partie la plus amont du port maritime et donc la plus proche des entrées de la ville. Cette situation qui peut, du point de vue des commodités d'acheminements des marchandises, paraître avantageuse, deviendra avec l'ensablement progressif du fleuve conjugué au tonnage croissant des bateaux très contraignant. L'essentiel du trafic se fera à la Fosse » (Darin et al., 1991: 99)



Photo 18 : Les travaux de comblement du bras nord de la Loire en bordure de la place du commerce
(Source : Archives Municipales de Nantes-13FI13656)

La place actuellement place du Commerce était un lieu dénommé « Port-au-vin » signifiant par cette toponymie qu'on y déchargeait des tonneaux de vin qu'on déposait ensuite dans des celliers aménagés à cet effet sur le pourtour. « Le Port-au-Vin restera limité à sa fonction initiale de quai et lieu de délestage, un lieu à part, bâti en partie des celliers ou autres baraques propres à l'entrepôt des marchandises » (Darin et al., 1991: 99).

Sur cette place est bâtie la Bourse, lieu de rassemblement des marchands, qui bénéficient ainsi de la proximité du port. Puis en 1721, ce lieu évolue dans sa configuration, qui n'a d'ailleurs cessée d'évoluer au rythme des réaménagements successifs de la Loire, avec l'édification de la Bourse qui divise alors l'espace en deux parties inégales. L'une à l'ouest devant la façade principale de l'édifice et orientée vers le port et la grande partie à l'est sur l'arrière du nouveau bâtiment. « C'est ce dernier espace, probablement créé sans être réellement pensé, puisque résultant de considérations concernant la Bourse et le Port, un résidu de vide urbain en sorte, qui prendra le nom de place du Commerce en 1793 » (Darin et al., 1991: 17). Cette place va ensuite subir de nombreux remaniements avec notamment la construction d'un pont qui relie l'île Feydeau au quai de la Fosse, ce pont qui débouche sur le port-au-vin aura pour conséquence de couper définitivement ce dernier du fleuve. Plus tard, à

la fin du XVIII^e siècle, une nouvelle ligne de quai est achevée et la ville ancienne est ainsi liée au port. La recherche menée par Michael Darin, Odile Meillerais et Philippe Saudrais portant sur l'évolution des places à Nantes met alors en évidence le fait que la place qui était jadis une enclave à l'écart des courants majeurs de la circulation se trouve désormais sur un axe stratégique de la ville que représente la ligne des quais dans une orientation Est-Ouest et la première ligne de Pont d'orientation Nord-Sud. Comme le croisement des quais et de la ligne primitive de ponts se trouve à proximité du port, la place est décrétée comme terminus des premiers omnibus qui apparaîtront en 1825 (Cf. Photos 19 et 20)



Photo 19 : La place du Commerce : terminus des transports en commun au XIX^e siècle (Source : Archives Municipales de Nantes-9FI664)

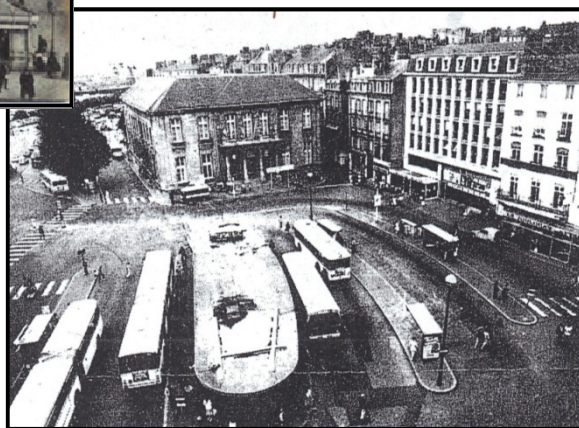


Photo 20 : la place du Commerce, principale station des transports en commun - fin XX^e (Source : Darin, M. et al. (1991), p.118)

Les diverses modifications dans la morphologie des lieux ont eu un impact sur les fonctions de cette place. « L'extension de la ville vers l'Ouest (Graslin, Delorme...) à la fin du XVIII^e siècle marque une étape significative de l'évolution de la place du Commerce, nouvelle appellation depuis 1793. Cet espace, caractérisé d'abord par sa relation et son orientation vers le port, puis par son enclavement et sa neutralité, se trouve désormais dans une meilleure continuité spatiale avec ses quartiers mitoyens, ce qui favorisera son développement » (Darin et al., 1991: 103).

Le nombre de boutiquiers entre 1793 et 1830 passe de six à vingt-six nous disent les résultats de cette recherche mais ne marquent pas pour autant une spécialisation. Les débitants de vin, comme les cafetiers sont présents ici comme ailleurs ainsi que plusieurs artisans et quelques commerces alimentaires. Avec le temps la place connaît une augmentation régulière de la circulation et des problèmes d'engorgements dus aussi à la présence des omnibus et du tramway lesquels ajoutent à la dangerosité du lieu pour les piétons. Elle connaîtra des

réaménagements successifs en élargissant notamment la place du côté Est grâce au reculement de sa façade conformément au plan d'alignement (Darin et al., 1991: 108). Puis cette place va peu à peu recouvrir un rôle significatif pour les transports en commun au XX^e siècle faisant suite aux comblements de la Loire et de l'Erdre qui vont la positionner sur l'une des principales avenues de Nantes : l'allée de la Bourse qui remplace un bras de la Loire et à proximité immédiate du croisement entre cette dernière et le cours des 50 otages (ancien lit de l'Erdre). « En effet, elle devient une véritable gare routière au milieu de laquelle est érigée une construction abritant les bureaux de la compagnie des transports et une salle d'attente » (Darin et al., 1991: 18).

La place recouvre un caractère populaire du fait des nombreux cafés qui s'alignent le long de son pourtour et de l'installation du cinéma Gaumont dans l'immeuble construit à la place de deux maisons bombardés en 1943 (Cf. photo 21). La vie qui s'y développe et les nouvelles tendances urbanistiques des années 1980 (création de plateaux piétonniers) et surtout la réintroduction du tramway conditionnent l'usage de la place vers une pratique exclusivement piétonnière. Quelques années plus tard, en 1987, la municipalité décide néanmoins d'y creuser un parking souterrain. Au terme de toutes ces modifications, ce que l'on retient aujourd'hui c'est la prédominance des cafés sur les autres activités et leurs implantations massives sur l'espace public qu'ils occupent pour un bon tiers. « D'une certaine manière, la boucle est bouclée. La place qui a été formée sur un terrain à l'écart de la circulation, est devenue par la suite le pôle principal des transports en commun, pour reprendre aujourd'hui sa caractéristique originelle. Au cours des siècles elle s'est transformée passant d'un lieu lié à l'activité maritime et donnant sur un grand fleuve à une place publique longée par une voie terrestre.



Photo 21 : La place du commerce aujourd'hui avec ses nombreuses terrasses de café (Source : réalisation personnelle)

Du projet île de Nantes à la réhabilitation du hangar à bananes et des nefs Dubigeon

La collectivité locale, avec à sa tête le maire Jean-Marc Ayrault, est animée par l'idée qu'il faut recentrer ses interventions sur l'espace public en envisageant dès 1990 « une nouvelle centralité ». Celle-ci est portée par le tramway et notamment le passage de la ligne 2 laquelle génère une importante recomposition des espaces publics. La ville révisé alors le POS et le secteur sauvegardé afin de lancer un concours pour le réaménagement de ces espaces publics « essentiels car situés à la charnière entre la ville médiévale et celle du XVIII^e siècle » (Masbouni et de Gravelaine, 2003: 53). L'aménagement du cours des 50 otages dans les années 1990 sur l'ancien lit de l'Erdre, ainsi que la piétonisation de Feydeau constitue ainsi la première pièce urbaine du projet politique de la ville. La préoccupation majeure envers les espaces publics pose les jalons du grand projet urbain nantais dont les premières initiatives visaient à affirmer l'identité de la ville en modifiant sa réputation. La stratégie du maire semble avoir fonctionné puisque Nantes retient désormais l'attention à l'international pour sa qualité de vie⁷¹. Une autre particularité à noter est la proportion du budget alloué par la ville à l'urbanisme, elle y consacre 20% et la culture n'est pas en reste puisqu'elle bénéficie d'un pourcentage équivalent à 10% (Masbouni et de Gravelaine, 2003). Et ces deux politiques sont indissociables, la collectivité attache une importance particulière à les prendre en considération conjointement. Nantes est reconnue pour offrir une multiplicité d'événements culturels directement liés à la valorisation de l'espace public. Il y a notamment pour citer que les plus reconnus à animer de leur musique ou de leur film les espaces nantais « le festival de jazz de l'Erdre, les folles journées, le festival des trois continents » sans oublier tous les spectacles de rue organisés par la troupe Royal de Luxe. Cette dernière a commencé de marquer le paysage nantais en participant à la transformation des anciennes usines Lu en Lieu Unique avant d'avoir sa résidence sur l'île de Nantes dans les anciennes nefs des chantiers navals.

L'ambition de Nantes est d'envergure, le projet nommé « île verte » que consacrait la requalification des espaces publics liés au passage de la ligne 2 du tramway, se présentait en effet comme le prélude d'un vaste chantier situé sur l'île de Nantes. L'objectif de ce dernier est d'élargir la centralité en particulier vers le sud et vers la Loire tout en reconstruisant le lien social (Masbouni et de Gravelaine, 2003). « Pour que son identité géographique devienne un fait urbain et qu'elle prenne place au centre de l'agglomération, une stratégie de projet progressif s'est imposée, bien dans la manière nantaise : pas de destruction massive, pas de grand équipement ni de monument à la Guggenheim susceptible de cristalliser brutalement une image nouvelle (« l'équipement majeur c'est l'île dans son entier » formule Alexandre Chemetoff) mais un projet subtil, qui s'appuie sur les sites et leur mémoire, réactif car apte à répondre aux évolutions de ses acteurs, novateur dans la mesure où il invente une démarche fondée sur le partage et la stimulation des initiatives. » (Masbouni et de Gravelaine, 2003: 93).

Le dessein de ce projet équivaut à la grandeur du territoire sur lequel il repose. Après les comblements successifs des bras secondaires de la Loire au début du XX^e siècle, lesquels

⁷¹ Nantes arrive en tête devant Toulouse et Lyon du palmarès des « villes où il fait bon vivre » établi par l'hebdomadaire *Le Point* dans son numéro daté du 24 avril 2008

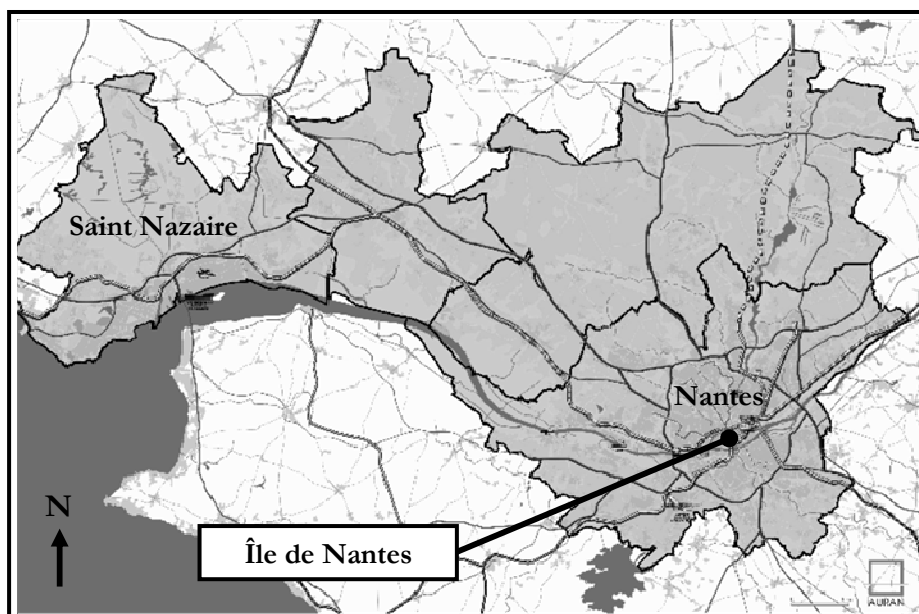
séparaient auparavant ce territoire nommé aujourd'hui sous le terme réunificateur « île de Nantes » (Devisme, 2007) en plusieurs petites îles (Cf. Figure 11), il devient possible de réfléchir à cet ensemble considéré comme un tout. En effet, bien qu'elle présente une unité géographique d'une surface de 337 hectares, cette île se subdivise en trois espaces aux identités contrastées. La ligne des ponts fait du milieu de l'île une porte d'accès à Nantes et ce sont des quartiers d'habitat populaire, au style faubourien qui s'y sont implantés à partir des XVII^e siècle et XVIII^e siècle. A l'ouest, c'est la présence d'une vaste zone industrielle qui marque le paysage à partir du XIX^e siècle. On recense sur cette partie de l'île alors nommée l'île Saint-Anne, des activités chimiques et portuaires, des Chantiers navals Dubigeon, des ateliers Alstom, du MIN (marché d'intérêt national) et l'usine Bégin Say. Et à l'est, dans la partie nommée île Beaulieu ce sont des immeubles de type grands ensembles qui sont sortis de terre après le remblaiement des prairies inondables initialement présentes. Ce quartier s'articule autour d'un grand centre commercial et d'un pôle d'équipement public, en particulier l'hôtel de Région (Masboungi et de Gravelaine, 2003).

Figure 11 : l'île au XIX^e siècle F. Hugo d'Alesi (source http://www.aucame.fr/web/publications/etudes/fichiers/Fiche_Nantes.pdf)



L'idée est de recentrer l'agglomération sur elle-même (Devisme, 2009) et l'île en tant que centralité géographique sera la base de ce projet. La ville et la Communauté Urbaine imaginent alors un centre à l'échelle de la métropole Nantes-Saint-Nazaire encore en train de naître (Cf. Figure 12, p. 280). La Loire est placée au centre du projet et est considérée comme un élément fédérateur à même de relier les quartiers, de fédérer tout un réseau d'espaces publics qui s'ouvrent vers le fleuve. La Loire permet de faire le lien par ses quais transformés et réaménagés et ses ponts ou passerelle nouvellement édifiée entre l'île et le reste de l'agglomération dont elle est le centre. « La Loire n'est pas seulement un paysage, un point de vue ; c'est un fleuve, entretenu, pratiqué, traversé ; un espace public et un lien » Alexandre Chemetoff (Masboungi et de Gravelaine, 2003: 127)

Figure 12 : l'île de Nantes au cœur de la métropole Nantes-Saint-Nazaire (source : site du SCoT métropole Nantes Saint Nazaire Nantes)



« Les grands exemples d'urbanisme le prouvent à travers le monde, les villes qui possèdent un waterfront - un front urbain en contact direct avec l'eau - ont dans leur jeu un atout incomparable. Cette chance, il serait dommage de la laisser passer. Dans ce contexte, l'île de Nantes toute entière concentre les diverses problématiques qui se posent aujourd'hui aux rives urbaines de la Loire. » Jean-Marc Ayrault cité par Masboungi et de Gravelaine (2003 : 95).

La pointe Ouest de l'île est alors fortement convoitée puisqu'il s'agit d'un site ouvert sur le fleuve avec un patrimoine intéressant à réhabiliter et reconvertir que sont les anciens hangars à bananes ou encore le site des anciens chantiers navals. Néanmoins, au départ, même si Alexandre Chemetoff avait l'intention de conserver les nefs, de nombreuses idées lui semblaient plausibles mais il n'avait pas encore imaginé les convertir pour en faire la gare de l'éléphant. Néanmoins, une sorte de réflexe patrimonial demeure présent de façon quasiment systématique au sein de chaque proposition. C'est ainsi qu'un travail de longue haleine a débuté sur le renouvellement urbain puisqu'il ne s'agissait pas de faire table rase du passé mais de prendre en considération l'existant sans pour autant que cela se fasse dans une démarche exclusivement patrimoniale ainsi que l'atteste Stéphanie Labat, ancienne directrice adjointe de la Samoa (Société d'Aménagement de la Métropole Ouest Atlantique en charge de l'aménagement de l'île) au cours d'un entretien que nous avons obtenu avec elle pour comprendre les origines et les rouages du projet « Ile de Nantes ». La réhabilitation se justifie ainsi parce qu'elle a un sens dans le projet « Ile de Nantes » dans lequel elle s'insère. Les nefs Dubigeon et le hangar à bananes ne sont pas réhabilités pour ce qu'ils ont été avant, c'est le fait qu'il y ait un nouvel usage qui permet de valoriser le patrimoine. La réflexion qui s'engage

alors porte sur l'intégralité du site des chantiers avec un questionnaire portant sur la thématique afin de déterminer si c'est autour de celle-ci que doit se faire le développement des programmes. Et tenir compte de l'existant c'est se demander comment inclure les associations liées à la mémoire de la navale, les associations de réhabilitation du patrimoine maritime, la maison des hommes et des techniques déjà présentes pour qu'elles se conjuguent parfaitement au projet. La volonté politique était également très importante du fait de l'importance de la mémoire collective liée à l'activité navale. Le souhait de l'ouvrir à tous afin de rendre accessible cette mémoire de la ville empêchait toute considération quant à une éventuelle privatisation et a conduit vers sa destination actuelle d'espace public très fortement chargé d'histoire et de mémoire. Le projet s'est donc orienté sur la manière de traiter les traces du site pour en faire des jardins, lesquels prennent place dans des cales réhabilitées. La mise en place d'une signalisation patrimoniale indique aux personnes qui s'y baladent ce qu'était la fonction initiale de ces espaces et permet une meilleure compréhension du site et notamment de sa morphologie spécifique. D'une certaine façon, « c'était presque devenu une règle du jeu de valoriser aujourd'hui ce qui était hier » précise S. Labat. Et ce n'est qui n'est pas directement avoué mais que l'on sent sous-jacent, c'est la volonté de toucher le public, de l'affecter.

Le cahier des charges du projet île de Nantes stipule cinq thèmes à mettre en valeur : « la mémoire des lieux, la promotion d'activités liées au fleuve (y compris portuaires), l'équilibre entre différents modes de déplacement, la cohérence de l'urbanisation, la création d'une unité » (Masbouni et de Gravelaine, 2003: 99). Dès 1998, la municipalité lance un marché de définition dont les grandes orientations du projet se formulent autour de la question de la composition des espaces publics et du paysage de l'île. Trois équipes ont ainsi travaillé, celle de Bruno Fortier : Labfac (Finn Geipel et Nicolas Michelin) et les lauréats, Alexandre Chemetoff et le Bureau des Paysages associés à Jean-Louis Berthomieu. Après un an d'études de définition, ce travail partenarial a abouti à la décision de points essentiels : « le principe d'une intervention sur l'ensemble de l'île et les méthodes d'un processus de projet réactif » (Masbouni et de Gravelaine, 2003: 99). C'est ainsi qu'est né le plan-guide d'Alexandre Chemetoff pensé comme un outil évolutif de la fabrication urbaine. « Le plan-guide proposé en 2000 par Alexandre Chemetoff est à la fois une méthode et un plan détaillé, actualisé tous les semestres » (Devisme, 2009: 49). L'originalité de cette démarche réside dans sa flexibilité laquelle doit composer avec toutes les forces vives en présence et notamment les associations détentrices de la mémoire des lieux. Cette méthode est donc un outil d'action publique qui permet tant aux professionnels de s'accorder qu'aux élus de contempler un « travail urbanistique à l'œuvre » (Devisme, 2009: 49). Voulant éviter de reproduire les principes d'urbanisme de ZAC qui avaient prévalu pour la partie est de l'île (Beaulieu), le document que propose l'équipe de Chemetoff se veut indicatif et non prescriptif (Cf. Figure 13, p. 282), « dessinant avec une égale précision l'existant et le projet » ; il reflète un projet global, résidentiel, d'espaces publics et d'activités » (Devisme, 2009: 54).

Figure 13 : Le plan guide de Chemetoff_ état projeté en 2003

(Source : http://www.aucame.fr/web/publications/etudes/fichiers/Fiche_Nantes.pdf)



Le déclin des activités portuaires a eu pour conséquence le développement de friches tout au long de la Loire offrant alors sur la partie ouest de l'île un paysage fait de grues, hangars, structures métalliques, rampes de lancement inactives (Devisme, 2009). Ce panorama qui évoque la désolation s'affiche comme le pendant du traumatisme qu'a engendré la fermeture des chantiers en 1987. De nombreuses associations se sont battues pour que soient conservées des traces industrielles de l'activité présente sur le site Dubigeon pour rappeler l'importance de l'identité portuaire du site. Les acteurs publics intervenant sur l'île se sont emparés de ces terrains en désuétude avec l'intention de créer un équipement inédit qui puisse continuer d'alimenter de façon originale l'offre touristique et culturelle de Nantes. L'objectif est de réussir cette reconversion, à l'instar de la transformation des anciennes biscuiteries Lu, sur un site de friches industrielles pour lesquelles une forte sensibilité à l'égard du réaménagement est encore présente.

C'est finalement le projet des Machines de Manaus que les élus retiendront pour l'attention particulière portée au lieu. Ces auteurs, François Delarozière et Pierre Oréface revendiquent également de s'inscrire dans une thématique industrielle, le savoir faire et l'esprit d'invention de la « Navale » en restant ainsi fidèle à l'esprit des lieux (Guillaume, 2008). L'idée est effectivement de maintenir l'activité de construction auparavant dominante en proposant l'édification de machines dont le célèbre éléphant abrité par les nefs Dubigeon (Cf. Figure 14, p. 283). Ces deux artistes cherchaient effectivement un lieu pour leur atelier de fabrication et voulaient construire une gare pour l'Eléphant. La recherche d'un abri pour cette imposante machine articulée qu'est l'éléphant s'est alors conclue en considérant que les nefs une fois allégées, décapées, nettoyées et repeintes pourraient remplir ce rôle. La difficile question du réemploi des nefs devenait caduque car elles allaient se voir attribuer un rôle non négligeable dans le renouvellement du site. En termes de thématique, il s'agit d'une fabrique et les métiers afférents à la construction des machines ne sont pas complètement étrangers à la construction navale d'antan puisque ce sont des métalliers et des menuisiers. Ils ont conçu ce projet qui se nommera les Machines de l'île en s'inspirant des fanstamagories de Jules Verne (Guillaume, 2008). Le concept se décline en trois axes. Il s'agit de pouvoir voir l'éléphant rentrer et sortir de sa gare, de proposer des visites de l'atelier de fabrication des machines, de participer à

l'œuvre en montant sur l'éléphant (Devisme, 2009). « Spectaculaire et innovatrice, la troupe Royal de Luxe met en scène la ville : longtemps en résidence dans les murs de l'ancienne usine Lu, elle a participé à sa transformation en Lieu Unique. Et elle a stimulé le développement des compagnies de théâtre de rue. » (Masbouni et de Gravelaine, 2003: 59)

Figure 14 : Croquis de l'éléphant (Delarozière, 2007: 3)

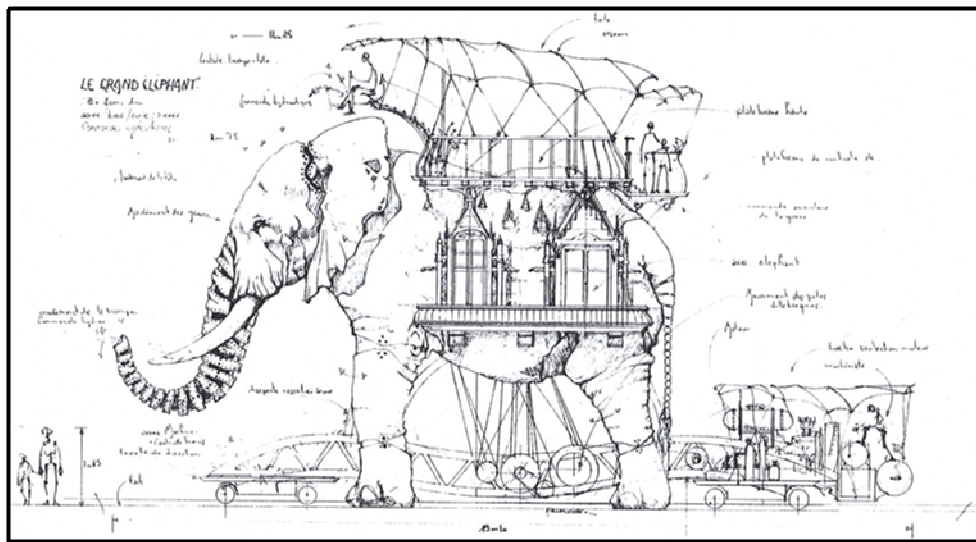


Photo 22 : Activités navales dans les années 1960

(Source : http://www.aucame.fr/web/publications/etudes/fichiers/Fiche_Nantes.pdf)



Photo 23 : Les nefs Dubigeon avant leur réhabilitation (source http://www.aucame.fr/web/publications/etudes/fichiers/Fiche_Nantes.pdf)



Ainsi que le met en évidence L. Devisme, la mise en culture de cet ancien site de chantiers navals (Cf. photos 22 et 23, p. 283-284) s'est faite sous la surveillance des associations Histoire de la navale à Nantes et Maison des Hommes et des techniques. Ils ont accepté de voir ce site transformé en espace public animé par des ambitions culturelles alors qu'ils refusent d'autres installations, même événementielles ou temporelles précise-t-il. Jean Blaise, directeur artistique du Lieu Unique, propose lorsqu'il imagine la Biennale d'art contemporain « Estuaire », d'amener les habitants à redécouvrir l'île par le biais d'installations artistiques éphémères. Les dimensions d'aménagement du territoire sont ainsi aux prises de créations artistiques pensées pour faire renaître un espace de ses friches. La culture immiscée dans le projet avec la biennale d'art contemporain « Estuaire » a même eu un effet d'accélération sur la conduite et la réalisation des espaces publics en accélérant les transformations de la pointe ouest de l'île et en permettant une affectation rapide du Hangar à bananes (Devisme, 2009). Au final, J. Guillaume, géographe de l'université de Nantes, conclut ses réflexions sur les transformations de la friche de la Prairie au Duc en espace urbain à imprégnation artistique et culturelle, en affirmant que cet espace devient lieu de culture « par une évocation mémoriale et une intégration patrimoniale bien comprise » (Guillaume, 2008: 63). Il passe « d'un espace autrefois très actif mais fonctionnellement clos à un espace aujourd'hui ouvert et délaissé de toute vie fonctionnelle parce qu'intégré dans un projet de construction urbaine dans le cadre plus large de l'île de Nantes » (Guillaume, 2008: 72). L'on parvient aisément à des conclusions similaires si l'on porte attention à la manière dont le Hangar à bananes a retrouvé une nouvelle vie. Après trente ans d'abandon, le quai des Antilles édifié en 1950 par la Chambre de commerce et aujourd'hui propriété du Port autonome a été réinvesti d'une nouvelle fonction en 2007.

Le hangar à bananes au même titre que les nefs est un espace pour lequel le deuil est encore récent. La fin de l'activité portuaire s'explique par le décalage de cette dernière plus en aval de l'estuaire à Saint-Nazaire pour des questions de rapidité de manœuvre et de navigabilité de la Loire. Sur l'île il n'y a plus d'activités portuaires actuellement mais le port reste un acteur foncier important. L'histoire du Hangar à bananes commence d'ailleurs par des discussions

avec cet acteur incontournable puisque propriétaire du site. Laurent Théry alors dirigeant de la SAMOA, choisit d'amener l'aménagement jusqu'à la pointe de cette île, encore très éloignée du centre de Nantes plutôt que de réaliser pour l'événement un lieu éphémère. Le hangar à bananes se situe donc à la rencontre d'un projet et d'un lieu. Le projet dont il est alors question est le lancement de la Biennale d'art contemporain « Estuaire » en 2007 et le lieu est identifié par les hangars et le quai des Antilles qui les borde. La manifestation « Estuaire » a été l'occasion de s'interroger sur le flux de personnes drainé lequel allait générer un certain nombre de besoins. L'opportunité est ainsi apparue de créer des cafés et restaurants dans l'intention de leur faire acquérir une certaine pérennité par le biais du lancement de la Biennale (Cf. photo 24).

L'idée est alors née de faire de ce lieu un lieu d'accueil qui soit festif avec en plus, et c'était là une autre préoccupation du projet, le souhait d'y délocaliser une discothèque déjà présente sur l'île de Nantes parce que devenue incompatible avec le développement du quartier. Cette discothèque aurait ainsi pour objectif d'être un élément moteur pour les cafés qui s'installeraient dans les anciens hangars. Selon le même principe, la salle d'exposition était pensée comme un point étape de la manifestation « Estuaire » pour amener les gens jusqu'à la pointe de l'île à venir découvrir les nouveaux cafés. Inversement les personnes qui viendraient pour découvrir les cafés auraient la possibilité de visiter cette galerie d'art contemporain. Ensuite vint l'installation de l'œuvre de Buren, des anneaux de couleurs s'illuminant la nuit et placés tout le long du quai des Antilles. « Estuaire » se présente alors comme un prétexte pour faire venir du monde et les cafés une façon de faire découvrir l'art contemporain à ceux qui n'ont pas l'habitude de visiter ce type d'exposition. Toutes ces idées se sont enchaînées à un rythme très rapide sur une période de moins de deux ans.

Photo 24 : Le hangar à bananes dans les années 1950 (Source : Nantes Métropole <http://www.iledenantes.com/fr/projets/12-hangar-a-bananes.html>)



L'ingénierie de projet du hangar à bananes est orchestrée par la Samoa qui se charge de trouver un investisseur privé, lequel loue au port les différentes cellules du bâtiment et définit leurs pré-aménagements. Elles sont regroupées par un promoteur nantais, Jean-Marie Nex « C'est la logique des projets successifs qui a conduit à réaliser cette opération au croisement entre un processus en cours (la transformation du site des chantiers) et une initiative, la Biennale de l'Estuaire » (de Gravelaine, 2009: 39). Ce promoteur privé sous-loue ensuite les différentes cellules aux cafés alors libres de créer leurs propres aménagements à l'intérieur sans dénaturer la nature de la structure dans laquelle ils s'insèrent. La Samoa s'est révélée être un acteur très présent pour que le bâtiment des hangars soit révélé et non caché ou encore moins transformé. Ce travail s'inscrivait dans la suite logique de la rénovation en cours des chantiers navals. La Samoa et le promoteur ont œuvré ensemble au choix de l'architecte en essayant de conserver au maximum ce parti pris d'aménagement. Ils sélectionnent ensemble l'architecte Michel Roulleau pour reconverter ce lieu reconnu d'intérêt patrimonial en le transformant *à minima*, afin qu'il réponde à ses nouveaux usages dans un coût raisonnable (de Gravelaine, 2009). Cela explique le choix de conserver les chemins de grue qui permettaient d'acheminer les bananes jusque dans les hangars. De même, la Samoa, étant le locataire de l'espace d'exposition, a fait le choix de le laisser dans son état le plus authentique possible à l'intérieur pour qu'il y ait au moins un lieu qui témoigne de la manière dont était configuré l'intérieur des cellules avant la réhabilitation. Cette demande aurait été plus difficile à faire accepter aux cafés car pour fonctionner ils ont besoin de personnaliser leurs espaces. En revanche, l'extérieur et tous les systèmes de fermeture et la construction des terrasses ainsi que les plantations et l'aménagement du quai des Antilles ont été aménagés par la Samoa pour assurer une continuité avec le renouvellement du site des chantiers et surtout pour conserver les traces du passé encore visibles sur le lieu.

Un autre objectif majeur du projet, au-delà de créer un espace d'accueil consiste à retrouver la Loire, à ne plus s'en détourner ni même chercher à la dominer. L'imaginaire lié à ce fleuve est rattaché à une image de labeur car il a toujours été un lieu de travail et non un lieu de loisirs. C'est davantage l'Erdre qui remplissait cette fonction pour les nantais. Les premiers aménagements en bord de Loire comme l'opération du quai François-Mitterrand qui longe notamment le nouveau Palais de Justice récemment construit sur l'île de Nantes ont montré l'intérêt des nantais de découvrir ce fleuve comme lieu de promenades qui englobe l'eau dans un même paysage (Cf. Photo 25, p. 287). Et l'aménagement du parc des chantiers qui regroupent des jardins en fond d'anciennes cales participe également de cette optique de reconquête du fleuve en tant que patrimoine vivant (de Gravelaine, 2009). Selon L. Théry (SAMOA) « parler de la renaissance du fleuve en ville concerne l'avenir de la métropole dans tous les domaines, l'environnement, les grandes opérations d'urbanisme, les déplacements, l'action culturelle...c'est la source des projets stratégiques de demain » (de Gravelaine, 2009: 55). Alexandre Chemetoff, pour sa part affirme que « la Loire est un espace public qu'il faut pratiquer, approcher, traverser, naviguer, draguer, laisser vivre » (de Gravelaine, 2009: 56).

Photo 25 : La reconversion d'une ancienne friche en lieu d'animation (Source : Nantes Métropole <http://www.iledenantes.com/fr/projets/12-hangar-a-bananes.html>)



Le passage Pommeraye a de prime abord fait l'objet de notre sélection en ce qu'il représente un lieu de conception ancienne puisque son inauguration remonte à 1843. Ce choix s'est aussi opéré en raison du fait qu'il est un lieu de passage et permet ainsi d'envisager de considérer que les relations évoquées envers ce lieu peuvent être celles qui seraient établies vis-à-vis d'un autre lieu de passage. Néanmoins doit être soulignée la singularité de ce passage (classé Monument historique depuis 1976) qui en fait un lieu emblématique et symbolique de la ville de Nantes conditionnant alors certainement le rapport particulier que les Nantais éprouvent à son encontre. La place du Commerce est également un lieu type qui se retrouve dans d'autres villes en tant que lieu fédérateur par les terrasses de café et les diverses grandes enseignes de commerce et de loisirs qu'elle abrite. C'est un lieu, comme il en existe dans chaque ville, situé au carrefour de plusieurs modes de transports (tramway, vélo, bus) et, par conséquent un nombre important de personnes y transite chaque jour. Ces deux espaces publics ou recevant du public situés dans le cœur historique de Nantes constituent des lieux qui, par leur fonctionnement au quotidien et la ou les fonction(s) (passage-connexion, commerces) qu'ils abritent, peuvent potentiellement se retrouver dans d'autres villes et nous offrent ainsi la possibilité d'exprimer la portée de nos résultats au-delà de l'analyse de cas particuliers tout en ne négligeant par leur particularisme.

Il en est de même pour les terrains d'étude localisés sur l'île de Nantes actuellement en cours de réhabilitation dans le cadre du projet éponyme toujours en voie de réalisation. La volonté affichée de recréer un second centre à l'échelle de l'agglomération voire de la métropole en s'appuyant sur un espace disponible en son cœur n'est pas une démarche propre à Nantes. D'autres villes comme Lyon (Projet Confluence) ou Marseille (Projet

Euroméditerranée) ou encore Lille (Euralille) investissent dans des projets de requalification de friches urbaines ou portuaires. Ainsi les terrains sélectionnés au sein du projet « Ile de Nantes » s'inscrivent dans des types de projet urbain similaires à ceux déjà menés ou en encore en cours à l'échelle de la France et permettent de ce point de vue de généraliser nos résultats. Bien évidemment, nous ne pouvons nier la spécificité intrinsèque liée à l'activité des *Machines de l'île* installées sur l'île de Nantes. Ce projet artistique propose une nouvelle dimension à la vaste esplanade publique sur laquelle déambule l'Eléphant de la Compagnie Royale de Luxe. L'Eléphant contribue à redonner un lieu, une image nouvelle, liée aux loisirs et à la détente, tout en conservant sur le site une activité de construction rappelant celle des anciens chantiers navals Dubigeon. Le hangar à bananes en tant qu'ancien entrepôt de stockage réhabilité pour répondre à une nouvelle fonction est un lieu comme tant d'autres dont la fonction a évolué permettant de proposer une nouvelle offre tout en conservant certaines traces visibles de ce qu'il a été par le passé. Il constitue, à l'instar des trois autres sites, un type de lieu que l'on peut potentiellement rencontrer dans toute autre ville que Nantes et par conséquent, il nous autorise à présenter nos résultats sous la forme d'une généralisation. En parallèle de ces considérations génériques, le hangar à bananes possède des caractéristiques qui lui sont propres. Sa situation en bout d'île le positionne comme une sorte de belvédère offrant un panorama imprenable sur la Loire et le port de Trentemoult et son ambiance est ainsi à la fois calmante/reposante ou festive du fait de la présence de nombreux cafés et restaurants.

Nous souhaitons ainsi mettre en valeur la possibilité de généralisation à laquelle ils permettent d'aboutir tout en précisant bien qu'ils demeurent aussi des cas particuliers.

Cette première section visait à présenter la justification de nos choix de terrains en axant notre explication sur une description du fonctionnement de ces sites tel qu'ils ont été pensés lors de l'élaboration du projet qui les sous-tendait. Cette première approche, nous la compléterons ensuite par des descriptions sensibles directement issues des observations menées durant diverses périodes de l'année, de la semaine, de la journée (Cf. Chapitre 8). Retenons dès à présent que nous avons sélectionné quatre terrains d'étude situés à Nantes, deux en centre ancien et deux sur l'île de Nantes actuellement en réhabilitation pour devenir le centre de la métropole Nantes Saint-Nazaire. Quand bien même ces lieux peuvent se différencier en deux couples de lieux distincts selon qu'ils réfèrent à une urbanisation révolue ou encore en train de se faire, ils se distinguent aussi par leur morphologie urbaine. Chaque lieu détient ainsi sa spécificité propre et nous verrons plus loin (Cf. Chapitre 8) l'influence de ces configurations physiques sur l'évolution d'une relation affective envers les lieux.

Section 2. Le rapport affectif : une donnée insaisissable ?

Nous avons accordé une importance particulière à dresser une méthode d'enquête à même de saisir le rapport affectif au(x) lieu(x). Le recours à différentes disciplines et les résultats d'une recherche précédemment menée nous ont conduite à proposer de combiner diverses techniques de recueil d'information. Pour justifier de nos choix, nous proposons dans un premier temps de procéder à une analyse comparée de quatre techniques et à la réactivation de l'une d'entre elles dans leur propension à dévoiler le rapport affectif au(x) lieu(x). Dans un second temps, nous montrerons comment les divers types de données que livre un individu lorsqu'il évoque son rapport affectif au(x) lieu(x) peuvent être rendues accessibles par l'une, l'autre ou diverses combinaisons regroupant deux, trois, voire quatre des techniques précédemment décrites. Leur analyse en fonction d'un gradient affectif-cognitif permettra d'indiquer laquelle de ces deux dimensions est principalement mobilisée dans l'appréhension du réel afin d'opérer une sorte de classement entre ces techniques. Nous nous y référerons en partie pour justifier le choix des techniques finalement adoptées pour fonder notre méthode de captation du rapport affectif en contexte dynamique (en fonction d'une dimension temporelle).

2.1. De l'analyse comparée de techniques de recueil d'informations en contexte affectif

Certains géographes (Di Méo, 1996, 2003b; Hoyaux, 2000, 2003) ont abordé l'appropriation de l'espace via les représentations. Néanmoins demeure une zone d'ombre relative à la dimension d'ordre affectif que revêt ce processus. Le rapport affectif envers le lieu que construit l'individu est certes basé sur des représentations mais pas uniquement, il peut être assimilé à un objet complexe par la diversité des éléments qui le composent : les souvenirs, les moments vécus, imaginés, manqués, les phénomènes de projection envers un espace, mais aussi par la manière dont ils interagissent jusqu'à la façon dont ce rapport affectif se cristallise au travers d'émotions diverses (désir, crainte, attraction, répulsion etc.). Cette relation entre l'individu et le lieu qu'exprime la nature du rapport affectif n'est pas encore considérée en urbanisme, même si des réflexions récentes tendent à prouver l'intérêt d'intégrer ce concept au cœur des réflexions propres à ce champ scientifique (Feildel, 2010; Mathieu et al., 2010). Finalement, ce n'est pas tant d'un manque d'intérêt dont souffre la question du rapport affectif, mais plutôt d'un problème de positionnement méthodologique dans lequel une difficulté réside dans le fait de rationaliser ce qui a priori ne l'est pas.

Une recherche menée précédemment (Audas, 2007) nous a donné l'occasion de proposer une méthode d'enquête à mettre en œuvre lorsqu'il s'agit d'amener les enquêtés à dévoiler leur rapport affectif envers certains lieux. La première question à l'origine de cette recherche porte sur les potentialités de certaines techniques d'enquêtes à parvenir à mettre en évidence une dimension affective. Il s'agit, en effet de savoir si le(s) procédé(s) qu'elles

requièrent constituent de véritables moyens de cerner les représentations, lesquelles ne sont jamais dévoilées en tant que telles mais seulement par le truchement d'une catégorisation. La seconde question, qui découle de la première, consiste à savoir si un type de technique permet d'obtenir une certaine catégorie d'information puisque ce sont généralement au moyen de ces catégories qu'il est possible de reconstruire l'affectivité d'un individu envers un lieu donné. Puis, pour tendre vers la caractérisation du rapport affectif individu/lieu qui nous occupe, une esquisse de méthode a été élaborée par la combinaison des potentialités de chaque technique.

La confrontation théorique de cinq techniques d'enquêtes que sont l'observation, l'entretien, l'entretien réactivé, la carte mentale et le parcours commenté offre la possibilité de formuler des hypothèses quant à leur efficacité à capter cette donnée d'ordre sensible et intime et à dévoiler les représentations mentales des individus (Audas, 2010). Les hypothèses théoriques sont donc les suivantes :

- l'observation, sans idée préconçue qui amènerait à chercher, de façon active, ce qu'il y a à voir, permet d'obtenir des informations plus objectives que d'autres méthodes ;
- l'entretien semi-directif donne accès au vécu, au sens du subjectif ;
- la carte mentale accompagnée d'un commentaire offre la traduction culturelle et symbolique des dimensions du lieu enquêté ;
- le parcours commenté avec le matériel adéquat permet d'accéder à la dimension sensible
- la réactivation de l'entretien semi-directif apporte des éléments nouveaux, pour une meilleure appréhension de la dimension affective des représentations individuelles;
- d'une manière globale, toutes les techniques peuvent être réactivées à bon escient et apporter un plus.

Ces hypothèses ont fait l'objet de vérifications lors d'enquêtes réalisées dans les gares de Tours et de Saint-Pierre-des-Corps auprès d'individus volontaires, exception faite des phases d'observation au cours desquelles les individus ne se savent pas observés. L'objectif principal poursuivi était de connaître, ou du moins d'approcher, la dimension affective des représentations. En ce sens, les quatre techniques et la réactivation de l'une d'entre elles ont été analysées en fonction de leur disposition à atteindre la visée de la recherche.

La présentation que nous livrons des diverses techniques mobilisées au cours de cette recherche (Audas, 2007, 2010) est volontairement descriptive car elle a pour objectif de rendre compte des potentialités qu'elles détiennent. Nous montrons ainsi que l'observation aide à comprendre le fonctionnement d'un lieu et peut permettre de vérifier des hypothèses. L'entretien est présenté comme une technique à même de pénétrer la subjectivité de l'interviewé tandis que la carte mentale tend à saisir les processus d'appropriation. Le parcours commenté, quant à lui donne accès à la perception spatiale et aux ressentis associés tandis que la réactivation d'entretien contribue à pousser l'enquêté dans ses retranchements pour obtenir des informations plus intimes.

2.1.1. Ne pas chercher à voir pour mieux voir

L'observation qui, au premier abord, semble très subjective car dépendante des notations de l'observateur s'avère après un temps que l'on pourrait nommer d'adaptation, une technique qui tend vers l'objectivité. C'est en regardant « naïvement » autour de lui tout ce qui se passe sans chercher à voir et en notant scrupuleusement tout sans opérer de tri que le chercheur peut parvenir à se séparer de l'objet de sa recherche. C'est uniquement en procédant de la sorte que l'observation prend tout son sens et qu'elle se pare de toutes ses richesses et ce en particulier dans une recherche comme la nôtre qui focalise son intérêt sur des sensations et des perceptions. Un tel travail demande au chercheur de s'astreindre à une rigueur stricte, il ne peut donc observer sur des périodes de temps trop courtes ou trop longues au risque de devenir partial.

Pour cela, deux options se présentent. La première dite « phase d'observation naïve » consiste à suivre du regard ou physiquement une ou plusieurs personnes, et ce à différents moments de la journée ou de la semaine. Il s'agit d'observer des passants, des personnes assises à une terrasse de café, des promeneurs, etc. afin de repérer tous les usages du lieu et les comportements associés. Pour débiter, mieux vaut choisir les heures pendant lesquelles le lieu subit une forte affluence afin de ne pas entraîner l'observateur vers cette tendance quasi naturelle qui veut que l'on essaie systématiquement de vérifier ce que l'on cherche, ce qui biaise les résultats obtenus. L'objectif est de parvenir à se départir de tout jugement de valeurs et de noter « naïvement » tout ce qui se passe sans réfléchir à l'importance de ce qui est noté. Une fois ce mécanisme acquis, il est possible de s'adonner aux observations lors de périodes plus calmes qui présentent l'intérêt de faciliter l'activité d'observation par la faible affluence des lieux. Néanmoins la contrepartie réside dans la discrétion que doit manifester le chercheur afin d'éviter de se faire remarquer par les usagers présents.

La seconde option d'observation dite de « vérification » prend, quant à elle l'allure d'une chasse aux comportements. C'est une phase qui intervient après les enquêtes menées auprès des individus pour faire ressortir des éléments en adéquation ou en contradiction avec ce qui a été dit ou fait auparavant lors des entretiens ou des parcours commentés. Il faut considérer cette phase comme une confrontation des données récoltées grâce à l'entretien ou au questionnaire à la réalité. Il s'agit d'établir des généralisations que l'on formule sous forme d'hypothèses qu'il faut ensuite vérifier par ce type d'observation. Il convient par exemple de s'assurer de l'existence d'un comportement précédemment évoqué ou décrit par un ou des individus et non de mesurer son importance, celle-ci ne pouvant effectivement être décrétée à partir de quelques périodes d'observations, qui malgré leur nombre n'équivaldraient jamais à la réalité.

Une fois les observations effectuées selon ces deux dispositifs, se pose la question de leur valeur et notamment de la part de subjectivité due à cette situation d'observateur. Pour objectiver cette appréciation, un collectif d'auteurs préconisent la mise en place de trois cadres d'observations des actions. Le premier renvoie directement à ce que l'utilisateur est venu faire en gare, c'est « l'action à objectif assigné », le second est « l'oscillation entre le flottement de l'utilisateur dans la gare et son réengagement dans un cours d'action délibéré » (Dubuisson et al.,

1999: 213). Enfin, le troisième recoupe en quelque sorte les deux précédents puisqu'il inclut les opérations entreprises par les usagers pour confirmer leurs actions et dans le même temps entrent les mouvements qui délimitent son temps et son espace lui permettant de lire, de flâner ou faire autre chose. Grâce à ce classement, il devient possible d'approcher la pratique des usagers dans un espace public et de mesurer le degré d'affectivité que les individus développent en fonction du type d'actions qu'ils y opèrent.

2.1.2. L'importance des mots pour expliquer la subjectivité

L'entretien semi-directif s'est révélé être l'outil le plus performant pour atteindre la dimension affective. Il peut conduire l'interviewé dans ses propres retranchements et l'amener à produire un discours auquel lui-même ne s'attendait pas. Il n'a effectivement aucun cadre qui l'empêcherait de s'étendre sur ce qui l'intéresse vraiment comme cela serait le cas pour des réponses à un questionnaire préétabli. Néanmoins, dès le début de l'entretien, le chercheur aura pris soin de résumer simplement et brièvement la thématique sur laquelle il mène sa recherche afin d'éviter trop de dérives hors sujet.

Cette méthode va de pair avec un positionnement théorique qui considère que chaque parole de l'interviewé doit être prise en considération puisque s'il la prononce (et qu'il la prononce à ce moment là et de cette manière) c'est bien qu'elle signifie quelque chose et qu'il s'est senti obligé de le dire ainsi. Ce pragmatisme de l'énoncé permet notamment de mettre l'accent sur les redondances ou les dissonances du discours. La relation interviewer/interviewé est très particulière et primordiale à la réussite de l'entrevue, c'est une situation où le discours de l'interviewé doit primer sans pour autant qu'il ait l'impression de donner sans recevoir. Le chercheur en manifestant de l'empathie se voit en capacité de comprendre les émotions et perceptions de l'interviewé. « L'empathie est un instrument de connaissance non seulement d'autrui, mais aussi du monde et de nous-même. » (Pacherie, 2004: 151). Il doit également avoir les capacités de rester à distance de son objet de recherche et surtout s'éloigner de son propre système de valeurs autant que faire se peut. Autrement dit il se doit de rester le plus neutre possible tout en essayant d'intégrer le mode de représentation et de penser de la personne interrogée. Ce n'est qu'ainsi que la personne enquêtée éprouvera un sentiment de confiance l'amenant à se livrer plus facilement. Néanmoins il reste un écueil à éviter lorsque l'interviewé tente de faire participer son enquêteur à la conversation en cherchant à obtenir un consentement ou en le provoquant. Cette réaction qui marque une recherche de reconnaissance est tout à fait légitime, il appartient à l'interviewer de ne pas trop en dire pour ne pas influencer son interlocuteur et l'inciter à poursuivre son récit. Ainsi, l'on perçoit que se créent des biais inhérents à l'utilisation de cette technique comme l'importance du rôle de l'enquêteur qui risque d'orienter les réponses des enquêtés, de même que le lieu d'enquête peut influencer sur l'aisance de l'enquêté à s'exprimer (intimidation, aisance, gêne, etc.). Et, quand bien même ces circonstances d'enquête liées aux conditions et au déroulement de l'entretien n'entraveraient pas la parole de l'interviewé, il est à noter qu'un biais fréquemment relevé concerne le discours très, voire trop lissé, de la personne qui se cantonne à des clichés ou feint d'être ignorante pour ne pas avoir à donner son propre avis (Chalas, 2000).

Une autre compétence intéressante à acquérir pour le chercheur est la compréhension du langage du corps qui souvent traduit mieux les émotions de la personne et permet de cerner ou du moins d'essayer de voir si la gestuelle est en cohérence avec les paroles.

2.1.3. L'utilisation de la carte mentale comme objet transitionnel

La carte mentale revêt son importance dans la possibilité qu'elle donne de faire ressortir l'organisation mentale de l'espace de l'individu dans ces distorsions en comparaison de la réalité. C'est cette déformation du réel qui traduit une forme d'appropriation. Elle est en effet, à la fois constituée d'une part de l'expérience de l'individu et d'autre part du jugement de valeur émis envers le lieu en question. Il apparaît indispensable de croiser les caractéristiques physiques du lieu avec celles qui fondent la personnalité de l'individu pour parvenir à saisir ses représentations mentales. Ce croisement de données devient possible grâce à la faculté de la carte mentale de faire parler l'individu en se positionnant en tant qu'objet transitionnel. D'une certaine façon le discours qu'il adopte alors a pour intention de faire coïncider le dessin avec son vécu et il révèle à l'enquêteur son degré d'appropriation du lieu. L'intérêt de cette technique d'enquête réside dans sa capacité à mettre en débat l'interviewer avec l'enquêté et plus particulièrement quand elle se situe à la fin d'un entretien semi-directif, ce qui offre ainsi la possibilité de confronter la carte avec ce qui vient tout juste d'être dévoilé. Elle recouvre alors un rôle de vérification ou de mise en cohérence, quasi instantanée, du récit de vie avec les éléments présents ou absents du dessin. Cette technique a surtout une finalité globale, c'est-à-dire qu'elle cherche à mettre en évidence des redondances ou des dissonances entre les cartes des différents interviewés pour déterminer des éléments communs d'appropriation du lieu et s'ils coïncident avec une même nature du rapport affectif pour tous. Deux types de cartes peuvent ainsi ressortir des entretiens. Les premières sont nommées cartes cognitives car elles représentent le lieu par un plan sommaire démontrant l'importance accordée à l'aspect fonctionnel et/ou esthétique de cet espace. Les secondes, les cartes cognitives dans leur référence affective, sont celles qui retracent le plus la dimension personnelle des individus tant par la précision que par l'application fournie pour faire apparaître dans les moindres détails les significations, voire même les représentations qu'ils se font du lieu. Ces dernières cartes témoignent d'une volonté de leurs auteurs à inscrire leur ressenti personnel.

Globalement la carte mentale nécessite d'avoir des compétences particulières pour l'analyse, tant les types de sources d'information sont variés, il est donc parfois difficile de les interpréter sans émettre de jugement(s). De même, la plupart des individus interrogés, par peur d'être soumis à un jugement, émettent quelques réserves à produire la carte demandée. Cette sous-estimation ne réfère pas à une sous estimation globale d'eux mêmes mais bien à une sous estimation de leur capacité à réaliser la carte. Finalement, ce n'est pas tant l'analyse de la carte qui peut s'avérer intéressante mais bien le discours produit par l'interviewé au moment de sa réalisation.

2.1.4. La perception en contexte : une appréhension de la dimension sensible

Lors d'un parcours commenté l'interviewé est invité à décrire de la façon la plus précise possible ce qu'il voit et perçoit tout au long du parcours qu'il souhaite pratiquer. La perception n'est plus décrite comme lors de l'entretien semi-directif elle est vécue par les deux parties : l'enquêté livre ses ressentis à l'enquêteur en temps réel. L'enquêté est muni d'un dictaphone, souvent dissimulé dans la poche ou le sac à main pour qu'il soit rapidement oublié et d'un micro cravate. Le chercheur, quant à lui, dispose d'un appareil photo pour prendre les clichés relatifs à chaque arrêt de la personne. Le parcours est choisi par l'individu et c'est précisément ce tracé, la durée et la manière de le parcourir qui permettra d'accéder au sens que l'enquêté confère à l'espace.

Une des limites de la méthode est certainement l'interaction entre les données observables et les conditions d'observation (moment, météo, affluence ou non sur le lieu etc). À ces interactions formées par le contact avec l'altérité sociale ou spatiale se surajoute une interaction de fait entre l'individu et son enquêteur. L'enquêté est soit très à son aise pour parler avec cet enquêteur qu'il connaît à peine, soit il manifeste une gêne à dévoiler ses ressentis. Enfin la personne interrogée choisit de recréer un parcours qu'elle a l'habitude de faire ou encore elle crée un parcours qui rassemble tous les endroits qu'elle apprécie particulièrement pour montrer à l'observateur ce qu'elle ressent, aime ou pas, ce n'est pour ainsi dire qu'une reproduction de la réalité. Il est rare de pouvoir interroger un individu en temps réel, ce n'est qu'un temps réel reconstitué.

2.1.5. À la recherche du « discours d'existence »

Le discours d'existence tel que le définit Yves Chalas (2000) serait une technique de réactivation de l'entretien semi-directif ayant pour finalité d'obtenir un discours moins ficelé et davantage révélateur des représentations de la personne interrogée. Cette technique consiste à inciter les enquêtés à évoquer des choses plus personnelles, sentiments, souvenirs ou autres et orienter de cette manière le discours vers la visée de la recherche. De la sorte, les dérives de l'imagerie et de l'ignorance qu'il a lui-même mis en évidence peuvent être dépassées. Le premier entretien est, en effet, toujours difficile dans le sens où l'interviewé manifeste un peu de retenue en fournissant des réponses vagues, souvent teintées d'inquiétude par rapport à l'hypothétique bonne réponse qu'attendrait l'enquêteur. La réactivation peut alors être envisagée à partir de moments ou événements précédemment évoqués en invitant l'interviewé à en dévoiler plus. Cependant, malgré cet effort, la personne a tendance à réitérer les mêmes propos que la première fois et il est alors très difficile de la conduire dans ses propres retranchements. Bien évidemment le contexte dans lequel se déroule l'entretien ainsi que la manière de faire de l'interviewer ne sont pas sans incidence sur le discours produit. Un autre paramètre entre également en ligne de compte, il s'agit de la durée qui sépare les deux interviews. Et d'après les enquêtes menées sur cette période, il s'avère que plus l'espacement entre deux interviews est important et plus la personne accepte de se livrer.

Une parade contre ce mimétisme entre deux entretiens consiste à présenter à l'enquêté un objet qui joue le rôle d'un miroir imparfait dans lequel il ne se reconnaît pas complètement

(Thibault et al., 2008) afin qu'il focalise son attention dessus, entraînant une moindre réflexion quant à la nature de ses propos, puisqu'il se positionne à travers cet objet. La présentation d'un éventail de photographies par l'enquêteur a été expérimentée mais elle n'a pas eu l'effet escompté. Les personnes peuvent parfois davantage réagir sur le côté esthétique et/ou artistique de la prise de la vue et proférer des remarques d'ordre technique plus qu'intime. Dans le cadre de cette recherche, les deux entretiens se ressemblent en de nombreux points et cela tend vers la répétition. D'autres protocoles notamment le double entretien mis en place par Hoyaux (2000) aboutissent à des résultats plus probants engageant l'enquêté sur des réflexions plus personnelles et approfondies puisque le premier entretien permet de construire une mise sous tension, de contradiction ou de paradoxe engageant sur de nouvelles réflexions beaucoup plus approfondies et personnelles durant la seconde entrevue.

2.2. Vers une meilleure connaissance des registres affectifs

Connaître le domaine affectif chez un individu est d'une extrême difficulté. Plusieurs types de données sont dévoilés, faisant appel à divers registres, qui peuvent être classés en quatre catégories : les affects, les repères spatiotemporels, les données représentationnelles et les données comportementales (Cf Chapitre.3). Suite à l'expérimentation de ces quatre techniques d'enquête et de la réactivation de l'une d'entre elles, il est à noter qu'il ne peut être fait de lien exclusif entre l'adoption d'une technique et la production d'une source de données. Chaque technique permet d'accéder à différentes dimensions de la relation affective de l'homme au(x) lieu(x). Nous ne nous étendrons pas ici sur leurs potentialités à dévoiler le rapport affectif des individus et préférons renvoyer le lecteur à nos travaux (Audas, 2007, 2010) L'objectif vers lequel nous tendons est de proposer une méthode qui les combine pour parvenir à saisir l'affectivité que développe un individu envers un lieu (Section 3).

2.2.1. Les catégories du champ de l'affectif

Plusieurs types de données sont ainsi dévoilés, faisant appel à divers registres qui peuvent être classés en quatre catégories. Dans un souci de clarté, nous parlerons de techniques d'enquêtes T1 (observation), T2 (entretien semi-directif), T3 (carte mentale), T4 (parcours commenté), T5 (réactivation de l'entretien) et des types de données recueillies, D1 (affects), D2 (les repères spatio-temporels), D3 (les données représentationnelles) et D4 (les données comportementales). Reste à savoir si une technique T1, T2, T3, T4, T5 donne accès à une donnée D1, D2, D3, D4 ; ou D1 et D2 et D3 et D4 ; D1 ou D2 ou D3 ou D4 ; ou toute autre combinaison.

Il est à remarquer que certaines corrélations entre une technique d'enquête et un type de données obtenues sont plus fortes. Il en va ainsi pour les affects (D1), qui bien qu'ils se laissent appréhender par l'entretien semi-directif (T2) ou le parcours commenté (T4), deviennent plus accessibles au cours de la réactivation d'entretien (T5) puisque l'interviewé se livre davantage notamment grâce à l'objet transitionnel, « la doudoucarte » (Martouzet et al., 2010) qui a les capacités de capter la partie rationnelle du cerveau démasquant alors la partie

qui renferme le champ affectif pourtant si difficile à atteindre. L'enquête se lance ainsi dans un discours fait d'associations d'idées qui recouvre un caractère plus personnel et intimiste. Les repères spatio-temporels (D2), considérés comme une part des traducteurs de la relation de l'individu à l'espace qui l'entoure, sont plus facilement décelables au moyen d'une carte mentale (T3), même si là aussi le discours (T2), ou encore les trajectoires observés (T1) par le chercheur ou réitérés lors d'un parcours commenté (T4) en laissent deviner un premier aperçu. Les représentations mentales (D3) que se crée une personne ne sont pas visibles ni même évidentes ; elles font appel aux valeurs et normes qu'elle a intériorisées et ne peuvent de ce fait être véritablement comprises et assimilées par l'intervieweur qu'au moyen du discours de cette personne sur elle-même, lors de l'entretien semi-directif (T2). Là encore, les autres techniques ne sont pas exclues puisque l'absence ou la présence de certains éléments sur la carte mentale (T3) traduisent d'une certaine manière les représentations (D3). Il en va de même, avec le parcours commenté (T4) considéré comme un autre moyen d'obtenir des éléments d'explications sur les significations accordées au lieu traversé. Enfin, la dernière catégorie de données acquises, à savoir les comportements (D4), est réellement identifiable par l'observation du chercheur étant donné que la personne observée ne se sait pas observée, et par conséquent on peut conclure à plus de réalisme que lorsque celle-ci dit ce qu'elle fait au cours d'un premier voire d'un second entretien (T2 et T5). Le parcours commenté (T4) propose, à l'individu de faire ce qu'il dit et non plus dire ce qu'il fait, ce qui pourrait laisser supposer moins de biais dans le résultat.

2.2.2. Un gradient du couple affectif-cognitif

À partir de la mesure du potentiel de ces techniques à capter une donnée subjective dans sa dimension affective, l'on propose de réaliser un gradient de l'affectif et du cognitif pour chacune d'entre elles. Pour ce faire l'on questionne de manière systématique et similaire chaque technique d'enquête pour mettre en miroir l'affectif et le cognitif. Cela afin de montrer dans quelle mesure l'un et/ou l'autre est mobilisé dans telle ou telle technique. Il s'avère en effet que les deux registres sont fortement imbriqués dans les réponses qu'acceptent de livrer les interviewés.

Il est couramment constaté qu'au cours de l'entretien semi-directif, l'individu construit son discours à l'aide de liens causaux pour lui apporter une certaine apparence de cohérence. Les dimensions affectives ne sont pas directement dévoilées mais révélées implicitement au travers de la description d'habitude, d'avis, de jugement, d'indications sur la configuration des lieux, sur l'ambiance qui y règne ou encore sur les motifs qui l'enjoignent à fréquenter plus ou moins régulièrement, contraint ou non tel ou tel lieu dans l'espace urbain. Dans la lignée de l'entretien semi-directif, la carte mentale s'est montrée être une technique d'enquête par laquelle l'interviewé fait davantage appel à ses capacités cognitives. Il indique effectivement à l'aide du dessin qu'il produit ses points de repères qui renseignent sur la façon dont il utilise l'espace que ce soit par ses déplacements ou ses rapports aux objets présents sur les lieux. La dimension affective survient lorsque l'enquêteur pratique le commentaire de carte pendant et à l'issue de sa réalisation. Les techniques qui semblent mobiliser plus fortement l'affectif que le cognitif sont le parcours commenté et la réactivation d'entretiens. La première, par ses

caractéristiques offre à l'enquête les conditions d'exprimer tout au long de son cheminement dans le lieu, ses sensations, impressions, émotions etc. La seconde qui consiste à réinterroger une même personne en lui présentant des photographies, conditionne une parole plus libérée de l'interrogé puisqu'il se projette alors dans l'espace qu'il voit et laisse de manière un peu plus spontanée, s'exprimer ses ressentis et tout ce que lui inspire le lieu en terme d'affects, d'humeurs, de sentiments etc. Néanmoins, il convient de rappeler que tous les individus n'ont pas la même capacité à s'exprimer sur leurs ressentis et que par conséquent, cette réactivation d'entretien ne se révèle pas aussi « performante » chez tous les individus pour connaître la part de l'affectif dans l'évaluation de certains lieux. Le tableau ci-dessous (Cf. Tableau 1) qui scinde aussi nettement l'affectif et le cognitif n'est pas une traduction de la réalité puisque ces deux dimensions sont toujours plus ou moins liées. C'est tout au plus une manière de souligner que l'une ou l'autre est davantage sollicitée par l'individu selon l'utilisation de telle ou telle technique. Il n'est pas possible d'affirmer qu'une technique plus qu'une autre permette d'aboutir à un résultat meilleur en ce qui concerne la captation de la dimension affective. En revanche, les potentialités et les faiblesses de chacune ayant été soulignées, la structure de méthodologie se dessine par le croisement des différentes techniques.

Tableau 1 : L'affectif et le cognitif dans les techniques d'enquête

	Affectif	Cognitif
Entretien	+	++
Carte mentale	+	++
Parcours commenté	++	+
Réactivation d'entretien	++	+

A partir d'un précédent travail de recherche, *Le rapport affectif au lieu. Analyse comparée de méthodes de recueil d'information sur la dimension affective des représentations*, nous a été donné la possibilité de comparer des techniques d'enquêtes dans leur propension à dévoiler une relation affective au lieu. De nos hypothèses fondées uniquement à partir de considérations théoriques, nous sommes parvenue grâce à l'expérimentation théorique à extraire les potentialités de chacune des méthodes à saisir le rapport affectif tout en précisant que c'est grâce à leurs combinaisons qu'il est possible de l'atteindre dans l'entière de ses dimensions. Nous avons effectivement pu faire ressortir les quatre catégories du champ de l'affectif (affects, repères spatio-temporels, données comportementales, données représentationnelles) en lien avec les techniques (entretien, observation, carte mentale, parcours commenté et réactivation d'entretien) qui permettent de les dévoiler, montrant ainsi la porosité existante entre celles-ci puisque chacune peut donner accès à plusieurs types de données. La proposition d'un gradient du couple affectif-cognitif est enfin proposé pour départager les techniques d'enquête. Cette partition est certainement trop arbitraire et il conviendrait de l'améliorer mais elle a le mérite

d'indiquer les dimensions de l'appréhension du réel les plus sollicitées au cours de la mise en œuvre d'une technique et de pouvoir ensuite y avoir recours en connaissance de cause. En nous appuyant sur ces premiers résultats, nous exposerons ensuite les circonstances d'élaboration de notre méthode.

Section 3. Le choix de la méthode de la captation du rapport affectif aux lieux

Si la question de la méthode revêt une importance considérable puisque de sa construction dépend l'efficacité des résultats, nous exposerons ainsi la vigilance qui fut la nôtre lors de l'élaboration de celle-ci afin qu'elle puisse nous permettre d'analyser l'influence des variables temporelles sur l'évolution du rapport affectif des individus au(x) lieu(x). Nous commencerons par présenter la constitution de notre échantillon d'enquête puis nous évoquerons les circonstances dans lesquelles se sont déroulées ces enquêtes.

En partant de la démonstration précédente selon laquelle la captation du rapport affectif ne peut s'effectuer en n'ayant recours qu'à une seule technique d'enquête, nous présenterons l'édification de notre méthode combinant questionnaires, entretiens et observations. La méthode, mise au point spécifiquement pour capter la nature des relations affectives dans leurs évolutions temporelles, constitue une nouveauté méthodologique et nous souhaiterions ici souligner sa singularité pour en faire ressortir son originalité.

3.1. Des enquêtes aux variables temporelles diverses

La constitution de notre échantillon (Cf. Annexe 5) s'est faite en optant pour la technique qui consiste à se rendre dans la rue dans divers lieux et d'y aborder les passants en leur demandant de répondre à un questionnaire très rapide. La finalité principale au-delà des réponses aux questions est d'obtenir les coordonnées dudit passant pour le contacter ultérieurement et convenir d'une entrevue pour mener un entretien. Quand bien même cette manière de procéder induit des biais par ceux qui refusent de répondre et aussi si l'on considère que ceux qui passent le plus de temps dans la rue ont une probabilité plus élevée de faire partie de l'échantillon, elle exclut certainement peu de personne si la sélection « au hasard » est respectée (Ghiglione et Matalon, 1991). Force est néanmoins de reconnaître qu'entrent ainsi dans l'échantillon des personnes ayant coutume de pratiquer l'espace public en tant que piéton, et exclut d'emblée ceux qui ont le plus tendance à circuler en voiture par exemple. Tel que l'affirment R. Ghiglione et B. Matalon, l'échantillon représentatif est loin d'être satisfait, néanmoins au prix d'un certain nombre de précautions, la méthode peut être utilisable. Elle est en tout état de cause souvent utilisée. La méthode d'enquête pour laquelle nous avons optée rend inutile les entretiens auprès d'un trop grand nombre de sujets. En effet et ainsi que l'attestent les psychologues R. Ghiglione et B. Matalon la lourdeur de l'analyse qui s'ensuit rend difficile l'exploitation systématique d'un nombre important d'entretiens. « D'ailleurs, l'expérience montre, que pour les thèmes abordés habituellement par ces méthodes, il est rare que l'on voit apparaître des informations nouvelles après le vingtième ou le trentième interview (Ghiglione et Matalon, 1991: 50). Le nombre d'entretiens à réaliser dépend principalement de l'hétérogénéité des réactions dans la population face au problème posé mais surtout de la méthode d'analyse et de l'utilisation des résultats souhaitée. D'après

ces auteurs, si l'on souhaite obtenir un recensement de thèmes ou une typologie, peu d'entretiens suffisent. Cependant, dans tous les cas, il arrive un moment où le rendement devient décroissant » (Ghiglione et Matalon, 1991: 50). C'est pourquoi, il est vain de vouloir fixer en amont le nombre d'entretiens souhaités car la qualité n'en sera que faiblement améliorée ainsi que l'attestent l'expérience de ces auteurs. Ils préconisent de prendre connaissance des entretiens à mesure qu'ils sont réalisés et de convenir de s'arrêter lorsque leurs utilités décroît visiblement. Cette manière de procéder recouvre l'avantage de pouvoir ne plus aborder certains thèmes pour lesquels les individus éprouvent des difficultés à répondre, et à l'inverse d'en évoquer d'autres qui s'avèrent être souvent développés par les individus sans qu'ils y soient préalablement invités. De plus, les entretiens semi-directifs ne visent pas à produire des données quantifiées et n'ont donc pas besoin d'être nombreux. « Ils n'ont pas pour vocation d'être représentatifs » (Beaud et Weber, 2010: 156). Partant, un échantillon représentatif n'a plus guère de sens puisque ce qui est important « c'est de s'assurer de la variété des personnes interrogées, et de vérifier qu'aucune situation importante n'a été omise lors du choix des sujets » (Ghiglione et Matalon, 1991: 51). Dans le rôle d'enquêteur que nous avons endossé, notre objectif n'était pas d'obtenir une représentativité au sens statistique mais, telle que le préconise Janine Barbot, « d'identifier et d'explorer au fur et à mesure de l'accumulation des données et du travail d'analyse, les situations contrastées » (Barbot, 2010: 117).

La réalisation d'un échantillon s'avère rarement correspondre à ce qui avait été pressenti au départ. Nous sommes ainsi parvenue à dresser un échantillon total de trente-cinq individus interrogés : huit en entretiens exploratoires et vingt-sept furent interviewés durant la phase d'entretien complémentaire. La composition de l'échantillon global n'est pas paritaire sur le genre et se répartit de la façon suivante : vingt-et-une femmes et quatorze hommes. Ce qui pourrait conduire à dire que la catégorie des hommes est sous-représentée : il faut considérer cette inégalité comme la traduction d'une tendance plus importante chez les femmes à répondre positivement aux sollicitations de l'enquête. Ces interviewés se différencient également par des durées de résidence à Nantes variant sur une échelle allant de quelques mois à toute une vie. Les échantillons représentatifs sont autrement nommés les échantillons probabilistes car ils permettent la généralisation de la partie pour le tout et autorisent ainsi les tests statistiques et les modélisations. A l'inverse les échantillons non probabilistes ne permettent pas de généralisations mais peuvent être utiles pour l'analyse de données (analyse factorielle, classification etc.) (Firdion, 2010). Nous nous situons dans le second type de construction d'un échantillon qui s'avère être le plus en adéquation avec notre objet de recherche qui tend à explorer l'existence ou non de relations ou de liens entre certaines variables agissant sur l'évolution du rapport affectif et non à porter en généralité un recensement ou un inventaire exhaustif des différents rapports affectifs aux lieux des habitants. Les enquêtés sont alors choisis au hasard par l'enquêteur selon des quotas à remplir (par exemple sexe féminin/masculin, telle ou telle classe d'âge, durée de vie à Nantes : de récente à très ancienne). C'est une manière de contrôler le choix des enquêtés mais elle nécessite néanmoins un soin particulier dans le choix des profils (Firdion, 2010). Ensuite il peut être fait appel à la méthode de « construction d'un échantillon boule-de-neige » (Firdion,

2010: 84) afin de compléter l'échantillon en demandant aux individus déjà enquêtés de fournir les coordonnées d'autres personnes avec qui ils sont en lien et ainsi de suite.

La méthode de constitution de notre échantillon, qui n'avait pas pour objectif d'obtenir de celui-ci qu'il soit représentatif de la population, a par conséquent orienté notre travail de terrain vers un nombre d'entretiens peu élevé. Cependant les trente-cinq individus interrogés sont suffisants puisqu'il s'agit de saisir la plus grande variété des situations possibles dans leurs détails qualitatifs et non de parvenir à des résultats quantitatifs. Nous tenons à préciser que ces entretiens furent tous enregistrés à l'aide d'un dictaphone numérique et sous réserve de conserver l'anonymat des personnes. Ils ont fait l'objet de retranscriptions intégrales (Cf. Annexes sur CD-ROM) afin d'être exploitables plus aisément lors de l'analyse empirique. Afin de comprendre comment nous avons procédé pour atteindre les affects, nous proposons à présent de présenter les conditions de déroulement des enquêtes.

3.2. Les circonstances d'enquêtes

De façon générale, les personnes enquêtées par entretien même si elles ont accepté que soient enregistrés leurs propos éprouvent consciemment ou non une situation de gêne qui témoigne de l'effet inhibiteur que peut produire le dictaphone et/ou l'enquêteur (Ghiglione et Matalon, 1991). Le fait est, qu'à l'issue de l'entretien lorsque l'enquêteur coupe l'enregistrement, l'enquêté se met à parler de façon plus libre et moins formel. Néanmoins, il demeure très difficile de se passer de la sauvegarde auditive de ces dires qui ont l'avantage de permettre à l'enquêteur d'être attentif, non plus à l'organisation de sa prise de note mais à ce que dit l'enquêté, et de pouvoir ainsi réagir plus aisément à ce qui est dit par l'un et l'autre et par conséquent de guider le déroulement de l'enquête de façon optimale (Ghiglione et Matalon, 1991). En plus de conditionner la qualité de l'écoute de l'enquêteur, il permet de travailler en profondeur l'intégralité des dimensions de la parole de l'interviewé (Beaud et Weber, 2010).

Ainsi le lieu dans lequel se déroulent ces interviews revêt une importance toute particulière quant à l'influence qu'il peut avoir sur la réflexion de l'interviewé (Fenneteau, 2007). Par conséquent le concepteur de l'enquête doit prendre garde à maîtriser ses éléments pour ne pas que l'enquêté se sente exposé et cherche ainsi à dissimuler certaines pensées (Fenneteau, 2007). De même, lors de l'interprétation l'enquêteur ne peut pas ne pas tenir compte de la ou les situation(s) qui selon les cas est/sont plus ou moins bénéfiques à une parole plus libérée de l'interviewé. Il est impératif de toujours considérer l'influence que peut avoir le cadre de l'entretien et plus particulièrement le lieu et le moment de la rencontre sur la relation entre l'enquêteur et l'enquêté et donc sur la nature des matériaux recueillis (Barbot, 2010). A. Blanchet et A. Gotman considèrent ainsi qu'il y a trois éléments décisifs qui modèrent l'attitude de l'interviewé : l'environnement qui concerne le choix du lieu soit la scène et le moment c'est-à-dire la programmation temporelle, le profil de l'interviewer dans ses modes d'intervention pour favoriser la production d'un discours et enfin le cadre contractuel qui s'instaure dès les échanges précédant l'entretien et qui ensuite se retrouve dans « cette

présence/absence du guidage thématique de l'interviewer selon les types d'intervention utilisés » (Blanchet et Gotman, 2005: 77).

Entre une entrevue dans un contexte que l'on nomme « in vitro » c'est-à-dire dans un local appartenant à une institution (Ecole d'Architecture, Service Urbanisme de la ville) et une autre dans un contexte « in vivo » c'est-à-dire dans un lieu de la vie courante (café, place publique), le relâchement souhaité pour entrer dans la sphère affective ne se fait pas au même rythme. Dans les lieux institutionnels, la personne est peu à l'aise car la situation d'entretien recouvre une tournure très formelle alors que dans des lieux qui ont pour fonction l'accueil du public comme les cafés ou les places, la situation d'entrevue se fait dans une ambiance plus détendue. Cependant, ainsi que le rapportent R. Ghiglione et B. Matalon, des expériences menées en psychologie environnementale montrent que la situation est perçue différemment par l'enquêteur et l'enquêté. Le premier peut demander au second d'être sincère quand ce dernier cherche à être le plus coopératif possible, ce qui n'est pas la même chose (Ghiglione et Matalon, 1991). Même si ces deux situations ont peu de chance de coïncider, il n'est pour autant pas souhaitable de « susciter une situation « neutre » où les réponses ne seraient pas biaisées par le contexte, mais une situation telle que la meilleure stratégie pour le sujet, ou la plus probable, consiste à donner la réponse qui lui semble la plus exacte » (Ghiglione et Matalon, 1991: 147). A cela s'ajoute la présence d'un biais dû à la plus ou moins grande aisance verbale des différentes personnes interrogées, biais que R. Ghiglione et B. Matalon attribuent au cercle d'appartenance à telle ou telle catégorie sociale. Nous pouvons y objecter le fait qu'il s'agit plus certainement d'une capacité d'expression des ressentis plus ou moins facile selon les enquêtés. L'important est alors de ne pas accorder plus de poids à ces interviews qui paraissent plus riches mais ne le sont pas nécessairement en réalité.

La situation d'enquête varie également selon qu'il est fait usage du vouvoiement ou du tutoiement au cours des échanges entre les deux protagonistes. Le recours au tutoiement intervenait généralement lorsque nous avions été recommandée par une tierce personne, généralement un interviewé qui, suite à notre demande, avait accepté de nous introduire vers une personne supplémentaire. Le vouvoiement instaurant par principe une certaine distance, nous avons bien remarqué la difficulté des personnes interrogées à nous confier une part de leur intimité. L'usage du tutoiement donne une tournure beaucoup plus souple à l'entretien et laisse en suspens moins de doute et de pression pour l'enquêté quand à la manière dont il peut s'exprimer, l'encourageant alors davantage à se confier sur ses affects et surtout à nous les justifier sans gêne aucune ou presque. C'est précisément sur ce point que le rôle de l'enquêteur suscite ou au contraire entrave cette libération de parole.

Il nous est ainsi arrivé de devoir, quand la personne était très peu prolixe, nous immiscer dans la peau d'un interviewé et de lui proposer, malgré le risque de biais occasionné, quelques suggestions destinées à éviter le repli sur soi par crainte de mal répondre et à l'engager vers des voies qu'il n'aurait osé abordées. Engager la parole, la stimuler, l'encourager jusqu'à ce qu'elle parvienne à dévoiler les représentations, les idéaux, l'imaginaire, les désirs etc. n'est pas, nous l'avons expliqué, chose aisée. Au cours de l'un des premiers entretiens de la phase exploratoire, un interviewé désireux de nous indiquer un lieu qu'il affectionnait

particulièrement nous en a indiqué l'emplacement sur une carte que nous avions en notre possession. Celle-ci alors que nous ne l'avions pas soupçonné s'est avéré remplir un rôle d'embrasseur et de facilitateur de paroles et devint alors un outil présent au cours de tous les autres entretiens pour non seulement produire un discours mais aussi permettre à la personne d'avoir un point où porter ses yeux et ne pas se sentir obligée et éventuellement gênée de soutenir le regard de l'enquêteur pendant toute la durée de l'interview.

Le jeu de la « bonne » distance sociale à instaurer entre l'enquêteur et l'enquêté est difficile à établir car il n'est pas toujours possible de contrôler la véracité des réponses dans des contextes de faibles ou fortes distances. R. Ghiglione et B. Matalon posent qu'il doit y avoir une certaine distance sociale et affective. En effet, si l'enquêteur est proche de l'enquêté, celui-ci va vouloir lier de bons rapports avec son interviewer et montrer une bonne image de lui tout en veillant à ce qu'elle soit conforme à ce qu'il juge comme faisant partie d'une certaine normalité. Si la distance augmente, l'indifférence de l'enquêté quant aux réactions que pourraient laisser paraître l'enquêteur prend le pas sur la volonté de maintenir un bon contact avec l'enquêteur. Ces auteurs prônent donc le fait de ne pas faire appel au modèle de la confiance car il ne s'agit pas d'une relation d'aide ou à caractère amicale mais bien d'un recueil d'informations et c'est souvent parce que l'enquêteur est un étranger de passage que l'individu ne cherchera pas à déployer des stratégies à son égard. S. Beaud et F. Weber partagent ce positionnement car pour eux l'alchimie de l'entretien tient essentiellement à la nature du rapport intervieweur/interviewé qu'il qualifie par son unicité. Et c'est précisément parce qu'il s'agit d'une rencontre entre deux personnes qui ne se connaissent pas et qui parlent longtemps ensemble pour se séparer sans se revoir ensuite que l'entretien s'avère être « une institutionnalisation du moi » (Beaud et Weber, 2010). Autrement dit, l'enquêteur en tant qu'étranger au milieu de l'enquêté, à sa vie sociale, familiale, à ses affaires de famille, de travail etc. est idéalement placé pour recevoir favorablement des « confidences » (Beaud et Weber, 2010). A contrario, une situation pour laquelle l'enquêteur connaît la personne qu'il interviewe verrait se créer une gêne et surtout l'enquêteur a dans ses conditions moins tendance à demander des explications à l'enquêté car bien souvent il les connaît.

Les approches géographiques, psychologiques et celles plus récemment menées par des aménageurs-urbanistes au sein du laboratoire Citères à Tours ont apporté chacune à leur façon une pierre à l'édifice de la compréhension des relations qui s'instaurent entre l'individu et l'espace. D'une certaine manière, les pistes qu'elles ont ouvertes et/ou confirmées nous ont été utiles pour construire la méthode qui fut la nôtre. Nous nous sommes notamment inspirés des résultats obtenus lors d'un précédent travail de recherche (Audas, 2007, 2010) au cours duquel nous avons souligné la possibilité d'une « combinaison » des potentialités des quatre techniques expérimentées à capter une donnée subjective dans sa dimension affective. Saisir l'objet rapport affectif n'est pas sans présenter quelques obstacles liés aux mécanismes qu'il active (processus identitaire, d'appropriation) et à ses traductions multi-facettes (phénoménologiques et/ou spatiales). Par conséquent, la méthode engagée doit avoir pour trait principal de révéler toute la complexité d'un tel lien au lieu en permettant de rendre compte des facteurs temporels influençant son évolution tout en mettant l'accent sur celui ou

ceux qui s'avère(nt) le(s) plus déterminant(s) pour parvenir à déterminer en particulier s'ils réfèrent aux lieux ou aux individus.

3.3. L'élaboration d'une méthode d'enquête

Qu'il s'agisse de l'entretien, de l'observation ou du questionnaire, ces techniques ont été sélectionnées selon les potentialités dont elles disposent chacune à pouvoir faire émerger chez l'individu, son rapport affectif. Nous les avons sollicitées de telle sorte qu'elles puissent dans leurs combinaisons accompagner nos premières pistes d'explorations.

Ce choix de méthode combinant différentes techniques d'enquêtes (Cf. Tableau 2, p. 305) s'avère aussi être un moyen pour articuler, comme l'explique M. Grosjean et J-P Thibaud, deux modes pendant longtemps disjoints. Le premier aborde les espaces urbains essentiellement selon des considérations liées aux qualités formelles du bâti alors que le second porte un intérêt aux perspectives sociologiques orientées vers les modes de vie des citoyens. « Dans le meilleur des cas, l'articulation de ces deux dimensions était pensée en termes de traduction (l'espace urbain comme reflet de la structure sociale) ou de détermination (effets de l'espace construit sur les comportements) » (Grosjean et Thibaud, 2008: 6). Nous souhaitons mettre en évidence, en usant de trois techniques d'enquêtes (Questionnaire, entretien semi-directif, observation), la manière dont les lieux urbains impactent affectivement sur les individus tout autant que ces derniers affectent les lieux par leurs modes d'être et de faire soulignant ainsi la dimension essentiellement relationnelle qui les lie.

Tableau 2 : Elaboration d'une méthode d'investigation à la croisée de plusieurs techniques d'enquêtes
(Cf. Annexes 1 à 4 pour guides d'entretiens et questionnaires)

Ordre de mobilisation des techniques d'enquête	Justification d'utilisation	Technique de passation mise en œuvre	Pistes d'explorations supposées	Objectifs visés
Le questionnaire exploratoire	Technique du pied dans la porte	Passation du questionnaire exploratoire (5min) aux passants, sur les lieux d'étude	Appréhender les manières de « faire avec » les lieux	Construire un échantillon d'individus à interroger en entretiens Construire un premier guide d'entretien
L'entretien exploratoire	Le langage comme mode d'accès aux modes d'habiter	Entretiens d'une durée de 30 min à 1h45 « in vitro »	Obtenir les éléments d'explication des mondes de l'habitant et le sens de ses constructions signifiantes dans leurs évolutions au cours du temps	Représentations graphiques de l'évolution du rapport affectif des individus envers les quatre lieux d'étude Déterminer les premières hypothèses sur la construction de la relation lieux- individus pour les inclure dans un questionnaire complémentaire
Le questionnaire complémentaire	Manière de valider ou d'invalidier les premières hypothèses en les affinant	Passation du questionnaire complémentaire (20min) dans divers lieux de la ville	Identifier les types de déterminants de l'amour ou du désamour des lieux selon les variables temporelles de l'individu et des lieux	Agrémenter l'échantillon d'individus interrogés Donner les premières tendances sur la manière dont évolue la relation affective entre l'individu et les lieux
L'entretien complémentaire	Véritable maïeutique de l'affectif	Entretiens semi-directifs d'une durée de 35 min à 2h in « vitro » et « in vivo »	Connaître les « bonnes raisons » de type affectives qui poussent les individus à se comporter de telle ou telle manière avec et dans les lieux qu'ils habitent	Construire des typologies d'individus et de lieux afin de les mettre en relation pour élaborer un modèle dynamique du rapport affectif au(x) lieu(x). Déterminer si l'évolution du rapport affectif dépend principalement du lieu ou de l'individu
L'observation	Observations directes systématiques	Chercheur/observateur assis ou en mouvement qui capte par ses sens tout ce que lui donne le lieu et le note dans un carnet de bord en même temps qu'il photographie certaines scènes.	Comparer les « dire faire » au « faire » Montrer en quoi le lien (s'il existe) entre les pratiques spatiales et la configuration spatiale informe sur la nature du rapport affectif éprouvé	Déterminer si les comportements sont dépendants ou indépendants de la configuration spatiale des lieux Mise en évidence d'un système spatio-symbolique en dévoilant les prises affectives des lieux

3.3.1. Le questionnaire : technique du « pied dans la porte » et /ou une manière de valider ou non les hypothèses de recherche en les affinant

« L'enquête par questionnaire repose sur le principe de la standardisation. Les réponses similaires données par des enquêtés différents sont considérées, lors de l'analyse comme équivalentes. Il convient dès lors de poser les mêmes questions à l'ensemble des personnes interrogées mais aussi d'homogénéiser les conditions de passation-lesquelles sont toujours susceptibles d'influencer les réponses » (Parizot, 2010: 94). C'est là le fondement de la méthodologie du questionnaire qui permet d'assurer la comparabilité des réponses entre enquêtés assure I. Parizot. Nous appuyant sur ces principes, nous avons dans un premier temps distribué un questionnaire court et simple à remplir sur les lieux d'étude car la finalité était notamment de construire une première liste d'interviewés. Le second questionnaire, amélioré par les étapes qui l'ont précédées, a été pour sa part élaboré et distribué dans d'autres lieux nantais. Volontairement, nous nous sommes également rendue en d'autres espaces que ceux consacrés à notre recherche avec une préférence pour les espaces publics dans lesquels les gens nous semblaient plus disposés à nous consacrer un peu de leurs temps. De fait, nous avons opté pour le Château (récemment réhabilité et ré-ouvert au public), il est un lieu de visite et de promenade très fréquenté ainsi que la gare en prenant systématiquement la précaution de demander aux personnes si elles disposaient du temps suffisant pour s'engager à répondre à toutes les questions afin de ne pas essuyer d'abandon en cours de passation. Le questionnaire a toujours été administré par l'enquêteur lui-même afin d'améliorer le taux de participation - l'enquêteur pouvant développer ses arguments pour encourager les personnes à participer - tout en diminuant parallèlement le nombre de questions restées sans réponse (Parizot, 2010). Ce mode de passation était nécessairement requis pour mettre en confiance la personne interviewée et espérer pouvoir convaincre, le temps que durent les réponses aux questions, la personne enquêtée de laisser ses coordonnées à l'enquêteur en vue de se soumettre à une enquête par entretien.

Le questionnaire court comportant onze questions fermées a déjà fait ses preuves notamment dans sa propension à sélectionner un panel d'individus alors volontairement engagés (Audas, 2007). Acceptant d'inscrire leurs coordonnées à la fin de l'enquête, les individus deviennent par cet acte décideurs de leur participation pour une entrevue dans le cadre d'un entretien semi-directif.

L'objectif du premier questionnaire distribué est double. Il est conçu comme une sorte d'expérimentation dans l'idée de réaliser ensuite un questionnaire complémentaire qui tiendrait compte des enseignements de ce dernier et aussi dans l'intention de constituer un premier échantillon d'individus. Ce questionnaire exploratoire a pour objectif de mettre au jour les manières de « faire avec » les lieux développées par les personnes enquêtées en les interrogeant notamment sur leur durée de connaissance de ces lieux, sur leur fréquence de pratiques de ces lieux pour laquelle les motifs et les intentions qui les y conduisent sont également recherchés. Chaque question invite alors l'interviewé à se prononcer sur l'ensemble des terrains d'étude sélectionnés (sauf s'il indique dès le début du questionnaire ne pas les connaître). Les réponses

apportées au cours de ces questionnaires autorisent à formuler les premières pistes de recherche et permettent par conséquent de construire une première grille d'entretien.

Ce questionnaire exploratoire a permis d'identifier, lors de sa passation, les questions sur lesquelles les individus se montraient plus ou moins prolixes et d'envisager ainsi de les réexploiter lors de la confection d'un guide pour les entretiens exploratoires. L'analyse des onze questions a conduit à l'établissement d'un guide élaboré sous forme de thématiques à l'intérieur desquelles se trouvent des questions plus ciblées (Cf. Annexe 1). Cinq thématiques sont ainsi ressorties du dépouillement du questionnaire exploratoire, les individus s'expriment aisément sur ces points grâce auxquels nous pouvons entrevoir le rapport affectif d'un individu envers tel ou tel lieu.

La première thématique réfère aux usages des lieux qui renseignent sur le degré de connaissance des lieux qu'a la personne en fonction des fréquences qu'elle mentionne ainsi que des activités qu'elle relie à cette pratique. Selon la manière dont elle qualifie sa présence ou ne serait-ce que son passage ou ses déplacements sur ces lieux comme étant souhaité(e), voulu(e), désiré(e), etc. ou au contraire, contrainte, subi(e), redouté(e) etc., la thématique des usages se présente comme un véritable révélateur d'affects, d'émotions, d'impressions, de sentiments etc.

La deuxième thématique cible plus directement les ressentis des individus en les invitant, par des questions portant sur les moments appréciés ou non dans ces lieux, à mettre en mots ce qui généralement demeure intériorisé. Les souvenirs, l'ambiance, la description des habitudes sont également sollicités chez l'interviewé pour le conduire à exprimer ce qu'il ressent.

La perception du lieu au cours du temps et dans l'imaginaire constitue la troisième thématique par l'intermédiaire de laquelle les individus racontent leur premier souvenir sur un lieu et l'évolution de celui-ci dans le temps et cela renvoie généralement à l'imaginaire tel qu'il pouvait être avant la connaissance des lieux ou tel qu'il se dessine une fois la première appréhension écoulée.

La thématique des changements et de l'évolution des lieux consiste à faire raconter aux individus leur perception de l'évolution des lieux laquelle traduit dans la manière dont ils s'exécutent leur appréciation positive ou négative de celle-ci et ce qu'ils auraient souhaité ou souhaiteraient voir advenir.

Enfin pour décrire ce à quoi les individus attachent de l'importance dans les lieux, la dernière thématique propose aux individus de s'exprimer sur le contenu et le contenant de ceux-là en évoquant les objets, les choses ou événements marquants pour eux. Par le biais éventuellement d'anecdotes ou en les orientant sur une description, ils informent l'enquêteur sur les fondements de la relation affective qu'ils entretiennent envers les lieux.

Le second but fixé a également été atteint puisque nous avons pu former une première liste de personnes à interroger lors d'entretiens exploratoires. Sont obtenus, dans des

proportions avoisinant un taux de 50%, les coordonnées des sondés témoignant de leur accord à prendre part, sans qu'ils s'y sentent contraints, à la phase suivante de la méthode d'enquête sous la forme d'un entretien semi-directif. Le fait que l'adhésion se fasse de plein gré, soit par le fait que la personne y trouve une certaine satisfaction que ce soit dans la contribution qu'elle espère pouvoir apporter à l'avancement de la recherche, par simple plaisir d'exprimer ses goûts et opinions sur certains lieux de (sa) la ville ou par simple envie de parler et d'être écoutée, concourt à ce que la dimension affective soit abordée plus facilement. L'enquêteur est néanmoins constamment soumis au risque que la personne se désiste à tout moment. Le principal inconvénient dans cette façon de procéder réside très certainement dans le souci de confection d'un échantillonnage « équilibré ». L'équilibre que nous souhaitons atteindre consiste à convaincre des personnes de tous âges et aux durées de résidence dans la ville de Nantes variées. Or, il s'avère difficile avant même d'accoster les gens dans l'espace public pour les questionner, d'identifier si ce sont des nantais depuis toujours ou s'ils viennent tout juste de s'installer dans la ville. Les tranches d'âges peuvent éventuellement être envisagées par l'enquêteur pour qui l'objectif consiste alors à obtenir un échantillonnage le plus varié possible sur ce critère. Ces entretiens exploratoires menés auprès de huit personnes interviewés servent à tester l'opérationnalité du guide d'entretien dans sa capacité d'aide à la construction d'un second questionnaire plus complet.

Le questionnaire complémentaire est constitué de quatorze questions dont treize fermées proposant des choix de réponses multiples ainsi qu'une question ouverte. Les questions fermées sont privilégiées même si parfois elles semblent contraindre l'enquêté dans sa réponse car il ne parvient pas à se situer parmi les items qui lui sont soumis. Il convient néanmoins d'avoir une liste de modalités prédéfinies qui couvre potentiellement l'ensemble des situations éventuellement vécues par les interviewés en gardant la possibilité d'ajouter une case « autres » pour les situations particulières non répertoriées ce que F. de Singly nomme « les réponses libres imprévues » (de singly, 2008: 69). Elles deviennent alors par le simple ajout de la modalité autres des « questions mixtes » puisqu'elles sont partiellement ouvertes en tant qu'elles indiquent à l'interviewé la possibilité d'apporter des précisions (Fenneteau, 2007). Le sociologue F. de Singly précise également qu'il est nécessaire d'avoir une multiplicité de solutions afin que l'interviewé cherche moins quelle pourrait être la « bonne réponse » ou du moins celle qui plairait à l'enquêteur et offre des réponses moins conformistes ou autres. Une alternative également intéressante, donnée par I. Parizot pour lutter contre un autre biais qu'elle nomme le « biais d'acquiescement », et qui consiste pour les enquêtés à répondre le plus souvent par l'affirmative ou en accord plus qu'en désaccord avec les propositions, est de veiller à indiquer autant d'items positifs que négatifs ou de modalités en accord ou en désaccord avec les propositions (Parizot, 2010). Dans la mesure du possible, lorsque nous formulons une question amenant à choisir parmi une liste d'adjectifs, nous avons pris garde de mentionner les contraires quand le vocabulaire le permettait. Les questions ouvertes, quant à elles, présentent certes l'intérêt d'obtenir une information propre à l'interviewé et non formatée au préalable mais elles sont plus complexes à exploiter ensuite car il faut, si l'on suit la méthode d'I. Parizot, « effectuer un inventaire des réponses afin d'élaborer une règle de recodage permettant de réduire la diversité des réponses en quelques catégories analysables de façon statistique » (Parizot, 2010: 101). Elles ont également l'inconvénient majeur de fournir

des informations floues et parfois très éloignées de la problématique du chercheur. Le primat a donc été accordé aux questions fermées pour des raisons d'exploitation de résultats plus aisée et une question ouverte a été jugée utile car elle portait sur les catégories (les mots) des interrogés qui intéressent le chercheur plus que sur les informations proprement dites (de singly, 2008). A cela s'ajoute le fait que le recours à cette technique d'enquête a été pensé pour tester des hypothèses, ce qui justifie de ne retenir qu'une liste fermée de réponses plutôt que d'opter pour des questions ouvertes, qui elles, visent une meilleure compréhension d'un phénomène, ce que nous obtenons par l'entretien semi-directif qui s'ensuit.

Le nombre relativement important des questions quand il s'agit d'aborder les personnes dans leurs cheminements en ville induit un temps de réponses avoisinant les vingt minutes. Le questionnaire détient de ce fait une dimension particulièrement rédhibitoire, laquelle peut, si l'enquêteur parvient à s'en prémunir en l'annonçant d'emblée, devenir un véritable atout puisque l'enquêté prend alors le temps de réflexion nécessaire à chaque question, sans se précipiter comme ce pouvait être le cas lors du premier questionnaire. D'une certaine façon, il ne peut répondre rapidement car il doit prendre le temps de la réflexion étant donné le nombre d'occurrences proposées. Tel que l'atteste Hervé Fenneteau, les questions fermées incitent à réfléchir car face à une liste importante de propositions, l'interviewé est incité à peser sa réponse (Fenneteau, 2007). Néanmoins, la structure de ce dernier (Cf. Annexe 3) invitait à adopter ce type d'attitude puisque pour chaque question fermée, la réponse demandée se présente sous forme de tableau avec en colonne les quatre lieux d'étude et en ligne les propositions de réponses. La présentation des questions sous cette configuration évite d'avoir à reproduire le même questionnaire pour chacun des lieux puisque dans une question l'interviewé répond en réalité à quatre questions (la même question adaptée pour chacun des lieux). Ces dernières reprennent les thématiques abordées lors des entretiens exploratoires et sont formulées de telle sorte que l'on y retrouve les hypothèses de cette recherche quant à l'évolution du rapport affectif en fonction de caractéristiques temporelles relatives aux individus et/ou relatives aux lieux. La rédaction du questionnaire a consisté à traduire la problématique de recherche en indicateurs présentés aux interviewés sous forme de questions (Parizot, 2010). Il est effectivement évident que pour interroger des individus sur leur rapport affectif aux lieux en fonction de paramètres temporels nous ne pouvions poser la question directement de la sorte « Pensez-vous que votre âge, vos manières et fréquences de passage sur ces lieux influent sur la nature de votre rapport affectif envers ceux-ci ? ». Pour approcher la réponse à cette question, il a fallu chercher une série d'indicateurs permettant de saisir le rapport affectif et notamment son lien avec les variables temporelles propres à l'individu et propres aux lieux. La structure du questionnaire a adopté celle dite du « sablier » (Fenneteau, 2007) en partant du général pour tendre vers le particulier en terminant par un retour comme une sorte de question conclusive faisant un point global sur le profil du répondant.

La première partie regroupe ainsi des questions relativement simples (connaissance des lieux, fréquence de passage, comportement etc.) auxquelles la personne peut apporter aisément des réponses sans trop de réflexion. Elles ont également l'avantage de rassurer l'enquêté s'il se montre sur ses gardes. La deuxième partie du questionnaire porte sur des

questions plus précises relatives à des ressentis et des impressions très personnelles qui ne se dévoilent pas d'emblée. Les enquêtés ont alors été invités à spécifier l'ancienneté de leurs connaissances de ces lieux, la fréquence à laquelle ils s'y rendent en indiquant le motif qui les a poussés la première fois à venir sur ces lieux ainsi que le motif qui les incite aujourd'hui à s'y rendre. Il leur est également proposé de noter la fonction que recouvrent, selon eux, ces lieux pouvant indiquer, par l'écart éventuel entre la fonction « objective » de ce lieu et celle qu'il lui accorde, un premier élément du type de rapport entretenu avec ces derniers. Pour enrichir ce point, il leur est en premier lieu proposé dans une question ouverte de décrire ces lieux avec leurs propres mots et ensuite de répondre à la même question avec cette fois une série d'adjectifs parmi lesquels il leur est demandé de choisir, en maintenant la possibilité d'en sélectionner plusieurs. La finalité de cette question doublée est d'établir une comparaison entre les adjectifs donnés de façon intuitive et ceux privilégiés dans la liste proposée ensuite. La sélection parmi plusieurs adjectifs évoquant un ressenti constitue une autre question qui permet aux interviewés qui sont souvent en difficulté pour exprimer leurs éprouvés affectifs d'avoir à disposition un éventail de propositions, ce qui a le mérite de les inciter à en donner d'autres qui ne seraient pas déjà mentionnés.

L'évaluation de l'évolution de leur relation affective entre un temps T0 - considéré comme le moment de la découverte du lieu - et un temps T1, admis pour désigner le moment de l'enquête, est soumise aux enquêtés sous la forme d'une échelle avec laquelle ils doivent préciser l'intensité de leur relation affective. Celle-ci est alors suggérée à deux reprises. La première demande à la personne d'évaluer sa première impression des lieux à partir de cette échelle graduée de -5 à +5 tandis que la seconde l'invite à évaluer sa relation affective au moment de l'enquête à l'aide d'une échelle identique du point de vue de la graduation. Est spécifié, pour guider les interviewés dans l'estimation de leur rapport affectif à ces lieux, l'éprouvé affectif correspondant aux échelons extrêmes, en passant par le 0 équivalent à l'indifférence (Cf. Annexes 3, questions 10 et 11). Pour la première impression des lieux le -5 correspond au rejet tandis que le +5 marque le coup de foudre. Sur l'échelle devant « mesurer » le rapport affectif actuel, le -5 est présenté comme un sentiment de lassitude et à l'opposé le +5 indique un sentiment d'attachement.

Une fois l'évaluation en deux temps distincts opérés, les interviewés sont amenés à réfléchir à l'évolution qu'ils ont indiqué précédemment, en précisant à l'aide des représentations graphiques des différents cas possibles, s'il s'agit d'une évolution exprimant un désengagement, une redécouverte, une lassitude ou un attachement. La situation où l'individu a par deux fois évalué négativement sa relation aux lieux est proposée sous le terme du désengagement tandis qu'une évaluation négative qui s'oriente avec le temps vers du positif à l'heure de l'enquête est qualifiée de redécouverte. Les évaluations positives qui restent positives sont nommées par le terme d'attachement progressif tandis que les évaluations positives de la première impression qui tendent aujourd'hui vers du négatif sont mentionnées par le terme de lassitude progressive. Il est proposé ensuite aux interviewés d'indiquer selon eux les paramètres qui ferait évoluer leurs relations à ces lieux. Cependant cette question qui enjoint à se projeter dans un futur plus ou moins proche s'est avérée très difficile pour la grande majorité des interviewés qui n'a alors pas répondu. La question suivante invitait les

enquêtés à choisir parmi plusieurs propositions celles qui évoquent le mieux le type de relation qu'ils entretiennent avec les lieux d'étude. Ces propositions suggéraient en réalité les états affectifs que nous situons aux extrémités de notre échelle du rapport affectif que sont le coup de foudre et le rejet possiblement ressenti à T0 et l'attachement et l'aversion exprimé à T1. Là encore, les personnes enquêtées qui généralement ne se sont jamais auto-questionnées sur leur manière d'entretenir tel ou tel type de relation aux lieux se sont trouvées embarrassées pour affirmer être dans l'un ou l'autre des cas de figure suggérés. Enfin la dernière question invite les interviewés à dire en cochant les cases -/+ ou indifférent, si les éléments proposés entrant dans la composition des quatre lieux, ne leur plaisent pas, leur plaisent ou au contraire les laissent indifférents. La finalité recherchée étant de pouvoir déterminer si le lieu a une quelconque influence ou non sur la relation affective qu'instaure l'individu.

A l'instar du questionnaire exploratoire, cette seconde vague d'interviewés avait également la possibilité d'inscrire ses coordonnées, approuvant ainsi son accord pour un entretien présenté comme une explication aux réponses instamment données dans le questionnaire. Ce sont finalement cinquante deux questionnaires qui ont été remplis, toujours en présence de l'enquêteur pour éviter tout découragement de la personne et surtout pour développer chez elle une certaine confiance l'incitant à poursuivre en divulguant volontairement un téléphone ou un courriel en vue d'une future entrevue. Le nombre de questionnaires distribués (52) n'est pas suffisamment important pour permettre d'envisager un traitement par la statistique. Il n'a d'ailleurs pas été pensé dans cette finalité mais bien dans celle de concevoir un second guide d'entretien conçu à partir d'hypothèses dégagées de son analyse. Cette dernière s'est donc faite en premier lieu par un traitement question par question pour faire ressortir des résultats propres à chaque sous-hypothèses qu'elles sous-tendaient. Cette technique d'analyse fait essentiellement ressortir des hypothèses corrélatives à l'influence des caractéristiques temporelles des lieux sur la nature et l'évolution du rapport affectif aux lieux.

Puis dans un second temps, afin de tendre vers la validation ou non de nos hypothèses de départ, l'influence des paramètres temporels de l'individu soit son âge et sa durée de résidence à Nantes ont constitués deux variables à partir desquelles le traitement des quatorze questions a été effectué. Le nombre d'interviewés entre chaque catégorie (avancée dans la vie et ancienneté de connaissance des lieux) n'étant pas identique, les chiffres obtenus pour telle ou telle réponse concernant chacune des questions ne pouvaient être exploitables dans leur forme brute. Il a été nécessaire au préalable de ramener toutes ces catégories à une base commune équivalente à 100 individus afin de pouvoir effectuer des comparaisons. Une fois les données converties sur la base de ce calcul⁷², nous étions en mesure d'interpréter ces résultats comme des hypothèses affinées à intégrer dans le second guide d'entretien. Cette procédure d'examen du questionnaire qui ne vise pas une exploitation statistique a donné lieu à la possibilité de formuler des hypothèses plus précises quant à l'influence des paramètres temporels des lieux et des caractéristiques temporelles des individus dans l'évolution de leur relation affective entretenue avec les lieux.

⁷² Etabli selon une règle de proportionnalité.

Les nouvelles hypothèses ainsi obtenues ont formé le second guide d'entretien (Cf. Annexe 4) établi pour conduire une série d'entretiens complémentaires dont l'objectif consiste en leur validation ou leur invalidation par le dévoilement des éléments d'explication et de justification avancés par les interviewés. Ce second questionnaire, quand bien même apporte-t-il des réponses quant à l'influence ou non des variables temporelles propres aux lieux ou aux individus dans l'évolution du rapport affectif, ne se suffit pas à lui-même pour déceler le rapport affectif. Il ne peut qu'aboutir, du moins pour cette recherche, à dévoiler les premières relations en fonction des variables sélectionnées (Cf. Chapitre 7). Ces relations entre les variables temporelles de l'individu et du lieu sont ainsi devenues la base de notre enquête complémentaire par entretien en tant qu'hypothèses formulées non pas sur des suppositions théoriques mais sur des données obtenues empiriquement, renforçant par là le poids de la démonstration qui en découle.

3.3.2. L'entretien : véritable maïeutique de l'affectif

Ainsi que l'indiquait Henri Lefebvre dans la préface de l'ouvrage, *L'habitat pavillonnaire*, dirigé par H. Raymond, « la façon d'habiter, le mode ou les modalités de l'habiter s'expriment dans le langage. Cette proposition est un truisme. De quoi parlerait-on ? Qu'exprimerait le langage si ce n'est la façon de vivre y compris l'habiter, dans une société donnée ? Il y a d'abord une fonction pratique, disons-nous, puis adjonction de significations et de sens » (Lefebvre, [1965] 2001: 10). Partageant ce positionnement méthodologique qui fait du langage non pas seulement un moyen de communication et considérant qu'au-delà de cette finalité première, il constitue, à l'instar de ce que A-F Hoyaux a mis en évidence, une manière pour l'être d'exprimer les significations de son monde quotidien ainsi que le sens que ces constructions signifiantes ont pour lui (Hoyaux, 2003). D'une certaine façon, le langage se présente tel un « système de systèmes » pour reprendre l'expression employée par H. Lefebvre qui ne peut être atteint selon ce sociologue qu'à l'aide d'entretiens non directifs, seule technique pouvant prétendre parvenir au plus profond de l'être. Néanmoins devant le caractère insaisissable de cette « profondeur » de l'être, l'auteur juge qu'il est préférable d'écarter cette technique d'enquête, ou du moins de la conserver en la complétant. Dans la lignée de ses travaux, nous avons également opté pour l'entretien mais dans sa version semi-directive en tant qu'outil autorisant après le questionnaire l'accès aux significations et sens conscientisés des relations affectives de l'individu envers les lieux, et en lui adjoignant des séquences d'observation directe.

Le premier guide d'entretien constitué à partir des réponses au questionnaire exploratoire avait pour objectif de réengager la conversation avec les interviewés en les invitant à se prononcer de nouveau sur ce qu'ils ont aimé ou non, aiment ou non, aimeraient ou non dans les quatre lieux d'étude ainsi que sur les intentions qui les animent quand ils les fréquentent. Le guide n'avait pas été conçu comme un outil figé que l'enquêteur devrait utiliser tout au long de l'enquête mais comme un outil hybride dans lequel l'enquêteur articule différentes questions. « Celles-ci ne sont pas formulées « pour » ou « comme si » elles allaient être posées à l'enquêté. La grille d'entretien est, par ailleurs, un outil évolutif dans lequel

certaines questions présentes en début d'enquête seront progressivement reléguées tandis que d'autres apparaîtront ou s'étofferont » (Barbot, 2010: 126).

L'objectif volontairement non avoué de ces entretiens exploratoires était de tester la parole des interviewés sur un point particulier que sont les évolutions et/ou changements éventuels qu'ils observent et/ou ressentent sur ces lieux. Le guide amenait les personnes à considérer les lieux à différentes échelles temporelles : d'un jour à l'autre de la semaine ou du week-end, d'une saison à une autre ou encore selon les diverses étapes de la vie qu'ils ont traversé et traverseront. L'intention du chercheur se situait dans la nécessité de savoir si les personnes sont capables, et dans quelle mesure, d'évoquer leur relation au(x) lieu(x) dans ces diverses perspectives temporelles. Les personnes étaient encouragées à entamer une réflexion sur leurs manières d'être et de faire avec les lieux, à ces différents moments ou époques de leur vie en considérant les différentes configurations que peuvent revêtir les lieux et surtout en expliquant ce que ces perspectives variées provoquent ou non comme changement dans la nature des relations entretenues. La finalité pour le chercheur consistait à pouvoir dégager suite à ces premières interviews, des tendances indicatives quant au rapport affectif des individus sur les quatre lieux d'étude en fonction de leur avancée dans la vie et de l'ancienneté de leur connaissance de ces lieux. De là, pouvaient être extraites des hypothèses à inclure dans le questionnaire complémentaire telles des pistes d'exploration à vérifier qui seraient ainsi confirmées ou non et possiblement expliquées au cours des entretiens complémentaires.

Prêter attention à ce qui peut faire partie d'un quotidien et donc de l'ordinaire voire d'une routine ou d'une habitude s'avère relativement souvent un retour réflexif sur soi que l'individu n'a semble-t-il pas coutume de faire. Cette forme d'auto-analyse s'effectue encore moins lorsqu'il s'agit pour l'individu de réfléchir aux significations de ses comportements ou ressentis, d'autant plus qu'il faut ensuite parvenir à les exprimer. Si toutefois il se montrait à même de mener cette introspection sur lui-même, il s'en trouvait généralement surpris et s'empressait alors d'en informer l'enquêteur lui indiquant son étonnement sur les évidences annoncées qu'il n'avait pourtant jamais perçues avant l'entretien. Et bien souvent cette révélation qu'il se faisait à lui-même en même temps qu'à l'enquêteur créait un climat encore plus propice à un dialogue moins convenu et plus empreint de sincérité. Car c'est bien là que s'installe toute la difficulté d'un entretien dont la finalité est de « faire dire » aux interviewés ce que bien souvent ils souhaitent garder en leur for intérieur parce que trop intime et trop engageant vis-à-vis d'un enquêteur, considéré comme un inconnu. Vu autrement, cet inconnu est celui qui ne peut émettre de jugement du fait qu'il n'a pas toutes les cartes en main et il devient alors plus aisé pour certains de s'épancher sur leurs pensées, émotions ou sentiments propres. C'est sans doute dans le passage d'un discours d'imagerie et d'ignorance, identifié par Chalas (2000) à un discours sur soi que réside la réussite d'un entretien. Ce basculement ne réussit que si la barrière presque infranchissable par la puissance des stéréotypes, des discours convenus, et des représentations collectives, qui sont autant de boucliers derrière lesquels se réfugie la personne, est surmontée.

Pour cela le rôle de l'enquêteur est primordial car il doit placer l'interviewé dans des conditions qui ne sous-tendent pas l'émission d'un quelconque jugement. Dépasser le « sacro-

saint » cadre de la soi-disant bonne réponse qui s'impose à quasiment tout individu sans cesse partagé entre la satisfaction à apporter à l'enquêteur et l'image qu'il doit donner de lui conforme au modèle social auquel il se dit appartenir. L'enquêteur doit faire preuve d'une écoute active et attentive par laquelle il est apte à suivre l'enquêté, c'est-à-dire à l'accompagner dans le déploiement de son récit et de ses opinions. Pour cela il peut recourir à différents types d'intervention que celles-ci se présentent comme des relances pour engager l'interviewé à s'expliquer davantage sur un point ou qu'elles prennent la forme de silence que la personne interrogée se sent obligée de combler. Il est même recommandé pour l'enquêteur « de courir le risque de laisser l'enquêté s'éloigner du sujet, digresser ; plutôt que de perdre en le recadrant trop hâtivement, des développements qui se seraient progressivement révélés pertinents » (Barbot, 2010). Bien évidemment, l'enquêteur est disposé à intervenir pour recentrer le discours lorsque la personne interrogée semble avoir dit ce qui lui tenait à cœur en l'invitant à réagir sur un autre thème de la grille d'entretien, en lui proposant de se prononcer par rapport à ce que d'autres interviewés ont dit. De manière générale, l'entretien peut donner l'impression à l'interviewé qu'il s'agit d'une discussion au cours de laquelle chacun émet son avis. Si l'enquêteur parvient à donner cette illusion, l'enquêté se montrera certainement plus en confiance. Pour cela, il dispose de différentes interventions pour rythmer l'entretien et ne pas donner l'impression à l'interviewé de faire un monologue. Ces variations maintiennent voire prolongent l'attention de l'enquêté sur un point qu'il semblait ne pas vouloir développer ou même conclure. Ces relances de l'enquêteur sont qualifiées de « répétition en écho » quand le chercheur qui mène l'entretien répète les derniers mots prononcés par la personne qu'il interroge. J. Barbot parle également de « reflet personnalisé » pour décrire l'intervention qui consiste, pour l'enquêteur, à reformuler ce qui a été dit, tout en engageant l'enquêté à développer plus précisément son propos. La technique de la « reformulation » des propos de l'interviewé constitue également un moyen efficace de réengager le discours à condition qu'elle réutilise les termes de l'enquêté au risque de mettre l'enquêteur dans une attitude de surplomb. Néanmoins, ainsi que le précise l'auteur (Barbot, 2010), l'enquêteur ne doit pas faire comme si ce vocabulaire était le sien, il doit s'y adapter mais ne pas l'adopter. Enfin « l'intervention en miroir » prend appui non plus sur les paroles de l'enquêté mais sur ces gestes, son comportement ou encore ses mimiques et permet de montrer à l'interviewé que l'enquêteur a perçu ses manifestations corporelles et comprend leurs significations. Il encourage ainsi l'enquêté à continuer en explicitant les émotions, les impressions, les ressentis etc. qui se présentent au moment où il relate tel ou tel événement.

Ces premiers entretiens ont eu des durées relatives à l'intensité de paroles des personnes allant de 30 min à 1h45 et ont tous fait l'objet d'une retranscription intégrale (Cf Annexes sur CD-ROM) avec pour objectif dans un premier temps de construire des représentations graphiques de l'évolution du rapport affectif de ces individus sur les quatre lieux considérés. Cette série initiale d'analyse donne à voir des tendances qu'il ne s'agit pas de considérer comme un résultat mais bien comme une façon de consolider l'élaboration du questionnaire complémentaire qui de ce fait est plus complet et pose d'ores et déjà des hypothèses plus précises quant aux corrélations entre les variables temporelles relatives aux individus et aux lieux. Puis ces entretiens exploratoires ont fait l'objet d'un approfondissement dans leur examen une fois la série d'entretien complémentaires effectuée.

Le recours à l'entretien complémentaire sert ensuite à contextualiser les résultats obtenus préalablement par le questionnaire et se présentent comme la possibilité d'interpréter des données déjà produites (Blanchet et Gotman, 2005). Les seconds entretiens ont alors débutés quand l'analyse des questionnaires, dirigée à partir des variables lieux et individus considérés essentiellement dans leurs caractéristiques temporelles, était aboutie et que des premières relations commençaient à s'esquisser. Celles-ci ne nous semblaient pas pouvoir être prises en compte comme de véritables résultats si nous n'obtenions pas les éléments de justification et d'explication qu'en donnent les interviewés. Il faut effectivement admettre que le questionnaire par sa configuration essentiellement en questions fermées contraind l'interview dans certaines réponses alors que souvent il aurait souhaité apporter des nuances. C'était le cas en particulier à propos de la question portant sur l'évaluation de la première impression des lieux en comparaison de celle exprimée au moment de l'enquête qui se faisait à partir d'une échelle allant de -5 à +5. Cette dernière n'était pas le « moyen » le plus adapté pour tous de s'exprimer et qui plus est, elle ne permettait pas non plus nécessairement à tous les enquêtés de bien s'y repérer et d'être certains que le chiffre annoncé soit bien une fidèle transcription de leur ressenti. Pour ces raisons qui pointent ici la difficulté d'exprimer un rapport affectif en répondant à des questions fermées et ainsi que nous l'avons déjà démontré dans une recherche précédente, il est indispensable d'avoir recours à l'entretien.

La seconde série a ainsi commencé avec des personnes qui avaient, en répondant au questionnaire complémentaire, accepté d'inscrire leurs coordonnées pour convenir d'une entrevue plus développée. Puis c'est par l'intermédiaire de ces personnes que nous sommes entrée en contact avec d'autres individus qui eux n'avaient par conséquent pas été soumis à l'étape précédente du questionnaire. Partant, ce sont encore deux sous-types d'interviews qui se dégagent au sein même de cette seconde catégorie. La première concerne les personnes ayant répondu au questionnaire puis ayant consenti à nous rencontrer en entretien au cours duquel elles nous ont donc essentiellement donné les « bonnes raisons », pour reprendre l'expression de Boudon, qu'elles ont de se comporter de telle ou telle manière avec et envers les lieux étudiés et les ont expliquées. Le second type d'entretien a consisté à interviewer des connaissances (amis, collègues, famille) des personnes précédemment interrogées. A l'inverse de la première série d'individus interrogés, ils ignoraient le sujet sur lequel ils allaient être interrogés et nous avons préféré le taire jusqu'à la clôture de l'entretien pour ne pas trop les influencer d'autant que ne nous pouvions pas avoir la certitude que les personnes par qui elles nous avaient été introduites ne les aient pas renseignées sur notre objet d'étude.

A l'issue de ces vingt-sept entretiens, nous souhaitons établir des typologies d'individus et de lieux sur la base de critères uniquement temporels. Le dessein poursuivi consiste à les confronter pour tenter de déterminer s'il existe des liens entre les deux et s'ils peuvent s'exprimer sous la forme de figures affectives idéales-typiques. La finalité ultime vers laquelle nous tendons est de parvenir à esquisser un modèle d'évolution du rapport affectif à partir du facteur temps.

3.3.3. L'observation directe ou la difficulté d'observer le rapport affectif

A certains objets de recherche ne semble pas pouvoir s'appliquer la méthode de l'observation et de prime abord on ne l'appliquerait pas à un questionnaire sur le rapport affectif en tant que donnée intime, intériorisée. Pourtant, l'observation nous est apparue un outil opportun à mettre en œuvre car il permet de s'emparer de la vie des lieux (Lévy et Thibault, 2004) et de comparer les « dire faire » obtenus par la parole aux faits réellement constatés. Cette technique permet également de compléter les deux autres déjà mises en œuvre et à partir desquelles nous ne pouvions prétendre avoir saisi la complexité des manières d'habiter affectivement les lieux qu'établissent les individus. Ainsi que le présente Henri Péretz, l'observation est une méthode qui intervient en complément des méthodes plus traditionnelles que sont le questionnaire et l'entretien, il l'évoque en ces termes « D'une façon générale, le questionnaire suscite des réponses verbales constituant des opinions ou restituant des actes ; l'observation directe présente ces actes » (Péretz, 1998: 12). Nous rejoignons là encore les considérations méthodologiques établies par H. Lefebvre qui considère que « Seule la confrontation entre les données sensibles, telles que le perçoit le sociologue et telles qu'il cherche à les saisir comme ensemble, d'une part, et d'autre part les lieux, les temps et les choses perçues par les intéressés, permet une connaissance » (Lefebvre, [1965] 2001: 14). Ce qu'il faut retenir de ce propos est qu'il y a toujours plusieurs sous-systèmes en interaction que sont les mots, les choses et les comportements et que le décryptage de l'un renseigne sur l'autre et inversement. Ainsi, certaines locutions verbales se retrouvent dans l'analyse des comportements et réciproquement.

L'observation directe donne accès aux pratiques spatiales qui s'y déploient essentiellement par le geste et éventuellement par la parole si toutefois le chercheur n'est pas éloigné des sujets et réussit à saisir la vitesse de l'élocution. Et ces pratiques spatiales nous intéressent doublement. D'une part parce qu'elles se déroulent dans et en fonction d'un lieu en particulier et nous souhaitons mettre en lumière la façon dont ce lien entre type des pratiques et une configuration du lieu exprime la nature du rapport affectif développé. D'autre part, cette technique d'enquête livre un apport supplémentaire par rapport à l'entretien qui active la parole et l'oriente vers l'expression d'affects tandis que le questionnaire dénombre et pose en comparaison des attitudes. L'observation touche au rapport que les enquêtés développent avec le monde et qu'ils traduisent dans leurs pratiques spatiales. « Elles en sont une sorte d'actualisation » (Arborio et Fournier, 1999: 81).

Il a été fait appel à ce qu'Henri Péretz nomme l'observation systématique au sens où elle se répète et n'est pas, à l'inverse de l'observation ponctuelle, un exercice qui consiste à ne se rendre sur les lieux qu'une ou deux fois pour repérage par exemple. Cette situation d'observation demande une présence de l'enquêteur sur les lieux d'observation sans que celle-ci ne modifie le déroulement ordinaire des actions, en s'astreignant à adopter un comportement qui n'entre pas en contradiction avec le milieu d'observation (Péretz, 1998). Les séquences d'observation ont eu lieu à différentes heures et différents jours de la semaine, du week-end et des vacances scolaires et en faisant varier les saisons de l'année pour éviter le particularisme et parvenir à une sorte de généralisation de moments « typiques » caractérisée

par une ambiance et des comportements. « Le but est d'éviter ainsi le risque de tenir pour ordinaire ce qui est exceptionnel, pour uniforme ce qui est accidenté, pour aléatoire ce qui présente une périodicité ». (Arborio et Fournier, 1999: 31). « Il s'agit donc d'une forme d'observation avec recours au chercheur comme instrument d'observation, qu'il faut distinguer du chercheur analyseur, exploitant, interprétant les données qui ont été recueillies avec cet instrument » (Arborio et Fournier, 1999: 60).

L'observateur a pour tâche de recueillir toutes les composantes de la vie sociale qui s'offre à sa perception en prêtant attention aux actes et aux gestes qui produisent les actions, en écoutant si possible les échanges verbaux et en inventoriant les objets présents dont s'entourent et que mobilisent ou non les individus observés (Péretz, 1998). Quelques précautions sont de mise comme la recherche de point d'observation divers pour faire varier la réalité qui s'offre aux sens tout en prenant garde dans l'écriture du carnet de bord de ne pas s'impliquer personnellement. Au départ, l'observateur adopte d'abord une place d'où il a une vue générale des lieux et une fois l'observation bien engagée et que le processus de familiarisation est enclenché, il cherche les positions d'où il voit les différentes composantes de la situation (Péretz, 1998).

Ce faisant, le chercheur observateur est en mesure de saisir la diversité des situations. De plus, en suivant ces règles propres à la pratique de l'observation directe, la subjectivité peut ainsi être en partie contrôlée et conférer une certaine scientificité à cette méthode. Néanmoins, elle ne peut et ne doit pas ôter toute sa subjectivité au chercheur car c'est bien elle qui est sollicitée via les cinq sens mis en éveil lors des phases d'observation. Ce n'est qu'en passant par sa sensibilité que sont dévoilées des ambiances agréables ou non. Les notes du carnet de bord ont ainsi été consignées dans un style d'écriture se revendiquant de l'ouvrage *Tentatives d'épuisement d'un lieu parisien* de Georges Pérec avec cette volonté de voir, notamment ce que l'on n'a pas l'habitude de voir « ce que l'on ne note généralement pas, ce qui ne se remarque pas, ce qui n'a pas d'importance : ce qui se passe quand il ne se passe rien, sinon du temps, des gens, des voitures et des nuages » (Pérec, 1995: 12).

L'intention est de tout noter alors même qu'au début l'impression qui domine est celle de ne rien voir tant la préoccupation est focalisée dans l'attention portée au respect des règles d'une observation scientifiquement parlante. H.S Becker évoque cette situation étrange dans laquelle se trouve l'observateur lorsque la banalité des choses qui se déroulent devant lui l'amène à penser que le monde observé ne « dit » ou ne « donne » rien (Becker, 2002). En réalité « il se passe toujours quelque chose ; simplement cela ne nous semble pas toujours digne d'attention » (Becker, 2002: 161). C'est en cela que des observations menées telles que les avait instituées G. Pérec permettent de voir qu'il se passe des choses quand *a priori* il ne se passe rien. La rigueur d'une prise de vue quasi systématique pour pouvoir justifier d'une trace visuelle de ce qui est avancé par écrit est une condition supplémentaire pour mener à bien ces séquences d'observation. Ces photographies ont pour finalité de compléter les notes du carnet d'observation en tant qu'elles permettent grâce à la légende qui les accompagne systématiquement de renseigner sur le contexte ou la situation qu'elles illustrent. Ces clichés

indiquent la multiplicité des situations auxquelles l'observateur a été confronté et la signification qu'il leur accorde (Péretz, 1998).

Puis, au gré des séquences d'observation, l'œil du chercheur devient averti et développerait naturellement une tendance à chercher de façon active ce qu'il y a à voir car il s'en est fait une certaine idée au cours de ces présences précédentes sur le site. Ce risque lié au sentiment de familiarité qui s'installe peut amener le chercheur à considérer comme allant de soi quelques phénomènes, lesquels seraient considérés tout autrement par un observateur extérieur. Arborio et Fournier conseille alors de toujours « garder à l'esprit ce qu'on s'attendait à observer en arrivant sur le terrain. Le consigner dans un inventaire avant enquête fournit une objectivation de ses propres préjugés utile à l'analyse ultérieure de son rapport à l'objet » (Arborio et Fournier, 1999: 63-64). Cette forme de recul sur sa manière de procéder, d'auto-analyse de ses propres notations de terrain prévient, selon A. Farge dont les propos sont rapportés par A-M Arborio et P. Fournier, du risque pour le chercheur « de n'être attiré que par ce qui peut conforter ses hypothèses décidées à l'avance » (1999 : 64). L'observateur est, selon Florence Weber, le mieux placé pour contrôler sa subjectivité et l'auteure se montre convaincue que le chercheur doit s'auto-analyser contre un deuxième risque, celui de se laisser influencer par ses propres préjugés et conseille pour cela de raviver sa propre histoire personnelle pour comprendre ses sources d'interprétation (Weber, 1989). Au cours de cette recherche, nous nous sommes cantonnée à cette rigueur dans la mesure du possible, en nous questionnant sans cesse sur la tonalité des notes de terrain eu égard à nos propres appréciations et sentiments, pour être en mesure de savoir les analyser sans prétendre les éviter (Chauvin et Jounin, 2010). La prise de notes se fait sans chercher à être dissimulée étant donné que notre présence sur ces lieux publics ou ouverts au public est tout à fait légitime et que par conséquent nous ne risquons pas trop de modifier la situation sociale. Les carnets de terrain se constituent avec les notes qui se suivent sans cohérence et souvent de façon très répétitive jusqu'à parvenir à la saturation du terrain autrement dit au point où l'enquêteur n'apprend plus rien de ces nouvelles données (Chauvin et Jounin, 2010).

Les écrits de terrain ont tous été recopiés du carnet de bord pour en faire un document informatif dans l'intention de pouvoir les relier ensuite aux photographies afin de constituer une sorte d'album confrontant prises de vue et commentaires sur le lieu (Cf. Annexe 6). Toutefois nous ne reprenons pas toutes les annotations de terrain mais procédons à un choix pour sélectionner les fragments les plus significatifs au regard des photos qu'ils viennent illustrer. Cette technique d'analyse inspirée de « la traversée polyglotte » de Jean-Paul Thibaud et de la mise en scène théâtrale de Cintia Okamura est réitérée pour chacun des quatre terrains d'étude et a pour finalité première de souligner la configuration sensible du lieu en question tout en dévoilant ses changements au cours du temps (Okamura, 2011; Thibaud, 2008b). Sont ainsi mises en évidence les fonctions principales accordées à ces lieux aisément comparables à leurs physionomie/configuration et autorise à comparer formes des lieux et pratiques spatiales et à y déceler ou non un certain déterminisme.

Conclusion de chapitre

S'il est admis que le choix des terrains d'étude et l'élaboration d'une méthode pour les appréhender n'obtiendra jamais une approbation irrévocable, il convient, et c'est ce sur quoi nous nous sommes focalisée, de démontrer leur légitimité à être partie intégrante de cette sélection sans avoir la prétention d'affirmer que ces choix étaient les seules possibles. Aussi, les quatre lieux ont été choisis parce qu'ils répondaient aux critères d'une diversité temporelle relative à leurs conceptions et à leurs morphologies actuelles que nous nous étions préalablement fixés, tout comme une autre sélection de lieux auraient pu également en témoigner. Autrement dit, nous ne saurions attester que le passage Pommeraye, la place du Commerce, les neufs des anciens chantiers navals Dubigeon et le Hangar à bananes constituent ensemble l'échantillon parfait de lieux puisque de toute évidence celui-ci n'existe pas. Nous pouvons néanmoins affirmer que celui que nous avons obtenu nous a permis, par les différents contextes offerts, d'enquêter sur la nature et l'évolution du rapport affectif. Et c'est finalement dans cette phase du choix des techniques à mobiliser que la difficulté s'est manifestée avec une acuité plus aigüe puisqu'il s'agissait d'« inventer » une méthodologie propre à la captation de notre objet de recherche qui, par définition, renvoie à une donnée subjective, à connotation très intime.

En mesurant la propension de certaines techniques d'enquêtes (entretiens semi-directifs, carte mentale, observation, parcours commentés et réactivation de l'entretien), nous avons pu, au cours d'une précédente recherche, mettre en évidence la disposition de chacune à atteindre le rapport affectif des individus. De cette analyse comparée est non seulement ressortie une meilleure connaissance des registres affectifs (cf. chapitre.3) (les données représentationnelles, les données comportementales, les repères spatio-temporelles et les affects) mais aussi un guide pour construire une méthodologie adaptée à l'objet qui nous préoccupe. C'est effectivement ainsi que nous avons pris conscience des « qualités » inhérentes de ces techniques et notamment de l'intérêt de leurs combinaisons et de leurs réitérations. Ce travail empirique nous a conduit à établir deux séries d'hypothèses et à mettre en œuvre à la suite de celles-ci l'association de techniques (Cf. Tableau 2, p.305) qui nous semblait la plus apte à décrypter tant la nature du rapport affectif entretenu par les individus envers ces lieux que ses évolutions réelles ou éventuelles. L'entretien et le questionnaire sont ainsi apparus comme les plus pertinents puisqu'ils nous permettaient en les mobilisant l'un à la suite de l'autre et inversement d'affiner toujours plus nos résultats d'autant qu'ils étaient complétés par des phases d'observation directe apportant au-delà de l'énoncé de pratiques et de leurs justifications une vérification des modes d'habiter adoptés sur nos différents terrains. Nous continuerons alors la dernière partie de cette thèse en décrivant dans le chapitre suivant la démarche que nous avons adoptée afin d'établir un retour sur notre méthodologie. Nous soulignerons l'imbrication de cette dernière avec notre méthode en expliquant la manière dont nous avons procédé pour analyser le matériau produit par chaque technique afin de tendre progressivement vers la réponse à notre questionnement.

La formalisation du matériau brut se fera par la présentation de descriptions sensibles de lieux, de production de cartes comportementales obtenues grâce aux observations et enfin par la présentation de tendances d'évolutions du rapport affectif sous la forme de figures idéales-typiques (Cf. Chapitre 8).

Conclusion deuxième partie :

De l'intérêt de considérer l'influence de la dimension temporelle dans l'évolution du rapport affectif de l'individu au lieu

Notre analyse du rapport affectif de l'individu au lieu a pour intention, ainsi que nous venons de l'évoquer dans cette partie, de le considérer dans une dimension temporelle en tant que celle-ci s'applique tant au lieu qu'à l'individu. Déjà dans la partie précédente (Cf. chapitre 3) et grâce au travail de thèse de B. Feildel, nous avons inscrit notre recherche dans la continuité directe de ses résultats lesquels annonçaient la dimension éminemment temporelle du rapport affectif à l'espace. Il s'agissait ensuite de faire ressortir l'intérêt de se focaliser précisément sur les temporalités individuelles et urbaines dans la complexité de leurs interactions en ce qu'elles participent de la constitution de liens affectifs de nature différente.

En nous référant aux théories philosophiques et physiques en ce qu'elles se sont consacrées à tenter de définir le temps (Cf. Chapitre 4), nous en sommes arrivées à la conclusion que ce concept n'admet pas de consensus et tend même à générer des apories quant il faut le caractériser. Les fréquents paradoxes que nous avons pu relever sont le plus souvent liés à des perceptions différentes du temps par les individus selon leur culture de référence ou leur conscience plus ou moins prononcée de la succession des événements. Nous avons ainsi choisi d'insister sur les divergences qui se font jour entre les temporalités propres à l'individu habitant et usager des espaces publics et celles de l'individu concepteur de ces espaces. Les premiers se projettent dans des temporalités plus courtes que celles des concepteurs qui réfléchissent à plus long terme. Les rythmes du quotidien pour les uns ne correspondent pas aux exigences de prévision à long terme des urbanistes. Comment est-il alors possible de faire coïncider des perceptions temporelles *a priori* quasiment opposées pour que la conception des espaces urbains soit en cohérence avec les attentes de ses usagers ?

C'est la volonté d'apporter des éléments de réponse à cette question qui nous a poussée à confronter les temporalités de conception aux temporalités de l'usage dans l'intention de comprendre comment certaines interactions se concluent par une relation d'ordre positive, négative ou neutre. Au-delà de mettre en évidence ces interactions et le type de relations auxquelles elles donnent lieu (Cf. chapitre 8), nous souhaitons amorcer le débat à propos d'une réflexion sur la prise en compte de ces diverses temporalités individuelles dans la pensée urbanistique. En soulignant que le temps se présente tel un matériau essentiel à la fabrique de la ville, nous avons voulu chercher les moyens de le considérer en faisant notamment référence aux approches chronotopiques proposées par certains chercheurs et urbanistes (Charbonneau, 2001; Gwiazdzinski, 2009; Masbouni, 2001) pour concilier les temps humains et les temps urbains et tendre vers une appropriation plus positive des divers espaces de la ville.

En reconnaissant ainsi que le temps est une donnée élaborée par l'homme dont les individus prennent conscience au cours notamment de leurs pratiques spatiales, nous souhaitons mettre en évidence la manière dont les ruses et tactiques qu'ils déploient renseignent sur leurs temporalités en tant que celles-ci sont fonction d'un parcours de vie, de modes de pratiques des espaces (objectif, fréquence, durée, etc.). Ce faisant, nous signifions que le temps est tout autant un concept mobilisable pour faire le projet qu'il est le principal élément caractérisant le vécu socio-spatial des individus. Ainsi l'analyse des « arts de faire », des usages de l'espace et du temps par les individus est à appréhender aux regards des temporalités historiques urbanistiques et de la dynamique quotidienne que renferment les lieux urbains.

Nous ne pouvions donc faire l'impasse d'une réflexion quant à la possible reconnaissance de l'échelle individuelle dans la pratique urbanistique en précisant que les faits sociaux sont avant tout produits par les individus dans leurs actions et interactions (Cf. Chapitre 5). Même si cela commence à devenir une réalité de plus en plus prégnante avec notamment les divers modes de participation habitante à la démarche de projet, c'est principalement la sociologie qui semble avoir fait montre des plus grandes avancées à ce sujet. Nous avons ainsi insisté sur l'évolution des courants théoriques en montrant que la classique opposition holisme/individualisme méthodologique est aujourd'hui caduque et que ce sont les individus dans leur relation avec la société qu'il convient d'analyser et surtout de comprendre en adoptant un positionnement compréhensif. En reconnaissant à l'individu une identité et une intériorité individuelles, nous avons porté l'attention sur les principaux processus à l'œuvre, l'individuation et la subjectivation en ce qu'ils autorisent l'individu à s'affirmer en tant qu'individu qui se « construit » lui-même dans ses rapports socio-spatiaux. Ces expériences de lieux recouvrent une importance notoire puisqu'elles font apparaître un individu pluriel qui pratique de nombreux lieux et est par conséquent confronté à des logiques de multi-appartenances selon les sociabilités qui l'accompagnent. L'individu, dans cette société qualifiée d'hypermoderne, se façonne lui-même dans son rapport envers la multiplicité d'espaces auxquels il est confronté. Les processus d'appropriation individuelle de l'espace se révèlent intéressants à analyser pour comprendre comment ce réseau de pratiques et d'appartenance contribue à établir sa relation affective à l'espace puisque notre objectif est de mettre en évidence les potentialités des lieux à la provoquer.

Nos choix de terrains se sont donc inscrits dans l'intention d'analyser l'importance des temporalités différentes qu'ils reflètent sur les formes d'appropriation affective qui en découlent (Cf. Chapitre 6). Les quatre lieux de notre sélection obéissent ainsi à une dichotomie temporelle entre des lieux correspondant à une période urbanistique ancienne (Le passage Pommeraye et la place du Commerce) qu'est la construction du centre historique de Nantes et des lieux qui, même s'ils existaient déjà sous une autre forme et dans une autre fonction, sont aujourd'hui attribués à une nouvelle phase de l'urbanisme nantais qui consiste à réhabiliter l'« île de Nantes » (Le Hangar à bananes et les nefs des anciens chantiers navals). Notre méthode d'enquête se devait également de pouvoir faire ressortir la dimension temporelle inhérente aux individus et des aux lors des processus d'évolution du rapport affectif. Partant des résultats d'une recherche précédemment menée, les techniques mobilisées sont choisies en fonction de leur disposition à dévoiler un ou plusieurs types de données relatives au rapport

affectif de l'individu au lieu. Ce sont ainsi l'entretien, le questionnaire et l'observation directe qui furent retenus puisque chacune de ces techniques selon le moment de son utilisation a su nous faire progresser dans la mise en évidence du rôle plus ou moins important du lieu et/ou de l'individu dans l'évolution d'une relation affective tout autant qu'elles ont permis de constater les changements liés au passage du temps.

La partie suivante (troisième partie) nous permettra de présenter l'articulation de notre démarche et des résultats auxquels nous aboutissions en présentant notamment les différentes phases qui jalonnèrent notre investigation empirique (Cf. Chapitre 7). En justifiant l'usage de telle ou telle technique en amont ou en aval de telle ou telle autre pour obtenir tel ou tel type de résultat, nous retracerons tout en les explicitant les procédés utilisés ainsi que les traitements envisagés afin de clarifier la compréhension des résultats annoncés au chapitre 8. Les trois phases : exploratoire, de déconstruction et de reconstruction qui constituent les contours de notre méthodologie nous ont ainsi donné la possibilité de valider nos deux hypothèses de départ quant à l'existence d'une dynamique temporelle dans l'établissement d'une relation affective entre un individu et un lieu et en soulignant l'influence plus nette de l'individu dans le processus de construction et d'évolution du rapport affectif. Ce sont notamment l'élaboration de tendances d'évolution du rapport affectif en fonction de typologies de lieux et d'individus (Cf. Chapitre 8) qui permettent de faire ressortir des figures idéales-typiques considérées comme la traduction du lien affectif entre l'individu et le lieu. Les cartes comportementales, par la mise en évidence des prises affectives desquelles se saisit l'individu ont néanmoins marqué le rôle du lieu dans ce processus même s'il est de moindre importance. Ces prises sont confirmées à l'issue des entretiens et nous permettent de proposer des points d'accroche du lieu en fonction de leur historicité ou urbanité en tant qu'ils représentent les leviers sur lesquels s'appuient les individus pour construire une relation affective positive.

TROISIEME PARTIE :
L'INFLUENCE DES TEMPORALITES
URBAINES ET INDIVIDUELLES DANS
L'EVOLUTION DU RAPPORT AFFECTIF

Introduction de la troisième partie

L'objet de notre recherche a été préalablement défini dans la première partie de cette thèse comme une dimension de l'habiter tout autant qu'il en est une facette révélatrice. La deuxième partie a ensuite été consacrée à déterminer la problématique qui nous occupe, soit la vérification de l'influence de la dimension temporelle, considérée pour l'individu comme pour le lieu, dans l'évolution du rapport affectif. Et puisque le choix des terrains et sa justification, tout autant que les modes d'appréhension du rapport affectif des individus, sont intrinsèquement liés à notre questionnement, cette partie a également abordé la présentation des terrains et de la méthode développée pour capter le rapport affectif. Le propos de la partie suivante sera donc de décrire notre démarche d'investigation empirique afin de replacer dans leur contexte d'énonciation les conditions d'évolution du rapport affectif.

L'investigation empirique menée auprès des habitants de la ville de Nantes et portant sur quatre espaces publics ou ouverts au public a permis d'appréhender, grâce aux différents niveaux d'analyse rendus possible par la diversité des techniques mobilisées, les multiples manières par lesquelles les individus tissent une relation affective envers les lieux qu'ils pratiquent. Pour en rendre compte, nous présenterons la démarche que nous avons développée, structurée en trois phases reliées les unes aux autres en ce qu'elles constituent des étapes dans l'avancée vers la réponse à notre questionnement (Cf. Chapitre 7). Ce faisant, nous retracerons en premier lieu, la phase exploratoire de l'enquête qui mêle questionnaire et entretien dont les objectifs sont respectivement d'appréhender les manières de faire des individus avec les lieux et d'en comprendre les significations. Et, au-delà de connaître les éléments d'explication de la construction des mondes de l'habitant, le questionnaire permet de constituer un échantillon d'enquête pour interviewer des personnes ensuite en entretiens, ces derniers nous donnant alors l'occasion de formuler des hypothèses sur la façon dont s'élaborent ces relations affectives entre l'individu et le lieu. Partant, nous entrerons dans la seconde phase, nommée phase de déconstruction pour laquelle un second questionnaire est conçu et analysé en distinguant ce qui relève du lieu de ce qui relève de l'individu dans la constitution de la relation qui s'instaure entre ces deux entités. L'objectif est alors de parvenir à établir les premiers liens entre les temporalités de l'individu et celles du lieu dans la construction d'une relation affective. Enfin, nous terminerons par la phase de reconstruction au cours de laquelle les entretiens sont analysés de façon transversale afin d'élaborer des typologies de lieux et d'individus qu'il s'agira par la suite de confronter (Cf. Chapitre 8). De même, les observations font l'objet d'une recomposition pour en faire ressortir différents moments de la vie du lieu traduisant les liens qui s'instaurent entre un élément physique du lieu et l'individu. L'objectif recherché est alors la conception de cartes comportementales pour mettre en évidence les prises affectives des lieux sur lesquelles s'appuient les individus pour instaurer leur relation au lieu.

Le chapitre 8 sera ainsi en mesure d'éclairer plus finement sur l'influence des dimensions temporelles urbaines et/ou individuelles dans l'évolution d'un lien affectif envers les lieux habités par l'individu. Nous nous efforcerons dans un premier temps de retraduire l'atmosphère qui règne sur chacun des lieux en retraçant leur ambiance spécifique avant de mettre en évidence le système de prises affectives auxquelles nous donnent accès les cartes comportementales en dévoilant les spatialités individuelles. Puis dans un second temps, nous nous attarderons à présenter les quatre tendances d'évolution du rapport affectif construites par les croisements opérés entre les deux typologies de lieux et les deux typologies individuelles en ce qu'elles insistent sur la part notoire de l'influence de l'individu en rapport de celles du lieu. Le bilan de l'analyse de ces tendances validera nos hypothèses de départ quant à l'influence particulière de la dimension temporelle dans la construction d'une relation affective d'un individu envers un lieu. Seront ainsi confirmés les liens qui se créent entre les temporalités individuelles et celles du lieu, tout en insistant sur le rôle primordial de l'individu. Les temporalités du lieu détiennent néanmoins une influence en ce qu'elles se constituent sous la forme de potentiel affectif dont peut se saisir ou non l'individu selon ses propres attentes.

Chapitre 7. DEMARCHE METHODOLOGIQUE OU DE L'INTRICATION DE LA DEMARCHE ET DES RESULTATS

Précédemment, nous avons exposé et justifié le choix de notre méthode. A présent, nous souhaitons présenter la démarche pour laquelle nous avons opté car c'est de l'imbrication de la méthode et de la démarche que dépend le champ de validité de nos résultats. En effet, nous obtenons tel ou tel type de résultat parce que nous avons mis en œuvre telle ou telle technique d'enquête dans l'intention d'y parvenir. Et ces résultats, selon la configuration qu'ils prennent influencent la manière dont nous procédons à la mise en œuvre de la technique d'enquête suivante et aux traitements envisagés. La démarche se présente tel un processus dynamique dans lequel le choix d'une technique d'enquête s'effectue selon le type de résultats escomptés et ces derniers selon la manière dont ils se déclinent influencent alors la portée de la technique suivante tant dans son mode de passation que de traitements des données obtenues et ainsi de suite. Les résultats partiels concrétisent ainsi la phase suivante, qui dans la méthode était prévue mais dont le corps même n'était pas précisé. Ainsi la démarche se différencie bien de la méthode en ce qu'elle indique le déroulement, le phasage de l'application des techniques d'enquête mobilisées pour cette méthode. Cependant, l'on ne peut nier qu'elles sont très imbriquées : les techniques mobilisées pour l'enquête influençant nécessairement la démarche qui s'en suit tout autant que la démarche influe sur la manière dont les techniques sont mises en œuvre et dont les résultats sont analysés.

Dans ce chapitre 7, nous expliquerons le procédé utilisé pour analyser la phase exploratoire de passation tant des questionnaires que des entretiens semi-directifs. L'objectif de cette première étape est de mettre en évidence des pistes à explorer au cours des phases complémentaires. Au terme du traitement des réponses données par les deux techniques d'enquête, nous représentons graphiquement des tendances par lieux d'enquête. Il s'agit effectivement de faire ressortir l'évolution du rapport affectif de chaque individu interrogé envers les quatre lieux d'étude afin de pouvoir proposer des prémices de liens entre les caractéristiques individuelles et la nature et l'évolution du rapport affectif. Cela se traduit concrètement par la formulation de sous-hypothèses, lesquelles nous permettent d'aborder la suite.

Deuxièmement, nous présenterons la phase de « déconstruction », laquelle envisage de traiter le questionnaire en considérant séparément les deux variables (lieu et individu). Par la structure volontairement donnée au questionnaire complémentaire, les réponses fournies par les individus à chaque question sont déjà formulées, sans recours par la suite à un traitement supplémentaire, en fonction du lieu. Ensuite, l'étape suivante de l'analyse revient à examiner le contenu des réponses aux questions au regard des caractéristiques d'ordre individuel qui nous intéressent (avancée dans la vie et ancienneté de connaissance des lieux). Autrement dit, le traitement du questionnaire offre trois types de résultats en fonction : des quatre lieux, de l'avancée dans la vie de l'individu et de la durée de vie à Nantes de la personne enquêtée. Ces

thématiques d'analyse ont pour finalité d'identifier les premières relations entre les caractéristiques de l'individu et celles du lieu dans la construction du rapport affectif.

Celles-là servent à élaborer un guide d'entretien grâce auquel on peut faire aborder par l'interviewé ces liens aux différents lieux d'étude. A cela s'ajoute le relevé d'extraits de moments d'observation similaires par déconstruction des notes des carnets de terrain pour faire ressortir des types de pratiques spatiales.

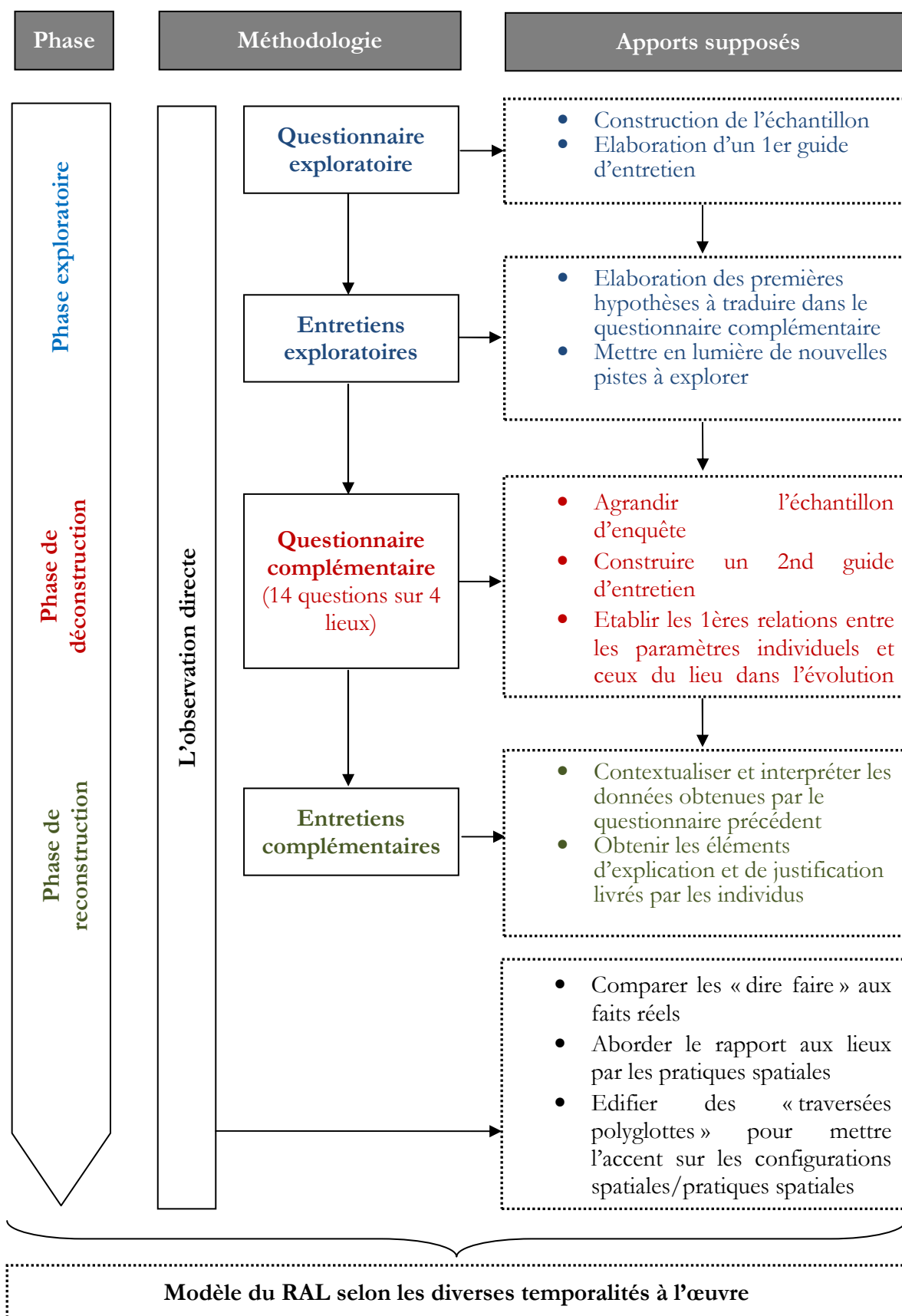
Troisièmement, la phase de « reconstruction » des entretiens complémentaires s'opère par la mise en cohérence des caractéristiques temporelles individuelles et des paramètres temporels des lieux en confrontant leurs deux typologies respectives. Les typologies afférentes aux individus sont élaborées, l'une pour traduire l'avancée dans la vie de l'individu et l'autre pour exprimer l'ancienneté de sa connaissance des différents lieux. Pour les deux typologies de lieux, il s'agit avec la première de mettre en évidence des durées d'existence des lieux et dans la seconde des modes de pratiques de ces lieux. De cette façon, par une analyse transversale des entretiens, ceux-ci sont reconstruits selon les redondances observées en rapport avec l'une ou l'autre des typologies ou plusieurs d'entre elles et permettent d'aboutir à la construction de figures idéales-typiques. Ces figures du lien affectif obtenues lors de la dernière phase d'analyse qu'est la formalisation des résultats sont construites selon la méthode d'Yves Chalas (2000) et augurent de la possibilité de mieux connaître la manière dont évolue la nature du rapport affectif et de savoir notamment si c'est davantage l'ensemble de facteurs liés au lieu ou l'individu par ses propres caractéristiques qui influe le plus. A cela s'ajoute la « reconstruction » des moments d'observation (mis en place tout au long de l'investigation empirique) par assemblage d'extraits et de prises de vue correspondantes, en référence à ce que Jean-Paul Thibaud nomme « les traversées polyglottes » (Thibaud, 2008b) lorsqu'il confronte plusieurs parcours commentés pour faire ressortir leurs ressemblances. L'objectif poursuivi est dans ce cas, comme précédemment annoncé (Cf. chapitre.6), de compléter les résultats obtenus par la parole aux faits observables, effectivement observés ou non et répertoriés au sein de type de pratiques.

Ces trois phases (Cf. Tableau 3, p 331) annoncent ainsi différents types de résultats qui seront formalisés au cours du prochain chapitre (Cf. chapitre 8).

Tableau 3 : Le phasage de la démarche méthodologique

Référence dans le corps du texte	Phase d'analyse	Méthode d'enquête	Méthode d'analyse	Résultats
Chapitre 7 : Section 1	Exploratoire	Questionnaire exploratoire Entretien exploratoire	Représentations graphiques Tableaux de citations	Formulation de sous-hypothèses : <ul style="list-style-type: none"> • En fonction des lieux • En fonction des individus
Chapitre 7 : Section 2	Déconstruction	Questionnaire	Analyse en fonction de la variable lieu Analyse en fonction de la variable individu	Premiers résultats sur l'influence de la variable lieu ou individu sur la nature et l'évolution de la relation affective
Chapitre 7 : Section 3	Reconstruction	Entretien	Découpe transversale des entretiens Recomposition des observations	Elaboration de deux typologies de lieux Elaboration de deux typologies d'individus Construction de cartes comportementales
Chapitre 8	Formalisation des résultats	Vérification des hypothèses	Construction de figures idéales-typiques à la croisées des temporalités du lieu et de l'individu	Tendances d'évolution du rapport affectif par croisements des typologies Constat de l'influence plus marquée de la variable individu par rapport à la variable lieu

Figure 15 : Imbrication de la démarche et de la méthode



Section 1. **La phase exploratoire d'enquête vers la formulation de sous-hypothèses**

La première phase que nous avons choisie de nommer exploratoire a pour objectif de constituer un échantillon d'individus à interroger et d'identifier les paramètres liés à l'évolution du rapport affectif. L'échantillon souhaité doit répondre à une diversité d'âge et de durée de connaissance des lieux d'enquêtes afin d'émettre une première appréhension de la façon dont ces caractéristiques individuelles entrent ou non en considération dans l'établissement d'une relation affective des personnes envers ces lieux qu'elles pratiquent. La phase exploratoire se compose ainsi de deux étapes, elle propose tout d'abord de réaliser de courts questionnaires à réponses fermées dans l'intention d'obtenir les coordonnées de personnes à interroger en entretiens par la suite. Ces questionnaires servent également de base à la construction d'une grille d'entretien. Les questionnaires ne sont pas analysés au-delà de la manière dont les questions qu'ils renferment peuvent être réutilisées en entretiens semi-directifs, c'est-à-dire que nous ne cherchons pas à cette étape de l'investigation à mettre en évidence d'éventuelles corrélations. En revanche, à partir des entretiens exploratoires sont ressortis des extraits de discours relevant d'un même lieu afin de mettre en évidence des similitudes ou des différences d'éprouvés affectifs par lieu. Le recours à une représentation graphique par lieu dans laquelle est visible l'évolution du rapport affectif de chaque individu envers chacun des terrains d'étude permet d'aboutir à des premiers résultats. D'emblée on peut noter que les lieux se révèlent avoir une influence dans le processus d'évolution du rapport affectif puisque deux types de lieux ressortent nettement comme étant différemment appréciés. A partir de ces éléments issus d'une phase exploratoire sont élaborées des sous-hypothèses que les phases suivantes devront valider ou non.

1.1. **Du questionnaire exploratoire à l'entretien exploratoire**

La passation des questionnaires à dimension exploratoire n'a pas pour objectif premier d'obtenir des réponses relatives à notre questionnement mais principalement de commencer par tester que les questions sont compréhensibles des individus. Il s'agit effectivement de constater la facilité de réponses des personnes et leurs motivations éventuelles à s'impliquer plus longuement en acceptant de réaliser un entretien semi-directif. Le questionnaire exploratoire est alors conçu pour que les réponses soient données rapidement et ne comporte que onze questions fermées à choix multiples (Cf Annexe 1). La fin du questionnaire est ponctuée par une demande de l'enquêteur à l'interviewé sur son accord à participer à une entrevue supplémentaire. L'entretien proposé est présenté telle une conversation qui tendrait à expliciter leurs réponses préalablement données aux questionnaires afin de les encourager à donner leur accord pour réaliser cette entrevue. Les réponses apportées aux questions formulées dans le questionnaire exploratoire servent alors à élaborer une première grille d'enquête (Cf. Annexe 2) pour mener des entretiens. Ces derniers ont pour finalité de déceler

les premières hypothèses de relations qui se formeraient entre l'individu et le(s) lieu(x) pour construire leur rapport affectif. Le questionnaire exploratoire est ainsi principalement utilisé pour obtenir les coordonnées d'individus à interviewer ensuite sur le mode de l'entretien (Cf. Technique du pied dans la porte).

1.1.1. Extraits de citations

Huit⁷³ individus ont accepté d'inscrire leurs coordonnées sur le questionnaire exploratoire et ont par conséquent été recontactés pour que nous les interviewions lors d'un entretien, lui aussi à dimension exploratoire. Notre intention était de les inviter à s'exprimer sur la nature et l'évolution des relations entretenues avec les quatre lieux d'étude pour nous forger une première idée de la valence de celles-ci. Pour ce faire, les entretiens exploratoires ont été « découpés » de telle sorte que soient « rassemblés » tous les extraits de discours relevant d'un même lieu (Cf. Tableau 4, p.336). Ainsi, en ayant recours à la construction d'un tableau à quatre lignes (une par lieu) avec une colonne pour chaque individu, la lecture de leurs propos était facilitée. Pour une visualisation encore plus nette des relations qu'ils évoquaient via ces extraits de paroles mis « bout à bout », nous les avons schématisées. Nous avons ainsi formé trente deux couples traduisant la relation affective de chacun des huit individus interrogés (signalés par un numéro) envers chacun des quatre lieux et son évolution au cours du temps est matérialisée par une flèche ascendante ou descendante (Cf. Tableau 5, p.338). L'origine de cette flèche qui se situe dans la colonne TO indique la considération plus ou moins positive qu'éprouve l'individu lors de sa première rencontre avec le lieu. De même, le point d'arrivée de la flèche se situe dans la colonne T1 qui correspond au moment de l'enquête et la ligne ainsi marquée par le bout de la flèche renseigne sur l'appréciation que l'individu dit avoir de ce lieu. A ce stade de l'enquête, l'estimation des lieux est donnée par une échelle de valeur allant de « ++ » pour appréciation très fortement positive des lieux à « - - » pour une dépréciation fortement prononcée. La ligne « + - » indique le caractère neutre de la relation. Le « + » évoque une relation agréable ponctuée d'événements à caractère positifs tandis que le « - » traduit une relation plutôt désagréable pour l'individu.

1.1.2. Représentations graphiques de l'évolution du rapport affectif

La représentation de l'évolution des relations formées par ces couples entre huit individus et quatre lieux différents dans un tableau synthétique offre une double lecture (Cf. Tableau 5, p.338). Si l'on porte intérêt à identifier les lieux en ce qu'ils sont plus ou moins appréciés des individus, il convient d'opter pour une lecture horizontale. Il est ainsi possible de tracer une courbe en suivant le mouvement indiqué par les flèches noires et d'en faire une analyse proche de celle d'un graphique pour en retirer une tendance (courbe verte). Ce tableau permet également de dévoiler par lecture verticale les tendances positives ou négatives des relations des huit individus envers chacun des quatre lieux. A partir de cette double lecture et tout en étant néanmoins consciente du faible nombre d'interviewés, il est envisageable à ce moment précoce du travail empirique de produire un premier avis quant à l'influence du facteur lieu qui semble prédominant au regard du facteur individu tant les tendances pour

⁷³ Le faible nombre d'individus interrogés dépend du fait qu'il s'agit d'une phase exploratoire

chaque ligne s'homogénéisent alors que verticalement les différences restent prégnantes indiquant l'hétérogénéité des ressentis selon les individus. Il nous est alors apparu intéressant d'opter pour une représentation graphique par lieux de l'évolution du rapport affectif de ces huit individus afin d'approfondir l'autre pan de l'analyse et de mettre en évidence les « régularités » observées sur plusieurs individus. Nous nous appuyons pour cela sur les paroles de ces derniers, livrées au cours des premiers entretiens.

Tableau 4 : Extrait d'un tableau de citations pour le site des chantiers navals

Lieux/individus	MB	BB	SO	SR	MR
Les nefs des chantiers navals	<p>« oui oui oui on est allé plusieurs fois, bah j'ai une petite fille, je l'amène régulièrement, c'est sa folie. Quand il est de sortie, il faut aller faire un tour dessus. Il y a aussi des manèges qui sont très beaux à côté, fait par Royal de Luxe mais je ne sais pas s'ils les ont sortis. C'est un manège qui est complètement fou. La petite elle adore ! ça c'est un peu fou et les gamins ils adorent Bah l'éléphant c'est quand même le plus récent donc j'y vais au moins, je ne sais pas, bah l'hiver pas mais l'été tous les 2 mois au moins si ce n'est tous les mois »</p>	<p>« bah ouais je trouve que là c'est pareil ça va être intéressant car ils ont une capacité et une possibilité d'espace qui est assez extraordinaire et y'a moyen d'en faire quelque chose qui est assez sympa et je leur fait confiance là-dessus d'aller au contact de voir des gens pareil avec l'éléphant y'a souvent des animations qui sont soit à l'intérieur aussi, l'autre fois y'avait de la sculpture sur glace, je veux dire le lieu attire je veux dire que les gens qui connaissent pas Nantes se disent tiens qu'est ce que c'est que ce truc »</p>	<p>« Euh bah vers les nefs, l'éléphant c'est pour se balader comme je suis pas loin c'est vraiment pour aller se balader Ici, ça va être plus euh...m'arrêter boire un verre là où y'a l'éléphant, là où y'a la branche Bah je sais pas peut être la nouveauté le fait d'avoir vu tout ça se monter et puis y'a des choses que j'apprécie comme la galerie des machines, l'arbre, l'éléphant[...]C'est vrai que Royal de Luxe c'est quelque chose que j'ai suivi depuis que je suis petite finalement donc c'est quelque chose que j'aime vraiment donc euh. Je suis assez contente de passer à chaque fois devant »</p>	<p>« Puis si leurs machines de l'île on y vient de temps en temps Ces lieux euh promenade, uniquement quand on vient sur l'île c'est par promenade C'est vrai que les machines de l'île c'est plus un lieu de détente et de découverte Je suis venu un petit peu aux machines mais non autrement je n'y viens jamais Celui-ci on va venir voir l'éléphant, avec... on va venir, on a un enfant qui a 12 ans, on va venir voir les machines mais bon on y vient 2-3 fois dans l'année. C'est pas, c'est pas énorme »</p>	<p>« Alors ça je suis très fière de ce qui a été fait là en tant que nantaise <i>rires</i> et les enfants aussi parce qu'ils en parlent ils disent toujours « ah mais oui vous ne connaissez pas ça ». j'ai trouvé ça superbe quand ils ont envisagé d'aménager ce coin là et qu'ils ont sorti ça moi je trouve que c'est une très bonne étude de ce qui a été fait, de garder une partie quand même du patrimoine même si ce sont des hangars, c'est quand même un patrimoine nantais parce qu'on avait des chantiers et ça je trouve ça très intéressant. Donc dès que quelqu'un vient je les emmène voir l'île. »</p>

Nous avons ainsi conçu quatre représentations graphiques en reprenant le schéma des modalités du rapport affectif dans le temps établi précédemment (Cf. chapitre 3, Figure 5, p 168). L'évolution du rapport affectif est ainsi positionnée entre les quatre états affectifs : coup de foudre, rejet, attachement, aversion/dégoût qui bornent notre échelle de valeur. L'échelle de temps commence comme nous le définissions auparavant par le coup de foudre dans sa valeur positive et par la répulsion dans sa valeur négative. L'attachement et l'aversion/dégoût constituent l'évolution de la relation au cours du temps avec respectivement un caractère positif et négatif. Sur ces représentations graphiques les individus interviewés sont toujours représentés par des numéros. Un même numéro se situe à gauche et à droite de l'axe nommé « rapport affectif » pour indiquer l'évolution de la relation de l'individu à ce lieu selon la valence qu'il lui accorde entre l'évaluation faite lors de la première visite du lieu et celle donnée au moment de l'enquête. La tendance dominante, celle dans laquelle se retrouve une majorité d'individus est représentée par une flèche rouge dont la taille est proportionnelle au nombre d'individus dont le rapport affectif a évolué de la sorte. Les flèches bleues, quant à elles, caractérisent les autres types d'évolutions possibles tout en respectant la même règle de proportionnalité. L'épaisseur de chaque flèche est fonction du nombre d'individus mentionnés dans telle ou telle appréciation (++, +, -, -) d'un côté de l'axe et qui se retrouvent également de l'autre de l'axe « rapport affectif » dans la même appréciation du lieu (++, +, -, -).

Des courbes apparaissent formées par l'ensemble des flèches pour un même lieu et donnent une impression graphique qui serait tout autre si l'ordre de présentation des huit individus avait été différent. Il ne faut donc pas se fier aux pentes ascendantes ou descendantes qui se dessinent lorsque l'on lit le tableau de manière horizontale mais davantage regarder le degré d'inclinaison de chaque flèche et observer les récurrences entre flèches ascendantes, flèches descendantes, et celles ne montrant pas d'évolution. L'on remarque ainsi que les nefs des anciens chantiers navals qui abritent l'éléphant sont globalement appréciés au cours du temps puisqu'une seule flèche sur huit est descendante. Pour le Hangar à bananes, les flèches accusent des pentes plus fortes indiquant des changements très prononcés dans l'évaluation que les individus font de ce lieu et des rapports affectifs très mitigés (4 flèches ascendantes, 3 flèches descendantes et 1 reste au même niveau très positif). Le passage Pommeraye présente un grand nombre de flèche ascendante (6 sur 8) indiquant que les individus apprécient d'autant plus ce lieu au fil du temps. La place du Commerce se présente comme le lieu le moins apprécié car 4 flèches indiquent une dévaluation forte de la relation et la seule flèche ascendante passe d'une évaluation très négative à une évaluation négative.

Tableau 5 : Evolution du rapport affectif par individus et par lieux

		Interviewés															
		①		②		③		④		⑤		⑥		⑦		⑧	
Lieux	RA	T0	T1	T0	T1	T0	T1	T0	T1	T0	T1	T0	T1	T0	T1	T0	T1
Les nefs des anciens chantiers navals	++	→				→				→		↘				→	
	+			→				→									
	+/-																
	-													↘			
	--																
Hangar à bananes	++			→								↘				→	
	+																
	+/-																
	-																
	--																
Passage Pommeraye	++																
	+																
	+/-																
	-																
	--																
Place du Commerce	++			→													
	+																
	+/-																
	-																
	--																

Figure 16 : L'évolution du rapport affectif au site des nefs des anciens chantiers navals des huit individus interviewés par entretien exploratoire

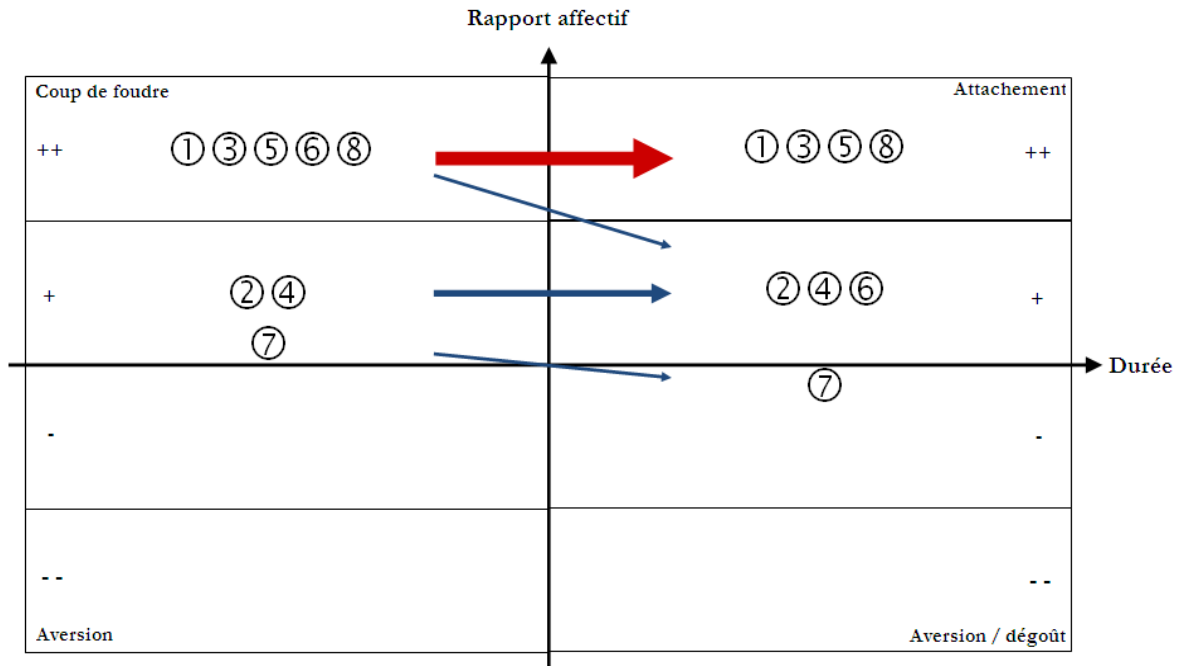


Figure 17 : L'évolution du rapport affectif au hangar à bananes des huit individus interviewés par entretien exploratoire

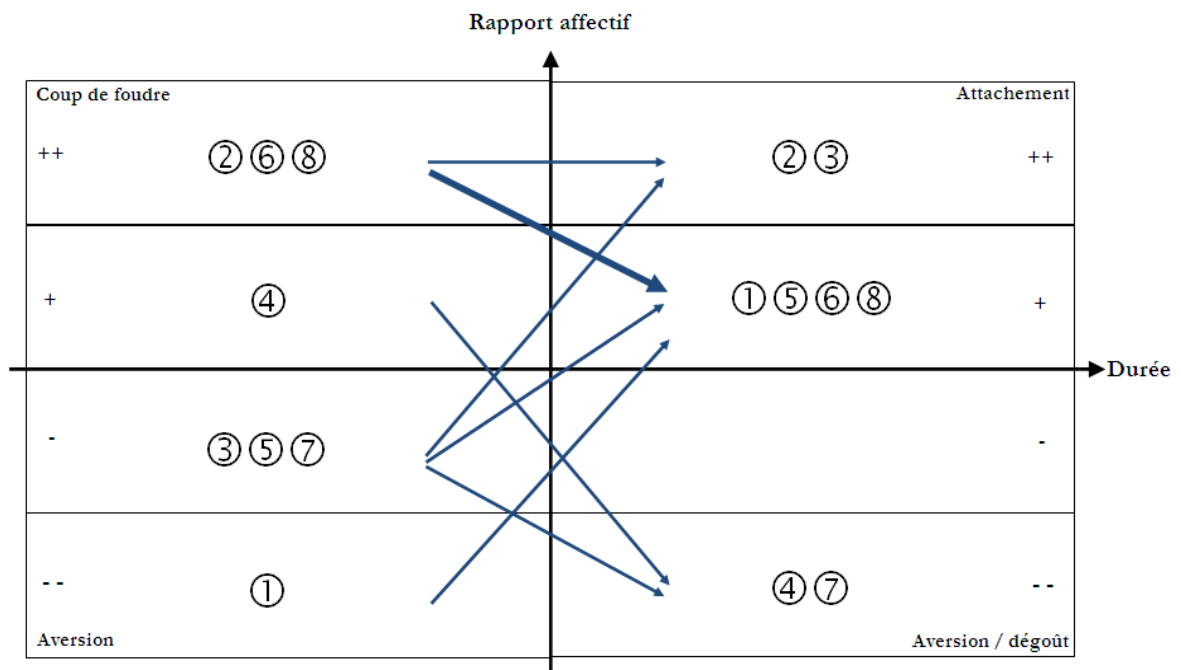


Figure 18 : L'évolution du rapport affectif au site du passage Pommeraye des huit individus interviewés par entretien exploratoire

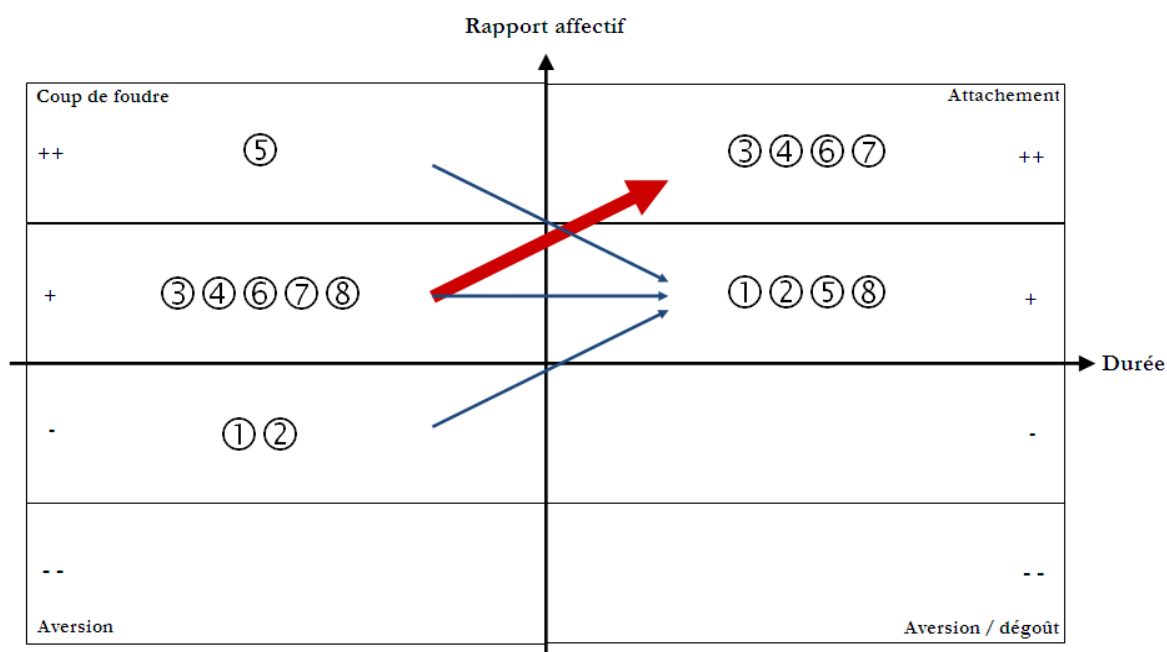
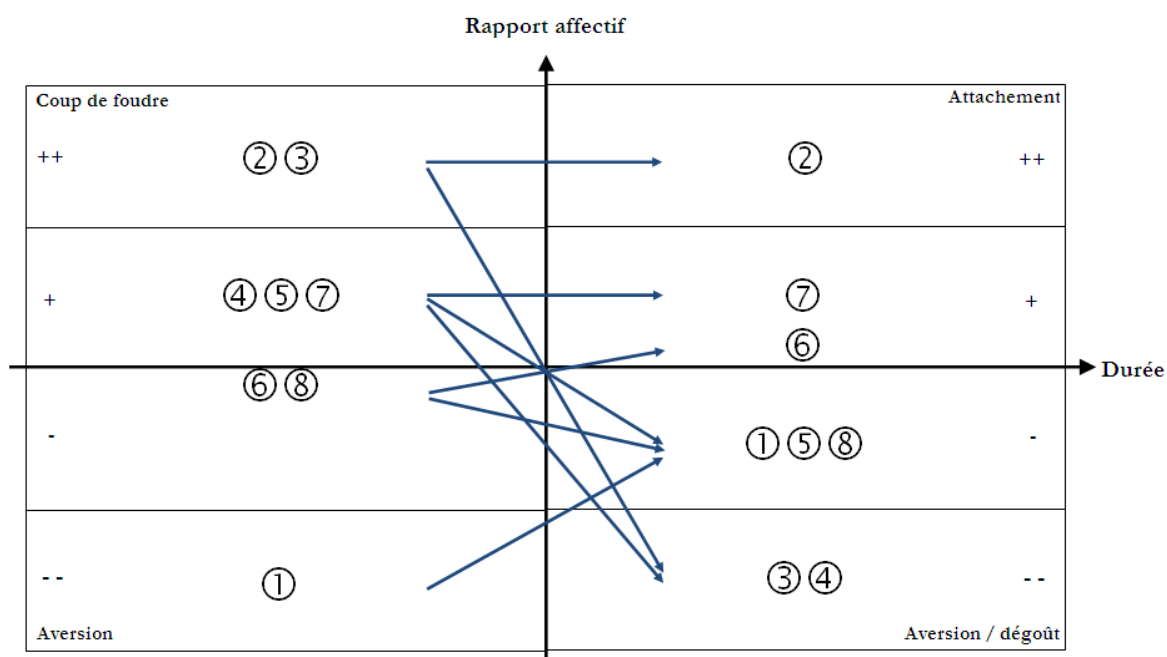


Figure 19 : L'évolution du rapport affectif à la place du commerce des huit individus interviewés par entretien exploratoire



1.2. Des premiers résultats d'évolution du rapport affectif

La première représentation graphique (Cf. Figure 16, p.339) représente le rapport affectif des huit individus envers les nefs des anciens chantiers navals nantais qui abritent aujourd'hui le célèbre éléphant de la compagnie Royal de Luxe. Il est à noter une tendance forte à l'évaluation positive par les individus tant pour la première impression (T0) de ce lieu qui tend à se rapprocher du coup de foudre que pour l'évaluation qui en est faite au moment de l'enquête (T1) et qui se rapproche alors de l'attachement. Sur huit individus, quatre sont dans ce cas de figure et sont représentés par les numéros : 1, 3, 5 et 8. Le numéro 6 avait eu une très forte première impression de ce lieu qui s'avère aujourd'hui moindre mais demeure néanmoins dans le positif. Les numéros 2 et 4 ont déclaré avoir toujours la même appréciation de ce lieu qui s'avère positive. Enfin le numéro 7 qui, lorsqu'il avait vu pour la première fois l'éléphant, avait été admiratif se trouve aujourd'hui moins intéressé par ce lieu et par conséquent le dévalue entraînant une évaluation négative.

La deuxième représentation graphique (Cf. Figure 17, p.339) illustre le rapport affectif déclaré de ces mêmes huit individus pour le hangar à bananes, lieu situé à proximité géographique de l'éléphant et dont l'appréciation n'a pourtant pas autant de connotations positives. Il n'est effectivement pas possible de dégager une tendance dominante comme précédemment pour ce lieu si ce n'est une flèche bleue qui se remarque par son épaisseur légèrement plus conséquente. Il s'agit de deux individus, ici représentés par les numéros 6 et 8 qui déclarent avoir eu quasiment un coup de foudre pour ce lieu et qui aujourd'hui l'apprécient un peu moins sans pour autant tomber dans un jugement négatif. Il n'est pas utile ici de détailler chaque flèche, en revanche ce qui est intéressant, c'est de remarquer que ce lieu est sujet à deux tendances diamétralement opposées. La première veut que les individus 1, 3, 5 et 7 aient eu une première impression négative voire très négative et que celles-ci évolue au cours du temps pour finalement s'orienter vers du positif. A l'inverse la deuxième tendance symbolise des individus qui sont finalement déçus par ce lieu, il s'agit des numéros 6 et 8 déjà évoqués et du numéro 4.

La troisième représentation graphique (Cf. Figure 18, p.340) concernant le passage Pommeraye montre une tendance dominante pour quatre des huit individus de l'échantillon. La flèche rouge ascendante qui concerne les individus 3, 4, 6 et 7 montre des personnes pour qui ce lieu a été apprécié positivement lors de la première visite et dont le jugement positif tend aujourd'hui à s'accroître car ils ont la sensation de le découvrir de jour en jour et en sont de plus en plus admiratifs voire se disent attachés. L'individu 5 pour qui ce lieu avait déclenché un véritable coup de foudre semble aujourd'hui montrer une forme de lassitude, quand bien même il l'apprécie toujours puisqu'il se situe aujourd'hui dans une évaluation positive. Les individus 1 et 2 montrent une évolution inverse puisque la flèche qui les caractérise est descendante. Son origine part effectivement de la zone d'évaluation négative pour se diriger vers la zone d'évaluation positive témoignant ainsi d'une forme de redécouverte du lieu par ces individus qui lors de leur premier passage n'avaient pas trouvé grand intérêt à ce lieu pour lequel ils portent dorénavant un autre regard car ils se disent plus sensibles à l'architecture et à la dimension historique intrinsèque à ce lieu.

Nous terminons cette analyse par lieu d'étude en nous attardant sur la place du Commerce dont la représentation graphique (Cf. Figure 19, p.340) de l'évolution du rapport affectif des huit individus ne permet pas de proposer une analyse par tendance. Force est de constater qu'il y a autant de flèches que d'individus interrogés, ce qui porte d'une certaine manière l'accent sur le fait que cette place suscite des évolutions du rapport affectif très variées. Néanmoins, il faut ici insister sur le fait qu'une majorité des pointes de flèches arrivent dans la zone d'évaluation négative voire dans la zone d'évaluation très négative (aversion/dégoût) quand bien même leurs origines diffèrent. A l'inverse, il n'y a qu'un seul individu, le numéro 1, pour qui la place du commerce, au départ jugée de façon très négative, proche du rejet est aujourd'hui un peu mieux apprécié. Il n'y a également qu'un seul individu qui déclare avoir eu presque un coup de foudre pour cette place qui s'est transformé peu à peu en forme d'attachement. Enfin, l'individu numéro 3 est spécifique également par l'ampleur de la variation de son rapport affectif. Il avait eu une très bonne première impression de ce lieu et semble au moment de l'enquête exprimer une forme d'aversion/dégoût vis-à-vis de ce dernier.

Il conviendra de constater dans la phase de formulation des résultats si les résultats suivants se vérifient lors des entretiens complémentaires (Cf Chapitre 8, section 2) :

Globalement le site des nefs des anciens chantiers navals dont l'image est associée à celle de l'éléphant demeure un lieu apprécié des huit nantais interrogés dans le cadre de cette enquête exploratoire. Pour le passage Pommeraye, ce qui est intéressant à relever est que les rapports affectifs, certes évoluent, mais demeurent toujours dans le positif, du moins pour les cas que représente cet échantillon réduit. Le Hangar à bananes montre des variations des rapports affectifs, elles sont relativement importantes dans le passage du positif vers le négatif ou du négatif vers le positif. Enfin, la place du Commerce est un lieu pour lequel il est difficile de conclure sur une généralité tant le type d'évolution des relations affectives sont très disparates et varient d'un individu à l'autre.

Des quatre représentations graphiques, nous pouvons d'ores et déjà faire ressortir une distinction très nette qui se vérifie chez tous nos interviewés. Il s'agit d'un regroupement deux à deux des quatre lieux d'étude alors même qu'il leur est demandé de s'exprimer séparément sur chacun d'entre eux. Ainsi le passage Pommeraye et la place du Commerce sont fréquemment associés de même que les nefs des anciens chantiers navals et le Hangar à bananes.

1.3. La formulation de sous-hypothèses pour élaborer le questionnaire complémentaire

L'objectif ici est de parvenir à formuler des sous-hypothèses pour ensuite les intégrer sous forme de questions à introduire dans le questionnaire complémentaire. Elles constituent en quelque sorte des pistes de recherche exprimant le rôle de certains déterminants relatifs tant à l'individu qu'aux lieux dans la relation entre l'individu et le lieu. Il nous incombera de vérifier si ce sont les caractéristiques temporelles de l'individu ou du lieu qui priment dans l'évolution du rapport affectif au lieu.

Ainsi à partir des pistes de résultats obtenus précédemment mentionnés (1.2) l'analyse de la relation affective qui s'instaure entre un individu et un lieu implique de devoir considérer séparément la variable lieu et la variable individu en proposant d'émettre **deux types d'hypothèses qui seraient orientées respectivement sur l'un et l'autre des facteurs considérés**

Sous hypothèses liés à la « variable lieu »

La disjonction des quatre terrains en deux couples de lieux est liée à la proximité géographique existante entre ces « duos » de lieux ainsi formés, néanmoins les couples formées selon l'évolution de la relation individu-lieu différent. Nous pouvons tout aussi bien poser le fait que le rapprochement mental de ces lieux est lié à leur temporalité en ce que les deux couples de lieux font état de deux périodes différentes de l'urbanisme nantais. Les lieux sont également fréquemment associés à une fonction d'usage dominante, ce qui conduit à formuler d'autres sous-hypothèses pour mettre en lien des types d'activités avec des types de rapport affectif. Ces sous-hypothèses doivent être considérées au vu du faible nombre de terrains à partir desquels nous ne pouvons prétendre à une généralisation correspondant au type décrit.

- Les lieux les plus récents que l'on pourrait nommer « les nouveaux lieux » attirent les individus par l'effet de découverte et de curiosité qu'ils génèrent, provoquant une réaction d'ordre positif tant dans le ressenti éprouvé sur ces lieux que dans les qualificatifs attribués par les individus. A l'inverse les lieux plus anciens sont appréciés positivement quand un caractère historique ou une valeur patrimoniale est visible ou identifiable. Quand ce n'est pas le cas, les lieux deviennent banals, ils sont moins appréciés et se retrouvent davantage évalués vers le négatif.
- Les lieux dont la fonction possède une dominante de loisirs et/ou détente génèreraient un rapport affectif à tendance positive.
- Les lieux conçus et/ou pratiqués comme des zones de passage et/ou de connexion entre deux espaces orienteraient le rapport affectif vers une tendance négative.
- Les lieux qui se démarquent par leur originalité ou leur caractère emblématique iraient de pair avec une tendance à l'évaluation positive.

Sous-hypothèses liées à la « variable individu »

Par la combinaison des questionnaires et entretiens exploratoires, se sont dégagées assez nettement des tendances en fonction de l'avancée dans la vie de l'individu et de l'ancienneté de sa connaissance des lieux. Nous les présentons ici comme des sous-hypothèses afin de les valider ou de les invalider dans la phase suivante.

- Plus les individus avanceraient dans l'âge et plus ils seraient attirés par les « nouveaux lieux » plus que par les « lieux anciens » pour lesquels ils exprimeraient une certaine forme de lassitude.
- Plus les individus auraient une pratique ancienne des lieux et plus ils apprendraient à apprécier les lieux, cela fonctionnerait alors comme une sorte d'apprentissage, de redécouverte au fil du temps.
- Plus les individus seraient jeunes et plus ils se montreraient peu réceptifs aux lieux emblématiques alors qu'ils sembleraient particulièrement appréciés les lieux à vocation de loisirs.
- Plus les individus auraient une pratique récente des lieux et plus l'effet de surprise et/ou de découverte apparaîtrait comme un facteur important.

Ces sous-hypothèses posées de manière scindée entre celles propres aux lieux et celles propres aux individus établissent les premières pistes vers les liens éventuels entre leurs paramètres respectifs - que sont l'évolution historique et urbanistique et les dynamiques quotidiennes des lieux et l'avancée dans la vie des individus et leur durée de connaissance des lieux - et la nature et l'évolution du rapport affectif. Elles ont été traduites dans le guide d'entretien complémentaire (Cf. Annexe 3) sous forme de questions. Chacune d'entre elles concerne systématiquement les quatre lieux d'étude afin de permettre lors de l'analyse de mettre en évidence les liens qui s'instaurent entre un type de variable temporelle propre aux lieux et un type de variable temporelle propre à l'individu.

Section 2. La phase de déconstruction : vers une première mise en évidence de l'influence des temporalités urbaines et individuelles dans l'évolution du rapport affectif

La deuxième phase d'enquête, nommée phase de déconstruction s'apparente à un véritable « décorticage » inévitable si l'on souhaite faire ressortir l'influence de l'individu ou du lieu dans le processus de construction du rapport affectif. Cependant, toutes ces données obtenues ne pourront être utilisées puisqu'elles ne permettent pas toujours de répondre à notre questionnement. Nous débutons par l'analyse du questionnaire complémentaire, lequel a pour objectif de vérifier les sous-hypothèses préalablement mentionnées suite au traitement des questionnaires et entretiens exploratoires. En procédant à une première étape de l'analyse correspondant à la mise en évidence des résultats obtenus aux différentes questions, il s'avère d'ores et déjà possible de révéler la manière dont les individus (sans les distinguer par quelques critères que ce soit) qualifient, décrivent, ressentent, fréquentent, évaluent affectivement, etc. les différents lieux. L'aboutissement de ce premier examen du questionnaire est de parvenir à formuler des conclusions quant à l'importance de la variable lieu dans l'évolution d'un lien affectif envers les lieux.

Les questions qui composent le questionnaire sont, dans un second temps, traitées en fonction des caractéristiques des individus en distinguant ces derniers par leur avancée dans la vie et la durée de résidence dans la ville, cette dernière renseignant sur l'ancienneté de leur connaissance de la ville. Les résultats obtenus par ce resserrement thématique aboutissent à la formulation des premiers types de relations qui s'instaurent entre les individus selon les caractéristiques étudiées et les différents lieux d'étude. Sont ainsi mises en exergue les premières relations entre l'avancée dans la vie des individus ou l'ancienneté de leur connaissance des lieux avec les différents terrains d'étude.

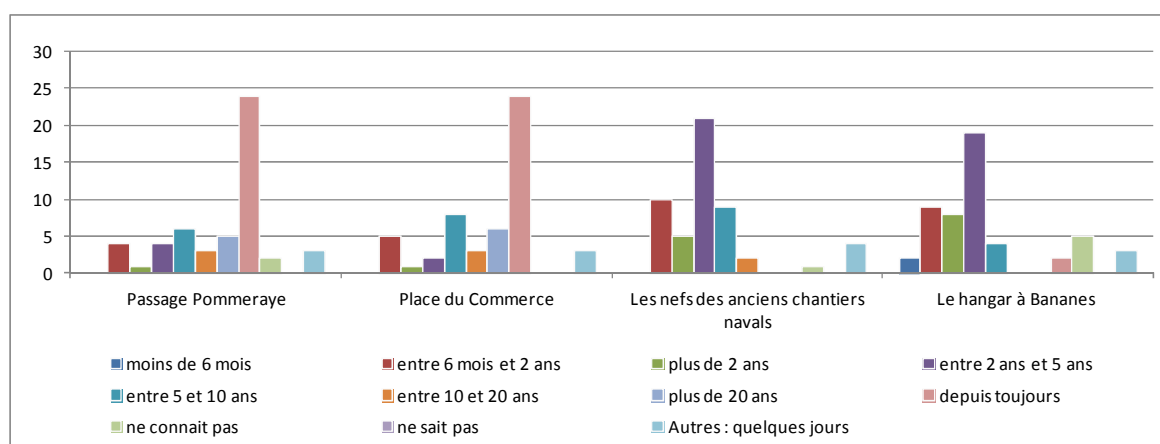
2.1. Analyse du questionnaire complémentaire en fonction des temporalités urbaines

L'analyse que nous proposons reprend les questions dans l'ordre où elles ont été administrées aux individus. Les chiffres indiqués entre parenthèses mentionnent le nombre d'occurrences de la réponse indiquée par rapport aux nombres de répondants. Nous donnons ces chiffres uniquement pour les questions qui n'autorisaient qu'une seule réponse.

La première question consistant à savoir si les individus interrogés connaissent les quatre lieux d'étude montre que les lieux du centre ancien de la ville sont connus de tous pour la place du Commerce (52 sur 52) et quasiment tous pour le passage Pommeraye (50 sur 52). En revanche, les lieux récemment réhabilités situés sur l'île de Nantes affichent une nuance entre les deux sites, celui des neufs des anciens chantiers navals qui abritent l'éléphant s'avère bien connu (51 sur 52) tandis que le hangar à bananes l'est un peu moins (47 sur 52). Si l'on

demande ensuite aux personnes d'évaluer l'ancienneté de leur connaissance de ces lieux, ils répondent fréquemment par la proposition « depuis toujours » pour les deux lieux du centre ville avec pour chacun d'eux une occurrence de 24 réponses sur 52. Les individus déclarent connaître les lieux sur l'île de Nantes depuis moins longtemps, c'est-à-dire depuis une période de temps comprise « entre 2 et 5 ans », cela concerne 21 individus sur 52 pour les neufs des anciens chantiers navals et 19 individus sur 52 pour le hangar à bananes (Cf. Graphique 1).

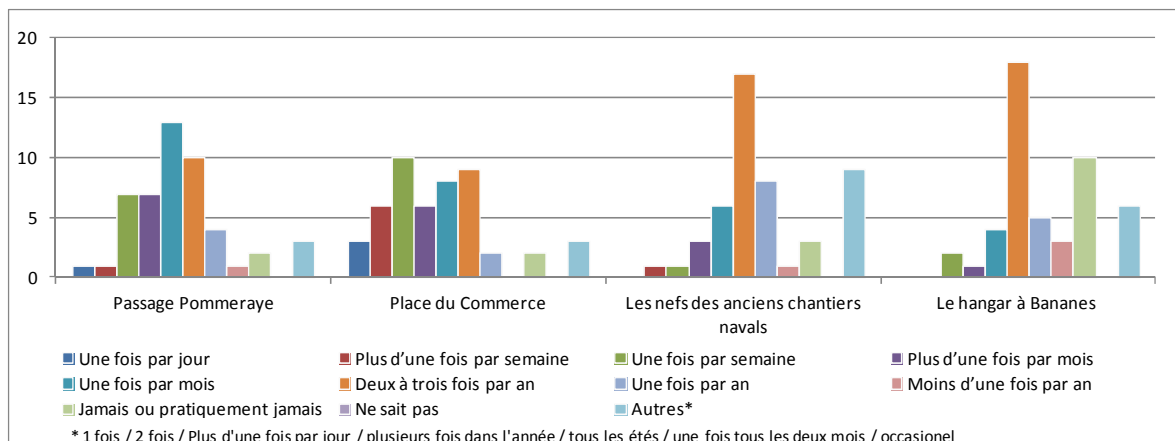
Graphique 1 : L'ancienneté de la connaissance des lieux



En ce qui concerne la fréquence à laquelle les individus se rendent sur les lieux (Cf. Graphique 2, p. 347), le passage Pommeraye se présente comme un lieu où l'on se rend « plus d'une fois par mois » (13 sur 49⁷⁴), ce qui n'en fait pas un lieu fréquemment usité comme peut l'être la place du Commerce pour laquelle les individus affirment y passer : « une fois par semaine » (10 sur 49). L'éléphant, quant à lui est fréquenté plus rarement dans l'année soit entre « deux à trois fois par an » (17 sur 49). Enfin, le hangar à bananes est le lieu le moins fréquenté des quatre, la valeur culminante est pour la réponse de « deux à trois fois par an » (18 sur 49) et « jamais ou pratiquement jamais » (10 sur 49).

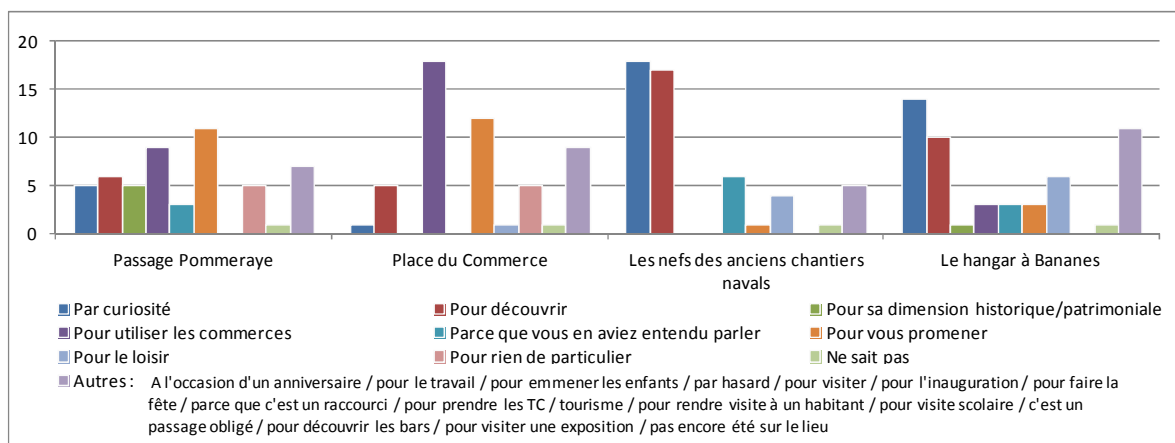
⁷⁴ Pour des raisons diverses trois individus n'ont pas répondu à cette question portant le nombre de répondants à 49 et non 52

Graphique 2 : La fréquence de pratique des lieux



Les motifs qui ont présidé aux premières visites des individus sur ces quatre lieux divergent mais sont tous en relation avec les activités qu'il est possible de faire sur ces derniers (Cf. Graphique 3). Le passage Pommeraye a ainsi majoritairement été visité dans un but de « promenade » (11 sur 52) tandis que la place du Commerce l'a été dans un objectif pratique relatif à « l'utilisation des différents commerces » qu'elle abrite (18 sur 52). L'éléphant, par sa nouveauté, attire les personnes essentiellement selon un motif de « curiosité » (18 sur 52) suivi par l'envie de le découvrir (17 sur 52). Et pour le hangar à bananes, c'est le même motif que pour l'éléphant qui prévaut, à savoir la « curiosité » (14 sur 52).

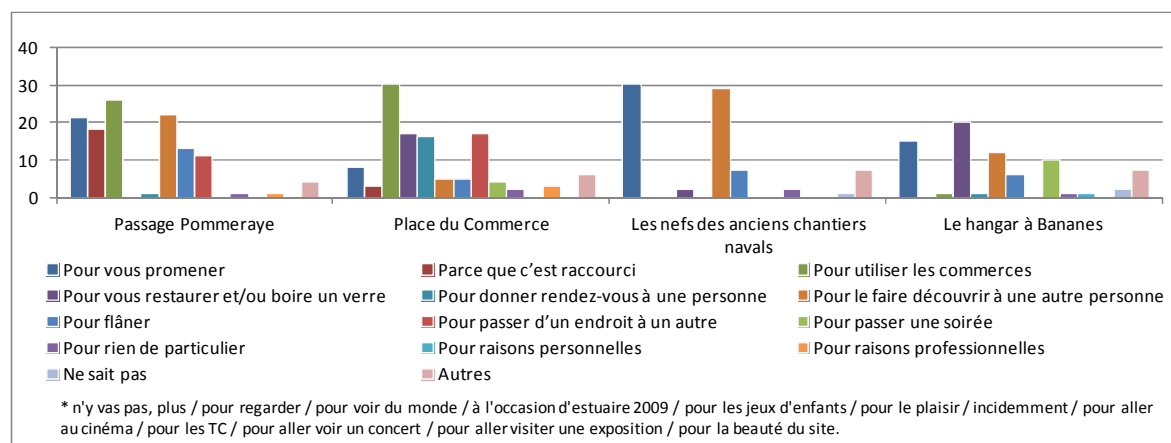
Graphique 3 : Le motif de la première visite sur les lieux



Une fois de plus, l'on peut dissocier ces quatre lieux en deux paires à partir des motifs donnés par les individus quant à ce qui les conduit aujourd'hui à les fréquenter (Cf. Graphique 4, p. 348). Deux fonctions se distinguent, il s'agit de la dimension commerciale qui constitue le moteur de l'attrait pour le passage Pommeraye et la place du commerce. C'est la réponse

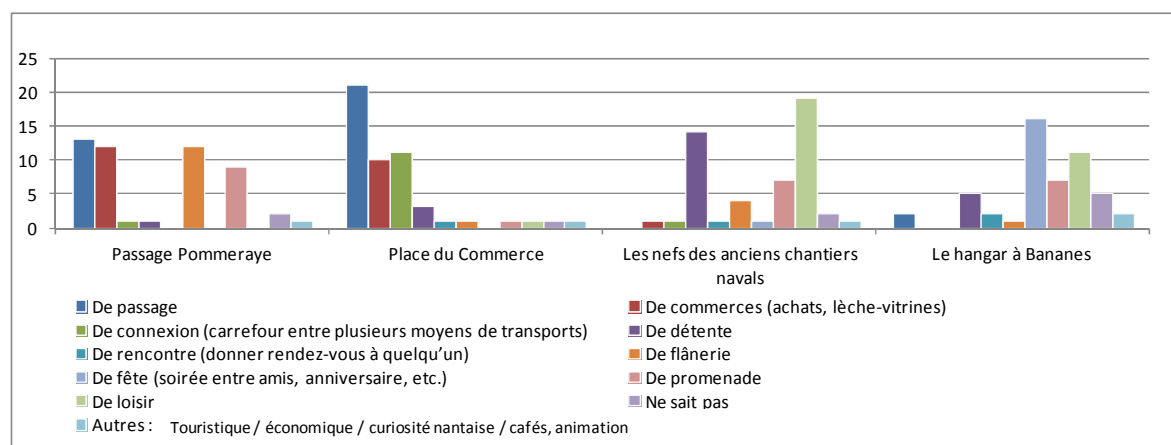
« pour utiliser les commerces » qui obtient le plus grand nombre d'occurrences. L'éléphant et le Hangar à bananes sont pour leur part, respectivement pratiqués dans un but de promenade et pour boire un verre, mettant alors en exergue des motifs liés à la détente et aux loisirs.

Graphique 4 : Le motif de fréquentation des lieux au moment de l'enquête



Les résultats de la question précédente sont directement liés avec la fonction qu'attribuent les individus à ces quatre lieux (Cf. Graphique 5). Les lieux dont la localisation géographique est centrale sont qualifiés de lieux de « passage » (13 sur 52) pour le passage Pommeraye, suivi de près par les fonctions « lieu de commerce » et « lieu de flânerie » représentant chacune 12 réponses sur 52. Tandis que la place du Commerce est essentiellement perçue comme un lieu de passage avec 21 réponses sur 52. Les lieux situés sur l'île de Nantes sont des lieux d'amusement : l'éléphant étant considéré comme un espace de « loisirs » (19 sur 52) tandis que le Hangar est un espace de « fête » pour 16 individus ayant répondu sur 52, suivi par l'item « lieu de loisirs » avec 11 réponses sur 52 ».

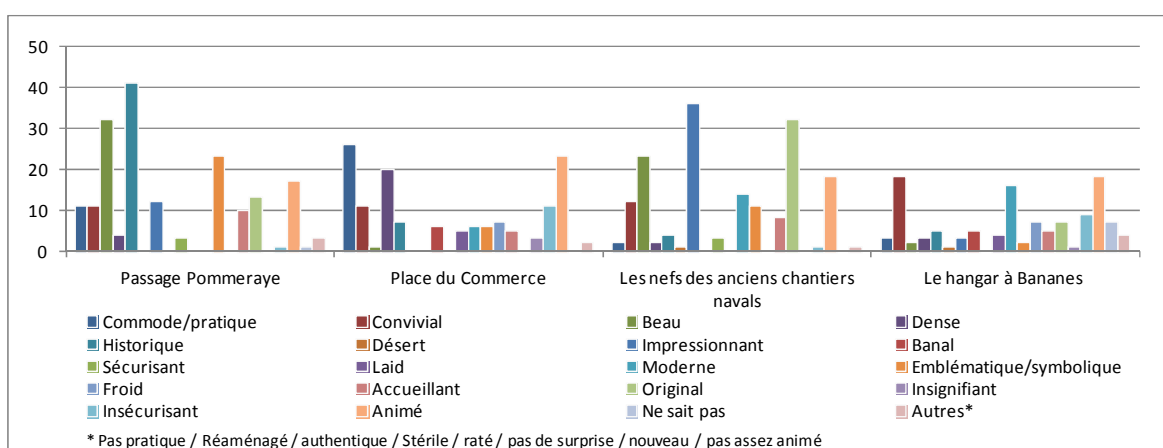
Graphique 5 : La fonction attribuée aux lieux par les individus



Il est ensuite proposé aux interviewés de décrire les quatre lieux comme s'ils le faisaient pour quelqu'un qui ne le connaît pas en leur demandant d'utiliser d'adjectifs relatifs aux lieux. Cette question était placée volontairement avant celle qui consistait à offrir un choix d'adjectifs relatifs aux lieux parmi lesquels les individus devaient choisir. Nous avions l'ambition de comparer les adjectifs donnés par les interviewés lorsqu'ils ne sont pas contraints à un choix et ceux qu'ils sélectionnent ensuite parmi une liste. En réalité, certains ont eu des difficultés à répondre à la question en respectant la consigne d'utiliser des adjectifs et se sont souvent adonnés à émettre un jugement sur ces lieux. Par conséquent nous ne sommes pas en mesure de traiter les réponses à cette question comme nous l'avions pressenti, nous nous en tiendrons donc au traitement des choix émis dans la liste donnée.

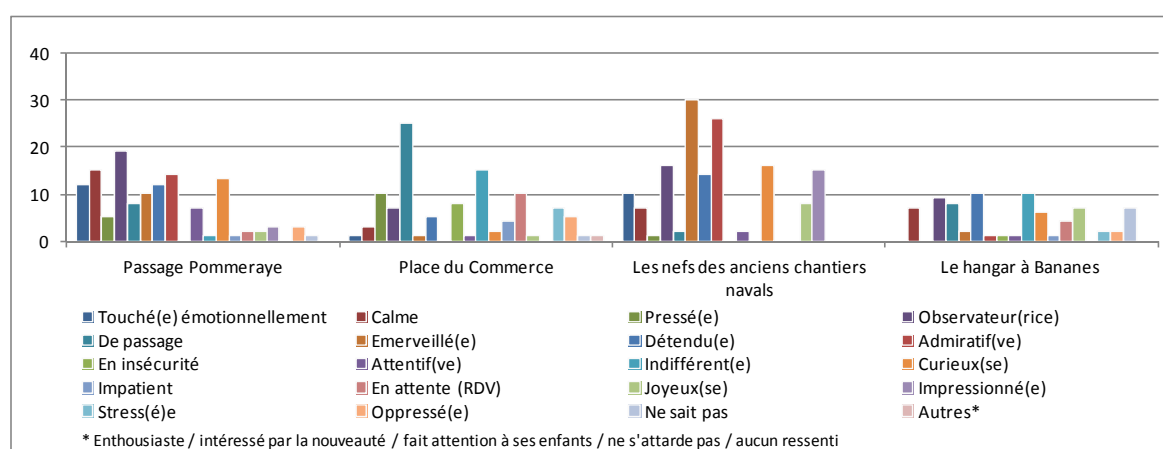
Lorsqu'est demandé aux individus dans la question suivante de choisir parmi un panel d'adjectifs (Cf. Graphique 6) qui leur est proposé tous ceux qui leur semblent correspondre au lieu, les trois adjectifs les plus couramment cités pour le passage Pommeraye sont « historique », « beau » et « emblématique/symbolique ». L'éléphant se rapproche d'une qualification positive comme celle attribuée au passage Pommeraye en ce que les individus le décrivent comme « impressionnant », « original » et « beau ». A l'inverse le place du Commerce n'obtient que des qualificatifs en lien avec sa fonction principale de lieu de passage précédemment identifiée et l'on retrouve principalement les adjectifs suivants : « commode/pratique », « animé », « dense ». Il en est de même pour le hangar à bananes généralement qualifié de « convivial » puisque reconnu comme un lieu de détente dont la fonction principale est de boire un verre, mais également et paradoxalement comme un lieu « insécurisant ». Enfin il lui est reconnu son aspect « moderne ».

Graphique 6 : La qualification des lieux par les individus



Les ressentis des individus sont en accord avec la description qu'ils proposent de ces lieux (Cf. Graphique 7). Ainsi au passage Pommeraye, les personnes interrogées se disent surtout être « observatrices » des lieux, elles se sentent « calmes » et sont « admiratives ». L'adjectif qui ressort nettement pour qualifier le ressenti des interviewés sur le site des nefs des anciens chantiers navals est « émerveillé » suivi de près par l'adjectif « admiratif » et enfin les adjectifs « curieux » et « observateurs » arrivent à égalité en troisième position. Pour la place du Commerce, là encore concordance avec ce qui a d'ores et déjà été annoncé, les individus se disent de « passage », « indifférents » et « pressés » ou « en attente d'un rendez-vous ». Le Hangar à bananes provoque des ressentis qui varient entre le fait de se sentir « détendu » ou celui « d'être indifférent » ou entre le fait d'adopter un comportement « d'observateur » des lieux et celui de ne se sentir que « de passage ».

Graphique 7 : Le ressenti des individus dans les lieux



Par le biais d'une question portant sur l'évolution de la relation des individus envers les lieux d'enquête, il était demandé aux interviewés d'évaluer sur une échelle allant de -5 à +5 leur première impression du lieu puis toujours sur cette même échelle de l'estimer au moment de l'enquête. Le traitement auquel nous avons procédé nous a permis d'obtenir l'évolution de la relation des individus à chacun des lieux étudiés. Nous avons procédé différemment des représentations graphiques (Cf. Figures 16 à 19, p 339-340) grâce auxquelles l'évolution était très visible par les flèches car cette façon de retranscrire ne pouvait convenir à un nombre plus important d'interviewés.

Les quatre tableaux ci-dessous traduisent le passage de T0 à T1 c'est-à-dire de leur première impression à celle qu'ils disent ressentir au moment de l'enquête. Chaque lieu étudié est illustré par un tableau (Cf. Tableaux 6 à 9 p.352-353) dont les cases représentent l'évolution du ressenti envers le lieu entre un temps T0 et T1. Un dégradé en nuances de gris (du plus foncé au plus clair) marque les cases qui reflètent les principales tendances données par les individus.

Apparaissent ainsi nettement deux lieux « aimés » qui mettent en évidence une forme d'attachement et deux lieux aux rapports affectifs plus divergents. Les lieux dit « aimés⁷⁵ » par les individus s'avèrent être le passage Pommeraye et l'Eléphant tandis que les lieux pour lesquels il est difficile de faire ressortir une tendance du fait de l'importante variabilité des réponses sont la place du commerce et le Hangar à bananes.

Le passage Pommeraye est très largement évaluée positivement lors de la première rencontre et cette évolution demeure dans le temps. Il est à noter que certaines personnes qui l'évaluaient positivement à T0, l'évaluent à T1 de manière négative. En revanche, à la première impression il n'y a jamais de jugement négatif.

L'éléphant obtient quasiment l'unanimité et est évalué très positivement dans le temps, la note donnée restant égale au maximum possible sur l'échelle proposée. Il n'y a qu'un seul jugement neutre au départ et qui évolue vers du positif.

Sur la place du Commerce, la première impression est de manière quasiment dichotomique, soit négative soit positive, et elle le reste pour l'évaluation à T1. Néanmoins, le plus souvent l'appréciation qui est donnée au départ est neutre et le demeure dans le temps. Il faut remarquer que la place du Commerce laisse parfois une première impression négative qui évolue vers du positif et l'inverse ne se vérifie jamais.

Le Hangar à bananes est évalué positivement dans le temps en majorité. Néanmoins, l'attribution du 0 qualifie une relation d'indifférence et montre la difficulté des personnes à se positionner vis-à-vis de ce lieu. Les autres variations du positif vers le négatif ou du négatif vers le positif sont également présentes, ce qui confère à ce lieu des orientations très mitigées. De manière générale et ce sur les quatre lieux d'étude, on remarquera l'importance de la diagonale qui se dessine indiquant que la première impression reste souvent valable dans le temps (Cf. Chapitre 8).

⁷⁵ Le terme aimé indique une valence positive du rapport affectif.

Légende	
Occurrence	
1	
2 à 3	
4 à 5	
6 à 7	
Plus de 7	

**Tableau 6 : Evolution de la relation des individus au Passage
Pommeraye entre TO et T1**

		Evaluation au moment de l'enquête																				
		-5	-4,5	-4	-3,5	-3	-2,5	-2	-1,5	-1	-0,5	0	0,5	1	1,5	2	2,5	3	3,5	4	4,5	5
Evaluation de la première impression	-5																					
	-4,5																					
	-4																					
	-3,5																					
	-3																					
	-2,5																					
	-2																					
	-1,5																					
	-1																			1		
	-0,5																					
	0											1						1		2		
	0,5																					
	1																					
	1,5																					
	2													1		2		3		2		
	2,5																1					
	3													1		1		6	2			2
	3,5																					
	4																	2		10		
	4,5																				2	
	5																					6

**Tableau 7 : Evolution de la relation des individus aux nefs des anciens chantiers navals entre
TO et T1**

		Evaluation au moment de l'enquête																				
		-5	-4,5	-4	-3,5	-3	-2,5	-2	-1,5	-1	-0,5	0	0,5	1	1,5	2	2,5	3	3,5	4	4,5	5
Evaluation de la première impression	-5																					
	-4,5																					
	-4																					
	-3,5																					
	-3																					
	-2,5																					
	-2																					
	-1,5																					
	-1																					
	-0,5																					
	0																					
	0,5																					
	1																	1				
	1,5																					
	2													1		1				1		
	2,5																					
	3											1				1		2				1
	3,5																					
	4															1		1		8		
	4,5																				1	
	5													1						1		9

Tableau 8 : Evolution de la relation des individus au Hangar à bananes entre TO et T1

		Evaluation au moment de l'enquête																				
		-5	-4,5	-4	-3,5	-3	-2,5	-2	-1,5	-1	-0,5	0	0,5	1	1,5	2	2,5	3	3,5	4	4,5	5
Evaluation de la première impression	-5											1										
	-4,5																					
	-4																					
	-3,5																					
	-3					1								1								
	-2,5																					
	-2								1								1					
	-1,5																					
	-1																					
	-0,5																					
	0												4		1							
	0,5																					
	1														1		1					
	1,5															2						
	2								1		1				1		5		1			
	2,5																	1				
	3												1				2		5			1
3,5														1								
4																			5			
4,5																						
5																					1	

Tableau 9 : Evolution de la relation des individus à la place du commerce entre TO et T1

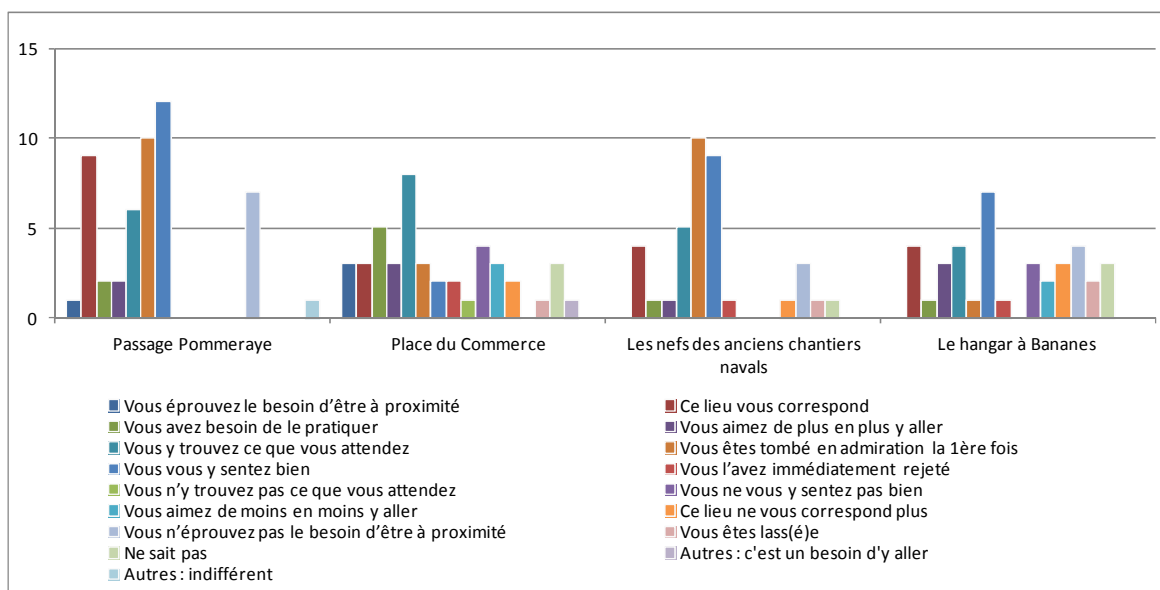
		Evaluation au moment de l'enquête																				
		-5	-4,5	-4	-3,5	-3	-2,5	-2	-1,5	-1	-0,5	0	0,5	1	1,5	2	2,5	3	3,5	4	4,5	5
Evaluation de la première impression	-5	1					1															
	-4,5																					
	-4																					
	-3,5																					
	-3					1																
	-2,5																					
	-2							1														
	-1,5																					
	-1			1						1												
	-0,5																					
	0			1				1		1		7		1		2						
	0,5																					
	1													2		1		1				
	1,5																					
	2							1				1				1		1	1	1		
	2,5																1		1			
	3					2					1					1		4		2		
	3,5																		1			
	4											1										
	4,5																				1	
	5																			1		1

La question suivante visait à ce que les individus identifient l'évolution de leur relation en la qualifiant par les adjectifs proposés suivants : désengagement, redécouverte, lassitude, attachement. Le désengagement est alors très prononcé pour la place du commerce quand la première impression était négative et l'est restée jusqu'au moment de l'enquête. Nous n'obtenons que trois cas de redécouverte du lieu pour la place du commerce, le passage Pommeraye et le Hangar à bananes. Les évolutions du positif vers le négatif traduisent des cas de lassitude progressive notamment pour la place du commerce, puis à égalité pour l'éléphant et le Hangar à bananes et en dernier lieu pour le passage Pommeraye. Enfin les évolutions positives demeurées les plus courantes et que les personnes affirment être la marque d'un attachement progressif sont très importantes pour le passage Pommeraye et également pour l'Eléphant.

Nous avons tenté d'amener les individus à se projeter dans ce qui pourrait faire évoluer leurs relations aux lieux (Cf. Graphique 8, p 355) mais il leur était très difficile d'y parvenir et bien souvent les enquêtés se muraient dans le silence. Cela s'explique par le fait que les personnes éprouvent des difficultés à se projeter dans le futur et par conséquent répondent souvent indifféremment par facilité, voire refusent de répondre. Partant, cette question n'est pas véritablement exploitable même si elle nous donne quelques indications. Sur le peu de réponses obtenues, les variables liées à l'éloignement ou au rapprochement géographiques semblent constituer des facteurs importants dans l'appréciation des lieux. Les variables liées aux enfants et à l'avancée dans la vie entrent en seconde position en tant que facteurs pouvant influencer la relation aux lieux. Enfin, les variables liées à l'activité professionnelle, à la situation familiale ou à l'évolution des besoins et des envies ne semblent pas avoir d'influence sur l'appréciation des lieux.

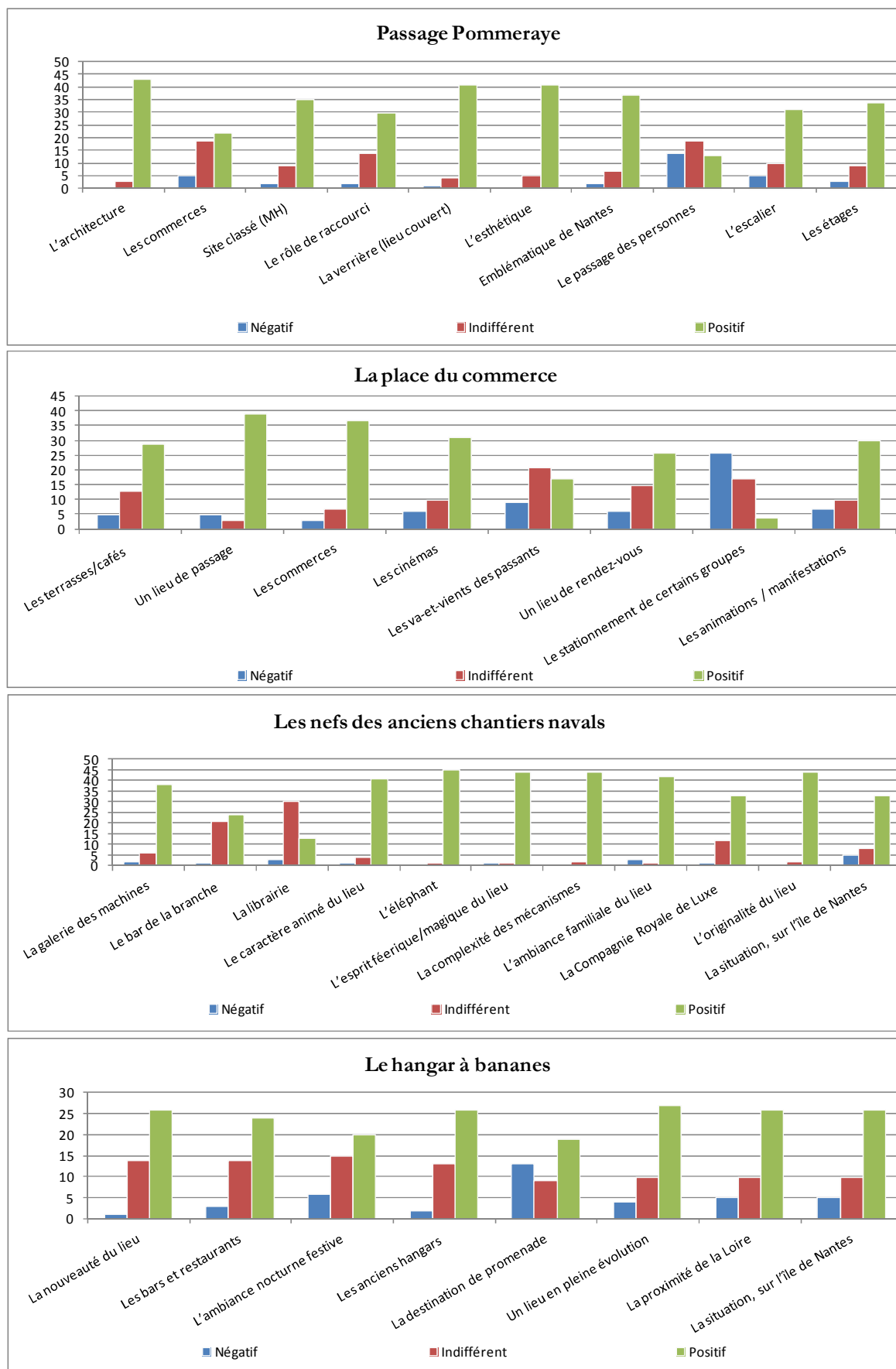
En demandant aux individus de cocher les propositions qui leur semblaient appropriées pour décrire leurs relations aux lieux nous étions en mesure de déterminer si les individus étaient susceptibles d'avoir succombé à un coup de foudre ou d'avoir rejeté d'emblée le lieu et la manière dont cette relation pouvait évoluer. Ces propositions étaient en effet les traductions sous forme de phrases affirmatives ou négatives des différents états affectifs que nous recherchions. Ainsi après traitement nous pouvons dire que le passage Pommeraye et l'Eléphant sont des lieux pour lesquels les personnes tombent en admiration la première fois et où elles se sentent bien, ce qui pourrait traduire le coup de foudre et la relation évolue ensuite généralement vers de l'attachement. La place du Commerce permet aux personnes d'y trouver ce qu'elles attendent et elles disent ressentir le besoin de la pratiquer sans pour autant que ce lieu leur conviennent. Au Hangar à bananes, certains individus se sentent bien disant que le lieu leur correspond tout autant que d'autres ne s'y sentent pas bien et n'éprouvent pas l'envie d'être à proximité. Ils montrent ainsi pour les premiers qu'ils apprécient ces lieux sans se montrer attachés car ils ne cherchent pas à être proximité et n'éprouvent pas nécessairement le besoin de le fréquenter⁷⁶ et les seconds manifestent une forme de rejet du lieu.

⁷⁶ La proximité au lieu et le besoin de le fréquenter étant deux des propositions théoriques utilisées pour déterminer l'attachement au lieu d'une personne.

Graphique 8 : Les paramètres qui feraient évoluer la relation affective des individus aux lieux

Enfin pour clore ce questionnaire, nous demandions aux individus de résumer pour chacun des lieux les éléments (contenant ou contenu) qu'ils aiment, n'aiment pas ou qui les laissent indifférents (Cf. Graphique 9, p. 356). La liste de ces éléments leur était proposée à partir des informations obtenues lors de la phase exploratoire. Pour le passage Pommeraye, ce qui est majoritairement apprécié s'avère être l'architecture du lieu, notamment l'esthétique qu'il dégage grâce à sa verrière, à son escalier et qui font de cet ensemble un lieu emblématique de Nantes pour ces personnes interrogées. La place du Commerce est surtout utilisée en tant que lieu de connexion des différents modes de transports : tramway, bus et taxis, néanmoins les commerces qui la bordent et principalement la Fnac font de cet espace un lieu apprécié des Nantais. Elle est également reconnue en tant qu'espace d'animation(s) ou de manifestations éventuelles (concert, exposition, mobilisation) avant que ne soit signalé l'aspect détente du lieu par la présence des nombreuses terrasses de café. Ce qui plaît avant tout sur le site des anciennes nefs est l'Eléphant, en tant que machine articulée qui plonge ses visiteurs dans une ambiance féérique où ils sont absorbés par la complexité des mécanismes qu'ils peuvent admirer dans la galerie des machines. C'est donc un lieu original et animé qu'apprécient les interviewés. Les éléments qui ne contribuent pas à construire cette ambiance familiale sont moins connotés positivement comme le Bar de la Branche ou la librairie qui se situe juste à côté. Le hangar à bananes est un lieu apprécié parce qu'il est nouveau et situé sur l'île de Nantes. La réutilisation des anciens hangars d'entrepôt de bananes pour proposer des bars et restaurants avec vue sur Loire est un concept qui plaît. En revanche ce qui convient moins généralement aux personnes interrogées ou en laisse certaines indifférentes c'est l'ambiance nocturne et festive de cet endroit qu'ils associent le plus souvent à des faits divers relatant des épisodes de bagarres ou autres formes de violence. Ils ne s'imaginent pas non plus s'y promener malgré le fait qu'il ait aussi été pensé comme une destination de promenade.

Graphique 9 : L'appréciation des invariants physiques des lieux par les individus



Synthèse de la phase exploratoire : une double scission en deux couples de lieux

Les motifs qui poussent les personnes à effectuer leur première visite sont essentiellement en lien avec la fonction du lieu. Au moment de l'enquête, les motifs qui incitent les individus à fréquenter les lieux sont distincts selon qu'il s'agisse de lieux centraux anciens qui attirent pour leur fonction commerciale ou de lieux réhabilités qui drainent une population à la recherche de détente et de loisirs. Les individus qualifient positivement les lieux à partir de la fonction qu'ils lui reconnaissent et se montrent ainsi attirés par des lieux atypiques. En revanche, les lieux qui représentent leur quotidien ou des pratiques plus extraordinaires sont l'objet d'évaluations mitigées. La présente synthèse valide la phase exploratoire précédente en présentant une double scission entre les quatre lieux. La première s'opère par rapport aux évolutions historique et urbanistique des lieux et la seconde par rapport aux dynamiques quotidiennes inhérentes aux lieux. Nous obtenons les résultats suivants à confirmer par la suite en entretien complémentaire.

La scission urbanistique entre lieux anciens et lieux récemment réhabilités

- Les lieux du centre ancien de Nantes : des habitudes de pratiques entre admiration et reconnaissance de la praticité des lieux

Les résultats montrent que les lieux les plus anciens et les plus centraux sont davantage connus des individus interviewés tandis que les lieux récemment réhabilités le sont moins. La place du Commerce est très largement connue des Nantais alors qu'elle existe dans sa forme actuelle depuis moins longtemps que le passage Pommeraye. En ce qui concerne les fréquences de passage sur ces lieux, la place du Commerce est un lieu fréquenté au moins une fois par semaine tandis que le passage Pommeraye l'est beaucoup moins de l'ordre d'une fois par mois. Le passage Pommeraye est ainsi reconnu pour son esthétique et est perçu comme un lieu emblématique de la ville. A l'inverse, la place du Commerce n'est pas très valorisée et ses qualifications la cantonnent à son côté pratique

- Les lieux réhabilités sur l'île de Nantes : une redécouverte entre enthousiasme et scepticisme

Le Hangar à bananes était peu connu des Nantais avant sa transformation, ce qui explique certainement que les personnes pensent le connaître depuis moins longtemps. Les nefs des anciens chantiers navals qui abritent l'Eléphant, né en même temps que le Hangar à bananes s'avèrent un peu plus connu des Nantais. Pour ces sites sur l'île de Nantes, les individus disent s'y rendre deux à trois fois par an, ce qui valide bien la scission observée lors de la phase exploratoire entre les lieux du centre ancien et les lieux du « nouveau centre » sur l'île de Nantes. Le hangar à bananes se démarque davantage en ce qu'il plaît par sa convivialité

et sa modernité en même temps que certains le perçoivent comme un lieu d'insécurité. L'Eléphant est un lieu impressionnant par son originalité et son esthétique.

La scission liée aux dynamiques quotidiennes des lieux

- L'attraction pour des lieux atypiques

Le passage Pommeraye et les nefs des anciens chantiers navals provoquent de l'admiration. Pour le premier, les individus apprécient d'observer ce lieu dans lequel ils se sentent calmes, tandis que pour le second ils se disent émerveillés et curieux d'observer cette machine articulée. Lorsque l'on demande aux interviewés d'évaluer les quatre lieux entre leur première impression et celle qu'ils ont au moment de l'enquête, se dessinent des disparités entre lieux plus fortement aimés et lieux moins aimés. Le passage Pommeraye affiche une première évaluation très souvent positive, et celle-ci demeure ainsi dans le temps. L'Eléphant fait quasiment l'unanimité et est également évalué très positivement lors de la première visite, ce ressenti se confirme par la suite. Le passage Pommeraye et l'Eléphant suscitent ainsi un attachement progressif de la part des individus. Ce sont des lieux qui peuvent déclencher un coup de foudre et auxquels les individus auraient tendance à s'attacher car ils apprécient l'esthétique et le côté emblématique de l'un tandis qu'ils aiment l'autre pour son originalité et son ambiance féérique.

- Une appréciation très mitigée pour des lieux (extra)-ordinaires

La place du Commerce laisse souvent indifférentes les personnes ou alors présente une évaluation dichotomique du positif vers le négatif ou du négatif vers le positif. Le Hangar à bananes se voit attribué des notes très différentes témoignant de la diversité des éprouvés selon les individus. L'évaluation du Hangar à bananes par les personnes interrogées indique une forme de lassitude, tandis que la place du Commerce est marquée par un désengagement très prononcé. La place du Commerce est appréciée pour sa fonction pratique qui consiste pour un individu à aller d'un point à un autre et parce qu'elle leur permet aussi des moments de détente. Le Hangar à bananes est tantôt rejeté tantôt fortement apprécié pour les mêmes raisons, que sont sa fonction de nouveau lieu de fête nantais et sa localisation en bout d'île.

2.2. Une analyse du questionnaire complémentaire en fonction des temporalités individuelles

Que les lieux soient anciens (passage Pommeraye et place du Commerce) ou récents (Eléphant et Hangar à bananes), ils sont largement connus de toutes les classes d'âge,

lesquelles disent connaître les lieux depuis toujours ou depuis qu'ils existent quand il s'agit respectivement de ces deux catégories de lieux. Les individus appartenant aux classes d'âge les plus jeunes semblent fréquenter plus régulièrement les lieux que leurs aînées. Les motifs de la première visite sur un lieu sont corrélés avec l'âge. Ainsi plus les individus sont jeunes, plus ils se montrent curieux et plus les individus avancent dans la vie plus ils recherchent des lieux calmes et tranquilles. Néanmoins les lieux récents suscitent la curiosité quel que soit l'âge. La classe d'âge n'influe pas nécessairement sur les motifs de la pratique des lieux en revanche elle est un paramètre influent dans la fonction qu'attribuent les individus aux lieux, excepté pour les lieux conçus dans une visée intergénérationnelle où tous se retrouvent dans la fonctionnalité qu'ils lui attribuent. Les différentes classes d'âge semblent s'entendre sur la description des différents lieux. Ils s'accordent ainsi à dire qu'envers des lieux anciens, ils éprouvent des ressentis similaires quel que soit leur âge. En revanche, sur des lieux récemment réaménagés, les éprouvés varient avec l'âge. Une forte intensité émotionnelle est manifeste chez les plus jeunes et s'atténue en avançant dans l'âge. La classe d'âge influe sur la première impression du lieu ressentie et sur l'évolution de celle-ci au cours du temps avec des appréciations qui tendent davantage vers le positif au fur et à mesure que l'âge de l'enquêté croît.

La qualification de l'évolution de la relation affective aux lieux est liée à un niveau d'adéquation entre les attentes liées à l'âge de la personne et l'offre que propose chaque type de lieu. La classe d'âge est ainsi un facteur important dans la détermination de la relation aux lieux. Le coup de foudre, l'attachement, le rejet et l'aversion/le dégoût ne se présentent pas de la même manière : on observe généralement qu'une scission s'opère vers 40 ans divisant les individus en deux groupes distincts selon ce qu'ils apprécient, n'apprécient pas ou sont indifférents à tel ou tel type de lieux.

La durée de résidence de l'individu influe sur quasiment tous les paramètres que nous interrogeons par ce questionnaire. Ainsi le fait de connaître ou non certains lieux de la ville est directement lié à ce facteur puisque ce sont ceux arrivés les plus récemment qui avouent ne pas connaître certains lieux ou ceux arrivés il y a longtemps qui n'ont pas encore redécouverts les lieux réhabilités. L'ancienneté de connaissance des lieux s'avère proportionnelle à l'âge des individus ainsi qu'aux rythmes de fréquentation des lieux adoptés. Ainsi plus les individus sont âgés et plus ils connaissent les lieux depuis une durée importante et moins ils connaissent les lieux, plus ils les fréquentent. En revanche, la durée de résidence ne semble pas avoir d'influence sur les motifs de la première découverte des lieux et à l'inverse avoir une influence sur les motifs de fréquentation actuels. La fonction principale que les individus vont attribuer aux lieux évolue selon que les individus habitent depuis plus ou moins longtemps la ville. Les plus récemment arrivés attribuent l'activité actuelle du lieu en tant que fonction principale tandis que les plus anciennement présents ont en tête d'autres fonctions. La durée de résidence a une influence sur la manière de décrire les lieux, les individus les plus âgés font souvent référence à un passé. La durée de résidence dans la ville a également un impact sur le ressenti dans les lieux, les personnes récemment installées dans la ville sont encore fréquemment soumises à la surprise ou à la découverte par exemple. La nature et l'évolution du rapport affectif entre la première impression du lieu et celle donnée au moment de

l'enquête sont en lien puisque l'évaluation est d'autant plus positive que les personnes vivent depuis longtemps à Nantes. Cela se constate aussi lorsqu'ils qualifient l'évolution de la relation aux lieux qui s'avère différente selon que les individus ont eu suffisamment de temps pour pouvoir s'attacher ou se lasser des lieux.

L'appropriation des lieux est effectivement en lien étroit avec l'avancée dans la vie des individus. Des lieux qui correspondent à un moment donné aux attentes des individus peuvent ne plus correspondre à une autre période et inversement. Enfin, la durée de résidence dans la ville permet d'établir des nuances entre ce qui est apprécié ou non sur les lieux mais globalement les éléments non appréciés dès l'arrivée à Nantes ne le sont pas davantage quand la personne y réside depuis de nombreuses années, et inversement ce qui était apprécié demeure dans le temps, voire s'intensifie.

2.3. L'identification des liens entre les temporalités individuelles et les temporalités urbaines dans la formation et l'évolution du rapport affectif

Les résultats partiels que nous proposons ici constituent une synthèse de l'analyse effectuée et présentée dans les tableaux 10 et 11 (p 364-366). Ces deux tableaux réunissent les analyses menées sur chacun des quatre terrains en fonction de l'âge des individus et de leur durée de résidence à Nantes. Dans la dernière colonne de ces tableaux se dégagent des hypothèses qui serviront de base à l'établissement du second guide d'entretien complémentaire. Nous insistons ici particulièrement sur ces formulations d'hypothèses en ce qu'elles constituent les premiers résultats quant à la manière dont évolue la relation affective entre un individu et un lieu.

Le passage Pommeraye

Plus les individus sont jeunes et plus ils apprécient le lieu pour ses commerces et son rôle de raccourci, l'attachement est balbutiant voire inexistant. Inversement, plus les individus avancent en âge et plus le caractère emblématique du lieu est important et il est alors nécessaire pour eux de le faire découvrir parce qu'ils y sont fortement attachés. La fréquence de pratiques évolue de façon inversement proportionnelle à l'intensité de l'attachement. L'on constate en effet que plus les individus se disent attachés à ce lieu et moins ils disent s'y rendre annonçant qu'ils ne ressentent pas le besoin de le fréquenter régulièrement pour éprouver ce sentiment.

Les personnes qui vivent à Nantes depuis peu de temps sont davantage attirées par l'histoire et la beauté du lieu qu'ils se plaisent à faire découvrir malgré une connaissance récente. Les personnes arrivées depuis au moins une dizaine d'années et jusqu'à environ 30 ans de résidence sur Nantes sont davantage sensibles aux commerces et au caractère

emblématique du lieu pour la ville. Enfin les plus anciens résidents de la ville le caractérisent comme un lieu de promenade. Ainsi, plus les individus sont arrivés récemment et plus le lieu est perçu par son histoire et sa beauté et inversement plus les individus habitent Nantes depuis une longue période et plus le lieu est identifié par ses commerces et son caractère emblématique pour la ville pour devenir avec le temps principalement un lieu de promenade où les personnes admirent l'architecture de ce lieu d'histoire. **L'on constate un attachement progressif au fur et à mesure des années de résidence à Nantes.**

La place du commerce

Plus les individus sont âgés et moins leurs fréquences de pratique est importante même s'ils reconnaissent la praticité du lieu. Inversement plus les individus sont jeunes et plus ils pratiquent cette place pour laquelle ils ne disent éprouver que de l'indifférence puisqu'elle répond simplement à une facilité. C'est un lieu de passage et de connexion qui tient lieu de point de rendez-vous. **D'une manière générale, la place du Commerce est avant tout fréquentée pour son côté pratique quel que soit l'âge des personnes enquêtées.**

La première visite de ce lieu s'est faite selon un motif commercial pour les individus les plus récemment arrivés à Nantes tandis que les personnes qui vivent depuis plus de 30 ans se souviennent être venus en promenade sur cet espace, ce qui est sans doute à relier aux changements qu'a connus le lieu. Ce lieu est d'ailleurs au départ identifié par les nouveaux arrivants comme un lieu de commerce et ensuite avec l'allongement de la durée de résidence dans la ville, ce sont davantage les fonctions de passage, de connexion ou de rendez-vous qui prennent le pas. La place est décrite par les personnes qui vivent depuis moins de vingt ans à Nantes comme un lieu insécurisant et froid où les individus se sentent opprimés, stressés voire indifférents, et avec le temps ce lieu est décrit comme un espace animé, pratique et dense. **Seuls certains anciens résidents expriment un attachement pour ce lieu, les autres tendent vers l'indifférence, voire la lassitude.**

L'éléphant

Quelle que soit la classe d'âge, l'éléphant impressionne les individus, ils éprouvent le besoin de le faire découvrir car il représente l'originalité et la complexité de son mécanisme les rend admiratifs, ils sont émerveillés. Les personnes s'y sentent bien et développent peu à peu une forme d'attachement excepté pour la classe des moins de 20 ans qui éprouve une forme de lassitude, certainement liée au besoin de découverte nouvelle constante à cet âge de la vie alors que paradoxalement ils se rendent plus souvent que leurs aînés sur ce lieu. **Plus les individus sont jeunes, plus ils semblent touchés et fréquentent souvent le lieu et pourtant ils s'en lassent. Plus les individus avancent dans l'âge et moins ils y vont jusqu'à ne plus le fréquenter et pourtant l'attachement au lieu existe bien.**

Plus les individus sont arrivés récemment à Nantes et plus ils sont en admiration devant l'éléphant et le connaissent depuis qu'il existe alors que les personnes nantaises depuis 30 ans ne le connaissent pas nécessairement depuis sa création. Toutes les personnes se disent impressionnées et marquées par l'originalité de la machine qui les rend très observateurs et les pousse à le faire découvrir à d'autres personnes. Les individus installés les plus récemment sont ceux qui fréquentent le plus le site et inversement. **Enfin, de manière générale, les personnes sont attachées à l'éléphant quel que soit leur durée de résidence à Nantes, excepté les plus récemment arrivés qui, pour certains, se disent déjà lassés. Cela s'explique certainement par le fait qu'ils s'étaient préparés à ce type de lieu avant même leur installation, ils n'ont pas vécu la réhabilitation du lieu et sa transformation, ils n'ont pu qu'apprécier le résultat.**

Le hangar à bananes

Le Hangar à bananes est perçu de façon très différente selon les âges des individus. **La jeunesse est très sensible à la nouvelle fonction de lieu de vie nocturne tandis que les autres classes sont plus intriguées par l'évolution de ce lieu qui les positionne dans un sentiment partagé, certains disent s'attacher alors qu'ils disent aimer de moins en moins s'y rendre. Les plus anciens le perçoivent comme un lieu moderne sans grand intérêt pour eux.** Ressort ici l'idée qu'aimer un lieu ne veut pas nécessairement dire aimer fréquenter ce lieu et renvoie à la distinction établie par D. Martouzet entre les termes urbaphobie et urbanophobie. « Nous proposons la distinction suivante entre 'urba' et 'urbano' : l'urbaphile ou phobe se réfère à l'idée de ville ou à la ville dans sa généralité (j'aime ou n'aime pas la ville) tandis que l'urbanophile ou -phobe aime ou n'aime pas (avoir été) être en ville » (Martouzet, 2010: 311). Cet auteur indique que la principale différence entre aimer la ville et aimer être en ville se situe dans le rapport à soi. Si l'individu aime la ville, son rapport se fonde d'abord sur la ville et si l'individu aime être en ville son rapport se fonde d'abord sur lui-même. Cependant, comme le précise D. Martouzet « Il convient de considérer que cette distinction n'a pas pour objet que la clarification des termes, en tant qu'idéaux-types, puisqu'il est évident que 'j'aime être en ville aussi parce que j'aime la ville' et 'j'aime la ville en général parce que, dans la plupart des cas particuliers de ville, j'aime être en ville' » (Martouzet, 2010: 311).

Les personnes récemment arrivées sur Nantes perçoivent ce lieu comme un lieu de fête et sont attirées par les bars et restaurants mais elles ne sont pas pour autant attachées à ce lieu. Les personnes qui vivent depuis une période plus importante à Nantes apprécient également ce lieu pour boire un verre, se promener et y sont attachées sans doute parce qu'elles apprécient avant tout le fait que ce soit un lieu en pleine évolution. Les personnes qui vivent à Nantes depuis très longtemps viennent sur ce lieu pour le faire découvrir, elles s'y sentent attachées et apprécient la nouveauté du lieu en proximité de Loire. Quant aux personnes qui ont toujours vécu à Nantes, elles ne vont plus très souvent sur ce lieu; c'est un lieu de promenade moderne mais elles n'y sont pas attachées malgré leur appréciation de la

nouveauté. Ceux qui vivent à Nantes depuis plus de 40 ans n'y viennent pas souvent car c'est un lieu qui ne leur correspond plus et pourtant ils y sont attachés, ils apprécient sa situation et son évolution. **En bref, plus les individus ont un temps de vie à Nantes restreint et plus ils apprécient le lieu pour sa vie nocturne avec les bars et restaurants mais ne se disent pas pour autant attachés à ce lieu. Inversement plus le temps de vie s'allonge et plus les personnes disent être attachées même si ce type de lieu ne leur correspond plus dans son évolution, elles en apprécient la nouveauté. Il est en revanche apprécié comme lieu de promenade et elles prennent plaisir à le faire découvrir à d'autres.**

Tableau 10 : Formulation d'hypothèses selon l'âge des individus

Constats liés à l'âge par lieu (1/2)						
	0-19 ans	20-39 ans	40-59 ans	60-74 ans	75 ans et +	Hypothèses par âge
Passage Pommeraye	La classe 0-19 ans a une vision ambivalente du Passage Pommeray : soit il est apprécié, fréquenté et la personne tend vers l'attachement soit il laisse quelque peu indifférent et il n'est pas trop fréquenté ou alors comme lieu de passage de raccourci duquel le désengagement fait place peu à peu.	La classe 20-39 ans a un rapport lié à la fonction commerciale de ce passage sans pour autant négliger l'esthétique de ce lieu qui participe à un ressenti positif et une tendance générale à l'attachement.	La classe 40-59 ans a une bonne connaissance du Passage Pommeraye l'apprécie surtout pour son esthétique ce qui se traduit par une envie de le faire découvrir et aime y flâner notamment pour les boutiques présentes.	La classe 60-74 ans connaît bien le Passage Pommeraye même si elle n'a pas une fréquence élevée de fréquentation. C'est un lieu valorisé pour ses qualités esthétiques et architecturales qui rend la promenade ou la flânerie agréable et contribue à renforcer le sentiment d'attachement	La classe 75 et + connaît très bien le lieu et l'identifie comme ce qu'il est un passage reconnu pour sa dimension historique qu'il faut faire connaître même s'il n'y a pas d'attachement	Plus les individus sont jeunes et plus ils apprécient le lieu pour ses commerces et son rôle de raccourci, l'attachement est balbutiant voire inexistant. Inversement, plus les individus avancent dans l'âge et plus le lieu est important en tant que lieu emblématique de Nantes qu'il est nécessaire de faire découvrir parce qu'ils y sont fortement attachés.
Place du Commerce	Elle identifie la place du Commerce pour son côté pratique : commerces et connexion moyens de transport, très fréquentée mais sentiment peu positif (attente RV, densité, oppression) qui génère soit de l'attachement soit une forme de lassitude.	Lieu bien connu, très fréquentée pour sa fonction commerciale (commerces et cafés) même si perçu comme un lieu de passage. Un sentiment d'indifférence domine, le côté pratique ressort et soit les personnes y sont attachées parce qu'elles trouvent ce qu'elles attendent, elles ont besoin de ce lieu soit elles sont lassées par la densité du lieu.	Lieu bien connu mais très peu fréquenté d'où des motifs d'utilisation variable avec une dominante pour le commerce ou le point de rendez-vous. Le sentiment qui domine est liée à la fonction attribuée : le passage qui témoigne d'une certaine indifférence et donc un attachement positif peu prononcé. La place est appréciée pour son côté pratique	Connaissance de longue date du lieu mais fréquence de fréquentation faible. Ces individus se partagent entre l'attachement certainement du fait de la durée de connaissance et de pratique et d'autres se disent lassés certainement par l'indifférence que leur inspire ce lieu dont ils reconnaissent néanmoins la praticité (connexion et commerces) et l'animation	Connaissance du lieu depuis toujours mais fréquence de fréquentation faible essentiellement liée aux commerces. Le lieu est identifié à une fonction de passage marqué par sa densité qui place les individus dans un sentiment d'indifférence et d'être là de passage malgré une première visite qui avait suscité de l'admiration. Malgré cela ils ne se disent pas lassés et se sentent bien dans ce lieu de passage et de commerces.	Plus les individus sont âgés et moins leur fréquence de pratique est importante même s'ils reconnaissent la praticité du lieu et inversement plus les individus sont jeunes et plus ils pratiquent cette place pour laquelle ils ne disent éprouver que de l'indifférence puisqu'elle répond simplement à un besoin.

Constats liés à l'âge par lieu (2/2)

	0-19 ans	20-39 ans	40-59 ans	60-74 ans	75 ans et +	Hypothèses par âge
L'éléphant	Fréquence relativement importante avec un but de promenade lié au loisir pour y trouver un lieu animé, moderne, convivial et impressionnant. Ce lieu invite à la détente et à l'observation jusqu'à être touché(e) émotionnellement mais les individus finissent par s'en lasser malgré ce sentiment d'admiration la 1 ^{ère} et le fait d'être bien dans ce lieu. Le lieu est apprécié pour l'éléphant et l'ambiance qu'il apporte pas pour les à côtés (bars, galerie, librairie). Ces individus sont impressionnés par l'éléphant mais leur jeunesse fait qu'il se lasse très vite.	Fréquence de fréquentation plus faible que les 0-19 ans, attiré par la curiosité qui devient aujourd'hui un lieu de promenade ou que l'on a envie de faire découvrir car c'est un lieu de détente et de loisir. Le lieu est qualifié d'impressionnant, original et beau et par conséquent les individus s'y sentent émerveillée et admiratif et éprouvent un réel sentiment d'attachement. Cette classe d'âge est attachée à l'éléphant car elle est complètement impressionnée par cette machine complexe et originale qui lui rappelle une enfance pas si lointaine.	Cette classe d'âge répond connaître l'éléphant depuis plus longtemps qu'il n'existe réellement. La curiosité ou l'envie de découvrir les a menées à découvrir ce lieu qualifié d'original et d'impressionnant suscitant l'émerveillement et l'admiration et une forme d'attachement progressive	Lieu connu depuis son existence par une envie de découverte ou une curiosité. Aujourd'hui ce lieu de loisir est essentiellement fréquenté pour le faire découvrir car il est impressionnant et suscite l'émerveillement. Individus largement attachés à ce lieu.	La classe d'âge 75 ans et + connaît le lieu depuis qu'il existe mais n'y va quasiment pas sauf pour y amener quelqu'un dans un but de promenade alliée à une découverte d'un lieu original	Plus les individus sont jeunes, plus ils semblent touchés et fréquentent souvent le lieu et pourtant ils s'en lassent. Plus les individus avancent dans l'âge et moins ils y vont jusqu'à ne plus le fréquenter et pourtant l'attachement au lieu existe bien.
Hangar à bananes	Cette classe d'individus fréquente le lieu très souvent pour passer une soirée car c'est un lieu convivial et de fête qui conduit à un attachement progressif car ils s'y sentent bien. Ils apprécient particulièrement l'ambiance festive et les anciens hangars	Lieu peu fréquenté ou alors pour une soirée ou pour le faire découvrir et malgré des qualificatifs de lieu agréable, convivial et animé, les individus répondent ne pas être attachés même si c'est un lieu qui répond aux attentes et dans lequel ils se sentent bien.	Fréquence de fréquentation faible voire très faible mais le lieu est identifié comme animé, convivial moderne et pourtant les individus ne s'y sentent pas bien, c'est un lieu qui ne leur correspond plus car ils se sentent indifférents à l'ambiance nocturne festive et aux divers bars et restaurants ce qui explique le non attachement. Ils sont néanmoins curieux de l'évolution de ce lieu et certains disent s'y sentir bien et expriment une forme d'attachement	Le lieu est connu parfois depuis une période récente (6 mois à 2 ans), les individus fréquentent peu le lieu et si c'est le cas c'est pour boire un verre ou se promener mais ils sont indifférents, détendus ou stressés. Ils apprécient la nouveauté du lieu allié aux anciens hangars et la situation sur l'île. Ils se disent attachés alors qu'ils l'ont immédiatement rejetés, qu'ils aiment de moins en moins y aller et que ce lieu ne leur correspond plus.	Très rarement fréquenté vu comme un lieu moderne qui ne constitue pas une bonne destination de promenade.	Plus les individus sont jeunes et plus ils sont sensibles à la nouveauté et non à l'évolution historique et urbanistique du lieu. A l'inverse plus ils avancent en âge et plus ils accordent de l'importance à la manière dont les lieux se constituent plus qu'à la fonction qui leur est dévolue.

Tableau 11 : Formulation d'hypothèses en fonction du temps vécu à Nantes

<i>Constats liés au temps vécu à Nantes (1/3)</i>						
	0-9 ans	10-19 ans	20-29 ans	30-39 ans	40 ans et +	Hypothèses liées au temps vécu
Passage Pommeraye	<p>Connaît depuis peu vient relativement souvent pour le faire découvrir à une autre personne. C'est un lieu identifié essentiellement par ses commerces et la flânerie qu'il autorise. Les individus sont observateurs et touchés par l'histoire et la beauté du lieu. Les individus trouvent ce qu'ils attendent dans ce lieu, s'y sentent bien et par conséquent se disent attachés.</p>	<p>Connaissance du passage Pommeraye équivalente au nombre d'années vécues à Nantes. Des individus qui se partagent entre des personnes qui viennent très souvent et d'autres plus rarement. Lieu avant tout fréquenté pour les commerces ou pour faire découvrir sa beauté et le caractère emblématique de Nantes. Ils se sentent détendus, observateurs et curieux ou de passage. Classe qui se divise entre l'attachement et le non attachement</p>	<p>Connaît depuis toujours vient relativement souvent, 1ère fois pour les commerces et encore aujourd'hui avec en plus promenade. Le commerce est logiquement la fonction principale attribuée à ce lieu alors qu'ils se retrouvent dans les éléments non appréciés ou auxquels ils se disent indifférents. Attirés par l'histoire et la beauté du lieu qui les rend observateurs et admiratifs. L'admiration de la 1ère visite semble s'être peu à peu transformée en attachement envers ce lieu</p>	<p>Connaît depuis toujours vient peu souvent, 1ère fois pour les commerces, y vient pour se promener mais le qualifie de lieu de commerces. Il est qualifié de lieu historique dans lequel ils se sentent à la fois calmes, observateurs, de passage et curieux. Ils sont globalement attachés au lieu pour son architecture ses commerces et le caractère emblématique de Nantes.</p>	<p>Connaît ce lieu depuis toujours, vient relativement souvent pour le faire découvrir à quelqu'un. La 1ère fois était pour se promener ce qui correspond à la fonction qui lui est attribuée aujourd'hui. Ils sont admiratifs dans ce lieu qu'ils décrivent avant tout de lieu historique. C'est un lieu qui a suscité l'admiration la 1ère fois et où ils aiment de plus en plus y aller car il leur correspond. Indifférents aux commerces, ils apprécient davantage l'architecture, l'esthétique.</p>	<p>Ainsi, plus les individus sont arrivés récemment et plus le lieu est perçu par son histoire et sa beauté et inversement plus les individus habitent Nantes depuis une longue période et plus le lieu est identifié par ses commerces et son caractère emblématique pour la ville pour devenir avec le temps principalement un lieu de promenade où les personnes admirent l'architecture de ce lieu d'histoire..</p>

<i>Constats liés au temps vécu à Nantes (2/3)</i>						
	0-9 ans	10-19 ans	20-29 ans	30-39 ans	40 ans et +	Hypothèses liées au temps vécu
Place du Commerce	Connaissance récente ou depuis qu'ils sont à Nantes, très fréquenté, 1ère fois pour les commerces continue à y venir pour les divers commerce, d'ailleurs c'est la fonction attribuée à ce lieu. C'est pour cette classe un lieu pratique et animé où les gens se sentent de passage et indifférents ou observateurs. Plus de la moitié de leurs réponses vont dans le sens d'un non attachement (avec désengagement) alors que pour autant ils aiment aller sur ce lieu qui leur correspond. Ils aiment ce lieu pour le commerce, les animation et le point de rendez-vous.	Connaît bien la place du commerce, vient souvent, la 1ère fois sans motifs particuliers, aujourd'hui y passe et ensuite utilisent les commerces, donne RV. C'est d'ailleurs pour eux un lieu de connexion ou de passage. C'est pour eux un lieu pratique mais insécurisant et froid où les gens ont le sentiment d'être de passage, opprimés. Ils se situent davantage dans l'opposé de l'attachement. Ils apprécient ce lieu pour sa fonction de passage, de rendez-vous	Connaît depuis toujours, pas d'homogénéité dans les fréquences de fréquentation, 1ère fois pour le commerce, vient encore pour le commerce et le passage. C'est d'ailleurs pour eux un lieu de passage et de commerces à part égale. A égalité apparaissent les termes de place insécurisante et animé où les gens sont de passage, indifférents et stressés. Les individus sont lassés voire pour certains désengagés.	Connaît depuis toujours, vient souvent, 1ère fois pour se promener et aujourd'hui vient pour boire un verre et ensuite commerces ou RV. C'est un lieu de passage et de connexion. La place est vue comme un lieu pratique qui est en même temps emblématique et insécurisant, les individus sont d'ailleurs à part égale, détendus ou opprimés. Ils se séparent encore en deux ceux qui sont attachés et sont qui expriment une lassitude ou un désengagement. Ils aiment le lieu de passage et de RV, les cinémas.	Connue depuis toujours vient peu souvent, 1ère fois promenade, aujourd'hui davantage orienté vers les commerces et pourtant lui attribue la fonction de lieu de passage, elle est décrite comme animée, pratique et dense. Les individus sont de passage. Les individus sont à la fois attachés à la place du commerce et lassés. Ils aiment le lieu de passage, le cinéma et les animations.	Plus la durée de résidence de l'individu dans la ville est importante et plus ce lieu est assimilé à un lieu de passage animé pour lequel ils se disent attachés. Plus la durée de résidence à Nantes est faible plus les individus sont attirés par la fonction commerciale du lieu et son aspect pratique mais ne se disent pas attachés à ce lieu.
L'éléphant	Connaît depuis son inauguration ou période plus récente, vient relativement souvent, 1ère fois curiosité, vient aujourd'hui pour le faire découvrir, c'est un lieu de détente, l'éléphant est impressionnant, original et beau, les personnes sont émerveillées et observatrices, elles sont principalement attachées mais une partie plus faible se dit lassée. Ils apprécient l'éléphant, l'esprit féérique, la complexité des mécanismes et l'originalité.	Les gens ont l'impression de le connaître depuis plus longtemps qu'il n'existe. Vient peu souvent, 1ère fois pour découvrir. Ils viennent pour se promener et le faire découvrir. C'est un lieu de loisir. L'éléphant est décrit de façon égale comme impressionnant et original. Les personnes sont émerveillées et admirative. Les personnes se partagent entre l'attachement et le non attachement, certains sont lassés. Ils sont tombés en admiration la 1ère fois. Ils aiment l'éléphant la complexité des mécanismes et l'originalité.	Connaît l'éléphant depuis qu'il existe, vient peu souvent aujourd'hui vient pour se promener et aussi la faire découvrir à quelqu'un. C'est un lieu de loisir. L'éléphant est décrit comme impressionnant, original et beau ; il laisse les personnes admiratives et provoquent un attachement progressif pour une large majorité. C'est un lieu qui leur correspond, où ils trouvent ce qu'ils attendent. Ils apprécient la galerie des machines, l'éléphant et l'originalité du lieu.	Connaît depuis 6 mois à 2 ans ou entre 2 ans et 5 ans (égalité), vient peu souvent, 1ère fois pour découvrir, continue à venir pour le faire découvrir et ensuite pour se promener. C'est un lieu de loisir. L'éléphant est à part égale impressionnant et original. Les personnes sont observatrices et détendues, Ils sont généralement attachés. Ils apprécient le caractère animé du lieu, l'éléphant, l'esprit féérique, la complexité des mécanismes, l'ambiance familiale et la présence de Royal de Luxe.	Connaît l'éléphant depuis sont existence, vient peu souvent, 1ère fois = curiosité, vient pour se promener ou le faire découvrir à quelqu'un, ils leur attribuent la fonction de lieu de loisir. Ils le qualifient de lieu impressionnant et beau et original. Ils sont émerveillés, ils sont majoritairement attachés à l'éléphant, ils sont tombés en admiration s'y sentent bien. Ils aiment le caractère animé du lieu, l'éléphant, l'esprit féérique du lieu, la complexité des mécanismes, la présence de Royal de Luxe, l'originalité du lieu et la situation sur l'île.	Plus les individus sont installés de manière récente à Nantes, plus ils fréquentent le site. Inversement, plus les individus ont une durée de résidence à Nantes importante et moins ils fréquentent ce lieu. Enfin, de manière générale, les personnes sont attachées à l'éléphant quelle que soit leur durée de résidence à Nantes, exceptés les plus récemment arrivés qui pour certains se disent déjà lassés.

<i>Constats liés au temps vécu à Nantes (3/3)</i>						
	0-9 ans	10-19 ans	20-29 ans	30-39 ans	40 ans et +	Hypothèses liées au temps vécu
Hangar à bananes	<p>Connait depuis son ouverture récente ou même avant. Vient peu souvent, 1ère fois par curiosité ; vient actuellement pour boire un verre et ensuite passer une soirée, voient ce lieu comme un lieu de fête et le décrit comme animé et convivial, les personnes se sentent de passage et joyeuse, sentiment partagée entre l'attachement et le non attachement avec une légère supériorité pour ce dernier. Les personnes s'y sentent bien, c'est un lieu qui leur correspond où elles aiment de plus en plus aller .Ils apprécient les bars et restos, la nouveauté du lieu et la proximité de la Loire</p>	<p>Connait le lieu depuis sa récente ouverture, vient peu souvent, 1ère fois pour découvrir et curiosité, viennent à la fois pour se promener, se restaurer, boire un verre et faire découvrir le lieu ; il est perçu comme lieu de fête et de loisirs et décrit comme lieu moderne puis original animé et convivial. Les individus se sentent émerveillés tout comme de passage, sont en majorité attachés au hangar (50) et ensuite se partagent entre non attachés et en redécouverte du lieu. Ils aiment de plus en plus aller sur ce lieu car il leur correspond et ils s'y sentent bien. Ils apprécient la nouveauté du lieu et la proximité de la Loire. Ils apprécient le lieu en pleine évolution et ensuite les bars et restos.</p>	<p>Connait depuis son existence et viennent peu souvent ; 1ère fois par curiosité, et maintenant pour se promener, se restaurer et pour le faire découvrir. Ils voient ce lieu comme un lieu de fête et ensuite lieu de passage, de détente ; ils décrivent ce lieu comme un lieu animé puis moderne, ils sont avant tout observateurs, puis détendus et indifférents. Les personnes sont attachées (38) ou non attachés (25) et les personnes s'y sentent bien et trouvent ce qu'elles attendent, peu sont lassées (11). Ils apprécient la nouveauté du lieu et la proximité de la Loire.</p>	<p>Connait le lieu depuis qu'il a ouvert (2 à 5 ans) vient en moyenne une fois par an ou jamais à pratiquement jamais, 1ère fois pour découvrir, aujourd'hui pour boire un verre ou se restaurer. Ils attribuent une fonction de loisirs, promenade et rencontre à part égale. Le lieu est à la fois décrit comme accueillant, banal et moderne. Les personnes sont joyeuses et détendues. Les personnes ne sont pas attachées (67). Ils apprécient la nouveauté du lieu, les anciens hangars, le lieu en pleine évolution, la situation sur l'île.</p>	<p>Connait le hangar à bananes depuis sa réouverture ou depuis 5 à 10 ans, vient peu souvent, 1ère fois par curiosité, aujourd'hui vient pour se promener et pour faire découvrir le lieu. La fonction qui lui est attribuée est lieu de promenade et de loisir. Il est décrit comme pratique, et insécurisant et froid. Les personnes se sentent aussi bien indifférentes que curieuses. Il y a plus de gens qui se disent attachés au hangar que ceux qui ne le sont pas ou qui expriment un désengagement voire une lassitude. Ces personnes disent que c'est un lieu qui ne leur correspond plus, qu'elles ne s'y sentent pas bien, qu'elles aiment de moins en moins y aller. Ils apprécient la situation sur l'île ; le lieu en pleine évolution, les anciens hangars et la nouveauté du lieu.</p>	<p>Plus les individus ont un temps de vie à Nantes restreint et plus ils apprécient le lieu pour sa vie nocturne avec les bars et restaurants et ne s'y sentent pas attachés. Inversement plus le temps de vie s'allonge et plus les personnes se disent attachées même si ce type de lieu dans son évolution ne leur correspond plus, ils en apprécient la nouveauté. Il est également apprécié comme un lieu de promenade et prennent plaisir à le faire découvrir à d'autres.</p>

Section 3. La phase de reconstruction : vers la formalisation des résultats

La dernière phase de notre démarche correspond à une étape de reconstruction en ce qu'elle consiste à mettre en lien les résultats obtenus dans les phases précédentes. Ainsi les premières hypothèses et les prémices de résultats quant aux relations entre l'individu et le lieu sont reformulées sous forme de questions pour constituer un second guide d'entretien (Cf. Annexe 4). L'entretien complémentaire réalisé à partir de ce dernier a pour objectif d'obtenir les éléments d'explication et de justification de la manière dont se construit et évolue une relation affective d'un individu envers un lieu. Il est complété par les observations menées tout au long de l'enquête, lesquelles permettent de comparer les « dire faire » livrés par les individus en entretiens aux « faire » réellement constatés sur les sites. Nous commencerons par présenter la démarche que nous avons adoptée pour analyser le corpus d'entretiens et les observations. Les entretiens sont ainsi analysés grâce à des typologies temporelles de lieux et d'individus tandis que les observations sont recomposées à l'instar du modèle de « la traversée polyglotte » (Thibaud, 2008b). Puis, cette façon de procéder à l'analyse du matériau brut nous conduira à expliciter notre manière de présenter les résultats sous diverses formes : des figures idéales-typiques et des prises affectives.

3.1. Une démarche d'analyse

Les deux techniques d'enquête que sont l'entretien et l'observation livrent chacune un matériau différent : des corpus de retranscriptions d'entretiens et des carnets d'observation. Les premiers sont étudiés en ayant recours à une « découpe transversale » des entretiens en fonction de dynamiques temporelles. Sont recherchées les occurrences qui se retrouvent d'un entretien à l'autre en fonction des paramètres temporels du lieu et des caractéristiques temporelles des individus. Deux typologies, l'une relative aux lieux et l'autre aux individus sont ainsi élaborées pour constituer une grille d'analyse des entretiens et mettre en évidence les interrelations possibles entre les facteurs temporels de l'un et de l'autre. Les observations sont pour leur part analysées en les recomposant de sorte qu'elles fassent ressortir une pratique spatiale type du lieu. Elles sont ainsi, à l'instar de l'idéal type de Weber, une recomposition idéale de la vie des lieux que nous souhaitons faire ressortir pour montrer que les pratiques spatiales sont une traduction du type de rapport entretenu avec les lieux.

3.1.1. L'élaboration de typologies de lieux et d'individus pour analyser les entretiens

Les entretiens exploratoires sont analysés au même titre que les entretiens complémentaires selon une découpe transversale entre les entretiens pour faire émerger ce qui, d'un entretien à un autre, se réfère au même thème. Cette façon de procéder « ignore la cohérence singulière de l'entretien, et cherche une cohérence thématique inter-entretiens » (Blanchet et Gotman, 2005: 98). Ainsi que le précisent ces auteurs respectivement psychologue et sociologue, l'analyse thématique est cohérente lorsqu'il s'agit de mettre en œuvre des modèles explicatifs de pratiques ou de représentations. Notre objectif étant de porter au jour les éventuelles interrelations entre des éléments temporels matériels ou immatériels propres aux lieux avec les attributs temporels des individus, la construction de typologies relatives à ces deux variables s'est présentée comme un moyen efficace d'établir une grille d'analyse. En effet, l'élaboration de cette grille d'analyse doit reprendre les hypothèses de notre recherche fondées sur la dimension temporelle et visant à valider ou invalider l'existence de lien(s) entre les configurations temporelles des lieux et les constructions affectives qu'établissent les individus envers ces mêmes lieux selon leur avancée dans la vie et l'ancienneté de leur connaissance de certains lieux.

La finalité de ces typologies est de confronter l'implantation et l'orientation des bâtiments, le mobilier urbain, les enseignes, le(s) mode(s) de circulation, etc. avec la connaissance des lieux, les valeurs, les représentations symboliques, les souvenirs, les attentes, etc. des individus qui les habitent. Les typologies relatives aux lieux doivent donc traduire tant l'historicité que l'urbanité des lieux tandis que les typologies de l'individu sont fondées à partir de l'avancée dans la vie des interviewés et de l'ancienneté de leur connaissance des lieux. Nous avons ainsi établi deux typologies pour chacune des variables. Les typologies de lieux sont d'une part en lien avec les évolutions historiques et urbanistiques et d'autre part avec les dynamiques quotidiennes lieux et la construction de typologies d'individus est premièrement constituée en fonction de leur avancée dans la vie et deuxièmement selon l'ancienneté de leur connaissance des lieux. Une fois ces thèmes identifiés, il s'agit de découper les énoncés correspondants et de les classer dans les rubriques *ad hoc*. « Ces énoncés sont des unités de signification complexe et de longueur variable (membres de phrases, phrases, paragraphes...) » (Blanchet et Gotman, 2005: 99).

En ce qui concerne l'élaboration de la première typologie de lieux, sont ainsi obtenus les types suivants : « lieu ancien », « lieu récent », et « lieu en évolution » de telle sorte notamment qu'un lieu ne soit pas l'exacte description de l'un des quatre types proposés. Ces dénominations désignent respectivement un lieu qui n'a pas évolué depuis une très longue durée qui dépasse/échappe à la durée de vie individuelle, un lieu qui a n'a pas changé depuis une vingtaine d'années (le temps de la mémoire individuelle et non celle rapportée par les autres générations) et la dernière désignation signale un lieu pour lequel des changements sont envisageables. Chaque lieu peut potentiellement référer à un ou plusieurs types. Les dynamiques quotidiennes inhérentes au fonctionnement des lieux sont également prises en compte et autorisent à désigner d'autres types de lieux par les termes suivants « lieu atypique », « lieu de passage/connexion » et « lieu de détente loisirs ».

Les personnes rencontrées sont, à leur tour, « classées » en fonction de deux typologies distinctes, la première à partir du critère de l'âge de la personne considérée en référence à l'avancée dans de vie au moment de l'enquête plutôt qu'à une tranche d'âge prédéterminée. Les divers types retenus sont ainsi les suivants : les « jeunes », les « adultes », et les « personnes âgées ». La seconde typologie d'individus les répertorie selon leur ancienneté de connaissance des divers lieux d'enquête qualifiée de la façon suivante: « récente », « ancienne » et « très ancienne » marquant ainsi les expériences du lieu dans leur variabilité de durée.

Ce mode d'analyse par typologies croisées (Cf. Tableau 12) permet d'obtenir une synthèse à la fois verticale et horizontale des thèmes qui constituent la grille et ainsi d'être en mesure de déterminer quels sont les liens qui les unissent. Aux croisements des typologies verticales et horizontales, se dessine le type idéal en tant qu'il est une reconstruction du réel issu d'une synthèse des thèmes, nous l'avons nommé « figure idéale-typique ». Ces dernières en tant que résultat produit par la grille constituent la possibilité de mettre en évidence des cohérences dans un sens et ou dans l'autre que nous nommerons des tendances sur lesquelles nous reviendrons dans le chapitre 8.

Tableau 12 : Grille d'analyse des entretiens

		Typologie de lieu selon l'évolution historique et urbanistique			Typologie de lieu selon les dynamiques quotidiennes des lieux		
		Lieu ancien	Lieu actuel	Lieu en cours d'évolution	Passage/Connexion	Atypique	Détente Loisirs
Typologies d'individus selon l'avancée dans la vie	Jeunes						
	Adultes						
	Personnes âgées						
Typologies d'individus selon l'ancienneté de la connaissance des lieux	Récent						
	Ancien						
	Très ancien						

3.1.2. Recomposition des observations selon le modèle de la « traversée polyglotte »

Nous avons repris le principe des « traversées polyglottes » mis en œuvre par J-P Thibaud et qui consiste à confronter plusieurs voix qui se font écho sur un même thème (Thibaud, 2008b). Les paroles des interviewés qu'il recueille lors de parcours commentés deviennent dans notre cas des extraits de moments d'observation qui se rejoignent parce qu'ils évoquent une même idée, un même thème relatif à la manière dont les individus font avec les lieux. Quand J-P Thibaud recherche la redondance et la récurrence de commentaires de même nature, provenant d'observateurs différents pour attester d'une certaine communauté de perception, nous extrayons de nos carnets d'observation des descriptions de moments qui par leur similitude semblent pouvoir signifier qu'il s'agit de pratiques spatiales « types » du lieu observé. Cette manière de synthétiser l'ensemble des observations en une reconstitution « idéale-typique », s'inspirant de l'idéal-type de Weber, a pour objectif de faire ressortir par des extraits de récits, des moments clés de la vie du lieu en tant qu'ils sont représentatifs des pratiques spatiales, elles-mêmes témoin du rapport au lieu des individus.

Ces recompositions d'observations consistent à agencer les prises de vues les plus représentatives des moments d'observation eux-mêmes sélectionnés pour leur puissance démonstrative afin de voir s'édifier le tout telle une description de scène théâtrale (Cf. Figure 20, p. 374 et Annexe 4). Faisant cela, nous nous plaçons à l'interface de deux méthodes distinctes : celle initiée par Cintia Okamura et qui consiste à ériger la mise en scène théâtrale au rang de véritable méthode (Okamura, 2011) et celle inventée par J-P Thibaud. La sociologue, C. Okamura l'a mise au point pour faire ressentir les ambiances urbaines de différents sites. Nous nous en sommes inspirée pour établir des condensés descriptifs des différents terrains d'étude où nous, en tant que chercheur, sommes devenue le narrateur de la pièce de théâtre. Cette description se présente en revanche à l'image des traversées polyglottes en ce qu'elles sont comme « une analyse descriptive en train de se faire » (Thibaud, 2003: 127) et non pas sous forme de dialogues entre les différents personnages ainsi que le préconise la méthode d'Okamura. Les recompositions auxquelles nous parvenons sont une description par la mobilisation du matériau brut sans traitement supplémentaire. Elles comprennent les prises de notes des phases d'observation directe couplées aux photographies prises durant ces périodes. Elles deviennent ainsi une première phase d'analyse par la manière dont est fait l'agencement entre le texte et les images. L'analyse ne peut être effectivement concrète qu'une fois la possibilité de visualiser l'ensemble de ces recompositions en cherchant à mettre en évidence pour chaque lieu des pratiques spatiales significatives d'un certain type de rapport au lieu.

Cette mise en scène théâtrale des quatre lieux à des périodes distinctes de l'année (diverses saisons et divers jours de la semaine et du week-end, diverses plages horaires), se présente comme un résultat intermédiaire qui nécessite ensuite d'être approfondi. Ce travail de second ordre a pour objectif de contextualiser notre investigation empirique en présentant les lieux par une description sensible. Les lieux seront ainsi principalement présentés sous l'angle de la confrontation entre le contenant (dimension physique et sensible) et le contenu (dispositions sociales) afin de mettre en évidence l'ambiance produite par ces interactions

lieux-individus. Il est alors possible de faire ressortir diverses temporalités relatives aux fréquentations des usagers. Ce traitement de l'ambiance repose sur trois entrées principales, là encore inspirées du travail de J-P Thibaud (2008b). La première est relative aux dispositifs construits et rend compte de la composante matérielle du site étudié (le contenant), tandis que la deuxième est propre aux perceptions du chercheur *in situ* pendant ces phases d'observations (vue, ouïe, odorat notamment) alors que la troisième s'attache à relever les conduites des usagers des lieux. Autrement dit, la description des lieux à laquelle nous aboutissons en appliquant cette méthode d'analyse à nos observations se focalise sur des éléments de l'ordre du mesurable (dimension physique), de l'exprimable (dispositifs sensibles) et de l'observable (disponibilités sociales).

Figure 20 : Recomposition d'observations : Exemple d'analyse d'observation-place du Commerce (Cf. Annexe 4)

Observations Place du Commerce - Vendredi 09/10/09 17h30-18h45 - Temps gris

Mode d'être et de faire sur
le lieu

Extraits de séquences observations

Le loisir



Un va et vient incessant de personnes qui entrent ou sortent de la Fnac

Des personnes qui se sont donné rendez-vous se retrouvent.

La détente



Un engin rouge équipé d'une nacelle pour nettoyer les vitres qui abritent les affiches de cinéma est encore présent sur la place.

Quelques groupes de personnes souvent des duos sont postés devant le cinéma Gaumont et regardent les affiches



Quelques personnes attablées aux terrasses des cafés.

Le Noops café est fermé.

La flânerie

Quelques personnes regardent les fleurs, échangent quelques phrases avec la vendeuse mais ne s'arrêtent pas

Quelques groupes de personnes souvent des duos sont postés devant le cinéma Gaumont et regardent les affiches

Le démarchage

Deux personnes vêtus de vêtements jaunes très voyant abordent les passants

3.2. Atteindre le rapport affectif : élaboration de figures idéales-typiques et de cartes comportementales

A partir des méthodes d'analyse précédemment développées, nous nous appuyerons sur les figures de Chalas (2000) pour introduire notre proposition de figures idéales-typiques, formées au croisement de typologies de lieux et d'individus. Leur élaboration a pour intention de mettre en exergue ce qui relève du lieu ou de l'individu dans l'établissement d'une relation affective en même temps qu'elles pourront nous permettre de voir comment évolue cette relation dans le temps. Puis, en présentant la technique de construction de cartes comportementales développée par des psychologues de l'environnement (Legendre et Depeau, 2003), nous mettrons en évidence le fait que cette technique permet de comprendre la relation qui lie les individus aux espaces qu'ils habitent. Il sera ainsi possible d'envisager de comparer la manière dont les individus pratiquent les lieux au regard de la fonction pour laquelle ils ont été pensés.

3.2.1. Des figures idéales-typiques aux croisements de typologies de lieux et d'individus

En nous référant à la méthode d'Yves Chalas (2000), des figures du lien affectif obtenues par le croisement des typologies de l'individu et des typologies de lieu sont élaborées dans l'intention de traduire le plus fidèlement possible les significations affectives accordées à ces lieux par les individus interrogés. La définition de ces figures a pour finalité de visualiser les éventuelles évolutions du rapport affectif de différents types d'individus envers certains types de lieux avec pour intention d'obtenir des éléments de réponse quant à notre questionnement sur l'influence respective et comparée de l'un ou l'autre de ces paramètres dans l'évolution du rapport affectif.

Si l'on s'en tient à la définition qu'en donne l'auteur, ces figures représentent « une réalité à mi-chemin entre le concret et l'abstrait, l'objectif et le subjectif, le positif et le négatif, l'individuel et le collectif, le sensible et l'intelligible, etc. » (Chalas, 2000: 29). Toutes ces figures sont *in fine* réalisées en accentuant ainsi particulièrement la part d'affectivité présente dans la relation individu-lieu, à l'image de la définition de l'idéaltype qu'en donne Max Weber : "On obtient un idéaltype en *accentuant* unilatéralement *un* ou *plusieurs* points de vue et en enchaînant une multitude de phénomènes *donnés isolément*, diffus et discrets, que l'on trouve tantôt en grand nombre, tantôt en petit nombre, par endroits pas du tout, qu'on ordonne selon les précédents points de vue choisis unilatéralement pour former *un tableau de pensée* homogène » (Weber, [1965] 1992: 172). En ce sens, la figure idéale typique demeure une construction, elle n'est pas réelle mais permet d'appréhender la réalité en l'analysant par comparaison à ce concept purement idéal. Comme l'indique Weber « L'idéaltype est un tableau de pensée, il *n'est pas* la réalité historique ni surtout la réalité 'authentique', il sert encore moins de schéma dans lequel, on pourrait ordonner la réalité à titre d'*exemplaire*. Il n'a d'autre signification que d'un *concept limite* purement idéal, auquel on *mesure* la réalité pour clarifier le contenu empirique de certains de ses éléments importants, et avec lequel on la *compare*. Ces concepts sont des

images dans lesquelles nous construisons des relations, en utilisant la catégorie de possibilité objective, que notre *imagination* formée et orientée d'après la réalité *juge* comme adéquates.» (Weber, [1965] 1992: 176).

Pour parvenir à constituer ces figures, sont mobilisées toutes les retranscriptions d'entretiens réalisées auprès des trente-cinq individus, ayant chacun une connaissance et une pratique différente des terrains d'étude. Ces textes mis « bout à bout » forment le matériau dans lequel les significations affectives recherchées sont d'une certaine façon dissimulées au cœur d'anecdotes, de souvenirs, de prise de position, de jugements etc. Leurs manières d'habiter l'espace, leurs rapports à ces divers environnements, leurs représentations et toutes les significations affectives que les interviewés acceptent de laisser paraître ne sont obtenues qu'en laissant les personnes enquêtées avoir ce discours sur elles-mêmes. Ces « discours d'existence » tels que les a nommés Yves Chalas (2000), permettent d'obtenir les réponses à nos questions en évitant les principaux écueils des entretiens que sont les biais d'ignorance et d'imagerie qui cantonnent les individus dans leur manque de connaissance et/ou dans des affirmations toutes faites renvoyant à des préjugés, voire à des clichés.

La majorité des interviews se sont concrétisées plus ou moins facilement par le dévoilement du rapport affectif de chacun envers les quatre lieux considérés. En procédant de la sorte, nous obtenons les caractéristiques du rapport affectif d'un individu en particulier pour chacun des lieux considérés. La montée en généralité est rendue possible par la « synthèse » qu'a permis l'élaboration d'idéals-types conçus pour être l'exagération des principaux éprouvés affectifs recensés au sein des trente-cinq discours d'existence. De cette façon de faire ressort que plusieurs individus réfèrent à un ou plusieurs idéals-types. Les différents noms⁷⁷ donnés à ces idéals-types ne révèlent aucunement un degré d'intensité mais expriment dans leurs grandes lignes les significations ou les images qui sont ressorties des trente-cinq entretiens. Ils sont élaborés en tant qu'outil méthodologique pour rendre compte d'une réalité empirique faite de ressentis, d'humeurs, de sentiments non nécessairement homogènes. Le chercheur en tant que personne ayant mené ces interviews doit être en mesure de prendre de la distance avec la production de ces idéals-types afin qu'ils attestent effectivement de l'isolement des traits les plus manifestes des relations affectives exprimées. Il en va de même pour le choix de l'appellation donnée à l'idéal-type qui demeure une étape pour le moins délicate tant elle mobilise la sensibilité du chercheur lequel se positionne comme l'interprète des sensibilités, émotions, sentiment, humeur, etc. que lui ont livrés les interviewés. Il a ici été fait le choix de ne présenter des idéals-types qu'à caractère positif⁷⁸, leur pendant négatif existe néanmoins et correspond à la dénomination contraire de celle choisie. Ainsi, dans un souci constant d'objectivation, le mot choisi est accompagné d'une définition succincte afin d'éviter toute mauvaise interprétation due à l'importante polysémie de certains des termes employés.

⁷⁷ Nous reviendrons dans le chapitre 8 sur la justification de certaines dénominations lorsque nous exposerons les tendances d'évolution du rapport affectif qui en ont été extraites

⁷⁸ Ce choix tient au fait que les individus qui ont un rapport affectif négatif envers un lieu se justifient peu tandis que ceux qui évoquent une relation affective positive tentent toujours d'expliquer et justifier de multiples manières les fondements de leurs sentiments.

Les idéals-types construits à partir du croisement des typologies d'individus et des typologies de lieux n'offrent pas seulement une clé de lecture des différentes formes de rapport affectif par idéaux-types qui se dessinent mais aussi une clé de compréhension des mécanismes temporels qui le sous-tendent. Le tableau à double entrée dans lequel elles sont regroupées possède la propriété incontestable d'exposer une récapitulation visuelle afin d'y déceler plus nettement des résultats quant aux influences plus ou moins prononcées des temporalités individuelles et des temporalités urbaines.

De ces quatre types de lecture (Cf. Tableau 12, p.371) se dégagent des résultats précis qui mettent chacune des typologies de lieux en relation avec chacune des typologies d'individus pour former les figures idéales-typiques. L'on peut également lire et interpréter ce tableau en optant dans un premier temps pour une lecture horizontale (en gris foncé dans le tableau) et dans un second temps en choisissant une lecture verticale (en gris clair dans le tableau) pour faire apparaître des tendances informant sur la nature et l'évolution du rapport affectif en fonction des deux types de temporalités observées. Nous présenterons dans le détail ces deux niveaux de résultat en termes de figures idéales typiques et de tendances dans le chapitre 8.

3.2.2. Construction de cartes comportementales

Les observations peuvent également, en étant soumises à une technique d'analyse propre à la psychologie environnementale, tendre vers la compréhension de la nature des relations qui lient les comportements d'individus, ou de groupes, aux espaces dans lesquels ils se déploient. La cartographie comportementale permet de localiser la distribution spatiale des comportements au sein d'un lieu d'observation et de déterminer si leurs expressions sont favorisées ou au contraire entravées par les caractéristiques physiques et sociales du site étudié (Legendre et Depeau, 2003). La réalisation de ces cartes correspond selon ces auteurs à dresser un tableau dans lequel « les lignes représentent des catégories comportementales et où les colonnes renvoient à différents emplacements, zones ou secteurs de l'espace. Autrement dit les cartes comportementales se présentent sous forme de tableau. Il s'agit d'une approche spatialisée des comportements qui vise à repérer et à éprouver les liens qui unissent les comportements aux caractéristiques des lieux dans lesquels ils apparaissent et se développent » (Legendre et Depeau, 2003: 268). Bien évidemment ce procédé permet d'identifier les éléments du cadre physique qui génèrent ou entravent certains comportements, néanmoins cela n'implique pas une vision déterministe dans laquelle la relation individu-lieu ne serait envisagée que sous l'angle du cadre physique. La cartographie comportementale autorise en effet comme le rapportent A. Legendre et S. Depeau à mettre en évidence le rôle actif des personnes confrontées à un environnement physique. Cette technique d'analyse s'avère intéressante pour analyser l'adéquation entre les supports offerts par le cadre physique et les activités déployées par les occupants. Une telle perspective évaluative apportant une meilleure connaissance des relations des personnes à leur environnement recouvre un véritable intérêt pour les futurs projets de conception ou de transformation d'un espace bâti. Ces cartes proposent effectivement de souligner les cheminements et les emplacements privilégiés ou évités. En comparant ces derniers à la volonté de départ, il apparaît possible de déduire les

effets des divers éléments composants le lieu sur la trajectoire ou les points d'arrêts des individus.

Nous montrons, par la mise en place de cette technique d'analyse, que nos observations, au-delà d'une mise en contexte sensible, peuvent témoigner de modes d'occupation et de pratiques de l'espace propres à chaque site étudié. Il s'agira, dans cette seconde phase d'examen des carnets de terrain de ne rapporter que les écrits décrivant les trajectoires ou les emplacements des individus sur le site étudié. L'objectif est de parvenir au sein même des quatre lieux d'observation à une qualification des espaces selon leurs usages effectifs, lesquels peuvent sensiblement s'écarter des usages attendus par la fonction des lieux et de ce qui en est dit. L'on pourra ainsi dégager un schéma de fonctionnement de nos terrains d'étude mettant en lien les caractéristiques des lieux avec les pratiques spatiales des individus témoignant des relations d'adaptation ou d'émancipation entre ces deux variables. Cependant cette méthode ne se suffit pas à elle-même pour déterminer si le type de relation établi (adaptation ou émancipation du lieu) traduit une dimension affective positive, négative ou neutre du rapport que l'individu entretient avec le lieu. Les résultats donnés par ce procédé devront être mis en discussion avec ceux dégagés notamment par l'analyse des entretiens.

Tableau 13 : Synthèse des résultats par phases

Démarche	Méthode d'analyse	Résultats partiels	Résultats à formaliser
Exploratoire	Représentations graphiques de l'évolution de la relation entre T0 et T1	Rapport affectif dépend du lieu puisque homogénéisation de l'orientation des flèches par lieu d'étude	Lieux ayant tendance à être appréciés : passage Pommeraye et Eléphant
	Tableau d'évolution du rapport affectif par individus et par lieux	Lecture horizontale : Rapport affectif dépend du lieu Lecture verticale : Rapport affectif dépend de l'individu	Lieux ayant tendance à être diversement appréciés : place du Commerce et Hangar à bananes
Déconstruction	Analyse du questionnaire en fonction de la variable lieu Analyse du questionnaire en fonction des variables individuelles	Une double scission liée à leurs époques de conception et à leurs dynamiques quotidiennes; L'avancée en âge et l'ancienneté de connaissance des lieux sont des facteurs importants dans l'établissement d'une relation affective aux lieux	Lieux atypiques/réhabilités : RA ++; Lieux du quotidien/extra-ordinaire RA +/-; Lieux anciens : RA +; Prémices de résultats quant aux relations entre les temporalités individuelles et urbaines
Reconstruction	Découpe transversale des entretiens en fonction de dynamiques temporelles; Compilation d'extraits de moments d'observations	Typologies de lieux et typologies d'individus; Recompositions idéales-typiques de la vie des lieux	Construction de figures idéales-typiques; Conception de cartes comportementales

Conclusion de chapitre

La présentation successive des différentes étapes de notre méthode d'analyse confère à cette dernière un caractère nécessairement très scindée. Néanmoins, cette façon de morceler les étapes s'avère indispensable en tant qu'elle permet de mettre en lien les diverses phases de la méthode d'enquête avec les types de résultats auxquels nous parvenons en insistant sur la méthode d'analyse (Cf. Tableau 3, p.331). Il nous semble effectivement important de bien dissocier la démarche de la méthode, même si rappelons-le, elles sont intimement liées, afin de montrer que les résultats auxquels nous parvenons sont le fait aussi bien du choix d'une méthode que de la manière dont elle est mise en œuvre. Autrement dit, ce chapitre souligne l'importance de la démarche dans le (notre) travail empirique en ce qu'elle influe sur la façon dont sont menés les techniques et analysés les résultats et inversement indique que c'est de la construction d'une méthode que découle un certain déroulement. Il s'agit d'un processus dynamique dans lequel les résultats partiels permettent de fonder les bases de la technique d'enquête suivante car même si elle était prévue dans la méthode, elle n'est pas totalement concrétisée. La démarche ici présentée se différencie du chapitre précédent portant sur la méthode puisqu'elle renseigne sur le phasage et le déroulement de l'application des techniques d'enquête sélectionnées par la méthode.

Ce chapitre a ainsi exposé la construction de nos grilles d'analyse fondées sur l'hypothèse générale de recherche de liens entre les temporalités propres aux lieux et les caractéristiques temporelles individuelles. Ainsi chaque phase d'analyse a pour dessein de dévoiler un des pans des résultats attendus : soit l'influence principale du lieu ou de l'individu dans la nature et l'évolution du rapport affectif, soit la dynamique d'évolution par l'expression de tendances (Cf. Tableau 13, p.379)

La phase exploratoire balise la recherche en déterminant précisément, à l'aide de la formulation de sous-hypothèses référant d'une part aux lieux et d'autre part aux individus, les variables sur lesquelles porter intérêt en y axant notre questionnement. S'ensuit ainsi la phase dite de déconstruction au cours de laquelle les variables liées à l'évolution historique et urbanistique des lieux et à leurs dynamiques quotidiennes et celles propres à l'avancée dans la vie des individus et à leur ancienneté de connaissance des lieux sont intégrées dans le questionnaire complémentaire. Nous parvenons par un traitement différencié pour chacune des variables à montrer que s'opère une double scission dans l'évaluation affective des lieux, marquée par leurs évolutions urbaines et leurs dynamiques quotidiennes. L'influence de l'avancée dans la vie de l'individu et sa durée de résidence dans la ville permettent d'apporter des nuances aux scissions constatées de manière générale. Partant, les premières propositions de résultats sur les liens qui s'instaurent entre les paramètres temporels des lieux et les caractéristiques temporelles des individus sont émises. La phase de reconstruction en opérant une découpe transversale thématique dans les entretiens et en recomposant les observations par moments signifiants, offre la possibilité de dresser des typologies relatives tant aux lieux

qu'aux individus en lien avec leurs temporalités respectives. De fait, ces différents niveaux d'analyse produisent des résultats partiels indiquant que les lieux sont différemment évalués sur le plan affectif par les individus selon que leurs évolutions urbaines et/ou leurs dynamiques quotidiennes entrent plus ou moins en résonance avec les attentes de ces derniers, considérés par rapport à leur trajectoire de vie et l'ancienneté de leur connaissance des lieux.

Le chapitre suivant commence par proposer des descriptions sensibles des quatre lieux en tant qu'elles permettent de compléter la justification du choix de nos terrains en exposant la vie des lieux, soit les contextes d'interactions individus-lieux. Elles mettront ainsi en évidence l'ambiance en tant que lien immatériel entre les individus et les lieux. La construction de cartes comportementales montrera à l'inverse le lien matériel entre les éléments physique du lieu et les individus, en faisant ressortir les prises affectives de ces lieux. Ces dernières en ce qu'elles sont spécifiques au(x) lieu(x) tout autant qu'à l'individu qui les perçoit et les mobilise constituent une première approche du type de lien qui les unit. Cependant, ce sont les figures idéales-typiques construites aux divers croisements entre les typologies d'individus et de lieux (Cf. Annexe 7) qui nous permettront de souligner l'influence plus ou moins prononcée de l'un ou de l'autre dans le processus de construction du rapport affectif. Elles constitueront la base de notre réflexion quant à l'élaboration de tendances d'évolutions du rapport affectif selon des dynamiques temporelles propres aux lieux et aux individus. Nous nuancerons ainsi les résultats apportés par les observations pour lesquels les lieux en tant que contexte ont une emprise importante sur le rapport affectif en mettant en lumière l'influence notoire de l'individu dans le processus de construction et d'évolution du rapport affectif.

Chapitre 8. HABITER AFFECTIVEMENT UN LIEU ENTRE EPAISSEUR TEMPORELLE DES LIEUX ET TEMPORALITES INDIVIDUELLES

Au cours du précédent chapitre, nous avons mis en évidence notre démarche méthodologique d'analyse dont les différentes phases avaient été pensées pour amener progressivement vers la réponse à notre questionnement. Il convient désormais de montrer comment l'articulation de ces divers résultats obtenus par différentes techniques d'enquête conduit à une meilleure appréciation de l'intervention du facteur temps dans la construction et l'évolution du rapport affectif. Pour cela nous procéderons en trois temps.

Le premier volet de ce chapitre sera consacré à l'exploitation des observations sous deux formes. Il s'agit tout d'abord d'interpréter les recompositions d'observations afin de proposer une description sensible des lieux. L'objectif est d'extraire l'ambiance de chaque site pour mieux se saisir des contextes d'évolution du rapport affectif en reconstituant la vie des lieux par la proposition d'une chronotopie. Puis, nous utilisons ces observations pour établir des cartes comportementales en ce qu'elles permettent de souligner la spatialité des individus tout en révélant les liens qui se créent entre les caractéristiques physiques des lieux et les pratiques habitantes. La mise en évidence des relations entre ces deux entités est traduite par le terme de prise (Berque, 2000) que nous qualifions d'affective. Ces prises mesurent effectivement la qualité de l'investissement des individus par leur catégorisation en trois catégories comportementales (passage, observation, interaction) et leurs qualifications également selon trois caractéristiques (fonctionnelle, récréative, non prévue). Selon que les prises affectives ainsi identifiées se forment principalement en référence aux éléments physiques du lieu traduisant une évolution historique ou urbanistique ou une dynamique type du lieu, elles autorisent une première mesure de l'impact des temporalités des lieux dans l'évolution du rapport affectif en suggérant le potentiel affectif des lieux.

Le deuxième temps de ce chapitre complète le premier puisqu'il propose d'explicitier les prises affectives mises en évidence par les observations en exposant les diverses figures idéales-typiques qui sont façonnées à l'intersection des typologies temporelles de lieux et d'individus. Sont mises en évidence des tendances d'évolution du rapport affectif. L'influence du lieu et de ses temporalités transparaît dans le fait que l'appropriation affective des lieux se déroule différemment selon l'histoire et la fonction urbaines à laquelle ces derniers font référence. L'influence des temporalités individuelles se remarque dans le rôle primordial de l'avancée dans la vie de l'individu quant à la détermination de la nature de son rapport affectif et aussi dans la manière dont il va évoluer. Il en est de même concernant la variable en lien avec l'ancienneté de sa connaissance des lieux qui tend également à orienter les paramètres d'évolution du rapport affectif.

Le troisième temps de ce chapitre revient sur les hypothèses de départ et valide l'influence plus prononcée de l'individu que du lieu au cours de la formation et de l'évolution du rapport affectif. Partant du potentiel affectif des lieux qui se dégage des observations, de la construction des figures idéales-typiques renseignant sur l'influence des temporalités de lieux et des individus ainsi que sur le rôle du facteur temps de manière globale, nous aboutissons à la construction d'un modèle dynamique du rapport affectif au(x) lieu(x). Cette proposition fait écho aux résultats obtenus qui tendent à montrer que le rapport affectif est avant tout élaboré en fonction de données propres à l'individu mais qu'il doit sa valeur et en partie ses évolutions aux types de lieux sur lequel il porte. Nous pouvons alors suggérer les points d'accroche des lieux en fonction de leurs caractéristiques temporelles que saisissent ou non les individus pour construire leurs relations affectives aux lieux. Nous développons cette dimension de nos résultats en conclusion en montrant que ce sont à partir de ces points d'accroche du lieu qu'un urbanisme affectif pourrait être élaboré.

Section 1. D'une description sensible des lieux à la mise en évidence des prises affectives

Cette première section est consacrée à l'analyse des observations. Dans un premier temps est recrée, par l'intermédiaire de descriptions sensibles, l'ambiance qui règne sur chacun des terrains d'étude dans l'intention de rendre compte des contextes d'élaboration des liens affectifs que nouent les individus envers les lieux. Cette présentation permet entre autres de souligner l'emprise du lieu dans la manifestation de divers affects. S'ensuit la proposition d'une chronotopie qui autorise à déceler plus spécifiquement l'impact du lieu dans ses diverses temporalités à l'œuvre. Puis dans un second temps sont élaborées des cartes comportementales, lesquelles au-delà de recenser tous les types de comportements envisageables, mettent en exergue les prises que construisent les individus dans leurs relations avec les lieux. Celles-ci sont ensuite catégorisées et qualifiées afin de savoir si elles relèvent essentiellement de variables relatives aux lieux que sont l'historicité et l'urbanité. Dès lors, la première hypothèse est validée en ce qu'il est possible de dégager un potentiel affectif des lieux intrinsèque à leurs dimensions temporelles, considérées par l'historicité et l'urbanité.

1.1. Approche sensible des lieux à partir des observations

1.1.1. La description d'une ambiance

Par la recomposition des observations menées sur la base de la méthode d'analyse préconisée par J-P Thibaud (Cf. Annexe 6), l'objectif est de faire ressortir la manière dont sont pratiqués les lieux et de saisir les liens affectifs qui se créent à la croisée de la sensibilité individuelle et de l'offre du lieu selon les moments de la semaine, selon les jours, selon les saisons, etc. Ce ressenti d'ambiance est très difficile à exprimer sa particularité est qu'elle ne peut que se décrire comme une expérience singulière et individuelle alors même qu'elle est vécue au pluriel, soit par plusieurs individus : « Englobante et intime à la fois, souvent partagée avec d'autres mais si peu dicible, l'atmosphère vécue s'accorde au singulier » (Augoyard, 2007: 33). Pour se prémunir de la principale critique faite aujourd'hui à l'encontre du subjectivisme inhérent à la saisie de cette ambiance, R. Thomas fait reposer sa recherche sur les thèses d'ethnométhodologie dites de l'heure d'observation, selon les conditions météorologiques⁷⁹ etc. En sélectionnant certaines prises de vues effectuées au cours des séquences d'observation parce qu'elles expriment au mieux la description recensée dans le carnet de terrain, nous obtenons une recomposition de l'ambiance du lieu qui caractérise une manière d'être et de faire des individus avec le lieu, sur plusieurs périodes données.

⁷⁹ La dimension temporelle est mise en évidence pour mener ces observations et en observant à divers moments : creux, vide, quotidien, vacances, événementiel etc. Les observations ont été réalisées sur les périodes suivantes (décembre 2008, avril 2009, octobre 2009, mars 2010, avril 2010,) faisant ainsi varier les saisons.

A partir de ces recompositions idéales, l'objectif est de rendre compte des qualités sensibles de ces espaces publics (ou accueillant du public). Il s'agit de compléter la description précédemment établie (Cf. Chapitre 6) qui consistait à ne présenter les lieux que par l'entremise des justifications qui avaient présidées à leurs choix. Autrement dit, au-delà d'une présentation des lieux en fonction de leurs évolutions historiques (morphologie et configuration urbaines) et urbanistiques (projets d'aménagement), il demeure nécessaire dans une recherche sur l'évolution du rapport affectif d'ajouter le registre du sensible pour rendre compte des paysages sonores, visuels, olfactifs etc. de l'ambiance qui résulte de la rencontre entre formes spatiales et formes sociales. La description de l'atmosphère des lieux d'étude permettra de renseigner sur les contextes d'établissement de relations affectives et d'en mesurer l'impact. Pour ce faire nous reprenons la proposition élaborée par R. Thomas qui consiste à articuler les registres sensible, spatial et pratique de l'expérience urbaine afin d'analyser l'emprise du lieu sur la construction des affects (Thomas, 2007b). L'ambiance, ainsi que la définissent la sociologue R. Thomas et le sociologue urbaniste J-P Thibaud, est une donnée essentielle pour notre recherche puisqu'elle procède de la rencontre d'un lieu et des personnes qui l'habitent pour fonder une unité sensible (Thomas et Thibaud, 2004). Cette dernière issue des modes de percevoir relatif aux manières d'être et de ressentir les lieux introduit la sensibilité du chercheur comme instrument de recherche. La description de cette unité sensible dépend inmanquablement de la subjectivité de ses prises de notes, quand bien même celles-ci reposent sur l'observation des interactions entre les usagers/habitants et les lieux. Ainsi, le fait d'être attentif à tel ou tel comportement, d'être incommodé ou non par une odeur, d'être sensible à telle ou telle source sonore est propre à l'observateur des lieux et témoigne alors de la relativité d'une ambiance à un point de vue particulier. Telle que la décrit J-F Augoyard, l'ambiance s'avère être très facile à l'« action » selon laquelle le chercheur ne peut exclure son objet de recherche du contexte social et intersubjectif dans lequel il se construit mais doit s'appuyer sur sa propre saisie du monde considérant qu'elle repose sur un socle partagé et tacite commun pour tâcher de décrire les processus qu'il observe. Nous partons donc du principe que notre approche qualitative *in situ*, nécessairement subjective, peut nous offrir la possibilité de décrire des phénomènes assez largement ressentis dans la mesure où nous considérons, à l'instar des référents ethnométhodologiques mobilisés par R. Thomas, que l'expérience du lieu est partagée. Sans pour autant prétendre atteindre l'exhaustivité des manières de percevoir le lieu, nous souhaitons avant tout par cette analyse des observations de terrain mettre en évidence l'ambiance des différents lieux d'étude, laquelle exprime le lien immatériel que tissent les individus avec la configuration matérielle des lieux.

1.1.2. Entre ambiance et chronotopie des quatre lieux d'étude

« Les lieux ne sont pas statiques, ils se transforment sur eux-mêmes, parfois d'une heure à l'autre ou encore entre le jour et la nuit, la semaine et le week-end, les périodes de travail et de vacances, au cours des saisons » (Guez, 2007: 149).

Nous proposons pour chacun des lieux de décrire dans un premier temps l'ambiance qui les caractérisent avant de retracer la chronotopie de ces lieux en fonction des jours, des mois

ou de la saison afin de contextualiser le travail d'enquête mené en parallèle des questionnaires et entretiens.

Le passage Pommeraye, une alternance d'ambiance : entre la gare et le musée

L'ambivalence de ce lieu est certainement en lien avec ses dynamiques quotidiennes qui le font évoluer au cours d'une même journée d'un lieu de passage, emprunté tel un raccourci entre deux rues voire entre deux places du centre ville, à un lieu de visite reconnu pour son intérêt historique et patrimonial, accentué par son classement en tant que monument historique. Les variations sonores sont essentiellement provoquées par les pas des passants montant ou descendant l'escalier en bois provoquant au gré de leurs cadences des échos plus ou moins sourds. Le passage se voit aussi plongé dans un vacarme de rires et de fortes exclamations lorsqu'un groupe de scolaires franchit ses portes pour le traverser dans toute sa longueur et se retrouve l'instant suivant dans un silence presque religieux où les rares personnes qui traversent osent à peine élever la voix et semblent contrôler le bruit de leurs pas afin de ne pas troubler la quiétude du lieu.

La traversée de ce lieu est aussi furtive qu'elle peut être lente, symbolisant là encore la destination que lui accorde celui qui l'emprunte. L'on aperçoit tout autant des petits groupes de personnes (2-4) ou des personnes seules qui déambulent tranquillement en s'adonnant au plaisir de la flânerie que des individus aux allures pressées qui, s'ils ne courent pas sur les marches, les montent ou les descendent sans sembler porter une grande intention à l'espace environnant. D'autres, au contraire, dont la déambulation lente n'est pas liée à la flânerie viennent sur ce lieu pour l'admirer dans ses moindres recoins. Ils explorent chaque étage, s'arrêtent sur des détails de la décoration, certains même s'ils sont rares, s'assoient un instant sur les marches et lèvent les yeux vers la verrière et d'autres, plus nombreux, s'appuient sur les balustrades des étages supérieurs pour apprécier une vue d'ensemble. Certains viennent accompagnés d'un guide touristique d'autres ont opté pour une autre forme de guide et arpentent le lieu, un manuel d'explication à la main, d'autres encore s'improvisent guide pour leurs amis et/ou leurs familles. De nombreuses personnes s'adonnent à des essais photographiques dans ce lieu. Néanmoins, d'une manière générale, que l'allure soit lente ou rapide, il est à noter un phénomène particulier certainement dû à la configuration de l'espace autour d'un escalier central, qui incite les personnes à ne pas s'arrêter, ou alors très brièvement, au cours de leur montée ou descente des escaliers. Les passants sont contraints dans leurs observations par l'envie de s'immobiliser pour mieux apprécier le lieu et le fait de ne pas vouloir le faire au risque de gêner la trajectoire de ceux qui ne font que passer.

Les boutiques semblent (presque) faire partie d'un décor et ne pas constituer l'objectif principal de la venue des passants dans ce passage tant sur le nombre de traversées effectuées, une faible part se montre déterminée à s'orienter vers une boutique ou une autre. Le peu de personnes à s'arrêter sur le premier palier pour se rendre dans un commerce atteste de cet effet « ornementation » que donneraient les différents magasins. Ce sont surtout les vitrines des boutiques qui attirent les regards au cours de la marche, rares sont les arrêts devant l'une

d'elles, elles ont en revanche le pouvoir d'orienter vers la droite ou vers la gauche la trajectoire des passants et de les faire alterner entre un côté et l'autre selon les objets qui les attirent.

Passage au cœur de la vieille ville qui s'assimile à une galerie marchande atypique par la dimension historique et patrimoniale qu'il recouvre. L'ambiance oscille entre le hall de gare où les flux d'individus varient d'un instant à l'autre à l'ambiance calme de musée où les personnes s'arrêtent, observent, photographient divers éléments suscitant leurs curiosités puis quittent le lieu.

Le passage Pommeraye: un lieu qui s'anime / s'assoupit au rythme des pas

Aux premières heures d'ouverture du passage au public, le lieu est calme, très calme. On observe peu de passages, quelques rares personnes montent ou descendent l'air déjà absorbées par la journée de travail qui s'annonce. Ils donnent l'impression d'arpenter ce lieu comme ils arpenteraient un couloir de métro c'est-à-dire en marchant vers un objectif précis sans prendre le temps de regarder autour d'eux. Le silence est presque pesant quand soudainement les grilles des magasins se soulèvent à grand bruit et rompent brutalement la tranquillité du lieu. Les boutiques s'ouvrent une à une dans un vacarme de rideau de fer et donnent vie au passage. Des aspirateurs se mettent en marche, des employés sortent nettoyer leurs vitrines, des musiques d'ambiance provenant de magasins se font entendre et les lumières s'allument, c'est le début de la journée.

En matinée, le lieu est relativement calme, traversé par un flot continu mais irrégulier de passants animant quelque peu cet espace de leurs échanges verbaux et de leurs bruits de pas. Puis l'heure du déjeuner voit s'intensifier les flux de passants et les pratiques sont modifiées par la pause repas pendant laquelle certaines personnes s'autorisent un moment de détente où elles déambulent tranquillement un sandwich à la main. L'après-midi, il y a du passage par intermittence entre moments d'affluence et moments de creux. On aperçoit beaucoup de jeunes et une majorité de femmes également sur cette partie de la journée. Les personnes se promènent, regardent de part et d'autre, certains font les boutiques, d'autres, certainement quelques touristes s'arrêtent pour prendre des photos. Le lieu s'emplit à nouveau de gens de passage quand approche l'heure de fermeture des bureaux et on recroise souvent les mêmes personnes que le matin, mais cette fois, dans le sens opposé, elles semblent moins pressées mais ne sont pas pour autant beaucoup plus attentives au lieu traversé. La soirée ressemble au dimanche, le lieu est plongé dans la quiétude, les pas se font nonchalants. La seule boutique ouverte en ce dernier jour du week-end attire de nombreux gourmands alléchés par la vitrine de chocolats et pâtisseries devant laquelle leurs comportements laissent deviner l'hésitation qui les envahit avant de pénétrer dans le magasin. De nombreux individus en profitent pour photographier le lieu dans son ensemble ou photographient leurs proches durant ces moments de faible affluence. A l'inverse, le samedi est un jour où le flux devient régulier et plus important, il y a toujours du monde à traverser, à flâner, à faire du shopping. Il est en même en période de fêtes de fin d'année lorsque le passage est entièrement décoré, il ne

désemplit pas, il y a une foule de personnes à l'affût de cadeaux dans les boutiques originales présentes sur ce lieu. Les Nantais et les touristes s'empressent de venir admirer le passage notamment les samedis. L'allure est la même pour tout un chacun, c'est le piétinement, il n'y pas d'autres alternatives possibles tant la foule est dense. L'on entend fréquemment des phrases d'émerveillement de la part de touristes, ils évoquent la beauté du lieu, faisant remarquer tous les détails du site (ornementations, décoration, contremarches, etc.). Si le temps est pluvieux, l'affluence du passage augmente, l'on ressent alors la recherche de l'abri tant les personnes qui entrent affichent un visage soulagé de pouvoir échapper aux averses et se ravissent d'enlever leurs capuches ou de refermer les parapluies.

Le passage vit à des rythmes différents tout au long de la journée, de la semaine et de l'année en partie cadencé par l'objectif qu'accordent les individus à cette traversée, qu'il soit lié à une envie de flâner et déambuler tranquillement ou pensé comme un raccourci pratique.

La place du Commerce une diversité d'ambiances

La place du Commerce par sa situation centrale dans la ville et sa proximité du principal nœud de connexion des transports en commun en fait un lieu très fréquenté. Les personnes arrivent principalement par le nord en descendant le long de la rue de Gorges en provenance de la place Royale ou alors viennent tout droit de l'allée Brancas en provenance directe des arrêts de tramway. On observe peu d'allées et venues à partir de l'ouest de la place, c'est-à-dire de part et d'autre de l'ancien bâtiment de la Bourse qui abrite désormais la Fnac. Ce lieu est fortement fréquenté comme point de rencontre entre individus qui se donnent rendez-vous. La plupart s'attendent devant la fnac, sur les marches du bâtiment ou debout en faisant les cent pas. D'autres attendent assis sur les marches qui bordent la place en son flanc sud. Enfin, la dernière catégorie de personnes observée en train d'attendre se situe en plein cœur de la place où elles regardent de part et d'autre comme pour chercher de quelle direction arrivera la personne attendue. C'est un lieu de rencontre également par la présence de cinq terrasses de café qui attirent les passants ou qui sont également utilisées comme point de rencontre. Les personnes attablées paraissent détendues et, malgré le fait qu'elles discutent avec ceux qui partagent ce moment, elles se montrent attirées par ce qui se passe autour d'elles, un bruit, une sensation de bousculade, des cris, une discussion, etc. Le niveau sonore est relativement élevé selon qu'il y a plus ou moins de monde aux tables des cafés et l'ambiance sonore est marquée par le bruit que font les pieds de chaises sur les pavés lorsqu'un individu se lève ou s'assoit et par le tintement des verres déposés ou enlevés des tables par les serveurs et/ou les clients. Ces sons ne sont néanmoins audibles qu'à proximité des terrasses de café, la largeur de la place ne donnant pas lieu à des phénomènes d'écho ni de résonance.

En parallèle de toutes ces personnes qui se retrouvent suite à un rendez-vous ou pour partager un moment de détente, cette place fourmille de toute part et s'assimile à de véritables « rues » passantes. Les cheminements des passants créent ces « rues » virtuelles entre les terrasses des cafés. Des personnes passent par ce lieu en se promenant, en sortant leurs chiens,

d'autres tirent une valise et semblent rejoindre la gare, d'autres encore la traversent en vélo ou en roller. Il se produit un va-et-vient constant de gens qui passent à des allures plus ou moins rapides et qui slaloment entre les individus qui sont là, debout, à attendre quelqu'un. On assiste en tant qu'observateur à des retrouvailles, des visages qui s'éclairent quand il ou elle voit celui ou celle qu'il ou elle attend. La place se présente aussi comme un grand terrain de jeu pour les enfants qui pendant que leurs parents discutent en terrasse de cafés s'amuse à courir en essayant d'attraper les pigeons ou font du vélo en tournant en rond sur l'espace central.

Le cinéma est un autre point d'attrait de la place qui fait lever la tête aux passants pour regarder les têtes d'affiches, il constitue également un point de rendez-vous avant la séance. Les fleuristes présents au centre de la place constituent aussi pour certains l'occasion de s'arrêter pour regarder les diverses compositions florales proposées ou pour se faire aider de la fleuriste à en faire une. La Fnac se présente tel un catalyseur de flux, la plupart s'orientent vers cet ancien bâtiment de la Bourse, que ce soit des personnes qui y entrent ou qui en sortent. Un témoin de cette fonction non négligeable pour la place est certainement le nombre de personnes qui marchent tenant un sac avec le logo Fnac. De temps en temps, l'on voit apparaître des personnes qui remontent les escaliers du parking souterrain situé sous la dalle de la place. Ce lieu est également propice à tout type de démarchage et l'on constate fréquemment des personnes habillées de manière identique, distribuer des tracts en tout genre ou accoster les passants pour leur demander de répondre à un questionnaire, de signer une pétition ou même d'adhérer à une cause caritative ou associative. Des manifestations en tout genre s'organisent souvent sur cette place qu'elle en soit le point de départ ou le lieu de déroulement d'événements d'ordre politique, festif ou musical.

La place du commerce est un lieu très animé et très éclectique par la variété des activités qu'elle propose et la diversité des personnes présentes, toutes catégories sociales et tous âges confondus.

Les rythmes journaliers/saisonniers de la place du commerce : entre lieu de passage et lieu de détente

La place du Commerce vit au rythme de ses cafés et de ses commerces et principalement grâce à l'activité de la Fnac. En dehors des heures d'ouverture de ces deux secteurs d'activités, l'animation de la place est reliée aux arrivées et départs des personnes qui sortent ou prennent les transports en commun situés à proximité. Le cinéma draine également les flux, principalement à partir de 18h. Aux premières du jour, ce sont les camions et camionnettes de livraison qui envahissent l'espace central laissé libre par le rangement des terrasses pendant la nuit. L'on assiste à des remises de marchandises et de colis venus de divers prestataires à en croire la diversité des logos peints sur les véhicules. Les terrasses de cafés s'installent petit à petit et les rares personnes qui s'arrêtent pour prendre un café donnent l'impression de faire leur choix en fonction de la présence ou non du soleil. Les passants se

font rares passé le flot des départs vers le lieu de travail et une sensation de vide envahit l'espace.

En avançant dans la matinée, toutes les terrasses de la place sont installées (notamment à la belle saison) et il commence à y avoir davantage de passage. Puis pendant la pause déjeuner, l'animation commence réellement et le flot de passants augmente ainsi que le taux de remplissage des terrasses. Beaucoup d'individus traversent ou longent la place avec un sandwich à la main. Les personnes s'installent aussi sur les marches qui bordent la place en son flanc sud pour manger leur repas ou attendre quelqu'un pour partir déjeuner ensemble. D'autres préfèrent se retrouver devant la Fnac, on aperçoit de nombreuses personnes qui se donnent rendez-vous ici à l'heure du déjeuner. Elles attendent en faisant les cent pas devant l'entrée du bâtiment ou s'assoient sur les marches qui permettent d'y accéder. La Fnac apparaît comme un lieu fréquenté durant la pause-déjeuner car l'on assiste à des allers et venues plus fréquentes durant cette plage horaire. Puis durant l'après-midi, si le temps est ensoleillé, il y a de nombreux passants qui décident de s'arrêter prendre un verre au soleil, après avoir comparé les différents cafés et leurs emplacements par rapport au soleil. L'ambiance est conviviale et détendue, les gens aux terrasses des cafés observent ce qui se passe autour d'eux lorsqu'ils sont seuls ou discutent gaiement avec leurs amis.

En revanche lorsqu'il pleut la place arbore une toute autre ambiance, les personnes la traversent en regardant leurs pieds, cachées sous leur parapluie ou emmitouflées dans leurs parkas pour se protéger des intempéries. Les terrasses ne forment plus un lieu d'attrait alors que le cinéma en attire certains. Les rendez-vous pour visionner un film commencent à avoir lieu même s'ils ne sont pas très nombreux durant l'après-midi. Les pas des passants sont moins pressés que le matin, l'allure est plus nonchalante. La fin d'après-midi est très animée, les terrasses s'emplissent un peu plus, les séances de cinéma de 18h attirent davantage de monde, les premières sorties de bureau sont reconnaissables à l'allure décidée des personnes qui traversent la place pour rentrer chez elles, certains au contraire ont choisi de se retrouver et se sont donnés rendez-vous au pied de la Fnac, d'autres encore, souvent les plus jeunes se retrouvent après les cours sur les marches pour discuter. A cette heure-ci, la place du commerce est traversée selon une diagonale N-O/S-E selon que les personnes rejoignent le centre ville ou rejoignent la station « Commerce » de transports en commun.

Quand vient l'hiver, la place change de configuration, les cafés ne sortent pas ou peu leurs terrasses et les gens ne s'attardent pas sur cette place pour discuter. Le marché de Noël, au mois de décembre attire de nombreux Nantais à venir visiter les petites cabanes en bois installées de manière éphémère pendant cette période de fêtes. La disposition de ces dernières transforment la place et conditionnent les allers et venues des piétons qui se voient contraints de passer dans l'allée centrale créée entre les cabanes ou alors de faire le tour par les extérieurs. A ce moment de l'année, la place est très fréquentée alors que le temps est froid.

La place du Commerce s'anime et se vide au fur et à mesure des manifestations, des ouvertures et fermetures de cafés et des horaires des séances de cinéma. La présence du soleil dicte également les pratiques en incitant les personnes à s'installer sur une terrasse ou à s'asseoir sur les marches. Le froid de l'hiver même s'il ralentit la fréquentation de ce lieu en tant qu'espace de détente en plein air, celui-ci demeure un lieu de passage très fréquenté car bien situé (à proximité de la station de tramway et bus) et possède des pôles d'attraction non négligeable (Fnac, Gaumont et de nombreux cafés).

Les nefs des anciens chantiers navals : ambiance familiale et ludique

Les anciennes nefs Dubigeon qui servent aujourd'hui de hangar à l'éléphant de la compagnie Royal de Luxe n'était pas un lieu ouvert au public du temps de l'activité des chantiers navals. Par conséquent les Nantais connaissaient ce lieu de l'extérieur mais, ils ne pouvaient le pratiquer. Aujourd'hui, il leur est offert non seulement une découverte de cette partie de l'île, mais également une vue vers le reste de la ville de Nantes au cours d'une balade à dos d'éléphant. L'esplanade qui fait face aux nefs constitue un vaste espace libre sur lequel ont lieu les sorties de l'éléphant. Chacune d'entre elles vient surprendre et émerveiller de nouveau les habitants ou les touristes venus de tous horizons. Les adultes sont autant que les enfants en admiration devant la proue de cette machine aux airs si réels. Ce ne sont que des cris de joie, des exclamations enthousiastes, de surprise qui créent l'ambiance particulière de ce site. L'admiration est à son comble, les yeux des spectateurs ne quittent pas cet immense machine qu'ils suivent au cours de sa trajectoire sur l'esplanade. Les enfants courent dans tous les sens autour de l'éléphant, en essayant d'échapper aux aspersions d'eau crachée par la trompe de celui-ci. C'est un véritable jeu qui s'instaure, qui entraîne des rires à profusion et parfois des cris de surprise quand un spectateur se fait légèrement arroser. Les plus petits sont parfois très impressionnés et ont peur de s'approcher, ils restent dans les bras de leurs parents ou ne quittent pas leurs mains. Il faut dire que le barrissement de l'éléphant est si puissant qu'il est possible de l'entendre de l'autre côté de la Loire.

La sortie de l'éléphant se déroule en deux temps. Il fait monter sur son dos quelques passagers lorsqu'il est encore sous sa nef puis après un premier tour sur l'esplanade s'arrête, fait descendre à l'aide d'une passerelle ses passagers et d'autres personnes peuvent monter pour le second tour qui se termine sous la nef. Cet espace abrite également une petite terrasse attenante à la librairie spécialisée sur les machines de la compagnie Royal de Luxe. Une galerie des machines en construction est proposée à la visite. Des démonstrations sont organisées avec la participation du public pour faire fonctionner la machine. Les curieux peuvent également simplement se balader sous les nefs pendant les heures d'ouverture et admirer le travail de reconversion de cet ancien site industriel. La grande esplanade aménagée sommairement (quelques arbres et bancs) permet de laisser libre un espace qui accueille de temps à autres des manifestations diverses (départ de courses, concert). La reconquête des bords de Loire s'est faite en enherbant une partie du terrain laissé vide suite à la fermeture des chantiers et en aménageant des aires de jeux pour enfants et des espaces de détente (transats et

sable). Les Nantais s'approprient ces espaces en s'installant pour pique-niquer ou en emmenant leurs enfants jouer dans ces aires de jeux.

L'éléphant constitue le principal attrait des nefs des anciens chantiers sous lesquels il est abrité. Il attise la curiosité des promeneurs qui viennent spécialement là pour le voir et ceux qui passant à proximité entendent son puissant barrissement ou parviennent à le voir de l'autre côté des quais du fait de ses dimensions hors norme. Ils sont émerveillés face à cette gigantesque machine, autant les adultes que les enfants. L'ambiance y est très familiale et joyeuse. Les espaces de détente et de jeux (terrasses, plages, aires de jeux) viennent renforcer l'offre de ce site en proposant en dehors des sorties de l'éléphant d'autres activités de loisirs et de détente.

Les sorties de l'éléphant donnent vie au site des nefs des anciens chantiers navals

Le site des anciennes nefs Dubigeon alterne entre moments d'affluence et moments de vide selon que l'éléphant est en action ou non, ou que l'on est en période de vacances scolaires ou de week-end. Dès que l'éléphant barrit au moment où il quitte sa nef, des personnes non encore présentes sur le site et alertées par ce signal approchent pour assister au spectacle de cette machine qui se déplace tel un « véritable » éléphant. Il remue ses oreilles et bats des paupières pour le plaisir de tous. Les gens se pressent et se bousculent pour « être aux premières loges » et le voir sortir et pouvoir enfin apprécier son gigantisme en se mesurant à lui. Le temps d'une heure, le site est très animé par les exclamations des spectateurs puis replonge dans le calme. L'immensité de cette esplanade fait certainement ressentir d'autant plus à celui qui observe la sensation de vide constaté. Quand l'éléphant n'est pas de sortie, très peu de personnes viennent ici si ce n'est pour faire du sport au cours d'un jogging ou un entraînement cycliste voire pour pratiquer le roller. En soirée, au moment où le soleil se couche ce lieu retrouve un peu de vie car les personnes qui se rendent au hangar à bananes traversent cet espace pour aller admirer le coucher du soleil du bout de l'île. Les véritables moments où ce lieu est animé se situent durant les vacances scolaires car les parents emmènent leurs enfants voir l'éléphant ou faire un tour de manège dès que ce dernier est installé face aux Nefs. La belle saison voit aussi revenir les promeneurs qui profitent du réaménagement effectué les conduisant jusqu'au bout de l'île où un magnifique panorama s'offre à leurs yeux. Le dimanche est également un jour où les Nantais fréquentent très largement cet espace. Enfin, à différentes périodes de l'année on rencontre fréquemment des touristes sur cette zone.

Le site des chantiers navals doit sa renommée avant tout à l'éléphant de la compagnie Royal de Luxe qui contribue d'ailleurs grandement à faire vivre cet espace au gré de ses sorties. Le site est également fréquenté pendant les périodes de vacances ou de week-end, moments les plus propices à la détente.

Le Hangar à bananes : entre nouveau lieu de sortie « branché » de Nantes et reconquête des bords de Loire

Le Hangar à bananes représente la nouvelle destination de sortie notamment le soir dès le coucher du soleil où nombreux sont les Nantais et certains touristes à venir admirer la descente du soleil dans les reflets des eaux de la Loire. Il y a ceux qui s'installent aux terrasses des cafés et là on voit la recherche de la meilleure vue car la terrasse du dernier café, celui donnant sur le bout de l'île, ne désemplit pas. Ces personnes profitent du spectacle de l'eau et du ciel qui rougeoient à mesure que le soleil termine sa course dans la Loire. Certains individus s'appuient contre les barrières de sécurité et restent là un long moment à observer

La plupart des observations menées sur ce site montrent qu'il est fréquemment utilisé comme lieu de promenade que ce soit à pied, en courant, en vélo ou en roller. Les personnes viennent jusqu'au bout de l'île et font demi-tour pour repartir. Un petit nombre se déplace ici pour se rendre à la galerie d'art. L'ambiance qui règne sur ce lieu est propice à la détente lorsque les bars sortent les transats pour leurs clients, il semblerait presque que l'on soit alors au bord de la mer. Ceux qui sont allongés dans ses chaises longues donnent l'impression d'être ailleurs, déconnectés du reste de la ville pourtant tout proche. Et les personnes qui arrivent au Hangar au cours d'une promenade se montrent envieuses et cherchent à leur tour le nombre de sièges suffisant pour s'installer ensemble. Parfois elles attendent patiemment que les places se libèrent pour profiter de l'atmosphère des lieux, où l'on n'entend que les bruits de l'eau, du vent et des discussions des tables voisines.

L'ancienne activité du site est encore bien présente par la présence des deux grues. Il y a également encore une activité de réparation de bateaux qui rappelle l'ancienne vocation portuaire du site.

La présence d'un Hangar, nommé le Hangar 32, conçu comme un espace de présentation du projet île de Nantes, à destination de la population, est situé juste avant l'enfilade de bars du hangar à bananes. Ces heures d'ouverture restreintes aux vendredis et samedis en font un espace peu fréquenté de la population.

Le Hangar à bananes représente une destination festive pour ceux qui fréquentent ses bars, pour d'autres c'est avant tout le quai des Antilles bordant le bâtiment qui suscite un intérêt en tant que lieu de promenade ou pour exercer une activité sportive de plein air.

Le Hangar à bananes : d'une ambiance apaisante et relaxante en journée à un esprit ludique et festif en soirée

Ce lieu est désert le matin, il n'y a aucun bar d'ouvert, pas un promeneur ou alors ils se font rares, excepté les dimanches après-midis. A la belle saison, quelques tables sont dressées sur l'heure de midi et certains actifs viennent y déjeuner. Le site s'éveille un peu plus l'après-midi lorsque quelques promeneurs viennent marcher le long du quai en admirant la vue sur la

Loire. Ils ne semblent pas attirés par les cafés et restaurants et s'attardent plus volontiers au bout de l'île en appréciant le paysage qui s'offre à eux et notamment la vue sur l'ancien village de pêcheurs de Trentemoult. Beaucoup d'enfants aiment courir et s'amuser à divers jeux sur cette esplanade à laquelle les voitures n'accèdent pas si ce n'est de temps à autres quelques camions de livraisons. Ce qu'ils réclament avant tout à leurs parents c'est une pièce d'un euro pour pouvoir regarder dans la longue vue et sans se prendre pour tel ou tel capitaine de navire.

Cependant l'animation commence le soir venu quand les bars sont tous ouverts et que les clients affluent à partir de 18-19h pour prendre un verre. L'ambiance est encore familiale à ce moment de la journée et l'on sent le besoin de se décontracter, de se relâcher après une journée de travail avant de regagner le domicile. Une seconde vague, des jeunes, vient plus tard après le repas pour terminer la soirée sur ce site. Le parking adjacent au Hangar ne désemplit pas et certains soirs, il est difficile de trouver une place alors les voitures se garent sur les trottoirs ou tout autre espace laissé libre. D'une tranche horaire à une autre, le public qui fréquente ces hangars diffère par son âge. L'on constate une grande hétérogénéité dans la journée et jusqu'en début de soirée puis ce sont les jeunes d'une vingtaine d'année qui envahissent l'espace les jeudis et vendredis soir. Le samedi la clientèle n'est plus exclusivement jeune. Les samedis et dimanches après-midi, il y a énormément de promeneurs sur le quai des Antilles qui longe le Hangar à bananes. Quelques uns s'arrêtent pour prendre un verre mais ils sont peu nombreux, la plupart marchent jusqu'au bout de l'île et font demi-tour pour faire le chemin inverse.

Ce lieu vit principalement le soir, il attire essentiellement une population jeune dans les bars et la discothèque, la population étant plus hétérogène les samedis soirs. Les samedis et dimanches après-midi voient un afflux de population venue se balader en famille sur les bords de Loire sans nécessairement consommer dans les bars.

1.2. La construction de cartes comportementales

1.2.1. L'utilisation de la carte comportementale

La réalisation de ces cartes comportementales a pour objectif d'établir un premier repérage des liens qui se créent entre les divers éléments physiques qui constituent le lieu et les individus qui les habitent. Cette approche spatiale des comportements s'établit à partir des observations de terrain et vise au-delà de la recension des différents comportements à mettre en exergue des prises affectives en tant qu'elles représentent les prémices vers la connaissance du rapport affectif qui se construit entre les individus et les lieux. Ces prises constituent les points d'appui de la construction et de l'évolution du rapport affectif en ce qu'elles donnent aux individus les moyens de s'approprier le lieu ou de le rejeter, de s'y engager ou non.

La réalisation de ces cartes comportementales (Cf. Chapitre 7) décrit le schéma de fonctionnement de chaque lieu sous la forme d'un tableau et montre qu'ils ne sont pas réduits au simple rôle de décor mais contribuent pleinement à l'action engagée par l'individu. Les

éléments physiques de chaque lieu seront effectivement présentés en tant qu'ils influencent les comportements par leurs temporalités propres à une évolution historique et/ou urbanistique et aux dynamiques quotidiennes des lieux. Nous pourrions dès lors appréhender l'impact de ces temporalités.

Nous utilisons la notion de prises pour traduire le terme « affordance », elles sont considérées comme ce que l'environnement offre (affords) à la perception de l'individu. Cela désigne donc également la capacité de l'individu de percevoir les prises et éventuellement de les saisir. Ces prises sont selon l'auteur relatives à l'environnement et à l'individu qui perçoit et sont par conséquent ni proprement subjectives, ni proprement objectives. Néanmoins, elles ne peuvent être uniquement phénoménales car elles ont une réalité physique. « Et de ce fait, ce sont en même temps des invariants attachés à la chose, qui ne cessent pas d'exister quand bien même nous ne percevons plus la chose » (Berque, 2000: 151).

Les prises, existent physiquement et se présentent comme des invariants des lieux mais elles n'acquiescent la valeur de prises qu'en fonction de la perception qu'en ont les individus. De fait, les quatre lieux sur lesquels ont porté cette recherche présentent chacun des prises qui leur sont spécifiques tout comme elles sont spécifiques aux individus qui les perçoivent et les mobilisent. Effectivement en répertoriant ainsi un comportement à une zone ou en fonction d'un élément du lieu, l'on identifie une prise et celle-ci représente à la fois le lien qui se crée entre l'individu et le lieu et la qualité de ce lien qui les unit. L'on est par conséquent en mesure de dire que ces zones spatialement délimitées du lieu contribuent à créer des accroches pour les individus pour s'approprier ou non ce lieu.

L'enjeu est de parvenir à constituer une typologie de ces prises établissant les degrés d'investissement et d'engagement des individus « observés » envers les différents lieux d'étude. Ces prises affectives en ce qu'elles résultent de la combinaison des interactions qui s'opèrent entre l'individu et le lieu, énoncent ce qu'Augustin Berque nomme la médiance en tant qu'elle définit « le sens d'un milieu, c'est-à-dire le sens de la relation d'une société à l'étendue terrestre » (Berque, 1996: 83). Il cite à titre d'exemple la notion de paysage qui n'existe ni à toutes les époques ni dans tous les milieux humains. Elle est une entité trajectrice car elle n'existe qu'en référence à notre époque et à notre milieu, ce qui n'est pas le cas de l'environnement, entité objective qui existe toujours et partout dans toutes les sociétés humaines. C'est par une projection subjective que nous pensons que le paysage est une entité objective au même titre que l'environnement. Autrement dit le paysage instituée en tant qu'entité trajectrice signifie qu'il n'existe qu'en tant qu'on est disposé à le voir, le cas contraire nous voyons d'après A. Berque une autre entité trajectrice propre à notre médiance et à notre époque (le sens d'une époque).

1.2.2. De la spatialité des habitants

Les séquences d'observation s'étant reproduites dans le temps et à différentes saisons (décembre 2008, avril 2009, octobre 2009, mars 2010, avril 2010), il est possible d'en induire « la vie quotidienne des lieux » définie par les interactions entre trois catégories, les objets, les individus qui s'y trouvent et le lieu lui-même, selon le sens que l'équipe du programme de

recherche Scalab⁸⁰ a donné à cette expression. Pour ce faire, nous avons construit quatre tableaux, un pour chacun des lieux dans lesquels sont confrontés des « zones, emplacements, secteurs » du lieu avec des catégories comportementales regroupant les types d'action observés sur les lieux. L'objectif est ici de souligner la manière dont sont investis les lieux et ce que les individus y font en termes d'actions sur, avec et dans l'espace. Les différents emplacements ou secteur du lieu ainsi que les actions des individus ont été respectivement délimités et répertoriés grâce aux recompositions des observations précédemment menées. Ainsi les comportements observés et identifiés préalablement comme des modes d'être et de faire avec les lieux (Cf. Annexe 6 colonne de gauche) sont regroupés au sein des catégories suivantes : activités de détente mobiles, activités de détente immobiles, activités ludiques mobiles, activités ludiques statiques, activités de consommation, interactions sociales positives et interactions sociales négatives. Ces catégories comportementales énoncées sont directement issues des observations menées, elles sont proposées du fait de leur récurrence, ce qui signifie qu'il pourrait y en avoir d'autres mais celles-ci autorisent une première forme de généralisation quant aux terrains d'étude choisis. Les secteurs des lieux qui apparaissent en colonne dans les cartes comportementales correspondent à ceux mobilisés par les individus pour leurs actions et répertoriés au cours de nos observations (Cf. Annexe 6 colonne de droite).

Les quatre cartes comportementales dressées sous forme de tableaux (un par lieu), ainsi que le recommande la méthode (Cf. Chapitre 7), répertorient les diverses actions développées par les individus observés sur les lieux en accentuant leur répartition spatiale. Les tableaux ainsi dressés permettent d'ores et déjà de montrer dans quelle mesure tel ou tel type de comportement est favorisé, entravé ou indépendant des caractéristiques physiques et sociales des lieux et ainsi « d'éprouver la stabilité des liaisons entre certains comportements et des caractéristiques environnementales particulières dans des lieux et des contextes diversifiés » (Moser et Weiss, 2003: 273)

⁸⁰ Les échelles de l'habiter, rapport de recherche - Contrat de recherche PUCA – programme habitat et vie urbaine - 2004

Tableau 14 : Analyse des observations sur le Hangar à bananes

		Zone, emplacement, secteur du lieu					
		La vue sur la Loire et Trentemoult	le quai des Antilles	l'alignement de bars	La galerie d'exposition	Le hangar 32	Les anneaux de Buren
Catégories comportementales	Activités de détente mobiles	S'arrêter au bout du quai	S'allonger dans un transat- Se promener le long du quai	S'asseoir à une terrasse	Voir une exposition	Voir l'exposition du projet d'aménagement de l'île de Nantes	
	Activités de détente statiques	Admirer le paysage Regarder le coucher du soleil	Admirer la vue sur Loire				Attendre l'illumination des anneaux
	Pratiques ludiques statiques						Prendre en photo les anneaux de Buren
	Pratiques ludiques mobiles		Faire du roller Faire du vélo				
	Pratiques de consommation			Boire un verre Manger au restaurant			
	Interactions sociales positives	Jeu des enfants sur cette esplanade		Bavarder autour d'un verre	Echanger avec d'autres ses impressions sur l'exposition en cours	Echanger avec la Samoa.	S'émerveiller avec d'autres du spectacle de l'illumination
	Interactions sociales négatives			Bagarres Bousculade			

Tableau 15 : Analyse des observations pour les nefs des anciens chantiers navals

		Zone, emplacement, secteur du lieu							
		L'esplana de	l'Eléphant	La boutique	La galerie des machines	les jeux pour enfants	La "plage"	la zone enherbée	Le manège
Catégories comportementales	Activités de détente mobiles	S'asseoir sur un banc		Flâner	marcher d'une machine à l'autre		S'allonger sur un transat	Admirer la vue sur Loire	S'asseoir sur les bancs autour de la structure
	Activités de détente statiques	Lire sur un banc			S'attarder sur le mécanisme d'une machine	Regarder les enfants jouer	Bronzer, Lire une transat	Etre assis sur l'herbe, Etre allongé sur l'herbe	Regarder les enfants s'amuser
	Pratiques ludiques statiques		Admirer l'éléphant sous sa nef		Regarder la démonstration d'une machine			Lire	
	Pratiques ludiques mobiles	Faire du roller, du vélo, un jogging	Suivre la progression de l'éléphant-Monter dans l'éléphant		participer à la démonstration d'une machine	Pousser les balançoires		Jouer	
	Pratiques de consommation			Achats de souvenirs et cadeaux	Acheter son billet d'entrée				Acheter des tickets pour le manège
	Interactions sociales positives		Partage d'émotions et d'impressions Jouer à éviter le jet d'eau craché par l'éléphant		Echanges à propos des machines exposées	jeux à plusieurs entre les enfants Discussion des parents		Pique-niquer, discuter entre amis et/ou en famille	Discussion des parents entre eux
	Interactions sociales négatives							Surveiller les enfants au bord de Loire	

Tableau 16 : Analyse des observations du passage Pommeraye

		Zone, emplacement, secteur du lieu		
		l'Escalier	Les boutiques	La décoration (statues, colonnes)
Catégories comportementales	Activités de détente mobiles	Flâner en montant ou descendant, s'arrêter pour regarder autour de soi, S'asseoir sur les marches	Faire du "lèche-vitrine", s'arrêter dans un magasin	S'arrêter pour regarder un élément de décoration
	Activités de détente statiques	Regarder le passage assis sur une marche	regarder une vitrine	Prendre des photos; S'appuyer contre la rambarde pour regarder la "profondeur" du passage
	Pratiques ludiques statiques	Se faire prendre en photo sur les marches	Faire des essayages, découvrir des nouveautés	
	Pratiques ludiques mobiles	Courir dans les escaliers		
	Pratiques de consommation		Achats	
	Interactions sociales positives	Echanges de commentaires	Demande de conseils	Echanges de commentaires
	Interactions sociales négatives	Eviter les personnes en sens inverse	Eviter le vendeur	

Tableau 17 : Analyse des observations pour la place du Commerce

		Zones, emplacement, secteur du lieu					
		Cœur de place	L'entrée de la Fnac	Les marches au sud de la place	Kiosques à Fleurs	Le cinéma	Les cafés
Catégories comportementales	Activités de détente mobiles				Flâner d'un magasin à l'autre	S'arrêter pour voir un film	S'asseoir prendre un verre
	Activités de détente statiques	Discussion en groupe		Manger un sandwich	Regarder les fleurs	Regarder les affiches de film, regarder un film	Discussion entre amis/famille
	Pratiques ludiques statiques			Observer les gens			Observer les gens, Jeter des miettes aux pigeons
	Pratiques ludiques mobiles	Faire du vélo, du roller, un jogging, Courir après les pigeons					
	Pratiques de consommation				Achats de fleurs	Acheter une place de cinéma, des friandises	Consommer des boissons
	Interactions sociales positives	Attendre quelqu'un en faisant les 100 pas, Croiser des personnes connues	Attendre quelqu'un en faisant les 100 pas	Attendre quelqu'un, Discuter en groupe		Attendre quelqu'un	Rencontre
	Interactions sociales négatives	Eviter les démarchages Eviter les terrasses de cafés et la foule de gens	Etre à la meilleure place pour être vu de la personne que l'on attend			Essayer de ne pas se faire doubler dans la file d'attente	Etre le premier à atteindre une table qui se libère

Il est à noter que certaines pratiques se retrouvent dans différents lieux quand bien même elles ne s'appuient pas sur des types d'éléments physiques de nature identique. Ainsi, les discussions et autres formes d'échanges avec autrui se déroulent dans chacun des lieux mais n'adviennent pas de façon semblable. Il se peut que ce soit le vide symbolisé par un espace en creux (cœur de la place du commerce, esplanade devant les nefs) qui engage la discussion, ou le fait de partager une découverte (découvrir la sortie de l'éléphant, découvrir le passage Pommeraye, s'émerveiller devant l'illumination des anneaux de Buren) ou le fait qu'il y ait des aménagements propices à cela (terrasses de cafés sur la place du Commerce et au Hangar à bananes, les pelouses devant les nefs, les bancs le long du quai des Antilles). D'autres pratiques comme le sport (jogging, cyclisme, roller) se remarquent sur tous les lieux excepté le passage Pommeraye étant donné qu'il ne dispose pas de l'espace suffisant ni d'une configuration le permettant. Les lieux d'étude ont également en commun le fait d'être des espaces où l'on peut passer de diverses manières, pour se distraire, se détendre, pour aller d'un point à un autre, pour aller voir ou faire quelque chose. Enfin parmi toutes les pratiques recensées se distingue l'observation sous diverses formes là encore ce peut être par plaisir (le coucher du soleil, les devantures de magasin), pour s'occuper (regarder les gens passer), pour approfondir ses connaissances (observer l'éléphant déambuler, observer les détails architecturaux du passage), pour se divertir, pour s'émouvoir, sans raisons particulières etc.

1.2.3. La mise en évidence de prises affectives

L'intersection de ces invariants physiques du lieu avec les catégories comportementales évoque, ainsi que nous venons de le mentionner, des prises, c'est-à-dire l'interrelation des individus avec les éléments de leur milieu. C'est ce lien qui fait que les choses ont un sens pour les individus. Ces couples formés par le croisement d'un élément physique du lieu avec une catégorie comportementale représentent ce qu'Augustin Berque nomme une réalité trajective. L'auteur regroupe ces réalités trajectives en quatre grandes catégories : des ressources, des contraintes, des risques et des agréments. Il montre que dans une médiance où la notion de paysage existe, celui-ci peut-être un agrément car il est agréable à voir, une ressource touristique, une contrainte si un règlement d'urbanisme le protège ou un risque car la surfréquentation d'un beau paysage peut entraîner des nuisances. Nous dégagerons à notre tour des cartes comportementales les entités trajectives qui s'y inscrivent afin de saisir le rapport au lieu qu'elles indiquent.

A l'instar des catégories de « l'en-tant-que écouménal » proposées par Berque, nous avons établi le sens de ces relations qui se dégagent en établissant des degrés d'investissement de l'individu dans le lieu. De la confrontation entre les éléments physiques de nos quatre lieux d'étude et les comportements observés sont mises en évidence diverses prises. Nous proposons de les classer selon le type d'activité déployé par l'individu. Nous les répertorions ainsi en trois types d'action sur les lieux d'étude qui sont les suivantes : le passage, l'observation, l'interaction. Elles désignent respectivement, une activité qui consiste pour l'individu à se rendre d'un endroit à un autre sans s'arrêter sur le lieu qu'il traverse, une activité pendant laquelle l'individu regarde autour de lui et enfin la dernière réfère à un moment d'échange entre individus et/ou entre un individu et le lieu sur lequel il se trouve. Ces trois

catégories de prises ne sont pas les seules possibles, il pourrait en exister d'autres mais celles-ci sont proposées parce qu'elles soulignent la récurrence rencontrée pour ces types de pratiques. Elles constituent ainsi une grille d'analyse pour répertorier les pratiques spatiales des individus observées durant nos phases d'enquête. Ces prises sont également qualifiées selon l'objectif attribué à l'interrelation par le chercheur dans son rôle d'observateur, elles sont également au nombre de trois: la fonctionnalité (utilisation du lieu en lien avec sa fonction), la récréation (sport, détente, jeu), le non prévu (la découverte, le hasard, la surprise). Elles ne peuvent être considérées comme représentatives et exhaustives de l'ensemble des relations possibles entre tous types d'individus et tous types de lieu(x) puisqu'elles réfèrent à des cas d'étude particuliers mais autorisent néanmoins à poser certaines généralités quant aux liens qui se créent, à partir de l'observation des pratiques, entre des individus et des lieux.

L'activité de passage peut ainsi être fonctionnelle (passer d'un endroit à un autre), récréative (pour se détendre, s'amuser) ou non prévu (découvrir quelque chose en passant, laisser le hasard guider les pas). De même pour l'observation qui peut-être fonctionnelle (voir une exposition, regarder un programme de cinéma), récréative (admirer le coucher du soleil, observer une œuvre artistique), non prévue (regarder autour de soi pour passer le temps). Enfin l'interaction se décline de la même manière dans les trois catégories puisqu'elle peut être à caractère fonctionnelle (acheter des billets, une consommation, obtenir des renseignements), récréative (discuter avec des amis, jouer avec des enfants, échanger des impressions) ou non prévue (éviter une bousculade, partager une émotion).

Puis il nous a ensuite semblé pertinent de poursuivre cette analyse afin d'identifier si les prises ainsi regroupées en trois types (passage, observation, interaction) et qualifiables selon trois catégories (fonctionnel, récréatif, non prévu), relèvent davantage de l'historicité ou de l'urbanité du lieu. L'historicité ne se définit pas comme une relation simple au passé mais comme la relation entre les trois éléments structurants de la temporalité, le passé, le présent et l'avenir (Wormser, 2007). L'urbanité est utilisée pour désigner les évolutions de l'espace liées à l'accumulation de projets urbains ayant concourus à conférer à l'espace une certaine forme et certaine(s) fonction(s). Nous considérons essentiellement ces deux dimensions puisqu'il nous importe de déterminer si les invariants du lieu avec lesquelles les individus sont en relation pour appréhender, se représenter et pratiquer l'espace relèvent davantage de l'historicité ou de l'urbanité du lieu. Ensuite avec l'analyse des entretiens, il sera possible de croiser les dimensions temporelles de l'individu (avancée dans la vie, ancienneté de la connaissance des lieux) avec les dimensions temporelles du lieu qui nous intéressent présentement. C'est précisément les interrelations entre des marqueurs temporels matériels lesquels affichent d'une certaine façon l'historicité et l'urbanité d'un lieu, et les attributs temporels des individus qui sont intéressantes à établir. Ces croisements que nous opérerons (Cf. Chapitre 8) à partir des typologies précédemment établies (Cf. Chapitre 7) mettent en évidence les interrelations entre tous les paramètres temporels du lieu et de l'individu. Tous les types d'individus confrontés sans exception aux types de lieux se conjugueront pour révéler la part d'affectivité présente dans la relation individu-lieu. Les figures idéales-typiques obtenues permettront ainsi de formuler les premiers éléments de réponse quant à l'existence d'un éventuel potentiel affectif des lieux.

Tableau 18 : Identification et qualification des prises affectives pour le Hangar à bananes

		Type de temporalités					
		Historicité du lieu		Urbanité du lieu			
		La vue sur la Loire et Trentemoult	le quai des Antilles	l'alignement de bars	La galerie d'exposition	Le hangar 32	Les anneaux de Buren
Catégories comportementales	Activités de détente mobiles	Passage récréatif et non prévu	Interaction fonctionnelle	Interaction fonctionnelle	Passage fonctionnel	Passage fonctionnel	
	Activités de détente statiques	Observation récréative	Observation fonctionnelle et récréative				Observation fonctionnelle et récréative
	Pratiques ludiques statiques						Interaction récréative
	Pratiques ludiques mobiles		Passage récréatif				
	Pratiques de consommation			Interaction fonctionnelle			
	Interactions sociales positives	Interaction non prévue		Interaction fonctionnelle et non prévue	Interaction fonctionnelle	Interaction fonctionnelle	Interaction non prévue et récréative
	Interactions sociales négatives			Interaction non prévue			

Tableau 19 : Identification et qualification des prises affectives pour les nefs des anciens chantiers navals

		Type de temporalités							
		Historicité du lieu	Urbanité du lieu						
		L'esplanade	l'Eléphant	La boutique	La galerie des machines	les jeux pour enfants	La "plage"	la zone enherbée	Le manège
Catégories comportementales	Activités de détente mobiles	Interaction fonctionnelle et récréative		Passage récréatif	Passage fonctionnelle et récréatif		Interaction fonctionnelle et récréative	Observation récréative	Interaction fonctionnelle
	Activités de détente statiques	Interaction récréative			Observation récréative	Observation récréative	Interactions récréatives	Interaction fonctionnelle	Observation récréative
	Pratiques ludiques statiques		Observation récréative et non prévue		Observation récréative			Interaction récréative	
	Pratiques ludiques mobiles	Passage récréatif	Passage récréatif_Interaction fonctionnelle		Interaction récréative	Interaction fonctionnelle		Interaction récréative	
	Pratiques de consommation			Interaction fonctionnelle	Interaction fonctionnelle				Interaction fonctionnelle
	Interactions sociales positives		Interactions non prévues		Interaction récréative	Interaction récréative et non prévue		interaction récréative et non prévue	Interaction récréative et non prévue
	Interactions sociales négatives		Interactions non prévues et récréatives					interaction récréative et non prévue	

Tableau 20 : Identification et qualification des prises affectives pour le passage Pommeraye

		Type de temporalités		
		Historicité du lieu		Urbanité du lieu
		l'Escalier	La décoration (statues, colonnes)	Les boutiques
Catégories comportementales	Activités de détente mobiles	Passage récréatif Observation récréative-Interaction fonctionnelle	Observation récréative et non prévue	Passage récréatif Interaction fonctionnelle
	Activités de détente statiques	Interaction non prévue Observation récréative	Interaction récréative	Observation fonctionnelle
	Pratiques ludiques statiques	Interaction récréative		Interaction fonctionnelle et récréative
	Pratiques ludiques mobiles	Passage récréatif		
	Pratiques de consommation			Interaction fonctionnelle
	Interactions sociales positives	Interaction récréative et non prévue	Interaction récréative et non prévue	Interaction fonctionnelle
	Interactions sociales négatives	Interaction non prévue		Interaction non prévue

Tableau 21 : Identification et qualification des prises affectives pour la place du Commerce

		Type de temporalités					
		Historicité du lieu			Urbanité du lieu		
		Cœur de place	L'entrée de la Fnac	Les marches au sud de la place	Kiosques à Fleurs	Le cinéma	Les cafés
Catégories comportementales	Activités de détente mobiles				Passage récréatif	Interaction fonctionnelle	Interaction fonctionnelle
	Activités de détente statiques	Interaction récréative		Interaction non prévue	Observation récréative	Observation fonctionnelle	Interaction fonctionnelle et récréative
	Pratiques ludiques statiques			Observation récréative			Observation fonctionnelle et récréative, Interaction non prévue
	Pratiques ludiques mobiles	Passage récréatif					
	Pratiques de consommation				Interaction fonctionnelle	Interaction fonctionnelle	Interaction fonctionnelle
	Interactions sociales positives	Passage récréatif Interaction non prévue	Passage récréatif	Interaction récréative		Interaction récréative	Interaction non prévue
	Interactions sociales négatives	Interaction imprévisible Passage non prévue	Interaction récréative			Interaction non prévue	Interaction fonctionnelle

Bilan

A partir des quatre cartes comportementales (Cf. Tableaux 14 à 17, p. 398-401), nous avons dressé quatre tableaux d'identification de prises affectives (Cf. Tableaux 18 à 21, p. 404-407). Ces tableaux reprennent en colonne les invariants physiques du lieu en les classant dans deux catégories selon qu'ils réfèrent à l'historicité ou à l'urbanité des lieux. En ligne, se retrouvent les catégories de comportement déjà présentes également sur les cartes. Ce sont les types d'activité opérés par les individus et renseignés à l'intersection des lignes et des colonnes dans les cartes comportementales qui sont identifiés en tant que prises dans les tableaux (Cf. Tableaux 14 à 17, p.398-401). Pour chacun des lieux il est alors possible de typifier et de qualifier les prises selon les catégories précédemment énoncées qui éclairent sur la nature de la relation et son objectif (Cf. Tableaux 18 à 21, p.404-407).

L'analyse ainsi effectuée nous permet d'ores et déjà de faire ressortir pour chacun des lieux la dimension temporelle (historicité ou urbanité) la plus mobilisée dans l'établissement d'une relation. Effectivement, grâce aux observations répétées à diverses périodes de la journée, de la semaine ou de l'année, il a été possible d'identifier les éléments sur lesquels s'appuient les individus pour construire leur relation au(x) lieu(x). Les éléments physiques des différents secteurs du lieu ont ainsi été « classés » comme référant à l'historicité ou à l'urbanité des lieux.

L'analyse de ces observations par cartes comportementales met alors en évidence le potentiel affectif des lieux d'étude. Les prises identifiées dans les tableaux mettent en évidence si elles sont davantage liées à l'historicité ou à l'urbanité des lieux selon qu'elles se situent majoritairement dans l'une ou l'autre des colonnes.

- Le passage Pommeraye dont les prises sont essentiellement dues à son historicité tend à générer des relations d'ordre récréatives et imprévisibles
- La place du Commerce possède autant d'éléments physiques qui rappellent son historicité ou son urbanité donnant lieu à autant de relations fonctionnelles que de relations imprévisibles et récréatives
- L'éléphant compte principalement des éléments de son site en lien avec son urbanité et tend ainsi à occasionner des relations fonctionnelles
- Le Hangar à bananes, à l'instar de la place du Commerce, est tout autant identifié par des invariants physiques liés à son historicité qu'à son urbanité et provoquent alors des relations récréatives et imprévisibles tout autant que fonctionnelles.

Ces différentes prises affectives déclinées sur chacun des lieux ne permettent pas d'en déduire des rapports affectifs mais d'identifier la « qualité » ressentie de l'investissement de l'individu pour ses lieux, présageant de leur potentiel affectif. Il est à remarquer qu'un lien s'établit entre une prise d'ordre fonctionnelle et des invariants du lieu relatifs à l'urbanité des lieux et inversement les prises d'ordre récréatif et imprévisible correspondraient à l'historicité des lieux. Ce qui mène à une première étape de résultat qui poserait, dans l'attente de

validation par les entretiens, que les lieux dont les éléments physiques relèvent de son historicité sont plus à même de créer une relation d'ordre récréative et imprévisible. Inversement, les lieux dont les invariants physiques attestent de l'urbanité de ce dernier ont tendance à créer des relations de type fonctionnel. Il conviendra ensuite de corroborer ces résultats par une confrontation avec les tendances d'évolution du rapport affectif (Section 2) issues de la typologie figurative (Cf. Annexe 7). Cependant, cette technique de l'observation offre déjà la possibilité de valider notre première hypothèse puisque sont extraits des cartes comportementales des modes d'habiter affectifs différents pour chacun des lieux d'étude.

Nous pouvons dès lors conclure à l'existence d'un potentiel affectif des lieux intrinsèque à leurs dimensions temporelles regroupées sous les termes d'historicité et d'urbanité. Nous avons également pu mettre en évidence des liens entre ces dimensions temporelles et le type de relations aux lieux observées par la mise en évidence de prises affectives. Néanmoins, il n'est pas possible, seulement à partir de la caractérisation et la qualification de ces prises effectuées sans interroger les habitants et usagers, de pouvoir conclure à l'établissement de telles ou telles formes de relations puisqu'il nous manque le paramètre temporel individuel. Nous ne pouvons sans interroger les habitants savoir si une relation fonctionnelle, récréative ou imprévisible avec un lieu contribue à construire un rapport affectif positif, négatif ou neutre.

La phase d'analyse des entretiens semi-directifs réalisés auprès de la population qui pratique ces lieux nous permettra de clarifier ce point.

L'analyse des observations, tant par les descriptions sensibles que par les cartes comportementales, nous a permise de souligner le rôle du lieu dans la construction du rapport affectif des individus à son encontre. En effet, les récits de l'ambiance de chacun des lieux, conjugués à la mise en évidence des temporalités à l'œuvre sur les quatre sites offrent la possibilité de contextualiser la manifestation des affects. Le passage Pommeraye se présente ainsi comme un lieu dans lequel l'ambiance fait tantôt penser à celle d'une gare par les flux d'individus qui le traversent de part en part dans une allure souvent pressée et tantôt à un musée par la quiétude qui y règne et le comportement admiratif adopté par les individus. Ce lieu vit ainsi au rythme des cadences qu'accordent les individus à cette traversée. La place du Commerce se démarque en tant que lieu relativement éclectique par la diversité des activités recensées, lesquelles varient avec les saisons, les horaires d'ouverture des commerces, les séances de cinéma ou encore la présence des terrasses de cafés sur l'espace central. L'éléphant, quant à lui, ressort comme le principal point d'attraction et de curiosité des neufs des anciens chantiers navals, il attire un public composé autant d'adultes que d'enfants s'émerveillant devant cette gigantesque machine. Les sorties de l'éléphant participe grandement à animer ce site où les records d'affluence sont particulièrement recensés lors des vacances scolaires ou des week-ends. Enfin le Hangar à bananes est principalement reconnu pour sa dimension festive et vit surtout durant les soirées de fin de semaine, même s'il se voit

aussi pratiqué pour la promenade ou pour exercer une activité sportive en journée et le week-end.

Avec les cartes comportementales sont catégorisées les pratiques des usagers en fonction de certains emplacements du lieu et permettent de montrer les premiers liens qui s'instaurent entre celui-ci et l'individu. Elles mettent ainsi en évidence les prises affectives qui constituent la base du lien qui les unit en ce qu'elles représentent la manière dont l'individu se saisit d'un élément physique du lieu pour entrer en relation avec le lieu. Ces invariants physiques répertoriés pour chaque site selon qu'ils réfèrent à l'urbanité ou à l'historicité du lieu permettent d'aboutir à des premiers résultats quant au potentiel affectif des terrains d'étude sélectionnés. L'on peut ainsi opérer un classement des quatre lieux d'étude. Les éléments du passage Pommeraye sur lesquels les individus s'appuient, s'accrochent, ou sont en prises sont principalement en lien avec l'historicité du lieu plus que l'urbanité. Les secteurs de la place du Commerce qu'interceptent les individus dans leur relation à ce lieu sont autant propres à l'historicité du lieu qu'à son urbanité. Les différentes zones répertoriées pour les neufs des anciens chantiers navals avec lesquelles les individus interagissent correspondent à l'urbanité des lieux davantage qu'à l'historicité. Enfin, pour le Hangar à bananes, les différents emplacements du lieu qui interpellent l'individu sont liés pour partie à l'historicité du lieu mais sont en majorité dus à son urbanité.

Section 2. Les tendances d'évolution du rapport affectif : l'importance des temporalités individuelles

A ce stade, il est encore difficile de déterminer précisément l'influence du lieu et/ou de l'individu dans l'évolution d'une relation affective. Par conséquent, il a été fait le choix de faire la synthèse simultanée de deux confrontations de deux typologies (Cf. Tableau 22, p. 412-413) lesquelles donnent lieu à ce que nous avons nommé les figures idéales-typiques (Cf. Annexe 7). Leur description est volontairement exagérée puisqu'elles sont présentées comme des idéaux-types⁸¹ selon la définition qu'en donnait Weber ([1965] 1992).

La seconde section complète ainsi les résultats donnés par les observations ne portant que sur les influences du lieu en analysant les entretiens individuels. Le traitement de ces discours s'opère par le biais de l'élaboration de tendances construites à partir des typologies de lieux et d'individus (Cf. Chapitre 7). Les deux premières tendances pointent l'importance de l'évolution historique/urbanistique des lieux et du rôle prédominant de leurs dynamiques quotidiennes tandis que les deux suivantes montrent comment l'appropriation affective des lieux varie selon l'avancée dans la vie de l'individu et selon l'ancienneté de sa connaissance du lieu. Le bilan de ces quatre tendances, deux relatives aux temporalités des lieux et deux relatives aux temporalités des individus permet de mettre en évidence le fait que l'évolution d'une relation affective est principalement liée aux temporalités individuelles. Les temporalités du lieu en ce qu'elles constituent le potentiel affectif de ces lieux ne sont alors pas complètement écartées de ce processus puisqu'elles en représentent les conditions de possibilité.

⁸¹ La difficulté de trouver le vocabulaire précis correspondant à la description de la figure idéal typique donnée conduit parfois à des appellations qui semblent soit exagérée, soit pas exactement en adéquation avec la description proposée. Les figures sont notamment présentées dans leur tournure positive car le pendant négatif n'existe pas toujours pour ce qui est du vocabulaire disponible.

Tableau 22 : Figures idéales-typiques de l'évolution du rapport affectif au lieu

Figures idéales-typiques du rapport lieux-individus		L'évolution historique et urbanistique des lieux			Les dynamiques quotidiennes des lieux		
		Lieu ancien	Lieu actuel	Lieu en cours d'évolution	Passage Connexion	Atypique	Détente/Loisir
Avancée dans la vie des individus	Jeunes	Figure de l'indifférence : L'individu considère le lieu comme quelque chose qui ne l'atteint pas, qui lui est sans importance qui ne l'intéresse pas. L'individu se comporte de façon totalement hermétique vis-à-vis du lieu	Figure de l'identification : Le lieu constitue un point de repère pour une tranche d'âge particulière et permet à l'individu de se forger une identité et une reconnaissance	Figure de l'attrance : L'évolution, le changement, la nouveauté sont autant de forces qui agissent tel un aimant sur l'individu pour l'entraîner vers le lieu.	Figure de l'indifférence : L'individu considère le lieu comme quelque chose qui ne l'atteint pas, qui lui est sans importance qui ne l'intéresse pas. L'individu se comporte de façon totalement hermétique vis-à-vis du lieu. Figure du repère : le lieu agit comme un point repère pour retrouver d'autres personnes	Figure de la reconnaissance de la singularité : La relation est ici marquée par le caractère spécifique du lieu qui en fait une spécialité ou une bizarrerie (puisque non commune) soit en fait quelque chose d'unique	Figure de l'agitation/l'exubérance : L'individu se sent poussé par le lieu à adopter un comportement plus exubérant qu'à l'accoutumé en adoptant des gestes et paroles exprimant un état d'agitation joyeuse
	Adultes	Figure de l'enchantement : Traduit le fait que la personne est sous le charme, subjuguée par la majestuosité du lieu vécu.	Figure de la reconnaissance de la Praticité : le lieu est vécu par et pour son côté pratique et utile. Il est vécu comme un point central voire inévitable ou comme un raccourci	Figure de l'acceptation : Symbolise un processus qui consiste pour l'individu à faire le choix de pratiquer le lieu après l'avoir expérimenté à plusieurs reprises, Il s'agit d'une approbation sans connotations excessives.	Figure de l'expérimentation-inévitabilité : Se manifeste par les premières expériences du lieu qui conduisent à approfondir la connaissance de ce qui vient d'être découvert. Cette relation au lieu recouvre un caractère nécessaire par le bien-être qu'elle procure ou à l'inverse un caractère d'obligation qui lui confère une dimension déplaisante	Figure du charme : Les individus sont sous l'attrait presque hypnotique du lieu qui les fascine	Figure de l'agréable : le lieu satisfait les attentes de l'individu, lui offre un moment plaisant
	Personnes âgées	Figure de l'admiration : Il s'agit d'un plaisir exalté qui traduit une forme d'approbation envers ce que l'individu considère beau et merveilleux. C'est une relation d'estime dû à la supériorité estimée du lieu.	Figure de la redécouverte il s'agit pour l'individu de redécouvrir un lieu qu'il a déjà pratiqué lorsqu'il avait une configuration différente. Cette nouvelle relation au lieu lui convient car lui donne une impression de nouveauté ou alors il est déçu par les nouveaux aménagements proposés.	Figure du renouveau : L'individu considère sa relation au lieu comme un nouvel usage qui le met à l'honneur après une période pendant laquelle il était tombé dans l'oubli	Figure de l'envie : déterminée par la relation qui s'instaure comme une réponse à un besoin qu'exprime l'individu de profiter d'un lieu qu'il juge estimable	Figure de la grandiosité : L'individu est fortement marqué par le caractère majestueux et impressionnant du lieu. Il est subjugué par la magnificence et la sublimité que dégage le lieu.	Figure de l'observation-inadéquation: les individus se complaisent à regarder le spectacle des autres qui s'amuse. Relation marquée par la difficulté pour l'individu de s'intégrer au lieu qui arbore pas une offre décalée en rapport des attentes liées à son âge

Figures affectives du rapport lieux-individus		L'évolution historique et urbanistique des lieux			Les dynamiques quotidiennes des lieux		
		Lieu ancien	Lieu actuel	Lieu en cours d'évolution	Passage Connexion	Atypique	Détente/Loisir
Ancienneté de la connaissance du lieu par les individus	Récente	Figure de l'admiration : Il s'agit d'un plaisir exalté qui traduit une forme d'approbation envers ce que l'individu considère beau et merveilleux. C'est une relation d'estime dû à la supériorité estimée du lieu.	Figure de la (re)-connaissance de la fonctionnalité : marque le fait que l'individu re-connaît ce type de lieu pour l'avoir pratiqué ailleurs; l'individu a envie d'en savoir plus, notamment de connaître l'histoire du lieu pour éventuellement la confronter à sa pratique actuelle	Figure de l'impressionnabilité : traduit l'aptitude de l'individu à ressentir profondément ce qu'il perçoit. Le lieu est susceptible de susciter de vives impressions menant à de fortes émotions ou sentiments.	Figure de l'expérimentation : Se manifeste par les premières expériences du lieu qui conduisent à approfondir la connaissance de ce qui vient d'être découvert,	Figure de l'enchantement : Traduit le fait que la personne est sous le charme, subjuguée par la majestuosité du lieu vécu .	Figure de l'entrain : marquée par une ardeur à se rendre sur le lieu associée à de la joie, de la bonne humeur ou de la curiosité
	Ancienne	Figure de l'agrément : évoque la sensation agréable mêlée de plaisir éprouvé par l'individu dans ce lieu	Figure de l'accoutumance : témoigne de la relation d'adaptation de l'individu au lieu liée à une habitude. Le lieu recouvre alors un caractère familier c'est-à-dire bien connu en raison de fréquentations régulières.	Figure de la fascination : L'individu est attiré de manière quasi irrésistible par ce lieu qui le subjugue. Il est conquis par l'aspect nouveau du lieu qui lui confère un caractère excitant	Figure de la reconnaissance de la praticité : le lieu est vécu par et pour son côté pratique et utile. Il est vécu comme un point central voire inévitable ou comme un raccourci	Figure de l'engouement : Relative à une admiration vive de ce lieu, s'assimilant quasiment à une forme de passion et pouvant s'exprimer par de la fierté.	Figure de la familiarisation-appropriation : Il s'agit d'un phénomène d'appropriation par la pratique
	Très Ancienne	Figure de l'attachement : exprime notamment des relations de dépendance et d'identification envers ce lieu auquel les individus attribuent une valeur symbolique.	Figure du regret : l'individu s'est conformé aux pratiques et usages en vigueur même si elles étaient différentes auparavant, et continue de se représenter le lieu tel qu'il a été. Figure de la satisfaction : état de contentement et de plaisir de l'individu pour qui le lieu est tel qu'il le souhaitait.	Figure de la métamorphose : L'individu est dans une forme d'attente pour savoir si ce lieu est intéressant à conserver dans ses pratiques en rapport de ceux qu'il connaît et fréquente déjà.	Figure du "faire avec" : Le lieu est accepté pour ce qu'il est même si cela ne correspond pas nécessairement aux attentes. Cela peut s'exprimer par une forme d'adhésion ou de renoncement/évitement	Figure de la reconnaissance de la singularité : La relation est ici marquée par le caractère spécifique du lieu qui en fait une spécialité ou une bizarrerie (puisque non commune) soit en fait quelque chose d'unique	Figure de l'habitude : marque une diminution de l'intensité des émotions notamment traduit par une sensibilité qui s'affaiblit. Peut se traduire soit par de la lassitude soit par une certaine forme de familiarité affectueuse due à la bonne connaissance du lieu

2.1. L'appropriation affective des lieux : la place des temporalités du lieu

Nous présentons ici deux tendances qui mettent en lumière le rôle particulier du lieu dans l'élaboration d'une relation affective entre l'individu et celui-ci (Cf. Tableaux 23 et 24 p.421 et 427). La première montre que l'évolution historique et urbanistique des lieux place les individus dans des relations affectives pouvant s'exprimer comme des formes variées de reconnaissance (il s'agit de l'identification du lieu par l'individu afin qu'il puisse éventuellement s'y identifier par la suite) ou dans des horizons d'acceptation par intégration plus ou moins positive ou d'attente de l'évolution possible des lieux. La seconde tendance indique que les dynamiques quotidiennes des lieux induisent des pratiques socio-spatiales qui se situent entre l'indifférence/l'inadéquation et l'adhésion/fierté. Elles peuvent être considérées comme des situations relationnelles affectives idéales-typiques puisque situées respectivement aux extrémités négative et positive d'un continuum de valeurs. Toute une gamme de sentiments, impressions, émotions, humeurs se déclinent entre ces « bornes » selon les configurations qu'ils donnent au lieu par l'intensité de leurs expériences spatiales. Ces expériences spatiales sont diverses, elles peuvent manifester de l'entrain, comme de l'engouement, une manière de « faire avec », une habitude en passant par la simple observation des autres.

L'édification de ces tendances permet notamment de vérifier les résultats obtenus précédemment par les cartes comportementales en indiquant combien l'historicité ou l'urbanité du lieu participe à la définition de la nature de la relation affective.

2.1.1. L'évolution historique et urbanistique: entre reconnaissance par identification et acceptation par intégration des lieux

L'évolution historique et urbanistique des lieux est un paramètre non négligeable dans la construction d'une relation affective car elle constitue pour les individus une possibilité d'explicitation des raisons, de justifications qui font qu'ils apprécient ou non tel ou tel lieu. Le terme d'évolution historique et urbanistique est utilisé pour faire référence tout autant à un lieu en particulier afin de traduire les changements ou modifications qu'il a subis, que pour désigner le fait qu'un lieu réfère à une époque de conception et un projet particuliers. La reconnaissance par identification et l'acceptation par intégration sont les deux phases consécutives et/ou concomitantes qui traduisent la manière dont l'individu établit sa relation au lieu.

La reconnaissance des lieux par identification⁸²

Cette première phase de reconnaissance est une manière pour l'individu d'appréhender le lieu par sa dimension essentiellement fonctionnelle, laquelle lui permet de reconnaître le lieu en tant que type de lieu déjà pratiqué. A partir de cette identification préalable du lieu auquel il est confronté, il est en mesure de pouvoir éventuellement s'y identifier puisqu'il peut le distinguer autrement que par la dimension pratique et lui accorder des spécificités propres aux pratiques et représentations qu'il a dès lors engagées.

La relation au lieu se crée à l'égard du critère qu'est la fonctionnalité que lui accorde l'individu (raccourci, passage, détente, etc.) ou du divertissement qu'il peut occasionner, ce qui souvent empêche l'individu de mesurer la singularité ou les caractéristiques propres du lieu.

« Y'a même des statues là sur l'escalier et c'est des choses que quand j'étais jeune j'avais pas forcément remarquées et que j'ai découvertes après » ; « Je dévalais le passage Pommeraye à toute vitesse, ouais c'était drôle j'étais ado, ça m'amusait, j'en ai un bon souvenir » (SO) ;

« C'est un lieu que j'ai vraiment commencé à arpenter comme un lieu de passage uniquement et pas un lieu de vie, où on s'arrête et on regarde les magasins » (FF_PP).

« ça peut m'arriver d'y aller simplement par plaisir parce que j'aime bien la vieille architecture (...) on peut se balader comme ça pour le plaisir » (MR_PP)

« J'aime bien le mélange qu'ils arrivent à faire entre l'ancien et le contemporain, jusqu'à l'extrême en fait » (BB_PP)

« ce qui me touche aussi quand je regarde l'escalier, je me dis c'est fabuleux, le mariage du fer et du bois, l'ajustage des marches, c'est génial et puis ça tient, il a 150 ans et il est là » (MR_PP).

L'expérimentation de ce lieu s'instaure également par une pratique qui consiste à le faire découvrir à d'autres pour se surprendre soi-même dans la continuité de cette découverte et aussi pour épater l'autre. Et l'on décèle dans les propos de certains un enthousiasme lié à la fierté d'être dans une ville où se trouve un tel lieu. Néanmoins d'autres se montrent plus nuancés dans leurs propos et cela est en partie dû à une forme d'habitude qui occasionne une sensibilité moindre quand bien même ils reconnaissent être touchés par le lieu.

⁸² Les extraits d'interviews mentionnés indiquent entre parenthèses les initiales de la personne interrogée suivies, si ce n'est pas explicite dans la citation de cette dernière, des initiales du lieu dont il s'agit. La lettre « E » remplace le terme éléphant pour désigner les neufs des anciens chantiers navals qui abrite l'éléphant de la compagnie Royal de Luxe, les sigles « PP », « HB » et « PC » indiquent respectivement les lieux suivants : le passage Pommeraye, le Hangar à bananes et la place du Commerce.

« Enfin moi je sais que quand j'ai des amis non Nantais qui viennent, on va souvent les emmener dans ces lieux là aussi et puis on va s'y arrêter et on va souvent voir des choses que nous-mêmes on n'avait pas vu » (DB_PP).

« le passage Pommeraye c'était quand même...mais c'est quand même très spécifique. Ça relie la ville basse à la ville haute, c'est quand même assez extraordinaire! » (FD_PP).

« ah oui c'est beau mais c'est-à-dire qu'on a tellement l'habitude, non mais disons que c'est quand même agréable de passer par là, c'est beau, y'a de beaux décors et bon ça coupe pour aller place du Commerce » (MR2_PP)

La relation au lieu participe de la construction identitaire de l'individu lui permettant de se sentir appartenir à un groupe en tant que celui-ci tient pour repère un lieu en particulier qui représente le cœur de la ville. Les individus qui ont ainsi vécu la relation au lieu comme un repère et qui ne sont plus dans cette phase d'identification aujourd'hui sont en mesure de s'en rendre compte, ce qui n'est pas le cas de ceux qui le vivent au moment de l'enquête. Le processus d'identification abouti, l'individu intègre le lieu parmi d'autres essentiellement par rapport aux aménités qu'ils présentent.

« bon après y'avait aussi d'autres endroits pour les rendez-vous mais la place du Commerce vu que c'est connu » (DF).

« y'a pas mal d'ados, de jeunes, ils s'exhibent un peu, y'a pas mal ce côté-là, on sent que y'a la rencontre avec les copains » (SO_PC)

« ça a été beaucoup pour moi un lieu de rendez-vous, même si ça l'est moins, ça a été utilisé comme ça » (SO_PC).

« oui bah pour aller au cinéma, au bar et voilà ouais c'est ça aller au cinéma, au bar et à la Fnac » (J_PC).

Le lieu ne provoque pas nécessairement de sensations particulières. Certains individus restent marqués par ce qu'ont pu être les lieux et cela les empêche de l'évoquer autrement que sans cette immersion dans le passé où se mêlent faits présents et anecdotes d'un passé révolu.

« J'ai trouvé qu'elle manquait un peu de charme d'ailleurs j'ai tout de suite cherché l'ancien nom qu'elle avait, l'ancienne utilité qu'elle avait » (DB_PC).

« tout est mélangé, y'a plus de place du Commerce pour moi, y'a un marché aux fleurs où on peut tourner autour, des terrasses de café mais ce n'est pas une place pour moi » (FF_PC).

Lorsqu'il s'agit d'un lieu qui évolue encore, les individus apprécient ces changements qui les stimulent. Ils sont parfois très demandeurs de nouveauté. Ils aiment vivre au rythme de ses évolutions pour les expérimenter au fur et à mesure des changements. Les individus prennent ainsi peu à peu conscience de la singularité et du charme que dégage le lieu et se montrent très réceptifs. Néanmoins si les changements portent atteinte au passé du lieu, l'individu dans ses réactions peut se montrer hostile.

« Bah oui pour moi c'est vrai que j'aime bien me balader par ici et voir toute l'évolution justement, c'est vrai que c'est chouette » (SO_HB).

« Bah ouais c'est ça et puis euh...fin l'éléphant en soi, quand on est monté dedans quand on l'a vu, on n'a pas forcément envie d'y retourner ou alors si avec quelqu'un qui ne l'a pas fait alors là d'accord mais y retourner comme ça...euh » (LD).

« Le hangar à bananes je pense que c'est quelque chose qui pourra changer, peut-être que y'a la nouveauté, le lieu va certainement beaucoup changer, mais pour l'instant c'est un lieu que j'apprécie » (FS).

« Ça c'est important le fait d'avoir gardé la grue parce que y'en a qui se sont battus pour la garder, ils voulaient la démolir, ils ne savaient pas trop au départ. Oui c'est garder la mémoire de Nantes et ça c'est important pour les Nantais » ou alors on entre en contradiction avec ce qu'elle a été » (RM_HB).

L'acceptation des lieux par l'intégration

La seconde phase consiste pour l'individu à accepter le lieu en se l'appropriant et ainsi à l'intégrer dans son réseau de lieux déjà pratiqués. Ainsi l'individu modifie son « réseau » de lieux lequel en retour modifie déjà le lieu. Cette intégration réciproque se déroule essentiellement par l'expérimentation des lieux au cours du temps qui conduit les individus à développer diverses relations qui varient par leur nature et leur intensité.

Lorsque l'individu évoque ses premières impressions des lieux, elles sont souvent très fortes et laissent transparaître une vive admiration lorsque le lieu présente une qualité particulière. Avec le temps de la pratique l'individu évoque un sentiment agréable et un plaisir particulier à contempler le lieu et son architecture. Les individus ayant toujours connu et pratiqué ce type de lieu ont conservé leur admiration et le plaisir de le parcourir en s'identifiant à lui, ils témoignent ainsi de leur attachement. Néanmoins, une forme de lassitude peut apparaître en lien avec une attirance pour d'autres lieux

« J'aime beaucoup découvrir un peu hasard et là c'était chouette et surtout la première rencontre c'est toujours sympa parce qu'on ne s'y attend pas donc les guides c'est chouette de ne pas les prendre quand on arrive quelque part » (DR_E).

« Oui quand je vais en ville je traverse souvent le passage Pommeraye [...] j'aime beaucoup, je trouve ça très beau, je suis assez contemplative quand je rentre dans cet espace » (NL).

« Juste par plaisir de passer passage Pommeraye parce que c'est tellement beau, j'aime beaucoup, c'est vraiment un lieu emblématique de la ville, j'adore, j'adore passer à cet endroit là » (DR2).

« passage Pommeraye, c'est plus euh...j'adore ce ptit passage, je le trouve sympathique et donc euh... monter les trois étages ça ne me gêne pas du tout, c'est par plaisir plutôt » (SR).

« J'aimais bien allée au départ mais maintenant moins parce que je connais. A force qu'on connaît après on est moins attiré par les choses, j'ai vu, revu, hein » (MP_PP).

Quand l'individu connaît peu un lieu a priori banal, il évoque surtout une relation d'ordre fonctionnel envers un lieu pratiqué au quotidien pour satisfaire un certain nombre de besoins. Le lieu actuel est ainsi identifié comme un espace central à l'échelle de la ville de Nantes, inévitable et que tout un chacun pratique. Au fil des fréquentations régulières l'individu finit par s'accoutumer au lieu et pourtant s'étonne de ne pas ressentir d'accroches particulières envers ce dernier alors qu'il lui permet de réaliser diverses pratiques. Enfin, après de nombreuses années de fréquentations, l'individu a toujours le souvenir de ce qu'il y faisait avant et en parle encore indiquant une forme de déception vis-à-vis de l'évolution constatée en précisant pourtant qu'il n'est pas opposé au changement.

« C'est quand même le pôle central de tout ce qu'est tram, busway et compagnie, donc pour les gens qui habitent aux alentours, c'est quand même un lieu qui est facile d'accès et qui ouvre après à des voies, soit piétonne, soit routière, soit en transport en commun » (BB_PC).

« C'est juste un passage de flux et de convergence et où les gens se retrouvent et puis passent, pour moi c'est ma vision » (MT_PC).

« Bah parce que normalement ça devrait être une place parce que bon y'a la Fnac qu'est pas très loin où je devrai me poser, regarder, flâner, à la rigueur y'a un petit bistrot tabac qu'est pas loin, y'a des fleuristes, y'a quelques commerces ouais ça devrait être un lieu où je devrais m'arrêter quelque fois mais elle m'attire pas cette place donc j'ai pas plus de sentiment » (FF_PC).

« Naturellement on allait au café du commerce qui était d'ailleurs un café incontournable quand on était en bande, on montait à l'étage, on passait l'après-midi à chanter, à se lancer des confettis, des sarbacanes ! Ah oui le café du commerce le fait qu'ils le suppriment, nous ça nous a fait mal au cœur ! » (FD_PC).

Les lieux en cours d'évolution impressionnent toujours fortement les individus qui les découvrent ou les connaissent à peine. Ils se sentent attirés par ces lieux aussi intensément qu'ils peuvent s'en désintéresser. Si la connaissance du lieu est plus importante, les individus

sont véritablement fascinés par la nouveauté du lieu qui les attire et les stimule. Ils accordent beaucoup de poids aux potentialités d'évolution du lieu qui soit peut les frustrer si elles ne sont pas en adéquation avec leurs attentes soit leur permettre d'apprécier le lieu sous diverses formes.

« Je te dirai qu'il faut aller voir l'éléphant surtout si tu as des enfants ou que tu es avec des jeunes enfants car c'est quand même assez impressionnant et qu'on soit adulte ou enfant c'est quand même assez impressionnant de voir ça » (MT).

« La première fois impressionné et les autres fois non, c'était plutôt barbant [...] oui voilà, la première fois c'est bien mais le reste bon voilà, après si tu montres et ça te fait plaisir de montrer mais toi au fond de toi, tu te dis c'est la vingtième fois que je viens là, c'est vrai qu'au bout d'un certain moment... » (J-E) « C'est toujours la même chose ? » (NA) « Oui voilà » (J-E).

« Bah là du coup dans le Hangar à bananes, ça va être plus de l'excitation, du plaisir, de l'enivrement, ouais voilà c'est ça, c'est vraiment le plaisir à l'état pur, un petit concert avec des potes, un petit peu trop picolé, c'est vrai » (FF).

« Voilà parce que je ne sais pas si ça change ou pas mais euh, je veux dire, c'est des choses qu'on a déjà faites mais par contre on va y retourner parce que je crois que y'avait un projet et ils allaient faire un grand héron et du coup on s'était dit là on y retournera, on s'était dit si y'a des nouveautés, on y retournera ! » (LD-E).

Enfin quand les individus ont une connaissance très ancienne des lieux, ils se positionnent dans une attente vis-à-vis de ce changement duquel ils espèrent de nouvelles expériences dont ils avouent ressentir le besoin. En revanche, si certains craignent la disparition d'une mémoire, d'un passé du lieu, d'autres souhaitent vivement une évolution.

« Enfin moi je suis comme ça j'aime bien changer, même si y'a des choses que j'aime bien je vais pas forcément y aller tout le temps. J'ai besoin de voir autre chose, de découvrir autre chose » (AA_HB).

« Moi qui aime la technique et tout ça, j'aurai préféré que ça reste un chantier naval, on aurait vu se construire des bateaux [...] c'est ce qu'ils en ont fait finalement qui ne me convient pas, c'est sûrement le côté historique qui me manque » (PB_HB).

« Pour l'instant c'était un paquet de ferrailles et de béton pendant des années. Le problème c'est qu'on ne veut pas tout détruire et parfois il faut tout raser et tout refaire [...] on ne sait pas trop ce qu'on veut garder, c'est pas facile de trancher » (LG_HB).

L'évolution historique et urbanistique des lieux se présente comme un facteur influant sur le type de relation que les individus tissent envers ces derniers. Deux phases se dégagent. La première positionne les individus dans une étape de reconnaissance des lieux qui leur permet d'identifier le lieu et ensuite de s'y identifier. Les individus reconnaissent généralement de prime abord la fonctionnalité du lieu avant d'évoquer la singularité et les caractéristiques qui selon eux les particularisent et contribuent à spécifier la nature de leur relation affective. La seconde consiste en l'acceptation ou la non-acceptation des lieux en les intégrant ou non à leurs « réseaux » de lieux. Passées les premières impressions souvent très vives (positives ou négatives) liées à la découverte du lieu, les individus expérimentent de diverses manières le lieu, s'y accoutument ou s'en détachent selon les sensations, émotions, sentiments qui se créent lors de la pratique. Une connaissance ancienne des lieux place les individus dans une situation d'attente d'évolution de ceux-ci selon qu'ils ressentent un besoin de nouveauté, ou de changement qui correspondrait à leurs attentes et ferait évoluer la nature de leurs relations aux lieux. Sont aussi à noter les personnes qui souhaitent ne pas voir les lieux évoluer par peur de ne plus les reconnaître ou de ne plus s'y reconnaître, de perdre des souvenirs et d'être déçus du changement.

Les liens auparavant mis en évidence par les cartes comportementales qui tendaient à montrer que les individus se saisissent des éléments physiques afférant à l'historicité des lieux pour créer avec les lieux une relation d'ordre récréative ou non prévue est vérifiée par la présente tendance. Cette dernière insiste effectivement sur le fait que les individus recherchent d'autres dimensions que la praticité ou la fonctionnalité pour pouvoir construire une relation qui les distrait et les surprend et s'appuient ainsi principalement sur le caractère historique du lieu.

Tableau 23 : Synthèse de l'évolution de la relation affective des individus aux lieux selon les évolutions urbaines (Cf. Annexes 7)

Les lieux selon les évolutions historiques et urbanistiques			
	Lieu ancien	Lieu actuel	Lieu en cours d'évolution
Avancée dans la vie des individus	Ainsi plus ils sont jeunes et plus la relation se crée à l'égard du seul critère qu'est la fonctionnalité, ensuite à l'âge adulte ils prennent conscience de la singularité du lieu qui les subjugue. Enfin les personnes d'âge mûr même si elles sont très admiratives, elles font état d'une sensibilité moindre.	Lorsque l'individu est jeune, la relation au lieu participe de sa construction identitaire en même temps qu'elle contribue à forger son réseau de lieux pratiqués. Ainsi à l'âge adulte l'individu reconnaît ce type de lieu déjà pratiqué et considère principalement son aspect pratique. Un âge avancé atteint, les individus cherchent à redécouvrir les lieux sous un autre angle soit en replongeant dans le passé soit en essayant de mêler l'utile à l'agréable	Lorsque les individus sont jeunes, ils apprécient particulièrement les changements qui les stimulent et en souhaiteraient toujours plus. Les adultes ont besoin de suivre ces évolutions de les expérimenter avant d'en être convaincus tandis que les personnes âgées considèrent cela soit de manière très positive pour pratiquer autrement un lieu soit de façon très négative si les changements portent atteinte au passé du lieu.
Ancienneté de la connaissance des lieux	Lorsque l'individu a une connaissance récente du lieu, il évoque fréquemment ses premières impressions souvent très fortes et laissant transparaître une vive admiration pour la spécificité du lieu. Avec le temps de la pratique l'individu évoque une sensation agréable et un plaisir particulier à contempler le lieu et son architecture. Les individus ayant toujours connu et pratiqué ce type de lieu ont conservé leur admiration et le plaisir de le parcourir en s'identifiant à lui, ils témoignent de leur attachement. Néanmoins, une forme de lassitude peut apparaître en lien avec une attirance pour d'autres lieux;	Quand l'individu connaît peu le lieu, il évoque surtout une relation d'ordre fonctionnel envers un lieu pratiqué au quotidien pour satisfaire un certain nombre de besoins. Au fil des fréquentations régulières il finit par s'accoutumer au lieu et pourtant s'étonne de ne pas ressentir d'accroches particulières envers ce dernier alors qu'il lui permet de réaliser diverses pratiques. Enfin après de nombreuses années de fréquentations, l'individu a toujours le souvenir de ce qu'il y faisait avant et en parle encore indiquant une forme de déception vis-à-vis de l'évolution constatée en précisant pourtant qu'il n'est pas opposé au changement.	Les lieux en cours d'évolution impressionnent toujours fortement les individus qui les découvrent ou les connaissent à peine à tel point que cette sensation peut disparaître aussi rapidement. Ils se sentent attirés par ces lieux aussi intensément qu'ils peuvent s'en désintéresser. Si la connaissance du lieu est plus importante, les individus sont véritablement fascinés par la nouveauté du lieu qui les attire et les stimule. Ils accordent beaucoup de poids aux potentialités d'évolution du lieu qui soit peut les frustrer si elles ne sont pas en adéquation avec leurs attentes soit leur permettre d'apprécier le lieu sous diverses formes. Enfin quand les individus ont une connaissance très ancienne des lieux, ils se positionnent dans une attente vis-à-vis de ce changement duquel ils espèrent de nouvelles expériences dont ils avouent ressentir le besoin, excepté certains qui craignent la disparition d'une mémoire, d'un passé.
Tendances	L'évolution urbaine : entre reconnaissance par identification et acceptation par intégration des lieux		

2.1.2. Les dynamiques quotidiennes des lieux entre indifférence/inadéquation et adhésion/affection

Nous insistons dans la présentation de cette tendance sur le rôle de la fonction attribuée aux lieux par les individus, qu'elles soient en cohérence ou non avec la fonction pour laquelle il a été conçu. Nous montrons que la façon dont l'individu pratique le lieu est révélatrice de l'intérêt qu'il lui porte ou non. Ainsi deux types de dynamiques quotidiennes se dégagent principalement : ce sont les situations d'indifférence/inadéquation ou d'adhésion/affection.

L'indifférence/L'inadéquation

Les individus qui se montrent indifférents aux lieux indiquent qu'ils éprouvent ni un ressenti positif, ni un ressenti négatif, ils ne se sentent pas impliqués dans ce lieu, pas concernés par ce qui s'y passe, le plus souvent parce que le lieu ne répond pas à leurs attentes et ils soulignent alors l'inadéquation entre l'offre du lieu et leurs désirs.

Les individus adoptent souvent un comportement hermétique vis-à-vis d'un lieu dont la fonction est avant tout utilitaire. Le lieu agit comme un point de repère pour retrouver d'autres personnes soit du fait de sa situation géographique, soit parce qu'il bénéficie d'être à proximité de la principale station de transports en commun. Même si le lieu est avant tout considéré par son caractère fonctionnel, il peut aussi se prêter à une autre activité et faire évoluer le ressenti qui tend alors vers une connotation plus positive que celle accordée à un simple lieu de passage.

« Moi franchement la place du Commerce j'y passe comme je traverserai un parking, c'est un axe pour moi, c'est pas une place, voilà c'est un axe » (PB).

« C'est pour aller voir des potes ou mon demi-frère et puis sinon les magasins, voilà c'est surtout ça [...] ouais ouais quand même, beaucoup de rendez-vous, voilà » (DF_PC).

« La place du Commerce elle est plus excentrée, même si c'est pas si loin, que la place Royale, c'est vraiment elle dessert tout c'est comme un échangeur d'autoroutes, on veut aller quelque part, on se trouve place du commerce et on choisit quelle rue » (PAB).

« Oui et notamment y'a un bar la coquille qui est ouvert le dimanche soir et pour les cigarettes y'a pas trop le choix » (AM_PC)

« T'es posé, t'es assis avec quelqu'un, tu discutes donc c'est différent de quand tu passes comme ça » (AM_PC).

La connaissance très ancienne d'un lieu se caractérise par l'aptitude de l'individu à accepter le lieu autrement dit à « faire avec » tel qu'il se présente, il l'accepte pour ce qu'il est même si cela ne correspond pas nécessairement aux attentes.

Pour d'autres, les lieux sont fréquemment associés à ce qu'ils ont été et ils le mentionnent avec regret, quand ils ne mettent pas en place des stratégies d'évitement car ils arrivent à en éprouver un sentiment de mal-être, de stress dans le lieu. L'unanimité vis-à-vis des lieux atypiques n'existe pas non plus, leur spécificité n'atteint pas nécessairement tout le monde. Même si l'originalité du lieu n'est pas niée pour autant, elle ne semble pas toujours provoquer le même effet, c'est comme s'ils s'attendaient à voir une évolution, un changement. Cette singularité peut même nuire à l'appréciation des lieux. Les personnes les plus âgées ne se sentent d'ailleurs pas toujours concernées par l'offre d'un lieu et ne chercheront pas à le pratiquer puisqu'elles se sont déjà faites leurs représentations basées sur un imaginaire de ce qu'est le lieu.

« Quand t'y vas, y'a toujours des gens qui attendent, ils attendent soit pour aller au cinéma, soit la Fnac, c'est le lieu de rendez-vous aussi. On dit on se donne rendez-vous à la Fnac et après on voit où on va. » (AA_PC).

« On y est passé avec des amis mais moi et une autre amie on est reparti parce que ça ne nous intéressait pas [...] c'est vrai que dès qu'on veut aller dans un bar, y'a une foule de je ne sais combien de personnes, on ne peut même pas s'asseoir » (LD_HB).

« Pour moi le passage est devenu un petit peu trop commercial parce qu'avant y'avait libraires, bouquinistes, le fameux salon de danse, après y'a eu c'était la librairie qu'il y avait en haut avec le petit salon de thé et y'avait beaucoup de galerie de peinture. Oh oui y'en avait au moins deux ! » (RM_PP).

« Moi j'essaye de faire un grand tour pour éviter ce coin là justement. Soit je vais à la Fnac mais en faisant le tour par derrière par les petites rues mais traverser la place n'est pas toujours...ça dépend des horaires » (MB_PC).

« je veux pas être raciste mais c'est des gens assis partout avec des chiens » (MP_PC)

« Mais c'est vrai que pour des gens de notre âge ça n'a pas un attrait particulièrement intéressant, ça n'est pas notre recherche » (FD_HB).

« L'éléphant maintenant que je l'ai bien vu, je le connais bien, bon si j'y passe je regarde, j'observe, j'aime bien un peu voir ce qui se passe » (MB2).

« y'a des trucs qui sont vraiment atypiques, une fois que t'as découvert tous les trucs spéciaux bah tu découvres plus rien » (PAB_PP).

L'adhésion/L'affection

L'adhésion exprime le fait que l'individu a pu se saisir de l'offre proposée par le lieu et s'en soit emparé pour construire sa propre relation envers ce dernier qui, de ce fait, revêt généralement un caractère positif et recouvre diverses traductions : fierté, fascination, envie de pratiquer le lieu, etc.

Les individus qui parviennent à apprécier un lieu au-delà de la stricte praticité de celui-ci font preuve d'une relation plus approfondie vis-à-vis des lieux fonctionnels et sont plus disposés à passer un moment agréable. Ainsi la fonction de passage, généralement considérée comme un moyen d'aller plus rapidement d'un endroit à un autre peut laisser place à des dimensions d'esthétique ou de loisir.

« c'est un raccourci mais un raccourci sympa où on se sent bien mais c'est pas un lieu où je vais aller » (MT_PP).

« c'est un endroit de passage, un lieu de traverse mais un lieu de traverse que je traverse avec plaisir, avec plaisir oui » (NL_PP).

« par contre le passage Pommeraye ce n'est pas qu'un passage, c'est vraiment un lieu à part entière, c'est un site ouais c'est un site en fait le passage Pommeraye c'est pas un passage, tu y restes, tu ne peux pas y passer comme dans une rue, non là vraiment tu lèves la tête, tu baisses la tête, tu regardes à gauche, à droite, ça s'appelle passage mais c'est faux » (DB).

Certaines personnes recherchent l'animation, la rencontre avec d'autres et pratiquent les lieux s'ils savent par expérience qu'ils peuvent le leur offrir. Ce n'est pas nécessairement le côté pratique qui contraint les individus, ce peut être un choix délibéré non dicté par la fonctionnalité. En effet lorsque le lieu offre la possibilité d'avoir aussi une activité de loisirs ou de détente, les individus manifestent leur satisfaction.

« Alors place du Commerce j'y vais souvent, parce que ce que je me disais l'autre fois, c'est un lieu qui est animé en permanence » (BB).

« C'est un passage presque voulu, voyez le mardi entre autre moi je vais au petit marché aux livres, bon ben si je fais un tour en ville, je longe ça c'est évident » (MB1_PP).

« on avait beaucoup aimé parce que y'avait le coucher du soleil et on était dans les transats et c'était vraiment sympa, un peu comme si c'était un autre monde, comme si on n'était pas dans la ville de Nantes » (MT_HB).

Les individus apprécient être replongés dans leur enfance et vivre une relation pleine d'insouciance et d'émerveillement. Ils sont littéralement sous le charme du lieu, impressionnés

par sa majestuosité et cette admiration ne semble pas s'atténuer malgré les visites à de multiples reprises. Au contraire, il semblerait même que certaines personnes soient sous l'attrait, voire l'emprise magique presque hypnotique du lieu qui les fascine. Les individus sont effectivement très réceptifs vis-à-vis de ces lieux atypiques et se montrent alors manifestement très marqués par l'ambiance insolite qu'il dégage. Même lorsqu'ils s'habituent au lieu, les individus sont toujours affectés par l'intermédiaire de l'émerveillement de leurs proches. Bien évidemment cette relation ne se retrouve pas chez tous les individus et certains peuvent faire part d'un besoin de changement, de renouveau pour pouvoir fréquenter à nouveau les lieux avec plaisir et non plus sous le joug des habitudes construites au cours du temps.

« je prends le temps de regarder comment les gens le découvrent et je pense que la taille...ce qu'est génial c'est que c'est très grand et du coup y'a une inversion et même en tant qu'adulte cette différence de taille fait que les gens reprennent un regard d'enfant quoi et ça marche quand même quasiment à chaque fois et donc ça inverse et ça permet de pouvoir redevenir enfant et de dire je veux monter dedans, j'ai enfin un manège à ma taille » (DR_E).

« Autant l'éléphant ça ne me fait plus rien, autant là le passage Pommeraye à chaque fois c'est un émerveillement de le voir, c'est tellement beau » (CB).

« et puis bah l'éléphant euh...c'est en gros ce qu'on ressent c'est le plaisir de montrer ça aux gosses quoi, ils voient ça ils sont émerveillés total, donc ouais, voilà » (DF).

« les personnes de Nantes quand on est allé plusieurs fois on a envie de changer aussi, peut-être pour mieux revenir après » (AA_HB).

Ce n'est pas tant les dynamiques quotidiennes que génère la fonction du lieu que celle que lui attribuent les individus qui importe dans la construction d'une relation affective envers celui-ci. Ainsi un lieu de passage/connexion ne laisse pas les individus nécessairement indifférents du fait qu'il ne recouvre *a priori* qu'une dimension pratique. De même qu'un lieu de loisirs ne détient pas intrinsèquement les conditions d'une adhésion forte de la population parce qu'il est censé permettre l'amusement ou le divertissement. Lorsque les individus établissent des relations envers les lieux qui s'expriment par une forme d'indifférence, ils indiquent qu'ils ne ressentent pas d'émotion particulière à leur rencontre et/ou évoquent ainsi l'inadéquation du lieu par rapport à leurs attentes. A l'inverse, lorsqu'ils adhèrent à l'offre⁸³ proposée par le lieu, la relation affective évolue davantage vers le positif et laisse entrevoir des sentiments de fierté, de plaisir, de fascination.

Il est à remarquer que les liens pressentis entre les éléments du lieu relatifs à son urbanité et une relation d'ordre fonctionnelle (Cf. section 1) ne se vérifient pas puisque les

⁸³ A comprendre ici selon la traduction du terme *affordance* de Gibson.

individus définissent eux-mêmes la fonction qu'ils attribuent aux lieux. Par conséquent les relations qu'ils élaborent envers les lieux peuvent être d'ordre pratique et correspondre à la conception initiale du lieu ou ne pas s'y accorder.

Tableau 24 : Synthèse de l'évolution de la relation affective des individus aux lieux selon les dynamiques quotidiennes des lieux (Cf. Annexe 7)

Les lieux selon les dynamiques quotidiennes			
	Passage Connexion	Atypique	Détente/Loisir
Avancée dans la vie des individus	<p>Les jeunes fréquentent les lieux de passage/connexion sous un angle très pratique en tant qu'ils représentent des points de repère pour les rendez-vous. Comme ils se placent en situation hermétique vis-à-vis de ce dernier ils se montrent très indifférents et ne perçoivent donc pas d'autres intérêts à ce lieu. Certains adultes se montrent plus disposés à apprécier le lieu et tendent à ajouter une dimension agréable à leur relation tandis que d'autres confient ne pas porter une grande attention au lieu qu'ils ne font que traverser sans émotion ou sensation particulière. Les personnes âgées ont souvent beaucoup parcourus ces lieux et les ont intégrés dans leur habitude de fréquentation soit parce qu'ils occasionnent des rencontres soit puisqu'ils permettent de raccourcir agréablement leurs trajets. Ils évoquent des choix de pratique et non des contraintes.</p>	<p>Les jeunes sont le plus souvent fortement interloqués par la singularité des lieux originaux qu'ils apprécient car leurs spécificités les replongent dans le monde féérique de l'enfance. Les adultes quant à eux sont très fiers de ces lieux qui leur offrent également la possibilité d'un retour dans le monde merveilleux de l'enfance dans lequel ils se laissent volontiers envoûter. L'attrance qu'ils déclarent envers ces lieux est quasiment hypnotique tant ils sont tombés sous le charme de ce type de lieu hors du commun. Les personnes âgées à leur tour manifestent une admiration très forte pour ces lieux dans lesquels elles retrouvent des traces du passé importantes à leurs yeux. Ils ajoutent néanmoins que ces lieux ne leur sont pas destinés et qu'ils y vont pour faire plaisir à leurs petits enfants. Certains laissent cependant ainsi entendre qu'ils souhaiteraient des évolutions car une fois passé la surprise de l'originalité il ne reste guère de sensations.</p>	<p>Les jeunes profitent de lieux de détente-loisirs pour se divertir et s'amuser parfois de façon exubérante mais cela se déroule principalement au moment de l'adolescence. Les adultes s'enthousiasment facilement pour une ambiance particulière en lien avec la détente. Ils semblent avides de lieux pour se délasser voire s'amuser entre amis et/ou en famille. Les personnes âgées ne se montrent pas réellement concernées par ce type de lieu car il n'est pas, suite à leurs expériences personnelles, adapté à leurs envies. Il n'empêche que certaines d'entre elles exposent un grand intérêt à pratiquer ces lieux.</p>
Ancienneté de la connaissance des lieux	<p>La connaissance récente de lieux de passage/connexion implique de devoir expérimenter le lieu pour savoir s'il correspond aux intérêts de la personne. Cette dernière y revient car elle manifeste de la curiosité envers ce qu'elle pourrait découvrir. Quand ce type de lieu est mieux connu, il s'avère que le caractère fonctionnel lié à la dimension de passage/connexion disparaît pour laisser place à des dimensions d'esthétismes ou de loisirs. Enfin la connaissance très ancienne de ce type de lieu se caractérise par l'aptitude de l'individu à "faire avec" autrement dit à accepter le lieu tel qu'il se présente. Il n'empêche que fréquemment ressurgit la nostalgie d'un autre temps et d'un autre fonctionnement ou alors que certains admettent recourir à des stratégies d'évitement pour cause de mal-être et de stress dans ce lieu.</p>	<p>Il semblerait que plus la connaissance du lieu atypique soit récente et plus l'individu soit envoûté et charmé par la singularité de ce dernier. Est fréquemment mentionné l'étonnement d'une réaction si puissante chez ceux qui le découvrent à peine. Ceux pour qui la connaissance est plus ancienne se situent dans un véritable engouement à fréquenter ce type de lieu et ils l'intègrent très rapidement à leur réseau de lieux. Si le lieu atypique est connu depuis très longtemps la personne lui reconnaît sa spécificité dans la configuration et l'ambiance qui s'en dégage mais apprécie mieux ses qualités dans le regard et les réactions d'autrui qui lui procurent davantage de plaisir que les siennes</p>	<p>Lorsque l'individu a une connaissance récente des lieux de détente-loisirs, il fait preuve d'une véritable fougue à les fréquenter qui va jusqu'à lui donner l'envie de les faire découvrir à d'autres pour partager des instants de joie et de bonne humeur. C'est alors l'occasion d'attiser la curiosité par les multiples références à l'histoire que suggèrent ces lieux. Les individus ayant acquis une connaissance plus importante des lieux sont dans des processus de familiarisation du lieu pour les apprivoiser par le biais de leurs propres modes d'habiter. Néanmoins ce comportement n'obtient pas toujours les résultats escomptés et les individus s'interrogent quand ils ne parviennent pas à se les approprier. Enfin les personnes qui connaissent depuis très longtemps ces lieux témoignent d'une diminution de l'affectivité éprouvée envers ces lieux et évoquent le besoin de changement suite à une lassitude progressive qui s'est installée. Cette dernière les conduit différemment de l'indifférence à l'apparition d'une familiarité affectueuse.</p>
Tendances	Les dynamiques quotidiennes des lieux entre indifférence/inadéquation et adhésion/fierté		

2.2. L'appropriation affective des lieux par les individus : les temporalités individuelles comme déterminants essentiels

Après avoir mis en évidence l'importance du lieu dans l'évolution d'une relation affective, il nous faut observer ce qu'il est en de l'individu en tant que seconde entité participant à tisser ce lien affectif. Nous reprenons la même approche que celle précédemment développée et nous présentons ainsi deux tendances élaborées à partir de la prise en considération de l'avancée dans la vie de l'individu et de l'ancienneté de sa connaissance des lieux (Cf. Tableaux 25 et 26, p. 433 et 440).

Ces dernières dégagent des contours plus nets, signifiant que l'influence des facteurs individuels relatifs à l'âge des personnes et/ou à leur ancienneté de connaissance des lieux, témoignent de l'importance à accorder aux paramètres individuels dans la construction et l'évolution du rapport affectif. Ces expériences d'être-là affecté et de faire affectivement avec les lieux mobilisent l'histoire personnelle individuelle (les variables sociales et sociétales ne sont pas évacuées) et sont à examiner en particulier à l'aune des diverses compréhensions des espaces que se construisent les individus selon qu'ils les ont connus et pratiqués dans des durées nécessairement variables. La première tendance horizontale tend à montrer que plus l'individu avance dans la vie, plus l'intensité émotionnelle des éprouvés affectifs envers les lieux diminue et plus ils acceptent les lieux. La seconde montre que plus l'ancienneté de connaissance des lieux par les individus est importante plus l'attachement est marqué.

2.2.1. L'avancée dans la vie de l'individu : un facteur essentiel dans l'évolution du rapport affectif

La variable relative à l'avancée dans la vie de l'individu renseigne sur la situation de ce dernier par rapport à sa trajectoire de vie. Il s'agit de savoir à quelle phase du parcours de vie l'individu se situe pour comprendre ses attentes spécifiques liées à son évolution dans la vie au moment de l'enquête. Nous avons ainsi mis en évidence trois stades de la vie grâce à nos entretiens : l'insouciance de la jeunesse, le besoin d'approfondissement de l'âge adulte et l'admiration des personnes âgées.

« L'insouciance spatiale » de la jeunesse

L'insouciance que nous mentionnons ici indique que l'individu dans ses plus jeunes années est souvent peu conscient de ce qui l'entoure et ne remarque pas toujours ou ne s'intéresse pas particulièrement aux spécificités propres à un lieu. Cette insouciance le conduit à s'enthousiasmer ou à se détourner très rapidement des lieux qui (ne) répondent (pas) à ce qu'il recherche.

Les jeunes se montrent très clairement indifférents à certains lieux qu'ils utilisent pourtant largement. Ils se positionnent en premier lieu dans un état d'indifférence vis-à-vis du lieu, ils ne semblent pas avoir conscience de sa singularité. La relation est alors principalement orientée par la fonctionnalité, voire la possibilité de divertissement. Certains lieux sont utilisés comme point d'identification, ils permettent aux individus de s'affirmer par rapport aux autres et leur servent également de lieu de rendez-vous dans la ville.

« Non mais euh pfff bah franchement j'ai pas vraiment eu d'impressions, en même temps c'était pour le boulot [...] c'était sans plus » (DF_PP).

« C'est plus pratique de passer par le passage Pommeraye que de descendre la rue Crébillon » (LD)

« Euh oui je passe enfin je vais quand même aller faire les boutiques parfois, y'a deux boutiques qui me plaisent » (HL_PP).

« oui et quand on est avec des amis c'est l'endroit où on demande aux gens de nous rejoindre, c'est un point central » (LD_PC).

« Voilà c'est surtout ça ou le début de soirée prévu à cet endroit là avec les bars qu'il y a autour et puis après bouger » (DF_HB).

Ils apprécient particulièrement être étonné par une ambiance atypique, par un fonctionnement qui sort de l'ordinaire. Les jeunes individus sont effectivement très attirés par les lieux atypiques du fait des nouveaux principes d'aménagement qui les conditionnent. Ils ont besoin de changements et d'évolution constante pour ne pas se lasser. Ils aiment particulièrement les lieux qui leur permettent d'adopter un comportement d'agitation joyeuse car ils les considèrent surtout au moment de l'adolescence comme propices à l'amusement.

« L'ambiance assez feutrée des bars et puis être devant la Loire, j'aime bien » (HL_HB).

« Bah c'est bien, le cadre c'est bien et même les cerceaux de lumière je trouve ça assez original » (LD_HB).

« Bah ouais c'est ça et puis euh...fin l'éléphant en soi, quand on est monté dedans quand on l'a vu, on n'a pas forcément envie d'y retourner ou alors si avec quelqu'un qui ne l'a pas fait alors là d'accord mais y retourner comme ça...euh » (LD_E).

La recherche d'approfondissement de l'âge adulte

L'âge adulte exprime une recherche d'enrichissement, les personnes qui se situent dans cette phase de vie manifestent l'envie de comprendre le lieu pour être en mesure de l'apprécier et de chercher éventuellement à s'y adapter. Souvent, à l'inverse des jeunes, les adultes ne s'arrêtent pas à la fonctionnalité d'un site mais tentent de la dépasser. En acceptant cette dimension essentiellement pratique ils parviennent à voir ce que recèle le lieu.

Les adultes, en ayant approfondi la pratique des lieux, expriment une relation agréable ou contrainte selon qu'elle recouvre un caractère d'obligation ou non. Ils reconnaissent en majorité être sous l'emprise du lieu atypique qui les attire parce qu'il les impressionne véritablement par sa grandiosité et sa beauté.

« Le passage Pommeraye, j'y vais de temps en temps, j'y passe parce que bon c'est un lieu de passage, parce que y'a des boutiques très sympas, que le lieu est vraiment très agréable » (MR)

« Et ben c'est clair que le passage Pommeraye c'est vraiment monumental, ah non c'est monumental, monumental, extraordinaire, c'est quelque chose » (DB).

« Pour moi c'est plus un lieu de va-et-vient, je traverse la place mais sans m'y arrêter » (FF_PP).

Cette population est également très réceptive aux lieux de détente-loisirs qu'elle réceptionne avec beaucoup d'enthousiasme puisqu'ils lui permettent de s'octroyer des moments de sérénité et de plaisir partagé entre amis et/ou en famille.

« Le hangar à bananes j'y vais plus avec de la famille ou des amis euh, j'y vais rarement seul, parce que je trouve que c'est convivial, en famille, entre amis surtout l'été » (MR).

« C'est vrai que c'était super beau, y'a un côté magique donc j'étais content de revoir l'éléphant après euh... non non franchement c'est chouette quand t'es en face en bagnole et que tu vois le grand truc qui marche en bois et tout c'est quand même super beau » (R).

La relation des adultes aux différents types de lieux est principalement liée à la fonction de ces derniers qu'ils ont appris à apprécier. Ils sont ainsi fortement attirés par l'esthétique des lieux. La dimension pratique ne les laisse pas indifférent. Ils aiment particulièrement suivre les changements du lieu en cours d'évolution.

« Oui bah pour aller au cinéma, au bar et voilà ouais c'est ça aller au cinéma, au bar et à la Fnac » (J_PC).

« Après le passage Pommeraye, je pense qu'on peut fermer les yeux et juste entendre les pas, l'autre jour c'est ce que j'ai : extraordinaire ! » (DB).

« Bah oui pour moi vraiment c'est vrai que j'aime me balader par ici et voir toute l'évolution justement, c'est vrai que c'est chouette » (SO_HB).

L'admiration des personnes âgées

En avançant dans la vie, les personnes sont plus facilement admiratives des lieux, que ceux-ci soient révélateurs d'un passé révolu qu'ils ont en adoration ou à l'inverse qu'ils redonnent vie à des lieux en désuétude de manière très moderne.

Les individus les plus âgés évoquent toujours beaucoup d'admiration envers les lieux qu'ils continuent à parcourir avec envie soit pour l'animation qu'ils représentent soit parce qu'ils sont un raccourci très agréable. Ces personnes ont appris à lier l'utile à l'agréable. Elles aiment ainsi s'y retrouver seules pour mieux apprécier l'ambiance particulière d'un lieu vide qui résonne tout autant qu'elles recherchent l'agitation qui règne sur d'autres sites. Ils se montrent attachés à ces lieux en nous expliquant les diverses raisons qui les poussent à passer par tel ou tel lieu qu'ils aiment tout particulièrement fréquenter.

« Je passe rue Crébillon et puis je passe toujours par là, j'aime bien le passage Pommeraye, c'est un endroit typique, j'ai vu tourner un cinéma et tout » (MP).

« On y va parce que c'est agréable de passer par là et bon ça coupe en plus pour aller place du Commerce » (MR2_PP).

« Ah oui ah oui le matin, traverser le passage quand il ouvre juste, se retrouver toute seule à attendre, c'est des moments que j'adore » (RM_PP).

« Quand je rentre passage Pommeraye, là je me sens bien [...] ah oui mais c'est vrai, c'est beau [...] c'est quand même très joli ça » (MP).

Ces individus expriment notamment des relations de dépendance par le fait qu'ils avouent fréquenter certains lieux non parce qu'ils en éprouvent le besoin, mais parce que c'est un lieu auquel ils s'identifient en tant que nantais et y attribuent une valeur symbolique forte. Ils aiment se remémorer les lieux tels qu'ils étaient, mais parfois même s'ils reconnaissent et admettent les changements, ils restent obnubilés par la précédente configuration qui les caractérisait. Ces personnes sont également fortement marquées par le caractère majestueux et impressionnant des lieux originaux soit parce qu'ils réfèrent au passé, soit parce qu'ils plaisent aux plus petits lorsqu'elles les y emmènent.

« Le passage Pommeraye oui souvent, beaucoup oui. Montez, descendre les escaliers. Même maintenant je passe beaucoup par là. C'est très agréable en hiver ou n'importe quand. C'est le passage le plus important de Nantes » (LG).

« J'ai trouvé ça superbe quand ils ont envisagé d'aménager ce coin là et qu'ils ont sorti ça moi je trouve que c'est une très bonne étude de ce qui a été fait, de garder quand même une partie du patrimoine même si ce sont des hangars, c'est quand même un patrimoine nantais parce qu'on avait des chantiers et ça je trouve ça très intéressant » (RM_HB).

« euh moi j'aime bien, j'aime bien la place du commerce, je trouve que malheureusement c'est moins agréable maintenant que y'a des cafés qui ont été fermés. Moi j'aimais beaucoup le café du commerce que vous n'avez sûrement pas connu qui était un endroit tout boisé, enfin c'était un grand café à la place de de de qu'est-ce qu'ils ont mis à la place, ils ont mis un magasin de chaussures de sport et c'était un grand café où les gens se retrouvaient pour aller au cinéma, on passait l'après-midi comme ça prendre un verre enfin c'était en plus, il avait un petit côté baroque, c'était donc des boiseries, des banquettes anciennes, c'était vraiment le vieux café dans un coin central de Nantes et j'aimais beaucoup y aller »

surtout quand je suis arrivée pour moi c'était vraiment le centre de la ville et puis il a été remplacé par ce magasin de chaussures de sport enfin c'est tout ce côté commercial qui grignote un peu Nantes » (FD_PC).

« J'y vais spécialement avec ma petite fille, hein, je vais pas aller courir après l'éléphant seule » (MB1).

« C'est-à-dire que c'est un peu les petits enfants qui nous boostent pour ce genre d'activités et de visites parce que bon le centre ville ils en ont rien à foutre » (FD_E).

Même s'ils avouent ne pas être le public cible des lieux de détente-loisirs, les personnes âgées peuvent se sentir attirées et les apprécier à d'autres moments que ceux pendant lesquels ils attirent habituellement le plus de monde. Elles ne rejettent pas nécessairement ces lieux estimant qu'ils ont été pensés pour répondre aux attentes d'une autre population. Alors que d'autres ont peur des transformations qui n'auraient aucune signification pour eux sinon celle de conserver un passé dont il préférerait qu'il ne soit plus aussi visible.

« J'y vais que l'après-midi pour éventuellement me balader et prendre un pot avec mon fils et ma petite fille mais je ne suis pas quelqu'un qui fréquente ces bâtiments là. D'abord je trouve que ce n'est pas dans ma tranche d'âge, et de une, et le soir je ne suis pas quelqu'un qui sort le soir » (MB1_HB).

« J'ai pas trop d'avis parce que je ne sais pas quelle était la demande, c'est peut-être une demande de jeunes, je ne sais pas » (MD_HB).

« Là ça peut évoluer. Pour l'instant c'était un paquet de ferrailles et de béton pendant des années. Le problème c'est qu'on ne veut pas tout détruire et parfois il faut tout raser et tout refaire [...] on ne sait pas trop ce qu'on veut garder, c'est pas facile de trancher » (LG_HB).

Au terme d'une analyse menée en fonction de l'avancée dans la vie de l'individu, il apparaît très clairement que les jeunes font état d'une forme « d'insouciance spatiale » envers des lieux qu'ils pratiquent mais pour lesquels ils manifestent pourtant des relations d'indifférence. Ils recherchent surtout l'originalité et la possibilité de s'amuser. Il y a peu de nuances dans leurs positions. Les adultes quant à eux adoptent des relations qui les conduisent à apprécier les lieux pour la fonction qui leur est allouée. Ils développent une réelle capacité d'adaptation aux lieux tout en cherchant à y trouver satisfaction. Les personnes âgées sont très mitigées quant à l'expression de leurs sentiments vis-à-vis des lieux. Néanmoins, elles se scindent principalement en deux groupes. Il y a ceux qui vivent les lieux tels qu'ils sont actuellement et qui s'en accommodent ou non et ceux qui les vivent avec la nostalgie quasiment constante du passé.

Tableau 25 : Synthèse de l'évolution de la relation affective des individus aux lieux selon l'avancée dans la vie des individus (cf. Annexe 7)

		Les lieux selon les évolutions historiques et urbanistiques	Les lieux selon les dynamiques quotidiennes	Tendance
Avancée dans la vie des individus	Jeunes	Plus les lieux sont récents plus les individus interrogés expriment une relation affective à tendance positive. Les individus sont ainsi dans une phase d'indifférence vis-à-vis du lieu ancien puis de construction identitaire face à un lieu actuel avant d'éprouver une forme d'attraction envers un lieu encore en évolution.	Les jeunes se montrent très clairement indifférents au lieu de passage/connexion qu'ils utilisent pourtant largement. Ils apprécient particulièrement l'unicité des lieux originaux pour l'ambiance étonnante et inhabituelle qui s'en dégage. Les lieux de détente-loisirs les encouragent à adopter un comportement d'agitation joyeuse car ils les considèrent surtout au moment de l'adolescence comme propices à l'amusement	L'avancée dans la vie des individus : vers une diminution de l'intensité émotionnelle mais une acceptation plus forte des lieux
	Adultes	La relation des adultes aux différents types de lieux est principalement liée à la fonction de ces derniers qu'ils ont appris à apprécier. Ils sont ainsi fortement attirés par l'esthétisme du lieu ancien, considèrent positivement la dimension pratique du lieu actuel et aiment particulièrement suivre les changements du lieu en cours d'évolution	Les adultes en ayant approfondi la pratique du lieu de passage/connexion expriment une relation agréable ou contrainte selon qu'elle recouvre un caractère d'obligation ou non. Ils reconnaissent en majorité être sous l'emprise du lieu original qui les attire parce qu'il les impressionne véritablement par sa grandiosité et sa beauté. Ce lieu original répond à leur besoin d'être surpris. Cette population est également très réceptive aux lieux de détente-loisirs qu'elle réceptionne avec beaucoup d'enthousiasme puisqu'ils lui permettent de s'octroyer des moments de sérénité et de plaisir partagé entre amis et/ou en famille.	
	Personnes âgées	Les individus plus âgés éprouvent des rapports affectifs fortement positifs lorsqu'il s'agit de lieux anciens, assez contrastés pour le lieu actuel qui est vécu soit comme une redécouverte soit comme la nostalgie d'un autre temps et un peu moins pour les lieux en cours d'évolution qui laissent planer une incertitude	Les personnes âgées évoquent toujours beaucoup d'admiration envers le lieu de passage/connexion qu'elles continuent à parcourir avec envie, soit pour l'animation qu'il représente, soit parce qu'il est un raccourci très agréable. Elles sont également fortement marquées par le caractère majestueux et impressionnant des lieux originaux soit parce qu'ils réfèrent au passé soit parce qu'ils plaisent aux plus petits lorsqu'ils les y emmènent. Même s'ils avouent ne pas être le public cible des lieux de détente-loisirs, ils peuvent se sentir attirés et les apprécier ou non, à d'autres moments.	

2.2.2. L'ancienneté de la connaissance du lieu en faveur d'un attachement plus marqué

La variable de l'ancienneté de la connaissance du lieu est appréciée en fonction de la durée de résidence de l'individu dans la ville. Elle nous permet de différencier les individus non plus seulement en raison d'un critère lié à un parcours de vie mais aussi par rapport à un niveau de connaissance du lieu plus ou moins approfondi, déterminé par sa durée de résidence à Nantes. Il y a ici une limite à signaler ici sur l'ancienneté de connaissance qui est aussi relative à la fréquence de pratiques de ces divers lieux. Nous commençons par souligner l'importance de la première découverte du lieu puis nous mettons en exergue l'engouement ressenti par les personnes lors de leurs premières expériences avec et dans le lieu. Enfin nous portons l'accent sur les durées plus longues de connaissance du lieu qui positionnent les individus dans un état de fascination avant de basculer vers une forme d'habitation au lieu.

La magie de la découverte

Le terme magie fait référence notamment à l'étonnement et/ou l'émerveillement que manifestent les individus lorsqu'ils découvrent un lieu pour la première fois. Ils sont étonnés tant par le lieu qui les surprend car ils ne s'y attendaient pas que par leur réaction qu'ils n'auraient pu soupçonner tant ils s'avouent émus.

À l'instant où se produit la rencontre entre l'individu et le lieu, et que le terme de durée ne peut encore s'appliquer, la relation est parfois intense émotionnellement (émotions positives ou négatives). L'individu est effectivement très souvent marqué par sa première rencontre avec le lieu. C'est surtout l'architecture très atypique et l'utilisation de divers matériaux qui plongent les individus dans cet état d'éblouissement. Quand l'individu a gardé le souvenir de cette première émotion, elle est presque intacte dans sa mémoire et donne l'impression d'être de nouveau vécue au moment de son énoncé. Cette première image qu'offre un lieu en tant que première impression demeure importante dans l'évaluation que l'individu fera plus tard surtout si elle s'avère très négative ou très positive (Martouzet, 2007b).

« J'aime beaucoup découvrir un peu par hasard et là c'était chouette et surtout la 1^{ère} rencontre c'est toujours sympa la 1^{ère} rencontre parce qu'on ne s'y attend pas » (DR_E).

« Moi ce que j'aime bien au passage Pommeraye, enfin y'a plusieurs choses c'est d'une part le mariage des matériaux, entre le bois, la pierre et le fer, euh...y'a un mariage qu'est vachement harmonieux [...] c'est vrai c'est beau, c'est pas une cathédrale mais c'est génial » (MR).

« La 1^{ère} fois si je sais juste que j'ai acheté un sac dans le magasin qui est juste en bas oui je crois bien que c'était le jour où j'ai trouvé mon 1^{er} appart » (ML_PP).

« euh oui je me rappelle j'étais toute petite je devais avoir 3-4ans et c'est là en fait que je me suis fait percer les oreilles, y'avait une petite boutique et je me rappelle de ça et euh Commerce aussi le 1^{er} souvenir que je dois avoir c'est une personne qui était dans une bulle énorme et qui marchait et ça m'a marquée » (LD_PP).

Ainsi, la première image qu'offre un lieu, repérée comme un des éléments contribuant à fonder les bases du rapport affectif, se positionne tant en rapport du parcours personnel de l'individu que de ce que le lieu offre en terme de prises (Berque, 2000). Il apparaît clairement que l'explication de ce qui fonde cette image repose à la fois sur des éléments qui relèvent du sujet percevant et de ce qui a trait aux caractéristiques propres du lieu. Pour autant, l'auteur souligne bien que la première impression émanant du lieu, l'est nécessairement en fonction « de l'état perceptif et émotif de l'individu à ce moment-là » (Martouzet, 2007b: 10) . Ces états émotionnels influent obligatoirement sur la manière de « recevoir » les lieux qui est fréquemment marquée par l'enthousiasme ou l'étonnement si l'on s'en tient à une réception affective positive.

« L'éléphant, la 1^{ère} fois et même encore aujourd'hui je suis comme un enfant alors ça par contre je ne pensais pas que ça m'aurait fait ça. L'éléphant, si je vais le voir demain ce sera pareil, je suis ébahie, je suis là comme une enfant et je reste de longues minutes le regarder (..) et dès qu'il bouge je suis là 'regarde il bouge ses oreilles' alors que je l'ai déjà vu bouger ses oreilles »(DB).

« Alors l'éléphant, je l'ai découvert au mois de septembre, j'étais toute seule et j'avais envie de découvrir un peu Nantes et j'ai marché un peu au hasard des rues et je suis tombée sur l'éléphant et j'en avais entendu parler mais vraiment vaguement et sans plus m'y intéresser donc voilà j'étais assez 'woua' vraiment surprise de voir ça et je trouvais ça rigolo, vraiment très rigolo et euh voilà, simplement » (MT).

L'engouement des premières expériences

Passé le stade de la première découverte les individus montrent l'envie de prolonger cette expérience et font preuve d'un véritable engouement à retourner sur le lieu. Les personnes sont encore marquées par le lieu et font preuve d'enthousiasme à le fréquenter.

La connaissance récente des lieux implique de devoir les expérimenter pour approfondir la compréhension d'un lieu qui vient d'être découvert. Certaines personnes déclarent se rendre fréquemment sur les lieux qui les intriguent pour mieux les connaître puisque ces lieux les ont attirés lors des premières visites. Pour d'autres lieux, ce ne sera pas une démarche d'appréhension volontaire de l'individu envers ces derniers mais davantage le résultat du hasard de déambulations dans la ville.

« passage Pommeraye j'y retournerai et place du Commerce aussi par rapport à ce qu'il y a à côté, la Fnac et le Gaumont et puis les bars, ça c'est sûr que je le ferai quand je connaîtrai des gens pour le bar parce que je ne vais pas y aller toute seule (rires) mais ça j'y retournerai facilement » (AC).

« Alors place du Commerce j'y vais souvent parce que ce que je disais l'autre fois c'est un lieu animé » (BB).

« Non comme ça, c'est sur les itinéraires de balade, j'y vais comme ça » (BB_PP).

« bah la place du Commerce c'est bien parce que y'a le cinéma et puis la fnac et puis les bars, c'est grand, c'est bien [...] à commerce je me sens bien là-bas ça va, là je peux y aller autant de fois que je veux, je sais que ça me fera plaisir d'y aller » (J).

L'individu fait preuve d'un véritable entrain à fréquenter les lieux lorsqu'il les connaît depuis peu. L'enthousiasme est tel que l'envie de les faire découvrir se manifeste fréquemment. C'est alors l'occasion d'attiser la curiosité par les multiples références à l'histoire que suggèrent ces lieux.

« Pour voir l'éléphant, les machines de l'île quand y'a mes neveux qui viennent » (J).

« Et puis quand on a des invités, je crois que c'est le passage obligatoire, ah oui c'est vraiment la sortie » (DB_E).

« Je trouve que c'est intéressant qu'ils aient gardé les deux grues qui sont là, je trouve que c'est hyper intéressant qu'il y ait ce rappel là, cette transition, cette notion de ce qu'il y avait y'a cinquante ans et de ce qu'on peut faire aujourd'hui » (BB_HB).

La fascination pour les lieux

Au fur et à mesure que l'individu fréquente le lieu, il l'identifie différemment des premières fois en se détachant peu à peu de la dimension fonctionnelle pour n'être plus attiré que par l'esthétisme du lieu voire son originalité. Il n'évoque plus le lieu qu'en des termes élogieux traduisant la fascination qu'il ressent à simplement l'observer ou le contempler.

Quand la connaissance du lieu est plus ancienne, il s'avère que le caractère fonctionnel disparaît pour laisser place à des dimensions d'esthétismes ou de loisirs. L'ardeur à se rendre sur certains lieux résulte de la fascination qu'ils opèrent et qui concourt à envoûter les individus en les ramenant dans leur enfance.

« oui c'est magique, ça fait un peu Disney [...] c'est vrai que c'est super bien fait tout ce roulement, enfin tout, je ne sais pas c'est technique quoi hein » (CB_E).

« autant l'éléphant ça ne me fait plus rien, autant là le passage Pommeraye à chaque fois c'est un émerveillement de le voir, c'est tellement beau » (CB_PP).

« C'est un très bel endroit et puis l'hiver pour les fêtes de Noël, c'est décoré, c'est sympa et j'aime bien m'y rendre pour l'atmosphère en tout cas » (FF_PP).

Et parfois même s'ils reconnaissent la beauté du lieu et la satisfaction qu'ils éprouvent à le regarder, ils ne s'avouent pas nécessairement conquis. La fréquentation des lieux exprime une forme d'agrément, c'est-à-dire qu'ils évoquent une sensation agréable. Finalement c'est le lieu par l'ambiance qu'il dégage qui attire les personnes. Ils n'hésitent pas à affirmer le plaisir qu'ils ont à parcourir ce lieu pour le contempler, à provoquer le passage par celui-ci. Ils montrent ainsi qu'ils tombent facilement sous le charme de ces lieux.

« Je préfère le passage Pommeraye, c'est agréable [...] on aime bien y passer [...] on ne regarde pas trop les commerces autour » (BR).

« Oui quand je vais en ville je traverse souvent le passage Pommeraye [...] j'aime beaucoup, je trouve ça très beau, je suis assez contemplative quand je rentre dans cet espace » (NL).

« [...] juste par plaisir de passer passage Pommeraye parce que c'est tellement beau, j'aime beaucoup, c'est vraiment un lieu emblématique de la ville, j'adore, j'adore passer à cet endroit là » (DR2).

« passage Pommeraye c'est beau, c'est vraiment beau, j'ai fait de l'histoire de l'art, je suis dans le patrimoine ici à Nantes, je suis à fond dedans, la verrière je passe mon temps la tête comme ça (elle mime un mouvement en penchant la tête vers l'arrière), quand je suis au passage Pommeraye, je ne regarde pas les boutiques, ah je ne sais pas ce qui manque mais ça n'a pas accroché ! » (DB).

Faire avec les lieux : une forme d'habitude

Une connaissance très ancienne du lieu a amené l'individu à s'accoutumer peu à peu à ce qui compose le lieu (contenu et contenant), et à apprendre à faire avec l'offre proposée par celui-là. Il se familiarise avec le lieu et sait l'apprécier à sa juste valeur, même s'il reconnaît ne plus être autant touché ou ému par ce qu'il dégage. Cette adaptation progressive de l'individu au lieu fait écho à « la figure du convaincu » que propose Martouzet (2010) à l'échelle de la ville qui montre l'évolution du rapport affectif dont le résultat tend à indiquer que l'individu qui, au départ ne se sent pas à l'aise en ville ou ne sait pas réellement la pratiquer, développe peu à peu différentes expériences spatiales qui le conduisent à se sentir plus à l'aise à la fois dans le lieu et dans sa pratique du lieu.

Enfin la connaissance très ancienne d'un lieu se caractérise par l'aptitude de l'individu à "faire avec" autrement dit à accepter le lieu tel qu'il se présente. D'autres évitent de fréquenter certains espaces qu'ils connaissent bien car ils craignent d'être importunés. C'est parfois la

nostalgie d'un autre temps et d'un autre fonctionnement qui ressurgit et les individus avouent regretter ce qu'il a pu être.

« ça n'a pas changé beaucoup mais y'a des choses quand même c'est beau, ça reste beau quand même, c'est vrai que c'est agréable » (MP_PP).

« place du Commerce, place que je fuis absolument, beaucoup trop de monde et je trouve que ça craint un petit peu, y'a tout le temps des clochards à traîner, t'es tout le temps sollicité pour de l'argent donc c'est vrai que c'est un endroit où je ne vais pas souvent à part le dimanche après-midi quand il fait beau pour boire un café en terrasse mais sinon non place du Commerce, j'aime pas » (AM).

« pour moi le passage est devenu un petit peu trop commercial parce qu'avant y'avait libraires, bouquinistes, le fameux salon de danse, après y'a eu c'était la librairie qu'il y avait en haut avec le petit salon de thé et y'avait beaucoup de galerie de peinture. Oh oui y'en avait au moins deux ! » (RM_PP).

Ces individus qui ont une bonne connaissance de la ville font souvent preuve d'engouement vis-à-vis d'un lieu récemment aménagé ou réhabilité et ils l'intègrent très rapidement à leur réseau de lieux déjà pratiqués. Si le lieu est connu depuis très longtemps la personne lui reconnaît sa spécificité dans la configuration et l'ambiance qui s'en dégage. Cependant, elle reconnaît qu'il lui arrive de mieux apprécier les qualités du lieu dans le regard et les réactions d'autrui. Par procuration, la personne a ainsi le sentiment d'avoir autant de plaisir que l'individu qu'elle accompagne. Certains individus s'interrogent quand ils ne parviennent pas à s'approprier des lieux malgré leur volonté à les pratiquer, ils font état de difficultés à se familiariser avec les lieux et cette contradiction les étonne.

« C'est-à-dire qu'on a été très content quand ils l'ont fait parce que la troupe Royal de Luxe moi je suis une inconditionnelle, ils ont fait des choses super Royal de Luxe ! » (FD_E).

« Et l'éléphant ça m'a beaucoup plu quand j'y suis allée mais j'ai pas forcément envie de retourner le voir, ou si peut-être quand j'aurai des enfants (rires) si y'a encore l'éléphant » (AA).

« Alors la place du Commerce, j'ai toujours le même ressenti, c'est vraiment un lieu où je passe, c'est pas un lieu où je m'attarde, où je me pose. Étonnamment c'est pas un lieu qui m'attire » (FF).

« Pour les lieux que je connais depuis longtemps pour le passage Pommeraye et Commerce c'était comme je le disais tout à l'heure, Pommeraye c'était un lieu où j'allais et j'étais fascinée et maintenant c'est je passe par là tous les jours et je ne prends pas le temps de faire attention » (LD_PP et PC).

Ces individus ayant acquis une connaissance plus importante des lieux sont entrés dans des processus de familiarisation, ils ont apprivoisé les lieux et l'émerveillement s'amenuise à mesure. Ils témoignent d'une diminution de l'affectivité éprouvée envers ces lieux. Ils

évoquent le besoin de changement suite à une lassitude progressive qui s'est installée. Le sentiment de connaître absolument tout ce qui fait le lieu accentue cette envie de changement

« Bah maintenant on commence à être habitué, c'est vrai qu'on a moins, c'est pas qu'on a pu les yeux d'enfants mais on commence à être rôdé quoi, mais pour des jeunes qui arrivent et puis qui n'ont jamais vu, ça peut être bien » (MG_E).

« Oui parce qu'autrement le passage Pommeraye y'a pas grand-chose à dire bon c'est un passage, ça fait partie de la ville de Nantes, c'est pratiquement incontournable, on va se balader, on passe par là » (FD).

« Les personnes de Nantes quand on est allé plusieurs fois on a envie de changer aussi, peut-être pour mieux revenir après » (AA_HB).

« Bah surtout qu'il fait toujours le même trajet, c'est toujours pareil, c'est un peu tristounet, s'il se baladait en ville, je crois que ce serait un moyen d'attrait ou si le circuit était différent » (FD_E).

La première fois que l'individu découvre le lieu est très importante et va influencer fortement sur l'évolution de sa relation car il reste marqué positivement ou négativement par cette expérience. Si l'individu a une connaissance récente du lieu, il est encore dans l'expérimentation car il est intrigué de savoir ce qu'il peut lui apporter. Il tombe très facilement sous le charme et s'en étonne même tant il peut être impressionné et subjugué par le lieu. Tandis que la connaissance ancienne des lieux conduit les personnes à se complaire dans une relation agréable en référence au plaisir d'avoir appris à connaître le lieu et d'éprouver du plaisir à le parcourir ou à le faire découvrir. L'on constate également que les individus ont appris à « faire avec » les lieux en dépassant le cadre de la stricte fonctionnalité. Ils ont développé des habitudes de fréquentation ce qui ne les empêche pas d'être en mesure d'évaluer la singularité de certains sites ou de manifester de l'admiration. Lorsque la connaissance des lieux est très ancienne, les individus expriment des relations affectives envers les lieux qui témoignent d'une ambiguïté dans la manière dont l'individu évoque sa relation au lieu entre des représentations encore tenaces équivalentes aux souvenirs de ce qu'a été le lieu et des pratiques en cohérence avec le lieu dans sa forme actuelle. De manière générale, ils se sont familiarisés avec les lieux, les ont apprivoisés, ont le sentiment de bien les connaître, ce qui les conduit à les admirer pleinement tout autant qu'ils peuvent s'en lasser.

Tableau 26 : Synthèse de l'évolution de la relation affective des individus selon l'ancienneté de leur connaissance des lieux (Cf. Annexe 7)

		Les lieux selon les évolutions historiques et urbanistiques	Les lieux selon les dynamiques quotidiennes	Tendance
Ancienneté de la connaissance du lieu par les individus	Récent	La connaissance récente du lieu ancien provoque un rapport affectif moins positif que la connaissance récente du lieu en cours d'évolution. Une relation récente au lieu actuel est plus ambivalente soit la fonctionnalité est perçue comme une potentialité forte soit les personnes sont perdues face à tant de diversité et cherchent à comprendre le fonctionnement global du lieu pour apporter de la cohérence à leur relation.	Lorsque l'individu connaît de façon récente un lieu de passage/connexion, il commence par l'expérimenter car il est intrigué de ce que peut lui apporter ce type de lieu. En revanche, vis-à-vis du lieu atypique, il tombe très facilement sous le charme et s'en étonne même tant il est impressionné et subjugué par la majestuosité du lieu. Les lieux de détente loisirs véhiculent un imaginaire qu'il a envie de découvrir, puis de faire découvrir tant ces lieux l'ont interpellé par les références à une mémoire collective. Il a envie de partager l'enthousiasme qui l'anime quand il s'y rend	L'ancienneté de la connaissance des lieux vers un attachement plus marqué
	Ancien	La connaissance ancienne des lieux conduit les personnes à se complaire dans une relation agréable en référence au plaisir d'être et de parcourir le lieu ancien. A l'inverse la relation au lieu actuel est marquée par l'accoutumance sans réel plaisir associé puisque ce sont surtout les trajets quotidiens qui rythment cette relation. En revanche, la relation envers le lieu en cours d'évolution est sous le joug de la fascination et de l'attirance sur les potentialités de devenir du lieu	Une connaissance ancienne d'un lieu de passage/connexion permet d'aller au-delà de l'indifférence que provoque la fonctionnalité et d'y adjoindre une dimension agréable. Pour le lieu atypique, une connaissance ancienne encourage d'autant plus l'individu à y retourner fréquemment car il manifeste un véritable engouement lié à l'admiration qu'il porte à ce type de lieu. Enfin une connaissance ancienne des lieux de détente-loisirs a permis de donner les conditions d'une imprégnation progressive de ces derniers par une pratique itérative, laquelle n'aboutit pas nécessairement à une relation d'ordre positive.	
	Très Ancien	Une connaissance très ancienne génère un rapport affectif plus prononcé positivement pour un lieu ancien que pour un lieu en cours d'évolution. Une connaissance très ancienne du lieu actuel perturbe le rapport qu'entretient l'individu avec ce type de lieu car il garde en mémoire d'anciennes représentations pouvant entrer en conflit ou non avec les pratiques actuelles. Pour d'autres la relation était claire dès le départ et elle n'a pas évolué au cours du temps.	Une connaissance très ancienne des lieux de passage/connexion provoque une acceptation du lieu par les individus qui soit l'intègre parfaitement à leurs pratiques et montrent un attachement soit l'écartent manifestant ainsi une stratégie d'évitement. Le fait de connaître de longue date un lieu original permet aux individus de reconnaître sa particularité et par conséquent de le considérer comme incontournable même si eux sont habitués ils ont souvent besoin de revivre par procuration l'émerveillement connu jadis. La sensibilité s'est également affaiblie pour les lieux de détente-loisirs au cours du temps et les individus avouent avoir besoin de changement pour redécouvrir les lieux et chasser ce phénomène de lassitude qui s'installe avec le temps. L'écoulement du temps pouvant à l'inverse produire un sentiment de familiarité affectueuse où l'individu a toujours plaisir à pratiquer le lieu.	

2.3. Bilan de la confrontation des typologies : Le rapport affectif, une construction temporelle individuelle en fonction des temporalités des lieux

Les tendances précédemment dégagées même si elles sont issues de situations diverses laissent apparaître des dynamiques et des processus similaires faisant fréquemment intervenir les phénomènes d'identification et d'appropriation sous-tendant les logiques de construction affective de la relation des individus aux lieux. Etant donné le questionnement de cette recherche concernant l'influence des temporalités du lieu et des individus, nous avons particulièrement porté notre attention sur les changements et les dynamiques à l'œuvre dans l'évolution du rapport affectif des individus envers les lieux. Nous souhaitons ici mettre en lumière la dimension temporelle en tant qu'elle est à l'origine de la diversité des *être-là* et *faire avec* les lieux constatés dans toute leur diversité entre permanence, révision et reconstruction. Ce facteur temps, envisagé tant du point de vue de l'individu que du lieu permet d'appréhender l'établissement du lien affectif entre l'individu et le(s) lieu(x) dans ses différentes phases (construction et évolution) et ainsi de comprendre quels en sont les facteurs déclencheurs. L'objectif est de parvenir à comprendre comment les types de déterminants temporels relatifs aux lieux (évolution historique et urbanistiques, dynamiques quotidiennes) et aux individus (avancée dans la vie et ancienneté de la connaissance des lieux) entrent en lien pour définir la diversité des rapports affectifs relevés.

Autrement dit, à partir des figures idéales-typiques précédemment présentées (Cf. Tableau 22, p.412-413) qui relatent les manières d'habiter affectivement les lieux des individus interrogés, nous montrons comment la multiplicité de ces couplages entre temporalités individuelles et temporalités du lieu génère une disparité de rapports affectifs. Nous avons exprimé cette variété grâce à des tendances construites à partir des typologies temporelles urbaines et individuelles. Les intensités⁸⁴ de la relation affective varient effectivement de la satisfaction envers le lieu en passant par le sentiment d'appartenance, l'accoutumance jusqu'au degré le plus intense qu'est l'attachement. Une relation affective au lieu se distingue également dans l'entremêlement de temporalités diverses : entre ce qui relève de moments particuliers et ce qui relève de la durée, entre une connaissance récente des lieux et une connaissance de très longue date ainsi qu'entre des périodes de plus ou moins fortes fréquentations. La finalité d'une meilleure compréhension de l'influence du facteur temps dans le processus d'évolution du rapport affectif est de parvenir à expliquer le rôle et l'influence respectives des différentes dimensions temporelles, relevant du lieu et/ou de l'individu afin de réfléchir à la façon de les exploiter dans l'évaluation et la conception de lieu.

De la confrontation des quatre typologies, deux relatives aux temporalités du lieu et deux relatives aux temporalités individuelles (Cf. Tableau 12, p.371), se dégagent des

⁸⁴ Ce terme est ici utilisé comme le substantif dérivé de l'adjectif intense pour exprimer l'importance des sentiments. Il ne recouvre aucunement une volonté de quantification, qui s'avère, en tout état de fait, impossible quand il s'agit de relation affective.

tendances mais chacune ne renseigne finalement que sur la confrontation de trois variables. L'élaboration d'une tendance est effectivement établie par rapport soit à une variable temporelle du lieu en fonction des deux variables temporelles de l'individu soit par rapport à une variable temporelle de l'individu en fonction des deux variables temporelles du lieu. Pour illustrer ce propos, prenons l'exemple de la tendance prononcée en lien avec l'évolution historique et urbanistique des lieux, il est à noter que celle-ci prend en considération les deux variables temporelles de l'individu et laisse de côté la seconde variable temporelle du lieu relative aux dynamiques quotidiennes des lieux. De fait, nous proposons de compléter l'analyse de ces tendances en ajoutant pour chacune d'elle la variable manquante afin de montrer la manière dont elle tempère l'inclination de la tendance donnée. Ce faisant nous posons les bases de notre modèle⁸⁵ d'évolution du rapport affectif (Cf. Tableau 27, p.447).

L'analyse des relations aux lieux à partir du facteur concernant l'évolution historique et urbanistique des lieux met ainsi en évidence que les lieux sont appréciés différemment selon que l'individu le reconnaît ou non en tant que type de lieu déjà pratiqué, lui donnant ainsi la possibilité de pouvoir s'y identifier. Le lieu est alors qualifié diversement selon qu'il s'agisse d'une jeune personne ou d'un individu plus âgé, qui n'auront pas les mêmes attentes, ou si l'individu a une connaissance plus ou moins ancienne de celui-là, laquelle oriente également les besoins et les attentes. La variable relative à la fonction du lieu inhérente aux dynamiques quotidiennes qu'ils génèrent n'est pas mentionnée dans le descriptif de cette tendance, cependant elle peut contribuer à la nuancer. La fonction du lieu détient effectivement un rôle non négligeable en ce qu'elle attire plus facilement un certain type de population plutôt qu'un autre, faisant de fait varier la volonté d'identification et le degré d'acceptation du lieu ainsi que la manière dont évolue la relation, vers de l'attachement ou de la lassitude.

La tendance proposée à partir de la typologie de lieux en lien avec leurs dynamiques quotidiennes montre que la relation qu'entretiennent les individus avec les lieux est liée à leurs manières de se représenter le type de lieu pratiqué et que celles-ci entrent plus ou moins en cohérence avec une étape de l'avancement dans la vie. A titre d'exemple illustratif, les individus jeunes n'apprécient guère les lieux de passage-connexion alors que les personnes âgées en revanche aiment particulièrement les fréquenter. La prise en considération de la quatrième variable qu'est l'évolution historique et urbanistique d'un lieu permet de mieux intégrer ce qui fait qu'un individu va plus ou moins adhérer à l'offre du lieu ou plutôt la rejeter. Au-delà des dynamiques quotidiennes dont ils témoignent, le lieu symbolise pour l'individu une histoire ancienne, récente ou à venir dans laquelle il aime à se projeter.

L'avancée dans la vie revêt une importance cruciale dans la manière qu'a l'individu d'aborder sa relation au lieu qui le fait évoluer d'un sentiment d'indifférence à une adaptation progressive l'amenant à faire avec ce dernier, en passant par des phases intermédiaires d'expérimentation de diverses natures vis-à-vis des lieux, lesquelles sont considérées tant du

⁸⁵ Nous utilisons le terme de modèle pour représenter théoriquement sous forme de tableau le processus d'évolution du rapport affectif permettant de rendre compte de la façon dont les variables temporelles individuelles et urbaines entrent en interaction. Ce modèle correspond davantage à l'établissement d'un fonctionnement que d'une explication.

point de vue de leur évolution historique et urbanistique que de leurs dynamiques quotidiennes. Il ne s'agit pas de dire que cela se passe toujours ainsi puisque des nuances peuvent être apportées si l'on prend également en considération l'ancienneté de connaissance des lieux qui peut ainsi amener un individu jeune qui, si l'on suit cette tendance, devrait être indifférent au lieu à se sentir familiarisé avec celui-ci parce qu'il le fréquente depuis longtemps ou inversement un individu plus âgé peut tout aussi bien manifester un comportement d'admiration et d'entrain à découvrir le lieu dont il a une connaissance récente.

Enfin, l'analyse effectuée selon le paramètre de l'ancienneté de la connaissance du lieu indique que l'intensité de la relation est inversement proportionnelle à cette dernière, ce qui positionne les premières expériences du lieu dans un vécu très positif tandis qu'une connaissance ancienne tend à voir s'installer une forme de familiarité affectueuse. La valeur du lien apparaît liée aux pratiques que les individus y déploient. De fait, une relation envers un lieu de passage s'avère moins forte qu'envers un lieu de détente-loisirs ou un lieu atypique. Or si l'on prend en considération l'évolution historique et urbanistique des lieux l'on peut nuancer quelque peu en exposant le fait que des lieux de passage peuvent aussi être des lieux anciens et par conséquent être très appréciés d'une certaine catégorie de population, notamment les personnes plus âgées ou celles qui le découvrent pour la première fois.

Par cet ultime croisement de données, nous pouvons conclure sur la prédominance de la variable temporelle individuelle au cours du processus de construction du rapport affectif. Néanmoins, si le rapport affectif s'élabore essentiellement en fonction des variables temporelles de l'individu, la valence de ce rapport est fonction du type de lieu puisque l'on remarque une certaine homogénéité des points d'accroches par type de lieu alors qu'il y a autant de rapports affectifs différents que d'individus.

Ce résultat conduit à entamer une réflexion sur les lieux puisqu'ils représentent un élément sur lequel, en tant qu'urbaniste, il est possible d'agir. En effet, nous ne sommes pas en mesure de « dicter » à l'individu la nature et la valence de la relation qu'il doit entretenir avec un lieu. Nous pouvons tout au plus contribuer à créer les conditions d'une appropriation affective. Les points d'accroche des lieux qui ressortent des entretiens menés sont autant d'éléments physiques qui entrent dans leurs compositions et qui peuvent occasionner ou non leur appréciation par les individus s'ils les perçoivent et s'en saisissent. **Les six points d'accroche du lieu que nous avons mis en évidence sont les suivants :**

- **La dimension historique et patrimoniale/L'authenticité**
- **La diversité/L'animation**
- **L'inattendu/L'imprévisible/La nouveauté**
- **La praticité/La fonctionnalité**
- **L'originalité/La spécificité**
- **Le délassement/ La relaxation/ L'amusement/ La distraction**

Nous proposons, avant un développement plus conséquent en conclusion générale, une présentation succincte des potentialités intrinsèques aux lieux sur lesquelles il serait possible d'envisager de nouvelles manières de penser l'urbanisme, à l'heure où le défi d'une ville durable peut certainement être relevé dans la possibilité de créer les conditions d'une ville aimable⁸⁶. Les termes en gras⁸⁷ réfèrent aux six points d'accroche ci-dessus mentionnés.

La fonction du lieu a ainsi semblé recouvrir une importance loin de paraître anodine dans le jugement émis par les individus. En effet, les lieux qui **réunissent une dimension de détente et de loisirs** génèrent une relation affective positive dans laquelle les émotions, les sentiments et humeurs associées présentent des connotations relatives au bien-être et au plaisir. Cela n'enlève pas pour autant l'importance de la **fonction pratique** d'un lieu qui permet à de nombreux individus de pouvoir l'apprécier en tant qu'elle répond à un besoin fonctionnel. Le même constat peut être établi pour les lieux qui se démarquent en recherchant **l'originalité et une spécificité propre**, même si elles peuvent parfois entrer en contradiction avec les normes de ce qu'il « faut » pour qu'un lieu soit apprécié voire aimé.

L'évolution historique du lieu constitue également un point d'accroche intéressant pour les individus qui souvent sont attirés par la **nouveauté** quelles que soient les catégories sociales, l'âge ou le sexe des individus car elle aiguise les curiosités et le désir d'être surpris, de rencontrer **l'inattendu, l'imprévisible**. La **dimension historique** d'un lieu demeure pourtant un paramètre qui émeut fréquemment les individus car elle les confronte à leur propre finitude face au bâti qui leur survit. La symbolique et la **valeur patrimoniale** que dégagent l'histoire d'un lieu font ainsi partie des critères d'évaluation affective positive. Il est important aussi de signaler le poids considérable accordé par les personnes à ce qui pourrait se nommer **l'authenticité** des lieux. Cette dernière se présente à leurs yeux telle une valeur quasiment incontournable dans la possibilité qu'ils émettent de pouvoir s'attacher et se sentir enracinés à un lieu. Le caractère authentique d'un lieu signifie que ne peut être contestée la réalité de l'époque révolue qu'il représente. Son apparence est conforme à celle-ci, il ne s'agit pas d'un pastiche des temps anciens mais de la persistance véridique et incontestable tant de l'apparence que du fonctionnement du site. La possibilité de pouvoir se **divertir**, d'observer ou de participer à l'**animation** d'un lieu constitue un autre facteur tendant à favoriser une appropriation affective positive d'un lieu.

⁸⁶ Qui a la possibilité d'être aimée, de se faire aimer

⁸⁷ Nous expliciterons le choix des termes en gras dans la conclusion générale au cours de laquelle nous développerons l'utilité des points d'accroche pour l'urbanisme.

Conclusion de chapitre

Nos choix de terrains d'étude ont été guidés en supposant que les individus développent un rapport affectif de nature différente selon que les lieux affichent des durées d'existence plus ou moins importantes (évolutions historiques et urbanistiques) et/ou qu'ils représentent par leur configuration, liée notamment à leurs dynamiques quotidiennes, des pratiques spatiales spécifiques. Ainsi la première hypothèse sous-tendue par cette démarche consistait à poser que les dynamiques temporelles inhérentes aux lieux participent à la construction du rapport affectif que les individus entretiennent avec ces derniers. Nous sommes parvenue à valider cette première hypothèse grâce à nos observations. Nous les avons exploitées de telle sorte qu'elles nous livrent – par les descriptions sensibles des lieux auxquelles elles donnent accès et par la possibilité d'élaborer des cartes comportementales – le potentiel affectif des lieux. Pour y parvenir, nous avons mis en évidence les prises affectives dont se saisissent les individus pour construire une relation signifiante envers ces lieux. Ces prises étaient ainsi catégorisées selon le type de pratiques qu'elles généraient (passage, observation, interaction) et qualifiées (fonctionnelle, récréative, imprévisible). En tant qu'elles sont la résultante d'un rapport entre l'individu et le lieu, les prises affectives sont une première traduction du lien qui unit l'individu au lieu. Elles permettent notamment de considérer ce lien à l'aune de l'historicité ou de l'urbanité du lieu en tant que ces catégories expriment deux temporalités différentes (évolutions historiques et urbanistiques et les dynamiques quotidiennes) et d'en inférer ainsi les premières relations entre les invariants physiques du lieu et la nature du rapport affectif exprimé.

La dimension temporelle individuelle étant évacuée de l'analyse des observations, nos résultats sont complétés par l'analyse des entretiens semi-directifs proposée sous la forme de figures idéales-typiques et des tendances d'évolution qu'elles permettent de mettre à jour. En considérant effectivement plusieurs figures idéales-typiques selon les typologies de lieu et, ensuite, selon les typologies d'individus, s'esquissent des tendances. Deux d'entre elles mettent respectivement en exergue le rôle des temporalités du lieu au regard de son évolution historique/urbanistique et de ses dynamiques quotidiennes. Deux autres insistent sur l'influence des temporalités de l'individu considérées par son parcours de vie et sa connaissance du lieu dans l'évolution d'une relation affective de l'individu envers le lieu. L'aboutissement de ces ultimes confrontations de variables pour tenter de dénouer tous les tenants et les aboutissants temporels de l'établissement d'une relation affective entre un individu et un lieu nous donne la possibilité de proposer un modèle de la construction et de l'évolution du rapport affectif (Cf. Tableau 27, p.447) basé sur les dimensions temporelles du lieu et de l'individu :

- **L'évolution historique/urbanistique du lieu** est différemment perçu par les individus selon qu'ils le reconnaissent ou non pour avoir éventuellement déjà pratiqué un lieu de ce type ou qu'ils parviennent ou non à s'y identifier. L'acceptation est souvent liée à une recherche d'authenticité, de valeur symbolique ou patrimoniale accordée à la dimension

historique. De la même manière, le désir d'être surpris ou d'être confronté à de l'inattendu vis-à-vis d'un lieu constitue un paramètre non négligeable de l'évolution du lieu.

- **Les dynamiques quotidiennes du lieu** génère différents types de pratiques entre celles qui témoignent d'une inadéquation plus ou moins prononcée entre ce qu'offre le lieu et les attentes des individus et celles qui attestent d'une adéquation plus ou moins accentuée des envies et besoins de l'individu avec les possibilités existantes conférées par le lieu.
- **L'avancée dans la vie de l'individu** l'amène à traverser différents états entre l'indifférence et l'inconscience jusqu'à l'habitude, la familiarisation, le faire avec et l'attente en passant par des phases d'expérimentation, d'acceptation, d'enchantement etc.
- **L'ancienneté de la connaissance du lieu** se traduit par divers phénomènes d'apprentissage et d'appropriation des lieux entre la curiosité de la découverte, la reconnaissance, l'accoutumance, l'engouement ou encore la nostalgie d'un autre temps.

Les temporalités des lieux ont certes une influence indéniable dans le processus d'établissement d'une relation affective en ce qu'elles représentent les points d'accroche sur lesquels s'appuient les individus. Ces derniers, chacun dans sa singularité (avancée dans la vie et ancienneté de connaissance du lieu) constituent les véritables déterminants de la relation puisque ce sont bien les individus qui en se saisissant de ces points d'accroche des lieux construisent leur relation affective (Cf. Tableau 27, p.447)

Tableau 27 : Modèle de construction et d'évolution du rapport affectif des individus aux lieux

		Les prises affectives des lieux					
		Dimension historique et patrimoniale, authentique	Diversité Animation	Inattendu imprévisible nouveauté	Praticité	Originalité et spécificité	Délasserment relâchement amusement Distraction
Tendances d'appropriation affective selon l'avancée dans la vie de l'individu	Indifférence-familiarisation						
	Apprentissage-Expérimentation						
	Appréciation-Redécouverte						
Tendances d'appropriation affective selon l'ancienneté de la connaissance des lieux	Admiration-Enchantement						
	Engouement-Fascination envers les lieux						
	Faire avec-Attentes						

Le modèle que nous proposons s'avère perfectible car il conviendrait de ne pas considérer uniquement la variable temporelle des lieux et des individus. Notre problématique de recherche posant la question de l'influence de cette variable temps, aussi bien pour les individus que pour les lieux, nous imposait de devoir l'examiner isolément. Nous avons ainsi en partie déconstruit la complexité de l'évolution d'une relation affective aux lieux pour n'y analyser que le rôle des temporalités. Il n'est cependant pas possible de réduire la réalité de l'évolution du rapport affectif aux compartimentations que nous proposons qui n'ont de fondement qu'en théorie. Les figures idéales-typiques n'apparaissent effectivement qu'à une seule intersection entre les temporalités individuelles et urbaines. D'un point de vue empirique, les manières d'être ou de faire avec d'un individu envers un lieu ne sont pas si cloisonnées et un même individu peut potentiellement voir sa relation au lieu qualifiée en diverses proportions par plusieurs figures idéales-typiques. Ces dernières sont ici présentées à l'intersection d'une dimension temporelle de l'individu et d'une dimension temporelle du lieu mais pourraient, dans certains cas, se trouver à plusieurs autres intersections.

Ce travail de recherche met ainsi l'accent sur le rôle primordial de l'individu dans le processus d'évolution du rapport affectif puisqu'il détermine, certes à partir des points d'accroche des lieux dont il s'empare ou non, le type de relation qu'il souhaite développer et il choisit la manière dont il envisage de la faire évoluer. Autrement dit, les temporalités du lieu détiennent un impact véritable en ce qu'elles se présentent tel un potentiel que l'individu, selon ses aspirations du moment en lien avec des facteurs tels que son parcours de vie et son niveau de connaissance des lieux, peut mobiliser. Dès lors, il appartient à l'urbaniste de réfléchir à la manière dont il peut contribuer à créer ces potentialités d'appropriation affective des lieux.

CONCLUSION GENERALE

Nous souhaitons pour terminer ce travail de thèse, revenir dans un premier temps sur les apports de notre travail en ce qui concerne les aspects théoriques de la compréhension du rapport affectif au lieu. Nous proposons, dans un deuxième temps, de faire état de la démarche méthodologique adoptée dans l'intention d'effectuer un retour critique sur la méthode développée pour saisir l'influence de la variable temporelle dans les processus d'évolution du rapport affectif. Puis, dans un troisième temps nous ferons la synthèse de nos principaux résultats en insistant sur le rôle prédominant de l'individu dans l'évolution d'une relation affective envers un lieu. En guise d'ouverture, nous proposons une réflexion quant à la possibilité de l'urbaniste de se saisir de ce type de recherche pour concevoir de l'urbanité en vue de tendre vers des lieux aimables pour tout individu. Nous cherchons ainsi à délimiter le champ de validité de la pratique urbanistique dans sa propension à produire un urbanisme affectif.

1. Les fondements théoriques de l'habiter pour comprendre l'influence des temporalités individuelles et urbaines dans la construction et l'évolution du rapport affectif :

Le premier point abordé pour commencer ce bilan est certainement la réflexion théorique sur cet objet de recherche non encore pleinement formalisé qu'est le rapport affectif. Il nous a effectivement paru essentiel de révéler la façon dont le rapport affectif questionne la science de l'habiter. Nous avons ainsi pu mettre en lumière que la manière dont l'homme *est* dans l'espace par les phénomènes d'intériorisation et d'extériorisation de soi et du monde réfère à une relation d'ordre phénoménologique caractérisé par les termes de géographicité (Dardel, 1952) ou d'être-là (Heidegger, 1958a) dans laquelle les affects tiennent une place de premier ordre au point que certains lieux peuvent devenir partie intégrante du soi. De même, le lien qui s'instaure entre l'individu et le lieu par sa pratique de l'espace que nous nommons spatialité constitue le fondement de la formation de territorialités affectives dans le sens où ces dernières traduisent par les processus d'appropriation et d'identification l'engagement du soi des individus. La dimension identitaire de ce rapport révèle « une prise de possession intime des lieux » (Di Méo, 1996: 32) ainsi marquée de significations affectives en tant qu'elles sont la (re)création d'un chez-soi à l'extérieur. L'habiter se présente, au vue de ces considérations, telle la concrétisation des liens de nature phénoménologique de l'individu avec l'espace, *l'être-là*, et sous la forme plus concrète de pratiques spatiales, le *faire avec* (Stock, 2004), deux dimensions aux qualifications symboliques, affectives et sociales. Notre objectif en clarifiant le concept d'habiter était de montrer qu'il prend forme à partir du triptyque individu-lieu-lien. En tant que dimension de l'habiter le rapport affectif s'avère être un concept qui s'analyse grâce à ce triptyque dans lequel se retrouve l'individu, être-là-au-monde, qui par ses pratiques, fait avec l'espace, en le transformant à son image, en le modelant selon ses envies ou désirs attestant par là du lien subjectif qui se crée entre lui et l'espace. Ces « arts de faire » que met en œuvre l'individu pour habiter l'espace créent une relation particulière et intime pour qu'il devienne son espace. Ce dernier, par les dimensions identitaires qui lui sont conférées, tend à devenir lieu en tant qu'il renvoie à l'individu une image de lui-même. L'espace devient

alors lieu par le lien qu'a développé, développe et développera l'individu selon un processus incessamment évolutif. L'interaction spécifique entre l'individu et le lieu se concrétise donc par un lien qui témoigne des sentiments d'appartenance, d'attachement, d'ancrage ou d'enracinement de l'individu envers celui-là. Le rapport affectif se présente tel un concept pour exprimer une relation d'engagement personnel et intime de l'individu envers le lieu présentant alors cette relation comme un rapport à soi engageant pleinement la personne par les émotions, affects et sentiments qui se déclinent alors. Ainsi, le rapport affectif en tant qu'il révèle une manière d'être-là affectivement et de faire affectivement avec l'espace constitue une facette révélatrice de l'habiter tout comme les modes d'habiter (Mathieu, 2006) peuvent être significatifs d'un type de rapport affectif.

Partant des avancées apportées par le travail de B. Feildel (2010) dans lequel il énonce que le temps, et le changement qui en est l'aspect corollaire, sont déterminants dans la dynamique du rapport affectif, nous avons focalisé principalement notre recherche sur cette dimension temporelle dans l'intention de mettre au jour son importance dans le processus d'évolution de la relation affective. Notre objectif consistait notamment à révéler l'influence particulière des caractéristiques temporelles de l'individu ou des paramètres temporels du lieu dans l'établissement, le maintien ou les modifications de ce lien d'ordre affectif. La confrontation des temporalités individuelles aux temporalités urbaines était une façon de mettre en comparaison les rythmes et attentes de ceux qui pratiquent, habitent et se représentent l'espace à l'évolution historique/urbanistique et aux dynamiques quotidiennes des lieux, prévus et planifiés en terme de configuration spatiale et d'usage par des urbanistes. Nous avons ainsi posé les prémices d'une réflexion quant à l'idée d'une orientation chronotopique de l'urbanisme qui reviendrait à associer le *chronos* et le *topos* avec pour objectif de mettre en cohérence les lieux et les différentes temporalités à l'œuvre. Cela impose au préalable de comprendre la manière dont les temporalités individuelles relatives au vécu de l'individu reconfigurent les temporalités urbaines. Nous avons ainsi émis l'hypothèse qu'ils existent des liens affectifs d'intensité différente (positif, négatif, neutre) entre un individu et un lieu. Le premier est considéré selon son avancée dans la vie et en fonction de l'ancienneté de sa connaissance des lieux et le second est envisagé selon ses évolutions historiques/urbanistiques connues et ses dynamiques quotidiennes. Par ces hypothèses qui interrogent les temporalités de conception vis-à-vis des temporalités de l'usage, nous avons mis l'accent sur la difficulté de faire coïncider le temps (temporalités individuelles et urbaines) avec la fabrique du lieu (correspondance entre le projet d'urbanisme et les pratiques habitantes).

S'intéresser de la sorte aux individus en considérant que ce sont eux qui, par l'intentionnalité de leurs actions et interactions participent à faire société, souligne la place notoire que nous avons accordé à l'individu en tant qu'il se fabrique lui-même dans sa relation aux autres et à la société. En reconnaissant l'individu comme doué de stratégies d'actions ne dépendant pas uniquement d'un calcul coût-avantage, nous avons montré qu'il agit aussi sous l'impulsion d'émotions, de sentiments, d'impressions. En démontrant ainsi qu'il est primordial de s'intéresser aux raisons d'agir de l'individu au-delà d'une acception stricte du concept de rationalité, nous avons admis que les affects constituent une part non négligeable des modes d'être et de faire avec l'espace. Nous avons mis en évidence que l'opposition entre le holisme

et l'individualisme méthodologique est aujourd'hui caduque, et que ce sont les individus dans leur relation à la société qu'il convient d'analyser, nous positionnant alors au sein du paradigme compréhensif de Weber. En montrant que l'individu est désormais à la base des fondements théoriques de sociologie et qu'il est reconnu dans sa capacité à se constituer en tant que sujet, nous avons mis en évidence que les processus de subjectivation et d'individuation qui lui permettent de s'inventer lui-même s'opèrent entre autre par sa relation à l'espace. La question de la reconnaissance de l'importance de l'échelle individuelle dans une discipline telle que l'urbanisme qui intervient sur l'espace pour le bien-être de tous se pose alors. Puisque les mécanismes d'appropriation affective d'un lieu relèvent de l'individu tout autant que du collectif, et qu'ensemble ils contribuent à la vie des lieux, il apparaît primordial de considérer cette dimension intime et subjective que constitue le rapport affectif des individus au lieu dans une réflexion d'ordre urbanistique si l'on désire tendre vers une plus grande adéquation entre l'espace conçu et l'espace vécu. Il semble néanmoins que la difficulté de considérer l'individu reste le principal obstacle et qu'il sera certainement encore nécessaire d'investiguer dans cette voie.

2. Une proposition de méthode de captation du rapport affectif au lieu en vue de sa prise en compte dans le projet de l'espace habité

Le deuxième point important de notre travail a consisté en l'élaboration d'une méthode de « captation » du rapport affectif dont l'objectif principal visait à saisir les tenants et les aboutissants de l'influence du facteur temporel. Il nous semble pertinent de rappeler qu'il s'agit encore d'expérimenter car il n'existe pas de protocoles formalisés. Ainsi la question qui consiste à savoir comment appréhender, atteindre, décrire le rapport affectif des individus envers un espace constituait un point épineux tant cette donnée relevait de la subjectivité et par conséquent semblait insaisissable. L'élaboration de notre méthode a pris pour appui une précédente recherche (Audas, 2007, 2010) qui montrait la nécessité de recourir à la complémentarité des techniques d'enquête utilisées (observation, questionnaires, entretien semi-directifs) pour capter ces divers registres de données qui ensemble, fondent le rapport affectif (les affects, les données représentationnelles, les points de repères et les données comportementales). Cette méthode avait mis en évidence l'absence de porosité entre les résultats auxquels donnent accès chaque technique d'enquête mobilisée, insistant alors sur la nécessaire complémentarité à trouver entre elles pour parvenir à s'emparer du rapport affectif dans la complexité de ses dimensions et en particulier dans sa dimension temporelle. Il nous fallait ainsi avoir recours à une méthode nous permettant de cerner les processus à l'œuvre dans l'évolution du rapport affectif tout en s'assurant de ne pas omettre un des pans de la relation. Notre choix, ainsi contraint, s'est porté sur plusieurs techniques d'enquêtes, mobilisables à différents stades d'avancement de notre investigation. Trois d'entre elles furent retenues selon l'évaluation précédemment opérée pour mesurer leur propension à dévoiler le rapport affectif. Le questionnaire, l'entretien semi-directif et les observations correspondent aux techniques sur lesquelles se base notre méthode puisque c'est par leurs combinaisons et/ou réitérations que nous pouvions prétendre aborder pleinement le rapport affectif et

l'atteindre dans l'ensemble des catégories du champ de l'affectif et dans ses considérations temporelles.

Nous avons sciemment choisi de scinder chronologiquement les étapes de notre investigation empirique en ce que chacune d'elle était déterminée en amont en fonction de l'information que nous souhaitions obtenir pour ensuite passer à l'étape suivante (Cf. Chapitre 7). Autrement dit, à l'issue d'une étape, soit au terme de la mise en œuvre d'une technique d'enquête, le résultat intermédiaire que nous attendions se faisait jour pour entamer la technique suivante. Trois phases se sont ainsi succédé : la phase exploratoire, la phase de déconstruction et la phase de reconstruction avant d'aboutir à la formalisation des résultats de sorte qu'ils affirment ou infirment nos hypothèses de départ. La phase exploratoire consistait à formuler des sous-hypothèses concernant les variables temporelles des lieux et des individus sur lesquelles porterait l'interrogation dans la phase suivante. Elles constituèrent alors les paramètres de l'analyse qui s'ensuivit laquelle aboutissait aux premiers résultats attendus qu'il fallait ensuite vérifier dans une troisième phase. Ce sont bien ces trois niveaux qui ensemble autorisaient la formalisation des résultats et la réponse à notre questionnement. La compréhension du rapport affectif dans son processus d'évolution ne peut effectivement a pu être atteinte dans toute sa complexité grâce à cette démarche dynamique et analytique, permettant de cerner progressivement les variables pertinentes à questionner, les tendances d'évolutions à vérifier pour aboutir à constater l'influence plus ou moins marquée des caractéristiques temporelles de l'individu et du lieu dans le processus d'établissement d'une relation affective.

Au-delà de la volonté de proposer une méthode *ad hoc*, il s'agissait pour nous également d'apporter une réflexion quant à la manière dont elle pourrait alimenter l'analyse de la réceptivité des projets par les habitants en insistant notamment sur le fait qu'il est intéressant d'avoir recours à plusieurs techniques d'enquêtes pour aborder l'habiter des lieux aussi bien en tant que relation phénoménologique à l'espace qu'en tant que pratiques des espaces. Nous souhaitions montrer que c'est par l'association de diverses techniques que les individus parviennent à s'exprimer sur leur être dans l'espace et leur faire avec l'espace. Dans un premier temps, il s'est ainsi agi de rendre compte par l'intermédiaire d'un questionnaire, de leurs pratiques spatiales (le faire) et dans un second temps lors d'entretiens semi-directifs de les amener par un récit sur ces mêmes pratiques à dévoiler leurs représentations mentales de ces lieux (le dire faire). Le troisième temps revenait à l'enquêteur qui pouvait comparer les « dire faire » des individus aux « faire » des individus en menant des observations directes sur les terrains étudiés par lesquelles il est possible de « faire dire » aux espaces leurs modes d'habiter.

3. La constitution de figures idéales-typiques ou la place notoire des temporalités individuelles dans le processus d'évolution du rapport affectif.

Avant de retracer les principaux résultats auxquels nous sommes parvenue grâce à la méthode mise en place, il nous paraît nécessaire d'opérer pour ce **troisième point** un retour critique sur les terrains d'étude sélectionnés. Nous souhaitons ainsi mettre en valeur la

possibilité de généralisation à laquelle ils permettent d'aboutir tout en précisant bien qu'ils demeurent aussi des cas particuliers. Le passage Pommeraye est considéré comme un lieu de passage et suppose ainsi que les relations affectives envers ce lieu peuvent aussi être celles d'un autre lieu de passage. Bien évidemment, par son classement au Monument historique, il revêt une dimension symbolique et emblématique de la ville de Nantes. La place du Commerce recouvre également cette dimension de passage sûrement dû à sa situation de carrefour au cœur de plusieurs axes de transports (bus, tramway, taxi, vélos). Elle est aussi un des lieux les plus fréquenté par la présence de nombreux commerces de grandes enseignes nationales ainsi que par les cafés qui la bordent. Ce type de place populaire et formant un nœud multimodal se retrouve dans d'autres villes que Nantes et permet de porter en généralité les résultats menés sur cet espace. Les terrains situés sur l'île de Nantes sont impliqués dans un projet de réhabilitation d'anciennes friches portuaires, le projet « île de Nantes ». Ce type de requalification urbaine existe aussi à Lyon (projet Confluence), à Marseille (projet Euroméditerranée), ou à Lille (projet Euralille) et par conséquent montre que ce type de lieux peut potentiellement se retrouver dans d'autres villes. La spécificité de nos terrains tient pour les nefs des anciens chantiers navals à la présence des Machines de l'île et du gigantesque éléphant qu'elles ont fabriqué et qui déambule sur l'esplanade. Quant au Hangar à bananes, sa particularité est à remarquer dans le maintien des anciens hangars dans leur configuration d'origine avec l'installation de divers cafés et restaurants aux ambiances éclectiques dans chacun de ceux-là.

Puisque les terrains tels que présentement annoncés nous autorisent à tendre vers une généralisation, il convient maintenant de rappeler succinctement les conclusions auxquelles nous avons abouties.

Par les observations menées en parallèle des différentes phases d'enquête nous avons pu insister sur les liens qui se créent entre les caractéristiques physiques des lieux et les pratiques habitantes. Les cartes comportementales réalisées pour chaque site étudié à partir de ces observations ont mis effectivement en évidence l'existence de prises, comme autant d'éléments à partir desquels les individus prennent appui pour construire leur relation affective au(x) lieu(x). Si tant est que la variété de ces prises soit un fait indéniable, il n'en demeure pas moins que nous sommes en mesure de les catégoriser et de les qualifier selon l'engagement du soi de la personne. Néanmoins, les comportements répertoriés, même s'ils informent sur une manière d'être et de faire avec les lieux selon la catégorie à laquelle ils appartiennent (passage, observation, interaction), elle-même qualifiée de fonctionnelle, récréative ou non prévue, ne permettent pas d'en inférer un type de rapport affectif. Les cartes comportementales ont cependant contribué à mettre en exergue si les invariants physiques du lieu mobilisés dans la constitution de ces prises - en tant qu'elles sont la traduction de la relation écrouménale signifiante établie entre un individu et un lieu - appartiennent à l'historicité ou à l'urbanité des lieux. Les premiers éléments de résultats auxquels donnent lieu cette technique d'enquête supposent des relations entre des éléments relatifs à l'historicité ou à l'urbanité des lieux et la qualification du type de prises mises en évidence. La première hypothèse de l'existence de lien entre les configurations temporelles des lieux et les caractéristiques temporelles des individus dans les relations affectives que développent les individus envers ces mêmes lieux est ainsi

validée en supposant que plus les éléments physiques des lieux relèvent principalement de leur historicité plus ils sont à même de provoquer une relation d'ordre récréative et/ou non prévue. Inversement, plus les lieux dont les invariants physiques attestent davantage d'un niveau d'urbanité plus ils ont tendance à créer des relations de type fonctionnel.

Les entretiens semi-directifs ont par la suite permis d'asseoir la validité de ces hypothèses ainsi confirmées par une analyse au cours de laquelle a été confrontée deux typologies de lieux et deux typologies d'individus afin que leur mise en relation aboutisse à la construction de figures idéales-typiques. Ces dernières se présentent comme la traduction des traits les plus manifestes des relations affectives exprimées par les individus envers les quatre terrains d'étude. Elles expriment dans leurs grandes lignes les principaux éprouvés affectifs révélés au cœur d'anecdotes, de jugements, de souvenirs, d'attentes etc. Ces figures idéales-typiques en ce qu'elles prennent forme aux croisements des typologies de lieux et d'individus, elles-mêmes pensées pour traduire leurs temporalités respectives, exposent la confrontation des mécanismes temporels à l'œuvre. En est ainsi ressortie la possibilité de révéler l'évolution du rapport affectif sous forme de tendances dont la nature et l'orientation ont tendu à prouver que ce sont les caractéristiques temporelles des individus qui déterminent le rapport affectif. L'avancée dans la vie de l'individu au moment où il construit son rapport affectif au(x) lieu(x) constitue un facteur déterminant tant en raison du type de relation auquel il aboutit que selon la manière dont elle va évoluer. Ont ainsi été mis en évidence trois types de relations affectives spécifiques correspondant à diverses étapes de la vie que sont « l'insouciance spatiale » de la jeunesse, la recherche d'approfondissement de l'âge adulte et l'admiration des personnes âgées. Le premier d'entre eux indique que l'individu ne prête pas spécialement attention au lieu, parce qu'il ne le remarque pas ou ne manifeste pas d'intérêt à son encounter. A l'inverse, cette inattention peut le conduire à faire preuve de beaucoup d'enthousiasme et d'investissement au point que le lieu lui serve de repère d'identification et d'affirmation par rapport aux autres. La recherche d'approfondissement de l'âge adulte que nous avons pu faire ressortir révèle chez ces personnes une envie d'enrichissement qui s'exprime par la nécessité de comprendre le lieu pour être en capacité de se l'approprier. Les individus se situant dans cette période de vie ont alors tendance à adopter des relations d'adaptation au lieu ou alors ils tentent de dépasser la fonction urbaine qui lui est dévolue et de l'apprécier autrement selon leurs propres représentations et pratiques. Quant à l'admiration facilement évoquée par les personnes âgées, elle s'explique notamment par la nostalgie qu'ils éprouvent envers un passé regretté ou par la fascination de pouvoir assister aux différentes évolutions urbaines du lieu. Dans une situation comme dans l'autre, ces personnes avouent leur émerveillement pour des lieux tels qu'ils ont pu être ou pour des lieux dont ils constatent l'évolution continue.

L'individu apparaît comme le principal déterminant de la relation affective, pourtant les lieux semblent détenir également un rôle non négligeable puisqu'a été souligné leur potentiel affectif. Ainsi l'évolution historique du lieu indique les changements inhérents à la pratique urbanistique qu'a subis le lieu et constitue un paramètre notoire dans les explications que donnent les individus lorsqu'ils avouent apprécier ou non un lieu. Deux phases consécutives ou concomitantes traduisent la manière dont l'individu établit sa relation au lieu, ce sont la reconnaissance par identification et l'acceptation par intégration. La première consiste pour

l'individu à appréhender le lieu par sa dimension fonctionnelle et à le reconnaître éventuellement comme type de lieu déjà pratiqué. A partir de cette identification préalable, il peut s'identifier à ce lieu car il ne le considère plus seulement en fonction de sa dimension fonctionnelle mais bien à partir de ses propres pratiques et représentations. Puis, ou parallèlement, l'individu accepte le lieu car il se l'approprie et l'intègre dans son réseau de lieux. Cette intégration réciproque, au cours de laquelle l'individu modifie son réseau de lieux, tout autant que ce dernier modifie le lieu, se déroule par les diverses expériences du lieu au cours du temps qui aboutissent à des relations variées tant par leur nature que par leur intensité. La fonction du lieu qui ressort des dynamiques quotidiennes remplit également un rôle non négligeable dans l'évolution du rapport affectif, qu'elle soit ou non en cohérence avec celle pour laquelle il a été pensé et conçu. Effectivement, ce n'est pas tant la fonction prévue et connue du lieu qui importe dans l'évolution d'une relation affective que celle que lui attribuent les individus. Ces derniers construisent des relations qui peuvent s'exprimer par une forme d'indifférence si le lieu ne répond pas aux attentes et se traduire par l'absence d'émotions ou de sentiments signifiants vis-à-vis du lieu. Inversement, si l'individu accepte l'offre du lieu, la relation qui s'établit sera de nature positive et laissera transparaître des sentiments tels l'admiration, l'attraction, la fascination envers le lieu. La seconde hypothèse posant qu'il existait des liens entre les configurations temporelles des lieux et les caractéristiques temporelles des individus est vérifiée.

Il a été effectivement établi que le rapport affectif se présente avant tout comme une construction individuelle dans laquelle l'influence de l'avancée dans la vie a été démontrée ainsi que l'importance de l'ancienneté de la connaissance des lieux. Cependant, force est de constater que le lieu selon les évolutions historiques/urbanistiques qu'il évoque ou les pratiques que suscitent ses dynamiques quotidiennes, contribue à orienter la tonalité affective de la relation. Par conséquent, la relation affective qui s'instaure entre un individu et un lieu dépend principalement des caractéristiques temporelles individuelles même si les paramètres temporels du lieu ne peuvent être exclus puisqu'ils conditionnent la valeur positive, négative ou neutre de ce rapport. Les individus ont la possibilité de révéler le potentiel des lieux selon qu'ils captent et se saisissent ou non des prises qu'ils recèlent. Nous avons ainsi identifié les points d'accroche sur lesquels les individus « s'appuient » pour construire leur relation affective aux lieux. Il s'avère alors intéressant de les considérer dans la réflexion urbanistique en tant qu'éventuels outils/leviers d'action en ce qu'ils sont la traduction du potentiel d'appropriation affective des lieux.

En soulignant ainsi l'importance que revêtent les paramètres du lieu dans le processus de construction et d'évolution du rapport affectif, nous sommes parvenue à traduire ce résultat pour qu'il puisse contribuer à une réflexion à propos de la conception de l'espace. Le potentiel affectif des lieux que nous proposons est issu de l'analyse des figures idéales-typiques en ce qu'elles donnent accès aux prises, aux accroches sur lesquels s'appuient les individus pour tisser leur relation affective. Les six points d'accroche mis en lumière à la suite de nos investigations empiriques font écho à diverses postures urbanistiques symbolisant des manières différentes de concevoir la « fabrique » de la ville.

Tableau 28 : Les points d'accroche du lieu au croisement de postures urbanistiques⁸⁸

Points d'accroches du lieu	<u>Postures urbanistiques correspondantes</u>	Théoriciens/ Penseurs associés ⁸⁹
Dimensions historique et patrimoniale Authenticité	<u>Urbanisme patrimonial</u>	F. Choay ; M. Gravari-Barbas; N. Ortar; R. Robin
Diversité Animation	<u>Urbanisme de la quotidienneté</u> <u>Urbanisme de la convivialité</u>	C. Bernié-Boissard; M. de Certeau ; G.Pérec ; I. Joseph ; T. Paquot ; O. Mongin
Inattendu Imprévu Nouveauté	<u>Urbanisme de l'incertitude</u> <u>Urbanisme à pensée faible/Non Urbanisme</u>	Y. Chalas ; E. Vivant
Praticité Fonctionnalité	<u>Urbanisme fonctionnel</u>	Le Corbusier, K. Lynch
Originalité Spécificité	<u>Urbanisme culturel et artistique</u>	R. Florida ; E. Vivant ; B. Grésillon ; S. Lemoine
Délassement Relaxation-Amusement Distraction	<u>Urbanisme festif</u>	M. Gravari-Barbas; L. Gwiazdzinski ;

Selon le précédent tableau, les individus « s'accrochent » éventuellement sur **la dimension historique et patrimoniale** pour établir leur relation au lieu. Cette dernière est surtout recherchée parce qu'elle évoque **l'authenticité** comme l'assurance d'une continuité, d'une permanence du lieu dans son identité demeurée originelle. Ainsi que le montre R. Robin, de nombreuses villes soulignent leur historicité à l'image de Venise mais cette volonté de

⁸⁸ Les points d'accroche du lieu (ou prises) sont ensuite signalés dans le texte en utilisant la mise en forme « gras » et les postures urbanistiques en utilisant la mise en forme « souligné »

⁸⁹ Les auteurs sont cités à titre d'exemple pour illustrer notre propos ; ce ne sont pas uniquement des urbanistes mais des géographes, sociologues, philosophes, etc. qui participent par leurs travaux à une réflexion urbanistique

valoriser, quoi qu'il en coûte, le caractère authentique s'avère un leurre puisque toutes les villes ont connu des changements au cours du temps (Robin, 2009). Elle met effectivement en garde contre les tendances d'un urbanisme patrimonial à vouloir créer de l'authenticité puisqu'il ne s'agit là que d'illusions. Il s'agit pour cette auteure d'une « mélancolie urbaine » qui n'a pas lieu d'exister puisque « la modernité aussi est constituée de strates hétérogènes de copies, de transferts, d'interprétations, de déplacements, d'emprunts et de réélaboration » (Robin, 2009: 48). Néanmoins N. Ortar rappelle l'importance du temps long dans nos sociétés occidentales et la légitimité que recouvre l'historicité qui est fréquemment utilisée pour le renforcer (Ortar, 2004). Le passé est ainsi survalorisé par rapport à la modernité notamment par le contexte patrimonial architectural et culturel qui est souvent lié à sa charge historique (Gravari-Barbas, 2004). Le poids du temps semble être ce qui permet à un espace d'être reconnu et identifié par les individus qui l'habitent et lui attribuent une valeur particulière. F. Choay explique le rôle déterminant de la valeur d'ancienneté, attachée à tout ce qui est considéré comme patrimoine, en montrant que le patrimoine constitue désormais le reflet narcissique d'une société puisqu'il a la charge de défendre et de conserver « une idée de nous-mêmes » (Choay, 1988: 188). Le patrimoine rassure car il met en exergue la compétence d'édifier aujourd'hui fortement remise en cause dans « une société qui ne peut maîtriser ni ses transformations ni son accélération » (Choay, 1988: 188). Les nouvelles manières de concevoir, plus fortement mécanisées, industrialisées ou informatisées, font craindre que la capacité d'édifier, considérée comme le propre de l'homme disparaisse. Or comme le dit l'auteure, il ne faut pas confondre la fabrication et les techniques de constructions utilisées : « le syndrome patrimonial se développe à mesure que se précisent et s'amplifient les menaces que la fabrication technique fait peser sur notre compétence d'édifier » (Choay, 1988: 191).

Rem Koolhaas pense que les villes qui se développent actuellement qu'il nomme les villes génériques, sont dépourvues d'identité si ce n'est celle de la ressemblance avec toutes les autres villes par ses cafés, ses centres commerciaux, ses logements, ses parkings, etc. (Robin, 2009). Marc Augé souligne également ces dérives de l'époque hypermoderne conduisant à la production de non-lieux, ces espaces interchangeable puisque dénués de toutes dimensions identitaires, historiques et relationnelles. Ces non-lieux dont la principale « qualité » est leur fonctionnalité ne sont pas sans rappeler le thème de la ville fonctionnelle au cœur du débat du IV^e Congrès International d'Architecture Moderne tenu en 1933. Le Corbusier et d'autres urbanistes et architectes y avaient débattu ensemble des principes de la planification et de la construction des villes. Cela avait abouti à la Charte d'Athènes qui proposait de créer des zones indépendantes pour les quatre fonctions principales de l'homme résumées par les verbes suivants : « Habiter, circuler, travailler, se récréer » (Le Corbusier, 1957). Les grands ensembles, l'urbanisme de dalle, les voies rapides etc. ont pour un grand nombre de théoriciens été fortement influencés par ces conceptions modernes et fonctionnalistes. Ces formes urbaines sont dorénavant condamnées puisque ne répondant pas aux aspirations et désirs d'habiter des individus. Cependant, force est de constater d'après nos résultats que les habitants/usagers de l'espace apprécient l'existence de lieux **pratiques et fonctionnels** pour satisfaire un besoin et non pas nécessairement pour tendre vers un bien-être, ce qui n'empêche d'ailleurs pas que cela y contribue. Lynch, par son travail sur la lisibilité des villes souhaitait faire de ces dernières des espaces accessibles puisque lisibles. En étudiant la perception de

trois centres urbains différents il s'était appliqué à dégager des constantes qui devaient selon lui être parties intégrantes de tout aménagement urbain pour que chaque individu puisse constituer aisément des liens pratiques et affectifs envers un cadre urbain. Il a ainsi pointé la signification de la morphologie urbaine et son impact en terme de lisibilité en proposant cinq éléments (Les voies, les limites, les quartiers, les nœuds et les points de repères), capables de structurer un schéma urbain cohérent (Lynch, [1960] 1998). Ces derniers font effectivement partie des points sur lesquels s'accrochent les individus pour justifier de leur relation en précisant la portée de leur praticité eu égard à leurs pratiques et représentations du lieu.

Nous avons également mis en évidence qu'un des points d'accroche pour un lieu contribuant à établir une relation affective positive correspond à la capacité de celui-ci de proposer des activités de loisirs pour **détendre et/ou amuser l'individu**. Selon Maria Gravari-Barbas, nous nous trouvons là face à une dimension urbaine qui occupe aujourd'hui une place importante dans la communication, les politiques et l'économie urbaine, il s'agit de la caractéristique festive. Les villes qui se présentent comme lieu de fête, de divertissement, de culture ou de loisirs cherchent à redonner à ses habitants le plaisir d'être en ville et inventent alors de nouveaux modes de dire, de faire, de vivre et de consommer la ville (Gravari-Barbas, 2000). Ainsi que le précise l'auteure, ces villes s'appuient fortement sur des activités non productives et profitent du déclin de l'activité industrielle pour faire émerger un nouvel ordre basé sur l'immatériel et l'éphémère. L. Gwiazdzinski évoque quant à lui le terme de ville événementielle et englobe ainsi dans cette terminologie les fêtes, les festivals, les rites, les manifestations, etc. Il rejoint M. Gravari-Barbas en posant que ces événements, spectacles, ou prestations de nature festive sont le fait de récupération politique et économique mais aussi créent des formes de vivre ensemble : « Face à l'éclatement des temps sociaux, les fêtes permettent aux habitants d'un quartier, d'une ville ou d'un territoire de se retrouver et de réinventer un 'nous', moment où l'on fait ville, temps et lieu collectifs parfois partagés avec d'autres usagers accourus d'ailleurs » (Gwiazdzinski, 2006: 236).

D'autres auteurs dans la lignée du géographe et économiste R. Florida évoquent le terme de ville créative soutenant la théorie selon laquelle une ville tiendrait son attractivité de son dynamisme culturel et artistique (Florida, 2002). E. Vivant met ainsi en évidence le fait que les politiques urbaines ont évolué depuis la décentralisation et la transition postindustrielle (Vivant, 2009). Pour rendre leur territoire attractif, les villes ont misé sur un nouveau champ d'investissement qu'est la vie culturelle en axant principalement sur le volet artistique (La Belle de Mai à Marseille, Mix'art Myrys à Toulouse, etc.), à l'instar de la référence universelle dans ce cas qu'est le musée Guggenheim à Bilbao (Vivant, 2009). Cette relation entre l'urbanisme et la culture prend de plus en plus d'ampleur dans de nombreuses villes et cela se remarque principalement dans leurs documents de communication dans lesquels sont avant tout valorisés « la vitalité de leurs scènes artistiques et de leurs industries culturelles » (Vivant, 2009: 11). La culture est ainsi utilisée pour (re)valoriser des espaces en déclin et s'insère dans des opérations d'urbanisme de grande envergure dans lesquelles elle sert à des fins de marketing territorial. Il s'agit d'une forme d'instrumentalisation des politiques culturelles et artistiques par les politiques urbaines en vue de revitaliser certains espaces délaissés et/ou en friches ou d'apporter une nouvelle image à d'autres (Opération Paris-Plage, Fête des Lumières à Lyon,

etc.). La préoccupation à propos du cadre de vie s'impose avec force dans les projets urbains en cours ou à venir et de nombreuses associations ou collectifs pluridisciplinaires⁹⁰ s'en saisissent pour sensibiliser et mobiliser les citoyens sur la ville et ses évolutions grâce à des actions qui relèvent elles aussi du domaine culturel et artistique. Le label « Capitale Européenne de la culture » constitue un parfait exemple pour illustrer le fait que « les grandes opérations culturelles se doublent de grands chantiers urbains » (Grésillon, B., 2010 : 61) On peut citer Lille qui en 2004 obtint ce label et requalifia alors « son centre ville et ses quartiers pauvres dégradés en y implantant des maisons de la culture d'un nouveau type, les 'maisons folies' » (Grésillon, B., 2010 : 61). L'analyse de B. Grésillon précise que les villes organisatrices de ces événements souhaitent s'inscrire dans la durée et explique l'importance du couple ville et culture qui leur permet de répondre aux enjeux qui ne sont plus seulement culturels mais économiques, touristiques et médiatiques. L'intervention artistique se présente aussi comme un révélateur « de dimensions refoulées, effacées, oubliées, écrasées par les normes, les habitudes, les lobbies lesquelles peuvent ouvrir de nouvelles voies pour la compréhension de la ville » (Lemoine, 2006: 221). L'auteur, architecte paysagiste, insiste sur l'intérêt d'associer un artiste à la réalisation de projet car ce dernier peut faire une place au vécu des habitants, à une dimension sensible et moins fonctionnelle pour que les projets soient aussi réfléchis par rapport au plaisir d'être en ville.

Ce que les individus recherchent essentiellement dans un lieu urbain ce sont ses caractéristiques propres qui peuvent se définir par des termes comme **la diversité**, **l'animation**, la convivialité, les rencontres, l'anonymat etc., en bref tout ce qui possède les traits typiques d'une ville pour tel ou tel individu. Le terme urbanité considéré comme le substantif directement issu du nom urbain nous permet de rassembler les particularités d'un lieu urbain, selon les perceptions de chacun. Nous nous appuyons sur la définition de C. Bernié-Boissard pour définir l'urbanité comme l'éventail de possibilités que représentent les façons d'être et de faire des individus selon les potentialités offertes par les lieux: « Autrement dit, il convient de poser l'urbanité, phénomène concret et système de représentations, comme une fonction sociale décisive. L'urbanité désigne ici les caractères de l'espace urbanisé, les potentialités des espaces urbains en termes de lien social, d'interactions sociales ; l'acception usuelle se référant au 'mode d'être à la ville', comme système de représentations et comme construction collective qui rend possible la convivialité entre différents groupes usant d'espaces communs » (Bernié-Boissard, 2004: 10). Le sociologue H. Lefebvre avait prêté dans ses travaux une attention particulière aux événements du quotidien urbain avec notamment l'un de ses ouvrages qu'il consacra au *droit à la ville* en tant que droit supérieur à beaucoup d'autres, à la liberté, à l'habitat, à l'habiter, etc. et spécifiquement en tant que droit d'usage. Lefebvre, penseur de la ville, de l'urbain et de la quotidienneté introduit aussi une réflexion philosophique et poétique sur la ville⁹¹ à l'instar d'autres auteurs comme M. de Certeau, G. Pérec, I. Joseph ou T. Paquot. Ces philosophes, sociologues ou écrivains, en se positionnant sur cette voie d'une analyse sensible du rapport quotidien de l'individu au lieu urbain, nous exposent certes ce que l'on connaît déjà parce qu'en tant qu'individu nous le vivons chaque

⁹⁰ Bruit du Frigo à Bordeaux, Robin des villes à Lyon, Bazar urbain à Grenoble, etc.

⁹¹ Lefebvre, Henri, 1992, *Eléments de rythmanalyse*, Paris, Editions Syllepse, 116p

jour, mais ont le mérite de se positionner comme des observateurs réfléchis qui ont su ou savent encore mettre en exergue ce que d'aucuns ne remarquent pas car il fait partie de l'ordinaire, du banal et qui pourtant a son importance puisqu'il traduit les sensibilités urbaines de chacun. Comme penseurs de notre univers quotidien ils ont ainsi réhabilité, « ce qui dans le champ du savoir et de la réflexion, apparaissait a priori devoir en être exclu » (Bernié-Boissard, 2004: 203). Autrement dit un urbanisme de la quotidienneté axée sur l'urbanité ne saurait être envisagé sans référence au quotidien urbain de tout à chacun. Si l'urbanité est le produit de l'urbanisme, soit une pratique en même temps qu'elle en est le reflet, soit une symbolique, « elle est de l'ordre de la représentation et de l'ordre de l'action sur le territoire » (Bernié-Boissard, 2004: 17). L'urbanité est ainsi l'expression du potentiel des lieux urbains en ce qu'ils offrent diverses possibilités d'expériences spatiales, de pratiques quotidiennes « L'expérience urbaine s'inscrit dans un lieu qui rend possible des pratiques, des mouvements, des actions, des pensées, des danses, des chants, des rêves » (Mongin, 2005: 25). D'une certaine façon l'urbanité renferme pour l'individu toutes les représentations possibles du lieu et par conséquent toutes les pratiques potentielles. Tandis que l'urbaniste cherche à concevoir de l'urbanité dans ses diverses formes d'action sur l'espace urbain. Un même terme et pourtant deux réalités différentes qu'il convient d'essayer d'articuler par un urbanisme à pensée faible.

Cela nous amène à la théorie de Chalas pour qui « le mouvement, l'incertitude et l'inachèvement » (Chalas, 2002: 53) sont les modalités à partir desquelles se redéfinit notre urbanité. Il présente en effet ces trois modalités comme les leviers d'un renouvellement de l'action urbanistique. Puisque notre société est qualifiée par le mouvement, les transformations incessantes convertissant les solutions proposées à une époque donnée en problème à une époque ultérieure alors il faut accepter de reconnaître l'incertitude et de faire avec dans une forme de « reformulation continue des modèles d'intelligibilité de la réalité urbaine mouvante » (Chalas, 2002: 64). **L'imprévu ou l'inattendu** sont d'une certaine façon les dérivés de cette incertitude qui caractérisent les sociétés modernes fondées sur le probable : « Jamais le réel n'est apparu aussi peu inépuisable, c'est-à-dire aussi plein de possibles invisibles » (Chalas, 2002: 65). Enfin, la dernière modalité que propose cet urbaniste pour penser nos villes est l'inachèvement qui se présente comme la conclusion du mouvement et de l'incertitude. L'importance des mouvements entraîne de l'imprévu, de l'inconnu et donc des incertitudes et empêche les projets de se réaliser selon le but pour lequel ils avaient été pensés. Est ainsi mis en lumière le rôle des temporalités tant individuelles qu'urbaines qui ensemble participent à faire que la ville ne soit jamais figée mais toujours en évolution, en attente, dans l'imprévisibilité. Ces qualités que revêtent certains espaces urbains sont fréquemment mentionnées par les individus interrogés comme la source de l'établissement d'une relation agréable, du moins pour ceux qui apprécient se faire surprendre. Le passant au gré de son humeur, circule, ralentit, se retourne, découvre au coin d'une rue un passage couvert, un magasin inédit, un bâtiment surprenant. « La sérendipité exprime le rôle du hasard dans les découvertes, grâce auquel on trouve quelque chose que l'on ne cherche pas » (Vivant, 2009: 78). La sérendipité se définit comme le caractère et la qualité propre à la marche et à la déambulation urbaines.

L'urbanisme ne peut ignorer ces points d'accroche (Cf. conclusion chapitre 8) qui non seulement relient l'individu au(x) lieu(x) urbains mais les unit par des liens d'ordre affectif. Ne reste qu'à « inventer » les modalités urbanistiques à même de prendre en considération ces prises pour que puisse s'établir une relation affective entre les individus et les lieux. Pour cela, il nous semble nécessaire que les lieux soient pensés en termes d'« offre », au sens de A. Berque, et que celle-ci soit la plus diverse possible afin de faciliter la constitution de prises affectives par lesquelles les lieux seraient pleinement appropriés et aimés. Ainsi, après avoir montré que les points d'accroche du lieu à partir desquels les individus construisent leur relation affective réfèrent à divers postures urbanistiques, nous nous interrogeons sur le rapport qui s'établit entre une prise et une posture urbanistique. Autrement dit, nous souhaitons à présent analyser notre tableau non plus en partant des points d'accroche pour montrer qu'ils sont imputables à certaines postures urbanistiques mais en partant de celles-ci pour tenter de saisir si elles peuvent permettre à l'urbaniste de créer des prises. De cette façon, nous questionnons la pratique urbanistique et particulièrement le rôle de l'urbaniste pour savoir s'il se rapporte consciemment ou inconsciemment à l'une ou l'autre de ces postures urbanistiques, pour créer de l'urbanité dans l'objectif d'instaurer les conditions d'une ville aimable. Si l'évaluation affective de la ville est un indicateur de la durabilité de cette dernière alors l'individu qui habite affectivement les lieux serait le pivot d'un urbanisme durable (Mathieu et al., 2010). La connaissance de la manière dont se construit et évolue le rapport affectif aux lieux urbains peut permettre de tendre vers une nouvelle conception de la ville durable.

Questionnement sur les possibilités et limites de l'intégration de la connaissance sur le rapport affectif au lieu des individus dans la réflexion urbanistique

Cette ambition, peut-être utopique, de limiter l'écart entre les conceptions aménagistes et les modes d'habiter amène à réfléchir à la façon de considérer le rapport affectif en tant qu'il renseigne sur les manières d'être affectivement et de faire affectivement des individus envers les lieux. Tendre vers la compréhension des liens affectifs qui lient les individus aux lieux doit être reconnu comme une potentialité pour créer un outil d'aide à la conception urbanistique. Le rapport affectif tel que nous le livre les individus se présente effectivement comme une évaluation d'un lieu (qui peut évoluer) en fonction de critères personnels mais aussi de caractéristiques propres au lieu. En tant que donnée obtenue en amont ou en aval du projet d'aménagement, la connaissance du rapport affectif devient une nouvelle source d'information qui pourrait constituer de nouveaux indicateurs qualitatifs à même de renseigner les concepteurs d'espace. Nous souhaitons effectivement montrer l'intérêt pour l'urbaniste de connaître les différents types de prises précédemment développées (Cf. Tableau 28, p.458) par lesquelles l'individu établit une relation affective positive, négative, ou neutre et de lui faire ainsi prendre conscience qu'il les connaît déjà sans nécessairement se l'avouer, afin qu'il soit en mesure de les prendre en considération dans la conception des projets d'ordre urbanistique.

La reconnaissance des affects en tant que connaissance utile à l'urbanisme constitue **un enjeu** sur lequel nous souhaiterions insister en guise d'ouverture de notre travail puisqu'il constitue l'objectif ultime vers lequel tend cette recherche. Il a toujours de manière latente, et façon sous-jacente été présent au sein de nos réflexions. Néanmoins, avant de pouvoir relever ce défi, il nous fallait indéniablement clarifier certains points conceptuels et méthodologiques. Effectivement, avant même de proposer le rapport affectif en tant qu'outil d'évaluation et/ou d'aide à la conception de projet, il s'avérait impératif d'avoir la certitude de ce que renferme ce concept et d'être en mesure de soumettre une méthode de captation adaptée à cette donnée subjective, intime et, surtout, changeante. Nous continuerons dans une prochaine recherche à explorer l'approche théorique de ce que serait le projet de l'espace habité. L'habiter, exprimé dans sa modalité affective constitue une facette évaluative, en aval du projet, de laquelle des enseignements peuvent être tirés afin de guider en amont la conception de futurs projets. Les pistes qui demeurent à explorer reposent sur la question suivante :

En quoi et comment la prise en compte du rapport affectif à l'espace comme dimension particulière de la construction de l'habiter influe et modifie plus ou moins en profondeur l'espace et donc le projet qui le sous-tend ?

Il conviendrait ainsi de mener une exploration théorique quant à la manière dont la conception de projet, telle qu'elle se fait à l'heure actuelle, peut inclure au sein de son processus les apports d'une connaissance de l'habiter des espaces et en particulier dans leurs configurations affectives. L'évolution de la pensée urbanistique passant d'une logique prescriptive à une logique sensitive fondée sur la reconnaissance de l'intérêt de prendre appui sur la sensibilité en tant qu'inclination de l'être à ressentir l'espace par la diversité de ses sens,

nécessite de connaître les récits de l'habiter des espaces et d'appréhender la quotidienneté dans ses dimensions les plus intimes. Pour l'heure, nous ne sommes qu'en mesure de faire part de notre conviction de repenser la dynamique de projet afin que soit considérée la subjectivité des relations qui se forment entre les individus et les lieux qu'ils habitent. Nous tenons néanmoins à expliciter les raisons qui permettraient de tendre vers un urbanisme à même de produire une ville aimable. Cette nouvelle manière de considérer l'urbanisme amène à penser que seraient perceptibles des éléments qui pour le moment demeurent de l'ordre de l'invisible et qui pourtant renseignent sur la matière urbaine et ses mutations (identité, rupture, mémoire, affects). En analysant les espaces urbains de manière sensible et poétique, il devient possible de faire bouger les normativités et de questionner ce qui est pris pour acquis. Puisqu'il s'agit de se rapprocher encore davantage des habitants, l'on peut aisément supposer que leurs engagements au travers de démarches de participation contribueraient à agrémenter d'autant plus la créativité des projets.

La reconnaissance des modes d'habiter dans la conception de projet ne peut se résoudre à une équation aussi simple qu'il y paraît au vu de ce que nous venons d'énoncer. Elle générerait nécessairement une complexification du projet principalement selon la temporalité dans laquelle se situe ce dernier. Les projets anciennement réalisés devraient, lorsque cela n'est pas le cas, inciter les aménageurs-concepteurs à tirer certaines leçons des pratiques d'habiter et amender/modifier les projets initiaux en proposant des solutions d'adaptation aux usages observés ou décrits par les usagers de ces lieux. Les projets récemment réalisés ou en cours de reconversion par les politiques de renouvellement urbain laisseraient aisément la place à l'instauration d'un dispositif participatif d'une concertation habitante dont la forme resterait à déterminer. Quant aux projets non encore réalisés ou en cours de réalisation, il serait intéressant qu'ils puissent rester à l'état de projet ouvert, non figé, pour laisser aux usagers une certaine liberté dans l'appropriation de ces espaces afin qu'ils puissent les ajuster à leurs convenances, sans pour autant que cette liberté soit totale puisqu'il est nécessaire d'avoir un minimum d'orientations. Le plan-guide institué par A. Chemetoff pour le projet « île de Nantes » en est une illustration. Il se présente sous la forme d'un projet non bouclé toujours en train de se faire, capable d'intégrer au fur et à mesure de son avancement de nouvelles considérations.

Si les réflexions théoriques indiquent clairement que la manière dont les hommes sont et font avec l'espace renseignent sur le rapport affectif qu'ils ont développé envers lui, nous avons pu mettre en évidence par l'analyse empirique que le rapport affectif à l'espace se présente aussi comme un révélateur des modes d'habiter autorisant ainsi à penser que la science de l'habiter mérite que l'on s'y attarde pour en faire une véritable dimension du projet d'urbanisme. La difficulté tient certainement dans la question du « comment » qui impose de s'interroger sur la manière de passer du stade de la connaissance au stade de l'application concrète. Ce qu'il reste à identifier est bien le passage de la mise en lumière des relations affectives aux lieux dans leur formation comme dans leur évolution à la proposition d'actions, de réalisations pour rendre la ville aimable. Autrement dit, nous savons ce « qu'il y a » sur les lieux en termes d'interrelations entre les individus et le lieu et, partant, nous devons parvenir à

proposer « ce qu'il faudrait faire⁹² » pour créer les conditions d'une appropriation affective positive. Considérant le postulat selon lequel l'espace « vit » en permanence, nous ne pouvons à aucun moment affirmer qu'un projet est terminé, l'espace informe toujours sur ce qui se passe et sur les diverses interactions à l'œuvre renseignant sur les éventuels processus d'appropriation ou sur les possibles effets de rejet. Il est du rôle de l'urbaniste de créer un espace habitable pour tous les individus. Cependant, à la suite de nos investigations empiriques, force est de constater que ce sont les individus dans leurs multiples interactions socio-spatiales qui font l'habitat, obligeant ainsi à relativiser la portée de l'influence de l'urbanisme. L'urbaniste peut-il effectivement se faire l'écho de la connaissance de la formation et de l'évolution des relations d'ordre affective qui s'établissent entre un individu et un lieu ? La logique de production d'un lieu n'est pas de l'ordre de X entraîne Y car le lieu ne détermine pas ce que fait l'individu mais un champ des possibles. De même l'individu par ses actions qui sont le fait d'une certaine intentionnalité accorde des significations à l'espace. Ils sont l'un et l'autre autonomes dans leur fonctionnement, par conséquent il ne s'agit pas d'une conception déterministe dans laquelle le lieu imposerait des manières d'être et de faire ou à l'inverse l'individu en développant une action produirait la fonction du lieu.

C'est en ayant recours à la notion d'autonomie formée à partir de celles de système et de complexité que nous abordons la relation entre l'individu et le lieu. Nous signifions par là que cette notion en tant qu'elle exprime une rupture avec le déterminisme, contient en son sein l'idée de relation probabiliste (Wenin, 1957). Les relations entre l'individu et le lieu sont de l'ordre de l'aléatoire et font ainsi état de la multiplicité des combinaisons possibles qui est alors cause d'imprévisibilité (Vendryes, 1983). Ce terme d'autonomie dont l'étymologie indique le fait d'être régi par ses propres lois s'applique tant au lieu qu'à l'individu. S'ils sont autonomes dans leur vie propre, ils sont d'une certaine manière dépendant l'un de l'autre dans leurs interrelations et c'est ce paradoxe d'une « détermination imprévisible » que nous tenons à souligner avec la théorie de l'autonomie. En posant qu'une entité, l'individu ou le lieu, lorsqu'elle acquiert son autonomie, acquiert également la possibilité d'entrer en relation avec le milieu extérieur de façon aléatoire (Vendryes, 1983), nous posons qu'il existe de multiples possibilités à leurs interactions. « Ainsi à l'unicité du processus déterministe s'oppose la multiplicité des cas possibles du processus aléatoire » (Sangaré, 2000: 248). Comment est-il alors possible d'envisager que l'urbanisme anticipe l'aléatoire puisque déjà il ne peut susciter des comportements types : « Une configuration spatiale ne fait pas toute la pratique spatiale qui se structure ailleurs, même si elle concourt à lui donner forme » (Depaule, 1999: 165). La forme n'induit pas de comportements mais elle en empêche certains (Martouzet, 2007a). Or, si l'on suit la définition de Denis Martouzet selon laquelle « l'un des rôles de l'urbaniste est de favoriser, de créer l'urbanité définie comme le lien social en milieu urbain, découlant de la nature et des contenus de ce milieu urbain » (Martouzet, 2007a: 94), cela reviendrait à demander à cette profession de déterminer l'imprévisible ou pour reprendre les mots de l'auteur « d'agir pour qu'émane la spontanéité » (Martouzet, 2007a: 102).

⁹² Nous souhaitons ainsi indiquer la nécessité d'une réflexion sur les possibilités de l'urbaniste de tenir compte des relations qui s'instaurent entre l'individu et le lieu

Or, ainsi que le démontre cet auteur, l'urbaniste, s'il sait prendre en compte les conditions matérielles de l'espace pour faire que celui-ci réponde à des qualités objectives (accessibilité, fonctionnalité, praticité, etc.), il ne sait pas prédire ni prévoir des relations interpersonnelles et s'il parvient à créer cette urbanité, cela ne dépend souvent pas de sa volonté. Il peut le vouloir et le résultat fait que cela se produit ou il peut le vouloir et le résultat est un échec. A partir de ce constat, D. Martouzet propose de penser l'urbanité par la notion « d'invoulable⁹³ », et remet par là même en question le rôle de l'urbaniste en limitant le champ de l'urbanisme. Pour autant, il ne s'agit pas de nier l'intérêt de l'urbanisme et des urbanistes mais de préciser non seulement le champ d'action idéal mais aussi le champ d'action possible. L'urbanisme s'assimile alors à un pari étant donné la situation d'incertitude dans laquelle il se trouve puisqu'il est dans l'impossibilité de prévoir la spontanéité, condition consubstantielle de l'urbanité. En effet en cherchant à créer les conditions de la spontanéité, celle-ci ne peut être obtenue puisque elle consiste alors à agir en l'absence de spontanéité incompatible avec la spontanéité recherchée (Elster, 1986a). L'urbanité est un effet essentiellement secondaire, c'est-à-dire qu'elle se produirait en tant que conséquence non voulue d'une action ayant un autre objectif. Il s'agirait d'examiner de quelle(s) cause(s) peut découler, surgir l'urbanité, mais seulement de façon seconde et indirecte, cependant là encore le fait de penser l'urbanité, quant bien même elle ne serait qu'un effet secondaire s'assimile à une volonté de la créer et serait contradictoire avec la définition d'un invoulable. Et l'urbanité n'apparaît pas non plus soudainement, elle se crée peu à peu, évolue, change au fur et à mesure du temps. Elle est le résultat des interactions diverses et multiples des individus entre eux et avec l'espace qu'ils pratiquent.

Par conséquent, l'urbanité ne peut être prévisible, il y aura nécessairement un contraste entre une pensée théorique et la réalité de la pratique urbaine. Nous nous trouvons ainsi dans une forme particulière d'« invoulable » qui consiste à formuler un paradoxe conduisant à énoncer une double contrainte à prendre en considération. La première se caractérise par la recherche d'urbanité par l'urbaniste et la seconde s'exprime dans le fait que ce qui spécifie l'urbanité est sa non-prévisibilité du fait de la spontanéité qui en est la principale caractéristique. Cette double contrainte signifie que l'urbaniste doit faire face à deux injonctions paradoxales, la réalisation des deux étant marquée par l'absurde. En effet, il paraît impossible de satisfaire la première contrainte sans négliger la seconde de même que la seconde rend caduque la première. La formulation de ce paradoxe semble conduire vers une situation impossible. L'urbaniste aimerait connaître les conditions nécessaires pour que se crée l'urbanité de façon spontanée et qu'elle ne soit ainsi soumise à aucune règle. Il en résulte un paradoxe (Watzlawick et al., 1975). Comment l'urbaniste peut-il faire face à ce paradoxe ? Comment peut-il dépasser ce caractère « invoulable » ou inatteignable de certains objectifs ? « Est-ce que l'urbanisme, en charge de l'organisation des lieux, peut favoriser une expérience

⁹³ « Un « invoulable » est un objectif que l'on ne peut atteindre que s'il est une conséquence non voulue d'une action ayant un autre objectif » (Martouzet, 2007, p.111)

si l'on admet que l'urbanité est un « invoulable » par analogie avec la mise en place d'une certaine forme de désordre ou comme mise en place des conditions nécessaires à une certaine spontanéité consubstantielle de l'urbanité, alors l'urbaniste et les autres personnes travaillant pour davantage d'urbanité se trouve dans une impasse, quelle que soit la réponse choisie face à ce problème.

pratique de la ville, la rendre possible, la déployer, l'intensifier ? Le lieu dessiné par l'urbaniste peut-il donner corps à une expérience urbaine se déclinant à plusieurs niveaux, ceux d'une poétique, d'une scène et d'une politique ? Partir à la recherche d'un idéal-type est une exigence, une priorité, non pas pour réinventer la bonne ville, la ville modèle, mais pour respecter les traits de l'expérience urbaine » (Mongin, 2005: 27-28). Ce qui induit nécessairement qu'il connaisse les multiples fonctionnements, changements et évolution imputables aux lieux urbains dans leurs interactions avec les individus selon de multiples temporalités. « Une chronotopie des lieux habités reviendrait à comprendre et à travailler l'articulation de différents horizons et échelles temporelles : articulation des rythmes et pratiques quotidiennes avec les horizons de l'histoire et du projet » (Guez, 2007: 149). Il faudrait ainsi intégrer la possibilité de mutation du lieu, de mouvement, de flexibilité pour que chaque habitant, chaque usager puisse s'approprier l'espace et faire les lieux. Ce sont les actes, les pratiques et usages qui modifient et modèlent l'espace pour en faire un lieu. La personne qui perçoit le lieu à partir de ses propres critères de réception souvent liés à son parcours de vie et ses expériences passées contribue à terminer, à finaliser l'espace pour en faire un lieu, son lieu. Néanmoins toutes ces activités qui caractérisent les diverses formes d'être-là et de faire avec l'espace s'inventent aussi du fait des potentialités offertes par le projet qui sous-tend le lieu et des conséquences qui s'ensuivent.

D'une certaine façon, il s'agit de laisser place à de l'inattendu, à de l'imprévisible pour que l'éventail de possibilités d'interactions entre le lieu et l'individu puisse se créer dans toute la diversité des interprétations possibles. L'urbaniste sait mettre en place des conditions nécessaires mais non suffisantes et pourrait ainsi intervenir sur le potentiel des lieux plutôt que de chercher à déterminer des pratiques, à en favoriser certaines plus que d'autres. D'autant que les lieux, ainsi que nous l'avons souligné auparavant, se font avec et par la pratique des individus et le résultat n'est généralement pas celui qui était prévu et attendu, renvoyant ici à la notion « d'invoulable ». « Elle [la pratique] investit, socialise, qualifie, localise l'espace matériel : elle en fait, ou non, des lieux qui ne sont pas forcément, répétons-le, ceux qui été projetés et désignés » (Depaule, 1999: 167). Il est alors impératif pour un urbaniste d'accepter ces conditions d'incertitude et les variations entre l'aléatoire et le succès qui en découlent. La ville de demain au travers de ces lieux urbains doit mettre en valeur ses possibilités d'affecter les individus en s'appuyant sur les potentiels affectifs des lieux que livrent les points d'accroche du lieu. L'émotion, l'appropriation sensible et affective l'approche sensorielle peuvent être atteintes si l'urbaniste a connaissance des prises par lesquelles les individus entrent en interaction affective avec l'espace.

Peut-être conviendrait-il de réfléchir d'ores et déjà à la façon dont les acteurs de l'urbain peuvent induire des comportements type, à défaut de pouvoir les déterminer, en mobilisant ces points d'accroche (Cf. Tableau 25, p.433) en tant que potentiel des lieux à créer de l'urbanité et par conséquent à favoriser l'établissement d'une relation affective. La mise en évidence de ce potentiel impose de relever des informations de tous types (sensible, sensoriel, représentationnel, comportemental) à partir d'observations fines référant à divers instants et moments et d'entretiens longs pour faire ressortir la complexité du site sur lequel doit porter l'aménagement. Ceci dans l'intention de prendre en considération l'existant, son mode de

fonctionnement afin d'entrer en cohérence avec une identité de lieu déjà présente comme une sorte de *genius loci* (Mathieu, 2006) qui préexisterait avant toute relation humaine. Cette connaissance en amont a pour finalité d'identifier les éléments avec lesquels les propositions d'aménagement pourraient entrer en résonance pour proposer aux usagers et habitants divers types de prises comme un champ de possibles, leur laissant la possibilité de s'en saisir, ou non, et en les laissant libre de choisir la manière dont ils souhaitent les mobiliser, ou non. Il est effectivement indispensable à l'urbaniste de comprendre les diverses dispositions interactionnelles quant à leur manière de qualifier l'espace. Selon la formulation d'Isaac Joseph, ces « espaces de savoirs et de routines » qui orientent les activités dévoilent des *indices* qui gagneraient à être analysés pour évaluer les principes d'appropriation ou d'accessibilité que rend possible la matérialité d'un lieu (Joseph, 1998b).

« Il serait alors suggéré que plus le lieu crée est perméable, ou laisse liberté à un grand nombre d'usages, et plus il serait riche. C'est là un angle spécifique d'interprétation. Cette définition permettrait en effet à chacun d'agir selon ses envies, à chacun de ressentir le lieu et d'y vivre à la manière de son choix... Toutefois, certaines occupations peuvent être en concurrence, voire incompatibles (par exemple les espaces de jeux et les espaces de méditation). Cette confrontation des usages participerait alors d'une perte de sens, et d'identité pour le lieu » (Prevel, 2006: 81). Pour éviter ce genre de paradoxe, il serait sans doute intéressant de laisser aux lieux les capacités d'évoluer et de s'adapter aux changements apportés par le temps. Le temps est compris en tant que moments intégrant ainsi la capacité des lieux de s'adapter aux mouvances des fréquentations, aux changements plus ou moins brutaux d'ambiance et aussi comme une durée par les traces qui sont laissées d'un autre temps, de pratiques différentes. D'une certaine façon, le défi de l'urbaniste est de créer les conditions de la sérendipité et de la créativité en laissant de l'espace à cet inconnu, en acceptant qu'apparaissent en ville des pratiques non planifiées, voire non autorisées, en rendant possibles les rencontres imprévues et improbables. La qualité de la ville est de permettre ces hasards et d'offrir aux promeneurs des surprises et des rencontres improbables (Vivant, 2009). Si Lefebvre voyait en l'urbaniste, « un médecin de l'espace [qui] aurait la capacité de concevoir un espace harmonieux, normal et normalisant » (Lefebvre, 1968: 50), nous pensons à l'inverse qu'il faille considérer que les lieux urbains varient d'abord en fonction des individus qui l'habitent, de leur culture, de leur histoire personnelle, de leur activité, de leur sensibilité, etc. « Qu'il s'agisse de pratiques favorisées lors de la conception, pratiques formelles, ou d'usages 'décalés' : qui se créent de façon inattendue et que certains qualifient de 'déviant', pratiques informelles, le lieu porte les marques de ses usages » (Prevel, 2006: 79). Le projet urbain doit pouvoir tenir compte de cette approche individuelle et sensible en réintroduisant, tel que le propose Maud Le Floc'h, « une dimension narrative, ce qu'un projet urbain vient « raconter à la ville », comment il est appropriable par la communauté dans ce qu'il porte comme perspectives de projection de l'individu, du groupe, dans l'espace et dans le temps » (Le Floc'h, 2006: 219). En effet et ainsi que le rappelle Olivier Mongin, la ville est « plus qu'un cadre spatial, la ville est une 'forme', au sens où l'entend Julien Gracq, une forme qui rend possible une expérience singulière se déployant à d'autres niveaux que celui de la poétique, de l'échange marchand ou du savoir de l'urbaniste » (Mongin, 2005: 28). L'urbaniste doit réfléchir aux manières d'envisager des espaces non-finis qui sous-entendent des possibilités diverses pour

les individus d'en faire l'expérience. Les espaces bâtis tout autant que les espaces non-bâtis d'un projet sont à penser en tant qu'éventuelles prises, symboles d'urbanité et créatrices d'urbanité pour que les individus puissent les incorporer, au sens où l'entend Mongin (2005), par la création de liens entre un dehors et un dedans. « Il est urgent d'admettre que la qualité du lieu va avec la qualité du lien [...] l'interrogation ne porte donc pas sur le lieu en tant que tel mais sur le lieu qu'il faudrait reconquérir contre les flux, i.e. sur la distinction à opérer entre les lieux, sur la « manière de faire lieu » comme on dit « faire société » (Mongin, 2005: 222). Si « faire lieu » c'est créer des liens pour donner vie à des lieux et que l'urbaniste ne peut « prédire » ces liens, il peut cependant analyser les expériences spatiales des individus dans la diversité de leurs temporalités pour comprendre et dévoiler les modes d'appropriation, les sentiments d'appartenance, d'ancrage, d'enracinement, etc. envers les lieux. De la sorte ressortent les points d'accroche à partir desquels les individus envisagent leur relation au lieu, chacun isolément et collectivement, dans des significations symboliques et affectives qui leur sont propre et/ou éventuellement partagées. Ces prises telles que nous les avons identifiées (Tableau 25) réfèrent à diverses postures urbanistiques relatives à l'évolution de la pensée de l'urbanisme. En s'attachant à les combiner, c'est-à-dire à y faire référence non pas distinctement, en s'appuyant sur un type d'urbanisme pour aménager tel ou tel lieu, mais en puisant dans ces diverses postures théoriques déjà existantes, il serait certainement possible de créer les conditions d'accroche au lieu. Nous pourrions alors croire à l'émergence d'une urbanité propice à la création de liens affectifs.

En cherchant à comprendre le rôle de la dimension temporelle dans l'établissement des liens affectifs des individus envers des lieux urbains, cette thèse a suscité une réflexion sur la portée de l'urbanisme. Nous avons en effet mis au jour que la dynamique affective dépend principalement du ressort des temporalités individuelles, sur lesquelles l'urbaniste n'a pas la possibilité d'intervenir directement. Cependant l'identification de points d'accroche des lieux par lesquels les individus établissent une relation affective, mis en évidence par les prises, constitue une piste à explorer. Nous pouvons désormais envisager de poursuivre sur cette voie de l'intégration en urbanisme de la connaissance qu'apporte le rapport affectif au lieu, d'autant qu'elle s'affiche de plus en plus comme une véritable problématique au cœur de l'actualité scientifique en sciences humaines. Qu'elles se rallient à l'urbanisme ou à d'autres disciplines (géographie, sociologie, psychologie, architecture, etc.), de nombreuses questions quant à la dimension sensible, poétique, sensorielle, affective qui lient les individus au(x) lieu(x) demeurent en suspens. Il n'est qu'à constater la multiplication de colloques⁹⁴, programmes de recherche⁹⁵, manifestations⁹⁶, ouvrages⁹⁷ ou revues⁹⁸ qui tentent d'éclairer la complexité de ces

⁹⁴ *La ville sensuelle*. Pavillon France, Exposition Universelle de Shanghai 2010, Paris, Collège de France, 16-17/09/09 ; *D'un urbanisme de qualité de vie vers un urbanisme d'art de vie*, table ronde du colloque « Urbanisme 2020 » - Montpellier (25/03/10) ; *Sentir et ressentir la ville* - Lisbonne (20/04/11) ; *Les cinq sens de la ville du moyen âge à nos jours* - Tours (19-20/05/11) - ; *Ville désirée, ville durable : un projet à partager*, 31 rencontres nationales des agences d'urbanisme, 19-21 octobre 2010 ; *Sensory Urbanism Workshop* à Singapour (11/11/11) ; Appel à contribution Colloque « S'approprier la ville. Le devenir ensemble. Du patrimoine urbain aux paysages culturels, Montréal, Avril 2012

⁹⁵ Réponse programme ANR « Villes durables », 2008 : Villes durable, villes aimable (ViduVia)

relations. Notre réflexion quant à la prise en considération du potentiel affectif des lieux s'inscrit ainsi dans cette perspective de tendre vers un urbanisme capable de proposer les conditions d'une ville aimable à même de contribuer à l'établissement d'une relation affective positive entre l'individu et les lieux.

⁹⁶ *Urbanités inattendues : événements construits et appropriations de l'espace urbain*, Toulouse 5mars au 28 mai 2011, Exposition pour questionner la valeur d'usage et la valeur symbolique de situation d'appropriation de l'espace urbain non programmée et leur rôle dans le devenir des villes contemporaines ; *La ville à l'état gazeux* – Tours- (15-16-17/09/11) : concept de programmation (conférences, expositions, débats, parcours urbains, etc.) mêlant l'artistique à l'urbain permettant d'interpréter la ville d'aujourd'hui et de demain ; *Préavis de désordre urbain*, Marseille 19-24/09/11 : Festival invite à déroger, déborder, perturber mais aussi interroger, interpelle, et propose des expériences inattendues et déroutantes ; d'autres manières de vivre ensemble ;

⁹⁷ Grésillon, Lucile (2005), *Sentir Paris, bien-être et matérialité des lieux*, 191p. ; Zardini, Mirko (2005), *Sensations urbaines, une approche différente à l'urbanisme* Montréal, Québec: Centre Canadien d'Architecture 349p. ; Jeudy, Henri-Pierre et Berenstein Jacques, Paola (2006), *Corps et décors urbains. Les enjeux culturels de la ville* (Paris: L'Harmattan), 154p. ; Robin, Régine (2009), *Mégapolis : les derniers pas du flâneur* (Saint-Amand-Montrond: Stock) 397 p. Coverley Merlin, (2011), *Psycho-géographie : poétique de l'exploration urbaine*, Ed Moutons Electriques, 196p ; Terrin, Jean-Jacques, (2011), *Le piéton dans la ville : l'espace public partagé*, Parenthèses, 288p.

⁹⁸ Urbanisme, Hors série n°19, Imaginer, dire et faire la ville, Juillet-Août 2003 ; Natures Sciences et Sociétés, Dossier approches urbaines insolites vol.18, n°2, avril-juin 2010 ; Urbanisme, Dossier Petits riens urbains, n°370, janvier-février 2010, p.39-70 ; Urbanisme, Dossier Lire et écrire la ville, n°379, juillet-août 2011

Bibliographie

- Adde, A.** (1998), *Sur la nature du temps*, Paris, PUF, perspectives critiques, 95p.
- Akoun, A. et Ansart, P.** (1999), Affect et affectivité, in Akoun A. et Ansart P. *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Le Robert : Seuil.
- Altman, I.** (1975), *The environment and social behavior : privacy, personal space, territories, crowding*, Ancelin-Schutzenberger, Monterey, Brooks/Cole, 237p.
- Altman, I. et Low, S. M.** (1992), *Place attachment*, New-York, Plenum : Press, 314p.
- Arborio, A.-M. et Fournier, P.** (1999), *L'enquête et ses méthodes : l'observation directe*. Paris, Nathan, collection 128, 128p.
- Aristote**, (2002), *Physique*, Paris, Flammarion, 476p.
- Ascher, F.** (2001), La nouvelle révolution urbaine : de la planification au management stratégique urbain, in Masbouni A., *Fabriquer la ville. Outils et méthodes : les aménageurs proposent*, Paris, La documentation française, p. 21-32.
- Ascher, F.** (2005), *La société hypermoderne : ces événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs* La Tour d'Aigues, Edition de l'Aube, 300p.
- Ascher, F.** (2006), "Le futur au quotidien. De la fin des routines à l'individualisation des espaces temps quotidiens", *Sociologie clinique*, vol.1, p. 273-290
- Aubert, N.** (2006), *L'individu hypermoderne*, Toulouse, Eres, sociologie clinique, 320p.
- Audas, N.** (2007), *Le rapport affectif au lieu. Analyse comparée de méthodes de recueil d'information sur la dimension affective des représentations*, Tours, Centre d'Etudes Supérieures en Aménagement, Université François-Rabelais, mémoire de recherche, 137p.
- Audas, N.** (2010), "La dimension affective du rapport au lieu des individus : techniques d'enquêtes comparées", *Nature, Sciences et Sociétés*, 18, (2), p. 195-201.
- Audas, N. et Martouzet, D.** (2009), "Saisir l'affectif urbain. Proposition originale par la cartographie de réactivation des discours", Colloque international : Penser la ville. Approches comparatives, Khenchela : Algérie, 15p.
- Augé, M.** (1992), *Non-Lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Ed. du Seuil, 149p.
- Augé, M.** (1994), *Pour une anthropologie des mondes contemporains.*, Paris, Flammarion, 195p.
- Augoyard, JF.** (1979), *Pas à pas. Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*, Paris, Ed. du Seuil, 185p.
- Augoyard, JF.** (2007), A comme Ambiances, *Cahiers de la recherche architecturale et urbaine : L'espace anthropologique*, n°20-21, p. 33-37
- Bachelard, G.** (2001), *La dialectique de la durée*, Paris, PUF, 3ème Ed. 150p.
- Bachelard, G.** ([1957] 1984), *La poétique de l'espace*, Paris, Quadrige PUF, 214p.

Bailleul, H. (2009), *Communication et projet urbain. Enjeux et modalités de la communication entre acteurs du projet et habitants*, Thèse de Doctorat en Aménagement de l'espace et urbanisme, Tours, Université François Rabelais, 589p.

Bailly, A. (1974), "Perception des paysages urbains", *L'espace géographique*, vol 3, p. 211-217

Bailly, A. (1977), *La perception de l'espace urbain. Les concepts, les méthodes d'étude, leurs utilisation dans la recherche urbanistique*, Centre de Recherche en Urbanisme, Paris, 264p.

Bailly, A., Baumont, C., Huriot, J-M., et alii (1995), *Représenter la ville*, Paris, Economica, 112p.

Bailly, A. et Scariati, R. (2004), L'humanisme en géographie in Bailly, A. (sous la dir.) *Les concepts de la géographie humaine*, Paris, Armand Colin, p. 213-222.

Barbot, J. (2010), Mener un entretien de face à face, in Paugam, S. *L'enquête sociologique*, Paris, PUF, 115-141.

Barreau, H. (1996), *Le temps*, Paris, PUF, 128p.

Barth, F. (1969), *Ethnic groups and boundaries*, Londres, Georges Allen et Unwin, 153p.

Baudelle, G. et Regnauld, H. (2004), *Echelles et temporalités en géographie*, Paris, Sedes, 174p.

Baudry, P. et Paquot, Th. (2003), *L'urbain et ses imaginaires*, Pessac, Maison des Sciences de l'Homme de l'Aquitaine, 121p.

Beau, S. (2006), "Georges Palante, un précurseur oublié de la sociologie de l'individu." *Espacestems.net*, <http://espacestems.net/document1793.html>, consulté le 19-01-11.

Beaud, S. et Weber, F. (2010), *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 333p.

Beauvais, C. (2008), "Louis Lavelle et Cornélius Castoriadis à propos de la réalité psychique." *Revue des sciences physiques et théologiques*, Tome 92, n°2, p. 313-328.

Becker, HS. (ed.) (2002), *Les ficelles du métier*, Paris, La Découverte, 351p.

Belhedi, A. (2006), "Territoires, appartenance et identification. Quelques réflexions à partir du cas tunisien", *Espace géographique*, Tome 35, (4), p. 310-316, disponible à <http://www.cairn.info/revue-espace-geographique-2006-4-page-310.htm>, consulté le 05-11-10

Benjamin, W. (1989), *Paris, capitale du XIX^e siècle : le livre des passages*, Ed. du Cerf, 974p.

Berdoulay, V. (1974), "Remarques sur la géographie de la perception", *L'espace géographique*, (3), p. 187-188.

Berdoulay, V. et Entrikin N. (1998), "Lieu et sujet perspectives théoriques." *L'espace géographique*, (2), p. 111-121

Berenstein-Jacques, P. (2006), Errances urbaines : l'art de faire l'expérience de la ville in Jeudy HP. et Berenstein-Jacques, P., *Corps et décors urbains. Les enjeux culturels de la ville*, Paris, L'Harmattan, p. 103-116

Bergson, H. (1917), *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, Felix Alcan, 17^{ème} Ed., 184p.

Bernié-Boissard, C. (2004), *Regards d'urbanité. Parcours, recherches et pistes dans la ville*, Paris, L'Harmattan, 345p.

- Berque, A.** (1996), *Etre humains sur la terre*, Mesnil-sur-l'Estrée, Gallimard, 212p.
- Berque, A.** (2000), *Ecoumène Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 271p.
- Berque, A.** (2003), Lieu, in Lévy, J. et Lussault, M., *Dictionnaire de la géographie de l'espace et des sociétés*, Paris, Belin, p.555-556
- Berque, A.** (2005), Lieux substantiels, milieu existentiel : l'espace écouménal. in Berthoz A. et Recht R., *Les espaces de l'Homme*, O. Jacob. Paris, p. 49-65.
- Berque, A.** (2007), Qu'est-ce que l'espace de l'habiter? in Paquot, Th., Lussault, M. et Younès, Ch., *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, p. 53-68
- Blanchet, A. et Gotman A.** (2005), *L'enquête et ses méthodes. L'entretien*, Paris, Armand Colin, 128p.
- Bochet, B.** (2000), *Le rapport affectif à la ville, essai de méthodologie en vue de rechercher les déterminants du rapport affectif à la ville*, Tours, Centre d'Etudes Supérieures en Aménagement, Université François Rabelais, Mémoire de DEA, 100p.
- Bochet, B.** (2007), *La ville comme lieu d'investissement affectif*, in Actes du Colloque : La ville mal aimée, ville à aimer, Cerisy-la-salle, du 5 au 12 juin 2007
- Bochet, B.** (2008), "Les affects au coeur des préoccupations urbaines et urbanistiques : la réintroduction du sensible pour penser et concevoir la qualité de vie en ville." *Geographica Helvetica*, 63, 4,p. 253-261, accessible à <http://dx.doi.org/10.5169/seals-98948>, consulté le 01-12-10
- Bochet, B. et Racine JB.** (2002). "Connaître et penser la ville : des formes aux affects et aux émotions : explorer ce qu'il nous reste à trouver. Manifeste pour une géographie sensible autant que rigoureuse", *Géocarrefour*, n°4, p. 117-132.
- Bollnow, OF.** (1963), *L'homme et l'espace*, Stuttgart, Kohlhammer Verlag, 310p.
- Boltanski, L. et Thévenot L.** (1991), *De la justification. Les économies de la grandeur*. Paris, Gallimard, 483p.
- Bonnemaison, J.** (1981), "Voyage autour du territoire." *L'espace géographique*, (4), p. 249-262.
- Bonnin, P.** (2008), Le temps d'habiter, in Berque A., de Biase A. et Bonnin P., *L'habiter dans sa poétique première*, Paris, Ed. Donner lieu, p. 12-28.
- Bordreuil, JS.** (2000), Micro-sociabilité et mobilités dans la ville in Bonnet, M. et Desjeux, D., *Les territoires de la mobilité*, Paris, PUF, p. 109-125
- Bouchard, P.** (2006), "Théorie de l'action et parcours de vie", *Nouvelles perspectives en sciences sociales : revue internationale de systémique complexe et d'études relationnelles*, 1, p. 67-114
- Boudon, R.** (1986), Individualisme et holisme dans les sciences sociales, in Birnbaum P. et Leca J. *Sur l'individualisme. Théories et méthodes*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, p. 45-59.
- Boudon, R.** (2002), "Théorie du choix rationnel ou individualisme méthodologique?" *Sociologie et sociétés*, 34, (1), p. 9-34.
- Boudon, R.** (2003), *Raison, bonnes raisons*. Paris, PUF, 183p.

- Boudon, R. et Bourricaud F.** (2004a), Action, in Boudon, R. et Bourricaud F., *Dictionnaire de sociologie critique*, Paris, PUF, p. 1-8.
- Boudon, R. et Bourricaud F.** (2004b), Individualisme méthodologique, in Boudon, R. et Bourricaud F., *Dictionnaire de la sociologie*, Paris, PUF, 7è Ed., p. 305-309
- Boutinet, JP.** (1990), *Anthropologie du projet*, Paris, PUF, 350p.
- Bowlby, J.** (1979), *The making and breaking of affectional bonds*, London, Tavistock Publication, 184p.
- Brevet, N.** (2008), *Mobilités et processus d'ancrage en ville nouvelle : Marne-la-Vallée, un bassin de vie?* Thèse en Urbanisme, Aménagement et Politiques Urbaines, Institut d'Urbanisme de Paris, Paris, 546p.
- Brunet, R.** (1974), "Perception et comportement", *L'espace géographique*, (3), p. 189-204.
- Brunet, R., Ferras, R. et Hervé, Th.** (2009a), Imaginaire, in Brunet, R. (ed.), *Les mots de la géographie*, Paris, Reclus- La Documentation française, 3è Ed.
- Brunet, R.** (2009b), Lieuité, in Brunet, R. (ed.), *Les mots de la géographie*, Paris, Reclus-La Documentation française, 3è Ed
- Buttimer, A.** (1980), Home, reach and the sense of place. *The human experience of space and place*, Buttimer A. et Seamon D., Londres, Croom Helm, p. 166-187
- Cailly, L.** (2009), Des territorialités aux spatialités : pourquoi changer de concept? in Vanier, M. *Territoire, territorialité, territorialisation. Controverses et perspectives*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 151-156.
- Calame, C.** (2008), Entre personne et sujet, l'individu et ses identités, in Calame, C., *Identités de l'individu contemporain*, Paris, Les éditions Textuel, p. 15-32.
- Castoriadis, C.** (1975), L'institution sociale historique : l'individu et la chose, in Castoriadis, C. *L'intuition imaginaire de la société*, Paris, Ed. Seuil, p. 371-475.
- Ceriani, G. et al.** (2008), "Conditions géographiques de l'individu contemporain", *Espace temps.net*, disponible à <http://www.espacetemps.net/document4573.html>, consulté le 09-02-11
- Chalas, Y.** (2000), *L'invention de la ville*, Paris, Anthropos, Diffusion Economica, 239p.
- Chalas, Y.** (2002), Mouvement, incertitude et inachèvement des territoires urbains contemporains, in Debarbieux, B. et Vanier, M. *Ces territorialités qui se dessinent*, La Tour d'Aigues, Ed. de l'Aube, Datar, p. 53-74.
- Chalas, Y.** (2009), De la trajectoire épistémologique récente du concept de territoire, in Vanier_M., *Territoires, territorialité, territorialisation. Controverses et perspectives*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p.177-180.
- Charbonneau, JP.** (2001), "Pour un urbanisme patient et aimable", *Urbanisme : Dossier temps et territoires*, n°320
- Chauvin, S. et Jounin N.** (2010), L'observation directe in Paugam, S., *L'enquête sociologique*, Paris, PUF, p. 143-165.
- Chawla, L.** (1992), Childhood place attachment, in Altman I. et Low S., *Place attachment*, New-York, Plenum Press, p. 63-86

- Chenet, F.** (2000), *Le temps, temps cosmique, temps vécu*, Paris, Armand-Colin, 240p.
- Chesneaux, J.** (2001), Mémoire urbaine et projet urbain, in Paquot_Th., *Le quotidien urbain : essais sur les temps des villes*, Paris, Ed. La Découverte/Institut des villes, p. 107-127.
- Choay, F.** (1988), *L'allégorie du patrimoine*, Paris, PUF, 272p.
- Choay, F.** (2009), Place, in Merlin, P. et Choay, F., *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*, Paris, Quadrigue Manuel, p. 637-639.
- Claval, P.** (1974), "Géographie et perception de l'espace", *L'espace géographique*, 3, p. 179-187
- Collectif-Trame,** (2007), Ville et Tramway in Tsiomis, Y. *Echelles et temporalités dans les projets urbains*, Paris, Puca, p. 41-49
- Colliot-Thélène, C.** (2006), *La sociologie de Max Weber*, Paris, La Découverte, 122p.
- Corcuff, P.** (2005), Figures de l'individualités de Marx aux sociologies contemporaines, *Espacestems.net*, disponible à <http://espacestems.net/document1390.html>, consulté le 20-01-11
- Damon, J.** (2005), La pensée de...Georg Simmel (1858-1918), *Informations sociales*, (3), 123, p.111
- Dardel, E.** (1952), *L'homme et la terre* Paris, Ed du CTHS., 199p.
- Darin, M., et al. (ed).** (1991), *Transformations de places à Nantes depuis deux siècles*, Nantes (Ecole d'Architecture), Plan Urbain.Commissariat du plan, 270p.
- Davidson, D.** (1991), *Paradoxes de l'irrationalité*, Combas, Ed. de l'éclat, 79p.
- de Biase, A.** (2006), Ruses urbaines comme savoir, in Jeudy, HP et Berenstein-Jacques, P. , *Corps et décors urbains. Les enjeux culturels des villes*, Paris, L'Harmattan, p. 91-100.
- de Biase, A. et Coralli M.** (2009), *Espaces en commun Nouvelles formes de penser et d'habiter la ville*, L'Harmattan, 221p.
- de Certeau, M.** ([1980] 1990), *L'invention du quotidien, les arts de faire*, Tome 1, Paris, 349p.
- de Gravelaine, F.** (2009), A Nantes, la mutation d'une île, *Place Publique : Les chroniques de l'île*, 1
- de singly, F.** (2008), *L'enquête et ses méthodes : le questionnaire*, Paris, Armand Colin, 128p.
- De Waele, M. et al.** (1986), *La gestion de soi dans les organisations, la recherche d'un équilibre*, Paris, Les Eds de l'organisation, 207p.
- Debarbieux, B.** (2001), L'espace public ou l'heuristique heureuse, in Ghorra-Gobin, C., *Réinventer le sens de la ville : les espaces publics à l'heure globale*, Paris, L'Harmattan, p. 17-21.
- Debarbieux, B.** (2006), "Prendre position : réflexions sur les ressources et les limites de la notion d'identité en géographie", *L'espace géographique*, Tome 35, 4, p. 340-354.
- Debarbieux, B.** (2009), Territoire-Territorialité-Territorialisation : aujourd'hui encore, et bien moins que demain in Vanier, M. *Territoires, territorialité, territorialisation. Controverses et perspectives*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 19-30.

- Debenedetti, A.** (2005), "Le concept d'attachement au lieu : état de l'art et perspectives de recherche dans le cadre des lieux de loisirs", *Revue Management et avenir*, (3), p. 151-160.
- Delarozière, F. (ed.)** (2007), *Carnet de croquis, les machines de l'île de Nantes*, Edition La machine,
- Deonna, J. and F. Teroni** (2008), *Qu'est-ce qu'une émotion?* Paris, J. Vrin, 128p.
- Depaule, J.-C.** (1999), La pratique de l'espace urbain, in Panerai Ph., JC, Depaule et Demorgon *Analyse urbaine*, Marseille, Parenthèses, p. 159-185
- Derrida, J.** (1991), *Donner le temps. La fausse monnaie*, Paris, Galilée, 221p.
- Devel, L.** (2006), Vitaines et miroirs urbains: communication visuelle et expérience de la réflexivité, in. Jeudy, HP. et Berenstein-Jacques P., *Corps et décors urbains. Les enjeux culturels des villes*, Paris, L'Harmattan, p.129-139
- Devisme, L.** (2007), Centralité et visibilité dans le projet urbain de l'île de Nantes, in Tsiomis, Y. *Echelles et temporalités des projets urbains*, Paris, Puca, p.123-143.
- Devisme, L. (ed.)** (2009), *Nantes, petite et grande fabrique urbaine*, Marseilles, Parenthèses, 267p.
- Di Méo, G.** (1991), *L'homme, la société, l'espace*, Paris, Anthropos, 319p.
- Di Méo, G.** (1996), *Les territoires du quotidien*, L'harmattan, 207p.
- Di Méo, G.** (1998), *Géographie sociale et territoires*, Paris, Nathan Université, 320p.
- Di Méo, G.** (2000), Que voulons-nous dire quand nous parlons d'espace? in Levy, J. et Lussault, M., *Logiques de l'espace, esprit des lieux*, Paris, Belin, p. 37-49
- Di Méo, G.** (2002), "L'identité, une médiation essentielle du rapport espace/société", *Géocarrefour* 77, (2), p. 175-184.
- Di Méo, G.** (2003a), Intentionnalité, in Lévy, J. et Lussault, M., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p. 516-517
- Di Méo, G.** (2003b), Perception, in Lévy, J. et Lussault, M., *Dictionnaire de la géographie, de l'espace et des sociétés*, Paris Belin, p.701.
- Di Méo, G.** (2003c), Phénoménologie in Lévy J. et Lussault, M., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p. 712.
- Di Méo, G.** (2004), "Composantes spatiales, formes et processus géographiques des identités." *L'espace géographique*, juillet-octobre, (638-639), p. 339-362
- Dortier, J.-F.** (2006), Du je triomphant au moi éclaté., in Molénat, X., *L'individu contemporain. Regards sociologiques*, Auxerre, Sciences Humaines Ed., p. 5-11
- Dubet, F.** (2005), "Pour une conception dialogique de l'individu. L'individu comme machine à poser et à résoudre des problèmes sociologiques", *Espacestems.net*, disponible à <http://espacestems.net/document1438.html>, consulté le 23-03-11
- Dubet, F.** (2007), Préface à la nouvelle édition "Quadrige" in Durkheim. E., *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF, p.1-20
- Dubuisson, S. et al.** (1999), Passages et arrêts en gare : border son temps, flotter, se réengager, in Joseph, I., *Villes en gares*, La Tour d'Aigue, Ed de l'Aube, p. 212-241

- Dumont, M.** (2007), "L'espace en expériences", *Espace temps.net*, disponible à <http://espacetemps.net/document3563.html>, consulté le 3-04-11
- Dupuy, JP.** (1992a), Individualisme et autotranscendance, in Dupuy, JP., *Introduction aux sciences sociales. Logiques des phénomènes collectifs*, Paris, Ellipses, p. 217-223
- Dupuy, JP.** (1992b), Introduction, in. Dupuy, JP., *Introduction aux sciences sociales. Logiques des phénomènes collectifs*, Paris, Ellipses, p. 7-24
- Durkheim, E.** (2007), *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF, 13^e Ed., 149p.
- Elias, N.** ([1939] 1991), *La société des individus*, Librairie Arthème Fayard, 301p.
- Elster, J.** (1986a), *Le laboureur et ses enfants. Deux essais sur les limites de la rationalité*, Paris, Ed. de Minuit, 199p.
- Elster, J.** (1986b), Marxisme et individualisme méthodologique, in Birnbaum, P. et Leca, J., *Sur l'individualisme. Théories et méthodes*, Paris Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, p. 60-76
- Elster, J.** (2003), *Proverbes, maximes, émotions*, Paris PUF, 182p.
- Favory, M.** (1992), *La territorialité sociale dans l'espace urbain de l'agglomération bordelaise : éléments pour une recherche géographique sur les perceptions de l'environnement et le sens des lieux dans la ville*, Thèse de Doctorat en géographie, Bordeaux, Université Michel de Montaigne Bordeaux 3, 477p.
- Feildel, B.** (2004), *Le rapport affectif à la ville : construction cognitive du rapport affectif entre l'individu et la ville*, Tours, Centre d'Etudes Supérieures en Aménagement, Université François Rabelais, mémoire de DEA, 112 p.
- Feildel, B.** (2007), *Le rapport affectif à l'espace dans le projet d'Aménagement-Urbanisme : représentations, coordinations et actions en contexte affectif*, XLIII^{ème} Colloque de l'ASRDLF : les dynamiques territoriales, débats et enjeux entre les différentes approches disciplinaires, Grenoble : Université Joseph Fourier et Chambéry : Université Pierre Mendès France, 15p.
- Feildel, B.** (2010), *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, Thèse de Doctorat en Aménagement de l'espace et urbanisme, Tours, Université François Rabelais, 647p.
- Fenneteau, H.** (2007), *Enquête : entretiens et questionnaires*, Paris, Dunod, 128p.
- Firdion, JM.** (2010), Construire un échantillon, in Paugam, S. *L'enquête sociologique*, Paris, PUF, p.71-92.
- Fischer, GN.** (1981), *La psychosociologie de l'espace*, Paris, PUF, 127p.
- Fleury, A.** (2010), "Espace public", *Hypergéô*, disponible à <http://www.hypergeo.eu/spip.php?article482>, consulté le 9-11-10
- Fleury, L.** (2001), *Max Weber*, Paris, PUF, Que sais-je?, 127p.
- Fliedner, D.** (1981), "Physical space and process theory. An attempt to provide a theoretical foundation from an historical geographic point of view" *Arbeiten aus dem geographischen Institut der Universität des Saalelandes*, (31), p. 1-211.
- Florida, R.** (2002), *The creative class. And how it's transforming work, leisure, community and every day life*, New-York, Basic Books, 224p.

Fort-Jacques, T. (2007), Habiter c'est mettre l'espace en commun, in Paquot, Th., Lussault M. et Younès Ch., *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, p. 251-266

Foucault, M. (1966), *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 400p.

Foucault, M. (1984), "Des espaces autres. Hétérotopies", *Architecture, Mouvements, Continuité*, (5), p. 46-49

Frankfurt, HG. (2006), *Les raisons de l'amour*, Princeton University Press, Circé, 117p.

Frémont, A. ([1976] 1999), *La région, espace vécu*, Paris, Flammarion, 288p.

Frémont, A. (2005), Géographie et espace vécu. in Berthoz, A. et Recht, R, *Les espaces de l'Homme*, O. Jacob, p.93-107

Galerie, V. (1994), *L'attractivité du passage couvert : un espace architectural à redécouvrir*, mémoire, 41p.

Gaudin, H. (2000), Rencontre avec Henri Gaudin : l'en commun et le lieu, in Younès, Ch. et Paquot, Th., *Ethique, architecture, urbain*, Paris, La Découverte, p87-104

Gérardot, M. (2007), "Penser en rythmes", *Espacestems.net*, disponible à <http://espacestems.net/document3803.html>, consulté le 22-01-11

Gerson, K. et al. (1977), Place attachment, in Fischer et al., *Networks and places*, New-York Free Press, p. 139-160

Gervais-Lambony, P. (2004), "De l'usage de la notion d'identité en géographie", *L'espace géographique*, juillet-octobre, (638-639), p. 469-488.

Ghiglione, R. et Matalon B. (1991), *Les enquêtes sociologiques. Théories et pratiques*, Paris, Armand-Colin, 301p.

Ghorra-Gobin, C. (2001), Réinvestir la dimension symbolique des espaces publics, in Ghorra-Gobin, C., *Réinventer le sens de la ville : les espaces publics à l'heure globale*, Paris L'Harmattan, p.5-15

Gibson, JJ. ([1979] 1986), *The ecological approach to visual perception*, Boston, Houghton Mifflin, 332p.

Giuliani, M. V. (1991), "Toward an analysis of mental representations of attachment to the home", *The journal of architectural and planing research*, 8, (2), p. 136-146

Goffman, E. (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne. Les relations en public*, Paris, Les Eds. de Minuit, 372p.

Gracq, J. (1985), *La forme d'une ville*, Paris, 216p.

Gravari-Barbas, M. (2000), La ville festive. Espaces, expressions, acteurs, Université d'Angers, Ouvrage de synthèse en vue de l'habilitation à diriger des recherches, 322p. disponible à <http://www.divshare.com/download/643360-f4c>, consulté le 24-09-11

Gravari-Barbas, M. (2004), Introduction, in Gravari-Barbas, M., *Habiter le patrimoine*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 21-26

- Grésillon, B.** (2010), "Les capitales européennes de la culture : des villes créatives?" *Urbanisme* (n°373): 58-62.
- Grésillon, L.** (2010), *Sentir Paris, bien-être et matérialité des lieux*, Gap, Quae, 192p.
- Grosjean, M. et Thibaud JP.** (2008), *L'espace urbain en méthodes*, Marseille Parenthèses, 214p.
- Guérin-Pace, F.** (1999), Conclusion : un écho des discussions, in Lepetit Bernard, B. et Pumain D., *Temporalités urbaines*, Paris Anthropos, p. 273-280
- Guérin-Pace, F.** (2006), "Sentiment d'appartenance et territoires identitaires", *L'espace géographique*, (4), p. 298-308
- Guérin-Pace, F.** (2007), Le quartier entre appartenance et attachement : une échelle identitaire? in Authier, JY., Bacqué, MH., et Guérin-Pace, F., *Le quartier, enjeux scientifiques, action politique et pratiques sociales*, Paris, La Découverte coll "recherches", p. 151-162
- Guérin-Pace, F. et Filippova E.** (2008), *Ces lieux qui nous habitent : identités des territoires, territoires des identités*, Paris, Ed de l'Aube, 275p.
- Guérin-Pace, F. et Guermont Y.** (2006), "Identité et rapport au territoire", *L'espace géographique*, (4), p. 289-290
- Guez, A.** (2007), 'T comme Temps, *Les cahiers de la recherche architecturale et urbaine : L'espace anthropologique*, n°20-21, p. 148-151
- Guillaume, J.** (2008), "De la construction navale à la construction urbaine. Quelques réflexions pour mettre en perspective la conversion de la prairie au Duc à Nantes", *Les cahiers nantais*, 2, p. 63-73.
- Gumuchian, H. et al.** (2003), *Les acteurs, ces oubliés du territoire*, Paris Anthropos, 186p.
- Gustafson, P.** (2001), "Meanings of place : everyday experience and theoretical conceptualizations", *Journal of environmental psychology*, 21, p. 5-16
- Gwiazdzinski, L.** (2003), *La ville 24 heures sur 24*, La Tour d'Aigue, Ed. de l'Aube, Datar, 253p.
- Gwiazdzinski, L.** (2006), Chemins de traverse : la ville dans tous ses sens, in Le. Floc'h, M. (Dir.), *Un élu, un artiste. 17 rencontres itinérantes pour une approche sensible de la ville..* Barcelone, Ed. de L'entretemps, p. 235-244.
- Gwiazdzinski, L.** (2009), "Chronotopies- l'événementiel et l'éphémère dans la ville de 24 heures." *Bulletin de l'Association des Géographes Français*, (3), p. 345-357
- Haesler, A.** (2005), "Penser l'individu ? Sur un nécessaire changement de paradigme 1." *Espacestems.net*, disponible à <http://espacestems.net/document1726.html>, consulté le 22-01-11
- Haesler, A.** (2006), "Penser l'individu? Sur un nécessaire changement de paradigme, Relations et institutions.2 ", *Espacestems.net*, <http://espacestems.net/document2042.html> , consulté le 22-01-11
- Hall, E. T.** (1971), *La dimension cachée*, Paris, Ed du seuil, 254p.
- Hall, E. T.** (1984), *La danse de la vie, temps culturel, temps vécu*, Paris, Ed. du Seuil, 282p.

- Heidegger, M.** (1958a), *Bâtir, Habiter, Penser*, in Heidegger, M., *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, p. 170-193
- Heidegger, M.** (1958b), *L'homme habite en poète...* in Heidegger, M. *Essai et conférences*, Paris, Gallimard, p. 224-245
- Heidegger, M.** (1971), *Qu'est-ce qu'une chose?*, Paris, Gallimard, 254p.
- Heidegger, M.** (1986), *Etre et temps*, Paris, Gallimard, 589p.
- Heidegger, M.** (2006), *Mise au jour du temps lui-même*, in Heidegger, M., *Prolégomènes à l'histoire du concept de temps*, Paris, Gallimard, p. 439-462
- Hellequin, AP. et al.** (2007), *Centralité, continuité, citadinité. Effets et réception du projet Neptune à Dunkerque*, in Tsiomis, Y., *Echelles et temporalités des projets urbains*, Paris, Puca, p. 143-157
- Hernandez, B. et Hidalgo C.** (2001), "Place attachment : conceptual and empirical questions", *Journal of environmental psychology*, (2), p. 273-281.
- Hernandez, B. et al.** (2007), "Place attachment and place identity in natives and non natives", *Journal of environmental psychology*, 4, (27), p.310-319
- Herouard, F.** (2007), *Habiter et espace vécu : une approche transversale pour une géographie de l'habiter*, in Paquot Th, Lussault, M., et Younès, Ch., *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, p. 159-170
- Hoyaux, A.-F.** (2000), *Habiter la ville et la montagne: essai de géographie phénoménologique sur les relations des habitants au lieu, à l'espace et au territoire*, Thèse de Doctorat en géographie, Grenoble, Université Joseph Fourier, 695p.
- Hoyaux, A.-F.** (2002), "Entre construction territoriale et constitution ontologique de l'habitant: introduction épistémologique aux apports de la phénoménologie au concept d'habiter", *Cybergeo*, 216, disponible à <http://cybergeo.revues.org/3401>, consulté le 10-12-10
- Hoyaux, A.-F.** (2003), "Les constructions des mondes de l'habitant. Eclairage pragmatique et herméneutique", *Cybergeo*, 203, 19p., disponible à <http://cybergeo.revues.org/3401>, consulté le 10-12-10
- Hoyaux, A.-F.** (2006), "Pragmatique phénoménologique des constructions territoriales et idéologiques dans les discours d'habitants", *L'espace géographique*, (3), p. 271-285
- Humain-Lamoure, AL. al.** (2008), "Les quartiers des Parisiens", accessible sur http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/25/80/19/PDF/Les_quartiers_des_Parisien_vf.pdf consulté le 7-12-10
- Hummon, D. M.** (1992), *Community attachment : local sentiment of sense of place*, in Altman, I. et Setha L., *Place attachment*, New-York, Plenum, p.253-278
- Husserl, E.** (1950), *Idées directrices pour une phénoménologie*, Paris, Gallimard, 567p.
- Husserl, E.** (1964), *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, Paris, PUF, 205p.
- Illouz, E.** (2010), *Raison et émotion dans la formation de l'individu moderne*, in Corcuff, P., Le Bart, Ch. et de Singly, F., *L'individu aujourd'hui*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 109-116.

- Ittelson, W.-H.** (1978), "Environmental perception and urban experiences", *Environment and Behavior*, 10, 193-214
- Jarrigeon, A.** (2007), *Corps à corps urbains. Vers une anthropologie poétique de l'anonymat parisien*, Paris 4 La Sorbonne, Thèse de Doctorat en Sciences de l'information et de la communication, 493p.
- Javeau, C.** (1998), *Prendre le futile au sérieux : microsociologie des rituels de la vie courante*, Paris, Cerf, 121p.
- Jodelet, D.** (1989), *Les représentations sociales*, Paris, PUF, 447p.
- Jolé, M.** (2003), "Marseille. En marchant, en regardant. L'histoire d'un apprentissage collectif." *Urbanisme*, nov-déc 2003, n°333, p. 89-91.
- Joseph, I.** (1984), *Le passant considérable: essai sur la dispersion de l'espace public*, Paris, Librairie des Méridiens, 146p.
- Joseph, I.** (1998a), *Erving Goffman et la microsociologie*, Paris, PUF, 126p.
- Joseph, I.** (1998b), *La ville sans qualités*, La Tour d'Aigues, Ed. de l'Aube, 209p.
- Joseph, I.** (2000), Décrire l'espace des interactions, in Lévy, J. et Lussault, M., *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Paris, Belin, p.49-55
- Journet, N.** (2006), L'insaisissable individu. A propos de Grammaire de l'individu, Martuccelli, D. Gallimard, 2002, in Molénat, X., *L'individu contemporain. Regards sociologiques*, Auxerre, Sciences Humaines Editions, p.45-49
- Kant, E.** (1997a), Deuxième section de l'Esthétique transcendantale : Du temps, in Kant, E., *Critique de la raison pure*, Paris, Aubier, p. 126-141.
- Kant, E.** (1997b), Première section de l'Esthétique transcendantale : De l'espace, in Kant, E., *Critique de la raison pure*, Paris, Aubier, p.118-125
- Kayser, B.** (2008), "La santé en marchant?" *Urbanisme*, 359, p. 55-56
- Kelly, MR.** (2009), "Quand l'esprit "dit" le temps, la conscience du temps chez Aristote, Augustin, et Husserl", *Methodos*, 9, 15p, disponible à <http://methodos.revues.org/2243>, consulté le 14-12-10
- Korosec-Serfaty, P.** (1977), "Actes de la 3^e Conférence Internationale de psychologie de l'espace construit", *Neuf*, 67, p. 83-88
- Kyle, GA. et al.** (2005), "Testing the multidimensionality of place attachment in recreational settings", *Environment and Behavior*, 37, p. 153-177
- Laflamme, S.** (1995), *Communication et émotion. Essai de micrologie relationnelle*, Paris, 192p.
- Laflamme, S. et Bagaoui R.** (2000), "Don, raison et émotion", *Revue de l'Institut sociologique*, p.1-4
- Lahire, B.** (1998), *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 392p.
- Lahire, B.** (2006), L'homme pluriel. La sociologie à l'épreuve de l'individu, in Molénat, X., *L'individu contemporain. Regards sociologiques*, Auxerre, Sciences Humaines Editions, p. 59-66

- Lajarge, R.** (2009), Pas de territorialisation sans action (et vice versa), in Vanier, M., *Territoires, territorialité, territorialisation. Controverses et perspectives*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 193-204
- Lalli, M.** (1992), "Urban-related identity as a product of environmental self régulation", *Journal of environmental psychology*, 12, p.285-303
- Latour, B.** (2001), *Pasteur : guerre et paix des microbes*, Paris, La Découverte, 281p.
- Laurent, A.** (1994), *L'individualisme méthodologique*, Paris, PUF, 127p.
- Lavadinho, S.** (2008), "Chemins de traverse et lignes de désir", *Urbanisme*, Mars-avril, 359
- Lavadinho, S. et Winkin Y.** (2008), "Du marcheur urbain", *Urbanisme*, 359, p. 44-49
- Lavelle, L.** (1955), La découverte du moi in Lavelle, L., *De l'intimité spirituelle*, Paris, Aubier, p.65-95
- Le Bart, C.** (2008), De l'individu à l'individualisation in Le Bart, Ch., *L'individualisation*. Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, p. 9-26.
- Le Berre, M.** (1992), Territoires, in Bailly, A., Ferras, R. et Pumain, D., *Encyclopédie de géographie*, Paris, Economica.
- Le Breton, D.** (1990), Une esthésie de la vie quotidienne, in Le Breton, D., *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF, p.93-123
- Le Breton, D.** (2000), Marche urbaine in Le Breton, D., *Eloge de la marche*, Paris, Ed. Métailié: 121-146
- Le Corbusier** (1957), *La charte d'Athènes*, Paris, Edition de Minuit, 189p.
- Le Floc'h, M.** (2006), Penser la ville par l'art vivant ou ce qu'apporte une pensée artistique spécialiste du vivant dans le domaine de la production urbaine, in Le Floc'h, M., *Un élu, un artiste. 17 rencontres itinérantes pour une approche sensible de la ville*, Barcelone, Edition de l'Entretemps, p.217-219.
- Ledrut, R.** (1973), *Les images de la ville*, Paris, Anthropos, 388p.
- Lefebvre, H.** (1968), *Le droit à la ville*, Paris, Edition Anthropos, 164p.
- Lefebvre, H.** (1970), *La révolution urbaine*, Paris Gallimard. coll. Idées, 248p.
- Lefebvre, H.** (1977), *Critique de la vie quotidienne, Introduction*, Paris, L'Arche, 267p.
- Lefebvre, H.** (1980), *Critique de la vie quotidienne. Fondements d'une sociologie de la quotidienneté*. Paris, L'Arche, 357p.
- Lefebvre, H.** (1992), *Eléments de rythmanalyse : introduction à la connaissance des rythmes*, Paris, Ed Syllepse, 116p.
- Lefebvre, H.** ([1965] 2001), Préface, in Raymond, H. et al., *L'habitat pavillonnaire*, Paris, L'Harmattan, p. 7-23.
- Lefebvre, H.** ([1974] 2000), *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, 4è Ed., 485p.

- Legendre, A. et Depeau S.** (2003), La cartographie comportementale : une approche spatiale du comportement, in Moser G. et Weiss, K., *Espaces de vie, aspects de la relation homme-environnement*, Paris, Armand Colin, p. 267-299
- Lemoine, S.** (2006), Vers des formes d'intervention de l'artiste dans la mise en place de projets urbains, in Le Floch, M. (Dir.), *Un élu, un artiste. 17 rencontres itinérantes pour une approche sensible de la ville*, Barcelone, Ed. L'entretemps, p. 221-224.
- Lenoble, B.** (2008), "Catherine Nesci, le flâneur et les flâneuses. Les femmes à l'époque de la ville romantique", *Revue d'Histoire du XIX^e siècle*, 37, p.185-242, disponible à <http://rh19.revues.org/index3543.html>, consulté le 28-11-10
- Lepetit, B. et Pumain D.** (1999), *Temporalités urbaines*, Paris, Ed Economica, 316p.
- Lévy, A.** (2005), "Formes urbaines et significations : revisiter la morphologie urbaine", *Espaces et sociétés*, 2, 122, p. 25-48, disponible à <http://www.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2005-4-page-25.htm>, consulté le 22-05-11
- Lévy, J.** (1994), *L'espace légitime : sur la dimension géographique de la fonction politique*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 442p.
- Lévy, J.** (2003a), Cognitif/affectif in Lévy, J. et Lussault, M., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p. 169-170
- Lévy, J.** (2003b), Identité, in Lévy, J. et Lussault, M., in *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p. 479-480
- Lévy, J.** (2003c), Lieu, in Lévy, J. et Lussault, M., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris, Belin, p. 560-563
- Lévy, J. et Lussault M.** (2003a), Espace, in Lévy, J. et Lussault, M., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p.325-333
- Lévy, J. et Lussault M.** (2003b), Habiter, in Lévy, J. et Lussault, M., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p.440-442.
- Lévy, J. et Lussault M.** (2003c), Identité spatiale, in Lévy, J. and Lussault, M., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p. 480-481.
- Lévy, J. et Thibault S. (coord.)** (2004), *Echelles de l'habiter*, Paris, PUCA, 338p.
- Lipiansky, M.** (1992), *Identité et communication*. Paris, PUF, 262p.
- Livet, P.** (2002, *Emotion et rationalité morale*, Paris, PUF, 291p.
- Luminet, O.** (2002), *Psychologie des émotions : confrontation et évitement*, Bruxelles, De Boeck Université, 254p.
- Lussault, M.** (2000), Actions! In Lévy, J. et Lussault, M., *Logiques de l'espace, esprit des lieux*, Tours, Belin, 11-36
- Lussault, M.** (2001a), Au delà de l'espace public. Propositions pour l'analyse générale des espaces d'actes, in Ghorra-Gobin, C., *Réinventer le sens de la ville : Les espaces publics à l'heure globale*. C., Paris, L'Harmattan, p. 33-46.
- Lussault, M.** (2001b), Temps et récit des politiques urbaines, in Paquot, Th., *Le quotidien urbain, essai sur les temps des villes*, Ed. La Découverte/Institut des villes, p.145-166

- Lussault, M.** (2003a), Actant, in Lévy, J. et Lussault, M., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p.38-39
- Lussault, M.** (2003b), Espace public in Lévy, J. et Lussault, M., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p. 333-336
- Lussault, M.** (2003c), Individu, in Lévy, J. et Lussault, M., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p.494-498
- Lussault, M.** (2003d), Lieu in Lévy, J. et Lussault, M., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p. 561-562
- Lussault, M.** (2003e), Psychologie (Géographie et), in Lévy, J. et Lussault, M., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p. 753-755
- Lussault, M.** (2003f), Spatialité, in Lévy, J. et Lussault, M., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p. 866-867
- Lussault, M.** (2003g), Temps (Espace et), in Lévy, J. et Lussault, M., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p.900-904
- Lussault, M.** (2003h), Urbanité, in Lévy, J. et Lussault, M., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p. 966-967
- Lussault, M.** (2007a), Habiter du lieu au monde, Réflexions géographiques sur l'habitat humain, in Paquot, Th., Lussault, M., et Younès, Ch., *Habiter le propre de l'humain : villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, p. 35-52.
- Lussault, M.** (2007b), *L'homme spatial: la construction sociale de l'espace humain*, Paris, Ed. du Seuil, 363p.
- Lynch, K.** ([1960] 1998), *L'image de la cité*, Paris, Dunod, 221p.
- Martin, J.-Y.** (2006), "Une géographie critique de l'espace du quotidien", *Articulo-revue de sciences humaines*, accessible en ligne à <http://articulo.revues.org/897>, consulté le 22-09-10
- Martouzet, D.** (1999), "Espace urbain et urbanisme dans l'oeuvre de Raphaël Confiant", *L'espace géographique*, 28,(4), p. 345-354.
- Martouzet, D.** (2002), "Le rapport affectif à la ville, conséquences urbaines et spatiales. Le cas de Fort-de-France", *Annales de Géographie*, 623, p. 73-85
- Martouzet, D.** (2007a), L'urbaniste est-il en mesure de créer les conditions spatiales de l'urbanité? in Jeffrey, D. et Boudreault, PW., *Identités en errances : multi-identité, territoire impermanent et être social*, (Québec), Les presses de l'université de Laval, p. 93-113
- Martouzet, D.** (2007b), *Le rapport affectif à la ville : analyse temporelle ou les quatre "chances" pour la ville de se faire aimer ou détester.*, Actes du Colloque : La Ville mal aimée, ville à aimer, Cerisy-la-salle, du 5 au 13 juin 2007, 13p.
- Martouzet, D.** (2007c), "Le rapport affectif à la ville : positionnement théorique et épistémologique", *Praxis*, disponible à <http://www.revuepraxis.fr/document.php?id=117>, consulté le 23-04-08
- Martouzet, D.** (2007d), Le rapport affectif à la ville : premiers résultats, in Paquot, Th., Lussault, M., et Younès, Ch., *Habiter, le propre de l'humain : villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, p. 171-191

- Martouzet, D.** (2008), *Figures de l'affectif urbain*, Actes du Colloque : *Interdisciplinarité et gestion environnementale : Partage d'expériences autour de la psychologie environnementale*, Nîmes, 6-7 juin
- Martouzet, D.** (2010), Amour/Désamour de la ville : esquisse d'une méthodologie générale pour l'examen du rapport affectif, in Salomon Cavin, J. et Marchand, B., *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, p. 303-322.
- Martouzet, D.** (2012 [à paraître]-a), Figures, in Martouzet, D. (Dir.), *Ville aimable*
- Martouzet, D.** (2012 [à paraître]-b), *Ville aimable*
- Martouzet, D. et al.** (2010), "La carte : fonctionnalité transitionnelle et dépassement du récit de vie", *Nature, Sciences et Sociétés*, 18, 2, p. 158-170
- Martuccelli, D.** (2005), "Les trois voies sociologiques de l'individu", *Espacestems.net*, disponible à <http://espacestems.net/document1414.html>, consulté le 21-01-11
- Martuccelli, D.** (2009), "Qu'est-ce qu'une sociologie de l'individu moderne? Pour quoi, pour qui, comment?", *Sociologies et sociétés XLI : sociologies et société des individus*, 1, p. 15-33
- Martuccelli, D. et de Singly, F.** (2009), *Les sociologies de l'individu*, Paris, Armand Colin, 127p.
- Masbouni, A.** (2001), Du bon usage de la chronotopie, in Paquot, Th., *Le quotidien urbain, essais sur les temps des villes*, Paris, La Découverte/Institut des villes, p. 167-179.
- Masbouni, A. et de Gravelaine, F. (eds).** (2003), *Nantes, la Loire dessine le projet*, Paris, Edition de la Villette, 191p.
- Mathieu, N.** (2006), *Repenser les modes d'habiter pour retrouver l'esprit des lieux*, Actes du Colloque : "Genius loci" face à la mondialisation, Paris, Sorbonne, Les nouveaux cahiers franco-polonais, p. 33-46.
- Mathieu, N., et al.** (2010), "Dossier Approches urbaines insolites. Pour de nouvelles approches vers des villes durables. Introduction", *Nature, Sciences et Sociétés*, 18, (2), p. 103-112.
- Mathieu, N., et al.** (2004), "Habiter le dedans et le dehors : la maison ou l'Eden rêvé et recréé." *Srates*, (11), p. 2-20.
- Melé, P.** (2009), Identifier un régime de territorialité réflexive, in Vanier, M., *Territoires, territorialités, territorialisation, Controverses et Perspectives*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 45-55.
- Mercier, M., (ed.)** (1995), *Regards sur ville-Nantes à la découverte du patrimoine nantais*, 106p.
- Merleau-Ponty, M.** (1944a), La temporalité, in Merleau-Ponty, M. *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard: 469-495
- Merleau-Ponty, M.** (1944b), *Phénoménologie de la perception*, Paris Gallimard, 537p.
- Milon, A.** (2005), "Du principe d'habitation du corps : entre génie du lieu et espace circonscrit", *Cités*, 1, (21), p. 17-29
- Molénat, X.** (2006a), Devoir s'inventer. Entretien avec Jean-Claude Kaufmann, in Molénat, X., *L'individu contemporain. Regards sociologiques*, Auxerre, Sciences Humaines Editions, p.177-181.

- Molénat, X.** (2006b), Les épreuves de l'individu. Rencontre avec François Dubet, in Molénat, X., *L'individu contemporain*, Auxerre, Sciences Humaines Editions, p.167-176
- Molénat, X.** (2006c), Vers une société des individus, in Molénat, X., *L'individu contemporain. Regards sociologiques*, Auxerre, Sciences Humaines Editions, p.1-4.
- Moles, A.** (1992), Vers une psychogéographie, in Bailly, R., Ferras et Pumain, D., *Encyclopédie de géographie*, Paris, Economica, p. 177-205
- Moles, A. et Rohmer, E.** (1972), *Psychologie de l'espace*, Paris, Casterman, 162p.
- Moles, A. et Rohmer, E.** (1998), *Psychosociologie de l'espace*, Paris, L'Harmattan, Villes et Entreprises, 158p.
- Mondada, L.** (2000), *Décrire la ville : la construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*. Paris, Anthropos, Economica, 284p.
- Mongin, O.** (2005), *La condition urbaine : la ville à l'heure de la mondialisation*, Paris, Ed. du Seuil, 325p.
- Monnet, J.** (1998), "La symbolique des lieux : pour une géographie des relations entre espace, pouvoir et identité", *Cybergéo, : European journal of geography*, 56, disponible à <http://cybergeo.revues.org/index5316.html>, mis en ligne le 7 avril 1998, consulté le 15-10-10
- Montal, P. et Noisette, P.** (2005), Espace public, in Merlin, P. et Choay, F., *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*, Paris Quadrige, 355-357
- Morin, E.** (1977), L'organisation (de l'objet au système), in Morin, E., *La méthode, vol.1 : La nature de la nature*, Paris, Ed. du Seuil, p. 94-151
- Morin, E.** (1990), *Introduction à la pensée complexe*, Paris, ESF Ed., 158p.
- Morin, E.** (1994), Le mot société., in Morin, E., *Sociologie*, Evreux, Fayard, p.87-93
- Morval, J.** (1981), *Introduction à la psychologie de l'environnement*, Bruxelles, Pierre Mardaga Ed. 190p.
- Morval, J.** (2007), *La psychologie environnementale*, Montréal, Paramètres, 115p.
- Moser, G.** (2009), *Psychologie environnementale. Les relations homme-environnement*, Belgique, De Boeck, 298p.
- Moser, G. et Weiss K.** (2003), *Espaces de vie, aspects de la relations homme-environnement*, Paris, Armand-Colin, 396p.
- Nesci, C.** (2007), *Le flâneur et les flâneuses : les femmes et la ville à l'époque romantique*. Grenoble, ELLUG, 430p.
- Offner, M.** (2008), "Trente ans de pas perdus", *Urbanisme*, (359), p. 43
- Okamura, C.** (2011), *Le théâtre de la vie au coeur de Sao Paulo : des ambiances nuit et jour*, Actes du Colloque : Faire une ambiance, Grenoble, 10-12 septembre 2008
- Ortar, N.** (2004), Restaurer sa maison à l'ombre d'un patrimoine, in Gravari-Barbas, M., *Habiter le patrimoine*, Presses Universitaires de Rennes, p. 41-50.
- Pacherie, E.** (2004), L'empathie et ses degrés, in Berthoz A. et Jorland, G., *L'empathie*, Paris, O.Jacob, p. 149-181.

- Paquot, Th.** (2000), De l'accueil. Essai pour une architecture et un urbanisme de l'hospitalité, in Paquot, Th., et Younès, Ch., *Ethique, architecture, urbain*, Paris, La Découverte, 68-83
- Paquot, Th.** (2001), *Le quotidien urbain, essais sur les temps des ville*, Paris, La Découverte/institut des villes, 191p.
- Paquot, Th.** (2005), *Demeure terrestre. Enquête vagabonde sur l'habiter*, Besançon, 187p.
- Paquot, Th.** (2006a), *Des corps urbains : sensibilités entré béton et bitume*, Paris, Ed. Autrement, 134p.
- Paquot, Th.** (2006b), Passage, in Pumain, D., Paquot, Th., et Kleinschmager, R., *Dictionnaire La ville et l'urbain*, Paris, Economica, p.206
- Paquot, Th.** (2007), "Habitat", "Habitation", "Habiter, in Paquot Th., Lussault, M. et Younès, Ch., *Habiter le propre de l'humain. Villes territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, p.7-16
- Paquot, Th.** (2008), "Editorial. Dossier Marcher", *Urbanisme*, mars-avril, 359
- Paquot, Th.** (2010), "Editorial. Dossier "Petits riens urbains", *Urbanisme*, 370, p. 39-40
- Parizot, I.** (2010), L'enquête par questionnaire, in Paugam, S., *L'enquête sociologique*, Paris, PUF, p. 93-113.
- Parret, H.** (2007), "Phénoménologie et critique du quotidien et du sublime", *Nouveaux actes sémiotiques : Recherches sémiotiques*, disponible à <http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=52>, consulté le 15-11-10
- Pascal, B.** ([1669], 1897), *Pensées*, Ed. Brunshvicg, II, 72p., disponible à www.samizdat.qc.ca/arts/lit/Pascal/Pensees_brunshvicg.pdf, consulté le 30-01-11
- Pérec, G.** (1989), *L'infra-ordinaire*, Paris, Ed. du Seuil, 121p.
- Pérec, G.** (1995), *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, Paris, C. Bourgeois, 59p.
- Pérec, G.** (1997), *Pérec/inations*, Mayenne, Zulma, 94p.
- Péretz, H.** (1998), *La méthode en sociologie : l'observation*, Paris, Ed. La Découverte, 123p.
- Péron, A., (ed.)** (1996), *Le Passage Pommeraye*, Ed Coiffard, 119p.
- Pezeu-Massabuau, J.** (2007), *Construire l'espace habité, l'architecture en mouvement*, l'Harmattan, 200p.
- Piaget, J.** ([1926] 2003), *La représentation du monde chez l'enfant*, Paris, PUF, 335p.
- Piettre, B. et al.** (2001), *Le temps et ses représentations*, Paris, L'Harmattan, 284p.
- Pinson, D.** (2000), L'"usager" de la ville, Paquot, Th., Lussault, M., et Body-Gendrot, S., *La ville et l'urbain, l'état des savoirs*, Paris, Ed La Découverte, p.233-243
- Pocock, DCD.** (1971), "Urban Environmental perception and behavior", *Journal of economic and social geography*, 62, (5), p. 321-326.

- Pocock, DCD.** (1984), La géographie humaniste, in Bailly, A. (Dir.), *Les concepts de la géographie humaine*, Paris, Masson
- Prevel, A.** (2006), *Paysage urbain. A la recherche d'une identité des lieux*, Lyon, Certu, 159p.
- Proshansky, H. et al.** (1983), "Place identity : physical world socialization of the self", *Journal of environmental psychology*, 3, p. 57-83
- Proshansky, HM.** (1978), "The city and self identity", *Environment and Behavior*, 10, 147, p. 147-169
- Radkowski, GH.** (2002), *Anthropologie de l'habiter : vers le nomadisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 166p.
- Raffestin, C.** (1980), Pour une géographie du pouvoir, *Annals of regional sciences*, 18, (1), 3p.
- Ramos, E.** (2005), *La place du logement dans un contexte de mobilité résidentielle : entre ancrage et transition*, Journée d'étude organisée par le Groupement d'intérêt scientifique Socio-Economie de l'habitat, Université Paris 1 et Institut d'Urbanisme de Paris, Paris XII, Val-de-Marne, 5p.
- Raulin, F. et al.** (2008), *Quels territoires pour quelles identités?*, Compte-rendu d'un Café géographique avec la participation de Guérin-Pace, F., Filippova, E. et Guermont, Y., disponible à www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=1447, consulté le 15-03-11
- Relph, E.** (1976), *Place and placelessness*, London, Pion, 156p.
- Rémy, J.** (1996), Mobilités et ancrages : vers une autre définition de la ville, in Hirschhorn, M. et Berthelot, JM., *Mobilités et ancrages, vers un nouveau mode de spatialisation?*, Paris, L'Harmattan, p. 135-154.
- Rhéaume, J.** (2009), "Présentation", *Sociologies et sociétés XLI : Sociologies et société des individus*, p. 5-13, disponible à <http://www.erudit.org/revue/socsoc/2009/v41/n1/037904ar.pdf>, consulté le 18-01-11
- Rhéaume, J.** (2010), De l'individu sujet à l'acteur social : un passage difficile, *Sociologies, Grands résumés, Socio-analyse des raisons d'agir*, disponible à <http://sociologies.revues.org/index3229.html>, consulté le 29-07-11
- Ricoeur, P.** (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris, Ed. du Seuil, 424p.
- Ricoeur, P.** (1991), *Temps et récit, Le temps raconté*, Tome 3, Paris, Ed. du Seuil, 533p.
- Riger, S. et Lavraskas PJ.** (1981), "Community ties : Attachment end social interaction in urban neighborhoods", *American journal of Community Psychology*, 9, p. 55-66
- Rilke, R. M.** (1998), Entre individuation et identification : un conflit originaire, in Storck, J., *Le primat de l'individuation*, Paris, PUF, p.233-264
- Ripoll, F. et Veschambre V.** (2005), "Introduction : l'appropriation de l'espace comme problématique", *Noröis*, 2, (195), 7-15
- Robin, R.** (2009), *Mégapolis : les derniers pas du flâneur*, Saint-Amand-Montrond, Stock, 397p.
- Roncayolo, M.** (2002a), Conceptions, structures matérielles, pratiques, in Roncayolo, M., *Lectures de villes. Formes et temps*, Ed. Parenthèses, p.83-91
- Roncayolo, M.** (2002b), La morphologie entre la matière et le social, in Roncayolo, M., *Lectures de villes. Formes et temps*, Marseille, Ed. Parenthèse, p.161-179

- Roncayolo, M.** (2002c), *Lectures de villes, formes et temps*, Marseille, Ed. Parenthèses, 386p.
- Roncayolo, M.** (2002d), Les strates de la ville, in Roncayolo, M., *Lectures de villes. Formes et temps*, Marseille, Ed. Parenthèses, p.181-189
- Rothbard, M.** (1979), *Individualism and the philosophy of social sciences*, Cato Institute
- Saint-Augustin** (1982), *Confessions*, Seuil, 201p.
- Saint-Augustin** (2005), *La création du monde et le Temps*, Paris, Gallimard, Folio, 141p
- Salomon Cavin, J.** (2005), *La ville mal-aimée. Représentations anti-urbaines et aménagement du territoire en Suisse : analyse, comparaisons, évolution*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 237p.
- Salomon Cavin, J.** (2006), "La ville au secours de la campagne, une politique urbaine pour protéger l'Angleterre rurale", *Espaces et sociétés*, 3, (126), p. 139-158
- Sangaré, IB.** (2000), *Assainissement urbain, organisation des villes et développement écologique. Vers l'autonomie durable?*, Thèse de Doctorat en Aménagement de l'espace et urbanisme, Tours, Centre d'Etudes Supérieures d'Aménagement. Tours, Université François-Rabelais, 499p.
- Sansot, P.** (1996), *La poétique de la ville*, Paris, Armand-Colin, 422p.
- Sartre, JP.** (1946), *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, 63p.
- Sartre, JP.** (1976), *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, 691p.
- Scannell, L. et Gifford R.** (2010), "Defining place attachment : a tripartite organizing framework.", *Journal of environmental psychology*, 30, p. 1-10
- Schulte Nordholt, A.** (2008), "Georges Perec : topographies parisiennes du flâneur", *Relief*, 2, (1)p. 66-86, accessible à <http://www.revue-relief.org/index.php/relief/article/view/128/159>, consulté le 15-10-10
- Segaud, M. et al.** (2003), *Dictionnaire critique du logement et de l'habitat*, Paris, Armand Colin, p. 451
- Semmoud, N.** (2007), *La réception sociale de l'urbanisme*, Paris, L'Harmattan, 251p.
- Serfaty-Garzon, P.** (2002a), Appropriation, in Segaud, M. et al., *Dictionnaire de l'habitat et du logement*, Paris, Armand-Colin, p. 27-30
- Serfaty-Garzon, P.** (2002b), Le chez soi : habitat et intimité, in Segaud, M. et al., *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement*, Paris, Armand Colin, p.65-69
- Serfaty-Garzon, P.** (2003), *Chez soi. Les territoires de l'intimité*, Paris, Armand-Colin, 255p.
- Shumaker, SA et Taylor RB.** (1983), Toward a clarification of person-place relationships : a model of attachment to place, in Feimer S. et Geller, ES., *Environmental psychology*, New-York, Praeger, p. 219-251
- Simondon, G.** (2005), Introduction, in Simondon, G., *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Grenoble, Edition Jérôme Million, p.23-36
- Sloterdijk, P.** (2005). *Ecumes. Sphères III*, Paris, Marin Semme Ed.

- Söderström, O.** (2010), "Observer." *Urbanisme*, (370), p. 46-47
- Staszak, JF.** (2004), "Les singulières identités géographiques de Paul Gauguin", *L'espace géographique*, Juillet-octobre, (638-639), p. 363-384
- Stock, M.** (2004), "L'Habiter comme pratique des lieux géographiques", *espacetemps.net*, disponible à <http://espacetemps.net/document1138.html>, consulté le 13-09-10, 16 p.
- Stock, M.** (2005), "Les sociétés des individus mobiles: vers un nouveau mode d'habiter?" *espacetemps.net*, disponible à <http://espacetemps.net/document1353.html>, consulté le 21-09-10
- Stock, M.** (2006), "L'hypothèse de l'habiter poly-topique", *espacetemps.net*, disponible à www.espacetemps.net/document1853.html, consulté le 27-09-10
- Thibaud, J.-P.** (2003), La parole du public en marche, in Grosjean, M. et Weiss, K., *Espaces de vie, aspects de la relation homme-environnement*, Paris, Armand Colin, p. 113-138
- Thibaud, J.-P.** (2008a), "Je-tu-il, la marche aux trois personnes", *Urbanisme*, Mars-avril, (n°359), p. 63-65.
- Thibaud, J.-P.** (2008b), La méthode des parcours commentés, in Grosjean, M. et Thibaud, JP., *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Edition Parenthèses, p.79-99
- Thibault, S. (coord.) et al.** (2008), Qualification de l'espace : Module 1, in Thibault, S., *Espaces habités, espaces anticipés*, Rapport de recherche ANR, UMR, CNRS, Citères, Tours
- Thomas, R.** (2004), *Quand le pas fait corps et sens avec l'espace. Aspects sensibles et expressifs de la marche en ville*, in GT23, Offre urbaine et expériences de la mobilité, Strasbourg, 20-21 et 22 mars 2003, Cybergéo, article 261 mis en ligne le 01 mars 2004, modifié le 27 avril 2007, disponible à <http://www.cybergéo.eu/index4304.html>, consulté le 30 juillet 2008
- Thomas, R.** (2005), *Les trajectoires de l'accessibilité*, Bernin, Ed A la croisée, 183p.
- Thomas, R.** (2007a), "La marche en ville. Une histoire de sens", *L'espace géographique*, (1), p.15-26
- Thomas, R.** (2007b), "La ville charnelle", *Cosmopolitiques*, (15), 111-120
- Thomas, R.** (2010), *Marcher en ville, Faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines*, Archives contemporaines, 196p.
- Thomas, R. et Thibaud, JP** (2004), "L'ambiance comme expression de la vie urbaine." *Cosmopolitiques*, (7), p. 102-108.
- Tomas, F.** (2001), "L'espace public, un concept moribond ou en expansion?", *Géocarrefour*, 76, (1), p. 76-84, disponible à http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/geoca_1627-4873_2001_num_76_1_2509, consulté le 10-11-10
- Touraine, A.** (1997), *Pourrons-nous vivre ensemble?*, Paris, Fayard, 395p.
- Treaton, J.-R.** (2004), "En quête de correspondances." *Revue européenne des sciences sociales XLII*, (129)
- Tricoire, E. et al.** (2006), "L'individu comme ressort théorique dans les sciences sociales." *Espacetemps.net*, disponible à <http://espacetemps.net/document1515.html>, consulté le 17-02-11

- Tsiomis, Y.** (2007), Le projet comme vision du monde à travers les échelles et le temps, in Tsiomis, Y., *Echelles et temporalités dans les projets urbains*, Paris, PUCA, p. 9-23
- Tuan, Y. F.** (1974), *Topophilia, A study of environmental perception, Attitudes and values*, Englewoog Cliffs, 260p.
- Tuan, Y. F.** (1977), *Espace et lieu la perspective de l'expérience*, Genève, 219p.
- Turcotte, V.** (2005), *Géographie et géopoétique*, Compte-rendu d'un café géographique, Québec, disponible à www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=664, consulté le 30-03-11
- Vanier, M.** (2009), *Territoires, territorialité, territorialisation. Controverses et perspectives*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 228p.
- Vendryes, P.** (1983), "Qu'est-ce que l'autonomie?", *Cahiers Systema*, 10, p. 5-44
- Veschambre, V.** (2005), "La notion d'appropriation", *Noroi*, 2, (195), accessible à <http://noroi.revues.org/index589.html>, Consulté le 04-10-10
- Veschambre, V. (ed.)** (2008), *Traces et mémoires urbaines*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 315p.
- Viduvia, (2008)**, Réponse Programme ANR « Villes durables », projet *Ville DURable, Ville Aimable*, (ViDu-Via), 60p.
- Vieira da Silva, V.** (2001), L'hypothèse de rationalité et ses prémisses : le défi comportementaliste, une investigation aux frontières de l'économie et de la psychologie, Thèse de Doctorat en Sciences Economiques et Gestion, Lyon, Université Louis Lumière, 313p.
- Virilio, P.** (2003), *Ville panique. Ailleurs commence ici.*, Galilée, 144p.
- Vivant, E.** (2009), *Qu'est-ce que la ville créative ?* Paris, Presses Universitaires de France, 89p.
- Watzlawick, P. et al.** (1975), *Changements, paradoxes et psychothérapie*, Paris, Edition du Seuil, 189p.
- Weber, F. (ed.)** (1989), *Le travail à-côté. Etude d'ethnographie ouvrière*, Paris, INRA-Editions de l'EHESS, 212p.
- Weber, M.** (1971), *Economie et société. Les catégories de la sociologie*, Paris, Plon, 410p.
- Weber, M.** (1995), Les concepts fondamentaux de la sociologie, in Weber, M., *Economie et société.1 : les catégories de la sociologie*, Paris, Plon : Pocket, p.27-100
- Weber, M.** ([1965] 1992), *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon, Presses Pocket, 478p.
- Weiss, K. et Marchand D.** (2006), *Psychologie sociale de l'environnement*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 243p.
- Wenin, C.** (1957), "Pierre Vendryes, Déterminisme et Autonomie", *Revue philosophique de Louvain*, 55, (47), p. 406-407
- Wieviorka, M.** (2008), Pour une approche critique du sujet, in Calame, C. (Dir.), *Identités de l'individu contemporain*, Paris, Textuel : La Discorde, p.33-46
- Wormser, G.** (2007), Historicité, in CanalU, *Les essentiels de la philo : la philo par les mots*, disponible à http://www.canalu.tv/producteurs/ecole_normale_superieure_de_lyon/dossierprogrammes/les_essentiels/la_philo_par_les_mots/historicite, consulté le 05-01-11

Younès, C. (2000), Habitable ou Inhabitable, in Younès, Ch. et Paquot, Th., *Ethique, architecture, urbain*, Paris, Ed La Découverte, p.24-33

Younès, C. (2001), "Le temps désorienté", *Urbanisme : Dossier temps et territoires*, 320, p.44

Younès, C. (2009), Henri Maldiney et l'ouverture de l'espace, in Paquot, Th., et Younès, Ch., *Le territoire des philosophes. Lieu et espace dans la pensée au XX^e siècle*, Paris, Ed La Découverte, p. 275-287

Table des illustrations

FIGURES

Figure 1 : La perspective expérimentale _____	36
Figure 2 : De l'espace perçu à l'espace vécu : entre appropriation et identification, la construction d'un rapport à l'espace _____	96
Figure 3 : le modèle tridimensionnel de l'attachement à l'espace _____	166
Figure 4 : Modélisation du rapport affectif à l'espace, l'importance des « dynamiques temporelles et relationnelles » _____	166
Figure 5 : Les modalités du rapport affectif dans le temps _____	168
Figure 6 : Les différents types de temps ; Carte du temps _____	199
Figure 7 : Situation des quatre lieux _____	264
Figure 8 : Situation du passage Pommeraye et de la place du Commerce _____	264
Figure 9 : Situation du Hangar à bananes et des Nefs des anciens chantiers navals _____	267
Figure 10 : Plan de situation du Passage Pommeraye _____	270
Figure 11 : l'île au XIX ^e siècle _____	279
Figure 12 : l'île de Nantes au cœur de la métropole Nantes-Saint-Nazaire _____	280
Figure 13 : Le plan guide de Chemetoff_ état projeté en 2003 _____	282
Figure 14 : Croquis de l'éléphant réalisé par F. Delarozière _____	283
Figure 15 : Imbrication de la démarche et de la méthode _____	332
Figure 16 : L'évolution du rapport affectif au site des neufs des anciens chantiers navals des huit individus interviewés par entretien exploratoire _____	339
Figure 17 : L'évolution du rapport affectif au hangar à bananes des huit individus interviewés par entretien exploratoire _____	339
Figure 18 : L'évolution du rapport affectif au site du passage Pommeraye des huit individus interviewés par entretien exploratoire _____	340
Figure 19 : L'évolution du rapport affectif à la place du commerce des huit individus interviewés par entretien exploratoire _____	340
Figure 20 : Recomposition d'observations : Exemple d'analyse d'observation-place du Commerce _____	374

GRAPHIQUES

Graphique 1 : L'ancienneté de la connaissance des lieux ? _____	346
Graphique 2 : La fréquence de pratique des lieux _____	347
Graphique 3 : Le motif de la première visite sur les lieux _____	347

Graphique 4 : Le motif de fréquentation des lieux au moment de l'enquête	348
Graphique 5 : La fonction attribuée aux lieux par les individus	348
Graphique 6 : La qualification des lieux par les individus	349
Graphique 7 : Le ressenti des individus dans les lieux	350
Graphique 8 : Les paramètres qui feraient évoluer la relation affective des individus aux lieux	355
Graphique 9 : L'appréciation des invariants physiques des lieux par les individus	356

PHOTOS

Photo 1 : Prise de vue d'un balcon du deuxième étage	265
Photo 2 : Vue de la galerie du rez-de-chaussée	265
Photo 3 : Place du Commerce, vue sur l'ancien palais de la Bourse	266
Photo 4 : Place du Commerce, vue Ouest	266
Photo 5 : Les anciennes nefes qui abritent l'éléphant de la Compagnie Royal de Luxe	268
Photo 6 : La « déambulation » de l'Eléphant	268
Photo 7 : La promenade du quai des Antilles	269
Photo 8 : Les terrasses des cafés le long du quai des Antilles (Source : réalisation personnelle)	269
Photo 9 : L'escalier du passage Pommeraye	271
Photo 10 : L'escalier du passage Pommeraye - Lithographie de Jules Arnoult	272
Photo 11 : Le rez-de-chaussée du passage Pommeraye	272
Photo 12 : Le rez-de-chaussée du passage Pommeraye	272
Photo 13 : L'unité du passage Pommeraye	273
Photo 14 : L'harmonie des devantures des boutiques du Passage Pommeraye	273
Photo 15 : Une enseigne de boutique du passage Pommeraye au début du vingtième siècle	273
Photo 16 : Boutiques du rez-de-chaussée du passage Pommeraye vers 1950	274
Photo 17 : Ancienne vue du Passage Pommeraye au XIX ^e siècle	274
Photo 18 : Les travaux de comblement du bras nord de la Loire en bordure de la place du commerce	275
Photo 19 : La place du Commerce : terminus des transports en commun au XIX ^e siècle	276
Photo 20 : la place du Commerce, principale station des transports en commun fin XX ^e siècle	276
Photo 21 : La place du commerce aujourd'hui avec ses nombreuses terrasses de café	277
Photo 22 : Activités navales dans les années 1960	283
Photo 23 : Les nefes Dubigeon avant leur réhabilitation	284
Photo 24 : Le hangar à bananes dans les années 1950	285
Photo 25 : La reconversion d'une ancienne friche en lieu d'animation	287

TABLEAUX

Tableau 1 : L'affectif et le cognitif dans les techniques d'enquête _____	297
Tableau 2 : Elaboration d'une méthode d'investigation à la croisée de plusieurs techniques d'enquêtes _____	305
Tableau 3 : Le phasage de la démarche méthodologique _____	331
Tableau 4 : Extrait d'un tableau de citations pour le site des chantiers navals _____	336
Tableau 5 : Evolution du rapport affectif par individus et par lieux _____	338
Tableau 6 : Evolution de la relation des individus au Passage Pommeraye entre TO et T1 _____	352
Tableau 7 : Evolution de la relation des individus aux nefs des anciens chantiers navals entre TO et T1 _____	352
Tableau 8 : Evolution de la relation des individus au Hangar à bananes entre TO et T1 _____	353
Tableau 9 : Evolution de la relation des individus à la place du commerce entre TO et T1 _____	353
Tableau 10 : Formulation d'hypothèses selon l'âge des individus _____	364
Tableau 11 : Formulation d'hypothèses en fonction du temps vécu à Nantes _____	366
Tableau 12 : Grille d'analyse des entretiens _____	371
Tableau 13 : Synthèse des résultats par phases _____	379
Tableau 14 : Analyse des observations sur le Hangar à bananes _____	398
Tableau 15 : Analyse des observations pour les nefs des anciens chantiers navals _____	399
Tableau 16 : Analyse des observations du passage Pommeraye _____	400
Tableau 17 : Analyse des observations pour la place du Commerce _____	401
Tableau 18 : Identification et qualification des prises affectives pour le Hangar à bananes _____	404
Tableau 19 : Identification et qualification des prises affectives pour les nefs des anciens chantiers navals _____	405
Tableau 20 : Identification et qualification des prises affectives pour le passage Pommeraye _____	406
Tableau 21 : Identification et qualification des prises affectives pour la place du Commerce _____	407
Tableau 22 : Figures idéales-typiques de l'évolution du rapport affectif au lieu _____	412
Tableau 23 : Synthèse de l'évolution de la relation affective des individus aux lieux selon les évolutions urbaines _____	421
Tableau 24 : Synthèse de l'évolution de la relation affective des individus aux lieux selon les dynamiques quotidiennes des lieux _____	427
Tableau 25 : Synthèse de l'évolution de la relation affective des individus aux lieux selon l'avancée dans la vie des individus _____	433
Tableau 26 : Synthèse de l'évolution de la relation affective des individus selon l'ancienneté de leur connaissance des lieux _____	440
Tableau 27 : Modèle de construction et d'évolution du rapport affectif des individus aux lieux _____	447
Tableau 28 : Les points d'accroche du lieu au croisement de postures urbanistiques _____	458

Tables des matières

Remerciements	V
Résumé	VII
Sommaire	IX

Introduction générale	1
-----------------------	---

PREMIERE PARTIE : D'UNE DIMENSION PARTICULIERE DE L'HABITER A LA CONSTRUCTION D'UN OBJET DE RECHERCHE	15
--	-----------

Introduction	17
--------------	----

Chapitre 1. D'une différenciation conceptuelle entre habiter et l'habiter	19
---	----

Section 1. L'individu est avec/dans l'espace	21
--	----

1.1. Une réflexion philosophique sur la relation de l'homme à son environnement	22
1.1.1. Les fondements de l'habiter : Une manière d'être-là	22
1.1.2. Habiter : une relation poétique	24
1.2. Une réflexion de la géographie humaniste d'inspiration phénoménologique	28
1.2.1. La géographicité de l'être ou l'expression d'un lien ontologique à l'espace	28
1.2.2. La relation écum�nale à l'espace	33
1.2.3. Habiter ou la manière dont les hommes confèrent du sens à l'espace	35
1.3. Habiter : le renouveau de l'espace vécu ?	37
1.3.1. L'espace vécu : une histoire de représentations	37
1.3.2. Les représentations mentales : miroir du monde de l'habitant et traduction du rapport individus - monde	42
1.4. L'analyse des relations homme-environnement par la psychologie	46
1.4.1. De la psychologie de l'espace à la psychosociologie de l'espace : le rôle des distances	46
1.4.2. La psychologie environnementale : la compréhension des interactions individus-milieu de vie	47
1.4.3. Les notions d'appropriation, d'identification et de chez-soi ou des manières de qualifier les relations à l'espace	51
1.4.4. Les formes de contrôle de l'individu sur son environnement : le rôle des processus d'identification	53

Section 2. L'individu fait avec l'espace	60
2.1. L'Habiter comme l'ensemble des pratiques des lieux	60
2.1.1. Habiter : au delà d'un être-là-au-monde	60
2.1.2. L'habiter une notion réactualisée de l'espace vécu ?	63
2.2. Une nouvelle théorie de l'habiter : La question du faire avec l'espace se substitue t-elle à celle d'être avec l'espace ?	65
2.2.1. L'habiter ou la spatialité typique des acteurs individuels	65
2.2.2. Habiter le monde mobile : Au-delà des coquilles de l'homme	68
2.2.3. L'habiter, un mode de construction identitaire	72
 Chapitre 2. Habiter les lieux : la constitution d'un lien	 77
 Section 1. De l'espace au lieu : la constitution d'un lien	 79
1.1. Le concept d'espace : d'une réalité physique à l'espace géographique construit par l'homme	79
1.1.1. L'espace géographique : une réalité physique géométrique et le résultat d'une interaction	80
1.1.2. L'espace une réalité relative à la conscience entre intuition et production	82
1.1.3. L'espace sensible : une réalité relative à l'existence humaine	84
1.2. De l'espace perçu à l'espace vécu : les processus d'identification et d'appropriation en tant que condition sine qua none de la territorialité	86
1.2.1. La perception de l'espace : la première phase du processus d'appropriation	86
1.2.2. Le processus de construction identitaire : une condition nécessaire mais non suffisante du lien affectif envers l'espace	90
1.2.3. Entre appropriation et identification : l'expression d'une territorialité affective	95
 Section 2. L'appropriation de l'espace : la construction d'une territorialité individuelle	 99
2.1. Faire avec l'espace : les expériences de lieux	99
2.1.1. Les figures du quotidien urbain : du flâneur au marcheur	99
2.1.2. De l'expérience corporelle du lieu à la définition de ruses urbaines	103
2.1.3. Le rôle de la microsociologie dans la compréhension des interactions	112
2.2. Habiter l'espace géographique : de l'espace aux lieux vers la construction d'une territorialité	115
2.2.1. La constitution d'une territorialité : habiter les lieux comme un chez-soi	115
2.2.2. Habiter ou la transformation de l'espace en lieu	121
2.2.3. Habiter l'espace public ou le réenchancement des relations individus-lieux	123
2.2.4. Le rôle du rapport affectif dans la conception de l'espace public :	126
 Chapitre 3. Habiter affectivement les lieux	 131
 Section 1. Le rapport affectif au lieu ou une manière d'habiter affectivement les lieux	 133
1.1. Genèse d'un objet de recherche	133
1.1.1. De la dialectique « intérêt-refus » vers une éthique de la reconnaissance	133
1.1.2. A la recherche des caractéristiques du rapport affectif	136

1.2.	Vers ses premières qualifications _____	138
1.2.1.	Le rapport affectif : une évaluation qualitative dans le temps _____	138
1.2.2.	De l'opposition émotion/raison aux liens entre l'affectivité et la rationalité _____	144
Section 2.	Vers la formalisation d'un objet de recherche _____	153
2.1.	Le rapport affectif : un objet de recherche au croisement de diverses approches sensibles des relations individu-espace _____	153
2.1.1.	Le rapport affectif : l'expression de modes d'habiter affectif _____	153
2.1.2.	Le rapport affectif : de la nécessité de clarifier ses modalités de construction _____	158
2.2.	Le rapport affectif : un être-là affecté, qui fait affectivement avec l'espace _____	161
2.2.1.	L'attachement non pas un synonyme mais une dimension du rapport affectif _____	161
2.2.2.	Le rapport affectif : un concept globalisant _____	170
Conclusion	_____	179
DEUXIEME PARTIE : POSITIONNEMENT METHODOLOGIQUE	_____	183
Introduction	_____	185
Chapitre 4. Le rapport affectif aux lieux vu par le prisme du temps	_____	187
Section 1. De l'existence du temps à la conscience du temps et à sa perception par les individus	_____	189
1.1.	Définitions du concept de temps _____	189
1.1.1.	La conception du temps chez les philosophes _____	189
1.1.2.	Le temps instrument de mesure de la physique _____	194
1.2.	De la perception culturelle du temps à sa représentation et son expérimentation par les individus _____	196
1.3.	De la multiplicité des formes d'appréhension du temps à ces différentes perceptions par l'individu _____	201
Section 2. Conception des lieux et pratiques des individus : vers une synchronie entre la fabrique et l'usage	_____	205
2.1.	Confrontation des temporalités de conception aux temporalités de l'usage _____	205
2.2.	Pour un urbanisme de la chronotopie _____	210

2.3.	Les temporalités des lieux versus les temporalités des individus dans la construction et l'évolution du rapport affectif aux lieux des individus	213
------	--	-----

Chapitre 5. L'individu au cœur du positionnement théorique et méthodologique 223

Section 1. Un positionnement central de l'individu comme être compréhensible 225

1.1.	La reconnaissance de l'individu comme ressort théorique de la pensée	225
1.2.	Théories de l'individualisation	234
1.3.	Un positionnement compréhensif	238

Section 2. De l'affirmation de l'individu dans la société contemporaine à sa reconnaissance en tant qu'expression d'une subjectivité 243

2.1.	La reconnaissance d'une intériorité et d'une identité individuelles	243
2.2.	Le processus d'individuation : la fabrique de l'individu et la production d'espace	247
2.3.	L'affirmation d'une société à « individus pluriels » qui expérimentent les lieux	251

Chapitre 6. Méthode de captation du rapport affectif aux lieux 257

Section 1. Quatre terrains d'étude à Nantes 259

1.1.	Quatre espaces publics ou ouverts au public	259
1.1.1.	D'une configuration qui fait les lieux.	261
1.1.2.	Deux couples de lieux et quatre fonctions distinctes	264
1.1.3.	L'histoire fait les lieux et les lieux racontent une histoire aux individus	269

Section 2. Le rapport affectif : une donnée insaisissable ? 289

2.1.	De l'analyse comparée de techniques de recueil d'informations en contexte affectif	289
2.1.1.	Ne pas chercher à voir pour mieux voir	291
2.1.2.	L'importance des mots pour expliquer la subjectivité	292
2.1.3.	L'utilisation de la carte mentale comme objet transitionnel	293
2.1.4.	La perception en contexte : une appréhension de la dimension sensible	294
2.1.5.	À la recherche du « discours d'existence »	294
2.2.	Vers une meilleure connaissance des registres affectifs	295
2.2.1.	Les catégories du champ de l'affectif	295
2.2.2.	Un gradient du couple affectif-cognitif	296

Section 3. Le choix de la méthode de la captation du rapport affectif aux lieux 299

3.1.	Des enquêtes aux variables temporelles diverses	299
3.2.	Les circonstances d'enquêtes	301

3.3.	L'élaboration d'une méthode d'enquête _____	304
3.3.1.	Le questionnaire : technique du « pied dans la porte » et /ou une manière de valider ou non les hypothèses de recherche en les affinant _____	306
3.3.2.	L'entretien : véritable maïeutique de l'affectif _____	312
3.3.3.	L'observation directe ou la difficulté d'observer le rapport affectif _____	316
Conclusion _____		322
 TROISIEME PARTIE : L'INFLUENCE DES TEMPORALITES URBAINES ET INDIVIDUELLES _____		
DANS L'EVOLUTION DU RAPPORT AFFECTIF _____		325
 Introduction _____		327
 Chapitre 7. Démarche méthodologique ou de l'intrication de la démarche et des _____		329
 Section 1. La phase exploratoire d'enquête vers la formulation de sous-hypothèses _____		333
1.1.	Du questionnaire exploratoire à l'entretien exploratoire _____	333
1.1.1.	Extraits de citations _____	334
1.1.2.	Représentations graphiques de l'évolution du rapport affectif _____	334
1.2.	Des premiers résultats d'évolution du rapport affectif _____	341
1.3.	La formulation de sous-hypothèses pour élaborer le questionnaire complémentaire _____	343
 Section 2. La phase de déconstruction : vers une première mise en évidence de l'influence des temporalités urbaines et individuelles dans l'évolution du rapport affectif _____		345
2.1.	Analyse du questionnaire complémentaire en fonction des temporalités urbaines _____	345
2.2.	Une analyse du questionnaire complémentaire en fonction des temporalités individuelles _____	358
2.3.	L'identification des liens entre les temporalités individuelles et les temporalités urbaines dans la formation et l'évolution du rapport affectif _____	360
 Section 3. La phase de reconstruction : vers la formalisation des résultats _____		369
3.1.	Une démarche d'analyse _____	369
3.1.1.	L'élaboration de typologies de lieux et d'individus pour analyser les entretiens _____	370
3.1.2.	Recomposition des observations selon le modèle de la « traversée polyglotte » _____	372

3.2.	Atteindre le rapport affectif : élaboration de figures idéales-typiques et de cartes comportementales	375
3.2.1.	Des figures idéales-typiques aux croisements de typologies de lieux et d'individus	375
3.2.2.	Construction de cartes comportementales	377
Chapitre 8.	Habiter affectivement un lieu entre épaisseur temporelle des lieux et temporalités individuelles	383
Section 1.	D'une description sensible des lieux à la mise en évidence des prises affectives	385
1.1.	Approche sensible des lieux à partir des observations	385
1.1.1.	La description d'une ambiance	385
1.1.2.	Entre ambiance et chronotopie des quatre lieux d'étude	386
1.2.	La construction de cartes comportementales	395
1.2.1.	L'utilisation de la carte comportementale	395
1.2.2.	De la spatialité des habitants	396
1.2.3.	La mise en évidence de prises affectives	402
Section 2.	Les tendances d'évolution du rapport affectif : l'importance des temporalités individuelles	411
2.1.	L'appropriation affective des lieux : la place des temporalités du lieu	414
2.1.1.	L'évolution historique et urbanistique: entre reconnaissance par identification et acceptation par intégration des lieux	414
2.1.2.	Les dynamiques quotidiennes des lieux entre indifférence/inadéquation et adhésion/affection	422
2.2.	L'appropriation affective des lieux par les individus : les temporalités individuelles comme déterminants essentiels	428
2.2.1.	L'avancée dans la vie de l'individu : un facteur essentiel dans l'évolution du rapport affectif	428
2.2.2.	L'ancienneté de la connaissance du lieu en faveur d'un attachement plus marqué	434
2.3.	Bilan de la confrontation des typologies : Le rapport affectif, une construction temporelle individuelle en fonction des temporalités des lieux	441
Conclusion générale		449
Bibliographie		473
Table des illustrations		495
Tables des matières		499
Annexes		505

Annexes

Annexe 1 : Questionnaire exploratoire _____	1
Annexe 2 : Guide entretien exploratoire _____	5
Annexe 3 : Questionnaire complémentaire _____	9
Annexe 4 : Guide entretien complémentaire _____	27
Annexe 5 : Echantillon _____	29
Annexe 6 : Recompositions d'observations _____	31
Annexe 7 : Analyse détaillée des figures idéales-typiques selon les dimensions temporelles _ urbaines et individuelles _____	65

Annexe 1 : Questionnaire exploratoire

Bonjour,

Je suis doctorante en Aménagement du territoire à Tours et dans le cadre de ma thèse, je m'intéresse aux pratiques et usages de certains lieux.

J'ai conçu ce petit questionnaire totalement anonyme et très rapide à remplir ; si vous avez deux minutes devant vous... vos réponses me seront très utiles pour la poursuite de mon travail.

Merci de votre aide.

Nathalie

Questionnaire

Civilité :

Profession :

Age : ans

Pour chacune des questions, plusieurs réponses sont possibles.

1. A quelle fréquence fréquentez-vous ce lieu ?

- ☐ Une fois par semaine
- ☐ Plus d'une fois par semaine
- ☐ Une fois par mois
- ☐ Seulement à l'occasion de voyages d'affaires ou à caractère personnel
- ☐ Une fois par an
- ☐ Moins d'une fois par an
- ☐ Jamais ou pratiquement jamais

2. Pour quels **motifs** venez-vous dans ce lieu ?

- ☐ Pour vous promener
- ☐ C'est un raccourci
- ☐ Pour utiliser les commerces
- ☐ Pour vous restaurer et/ou boire un verre
- ☐ Pour donner un rendez-vous à une personne
- ☐ Pour le faire découvrir à une personne en voyage
- ☐ Pour observer
- ☐ Rien de particulier
- ☐ Autres :

3. Comment vous **sentez** vous dans ce lieu ?

.....

.....

.....

4. Comment décririez-vous ce lieu à quelqu'un qui ne le connaît pas ?

.....

.....

.....

5. Quels sont vos **pratiques** dans ce lieu ?

- ☐ De passage
- ☐ Commercial (achats ou lèche-vitrine)
- ☐ De détente
- ☐ De rencontre (Point de rendez-vous)
- ☐ D'observation (regarder ce qui se passe)
- ☐ De loisirs
- ☐ Autres :

6. Vous **décririez** ce lieu comme :

- ☐ Chaleureux Laid
- ☐ Convivial Intéressant
- ☐ Commode/Pratique Emblématique
- ☐ Agréable Froid
- ☐ Utile Avec Beaucoup de mouvement
- ☐ Beau Désert
- ☐ Inintéressant Vide (peu animé)
- ☐ Dense Animé
- ☐ Historique Accueillant
- ☐ Autres :

7. Ce lieu a-t-il évolué depuis que vous le connaissez ? Si oui, comment ?

.....

.....

.....

8. Aimeriez-vous que ce lieu change ? Si oui, pourquoi ?

.....

.....

.....

9. Selon vous, quelles **modifications** pourraient être apportées à ce lieu ?

.....

.....

.....

10. Avez-vous des souvenirs ici ? Si oui, influencent-ils votre pratique ou vision du lieu ?

.....

.....

.....

11. Qu'est ce qui vous plaît, ne vous plaît pas ici ?

.....

.....

.....

Je vous remercie du temps accordé pour répondre à ce questionnaire.

Si vous êtes intéressé(e) et disponible pour participer à un entretien un peu plus long sur ce sujet, merci de bien vouloir inscrire vos coordonnées afin que je puisse prendre contact avec vous ultérieurement.

Nom :

Mail :

Prénom :

N° téléphone :

Annexe 2 : Guide entretien exploratoire

Rappel du questionnaire :

- | | |
|--------------------------|------------------------------|
| 1) Sexe : | 3) Profession : |
| 2) Tranche d'âge : | 4) Lieu de résidence : |

Questionnements thématiques :

Les usages du lieu :

- Depuis combien de temps habitez-vous Nantes ?
- Fréquentez-vous les lieux suivants : Place du Commerce, passage Pommeraye, Les chantiers navals de l'île de Nantes, le Hangar à Bananes ? Pour Quels motifs ?
- Votre présence est-elle contrainte ou choisie ? Précisez.
- Que représente pour vous ces lieux ? (des lieux de fête, de vie, de promenade, de détente etc.)
- Y a-t-il des emplacements dans ce lieu que vous privilégiez à d'autres ? Et pourquoi ?
- Quand vous vous trouvez dans ce lieu quelles sont vos activités habituelles ? (Commerces, café, information, lecture, etc.)
- Venez-vous ici pour « tuer le temps » ?
- Comment qualifieriez-vous les déplacements des personnes ? Vos déplacements ? Varie t-ils ? Sont-ils toujours plus ou moins semblables ?
- Pouvez-vous vous représenter mentalement vos trajets quand vous passez sur ces lieux ? Comment vous sentez-vous ? Que voyez-vous ? Dessinez-les sur la carte.
- Aimez-vous regarder et/ou observer ce qui se passe autour de vous ? Pour quelles raisons ?
- Quelle(s) fonction(s) attribueriez-vous à ces lieux ?
- De ce fait, êtes-vous en parfait accord avec ces lieux ? Si non expliquez ?
- Quel type de population fréquente ces lieux ? Vous y reconnaissez-vous ?

Les ressentis dans le lieu :

- Le motif de la présence dans ce lieu détermine t-il le ressenti éprouvé à cet instant ?
- A quel(s) moment(s) aimez-vous être dans ce lieu ? Pourquoi ?
- A quel(s) moment(s) n'aimez-vous pas ? Pourquoi ?
- Et que ressentez-vous durant ces moments là? Essayez de décrire vos impressions, sensations, émotions, sentiments etc...
- Qu'est-ce qui fait que vous aimez ou non ce lieu ? Pourquoi ?
- Avez-vous des souvenirs dans ces lieux ? Pouvez-vous me parler de votre ressenti à leur évocation?
- Comment qualifieriez-vous l'ambiance dans ce lieu ? Varie t-elle selon les moments et comment ? Donnez des adjectifs les plus précis possibles
- Lesquels de ces lieux qualifieriez-vous d'agréables ou de désagréables ? Pouvez-vous justifier ? *Quels autres lieux de la ville vous sont agréables ou désagréables ?*
- Comment ressentez-vous le temps dans ce lieu ? (Stress, angoisse, excitation, joie, attente, surprise etc.)
- Faut-il être un habitué de ces lieux pour pouvoir les aimer ? Justifiez.
- A l'inverse, quelqu'un qui les découvre pour la première fois est-il en mesure de les aimer ?
- Quel est votre lieu préféré à Nantes ? Et inversement le lieu le moins aimé ?

La perception du lieu :

- Quelle a été votre première impression de ces lieux ?
- Quelles images, photos, sentiments ou autres associeriez-vous à ces lieux ? Si je vous dis île de Nantes, Passage Pommeraye ou Place du Commerce, vous me dites.....
- Si je vous demande de comparer ces quatre lieux précédemment cités à d'autres lieux que vous connaissez sur Nantes, que diriez-vous ?
- Peut-on qualifier ces lieux de marquant, d'emblématique pour la ville de Nantes ?
- Pensez-vous que le temps passé dans ces lieux influe sur la vision que vous en avez? Comment et Pourquoi ?

Les changements (l'évolution du lieu)

- Pourriez-vous me raconter, de votre point de vue, l'histoire, l'évolution de ces lieux ?
- Ce souvenir est-il intact ou a-t-il évolué et dans quel sens ? Positif ou Négatif ?
- Quels changements souhaiteriez-vous effectuer ? Pourquoi ? Comment ? Si vous le souhaitez, dessinez (de façon très schématique) les modifications à apporter en y ajoutant quelques annotations.

La configuration, l'organisation, l'architecture du lieu :

- Y'a-t-il des éléments marquants ? Que retenez-vous de cet espace ?
- S'il y a eu changement de perception du lieu, comment l'expliquez-vous ?
- Selon vous, ces lieux ont-ils été bien pensés et conçus ? Atouts, Faiblesses ?
- Si vous deviez les décrire ?
- Selon vous, l'architecture des bâtiments est-elle un facteur déterminant de l'appréciation du lieu ?

Annexe 3 : Questionnaire complémentaire

Bonjour,

Je suis doctorante Aménagement de l'espace et urbanisme à l'Université de Tours et dans le cadre de ma thèse, je m'intéresse aux pratiques et usages de certains lieux à Nantes.

J'ai conçu ce petit questionnaire dont le traitement sera totalement anonyme, si vous avez 15 minutes devant vous... vos réponses me seront très utiles pour la poursuite de mon travail.

Je vous remercie de bien vouloir y collaborer en répondant avec la plus grande précision possible.

Merci de votre aide.

Nathalie.

Questionnaire

Civilité : ☐ Monsieur ☐ Madame ☐ Mademoiselle

Profession :

Age : ans

Habitant de Nantes depuis (année) : ans

1. Connaissez-vous ces quatre lieux ?

	Passage Pommeraye	Place du Commerce	Les nefs des anciens chantiers navals	Le Hangar à bananes
oui	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
non	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

2. Depuis quand connaissez vous ces 4 lieux ? Merci de donner une réponse par lieu

	Passage Pommeraye	Place du Commerce	Les nefs des anciens chantiers navals	Le Hangar à bananes
Moins de 6mois	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Entre 6 mois et 2 ans	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Plus de 2 ans	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Entre 2 et 5 ans	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Entre 5 et 10 ans	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Entre 10 et 20 ans	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Plus de 20 ans	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Depuis toujours	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ne sais pas	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Autres : précisez

3. A quelle **fréquence moyenne** venez-vous dans ces 4 lieux ? Merci de ne donner qu'une seule réponse pour chaque lieu

	Passage Pommeraye	Place du Commerce	Les nefs des anciens chantiers navals	Le Hangar à bananes
Une fois par jour	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Plus d'une fois par semaine	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Une fois par semaine	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Plus d'une fois par mois	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Une fois par mois	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Deux à trois fois par an	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Une fois par an	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Moins d'une fois par an	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Jamais ou pratiquement jamais	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ne sais pas	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Autres fréquences : précisez

Remarque :

.....

.....

.....

4. **Pourquoi** êtes-vous allez allé(e) sur ces lieux la **première fois** ? Merci de ne cocher qu'une seule réponse par colonne

	Passage Pommeraye	Place du Commerce	Les nefs des anciens chantiers navals	Le Hangar à bananes
Par curiosité	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Pour découvrir	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Pour sa dimension historique/patrimoniale	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Pour utiliser les commerces	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Parce que vous en aviez entendu parler	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Pour vous promener	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Pour le loisir	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Pour rien de particulier	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ne sais pas	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Autres : précisez

5. Aujourd'hui pour quels **motifs** venez-vous dans ces lieux ? Plusieurs réponses sont possibles

	Passage Pommeraye	Place du Commerce	Les nefs des anciens chantiers navals	Le Hangar à bananes
Pour vous promener	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Parce que c'est raccourci	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Pour utiliser les commerces	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Pour vous restaurer et/ou boire un verre	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Pour donner rendez-vous à une personne	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Pour le faire découvrir à une autre personne	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Pour flâner	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Pour passer d'un endroit à un autre	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Pour passer une soirée	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Pour rien de particulier	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Pour raisons personnelles	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Pour raisons professionnelles	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ne sais pas	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Autres : précisez

Remarque :

.....

.....

.....

6. Selon vous quelle est la **fonction principale** de ces lieux ? Merci de ne cocher qu'une seule réponse

	Passage Pommeraye	Place du Commerce	Les nefs des anciens chantiers navals	Le Hangar à bananes
De passage	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
De commerces (achats, lèche-vitrines)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
De connexion (carrefour entre plusieurs moyens de transports)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
De détente	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
De rencontre (donner rendez-vous à quelqu'un)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
De flânerie	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
De fête (soirée entre amis, anniversaire, etc.)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
De promenade	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
De loisir	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ne sais pas	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Autres : précisez

Remarque :

.....

.....

.....

7. Comment décririez-vous ces lieux **à quelqu'un qui ne les connaît pas** ? Merci de donner **des adjectifs** relatifs au lieu

Passage Pommeraye	<p>.....</p> <p>.....</p> <p>.....</p>
Place du Commerce	<p>.....</p> <p>.....</p> <p>.....</p>
Les nefs des anciens chantiers navals	<p>.....</p> <p>.....</p> <p>.....</p>
Le hangar à Bananes	<p>.....</p> <p>.....</p> <p>.....</p>

8. Comment **décrieriez-vous** ces lieux ? plusieurs réponses possibles

	Passage Pommeraye	Place du Commerce	Les nefs des anciens chantiers navals	Le Hangar à bananes
Commode/pratique	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Convivial	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Beau	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Dense	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Historique	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Désert	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Impressionnant	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Banal	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Sécurisant	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Laid	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Moderne	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Emblématique/ symbolique	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Froid	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Accueillant	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Original	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Insignifiant	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Insécurisant	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Animé	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ne sais pas	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Autres : précisez

Remarque :

.....

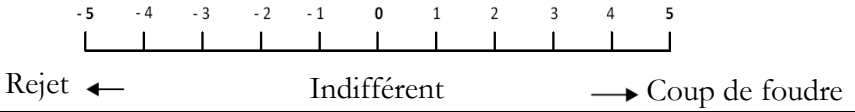
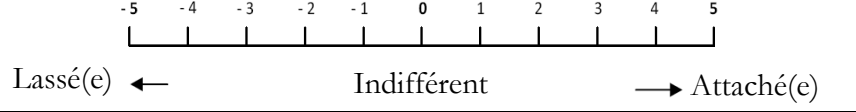
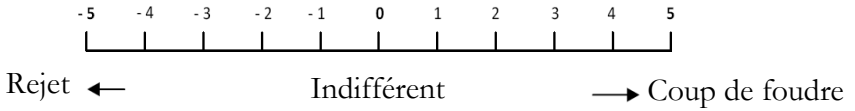
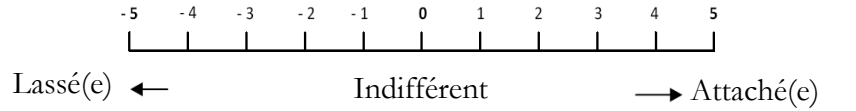
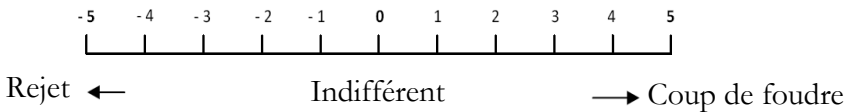
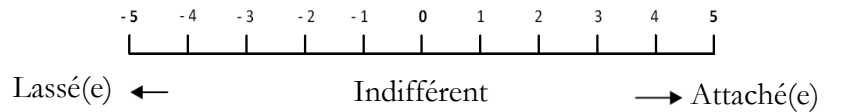
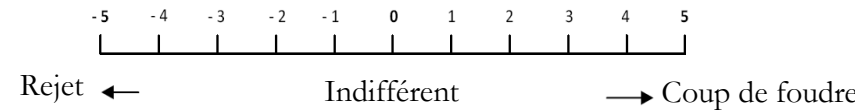
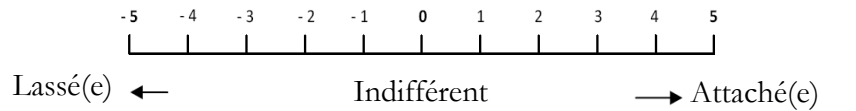
.....

.....

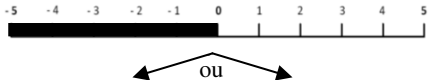
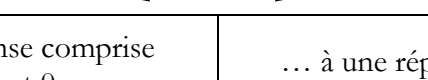
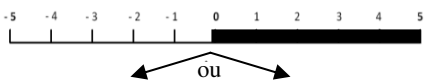
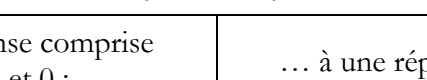

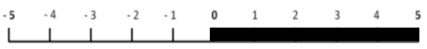


9. Comment **vous sentez-vous** dans ces lieux ? Cochez un ou plusieurs adjectifs

	Passage Pommeraye	Place du Commerce	Les nefs des anciens chantiers navals	Le Hangar à bananes
Touché(e) émotionnellement	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Calme	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Pressé(e)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Observateur(rice)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
De passage	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Émerveillé(e)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Détendu(e)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Admiratif(ve)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
En insécurité	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Attentif(ve)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Indifférent(e)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Curieux(se)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Impatient	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
En attente (RDV)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Joyeux(se)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Impressionné(e)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Stress(é)e	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Oppressé(e)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Autres : précisez

10. Selon vous, comment a évolué votre relation aux lieux ? Évaluez son intensité sur les deux échelles proposées

	Première impression des lieux	Actuellement
Passage Pommeraye		
Place du Commerce		
Les nefs des anciens chantiers navals		
Le Hangar à bananes		

11. Comment **qualifieriez-vous l'évolution de vos relations avec ces lieux** : entourez la réponse

Première impression des lieux	D'une réponse comprise entre -5 et 0 ...  ou 		D'une réponse comprise entre 0 et 5 ...  ou 	
Aujourd'hui	... à une réponse comprise entre -5 et 0 : 	... à une réponse comprise entre 0 et 5 : 	... à une réponse comprise entre -5 et 0 : 	... à une réponse comprise entre 0 et 5 : 
	Est-ce que cela exprime un désengagement vis-à-vis du lieu?	Est-ce que cela exprime une sorte de redécouverte du lieu ?	Est-ce que cela exprime une certaine lassitude progressive envers le lieu ?	Est-ce que cela exprime une forme d' attachement progressif au lieu ?
Passage Pommeraye	Oui Non Si non : qu'est-ce que c'est ?	Oui Non Si non : qu'est-ce que c'est ?	Oui Non Si non : qu'est-ce que c'est ?	Oui Non Si non : qu'est-ce que c'est ?
Place du Commerce	Oui Non Si non : qu'est-ce que c'est ?	Oui Non Si non : qu'est-ce que c'est ?	Oui Non Si non : qu'est-ce que c'est ?	Oui Non Si non : qu'est-ce que c'est ?
Les nefs des anciens chantiers navals	Oui Non Si non : qu'est-ce que c'est ?	Oui Non Si non : qu'est-ce que c'est ?	Oui Non Si non : qu'est-ce que c'est ?	Oui Non Si non : qu'est-ce que c'est ?
Le Hangar à bananes	Oui Non Si non : qu'est-ce que c'est ?	Oui Non Si non : qu'est-ce que c'est ?	Oui Non Si non : qu'est-ce que c'est ?	Oui Non Si non : qu'est-ce que c'est ?

12. Qu'est-ce qui ferait évoluer votre relation à ces lieux et comment ?

	Passage Pommeraye			Place du Commerce			Les nefs des anciens chantiers navals			Le Hangar à bananes		
Evolution	+	idem	-	+	idem	-	+	idem	-	+	idem	-
Eloignement géographique du lieu (ex : déménagement)												
Rapprochement géographique du lieu												
Changement d'activité professionnelle												
Vos enfants												
Votre âge												
L'évolution de vos besoins et envies												
Votre situation familiale (marié, divorcé, célibataire)												
Ne sais pas												
Autres		
		
		

13. Parmi ces propositions, cochez celle(s) qui vous paraissent appropriées pour chacun des lieux

	Passage Pommeraye	Place du Commerce	Les nefs des anciens chantiers navals	Le Hangar à bananes
Vous éprouvez le besoin d'être à proximité	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ce lieu vous correspond	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Vous avez besoin de le pratiquer	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Vous aimez de plus en plus y aller	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Vous y trouvez ce que vous attendez	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Vous êtes tombé en admiration la 1 ^{ère} fois	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Vous vous y sentez bien	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Vous l'avez immédiatement rejeté	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Vous n'y trouvez pas ce que vous attendez	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Vous ne vous y sentez pas bien	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Vous aimez de moins en moins y aller	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ce lieu ne vous correspond plus	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Vous n'éprouvez pas le besoin d'être à proximité	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Vous êtes lass(é)e	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ne sais pas	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Autres : précisez

14. Qu'est-ce qui vous plaît, ne vous plaît pas dans ces lieux ? Merci de cocher

		-	Indifférent	+
Passage Pommeraye	L'architecture (classé monument historique)			
	Les commerces			
	Site classé monument historique			
	Le rôle de raccourci			
	La verrière (lieu couvert)			
	L'esthétique			
	Le caractère emblématique de Nantes			
	Le passage des personnes			
	L'escalier			
	Les étages			
	Ne sais pas			
	Autres :			

		-	Indifférent	+
Place du Commerce	La présence des terrasses/café			
	Un lieu de passage (connexion arrêts tram/bus/parking)			
	Les commerces (fnac, marchés aux fleurs et autres)			
	Les cinémas			
	Les va-et-vients des passants			
	Un lieu de rendez-vous			
	Le stationnement de certains groupes			
	Les animations ou manifestations éventuelles (concert, expos)			
	Ne sais pas			
	Autres :			

		-	Indifférent	+
Les nefs des anciens chantiers navals	La galerie des machines			
	Le bar de la branche			
	La librairie			
	Le caractère animé du lieu			
	L'éléphant			
	L'esprit féerique/magique du lieu			
	La complexité des mécanismes			
	L'ambiance familiale du lieu			
	La présence de la compagnie artistique Royale de Luxe			
	L'originalité du lieu			
	La situation : sur l'île de Nantes			
	Ne sais pas			
	Autres :			

		-	Indifférent	+
Le hangar à Bananes	La nouveauté du lieu			
	Les bars et restaurants			
	L'ambiance nocturne festive			
	Les anciens hangars			
	La destination de promenade			
	Un lieu en pleine évolution			
	La proximité de la Loire			
	La situation : sur l'île de Nantes			
	Ne sais pas			
	Autres :			

Je vous remercie du temps accordé pour répondre à ce questionnaire.

Si vous êtes intéressé (é) et disponible pour participer à un entretien un peu plus long sur ce sujet, merci de bien vouloir inscrire vos coordonnées afin que je puisse éventuellement prendre contact avec vous ultérieurement.

Nom :

Mail :

Prénom :

N° téléphone :

Annexe 4 : Guide entretien complémentaire

Rappel :

- | | |
|--------------------------|-------------------------------------|
| 1) Sexe : | 3) Profession : |
| 2) Tranche d'âge : | 4) Année d'arrivée à Nantes : |

- Depuis quand connaissez-vous ces quatre lieux : Passage Pommeraye, Place du Commerce, Eléphant, Hangar à bananes ?
- Pour quelle(s) raison(s) principales fréquentez-vous ces lieux ?
- Que pensez-vous de ces lieux? Est-ce que ce sont des lieux que vous appréciez ?
- Pouvez-vous me les décrire ?
- Comment vous y sentez-vous ? Qu'est-ce qui vous touche particulièrement ou vous laisse indifférent ?
- Est-ce que ce sont des lieux que vous auriez envie de faire découvrir à quelqu'un ?
- Quel genre de lieux est-ce pour vous ? (lieu de commerces, de passage, de promenade, de flânerie, de fête, de connexion, de loisirs, de détente) Pourquoi ? Ont-ils évolué depuis que vous les connaissez ? Comment ?
- Le fait que ce soit un passage/ une place/ les neufs des chantiers navals/ des anciens hangars : qu'est-ce que cela vous évoque ?
- Qu'est-ce que vous appréciez ou n'appréciez pas sur ce lieu ?
- A quelle fréquence allez-vous sur ce lieu ? Celle-ci a-t-elle changé depuis que vous habitez Nantes ? Comment et pourquoi ?
- Vous souvenez-vous de la 1ère visite dans ces lieux ? Qu'avez-vous pensé/ressenti ?
- Aujourd'hui qu'est-ce que vous ressentez quand vous êtes dans ces lieux ?

- Depuis que vous connaissez ce lieu : êtes-vous toujours venu avec la même intention ? Cela a t-il changé au fil des années ?
- Est-ce que depuis que vous habitez Nantes votre perception de ces lieux a changé, a évolué ? (Pensez-vous que votre âge/ le fait de résider à Nantes depuis plus ou moins longtemps a modifié votre regard)
- En tant que étudiant/actif/non actif/retraité, avez-vous la sensation de vous comporter d'une façon particulière?
- Diriez-vous qu'en tant que femme/homme vous allez plus/moins souvent dans ce lieu ? et/ ou que vous avez des attentes particulières ?
- Pensez-vous qu'en tant qu'homme/femme on apprécie plus certains de ces lieux que d'autres ?

Annexe 5 : Echantillon

	Initiale des interviewés	Genre	Age	Durée de vie à Nantes
1	AA	Femme	25 ans	Depuis toujours
2	AC	Femme	35	4 mois
3	AM	Femme	24	Depuis toujours
4	BB	Homme	59 ans	2 ans
5	BR	Femme	42 ans	30 ans
6	CB	Femme	47 ans	1 an
7	DB	Femme	25	5 ans
8	DF	Homme	20 ans	Depuis toujours
9	DR	Homme	38	1 an
10	DR2	Femme	40 ans	23 ans
11	EL	Femme	28 ans	Depuis toujours
12	FD	Femme	66	Depuis toujours
13	FF	Homme	35 ans	5 ans
14	FR	Homme	39 ans	Depuis toujours
15	FS	Homme	39 ans	10 ans
16	HL	Homme	15 ans	Depuis toujours
17	J	Femme	28 ans	2 ans
18	LD	Femme	15	Depuis toujours
19	LG	Homme	64 ans	Depuis toujours
20	MB1	Femme	60/65 ans	Depuis toujours
21	MB2	Femme	60 ans	Depuis toujours
22	MD	Homme	72	Depuis toujours
23	MG	Femme	59 ans	Depuis toujours
24	ML	Femme	28	5 ans
25	MP	Femme	61 ans	43 ans
26	MR1	Femme	76 ans	Depuis toujours
27	MR2	Homme	37 ans	5 ans
28	MT	Femme	26	6 mois
29	NL	Femme	46	3 ans
30	PAB	Femme	22 ans	occasionnel
31	PB	Homme	48 ans	1an
32	R	Homme	36 ans	Depuis toujours
33	RM	Femme	65 ans	Depuis toujours
34	SO	Femme	33 ans	10 ans
35	SR	Homme	50 ans	Depuis toujours

Annexe 6 : Recompositions d'observations

Observations Passage Pommeraye - Lundi 29/12/08 16h30-16h45

Prises de vues - Observateur en mouvement

**Mode d'être et de faire sur
le lieu**

Extraits de séquences observations

La Flânerie



Au 2^e étage, certaines personnes flânent devant les boutiques pendant que d'autres regardent furtivement les vitrines des enseignes sur leur droite et/ou sur leur gauche. Les magasins situés autour de l'escalier central semblent attirer moins de personnes en comparaison de ceux situés dans les couloirs du rez-de-chaussée ou du 2^e étage

Le passage



Il y a beaucoup de monde dans les escaliers, et d'ailleurs le bruit des pas des personnes sur les marches forme un véritable fond sonore mêlé au brouhaha des discussions. Dans les escaliers, une sorte de loi informelle s'est instaurée avec la densité de personnes et les gens se plient à la règle suivante : ils montent ou descendent en tenant leur droite. Au 1^{er} étage on ne remarque que très peu de personnes à s'arrêter. D'autres encore, mais ils sont moins nombreux empruntent ce passage avec une allure assez rapide sans porter le regard autour d'eux.

L'observation du lieu

Certains marquent un temps d'arrêt sur le palier entre les deux escaliers mais ne se baladent pas nécessairement sur le 1^{er} étage.

Observations Passage Pommeraye - Lundi 20/04/09 17H05 – 17H50

Prises de vues - Observateur en mouvement

Mode d'être et de faire sur le lieu

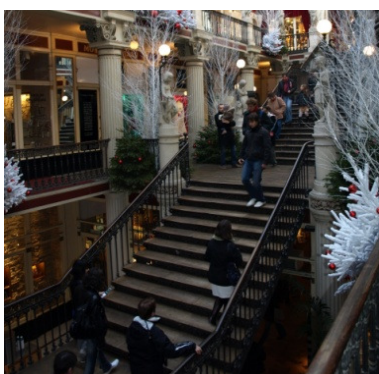
Extraits de séquences observations

Le lèche-vitrine/shopping



La vitrine du chocolatier biscuitier attire les regards.
Deux femmes et leurs enfants entrent dans le passage, regardent une vitrine, ne semblent pas satisfaites et repartent.
Certains s'adonnent au lèche vitrine.
Des gens s'arrêtent près de moi, regardent les vitrines, je ne semble pas les gêner.
Beaucoup de flâneur mais peu de monde dans les boutiques.
Deux garçons avec leurs mères, regardent les vitrines, s'arrêtent, repartent.

Le passage



Peu de monde. Les gens passent tranquillement, déambulent. D'autres sont plus pressés.
Un groupe de jeunes passent en fumant et en écoutant de la musique.
Des gens passent les bras déjà bien chargé, il s'agit sans doute d'un raccourci.
De manière générale, on observe deux allures bien distinctes : rapide et pressé ou nonchalant et flâneur.
Les gens montent ou descendent et s'arrêtent peu à l'étage intermédiaire.

Prendre le temps d'observer

Un homme qui monte les escaliers regarde en même temps au dessus de lui.
Un groupe de personnes regarde autour d'elles, marquent un temps d'hésitation, puis descendent quelques marches en marquant des temps d'arrêt pour mieux regarder.
Un couple s'arrête au 1er étage et regarde autour de lui.
Deux femmes montent, s'arrêtent, se retournent, regardent en l'air.
Un jeune homme va voir sous les escaliers, avec sa copine, ils font le tour de l'étage.
Une femme qui monte les escaliers avec plusieurs personnes le fait tout le décrivant à ceux qui l'accompagnent.
Deux femmes se font prendre en photo.
Une femme prend une photo de l'entrée/sortie du 2ème étage.
Quelques personnes font le tour du 2ème étage.

Observations Passage Pommeraye – Mardi 21/04/09 9H30 – 10H30

Prises de vues : Observateur en mouvement

Mode d'être et de faire sur le lieu

La déambulation nonchalante ou rapide



Extraits de séquences observations

Quelques rares passent marchent d'un pas décidé. C'est sans doute pour eux un raccourci.

A l'inverse, deux femmes viennent tout juste d'entrer et traversent tranquillement.

Les pas résonnent dans l'escalier, un peu plus fortement qu'en journée car il n'y a pas d'autres bruits.

Un homme passe à allure lente, il regarde à droite, à gauche puis en montant les marches il regarde tout autour de lui.

Un SDF passe

Deux collégiennes passent en commentant des objets vus en vitrine.

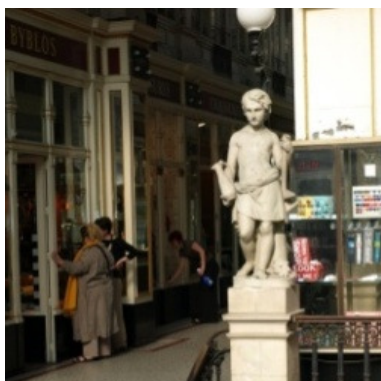
Une passante avec un sachet jaune « la mie câline ».

Peu de personnes entrent ou sortent par le 1er étage.

Un homme passe avec son chien au bout de la laisse.

Deux femmes, seules, traversent, elles sont toutes deux au téléphone.

L'observation du lieu



Quelques curieux prennent des photos à cette heure silencieuse et peu passante

Deux femmes montent en commentant l'état des marches.

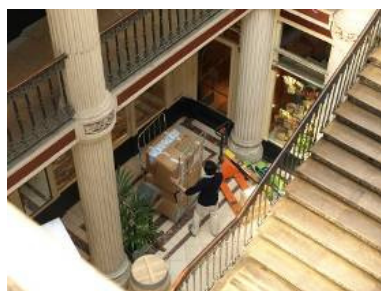
La plupart des personnes qui passent à cette heure-ci, s'arrêtent, prennent le temps de regarder

Un homme avec un appareil photo à la main me salue en disant « collègue photographe » car je porte moi aussi mon appareil autour du cou.

Deux femmes avec une carte de Nantes dans les mains, semblent là en visite.

Un groupe de touristes vient d'arriver par le 2ème étage, un guide est avec eux.

Le réveil progressif du lieu



Tous les magasins sont encore fermés

On entend parfaitement les bruits de la rue, c'est étonnant car on a la sensation d'être à l'intérieur.

Un premier magasin ouvre sa porte.

Un vacarme de rideau de fer qui s'ouvre, il est 9h55.

Une autre boutique ouvre.

Le passage s'anime peu à peu.

Devant le magasin Arche, une employée passe l'aspirateur.

D'autres commerçants nettoient leurs vitrines.

Une commerçante nettoie ses vitrines.

Les lumières des boutiques s'allument une à une.

Observations Passage Pommeraye – Mardi 21/04/09 11h50 – 12H30
Prises de vues : Observateur en mouvement

Mode d'être et de faire sur
le lieu

Extraits de séquences observations

Le passage



Les gens qui passent portent souvent des sacs de marques différentes venant de magasins précédemment fréquentés ; entre autres la Fnac

Un petit garçon descend de sa poussette pour descendre les marches pendant que son père porte la poussette

Le flot de passants est continu et régulier. On entend un marmonnement couplé au bruit de pas sur les marches

Une femme passe en mangeant un sandwich.

J'entends une dame dire « on a l'impression d'être dans une gare ».

Un homme passe en portant une plante fleurie.

Deux jeunes filles passent en mangeant leurs sandwiches

L'observation du lieu

Un homme prend des photos avec son téléphone et un petit garçon fait de même avec un appareil photo

Les gens regardent autour d'eux. Il y a plus de passage que tout à l'heure.

Un monsieur organise une visite pour sa famille ou des amis.

Un couple est là pour observer et découvrir le passage.

Une femme et ses enfants se font prendre en photo en plein milieu de l'escalier.

Un couple au 2ème étage regarde, ils descendent les marches et s'y arrêtent pour prendre une photo

Observations Passage Pommeraye – Mardi 21/04/09 14h40-16h30

Absence de prises de vue: Observateur en mouvement

Mode d'être et de faire sur
le lieu

Extraits de séquences observations

Le passage

Beaucoup de passages.
Des jeunes passent en groupe.
Une majorité de femmes passent par ici.

Le shopping

Les gens font les boutiques
Les gens se baladent, font du shopping.
On peut noter une certaine affluence dans les commerces
par intermittence.

L'observation du lieu

Une personne tout en haut regarde ce qui se passe.
Le groupe de touristes est en réalité espagnol.
Tout un groupe de personnes est présent avec un guide
pour visiter le passage.
Une femme qui monte s'accroupit pour prendre en photo
les contremarches.
Deux jeunes sont assis en haut des marches de l'escalier du
1er étage.

Observations Passage Pommeraye – Mercredi 22/04/09 14h00-14h25

Pas de prises de vue : Observateur en mouvement–

Mode d'être et de faire sur
le lieu

Extraits de séquences observations

L'observation du lieu

Pas mal de curieux. De visiteurs qui semblent découvrir les lieux « Ah tiens, c'est ouvert de l'autre côté aussi ! »

Deux personnes se sont arrêtées au 1er étage, l'une explique à l'autre avec de grands gestes de la main.

Quatre personnes sont maintenant arrêtés dans les escaliers du 2ème étage, à un endroit sans marches, elles prennent des photos, prennent le temps de regarder.

Certains marquent un temps d'arrêt sur une marche pour mieux regarder ce qui les entoure.

Le passage

Je remarque un homme qui se détache de la foule car son pas est plus pressé que les autres qui flânent

La majorité du flot montant ou descendant ne s'arrête pas dans les boutiques.

Certains descendent les marches quasiment une à une, très doucement, en s'attardant sur les moindres détails du lieu.

D'autres descendent quasiment en courant.

Une petite famille s'amuse à faire tout le tour du 2ème étage tout en faisant coucou à son père qui descend les marches.

Un moment de répit, personne dans les escaliers.

Observations Passage Pommeraye – Vendredi 11/10/09 18H-18h30

Prises de vues- Observateur en mouvement



bservations

La Flânerie



Un flux relativement régulier de personnes qui montent ou descendent les marches.

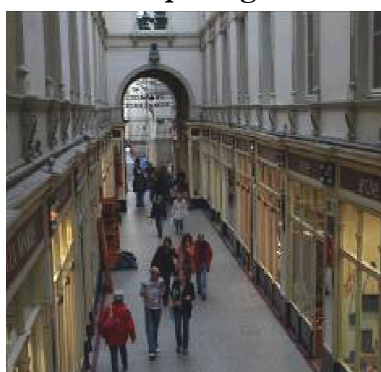
Le pas est nonchalant pour la plupart.

Le lèche-vitrine



Les regards se portent généralement vers les vitrines

Le passage



Le flux de personnes s'accroît soudainement.

Beaucoup de groupes de jeunes en bande.

Ambiance sonore et olfactive

Une odeur d'encens règne, une musique sort du magasin Via Maris et résonne dans cette partie du Passage.

Le bruit des pas se fait de plus en plus important, les voix montent ou paraissent plus fortes, c'est certainement l'effet de foule.

Observations Passage Pommeraye – Dimanche 11/10/09 13H-13h15

Prises de vues – Observateur en mouvement

Mode d'être et de faire sur
le lieu

Extraits de séquences observations

La Flânerie



Très calme un seul magasin est ouvert en bas, quelques passants y achètent des confiseries.

Le pas est particulièrement lent, beaucoup de curieux s'y promènent en regardant tout autour d'eux.

Deux personnes prennent en photo le passage selon différents angles.

Le vide



Le passage est maintenant vide, je suis seule depuis 5 min.

Une autre personne prend une femme en photo qui se trouve assise sur les marches en montant. Il profite certainement du peu de monde présent sur le lieu notamment sur l'escalier.

Deux personnes prennent en photo le passage à différents angles.

Des discussions dans une langue étrangère se font entendre.

Encore une personne avec un appareil photo.

Un homme prend sa compagne en photo du haut des escaliers.

Certains s'attardent devant les vitrines des magasins fermés. Les personnes semblent vraiment admirer les choses, les détails, ils semblent prendre leurs temps.

L'observation/admiration

La résidence

Un habitant rentre chez lui par une porte du 2^e étage.

Observations Passage Pommeraye – Mardi 16/03/10 16h45-17h15

Prises de vues : Observateur en mouvement

Mode d'être et de faire sur le lieu

Extraits de séquences observations

La déambulation



Un homme fait le tour de la corniche du 2^e étage.
En essayant de saisir le regard des passants, je vois chez certains leurs tendances à balayer l'ensemble du passage du regard. Leur pas est lent, voire nonchalant.

Le passage



Des enfants passent, je suppose en chemin de retour de l'école.
Puis des lycéens.
Les bruits de pas résonnent sur les marches en bois.
Seul un vieux monsieur monte péniblement les marches.
Très peu de personnes s'arrêtent au 1^{er} pallier entre les 2 escaliers, ils montent ou descendent l'escalier sans s'arrêter.

Le jeu

Certaines personnes, souvent des jeunes dévalent les escaliers.
Des jeunes parlent haut et fort, on dirait qu'ils s'amuse de l'écho de leurs voix.

La flânerie



C'est calme, très calme, quelques flâneurs regardent notamment la vitrine du chocolatier.
Les gens flânent c'est-à-dire qu'ils marchent à proximité immédiate des vitrines parfois un élément semble attirer leur regards et ils s'approchent un peu plus ou entrent dans la boutique.
La vitrine du magasin de bijoux attire beaucoup de femmes.
La galerie d'art qui expose attire aussi quelques curieux.
Les personnes en groupe s'arrêtent devant les vitrines et échangent des commentaires sur ce qu'ils observent.

Observations Passage Pommeraye – Mercredi 17/03/10 18h15-18h25
Prises de vues - Observateur en mouvement

Mode d'être et de faire sur
le lieu

Extraits de séquences observations

La déambulation



Peu de monde, l'ambiance est calme.
Le pas des passants alterne entre rapidités et nonchalance.

La flânerie



Des personnes s'attardent sur les vitrines en dehors des allées principales.
Une boutique affiche un panneau liquidation totale.
Les personnes qui marchent tranquillement, flânent le long d'un côté ou de l'autre des longs couloirs bordés de boutiques que forme la structure du passage. Ils alternent d'un côté puis de l'autre.

Le passage



Les gens montent et/ou descendent l'escalier en tenant leur droite, comme une norme tacite.
Les personnes pressées marchent au centre d'un pas décidé et regardent leurs pieds ou droit devant elles.

Observations Place du Commerce – Lundi 29/12/08 15h-15h30

Prises de vues - Observateur en mouvement

Mode d'être et de faire sur le lieu

Extraits de séquences observations

L'événementiel



La Place a une configuration différente dû au marché de Noël, un passage en forme de couloir traverse la place et conditionne les allers et venues des personnes

La place ainsi transformée forme des rues passantes, les gens arrivent de toute part, ça grouille !

L'attente/la rencontre



Devant la FNAC, beaucoup de gens « stationnent » en groupe d'autres semblent attendre un rendez-vous.

On remarque de nombreux groupes de jeunes qui se retrouvent sur les marches pour discuter ou restent debout en cercle pour parler. Les marches de la FNAC semblent également être un lieu de rendez-vous

La détente



Il y a beaucoup de gens aux terrasses des cafés malgré le froid. Egalement pas mal de monde au cinéma

Près de moi, un père et sa fille prennent ce lieu comme terrains de jeu et jouent à se lancer le bonnet de la petite. Le volume sonore est relativement élevé et rythmé par un brouhaha régulier de paroles, de frottement de chaises de cafés sur les pavés et les bruits des consommations déposées sur les tables.

Observations Place du Commerce – Lundi 20/04/09 11h45-12h30 Temps gris et frais
Pas de prises de vue - Observateur assis sur les marches

Mode d'être et de faire sur
le lieu

Extraits de séquences observations

L'attente

Une jeune fille attend debout face à la Fnac.
 Une jeune fille s'assoit près de moi sur les marches. Quelqu'un d'autre attend sur les marches.
 Un homme attend en fumant, il n'est pas loin de la Fnac.
 Les gens font les 100 pas au milieu de la place en regardant autour d'eux.
 L'homme qui attendait devant la Fnac finit par y entrer.
 Une femme s'assoit sur les marches près de moi puis elle allume une cigarette.
 Finalement les deux hommes que j'avais vu attendre debout face à la Fnac, décident de s'asseoir sur les marches.

L'attente/la rencontre

Un homme avec une valise court en traversant la place.
 Un vélo passe.
 Les gens traversent la place en diagonale
 Il y a pas mal de passage entre le bâtiment de la Fnac et la rue
 Une femme et son chien traverse la place, on entend la clochette de la laisse.
 Un autre scooter quitte la place.
 Une femme enceinte semble chercher quelqu'un ou quelque chose et fait des va-et-vient.
 Trois jeunes que j'ai déjà vu passés dans un sens, reviennent dans l'autre sens.
 Une femme qui traîne sa valise-on entend les roulettes- traverse la place
 Un vélo traverse la place.
 Des gens attendent, ils sont seuls, éparpillés sur la place, ils consultent leur montre.

La détente

La jeune fille sur les marches se lève en apercevant son « rendez-vous ».
 La jeune fille qui attendait debout a retrouvé ses amies.
 Une jeune fille qui attendait vient de se faire surprendre par son amoureux, ils partent ensemble, se tenant la main
 Une femme qui attendait devant la Fnac retrouve une autre femme.
 Quelqu'un passe en parlant au téléphone et dit « ne bouge pas, on arrive ».
 L'homme qui attendait depuis loin pas loin de moi, a retrouvé un ami.
 Les deux jeunes filles qui attendaient assises près de moi, retrouvent des amies, elles se serrent dans les bras et suivent des éclats de rire.

La détente

Trois garçons que j'ai déjà vu reviennent cette fois avec des sandwichs dans les mains.
 Une femme passe en mangeant un sandwich la « mie câline ».
 Quelqu'un d'autre vient de s'asseoir tout près de moi et mange son sandwich.
 Beaucoup d'individus se baladent avec ces sachets jaunes reconnaissables de la « mie câline ».

Observations Place du Commerce – Lundi 20/04/09 14h10-15h35 Timides éclaircies
Prises de vues - Observateur assis au sol au pied du cinéma

**Mode d'être et de faire sur
le lieu**

Extraits de séquences observations

**L'attraction pour les
commerces et lieux de
loisirs/détente**



Une maman et sa fille vont au cinéma
 Les va-et-vient près du cinéma continuent
 Les gens seuls attablés aux terrasses qui jouxtent
 directement le café, ont la même activité que moi, ils
 observent ce qui se passe, ils regardent partout.
 Des gens sortent du ciné, une séance se termine
 Il y a toujours du monde à entrer et à sortir de la Fnac. Les
 gens adoptent des trajectoires très rectilignes
 Des sacs Fnac.
 Encore un sac Fnac, encore, encore...
 Un couple se dirige vers le cinéma
 Les pas sont moins pressés que ce matin. Un peu
 nonchalant.
 Un couple regarde la carte d'une terrasse et décident
 finalement de ne pas s'asseoir. Ils s'avancent un peu plus
 près du café, regardent encore la carte et finissent par
 entrer à l'intérieur.

Le passage



Des bruits de talon résonnent.
 Un monsieur traverse poussant une brouette, puis un vélo
 traverse
 Beaucoup de poussettes, de landaus.
 Le monsieur à la brouette repasse dans l'autre sens
 La camionnette fait obstacle au passage des personnes
 Un monsieur promène son chien.
 Trois cyclistes aux casques et tenus fluos traversent la place.
 Un scooter traverse la place puis dans le sens inverse un
 vélo.
 Beaucoup de gens empruntent le passage laissé libre entre
 l'entrée du café et le début des terrasses.

Le jeu des enfants

Le petit garçon court après les pigeons, son père le
 rattrape.
 Un autre petit garçon fait des allers-retours sur sa
 trottinette
 Une petite fille environ 2 ans court après un pigeon
 Un bébé se balade, gêne la trajectoire de quelques passants,
 sa maman le rattrape, le met dans sa poussette et il pleure

Observations Place du Commerce – Lundi 20/04/09 16h-17h Temps ensoleillé/ chaud
Prises de vues - Observateur assis à la terrasse du café « la coquille mezzanine »

**Mode d'être et de faire sur
le lieu**

Extraits de séquences observations

L'attrait pour les fleuristes



Des gens s'arrêtent et regardent les fleurs au « jardin d'acclimatation »

Des gens viennent composer un bouquet avec l'aide de la fleuriste.

Un monsieur traverse les bras chargés de fleurs et avec un sac Fnac.

Le passage



Des gens entrent et sortent du parking.

Beaucoup de gens passent juste devant moi comme s'il s'agissait d'une rue, ils vont et viennent comme si ce n'était pas une rue mais une place.

Deux hommes traversent et l'un d'entre eux fait des grands gestes comme s'il expliquait à l'autre l'emplacement de telle ou telle chose.

Un homme d'affaire, habillé d'un costume et portant une mallette marche d'un pas pressé en comparaison des autres

La détente



Une femme attend quelqu'un près de la terrasse, puis ils partent ensemble.

Deux personnes occupent la table juste à côté de la mienne et discutent très fort comme si elles voulaient me faire partager leur discussion.

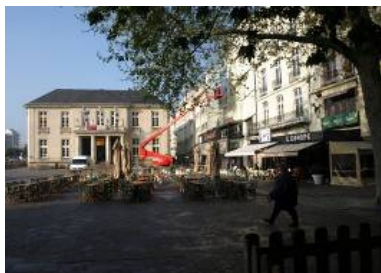
Deux femmes arrivent avec leurs enfants et hésitent dans le choix de la terrasse et finalement, elles s'installent dans le même café que moi.

Observations Place du Commerce – Lundi 20/04/09 11h45-12h30 Temps frais
Prises de vues- Observateur en mouvement

Mode d'être et de faire sur
le lieu

Extraits de séquences observations

La détente



Toutes les terrasses des cafés ne sont pas encore installées.
Quelques personnes ont choisi des places au soleil pour
prendre leurs cafés

Le passage



Il n'y a pas beaucoup de passants sur la place



Le démarchage

Des personnes distribuent des tracts appelant à manifester
pour le 1er mai.

Les livraisons



Quatre ou cinq camions sont garés sur la place.

Observations Place du Commerce – Mardi 21/04/09 10h30-10h40 temps ensoleillé
Prises de vues - Observateur en mouvement

Mode d'être et de faire sur
le lieu

Extraits de séquences observations

Le passage



Les passants passent mais ne s'arrêtent pas.
Une voiture de la ville de Nantes passe.
Une autre camionnette de livraison arrive et se dirige vers la
place Royale.
Une femme descend au parking

La détente



Il n'y a personne aux abords de la fnac.
Les terrasses sont maintenant toutes sorties

Observations Place du Commerce – Mardi 21/04/09 11h30-11h50 temps ensoleillé
Prises de vue - Observateur en mouvement

Mode d'être et de faire sur
le lieu

Extraits de séquences observations

La détente



Beaucoup plus de monde qu'une heure auparavant
Les terrasses se remplissent peu à peu

Le passage



Comme hier une camionnette France express arrive et se
gare entre les Gaumont et le Maléo café.
Un enfant traverse en trottinette.
Une femme traîne son sac à roulettes

Le démarchage



Une association « actions contre la faim » est présente et les
personnes qui la représentent démarchent les passants, je
me fais d'ailleurs accoster.

L'attente

Des personnes sont installées sur les marches, d'autres sont
devant la Fnac, ils attendent.

Observations Place du Commerce – Vendredi 09/10/09 17h30-18h45 Temps gris
Prises de vues - Observateur en mouvement

Mode d'être et de faire sur
le lieu

Extraits de séquences observations

Le lieu de rendez-vous



Un va et vient incessant de personnes qui entrent ou sortent de la Fnac

Des personnes qui se sont donné rendez-vous se retrouvent.

Le loisir



Un engin rouge équipé d'une nacelle pour nettoyer les vitres qui abritent les affiches de cinéma est encore présent sur la place.

Quelques groupes de personnes souvent en duo sont postés devant le cinéma Gaumont et regardent les affiches

La détente



Quelques personnes attablées aux terrasses des cafés.
Le Noops café est fermé.

La flânerie

Quelques personnes regardent les fleurs, échangent quelques phrases avec la vendeuse mais ne s'arrêtent pas

Quelques groupes de personnes souvent en duo sont postés devant le cinéma Gaumont et regardent les affiches

Le démarchage

Deux personnes vêtus de vêtements jaunes très voyant abordent les passants

Observations Place du Commerce – Dimanche 11/10/09 12h45-13h15 Temps gris
Prises de vues - Observateur en mouvement



**L'alternance
animation/inertie**



.Un chanteur avec sa guitare positionné à l'intersection de la place du commerce et de la rue qui rejoint la place Royale attire quelques badauds qui s'attourent autour de lui.
Le flot des passants a légèrement augmenté.
Un peu plus de monde également devant la Fnac

Très peu de monde, une place quasi déserte. Le marché de fleurs est ouvert et seul le café de l'Europe est ouvert sur la face Nord de la place Très peu de bruit ou si peu, lié à la circulation moins dense qu'en semaine ou qu'un samedi



Des tréteaux sont installés sur la place mais il n'y a encore rien de placer dessus, ni affiches, ni objets, peut-être est-ce en prévision de la prévision d'un événement le lendemain ou plus tard.

L'association s'est maintenant installée sur les tréteaux

**La détente/les loisirs/
le jeu/le sport**



Des personnes en petits groupes sont attablées
La terrasse du café de l'Europe est quasiment pleine
Un peu de monde chez les marchands de fleurs.
Un peu plus de monde également devant la Fnac.

Des enfants s'amuse en courant après des pigeons. Quelques joggers passent en rasant la place côté sud. Les cyclistes quant à eux se permettent de traverser la place de part en part au milieu des piétons. Des enfants courent dans tous les sens au centre de la place.

L'attente



Deux personnes sont assises sur les marches Côté sud de la place.
Une autre personne est assise sur les marches de la Fnac

Observations Place du Commerce – Mardi 16/03/10 17h15-17h35 Temps ensoleillé
Prises de vues Observateur en mouvement

Mode d'être et de faire sur
le lieu

Extraits de séquences observations

La détente



Beaucoup de monde attablé aux terrasses des cafés.
De nombreuses entrées et sorties de la fnac.

L'attente



Des groupes s'installent sur les marches, ils attendent, ils mangent, ils regardent vers le centre de la place.
Une personne fait les cent pas au milieu de la place.



Le passage



Beaucoup de personnes traversent la place en diagonale pour rejoindre la rue qui borde les arrêts de bus et de tram

Observations Place du Commerce – Mercredi 17/03/10 18h00-18h15 Temps ensoleillé
Prises de vues - Observateur en mouvement



La détente



Les terrasses sont toutes bondées
 Des groupes de personnes se retrouvent au centre de la place et restent là un moment à discuter.

L'animation



Il y a une animation au centre de la place, les gens qui s'en chargent interpellent les passants

Le passage



De nombreuses traversées de la place en diagonale selon un N-O/S-E, de personnes qui sortent du centre ville pour se diriger vers le tram
 Des passages également dans le sens inverse marquent le cheminement des personnes qui descendent du tram et rejoignent le cœur de ville

Observations des Nefs des anciens chantiers navals – Mardi 21/04/09 10h45-11h25
Prises de vues - Observateur en mouvement

Mode d'être et de faire sur
le lieu

Extraits de séquences observations

L'envie de découvrir



Quelques personnes sont là, surtout des jeunes et le suivent.

Quelques curieux viennent voir cette machine en action.

Certains ouvriers qui travaillent là, arrêtent quelques instants et regardent évoluer l'éléphant.

**Assister à un spectacle en
mouvement**



Les spectateurs suivent le pas lent de l'éléphant, prennent des photos, filment, s'arrêtent un instant, repartent

L'éléphant est maintenant arrêté près d'un escalier comme ceux qui permettent de monter dans un avion pour faire descendre les passagers.

Les spectateurs se massent autour de l'escalier comme s'ils accueilleraient ceux qui en descendent

Il y a beaucoup d'enfants à l'intérieur. Ils sortent avec le sourire.

Les passagers sont maintenant sur l'éléphant, l'escalier se rétracte, le moteur de l'éléphant reprend. Un coup de sifflet et il est reparti. Il crache de la vapeur d'eau par sa trompe faisant pousser des cris à la foule qui s'écarte

**Observations nefs des anciens chantiers navals – Mercredi 22/04/09 9h50-11h10_
temps frais – Prises de vues- Observateurs en mouvement**

Mode d'être et de faire sur
le lieu

Extraits de séquences observations

L'observation



Tout un groupe de personnes se situe devant l'éléphant qui à cette heure est encore sous les nefs

Ce sont surtout des mères qui viennent ici avec leurs enfants pour voir l'éléphant.

Deux journalistes sont présents avec une caméra, ils font le tour de l'éléphant. L'un d'entre eux met sa caméra sur l'épaule et s'apprête à filmer

Des gens arrivent petit à petit, ils regardent l'éléphant, le prennent en photo.

Une femme attend avec ses deux enfants, assise à la terrasse du café que l'éléphant sorte.

Des personnes âgées se sont assises sur un banc et regardent l'éléphant.

Les enfants courent, trépignent d'impatience, posent des questions, crient parfois, demandent à monter sur l'éléphant

Il n'y a personne sur le grand espace public à proximité immédiate, tous ceux qui attendent que l'éléphant se « réveille » se situent à proximité immédiate.

Un autre groupe d'une quinzaine de personnes attend près de l'accueil alors que l'éléphant vient tout juste de démarrer.

L'admiration/l'intérêt



Le journaliste a posé sa caméra sur un trépied.

Il enlève la caméra de son trépied et interroge un papa et son petit garçon.

Un homme m'interpelle et me demande de le prendre en photo devant l'éléphant.

Un homme s'accroupit pour prendre en photo sa femme et ses enfants.

Observations des Anciens Chantiers Navals – Mercredi 22/04/09 11h40-12h15- temps frais- Prises de vues-Observateur en mouvement

Mode d'être et de faire sur le lieu

Extraits de séquences observations

L'admiration



Il n'y a presque personne dans les Nefs.
Puis avec le retour de l'éléphant, les gens arrivent.
Une famille se prend en photo sur les lieux à divers endroits.

Un spectacle en mouvement



Il y a moins de monde à suivre la progression de l'éléphant.
Les enfants sont admiratifs même si certains en ont quand même un peu peur, ils courent quand l'éléphant se rapproche de trop près.
Les gens suivent la progression de l'éléphant, ils avancent à son rythme ; jusqu'à son point d'arrêt final
A peine arrivé, les gens descendent de l'éléphant, il repart pour une 2ème balade.

La détente



La terrasse est maintenant pleine.

Observations des Anciens Chantiers Navals – Mercredi 22/04/09 14h45-14h55
temps ensoleillé et chaud- Prises de vue- Observateur en mouvement

**Mode d'être et de faire sur
le lieu**

Extraits de séquences observations

La détente



L'un des parents s'avance au bord de la Loire et tous les enfants le suivent.

Un homme, lit, seul.

Des amis se vont venus pique-niquer ensemble, leurs enfants s'amuse sur l'herbe.

Un couple est installé un peu plus haut.

Il y a également deux groupes de jeunes filles allongées dans l'herbe. L'un des groupes est formé de deux personnes qui sont allongées face à un ordinateur.

Il y a quelques personnes attablées au café-restaurant.

La promenade



D'autres se promènent.

Sur la promenade pour rejoindre le hangar à bananes, je croise une femme avec son landau et deux autres personnes qui se baladent ensemble.

L'attrait du lieu



L'éléphant se met en marche, il barrit en sortant de son antre.

Observations Eléphant – Dimanche 11/10/09 13H45 14H
Prises de vues - Observateur en mouvement

Mode d'être et de faire sur
le lieu

Extraits de séquences observations

Loisirs



La terrasse est quasiment occupée en totalité mais il y a finalement pas ou peu d'enfants présents.



L'éléphant n'est ni sous la nef ni en sortie sur la plaine au Duc.

La librairie est ouverte

L'événementiel



L'arrivée d'une course à pied est attendue. Des personnes vêtues de gilets fluorescents s'activent pour installer des barrières de sécurité.



D'autres personnes s'activent à distribuer des tracts pour la Solitaire du Chocolat. Elles se déplacent soit à pied, soit en engin motorisé à une roue.

Observations des Anciens Chantiers Navals – Lundi 15/03/10 19h00-19h15 Temps frais
Prises de vues - Observateur en mouvement

Mode d'être et de faire sur
le lieu

Extraits de séquences observations

La fin de l'activité



Un homme au volant de sa camionnette rentre à l'intérieur des nefs.

Un bruit métallique se fait entendre, la barrière des nefs s'ouvre et un homme en côte de travail sort.

Il n'y a personne, le soleil se couche.

On entend le bruit de la circulation dense en fond sonore.

La détente

Un homme promène son chien à vélo

Deux cyclistes traversent l'esplanade de part en part

Des cris d'enfants qui jouent. Un jogger qui arrive

L'admiration

Un homme reste à regarder l'éléphant

Observations des Anciens Chantiers Navals – Jeudi 18/03/10 16h10-16h30 vent et température agréable - Prises de vues - Observateur en mouvement

Mode d'être et de faire sur le lieu

Extraits de séquences observations

L'événementiel



Un chantier est en train de se monter face aux nefs. Les ouvriers se taquinent, rient, blaguent.

Encore des soupirs et cris des ouvriers par la lourdeur des charges qu'ils transportent pour monter leur structure.

La détente



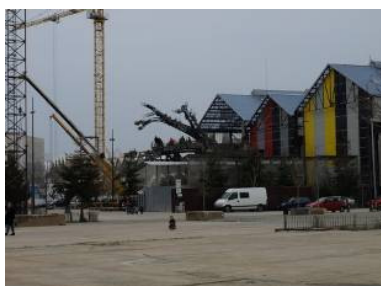
.Une maman et ses deux enfants jouent dans l'aire de jeux.

Trois jeunes parents entrent dans l'aire de jeux accompagnés de cinq enfants

Deux personnes qui se baladent tranquillement longent cette plage.

Un couple s'est installé dans l'espace « plage » sur des chaises longues qui se font face.

Le spectacle



Le bruit de l'éléphant se fait entendre et s'accompagnent de cris « ouah ». Puis l'éléphant barrit.

Peu de gens sont autour de l'éléphant, il en est de même sur la grande esplanade face aux ateliers et chantiers de Nantes
Toute une classe d'enfants revient vers les nefs après avoir suivi le parcours de l'éléphant dans sa première partie.

Une femme passe en vélo et se dirige vers l'éléphant.

Observations de l'hangar à Bananes – Mardi 21/04/09 19h30-20h30

Prises de vues- Observateur assis à une terrasse de café

Mode d'être et de faire sur
le lieu

Extraits de séquences observations

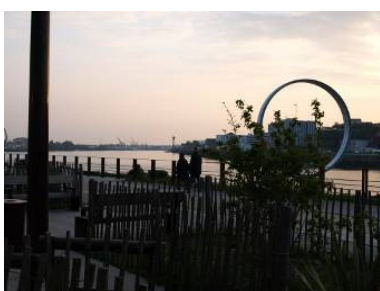
La détente



Le soleil donne encore à cette heure-ci et quelques terrasses de cafés ouvertes sont remplies d'individus venus boire un verre. La plupart sont en terrasse. Certains sont à l'intérieur mais c'est un intérieur complètement ouvert sur l'extérieur qui permet d'être abrité du vent tout en recevant les rayons du soleil.

Le temps se rafraîchit, le soleil est trop bas maintenant pour réchauffer ceux qui sont en terrasse. D'ailleurs les tables vides sont désormais plus nombreuses à l'extérieur

La vue sur la Loire



La vue sur la Loire et la ville est saisissante à cette heure où le soleil baisse et change de couleur pour tourner à l'oranger. C'est peut-être ce qui attire les gens à venir dans ce lieu excentré pour boire un verre en fin de journée.

Il n'y qu'un seul serveur mais c'est amplement suffisant. Les gens ne consomment qu'un seul verre et s'en vont.

La promenade

La promenade n'est plus vraiment agréable, le vent s'est levé et il n'y a plus de soleil.

Observations de l'hangar à Bananes – Mercredi 22/04/09 11h15-11h35
temps frais - Prises de vues - Observateur en mouvement–

Mode d'être et de faire sur
le lieu

Extraits de séquences observations

La promenade



La promenade est déserte, résonne les bruits des travaux et le moteur de l'éléphant.

Un cycliste puis deux passantes. Un camion

Un cycliste accompagné par une autre personne en roller.

Les deux passantes se sont maintenant arrêtées pour admirer la vue sur la Loire, elles se dirigent ensuite vers un café, elles reviennent : peut-être était-ce fermé, je suis trop loin pour voir.

Une personne passe en roller sur la promenade et s'arrête accoudée aux barrières pour regarder le paysage. Puis elle revient.

Les deux personnes, l'une en vélo et l'autre en roller font également demi-tour.

La restauration

Le personnel d'un des bars-restaurant dresse les tables de la terrasse pour le déjeuner.

Un groupe de jeunes filles se dirige vers ses bars-restaurants.

L'activité

Des ouvriers qui parlent fort. Des bruits des chantiers.

Une personne sort d'un commerce « Accostillage » et rejoint son vélo, stationné juste à côté de l'entrée du magasin

Observations de l'hangar à Bananes – Mercredi 22/04/09 11h15-11h35

Prises de vues : Observateur en mouvement– temps frais

Mode d'être et de faire sur
le lieu

Extraits de séquences observations

La promenade



Sur le quai des Antilles, quelques promeneurs.
Une personne passe en vélo.
Un cycliste. Deux vieilles dames qui se promènent.
Encore un cycliste.

La détente

Quelques personnes prennent un bain de soleil aux
terrasses des cafés.
Certains ont sorti des transats et font face à la Loire.
D'autres s'allongent sur les bancs publics.

L'envie de découvrir



Un homme regarde les bateaux en rénovation.
Des personnes regardent l'expo « Giona Pane », deux
personnes qui en sortent décident d'aller boire un verre

Observations de l'hangar à Bananes – Dimanche 11/10/09 14h05 14H30

Prises de vue- Observateur en mouvement

Mode d'être et de faire sur
le lieu

Extraits de séquences observations

Événementiel



Des barrières sont installées pour la course au début du quai des Antilles.

Promenade



Les promeneurs sont rares.

Une femme promène son chien, sa laisse fait un bruit de tintement.

Un jeune couple avec un bébé se promène.

Détente



Seuls deux bars sont ouverts en bout de quai. Les gens sont en terrasse.

Repos/ Jeux



Un vieux monsieur se repose assis sur un banc.

Les enfants jouent à proximité de la grue grise.

**Observations de l'hangar à Bananes – Lundi 15/03/10 19h20-19h40 Temps frais
coucher du soleil - Prises de vues - Observateur en mouvement**



La promenade



Une femme passe en vélo, je l'ai entendu arriver de loin tellement c'est silencieux.

Deux jeunes font du roller, l'un apprend à l'autre.

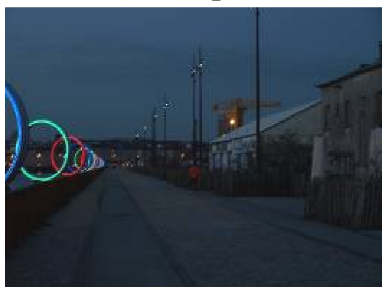
Deux personnes à vélo passent. Les deux autres personnes en roller se dirigent maintenant dans le sens inverse.

Détente

Un couple assis sur la balustrade à proximité des anneaux s'est installé pour chanter

Un groupe de personnes arrive, j'entends leur conversation, ils s'étonnent qu'il n'y ait qu'un seul bar ouvert

L'activité sportive



Un jogger arrive face à moi

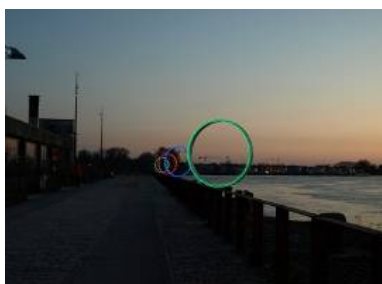
Une femme passe en vélo, je l'ai entendu arriver de loin tellement c'est silencieux.

Deux jeunes font du roller, l'un apprend à l'autre.

Encore un jogger.

Deux personnes à vélo passent. Les deux autres personnes en roller se dirigent maintenant dans le sens inverse

Le spectacle nocturne



Les anneaux viennent de s'illuminer, il est 19h30.

Observations de l'hangar à Bananes – Jeudi 18/03/10 16h30-17h00 vent
Prises de vues - Observateur en mouvement

Mode d'être et de faire sur
le lieu

ations

La promenade



Quelques promeneurs

Les personnes en vélo s'arrêtent au bout du quai et admirent le point de vue.

Les gens qui se promenaient devant moi entrent dans un bar dont la terrasse n'est pas sortie

Les personnes observées ont eu tendance à marcher davantage le long des bars que le long de la Loire

La Détente



La terrasse d'un des restaurant arbore des tables avec le couvert dressé mais il n'y a personne d'attablées

La terrasse du bar le ferrailleur est ouvert avec seulement 2 personnes accoudées au bar.

Quatre personnes souhaitent entrer dans la galerie d'exposition et repartent dépitées car elle est fermée

Un autre gérant de bar installe sa terrasse.

L'organisation du lieu



Des bruits de ferrailles qui proviennent des ateliers de réparation de bateaux

Des hommes déchargent un coffre de voiture devant le LC Club

Un homme nettoie la baie vitrée de son bar

Annexe 7 : Analyse détaillée des figures idéales-typiques selon les dimensions temporelles urbaines et individuelles

Les lignes et les colonnes du tableau de synthèse des figures idéales-typiques (Cf. Tableau 22, p.412) correspondent toujours à la confrontation d'une des deux variables du lieu (évolution historiques/urbanistiques et dynamiques quotidiennes) avec une des deux variables de l'individu (avancée dans la vie ou ancienneté de la connaissance des lieux). Quatre confrontations (les deux variables relatives à l'individu avec les deux variables relatives au lieu) sont ainsi respectivement envisagées dans une lecture verticale puis dans une lecture horizontale.

La première (verticale) propose de considérer l'influence des temporalités des lieux dans l'évolution du rapport affectif. La lecture du tableau propose une analyse des figures idéales-typiques par colonne afin de dégager une première synthèse quant au rôle du lieu dans l'évolution d'une relation affective (Cf. Tableau 23 et 24, p. 421 et 427). Deuxièmement, les figures idéales-typiques sont étudiées à l'aune des variables temporelles individuelles (lecture horizontale) pour déterminer l'influence du facteur individuel au cours de l'évolution du rapport affectif (Cf. Tableau 25 et 26, p. 433 et 440).

1. Influence des variables temporelles des lieux dans l'évolution du rapport affectif 67

- a. Interprétation de la confrontation des évolutions historiques et urbanistiques à l'avancée dans la vie de l'individu _____ 67
- b. Interprétation de la confrontation des lieux selon leurs dynamiques quotidiennes et l'avancée dans la vie de l'individu _____ 71
- c. Interprétation de la confrontation des évolutions historiques et urbanistiques à l'ancienneté de la connaissance des lieux par les individus _____ 76
- d. Interprétation de la confrontation des lieux selon leurs dynamiques quotidiennes à l'ancienneté de la connaissance des lieux par les individus _____ 82

2. Influence des variables temporelles individuelles dans l'évolution du rapport affectif _____ 90

- a. Interprétation de la confrontation des évolutions historiques et urbanistiques à l'avancée dans la vie des individus _____ 90
- b. Interprétation de la confrontation des dynamiques quotidiennes des lieux à l'avancée dans la vie des individus _____ 92
- c. Interprétation de la confrontation des évolutions historiques et urbanistiques à l'ancienneté de la connaissance des lieux des individus _____ 96
- d. Interprétation de la confrontation des dynamiques quotidiennes des lieux à l'ancienneté de la connaissance des individus _____ 99

1. Influence des variables temporelles des lieux dans l'évolution du rapport affectif

a. Interprétation de la confrontation des évolutions historiques et urbanistiques à l'avancée dans la vie de l'individu

Le lieu ancien

S'il s'agit d'un lieu ancien, l'individu jeune est généralement dans une phase d'indifférence vis-à-vis du lieu, il ne mesure pas la singularité ou les caractéristiques propres à ce dernier. La relation qu'il entretient avec ce lieu est principalement orientée par la fonctionnalité qu'il lui accorde (raccourci, amusement etc.) ou le divertissement qu'il peut occasionner : « Y'a même des statues là sur l'escalier et c'est des choses que quand j'étais jeune j'avais pas forcément remarqué et que j'ai découvert après » ; « Je dévalais le passage Pommeraye à toute vitesse, ouais c'était drôle j'étais ado, ça m'amusait, j'en ai un bon souvenir » ; « C'est un lieu que j'ai vraiment commencé à arpenter comme un lieu de passage uniquement et pas un lieu de vie, où on s'arrête et on regarde les magasins » ; « Moi je pense que j'ai l'apprécié plus tard car les premières fois j'y suis passée comme un passage avec des escaliers ».

Les adultes sont attirés par l'esthétisme que dégage l'ancienneté du lieu qui commence à leur faire prendre conscience de la particularité que recouvre un tel type de lieu : « C'est un lieu que j'apprécie aussi parce que c'est joli donc autant passer par là que par un autre endroit » (SO). L'expérimentation de ce lieu s'instaure également par une pratique qui consiste à faire découvrir à d'autres un lieu pour se surprendre eux-mêmes dans la continuité de cette découverte : « Enfin moi je sais que quand j'ai des amis non Nantais qui viennent, on va souvent les emmener dans ces lieux là aussi et puis on va s'y arrêter et on va souvent voir des choses que nous-mêmes on n'avait pas vu ». Ils sont véritablement charmés voire subjugués par le lieu ancien « ça peut m'arriver d'y aller simplement par plaisir parce que j'aime bien la vieille architecture (...) on peut se balader comme ça pour le plaisir » (MR) ; « J'aime bien le mélange qu'ils arrivent à faire entre l'ancien et le contemporain, jusqu'à l'extrême en fait » ; « ce qui me touche aussi quand je regarde l'escalier, je me dis c'est fabuleux, le mariage du fer et du bois, l'ajustage des marches, c'est génial et puis ça tient, il a 150 ans et il est là » (MR)

Les personnes âgées sont réellement dans l'admiration de ce type de lieu qu'elles considèrent comme supérieures par leur beauté. Ce sentiment peut être discerné dans la précision qu'elles font de sa description tout en ajoutant qu'elles ne le connaissent pas si bien « y'a l'escalier, y'a les sculptures, si vous regardez les contre marches c'est sculpté y'a des petites souris qui passent, plein de choses que les gens ne voient pas obligatoirement mais y'a un tas de petits détails qu'on découvre pratiquement à chaque fois » (FD). Et parfois l'on sent un enthousiasme lié à la fierté d'être dans une ville où se trouve un tel lieu « le passage Pommeraye c'était quand même...mais c'est quand même très spécifique. Ça relie la ville basse à la ville haute, c'est quand même assez extraordinaire! » Néanmoins d'autres se montrent plus nuancées dans leurs propos et cela est en partie dû à une forme d'habitude qui occasionne une sensibilité moindre quand bien même ils reconnaissent être touchés par le lieu « ah oui c'est

beau mais c'est-à-dire qu'on a tellement l'habitude, non mais disons que c'est quand même agréable de passer par là, c'est beau, y'a de beaux décors et bon ça coupe pour aller place du commerce»

Ainsi plus ils sont jeunes et plus la relation se crée à l'égard du seul critère qu'est la fonctionnalité, ensuite à l'âge adulte ils prennent conscience de la singularité du lieu qui les subjugue. Enfin les personnes d'âge mûr même si elles sont très admiratives, elles font état d'une sensibilité moindre.

Le lieu actuel

Dans le cas d'un lieu actuel, il ressort nettement des entretiens que ce type de lieu a une fonction d'identification pour les jeunes leur permettant de se forger une identité distincte au sein d'un groupe et d'une certaine façon le lieu est choisi parce qu'il symbolise le cœur de la ville : « bon après y'avait aussi d'autres endroits pour les rendez-vous mais la place du commerce vu que c'est connu » (DF). Ceux qui l'ont vécu ainsi et pour qui ce n'est plus le cas aujourd'hui sont en mesure de l'identifier : « y'a pas mal d'ados, de jeunes, ils s'exhibent un peu, y'a pas mal ce côté-là, on sent que y'a la rencontre avec les copains » ; « ça a été beaucoup pour moi un lieu de rendez-vous, même si ça l'est moins, ça a été utilisé comme ça », « place du commerce c'était un point de repérage parce quand je donnais rendez-vous à quelqu'un c'était place du commerce ». Les adultes sont dans une forme d'intégration de ce lieu à leur réseau de lieux fréquentés sans manifester trop d'émotions ou de sentiment puisqu'il recouvre une fonction différente qui n'est plus en lien avec la définition de leur identité « Encore une fois place du Commerce c'est pas un lieu où je crèche tu vois, c'est vraiment un lieu de passage, je ne m'y sens ni bien ni mal » (EL). Elle n'est reconnue que par les aménités qu'elle présente « oui bah pour aller au cinéma, au bar et voilà ouais c'est ça aller au cinéma, au bar et à la fnac » ; « Ben Commerce c'est un peu l'artère central de Nantes, quand on se donne rendez-vous c'est à Commerce, enfin moins maintenant mais c'est vrai qu'adolescent souvent c'était devant la fnac » (J). Le lieu ne provoque pas réellement de sensations particulières « j'ai jamais adoré aller là-bas », « j'ai trouvé qu'elle manquait un peu de charme d'ailleurs j'ai tout de suite cherché l'ancien nom qu'elle avait, l'ancienne utilité qu'elle avait » (DB).

Ce type de lieu est avant tout reconnu, une fois atteint l'âge adulte, pour son aspect pratique qui réfère souvent à une forme de reconnaissance d'un type de lieu déjà expérimenté « de toute façon, c'est un carrefour, c'est-à-dire que c'est quasiment un endroit où on passe (...) en plus c'est un lieu de rendez-vous qu'est vraiment facile » mais dont parfois les significations évoluent pour en faire un lieu très peu considéré « c'est vrai que j'y passe tellement que je finis par ne plus y faire attention mais dire que je m'en lasse non, ça fait partie de la ville » ; « je pense que c'est un lieu que j'ai aimé de moins en moins au fil du temps ». A cette étape du cycle de vie, les individus ne semblent pas vivre pleinement ce type de lieu « c'est un lieu de repérage central, centralisé mais pas un lieu de vie pour moi, c'est pas un lieu que je trouve attirant, je le trouve froid en fait » ; « cette place là voilà j'y vais pour aller au Gaumont de temps en temps ou pour aller à la fnac, voilà ». C'est certainement sa dimension

pratique qui motive le plus son utilisation « un carrefour, c'est vraiment un carrefour, un endroit où les tramways arrivent, on peut se donner rendez-vous facilement et celui qui a besoin de faire sa fameuse course à la Fnac et ben c'est super pratique parce qu'il descend à Commerce, il va faire sa course et il repart » (BB).

Tandis que les personnes âgées c'est comme si elles redécouvraient un intérêt pour ce genre de lieu qui mêle l'utile à l'agréable « C'est un lieu convivial, un lieu de rencontre, un lieu pour draguer, un lieu pour se rencontrer, y'a aussi la Fnac à côté, on peut prendre des pots » (GL). Tandis que d'autres au contraire mettent tout en œuvre pour l'éviter « Moi j'essaie de faire un grand tour autour pour éviter ce coin là justement. Soit je vais à la Fnac mais en faisant le tour par derrière, par les petites rues mais traverser la place n'est pas toujours...ça dépend des horaires » (MB1). Souvent, ces personnes ne gardent en tête que le souvenir de ce qu'il a pu être quelques décennies plus tôt et cela les empêchent de l'évoquer autrement que sans cette immersion dans le passé où se mêlent faits présents et anecdotes d'un passé révolu « tout est mélangé, y'a plus de place du commerce pour moi, y'a un marché aux fleurs où on peut tourner autour, des terrasses de café mais ce n'est pas une place pour moi » ; « Les bus étaient là donc tout partait de la station là on avait pas le tramway, y'avait un café qui a disparu et moi j'en aurais fait une maladie, mon mari rouspète après moi mais moi je me dis c'est pas possible, je ne comprends pas que les nantais ne réagissent pas, un café qui était magnifique à l'intérieur, magnifique, il s'appelait le café du commerce » (RM).

Lorsque l'individu est jeune, la relation au lieu participe de sa construction identitaire en même temps qu'elle contribue à forger son réseau de lieux pratiqués. Ainsi à l'âge adulte l'individu reconnaît ce type de lieu déjà pratiqué et considère principalement son aspect pratique. Un âge avancé atteint, les individus cherchent à redécouvrir les lieux sous un autre angle soit en replongeant dans le passé soit en essayant de mêler l'utile à l'agréable

Le lieu en cours d'évolution

Les jeunes sont attirés par le lieu en cours d'évolution pour la diversité d'ambiance proposée « ah une ambiance assez plaisante...j'y vais plus le mercredi soir ou chose comme ça....oui y'a des trucs assez sympas, des concerts assez softs » (HL). Ils aiment également l'originalité des aménagements créés mais ce n'est pas le lieu qu'ils fréquentent le plus puisqu'il ne remplit pas les critères de praticité qu'ils semblent placer comme de première importance « bah c'est bien, le cadre c'est bien et même les cerceaux de lumière je trouve ça assez original mais euh... le lieu et tout ça c'est vraiment euh.. et l'aspect c'est... personnellement j'aime bien mais c'est plus l'accessibilité qui est je ne dirai pas réduite mais euh... » ; « bah on s'arrête à chantiers navals et puis après on marche..bah on y va occasionnellement ...mais c'est quand même assez isolé » (LD). L'évolution du lieu ne paraît pas assez rapide pour eux « bah ouais c'est ça et puis euh...fin l'éléphant en soi, quand on est monté dedans quand on l'a vu, on n'a pas forcément envie d'y retourner ou alors si avec quelqu'un qui ne l'a pas fait alors là d'accord mais y retourner comme ça...euh » (LD) ; « ils ont peut-être rajouté des trucs et pas forcément très important, ça change pas l'ambiance » (HL).

Pour les adultes, il implique un sentiment de plaisir qu'ils associent au fait de suivre l'évolution du lieu « bah oui pour moi c'est vrai que j'aime bien me balader par ici et voir toute l'évolution justement, c'est vrai que c'est chouette » (SO). Il s'agit de reconnaître le changement, il s'agit d'une évolution qu'il faut "tester" avant de pouvoir s'exprimer sur la nature des relations entretenues qui sont pour le moment très fréquemment dictées par l'attrait de la nouveauté: « le hangar à bananes je pense que c'est quelque chose qui pourra changer, peut-être que y'a la nouveauté, le lieu va certainement beaucoup changer, mais pour l'instant c'est un lieu que j'apprécie ». Ils semblent se situer dans une forme d'acceptation de ces changements qui les mettent pourtant dans une situation d'incertitude parce qu'ils sont le symbole d'une redécouverte d'un lieu qui n'existait plus en termes de pratiques spatiales « c'est une animation qui apporte beaucoup de monde, c'est en plus très original, c'est vrai que y'a beaucoup de villes en Europe qui ont ce genre d'animation, et puis y'a un côté féérique, et ça dès que y'a des messages un peu oniriques comme ça je pense que ça parle aux gens quoi, parce que ça les fait rêver quoi ».

Pour les personnes âgées, le lieu est à nouveau valorisé par un changement de sa fonction d'usage qui le remet à l'honneur, lui donne un second souffle notamment parce qu'il (re)devient pratiqué « Bah l'éléphant c'est quand même le plus récent, donc j'y vais au moins je ne sais pas, pas l'hiver, mais l'été tous les deux mois si ce n'est tous les mois » (MB1) ; « C'est pas mal dans la mesure où ils mettent un aménagement, vert, propre, par rapport à ce qu'il y avait avant, quand même ça a plus de tenu » ; « C'est assez extraordinaire comme lieu » ; « Oh mais l'éléphant c'est autre chose, mais c'est fabuleux et les gens sont comme des enfants à regarder ça, ça c'est vraiment fabuleux et tout le monde suit ». Ce type de lieu semble se prêter à des évolutions et pouvoir tout autant s'adapter aux attentes de ces personnes « Si, c'est en devenir on va dire, y'a des immeubles, c'est en devenir, c'est pas fixé à mon avis c'est bien, en tout cas mieux pensé que ne l'a été l'île Beaulieu » (MB1). Ils font néanmoins remarquer qu'un engagement de leur part vis-à-vis du lieu est nécessaire car a priori il n'a pas été pensé pour eux : « Je ne me suis pas appropriée personnellement ce lieu là, non, non. Il fait partie de la ville c'est vrai, c'est un lieu de visite pour les gens extérieurs ou de la ville mais ce n'est pas un lieu qui m'appartient à moi » ; « c'est surtout fréquenté par les jeunes, hein (..) c'est vrai que pour des gens de notre âge ça n'a plus un attrait particulièrement intéressant, ça n'est pas notre recherche. » (MD) . Ils sont néanmoins très attachés aux souvenirs du vécu d'un autre temps même s'ils admettent le bien fondé des évolutions faites et à venir « et faut pas oublier qu'avant y'avait le pont transbordeur avant le pont Saint-Anne (..) oui ça c'est gardé la mémoire de Nantes, ça c'est important le fait d'avoir gardé la grue parce que y'en a qui se sont battus pour la garder, ils voulaient la démolir, ils ne savaient pas trop au départ. Oui c'est garder la mémoire de Nantes et ça c'est important pour les Nantais » ou alors on entre en contradiction avec ce qu'il a été » (RM).

Lorsque les individus sont jeunes, ils apprécient particulièrement les changements qui les stimulent et en souhaiteraient toujours plus. Les adultes ont besoin de suivre ces évolutions de les expérimenter avant d'en être convaincus tandis que les personnes âgées considèrent cela soit de manière très positive pour pratiquer autrement un lieu soit de façon très négative si les changements portent atteinte au passé du lieu.

- b. Interprétation de la confrontation des lieux selon leurs dynamiques quotidiennes et l'avancée dans la vie de l'individu

Le lieu de détente-loisirs

L'individu jeune lorsqu'il parcourt un lieu de détente-loisir se sent poussé par le lieu à adopter un comportement plus exubérant qu'à l'accoutumé en adoptant des gestes et paroles exprimant un état d'agitation joyeuse qui ne convient pas à tous, un jeune enquêté nous dit en parlant du hangar à bananes « non, j'y ai été 3-4 fois et puis bon avec les problèmes qu'ils ont eu j'ai arrêté d'y aller avec les bagarres, les histoires » (DF). D'autres jeunes à l'inverse se montrent impassibles vis-à-vis à l'agitation ambiante présente sur certains sites et notamment le hangar à bananes « on y est passé avec des amis mais moi et une autre amie on est reparti parce que ça ne nous intéressait pas [...] c'est vrai que dès qu'on veut aller dans un bar, y'a une foule de je ne sais combien de personnes, on ne peut même pas s'asseoir » (LD) ; La place du commerce est pour sa part propice à l'amusement à un moment donné mais plus ensuite « voilà c'est surtout ça ou le début de soirée prévu à cet endroit là avec les bars qu'il y a autour et puis après bouger » (DF). Il semblerait que ce lieu ne soit dévolu à la détente-loisirs que pendant une courte période de temps lié à l'adolescence « place du commerce ça a bien changé parce que je prenais facilement des verres là-bas, j'allais facilement au cinéma, lieu de rendez-vous et là plus du tout ou alors c'est vraiment exceptionnel » (AM).

Les adultes s'enthousiasment davantage que les jeunes pour certains lieux de loisirs-détente et notamment le hangar à bananes « Si c'est bien parce que t'as le choix sur place, parce que y'a les terrasses t'es tranquille, si de voir les anneaux autrement, enfin voilà » (ML). Ils semblent plus attentifs et plus réceptifs que les jeunes à l'ambiance de ces lieux « on avait beaucoup aimé parce que y'avait le coucher du soleil et on était dans les transats et c'était vraiment sympa, un peu comme si c'était un autre monde, comme si on n'était pas dans la ville de Nantes » (MT). Ils expriment de la satisfaction vis-à-vis des lieux où ils peuvent se détendre de manière tout aussi agréable entre amis qu'en famille « Le hangar à bananes j'y vais plus avec de la famille ou des amis euh, j'y vais rarement seul, parce que je trouve que c'est convivial, en famille, entre amis surtout l'été » (MR) ; « le hangar à bananes c'est pour aller boire un verre et puis revenir » (SO). Ils aiment tout autant, voire peut-être davantage profiter de certains lieux pour s'amuser « Sur le hangar à bananes, une ambiance festive, enfin à chaque fois que j'y suis allé en tout cas, c'était le cas » (FF). Il y a également une part d'enfance qui sommeille chez certains et le plaisir qu'ils ont à replonger dans cette période d'insouciance est perceptible dans leurs paroles « je prends le temps de regarder comment les gens le découvrent et je pense que la taille...ce qu'est génial c'est que c'est très grand et du coup y'a une inversion et même en tant qu'adulte cette différence de taille fait que les gens reprennent un regard d'enfant quoi et ça marche quand même quasiment à chaque fois et donc ça inverse et ça permet de pouvoir redevenir enfant et de dire je veux monter dedans, j'ai enfin un manège à ma taille » (DR).

Les personnes âgées n'encensent guère les lieux de détente-loisirs « j'ai pas trop d'avis parce que je ne sais pas quelle était la demande, c'est peut-être une demande de jeunes, je ne sais pas » (MD) car elles ne se sentent pas réellement concernées par l'offre proposée « mais c'est vrai que pour des gens de notre âge ça n'a pas un attrait particulièrement intéressant, ça n'est pas notre recherche » (FD). Certains disent apprécier les lieux à un moment donné de la journée car plus tard, la population change et ils ne sentent pas à leur place « J'y vais que l'après-midi pour éventuellement me balader et prendre un pot avec mon fils et ma petite fille mais je ne suis pas quelqu'un qui fréquente ces bâtiments là (le hangar à bananes). D'abord je trouve que ce n'est pas dans ma tranche d'âge, et de une, et le soir je ne suis pas quelqu'un qui sort le soir » (MB1). Certains ont tenté l'expérience de ces lieux mais en sont revenus « au départ oui c'était un endroit où on allait prendre un café mais même avec des amis j'allais mais ça nous plaisait pas alors on allait à Trentemoult prendre notre petit café et puis y'avait de la musique » (MP). A l'inverse d'autres se sentent attirés par ce genre de lieux « bah des endroits de prédilection, moi j'aime bien me promener, le lieu actuel, le lieu c'est l'île enfin je ne sais pas comment on vous en parle le hangar à bananes enfin là où y'a les machines de l'île tout ça c'est là où se passent un tas de manifestations et puis moi j'aime bien les bords de Loire » (MB2)

Les jeunes profitent de lieux de détente-loisirs pour se divertir et s'amuser parfois de façon exubérante mais cela se déroule principalement au moment de l'adolescence. Les adultes s'enthousiasment facilement pour une ambiance particulière en lien avec la détente. Ils semblent avides de lieux pour se délasser voire s'amuser entre amis et/ou en famille. Les personnes âgées ne se montrent pas réellement concernées par ce type de lieu car il n'est pas suite à leurs expériences personnelles, adapté à leurs envies. Il n'empêche que certaines d'entre elles exposent un grand intérêt à pratiquer ces lieux.

Le lieu de passage/connexion

Les jeunes considèrent le lieu de passage/connexion comme quelque chose qui ne l'atteint pas, qui lui est sans importance qui ne l'intéresse pas. L'individu se comporte de façon totalement hermétique vis-à-vis du lieu « c'est pour aller voir des potes ou mon demi-frère et puis sinon les magasins » (DF) ; « Bah oui parce qu'en fait moi j'arrive le matin à Commerce, mon bus s'arrête à Commerce et en fait pour monter soit je prends un bus à Commerce, soit si j'ai envie de marcher je vais à Commerce et je passe par le passage Pommeraye » (LD). Le lieu agit comme un point de repère pour retrouver d'autres personnes « c'est pour aller voir des potes ou mon demi-frère et puis sinon les magasins, voilà c'est surtout ça [...] ouais ouais quand même, beaucoup de rendez-vous, voilà » (DF). Le lieu est considéré par sa situation très pratique puisqu'elle dessert de nombreuses rues « la place du commerce elle est plus excentrée, même si c'est pas si loin, que la place Royale, c'est vraiment elle dessert tout c'est comme un échangeur d'autoroutes, on veut aller quelque part, on se trouve place du commerce et on choisit quelle rue » (PAB). Même si le lieu est avant tout considéré par son caractère fonctionnel : « oui et notamment y'a un bar la coquille qui est ouvert le dimanche soir et pour les cigarettes y'a pas trop le choix » (AM), il peut aussi se prêter à une autre activité et faire évoluer le ressenti qui tend alors vers une connotation plus positive que celle accordée à un

simple lieu de passage « t'es posé, t'es assis avec quelqu'un, tu discutes donc c'est différent de quand tu passes comme ça » (AM)

Les adultes expérimentent également les lieux de passage/connexion pour leur dimension pratique en ce qu'ils permettent de retrouver facilement des amis « oui comme point de rendez-vous justement devant la fnac parce que c'est ça qui identifie la place pour moi » (MT). Néanmoins malgré ces fréquentations qui semblent très fonctionnelles, ces adultes se montrent moins hermétiques que les jeunes dans leurs expériences spatiales « c'est un raccourci mais un raccourci sympa où on se sent bien mais c'est pas un lieu où je vais aller » (MT) et parfois même le passage dans un but utilitaire peut devenir un véritable moment agréable « c'est un endroit de passage, un lieu de traverse mais un lieu de traverse que je traverse avec plaisir, avec plaisir oui » (NL). Ces personnes sont dans une relation au lieu qui recouvre un caractère nécessaire par le bien-être qu'elle procure « le passage Pommeraye, j'y vais de temps en temps, j'y passe parce que bon c'est un lieu de passage, parce que y'a des boutiques très sympas, que le lieu est vraiment très agréable » (MR) ; « Passage Pommeraye c'est pas mal un lieu de passage et puis quelques magasins, c'est surtout un lieu de passage. Après c'est un lieu que j'apprécie aussi parce que c'est joli donc autant passer par là que par un autre endroit » (MR). A l'inverse un caractère d'obligation se remarque dans les manières de traverser la place du commerce à pied sans y prêter d'attention « [...] pour moi c'est plus un lieu de va-et-vient, je travers la place mais sans m'y arrêter » (FF) ou de ne la considérer que comme un parking « la place du commerce je crois qu'on y passerait pour se garer (rires) » (DR). Une personne qui dit beaucoup apprécier le passage Pommeraye lui confère néanmoins en période de forte affluence une dimension déplaisante « par contre j'évite d'y aller le samedi » (MR).

Les personnes âgées éprouvent pour les lieux dits de passage/connexion un sentiment de plaisir qui s'est créé à la longue d'avoir été parcourus « on aime bien le passage Pommeraye c'est agréable, ça change des rues, y'a l'escalier, y'a beaucoup de monde à passer » (FD) ; Le lieu fait parti d'une habitude toujours agréable à perpétuer « je passe rue Crébillon et puis je passe toujours par là, j'aime bien le passage Pommeraye, c'est un endroit typique, j'ai vu tourner un cinéma et tout » (MP). Le passage est vécu comme un raccourci mais un raccourci agréable « On y va parce que c'est agréable de passer par là et bon ça coupe en plus pour aller place du commerce » (MR2). Parfois, le passage devient une véritable promenade historique et esthétique « J'aime bien le mélange qu'ils arrivent à faire entre l'ancien et le contemporain jusqu'à l'extrême en fait » (BB). Cette catégorie de personnes semble rechercher l'animation et la présence d'autres individus et par conséquent elle aime particulièrement parcourir ces lieux de passage « Alors place du commerce j'y vais souvent, parce que ce que je me disais l'autre fois, c'est un lieu qui est animé en permanence » (BB). Et parfois, les personnes décident de passer par tel ou tel lieu, ce n'est pas seulement pour son côté pratique, c'est un choix « c'est un passage presque voulu, voyez le mardi entre autre moi je vais au petit marché aux livres, bon ben si je fais un tour en ville, je longe ça c'est évident » (MB1) ; « j'aime bien y passer, regarder, flâner quoi » (MB2).

Les jeunes fréquentent les lieux de passage/connexion sous un angle très pratique en tant qu'ils représentent des points de repère pour les rendez-vous. Comme ils se placent en situation hermétique vis-à-vis de ce dernier ils se montrent très indifférents et ne perçoivent donc pas d'autres intérêts à ce lieu. Certains adultes se montrent plus disposés à apprécier lieu et tendent à ajouter une dimension agréable à leur relation tandis que d'autres confient ne pas porter une grande attention au lieu qu'ils ne font que traverser sans émotion ou sensation particulière. Les personnes âgées ont souvent beaucoup parcourus ces lieux et les ont intégrés dans leur habitude de fréquentation soit parce qu'ils occasionnent des rencontres soit puisqu'ils permettent de raccourcir agréablement leurs trajets. Ils évoquent des choix de pratique et non des contraintes.

Les lieux atypiques

Les jeunes sont marqués par l'originalité de certains lieux qui en fait une spécialité ou une bizarrerie qu'ils apprécient ou non selon les lieux. Une jeune fille nous dit ainsi du passage Pommeraye « Je trouve ça très éclairé le passage Pommeraye et j'aime bien les escaliers tout ça, je trouve ça plus sympa que de descendre une rue donc c'est vrai que j'y passe souvent » (LD) alors qu'un jeune homme lui semble ne pas avoir été marqué par ce même lieu « non mais euh pfff bah franchement j'ai pas vraiment eu d'impressions, en même temps c'était pour le boulot, [...] euh voilà quoi, c'était sans plus » (DF) et un autre apprécie ce lieu pour la particularité de ces décors qui contribue à rendre le passage agréable « oui oui c'est toujours agréable de passer [...] bah les deux boutiques et puis les décors c'est très beau ». L'éléphant non plus ne crée pas l'unanimité chez cette jeune population qui se montre très mitigée envers ce lieu, « c'est pas un lieu qui t'attire spécialement ? » (NA) « Non » (HL) alors qu'une jeune fille se montre à l'inverse très réceptive à cette réhabilitation « personnellement je n'aurais pas eu l'idée de rénover l'endroit de cette façon [...], c'est assez drôle et assez culturel parce que ça nous parle de Jules Verne [...] j'aime bien comment ça a été réalisé et tout ça, c'est pas vraiment l'ambiance qui m'attire mais le lieu et l'intérieur tout ça » (LD). Leur réaction s'assimile parfois à celle que pourrait avoir des enfants et indique certainement le plaisir qu'ils ont à refaire une immersion dans le monde de l'enfance « l'éléphant alors c'est Oh oh, oh plein de cris de oh lala t'as vu l'éléphant et beaucoup de photos » (DB). Ils se montrent alors manifestement très marqués par l'ambiance insolite de ce lieu : « impressionnant, vraiment impressionnant, c'est sympa à voir après j'ai fait découvrir ça à ma famille qui n'y avait jamais été, ils l'avaient vu mais...ils ont pas mal aimé, ptits frères, ptites sœurs, c'est sympa quoi » (DF).

Les adultes sont sous le charme de l'originalité de ces lieux qui s'assimile parfois à une forme de fierté comme cette personne qui évoque le hangar à bananes « c'est joli et puis la nuit c'est joli parce que c'est bien éclairé, y'a tous les anneaux pour éclairer, c'est beau, c'est vrai que c'est joli » alors que pour d'autres lieux elle se montre à l'inverse peu sensible « Le passage Pommeraye, j'y suis peut-être passé mais ça ne m'a pas marqué en fait » (J). Pourtant une autre personne laisse transparaître une véritable fierté dans ses propos, à tel point que lorsqu'elle en parle, elle se l'approprie « le passage Pommeraye c'est le lieu mythique de Nantes ; Bah c'est

sûr que maintenant je vois ça comme un lieu assez unique euh j'ai vu pas mal de passages à Paris et c'est vrai que le nôtre il est sur des étages et c'est assez unique quoi, y'en pas 15 000 comme ça donc c'est quand même un endroit assez valorisant de Nantes je pense, enfin mythique » (EL) et montre même un engouement à le fréquenter « j'avais pas véritablement la conscience de ce qu'était le passage Pommeraye, comme quelque chose enfin c'est un monument, c'est un monument d'architecture et d'une époque. Au début, je n'avais pas cette notion là » (EL). Les adultes manifestent davantage d'émotions que les jeunes lorsqu'ils évoquent ces lieux, comme s'ils se laissaient plus facilement surprendre et qu'ils cherchaient à être surpris « J'ai marché un peu au hasard des rues et je suis tombée justement sur l'éléphant et j'en avais entendu parler mais vraiment vaguement et sans plus m'y intéresser donc voilà et j'étais assez ouah vraiment surprise de voir ça et je trouvais ça vraiment très rigolo, vraiment très rigolo et euh voilà simplement » (MT) ; « Après le passage Pommeraye, je pense qu'on peut fermer les yeux et juste entendre les pas, l'autre jour c'est ce que j'ai : extraordinaire ! » (DB). Les adultes sont sous l'attrait voire l'emprise magique presque hypnotique du lieu qui les fascine et les envoûte à la fois « mais c'est vrai que c'est sympa y'a des bars qui ont été bien décorés, je trouve que c'est original comme le Ferrailleur ou un des derniers bars qui s'appelle euh je ne sais plus un espèce de bar irlandais anglais, un peu ambiance marine qu'est assez sympa, ça sent l'huile de lin et c'est agréable mais bon je trouve que l'architecture c'est vachement bien fait mais euh avec les grandes terrasses à l'extérieur avec vue sur la Loire et en plus y'a pas le bruit des voitures ça c'est vachement agréable » (MR). Les adultes semblent se laisser attirer très facilement par ce type de lieu qui les impressionne et les subjuge réellement « C'est quand même beaucoup plus réussi que le hangar à bananes et d'avoir conservé les nefs comme ça. C'est quand même vachement impressionnant, quand t'es dessous c'est immense, quand t'imagines et que tu sais qu'à côté y'a l'ancien bâtiment des chantiers navals » (R) ; « par exemple les machines de l'île euh... y'a un côté fascinant » (DR). Le lieu atypique marque par son côté grandiose et magique et par sa beauté « c'est vrai que c'était super beau, y'a un côté magique donc j'étais content de revoir l'éléphant après euh... non non franchement c'est chouette quand t'es en face en bagnole et que tu vois le grand truc qui marche en bois et tout c'est quand même super beau » (R).

Les personnes âgées manifestent une véritable admiration pour les lieux atypiques « c'est-à-dire qu'on a été très content quand ils l'ont fait (l'éléphant) parce que la troupe Royal de luxe moi je suis une inconditionnelle, ils ont fait des choses super Royal de luxe ! » (FD) ; « le passage Pommeraye je l'ai toujours trouvé surprenant, j'ai toujours trouvé ça beau » (MB2). Pour d'autres, l'originalité du lieu n'est pas niée mais ne semble pas toujours provoquer le même effet, c'est comme s'ils s'attendaient à voir une évolution, un changement « l'éléphant maintenant que je l'ai bien vu, je le connais bien, bon si j'y passe je regarde, j'observe, j'aime bien un peu voir ce qui se passe » (MB2). Ils reconnaissent néanmoins que c'est un lieu qu'ils fréquentent surtout pour faire plaisir aux petits enfants « [...] mais mamie elle est contente d'avoir des lieux où on fait plaisir à la petite [...] J'y vais spécialement avec ma petite fille, hein, je vais pas aller courir après l'éléphant seule » (MB1) ; « c'est-à-dire que c'est un peu les petits enfants qui nous boostent pour ce genre d'activités et de visites parce que bon le centre ville ils en ont rien à foutre » (FD). Les personnes âgées apprécient particulièrement le fait que ces lieux réaménagés comme le hangar à bananes aient tenu compte du passé auquel ils sont

attachés « j'ai trouvé ça superbe quand ils ont envisagé d'aménager ce coin là et qu'ils ont sorti ça moi je trouve que c'est une très bonne étude de ce qui a été fait, de garder quand même une partie du patrimoine même si ce sont des hangars, c'est quand même un patrimoine nantais parce qu'on avait des chantiers et ça je trouve ça très intéressant » (RM) ; « et puis moi je trouve que redonner vie à ces lieux là je trouve ça génial [...] c'est bien en même temps de garder la mémoire, que ces lieux gardent la mémoire de tout ce qui a été vécu » (MB2).

Les jeunes sont le plus souvent fortement interloqués par la singularité des lieux atypiques qu'ils apprécient car leurs spécificités les replongent dans le monde féérique de l'enfance. Les adultes quant à eux sont très fiers de ces lieux qui leur offrent également la possibilité d'un retour dans le monde merveilleux de l'enfance dans lequel ils se laissent volontiers envoûtés. L'attirance qu'ils déclarent envers ces lieux est quasiment hypnotique tant ils sont tombés sous le charme de ce type de lieu hors du commun. Les personnes âgées à leur tour manifestent une admiration très forte pour ces lieux dans lesquelles elles retrouvent des traces du passé importantes à leurs yeux. Ils ajoutent néanmoins que ces lieux ne leur sont pas destinés et qu'ils y vont pour faire plaisir à leurs petits enfants. Certains laissent cependant ainsi entendre qu'ils souhaiteraient évolutions car une fois passé la surprise de l'originalité il ne reste guère de sensations.

c. Interprétation de la confrontation des évolutions historiques et urbanistiques à l'ancienneté de la connaissance des lieux par les individus

Le lieu ancien

Les personnes ayant une connaissance récente des lieux sont dans une phase d'admiration pour le lieu ancien notamment très prononcée lors de la première visite « J'aime beaucoup découvrir un peu hasard et là c'était chouette et surtout la première rencontre c'est toujours sympa parce qu'on ne s'y attend pas donc les guides c'est chouette de ne pas les prendre quand on arrive quelque part » (DR). Les personnes relatent très facilement leur première découverte et leur étonnement face à ce type de lieu « Le lieu (passage Pommeraye) est aussi un lieu de découverte si on un œil un peu, un peu..euh par rapport à l'urbanisme, c'est quand même un peu intéressant de voir ça en plein centre ville » (BB). Ils se disent très sensibles à l'utilisation des matériaux et font référence à la spécificité de l'architecture du passage Pommeraye en tant qu'élément fort apprécié « j'aime bien l'alliance de la pierre de l'escalier en bois des galeries marchandes [...] mais au niveau architectural ça me semble plus diversifié (en comparaison avec un passage bordelais » (PB). Ils se montrent généralement surpris par ce type de lieu qui les marque dès les premières visites par son architecture particulière qui leur reste en mémoire en tant qu'élément marquant du site « J'y avais déjà été y'a quelques temps donc je me souvenais de l'architecture mais j'ai été plutôt surprise en fait, je ne me rappelais pas que y'avait plein de petits magasins comme ça donc je suis rentrée dans plein de magasins enfin surtout au rez-de-chaussée, et plus surprise, la découverte quoi parce que ce que je me rappelais c'était l'escalier et le toit » (AC). Il s'agit d'un plaisir des formes

architecturales, le lieu ancien est ainsi davantage apprécié en tant que contenant que contenu « moi ça me frappe moins les magasins que vraiment le lieu atypique, ça me frappe plus ces escaliers mais les magasins je serai incapable de vous dire » (PAB). Néanmoins certains ne sont pas sensibles à ce type de lieu « le passage Pommeraye, j'y suis peut-être passé mais ça m'a pas marqué en fait » (J).

Les personnes ayant une connaissance ancienne de ce type de lieu expriment une forme d'agrément, c'est-à-dire qu'ils évoquent une sensation agréable « C'est un très bel endroit et puis l'hiver pour les fêtes de Noël, c'est décoré, c'est sympa et j'aime bien m'y rendre pour l'atmosphère en tout cas » (FF). Finalement c'est le lieu par l'ambiance qu'il dégage plus que les boutiques qu'il abrite qui attire les passants « Je préfère le passage Pommeraye, c'est agréable [...] on aime bien y passer [...] on ne regarde pas trop les commerces autour » (BR). Ils n'hésitent pas à affirmer le plaisir qu'ils ont à parcourir ce lieu pour le contempler, à provoquer le passage par celui-ci « oui quand je vais en ville je traverse souvent le passage Pommeraye [...] j'aime beaucoup, je trouve ça très beau, je suis assez contemplative quand je rentre dans cet espace » (NL) ; « [...] juste par plaisir de passer passage Pommeraye parce que c'est tellement beau, j'aime beaucoup, c'est vraiment un lieu emblématique de la ville, j'adore, j'adore passer à cet endroit là » (DR2). Et parfois même s'ils reconnaissent la beauté du lieu et la satisfaction qu'ils éprouvent à le regarder, ils ne se disent pas conquis « passage Pommeraye c'est beau, c'est vraiment beau, j'ai fait de l'histoire de l'art, je suis dans le patrimoine ici à Nantes, je suis à fond dedans, la verrière je passe mon temps la tête comme ça (elle mime un mouvement en penchant la tête vers l'arrière), quand je suis au passage Pommeraye, je ne regarde pas les boutiques, ah je ne sais pas ce qui manque mais ça n'a pas accroché ! » (DB)

Les personnes ayant toujours connu un lieu dit ancien éprouvent toujours autant de plaisir à le parcourir « passage Pommeraye, c'est plus euh... j'adore ce petit passage, je le trouve sympathique et donc euh... monter les trois étages ça ne me gêne pas du tout, c'est par plaisir plutôt » (SR) ; « j'aime bien m'arrêter devant les vitrines, y'a des belles vitrines aussi, des expositions de peinture » (MG). Ils sont véritablement admiratifs du lieu, ils ne semblent pas y trouver de désagrément « c'est ce lieu de passage avec cet escalier en bois et ces marches qui ne sont pas toutes pareilles et puis cette architecture quand on lève la tête » (RM). Au contraire même ils montrent que malgré le temps qui passe, ils aiment toujours autant ce lieu « Alors quand je vais au passage Pommeraye maintenant, je... ben j'aime bien toujours y passer comme ça je traverse » (MB2) ; « et vous l'appréciez toujours autant » (NA) « bah ouais ouais, je passe presque tous les jours quasiment, très fréquemment en fait » (FR). Ils préfèrent ainsi s'y retrouver seuls pour mieux apprécier l'ambiance particulière qui y règne « ah oui ah oui le matin, traverser le passage quand il ouvre juste, se retrouver toute seule à attendre, c'est des moments que j'adore » (RM). Ainsi ils se montrent attachés par le fait qu'ils aiment particulièrement y passer. Ils expriment notamment des relations de dépendance par le fait qu'ils provoquent leur passage, ce n'est pas un besoin, c'est un lieu auquel ils s'identifient en tant que nantais et y attribuent une valeur symbolique forte. À l'inverse, ils peuvent témoigner d'une forme de lassitude vis-à-vis de ce type de lieu « J'aimais bien allée au départ mais maintenant moins parce que je connais. À force qu'on connaît après on est moins attiré par les choses, j'ai vu, revu, hein » (MP) alors que pourtant ils s'y sentent bien et apprécient ces

qualités esthétiques « [...] quand je rentre passage Pommeraye, là je me sens bien [...] ah oui mais c'est vrai, c'est beau [...] c'est quand même très joli ça » (MP). Les attirances se portent sur d'autres lieux « Vous ne m'aviez pas dit que vous aimiez bien flâner au Passage Pommeraye ? » (NA) « Oui mais c'est plus rare, maintenant je préfère aller flâner sur les bords de mer » (MG).

Lorsque l'individu a une connaissance récente du lieu, il évoque fréquemment ses premières impressions souvent très fortes et laissant transparaître une vive admiration pour la spécificité du lieu. Avec le temps de la pratique l'individu évoque une sensation agréable et un plaisir particulier à contempler le lieu et son architecture. Les individus ayant toujours connu et pratiqué ce type de lieu ont conservé leur admiration et le plaisir de le parcourir en s'identifiant à lui, ils témoignent de leur attachement. Néanmoins, une forme de lassitude peut apparaître en lien avec une attirance pour d'autres lieux.

Le lieu actuel

Les personnes ayant une connaissance récente se situent dans la (re)-connaissance de la fonctionnalité d'un lieu actuel car ils re-connaissent que ce dernier offre tout un panel de possibilités très pratiques au quotidien. Un interviewé nous dit ainsi de la place du commerce « tu vas à commerce pour aller au cinéma la plupart du temps ou pour aller à la fnac pour découvrir des cd, de la musique » (J). Le lieu actuel est ainsi identifié comme un espace central, inévitable que tout un chacun pratique « c'est quand même le pôle central de tout ce qu'est tram, busway et compagnie, donc pour les gens qui habitent aux alentours, c'est quand même un lieu qui est facile d'accès et qui ouvre après à des voies, soit piétonne, soit routière, soit en transport en commun » (BB) ; « c'est juste un passage de flux et de convergence et où les gens se retrouvent et puis passent, pour moi c'est ma vision » (MT). Ils n'apprécient pas nécessairement ce type de lieu mais admettent qu'il est bien utile « les gens vont acheter des choses utiles à la fnac et puis y'a ce gros cinéma dans lequel je ne suis jamais rentré » (DR)

L'individu a envie d'en savoir plus, notamment de connaître l'histoire du lieu pour éventuellement la confronter à sa pratique actuelle « c'est après que j'ai compris qu'ils avaient viré la Loire que j'ai compris la place et que j'ai compris ce qui lui manquait pour que ça fonctionne et donc là moi je trouve que ça ne fonctionne pas du tout » (DR). Une enquêtée dit avoir eu besoin de se plonger dans l'histoire de Nantes pour comprendre le manque de charme de cette place « alors la place en elle-même, euh bah j'ai trouvé qu'elle manquait un peu de charme, d'ailleurs j'ai tout de suite cherché l'ancien nom qu'elle avait, l'ancienne utilité qu'elle avait quoi » (DB). Les personnes cherchent à interpréter la place qui leur semble peu compréhensible au premier abord et cela les perturbe « et ben j'ai du mal à me repérer avec le bâtiment de la fnac d'un côté très ancien et de l'autre côté y'a plus des bars et je vois pas la relation, je ne sais pas comment l'exprimer mais pour moi c'est un lieu qui n'est pas cohérent, je ne sais pas trop pourquoi » (MT).

Les personnes ayant une connaissance ancienne de ce type de lieu qualifié d'actuel témoignent d'une forme d'accoutumance qui indique une relation d'adaptation de l'individu au lieu liée à une habitude « et la place du commerce c'est un point de ralliement quand on se donne rencart avec des amis ou quand... ou mes enfants voilà parce que les trams s'arrêtent là, c'est facile de se retrouver devant la fnac, devant le cinéma, près des fleuristes enfin je veux dire c'est un lieu facile pour se retrouver quoi donc j'y suis assez souvent et puis je vais à la fnac aussi j'aime bien aller voir les bouquins et de temps en temps à Gaumont mais j'évite parce que c'est horriblement cher » (NL). A l'inverse, les individus reconnaissent qu'ils devraient apprécier ce lieu car c'est une place qui offre de nombreuses possibilités mais l'alchimie ne fonctionne pas toujours « bah parce que normalement ça devrait être une place parce que bon y'a la fnac qu'est pas très loin où je devrai me poser, regarder, flâner, à la rigueur y'a un petit bistrot tabac qu'est pas loin, y'a des fleuristes, y'a quelques commerces ouais ça devrait être un lieu où je devrais m'arrêter quelque fois mais elle m'attire pas cette place donc j'ai pas plus de sentiment » (FF). Le lieu recouvre alors un caractère familier c'est-à-dire bien connu en raison de fréquentations régulières.

Les personnes ayant toujours connu le lieu actuel rappellent fréquemment les pratiques et usages qu'ils en avaient auparavant « et puis c'est vrai que tous les bus se...enfin on allait vraiment à l'arrêt de bus ici pour repartir vers le domicile hein et même les rendez-vous c'était place du commerce » (MG) même si aujourd'hui ils ne fréquentent plus le lieu de la même manière « maintenant ça m'est arrivé d'aller à la fnac mais y'a tellement de monde que je ressorts tout de suite » (MG). Ils ne sont néanmoins pas réfractaires à l'évolution du lieu « y'avait les voitures qui passaient d'un côté, les bus qui sortaient de l'autre, maintenant c'est plus convivial comme place, ça fait pas une place commerçante, ça fait une place conviviale, y'a plus de jeunes que d'anciens, enfin je pense ?! » (MG). D'autres ne voient pas d'évolution dans le lieu, ils ont le sentiment qu'il a toujours été ainsi « la place du Commerce c'est toujours... y'avait beaucoup de magasins de fleurs tout autour et ça n'a pas bougé ça [...] si y'a eu la fnac » (MP). Ils expriment une forme de déception car ils auraient aimé qu'il change « c'est resté un peu vieillot je trouve depuis » (MP). Certaines personnes évoquent le lieu actuel selon des pratiques anciennes et non actuelles « alors place du commerce on connaît bien parce que c'était quand même le lieu où y'avait tous les bus et le lieu de rendez-vous quand on se retrouvait avec les copains, avec les fiancés [...] c'était le point de départ de beaucoup de choses, c'était le centre quoi ! » (FD). La place du commerce dans son fonctionnement d'antan est regrettée, la personne éprouve des difficultés à se détacher d'une représentation du lieu qui ne correspond plus à une réalité : « naturellement on allait au café du commerce qui était d'ailleurs un café incontournable quand on était en bande, on montait à l'étage, on passait l'après-midi à chanter, à se lancer des confettis, des sarbacanes ! Ah oui le café du commerce le fait qu'ils le suppriment, nous ça nous a fait mal au cœur ! » (FD). A l'inverse, certaines personnes qui ont toujours pratiqué, n'y ont jamais dès les premières impressions apprécié ce type de lieu « je pense que les premières impressions sont déjà fortes sauf pour la place du commerce, y'a pas de bonnes impressions la première fois et y'en a pas non plus après » (AA). En revanche, d'autres manifestent une satisfaction à l'égard du lieu en témoignant d'un état de contentement et de plaisir face à un lieu qui répond à leurs attentes « C'est un lieu convivial, un lieu de rencontre, un lieu pour draguer, un lieu pour se rencontrer, y'a aussi la fnac à côté,

on peut aussi prendre des pots à côté » (LG) ; « place du commerce c'est quand même un lieu, c'est là où tout se concentre, c'est là où tous les transports urbains se concentrent, y'a les cinémas, y'a les cafés, y'a la fnac, y'a.... » (MB2).

Quand l'individu connaît peu le lieu, il évoque surtout une relation d'ordre fonctionnel envers un lieu pratiqué au quotidien pour satisfaire un certain nombre de besoins. Au fil des fréquentations régulières il finit par s'accoutumer au lieu et pourtant s'étonne de ne pas ressentir d'accroches particulières envers ce dernier alors qu'il lui permet de réaliser diverses pratiques. Enfin après de nombreuses années de fréquentations, l'individu a toujours le souvenir de ce qu'il y faisait avant et en parle encore indiquant une forme de déception vis-à-vis de l'évolution constatée en précisant pourtant qu'il n'est pas opposé au changement.

Le lieu en cours d'évolution

Les personnes ayant une connaissance récente se montrent véritablement impressionnées par le lieu en cours d'évolution « alors c'est fabuleux la machine, hein, c'est magique, je n'avais jamais vu ça, c'est vrai, on a l'habitude pourtant de voyager, de visiter, de voir et tout mais on n'avait jamais vu ça, c'est vraiment une curiosité » (CB) Cela se traduit par l'aptitude de l'individu à ressentir profondément ce qu'il perçoit. Le lieu est susceptible de susciter de vives impressions menant à de fortes émotions ou sentiments « je te dirai qu'il faut aller voir l'éléphant surtout si tu as des enfants ou que tu es avec des jeunes enfants car c'est quand même assez impressionnant et qu'on soit adulte ou enfant c'est quand même assez impressionnant de voir ça » (MT)

Néanmoins l'émotion est aussi intense qu'elle peut disparaître rapidement pour laisser poindre une forme de lassitude « La première fois impressionné et les autres fois non, c'était plutôt barbant [...] oui voilà, la première fois c'est bien mais le reste bon voilà, après si tu montres et ça te fait plaisir de montrer mais toi au fond de toi, tu te dis c'est la vingtième fois que je viens là, c'est vrai qu'au bout d'un certain moment... » (J) « c'est toujours la même chose ? » (NA) « Oui voilà » (J). Même si les personnes apprécient l'émotion que procure le spectacle ils ne pourraient retrouver ce plaisir tous les jours contrairement à d'autres lieux « c'est surprenant mais c'est pas comme le passage Pommeraye où on y passe tous les jours, j'irai pas voir l'éléphant tous les jours » (PB).

Certains individus auraient préféré que le lieu dès sa transformation évolue autrement « moi qui aime la technique et tout ça, j'aurai préféré que ça reste un chantier naval, on aurait vu se construire des bateaux [...] c'est ce qu'ils en ont fait finalement qui ne me convient pas, c'est sûrement le côté historique qui me manque » (PB).

Les personnes ayant une connaissance ancienne peuvent entrer dans une phase de fascination pour le lieu en cours d'évolution. Il est conquis par l'aspect nouveau du lieu qui lui confère un caractère excitant « bah là du coup dans le hangar à bananes, ça va être plus de

l'excitation, du plaisir, de l'enivrement, ouais voilà c'est ça, c'est vraiment le plaisir à l'état pur, un petit concert avec des potes, un petit peu trop picolé, c'est vrai » (FF).

L'individu est parfois attiré de manière quasi irrésistible par ce lieu qui le subjugué et il s'étonne lui-même de sa réaction « ça te fait toujours le même effet ? » (NA) « ah toujours, ça c'est incroyable, c'est magique, ils ont vraiment réussi leur truc, enfin en tout cas sur moi ça marche à 100% quoi, c'est comme si j'étais une enfant, à tous les coups je suis comme ça ! » (DB)

D'autres semblent l'intégrer dans leur champ de lieux possibles à pratiquer sans faire preuve d'un enthousiasme fort « il fait vraiment partie du paysage maintenant enfin en ce qui me concerne » (NL). Certains font état d'une frustration vis-à-vis des potentialités d'évolution du lieu « pour moi le hangar à bananes ça devient un lieu où on s'arrête, c'est un boulevard mais qui s'arrête [...] oui c'est ce que je te dis c'est vraiment un boulevard d'eau, tu as le dos à ton café et tu vois la flotte et puis en face c'est bien mais c'est un peu la friche [...] ce que j'appelle le boulevard d'eau, je le vis un peu comme une atrophie, un devenir intéressant mais pas abouti et j'ai peur qu'ils s'arrêtent à ça » (FS). La diversité des lieux susceptibles d'évoluer fait que les personnes y projettent plusieurs occasions de s'y rendre qui seront alors plus ou moins appréciables « l'éléphant, les machines, ce qui me plaît c'est la possibilité d'avoir plein de choses au même endroit, plein de choses à faire suivant l'humeur, suivant la motivation, on peut y aller pour se balader, prendre un café, regarder ou visiter ou se donner rendez-vous » (ML).

Les personnes qui disent avoir toujours connu un lieu encore en évolution sont dans une forme d'attente pour savoir si ce lieu est intéressant à conserver dans ses pratiques en rapport de ceux qu'ils connaissent et fréquentent déjà. « voilà parce que je ne sais pas si ça change ou pas mais euh, je veux dire, c'est des choses qu'on a déjà faites mais par contre on va y retourner parce que je crois que y'avait un projet et ils allaient faire un grand héron et du coup on s'était dit là on y retournera, on s'était dit si y'a des nouveautés, on y retournera ! » (LD). Ils sentent que le lieu peut encore leur apporter de nouvelles choses « moi je dirai que c'est un lieu qui est encore en construction, il ne peut qu'évoluer finalement parce que quand on continue après au niveau des bars, ça reste assez nu » (EL). Ils peuvent également exprimer le besoin de voir et de ressentir fréquemment des changements « Enfin moi je suis comme ça j'aime bien changer, même si y'a des choses que j'aime bien je vais pas forcément y aller tout le temps. J'ai besoin de voir autre chose, de découvrir autre chose. Mais ça c'est dans mon tempérament » (AA). L'évolution est parfois plus salutaire aux yeux d'un habitant que la conservation d'un lieu si celle-ci n'a pas de signification autre que l'angoisse de la destruction « ça peut être évolutif si par la suite y'a des gens qui s'intéressent à ce lieu et qui ont carte blanche et qui disent maintenant on va faire évoluer ce lieu. Là ça peut évoluer. Pour l'instant c'était un paquet de ferrailles et de béton pendant des années. Le problème c'est qu'on ne veut pas tout détruire et parfois il faut tout raser et tout refaire [...] on ne sait pas trop ce qu'on veut garder, c'est pas facile de trancher » (LG)

Certains ne semblent pas vouloir attendre plus longtemps et ont déjà leurs opinions « ouais ouais, je ne vais pas souvent là-bas, franchement je ne trouve pas que c'est une réussite, après voilà, ça dynamise sûrement l'image de la ville un nouveau quartier qui se construit. C'est vrai que l'île de Nantes, ça bouge vachement depuis quelques années donc c'est bien mais bon, moi je ne trouve pas que c'est une réussite le hangar à bananes » (R). Sans même s'y être réellement déplacé pour juger in situ des évolutions envisageables d'un lieu, certains individus refusent de voir les changements car ils sont attachés au passé sans même en être conscients « Bah oui c'est un peu froid, j'aime bien le côté vieillot des villes. J'adore ça, je ne sais pas pourquoi, je me déplacerais pour voir ça à Rome alors que je ne me déplacerais pas pour voir des coins un peu rouillés qui ont été arrangés en hangar mais c'est mieux maintenant c'est sûr, c'était très rouillé y'a quelques années » (LG). D'autres semblent s'amuser des changements qu'ils constatent et expliquent ainsi le fait qu'ils aient pu à un moment donné apprécier ce qui se faisait et ne plus vouloir continuer de fréquenter ce lieu dont les évolutions ne s'accordent pas à leurs attentes « mmh bah au début j'aurai dit que c'était un lieu décalé euh parce que à l'inauguration y'a eu pas mal de manifestations euh de spectacles et tout et des trucs assez atypiques quoi, le cabaret burlesque, des machins et des trucs comme ça, c'était assez étonnant mais maintenant j'ai l'impression que ça devient un nouveau lieu pour les jeunes pour sortir le soir » (EL).

Les lieux en cours d'évolution impressionnent toujours fortement les individus qui les découvrent ou les connaissent à peine. Néanmoins cette sensation peut disparaître aussi rapidement qu'elle est apparue. Ils se sentent attirés par ces lieux aussi intensément qu'ils peuvent s'en désintéresser. Si la connaissance du lieu est plus importante, les individus sont véritablement fascinés par la nouveauté du lieu qui les attire et les excite. Ils accordent beaucoup de poids aux potentialités d'évolution du lieu qui soit peut les frustrer si elles ne sont pas en adéquation avec leurs attentes soit leur permettre d'apprécier le lieu sous diverses formes. Enfin quand les individus ont une connaissance très ancienne des lieux, ils se positionnent dans une attente vis-à-vis de ce changement duquel ils espèrent de nouvelles expériences dont ils avouent ressentir le besoin, excepté certains qui craignent la disparition d'une mémoire, d'un passé.

d. Interprétation de la confrontation des lieux selon leurs dynamiques quotidiennes à l'ancienneté de la connaissance des lieux par les individus

Le lieu de passage/connexion

Les personnes ayant une connaissance récente des lieux de passage/connexion sont dans une phase d'expérimentation. Cette dernière se manifeste par les premières expériences du lieu qui conduisent à approfondir la connaissance de ce qui vient d'être découvert « passage Pommeraye j'y retournerai et place du commerce aussi par rapport à ce qu'il y a à côté, la Fnac et le Gaumont et puis les bars, ça c'est sûr que je le ferai quand je connaîtrai des gens pour le bar parce que je ne vais pas y aller toute seule (rires) mais ça j'y retournerai facilement » (AC).

D'autres à l'inverse n'ont pas très envie d'expérimenter les lieux « ah non j'y vais rarement (rires) déjà je vais rarement dans le centre ville moi c'est très rare que j'y aille, j'aime pas trop moi la ville, j'aime bien aller à la périphérie mais pas trop aller dans la ville » (J). L'expérimentation n'a pas nécessairement besoin d'être très importante pour que l'individu voit ou non s'il a intérêt à revenir sur ce lieu ou non « moi franchement la place du commerce j'y passe comme je traverserai un parking, c'est un axe pour moi, c'est pas une place, voilà c'est un axe » (PB). Certaines personnes déclarent se rendre fréquemment sur les lieux qui les intriguent pour mieux les connaître puisque ces lieux les ont attirés lors des premières visites « alors place du commerce j'y vais souvent parce que ce que je disais l'autre fois c'est un lieu animé » (BB) et pour d'autres lieux, ce ne sera pas une démarche mais au hasard de déambulation « non comme ça, c'est sur les itinéraires de balade, j'y vais comme ça (au passage Pommeraye) » (BB).

Les personnes ayant une connaissance ancienne des lieux de passage/connexion vivent le lieu pour son côté pratique et utile. « ouais c'est ça exactement, j'y reste pas des heures hein mais je traverse, je regarde, tiens y'a des nouveautés surtout à la librairie, je vais voir un magasin de chaussures aussi qu'est là-bas et puis un magasin d'accessoires qu'est sympa aussi au premier niveau en longeant la rambarde » (FF).

Selon la façon dont sont vécus les lieux, la fonctionnalité domine « la place du commerce, lieu de passage, enfin pour moi c'est qu'un passage » (DB) ou à l'inverse elle disparaît sous le charme du lieu « par contre le passage Pommeraye ce n'est pas qu'un passage, c'est vraiment un lieu à part entière, c'est un site ouais c'est un site en fait le passage Pommeraye c'est pas un passage, tu y restes, tu ne peux pas y passer comme dans une rue, non là vraiment tu lèves la tête, tu baisses la tête, tu regardes à gauche, à droite, ça s'appelle passage mais c'est faux » (DB). Comme ces lieux se trouvent nécessairement sur les trajectoires, ils acquièrent une autre dimension et permettent de lier l'utile à l'agréable « ah la place du commerce ouais ben je fréquente beaucoup, bah oui c'est sympa et puis de toute façon c'est un carrefour quoi, c'est-à-dire que c'est quasiment un endroit où on passe [...] mais c'est vrai que c'est une place conviviale [...] oui et puis on peut attendre au café aussi c'est quand même plus agréable que des fois de faire le pied de grue devant la fnac » (MR)

Il est vécu comme un point central voire inévitable ou comme un raccourci « et la place du commerce c'est un point de ralliement [...] c'est facile de se retrouver » (NL). Les individus sont presque indifférents vis-à-vis de ce type de lieux pour lesquels hormis leurs fonctions initiales, il y a peu d'intérêt à les fréquenter « passage Pommeraye c'est quand même un passage, il ne se passe pas grand-chose en fait, y'a des boutiques bien installées mais j'apprécie, je trouve ça joli » (SO)

Les personnes ayant toujours connu ces lieux de passage/connexion "font avec", le(s) lieu(x) Ils le(s) acceptent pour ce qu'il(s) est(sont) même si cela ne correspond pas nécessairement aux attentes « la place euh c'est un lieu de rendez-vous. Quand t'y vas, y'a toujours des gens qui attendent, ils attendent soit pour aller au cinéma, soit la fnac, c'est le lieu de rendez-vous aussi. On dit on se donne rendez-vous à la Fnac et après on voit où on va. »

(AA) Les lieux de passage sont associés par certaines personnes à ce qu'ils ont été et elles le mentionnent avec regret « pour moi le passage (Pommeraye) est devenu un petit peu trop commercial parce qu'avant y'avait libraires, bouquinistes, le fameux salon de danse, après y'a eu c'était la librairie qu'il y avait en haut avec le petit salon de thé et y'avait beaucoup de galerie de peinture. Oh oui y'en avait au moins deux ! » (RM) même si elles disent s'être adaptées au fonctionnement actuel, le fait de les amener à exprimer leur relation aux lieux, elles se rendent à l'évidence d'une adaptation aux évolutions de ce dernier « c'est un petit peu ce côté qui me gêne, enfin qui me gêne non parce qu'on fait plus attention au bout d'un certain temps mais quand on y réfléchit c'est un petit peu ce côté-là, trop de commerces parce que maintenant y'a de tout, hein, chaussures, y'a les fringues en haut » (RM). Les personnes indiquent sans nécessairement manifester de regret qu'elles ont adapté leurs pratiques aux lieux « oui donc on y allait pour la librairie soit pour acheter des livres, soit les livres scolaires soit des romans. On y allait pour ça, sinon y'a des galeries de peinture, y'a un antiquaire enfin...mais maintenant quand on y va c'est plus par passage quoi, on va de la rue Crébillon vers la place du commerce, c'est le raccourci » (BR). Finalement, les nantais ont fini par accepter ce type de lieux même s'ils avouent qu'ils ne pourraient pas vivre à proximité immédiate « non ça va en fait mais c'est un lieu animé, c'est assez mêlé mais ça fait son folklore mais ça a toujours été comme ça place du commerce, ça a toujours été assez euh assez...finalement y'a beaucoup de déplacements à cause de la station de bus où convergent toutes les lignes. Je pense que je n'y habiterai pas parce que j'ai une ancienne collègue qui y'a encore peu de temps vivait encore place du commerce, elle me disait que c'était assez dur parce que c'est très bruyant, c'est très animé, 24h sur 24 » (FR). Certains manifestent une adhésion plus prononcée pour ce type de lieu « place du commerce, bah y'a pas de sensations spéciales, je suis content, un peu speed parce que y'a tout le monde qui court dans tous les sens, je me demande toujours ce que je vais faire après ce que j'ai à faire. Voilà en gros c'est ça » (DF).

Les nombreuses fréquentations de ces lieux et les rencontres non souhaitées qu'elles occasionnent finissent par dissuader le passage « place du commerce, place que je fuis absolument, beaucoup trop de monde et je trouve que ça craint un petit peu, y'a tout le temps des clochards à traîner, t'es tout le temps solliciter pour de l'argent donc c'est vrai que c'est un endroit où je ne vais pas souvent à part le dimanche après-midi quand il fait beau pour boire un café en terrasse mais sinon non place du commerce, j'aime pas » (AM). Certaines personnes développent de véritables stratégies d'évitement par peur d'être importunées « Moi j'essaye de faire un grand tour pour éviter ce coin là justement. Soit je vais à la Fnac mais en faisant le tour par derrière par les petites rues mais traverser la place n'est pas toujours...ça dépend des horaires » (MB). Un sentiment de mal-être et de stress peut envahir les personnes « oui un peu ça, un peu stressée, je veux pas être raciste mais c'est des gens assis partout avec des chiens » (MP).

La connaissance récente de lieux de passage/connexion implique de devoir expérimenter le lieu pour savoir s'il correspond aux intérêts de la personne. Cette dernière y revient car elle manifeste de la curiosité envers ce qu'elle pourrait découvrir. Quand ce type de lieu est mieux connu, il s'avère que le caractère fonctionnel lié à la dimension de passage/connexion disparaît pour laisser place à des dimensions d'esthétismes ou de loisirs. Enfin la connaissance très ancienne de ce type de lieu se caractérise par l'aptitude de l'individu à "faire avec" autrement dit à accepter le lieu tel qu'il se présente. Il n'empêche que fréquemment ressurgit la nostalgie d'un autre temps et d'un autre fonctionnement ou alors que certains admettent recourir à des stratégies d'évitement pour cause de mal-être et de stress dans ce lieu.

Le lieu atypique

Les personnes ayant une connaissance récente des lieux atypiques se laissent envoûtés par ces derniers et notamment la capacité de l'un d'eux à ramener les individus vers leur enfance « oui c'est magique, ça fait un peu Disney [...] c'est vrai que c'est super bien fait tout ce roulement, enfin tout, je ne sais pas c'est technique quoi hein » (CB). La personne est sous le charme, subjuguée par la majestuosité du lieu qui ne semble pas s'atténuer malgré les visites à de multiples reprises « autant l'éléphant ça ne me fait plus rien, autant là le passage Pommeraye à chaque fois c'est un émerveillement de le voir, c'est tellement beau » (CB). L'individu reconnaît l'originalité du lieu « C'est vrai que c'est original comme lieu » (PAB) et parfois elle l'étonne vraiment « surtout que la première fois que je suis arrivée c'était par avion donc on est arrivé depuis l'île de Nantes et ils m'ont dit 'regarde tu vas voir un éléphant' et ils ne m'avaient pas expliqué. Alors je leur ai dit 'un éléphant ? mais y'a un cirque ?' Non c'est des gens qui ont fait un éléphant alors du coup l'après-midi j'ai dû aller dans le froid, le vent pour voir l'éléphant qui bouge et souffle de l'eau sur les gens et tout, euh c'est bizarre ! » (PAB)

Les individus se laissent aisément impressionnés par le caractère singulier de ces lieux qu'ils découvrent à peine « bah ouais je trouve que là c'est pareil ça va être intéressant car ils ont une capacité et une possibilité d'espace qui est assez extraordinaire et y'a moyen de faire quelque chose qui est assez sympa et je leur fais confiance là-dessus » (BB). Ou à l'inverse l'excès d'originalité nuit à l'appréciation des lieux « y'a des trucs qui sont vraiment atypiques, une fois que t'as découvert tous les trucs spéciaux bah tu découvres plus rien » (PAB)

Les personnes ayant une connaissance ancienne des lieux atypiques manifestent un engouement relatif à une admiration vive de ce lieu « en montant les marches qui sont vraiment travaillées avec les pas on se dit c'est quand même un endroit qui a du vécu, c'est un endroit qui a du vécu et tu le sens ça à chaque fois quand tu montes ou quand tu descends...euh si en se demandant comment c'était avant, je veux dire le lieu a toujours existé, enfin toujours existé depuis 200 ans un truc comme ça » (ML). Pour certaines personnes l'engouement se manifeste par une forme de passion qui peut se traduire par de la fierté « moi j'y vais toute seule quand je suis en ville, je vais le voir aussi, je vais voir l'éléphant ou alors si je

« passe pas loin je vais faire un détour et rester au moins cinq minutes à le regarder ! et puis quand on a des invités, je crois que c'est le passage obligatoire, ah oui c'est vraiment la sortie » (DB). Ils expliquent que la découverte de ce lieu a été une révélation, ce qui indique l'enthousiasme à y retourner « Plutôt un engouement, une découverte, on m'en avait parlé depuis longtemps, j'ai trouvé assez jouissif de voir tous ces restos, tous ces bistrots, tout ce monde, je me suis dit chouette au moins un lieu où on va s'éclater, ouais c'est vraiment ce que je me suis dit » (FF). La manière dont ils expliquent leur relation au lieu montre qu'ils avaient des attentes envers ce type d'espace sans assurément en avoir été conscients. C'est en se remémorant le passé du site qu'ils avouent et s'avouent à eux-mêmes apprécier ce changement qu'ils n'auraient pu imaginer « y'avait personne, c'était des hangars désaffectés, y'avait la trocante à la place des nefs et voilà et puis sinon y'avait pas grand-chose, quelques usines et voilà tandis que là maintenant on sent que c'est devenu la balade des nantais » (SO). Néanmoins il semblerait que l'intégration de ce type de lieu se fasse assez rapidement « et vous l'avez intégré complètement ? » (NA) ; « ouais ouais et puis je passe des fois il est rentré dans son hangar mais je le regarde tout le temps parce qu'il a sa tête un peu sorti mais voilà euh il fait partie du paysage pour moi, il fait partie du paysage maintenant » (NL).

Les personnes ayant toujours connu ces lieux atypiques reconnaissent leur singularité par rapport à d'autres « et le passage Pommeraye, tu le ferais découvrir à quelqu'un ? » (NA) « Bah oui obligatoirement, je trouve que c'est architecturalement, c'est un lieu intéressant et puis même c'est joli à voir » (LD). Parfois, quand bien même l'individu a conscience que ce lieu est incontournable à Nantes, ses propos laissent entendre qu'il ne lui accorde pas une grande importance si ce n'est d'être un lieu inévitable où il passe très souvent « oui parce qu'autrement le passage Pommeraye y'a pas grand-chose à dire bon c'est un passage, ça fait partie de la ville de Nantes, c'est pratiquement incontournable, on va se balader, on passe par là » (FD). La relation est ici marquée par le caractère spécifique du lieu qui en fait une spécialité ou une bizarrerie (puisque non commune) « bah je ne sais pas, c'est vrai que c'est plus...dès qu'on passe la Loire on a l'impression de ne plus forcément être dans le cœur de la ville » (FR). Le lieu est unique dans sa configuration et l'ambiance qu'elle confère « bah c'est euh...la verrière, les variations de lumière » (FR). Pour d'autres c'est la nouvelle attractivité que l'on donne à un lieu qui en fait son originalité et qui permet d'y porter un autre regard après de nombreuses années « ah oui c'est une très belle attraction [...] mais je trouve que c'est bien parce qu'ils ont su prendre la relève après les chantiers qui fabriquaient les bateaux et les lançaient en Loire » (MD). L'individu est habitué aux lieux mais en est toujours affecté par l'intermédiaire de l'émerveillement de ses proches « et puis bah l'éléphant euh...c'est en gros ce qu'on ressent c'est le plaisir de montrer ça aux gosses quoi, ils voient ça ils sont émerveillés total, donc ouais, voilà » (DF).

Il semblerait que plus la connaissance du lieu atypique est récente et plus l'individu est envouté et charmé par la singularité de ce dernier. Est fréquemment mentionné l'étonnement d'une réaction si puissante chez ceux qui le découvrent à peine. Ceux pour qui la connaissance est plus ancienne se situent dans un véritable engouement à fréquenter ce type de lieu et ils l'intègrent très rapidement à leur réseau de lieux. Si le lieu atypique est connu depuis très longtemps la personne lui reconnaît sa spécificité dans la configuration et l'ambiance qui s'en dégage mais apprécie mieux ses qualités dans le regard et les réactions d'autrui qui lui procurent davantage de plaisir que les siennes.

Le lieu de détente-loisirs

Les personnes ayant une connaissance récente des lieux de détente/loisirs sont marquées par l'entrain et une certaine ardeur à se rendre sur le(s) lieu(x) « bah la place du commerce c'est bien parce que y'a le cinéma et puis la fnac et puis les bars, c'est grand, c'est bien [...] à commerce je me sens bien là-bas ça va, là je peux y aller autant de fois que je veux, je sais que ça me fera plaisir d'y aller » (J) alors que pour d'autres lieux de ce type il n'en est pas de même « non je ne trouve pas ça très agréable [...] bah je ne sais, je suis pas bien, pas à l'aise on va dire [...] le ressenti, non je ne sais pas, pas phénoménal quoi » (J). La découverte de certains lieux de loisirs est parfois inattendu et laisse l'individu interloqué en l'encourageant à revenir « mes premières impressions qu'est ce que je pourrais dire, je ne pourrais pas les qualifier, je ne savais pas qu'il y avait ce genre de choses à Nantes et c'est vrai que j'avais pas forcément réfléchi à ça et j'ai trouvé que c'était un lieu un peu décalé de la ville de Nantes et qui pouvait ma foi être assez intéressant pour passer de bonnes soirées » (MT). Même s'ils n'ont pas encore été visités, les lieux de détente/loisirs par l'imaginaire qu'ils véhiculent attirent certaines personnes « ah si si je vais y aller parce que ça m'attire bien mais c'est par manque de temps, c'est sûr que si j'étais là, ne serait-ce qu'un week-end mais bon quand je sors 17h30 le temps d'aller là-bas...ça fait facilement 18h30 et après c'est pas...mais là les beaux jours ça va il fait jour plus tard mais l'hiver j'avais pas trop envie, il pleut, il pleut » (AC).

La joie et la bonne humeur de découvrir des lieux de détente/loisirs s'expriment avec beaucoup d'enthousiasme chez certains interviewés « ah j'ai adoré ça c'est euh...je connaissais le travail de Royal de Luxe et puis je suis enfin j'aime beaucoup je suis comédien et je suis prof de mécanique donc voilà ça résonne pour plein de trucs et [...] à chaque fois qu'on a des copains on les emmène voir ça » (DR). Ces lieux suscitent fréquemment l'envie de les faire découvrir à la famille ou à d'autres personnes avec qui partager un ressenti « pour voir l'éléphant, les machines de l'île quand y'a mes neveux qui viennent » (J)

C'est aussi la curiosité qui anime les nouveaux nantais à se rendre sur ces lieux qui les interpellent « ah oui quand on va au hangar à bananes on le sent bien car on voit tous les bâtiments qui servaient aux activités portuaires » (BB). Ils n'ont pas nécessairement de lien avec le passé du site mais témoignent d'un intérêt à le laisser transparaître « Je trouve que c'est intéressant qu'ils aient gardé les deux grues qui sont là, je trouve que c'est hyper intéressant

qu'il y ait ce rappel là, cette transition, cette notion de ce qu'il y avait y'a cinquante ans et de ce qu'on peut faire aujourd'hui » (BB).

Les personnes ayant une connaissance ancienne des lieux de détente/loisirs les ont peu à peu apprivoisés par la pratique « je pense que c'est plus facile quand on connaît, c'est vrai avec la pratique, moi je le ressens comme ça, j'apprécie un lieu en le fréquentant longtemps » (SO). C'est en se rendant plusieurs fois sur un même espace que la personne a la sensation de s'imprégner véritablement du lieu « je me sens vraiment bien et ça fait plusieurs semaines que je n'y suis pas allée et j'aimerais y retourner parce que je crois qu'à chaque fois, je vois des choses que je n'ai pas vu la dernière fois euh et j'essaie d'imaginer, de comprendre des choses que je n'ai pas encore tout à fait comprises » (DB). Une interviewée nous dit ainsi savoir quels sont les moments qui vont lui être plaisants « et le passage Pommeraye tout me plaît bien sauf que y'a trop de monde enfin libre à moi de ne pas y aller à ces moments là » (ML). Certains pensent que c'est en passant à de nombreuses reprises dans le même lieu qu'ils vont se familiariser avec lui et se montrent étonnés que ce ne soit pas le cas « alors la place du commerce, j'ai toujours le même ressenti, c'est vraiment un lieu où je passe, c'est pas un lieu où je m'attarde, où je me pose. Étonnamment c'est pas un lieu qui m'attire » (FF) ; Les individus s'interrogent eux-mêmes sur ce qui leur paraît être une contradiction « place du commerce ça m'inspire pas, c'est vraiment bizarre et pourtant ce n'est pas que je n'aime pas hein euh... » (ML).

Les personnes ayant toujours connu des lieux de détente/loisirs montrent une diminution de l'intensité de leurs émotions notamment traduit par une sensibilité qui s'affaiblit « l'éléphant, je suis allée le voir maintenant euh je n'y retourne pas, je l'ai vu une fois [...] je pense qu'une fois qu'on l'a vu heu... (AA). Les individus témoignent un besoin de changement, de renouveau pour pouvoir fréquenter les lieux avec plaisir et non plus sous le joug des habitudes construites au cours du temps « les personnes de Nantes quand on est allé plusieurs fois on a envie de changer aussi, peut-être pour mieux revenir après » (AA).

Certains individus expriment de la lassitude d'avoir vu à de multiples reprises un même lieu « l'éléphant en soi, quand on est monté dedans quand on l'a vu, on n'a pas forcément envie d'y retourner ou alors si avec quelqu'un qui ne l'a pas fait alors là d'accord mais y retourner comme ça euh... (LD). Les individus ont l'impression à force de connaître le lieu par cœur « bah surtout qu'il fait toujours le même trajet, c'est toujours pareil, c'est un peu tristounet, s'il se baladait en ville, je crois que ce serait un moyen d'attrait ou si le circuit était différent » (FD). Ils deviennent indifférents à ce lieu envers lequel qualifier son ressenti est extrêmement difficile « place du commerce rien de...pas de ressenti particulier c'est un lieu de passage, y'a pas d'attraction particulière ici place du commerce » (SR)

Dans d'autres cas, il se crée une certaine forme de familiarité affectueuse due à la bonne connaissance du lieu « oh la place du commerce elle a toujours été importante pour moi » (FD). Le plaisir reste intact malgré le fait que ce lieu soit très connu et très fréquenté de la personne « passage Pommeraye, je prends toujours plaisir à y aller » (AA) ; « non je l'aime toujours autant » (EL). La nostalgie prend le dessus dans certaines circonstances « Et à

l'époque on faisait la fête dans ce fameux café qui a disparu place du commerce et c'était vraiment une ambiance extraordinaire, de chants, de rires, ah ça ce sont des souvenirs quand on passe comme ça, c'est pour ça que j'ai eu très mal au cœur quand ce café a fermé, pas pour le café en lui-même mais pour les souvenirs qui allaient avec » (RM).

Lorsque l'individu a une connaissance récente des lieux de détente-loisirs, il fait preuve d'une véritable fougue à les fréquenter et vont jusqu'à lui donner l'envie de les faire découvrir à d'autres pour partager des instants de joie et de bonne humeur. C'est alors l'occasion d'attiser la curiosité par les multiples références à l'histoire que suggèrent ces lieux. Les individus ayant acquis une connaissance plus importante des lieux sont dans des processus de familiarisation du lieu pour les apprivoiser par le biais de leurs propres modes d'habiter. Néanmoins ce comportement n'obtient pas toujours les résultats escomptés et les individus s'interrogent quand ils ne parviennent pas à se les approprier. Enfin les personnes qui connaissent depuis très longtemps ces lieux témoignent d'une diminution de l'affectivité éprouvée envers ces lieux et évoquent le besoin de changement suite à une lassitude progressive qui s'est installée. Cette dernière les conduit différemment de l'indifférence à l'apparition d'une familiarité affectueuse.

2. Influence des variables temporelles individuelles dans l'évolution du rapport affectif

- a. Interprétation de la confrontation des évolutions historiques et urbanistiques à l'avancée dans la vie des individus

Analyse pour les jeunes

L'on constate de prime abord que **le lieu ancien** n'attire pas les individus les plus jeunes. Ces derniers se positionnent en premier lieu dans un état d'*indifférence* vis-à-vis du lieu, ils ne semblent pas avoir conscience de sa singularité « non mais euh pff bah franchement j'ai pas vraiment eu d'impressions, en même temps c'était pour le boulot [...] c'était sans plus » (DF). La relation est alors principalement orientée par la fonctionnalité « C'est plus pratique de passer par le passage Pommeraye que de descendre la rue Crébillon » (LD), voire la possibilité de divertissement « euh oui je passe enfin je vais quand même aller faire les boutiques parfois, y'a deux boutiques qui me plaisent » (HL). Il n'est néanmoins pas possible de généraliser cet état d'indifférence des jeunes puisque une jeune fille nous dit « je trouve que c'est architecturalement c'est un lieu intéressant et puis même c'est joli à voir » (LD). L'on peut identifier que les relations individus-lieux pour **le lieu actuel** se forment sur une dynamique relativement similaire à la précédente à la différence près que ce type de lieu ne laisse plus les individus indifférents. Il leur est utile comme point d'*identification* par rapport aux autres et il sert de lieu de rendez-vous dans la ville « oui et quand on est avec des amis c'est l'endroit où on demande aux gens de nous rejoindre, c'est un point central » (LD). Terminons cette analyse en portant notre intérêt sur **le lieu en cours d'évolution** envers lequel les jeunes individus sont très *attirés* du fait des nouveaux principes d'aménagement qui les conditionne « bah c'est bien, le cadre c'est bien et même les cerceaux de lumière je trouve ça assez original » (LD) ; « l'ambiance assez feutrée des bars et puis être devant la Loire, j'aime bien » (HL). Néanmoins leur satisfaction n'est pas entière car ils déplorent des conditions d'accessibilité difficiles « bah on s'arrête à Chantiers navals et puis après on marche » (HL) ; « mais c'est plus l'accessibilité qui est je ne dirai pas réduite mais euh... » (LD) et une évolution du lieu trop lente à leurs goûts « bah ouais c'est ça et puis euh...fin l'éléphant en soi, quand on est monté dedans quand on l'a vu, on n'a pas forcément envie d'y retourner ou alors si avec quelqu'un qui ne l'a pas fait alors là d'accord mais y retourner comme ça...euh » (LD).

Plus les lieux sont récents plus les individus interrogés expriment une relation affective à tendance positive. Les individus sont ainsi d'abord dans une phase d'indifférence puis de construction identitaire avant d'éprouver une forme d'attraction envers un lieu.

Analyse pour les adultes

De manière générale, ce n'est qu'en grandissant que les individus prennent conscience de la particularité que recouvre **le lieu ancien** « non mais c'est vrai que quand j'étais plus jeune je n'avais pas véritablement conscience de ce qu'était le Passage Pommeraye » (EL). Ils se disent alors attirés par l'esthétisme du lieu « c'est beau, c'est vraiment beau » (DB) ; « et ben c'est clair que le passage Pommeraye c'est vraiment monumental, ah non c'est monumental, monumental, extraordinaire, c'est quelque chose » (DB) ; qui les subjugué véritablement et donne le sentiment qu'il les a littéralement enchantés « c'était très long et majestueux et impressionnant [...] Oh passage Pommeraye, ça reste le passage Pommeraye » (FS). Cet *enchantement* opère telle de la magie au point qu'ils ne savent en expliquer les raisons « bah parce que moi au niveau du style de l'architecture je trouve ça magnifique et puis voilà quoi je ne sais pas quoi dire de plus » (R). Même si à l'âge adulte, il ne remplit plus ce rôle d'identification, **le lieu actuel** continue à être très fréquenté pour *sa praticité* « oui bah pour aller au cinéma, au bar et voilà ouais c'est ça aller au cinéma, au bar et à la fnac » (J) ; « c'est vrai que je vais la traverser sans me poser de questions finalement, je suis tellement..., c'est vrai que j'y passe très très souvent donc c'est vraiment une habitude et finalement je ne pense pas particulièrement à ce lieu [...] Jouais du coup je ne regarde pas forcément ce qui se passe, voilà » (SO). Les adultes se plaisent à savoir qu'ils peuvent observer et suivre les changements du **lieu en cours d'évolution** pour déterminer s'ils correspondent à leurs attentes et s'ils vont les *accepter* dans le champ de leurs pratiques « oui pour les nouveaux lieux alors là je pense que ça reste peut-être à construire, je ne sais pas bah pour l'instant moi j'ai quand même l'impression que c'est un lieu de promenade, bon je ne sais pas si ça va le rester un lieu de promenade mais avec pas mal d'animations aussi entre l'éléphant, les machines, l'arbre, y'a plein de jeux pour enfants qui se construisent aussi avec des terrasses aussi, c'est un lieu de loisirs en fait peut-être plus parce que finalement y'a pas beaucoup d'animations » (SO).

La relation des adultes aux différents types de lieux est principalement liée à la fonction de ces derniers qu'ils ont appris à apprécier. Ils sont ainsi fortement attirés par l'esthétisme du lieu ancien, considèrent positivement la dimension pratique du lieu actuel et aiment particulièrement suivre les changements du lieu en cours d'évolution.
--

Analyse pour les personnes âgées

La maturité de l'âge fait que la relation au **lieu ancien** s'exprime en invoquant *l'admiration* que les individus lui portent « c'est magnifique le passage Pommeraye » (MB2) ; à laquelle se mêle parfois un sentiment de fierté « le passage Pommeraye oui souvent, beaucoup oui. Montez, descendre les escaliers. Même maintenant je passe beaucoup par là. C'est très agréable en hiver ou n'importe quand. C'est le passage le plus important de Nantes » (LG). Une connaissance récente de ce type de lieu positionne également les individus dans une phase d'*admiration* qui se déclenche dès la première visite « J'aime beaucoup découvrir un peu hasard et là c'était chouette et surtout la première rencontre c'est toujours sympa parce qu'on ne s'y

attend pas donc les guides c'est chouette de ne pas les prendre quand on arrive quelque part » (DR). C'est surtout l'architecture très atypique et l'utilisation de divers matériaux qui plonge les individus dans cet état d'éblouissement « moi ce que j'aime bien au passage Pommeraye, enfin y'a plusieurs choses c'est d'une part le mariage des matériaux, entre le bois, la pierre et le fer, euh...y'a un mariage qu'est vachement harmonieux [...] c'est vrai c'est beau, c'est pas une cathédrale mais c'est génial » (MR) ; « j'aime bien l'alliance de la pierre de l'escalier en bois des galeries marchandes [...] mais au niveau architectural ça me semble plus diversifié (en comparaison avec un passage bordelais » (PB). Néanmoins, une fois encore il faut bien noter que tous ne sont pas troublés de la même manière « le passage Pommeraye, j'y suis peut-être passé mais ça m'a pas marqué en fait » (J). Les personnes plus âgées *redécouvrent le lieu actuel* et parviennent à mêler l'utile à l'agréable « C'est un lieu convivial, un lieu de rencontre, un lieu pour draguer, un lieu pour se rencontrer, y'a aussi la fnac à côté, on peut prendre des pots » (GL) mais parfois même si elles reconnaissent et admettent les changements, elles restent obnubilées par la précédente configuration qui la caractérisait « c'est vrai que c'était une place qu'était nue, faut dire que la place du commerce à l'époque c'était les bus, la station de bus, hein » (RM). Les personnes plus âgées voient dans les aménagements des **lieux en cours d'évolution** une revalorisation de lieux tombés en désuétude « C'est pas mal dans la mesure où ils mettent un aménagement, vert, propre, par rapport à ce qu'il y avait avant, quand même ça a plus de tenu ». Même s'ils approuvent ce *renouveau*, ils mettent l'accent sur l'engagement que cela leur demande de s'approprier ces lieux qu'ils ne jugent pas nécessairement adaptés à leurs attentes « c'est surtout fréquenté par les jeunes, hein (..) c'est vrai que pour des gens de notre âge ça n'a plus un attrait particulièrement intéressant, ça n'est pas notre recherche. » (MD).

Les individus plus âgés éprouvent des rapports affectifs fortement positifs lorsqu'il s'agit de lieux anciens, assez contrastés pour le lieu actuel qui est vécu soit comme une redécouverte soit comme la nostalgie d'un autre temps et un peu moins pour les lieux en cours d'évolution qui laissent planer une incertitude.

b. Interprétation de la confrontation des dynamiques quotidiennes des lieux à l'avancée dans la vie des individus

Analyse pour les jeunes

Les jeunes considèrent le **lieu de passage/connexion** comme quelque chose qui ne l'atteint pas, qui lui est sans importance qui ne l'intéresse pas. L'individu se comporte de façon *indifférente* vis-à-vis du lieu « Bah oui parce qu'en fait moi j'arrive le matin à Commerce, mon bus s'arrête à Commerce et en fait pour monter soit je prends un bus à Commerce » (LD). Le lieu agit comme un *point de repère* pour retrouver d'autres personnes « c'est pour aller voir des potes ou mon demi-frère et puis sinon les magasins, voilà c'est surtout ça [...] ouais ouais quand même, beaucoup de rendez-vous, voilà » (DF). Quand le lieu n'est plus considéré de manière fonctionnelle « elle dessert tout c'est comme un échangeur d'autoroutes, on veut aller

quelque part, on se trouve place du commerce et on choisit quelle rue » (PAB), il recouvre une connotation plus positive que celle accordée à un simple lieu de passage « t'es posé, t'es assis avec quelqu'un, tu discutes donc c'est différent de quand tu passes comme ça » (AM). Certains jeunes reconnaissent la singularité **des lieux atypiques** « Je trouve ça très éclairé le passage Pommeraye et j'aime bien les escaliers tout ça, je trouve ça plus sympa que de descendre une rue donc c'est vrai que j'y passe souvent » (LD), ils disent apprécier les lieux pour la particularité des décors qui contribuent à créer une ambiance agréable « oui oui c'est toujours agréable de passer [...] bah les deux boutiques et puis les décors c'est très beau ». Cependant ils ne sont pas tous marqués par ce type de lieu « non mais euh pff bah franchement j'ai pas vraiment eu d'impressions, en même temps c'était pour le boulot, [...] euh voilà quoi, c'était sans plus » (DF). Lorsque les jeunes pratiquent un lieu **de détente-loisirs**, ils ont tendance à adopter un comportement plus exubérant qu'à l'accoutumé car le lieu est propice à l'amusement « voilà c'est surtout ça ou le début de soirée prévu à cet endroit là avec les bars qu'il y a autour et puis après bouger » (DF). Dans certains lieux l'agitation est telle qu'elle constitue un obstacle à la pratique du lieu « non, j'y ai été 3-4 fois et puis bon avec les problèmes qu'ils ont eu j'ai arrêté d'y aller avec les bagarres, les histoires » (DF). Le détournement de ce type de lieu peut également provenir de l'ambiance de foule qui y règne et qui ne répond pas à leurs attentes « on y est passé avec des amis mais moi et une autre amie on est reparti parce que ça ne nous intéressait pas [...] c'est vrai que dès qu'on veut aller dans un bar, y'a une foule de je ne sais combien de personnes, on ne peut même pas s'asseoir » (LD). Il semblerait que le lieu ne soit dévolu à la détente-loisirs que pendant une courte période de temps lié à l'adolescence « place du commerce ça a bien changé parce que je prenais facilement des verres là-bas, j'allais facilement au cinéma, lieu de rendez-vous et là plus du tout ou alors c'est vraiment exceptionnel » (AM).

Les jeunes se montrent très clairement indifférents au lieu de passage/connexion qu'ils utilisent pourtant largement. Ils apprécient particulièrement l'unicité des lieux atypiques pour l'ambiance étonnante et inhabituelle qui s'en dégage. Les lieux de détente-loisirs les encourage à adopter un comportement d'agitation joyeuse car ils les considèrent surtout au moment de l'adolescence comme propices à l'amusement.

Analyse pour les adultes

Les adultes continuent d'expérimenter **le lieu de passage/connexion** pour sa dimension pratique « oui comme point de rendez-vous justement devant la fnac parce que c'est ça qui identifie la place pour moi » (MT) mais ils s'ouvrent plus facilement aux autres dimensions du lieu « c'est un endroit de passage, un lieu de traverse mais un lieu de traverse que je traverse avec plaisir, avec plaisir oui » (NL). Ainsi le rapport au lieu devient soit nécessaire parce qu'il est jugé agréable « le passage Pommeraye, j'y vais de temps en temps, j'y passe parce que bon c'est un lieu de passage, parce que y'a des boutiques très sympas, que le lieu est vraiment très agréable » (MR) soit recouvre un caractère d'obligation « pour moi c'est plus un lieu de va-et-vient, je traverse la place mais sans m'y arrêter » (FF). Lorsqu'il s'agit

d'un lieu atypique, les individus sont sous le charme, ce qui les conduit à exprimer une certaine fierté dans leurs propos « le passage Pommeraye c'est le lieu mythique de Nantes ; Bah c'est sûr que maintenant je vois ça comme un lieu assez unique euh j'ai vu pas mal de passages à Paris et c'est vrai que le nôtre il est sur des étages et c'est assez unique quoi, y'en pas 15 000 comme ça donc c'est quand même un endroit assez valorisant de Nantes je pense, enfin mythique » (EL). Ils donnent le sentiment de se laisser plus facilement émouvoir et impressionner que les jeunes « J'ai marché un peu au hasard des rues et je suis tombée justement sur l'éléphant et j'en avais entendu parler mais vraiment vaguement et sans plus m'y intéresser donc voilà et j'étais assez ouah vraiment surprise de voir ça et je trouvais ça vraiment très rigolo, vraiment très rigolo et euh voilà simplement » (MT). Très souvent leurs discours laissent transparaître l'emprise presque hypnotique qu'ont les lieux à leurs égards « Après le passage Pommeraye, je pense qu'on peut fermer les yeux et juste entendre les pas, l'autre jour c'est ce que j'ai : extraordinaire ! » (DB). Ils manifestent ainsi une réelle fascination envers la grandiosité et la beauté du lieu « c'est vrai que c'était super beau, y'a un côté magique donc j'étais content de revoir l'éléphant après euh... non non franchement c'est chouette quand t'es en face en bagnole et que tu vois le grand truc qui marche en bois et tout c'est quand même super beau » (R). Les adultes s'enthousiasment davantage que les jeunes pour certains **lieux de loisirs-détente** et notamment le hangar à bananes « Si c'est bien parce que t'as le choix sur place, parce que y'a les terrasses t'es tranquille, si de voir les anneaux autrement, enfin voilà » (ML). Ils semblent également plus attentifs et plus réceptifs et expriment de la satisfaction vis-à-vis des lieux où ils peuvent se détendre de manière tout aussi agréable entre amis qu'en famille « Le hangar à bananes j'y vais plus avec de la famille ou des amis euh, j'y vais rarement seul, parce que je trouve que c'est convivial, en famille, entre amis surtout l'été » (MR). Ces lieux leur plaisent aussi parce qu'ils leur offrent pour certains un retour vers l'enfance « je prends le temps de regarder comment les gens le découvrent et je pense que la taille...ce qu'est génial c'est que c'est très grand et du coup y'a une inversion et même en tant qu'adulte cette différence de taille fait que les gens reprennent un regard d'enfant quoi et ça marche quand même quasiment à chaque fois et donc ça inverse et ça permet de pouvoir redevenir enfant et de dire je veux monter dedans, j'ai enfin un manège à ma taille » (DR).

Les adultes en ayant approfondi la pratique du lieu de passage/connexion expriment une relation agréable ou contrainte selon qu'elle recouvre un caractère d'obligation ou non. Ils reconnaissent en majorité être sous l'emprise du lieu atypique qui les attire parce qu'il les impressionne véritablement par sa grandiosité et sa beauté. Ce lieu atypique répond à leur besoin d'être surpris. Cette population est également très réceptive aux lieux de détente-loisirs qu'elle réceptionne avec beaucoup d'enthousiasme puisqu'ils lui permettent de s'octroyer des moments de sérénité et de plaisir partagé entre amis et/ou en famille.

Analyse pour les personnes âgées

Les personnes âgées éprouvent pour les **lieux dits de passage/connexion** un sentiment de plaisir qui s'est créé à la longue d'avoir été parcourus « on aime bien le passage Pommeraye c'est agréable, ça change des rues, y'a l'escalier, y'a beaucoup de monde à passer » (FD) et elles expriment l'envie de perpétuer de profiter de ces lieux « je passe rue Crébillon et puis je passe toujours par là, j'aime bien le passage Pommeraye, c'est un endroit typique, j'ai vu tourner un cinéma et tout » (MP). d'autant qu'ils lient l'utile à l'agréable « On y va parce que c'est agréable de passer par là et bon ça coupe en plus pour aller place du commerce » (MR2). La fréquentation de ce type de lieu est plus largement choisie que subie « c'est un passage presque voulu, voyez le mardi entre autre moi je vais au petit marché aux livres, bon ben si je fais un tour en ville, je longe ça c'est évident » (MB1) ; « j'aime bien y passer, regarder, flâner quoi » (MB2). Les personnes recherchent l'animation inhérente à ce lieu « Alors place du commerce j'y vais souvent, parce que ce que je me disais l'autre fois, c'est un lieu qui est animé en permanence » (BB). **Les lieux atypiques** sont sujets à une vive admiration de la part de cette population « c'est-à-dire qu'on a été très content quand ils l'ont fait (l'éléphant) parce que la troupe Royal de luxe moi je suis une inconditionnelle, ils ont fait des choses super Royal de luxe ! » (FD) ; « le passage Pommeraye je l'ai toujours trouvé surprenant, j'ai toujours trouvé ça beau » (MB2). Ce sont surtout les traces du passé encore visibles dans le réaménagement de ces lieux qui les satisfont pleinement « j'ai trouvé ça superbe quand ils ont envisagé d'aménager ce coin là et qu'ils ont sorti ça moi je trouve que c'est une très bonne étude de ce qui a été fait, de garder quand même une partie du patrimoine même si ce sont des hangars, c'est quand même un patrimoine nantais parce qu'on avait des chantiers et ça je trouve ça très intéressant » (RM). Néanmoins, leurs fréquentations sont très souvent liées à la garde de leurs petits enfants J'y vais spécialement avec ma petite fille, hein, je vais pas aller courir après l'éléphant seule » (MB1) ; « c'est-à-dire que c'est un peu les petits enfants qui nous boostent pour ce genre d'activités et de visites parce que bon le centre ville ils en ont rien à foutre » (FD). En revanche, leurs réactions s'avèrent plus nuancées pour **les lieux de détente-loisirs** puisqu'ils ont le sentiment de ne pas être le public le plus concerné « j'ai pas trop d'avis parce que je ne sais pas quelle était la demande, c'est peut-être une demande de jeunes, je ne sais pas » (MD). Ils s'adaptent néanmoins à cet état de fait et les fréquentent différemment ou à sur d'autres plages horaires que les populations plus jeunes « J'y vais que l'après-midi pour éventuellement me balader et prendre un pot avec mon fils et ma petite fille mais je ne suis pas quelqu'un qui fréquente ces bâtiments là (le hangar à bananes). D'abord je trouve que ce n'est pas dans ma tranche d'âge, et de une, et le soir je ne suis pas quelqu'un qui sort le soir » (MB1). On remarque quand même que ces lieux peuvent exercer un attrait sur certains individus « je ne sais pas comment on vous en parle le hangar à bananes enfin là où y'a les machines de l'île tout ça c'est là où se passent un tas de manifestations et puis moi j'aime bien les bords de Loire » (MB2).

Les personnes âgées évoquent toujours beaucoup d'admiration envers le lieu ancien qu'elles continuent à parcourir avec envie soit pour l'animation qu'il représente soit parce qu'il est un raccourci très agréable. Elles sont également fortement marquées par le caractère majestueux et impressionnant des lieux atypiques soit parce qu'ils réfèrent au passé soit parce qu'ils plaisent aux plus petits lorsqu'ils les y emmènent. Même s'ils avouent ne pas être le public cible des lieux de détente-loisirs, ils peuvent se sentir attirés et les apprécier ou non, à d'autres moments.

c. Interprétation de la confrontation des évolutions historiques et urbanistiques à l'ancienneté de la connaissance des lieux des individus

Analyse pour une connaissance récente des lieux

Une **connaissance récente** de ce type de lieu positionne également les individus dans une phase d'*admiration* qui se déclenche dès la première visite « J'aime beaucoup découvrir un peu hasard et là c'était chouette et surtout la première rencontre c'est toujours sympa parce qu'on ne s'y attend pas donc les guides c'est chouette de ne pas les prendre quand on arrive quelque part » (DR). C'est surtout l'architecture très atypique et l'utilisation de divers matériaux qui plonge les individus dans cet état d'éblouissement « moi ce que j'aime bien au passage pommeraye, enfin y'a plusieurs choses c'est d'une part le mariage des matériaux, entre le bois, la pierre et le fer, euh...y'a un mariage qu'est vachement harmonieux [...] c'est vrai c'est beau, c'est pas une cathédrale mais c'est génial » (MR) ; « j'aime bien l'alliance de la pierre de l'escalier en bois des galeries marchandes [...] mais au niveau architectural ça me semble plus diversifié (en comparaison avec un passage bordelais » (PB). Néanmoins, une fois encore il faut bien noter que tous ne sont pas troublés de la même manière « le passage Pommeraye, j'y suis peut-être passé mais ça m'a pas marqué en fait » (J). Lorsque l'individu ne **connaît pas trop** le lieu parce qu'il s'est récemment installé dans la ville, il ne peut que *reconnaître la fonctionnalité du lieu* actuel qui lui permet de s'adonner à de multiples activités « tu vas à commerce pour aller au cinéma la plupart du temps ou pour aller à la fnac pour découvrir des cd, de la musique » (J) ; « les gens vont acheter des choses utiles à la fnac et puis y'a ce gros cinéma dans lequel je ne suis jamais rentré » (DR). Néanmoins le lieu perturbe plus d'un individu lorsque celui-ci ne connaît pas l'histoire du lieu qui l'empêche de comprendre son fonctionnement « et ben j'ai du mal à me repérer avec le bâtiment de la fnac d'un côté très ancien et de l'autre côté y'a plus des bars et je vois pas la relation, je ne sais pas comment l'exprimer mais pour moi c'est un lieu qui n'est pas cohérent, je ne sais pas trop pourquoi » (MT). Les personnes ayant une **connaissance récente** se montrent véritablement *impressionnées* par le lieu en cours d'évolution « alors c'est fabuleux la machine, hein, c'est magique, je n'avais jamais vu ça, c'est vrai, on a l'habitude pourtant de voyager, de visiter, de voir et tout mais on n'avait jamais vu ça, c'est vraiment une curiosité » (CB). Cependant cette émotion souvent vive « c'est quand même assez impressionnant et qu'on soit adulte ou enfant c'est quand même assez impressionnant de voir ça » (MT) est aussi intense qu'elle peut laisser

rapidement place à une forme de lassitude « c'est surprenant mais c'est pas comme le passage Pommeraye où on y passe tous les jours, j'irai pas voir l'éléphant tous les jours » (PB). Même si la diversité du lieu est fréquemment soulignée comme étant son principal potentiel pouvant inciter tout type de population à les pratiquer, certains se montrent déçus et frustrés du parti pris de réaménagement choisi « moi qui aime la technique et tout ça, j'aurai préféré que ça reste un chantier naval, on aurait vu se construire des bateaux [...] c'est ce qu'ils en ont fait finalement qui ne me convient pas, c'est sûrement le côté historique qui me manque » (PB).

La connaissance récente du lieu ancien provoque un rapport affectif moins positif que la connaissance récente du lieu en cours d'évolution. Une relation récente au lieu actuel est plus ambivalente soit la fonctionnalité est perçue comme une potentialité forte soit les personnes sont perdues face à tant de diversité et cherchent à comprendre le fonctionnement global du lieu pour apporter de la cohérence à leur relation.

Analyse pour une connaissance ancienne

Si la **connaissance** du lieu ancien est **ancienne**, l'on parle alors de relation d'*agrément* entre le lieu et l'individu car ce dernier évoque une sensation ou une ambiance agréable « je trouve assez calme malgré le va-et-vient constant des gens qui se croisent dans l'escalier, c'est pas toujours facile et puis y'a un bruit particulier, les marches, ça résonne, c'est particulier et en même temps c'est assez serein, c'est bizarre » (SO). Ils prennent *plaisir* à parcourir ce lieu « [...] juste par plaisir de passer passage Pommeraye parce que c'est tellement beau, j'aime beaucoup, c'est vraiment un lieu emblématique de la ville, j'adore, j'adore passer à cet endroit là » (DR2). Quand la **durée de connaissance augmente** l'on remarque une forme d'*accoutumance* **au lieu actuel** montrant que l'individu est parvenu à s'adapter au lieu, il s'y est habitué « et la place du commerce c'est un point de ralliement quand on se donne rencart avec des amis ou quand... ou mes enfants voilà parce que les trams s'arrêtent là, c'est facile de se retrouver devant la fnac, devant le cinéma, près des fleuristes enfin je veux dire c'est un lieu facile pour se retrouver quoi donc j'y suis assez souvent et puis je vais à la fnac aussi j'aime bien aller voir les bouquins et de temps en temps à Gaumont mais j'évite parce que c'est horriblement cher » (NL). Et parallèlement à cette habitude ne se crée pas de sentiment très positif, les individus expliquent qu'ils devraient apprécier ce type de lieu qui leur offre de nombreuses possibilités mais ils n'y parviennent pas nécessairement « cinéma et fnac, lieu de rencontre, cafés, voilà donc en fait c'est un carrefour de rencontre, c'est pas forcément agréable comme espace, si j'ai vraiment envie de me faire une petite soirée sympa [...] c'est plutôt Bouffay » (FS). Les personnes qui ont **une connaissance ancienne** du lieu actuel sont conquises et toujours aussi *fascinées* « ah toujours, ça c'est incroyable, c'est magique, ils ont vraiment réussi leur truc, enfin en tout cas sur moi ça marche à 100% quoi, c'est comme si j'étais une enfant, à tous les coups je suis comme ça ! » (DB). Des nuances peuvent être apportées car toutes les individus ne font pas preuve du même enthousiasme et montrent parfois leur désappointement vis-à-vis des réalisations effectuées ou à venir « ce que j'appelle le boulevard d'eau, je le vis un peu comme une atrophie, un devenir intéressant mais pas abouti et j'ai peur qu'ils s'arrêtent à ça » (FS).

Néanmoins une connaissance ancienne a permis aux individus de mesurer l'ampleur des potentialités du lieu qui s'offrent à eux « l'éléphant, les machines, ce qui me plaît c'est la possibilité d'avoir plein de choses au même endroit, plein de choses à faire suivant l'humeur, suivant la motivation, on peut y aller pour se balader, prendre un café, regarder ou visiter ou se donner rendez-vous » (ML).

La connaissance ancienne des lieux conduit les personnes à se complaire dans une relation agréable en référence au plaisir d'être et de parcourir le lieu ancien. A l'inverse la relation au lieu actuel est marquée par l'accoutumance sans réel plaisir associé puisque ce sont surtout les trajets quotidiens qui rythment cette relation. En revanche, la relation envers le lieu en cours d'évolution est sous le joug de la fascination et de l'attirance sur les potentialités de devenir du lieu.

Analyse pour une connaissance très ancienne

Les individus qui ont une **connaissance très ancienne** du lieu ou qui l'ont toujours connu relatent le plaisir de contempler ce lieu qui ne faiblit pas au cours du temps « ça n'a pas changé beaucoup mais y'a des choses quand même c'est beau, ça reste beau quand même, c'est vrai que c'est agréable » (MP). Inversement, la très bonne connaissance d'un lieu peut occulter les dimensions plaisantes pour ne retenir que l'aspect pratique du lieu « Alors passage Pommeraye, c'est pas un lieu... je ne le vois si convivial moi, c'est un lieu où on regarde l'architecture, c'est un passage, c'est pas autre chose, il porte bien son nom, c'est un passage. Mais bon on est sensible à l'architecture et aux statues, même l'escalier est marrant à voir » (MB). Les personnes qui **ont toujours connu** le lieu dit actuel demeurent ancrées dans une vision d'un autre temps et ne parle du lieu que sous la forme du *regret* « alors place du commerce on connaît bien parce que c'était quand même le lieu où y'avait tous les bus et le lieu de rendez-vous quand on se retrouvait avec les copains, avec les fiancés [...] c'était le point de départ de beaucoup de choses, c'était le centre quoi ! » (FD). Ils n'empêchent qu'éventuellement ces mêmes personnes et d'autres manifestent une *satisfaction* à l'égard du lieu « y'avait les voitures qui passaient d'un côté, les bus qui sortaient de l'autre, maintenant c'est plus convivial comme place, ça fait pas une place commerçante, ça fait une place conviviale, y'a plus de jeunes que d'anciens, enfin je pense ?! » (MG). Et pour nuancer, nous pouvons ajouter que ce type de lieu n'est pas apprécié de tous « y'a pas de bonnes impressions la première fois et y'en a pas non plus après » (AA). Ce sont les personnes qui ont **la connaissance la plus ancienne** de ces lieux qui mettent le plus en avant leurs attentes. La *métamorphose* du lieu doit être terminée pour qu'il puisse juger de l'intérêt d'inclure ou non ce lieu dans le champ de leurs pratiques « on s'était dit si y'a des nouveautés, on y retournera ! » (LD). Ils se projettent beaucoup quant à l'évolution possible de ce type de lieu notamment parce que certains éprouvent un besoin de changements « Enfin moi je suis comme ça j'aime bien changer, même si y'a des choses que j'aime bien je vais pas forcément y aller tout le temps. J'ai besoin de voir autre chose, de découvrir autre chose. Mais ça c'est dans mon tempérament » (AA). Alors que d'autres ont peur des transformations qui n'auraient aucunes

significations sinon celle de conserver un passé qu'il vaut parfois mieux évacuer « Là ça peut évoluer. Pour l'instant c'était un paquet de ferrailles et de béton pendant des années. Le problème c'est qu'on ne veut pas tout détruire et parfois il faut tout raser et tout refaire [...] on ne sait pas trop ce qu'on veut garder, c'est pas facile de trancher » (LG). Ces changements ont la particularité de susciter l'intérêt des usagers à un moment et puis plus ensuite « mmh bah au début j'aurai dit que c'était un lieu décalé euh parce que à l'inauguration y'a eu pas mal de manifestations euh de spectacles et tout et des trucs assez atypiques quoi, le cabaret burlesque, des machins et des trucs comme ça, c'était assez étonnant mais maintenant j'ai l'impression que ça devient un nouveau lieu pour les jeunes pour sortir le soir » (EL).

Une connaissance très ancienne génère un rapport affectif plus prononcé positivement pour un lieu ancien que pour un lieu en cours d'évolution. Une connaissance très ancienne du lieu actuel perturbe le rapport qu'entretient l'individu avec ce type de lieu car il garde en mémoire d'anciennes représentations pouvant entrer en conflit ou non avec les pratiques actuelles. Pour d'autres la relation était claire dès le départ et elle n'a pas évolué au cours du temps.

d. Interprétation de la confrontation des dynamiques quotidiennes des lieux à l'ancienneté de la connaissance des individus

Analyse pour les individus ayant une connaissance récente des lieux :

Les personnes ayant une connaissance récente des **lieux de passage/connexion** sont dans une phase d'expérimentation durant laquelle ils approfondissent une découverte antérieure « passage Pommeraye j'y retournerai et place du commerce aussi par rapport à ce qu'il y a à côté, la Fnac et le Gaumont et puis les bars, ça c'est sûr que je le ferai quand je connaîtrais des gens pour le bar parce que je ne vais pas y aller toute seule (rires) mais ça j'y retournerai facilement » (AC). D'autres individus n'éprouvent pas ce besoin d'expérience « ah non j'y vais rarement (rires) déjà je vais rarement dans le centre ville moi c'est très rare que j'y aille, j'aime pas trop moi la ville, j'aime bien aller à la périphérie mais pas trop aller dans la ville » (J). Et parfois même, il n'est pas fait état de ce besoin, la personne a eu le temps de se faire un jugement et de définir son intérêt ou non à revenir sur ces lieux « moi franchement la place du commerce j'y passe comme je traverserai un parking, c'est un axe pour moi, c'est pas une place, voilà c'est un axe » (PB). L'on peut également sentir que certaines personnes sont intriguées par leurs premières visites et déclarent l'envie d'y retourner fréquemment « alors place du commerce j'y vais souvent parce que ce que je disais l'autre fois c'est un lieu animé » (BB) et pour d'autres lieux, ce ne sera pas une démarche mais le résultat d'une déambulation au hasard « non comme ça, c'est sur les itinéraires de balade, j'y vais comme ça (au passage Pommeraye) » (BB). L'ardeur à se rendre sur **les lieux atypiques** résulte de la fascination opérée par les lieux qui concourt à envoûter les individus en les ramenant dans leur enfance « oui c'est magique, ça fait un peu Disney [...] c'est vrai que c'est super bien fait tout ce

roulement, enfin tout, je ne sais pas c'est technique quoi hein» (CB). Ils tombent facilement sous le charme de ces lieux et certains vont générer une lassitude d'autres pas « autant l'éléphant ça ne me fait plus rien, autant là le passage Pommeraye à chaque fois c'est un émerveillement de le voir, c'est tellement beau » (CB). Cependant, les émotions, sentiment ou humeurs peuvent également se montrer relativement neutre quand l'excès d'originalité nuit à l'appréciation des lieux « y'a des trucs qui sont vraiment atypiques, une fois que t'as découvert tous les trucs spéciaux bah tu découvres plus rien » (PAB). Les évaluations affectives des **lieux de détente-loisirs** sont associées à de la joie et de la bonne humeur et traduisent *l'entrain* qui animent les personnes qui en ont une connaissance récente à se rendre sur ces lieux « bah la place du commerce c'est bien parce que y'a le cinéma et puis la fnac et puis les bars, c'est grand, c'est bien [...] à commerce je me sens bien là-bas ça va, là je peux y aller autant de fois que je veux, je sais que ça me fera plaisir d'y aller » (J). L'enthousiasme est tel que l'envie de les faire découvrir se manifeste fréquemment « pour voir l'éléphant, les machines de l'île quand y'a mes neveux qui viennent » (J). Si les lieux ont déjà l'objet de visite, ils interpellent les individus et les encouragent à revenir je ne savais pas qu'il y avait ce genre de choses à Nantes et c'est vrai que j'avais pas forcément réfléchi à ça et j'ai trouvé que c'était un lieu un peu décalé de la ville de Nantes et qui pouvait ma foi être assez intéressant pour passer de bonnes soirées » (MT). Quand bien même ces lieux n'ont jamais été visités, ils ont la possibilité d'alimenter un imaginaire qui attirent les personnes « ah si si je vais y aller parce que ça m'attire bien mais c'est par manque de temps [...] » (AC). C'est aussi le lien avec le passé que suggèrent ces lieux qui attisent le désir envers ces lieux « Je trouve que c'est intéressant qu'ils aient gardé les deux grues qui sont là, je trouve que c'est hyper intéressant qu'il y ait ce rappel là, cette transition, cette notion de ce qu'il y avait y'a cinquante ans et de ce qu'on peut faire aujourd'hui » (BB).

Lorsque l'individu connaît de façon récente un lieu de passage/connexion, il commence par l'expérimenter car il est intrigué de ce que peut lui apporter ce type de lieu. En revanche, vis-à-vis du lieu atypique, il tombe très facilement sous le charme et s'en étonne même tant il est impressionné et subjugué par la majestuosité du lieu. Les lieux de détente loisirs véhiculent un imaginaire qu'il a envie de découvrir, puis de faire découvrir tant ces lieux l'ont interpellé par les références à une mémoire collective. il a envie de partager l'enthousiasme qui l'anime quand il s'y rend.

Analyse pour les individus ayant une connaissance ancienne des lieux :

La relation de l'individu au **lieu de passage/connexion** se traduit dans des pratiques que l'on pourrait qualifier de familière parce qu'elles *reconnaissent la praticité du lieu* de passage/connexion « cinéma et fnac, lieu de rencontre, cafés, voilà donc en fait c'est un carrefour de rencontre, c'est pas forcément agréable comme espace, si vraiment j'ai envie de me faire une petite soirée sympa, bon alors évidemment je peux aller à Trentemoult [...] » (FS). Cependant parfois, le charme du lieu peut prendre le pas sur son caractère fonctionnel « par contre le passage Pommeraye ce n'est pas qu'un passage, c'est vraiment un lieu à part entière,

c'est un site ouais c'est un site en fait le passage Pommeraye c'est pas un passage, tu y restes, tu ne peux pas y passer comme dans une rue, non là vraiment tu lèves la tête, tu baisses la tête, tu regardes à gauche, à droite, ça s'appelle passage mais c'est faux » (DB). Ce sont des lieux qui ont la possibilité de lier l'utile à l'agréable « c'est quasiment un endroit où on passe [...] mais c'est vrai que c'est une place conviviale [...] oui et puis on peut attendre au café aussi c'est quand même plus agréable que des fois de faire le pied de grue devant la fnac » (MR). Néanmoins certains y voient des espaces fonctionnels inévitables mais sans grand intérêt au-delà de cette dimension pratique « et la place du commerce c'est un point de ralliement [...] c'est facile de se retrouver » (NL). En revanche, les individus manifestent une vive admiration envers **les lieux atypiques** laquelle se traduit par un réel engouement dans la pratique « en montant les marches qui sont vraiment travaillées avec les pas on se dit c'est quand même un endroit qui a du vécu, c'est un endroit qui a du vécu et tu le sens ça à chaque fois quand tu montes ou quand tu descends...euh si en se demandant comment c'était avant, je veux dire le lieu a toujours existé, enfin toujours existé depuis 200 ans un truc comme ça » (ML). Ils expriment beaucoup d'enthousiasme « Plutôt un engouement, une découverte, on m'en avait parlé depuis longtemps, j'ai trouvé assez jouissif de voir tous ces restos, tous ces bistrots, tout ce monde, je me suis dit chouette au moins un lieu où on va s'éclater, ouais c'est vraiment ce que je me suis dit » (FF) ils relatent aussi une certaine fierté à les faire découvrir à d'autres « et puis quand on a des invités, je crois que c'est le passage obligatoire, ah oui c'est vraiment la sortie » (DB). Les individus ont apprivoisé **les lieux de détente/loisirs** au gré de leurs pratiques « je pense que c'est plus facile quand on connaît, c'est vrai avec la pratique, moi je le ressens comme ça, j'apprécie un lieu en le fréquentant longtemps » (SO). C'est grâce à une pratique itérative qu'ils sont parvenus à s'imprégner des lieux « je me sens vraiment bien et ça fait plusieurs semaines que je n'y suis pas allée et j'aimerais y retourner parce que je crois qu'à chaque fois, je vois des choses que je n'ai pas vu la dernière fois euh et j'essaie d'imaginer, de comprendre des choses que je n'ai pas encore tout à fait comprises » (DB). Cependant malgré cette volonté de fréquences, de nombreux individus font état de difficultés à se familiariser avec les lieux et cette contradiction les surprend « alors la place du commerce, j'ai toujours le même ressenti, c'est vraiment un lieu où je passe, c'est pas un lieu où je m'attarde, où je me pose. Étonnamment c'est pas un lieu qui m'attire » (FF).

Une connaissance ancienne d'un lieu de passage/connexion permet d'aller au-delà de l'indifférence que provoque la fonctionnalité et d'y adjoindre une dimension agréable. Pour le lieu atypique, une connaissance ancienne encourage d'autant plus l'individu à y retourner fréquemment car il manifeste un véritable engouement lié à l'admiration qu'il porte à ce type de lieu. Enfin une connaissance ancienne des lieux de détente-loisirs a permis de donner les conditions d'une imprégnation progressive de ces derniers par une pratique itérative, laquelle n'aboutit pas nécessairement à une relation d'ordre positive.

Analyse pour les individus ayant une connaissance très ancienne des lieux :

Les personnes dont la connaissance des lieux de **passage/connexion** est très ancienne se retrouvent à acquérir des stratégies de "faire avec". Autrement dit, ils acceptent le fonctionnement de ces lieux tel qu'il est « la place euh c'est un lieu de rendez-vous. Quand t'y vas, y'a toujours des gens qui attendent, ils attendent soit pour aller au cinéma, soit la Fnac, c'est le lieu de rendez-vous aussi. On dit on se donne rendez-vous à la Fnac et après on voit où on va. » (AA). C'est une sorte d'adaptation au lieu que les individus disent avoir adoptés « oui donc on y allait pour la librairie soit pour acheter des livres, soit les livres scolaires soit des romans. On y allait pour ça, sinon y'a des galeries de peinture, y'a un antiquaire enfin...mais maintenant quand on y va c'est plus par passage quoi, on va de la rue Crébillon vers la place du commerce, c'est le raccourci » (BR). Et pourtant elles avouent parfois regretter ce qu'il a pu être « pour moi le passage (Pommeraye) est devenu un petit peu trop commercial parce qu'avant y'avait libraires, bouquinistes, le fameux salon de danse, après y'a eu c'était la librairie qu'il y avait en haut avec le petit salon de thé et y'avait beaucoup de galerie de peinture. Oh oui y'en avait au moins deux ! » (RM). Le fait de connaître relativement bien ce type de lieu fait que certaines personnes adhèrent pleinement « place du commerce, bah y'a pas de sensations spéciales, je suis content, un peu speed parce que y'a tout le monde qui court dans tous les sens, je me demande toujours ce que je vais faire après ce que j'ai à faire. Voilà en gros c'est ça » (DF). D'autres évitent le passage car elles craignent d'être importunées « place du commerce, place que je fuis absolument, beaucoup trop de monde et je trouve que ça craint un petit peu, y'a tout le temps des clochards à traîner, t'es tout le temps solliciter pour de l'argent donc c'est vrai que c'est un endroit où je ne vais pas souvent à part le dimanche après-midi quand il fait beau pour boire un café en terrasse mais sinon non place du commerce, j'aime pas » (AM). Quant aux **lieux atypiques**, ils sont reconnus pour leur singularité que certains distinguent positivement « Bah oui obligatoirement, je trouve que c'est architecturalement, c'est un lieu intéressant et puis même c'est joli à voir » (LD). Le lieu est reconnu pour son unicité et son ambiance particulière « bah c'est euh...la verrière, les variations de lumière » (FR). Inversement d'autres indiquent qu'ils recouvrent peu d'intérêt à leurs yeux « oui parce qu'autrement le passage Pommeraye y'a pas grand-chose à dire bon c'est un passage, ça fait partie de la ville de Nantes, c'est pratiquement incontournable, on va se balader, on passe par là » (FD). Parfois l'originalité du lieu peut être retrouvée et vécue par l'intermédiaire de l'émerveillement de proches « et puis bah l'éléphant euh...c'est en gros ce qu'on ressent c'est le plaisir de montre ça aux gosses quoi, ils voient ça ils sont émerveillés total, donc ouais, voilà » (DF). Une connaissance longue **des lieux de détente-loisirs** conduit à des *habitudes* qui témoignent d'une certaine forme de familiarité affectueuse dans laquelle l'individu peut éventuellement exprimer une sensibilité qui s'affaiblit « Pour les lieux que je connais depuis longtemps pour le passage Pommeraye et Commerce c'était comme je le disais tout à l'heure, Pommeraye c'était un lieu où j'allais et j'étais fascinée et maintenant c'est je passe par là tous les jours et je ne prends pas le temps de faire attention » (L) ; « Bah maintenant on commence à être habitué, c'est vrai qu'on a moins, c'est pas qu'on a pu les yeux d'enfants mais on commence à être rôdé quoi, mais pour des jeunes qui arrivent et puis qui n'ont jamais vu, ça peut être bien » (MG). Pour ne plus être soumis aux habitudes, les individus éprouvent un besoin de changement pour qu'à nouveau ils prennent plaisir à

fréquenter ces lieux « les personnes de Nantes quand on est allé plusieurs fois on a envie de changer aussi, peut-être pour mieux revenir après » (AA). En effet, certains disent se lassés de lieux qu'ils connaissent parfaitement « l'éléphant en soi, quand on est monté dedans quand on l'a vu, on n'a pas forcément envie d'y retourner ou alors si avec quelqu'un qui ne l'a pas fait alors là d'accord mais y retourner comme ça euh... (LD). Le sentiment de connaître absolument tout ce qui fait le lieu accentue cette envie de changement « bah surtout qu'il fait toujours le même trajet, c'est toujours pareil, c'est un peu tristounet, s'il se baladait en ville, je crois que ce serait un moyen d'attrait ou si le circuit était différent » (FD). Pour certains lieux, ce sont les images d'un autre temps qui ressurgissent, le lieu était alors fréquenté avec beaucoup de plaisir, et l'individu aimerait revivre ces moments qu'il évoque avec nostalgie « Et à l'époque on faisait la fête dans ce fameux café qui a disparu place du commerce et c'était vraiment une ambiance extraordinaire, de chants, de rires, ah ça ce sont des souvenirs quand on passe comme ça, c'est pour ça que j'ai eu très mal au cœur quand ce café a fermé, pas pour le café en lui-même mais pour les souvenirs qui allaient avec » (RM).

Une connaissance très ancienne des lieux de passage/connexion provoque une acceptation du lieu par les individus qui soit l'intègre parfaitement à leurs pratiques et montrent un attachement soit l'écartent manifestant ainsi une stratégie d'évitement. Le fait de connaître de longue date un lieu atypique permet aux individus de reconnaître sa particularité et par conséquent de le considérer comme incontournable même si eux sont habitués ils ont souvent besoin de revivre par procuration l'émerveillement connu jadis. La sensibilité s'est également affaiblie pour les lieux de détente-loisirs au cours du temps et les individus avouent avoir besoin de changement pour redécouvrir les lieux et chasser ce phénomène de lassitude qui s'installe avec le temps. L'écoulement du temps pouvant à l'inverse produire un sentiment de familiarité affectueuse où l'individu a toujours plaisir à pratiquer le lieu.

la place des temporalités individuelles et urbaines

Résumé : Les réflexions urbanistiques actuelles portent un intérêt de plus en plus marqué au rapport sensible que développent les habitants et, plus généralement les usagers de la ville envers celle-ci. Sont ainsi questionnés ici les liens des individus envers les différents lieux urbains qu'ils habitent dans leurs dimensions sensorielle, poétique, émotionnelle et affective. Notre problématique est centrée sur la place des caractéristiques temporelles inhérentes aux individus et aux lieux dans l'intention de comprendre leurs rôles, leurs influences dans l'évolution d'un rapport affectif au lieu. L'objectif de la présente recherche est de mettre en évidence les dynamiques du rapport affectif à partir des paramètres temporels propres aux individus (avancée dans l'âge et ancienneté de la connaissance des lieux) et aux lieux (évolutions historique et urbanistique, dynamiques quotidiennes). En partant de l'hypothèse générale qu'il existe des liens entre les configurations temporelles des lieux et les caractéristiques temporelles des individus dans l'évolution du lien affectif qui les unit, nous avons sélectionné quatre espaces publics parce qu'ils représentent des temporalités de conception différentes et qu'ils abritent des fonctions urbaines diverses. Notre méthode fondée sur trois techniques d'enquêtes (entretiens, questionnaires, observations) aura permis de mettre à jour des figures idéales-typiques de l'évolution de la relation affective entre l'individu et le lieu. Ces dernières se déclinant sous forme de tendances ont mis en évidence que ce sont principalement les individus, selon leur avancée dans la vie et leur ancienneté de connaissance des lieux, qui déterminent l'évolution du rapport affectif au lieu. Nous avons néanmoins pu souligner le potentiel que détiennent les lieux en mettant en évidence des prises à partir desquelles les individus établissent leur relation affective aux lieux. Le modèle d'évolution du rapport affectif que nous proposons est construit à partir de ces prises du lieu et des caractéristiques temporelles des individus (avancée dans la vie et ancienneté de connaissance des lieux). Partant, nous avons posé les prémices d'une réflexion quant aux possibilités et aux limites de l'intégration de cette connaissance sur le rapport affectif au lieu dans la pratique urbanistique.

Mots clés : rapport affectif, lieux urbains, temporalités urbaines et individuelles, urbanisme, ville aimable

Résumé en anglais : The current reflection about town-planning takes a growing interest in the inhabitant's sensitive relationships with the town and, more generally of the users. The bonds of the individuals who live in these different urban places are questioned here in their sensorial, poetical, emotional and affective dimensions. Our issue is focused on the role of temporal characteristics inherent in individuals and urban places in order to understand their implication and their influence on the evolution of the affective relationship with a place. The objective of this research is to underline the dynamics of the affective relationships of an individual with a place based on the temporal parameters of the individuals (age, the length of time knowing places) and of the places (historic and urban evolution, daily dynamics). The general hypothesis assumes that there are links between the temporal configuration of the places and the temporal characteristics of the individuals in the evolution of the affective relationship which unite them. We have chosen four urban public spaces because they represent different temporality of conception and they host various functions. Our method is based on three techniques of inquiry (semi-directive interview, questionnaires, and observations). It has permitted us to discover ideal-type figures about the evolution of the affective relationship of the individual with a place. These figures vary in the form of tendencies which have highlighted the fact that it is the individuals with their temporal characteristics who determine the evolution of the affective relationship with a place. Nevertheless, we have underlined that the place has a potential by the affordance (Gibson, 1979) by which the individuals establish their affective relation. The model of the evolution of the affective relationship with a place that we propose is constructed on the affordance of places and also the individuals' temporal characteristics. Thence, we initiate the beginnings of reflections about the possibilities and the limits of the integration of this knowledge in urban practice.

Key words : affective relationship with a place, urban places, individual and place temporality, lovable city